

LES

CENT CONTES

DROLATIQUES,

COLLIGEZ EZ ABBAÏES DE TOURAINE,

ET MIZ EN LUMIERE

par le sieur de Balzac,

POUR L'ESBATTEMENT

DES PANTAGRUELISTES

ET NON AULTRES.

VIGNETTES

PAR MM. FRANÇAIS, GAVARNI, GÉRARD-SÉGUIN, TONY JOHANNOT,

MEISSONNIER, HENRI MONNIER, C. NANTEUIL ET BERTALL.



LES BIBLIOPHILES

DE L'ORIGINALE,

PARIS,

1969.

ŒUVRES COMPLÈTES

M. DE BALZAC.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. DE BALZAC.

LES

CENT CONTES DROLATIQUES,

COLLIGEZ EZ ABBAÏES DE TOURAINE,

ET MIZ EN LUMIERE

par le sieur de Balzac,

POUR L'ESBATTEMENT

DES PANTAGRUELISTES

ET NON AULTRES.

TOME XX.



LES BIBLIOPHILES

DE L'ORIGINALE,

PARIS,

1969.

Sommaire de ce volume :

Introduction
par Roland Chollet.

LES CENT CONTES
DROLATIQUES.

MEMENTO.

GLOSSAIRE
par Wayne Conner.

Notes
Bibliographie
par Roland Chollet.

INTRODUCTION.

« Vray dieu ! de beaulx fils d'entendement, bien nippez de phrazes, soigneulsement fournis de péripéties, amplement vestuz de comicque toust neuf, levé sur la pièce diurne, nocturne et sans défault de trame que tisse le genre humain [...] ».

(Deuxième dixain, Prologue.)

C'est ainsi que Balzac vante ses Drolatiques *en 1832. Condensée, la formule, mots et idée, resservira dans le titre de* Comédie humaine. *Ou il ne s'en faut que d'une métaphore : le genre humain ne tisse pas, mais joue sa comédie. A plus d'une reprise, l'écrivain laisse entendre que* les Cent contes, « *livre concentrique* »[1], *forment et formeront à eux seuls un système, avec ses lois et sa signification.* « *Il en sera pour cet ouvrage, aurait-il dit à Laure, comme pour* la Comédie humaine, *on ne verra le but qu'après l'achèvement* »[2] — *propos qui paraissent confirmés par ces mots à Mme Hanska dès le 19 août 1833 :* « *C'est une œuvre qui ne peut être jugée que complète et dans dix ans* »[3]. *Quoique bientôt écrasé par le développement cyclopéen des* Études de mœurs, *le projet drolatique procède d'une même conception de la littérature. Dans l'*Avant-propos *de 1842, le romancier aura ces mots célèbres :* « *La Société française allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire* »[4] ; *dix ans plus tôt, l'auteur des* Drolatiques *en dit presque autant, quand, ne jurant que par la nature*

1. *Contes drolatiques*, p. 147. Nous renvoyons à la présente édition en abrégeant désormais : *C.dr.*

2. Laure Surville, *Balzac, sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance*, Librairie nouvelle, 1858, p. 145.

3. *Lettres à Madame Hanska*, I, p. 62. Nous abrégerons : *LH.*

4. *Avant-propos* de *la Comédie humaine*, *FC*, I, p. 14.

*et la vérité, et comme s'il parodiait par avance l'*Avant-propos, *il déclare n'être qu'un « paouvre greffier dont le méritte est d'avoir de l'encre en son guallimart, d'escoutter Messieurs de la Court, et calligrapher les dires de ung chascun en ce verbal »*[1].

Ce « monument littéraire bâti pour quelques connaisseurs » est certes une « œuvre à part »[2], *mais très vite, autant qu'une autre, inscrite dans l'ensemble de la création balzacienne. Quand, sous le nom d'*Études sociales[3], la Comédie humaine *émerge de l'ombre, et que ses proportions grandioses apparaissent, quelle concurrence, en effet, pourrait faire à ces «* Mille et une nuits *de l'Occident »*[4] *une poignée de contes gaulois ? A moins d'être reniés et rejetés par l'auteur, ils devraient donc être, de gré ou de force, intégrés dans la vaste architecture qui prend forme, entraînés par le processus unificateur et totalisateur qui est la vie même de l'œuvre : « sur les bases de ce palais, écrit Balzac rêvant sa* Comédie *achevée, moi* enfant et rieur, *j'aurai tracé l'immense arabesque des* Cent contes drolatiques »[5]. *Ceci n'est qu'un bilan au futur conditionnel; l'affirmation du moins, sans équivoque, que les* Drolatiques *n'ont pas à être essentiellement dissociés du grand chef-d'œuvre. Le* Prologue *du* Troisième dixain *exprime déjà cette conviction : « en toute œuvre concentrique, comme est la trez spatieulse bastisse emprinse par l'autheur, besoing est, pour se modeler sur les loix de ce dessus dict Seigneur, de fassonner aulcunes fleurs mignonnes, playsans insectes, beaulx draccons* [...] »[6]. *N'épiloguons pas sur les fleurs et les arabesques; faute de connaître les modalités exactes d'une éventuelle intégration des* Cent contes *à l'œuvre romanesque, ce qu'il faut retenir, c'est le retour d'une image significative, dont la répétition nous conduit à tirer de Balzac cette définition synthétique des* Drolatiques : *un « livre concentrique » dans une « œuvre concentrique ». Nul n'est écrivain, déclarait l'auteur de* la Peau de chagrin[7], *s'il ne porte en*

1. *C.dr.*, p. 155. Entre ces deux déclarations, un relais dans la *Préface* du *Cabinet des antiques :* « A toutes les époques, les narrateurs ont été les secrétaires de leurs contemporains » (*OCB*, XIX, p. 741). Il est précisément question des grands conteurs.
2. *LH*, I, p. 62 et *Corr.*, II, p. 490 (Lettre à Charles Cabanellas, 17 avril 1834).
3. *LH*, I, p. 258 (18 octobre 1834).
4. *LH*, I, p. 270 (26 octobre 1834).
5. *Ibid.*
6. *C.dr.*, p. 315.
7. *Préface* de la première édition (*OCB*, XIX, p. 558).

lui « je ne sais quel miroir concentrique où, suivant sa fantaisie, l'univers vient se réfléchir » ; tout comme les Contes philosophiques, *les* Contes drolatiques *seront mis sous l'invocation de Rabelais et de ses « ouvraiges d'esterne mémoire, tant cheriz de ceulx qui ayment les œuvres concentriques où l'univers moral est clouz »*[1].

Éditions et traductions des Drolatiques *se comptent par dizaines ; si les lecteurs ne leur ont pas manqué, l'histoire littéraire les a trop souvent tenus à l'écart. Pietro Toldo, Marcel Bouteron, Maurice Lecuyer, Wayne Conner ont prouvé que l'étude de ces petites œuvres récompense notre curiosité, et Raymond Massant a justement souligné qu' « aux yeux de l'écrivain, il n'y a pas de barrière absolue entre* les Cent contes *et le restant de son œuvre »*[2]. *Baldensperger déjà n'avait pas cru devoir les négliger en établissant la dette de Balzac à l'égard des littératures étrangères. Plus récemment, on s'est avisé que, jusque sur l'esthétique de Balzac ou la pathologie de sa société semi-imaginaire, les* Contes drolatiques *avaient quelque chose à nous apprendre. Ouvrant la voie à d'autres chercheurs, Jean Pommier, Pierre-Georges Castex, Moïse Le Yaouanc ont esquissé dans leurs exégèses de* la Torpille, *d'*Eugénie Grandet, *du* Lys dans la vallée, *un réseau de connotations « drolatiques » au-delà — et parfois à l'intérieur — des frontières communément admises de l'univers romanesque.*

Comme les romans de R'hoone et de Saint-Aubin, peu à peu ramenés dans le courant de la création balzacienne grâce aux travaux de Prioult, Bardèche ou Barbéris, nul doute que les Contes drolatiques, *attentivement explorés, n'apportent quelques lumières précieuses sur l'unité foncière de l'œuvre.*

Raymond Massant, qui s'est efforcé, dans les notices de sa dernière édition, de situer historiquement les Drolatiques, *a présenté et décrit les documents nécessaires à leur intelligence. Quant aux emprunts de l'écrivain à la littérature traditionnelle, ils ont fait l'objet de nombreuses hypothèses, parfois difficilement vérifiables. Tout en résumant brièvement ces recherches, les complétant au besoin, nous avons rejeté dans les* Notes *finales l'indication des sources présumées et le détail de l'histoire du texte, reprise à partir de l'original. Le*

1. *C.dr.*, p. 250.
2. Balzac, *Œuvres complètes*, Club de l'Honnête Homme, 1961, t. 22, p. 120.

cycle des Cent contes *s'ébauche, comme les* Scènes de la vie privée, *comme les* Contes philosophiques, *comme* la Comédie humaine *en somme, dans un foisonnement de création du monde. Que toutes ces œuvres aient, à bien des égards, un air de famille, rien d'étonnant. Il a semblé utile, dans le cadre de ces* Œuvres complètes, *non seulement de relever des liens intentionnellement noués par l'auteur entre ses* Contes drolatiques *et ses romans, mais de faire apparaître entre les deux groupes d'œuvres des interférences plus ou moins occultes, perceptibles dès la période de gestation.*

Les Contes drolatiques *devaient se composer de dix dixains; l'écrivain n'en acheva que trois, publiés successivement en 1832, 1833 et 1837. Pour l'histoire de son œuvre, l'apparition du premier constitue la date essentielle; dans les suivants, l'auteur se contentera de développer et de perfectionner, sans la remettre radicalement en question, une formule qui a fait ses preuves. Bien que le* Premier dixain *semble né* ex nihilo *en 1831, il est naturel de se demander à quel dessein de l'auteur, à quelle exigence de sa création répond une entreprise aussi insolite. Chez Balzac, les grandes œuvres s'annoncent presque toujours de loin. Celle-ci ne fait pas exception, et les réflexions, les lectures, les hasards dont elle est issue, comme les contraintes extérieures qu'elle eut à subir, sont attestés par de nombreux textes, qui permettent d'esquisser la préhistoire du projet « drolatique ».*

C'est avec les analyses spirituelles, cyniques ou féroces de la Physiologie du mariage, *que la gloire de Balzac a commencé. Il fait figurer son propre chef-d'œuvre au palmarès littéraire de 1830, et lui associe — dans sa* XIme Lettre sur Paris *— trois autres « poignantes moqueries » :* l'Histoire du roi de Bohême, *expression désenchantée d'un scepticisme sans remède,* la Confession *de Janin, où éclate la vanité de la religion et de l'athéisme,* le Rouge et le noir *enfin, qu'il appelle une « conception d'une sinistre et froide philosophie ». L'écrivain qui résumerait en un seul ouvrage ces quatre idées de livres serait le « terrible Rabelais »*[1] *du siècle. Il est bien évident que ce « terrible Rabelais », l'auteur de* la Peau de chagrin *tentera d'en mériter le nom. Pourtant, bien qu'il y réalise exactement le programme*

1. La *XIme Lettre sur Paris* paraît dans *le Voleur* du 10 janvier 1831.

de sa Lettre sur Paris, *et malgré la verve, la cocasserie d'une invention nourrie des* Cinq Livres, *ce roman philosophique et comique reste une œuvre d'amère dérision. La première édition se terminait par une moralité ; invoquant les mânes du curé de Meudon, l'auteur s'y accusait d'avoir « osé mener un corbillard sans saulce, ni jambons, ni vin, ni paillardise, par les joyeux chemins de maître Alcofribas »*[1]. *Le rire triste de* la Peau de chagrin *n'était pas le rire libérateur de Rabelais.*

Balzac le savait bien. Dans la préface incohérente de cette même édition de la Peau de chagrin, *le voici qui revient à sa* Physiologie du mariage, *cette « tentative faite pour retourner à la littérature fine, vive, railleuse et gaie du dix-huitième siècle » ; et d'ajouter que l'auteur de ce livre —* Physiologie *ou* Peau de chagrin ? — *« cherche à favoriser la réaction littéraire que préparent certains bons esprits ennuyés de notre vandalisme actuel ». Le public est las des élucubrations sanglantes ou macabres dont on le gave depuis quinze ans, après l'avoir écœuré de rêveries ossianiques, il connaît l'Espagne et l'Orient, Walter Scott et les singes de Walter Scott. L'auteur de* la Peau de chagrin *s'interroge : « Que nous reste-t-il donc ?... » Il répond obliquement, en souhaitant que ce public dont on a abusé ne condamne pas « les efforts des écrivains qui essaient de remettre en honneur la littérature franche de nos ancêtres »*[2]. *Mais* la Peau de chagrin *illustre si mal cette franche littérature, qu'on aimerait savoir si Balzac, s'égarant une fois de plus dans les méandres de sa préface, n'a pas en vue un tout autre projet : celui d'une œuvre en accord avec la vie, où triompherait le Rabelais sain et rieur qui n'a pas trouvé à s'exprimer dans le roman philosophique. Cette volonté de n'être pas exclusivement un analyste et un destructeur, remonte presque aussi loin que les premiers contes et que les premières* Scènes de la vie privée, *mais elle s'est longtemps confondue avec des déclarations de principe passées en général inaperçues.*

A la veille de Juillet, l'auteur des Complaintes satiriques sur les mœurs du temps présent[3] *voit dans la France un pays qui, n'ayant su retenir les leçons d'une Histoire trop rapide, a perdu sa « physionomie ». Des hommes de doctrine et d'ennui « essaient même de pervertir notre caractère national en nous fatiguant à penser à vide » ;*

1. *OCB*, XIX, p. 562.
2. *OCB*, XIX, p. 561.
3. Ces *Complaintes* ont paru dans *la Mode* du 20 février 1830.

ils brandissent leur morale, nous interdisent de « rire de certaines choses », et déclarent la guerre au naturel en poésie, au bon sens en politique. A ces « Thomas Diafoirus de la constitutionnalité », qu'il met avec une évidente mauvaise foi dans le même sac que les romantiques, Balzac rétorque : « Molière, La Bruyère, Rabelais, Voltaire, Diderot, Montesquieu ont pensé parfois ; ont-ils jamais trahi le caractère national ? » Ce caractère national, c'est d'abord le génie du rire ; « le rire est un besoin en France, et [...] *le public demande à sortir des catacombes où le mènent, de cadavre en cadavre, peintres, poètes et prosateurs ». D'ailleurs n'y a-t-il pas « cent mille fois plus de talent dans un* conte à rire[1] *que dans toutes les méditations, les odes et les trilogies cadavéreuses avec lesquelles on prétend régaler nos esprits » ? Et c'est pourquoi « il se prépare une réaction », cette même réaction qu'annonce encore une année plus tard, nous l'avons vu, la préface de* la Peau de chagrin.

La nouvelle école, ce devrait être celle du rire ; quelques lignes des Complaintes *pourraient en être le manifeste. Il est nécessaire de les citer plus longuement :*

Il serait [...] bien temps qu'un poète comique vînt mettre les chose en place, et coordonner le langage de la tour de Babel que nous parlons depuis quinze ans. Les hommes qui s'intéressent à la patrie et à la figure qu'elle fait au dehors, devraient se réunir et soutenir le petit nombre de ceux qui essayent de restaurer l'école du rire, de réchauffer la gaieté française, de ceux qui ont le courage de plaider pour cette vivacité gauloise qui n'a empêché ni les *Pensées* de Pascal, ni *l'Esprit des lois*, ni *l'Émile*, ni la révolution d'apparaître. [...] Nos théâtres sont tristes, parce qu'ils sont esclaves de la censure, et nos livres sont tristes, bien qu'ils en soient affranchis. Un philosophe serait fort embarrassé entre ces deux résultats ; mais nous, qui n'avons pas assez de talent pour être graves ; et qui, nourris de principes pantagruéliques, ne regardons pas trop d'où vient le sel, pourvu que le jambon soit salé et le vin frais, nous nous hasarderons à écrire la célèbre inscription romaine sous ce bon Panurge qui dort, et que jusqu'à présent Molière, Lesage, Beaumarchais, Courier avaient entretenu gai, vivant, bien portant, et que le kantisme cherche à tuer. Il s'agit

1. C'est nous qui soulignons l'expression ; elle est révélatrice des lectures de Balzac.

de livrer bataille à toutes les sottises qui débordent. Les compagnons du gay-savoir aidant, qui sait si la dive bouteille ne triomphera pas du cercueil ?

Le projet drolatique, littérairement mal délimité, s'inscrit dans la vaste entreprise d'analyse des mœurs que la Mode *s'est donnée pour programme. On sait qu'en matière d'élégance le journal de Girardin connaîtra de plus en plus la tentation anglaise, et que l'auteur du* Traité de la vie élégante *feindra d'être allé recueillir ses préceptes de la bouche même de Brummell. Mais, au début de 1830, Balzac se présente encore franchement comme le champion du goût français — il y a « les gens qui l'ont corrompu, et ceux qui veulent le restaurer »*[1] *— et comme l'adversaire intraitable de la tartuferie ambiante, du libéralisme prêcheur qui nous endort, et de l'hypocrisie anglaise prête à nous asphyxier. Telles seront encore les positions polémiques de Balzac, deux ans plus tard, dans l'*Avertissement du libraire, *qui sert de préface aux* Contes drolatiques[2]. *Le prétendu libraire s'insurge en effet contre le* « cant *anglais dont lord Byron s'est si souvent plaint* » ; *ceux qui en sont atteints « ont mis en deuil notre ancienne physionomie, et persuadé au peuple le plus gai, le plus spirituel du monde, qu'il fallait rire décemment et sous l'éventail* [...] ». *On aura reconnu les idées, et jusqu'aux expressions essentielles des* Complaintes. *Même profession de foi dans le* Prologue *du* Premier dixain : « *Aussy, comme le rire est ung privilége octroyé seullement à l'homme* [...], *ai-je creu chose patrioticque en dyable de publier une dragme de joyeulsetez par ce tems où l'ennuy tumbe comme une pluie fine qui mouille, nous perce à la longue, et va dissolvant nos anciennes coustumes* [...] »[3]. *Aucun doute n'est permis ; nous avons bien là les tenants et aboutissants du projet drolatique.*

Qu'est-il devenu pendant les deux années qui séparent les Complaintes *du* Premier dixain ? *Si* la Mode *offrait au critique des mœurs une excellente tribune, ce journal des élégances du Faubourg se prêtait on ne peut plus mal à une tentative de restauration de la verve gauloise ; aussi aura-t-elle lieu ailleurs.*

Après un voyage au Croisic, en juin 1830, Balzac s'installait avec Mme *de Berny à la Grenadière, près de Tours. A peine arrivé, il écrit au directeur d'un petit journal — on ne sait lequel — qu'il*

1. *De la Mode en littérature*, dans *la Mode* du 29 mai 1830.
2. *C.dr.*, pp. 541-542.
3. *C.dr.*, p. 2.

a failli le faire « crever de rire », et il lui promet « un petit fagot » pour l' « aider à supporter cette prodigieuse dépense »[1]. Il passe tout le mois de juillet dans sa paisible retraite, où les convulsions qui annoncent les Trois Glorieuses ne paraissent guère l'émouvoir. Au contact de la solide foi républicaine de Mme de Berny, il a perdu le vernis aristocratique de la Mode et, sous le ciel nocturne de la Touraine, le théoricien du Traité de la vie élégante se déclare en toute simplicité « prêt à se déboutonner pour pisser sur la tête de toutes les royautés »[2]. C'est à Victor Ratier, directeur de la Silhouette, qu'il tient ces joyeux propos. La Silhouette, d'une tout autre inspiration que la Mode, quoique Lautour-Mézeray et Girardin en soient les actionnaires, compte depuis le début Balzac parmi ses collaborateurs. L'écrivain en vacances la lit avec attention, et croit devoir donner son avis au directeur[3]. Il le loue d'avoir eu l'idée des Caricatures hebdomadaires, blâme les mauvaises caricatures, qui tuent un recueil, et s'extasie sur celles d'Henri Monnier. Le célèbre dessinateur et comédien, déjà cité dans les Complaintes, et pour qui Balzac professera toujours une vive admiration, était un des piliers du journal ; c'est lui qui en avait inauguré le premier numéro, le 26 novembre 1829, par une caricature intitulée : Songe drolatique. En feuilletant la collection encore mince du périodique, Balzac a certainement été amusé par cette chimère à tête de mégère et croupe de bouc, censée incarner la critique, et peut-être a-t-il inconsciemment lié le qualificatif insolite du titre à l'activité qu'il poursuivait gaiement loin de Paris. Et l'adjectif[4] lui serait revenu au bout de la plume, l'année suivante... Gardons-nous d'en dire davantage. Rien ne permet d'affirmer qu'en été 1830, à la Grenadière, il ait eu en tête un quelconque projet de Contes drolatiques. Depuis juin, ce qu'il paraît chercher, c'est un journal, où dépenser, sans doute, cette verve facile qui se donne cours dans la lettre à Ratier. La Mode était guindée ; la Silhouette, trop compacte, est monotone, et Balzac propose à Ratier de venir à la Grenadière se faire expliquer ce qu'est un bon journal. Il commence d'ailleurs par lui en donner un aperçu dans sa lettre.

Rentré à Paris à la mi-septembre, il a bientôt l'occasion de mettre en œuvre sa propre conception du journal satirique. Tout en se

1. *Corr.*, I, pp. 456-457.
2. *Corr.*, I, p. 463.
3. Le 21 juillet, dans la lettre citée à la note précédente.
4. Sur le mot « drolatique », cf. *Glossaire*.

prodiguant dans le Voleur, la Mode, la Silhouette, *la* Revue de Paris, *il rédige seul presque tout le texte des premiers numéros de* la Caricature. *Avec ce périodique*[1], *Philipon et Balzac créent une formule nouvelle, inspirée de* la Silhouette ; *au journal de théâtre, à l'album de salon, à la petite feuille littéraire, ou politique sous couleur de littérature, ils opposent un véritable* journal comique, *le premier peut-être à mériter ce nom, et qui tranche vivement sur les petits journaux de la Restauration, si proches encore de ceux de l'Ancien Régime.*

Sous diverses rubriques : Caricatures, Fantaisies, Croquis, Charges, *le journaliste se propose avant tout de distraire, mais aussi — cela est nouveau — de faire rire, sans trop regarder, dirait l'auteur des* Complaintes, « *d'où vient le sel, pourvu que le jambon soit salé et le vin frais* ». *Dans sa lettre du 21 juillet à Ratier, Balzac, critiquant une caricature manquée de* la Silhouette *et son commentaire, déclarait* « *qu'on ne fait jamais de plaisanteries qui fassent rire si elles ne portent pas sur le vrai* ». *L'équipe de* la Caricature *se le tient pour dit ; le journal aura une teinte nettement anticléricale, s'en prendra aux nostalgiques de Charles X, et, sous prétexte de sauver les conquêtes de Juillet, s'attaquera aussitôt à la nouvelle monarchie. Celle-ci ne cessera de persécuter* la Caricature, *laquelle n'en continuera pas moins à tenir, à sa manière, la chronique des temps nouveaux ; l'insolent défenseur du journal, au procès du 23 mai 1831, renvoie les juges au portefeuille de Philipon, en ces termes :* « *Là, vous ferez gaîment de l'Histoire de France, car il y a consigné tous les faits et gestes de nos petits grands hommes* »[2].

Le collaborateur de la Mode, *qu'allait-il faire dans cette galère ? C'est lui, pourtant, qui écrit le premier article du premier numéro, un conte facile intitulé* l'Archevêque, *et qui donne le ton. Le titre de ce récit, où l'on voit des prélats se disputer une courtisane au Concile de Trente, est une claire allusion au sac de l'Archevêché, encore dans toutes les mémoires, et aux turpitudes qu'il aurait révélées. Cette intention politique est soulignée par cette ironie :* « *Quel plaisir aurait-on aujourd'hui à faire un bon conte sur l'archevêque de Paris ?* », *et par le fait que* la Caricature *continuera à se gaudir de cette tragi-comédie de Juillet. Ainsi nous aurons droit, le 23 décembre, à une*

1. Le premier numéro est daté du 4 novembre 1830 ; il a été précédé d'un prospectus.
2. *La Caricature*, le 26 mai 1831 (*Supplément*, col. 1).

lithographie de Raffet titrée : « Archevêché, 29 juillet », et accompagnée de cette légende : « Archevêques, Diacres, Curés, Sacristains, Loueurs de chaises, tous sont des fricoteurs. Voyez plutôt ». Et nous voyons en effet les pillards s'agiter parmi les caisses de champagne et les actes de donation. Commentaire dans le numéro du 27 janvier suivant, sous le titre : « D'un archevêque et d'un bedeau qui se revoyaient pour la première fois depuis les profanations de juillet ». Autre lithographie de Raffet, le 24 février : « L'Archevêque a toujours été farceur », commentée dans un texte portant le même titre, et où il est question des « abominations » trouvées à l'Archevêché ; la caricature nous les montre, ces abominations : des dessous de femmes parmi les croix, les chapelets et les livres de prière.

Déchiré qu'il était, depuis 1824, par de graves conflits intérieurs, on doute que Balzac se soit trouvé très à l'aise dans son rôle de polémiste anticlérical. Il n'en récidive pas moins en publiant, le 11 novembre 1830, sous la rubrique : Charges, *une fantaisie bien « orde », qui n'aurait passé dans aucun journal d'avant 1830 :* la Colique. *La victime de cette bouffonnerie nauséabonde n'est pas un « bon curé » d'autrefois, mais un « gros curé de canton » d'aujourd'hui, qui n'excite aucunement la sympathie, pas même celle du rire, et qu'on exécute en deux répliques à la fin du récit.*

C'est dans ces textes, pourtant, que s'amorce la restauration de l'école du rire préconisée par l'auteur des Complaintes. *Elle va s'opérer en dépit d'un engagement politique qui manque de sincérité ; au vrai, dès* l'Archevêque, *Balzac prend ses distances. Car cet article de polémique contemporaine, à quoi bon l'avoir situé dans un XVIe siècle approximatif, émaillé de mots d'époque* (se rigoler, gorgiasé), *qui en émoussent la pointe ? Tout se passe comme si l'allusion politique n'était que prétexte à placer dans* la Caricature *une page de pur divertissement. Quant aux tribulations scatologiques du « gros curé » de* la Colique, *elles salissent plus sa soutane que l'Église, et on peut se demander si Balzac n'a pas voulu essayer sur un public moderne, et au moyen d'un sujet moderne, les thèmes qui ont tant fait rire autrefois. Mais il aura fallu déchanter, et déplorer, avec un personnage d'*Échantillon de causerie française, *la pudibonderie contemporaine :*

Aujourd'hui vous voulez rire, et vous nous interdisez toutes les sources de la gaieté franche qui faisait les délices de nos ancêtres.

Otez les tromperies de femmes, les ruses de moines, les aventures un peu breneuses de Verville et de Rabelais, où sera le rire ? [...] Aujourd'hui nous n'osons plus rien ! [...] Il n'y a rien de possible avec des mœurs si tacitement libertines ; car je trouve vos pièces de théâtre et vos romans plus gravement indécents que la crudité de Brantôme, chez lequel il n'y a ni arrière-pensée ni préméditation. Le jour où nous avons donné de la chasteté au langage, les mœurs avaient perdu la leur[1].

Fin 1830, ou en été déjà, à la Grenadière, Balzac s'est replongé dans les vieux auteurs. Le 3 octobre, Zéro, *sa dernière contribution à* la Silhouette, *est signé Alcofribas (pseudonyme de Rabelais) ; l'Impéria de* l'Archevêque *sort du* Moyen de parvenir *de Béroalde de Verville, à qui le lecteur est d'ailleurs renvoyé.* La Comédie du diable (la Mode *du 13 novembre), à laquelle fait suite* Fragment d'une nouvelle satyre Ménippée : Convention des morts, *publié le 18 novembre dans* la Caricature, *nous ramène au même Verville, dont le chef-d'œuvre inspire cette assemblée d'outre-tombe, où s'affrontent Mahomet, Socrate, Cervantès, et Rabelais, lequel divague à plaisir en sabir pantagruélico-drolatique.*

Mais le journaliste du XIXe siècle, s'il veut en revenir aux procédés séculaires de la littérature à rire, se heurte à maintes difficultés. Tantôt le thème gaulois effarouche notre fausse délicatesse, et c'est la cruelle leçon de la Colique ; *tantôt un archaïsme trop subtil, des allégories ironiques et contournées se révèlent incompatibles avec la forme sommaire d'un journal qui vise à l'efficacité, et c'est le passage de* la Comédie du diable *dans les* Romans et contes philosophiques[2]. *Traiter à la manière traditionnelle, en usant librement du vieux vocabulaire, une anecdote moins scabreuse que* la Colique, *voilà un moyen de dépasser ce dilemme. Mais ce jeu gratuit, ce délassement d'écrivain cultivé, n'a plus rien de commun avec les objectifs de* la Caricature.

1. *OCB*, XIX, p. 378. Il semble bien que Balzac ait mis ces propos dans la bouche de Stendhal.

2. En 1831 et 1832 ; sous le titre de *Comédie du diable*, étaient réunis les deux fragments parus respectivement dans *la Mode* et *la Caricature*, les 13 et 18 novembre 1830. C'est peut-être à cause de sa donnée politique et de sa forme fantastique que cette œuvre ne fut jamais admise dans *la Comédie humaine ;* peut-être aussi n'était-elle pas entièrement de Balzac. Cinquante ans après la publication de *la Comédie du diable*, le comte de Grammont déclara au vicomte de Lovenjoul que l'auteur en était Soulié (Lov. A 364). Cf. *OCB*, XXIII.

C'est pourquoi Balzac portera à l'élégante Revue de Paris *son* Archevêque *de* la Caricature *débaptisé, corrigé, augmenté, passé du* XVIe *au* XVe *siècle, et centré, non plus sur le prélat, mais sur la courtisane. Telle est en effet l'*Impéria *que refuse Véron le 18 février 1831. Le motif du refus est piquant, et l'auteur jouait de malchance : quatre jours plus tôt, au cours d'une émeute, l'Archevêché avait de nouveau été pillé*[1] ! *Malgré sa métamorphose rassurante, l'ex-*Archevêque *restait un texte dangereux : « Le lendemain du pillage des églises, des descentes de croix, etc., etc., il serait de trop mauvais goût d'accuser à nouveau les prêtres », écrivait Véron; et il concluait par ces propos qui sentent leur carabin, mais nous intéressent à un autre titre : « nos abonnés sont restés prudes malgré la révolution de juillet, et en vérité, votre style donne des* érections »[2].

L'écrivain ne se tint pas pour battu ; il reprit son manuscrit pour le corriger encore une fois. De la version originale, on a conservé une page, dont la graphie moderne contraste avec le vernis archaïque de la version définitive[3]. *En février ou mars 1831, estimant que son récit ne trouverait grâce devant le lecteur éventuel qu'au prix d'une dernière transformation, qui effacerait le vice de ses origines, l'auteur en fit un vrai pastiche de la langue du* XVIe *siècle.*

Tel fut donc le premier conte drolatique. Et comme une œuvre ne vient jamais seule chez Balzac, au verso du feuillet conservé de l'ancienne Impéria, *il dressa, sous le titre de* Contes drolatiques, *une première liste de six sujets, l'ébauche du* Premier dixain[4]. *Le programme des* Complaintes *aboutissait enfin.*

L'évolution du projet drolatique dans le sens d'un véritable retour aux sources a été influencée par des circonstances extérieures. Dans sa belle enquête sur la librairie en 1830, Balzac, avec sa sûreté de

1. Balzac a lui-même décrit cette scène de pillage dans sa « *XVIe* » *(sic) Lettre sur Paris*, en même temps qu'il présentait à Véron son *Archevêque* assagi. La *Lettre*, datée du 18 février, fut publiée dans *le Voleur* du 20 : *quatre jours avant l'émeute*, déclare l'écrivain, il avait vu une charge de Grandville — elle ne parut dans *la Caricature* que le 17, intitulée : *les Bacchanales de 1831* — où l'archevêque était représenté faisant la nique aux héros de Juillet. Cet archevêque caricatural, n'était-ce pas lui, Balzac, qui l'avait désigné le premier aux attaques de *la Caricature ?* Peut-être estimait-il avoir agi sur l'événement, et en éprouvait-il une certaine fierté.

2. *Corr.*, I, p. 499.

3. Cf. note sur *Impéria*, p. 618.

4. Cf. les Notes, p. 615.

coup d'œil habituelle, enregistrait ainsi la plus importante : « chose miraculeuse, l'on a plus répandu, pendant ces cinq dernières années, d'exemplaires de Rabelais que depuis cent ans »[1]. *M. Lecuyer a étudié ce phénomène, et ses répercussions sur l'œuvre de Balzac ; entre 1820 et 1830, il a compté six éditions de Rabelais au moins, et deux ouvrages de vulgarisation rabelaisienne. Non seulement l'auteur de la* Physiologie, *mais, de Chateaubriand à Musset, tous les romantiques, à l'exception de Lamartine, ont tenu le Tourangeau en haute estime*[2]. *En outre, précédant, accompagnant ce renouveau, l'œuvre de Sterne connaît aussi une étonnante faveur et prépare la sensibilité du public français, encore très féru de classicisme, à la redécouverte de Rabelais. L'*Histoire du roi de Bohême *a facilité cette transition ; qualifié par Balzac de « raillerie toute pantagruélique », le chef-d'œuvre de Nodier, quoique dessiné à la manière de Sterne, avait plus d'un lien avec l'antique tradition nationale, et l'auteur y avait même plaisamment inséré un chapitre* (Navigation) *tout entier rédigé en « vieux français »*[3].

En ce début de 1830, des écrivains prennent au sérieux le procédé dont Nodier fait un jeu. Le Bibliophile Jacob publie les Deux fous (BF. : *24 avril*), *et Alphonse Royer* les Mauvais garçons (BF. : *1er mai*). *Ces candidats à la succession de Walter Scott se flattent de ressusciter l'Histoire en infusant du vocabulaire ancien dans les descriptions et surtout dans les dialogues de leurs romans. Nul doute que Balzac ne les ait lus aussitôt. Certes, comme Bruce Tolley l'a prouvé*[4], *il n'est pas l'auteur des comptes rendus parus dans le* Feuilleton des journaux politiques *les 5 et 12 mai 1830 ; mais, comme toute l'équipe de cette feuille saint-simonienne de tendance buchézienne, Balzac, qui songe à terminer son* Excommunié

1. L'enquête de Balzac, intitulée *De l'état actuel de la librairie*, fut publiée le 3 ou le 10 mars 1830 dans le *Feuilleton des journaux politiques ;* le numéro où elle parut est perdu. On connaît toutefois l'article par sa reproduction dans *l'Universel* des 22 et 23 mars.

2. Maurice Lecuyer, *Balzac et Rabelais*, les Belles Lettres, 1956 ; voir en particulier les pages 46 et 71.

3. Balzac, qui l'admirait, rend hommage à Nodier dans le *Prologue* du *Deuxième dixain* (p. 156). Dans son article sur *Balzac et Nodier* (*l'Année balzacienne 1962*, p. 203), P.-G. Castex se demande « si les trois pages en langue pseudo-médiévale sur Tombouctou (« Tombuctiens sont gens à priser entre touts humains, frisques, guallants, coquarts... ») n'ont pas animé son propre zèle de pasticheur ».

4. Dans *Balzac and the « Feuilleton des journaux politiques »*, *The Modern Language Review*, octobre 1962.

de 1824, est obsédé par les problèmes du roman historique. Il écrit des Deux fous, *dans* le Voleur *du 5 mai : « Lire ce livre, c'est vivre dans le XVIe siècle »*[1], *et il prêtera bientôt*[2] *à ces mêmes romans de Lacroix et de Royer « des idées qui eussent fait la fortune de onze littérateurs de l'empire ».*

Le Feuilleton *accusait l'auteur des* Deux fous *de nous ramener à « la matérialité des siècles grossiers » ; Balzac aurait vu là, au contraire, un retour à l'âge d'or de notre littérature. On ne saurait donc s'étonner de retrouver dans les* Drolatiques *la plupart des procédés attaqués dans le* Feuilleton. *Mais, par leurs faiblesses mêmes, les lourdes contrefaçons de Royer et Lacroix ont dû convaincre Balzac qu'il fallait à tout prix éliminer les artifices du style « archéologique », accorder la narration avec les dialogues, les descriptions, unifier le vocabulaire, le style et la vision de l'œuvre, en un mot faire entrer le narrateur dans son récit. Et puis, l'essentiel, n'était-ce pas qu'il y eût alors un nouveau public pour de telles expériences ?*

Avec la Belle Impéria, *l'écrivain fait une tentative beaucoup plus radicale que celles de ses prédécesseurs ; constatant l'impossibilité d'une restauration moderne de la tradition gauloise, il prend le parti de défier les vieux maîtres dans leur langue.*

L'exemple de Paul-Louis Courier a pu l'aider à mesurer les risques d'une telle entreprise. A vingt ans, il avait lu, comme tous ses contemporains, les étincelants pamphlets du vigneron de la Chavonnière[3]. *Il avait continué à pratiquer l'écrivain, dont le nom vient fréquemment sous sa plume de 1830 à 1833, notamment dans les* Contes drolatiques. *C'est lui qui avait rendu compte, dans le* Feuilleton *du 17 mars 1830, des* Œuvres complètes *de Courier publiées par Sautelet ; s'il louait la « pensée rabelaisienne » de l'homme qui avait fait la «* Satire Ménippée *de notre époque », il déplorait aussi la prompte désuétude à laquelle sont condamnés les chefs-d'œuvre nés des circonstances. Dix brèves années avaient suffi pour transformer en « carcasses de feux d'artifice » les pamphlets qui avaient ébranlé la Restauration. Heureusement, ajoutait le critique du* Feuilleton, *les traductions de Courier « sont un titre de gloire*

1. *Portrait de P.-L. Jacob.*
2. Dans la onzième *Lettre sur Paris*, publiée dans *le Voleur* du 10 janvier 1831.
3. Dans *Illusions perdues*, il évoque des soirées au cours desquelles se sont vendus dans les Galeries de Bois du Palais-Royal « plusieurs milliers de tel ou tel pamphlet de Paul-Louis Courier » (*FC*, VIII, p. 213).

plus solide. Le système dont il a donné un spécimen *par son* Essai d'Hérodote *prévaudra toujours chez les vrais savants ». Le journaliste, qui savait quel sort attendait ses productions de* la Caricature, *dut se rappeler ces lignes écrites quelques mois auparavant. L'occasion, peut-être, de rouvrir les* Œuvres complètes... *Courier s'était attaqué à l'hypocrisie sous toutes ses formes, en particulier à celle du langage. En garde contre les mensonges de la phraséologie moderne, il avait essayé de traduire* la Luciade *et* Daphnis et Chloé *dans le style dru et vrai d'Amyot ; il avait même fait de sa* Préface *aux* Fragments *d'Hérodote l'ébauche, dans l'optique du traducteur, d'une théorie de l'archaïsme en littérature. Balzac avait lu ce texte puisqu'il le mentionne dans le compte rendu du* Feuilleton. *Il est possible que les quelques lignes qu'on va lire aient joué un rôle déterminant dans la conception des* Cent contes :

[...] le premier qui composa, mit dans son style des archaïsmes. Cet ionien si suave [celui d'Hérodote] n'est autre chose que le vieux attique auquel il mêle [...] des phrases d'Homère et d'Hésiode. La Fontaine, chez nous, empruntant les expressions de Marot, de Rabelais, fait ce qu'ont fait les anciens Grecs [...]

Une copie de l'antique, *en quelque genre que ce soit*, est peut-être encore à faire. La chose passe pour difficile, à tel point que plusieurs la tiennent impossible. Il y a des gens persuadés que le style ne se traduit pas, ni ne se copie d'un tableau [...] On ne fera sans doute jamais une traduction tellement exacte et fidèle, qu'elle puisse en tout tenir lieu de l'original, et qu'il devienne indifférent de lire le texte ou la version [...][1].

L'auteur des Contes drolatiques *voulut tenir cette gageure, mais c'est comme écrivain qu'il prit à son compte l'ambition de Courier traducteur. Dans l'*Historique du procès auquel a donné lieu « le Lys dans la vallée », *il affirmera en effet que son œuvre « n'est pas un pastiche » ; elle est, bien au contraire, « la plus originalement conçue de cette époque », ses « contes sont écrits* currente calamo *dans l'esprit du temps ». Et il ajoute : « Aussi, pour échapper à toute contestation, ai-je signé cette œuvre de rénovation littéraire. Si j'en avais fait l'objet d'une plaisanterie à la Macpherson, je n'en aurais point eu la gloire »*[2].

1. P.-L. Courier, *Œuvres complètes*, Sautelet, 1829-1830, t. II, pp. 279 et 283.
2. Voir *OCB*, XIX, p. 695.

L'histoire des rapports ambigus de Balzac avec le romantisme reste à écrire; mais, dans cette rapide revue des circonstances qui agirent sur la conception des Drolatiques, *le romantisme ne peut être passé sous silence, d'autant plus que l'auteur prétend s'inscrire contre l'esthétique en vogue. Rappelons que Balzac s'est difficilement débarrassé des préjugés entretenus à l'égard de la « nouvelle école » par les petites feuilles libérales où il a fait son apprentissage de journaliste. En 1830, il affecte encore de confondre le romantisme avec des frénésies importées d'Angleterre, le culte du grotesque et de la laideur, l'horreur à tant la ligne. Sans la moindre discrimination, il oppose* ensemble « *les méditations, les odes et les trilogies cadavéreuses* » *à ce* « *conte à rire* » *auquel il voudrait redonner vie*[1]. *S'il épargne* « la Camargo *de M. de Musset et* Clara Gazul *de M. Mérimée* », *c'est au nom du classique* naturel. *Ce* naturel *dont pouvait à juste titre s'enorgueillir celui qui s'apprêtait à publier les* Scènes de la vie privée. *Mais quand il s'offre le luxe de redécouvrir le naturel à l'antique au moyen de la reconstitution en trompe-l'œil d'une littérature vieille de trois ou quatre siècles, Balzac ne fait-il pas* « *du romantisme* », *comme Monsieur Jourdain faisait de la prose ? Pour n'être* « *dedans la voye d'aulcun guaste-papier de cettuy temps* »,[2] *son paouvre livre annonce, à une échelle modeste, le défi grandiose de Viollet-le-Duc. L'auteur de la* Théorie du conte *a beau ironiser sur la* « *petite table gothique* »[3] *où il écrit, le polémiste antiromantique n'en baisse pas moins le ton dans l'*Avertissement *des* Cent contes. *Il y sollicite même assez clairement, toute honte bue, l'attention et l'appui du public romantique :*

Ne serait-ce pas une inconséquence que de blâmer en littérature les essais encouragés au Salon et tentés par les E. Delacroix, les E. Deveria, les Chenavard et par tant d'artistes voués au moyen âge ? Si l'on accueille la peinture, les vitraux, les meubles, la sculpture de la *renaissance*, en proscrira-t-on les joyeux récits, les fabliaux comiques[4] ?

*L'adversaire d'*Hernani *s'engage malgré lui dans la compétition romantique. Invoquant à mots couverts, dans le* Prologue *du* Deuxième dixain, *l'exemple de La Fontaine, il laisse entendre*

1. Cf. plus haut, p. VI.
2. *C.dr.*, p. 153.
3. *C.dr.*, p. 549.
4. *C.dr.*, p. 542.

que tels insectes valent bien telles cathédrales. Il y a du Notre-Dame de Paris *là-dessous. Au reste on sait l'auteur des* Proscrits *ou de* Maître Cornélius *capable de céder, tout comme un autre, au médiévisme à la mode.*

On a insisté à juste titre sur les affinités personnelles de Balzac avec Rabelais, sur les similitudes au moins apparentes de leurs caractères, leurs communes origines, leur amour de la Touraine natale. Pantagruel semble avoir été un familier des Balzac, de père en fils. Honoré adolescent lit Rabelais ; ses lettres de la rue Lesdiguières le laissent deviner[1]. *A leur tour, lord R'hoone et Saint-Aubin paient leur tribut à l'auteur des* Cinq Livres ; *sur la table de nuit du vieux comte Mathieu, à la fin de* l'Héritière de Birague[2], *est resté, le lecteur se demande pourquoi, un volume de Rabelais qui est comme la signature de Balzac. Dans* Jean-Louis, *en 1822 toujours, Rabelais est mis habilement et parfois admirablement à contribution, comme dans ce pastiche de la* Pantagrueline Prognostication, *à laquelle l'auteur renvoie de bonne foi son lecteur : « Quant à ce livre* [Jean-Louis], *n'aurait-il produit que le bien de faire connaître Rabelais à un homme qui ne l'aurait pas lu, c'en serait un très-grand »*[3]. *Moins visible dans la* Physiologie du mariage, *l'influence du grand écrivain y gagne encore en profondeur. Il faudrait parler aussi de la prédilection du premier Balzac pour Sterne, cité avec Rabelais, Molière, Tacite et quelques autres parmi ses maîtres en matière de vérité, dès* Une heure de ma vie[4] ; *Sterne, partout présent dans les écrits de jeunesse, de* Clotilde de Lusignan *aux lettres à Mme de Berny...*

Pourtant, ni le roman philosophique à la Rabelais, dont il propose une variante moderne dans la Peau de chagrin, *ni les géniales divagations de* Tristram Shandy *ne serviront de modèles à Balzac pour son œuvre de « rénovation littéraire ». En choisissant la forme*

1. Celle du 12 août 1819 à sa sœur, par exemple ; Balzac y décrit son domestique imaginaire, qui « balaye en chantant, chante en balayant, rit en causant, cause en riant » (*Corr.*, I, p. 30).

2. Hubert, 1822, t. IV, p. 204. Les huit romans de jeunesse publiés par Balzac de 1822 à 1825 ont été reproduits en fac-similé par les Bibliophiles de l'Originale (1961-1965), accompagnés d'une étude de Pierre Barbéris : *Aux Sources de Balzac.*

3. Hubert, 1822, t. II, p. 198, note 1.

4. *OCB*, XXIII.

du conte, il obéit une fois de plus aux impératifs du siècle. S'il se flatte de provoquer une réaction salutaire contre les abus de l'imagination hoffmannienne, il n'en répond pas moins à la demande du public, tandis que le conte fantastique bat son plein. L'homme des Romans et contes philosophiques *sera aussi l'homme des* Contes drolatiques[1]. *A son projet de restauration de la tradition gauloise, s'ajoute donc un second objectif : enlever la palme à ses rivaux, en s'assurant la maîtrise d'une forme difficile entre toutes « au moment où l'on donne aux œuvres les plus éphémères le glorieux nom de* conte, *qui ne doit appartenir qu'aux créations les plus vivaces de l'art »*[2].

Il faut insister d'emblée sur l'envergure de l'entreprise, la plus vaste que l'auteur ait sur le chantier avant 1832. Réussira-t-il là où Marguerite de Navarre a échoué ? Comme Boccace ou l'auteur des Cent nouvelles nouvelles, *dites de Louis XI, il se targue d'écrire cent contes. Dix dixains, chacun avec un* Prologue *mordant, à la manière de Rabelais, et un* Épilogue, *auraient correspondu aux dix journées du* Décaméron, *mais sans la mise en scène et les exquises transitions du chef-d'œuvre italien. Balzac est en effet soucieux de perpétuer la tradition nationale, et cette tradition brille le plus souvent, des* Fabliaux *à Voltaire et à Courier, par une grande sobriété. Pour donner la mesure de son art, et « à ceste fin que ung chascun le puisse œquiparer à ses voizins, à ses ancestres, iuge s'il est ou non de leur lignée, le desherite ou le salue en sa qualité de successeur au throsne vuyde des anciens fabulateurs »*[3], *il envisage même, en 1832 ou 1833, de glisser dans son œuvre dix à-la-manière-de — le dernier étant un pastiche des* Contes drolatiques ! —, *qui illustreraient toute la tradition dont lui, Balzac, serait l'aboutissement. Ce recueil, le* Dixain des imitacions, *ne fut pas achevé*[4]. *Enfin, en*

1. Jusque dans les *C.dr.*, on découvrira quelques éléments fantastiques : le diable apparaît dans *l'Héritier du diable ; le Succube*, reconstitution d'un procès de sorcellerie, est prétexte à l'évocation de superstitions médiévales, qui ne sont pas toutes drolatiques. Encore qu'elle nous soit présentée comme un faux, la confession de Hierosme Cornille (pp. 282 à 289), ressortit par sa forme aú genre fantastique.

2. Préambule de la première édition d'*Eugénie Grandet* (1834) ; *OCB*, XIX, p. 583. Cf. *Corr.*, II, p. 185 : « l'expression la plus rare de la littérature ».

3. *C.dr.*, p. 483.

4. On peut rapprocher de ce projet une liste de titres conservée avec les épreuves du *Troisième dixain* (Lov., A 40, fol. 207 r°) ; elle est intitulée *la Fleur des contes*, et Balzac y fait figurer quelques-unes de ses œuvres brèves —

guise de préambule à ces Cent contes *qui doivent écraser tous les* contiers *fournisseurs de la* Revue de Paris, *Balzac a esquissé, en 1831 ou 1832, une* Théorie du conte, *la* Physiologie *du genre, non publiée de son vivant.*

Les balzaciens devraient se réunir pour établir la carte détaillée des lectures de l'écrivain. Celles qui préludent aux Contes drolatiques, *ou qui les accompagnent, sont immenses. Des documents d'époques diverses étaieraient une enquête méthodique. Dès les premiers emprunts connus de Balzac à la Bibliothèque royale, nous trouvons l'*Heptaméron *et des ouvrages historiques sur le* XVI*e siècle*[1] ; *une commande au libraire Merlin*[2], *classée avec des notes antérieures à 1830, le montre désireux d'acquérir, outre Boccace et Marguerite de Navarre, l'*Histoire amoureuse des Gaules, les Amours d'Henri IV, *le* Roman comique, *des* Nouvelles tragi-comiques, le Sopha, *etc. Les factures du libraire*[3] *ou du relieur enrichiraient ce premier relevé. Particulièrement précieux se révèle par exemple un mémoire du relieur Wagner en date du 20 février 1833*[4], *soit à l'époque de l'achèvement du* Deuxième dixain, *dans lequel* le Moyen de parvenir *de Verville, les romans de Scarron, le* Décaméron, *l'œuvre de Tabourot, les* Contes *de des Périers, les* Cent nouvelles nouvelles, le Chef-d'œuvre d'un inconnu *voisinent avec sainte Thérèse,*

mais pas de *Drolatiques* — au milieu d'une sélection des meilleurs « contes » de la littérature. Voici ce curieux document :

LA FLEUR DES CONTES

1. *L'Anaconda* de Lewis. 2. *L'Enfant étranger* d'Hoffmann. 3. *Le Curé de Tours* de Balzac. 4. *Jocko* par Pougens. 5. *Lavinia* par G. Sand. 6. *Zadig* de Voltaire. 7. *Matteo Falcone* par Mérimée. 8. *Le Lévite d'Éphraïm* par J.-J. Rousseau. 9. *Werther* de Goëthe. 10. *Réné* de Chateaubriand. 11. *Trésor des fèves et fleur des pois* p[ar] Charles Nodier. 12. 13. *Ceci n'est pas un conte* par Diderot. 14. (*Canongate*) par Walter Scott. 15. *Peau d'âne* par Perrault. 16. *Roméo et Juliette* du Bandello. 17. *Claude Gueux* de Victor Hugo. 18. *Simple histoire* de Miss Inchbald. 19. *Le Conte du bossu* des Mille et Une Nuits. 20. *L'Adriane* de Sarrasin. 21. *Le Napoléon du peuple* par M. de Balzac. 22. *Aline reine de Golconde* du Che. de Boufflers... Denon.

1. *Calendrier de la vie de Balzac* (17 février 1825), *les Études balzaciennes*, n° 10, p. 455.
2. Lov., A 158, fol. 3 ; Balzac ne se donne pas encore du « de ».
3. L'une (Lov., A 331, fol. 158), citée par Roger Pierrot dans la *Correspondance* (II, p. 98, note 2).
4. Lov., A 340, fol. 363.

*Swedenborg, l'*Imitation de Jésus-Christ *ou Jacob Boehme, de même que, dans l'œuvre de Balzac, les* Contes drolatiques *font bon ménage avec les* Contes philosophiques. *Ajoutons à ces sources de renseignements le* Catalogue *de la vente, à l'Hôtel Drouot, en 1882, d'une partie des livres de Mme de Balzac, la veuve de l'écrivain. Ce document est d'un maniement délicat, la date d'acquisition des ouvrages étant en général inconnue. Parmi les seize titres qui, selon M. Lecuyer*[1], *touchent de près ou de loin aux* Contes drolatiques, *signalons les* Contes et discours d'Eutrapel *de Noël du Fail (no 60), les* Œuvres *de Brantôme (no 62), les* Nouvelles *de Marguerite de Navarre (no 72), la traduction Galland des* Mille et une nuits *(no 84), les* Fabliaux *publiés par Barbazan (no 112), les* Contes *de Boccace (no 123), les* Bigarrures *de Tabourot (no 146), et les* Œuvres *de Rabelais (nos 147 et 154) dans les éditions Prault (1732) et Desoer (1820) ; enfin, le* Glossaire de la langue romane *par J.-B.-B. Roquefort (no 116) pouvait compléter le glossaire rabelaisien publié au tome III de l'édition Desoer.*

A ces premières données, la Correspondance *apporte quelques précisions. En outre Balzac cite parfois lui-même, dans ses* Contes, *le nom des maîtres qui l'inspirent. Il en est peu que nous n'ayons déjà rencontrés ; distinguons deux mentions de l'Arioste, une allusion aux* Noëls bourguignons *et un pastiche avoué de Perrault* (la Filandière)[2].

Ces sources littéraires ont été partiellement explorées. La dette de Balzac à l'égard de Rabelais et Tabourot est bien connue, grâce aux travaux de Maurice Lecuyer, Wayne Conner et Raymond Massant. L'influence de Béroalde de Verville mérite aussi une étude systématique dont Wayne Conner a réuni les principaux éléments. Le Moyen de parvenir *est mentionné pour la première fois sur une feuille d'essais pour* Wann-Chlore *vers 1823*[3], *mais un comte de Vervil paraissait déjà dans* le Centenaire[4]. *Cité à nouveau dans la* Physiologie du mariage, *l'enquête sur* l'État actuel de la librairie, l'Archevêque, les Deux amis, *imité dans* la Comédie du diable, *Béroalde est omniprésent dans les deux premiers dixains.*

Nous fondant de préférence sur les lectures attestées, n'admettant

1. *Balzac et Rabelais*, p. 83.
2. *C.dr.*, respectivement pp. 148 et 483 ; 426 ; 489.
3. Lov., A 156, fol. 28.
4. Pollet, 1822, t. I, p. 226.

d'autres influences que lorsque la probabilité d'une action directe sur l'écrivain paraissait assez forte, nous avons fait dans les Notes, *en tirant très largement parti des recherches de nos prédécesseurs, quelques rapprochements qui s'imposaient.*

Parmi cette foule de conteurs grands ou médiocres, Balzac, persuadé qu'ils « ne sont pas plus de sept parfaicts en l'océan des escriptures humaines »[1], *a tenté à plusieurs reprises d'établir une liste idéale. Au verso de deux pages du* Memento, *il a commencé à dresser le catalogue d'une* Bibliothèque des conteurs. *Les* Sommaires *du* Dixain des imitacions *témoignent de la même préoccupation, encore sensible, en 1837, dans le post-scriptum du* Troisième dixain[2], *ou dans* la Fleur des contes *citée plus haut. Ces essais de classement des conteurs sont à compléter ou à confirmer à l'aide de textes extérieurs aux* Drolatiques. *Ce répertoire ébauché dans l'*Album, *par exemple :*

Ceux qui ont conté sont rares, *bien conté*, on les compte, et ce sont des hommes de génie — Lucien — Pétrone — les fabliaux (autores incertos) Rabelais — Verville — Boccace — L'Arioste — Lafontaine — Voltaire — Walter-Scott — Marmontel pour mémoire [*ces trois derniers mots barrés*]. Et la Reine de Navarre !... Hamilton — Sterne — Cervantès — et Le Sage donc ? Style hieroglyphique — Boccace 1318 [?] — à Paris en 1335-41 y a pris ses contes [...][3].

Ou bien cette leçon de l'auteur des Petites misères *aux littérateurs velléitaires ; à savoir :*

Que les grands conteurs (Ésope, Lucien, Boccace, Rabelais, Cervantes, Swift, La Fontaine, Lesage, Sterne, Voltaire, Walter Scott, les Arabes inconnus des *Mille et une nuits*) sont tous des hommes de génie autant que des colosses d'érudition[4].

La variété de ses sources, l'ignorance de la grammaire historique (encore à naître) ont fait écrire à Balzac un idiome de son cru,

1. *C.dr.*, p. 155.
2. *C dr.*, respectivement pp. 479 et 480 ; 543-544.
3. *Pensées, sujets, fragmens*, Lov., A 182, fol. 11.
4. *OCB*, XIX, p. 83. Sur les lectures, les goûts ou les idées de Balzac en matière de conte traditionnel, l'œuvre apporte nombre d'autres précisions ; on relira par exemple (*OCB*, XIX, pp. 542-543) l'*Errata* de la *Physiologie du mariage* (1re édition) ; *les Deux amis* (*OCB*, XXIII) ; une conversation de *Sur Catherine de Médicis* (*FC*, XV, pp. 556-557) ; un développement théorique dans la *Préface* du *Cabinet des antiques* (*OCB*, XIX, p. 741), etc.

toujours composite, parfois savoureux, dans lequel les éléments empruntés proviennent en majorité du XVIe *siècle : de Rabelais, mais aussi de Verville et de Tabourot*[1].

Une invention verbale authentique, que Leo Spitzer a étudiée chez Balzac parallèlement à la création des mots chez Rabelais, anime plus d'une page du Péché vesniel, *du* Iusticiard, *du* Moyne Amador. *Son imagination ou sa science se trouvent-elles en défaut, Balzac excelle à faire illusion; d'un mot, il ravive une expression figée découpée tout entière dans un vieil auteur, il est rompu à ces travaux de marqueterie où nous avons la surprise de retrouver, hachés menu, une phrase, un paragraphe, parfois une page, qui ne lui appartiennent pas*[2]. *Si le langage des* Drolatiques *conserve malgré tout une sorte de fraîcheur, quand* les Deux fous *et autres* Mauvais garçons *ne sont plus que des cadavres de livres, c'est peut-être que son « vieux français » n'était pas tout à fait, pour Balzac, une langue morte. Il serait intéressant de déterminer le rôle, dans cette restauration linguistique partiellement réussie, du jargon juridique pratiqué par l'ex-clerc de notaire. La plupart des effets du* Succube *ne tiennent-ils pas à cette expérience, laquelle expliquerait en partie aussi l'ébauche d'une syntaxe archaïque ?*

Le 5 mai 1830, le critique du Feuilleton des journaux politiques *loue, chez l'auteur des* Scènes de la vie privée, *« l'emploi de locutions envieillies qu'il rajuste avec un rare bonheur à la jeunesse de sa faconde ». La réciproque est vraie : le* Glossaire *permettra d'apprécier l'importance, dans les* Drolatiques, *du lexique tourangeau vivant.*

S'il eut un moment l'intention, comme l'assure sa sœur, de « suivre toutes les transformations de la langue française depuis Rabelais jusqu'à nos jours, en imprégnant ses récits des idées de ces temps si différents »[3], *l'écrivain dut reculer devant la difficulté, car il n'y*

1. Maurice Lecuyer, dans son *Balzac et Rabelais*, a mieux analysé l'influence de Rabelais sur *la Comédie humaine* que sur les *Drolatiques*, qualifiés un peu hâtivement de « mine de mots empruntés au grand Chinonais » (p. 129) ; L. Sainéan, dans ses *Problèmes littéraires du XVIe siècle* (1927) et dans *l'Influence et la réputation de Rabelais* (1930), dénie la première place à Rabelais au profit de Verville. Dans son édition, R. Massant a fait justice de cette affirmation (pp. 80-81, note 1). Wayne Conner enfin, dans sa thèse inédite (Princeton, 1948), a consacré une étude systématique au vocabulaire des *Drolatiques*, et il a établi le *Glossaire* de la présente édition. Cf. plus loin, p. 561.

2. Cf. par exemple les notes sur *Comment fust basti* (p. 633) et sur *le Vieulx-par-chemins* (p. 651).

3. Laure Surville, *Balzac, sa vie et ses œuvres*, p. 144.

paraît plus. Laure n'aurait-elle pas mélangé deux projets, celui du Dixain des imitacions *et la vieille tentative d'*Histoire de France pittoresque ? *Se rappelant la prédilection de son frère pour le siècle de Catherine de Médicis, elle aurait compliqué d'une troisième erreur ses souvenirs en assignant Rabelais comme* terminus a quo *à une entreprise qui n'existait que dans son imagination. Balzac se contenta donc d'un langage approximatif, et il se réjouit ouvertement de garder « les couddées franches en ce languaige Babelificque »*[1]. *Hanté par l'inaccessible perfection dont rêvait Courier, il corrigea pourtant ses trois dixains — sur l'exemplaire A 41, que nous reproduisons — afin de donner à sa graphie de l'ancien français un semblant d'uniformité, dont ses maîtres n'avaient cure...*

De même qu'il avait puisé dans l'immense lexique d'avant Malherbe, le sieur de Balzac exploita les anecdotes de la tradition gauloise. Il n'emprunta le plus souvent que des schémas, qui avaient cent fois servi, mais qu'il sut habilement renouveler[2].

« *Soient donnés, un mari, sa femme et un amant, déduisez cent contes dont aucun ne ressemble à l'autre* »[3], *tel était le programme. Il fut réalisé « dans l'esprit du temps ». On vit à nouveau l'amant se jeter dans le bahut, et le mari précipiter le bahut à la rivière* (l'Héritier du dyable). *Les vieillards épousèrent des pucelles, et ils ne purent en faire des femmes* (le Péché vesniel, la Pucelle de Thilhouze) ; *d'autres s'en chargèrent. Les curés eurent des servantes* (le Curé d'Azay), *et les moines eurent les femmes des autres,* ad majorem Dei gloriam (Amador, l'Apostrophe). *De répugnants avocats se firent plumer et emplumer* (la Chière nuictée, la Mye du roy), *et les « vierges à braguette » en remontrèrent à des juges chenus* (Comment la belle fille). *Il y eut des méprises nocturnes à l'italienne : l'un trompa sa femme avec elle-même* (la Faulse courtizanne), *un autre paya la sienne à prix d'or,*

1. *C.dr.*, p. 156.

2. Ce n'est pas manque d'imagination, mais comme un vœu de pauvreté et de fidélité littéraire, qui doit lui donner sa place dans la tradition nationale. D'ailleurs, cette sobriété de l'anecdote s'accorde mal avec la luxuriance d'un langage rabelaisien qui est souvent un obstacle à l'imitation des vieux maîtres. Aussi Balzac n'atteindra-t-il jamais à la netteté des *Cent nouvelles nouvelles*, à la simplicité savoureuse de du Fail, à la diction élégante mais un peu grêle de des Périers et de Marguerite de Navarre.

3. *C.dr. (Théorie du conte)*, p. 550.

mais n'eut que la chambrière (la Mye du roy). *Menant ce ballet, avec les prêtres et les nonnes, rien moins que des rois, des reines, une régente, Impéria la courtisane, enfin, l'alpha et l'oméga des* Drolatiques.

Le défi à la tradition ne va pas sans surenchère. Feignant que ses Contes *ont été composés du vivant de Catherine, ou transcrits à la même époque d'après les récits des vieux moines de la Touraine rieuse*[1], *Balzac ressent plus que ses maîtres la nécessité de situer historiquement ses anecdotes. En amarrant le récit à un événement réel (le Concile de Constance, le Tumulte d'Amboise, etc.), en campant un personnage connu, qu'il se nomme François Ier, Rabelais ou Bodin Angevin, en soulignant quelques détails de mœurs, en ajoutant une touche de couleur locale, il réagit, inconsciemment peut-être, contre le flou de la langue qu'il adopte.*

C'est sur le canevas d'une douzaine de règnes antérieurs à la mort de Catherine de Médicis (1589) — trois Capétiens directs, quatre Valois, et tous les Valois-Angoulême[2] *— que court l'arabesque des* Contes drolatiques. *La datation des récits reste parfois conjecturale ; souvent, au contraire, on la connaît à une année près. Habilement, l'écrivain dissimule son érudition historique sous le pittoresque, et c'est une allusion, un nom, un détail, qui révéleront au lecteur que le vieux Bruyn du* Péché *a participé soixante ans plus tôt à la troisième Croisade, ou que le père de Blanche a été fait prisonnier au cours de la septième... De-ci de-là, perce la vanité de l'historien; par exemple : « Ie dis cecy aux amys qui butinent ez vieulx cayers pour pisser du neuf, et desmontrer en quoy sont scavants ces dixains sans en auoir la mine, hé doncques! »*[3] *Ce sont des accidents. Si la*

1. *C.dr.*, pp. 1 et 156.

2. Philippe Auguste *(Perseuerance)*, Saint Louis *(Le Péché vesniel)*, Philippe III le Hardi *(le Succube)*, Charles VI *(la Connestable, la Faulse courtizanne)*, Charles VII *(D'ung iusticiard, Berthe)*, Louis XI *(les Joyeulsetez, Comment la belle fille)*, Charles VIII et Anne de Beaujeu *(Comment fust basti, Dezesperance ;* partiellement *Amador)*, François Ier *(la Mye du roy, le Jeusne, Naïfueté)*, Henri II *(le Frère d'armes, le Prosne) ;* François II *(la Chière nuictée) ;* Charles IX *(le Dangier)* et Henri III (l'ébauche du *Mignon du roy*). Quelques anecdotes sont de date incertaine *(la Pucelle*, les premiers *Dires) ; le Vieulx-par-chemins* est situé au temps de Richard sans peur, duc de Normandie. Quelques contes se rattachent plus ou moins étroitement à l'époque du Grand Schisme *(la Belle Impéria*, les *Dires incongreus)*. Un conte pour enfants, *la Filandière*, transporte le lecteur dans le royaume imaginaire de Mataquin, sous le règne, peut-être un peu moins imaginaire, de Bonbonnin XXIV.

3. *C.dr.*, p. 335.

science est nécessaire au conteur[1], *la loi du genre interdit qu'il l'exhibe ; il doit même s'efforcer de la faire oublier. Dans ces* Contes, *explique-t-il à Mme Hanska, qui lui reproche ses erreurs, « il faut des inexactitudes, c'est de costume ; mais il n'y faut pas de bourdes »*[2]. *Nous ne jurerions pas qu'il ne louvoie pas entre la bourde et l'inexactitude quand, par exemple, Impéria règne au Concile de Constance soixante ans avant sa naissance, et que Pétrarque, mort depuis un demi-siècle, raconte à Laure la générosité de la belle courtisane. A côté de ces bévues monumentales (ou seraient-elles voulues, pour suggérer le halo de légende d'Impéria ?), les fautes signalées par l'Étrangère paraissent bénignes. Au reste, il n'y en a guère.*

Nous nous trouvons devant une transposition drolatique, pour la période antérieure à la mort de Catherine de Médicis, de cette Histoire de France pittoresque *que d'Arthez engageait Lucien de Rubempré à tenter, et que Balzac lui-même avoue avoir conçue*[3]. *N'était que le pittoresque l'emporte décidément sur l'Histoire*[4]. *Mais il est certain que l'écrivain a délibérément choisi l'étalement chronologique, veillant même à une répartition équilibrée des contes par règnes, se gardant d'avantager par trop les figures célèbres. Or nous n'avons pas un tiers des* Contes ; *le reste eût largement suffi à Balzac pour faire courir ses petites silhouettes à travers les règnes qu'il n'avait pas encore évoqués. Le* Dixain des Imitacions *devait nous ramener aux temps de la chevalerie et des fabliaux, et Charlemagne eût été le héros du* Dict de l'empereur[5].

De cette rapide analyse de l' « historisation » des Contes drolatiques, *une certitude au moins se dégage : si fidèle qu'il soit à une tradition, Balzac ne peut empêcher que les mobiles personnels et les options esthétiques d'un écrivain formé à l'école de Walter Scott ne réagissent sur cette œuvre qui prétend narguer le siècle. Le même phénomène se répète à tous les niveaux, toujours plus intense à mesure que nous remontons aux sources profondes.*

1. Dans son étude sur *la Belle Impéria*, R. Massant a souligné l'étendue de l'information historique de Balzac. Cf. les notes sur *Impéria*.
2. *LH*, I, p. 95.
3. *FC*, VIII, p. 172 et XV, p. 477.
4. C'est une fresque à la Walter Scott, mais miniaturisée, toute désignée pour entrer dans une « bande dessinée » avant la lettre. Balzac conçut un projet de ce genre ; il proposa à Dumont une « affaire excellente » (*Corr.*, III, p. 136) consistant à publier les *Cent contes* illustrés en « livraisons pittoresques ».
5. Fin août-début septembre 1833, Balzac se documente pour écrire ce conte (cf. *Corr.*, V, pp. 835-838).

Œuvre du XVIe *siècle, née en Touraine ? encore faut-il qu'il y paraisse. Le narrateur supposé dira n'être qu'* « *ung paouvre filz de la gaye Tourayne* »[1], *affectant d'expliquer au lecteur le parler local, lâchant à point nommé un dicton du terroir. Un conte sur deux aura pour théâtre le pays tourangeau*[2]. *Rien d'étonnant, dira-t-on : Balzac continue à subir les contraintes qu'il s'est imposées. La géographie des* Drolatiques *doit s'accorder au décor historique (lui-même tributaire de la langue adoptée), puisque les Valois ont fait des rives de la Loire leur terre d'élection. Au cours de ses vagabondages drolatiques, le lecteur apercevra ou entendra nommer maints châteaux riches en souvenirs, Le Plessis ou Azay, Blois ou Amboise, Chenonceaux, Chinon, Loches... Mais il est beaucoup plus intéressant de répartir les* Contes, *sans exclure les doubles ou multiples appartenances, en quelques groupes constituant ce que Machado aurait appelé une* géographie sentimentale. *Le val de Loire des* Drolatiques *n'est pas celui de nos circuits touristiques.*

Le cycle de Tours sera axé, si l'on veut, sur une page lyrique et chaleureuse de l'Apostrophe[3] : *l'évocation de la rue Royale. Tours y est comparé à une femme ; et à la rue des rues est réservée la place qu'on devine dans le blason de ce corps. Quelques pages du* Péché vesniel *et des* Joyeulsetez *nous promènent, de part et d'autre de la rue natale, dans le dédale du vieux Tours, aux abords de Saint-Martin, et, de là, par la rue de la Scellerie (que M. de Savary habitait en hiver) jusqu'à Saint-Gatien ; Blanche d'Azay s'y marie quelques siècles avant que l'abbé Birotteau ne vienne y rêver de ses pantoufles.*

1. *C.dr.*, p. 250.
2. Lequel n'en tiendra pas moins une place dans les autres contes. Quelques-uns sont situés à Paris : *la Mye du roy* (où il est incidemment question d'un sire de Bridoré prêt à offrir à la Belle Ferronnière sa terre tourangelle) ; *l'Héritier du dyable ; la Connestable ; la Faulse Courtizanne ; le Prosne* (un récit dans la bouche de Rabelais) ; *Perseuerance* (avec son héros natif de Touraine) ; l'ébauche du *Mignon. La Belle Impéria* se passe à Constance (où l'abbaye tourangelle de Turpenay se gagne au jeu et s'échange contre une fille) ; *le Jeusne de François Ier*, à Madrid (le roi offre la terre de la Ville-aux-Dames en Touraine à don Hijos de Lara y Lopez). Une partie du récit des *Bons Propous* est censée provenir d'un cartulaire de l'abbaye de Turpenay. Le *Iusticiard* nous conduit à Bourges ; *Cy est desmontré*, en Sicile (le héros a commencé sa carrière à Roche-Corbon) ; le *Vieulx-par-chemins* à Rouen, les *Dires* à Rome et à Milan. *Imperia mariee*, de Rome à l'Isle-Adam, et *Combien estoit clémente* nous ramène à Venise. Quant à l'Anjou de *l'Incube*, ce n'est, comme l'Anjou d'*Eugénie Grandet*, qu'une transparente transposition de la Touraine.
3. *C.dr.*, pp. 146-147.

La ville de l'enfance, avec ses rues aux noms antiques ou pittoresques, est prétexte, dans le Succube, *à une toponymie fantaisiste où se donne cours une imagination chargée d'affectivité.*

La petite retraite fleurie dont la Grenadière *tient son titre exerça longtemps son charme sur Balzac. En été 1830, sur ces coteaux de Saint-Cyr, il avait connu pour la dernière fois, avec Mme de Berny vieillissante, un bonheur sans ombre. C'est tout près de là qu'il met en scène l'accorte buandière de* l'Apostrophe *et de* la Belle fille de Portillon ; *il lui fait même épouser un vieux teinturier, propriétaire du clos de la Grenadière, lieu qu'il évoquait déjà, comme un musicien annonce un thème, dans le* Prologue *du* Premier dixain.

Comme si Balzac ne voulait pas altérer des souvenirs intimes qu'il vénère, les « contes de la Grenadière » sont à peine esquissés. En revanche se groupent autour de Vouvray plusieurs sources d'inspiration anciennes. La lanterne de la Roche-Corbon se dressait dans le paysage de Sténie *et de* l'Excommunié ; *le même site servira de décor au* Péché vesniel. *M. de Savary avait longuement reçu Balzac à Vouvray, en 1823, dans sa propriété de la Caillerie ; c'est pourquoi, peut-être, le bonhomme Bruyn possède des closeries à Vouvray ; et c'est parce que Balzac avait pu admirer les ruines, toutes voisines, de Marmoutier, que le petit Jallanges, consolateur de Blanche, se retire dans ce monastère. Enfin, il situera à Moncontour-lès-Vouvray l'action du* Dangier d'estre trop coquebin ; *ce château du XVe siècle, silhouette blanche familière à ses promenades, lui resta si cher que, plus tard, il songea même à l'acquérir*[1].

Mais le lieu d'inspiration permanente, avec lequel, grâce à l'hospitalité de M. de Margonne, il entretint, renouvela sans cesse les liens les plus étroits, c'est la région de Saché, qu'il décrit avec émotion à Mme Hanska, quelques mois avant la publication du Deuxième dixain[2]. *Autour de Saché, dont le petit héros de* Berthe la repentie *porte le nom, s'organise, dans les* Contes drolatiques, *un cycle de la vallée de l'Indre. De l'expérience intime, l'œuvre n'absorbe que ce qu'elle veut, que ce qu'elle doit ; ici, contrastant avec les jardins d'Armide du* Lys dans la vallée, *les paysages de l'Indre, comme, dans d'autres contes, la topographie du vieux Paris, n'offriront qu'un décor pittoresque, souvent traité de façon sommaire. Montba-*

1. *LH*, III, à partir de juin 1846.
2. *LH*, I, p. 46 (fin mars 1833).

zon a vu naître l'héroïne de Berthe la repentie, *et la Blanche du* Péché vesniel *est la fille du seigneur d'Azay. Le beau château de ce nom ne coûte au vert Semblançay qu'un douzain hors de l'ordinaire : c'est l'anecdote de* Comment fust basti. *Mais, fort de l'exemple de Rabelais, Balzac fait revivre, en marge des lieux célèbres, une Touraine moins voyante, mieux accordée à l'humanité aristophanesque des* Drolatiques. *A côté de Jacques de Beaune, il y a place, dans la légende d'Azay, pour un bon curé « bennissant, hennissant », paillard et ripailleur* (le Curé d'Azay). *Les démêlés d'un vieux mâle au rancart, le sire de Valesnes près Saché, avec une vertu à trois amants native d'un bourg voisin* (la Pucelle de Thilhouze) *sont une cocasse diversion aux récits d'amours royales. Enfin, à coups de moines, de procès et de lance gaie, le château de Candé et l'abbaye de Turpenay se livrent une guerre séculaire, à laquelle le moine Amador et la châtelaine mettront fin à leur manière, et à leur satisfaction réciproque. Cette gauloiserie à épisodes est peut-être de l'invention de Balzac ; quelque part entre Montbazon et Pont-de-Ruan, mais sur la rive droite, il a choisi un château peu connu, pour en faire la demeure et le nom du pendard qui terrorise les bords de l'Indre, de Montbazon jusqu'à Ussé. De même que, par fétichisme du vrai, il donne aux héros de ses romans des noms réels, Balzac croit garantir l'authenticité de sa petite histoire de France drolatique en faisant vivre ses créatures les plus improbables dans des lieux qu'il connaît, fussent-ils ignorés du lecteur. L'abbaye de Turpenay n'est guère plus fameuse que le château de Candé, quoique Rabelais la mentionne une fois, et que Verville ait mis en scène un abbé de Turpenay dans la page du* Moyen de parvenir *résumée par l'auteur des* Joyeulsetez. *L'écrivain n'accorderait pas une si grande place à ce monastère oublié, qui ne rassembla jamais plus d'une trentaine de moines, s'il n'en avait pas contemplé les restes en flânant entre Quinçay et Ussé*[1].

Dans la géographie sentimentale de Balzac, des liens se forment entre ces lieux reparaissants. Le Curé d'Azay *devait être d'abord* le Curé de Vouvray[2]. *Le sire de la Roche-Corbon épouse Blanche d'Azay. Quand la paix est faite entre Candé et Turpenay, l'abbaye*

1. Dans *Balzac en Touraine* (cf. *Bibliographie*), R. Thuillier illustre quelques *Contes drolatiques* de photographies précieuses et rares : Valesne (ill. n° 107), Thilouze (121), Candé (124), Turpenay (126), etc.

2. Cf. la note sur la chronologie de la composition du *Premier dixain*, p. 615.

régale les gens du sire de Candé avec du vin, présent des moines de Marmoutier, à qui appartiennent les closeries de Vouvray, et c'est à Marmoutier que Jehan de Saché ira expier ses péchés de jeunesse.

Ce décor hanté de souvenirs appelle ou suscite quelques personnages à l'image de l'auteur. Il y a d'abord le Balzac heureux de la Grenadière. Le cheveu noir, l'œil de feu, c'est toujours un Tourangeau fougueux qui mène la danse. Philippe de Mala, « ung tout joli petit prebstre tourangeau »[1]*, souffle Impéria au cardinal de Raguse et la lui rend contre une prébende, le petit Jallanges met des cornes au chef vénérable de Bruyn, la reine de Sicile est servie « à la metthode de Tourayne » par Gauttier de Montsoreau, dit le Tourangeau, et Jacques de Beaune, « le bon Tourangeau », console Anne de Beaujeu d'entrer dans la seconde jeunesse des femmes. Quant au romanesque Jehan de Saché, son nom est tout un programme, et il le fait bien voir.*

Depuis le Vicaire des Ardennes *jusqu'au* Lys dans la vallée, *le romancier a souvent imaginé l'amour mutuel à travers sa liaison avec Mme de Berny. Joseph, Abel ou Félix, l'amant sort à peine de l'enfance, et, chaque fois qu'il aimera, Balzac retrouvera en lui l'enfant de Villeparisis. C'est encore comme un enfant timide et ardent, de tous ignoré, qu'il se définira dans ses premières lettres à Mme Hanska*[2] *; le « petit » Tourangeau, sous son masque drolatique, c'est ce même enfant, mais libéré, déchaîné,* tel que le réclame l'œuvre en cours.

Les lettres brûlées à la mort de la Dilecta auraient élucidé bien des mystères des Drolatiques, *dont l'auteur fit relier le manuscrit aux initiales « L. H. »*[3]*. Mme de Berny inspira, une lettre de Mme Carraud le laisse entendre,* le Péché vesniel *où, nous dit l'auteur du* Succube, *tout est de la plus entière vérité. Près d'elle, après l'équipée d'Aix-les-Bains, fut aussi rédigé* Comment fut basti, *œuvre de mélancolie en dépit du thème gaulois, qui montre, sur le mode drolatique, les derniers plaisirs d'une femme déclinante dans les bras d'un adolescent. Peu après la mort de Mme de Berny, le visage du premier amour apparaît, à peine voilé, dans* la Belle Imperia mariee. *Le protagoniste n'est plus le petit Tourangeau vantard que nous connaissons, mais un cadet de l'Isle-Adam. L'Isle-Adam que*

1. *C.dr.*, p. 5.
2. Par exemple dans *LH*, I, p. 63 (19 août 1833).
3. Cf. la note du *Premier dixain*, p. 614.

Balzac, à vingt ans, appelait son « paradis terrestre »[1], et où le recevait le vieux Villers-la-Faye discrètement évoqué dans le conte, prêtera donc à l'amant un autre nom d'enfance. Ici, la mélancolie l'emporte sans conteste sur le drolatique. Le cadet a « ung aer d'enfant naïf », et il est, comme il se doit, « brun avecque des yeulx noirs »[2] ; l'Impéria dont il s'éprend, et qu'il épouse, est une femme de quarante ans, éprouvée par la vie, bientôt trop âgée pour lui donner un enfant. Mais il persiste à l'aimer, disant que « si iamais elle vieillissoit, il aymeroit ses riddes »[3]. Cette union parfaite et impossible, torturée par la différence d'âge, dure encore dix ans[4]. Sans perdre son aptitude au plaisir, et à donner le plaisir, la courtisane souffre et vieillit ; comme celui de Mme de Mortsauf, son teint jaunit, et, comme Mme de Berny, elle se dit malade du cœur. Il y a plus ; le mal dont elle se prétend atteinte, et qui doit l'emporter « par ung temps de Senegal »[5], est précisément cet anévrisme dont vient de mourir la Dilecta le 27 juillet 1836.

Sentant venir l'âge, Mme de Berny écrivait à Balzac ces mots désolés, en juin 1832 : « j'espère que ton cœur me servira de tombe avant qu'il appartienne à une autre » ; à la même époque, Balzac répond dans le *Memento* : « on ne meurt jamais dans l'asme où l'on a regné ». Décrivant le désespoir de l'Isle-Adam après la mort d'Impéria, il reprend ces mêmes mots (suivis seulement de la *moralité* obligée), à cela près qu'il dit *cœur* au lieu d'*âme*, comme pour mieux faire écho au cri de la Dilecta : « Le paoure gentilhomme [...] donna la preuve d'une veritté qui se dizoyt en ce temps que ceste femme ne mouroyt iamais dans ung cueur où elle avoyt regné »[6].

La conclusion de *la Duchesse de Langeais* confirme le triomphe

1. *Corr.*, I, p. 53.
2. *C.dr.*, p. 435.
3. *C.dr.*, p. 447.
4. Le meilleur commentaire de *la Belle Imperia mariee* est une page d'une lettre à Mme Hanska, en janvier 1833. Balzac y décrit ainsi sa liaison finissante avec Mme de Berny presque sexagénaire : « Liens éternels et liens brisés — Ne m'accusez pas. Vous m'avez demandé comment on pouvait s'aimer, vivre et se perdre en s'aimant toujours [...] Dans cette triste destinée, il n'y a que le sort que l'on puisse accuser ; il y a deux malheureux, mais deux malheureux irréprochables » (*LH*, I, p. 26). Cette épreuve sentimentale, une des plus cruelles, sans doute, que Balzac ait connues, ne semble pas avoir été transposée littéralement dans *la Comédie humaine*. N'atteignons-nous pas ici, sous tous les artifices des *Drolatiques*, un noyau irréductible d'authenticité ?
5. *C.dr.*, p. 448.
6. Respectivement *Corr.*, II, p. 25 ; *C.dr.*, pp. 527 et 449.

posthume de Mme de Berny : « il n'y a que le dernier amour d'une femme qui satisfasse le premier amour d'un homme »[1]. *Mais le petit Tourangeau à l'œil vif et au cœur prompt ne connut pas que des amours comblés. Ce Balzac frustré s'est aussi exprimé, et avec une éloquence particulière, dans les* Contes drolatiques. *Pareil au Boys-Bourredon de* la Connestable, *il est « de ceulx qui se nourrissent d'ardentes passions, et s'abyment délicieusement dans les désespérances d'ung amour sans advenirs »*[2]. *Il n'est pas certain que cette déclaration ne date pas des premières visites à la marquise de Castries*[3] ; *ces désespérances où l'on s'abîme encore* délicieusement *en annoncent de plus cuisantes, telle celle qui donne son titre au dernier conte du* Deuxième dixain. *Nous avons montré ailleurs*[4], *en effet, que l'écrivain, non sans se plier à l'esthétique de ses* Contes, *avait raconté dans* Dezesperance d'amour *l'histoire d'une passion assez piteusement déçue à Aix-les-Bains, en automne 1832. Entre la désespérance délicieuse, et ce désespérant échec,* le Frère d'armes, *rédigé en mars, offre une autre image du même amour : le moment des désespérantes délices ! Le sire de Lavallière, « joly petit Tourangeau » de seize ans, encore un, est chargé de veiller sur la femme de son ami de Maillé. Passion mutuelle contrariée par un vœu de chasteté, et qui monte à la tête de nos jouvenceaux. Le nom de Maillé, le prénom de Marie, « les diabolicques plaizirs de la petite oie, inventée par les dames qui, depuys la mort du roy Françoys, redoubtoyent de se contagionner, mais vouloyent estre à leurs amans », « ces cruelles délices du touchier »*[5], *il y a bien des pages, décidément, dans les* Drolatiques, *que Mme de Castries a été la seule à entendre. Le biographe qui les lira mesurera la déconvenue de Balzac à Aix — ce qu'il avait obtenu à Paris laissait présager mieux ou plus — et l'historien de l'œuvre pourra se livrer à de nouvelles confrontations entre la duchesse du roman et la marquise du Faubourg ; dans le secret de leur boudoir, elles se sont ressemblé beaucoup plus qu'on ne l'a dit.*

En août 1833, Mme Hanska faisait à son tour une entrée discrète

1. *FC.*, IX, p. 235. Ces mots sont ajoutés dans l'édition Furne seulement (1844).
2. *C.dr.*, p. 104.
3. Pour la date de composition de ce conte, voir l'étude chronologique, p. 616.
4. *De « Dezesperance d'amour » à « la Duchesse de Langeais », l'Année balzacienne 1965*, pp. 93-120.
5. *C.dr.*, p. 129.

dans les Contes drolatiques. *Balzac, qui n'a pas encore rencontré l'Étrangère, tient à lui apparaître sous son meilleur jour; c'est l'époque où il lui écrit, pour se laver d'insinuations malveillantes : « Il n'y a qu'une chose vraie — ma vie solitaire, un travail constant, et des chagrins »*[1]. *Comme le sculpteur de* Dezesperance, *le héros de* Perseuerance d'amour, *un orfèvre tourangeau au regard de braise et à tête de lion, s'adonnera donc à son art dans la solitude, la chasteté et les débauches de l'imagination. Par deux fois l'auteur signale sa nouvelle œuvre à Mme Hanska*[2] ; *car ce conte à la gloire de la fidélité amoureuse doit s'opposer, par son titre et par son sujet, à* Dezesperance d'amour, *qui rappelle les désillusions de l'automne précédent. Si Anseau l'orfèvre est manifestement un double de l'auteur, Tiennette, fille d'un « homme de corps », n'a avec la grande dame polonaise que des analogies purement symboliques; c'est l'inconnue pour qui un artiste passionné fait vœu d'abandonner sa liberté. Mais qui sait, tant les* Drolatiques *sont parcourus de réminiscences intimes, si, dans ce personnage, ne se profile pas un instant la silhouette de Maria du Fresnay. Qu'il jouisse d'elle aussi longtemps qu'il le voudra, supplie-t-elle le Tourangeau; elle se tuera ensuite, afin qu'il retrouve sa liberté. Elle lui dit aussi : « Ie vous aymerai toute ma vie, mais reprenez vostre vœu »*[3]. *Quelques semaines après avoir écrit ces mots, Balzac révèle à sa sœur sa liaison avec Maria, et il lui esquisse en ces termes le portrait de cette « gentille personne » : « la plus naïve créature qui soit tombée comme une fleur du ciel, qui vient chez moi, en cachette, n'exige ni correspondance, ni soins, et qui dit : — Aime-moi un an ! Je t'aimerai toute ma vie »*[4]. *Il est difficile de croire à une pure coïncidence.*

Nous avons souligné en note la place tenue par l'Étrangère dans le Prologue *du* Troisième dixain, *daté de l'Hôtel de l'Arc à Genève, mais rédigé après le retour à Paris (février 1834). Le prénom de Mme Hanska avait donné l'idée à Balzac d'équivoquer sur* Eva *et* Ave ; *ces facéties verbales, dont il n'était pas médiocrement fier, paraissent aussi peu dignes d'intérêt que ce laborieux* Prologue. *Mais doit-on négliger les enfantillages d'un homme de génie ? Ce n'est pas le moindre charme des* Contes drolatiques, *que ces jeux*

1. *LH*, I, p. 63 (19 août 1833).
2. *LH*, I, pp. 63 et 70-71.
3. *C.dr.*, p. 326.
4. *Corr.*, II, p. 390 (12 octobre 1833).

aux frontières incertaines de l'œuvre et de la vie ; jeux dangereux pour la littérature peut-être, mais qui flattent si bien le vice impuni des balzaciens... Aussi cet Ave Eva *nous retiendra-t-il un instant ; au prix de quelques détours.*

Balzac a transformé sa première Confession *du* Médecin de campagne ; *le souvenir de Mme de Castries s'y estompe, s'y efface, tandis qu'apparaît dans le texte définitif, en été 1833, Evelina, le prénom de Mme Hanska*[1]. *De la marquise à la comtesse, la source d'inspiration s'est déplacée ; c'est le phénomène que nous avons aussi enregistré, au niveau des* Contes drolatiques, *dans la succession et l'opposition de* Dezesperance *et* Perseuerance. *La même péripétie de l'existence de Balzac et de sa création est illustrée, de façon fugitive, par le* Prologue. *Mme de Castries s'était laissé appeler Marie, un nom d'amour que Balzac se surprend encore à lui écrire en 1835*[2]. *En visitant la Grande-Chartreuse avec elle, en septembre 1832, il était tombé en arrêt devant* « l'Ave Maria *mis sur la cellule du chartreux* » ; *cette inscription, rappelle-t-il à Mme Hanska*[3], *l'avait fait rester sous un arceau pendant dix minutes... On a de fortes raisons de croire qu'il y avait vu une formule mystérieuse où se conciliaient symboliquement la destinée solitaire de l'artiste et le grand amour qu'il attendait de la marquise*[4]. *L'*Ave Eva *du* Troisième dixain *fait écho, mais pour Balzac seul, à l'ancien* Ave Maria[5].

1. Le 19 juillet, Balzac attire l'attention de l'Étrangère sur cette métamorphose (*L.H.*, I, p. 56).
2. *Corr.*, II, p. 646.
3. A qui il donne une version censurée de l'épisode, où la marquise ne paraît pas, vers la fin de mars 1833 (*LH*, I, pp. 39-40).
4. A mots couverts, il semble rappeler à plusieurs reprises, dans ses lettres à la marquise de Castries, cet événement spirituel et sentimental. En octobre 1834 : « La cloche a sonné dans mon cloître » (*Corr.*, II, p. 559) ; le 16 janvier 1835 : « Ce n'est pas en faisant la *Sœur Marie* que je puis ne pas penser à celle dont vous parlez » (*Corr.*, II, p. 623) ; enfin, vers le 1er mars 1835, dans cette même lettre où il avait écrit : « ma chère Marie », il annonce qu'il va s'enfermer pour travailler comme un moine : « Avant de mettre le pied dans ma cellule il m'est impossible de ne pas m'arrêter sur le seuil, de me retourner et de vous dire une parole gracieuse, pleine de vous, car vous viendrez souvent vous poser devant moi, rappelée par moi, à qui vous êtes apparue comme ce qu'il y avait de plus parfait dans ce monde que je quitte pour une année environ, sans un regret » (*Corr.*, II, p. 646).
5. Nous nous sommes contenté de relever ici les sources autobiographiques en rapport avec la vie sentimentale de Balzac. Il y en a beaucoup d'autres. Nous en avons signalé quelques-unes en notes. Le lecteur aura la surprise de voir paraître au détour d'un conte drolatique la figure honnie de Pichot, celle du prince Porcia, ou de la duchesse de Berry.

La géographie sentimentale, qui ouvre les Contes drolatiques *à une inspiration authentiquement personnelle, constitue aussi, dans cette œuvre parcellaire, et qui cherche son unité, un puissant principe de cohésion. Nous avons montré que les* Contes *peuvent se grouper par sites comme par époques, et que, d'un lieu à l'autre, des communications s'établissent. Dès le* Premier dixain, *paysages et noms de lieux reparaissent. Tirant parti de ces récurrences, Balzac intervient au milieu d'une citation de Verville, dans* les Joyeulsetez, *pour renvoyer explicitement le lecteur à* la Belle Impéria *se renseigner sur l'abbaye de Turpenay ; ou bien, s'il prétend que le Carandas de* l'Apostrophe *descend d'un Sarrasin laissé pour mort après la victoire de Charles Martel près de Ballan, il ajoute une référence au* Curé d'Azay, *qui ne nous apprendra rien de plus, sinon que les landes dites de Charlemagne font aussi partie du domaine drolatique. C'est la préfiguration — en 1831 ! — d'un procédé appliqué systématiquement plus tard, à grand renfort de parenthèses, jusqu'au Furne corrigé, et qu'on pourrait appeler le procédé des œuvres reparaissantes.*

Dans la petite comédie humaine, drolatique et historique qui nous occupe, les personnages portent souvent des noms de lieux ; quelle tentation, dès lors, de ramener sur la scène bien délimitée de l'œuvre de tels noms, avec les personnages qui leur sont associés. L'auteur en fait aussitôt l'expérience. Du curé d'Azay, il écrira que c'est « luy qui fist tant rire aux nopces du seigneur de Valesnes, près Saché »[1] ; *nous connaissons déjà ce seigneur de Valesnes, c'est le vieux paillard qui manque la pucelle de Thilhouze dans le conte de ce nom. Ainsi, bien avant* la Comédie humaine, *la concentration géographique des* Drolatiques *incite l'écrivain à un génial tour de passe-passe : l'invention de* personnages reparaissants. *Et le procédé a d'emblée ses caractéristiques. Nous rencontrons d'abord Valesnes vieux, enrageant contre le mariage, excédé d'une femme contrefaite ; ensuite seulement, nous assistons, quelque quarante ans auparavant, à ces noces dont il s'est si mal trouvé. Ou bien une « buandière de Portillon », dont le lecteur ne sait rien, est mise en scène dans une anecdote scabreuse intercalée au milieu d'un conte parisien du* Premier dixain[2], *et c'est le dernier conte du recueil, un conte tourangeau, qui révélera l'identité du personnage*[3].

1. *C.dr.*, p. 134.
2. *La Mye du roy* (*C.dr.*, p. 62).
3. *L'Apostrophe* (*C.dr.*, p. 141).

Grâce au long récit du Succube, *la tentative d'organisation concentrique des* Contes *par le retour des personnages se poursuit et s'amplifie dans le* Deuxième dixain, *publié en juillet 1833*[1].

Balzac avait eu l'intention de redonner un rôle, dans le Premier dixain, *à la petite gitane convertie du* Péché vesniel ; la Nonne d'Égypte, *promise à Gosselin en décembre 1831 déjà, n'est autre, en effet, que* le Succube[2]. *Mais ce conte, qui lui coûtera, à l'en croire, « 6 mois de tortures »*[3], *ne paraîtra qu'avec le dixain suivant. Entre les deux dixains, des portes s'ouvriront donc, des ponts seront jetés. Le retour des personnages était un procédé ; il tend à devenir un système. Nous sommes toujours largement en avance sur l'inauguration officielle, dans* le Père Goriot, *de cette technique révolutionnaire*[4] !

Le Succube *n'est pas la* suite *du* Péché. *Une énigmatique comparse de l'ancien conte nous est montrée une vingtaine d'années plus tard, sous le coup d'une accusation de sorcellerie. Qu'ont été ces vingt années pendant lesquelles nous l'avons perdue de vue ? C'est précisément ce que cherchent à savoir les juges de Tours, en reconstituant le passé de la courtisane ; ce passé apparaît par échappées à travers les dépositions contradictoires ou mensongères de témoins intéressés à déguiser la vérité. L'interrogatoire de la sorcière, la confession publique du grand pénitencier falsifiée par le vicaire de la cathédrale, le testament de l'ancien « rubriquateur du chapitre », projettent tour à tour leurs lumières et leurs ombres sur l'inconnue, qui ne livre jamais entièrement son secret.*

1. La méthode de travail de l'auteur, relecture incessante, correction acharnée d'édition en édition, favorise l'adoption du procédé. Balzac relit et corrige le *Premier dixain* avant d'écrire le second, dans le but de faire reparaître le premier volume en même temps que le nouveau. L'imprimeur Éverat déclare *ensemble* les deux recueils le 18 décembre 1832 (A.N., F^{18} 72).

2. *Corr.*, I, p. 633. L'auteur du *Succube* nommera d'ailleurs son personnage la « nonne œgyptiacque » (p. 252).

3. *LH*, I, p. 95.

4. Peut-être ébauché en 1832, *le Succube* est en grande partie rédigé avant le 20 mai 1833. Jusque-là, le procédé n'a été qu'effleuré par le romancier. En été 1832, au temps des lectures préliminaires pour le *Deuxième dixain*, il a fait réapparaître dans *Louis Lambert* Mlle de Villenoix, comparse des *Célibataires (le Curé de Tours)*. Le capitaine Bianchi des *Contes bruns* traverse *les Marana* en décembre (voir, de A.-R. Pugh, *Personnages reparaissants avant « le Père Goriot », l'Année balzacienne 1964*). La réapparition, finalement manquée, de Mme de Vieuxmesnil, héroïne de la nouvelle intitulée *la Femme de trente ans* (avril 1832), dans *Ne touchez pas la hache* et l'achèvement du *Succube* sont approximativement contemporains (cf. *Histoire des Treize*, éd. Castex, Garnier, p. 236, note).

En même temps que la petite moresque, les autres personnages du Péché *sont ramenés au jour. Il en est un que nous connaissons mieux que ne le connaissent les juges de Tours. Ce comte de la Roche-Corbon, avoué du moûtier de Notre-Dame, nous savons qu'il ne tient des Roche-Corbon que le nom; c'est l'enfant adultérin de Blanche d'Azay et du petit Jallanges. Le défilé des témoins permet à l'auteur de nommer des châteaux de Touraine, d'esquisser des lignées, de poser des jalons, peut-être, pour de futurs contes. Hugues du Fou, fils du sieur de Bridoré, prend les démons pour des anges, de même que, trois siècles plus tard, le sire de Bridoré jettera les maisons par les fenêtres pour l'amour de la Belle Ferronnière*[1]. *Le Maillé du* Succube *s'est battu à Damas, celui du* Frère d'armes *à Ravenne. Une Histoire semi-imaginaire se combine ainsi avec la géographie sentimentale.*

Le retour des personnages se généralise dans le Troisième dixain, *dont la publication, en 1837, est postérieure à l'application romanesque du procédé. Le narrateur de* Sur le moyne Amador *est cet abbé de Turpenay qui « feut iadys tant importun au roy Loys le unziesme »*[2] ; *suit une référence exacte aux* Joyeulsetez. *A vrai dire, c'est là un faux reparaissant, puisqu'il sort d'une citation de Verville, mais l'histoire qu'il raconte au roi — comment Amador mit fin aux hostilités du couvent avec le château de Candé — est tissée avec les autres dixains. Le seigneur de Candé, la terreur de l'Indre, ne serait-il pas le mari de cette M*^{me} *de Candé pour qui le curé d'Azay transformait les poissons en perdrix ? La même aurait alors donné le jour à un petit Candé neuf mois après avoir reçu la bénédiction du moine. Dans le* Premier dixain, *la belle fille de Portillon trompait paisiblement son mari, le teinturier Taschereau* (l'Apostrophe) ; *nous la retrouvons*[3], *sept ans avant son mariage, violentée par le sieur du Fou (dont un ancêtre intervenait dans* le Succube). *C'est l'époque où elle reçoit les hommages de Peccard le dorelotier, emprunté aux* Joyeulsetez, *et du « fils à Rabelays qui avoyt sept batteaulx navigeant en Loyre », descendant d'un Jehan Rabelays, constructeur de bateaux, épisodiquement mis en scène dans* le Suc-

1. Dans *la Mye du roy.*
2. *C.dr.*, p. 345.
3. Dans *Comment la belle fille;* c'est en cours d'exécution que Balzac songea à faire reparaître la buandière de Portillon ; à l'origine, le conte devait s'intituler : *Comment la Gothon fit quinauld le iuge* (cf. notes, pp. 642-643).

cube ; *quant à Marchandeau « le cousturier », son troisième soupirant, sans doute est-il parent de son homonyme le vigneron, un avaricieux noté, figurant lui aussi dans* les Joyeulsetez.

Gauttier de Montsoreau, l'aventurier tombeur de reines de Cy est desmontré, *éblouissait déjà les pucelles tourangelles du* Péché. *Ici encore, il s'agit d'une réelle réapparition, le comparse d'un conte devenant la figure de proue de l'autre. Rappelons enfin que l'auteur fait mourir dans* la Belle Imperia mariee *l'héroïne du premier conte drolatique.*

« Livre concentrique » dans une « œuvre concentrique », écrivions-nous en réunissant deux formules de Balzac. Les Contes drolatiques *tendent, on le voit, à se développer de façon autonome, et, à certains égards, ils doivent être considérés comme le banc d'essai de* la Comédie humaine. *Dès 1837, ils donnent pourtant des signes de fatigue, cruellement visibles dans les ébauches et les plans du* Quatrième dixain. Berthe *n'était déjà plus qu'une laborieuse réfection du* Péché. Les Trois moines *auraient glorifié une fois de plus les prouesses priapiques des moines de Turpenay, lesquels auraient, une fois de plus, baillé leurs saintes consolations à une demoiselle et à une dame de Candé. L'hôte des Trois Barbeaulx aurait été de nouveau trompé par un clerc de Sainct-Nicholas. A* Naifueté *du* Troisième dixain *aurait fait pendant une* Aultre naïveté. *Deux contes sont achevés : dans* Combien estoit clémente, *Impéria reparaît une troisième fois, et* l'Incube *fait écho au* Succube *grâce à une symétrie de titres quelque peu artificielle*[1].

La cause de ce fléchissement ? A l'organisation interne, constamment cherchée par Balzac, et que nous avons décrite, s'opposent des échanges *naturels avec le restant de l'œuvre. Ces échanges, qui finissent par rendre illusoire l'autonomie des* Contes, *méritent une brève analyse.*

*Des analogies nettes entre l'ancien projet d'*Histoire de France pittoresque *et les trois dixains achevés ont été signalées plus haut. Nous avons également souligné l'action de l'inspiration autobiographique sur les parties les plus vivantes de l'œuvre. En observant d'assez près le détail de l'exécution, il est même possible d'identifier des matériaux*

1. Soyons justes : *l'Incube* prouve que la veine drolatique n'était pas entièrement tarie ; ce texte recèle en outre une fort belle page sur la Touraine, décrite sous le nom d'Anjou.

anciens provenant du tronc commun de la création balzacienne.

Le 3 janvier 1830, songeant à reprendre, ou plutôt à sauver, dans la foulée des Chouans, *son* Histoire pittoresque, *Balzac vendait à Mame et Delaunay-Vallée quatre romans historiques inédits*[1]. L'Excommunié, *le seul qui eût trait à la période antérieure à Catherine de Médicis, était aussi le seul à être largement ébauché*[2]. *Cette coïncidence est mise à profit dans les* Contes drolatiques.

Que le texte raté de 1824 fût encore plus impubliable après la réussite littéraire, sinon commerciale, des Chouans, *Balzac ne dut pas tarder à s'en convaincre; mais* l'Excommunié, *situé en 1407, était riche en références au règne de Charles VI et à l'époque de l'assassinat du duc d'Orléans. Saint-Aubin s'étant livré à une préparation historique sérieuse, l'auteur des* Drolatiques *s'y reporta, et il s'en servit d'autant plus librement que la version originale du roman ne devait jamais être connue du public. Il le croyait du moins. Un ancêtre du Roche-Corbon de* l'Excommunié, *un de ces pieux croisés tourangeaux évoqués dans le second chapitre, devint ainsi le héros du* Péché vesniel ; *le personnage prit, comme à l'accoutumée, les couleurs de l'œuvre, et, pour être allé à la troisième Croisade, notre nouveau Roche-Corbon n'en fut pas moins « excommunié des gens de bien »*[3]. *Cette expression est un aveu. Quelques détails se retrouvent dans le conte et le roman : que la Roche-Corbon relève directement du roi; que Marmoutier vient de* majus monasterium[4], *etc. Et parce qu'il y a, chez Balzac, des situations, des personnages, des groupes de personnages, des scènes typiques qui se*

1. « *Les Trois cardinaux, histoire du temps de Louis XIII — L'Évêque d'Agra, guerre de la Vendée — L'Excommunié — La Bataille de Wagram* » (*Corr.*, I, pp. 442-443).

2. On sait que ce roman, revu et terminé par Belloy et Grammont, fut publié chez Souverain en 1837 dans les *Œuvres complètes* de feu Horace de Saint-Aubin. Le texte que nous possédons est donc suspect. Il est pourtant certain que les huit premiers chapitres — éventuellement corrigés par ses finisseurs — sont de Balzac ; les chapitres 9 à 15, qui correspondent à un plan manuscrit conservé à la Bibliothèque Lovenjoul (A 158, fol. 16), portent encore sa marque, quoique à un moindre degré. Il paraît certain qu'il n'a pas touché à la suite (voir notre préface à *l'Excommunié*, dans *Œuvres* de Balzac, Cercle du Bibliophile, 1968, t. 37). Seule la version originale perdue, non corrigée par une main étrangère, a donc pu avoir une influence sur les *Drolatiques*.

3. *C.dr.*, p. 19.

4. *C.dr.*, pp. 19 et 52 ; c'est au chapitre II de *l'Excommunié* que Balzac emprunte ces deux touches de couleur historique pour la première et la dernière page de son conte.

répètent, de miroir en miroir, d'un bout de l'œuvre à l'autre, l'écrivain, pour dessiner la pucelle qu'il fait épouser à son vieux Bruyn drolatique, se rappelle Catherine, l'héroïne de l'Excommunié. *Avec elle reparaissent des éléments de scène, des images associées, un certain éclairage du personnage. Comme Ombert de la Roche-Corbon, Réné, venant d'une grande salle du château, soulève une porte en tapisserie et aperçoit la jeune femme à son prie-Dieu ; dans le roman comme dans le conte, elle regarde un livre d'heures enluminé. Le « vélin » de la « bible » à tranche dorée de Catherine est « éblouissant de blancheur »*[1] ; *on ne remarque que de l'or et de l'azur sur le livre de Blanche, mais il n'y a « velin plus blanc » que le teint du petit page*[2]...

Avec les premiers chapitres de l'Excommunié, *Balzac avait conservé d'assez nombreuses notes de travail, dont il reprit connaissance. A l'insu du lecteur se forme alors, dans les* Contes drolatiques, *tout un réseau occulte de familles, de noms, de personnages reparaissants même — œuvres, projets, ébauches, obéissant à de mystérieuses affinités. Pour l'historien et le critique, quelle meilleure preuve de l'unité de la création balzacienne ?*

A l'origine, le héros de l'Excommunié *devait s'appeler Gasnier, puis Ombert de Moncontour*[3]. *Sous Charles VI, était-ce une « bourde » ? Le nom ne fut pas perdu : le vieux guerrier tourangeau, père du coquebin décoquebiné dans* le Dangier d'estre trop coquebin *obtint en 1569 le droit de le porter, pour s'être vaillamment battu à Moncontour (de Poitou) ; à la suite de quoi il fit construire Moncontour près Vouvray. Aux noces du même coquebin, les Roche-Corbon reparaissent ; tel est en effet le nom d'une comparse, qui pousse une pucelle de la Bourdaisière à poser aux mariés d'impertinentes questions. Or le Roche-Corbon de* l'Excommunié *avait épousé Catherine de la Bourdaisière ; le choix apparemment arbitraire des deux noms accolés pourrait donc être motivé par d'anciens*

1. Tous ces éléments proviennent du chapitre III du roman.

2. *C.dr.*, p. 43. Comme il paraît impossible qu'un autre que l'auteur ait pu se livrer, à partir d'un texte mineur non romanesque, à une invention analogique aussi subtile, il est permis de penser que les *Contes drolatiques* apportent la preuve positive de l'authenticité du chapitre III de *l'Excommunié.* Un examen plus approfondi mettrait en évidence d'autres similitudes entre le conte et le roman : le pied « mignon » et fin du bout..., la grande chaire seigneuriale à laquelle les deux jeunes femmes ont droit, etc.

3. Lov., A 158, fol. 25.

liens de famille ignorés du lecteur ! Signalons en outre le parti tiré par Balzac des reparaissants historiques dans des situations fictives. C'est ainsi, par exemple, que Savoisy, fils du chambellan de Charles VI, vient périr dans la Connestable.

S'il n'avait pas été achevé et dénaturé par Belloy et Grammont, l'Excommunié *aurait dévoilé à travers le drame d'une vie privée les causes du meurtre de Louis, duc d'Orléans. Le conte fort peu drolatique de* la Faulse courtizanne *est une variante de cette conception originale ; la scène infâme, située en 1406, au cours de laquelle le duc déshonore la femme d'Hocquetonville, explique que celui-ci ait passé aux Bourguignons et porté le premier coup au frère du roi. Orléans, Savoisy, Hocquetonville (orthographié Octonville) figurent sur les fiches de travail de Balzac parmi les protagonistes de son roman historique*[1].

Le capitaine Croquebaston rata deux fois son entrée dans les Cent contes, *avant d'échouer au centième rang de la liste d'attente*[2]. *Un « sergent » du même nom vient en tête de la bourgeoisie dans la « distribution » historique du* Capitaine des Boutefeux[3], *pièce maîtresse de l'*Histoire pittoresque, *projeté par Balzac en 1828. Il est suivi immédiatement par le petit mercier Étienne Cochegrue, homonyme du capitaine, dit le Maucinge, et de son frère l'avocat, dit Pille-grues, tous deux personnages de* l'Héritier du dyable. *Un autre Cochegrue ne paraît dans* le Curé d'Azay *que pour s'y faire tuer par un cheval en rut. Toute une famille de Cochegrue en somme, prêts à témoigner à Paris comme en Touraine, des répercussions de la Querelle des Armagnacs et des Bourguignons sur la bourgeoisie et le peuple. Enfin Balzac a su introduire dans* la Chière nuictée d'amour *des personnages romanesques mais vrais, destinés à un roman sur Catherine de Médicis*[4] *: Sardini et Mlle de Limeuil redonnent vie en effet à ce scénario emprunté à Bonaventure des Périers, lequel l'avait trouvé, tombé Dieu sait d'où, dans les* Cent nouvelles nouvelles.

1. Lov., A 158, fol. 25 et 32.
2. Cf., p. 669, la note sur *Croquebaston.*
3. Lov., A 158, fol. 18. *Le Capitaine* aurait dû se passer sous Charles VI ; en revanche une note pour *Croquebaston*, dans le *Memento* (*C.dr.*, p. 528), se rapporte au XVIe siècle. Faute de mieux, il faut se contenter d'enregistrer l'homonymie. Mentionnons en outre un Jean Cochegrue dans *les Chouans* et un père Cochegrue dans *le Curé de village.*
4. Lov., A 158, fol. 43.

En 1830 et 1831, quelques contes d'inspiration philosophique attestent, comme les Drolatiques, *la résurgence de l'*Histoire pittoresque. *Il faut s'attendre à des analogies entre ces œuvres issues d'un même projet. Si l'on ne constate pas de correspondances littérales entre* les Proscrits *ou la première partie de* l'Enfant maudit *et les* Contes drolatiques, *en revanche* Maître Cornélius, *publié avant le* Premier dixain[1], *réunit déjà, dans un cadre historique très travaillé, les principaux personnages des* Joyeulsetez. *Le plus étonnant, c'est qu'avec les premiers rôles, Louis XI, Olivier le Daim, Tristan, le personnage fictif de Cornélius ait aussi passé de la* Revue de Paris *au* Premier dixain. *Maître Cornélius, commun à deux œuvres contemporaines, est donc, au sens où on l'entend d'ordinaire, le premier* personnage reparaissant[2]. *Ici encore, il faut reconnaître aux* Drolatiques *la priorité*[3]. *L'auteur des* Joyeulsetez, *s'il ne peut renvoyer le lecteur, on s'en doute, à la revue de Pichot, tient pourtant à marquer cet événement d'une pierre blanche ; il fait suivre le nom de Cornélius de cette précision : « dont j'ai rapporté l'aventure* aliàs, *et qui est suffisamment cogneu »*[4]. *A noter que la seconde apparition de Cornélius est chronologiquement antérieure d'une dizaine d'années à la précédente*[5] ; *modelant la durée romanesque, mettant face à face, d'une œuvre à l'autre, le vieux ladre original et le fou criminel, Balzac dessine son personnage dans l'épaisseur d'un temps discontinu. C'est l'ingénieux procédé dont le romancier tirera bientôt ce qu'un critique a appelé des effets de destinée. Symétriquement avec le renvoi des* Joyeulsetez *à* Maître Cornélius, *s'ébauche, dans le conte philosophique, un embranchement en direction des* Drolatiques ; *Cornélius, nous dit-on en effet, s'est prêté « aux capricieux plaisirs de son royal client », et sa vie mystérieuse a donné lieu à*

1. Dans la *Revue de Paris* des 18 et 25 décembre 1831.
2. On a vu qu'il existe d'autres espèces de reparaissants.
3. Il y a bien eu auparavant les tentatives de R'hoone et de Saint-Aubin. Maïco reparaît dans *l'Anonyme ou ni père ni mère* de Viellerglé, mais cela n'est qu'une publicité, à peine déguisée, pour *Jean-Louis.* Quelques personnages du *Vicaire des Ardennes* sont présentés sous un jour tout nouveau dans *Annette et le criminel ;* réapparition véritable, celle-ci, encore que Saint-Aubin n'ait pas vu le parti qu'il pouvait en tirer, et qu'il ait surtout voulu profiter du succès de scandale assuré au *Vicaire* par la décision qui l'envoyait au pilon.
4. *C.dr.*, p. 85. Dans l'exemplaire A 41 que nous suivons, l'auteur a fait disparaître les mots : « dont j'ai rapporté l'aventure *aliàs* », estimant sans doute qu'il suffisait de rappeler la notoriété du personnage à un lecteur aux yeux de qui ne devait plus exister, désormais, qu'un seul univers balzacien.
5. Dunois vit encore (il est mort en 1468). *Maître Cornélius* est situé en 1479.

« mille contes merveilleux qui charmèrent les veillées de Touraine », la « patrie du conte en France »[1]...

Pour une réapparition réussie, il y en eut plusieurs de manquées. Un conte du quatrième ou du cinquième volume des Contes philosophiques *devait avoir pour titre le nom d'un cinquième Cochegrue*[2] ; *le nom de Valesnes migra seul, sans son personnage, vers* Madame Firmiani, *d'où il ne tarda pas à être chassé par celui de Bourbonne*[3].

Les limites chronologiques que s'était fixées l'auteur des Drolatiques *interdirent par la suite des échanges très intenses avec* la Comédie humaine. *Pourtant, quand le procédé des reparaissants fut rodé, Balzac s'efforça de faire circuler entre les deux systèmes des personnages historiques secondaires. Le sire de Bastarnay, chambellan de Louis XI dans* Maître Cornélius, *eut un père et un frère, celui-ci fictif, dans* Berthe la repentie ; *la buandière de Portillon eut maille à partir avec le sire du Fou, autre chambellan de Louis XI mis en scène dans* Cornélius. *Mais c'est l'étude sur* Catherine de Médicis *qui se prête le mieux à ces jeux, facilités par le retour aux anciennes sources, et par la reprise d'anciennes lectures*[4]. *L'auteur y nomme ou met en scène le Braguelonne du* Dangier d'estre trop coquebin, *la belle Limeuil du* Frère d'armes, *le Sardini de* la Chière nuictée d'amour, *et ce dernier conte éclaire une allusion de Théodore de Bèze à la trahison d'Avenelles.*

*Pendant longtemps, Balzac semble avoir conservé l'espoir de réaliser un plan plus ambitieux. L'*Histoire pittoresque *n'avait pas fini de le hanter. Le 17 avril 1834*[5], *il la présente encore à Charles Cabanellas comme un cycle devant occuper, au même titre que les* Contes drolatiques, *une place à part dans son œuvre. Deux ans et demi plus tard, le 19 décembre 1836, tandis que* le Secret des Ruggieri *paraît dans la* Chronique de Paris[6], *et qu'il donne enfin le dernier bon à tirer des dix premières feuilles du* Troisième dixain, *l'écrivain, repris par sa chimère d'histoire en romans, note dans son*

1. *FC*, XV, p. 426.
2. *Cochegrue ou le cretin* (*Pensées, sujets, fragmens*, Lov., A 182, fol. 11).
3. Cf. *Eugénie Grandet*, éd. Castex, Garnier, p. XXXIV.
4. En particulier le livre de Germeau intitulé : *la Réforme en 1560 ou le Tumulte d'Amboise*, paru anonyme chez Levavasseur et Canel en 1829, et que Balzac a fortement mis à contribution dans *le Martyr calviniste*, *le Dangier* et *la Chière nuictée*.
5. *Corr.*, II, pp. 490-491.
6. Les 4, 11, 18 décembre 1836 et 22 janvier 1837.

Album : « *résolu d'introduire dans les* Études philosophiques, *autant de scènes historiques qu'il y a de siècles depuis l'invasion des Francs jusqu'en 1800, pour montrer le ravage des hautes idées dans la politique, ce qui a fait l'esprit des siècles, l'antagonisme, et cela dans les proportions du* Secret des Ruggieri. *Environ 15 scènes. Les* Ruggieri *seront complétés par* les Deux rêves, *dans l'édition future.* Cornélius *est à compléter par* la Maison de Tristan »[1]. *La modestie de ce programme étonne : une seule œuvre par siècle, un conte philosophique encore, quand d'Arthez réclamait un, quatre ou cinq volumes par règne important. L'entreprise, ramenée à l'échelle humaine, devait-elle supplanter les* Drolatiques, *dont la source tarissait, et qui se révélaient incapables d'assumer le lourd héritage de l'*Histoire pittoresque ? *Ou bien Balzac préparait-il, entre deux groupes d'œuvres maintenues à dessein en marge de* la Comédie humaine, *des communications, qui leur auraient permis de sauver ensemble leur autonomie de plus en plus menacée, et d'opposer à la grande fresque de la société moderne comme une* Comédie humaine *du passé ? Qu'on se figure un instant une série de contes philosophiques et historiques connectés avec les* Drolatiques *comme* Maître Cornélius *avec* les Joyeulsetez...

Entre romans historiques et Comédie humaine, *la continuité eût été aussi facile à établir. En contemplant les vieilles enseignes de Paris, l'auteur de* la Maison du Chat-qui-pelote *ne rêvait-il pas aux marchands du* XV*e* *siècle ? Libre à nous d'imaginer, par exemple, du* Succube *aux* Lecamus, *et des* Lecamus *à* la Maison du Chat-qui-pelote, *des dynasties de drapiers ! Mais sans le tremplin historique, le passage des* Drolatiques *aux romans de* la Comédie humaine *semble impossible. Balzac a pourtant réussi une fois ce saut périlleux, en faisant du vert pendu dépendu que la Godegrand des* Joyeulsetez *avait trouvé dans son lit l'ancêtre du comte de Mortsauf du* Lys dans la vallée. *Dans l'édition Furne, il rappellera même l'aventure à laquelle les Mortsauf doivent leur nom, et ira jusqu'à l'inscrire symboliquement dans leur blason*[2].

1. *Pensées, sujets, fragmens*, Lov., 182, fol. 63.

2. Balzac semble avoir préparé, dans ses *Contes drolatiques*, des transitions historiques, qui auraient facilité d'éventuels raccordements à *la Comédie humaine*. De même que la légende de la Godegrand et de son pendu aboutit à la création d'un nom « historique » désormais utilisable, *le Jeusne de François Ier* met en circulation des Larray de la Ville-aux-Dames, « une bonne famille, bien affectionnée au service des Roys de France, et qui ha moult frayé » (p. 176) ;

Remonte-t-on de la construction à la conception des Contes, *l'unité de la création balzacienne est plus flagrante encore. Avant qu'ils n'aient reçu leur* forme *archaïque, drolatique, philosophique, la destination des thèmes et sujets de Balzac est souvent incertaine. A tel point qu'on le surprend parfois s'interrogeant sur la nature exacte de l'œuvre qu'il est en train d'inventer. Dans une liste d'œuvres à faire ou à refaire jetée en marge du plus ancien fragment drolatique conservé*[1], la Morisque *est le titre d'un roman en deux volumes.* La Morisque, *ou plutôt* la Maurisque, *reparaît dans l'*Album, *à la fin de 1831, dans un programme pour 1832 ; sous une troisième forme*, la Moresse, *on l'y trouve encore entre deux projets* (la Succession *et* la Transaction). *Apparaît un peu plus loin le canevas barré du récit, dont un certain François Gilot, médecin huguenot, permet de dater approximativement l'anecdote ; et puis ce commentaire étonnant dans la marge : « Voir si* la Mauresse *et* le Succube *ne sont pas le même sujet »*[2]. *Le conte drolatique a tué le roman ou le conte philosophique. Vers février 1831,* « Diana, *conte philosophique » est mentionnée dans une liste d' « articles à faire »*[3] ; *écho dans l'*Album : « Diana, *conte drolatique »*[4]. *Les deux sujets se sont mutuellement éliminés. Ayant choisi de traiter l'inceste dans... un fabliau :* l'Enfant, l'amour et la mère, *Balzac efface dans son* Album *un argument similaire de conte philosophique : « Un enfant de douze ans amoureux de sa mère, la mère se tuant. Filippo Lanti »*[5].

Si l'œuvre a passé ce premier cap, il n'est pas rare que l'optique drolatique subisse une obnubilation passagère, ou de franches éclipses. La conclusion du Péché vesniel *reste en suspens tout près du but : « Il manque un feuillet, se plaint Balzac* [...] *voici 3 mois que je cherche ces trois pages de la fin »*[6]. *Et ce qu'il trouve, c'est de faire mourir Blanche d'Azay de la nouvelle qu'elle attend depuis*

Perseuerance s'achève par la fondation de la « mayson des Anseau qui deppuys feut en grant honneur dans la gente Touraine » (p. 334) ; le héros du *Vieulx-par-chemins* donne naissance aux Bonne-C..., devenus Bonne-Chose par la grâce de Louis XI.

1. Cf. *Notes*, p. 618.
2. *Pensées, sujets, fragmens*, Lov., A 182, respectivement folios 9 et 2 r°-v°.
3. Lov., A 202, fol. 31 r°. Cette liste est à la suite de la première ébauche de sommaire pour le *Premier dixain* (cf. l'étude chronologique, p. 615).
4. *Pensées, sujets, fragmens*, Lov., A 182, fol. 9. Cf. *Notes*, p. 657.
5. *Pensées, sujets, fragmens*, Lov., A 182, fol. 16.
6. *Corr.*, I, p. 633 (fin décembre 1831).

*quinze ans, de la même manière que l'héroïne d'*Adieu *meurt du bonheur de reconnaître Philippe, toutes deux foudroyées par l'irruption de la vie. C'est une autre illustration des théories de* Louis Lambert *sur les pouvoirs occultes de la pensée, que l'épilogue du* Frère d'armes ; *Marie d'Annebault meurt quand Lavallière est tué devant Metz, par un effet de cette sympathie mystérieuse dramatisée dans* le Réquisitionnaire, *et qui fait mourir M*[me] *de Dey à Carentan à l'heure où son fils est fusillé dans le Morbihan.*

Les interférences entre Drolatiques *et* Contes philosophiques *sont rarement aussi manifestes. Plus souvent, une réaction anti-drolatique se fait jour à l'intérieur des contes, les mécanismes romanesques balzaciens s'opposant aux contraintes de la forme traditionnelle. C'est un peu la révolte des jouets. Le jaloux cocu, la femme adultère, l'amant de* la Chière nuictée d'amour *ne jouent pas impunément leur comédie à trois dans le cadre de des Périers et des* Cent nouvelles nouvelles ; *le cocu a l'étoffe d'un meurtrier, il le prouve, le beau protégé de Catherine se fait piétiner dans la fange par un avocat en colère, et le cadavre de la sémillante dame Avenelles est la moralité du conte. Beaucoup de personnages se rebellent ainsi contre un rôle figé, brisent leurs entraves, animés par le sentiment qui les rend autonomes. Le vieil impuissant bafoué du* Péché vesniel *finit dans la peau d'un père aimant et d'un mari respecté. Loin de donner matière à un conte à rire, la méprise amoureuse de* la Faulse courtizanne *fait naître en Raoul d'Hocquetonville et sa femme des sentiments déchirants, qui les arrachent à une situation inspirée de Boccace ; le duc d'Orléans paie de sa vie cette plaisanterie de débauché, dont la conclusion est une épitaphe dans un cloître de Péronne. Impéria elle-même, drolatique silhouette de courtisane empruntée à Verville, quitte le lit des prélats pour aller vivre à l'Isle-Adam, dans les tourments de la vieillesse, le premier et dernier amour*[1].

L'auteur des Contes drolatiques *et celui de* la Comédie humaine *ne sont qu'un seul et même artiste. Nous avons tenté de le montrer en*

1. Dans la tradition dont il se réclame, Balzac n'est pas le seul à donner à des contes un dénouement tragique. Une Marguerite de Navarre, en particulier, a raconté des histoires de sang, de mort, d'inceste même, qui ne l'ont pas empêchée de se gausser des cordeliers. Seulement, elle ne prétendait pas écrire des contes *drolatiques*... Ce qui étonne, chez Balzac, très romantique au fond, c'est l'étroit mélange des genres, consécutif à l'éclatement de la formule stéréotypée.

choisissant à dessein des exemples parlants. On objectera que les Trois clercqs, les Bons propous, *les* Dires incongreus, *d'autres contes encore, s'inscrivent fort bien dans la tradition gauloise; ou qu'avec le* Iusticiard *ou* la Filandière *Balzac a réussi d'excellents pastiches de Perrault ou des* Cent nouvelles nouvelles. *Cela n'est pas niable. Le critique doit-il faire pour autant aux* Drolatiques *un sort à part ? Il y a plus loin du* Bal de Sceaux *aux* Proscrits *que des* Joyeulsetez *à* Maître Cornélius, *et personne ne doute plus, aujourd'hui, que* Scènes de la vie privée *et* Contes philosophiques *ne soient dignes du même écrivain, n'appartiennent à la même œuvre. Dans cette conviction, nous nous sommes efforcé d'apporter en notes quelques précisions sur la chronologie de la composition des* Contes drolatiques, *afin d'en faciliter la confrontation avec les textes de Balzac contemporains. Ces parallèles, souvent concluants, mériteraient une étude approfondie. On constate en effet que, tout en conservant sa spécificité, et sans accuser les intrusions violentes d'une esthétique étrangère, comme dans les exemples donnés plus haut, l'œuvre drolatique admet les mêmes thèmes, les mêmes schémas anecdotiques ou dramatiques, les mêmes situations-clefs, les mêmes configurations de personnages que les autres œuvres.*

Bornons-nous à un seul exemple[1]. Le Médecin de campagne, *dont la composition s'est trouvée enchevêtrée avec celle du* Deuxième dixain, *se prête à de nombreux rapprochements. Qu'il improvise un conte de fée* (la Filandière) *pour un enfant de cinq ans, ou qu'il pense son grand roman politique, un seul et même site s'impose à l'imagination de Balzac en automne 1832, à Aix : cette région alpestre déshéritée dont il fera aussi bien le royaume de Mataquin, que le royaume de Benassis*[2]. *De même, nous avons rappelé que, de*

1. Les autres ne présenteraient pas moins d'intérêt. Croirait-on qu'une scène aussi insolite que celle de *la Fille aux yeux d'or* où de Marsay travesti enlève sa virginité à Paquita ait son double drolatique ? Dans *Berthe*, Jehan, un adolescent efféminé, déguisé en femme, fait découvrir à l'héroïne un plaisir que son vieux guerrier de mari est incapable de lui donner. Il est vrai que, si Paquita « était vierge, elle n'était certes pas innocente » (*FC*, IX, p. 285), tandis que l'innocente Berthe n'est plus vierge, ce que le titre du premier chapître exprime ainsi : *Comment Berthe demoura pucelle en estat de mariaige.* De telles symétries dans des textes tout à fait analogues ne sont pas fortuites. A quelques semaines près, ces deux épisodes sont contemporains.

2. La mise en œuvre drolatique du thème n'est pas forcément subordonnée à sa mise en œuvre romanesque. Pierre Barbéris a montré des analogies étroites entre *la Dernière fée* et *le Médecin de campagne ;* les analogies ne sont pas moins frappantes entre *Dernière fée* et *Filandière :* entre le chimiste et la vieille fée

sa mésaventure avec la marquise de Castries, il a donné simultanément une version dramatique (la « *Confession inédite* » *du* Médecin de campagne) *et une version drolatique* (Dezesperance d'amour), *qui n'est pas simplement la transposition de l'autre ; dans l'économie générale de son œuvre, ces deux récits sont pour ainsi dire* en parallèle, *et non pas* en série. *Ici, les* Contes drolatiques *apprennent ou confirment qu'une* « *source* » *confère moins un sens à l'œuvre, que l'œuvre ne recharge de signification une source-prétexte. Les coupes horizontales mettent en évidence d'autres symétries d'architecture qui n'apparaîtront pas dans l'édifice achevé. Ainsi le projet mentionné dans le* Sommaire *du* Cinquième dixain *sous le titre de* Dict de l'empereur (conte dans le genre de la Bibliothèque bleue), *aurait fait pendant à la célèbre* Histoire de Napoléon contée dans une grange par un vieux soldat. *Un deuxième récit, fantastique et populaire, l'histoire de* la Bossue courageuse, *est imbriqué dans* le Médecin de campagne ; *la bossue est le double de la filandière dans le conte homonyme. Toutes deux fileuses peu ou prou sorcières, femme ou veuve de* chanverriers, *vieilles parques au cuir racorni, filant le plus beau chanvre du monde et obtenant sur le tard un enfant mâle ; l'un épousera la fille du roi de Mataquin, et l'autre deviendra* « *par suite des temps, baron du roi* »[1]. *Il y a un Taboureau dans* le Médecin *parce que Balzac, à Aix, usa et abusa, pour ses* Contes drolatiques, *des* Bigarrures *de Tabourot ; quant au nom de Goguelat, peut-être a-t-il une origine réelle, mais apparaîtrait-il à ce moment si l'éditeur des* Drolatiques *ne se nommait pas Gosselin, si Balzac n'avait pas lu chez Rabelais le mot* « *goguelu* »[2], *et s'il n'avait pas inventé Goguelin dans* la Filandière ?...

A qui cherche à définir l'unité de l'univers balzacien par l'étude des structures, les Contes drolatiques *apportent aussi des éléments de connaissance appréciables. Nous ne reviendrons pas sur le passage particulièrement significatif de* Dezesperance d'amour *à* la Duchesse

fabriquant leurs diamants pour en faire l'héritage d'un enfant beau comme le jour, mais qui n'hérite pas de leur secret ; entre leurs retraites à l'écart de la société, laquelle finit par en déloger les faux magiciens, etc. La plupart des éléments féeriques ont passé dans *la Filandière*, comme si elle aidait à la dissociation de la source originelle. Un clivage s'opérerait alors grâce à ce conte drolatique mineur, et la continuité de l'inspiration réaliste s'établirait d'autant mieux de *la Dernière fée* au *Médecin*.

1. *FC*, XIII, p. 432.
2. *Tiers Livre*, ch. XXVIII.

de Langeais. *Que Balzac ait mis deux fois en œuvre, à dix ans d'intervalle, le même schéma de composition dans* le Frère d'armes *et* la Fausse maîtresse, *cela n'est pas moins exemplaire. Les éléments du conte et de la nouvelle se correspondent avec une précision géométrique*[1]. *A la bataille de Ravenne, Lavallière n'a dû son salut qu'à Maillé; en Pologne, Laginski arrache Thaddée Paz aux mains des Russes. Entre les « frères d'armes » du XVI*e *siècle, comme entre ceux du XIX*e, *c'est maintenant à la vie à la mort. N'était que l'un aime la femme de l'autre, mais feint d'aimer ailleurs pour honorer les vœux de l'amitié. Les amants sont plus beaux que les maris, et on leur donne en garde l'être convoité-interdit. Si, pour un personnage drolatique, la vérole peut être un alibi de chasteté, le ténébreux Polonais préfère se dire fou d'une écuyère de cirque. Ira-t-il se faire tuer au Caucase comme Lavallière à Metz ? La répétition d'une même histoire d'amour frustré — comme les a aimées l'auteur du* Lys dans la vallée *et de* la Duchesse — *dans des textes d'inspiration, d'intonation et de date si différentes, attire notre attention sur des permanences de forme et de signification.*

Des correspondances aussi organisées sont exceptionnelles. On observera plus souvent, entre les Drolatiques *et les autres œuvres, un va-et-vient de motifs, de scènes, de situations typiques, qui évoluent et se développent de variation en variation. La Marana expiant par la passion maternelle le vice héréditaire, s'inscrit entre l'Impéria endiablée du premier conte et la vieille amoureuse de* la Belle Imperia mariee. *Sans renvoyer expressément aux* Contes drolatiques, *l'auteur a d'ailleurs tenu à invoquer, dans une page des* Marana, *l'exemple d'Impéria et de ses repentirs*[2]. *Les clercs de Sainct-Nicholas inventent les mauvais tours des Chevaliers de la Désœuvrance ; dans son moûtier, sœur Claire connaît la même inquiétude des sens qu'Esther au couvent, et le portrait de l'une transparaît dans le portrait de l'autre ; le chimiste de* la Dernière fée, *la vieille fée de* la Filandière, *Balthazar Claës fabriquent des diamants, tandis que Jackal ou Faustin les avalent*[3]...

Dans plus d'une filiation thématique, on découvrira des relais drolatiques, parfois importants. Le thème du mariage imposé à la

1. René Guise a attiré notre attention sur ces correspondances.
2. *FC*, XV, p. 229.
3. Il n'y a pas de détails insignifiants ; les récurrences se manifestent sur tous les plans, du détail le plus trivial à la conception la plus grandiose.

femme revient à travers toute l'œuvre de Balzac comme une hantise, à la suite, peut-être, des premières confidences de Mme de Berny. Mme de Ravendsi dévoile à Béringheld adolescent les dessous du mariage moderne, Abel en fait l'expérience auprès de sa duchesse, Eugénie auprès d'Horace. La Physiologie du mariage *tire l'amère moralité d'une précoce découverte de la société.* L'Enfant maudit, *les premières* Scènes de la vie privée, la Femme de trente ans, Ne touchez pas la hache *et combien d'autres œuvres nous font voir la femme mariée humiliée. Ce thème, auquel Balzac a élevé un véritable monument littéraire, apparaît aussi dans les* Contes drolatiques, *et sous une lumière impitoyable. C'est presque toujours le personnage de la mal mariée qui commande le mécanisme du classique trio du mari, de la femme et de l'amant. Blanche du* Péché vesniel *a été livrée à un vieillard; la belle Ferronnière, achetée par un odieux avocat, préfère se vendre au roi, et la connestable d'Armagnac, Berthe de Rohan ou la dame Avenelles appartiennent à des brutes.*

En conclusion, les Contes drolatiques *présentent avec le restant de la création balzacienne des analogies si fondamentales que leur singularité tend à se réduire à des artifices de forme. Nous touchons ici aux causes profondes du demi-échec de l'œuvre. En 1832 ou 1833, cette ébauche de* Décaméron « *tenait* » *en face des* Contes philosophiques *ou des* Scènes de la vie privée. *Quand les* Scènes de la vie privée, de la vie de province, de la vie parisienne *confluent pour constituer les* Études de mœurs, *l'équilibre est rompu. Prisonniers de leur formule, les* Contes drolatiques *commencent à manquer d'oxygène. Balzac songe peut-être à les ouvrir sur* la Comédie humaine *en gestation, mais tout concourt à leur croissant isolement : leur brièveté obligée, la chronologie de leurs anecdotes, leur langage. On a vu que l'auteur ne réussit pas non plus à poursuivre au-delà du* Troisième dixain *leur organisation interne. En 1837 ou 1838 au plus tard, les* Contes drolatiques *ont vécu*[1]. *A la même époque, les récits d'inspiration « philosophique » ne sont pas loin de connaître le même sort; mais, plus heureux en cela que les* Drolatiques, *ils comportent de nombreux éléments modernes, qui permettent à Balzac*

1. On verra dans la note consacrée au *Troisième dixain* au prix de quelles difficultés — pas seulement extérieures — ce recueil finit par paraître. Pour l'arracher à la plume lasse de Balzac, il fallut tout l'acharnement d'un marchand de papier habitué à faire valoir ses droits.

d'en rattacher assez fortement quelques-uns au système des reparaissants. Quoique nés du fonds commun le plus authentique, romans à thèse, contes symboliques ou fantastiques, contes à la manière traditionnelle, œuvres à rire ou œuvres à penser, se trouvent en porte à faux au moment où l'écrivain essaie précisément de transcender toutes les formules dans une œuvre vraiment universelle, une œuvre moderne, dont le réalisme n'exclue ni la philosophie, ni le drolatique, ni même le fantastique.

En décembre 1832, Balzac remerciait Pichot d'avoir fait sauter, dans le Voyage de Paris à Java, *deux phrases (au demeurant fort belles) qui auraient pu nuire au journal. « C'est un véritable service. Le drolatique ne doit être que dans le drolatique* [...] »[1]. *Tout Balzac est là pour nous démontrer le contraire de cette assertion. Et c'est justement parce qu'il considère ses* Contes drolatiques *comme une œuvre digne de ce nom qu'il renonce à poursuivre quand, d'une œuvre à rire, ils menacent de devenir une œuvre pour rire. On ne fait rire qu'en prenant appui sur la vérité, écrivait Balzac à Ratier le 21 juillet 1830 : « Il est plus facile de faire rire de l'homme qu'on mène pendre que d'un fœtus »*[2]. *Or la reproduction automatique, dans les ébauches du* Quatrième dixain, *des thèmes et sujets des trois premiers recueils atteste que l'œuvre drolatique, se refermant sur elle-même, est en train de s'écarter du vrai. Balzac préférera désormais suivre la voie ouverte par* l'Illustre Gaudissart. *Non seulement la société moderne fournit à l'observateur une ou mille variantes de chaque sujet traditionnel*[3], *ce que prouveraient au besoin la* Physio-

1. *Corr.*, II, p. 185 (cf. *OCB*, XXIII). On comprend mal que Balzac ait pu considérer ces phrases comme ressortissant au genre drolatique. Mais il s'est produit ailleurs de nombreux mélanges d'encres, et bien plus criants. Ici encore, l'étude des *Drolatiques* est susceptible d'améliorer notre connaissance de l'œuvre romanesque. André Wurmser s'étonne à juste titre (*Comédie inhumaine*, Gallimard, 1964, p. 413) de lire dans *la Femme abandonnée :* « il faut avoir grimpé sur toutes les Chimères aux doubles ailes blanches qui offrent leur croupe féminine à de brûlantes imaginations », etc. (*FC*, II, p. 323). Au lieu de monter « le cheval fougueux du rêve », Balzac distrait enfourche la Muse drolatique, celle qui « esclatte de rire, desploye ses aesles blanches [...] lairrant voir sa crouppe vierge et des choses si gentilles », etc. dans l'*Épilogue* du *Deuxième dixain* (pp. 306-307), la même qui apparaît fugitivement, car en 1832 et 1833 elle est partout, à la fin de la *Scène de village* publiée par Pierre Citron (*RHLF*, 1959, p. 519) : « ma chimère est là, vous présentant sa croupe féminine et ses formes blanches. Elle agite ses ailes »...

2. *Corr.*, I, p. 463.

3. Tirer parti de cette source inépuisable, n'est-ce pas se montrer le plus

logie du mariage *ou les* Petites misères de la vie conjugale, *mais elle a de quoi renouveler le répertoire, la distribution et le magasin d'accessoires de cette comédie humaine évoquée dans le texte qui nous a servi d'épigraphe. Le sujet de* la Vieille fille *était déjà « un argument possible pour un nouveau conte drolatique »*[1]. *Au milieu des drames les plus sombres, il y aura toujours un personnage vrai pour donner prise au rire, un Hercule défaillant, un parfumeur enrichi, un banquier amoureux, une muse sur le retour...*

Balzac drolatique avait eu à cœur de prolonger la tradition du conte par une œuvre originale. Cette œuvre qui ne devait être comprise que complète, il l'abandonna donc définitivement, sans avouer son échec, après en avoir écrit le tiers. Il avait voulu réveiller la gaieté française ; on se moqua de ses prétentions, et l'on pasticha, avec esprit parfois, les pastiches du candidat à la députation de Chinon[2]. *Chez certains, l'ironie fit place à la réprobation. Balzac, constatant que la franche gaieté du* XVI*^e^ siècle exigeait le mot propre, s'était plaint qu'on n'osât plus* oser *; mais s'il osa l'anecdote scabreuse, force lui fut de « sarcler* [...] *les vieulx mots, ung peu trop jeunes, qui eussent deschiré les aureilles », car, expliqua-t-il, « il fault aussy faire aulcunes choses pour les vices de son tems, et la périphrase est bien pluz guallante que le mot ! »*[3]. *Précautions inutiles. Le siècle était prude, et la critique craint les mystificateurs : on l'accusa d'obscénité*[4]. *En dépit de ce que Werdet appelle leur « succès négatif »*[5], *les* Drolatiques *ne sombrèrent pas avec les productions des autres « ravaudeurs de vieux chiffons gothiques »*[6], *et ces petites restaurations romantiques,*

intelligemment fidèle à la tradition, s'il est vrai, comme l'affirme Balzac, qu' « il n'est pas un conte de Louis XI ou de Charles-le-Téméraire *(Les Cent Nouvelles nouvelles)*, pas un de Bandello, de la reine de Navarre, de Boccace, de Giraldi, du Lasca, pas un fabliau des vieux romanciers, qui n'ait pour base un fait contemporain » (*Préface* du *Cabinet des antiques : OCB*, XIX, p. 741) ?

1. P.-G. Castex, dans : Balzac, *la Vieille fille*, Garnier, 1957, p. VII.

2. *Le Figaro* entreprit en particulier une assez perfide campagne de dénigrement après la publication du *Premier dixain* (le 1er juin 1832 : *M. de Balzac et l'électeur d'Indre-et-Loire ;* le 28 octobre : *Une histoire drolatique de M. de Balzac. Chinon*).

3. *C.dr.*, pp. 541 *(Avertissement)* et 2 *(Prologue)*.

4. Dans l'*Historique du procès* du *Lys dans la vallée*, l'auteur répond au passage à ces imputations d'immoralité (cf. *OCB*, XIX, p. 695).

5. *Portrait intime de Balzac.* E. Dentu, 1859, p. 148.

6. *L'Européen* avait qualifié ainsi Balzac et Lacroix (t. I, p. 361 [1831]) ; l'expression est citée par B. Tolley dans son article sur Balzac et le *Feuilleton des journaux politiques*, *The Modern Language Review*, octobre 1962, p. 514.

illustrées plus tard par Gustave Doré, n'ont jamais cessé d'intriguer les lecteurs de la Comédie humaine.

D'autres diront en quoi Balzac est ou n'est pas digne de ses modèles. Nous avons choisi de nous interroger sur les affinités de ce livre insolite et insolent avec la grande œuvre qui nous fascine. Rattachés à la Comédie humaine *par les nombreux liens que nous avons décrits, les* Contes drolatiques *inachevés marquent, aux antipodes de* Louis Lambert *ou de* Séraphîta, *et, comme ces œuvres, au-delà du domaine réaliste, une des frontières de l'univers balzacien.*

ROLAND CHOLLET.

LES

CENT CONTES

DROLATIQUES[1].

PREMIER DIXAIN[1].

PROLOGUE[1].

Cecy est ung livre de haulte digestion, plein de deduicts de grant goust, espicez pour ces goutteulx trez-illustres et beuveurs trez-prétieulx auxquels s'adressoyt nostre digne compatriote, esterne honneur de Tourayne, François Rabelays. Non que l'autheur ayt l'oultre-cuydance de vouloir estre aultre chose que bon Tourangeaud, et entretenir en joye les amples lippées des gens fameulx de ce mignon et plantureulx pays, aussi fertile en cocquz, cocquardz et raillards que pas ung ; et qui ha fourni sa grande part des hommes de renom à la France avecque feu Courier de picquante mémoire ; Verville, autheur du *Moyen de parvenir ;* et aultres bien cogneuz, desquels nous trions le sieur Descartes, pource que ce fust ung génie mélancholique, et qui ha plus célebbré les songeries creuzes que le vin et la friandise, homme duquel tous les pastisciers et rostisseurs de Tours ont une saige horreur, le mescognoissent, n'en veulent point entendre parler, et disent : — Où demeure-t-il ? si on le leur nomme. Doncques, cette œuvre est le produict des heures rieuses de bons vieulx moynes, et dont estoyent maintz vestiges espars en notre païs comme à la Grenadière lez Sainct-Cyr, au bourg de Sacché lez Azay-le-Ridel, à Marmoustiers, Veretz, la Roche-Corbon, et dans aulcuns typothèques des bons récits qui sont chanoines anticques et preudes femmes ayant cogneu le bon tems où l'on jocquetoit encore sans resguarder s'il vous sortoit ung cheval ou de joyeulx poulains des costes à chaque risée,

comme font aujourd'huy les jeunes femmes qui vouldroyent soy esbattre gravement, chose qui sied à nostre gaye France comme une huilière sur la teste d'une royne. Aussy, comme le rire est ung privilége octroyé seullement à l'homme, et qu'il y ha cause suffisante de larmes avecque les libertez publicques sans en adjouxter par les livres, ai-je creu chose patrioticque en dyable de publier une dragme de joyeulsetez par ce tems où l'ennuy tumbe comme une pluie fine qui mouille, nous perce à la longue, et va dissolvant nos anciennes coustumes qui faisoyent de la *raye publique* ung amusement pour le plus grand numbre. Ains de ces vieulx pantagruelistes qui laissoyent faire à Dieu et au Roy leur mestier, sans mettre la main à la paste plus que ne debvoyent, se contentant de rire, il y a en peu, il en chet tous les jours, en sorte que j'ay grant paour de voir ces nottables fragmens d'anciens breviaires, conspuez, conchiez, gallefretez, honnis, blasmez, ce dont je ne me moqueroys poinct, veu que ie conserve et porte beaucoup de respect aux rogneures de nos anticquitez gauloyses.

Soubvenez-vous aussy, criticques enraigez, hallebotteurs de motz, harpyes qui guastez les intentions et inventions de ung chascun, que nous ne rions que enfans ; et, à mesure que nous voyageons, le rire s'estainct et despérit comme l'huyle de la lampe. Cecy signifie que, pour rire, besoing est d'estre innocent et pur de cueur ; faulte de quoy, vous tortillez vos lèvres, jouez des badigoinces et fronssez les sourcilz en gens qui cachent des vices et impuretez. Or, doncques, prenez ceste œuvre comme ung groupe ou statue desquelz ung artiste ne peut retrayre certaines pourtraycteures, et seroyt ung sot à vint-deux caratz s'il y mettoyt seullement des feuilles, pour ce que ces dictes œuvres, non pluz que cettuy livre, ne sont faictes pour des couvens. Néanmoins, i'ai eu cure à mon grand despit de sarcler, ez manuscripts, les vieulx mots, ung peu trop jeunes, qui eussent deschiré les aureilles, esblouy les yeulx, rougi les joues, deschiqueté les lèvres des vierges à braguettes, et des vertuz à trois amans ; car il fault aussy faire aulcunes choses pour les vices de son tems, et la périphrase est bien pluz guallante que le mot ! De faict, nous sommes vieulx et trouvons les longues bagatelles meilleures que les brèves follies de notre jeunesse, vu que, alors, nous y goustons pluz long-tems. Doncques, mesnagez-moy dans vos

médisances, et lisez cecy plustost à la nuyct que pendant le jour ; et, poinct ne le donnez aux puccelles, s'il en est encore, pourceque le livre prendroyt feu. Ie vous quitte de moy. Mais ie ne crains rien pour ce livre, vu qu'il est extraict d'ung hault et gentil lieu, d'où tout ce qui est issu a eu grant succès, comme il est bien prouvé par les Ordres royaux de la Toyson d'Or, du Sainct-Esprit, de la Jarretierre, Bain et tant de nottables choses qui y furent prises, à l'umbre desquelles je me metz.

Or, esbaudyssez-vous, mes amours, et gayment lisez tout, à l'aise du corps et des reins, et que le maulubec vous trousque si vous me reniez après m'avoir lu[1]. Ces parolles sont de nostre bon maistre Rabelays, auquel nous debvons tous oster nostre bonnet en signe de révérence et honneur, comme prince de toute sapience et toute commédie.

LA BELLE IMPÉRIA[1].

L'archevesque de Bourdeaux avoyt mis de sa suitte, pour aller au concile de Constance, ung tout joli petit prebstre tourangeau dont les fassons et la parolle estoient curieusement mignonnes, d'autant qu'il passoit pour fils de la Soldée et du gouverneur. L'archevesque de Tours l'avoyt voulentiers baillé à son confrère lors de son passaige en ceste ville, pourceque les archevesques se font de ces cadeaux entre eulx, cognoissant combien sont cuisantes les démangeaisons théologicques. Doncques, ce jeune prestre vind au concile et fust logé dans la maison de son prélat, qui estoit homme de bonnes mœurs et grant science.

Philippe de Mala, comme avoyt nom le prebstre, se rezolut à bien faire et servir dignement son promoteur ; mais il vid dans ce concile mystigorique force gens menant une vie dissolue, et n'en gaignant pas moins, et mesme pluz d'indulgences, escuz d'or, bénéfices, que tous aultres saiges et bien rengez. Or, pendant une nuict aspre à sa vertu, le diable lui souffla dans l'aureille et entendement qu'il eust à faire sa provision à pannerées, puisque ung chacun puisoyt au giron de nostre saincte mère l'Eglise, sans le tarir ; miracle qui prouvoit bien la présence de Dieu. Et le prestre tourangeaud ne faillyt point au diable. Il se promit de bancqueter, de se ruer en rostisseries et aultres saulces d'Allemaigne, quand il le pourroit sans païer, vu qu'il estoit paouvre tout son saoul. Comme il restoyt fort continent en ce qu'il se modeloit sur son paouvre vieulx

archevesque, qui, par force, ne péchoit plus, et passoyt pour ung saint, il avoyt souvent à souffrir ardeurs intolérables suivies de tristifications, vu le numbre de belles courtisannes bien gorgiasées et gelives au paouvre monde, lesquelles habitoient Constance pour éclaircir l'entendement des pères du concile. Il enrageoit de ne pas savoir comment on abordoit ces pies guallantes qui rabrouoient les cardinaulx, abbés commandataires, auditeurs de rote, légats, évesques, princes, ducs et margraves, comme elles auraient pu faire de simples clercs desnuez d'argent. Le soir, après ses prières dictes, il essayoit de parler à elles en s'apprenant le beau bréviaire d'amour. Il s'interrogeoit à répondre à tous cas échéants. Et, le lendemain, si, vers complies, il rencontroyt quelqu'une desdictes princesses, en bon poinct, veautrée en sa litière, escortée de ses pages bien armés, et fière, il demouroyt béant, comme chien attrappant mousches, à voir cette frisque figure qui le brusloit d'aultant.

Le secrétaire de monseigneur, gentilhomme périgourdin, lui ayant apertement desmontré que les pères, procureurs et auditeurs de rote, acheptoient par force prezents, non reliques ou indulgences, mais bien pierreries et or, la faveur d'estre familliers chez les plus haultes de ces chattes choyées qui vivoient sous la protection des seigneurs du concile ; alors, le paouvre Tourangeaud, tout nice et coquebin qu'il estoit, thezaurisoyt dans sa paillasse les angelotz à luy donnez par le bon archevesque pour travaulx d'escriture, espérant, ung jour, en avoir suffisamment, à ceste fin de voir, ung petit, la courtisanne d'ung cardinal, se fiant à Dieu pour le reste. Il estoyt déchaussé de la cervelle jusqu'aux talons, et ressembloyt aultant à ung homme qu'une chievre coëffée de nuict ressemble à une demoyselle ; mais, bridé par son envie, il alloyt, le soir, par les rues de Constance, peu soucieulx de sa vie ; et, au risque de se faire pertuisanner le corps par les soudards, il espionnoit les cardinaulx entrant chez les leurs. Lors, il voyoit les chandelles de cire s'allumant aussitost ez maisons ; et, soudain, reluisoyent les huis et les croizées. Puis, il entendoyt les benoistz abbés ou aultres se rigolant, beuvant, prenant du meilleur, énamourés, chantant l'*Alleluia* secret, et donnant de menus suffraiges à la musicque dont on les resgualoit. Les cuisines faisoient des miracles,

et si, disoit-on, des offices de bonnes pottées grasses et fluantes, matines de jambonneaulx, vespres de goulées friandes et laudes de sucreries... Et, après les buvettes, ores, ces braves prebstres se taisoient. Leurs pages jouoient aux dez sur les degrez, et les mules restives se battoient dans la rue. Tout alloyt bien ! Mais aussy il y avoit de la foy et de la religion. Voilà comment le bonhomme Hus fut bruslé ! Et la cause ? Il mettoyt la main dans le plat sans en estre prié. Et donc, pourquoy estoit-il huguenot avant les aultres ?

Pour en revenir au petit gentil Philippe, souventes fois il reçust force horions et attrapa de bons coups ; mais le dyable le soutenoyt en l'incitant à croire que, tost ou tard, il auroyt son tour d'estre cardinal chez quelque femme d'ung. Sa convoitise lui donna de la hardiesse comme à ung cerf en automne ; et si, qu'il se glissa ung soir dans la plus belle maison de Constance, au montoir d'où il avoit souvent vu des officiers sénéchaulx, valets et paiges attendant, avecque des flambeaulx, leurs maistres, ducs, rois, cardinaulx et archevesques.

— Ah ! se dit-il, elle doibt être belle et guallante, celle-là...

Ung soudard bien armé le laissa passer, cuidant qu'il appartenoyt à l'électeur de Bavière, sortant présentement dudict logis, et qu'il alloit s'y acquitter d'ung messaige de ce dessusdict seigneur. Philippe de Mala monta les degrez aussi lestement que lévrier possédé de male raige d'amour, et fust mené par une délectable odeur de parfums jouxte la chambre où devisoyt avecque ses femmes la maîtresse du logis en désagraphant ses atours. Il resta tout esbahi comme ung voleur devant les sergents. La dame estoyt sans cotte ni chapperon. Les chamberières et les meschines, occupées à la deschausser et déshabiller, mettoient son joly corps à nu, si dextrement et franchement que le prebstre émérillonné fit ung : Ah ! qui sentoit l'amour.

— Et que voulez-vous, mon petist ? lui dit la dame.

— Vous rendre mon asme, fit-il en la mangeant des yeux.

— Vous pouvez revenir demain, reprit-elle pour se druement gausser de luy.

A quoy Philippe, tout bordé de cramoisy, respondit gentiment : — Je n'y fauldray.

Elle se prist à rire comme une folle. Le Philippe interdit resta pantois et tout aise, arrestant sur elle des yeulx qui cupidon-

noient d'admirables mignardises d'amour : comme beaux cheveulx espars sur ung dos ayant poli d'ivoire, et montrant des plans délicieulx, blancs et luysans, à travers mille boucles frizotantes. Elle avoyt sur son front de neige ung rubis-balays, moins fertile en vagues de feu que ses yeux noirs humectés de larmes par son bon rire. Mesme elle gecta son soulier à la poulaine, doré comme une châsse, en se tordant force de ribauder, et fist voir son pied nud, pluz petist que bec de cygne. Ce soir, elle estoit de belle humeur, aultrement, elle auroyt faict boutter dehors par la fenestre le petit tonsuré, sans en prendre plus de soucy que de son premier évesque.

— Il a de beaux yeux, madame, dict une des meschines.

— D'où sort-il donc, demanda l'autre.

— Paouvre enfant ! s'escria madame, sa mère le chercheroyt. Il faut le remettre dans la bonne voie.

Le Tourangeaud, ne perdant pas le sens, fist ung signe de délectation en mirant le lit de brocard d'or où alloit reposer le joli corps de la Galloise. Cette œillade, pleine de suc et d'intelligence amoureuse, resveilla la fantaisie de la dame, qui, moitié riant, moitié férue du mignon, luy répéta : — Demain, et le renvoya par un geste auquel le pape Jean luy-mesme auroit obéi, d'autant qu'il estoit comme ung limasson sans coque, vu que le concile venoyt de le dépapiser.

— Ah ! madame, voilà encore ung vœu de chasteté mué en désir d'amour, dit l'une des femelles.

Et les rizees recommencèrent dru comme gresle. Philippe s'en alla, donnant de la teste contre les bois, en vraye corneille coëffé, tout estourdi qu'il estoit d'avoir entrevu cette créature plus friande à croquer que syrène sortant de l'eaue. Il remarqua les figures d'animaux engravées au-dessus de la porte, et s'en revint chez son bonhomme d'archevesque avecque mille pannerées de dyables dans le cueur et la fressure toute sophistiquée. Monté dans sa chambrette, il y compta ses angelotz pendant toute la nuict, mais n'en trouva jamais que quatre ; et, comme ce estoit tout son sainct-frusquin, il cuydoit satisfaire la belle en lui donnant ce qu'il avoit à luy dans le monde.

— Qu'avez-vous donc, Philippe ? lui dict le bon archevesque, inquiet des tresmoussements et des — Oh ! oh !... de son clercq.

— Ah ! monseigneur ! respondit le paouvre prestre, je m'es-

bahis comment une femme si légière et si doulce pèse tant sur le cueur !...

— Et quelle ? reprist l'archevesque en posant son bréviaire qu'il lisoit pour les aultres, le bonhomme !

— Ah ! Jésus, vous allez me maugréer, mon bon maistre et protecteur, pource que j'ai vu la dame d'ung cardinal au moins... Et je plourois, voyant qu'il me manqueroit bien plus d'ung paillard escu pour elle, encore que me la laisseriez convertir au bien...

L'archevesque, fronçant l'accent circonflexe qu'il avait au-dessus du nez, ne souffla mot. Ores donc, le très-humble prestre trembloyt dans sa peau de s'estre ainsi confessé à son supérieur. Mais incontinent, le sainct homme lui dit : — Vère, elle est donc bien chère ?

— Ah ! fit-il, elle a desgressé bien des mitres, et frippé bien des crosses.

— Eh bien ! Philippe, si tu veux renoncer à elle, je te baillerai trente angelotz du bien des paouvres.

— Ah ! monseigneur, j'y perdrois trop, respondit le gars, ardé par la ratelée qu'il se promettoyt.

— Oh ! Philippe, dit le bon Bourdelois, tu veux donc aller au dyable et déplaire à Dieu comme tous nos cardinaulx ?

Et le maistre, navré de douleur, se mit à prier sainct Gatien, patron des coquebins, de saulver son serviteur. Il le fist agenouiller en lui disant de se recommander aussy à sainct Philippe ; mais le damné prestre impétra tout bas le sainct de l'empescher de faillir, si demain sa dame le recevoit à mercy et miséricorde ; et le bon archevesque, oyant la ferveur de son domestique, lui crioit : — Couraige, petit, le ciel t'exaulcera...

Le lendemain, pendant que monsieur déblatéroit au concile, contre le train impudicque des apostres de la chrestienté, Philippe de Mala despendit ses angelotz, gaignez avec force labeur, en perfumeries, baignades, estuveries et aultres friperies. Or, il se mugueta si bien, qu'auriez dict le mignon d'une linotte coëffée. Il dévalla par la ville pour y recongnoistre le logis de sa royne de cueur ; et quand il demanda aux passants à qui estoyt ladite maison, ils lui rioient au nez en disant : — D'où vient ce galeux qui n'a entendu parler de la belle Impéria ? Il eut grand paour d'avoir despendu ses angelots pour le dyable, en voyant, par

le nom, dans quel horrificque traquenard il estoit tumbé voulontairement.

Impéria estoit la plus précieuse et fantasque fille du monde, oultre qu'elle passoyt pour la plus lucidifiquement belle, et celle qui mieulx s'entendoit à papelarder les cardinaulx, gualantiser les plus rudes soudards et oppresseurs de peuple. Elle possédoyt, à elle, de braves capitaines, archers et seigneurs, curieux de la servir en tout poinct. Elle n'avoit qu'un mot à souffler, à ceste fin d'occire ceulx qui faisoient les faschés. Une desconfiture d'homme ne lui coustoit qu'un gentil sourire ; et, souventefois, ung sire de Baudricourt, capitaine du Roy de France, luy demandoit s'il y avoit, ce jour-là, quelqu'un à tuer pour elle, par manière de raillerie à l'enconstre des abbez. Sauf les potentats du haut clergié, avecque lesquels madame Impéria accommodoyt finement ses ires, elle menoyt tout à la baguette, en vertu de son caquet et de ses fassons d'amour, dont les plus vertueux et insensibles estoient enlassés comme dans de la glue. Aussy vivoit-elle chérie et respectée aultant que les vraies dames et princesses, et l'appeloit-on madame. A quoy, le bon empereur Sigismond respondoyt à une vraie et preude femme qui se plaignoit de ce : — Que, elles, bonnes dames, conservoient les costumes saiges de la saincte vertu ; et madame Impéria les tant doux errements de la déesse Vénus. Parolles chrestiennes dont se choquèrent les dames, bien à tort.

Philippe donc, repensant à la franche lippée qu'il avoyt eue par les yeulx, la veille, se doubta que ce seroit tout. Lors, fut chagrin ; et, sans manger ne boire, se pourmena par la ville, en attendant l'heure, d'autant qu'il estoit coquet et guallant assez, pour en trouver d'autres moins rudes au montoir que n'estoyt madame Impéria.

La nuit venue, le joli petit Tourangeaud, tout reslevé d'orgueil, caparassonné de désirs, et fouetté par ses — Hélas ! qui l'estouffoient, se coula comme une anguille au logis de la véritable royne du concile ; car, devant elle, s'abaissoient toutes les auctorités, sciences et prud'hommies de la chrestienté. Le maistre d'hostel le déconnut, et l'alloyt getter dehors quand la chamberière dit du haut des degrez : — Eh ! messire Imbert, c'est le petit de madame ! Et le pauvre Philippe, rouge comme une nuict de nopces, monta la vis en bronchant d'heur et d'aise.

La chamberière le prit par la main et le mena dedans la salle où piaffoit déjà madame, lestement nippée en femme de couraige qui attend mieulx. La lucidifique Impéria estoit assise près une table couverte de nappes peluchées, garnies d'or, avecque tout l'attirail de la meilleure beuverie. Flaccons de vin, hanaps altérez, bouteilles d'hypocras, grez pleins de bon vin de Chyppre, drageoires combles d'épices, paons rostis, saulces vertes, petits jambonneaulx salez, auroient resjouy la vue du guallant s'il n'avoit pas tant aymé madame Impéria. Elle vid bien que les yeux de son petit prestre estoient tout à elle. Quoique coustumière des parpaillotes dévocions des gens d'église, elle fut bien contente, pource qu'elle s'estoyt affolée nuitamment du pauvre petit qui, toute la journée, luy avoyt trotté dans le cueur. Les vitres avoient été closes, madame estoit bien dispose, et attournée comme pour faire honneur à ung prince de l'Empire. Aussy, le frippon, beatifié par la sacro-saincte beaulté d'Impéria, cogneut-il que, empereur, burgrave, voire ung cardinal en train d'estre eslu pape, n'auroyt raison ce soir contre luy, petit prestre, qui, dans sa bougette, ne logeoit que le dyable et l'amour. Il trencha du seigneur, et se jacta, en la saluant avecque une courtoisie qui n'estoit point du tout sotte ; et pour lors, la dame lui dit en le festoyant par ung cuisant resguard :

— Mettez-vous prez de moy, que je voie si vous estes changé d'hier.

— Oh oui !... fit-il.

— Et d'où ?... dit-elle.

— Hier, reprit le matois, je vous aimois !... Ores, ce soir, nous nous aimons ; et, de paouvre souffreteux, suis devenu plus riche qu'ung roy.

— Oh ! petit ! petit !... s'escria-t-elle joyeusement, oui tu es changé, car, de jeune prestre, bien vois-je que tu es devenu vieulx dyable.

Et ils s'accotèrent ensemble devant ung bon feu, qui alloit espandant esgalement partout leur ivresse. Ils restoient toujours prests à manger, vu qu'ils ne pensoient qu'à se pigeonner des yeux, et ne touchoient poinct aux plats... Comme ils s'étoient enfin establis dans leur aise et contentement, il se fist ung bruit dezagréable à l'huys de madame, comme si gens s'y battoient en criant.

— Madame, dit la meschinette hastée, en vécy bien d'un autre !...

— Quoi ! s'escria-t-elle d'un air hautain comme tyran maugréant d'estre interrompu.

— L'évesque de Coire veut parler à vous...

— Que le dyable l'estrille ! respundit-elle en resguardant Philippe de gentille façon.

— Madame, il a vu la lumière par les fissures et faict grant tapage...

— Dis lui que j'ay la fiebure, et point ne mentiras, pource que je suis malade de ce petit prestre qui me frétille dans la cervelle.

Mais comme elle achevoit son dire, en pressant dévotieusement la main de Philippe, qui bouilloit dans sa peau, le gros évesque de Coire se montra, tout poussif et cholère. Ses estaffiers le suyvoient portant une truite, canoniquement saumonée, fraische tirée hors du Rhin, gizant dans un plat d'or ; puis des espices, contenues ez drageoires myrifiques, et mille friandises, comme liqueurs et compotes faictes par de sainctes nonnes de ses abbayes.

— Ah ! ah ! fit-il de sa grosse voix ; j'ai le temps d'estre avec le dyable, sans que vous me fassiez escorchier d'avance par luy, ma mignonne...

— Votre ventre fera quelque jour une belle gaisne d'espée... respondit-elle en fronssant ses sourcils, qui, de beaulx et plaisans, devinrent meschans à faire trembler.

— Et cet enfant de chœur, vient-il donc à l'offrande déjà ? dit insolemment l'evesque en tournant sa face large et rubicunde vers le gentil Philippe.

— Monseigneur, je suis ici pour confesser madame.

— Oh ! oh ! sais-tu pas les canons ?... Confesser les dames à ceste heure de nuit est un droict rézervé aux évesques... Or, tire tes grègues, va pasturer avec simples moines, et ne retourne ici, sous peine d'excommunication.

— Ne bougez !... cria la rugissante Impéria, plus belle de cholère qu'elle n'estoit d'amour, pour ce qu'il y avoit ensemble amour et cholère.

— Restez, mon ami, vous estes icy chez vous !

Lors, il cogneut qu'il estoyt le vrai bien aymé.

— N'est-ce pas matière de bréviaire et enseignement évangélicque, que vous serez égaux devant Dieu à la vallée de Josaphat ? demanda-t-elle à l'évesque.

— C'est une invention du dyable qui a frelatté la Bible ; mais c'est escript, respundit le gros balourd d'évesque de Coire, pressé de s'attabler.

— Hé bien ! soyez donc égaux devant moi, qui suis icy-bas votre déesse, reprist Impéria ; sinon, je vous ferois délicattement estrangler quelque iour entre la teste et les espaules ! Je le jure par la toute-puissance de ma tonsure, qui vaut bien celle du pape ! Et, voulant que la truite fust du repas, voire le plat, les drageoires et les friandises, elle adjouta dextrement : — Asseyez-vous et beuvez. Mais la rusée linotte, qui n'en estoit à sa première dauberie, cligna de l'œil pour dire à son mignon qu'il ne falloyt avoir cure de cet Allemand, dont le piot leur feroit briefve justice.

La chamberière mit et entortilla l'évesque à table, pendant que Philippe, atteint d'une raige qui lui fermoit le bec, en ce qu'il voyoit son heur s'en aller en fumée, donnoyt l'évesque à plus de diables qu'il n'y avoit de moines en vie. Ils estoient pieça, vers la moitié du repast, que le jeune prebstre n'y auoyt poinct encores touchié, n'ayant faim que d'Impéria, prez de laquelle il se pelotonnoit sans mot dire ; mais parlant de ce bon languaige auquel les dames entendent sans points, virgules, accents, lettres, figures, ni caractères, notes ou images. Le gros euesque, assez sensuel et soigneux du vestement de peau ecclésiastique dans lequel sa défuncte mère l'avoit cousu, se laissoit amplement servir de l'hypocras par la main délicate de madame ; et il en estoit déjà à son premier hocquet, quand un grand bruit de cavalcade fit esclandre dans la rue. Le nombre des chevaulx, les : — Ho ! oh ! des pages, démonstrèrent qu'il arrivoit quelque prince furieulx d'amour. Et de faict, tost après, le cardinal de Raguse, à qui les gens d'Impéria n'avoient osé barrer la porte, entra dans la salle. A ceste vue triste, la paouvre courtisane et son petist devinrent honteux et desconvenus comme des lépreux d'hier, car c'estoit tenter le diable que vouloir évincer le cardinal, d'aultant qu'alors on ne savoit qui seroit pape : les trois prétendans s'étant desmis du bonnet pour le prouffict de la chrestienté. Le cardinal, qui estoit ung rusé Italian, trez-

barbu, grand sophistiqueur et boute-en-train du concile, devina, par le plus foyble ject de son entendement, l'alpha et l'oméga de ceste adventure. Il n'eut qu'un petist penser à peser pour savoir comment il debvoit besogner à ceste fin de bien hypothéquer ses fressurades. Il arrivoit poussé par un appétit de moine ; et, pour obtenir sa repue, il estoit homme à daguer deux moines, et vendre son morceau de vraie croix ; ce qui eust été mal.

— Hé ! mon ami, fit-il à Philippe, en l'appelant à luy.

Le paouvre Tourangeau, pluz mort que vif, en soupçonnant que le diable se mesloit de ses affaires, se leva, et dict : — Plaît-il ? au redoutable cardinal. Cettuy, l'emmenant par le bras sur les desgrez, le resguarda dans le blanc des yeux, et reprit sans lanterner : — Ventredieu ! tu es un bon petit compaignon, et je ne voudrois pas estre obligé de faire savoir à ton chef ce que ton ventre poise !... Mon contentement pourrait me couster des fondations pieuses en mes vieux jours... Ainsy, choisis : de te marier avecque une abbaye pour le demourant de tes jours ; ou avec madame, ce soir, pour en mourir demain...

Le pauvre Tourangeau dezespéré lui dict : — Et votre ardeur passée, monseigneur, pourrai-je revenir ?

Le cardinal eust peine à se fascher ; pourtant, il dit grièfvement : — Choisis ! le hault-bois ou la mitre ?

— Ah ! fit le prestre malicieusement, une bonne, grosse abbaye...

Oyant cela, le cardinal rentra dans la salle, y prist une escritoire, et griffonna sur ung bout de charte une ceddule pour l'envoyé de France.

— Monseigneur, lui dit le Tourangeau pendant qu'il orthographioit l'abbaye, l'évesque de Coire ne s'en ira pas aussi briefvement que moi ; car il a autant d'abbayes que les soudards ont de buvettes en ville, et puis, il est dans les joies du Seigneur ! Or, m'est advis que, pour vous mercier de cette tant bonne abbaye, je vous dois ung bel advertissement... Vous savez du reste combien est malivole et se gagne dru cette damnée coqueluche, qui a cruellement matté Paris[1]. Ores, dites-luy que vous venez d'assister vostre bon vieulx ami l'archeuesque de Bourdeaux... Par ainsi, le ferez desguerpir comme feurre devant grant souffle d'air.

— Oh ! oh !... s'escria le cardinal, tu mérites mieux qu'une abbaye... Hé ! ventredieu, mon petit ami, voilà cent escuz d'or

pour ton voyaige à l'abbaye de Turpenay, que j'ai gaignée au jeu hier et que je te baille en pur don...

En entendant ces paroles et voyant disparoistre Philippe de Mala, sans qu'il lui despartist la chatouillante œillade pleine de quintescence amoureuse qu'elle en espéroyt, la léonine Impéria, soufflant comme ung dauphin, devina toute la couardise du prestre. Elle n'estoit pas encore catholicque assez pour pardonner à son amant de la gaber en ne saichant pas mourir pour sa fantaisie. Aussi, la mort de Philippe fut-elle engravée dans le resguard de vipère qu'elle lui lança pour lui faire insulte, ce qui rendit le cardinal tout aise, car le paillard Italian vit bien qu'il rentreroit tost dans son abbaye. Le Tourangeau, n'ayant cure ni soucy de l'orage, s'évada en allant de costé, en silence et l'oreille basse, comme ung chien mouillé que l'on chasse de vespres. Madame poussa un soupir de cueur ! Elle auroit singulièrement accoutré le genre humain, pour peu qu'elle l'eust tenu, car le feu qui la possédoit lui estoit monté dans la teste, et des pettillons de flammes sourdoient dans l'air autour d'elle. Il y avoit de quoy, pource que c'estoit la première fois qu'un prestre la guabeloit. Ores, le cardinal soubrioit, cuidant qu'il n'en auroit que plus d'heur et d'aise. N'estoit-ce pas ung rusé compaignon ; aussy avoit-il ung chapeau rouge !

— Ah ! ah ! mon bon compère, dit-il à l'évesque ; je me félicite d'estre en votre compaignie, et suis aise d'avoir su chasser ce petit cuistre indigne de madame, d'aultant que si vous l'aviez approuché, ma toute belle et fringuante bische, vous eussiez pu trespasser indignement, par le faict d'ung simple prestre...

— Hé comment ?...

— C'est le scribe à monsieur l'archevesque de Bourdeaux !.. Or, le bonhomme a esté prins ce matin de la contagion...

L'évesque ouvrit la bouche comme s'il vouloyt avaller un fourmaige...

— Hé ! d'où savez-vous cela ?... demanda-t-il.

— Vère... dit le cardinal en prenant la main au bon Allemand, je viens de l'administrer et consoler... A ceste heure, le sainct homme a bon vent pour voguer en paradiz.

L'évesque de Coire montra combien les gros hommes sont légiers ; pour ce que les gens bien pansus ont, par la graace de Dieu, en rescompense de leurs travaux, les tubes intérieurs

élastiques comme ballons. Or, ce dit évesque saulta d'un bond en arrière, en suant d'ahan, toussant déjà comme ung bœuf qui trouve des plumes dans son mangier. Puis, ayant blémi tout à coup, il desgringola par les desgrez sans seulement dire adieu à madame. Quant l'huis fut fermé sur l'évesque, et qu'il dévalla par les rues, monsieur de Raguse se prist à rire et à vouloir gausser.

— Ah ! ma mignonne, suis-je pas digne d'estre pape et, mieulx que cela, ton guallant ce soir ?...

Mais, voyant l'Impéria soucieulse, il s'approcha d'elle pour la mignardement enlasser dans ses bras, et la mignotter à la façon des cardinaulx, gens brinballant mieulx que tous aultres, voire mesme que les soudards, en ce qu'ils sont oizifs, et ne guastent point leurs esprits essentiels.

— Ha ! ha ! fit-elle en reculant, tu veux ma mort... fou métropolitain... Le principal pour vous est de vous gaudir, méchant ruffian ; et mon ioly caz, chouse accessoire. Que ta joie me tue, vous me canoniserez, est-ce pas ?.... Ah ! vous avez la coqueluche et me voulez !... Tourne et vire ailleurs, moine despourveu de cervelle... — Et ne me touche aucunement, fit-elle en le voyant s'advancer, sinon, je te gourmande avecque ce poignard.

Et la fine commère tira de son aumosnière ung tout joli petit stylet dont elle savoit jouer à merveille dans les cas opportuns.

— Mais, mon petit paradis, ma mignonne, dit l'autre en riant, vois-tu pas la ruse ?... Ne falloit-il pas forbannir ce vieulx bœuf de Coire ?...

— Oui dà... si vous m'aimez, bien le verrai-je, reprit-elle. Je veux incontinent que vous sortiez... Si vous estes happé par la maladie, ma mort vous chaille peu. Je vous cognois assez pour savoir à quel denier vous mettriez un instant de joie, à l'heure de votre trespassement... Vous noyeriez la terre... Ah ! ah ! vous vous en estes jacté estant ivre. Or, je n'aime que moi, mes threzors et ma santé... Allez, si vous n'avez pas la fressure gelée par le trousse-galant, vous me reviendrez voir demain... Aujourd'hui, je te hais, mon bon cardinal, dit-elle en soubriant.

— Impéria, s'escria le cardinal à genoux, ma saincte Impéria, allons, ne te joue pas de moi.

— Non ! fit-elle, je ne joue jamais avec les choses sainctes et sacrées.

— Ah ! vilaine ribaude, je t'excommunierai... — demain !...

— Merci Dieu, vous voilà hors de vostre sens cardinalesque.

— Impéria ! satanée fille du diable !... Hé ! là, là, ma toute belle !... ma petite...

— Vous perdez le respect !... — Ne vous agenouillez pas. Fy donc !...

— Veux-tu quelque dispense *in articulo mortis ?*.... Veux-tu ma fortune, ou mieux encore, un morceau de la véritable vraie croix ?... Veux-tu ?...

— Ce soir, toutes les richesses du ciel et de la terre ne sauroient payer mon cueur !... fit-elle en riant. Je serais la dernière des pécheresses, indigne de recevoir le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, si je n'avois pas mes caprices.

— Je mets le feu à ta maison !... Sorcière, tu m'as envoûté !... Tu périras sur ung buscher... Escoute-moi, mon amour, ma gentille Galloise. Je te promets la plus belle place dans le ciel !... Hein ? — Non ! — A mort !... à mort la sorcière !

— Oh ! oh ! je vous tuerai, monseigneur.

Et le cardinal eccuma de male raige.

— Vous devenez fou, dit-elle, allez-vous-en... cela vous fatigue.

— Je serai pape, et tu me paieras cet estrif...

— Alors vous n'en serez pas plus dispensé de m'obéir...

— Que faut-il donc ce soir pour te plaire ?...

— Sortir...

Elle sauta légierement comme ung hoschequeue dans sa chambre et s'y verrouilla, laissant tempester le cardinal, à qui force fut de desguerpir. Quand la belle Impéria se trouva seule devant le feu, attablée, et sans — son petit prestre, elle dit en brisant de cholère toutes ses chaînettes d'or : — Par la double triple corne du dyable, si le petit m'a fait donner cette bourde au cardinal, et m'expose à estre empoisonnée demain, sans que je chevisse de luy... tout mon content !... je ne mourrai pas que je ne l'aie vu escorchier vif devant moi... — Ah ! fit-elle, en plourant ceste foys avecque de véritables larmes, je menne une vie bien malheureuse, et le peu d'heur, par-ci, par-là, qui m'échet, me couste un métier de chien, oultre mon salut...

Comme elle achevoit sa ratelée, en reccapant comme veau

qu'on tue, elle vit la figure rougeaude du petit prestre, qui s'estoit trez-dextrement mussé, poindant de derrière elle dans son mirouère de Venice...

— Ah ! fit-elle, tu es le plus parfaict moyne, le plus joli petit moine, moinant, moinillant, qui ait jamais moineaudé dans ceste saincte et amoureuse ville de Constance !... Ah ! ah ! viens mon gentil cavalier, mon fils chéri, mon bedon, mon paradis de délectation, je veux boire tes yeux, te manger, te tuer d'amour. Oh ! mon florissant, mon verdoyant et sempiternel dieu !... — Va, de petit religieux, je veux te faire Roy, Empereur, pape, et plus heureulx qu'eulx tous !... — Dà, tu peux tout mettre léans à feu et à sang ! Je suis tienne, et le montrerai bien, car tu seras tost cardinal, quand pour rougir ta barette je devrois verser tout le sang de mon cœur.

Et de ses mains tremblottantes, toute heureuse, elle emplit de vin grec un hanap d'or apporté par le gros évesque de Coire et le présenta à son ami, qu'elle voulut servir à genoulx, elle dont les princes trouvoient la pantophle de plus hault goust que celle du pape.

Mais, luy, la resguardoit, en silence, d'un œil si goulu d'amour qu'elle lui dit tressaillant d'aise : — Allons, tais-toi, petit !... — Soupons.

LE PÉCHÉ VESNIEL[1].

COMMENT LE BONHOMME BRUYN PRIND FEMME.

Messire Bruyn, celui-là qui paracheva le chastel de la Roche-Corbon, lez Vouvray sur la Loire, fust ung rude compaignon en sa jeunesse. Tout petist, il grugeoyt déjà les puccelles, gectoyt les maisons par les fenestres, et tournoyt congruement en farine de dyable, quand il vint à calfeutrer son père, le baron de la Roche-Corbon. Lors, fut maistre de faire tous les jours feste à sept chandelliers ; et de faict, il besongna des deux mains à son plaisir. Or, force de faire esternuer ses écus, tousser sa braguette, saigner les poinçons, resgaler les linottes coiffées et faire de la terre le foussé, se vid excommunié des gens de bien ; n'ayant pour amis que les saccageurs de pays et les lombards. Mais les uzuriers devinrent bien tost resches comme des bogues de chastaignier quand il n'eust plus à leur bailler d'aultres gaiges que sa dicte seigneurie de la Roche-Corbon, vu que la *Rupes Carbonis* reslevoyt du Roy notre sire. Alors Bruyn se trouva en belle humeur de desclicquer des coups à tort et à travers, casser les clavicules aux aultres, et chercher noise à tous pour des vétilles. Ce que voyant, l'abbé de Marmoustiers, son voisin, homme libéral en parolles, lui dist que ce estoyt signe évident de perfection seigneurialle, qu'il marchoyt dans la bonne voye, mais que, s'il alloyt desconfire, à la gloire de Dieu, les Mahumetisches qui conchioient la Terre-Saincte, ce seroyt mieulx encore ; et que il reviendroyt sans faulte plein de richesses et d'indul-

gences, en Tourraine ; ou en Paradiz, d'où tous les barons estoyent sortis jadis.

Ledict Bruyn, admirant le grant sens du preslat, se despartist du païs, harnaché par le monastère, et benni par l'abbé, à la joie de ses voisins et amis. Lors, il mist à sacq force villes d'Asie et d'Afrique, battist les mescréans sans crier gare, escorchia les Sarrazins, les Griecs, Angloys ou aultres, se soulciant peu s'ils estoyent amis et d'où ils sourdoyent, vu qu'entre ses mérittes, il avoyt celui de n'être poinct curieux, et ne les interrogeoyt qu'aprest les avoir occiz. A ce mestier, moult agréable à Dieu, au Roy et à luy, Bruyn guaigna renom de bon chrestien, loyal chevalier, et s'amuza beaucoup en pays d'oultre-mer, vu qu'il donnoyt plus voulentiers ung escu aux garses que six deniers à ung paouvre, quoiqu'il rencontrast plus de beaulx paouvres que de parfaictes commères ; mais en bon Tourangeau il faisoyt souppe de tout pain. Finablement, quand il fust saoul de Turques, de relicques et aultres bénéfices de Terre-Saincte, Bruyn, au grant estonnement des Vouvrillons, rattourna de la Croisade, encumbré d'escuz et pierreries ; au rebours d'aulcuns qui, de riches au despart, revindrent lourds de leppres et légiers d'argent. Au rettourner de Tuniz, nostre seigneur le roy Philippe le nomma comte, et le fist son Senneschal en nostre païs et en celui de Poictou. Lors il fust aymé grandement, et à bon escient considéré, vu qu'oultre toutes ses belles qualiteez il funda l'ecclise des Carmes-deschaulx en la paroisse de l'Esgrignolles, par manière d'acquit envers le ciel, en raison des desportemens de sa jeunesse. Aussy, fust-il cardinalement confict dans les bonnes grâces de l'Ecclise et de Dieu. De maulvais gars et homme de meschief, devint bon homme, saige, et discrettement paillard en perdant ses cheveux. Rarement se choleroyt, à moins qu'on ne maugreast Dieu devant lui, ce qu'il ne toleroyt poinct, pource qu'il l'avoyt maugréé pour les aultres en sa folle jeunesse. Brief, il ne querelloyt plus, vu qu'estant senneschal les gens luy ceddoyent incontinent. Vray dire aussy qu'il voïoit lors ses désirs accomplis ; ce qui rend, voire ung dyableteau, otieulx et tranquille de la cervelle aux talons. Et doncques, il posseddoyt ung chastel deschiqueté sur toutes les coutures, et tailladé comme ung pourpoinct hespaignol, assis sur ung cousteau d'où il se miroyt en Loyre ; dedans les salles, estoyent des tapisseries roïalles, meubles et bobans,

pompes et inventions sarrazines dont s'estomiroyent ceulx de Tours, et mesme l'archevesque et les clercs de Sainct-Martin, auxquels il bailla, en pur don, une bannière frangée d'or fin. A l'entour dudict chasteau, fourmilloyent de beaulx domaines, moulins, futayes avecque moissons de redevances de toutes sortes, si qu'il estoyt ung des forts banneretz de la province, et pouvoyt bien menner en guerre mille hommes au Roy nostre sire. En ses vieulx jours, si, par caz fortuict, son baillif, homme diligent à pendre, lui amenoyt ung paouvre païsan soupçonné de quelque meschanterie, il disoyt en soubriant : — Lasche cettuy-ci, Breddif, il comptera pour ceulx que j'ai inconsidérement navrez, là bas. Souventes foys aussi les faisoyt-il bravement brancher à ung chesne ou accrocher à ses pottences ; mais c'estoyt unicquement pour que justice fust, et que la coustume ne s'en perdist poinct en ses chastellenies. Aussy, le populaire estoyt-il saige et rengé comme nonnettes d'hier sur ses terroirs ; et tranquille, vu qu'il le protégeoyt des routtiers et malandrins, lesquels il n'espargnoyt jamais, sachant par expertize combien de playes faisoyent ces maudictes bestes de proye. Du reste, fort dévocieux, despechant trez-bien toute chose, les offices comme le bon vin ; il esmouchoyt les proccez à la turque, disoyt mille joyeuzetez à gens qui perdoyent, et disnoyt avecque eulx pour iceulx consoller. Il faisoyt mettre les pendus en terre saincte, comme gens appartenant à Dieu, les trouvant assez puniz d'estre empeschez de vivre. Enfin, ne pressoyt les Juifs qu'à tems et lorsqu'ils estoyent enflez d'usure et de deniers ; il les laissoyt amasser leur buttin comme mousches à miel, disant qu'ils estoyent les meilleurs collecteurs d'impôts. Et ne les despouilloyt jamais que pour le prouffict et usaige des gens d'Église, du Roy, de la province ou pour son service à luy.

Cette débonnaireté lui attrayoit l'affection et l'estime de ung chascun, grands et petits. S'il revenoyt soubriant de son siége justicial, l'abbé de Marmoustiers, vieil comme luy, disoyt : — Ha ! ha ! messire, il y a donc des penduz que vous riez ainsy ! Et quand venant de la Roche-Corbon à Tours, il passoyt à cheval le long du faubourg Saint-Symphorien, les petites garses disoyent : — C'est iour de justice, vécy le bon homme Bruyn. Et, sans avoir paour, le resguardoyent chevaulchant sur une grand haquenée blanche qu'il avoyt ramenée du Levant. Sur le

pont, les jeunes gars s'interrompoient de jouer aux billes, et lui crioyent : — Bonjour, monsieur le Senneschal. Et luy, respondoyt en gaussant : — Amusez-vous bien, mes enfans, jusqu'à ce qu'on vous fouette. — Oui, monsieur le senneschal.

Aussy, fit-il le pays si content et si bien ballyé de voleurs, que, l'an du grand desbordement de la Loire, il n'y avoyt eu que vingt-deux malfaicteurs de penduz dans l'hyver, sans compter ung Juif bruslé en la commune de Château-Neuf, pour avoir desrobbé une hostie, ou achepté, dict-on, car il estoyt riche.

Ung jour de l'an suyvant, environ la Saint-Jean des foins, ou la Saint-Jean qui fauche, comme nous disons en Touraine, avint des Egyptiacques, Bohémiens ou aultres trouppes larronnesses qui firent ung vol de choses sainctes à Saint-Martin, et au lieu et plasse de madame la Vierge, lairrèrent, et en guize d'insulte et mocquerie de nostre vraye foy, une infasme jolie fille de l'aage d'ung vieulx chien, toute nue, histrionne et mauricaulde comme eulx. De ce forfaict sans nom, fust également conclud par les gens du Roy et ceux de l'Ecclise que la Moresse païeroyt pour le tout, seroyt arse et cuitte vifve au quarroy Sainct-Martin, proche la fontaine, où est le marché aux Herbes. Lors, le bonhomme Bruyn apertement et dextrement desmontra, à l'encontre des aultres, que ce seroyt chose prouffictable et bien plaisante à Dieu, de conquester cette ame affriquaine à la vraye religion ; et, si le dyable logé en cestuy corps féminin faisoyt de l'entesté, que les fagotz ne fauldroyent poinct à le brusler comme disoyt ledict arrest. Ce que l'archevesque trouva saigement pensé, moult canonicque, conforme à la charitté chrestienne et à l'évangile. Les dames de la ville et aultres personnes d'auchtorité, dirent à haulte voix que on les frustroyt d'une belle quérimonie, vu que la Moresse plouroyt sa vie en la geole, clamoyt comme chievre liée, et se convertiroyt surement à Dieu pour continuer à vivre autant qu'ung corbeau, s'il estoit loisible à elle. A quoy, le Senneschal respondist que si l'estrangière vouloyt sainctement soy commettre en la relligion chrestienne, il y auroit une cérémonie bien aultrement guallante, et qu'il se jactoyt de la faire royallement magnificque, pour ce qu'il seroyt le parrain du baptesme, et que puccelle devroyt estre sa commère, à ceste fin de plaire davantaige à Dieu, vu que luy-mesme estoyt censé coquebin. En nostre païs de Touraine, ainsy dict-on

des jeunes gars vierges, non mariez ou estimez telz, affin de les distinguer emmi les espoux ou les veufs ; mais les garses savent bien les deviner sans le nom, pour ce qu'ils sont légiers et joyeux plus que tous aultres saupouldrez de mariaige.

La Moresque n'hezita poinct entre les fagots du feu et l'eaue du baptesme. Elle ayma davantage estre chrestienne et vivante que bruslée egyptiacque ; par ainsy, pour ne point être boullue ung moment, elle dust ardre de cueur pendant toute sa vie ; vu que, pour plus grant fiance en sa relligion, elle fust mise au moustier des nonnes proche le Chardonneret où elle fist vœu de saincteté. Ladicte quérimonie fust parachevée au logis de l'archevesque, où, pour cette foys, il fust ballé, dancé en l'honneur du Sauveur des hommes, par les dames et seigneurs de Touraine, païs où plus on dance, balle, mange, belute et faict-on plus de graz banquetz et plus de joyeusetez qu'en aulcun du munde entier. Le bon vieil senneschal avoyt prins pour sa commère la fille au seigneur d'Azai-le-Ridel, qui depuis fust Azai-le-Bruslé, lequel seigneur s'estant croissé fust laissé devant Ascre, ville très-esloignée, aux mains d'ung Sarrazin qui demandoyt une ransson roïale pour ce que ledict seigneur estoyt de belle prestance.

La dame d'Azay ayant baillé son fief en gaige aux lombards et torssonniers afin de faire la somme, restoyt sans ung piètre denier, attendant le sire dans ung paovre logis de la ville, sans ung tapis pour se seoir ; mais fière comme la royne de Saba, et brave comme ung levrier qui deffend les nippes de son maistre. Voyant ceste grand destresse, le senneschal s'en alla délicattement requérir la demoyselle d'Azay d'estre la marraine de ladicte égyptiacque, pour ce qu'il auroyt le droict de bien faire à la dame d'Azay. Et de faict, il gardoyt une lourdde chaisne d'or, emblée à la prinse de Chippre qu'il déliberoyt d'agrapher au col de sa gentille commère ; ains, il y pendist son domaine et ses cheveux blans, ses besans et ses haquenées ; brief, il y mist tout, si tost qu'il eust veu Blanche d'Azay dançant une pavane parmi les dames de Tours. Quoique la Moresque qui s'en donnoyt pour son dernier iour, eust estonné l'assemblée par ses tourdions, voltes, passes, bransles, élévacions et tours de force, Blanche l'emporta sur elle au dire de tous, tant elle dança virginalement et mignonnement.

Ores, Bruyn, en admirant cette gente demoyselle dont les chevilles avoyent paour du plancher et qui se dibvertissoyt ingénuement pour ses dix-sept ans comme une cigalle en train d'essayer sa chanterelle, fust bouclé par ung désir de vieillard, dezir apoplectique et vigoureux de foyblesse qui le chauffa de la semelle à la nuque seulement, car son chief avoyt trop de neige pour que l'amour s'y logeast. Lors, le bonhomme s'aperçust qu'il lui manquoyt une femme en son manoir ; et, si le vit-il plus triste qu'il ne l'estoyt. Et qu'estoyt donc ung chastel sans chastelaine ?... autant dire ung battant sans sa cloche. Brief, une femme estoyt la seule chose qu'il eust à dezirer ; aussi, la vouloit-il promptement, vu que si la dame d'Azay le faisoyt attendre, il avoyt le temps d'issir de cettuy monde en l'aultre. Mais, pendant le divertissement baptismal, il songea peu à ses griefves blessures, et encore moins aux quatre-vingts ans bien sonnez qui lui avoyent desgarni la tête ; il trouva ses yeulx clers assez pour ce qu'il voyoit trez apertement sa jeune commère, laquelle, suyvant les commandemens de la dame d'Azay, le festoyait très-bien de l'œil et du geste, cuydant qu'il n'y avoyt aulcun dangier près de si vieulx compère. En sorte que Blanche, naïfve et nice qu'elle estoyt, au rebours de toutes les garses de Touraine, lesquelles sont esveiglées comme ung matin de printems, permist au bonhomme de lui baiser la main d'abord ; et, davantaige, le col ung peu bas, disoyt l'archevesque qui les maria la semaine d'apprès, et ce fust de belles espousailles, et une plus belle espousée !

La dicte Blanche estoyt mince et frisque comme pas une ; et mieulx que çà, puccelle comme jamais puccelle ne fust ; puccelle à ne point cognoistre l'amour, ni savoir comment et pourquoy il se faisoyt ; puccelle à s'estonner qu'aulcunes fainéantassent dedans le lict ; puccelle à croire que marmotz estoyent issus d'ung chou frizé. Sa dicte mère l'avoyt ainsy nourrie en toute innocence, sans luy laisser seullement considérer, tant soit peu, comment elle entonnoyt sa souppe entre ses dents. Aussi, estoyt-ce une enfant fleurie et intacte, joueuse et naïfve, ung ange auquel ne manquoyt que des aësles pour voller en paradiz. Et quand elle devalla du paovre logiz de sa mère éplourée, pour consommer les fiançailles à la chatédrale de Sainct-Gatien et Sainct-Maurice, ceulx de la campaigne vindrent se repaistre la vue de la dicte

mariée, et des tappisseries qui estoyent mises le long de la rue de la Scellerie ; et dirent tous que jamais piedz plus mignons n'avoyent foulé terre de Touraine, plus jolis yeulx pers, vu le ciel, plus belle feste, aorné la rue de tappiz et de fleurs. Les garses de la ville, celles de Sainct-Martin et du bourg de Chasteauneuf envioient toutes les longues et faulves tresses avec lesquelles, sans doute, Blanche avoyt pesché ung comté ; mais aussi et plus, soubhaittoyent-elles la robbe dorée, les pierreries d'oultre mer, les diamans blancs et les chaisnes avec quoi la petiste jouoyt et qui la lioient pour toujours au dict Senneschal. Le vieulx soudard estoyt si raguaillardi prez d'elle que son heur crevoit par tous ses riddes, ses resguards ou mouvemens. Quoique il fust à peu près droict comme une serpe, il se douanoyt aux coustez de Blanche, qu'on auroyt dict ung lansquenet à la paradde, recevant sa monstre ; et il mettoyt la main à son diaphragme en homme que le plaisir estouffe et gehenne. Oyant les cloches en bransle, la procession, les pompes et doreloteries dudict mariaige dont estoyt parlé depuis la feste épiscopale, ces dictes filles deziroient vendanges de morisques, pluyes de vieulx sennechaulx et pannerées de baptesmes égyptiaques ; mais cettuy fust le seul qu'il y eust jamais en Touraine vu que le païs est loing d'Egypte et de Bohesme. La dame d'Azay reçust une nottable somme d'argent après la quérémonie, dont elle proficta pour aller incontinent devers Ascre audevant de son dict époulx, en compaignie du lieutenant et des gens d'armes du comte de la Roche-Corbon qui les luy fournit de tout. Elle partist le jour des nopces aprez avoir remis sa fille aux mains du senneschal en lui recommandant de la bien mesnager ; plus tard, revint avec le sire d'Azay, lequel estoyt leppreux et le guarist en le soignant elle-mesme à tous risques d'estre laddre comme luy, ce qui fust granddement admiré.

Les nopces faittes et parachevées, car elles durèrent trois journées au grand contentement des gens, messire Bruyn emmena, en grand'pompe la petiste en son chastel ; et, selon la coustume des mariez, la couchia solennellement en sa couche qui fust bennie par l'abbé de Marmoustiers ; puis, il vinst se mettre près d'elle, dedans la grand'chambre seigneurialle de Roche-Corbon, laquelle avoyt esté tendue de broccard verd, avecque des cannetilles d'or. Quand le vieulx Bruyn, tout perfumé,

se vid chair à chair avecque sa jolie espousée, il la baisa d'abord au front ; puis sur le tettin rondelet et blanc, au mesme endroict où elle luy avoyt permiz de lui cadenasser le fermail de la chaisne ; mais ce fust tout. Le vieulx rocquentin avoyt trop cuydé de lui-mesme en croïant pouvoir escosser le reste ; et lors, il fist chommer l'amour, maugré les chantz joïeulx et nuptiaulx, espitalames et gaudriolles qui se disoyent en bas, dedans les salles où l'on balloyt encore. Il se resconforta d'un coup du breuvaige des espoulx, lequel, suyvant les coustumes, avoyt esté benni, et qui estoyt près d'eulx, dans une couppe d'or ; lesdictes épices luy reschauffièrent bien l'estomach, mais non le cueur de sa défuncte braguette. Blanche ne s'estomira poinct de la félonie de son époulx, vu qu'elle estoyt puccelle d'âme ; et que, du mariaige, elle voyoit seullement ce qui en est visible aux yeux des jeunes filles, comme robbes, festes, chevaulx, estre dame et maîtresse, avoir une comté, se resjouir, et commander ; aussy, l'enfant qu'elle estoyt, folastroyt-elle avecque les glands d'or du lict, les bobans et s'emmerveilloyt des richesses du pourpris où debvoyt estre enterrée sa fleur. Sentant ung peu tard sa coulpe, et se fiant à l'advenir qui cependant alloyt ruyner tous les jours ung petist ce dont il faisoyt estat pour resgaller sa femme, le senneschal voulust suppléer au faict par la parolle. Ores, il entretinst son espousée de toutes sortes ; lui promist les clefs de ses dressoirs, greniers et bahusts, le parfaict gouvernement de ses maisons et domaines, sans controlle aulcun ; luy pendant au cou le chansteau du pain, selon le populaire dicton de Touraine. Elle estoyt comme un jeune destrier, à plein foin, trouvoyt son bonhomme le plus guallant du monde ; et, se dressant sur son séant, elle se prist à soubrire, et vid avec encore plus de joye ce beau lict de brocard verd, où doresenavant il lui estoyt loisible et sans faulte de dormir toutes les nuicts. La voyant preste à jouer, le rusé seigneur, qui avoyt peu renconstré de puccelles, et savoyt, par mainte expérience combien les femmes sont cinges sur la plume, vu qu'il s'estoyt toujours esbattu avec des Galloises, redoubtoyt les jeux manuels, baisers de passaige, et les menuz suffraiges d'amour auxquels jadis il ne faisoyt défaut ; mais qui, prezentement, l'auroyent trouvé froid comme l'*obit* d'ung pape. Doncques, il se recula devers le bord du lict en craignant son heur, et dict à sa trop délectable espouzée :

— Hé bien ! m'amie, vous voilà ores seneschalle ; et, de faict, trez-bien seneschaussée.

— Oh non ! fist-elle.

— Comment, non ? respondit-il en grande paour, n'estes-vous pas dame ?

— Non, fist-elle encore. Ne la seray que si j'ai ung enfant.

— Avez-vous vu les prées en venant ? reprist le bon compère.

— Oui, fist-elle.

— Eh bien, elles sont à vous...

— Oh ! oh ! respondit-elle en riant, je m'amuserai bien à y quérir des papillons.

— Voilà qui est saige, dict le seigneur. Et les bois ?

— Ah ! je ne sauroys y estre seule, et vous m'y mennerez. Mais, dict-elle, baillez-moi un petist de ceste licqueur que la Ponneuse a faicte avecque tant de soin pour nous.

— Et pourquoy, ma mie ? vous vous boutterez le feu dedans le corps.

— Oh ! si veux-je, fit-elle en grignottant de despit, pour ce que je dezire vous donner au plustost ung enfant ; et bien vois-je que ce breuvaige y sert !

— Ouf ! ma petiste ! dist le senneschal congnoissant à cecy que Blanche estoit puccelle de la teste aux piedz, le bon vouloir de Dieu est premièrement nécessaire pour cet office ; puis, les femmes doibvent estre en estat de fenaison.

— Et quand seray-je en estat de fenaison ? demanda-t-elle eu soubriant.

— Lorsque la nature voudra, dit-il en cuydant rire.

— Et pour ce, que faut-il faire, reprist-elle.

— Bah ! une opération caballistique et d'alquemie, laquelle est pleine de dangiers.

— Ah ! fit-elle d'une mine songeuse, c'est donc la raison pourquoy ma mère plouroyt de ladicte mettamorphose ; mais Berthe de Preuilly qui est si devoltieulse d'estre muée en femme, m'a dict que rien ne estoyt de plus facile au munde.

— C'est selon l'aage, respondit le vieulx seigneur. Mais avez-vous veu à l'escuyrie la belle haquenée blanche dont on parle tant en Touraine ?

— Oui, elle est bien doulce et plaisantte.

— Eh bien, je vous la donne ; et vous pourrez la monter toutes et quantes foys que vous en aurez la phantaisie.

— Oh ! vous êtes bien bon, et l'on ne me ha pas menti, en me le disant...

— Icy, reprist-il, ma mie, le sommelier, le chapelain, le thrésorier, l'escuyer, le queux, le baillif, voire mesme le sire de Montsoreau, ce jeune varlet qui ha nom Gauttier, et porte ma bannière, avecque ses hommes d'armes, capitaines, gens et bêtes, tout est à vous, et suyvra vos commandemens à grand erre, soubz peine d'estre incommodé de la hart.

— Mais, reprist-elle, cette opération d'alquémie ne sauroyt-elle se faire incontinent ?

— Oh ! non, reprist le senneschal. Pour ce, il fault que, sur toute chose, nous soyons l'ung et l'aultre en parfaict estat de grâce devant Dieu ; sinon, nous aurions ung maulvais enfant, couvert de péché ; ce qui est interdist par les canons de l'Eglise. C'est la raison de ce que, se trouvent tant de garnemens incorrigibles dans le monde. Leurs parens n'ont poinct saigement attendu d'avoir l'ame saine, et ont faict de méchantes ames à leurs enfans : les beaulx et vertueulx viennent de pères immaculez... C'est pour ce, que, nous autres, faisons bénir nos licts, comme ha faict l'abbé de Marmoustiers de celui-cy... N'avez-vous pas transgressé les ordonnances de l'Eglise ?

— Oh ! non, dict-elle vivement, j'ai reçu avant la messe l'absolution de toutes mes faultes ; et depuis, suis restée sans commettre le plus menu péché.

— Vous estes bien parfaicte !... s'écria le rusé seigneur, et suis ravi de vous avoir pour espouse ; mais, moi, j'ai juré comme ung païen.

— Oh ! et pourquoi ?

— Pour ce que la dance ne finissoyt poinct ; et que je ne pouvoys vous avoir à moi, pour vous emmener icy, et vous baiser.

Lors, il lui prist fort guallamment les mains et les lui mangea de caresses, en lui débittant de petites mignonneries et mignardises superficielles qui la firent tout aize et contente.

Puis, comme elle estoyt fatiguée de la dance et de toutes les cérémonies, elle se couchia, en disant au senneschal : — Je veillerai demain à ce que vous ne péchiez poinct.

Et elle lairra son vieillard tout espris de sa blanche beauté, amoureux de sa délicatte nature, et aussi embarrassé de savoir comment il l'entretiendroyt en sa naifveté que d'expliquer pourquoi les bœufs maschoyent deux foys leur mangier. Quoiqu'il n'augurast rien de bon, il s'enflamma tant à voir les exquises perfections de Blanche, pendant son innocent et gentil sommeil, que il se rezolust à garder et défendre ce joly joyau d'amour... Il lui baisoyt, avecque larmes dans les yeulx, ses bons cheveux dorés, ses belles paupières, sa bouche rouge et fraische, et bien doulcement, de peur qu'elle ne s'esveiglat !... Ce fust toute sa fruition, plaisirs muets qui lui brusloyent encore le cueur sans que Blanche s'en esmouvast. Aussi, desplorast-il les neiges de sa vieillesse effeuillée, le pauvre bonhomme ! et il vid bien que Dieu s'estoyt amusé à luy donner des noix quand il n'avoyt plus de dents.

COMMENT LE SENNESCHAL SE BATTIST AVECQUE LE PUCCELAIGE DE SA FEMME.

Durant les premiers jours de son mariaige, le senneschal inventa de nottables bourdes à donner à sa femme, de laquelle il abuza la tant prisable innocence. D'abord il trouva dans ses fonctions de justicier de valables excuses de la laisser parfoys seule ; puys, il l'occupa de dedduicts campagnards, l'emmena en vendanges dedans ses closeries de Vouvray ; enfin, la dorelota de mille propos saugrenuz.

Tantost disoyt que les seigneurs ne se comportoyent poinct comme les petites gens ; que les enfans des comtes ne se semoient qu'en certaines conjunctions célestes, déduictes par de savans astrologues. Tantost, que l'on debvoyt s'abstenir de faire des enfans aux jours de feste, parce que c'estoyt ung grand travail ; et il observoyt les festes en homme qui vouloyt entrer en paradiz sans conteste. Aulcunes foys, prétendoyt que, si, par hazard, les parens n'estoyent en estat de grace, les enfans commencez le jour de sainte Claire estoyent aveugles ; de saint Genou, avoyent la goutte ; de sainct Aignant, la teisgne ; de sainct Roch, la peste. Tantost, que ceulx ponduz en febvrier estoyent frileux ; en mars, trop remuans ; en apvril ne valloient rien du tout ; et

que les gentilz garsons estoyent issuz en may. Brief, il vouloyt que le sien fust parfaict, eust le poil de deux couleurs ; et pour ce, estoyt besoing que toutes les conditions requizes se rencontrassent. En d'aultres tems, disoyt à Blanche que le droict de l'homme estoyt de bailler ung enfant à sa femme suyvant sa seule et unicque volonté ; et que, si elle faisoyt estat d'estre une femme vertueulse, elle debvoyt se conformer aux bons vouloirs de son époulx ; enfin, qu'il falloyt attendre que la dame d'Azay fust revenue, à ceste fin que elle assistast aux couches. De tout cela, fust conclud par Blanche que le senneschal estoyt contrarié de ses requestes ; et avoyt peut-être raison, vu qu'il estoyt vieil et plein d'expérience ; doncques, elle se soumist, et ne songea plus, qu'à part elle, de ce tant deziré enfant, c'est-à-dire que elle y pensoyt toujours, comme quand une femme ha ung vouloir en teste ; sans se doubter que elle faisoit acte de galloise et villotière courant aprèz la friandise. Ung soir, que, par cas fortuict, Bruyn devisoyt d'enfans, discours qu'il fuyoit comme les chatz fuyent l'eaue ; mais il se plaignoyt d'ung gars condamné par luy le matin pour de grans meschiefs, disant que, pour seur, cettuy-là procedoyt de gens chargez de péchez mortels.

— Las, dict Blanche, si vous voulez m'en donner ung, encore que vous n'ayez poinct l'absolution, je le corrigerai si bien que vous serez content de luy...

Lors, le comte vid que sa femme estoyt mordue par une phantaisie chaulde et qu'il estoyt tems de livrer bataille à son puccelaige, afin de s'en rendre maistre, l'exterminer, le mulcter, le baster, ou l'assoupir, et l'estaindre.

— Comment, ma mie, voulez-vous estre mère, fist-il. Vous ne savez pas encore le mestier de dame, et n'estes poinct accoustumée à faire la maistresse de léans.

— Oh ! oh ! dict-elle. Pour estre parfaicte comtesse, et loger en mes flancs un petist comte, dois-je faire la dame ? Si la ferois-je ! et druement.

Blanche doncques, pour obtenir lignage, se mist à coûrre des cerfs et des bisches ; saultant les foussez ; chevaulchant sur sa haquenée à val et à mont, les bois, les champs ; prenant grand'liesse à voir vosler ses faulxcons, à les deschapperonner ; et les portoyt gentiment sur son poing mignon, toujours en chasse. Ce que avoit voulu le senneschal. Mais, à ce pourchas,

Blanche gaignoyt ung appestist de nonne et de preslat ; c'est-à-dire, voulant procréer, aiguizant ses forces, et ne briddant guères sa faim, quand, au retour, elle se desgressoyt les dents. Aussy, force de lire les légendes escriptes par les chemins, et de dénouer, par la mort, les amours commencées des oyseaulx et bestes fauves, elle fist ung mystère d'alquémie naturelle en coulorant son tainct et superagitant ses esperitz nutritifs ; ce qui pacifioyt peu sa nature guerrière et chatouilloyt fort son dezir, lequel rioit, prioit, et fretilloit de plus belle. Le senneschal avoyt cuidé dézarmer le séditieulx puccelaige de sa femme, en le faisant s'esbattre aux champs ; mais sa fraulde tournoyt à mal, car l'amour incongneu qui circuloyt dans les veines de Blanche, sortoyt de ces assaultz pluz nourri, appelant les joustes et les tournoys comme paige armé chevallier. Le bon seigneur vid lors qu'il s'estoyt fourvoyé, et qu'il n'y avoyt point de bonne place sur ung gril. Aussi, plus ne savoyt quelle pasture donner à vertu de si griefve corpulence ; car pluz la lassoyt, tant pluz elle régimboyt. De ce combat, il debvoyt y avoir ung vaincu, et une meurtrisseure, meurtrisseure diabolicque qu'il vouloyt esloigner de sa phyzionomie, jusques aprèz son trespas, Dieu aydant. Le paoure senneschal avoyt déjà grand'peine à suivre sa dame aux chasses sans estre désarçonné. Il suoyt d'ahan soubz son harnois, et s'achevoyt de vivre, là, où sa fringuante senneschalle resconfortoyt sa vie et prenoyt joie. Souventes foys, à la vesprée, elle vouloyt dancer. Or le bonhomme, empaletocqué de ses grosses harddes, se trouvoyt tout estrippé de ces exercitations auxquelles il estoyt contrainct de participper, ou pour luy donner la main quand elle faisoyt les bransles de la Morisque, ou pour luy tenir la torche allumée, quand elle avoyt phantaisie de la dance au chandellier ; et, maugré ses sciatiques, aposteumes et rheumatizmes, il estoyt obligé de soubrire et luy dire quelques gentillesses et guallanteries après tous les tourdions, momeries, pantomimes comicques qu'elle jouoyt pour soy divertir ; car il l'aimoyt si follement que elle lui aurait demandé ung oriflant, il l'eust été querir à grand erre.

Néanmoins ung beau jour, il recogneust que ses reins étoient en trop grande débilité pour lucter avecque la frisque nature de sa femme ; et s'humiliant devant ledit sieur Puccelaige, il se résolust de laisser aller tout à trac, comptant ung petist sur la pudicque relligion et bonne honte de Blanche ; mais toujours

ne dormist que d'ung œil, car il se doubtoyt de reste que Dieu avoyt faict les puccelaiges pour estre prins comme les perdreaux pour estre embrochez et rostis. Par ung matin mouillé qu'il faisoyt ce tems où les limassons frayent leurs chemins, tems mélancholique et propre aux resveries, Blanche estoyt au logis, assize en sa chaire, et songeuse, pour ce que rien ne produict de plus vivfes coctions des essences substantifiques, et aulcune recepte, spécifique ou philtre n'est plus pénétrante, transperçante, oultreperçante et fringuante, que la subtile chaleur qui mijote entre le duvet d'une chaire et celuy d'une pucelle size pendant ung certain tems. Aussi, sans le savoir, la comtesse estoyt-elle incommodée de son puccelaige, qui lui matagrabolisoyt la ceruelle et la grignottoyt de partout.

Lors, le bonhomme, griefvement fasché de la voir languissante, voulust chasser des pensées qui estoyent principe d'amour ultrà-conjugal.

— D'où vient votre soulcy, ma mie, dist-il.

— De honte...

— Qui donc vous affronte ?

— De n'estre point femme de bien, pour ce que je suis sans ung enfant, et vous, sans lignaige ? Est-on dame sans progéniture ? Nenni. Voyez. Toutes mes voisines en ont ; et, je me suis mariée pour en avoir, comme vous, pour m'en donner. Les seigneurs de Touraine sont tous amplement fourniz d'enfans ; et leurs femmes leur en font par potées ; vous seul, n'en avez poinct ! On en rira, dà ! Que deviendra vostre nom et vos fiefs, et vos seigneuries ? Ung enfant est notre compaignie naturelle ; c'est nostre joye à nous de les fagotter, embobeliner, empacqueter, vestir et devestir, amittonner, dodiner, bercer, lever, couchier, nourrir ; et je sens que si en avoys seullement la moitié d'ung, je le baiseroys, émunderoys, emmailloteroys, desharnacheroys, et le feroys saulter et rire, tout le jour, comme font les dames.

— N'estoyt qu'en les pondant, femmes meurent, et que, pour ce, vous estes encore trop mince et trop bien close, vous seriez déjà mère !... respundit le senneschal estourdi de ce ject de parolles. Mais voulez-vous en achepter ung tout venu ? Il ne vous coustera ni peine ni douleur.

— Vère, dit-elle, je veux la peine et la douleur ; faulte de quoy, point ne seroyt nostre. Je sais bien qu'il doibt issir de

moi, puisqu'à l'église on dict Jesus estre le fruict du ventre de la Vierge.

— Adonc, prions Dieu que cela soit ainsi, s'écria le senneschal, et intercédons la Vierge de l'Escrignolles. Bien des dames ont conceu après des neuvaines ; il ne fault manquer à en faire une.

Alors, le jour mesme, Blanche se despartist vers Notre-Dame de l'Escrignolles, attournée comme une royne, montant sa belle haquenée, ayant sa robbe de velours verd, lassée d'un fin lasset d'or, ouverte à l'endroit des tettins, ayant manscherons d'escarlatte, petits pattins, ung haut chapperon garni de pierreries et une ceinture dorée qui montroit sa taille fine comme gaule. Elle vouloyt donner son ajustement à Madame la Vierge ; et, de faict, le lui promist pour le jour de ses reslevailles... Le sire de Montsoreau chevaulchoit devant elle, l'œil vif comme celui d'une bondrée, faisant renger le monde, et veillant avecque ses cavalliers à la sécurité du voyaige. Proche Marmoustiers, le senneschal endormy par la chaleur, vu qu'on estoyt en aoust, trébilloyt sur son destrier comme ung dyadesme sur la teste d'une vasche, et, voyant si folastre et si gentille dame prez d'ung si vieulx braguard, une de la campaigne, qui estoyt acropie au tronc d'ung arbre et beuvoyt de l'eaue en son grez, s'enquist d'une larronesse édentée, laquelle geignoyt misère en glanant, si cettuy princesse s'en alloyt noyer la mort.

— Nenny ! fist la vieille. C'est notre dame de la Roche-Corbon, la senneschalle de Poictou, et de Tourayne, en queste d'ung enfant.

— Ah ! ah ! dist la jeune garse en riant comme une mousche defferrée. Puys, monstrant le seigneur desgourt qui estoyt en hault du convoy : — Cil qui marche en teste li boutte, elle faira l'espargne de la cire et du vœu.

— Hau ! ma mignonne, respartist la larronesse, je m'esbahis fort que elle aille à Notre-Dame de l'Escrignolles, vu que les prestres n'y sont poinct beaulx. Elle pourroyt trez-bien s'arrester une aulne de tems à l'umbre du clochier de Marmoustiers, elle seroyt tost fécunde, tant sont vivaces les bons pères !...

— Foin des religieux, dist une mestivière en se resveillant. Voyez ? Le sire de Montsoreau est flambant et mignon assez pour ouvrir le cueur de cette dame d'aultant qu'il est jà fendu.

Et toutes se prinrent à rire. Le sire de Montsoreau voulut

aller à elles et les brancher à ung tilleul du chemin, en punicion de leurs mauvaises paroles ; mais Blanche s'escria vifvement : — Oh ! messire, ne les pendez poinct encore ! Elles n'ont pas tout dict ; et nous verrons au retour.

Elle rougist, et le sire de Montsoreau la resguarda jusqu'au vif comme pour luy darder les mysticques compréhensions de l'amour ; mais le déburelucoquement de son intelligence estoyt déjà commencé par les dires de ces paysannes, qui fructifioyent dans son entendement. Ledict puccelaige estoyt comme amadou, et n'estoyt besoing que d'ung mot pour l'enflammer.

Aussi, Blanche vid elle ores de nottables et physicques différences entre les qualitez de son vieil mary et les perfections dudict Gauttier, gentilhomme qui n'estoyt poinct trop affligé de ses vingt-trois ans, se tenoyt droict comme quille en sa selle, et resveillé comme ung premier coup de matines, quand, au rebours, dormoyt le senneschal ; ayant bon couraige et dexterité, là où son maistre deffailloyt. C'estoyt ung de ces fils goldronnés dont les friquenelles se coëffent de nuict, plus voulentiers que d'ung escoffion pour ce qu'elles ne craignent plus les puces ; il y en ha aulcunes qui les en vitupèrent ; mais ne fault blasmer personne ; car ung chascun doibt dormir à sa phantaisie.

Tant fust songé par la senneschalle et si impérialement bien, que, en arrivant au pont de Tours, elle aymoit Gauttier occultement et patepeluement, comme ayme une puccelle, sans se doubter de ce que estoyt l'amour. Donques, elle devint femme de bien, c'est-à-dire soubhaittant le bien d'aultruy, ce que les hommes ont de meilleur. Elle chut en mal d'amour, allant du prime sault à fund de ses mizeres, vu que tout est feu entre la première convoitise et le darrenier dezir. Et ne savoyt pas comme elle l'apprit lors, que, par les yeulx, pouvoyt se couler une essence subtile causant si fortes corrozions en toutes les veines du corps, replis du cueur, nerfs des membres, racines des cheveulx, transpirations de la substance, limbes de la cervelle, pertuis de l'eppiderme, sinuositez de la fressure, tuyaux des hypochundres et aultres, qui, chez elle, furent soudain dilatez, eschauldez, chatouillez, envenimez, graphinez, hérissez, et fringuans comme si mille pannerées d'esguilles se trouvoient en elle. Ce fust une envie de puccelle, envie bien conditionnée, et qui lui troubloyt la veue, au poinct que elle ne vid plus son vieil espoulx, mais

bien le jeune Gauttier en qui la natture estoyt ample comme le glorieux menton d'ung abbé. Quand le bonhomme entra dans Tours, les : ha ! ha ! de la foule le resveiglèrent ; et, il vind en grand'pompe avec sa suite en l'église de Notre-Dame de l'Escrignolles, nommée jadis *la Greigneur*, comme si vous disiez : celle qui ha le plus de mérittes. Blanche alla en la chapelle où les enfans se demandoyent à Dieu et à la Vierge ; et y entra seule, comme c'estoyt la coustume, en présence toutes foys du senneschal, de ses varlets, et des curieux, lesquels restèrent devant la grille. Quand la comtesse vid venir le prestre qui avoyt la cure des messes aux enfants et de recevoir déclaration desdits vœux, elle lui demanda s'il estoyt beaucoup de femmes brehaignes. A quoy, le bon prestre respondit que il n'avoyt poinct à se plaindre, et que les enfans estoyent d'ung bon revenu pour l'église.

— Et voyez-vous souvent, reprist Blanche, de jeunes femmes avecque aussi vieulx espoux que l'est monseigneur ?

— Rarement, fist-il.

— Mais celles-là ont-elles obtenu lignaige ?

— Toujours ! respartist le prestre en soubriant.

— Et les aultres qui ont moins vieilz compaignons ?

— Quelquefois...

— Oh ! oh ! fist-elle. Il y a donc plus de sécurité avec ung comme le senneschal ?

— Certes, dit le prestre.

— Pourquoi ? dict-elle.

— Ma Dame ! respondict gravement le prebstre, avant cet aage, Dieu seul s'en mesle ; après, ce sont les hommes.

Dans ce temps, c'estoyt chose vraye que toute sapience estoyt retirée chez les clercs. Blanche fist son vœu qui fust des plus considérables vu que ses atours valloient bien deux mille escuz d'or.

— Vous estes bien joyeulse ! lui dict le senneschal quand au retour elle fist piaffer, saulter et fringuer sa haquenée.

— Oh ! oui, fist-elle. Je ne suis plus en doubte d'avoir ung enfant, puisque aulcuns doibvent y travailler comme ha dict le prestre, je prendray Gauttier...

Le senneschal vouloyt aller occir le moine ; mais il pensa que ce seroyt ung crime qui lui cousteroyt trop ; et il se résolust à finement machiner sa vengeance avecque le secours de l'arche-

vesque. Puys, avant qu'il eust reveu les toits de la Roche-Corbon, il avoyt dict au sire de Montsoreau d'aller chercher en son païs une poignée d'umbre, ce que le jeune Gauttier fist, cognoissant les errements de son seigneur. Le senneschal se pourveut, au lieu et place dudict Gauttier, du fils au sire de Jallanges, lequel fief relesvoyt de la Roche-Corbon. C'estoyt ung jeune gars ayant nom Réné, approchant quatorze ans, dont il fit son paige en attendant qu'il eust l'aage d'estre escuyer ; et donna le commandement de ses hommes à ung vieulx stropiat avec lequel il avoyt moult roulé en Palestine et aultres lieux. Par ainsy, le bonhomme cuyda ne poinct chausser le harnois branchu de cocuaige, et pouvoir encore sangler, bridder et raffrenner le factieulx puccelaige de sa femme, lequel se demmenoyt comme une mulle prinse en sa corde.

CE QUI N'EST QUE PÉCHÉ VESNIEL.

Le dimanche ensuyvant de la venue de Réné au manoir de la Roche-Corbon, Blanche alla chasser sans son bonhomme ; et, quand elle fust en sa forest, proche les Carneaux, vid ung moine qui lui parust poulser une fille plus que besoing n'estoyt, et piqua des deux en disant à ses gens : — Hau ! hau ! empeschez qu'il ne la tue !... Mais quand la senneschalle arriva près d'eulx, elle tourna promptement bridde, et la vue de ce que portoit ce dict moine l'empescha de chasser. Elle revint pensive ; et lors, la lanterne obscure de son intelligence s'ouvrist et repceust une vifve lumière qui esclaira mille choses comme tableaux d'ecclise ou aultres, fabliaux et lays des trouverres, ou manèges des oyseaulx. Soudain, elle descouvrit le doulx mystère d'amour escript en toutes langues, voire mesme en celles des carpes. Est-ce pas folie aussy, de vouloir céler cette science aux puccelles ! Tost se couchia Blanche, et tost dist au senneschal : — Bruyn, vous m'avez truphée, et vous debvez besogner comme besog̃noit le moine des Carneaux avecque la fille.

Le vieux Bruyn se doubta de l'aventure et vid bien que sa male heure estoyt venue. Il resguarda Blanche avecque trop de feu dans les yeulx pour que cette ardeur fust contrebas, et luy respondist doulcement : — Las, ma mie ! en vous prenant

pour femme, j'ai plus eu d'amour que de force, et j'ai faict estat de vostre mizericorde et vertu. Le deuil de ma vie est de sentir tout mon pouvoir dans le cueur seulement. Ce chagrin me despesche à mourir, tant et tant, que vous serez tost libre !... Attendez mon décès de ce monde. C'est la seule requeste que vous fasse celuy qui est vostre maistre et qui pourroyt commander, mais qui ne veult estre que vostre premier ministre et serviteur. Ne trahissez pas l'honneur de mes cheveux blancs !... Dans cette occurrence, il y ha des seigneurs qui ont occis leurs femmes...

— Las ! vous me tuerez donc, dit-elle.

— Non, reprist le vieulx homme, je t'aime trop, mignonne. Va, tu es la fleur de ma vieillesse, la joye de mon asme ! Tu es ma fille bien aimée. Ta vue resconforte ma vue ; et, de toi, je puys tout endurer, fust-ce ung chagrin, comme ung bonheur... Je te donne pleine licence de tout, pourveu que tu ne maugrées pas trop le paovre Bruyn qui t'a faict grande dame, riche et honorée. Ne seras-tu poinct une belle veufve ? Va, ton heur adoucira mon trespas...

Et il trouva dans ses yeulx desseichez, encore une larme, qui coula toute chaulde sur son tainct de pomme de pin, et cheut sur la main de Blanche, laquelle, attendrie de voir ce grand amour de ce vieil espoulx qui soy mettoyt en fousse pour lui plaire, dict en riant : — Là, là, ne plourez poinct, i'attendray !...

Là dessus, le senneschal lui baysa les mains, et la resgala de petites pigeonneries, en disant d'une voix esmue : — Si tu savois, Blanche, ma mie, comme en ton sommeil, je te mangeois de caresses, ores cy, ores là... Et le vieulx cinge la flattoyt de ses deux mains qui estoyent de vrais ossuaires. — Et, disoyt-il touiours, je n'osoys resveigler ce chat qui eust estranglé mon honneur, vu qu'à ce mestier d'amour je n'embrasois que mon cueur.

— Ah ! reprist-elle, vous pouvez me dodiner ainsi, mesme quand j'ai les yeulx ouverts ; cela ne me faict rien !

Sur ce dire, le paovre senneschal prenant le petit poignard qui estoyt sur la table du lict, le luy bailla, disant avecque raige :

— Ma mie, tue moy, ou laisse moy cuider que tu m'aimes ung petist.

— Oui ! oui ! fit-elle toute effraiée. Je verray à vous aymer beaucoup...

Voilà comment ce ieune puccelaige s'empara de ce vieillard, et l'asservit ; pour ce que, au nom de ce joly champ de Vénus, qui estoyt en frische, Blanche faisoyt, par la malice naturelle aux femmes, aller et venir son vieulx Bruyn comme ung mullet de meusnier. — Mon bon Bruyn, ie veulx ceci. Bruyn, ie veulx cela ? Allons Bruyn ! Bruyn ! et toujours Bruyn ! En sorte que Bruyn estoyt plus meurdri par la clémence de sa femme qu'il ne l'eust esté par sa meschanceté. Elle lui tordoyt la cervelle, voulant que tout fust en cramoisy, luy faisant mettre tout à sac au moindre mouvement de ses sourcils ; et, quand elle estoyt triste, le senneschal esperdeu disoyt à tout, sur son siège iusticial : — Pendez-le... Ung aultre eust crévé comme mousche à cette bataille puccelagesque ; mais Bruyn estoit de natture si ferrugineuse qu'il estoyt mal aizé de venir à bout de luy. Ung soir que Blanche avoyt mis au logis tout cen dessus dessous[1], fourbu bestes et gens ; et eust, par son humeur navrante, dezezpéré le père eternel qui a des threzors de patience, vu qu'il nous endure, elle dict au senneschal, en se couchiant : — Mon bon Bruyn, j'ay contrebas des phantaisies qui me mordent et me picquent ; de là vont à mon cœur, bruslent ma cervelle, m'incittent là des choses mauvaises ; et, la nuict, je resve du moine des Carneaux...

— Ma mie, respundict le senneschal, ce sont diableries et tentacions contre lesquelles savent se deffendre les religieux et nonnes. Duncques, si vous voulez faire vostre salut, allez à confesse au digne abbé de Marmoustiers, nostre voisin, il vous conseillera bien et vous dirigera sainctement dedans la bonne voye.

— Dès demain, j'iray, fit-elle.

Et, de faict, dare dare, au iour, elle trottoyt au moustier des bons religieux, lesquels emmerveillez de voir chez eulx une si mignonne dame, firent pluz d'ung péché, le soir ; et, pour le prezent, la mennerent en grand'liesse à leur reverend abbé. Blanche trouva ledict bon homme en ung iardin seccret, p̄rez du rocher, soubz une arcadde fraische, et demoura frappée de respect à la contenance du sainct homme, encore que elle fust accostumée à ne poinct faire grand estat des cheveulx blancs.

— Dieu vous garde, madame, dit-il. Que venez-vous querrir si prez de la mort, vous ieune.

— Vos advis pretieulx, fit-elle en le saluant d'une révérence. Et s'il vous plaist conduire une ouaille indoccile, je serai bien aise d'avoir ung si saige confesseur.

— Ma fille, respondit le moine avec lequel le vieulx Bruyn avoyt accordé ceste hypocrisie, et les rolles à jouer ; si ie n'avoys pas la froidure de cent hyvers sur ce chief descouronné, ie ne sauroys escouter vos pechez ; mais dittes, si vous allez en paradiz, ce sera de ma faulte.

Lors, la senneschalle expeddia le frettin de sa provision, et, quand elle se fust purgée de ses petites inniquitéz, elle vint au post-scriptum de sa confession.

— Ah ! mon père, fit-elle, je dois vous advouer que ie suys iournellement travaillée du dezir de faire ung enfant. Est-ce mal ?

— Non, dit l'abbé.

— Mais, reprist-elle, il est, par nature, commandé à mon mary de ne poinct ouvrer l'estoffe à faire la pauvreté comme disoyent les vieilles sur le chemin.

— Alors, respartist le prebstre, vous debvez vivre saige et vous abstenir de toute pensée en ce genre.

— Mais j'ai entendu professer à la dame de Jallanges que ce n'estoyt point péché quand, de ce, l'on ne tiroyt ni profit ni plaisir.

— Il y ha toujours plaisir ! dict l'abbé. Mais comptez vous poinct l'enfant comme ung prouffict. Or, bouttez en votre entendement que ce sera toujours ung péché mortel, devant Dieu, et ung crime devant les hommes que de se greffer ung enfant par l'accointance d'ung homme auquel on n'est pas ecclésiastiquement mariée... Aussy, telles femmes qui contreviennent aux sainctes lois du mariaige, en reçoipvent de grands dommaiges en l'aultre monde, et sont en submission de monstres horribles, à grifs aguz et trenchants qui les flambent dedans plusieurs fournaises, en remembrance de ce qu'elles ont icy bas chauffé leurs cueurs ung peu plus qu'il n'estoyt licite.

Là dessus, Blanche se gratta l'aureille ; et après avoir pourpensé ung petist, elle dist au prebstre : — Et comment donc a faict la vierge Marie ?...

— Ho ! respondit l'abbé, cecy est ung mystère.

— Et qu'est ung mystère ?

— Une chose qui ne s'explique poinct et que l'on doit croire sans examen aulcun.

— Et vère, fit-elle, ne saurais-je faire ung mystère ?

— Celui-cy, dit l'abbé, n'est arrivé qu'une foi pour ce que c'estoyt le filz de Dieu.

— Las, mon père, la volonté de Dieu est-elle que ie meure ? ou que, de saige et saine de compréhension, ie soys brouillée de cervelle ? De ce, il y a grant dangier. Ores que, en moy, les choses s'émeuvent et s'entreschauffent, ie ne suys plus en mon sens, ne me soulcie de rien ; et, pour aller à homme, saulteroys par-dessus les murs, iroys à travers champs, sans vergogne ; et, mettroys tout en descumbres pour seulement voir ce qui ardoyt si fort au moine des Carneaux. Et pendant ces raiges qui me labourent et picotent l'asme et le corps, il n'y ha Dieu, ni dyables, ni mary ; ie trepigne, ie cours, ie romproys les buyes, les poteries, l'autrucherie, basse-court, mesnage et toust, tant que ie ne sauroys vous dire. Mais je n'ose vous advouer tous mes meschiefs ; pour ce qu'en en parlant, i'en ay l'eaue en la bouche et la chose, que Dieu mauldisse, me desmange très bien... Que la follie me happe et me picque, et occize ma vertu. Hein ? Dieu, qui m'aura chevillé cette grant amour au corps, me damnera-t-il ?...

Sur ce propous, ce fust le prebstre qui se gratta l'aureille, tout esbahi des lamentacions, profundes sapiences, controverses et intelligences qu'ung puccelaige sécrétoyt.

— Ma fille, dit-il, Dieu nous a distingué des bestes, et faict un paraddis à guaigner ; et, pour ce, nous donna la rayson qui est ung gouvernail à nous diriger contre la tempeste de nos ambitieux dezirs... Et il y ha manière de transborder son engin en sa cervelle, par ieusnes, labeurs excessifs et aultres saigesses. Et au lieu de pétiller et frétiller comme une marmotte deschaisnée, il fault prier la Vierge, se couchier sur la dure, racoustrer vostre mesnaige ; et non faire de l'oysivetié...

— Eh, mon père, quand, à l'ecclise, ie suis en ma chaire, ie ne voys ni prebstre, ni autel, ains l'enfant Jesus qui me remet la chose en goust. Mais pour finer, si la teste me tourne et que, mon entendoire dévallée, ie soys dans les gluaux de l'amour...

— Si telle vous estiez, dist imprudemment l'abbé, vous seriez

dans le cas de sainte Lidoire ; laquelle dormant un iour bien fort, les iambes de cy, de là, par ung moment de grant chaleur, et vestue de légier, fust approuchée par ung ieune homme plein de mauvaisetié qui, de pied coi, l'enchargea d'un enfant ; et comme de ce maltalent, ladicte sainte fust de tout poinct ignorante, et bien surprinse d'accouchier ; croyant que l'enfleure de sa bourse estoyt une griefve maladie, elle en fist pénittence comme d'ung péché vesniel, vu qu'elle n'avoyt perceu aulcune liesse de ce maulvais coup, suivant la déclaracion du meschant homme, lequel dist sur l'eschaffaud où il fust deffaict, que la saincte n'avoit aulcunement bougé...

— Oh ! mon pere, dict-elle, soyez seur que ie ne bougerois pas plus qu'elle !

Sur ce propos, elle s'évada frisque et gentille, en soubriant, et pensant comme elle pourroyt faire ung péché vesniel. Au rettourner du grand Moustier, elle vid dedans la cour de son chastel le petist Jallanges, lequel, soubs le commandement du vieil escuïer, tournoyt et viroyt sur ung beau cheval, en soy ployant aux mouvemens de la beste, descendant, remonstant, par voltes et passes, fort gentement, tenant hault la cuisse, et si ioly, si dextre, si dégourt, que cela ne sauroyt se dire ; enfin, tant, qu'il auroyt faict envie à la royne Lucrèce, laquelle s'occit pour avoir esté contaminée contre son gré.

— Ha ! se dict Blanche, si tant seulement cettuy paige avoyt quinze ans, ie m'endormirois bien fort prez de luy.

Aussi, maugré la trop grant ieunesse de ce gentil serviteur, pendant la collacion et le souper, elle guigna beaucoup la toison noire, la blancheur de peau, la grace de Réné, surtout ses yeulx où estoient en habondance une limpide chaleur et ung grand feu de vie, qu'il avoyt paour de darder, l'enfant !

Ores, à la vesprée, comme la senneschalle restoyt songeuse en sa chaire, au coin de l'âtre, le vieulx Bruyn l'interrogua sur son soulcy.

— Je pense, fist-elle, que vous avez deu faire des armes en amour de bon mattin pour estre ainsy piéçà ruyné...

— Oh ! respondit-il en soubriant comme tous vieulx questionnez sur leurs remembrances amoureuses, à l'aage de treize ans et demy, j'avoys engrossé la chamberière de ma mère...

Blanche, n'en soubhaitant pas davantaige, cuyda que le paige

Réné debvoyt estre suffisamment guarny ; de ce, fust joyeulse beaucoup, fist des aguasseries au bon homme, et se roula dans son dezir muet, comme ung gasteau qui s'enfarine.

COMMENT ET PAR QUI FEUST FAICT LEDICT ENFANT.

La senneschalle ne resva poinct trop a la façon d'esveiller hastivement l'amour du paige, et eust bien tost trouvé l'embusche nasturelle où sont touiours prins les plus ruddes. Vecy comme : A l'heure chaulde du iour, le bon homme faisoyt cieste à la mode sarrazine, usaige auquel il ne failloyt iamais depuys son retourner de terre saincte. Pendant ce, Blanche estoyt seule au prez, ou labouroyt à menuz ouvraiges comme en broddent et en parfilent les femmes ; et, le plus soubvent, restoyt en la salle à voir aux buées, à renger les nappes, ou couroyt à sa phantaisie. Lors, elle assigna cette heure silencieuse à parachever l'éducation du paige en lui faisant lire ez livres, et soy dire ses prières. Aduncque, le lendemain, quand dormist sur le coup de midy, le senneschal, qui succomboyt au soleil lequel eschauffe de ses rais les plus lumineulx le cousteau de la Roche-Corbon, tant et plus, que là force est de sommeiller à moins que d'estre ventillé, sacquebuté, fraischement émoustillé par ung dyable de puccelaige ; Blanche doncques se percha moult gentement dedans la grande chaire seigneurialle de son bonhomme, laquelle ne trouva poinct trop haulte, vu qu'elle comptoit sur les hazards de la perspective. La rusée commère s'y accommoda dextrement comme une hirundelle en son nid, et pancha sa teste malicieuse sur le bras, en enfant qui dort ; mais, en faisant ces preppara-toires, elle ouvroyt des yeulx friands qui soubrioyent, s'ébaul-dissant, par avance, des menues et secrettes gaudisseries, ester-nuemens, loucheries et transes de ce paige qui alloyt gezir à ses pieds, sepparé d'elle, par le sault d'une vieille puce. Et, de faict, elle advança tant et si bien le quarreau de veloux où debvoyt s'agenouiller le paouvre enfant dont elle jouoyt à plaisir l'asme et la vie, que quand il eust esté ung sainct de pierre, son resguard auroyt esté contrainct de suyvre les flexuositez de la robbe, à ceste fin de mirer et admirer les perfections et beaultez de la fine iambe qui mouloyt la chausse blanche de la senneschalle.

Aussy, force estoyt qu'ung foible varlet se prist à ung piège où le plus vigoureux chevallier auroyt voulontiers succombé. Lorsqu'elle eust tourné, rettourné, placé, desplacé son corps et renconstré la situacion où ledit piège estoyt le mieux tendu, elle cria doulcement : — Oh ! Réné !

Réné que elle sçavoyt bien estre en la salle des gardes n'eust faulte d'accourir, et monstra soudain sa teste brune entre les tapisseries de l'huys.

— Que plaist-il à vous ? dist le paige. Et il tenoyt, en grand respect, à la main, son tocquet de peluche cramoysie, moins rouge que ses bonnes joues à fossettes et bien fresches.

— Venez çà, reprist-elle de sa petite voix, vu que l'enfant luy attrayoit si fort qu'elle en estoyt tout espantée.

A vray dire, n'estoyent aulcunes pierreries si flambantes que les yeulx de Réné, ni velin plus blanc que son tainct, ni femme si doulce de formes. Puys, si prez du dezir, elle le trouvoyt encore plus duysamment faict ; et comptez que le ioly ieu d'amour reluysoyt bien de toute cette ieunesse, du bon soleil, du silence, et de tout.

— Lisez-moy les littanies de madame la Vierge, lui dict-elle en luy poulsant ung livre ouvert sur son prie-Dieu. Que ie saiche si vous estes bien enseigné par vostre maistre.

— Ne trouvez-vous poinct la vierge belle ? luy demanda-t-elle en soubriant quand il tinst les heures enluminées où esclatoient l'azur et l'or.

— C'est une paincture, respondit-il timidement en gettant ung petist coup-d'œil à sa tant gracieulse maistresse.

— Lisez, lisez...

Lors Réné s'occupa de recitter les si doulces et tant mystiques littanies ; mais croyez que les *ora pro nobis* de Blanche s'en alloyent touiours plus foybles comme les sons du cor par la campaigne ; et ores que le paige reprist avecque ardeur : — O rose mystérieuse !... La chastelaine, qui certes entendoyt bien, respondit par un légier soupir.

Sur ce, Réné se doubta que la senneschale dormoyt. Adonc, se mist à la couvrir de son regard, la mirant à son ayze et n'ayant poinct envie de sonner alors aultre antienne qu'une antienne d'amour. Son heur lui faisoyt bondir et sursaulter le cueur iusques dans la gorge ; aussy, comme de rayson, ces deux iolys

puccelaiges ardoient à qui mieux. Et si les aviez veus, iamais n'en boutteriez deux ensemble. Réné se resgualoyt par les yeulx en complottant, en son asme, mille fruitions qui lui donnoyent l'eaue en la bouche de ce beau fruict d'amour. Dans cette ecstase, il lairra cheoir le livre, ce dont devint penaud comme moyne surprins en mal d'enfant ; mais aussy, par là, cogneust que Blanche sommeilloyt bel et dur ; car elle, point ne s'esmeut, et la ruzée n'auroyt pas ouvert les yeulx, mesme à pluz grant dangiers, et comptoyt que tumberoyt aultre chose que le livre d'heures. Oyez comme il n'y ha pire envie que envie de grossesse ? Ores le paige advisa le pied de sa dame, lequel estoyt chaussé menu dans ung brodequin mignon de couleur perse. Elle l'avoyt singulièrement assiz sur ung escabeau, vu qu'elle estoyt trop eslevée dedans la chaire du senneschal. Cettuy pied estoyt de proportions estroites, légièrement recourbé, large de deux doigts et long comme ung moyneau franc, compris la queue, petist du bout, vray pied de délices, pied virginal qui mérittoyt ung baizer comme ung larron, la hart ; pied luttin, pied lascif à damner ung archange, pied augural, pied aguassant en dyable et qui donnoyt dezir d'en faire deux neufs, tout pareils, pour perpétuer en ce bas munde les beaulx ouvraiges de Dieu. Le paige fust tenté de déferrer ce pied persuasif. Pour ce faire, ses yeux allumez de tout le feu de son aage, alloyent vistement, comme battant de cloche, de ce dict pied de délectacion, au visaige endormi de sa dame et maytresse, escoutant son sommeil, beuvant sa respiration ; et, de rechief, ne savoyt où seroyt plus doulx de plantter ung bayser : ou sur les fraisches et rouges lesvres de la senneschalle, ou sur ce pied parlant. Brief, par respect ou crainte, ou peut-estre par grant amour, il esleut le pied, et le baisa dru comme puccelle qui n'ose. Puys, aussitost, il resprit le livre, sentant sa rougeur rougir encore, et tout travaillé de son plaizir, il cria comme ung aveugle : — *Janua cœli*, porte du ciel !... Mais Blanche ne s'esveigla poinct, se fiant que le paige iroyt du pied au genouil, et, de là, dans le ciel. Elle fust grandement despitée quand les littanies finèrent sans aultre dommaige, et, que Réné, qui croyoit avoir eu trop d'heur pour ung iour, issit de la salle, tout subtilizé, plus riche de ce hardi bayser qu'ung voleur qui ha robbé le tronc des paouvres.



BLANCHE. RENÉ.

Ores le paiges advisa le pied de sa dame, lequel estoyt chaussé menu dans ung brodequin mignon.

(LE PÉCHÉ VENIEL.)

Quand la senneschalle fust seule, elle pensa dans son ame que le payge seroyt bien long un peu en besogne, s'il s'amusoit à chanter *Magnificat* à matines. Lors, pour le lendemain, elle se délibéra de lever le pied ung petist ; et, par ainsy, de mettre en lumière le nez de cette beaulté que l'on nomme parfaicte en Touraine pour ce qu'elle ne se guaste iamais à l'aër, et demeure aussi toujours fresche. Pensez que le paige, rosti dans son dezir et tout eschauffé des ymaginacions de la veille, attendist impatiemment assez, l'heure de lire dans ce breviaire de guallanterie ; et fust appelé ; puys, les mennées de la littanie recommencèrent ; et Blanche point ne faillit à dormir. A ceste foys, ledict Réné frosla sa main sur la iolye iambe et se hazarda iusques à vérifier si le genouil poly, si aultre chose, estoyt sattin. A cette veue, le paovre enfant, armé contre son dezir, tant grand paour il avoyt, n'oza faire que de briefves dévocions et menues caresses ; et encores qu'il baisât, mais doulcement, cette bonne estoffe, il se tinct coi. Ce que sentant par les sens de l'ame et intelligences du corps, la senneschalle, qui se tenoyt à quatre de ne se mouvoir, luy cria : — Va donc, Réné ?... je dors !

Oyant ce qu'il creut estre un grave reproche, le paige espouvanté s'enfouyt, lairrant les livres, la besogne et tout. Sur ce, la senneschalle adjouta cette prière aux littanies : — Sainte Vierge, que les enfans sont difficiles à faire !

A disner, le paige suoyt dans le dos en arrivant servir sa dame et son seigneur ; mais il fust bien surprins en recevant de Blanche la plus pute de toutes les œillades que iamays femme ait gectée, et bien plaizante et puissante elle estoyt, vu qu'elle commutta cet enfant en homme de couraige. Aussi, le soir mesme, Bruyn estant demouré ung brin de tems de plus qu'il n'avoyt coustume, en sa senneschaussée, le paige chercha il et trouva Blanche endormie, et lui fist faire un beau resve. Il luy tollist ce qui, si fort, la gehennoyt ; et, si plantureusement lui bailla de la grayne aux enfans que, du surplus, elle en eust parfaict deux aultres. Aussi, la commère, saisissant le paige à la teste, et le serrant de court, s'escria : — Oh ! Réné, tu m'as esveillée !

Et, de faict, il n'y avait sommeil qui pust y tenir ; et ils trouvèrent que les sainctes debvoyent dormir à poings fermez. De ce coup, sans autre mystère, et par une propriété bénigne qui est principe servateur des épouls, le doulx et gracieux plumaige

séant aux cocquz, se plaça sur la teste du bon mary sans qu'il en ait senti le moindre eschiec.

Depuys ceste belle feste, la senneschalle fist de grand cueur sa cieste à la francoyse, pendant que Bruyn faisoyt la sienne à la sarrazine. Mais, par les dictes siestes, elle experimenta comme la bonne ieunesse du paige avoyt meilleur goust que celuy des vieulx senneschaulx ; et, de nuict, elle s'enfouissoyt dedans les toiles, loing de son mary que elle trouvoyt rance, et ord en dyable. Puis, force de dormir et de se reveiller le iour ; force de faire des siestes, et de dire des littanies, la senneschalle sentist florir, dans ses flancs mignons, cette gezine aprez laquelle tant et tant avoyt été soupiré ; mais ores, elle aymoit plus davantaige la fasson que le demourant. Faites estat que Réné scavoyt lire aussy, non plus seulement dedans les livres, ains aux yeulx de sa iolie seigneure pour laquelle il se seroyt gecté en ung buscher ardent, si telle avoyt esté son vouloir, à elle. Quand, par eulx furent faictes de bonnes et amples traisnées, plus de cent au moins, la petiste senneschalle eust cure et soulcy de l'asme et de l'advenir de son amy le paige. Or, ung mattin de pluye, qu'ils iouoyent à tousche fer, comme deux enfans innocens de la teste aux piedz, Blanche, qui estoit touiours prinse, lui dist :

— Viens çà, Réné. Sçais-tu que, là où i'ay commis des peschés vesniels pour ce que ie dormoys, toy, tu en as faict de mortels ?

— Ha, madame, fist-il, où donc Dieu bouttera-t-il tous ses damnez si cela est pécher ?

Blanche s'esclaffa de rire, et le baisa au front.

— Tais-toy, meschant, il s'en va du paradis ; et besoing est que nous y vivions de compaignie si tu veulx estre avecque moi touiours.

— Oh, j'ai mon paradiz icy.

— Laissez cela, dict-elle. Vous êtes ung mescréant, ung maulvais qui ne songez poinct à ce que i'ayme, c'est vous. Tu ne sçays pas que i'ay ung enfant ; et que, dans peu, il ne se cèlera pas plus que mon nez. Ores que dira l'abbé ? Que dira monseigneur ?... il peut te deffaire, s'il vient à se cholérer. M'est advis, petist, que tu ailles à l'abbé de Marmoustiers pour lui advouer tes péchez, en luy donnant mandat de voir ce qui est séant de faire à l'enconstre de mon senneschal.

— Las, dit le ruzé paige, si ie vends le secret de nos ioyes, il mettra l'interdist sur nostre amour.

— En dà, fist-elle ; ouy ! Mais ton heur en l'aultre monde est ung bien qui m'est si pretieulx.

— Le voulez-vous donc, ma mye ?

— Ouy, respondit-elle ung peu foible.

— Eh bien, i'iray ; mais, dormez encore, que ie luy dise adieu.

Et le gentil couple récitta des littanies d'adieux comme s'ils eussent, l'ung et l'aultre, préveu que leur amour debvoyt finer en son apvril... Puys le lendemain, plus pour saulver sa chière dame que pour soy, et aussi pour obéir à elle, Réné de Jallanges se desporta vers le grand Moustier.

COMMENT DUDICT PÉCHÉ D'AMOUR FUST FAICTE GRIESFVE PÉNITTENCE ET MENNÉ GRAND DUEUIL.

— Vray Dieu, s'escria l'abbé, lorsque le paige eust accusé la kyrielle de ses doulx peschez, tu es complice d'une énorme felonie et tu as trahi ton seigneur ! Sçays-tu, paige de maltalent, que, pour ce, tu arseras pendant toute l'éternité, touiours ?... Et sçays-tu ce que c'est que de perdre à iamays le ciel d'en hault pour ung moment périssable et changeant d'icy-bas ?... Malheureux ! ie te voys précipitté pour iamais dedans les gouffres de l'enfer, à moins de payer à Dieu, dès ce monde, ce que tu luy dois pour tel grief...

Là dessus, le bon vieil abbé, qui estoyt de la chair dont on faict les saincts, et qui avoit grant auctorité au pays de Touraine, espouvanta le ieune homme par ung monceau de représentations, discours chrestiens, remembrances des commandemens de l'Église, et mille choses esloquentes autant que ung dyable en peut dire en six sepmaines pour séduire une puccelle, mais tant et tant, que Réné, lequel estoit dans la loyalle ferveur de l'innocence, fist sa submission au bon abbé. Or, ledict abbé, voulant faire ung sainct homme et vertueulx pour touiours de cet enfant en train d'estre maulvais, lui commanda d'aller de prime abord se prosterner devant son seigneur, et lui advouer ses desportemens ; puys, s'il reschappoyt de ceste confession, de se croizer

sur l'heure et virer droict en Terre-Saincte où il demoureroyt quinze ans de terme préfix à guerroyer contre les infidèles.

— Las, mon reverend père, fist-il tout espanté, quinze ans seront-ils assez pour m'acquitter de tant de plaisirs! Ah! si sçaviez!... il y a eu de la doulceur, bien pour mille ans!...

— Dieu sera bon homme. Allez! reprist le vieulx abbé; ne péchez plus. A ce compte, *ego te absolvo...*

Le paouvre Réné rattourna, là-dessus, en grande contrition, au chastel de la Roche-Corbon; et la prime renconstre qu'il y fist fust le senneschal qui faisoyt fourbir ses armes, morions, brassardz et le reste. Il estoit siz jus ung grand banc de marbre, à l'aër, et se complaizoit à voir soleiller ces beaux harnois qui lui ramentevoyent ses ioyeulsetez de la Terre-Saincte, les bons coups, les galloyses, *et cœtera.* Quand Réné se fust miz à genoux devant luy, le bon seigneur fust bien estonné.

— Qu'est cecy? dit-il.

— Mon seigneur, respondit Réné, commandez à ceux-cy de soy rettirer.

Ce que les serviteurs ayant faict, le paige advoua sa faulte en racontant comment il avoyt assailly sa dame pendant le sommeil, et que, pour le seur, il debvoit l'avoir enchargée d'ung enfant, à l'imitacion de l'homme avecque la saincte, et venoyt, par ordre de son confesseur, se remettre à la discrétion de l'offensé. Ayant dict, Réné de Jallanges baissa ses beaulx yeulx, d'où proccédoyt tout le meschief, et resta coi, prosterné sans paour, les bras pendans, la teste nue, attendant la male heure et soubmis à Dieu. Le senneschal n'estoyt si blanc qu'il ne pust blesmir encore; et donc, il paslit comme linge freschement seiché, demourant muet de cholère; puis, ce vieil homme, qui n'avoyt point en ses veines d'esperitz vitaulx assez pour procréer ung enfant, trouva dans ce moment ardent plus de vigueur que besoing n'estoyt pour deffaire ung homme. Il empoigna de sa dextre velue sa lourde masse d'armes, la leva, brandilla, et ajusta si facilement que vous eussiez dict une boulle à ieu de qūilles, pour la descharger sur le front pasle dudict Réné, lequel saichant qu'il estoyt bien en faulte à l'endroict de son seigneur, demoura serain et tendist le col, en songeant qu'il alloyt solder toute la coulpe pour sa mie en ce munde et dans l'autre.

Mais si belle ieunesse et toutes les séductions naturelles de ce

ioly crime trouvèrent grace au tribunal du cueur chez ce vieil homme, encore que Bruyn fust sevère ; et lors, gectant sa masse au loing sur ung chien qu'il escharbotta : — Que mille millions de griphes mordent pendant l'eternité toutes les charnières de celle qui a faict celuy qui sema le chesne dont fust construicte la chaire sur laquelle tu m'as cornifié !... Et aultant à ceux qui t'engendrèrent, mauldit paige de malheur ! Va-t'en au dyable d'où te viens ! Sors de deuant moy, du chastel, du païs, et n'y reste ung poulce de tems plus que besoing est ; sinon, ie scauray te presparer une mort à petist feu qui te fera mauldire, vingt foys par heure, ta vilaine ribaulde...

En entendant ce commencement des paroles du senneschal qui avoyt ung retour de ieunesse sur les iuremens, le paige s'enfouyt en le quittant du reste, et fist bien. Bruyn, tout flambant de male raige, gaigna les iardins à grand renfort de pieds, maugréant tout sur son passaige, frappant, iurant ; mesme qu'il renversa trois potteries tenues par ung sien serviteur qui portoyt la pastée aux chiens ; et il se connoissoyt si peu qu'il auroyt tué ung peigne pour ung mercier. Brief, il aperceust sa despucelée qui resguardoyt sur la route du Moustier, attendant le paige, et ne saichant point que plus iamays ne le verroyt.

— Ha, ma dame, par la rouge triple fourche du dyable, suys-ie ung mangeur de bourddes et ung enfant pour croire que vous avez si grand pertuys qu'un paige y entre sans vous esveigler ? Par la mort ! par la teste ! par le sang !

— Vère, respondit-elle, voyant que la mine estoyt esventée, je l'ai bien gratieulsement senti ; mais comme vous ne m'aviez poinct appris la chose, i'ay creu resver !

La grant ire du senneschal fondit comme neige au soleil ; car la plus grosse cholère de Dieu luy-mesme se fust esvanouie à ung sourire de Blanche.

— Que mille millions de diables emportent cet enfant forain ! Ie jure que...

— Là, là, ne iurez poinct, fit-elle. S'il n'est vostre, il est mien ; et, l'aultre soir, ne disiez-vous pas que vous aymeriez tout ce qui viendroyt de moy ?

Là-dessus, elle enfila telle venelle d'arraisonnemens, de parolles dorées, de plaintes, querelles, larmes et aultres pastenostres de femmes ; comme d'abord, que les domaines ne feroyent poinct

restour au roy ; que iamays enfant n'avoyt esté plus innocemment gecté en moule ; que cecy, que cela ; puis mille choses, tant, que le bon cocqu s'appaisa ; et Blanche, saisissant une propice entre-ioincture, dist : — Et où est le paige ?

— Il est au dyable !

— Quoy ! l'avez-vous tué ? dist-elle. Et toute pasle, elle chancela.

Bruyn ne sçut que devenir en voyant choir tout l'heur de ses vieulx iours ; et il auroyt, pour son salut, voulu lui monstrer ce paige. Lors il commanda de le quérir ; mais Réné s'enfuyoit à tire d'ailes, ayant paour d'estre desconfict, et se despartist pour les païs d'oultre mer, à ceste fin d'accomplir son vœu de relligion. Alors que Blanche eust apprins par l'abbé dessusdict la pénittence impozée à son bien-aymé, elle chut en griefve mélancholie, disant parfoys : — Où est-il ce pauvre malheureux, qui est au milieu des dangiers pour l'amour de moy ?

Et touiours le demandoyt, comme ung enfant qui ne laisse aulcun repos à sa mère jusqu'à ce que sa quérimonie lui soit octroyée. A ces lamentations, le vieux seneschal, se sentant en faulte, se tresmoussoyt à faire mille choses, une seule hormis, afin de rendre Blanche heureuse ; mais rien ne valloyt les douces friandises du paige...

Cependant, elle eut ung iour l'enfant tant deziré ! Comptez que ce fust une belle feste pour le bon cocqu ; car la ressemblance du père étant engravée en plein sur la face de ce ioly fruict d'amour, Blanche se consola beaucoup, et reprist ung petist cette tant bonne gayté et fleur d'innocence qui réjouissoyt les vieilles heures du senneschal. Force de voir courir ce petist, force de regarder les rires correspondans de luy et de la comtesse, il fina par l'aymer, et se seroyt courroucé bien fort contre ung qui ne l'en auroyt pas creu le père.

Or, comme l'adventure de Blanche et de son paige n'avoyt point été transvasée hors du chasteau, il consta par tout le païs de Touraine que messire Bruyn s'estoyt encore trouvé en funds d'ung enfant. Intacte demoura la vertu de Blanche, qui, par la quintessence d'instruction par elle puizée au rézervoir natturel des femmes, recogneust combien besoin estoyt de taire le péché vesniel dont son enfant estoyt couvert. Aussy devint-elle preude et saige, et cittée comme une vertueuse personne. Puys, à l'user,

elle expérimenta la bonté de son bonhomme ; et, sans lui donner liccence d'aller avec elle plus loing que le menton, vu qu'en soy elle se resguardoyt comme acquise à Réné, Blanche, en rettour des fleurs de vieillesse que lui offroyt Bruyn, le dorelotoyt, lui soubrioyt, le maintenoyt en ioie, le papelardant avecque les manières et façons gentilles dont usent les bonnes femmes envers les maris qu'elles truphent ; et tout si bien, que le senneschal ne vouloyt point mourir, se quarroyt dans sa chaire, et, tant plus vivoyt, tant plus s'accoustumoyt à la vie. Mais, brief, ung soir, il trespassa sans bien savoir où il alloyt ; car il disoyt à Blanche : — Ho ! ho ! ma mye, je ne te vois plus ! Est-ce qu'il faict nuit ?

C'estoyt la mort du iuste, et il l'avoyt bien mérittée pour loyer de ses travaulx en Terre-Saincte. Blanche menna de cette mort ung grand et vray deuil, le plourant comme on pleure ung père. Elle demoura mélancholique, sans vouloir prester l'aureille aux musicques des secondes nopces ; ce dont elle fust louée des gens de bien, lesquels ne sçavoyent poinct que elle avoyt ung epoux de cueur, une vie en espérance ; mais elle estoyt la plupart du tems veufve de faict et veufve de cueur, pource que n'orrant aulcunes nouvelles de son amy le croizé, la paovre comtesse le reputoyt mort ; et, pendant certaines nuicts, le voyant navré, gisant au loing, elle se resveilloit toute en larmes. Elle vescut ainsy quatorze années dans le souvenir d'ung seul iour de bonheur. Finablement, ung iour où elle avoyt avecque elle aulcunes dames de Tourayne, et que elles devisoyent après disner, vécy son petist gars, lequel avoyt lors environ treize ans et demi, et ressembloyt à Réné plus que n'est permis à ung enfant de ressembler à son père, et n'avoyt rien de feu Bruyn que le nom, vécy ce petist, fol et gentil comme sa mère, qui revinst du iardin tout courant, suant, eschauffié, hallebotant, graphinant toutes choses sur son passaige suivant les us et coustumes de l'enfance, et qui court sus à sa mère bien aymée, se gecte en son giron ; puys, rompant les devis d'ung chacun, lui cria : — Ho ! ma mère, i'ai à parler à vous ! I'ai veu en la cour ung pelerin qui m'a prins bien fort.

— Ha ! s'escria la chastelaine en se virant devers ung sien serviteur, qui avoyt charge de suyvre le ieune comte et veiller sur ses iours pretieulx, ie vous avoys deffendu à tout iamais de laisser mon fils aux mains d'étrangiers, voire mesme en celles

du plus sainct homme du monde... Vous quitterez mon service...

— Hélas, ma dame, respondit le vieil escuyer tout pantois, celui-là ne lui vouloyt poinct de mal pource qu'il a plouré en le baysant bien fort...

— Il a plouré, fit-elle, ha ! c'est le père.

Ayant dict, elle pancha la teste sur la chaire où elle estoyt size, et qui, pensez le bien, estoyt la chaire où elle avoyt péchié.

Oyant ce mot incongreu, les dames furent si surprinses que, de prime face, elles ne virent poinct que la paovre senneschalle estoyt morte ; sans que iamais il ait été sceu si son brief trespas advint par peine de la despartie de son amant, qui, fidèle à son vœu, ne la vouloyt point voir, ou par grand'ioie de ce retourner et de l'espoire de faire lever l'interdict dont l'abbé de Marmoustiers avoyt frappé leurs amours. Et ce fust ung bien grand deuil ; car le sire de Jallanges perdist l'esperit au spectacle de sa dame mize en terre, et se fit religieux à Marmoustiers ; que, dans cettuy tems, aulcuns nommoyent Maimoustiers, comme qui diroyt *majus Monasterium*, le plus grand moustier ; et, de faict, il estoyt le plus beau couvent de France.

LA MYE DU ROY[1].

Il y avoyt en ce tems ung orphevre logé aux forges du Pont-au-Change, duquel la fille estoyt cittée dans Paris pour sa très-grande beaulté, renommée sur toute chose pour sa genteté ; aussy, très-bien la pourchassoyent aulcuns par les façons accoutumées de l'amour ; et tant, que certains auroyent baillé de l'argent au père pour avoir sa dicte fille comme véritable espouse, ce qui le rendoyt aize tant que ie ne sauroys dire.

Ung sien voysin, advocat au parlement, lequel, force de vendre son bagoust aux aultres, avoyt aultant de domaines que ung chien a de puces, s'advisa d'offrir audict père ung hostel en recognoissance de son consentement à ce mariaige, dont il vouloyt se chausser. A quoy ne faillit poinct l'orphevre. Il octroya sa fille, sans avoir soulcy de ce que cettuy chapperon fourré avoyt une mine de cinge, peu de dents en ses mandibules, encore bransloyent-elles ; et sans mesme le flairer, quoique il fust ord et puant comme tous iusticiards qui croupissent de reste ès fumiers du palais, parchemins, *olim*, et noires procceddures.

Ores que la belle fille le vid, elle dict de prime face : — Mercy Dieu, ie n'en veulx poinct !

— Ce n'est mon compte ! dist le père qui avoyt déjà prins l'hostel en goust. Je te le donne pour espoulx. Accordez vos musicques. Cela maintenant le resguarde, et son office est de t'agréer.

— Est-ce ainsy, fist-elle. Eh bien ! devant que de vous obéir, ie lui diray son faict.

Et le soir mesme, après soupper, lors que l'amoureux commença de lui exposer son caz bruslant, lui desclairant comme il estoyt feru d'elle, et luy promettant grand' chière pour le demourant de sa vie, elle lui respondit de brief :

— Mon père vous ha vendu mon corps ; mais si le prenez, vous ferez de moi une gouge ; vu que i'aymeroys mieulx estre aux passans qu'à vous. Je vous jure, au rebours des demoyselles, une desloyaulté qui ne finira que par mort, vostre ou mienne.

Puys, se mist à plourer comme font toutes les garses qui ne sont poinct encore ferrées ; car aprez, elles ne pleurent plus jamais par les yeulx. Le bon advocat prist ces estranges façons pour des gogues et appastz dont se servent les filles afin d'allumer davantaige le feu, et faire tourner les dévocions de leurs prétenduz en douaires, préciputz et aultres droitz d'espousée ; aussy le mallin n'en tinst compte, et se rist des étouffades de la belle fille en luy disant : — A quand les nopces ?

— Drèz demain, fist-elle ; pourceque, plus tost ce sera, plus tost seray libre d'avoir des guallans et de menner la ioyeulse vie de celles qui ayment à leur choix.

Là-dessus, ce fol advocat, espriz comme ung pinson dedans la glue d'ung enfant, s'en va, faict ses préparatives, interlocute au palays, trotte à l'official, achepte dispenses, et conduict ce pourchas plus vistement que toutes ses aultres playdoiries, ne resvant que de la belle fille. Pendant ce, le Roy, qui se trouvoyt au rettourner d'ung voyage, n'entendant parler en sa court que de la belle fille, laquelle avoyt refuzé mille escuz de celuy-cy, rabbroué celuy-là ; finalement, qui ne vouloyt estre submise par personne, et rebbuttoyt tous les plus beaulx filz, qui eussent quitté Dieu de leur part de paradiz à seule fin de iouyr de ce dragon, un seul iour ; doncques, le bon Roy, lequel estoyt friand de tel gibbier, issyt en la ville, passa aux forges du pont, entra chez l'orphevre, à ceste fin d'achepter des ioyaulx pour la dame de son cueur ; mais *item* pour marchandder le plus prétieulx bijoux de la bouticque. Le Roy ne se trouvoyt point de goust aux orphevreries, ou les orphevreries ne se trouvoient point à son goust, tant que le bonhomme fouilla dans une layette cachée pour monstrer au Roy ung gros dyamant blanc.

— Ma mie, dist-il alors à la belle fille pendant que le père

avoyt le nez en la layette, vous n'estes pas faicte pour vendre des pierreries, mais pour en recevoir ; et si, de toutes ces bagues, vous me donnez le choix, j'en sçays une dont icy l'on est affolé, laquelle me plaist, dont à toujours seray subject ou serviteur, et dont le royaume de France ne pourra iamais payer le prix.

— Ah ! sire, reprist la belle fille, ie me marie demain. Mais si vous me baillez le poignard qui est à vostre saincture, ie deffendray ma fleur et vous la reserveray pour observer l'Évangile où est dit : « Donnez à Cezar ce qui est à Cezar. »

Tost, le Roy lui bailla la petiste dague ; et cette vaillante response l'enamoura de la fille, à en perdre le mangier. Il fist son partement en intencion de loger ceste nouvelle mye à la rue de l'Hirundelle, en ung sien hostel. Voillà mon advocat pressé de soy bridder qui, au grand despit de ses corrivaulx, menne son espousée au bruit des clochiers, avecque musicques ; faict des festins à donner des diarrhées ; et, le soir, aprez les dances, vient en la chambre de son logis où debvoyt estre couchiée la belle fille ; non plus belle fille, mais luttin proccessif, mais enraigée dyablesse ; qui, size en ung sien fauteuil, n'avoyt voulu se mettre au lict de l'advocat et restoyt devant le foyer, chauffant son ire et son caz. Le bon mary, tout estonné, vind ployer les genoulx devant elle en la conviant à la iolye bataille des premières armes ; mais elle, ne sonna mot ; et, quand il tentoyt de lui lever la cotte affin seullement de voir ung petist ce qui si chier luy coustoyt, elle lui donnoyt un coup de main à luy casser les os et se tenoyt muette. Ce jeu plaizoyt à mon dict advocat, lequel cuydoyt voir la fin de ce, par la chose que vous sçavez ; et il jouoyt en bonne fiance, attrappant de bons coups de sa sournoyse. Mais tant de hucher, tant de tortiller, tant de l'assaillir, il deffit ores une manche, ores deschira la juppe, et coula sa main au but mignon de fischerie, forfaict dont la belle fille gronda, se dressant en piedz ; puis, tirant le poignard du Roy : — Que voulez-vous de moi ? lui dict-elle.

— Ie veulx tout ! fist-il.

— Ha, ie seroys une grant pute que de me donner à contrecueur. Si vous avez cuidé trouver ma virginité dézarmée, vous errez fort. Vecy le poignard du Roy dont ie vous tue si vous faictes mine de m'approucher. Cela dict, elle prist ung charbon, en ayant touiours l'œil au procureur ; puys, escripvant une raye

sur le plancher, elle ajouta : — Icy seront les confins du domaine du Roy. N'y entrez, si le passez, ie ne vous faulx.

L'advocat, qui ne pensoyt pas faire l'amour avecque ce poignard, restoyt tout desconfit ; mais ores qu'il escoutoyt ce cruel arrest dont il avoyt déjà payé les deppens, ce bon mari voyoit, par les deschireures, si bel eschantillon de cuisse rebbondie, blanche et fresche, puis si brillante doubleure de mesnaige bouschant les trous de la robbe, *et cetera*, que la mort lui sembla doulce s'il y goustoyt seulement un petist ; et, alors, se rua dedans le domaine du Roy, disant : — Peu me chauld de mourir ! Et de faict, s'y getta si dru que la belle fille tomba fort mal sur le lict ; mais, ne perdant pas le sens, elle se deffendit si frétillamment que l'advocat n'eust aultre liccence que de toucher le poil de la beste ; encore y gaignast-il ung coup de poignard qui lui trancha ung bon bout de lard sur l'eschine sans le trop blecer : en foy de quoy il ne lui en cousta point trop chier d'avoir faict irruption dans le bien du Roy.

Mais enyvré de ce chetif advantaige, il s'escria : — Ie ne sauroys vivre sans avoir ce tant beau corps et ces merveilles d'amour ! Doncques, tuez-moi. Et de rechief, vint assaillir la reserve royalle. La belle fille, qui avoyt son Roy en teste, ne fust poinct touchée de ce grand amour, et dist griefvement : — Si vous menassez cela de vostre poursuitte, ce n'est pas vous, ains moi que ie tueray...

Et son resguard estoyt farouche assez pour espouvanter le paouvre homme, qui s'assit en deplourant cette male heure, et passa la nuict, si tant joyeulse à ceulx qui s'entr'ayment, en lamentacions, prières, interjections et aultres promesses : comment elle seroyt servie ; pourroyt dissipper tout ; mangier dans l'or ; de simple damoyselle, en feroyt une dame en acheptant des seigneuries ; et finallement, que si elle luy permettoyt de rompre une lance en l'honneur de l'amour, il la quitteroyt de tout, et perdroyt la vie en la façon qu'elle vouldroyt.

Mais elle, touiours fresche, lui dit au matin qu'elle luy permettoyt de mourir, et que ce seroyt tout l'heur qu'il pouvoyt lui donner.

— Ie ne vous ai poinct truphé, fit-elle. Mesme, à l'encontre de mes promesses, je me baille au Roy, vous faisant grace des passans, lourddiers et charretons dont ie vous menaçoys.

Puys, quand le iour fust venu, elle se vestit de ses cottes et ajustemens nuptiaux, attendit paciemment que le bon mari, dont elle n'avoyt rien voulu, se destournast du logis pour l'affaire d'ung client ; et, tost, dévalla par la ville, cherchant le Roy. Mais elle n'alla point si loing que le gect d'une harbaleste, pource que le dict seigneur Roy avoit mis en guette ung sien serviteur qui tortilloyt autour de l'ostel ; et de prime abord, dist à la mariée, qui estoyt encore cadenassée :

— Ne querez-vous poinct le Roy ?

— Oui, fist-elle.

— Eh bien, je suys vostre meilleur amy, reprist le fin homme et subtil courtizan ; je vous demande vostre aide et protection, comme je vous donne meshuy la mienne...

Là dessus, il lui dist quel homme estoyt le Roy ; par quelle coste il debvoyt estre prins ; qu'il faisoyt raige ung jour, l'autre ne sonnoyt mot ; et comme estoyt cecy, et comme cela ; qu'elle seroyt bien appoinctée, bien fournie ; mais qu'elle tinst le Roy en servage : brief, il quaquetta si bien durant le chemin, qu'il en fist une pute parfaicte pieçà qu'elle entrast dans l'ostel de l'Arondelle, où fust depuys madame d'Estampes. Le paouvre mary ploura comme ung cerf aux aboys, lorsque plus ne vid sa bonne femme en son logis ; et devint d'ordinaire mélancholique. Ses confrères lui firent autant de hontes et mocqueries que saint Jacques eust d'honneurs en Compostelle ; mais ce cocquart se cuysoit et desseichoyt dans son ennuy si tant, que les aultres finirent par vouloir l'allégier. Ces chapperons fourrez, par esprit de chiquane, descrettèrent que le dollent bonhomme n'estoyt point cocqu, vu que sa femme avoyt refusé la jousterie, et si le planteur de cornes avoyt esté aultre que le Roy, ils eussent entreprins la dissolution dudit mariage. Mais l'espoulx estoyt affollé de cette gouge à en mourir ; et, par adventure, il la laissa au Roy, se fiant qu'ung jour il la pourroyt avoir à luy, estimant qu'une nuytée avec elle n'estoyt point trop païée par la honte de toute une vie. Il fault aimer dà, pour ce ; et il y a beaucoup de braguards qui renifleroyent à cette grande amour. Mais, luy, toujours pensoyt à elle, négligeant ses plaids, ses cliens, ses voleries et toust. Il alloyt par le palays comme ung avare qui querre ung bien perdu ; soulcieux, songecreux ; mesme qu'ung iour, il compissa la robbe d'ung conseiller,

cuydant estre jouxte le mur où les advocats vuydent leurs causes. Ce pendant, la belle fille estoyt aymée soir et matin par le Roy, qui ne pouvoyt s'en assouvir, pour ce qu'elle avoyt des mannières espécialles et gentes en amour, se cognoissant aussy bien à allumer le feu qu'à l'esteindre. Meshuy, rabrouant le Roy ; demain, le papelardant ; jamays la mesme, et ayant des phantaisies, plus de mille : au demourant, très-bonne, iouant du bec comme aulcune ne pouvoyt faire, rieuse, et fertille en folastreries et petites cocquasseries.

Ung sieur de Bridoré se tua pour elle, de despit de ne pouvoir estre reçeu à mercy d'amour, encore qu'il offrist sa terre de Bridoré en Touraine. Mais de ces bons et anciens Tourangeaux qui donnaient ung domaine pour ung coup de lance gaye, il ne s'en faict plus. Cette mort attrista la belle fille ; et pource que son confesseur lui imputa ce trespas à grief, elle iura, à part soy, que bien qu'elle fust la mye du Roy, à l'advenir elle accepteroyt les domaines et feroyt secrettement la ioye, pour saulver son ame. Aussy, commença-t-elle alors cette grand'fortune qui lui ha vallu la considération par la ville. Mais aussy, elle empescha beaucoup de gentilshommes de périr, accordant si bien son luth, et trouvant de telles ymaginacions, que le Roy ne scavoyt poinct qu'elle l'aydoit à rendre ses subjects pluz heureux. De faict, il l'avoyt si druement en goust qu'elle luy auroyt faict croire que les planchers d'en haut estoyent ceulx d'en bas, ce qui luy estoyt plus facile qu'à aulcune autre, pourcequ'en son logis de l'Hirunde, ledict Roy ne finoyt d'estre couchié, tant qu'il ne savoyt faire la différence des planchers ; baguant touiours, comme s'il eust voulu voir si cette belle estoffe pouvoyt s'user ; mais il n'usa que luy, le chier homme, vu qu'il mourust par suitte d'amour. Quoyque elle eust le soing de ne soy donner qu'à de beaulx hommes, les pluz ancrez en court, et que ses faveurs fussent rares comme miracles, ses envieulx et corrivales disoyent que pour dix mille escuz ung simple gentilhomme pouvoyt gouster à la ioye du Roy, ce qui estoyt faulx de toute faulseté, vu que lors de sa noize avec le dict sire, quand elle fust par lui repprouchée de ce, elle lui respundit fièrement : — J'abomine, je mauldis, je trentemille ceulx qui ont mis cette bourdde en vostre esperit ! ie n'en ay eu aulcun qu'il n'ayt despendu pour moy plus de trente mille escuz à la grille.

Le Roy, tout fasché, ne put s'empescher de soubrire, et la garda encore ung mois environ, pour faire taire les meddisances. Enfin, la demoyselle de Pisseleu ne se creut dame et maytresse que sa rivalle ruynée. Ains beaucoup eussent aymé cette ruyne, vu qu'elle fust espousée par ung ieune seigneur qui fust encore heureux avecque elle, tant elle avoyt d'amour et de feu, à en revendre à celles qui peschent par trop grande fraischeur. Ie reprends. Ung iour que la mye du Roy se pourmenoyt par la ville dedans sa littiere, à ceste fin d'achepter des ferrets, lassets, pattins, gorgerettes, et aultres municions d'amour, et que tant belle et bien attornée estoyt, que ung chascun, surtoust les clercs, la voyant, eussent creu voir les cieulx ouverts, vecy son bon mary qui vous la renconstre proche la Croix du Trahoir. Elle, qui bouttoyt son pied mignon hors la littiere, rentra vistement la teste comme si elle eust veu ung aspic. Elle estoyt bonne femme, car j'en cognoys qui eussent passé fier pour affronter le leur, en grand despect de sa seigneurie conjugale.

— Et qu'avez-vous ? lui demanda monsieur de Lannoy, qui par reverence l'accompagnoyt.

— Ce n'est rien, fist-elle tout bas. Mais ce passant est mon mary. Le paouvre homme est bien changé ! Iadys il ressembloyt à ung cinge, mais auiour d'huy, ie cuyde qu'il est l'imaige de Iob.

Ce déplorable advocat restoyt esbahy, sentant son cueur se fendre, à la veue de ce pied mince, et de sa femme tant aymée.

Oyant cela, le sire de Lannoy lui dist en vray goguenard de cour : — Est-ce rayson parce que vous estes son mary, que vous l'empeschiez de passer ?

A ce propos, elle s'esclata de rire, et le bon mary, au lieu de la tuer bravement, ploura en escouttant ce rire qui lui fendist la teste, le cueur, l'ame et tout, si bien qu'il faillit à tumber sur ung vieulx bourgeois occupé à se reschauffer le caz en voyant la mye du Roy. L'aspect de cette belle fleur qu'il avoyt eue en boutton, mais qui lors estoyt espanouïe, odorante, et cette natture blanche, bien gorgiasée, taille de fée, tout cela rendist l'advocat plus malade et plus fol d'ycelle que aulcunes parolles pourroyent le dire. Et besoing est d'avoir esté yvre d'une bien aymée qui se reffuze à vous, pour parfaictement cognoistre la raige de cet homme. Encore est-il rare d'estre aussy chaulde-

ment enfourné que pour lors il estoyt. Il iura que vie, fortune, honneur, et tout y passeroyt, mais que, une foys au moins, il seroyt chair à chair avecque elle, et feroyt si grand régal d'amour que il y lairreroyt peut-estre sa fressure et ses reins. Il passa la nuit disant : — Ho ! ouy ! Ha, ie l'auray ! Et sacre, et Dieu ! ie suys son mary ! Et dyable !... Se frappant au front, et ne restant point en place.

Il se forge en ce monde des hazards auxquels les gens de petit esperit n'accordent point de créance, pour ce que ces dictes rencontres semblent supernaturelles ; mais les hommes de haulte imaginacion les tiennent pour vrayes pour ce que l'on ne sauroyt les inventer ; par ainsy arriva-t-il au paouvre advocat, le lendemain mesme de cette griefve veillée où il avoyt tant masché son amour à vuyde. Ung sien client, homme de grant nom et qui entroyt à ses heures chez le Roy, vind de mattin dire à ce bon mary qu'il lui falloyt une grosse somme d'argent, sans aulcun délay, comme douze mille escuz. A quoy, le chat fourré respondist que douze mille escuz ne se renconstroyent poinct au coin d'une rue aussy souvent que ce qu'on y rencontre ; et que besoing estoyt, oultre les seuretez et garanties de l'interest, d'avoir ung homme qui eust chez luy douze mille escuz les bras croizés ; et que de ces gens, peu en estoyt dans Paris, quoique grand il fust ; et aultres bourdes que disent les hommes de chiquane.

— Vère, monseigneur, vous avez donc ung créancier oultre avide et tortionnaire ? fit-il.

— Oh ! ouy, respundit-il, veu que ce est le chose de la mye du Roy ! N'en sonnez mot ; mais, ce soir, moyennant vint mille escuz et ma terre de Brie, ie luy prendray mesure.

Sur ce, l'advocat paslit, et le courtizan s'aperceut qu'il avoyt guasté quelque chose. Comme il estoyt au rettourner de la guerre, il ne scavoyt poinct que la belle fille aymée du Roy eust ung mary.

— Vous blémissez, fist-il.

— J'ay les fiebvres, respondit le chiquanier.

— Mais, reprist-il, est-ce doncques à elle que vous donnez contracts et argent[1] ?

— Oui dà !

— Et qui donc la marchande ? est-ce elle aussy ?

— Non, dist le seigneur, mais ces menuz arrangemens et solides baguatelles se trafficquent par une meschine qui est bien

la plus adroitte chamberière qui iamais fust ! Elle est plus fine que moustarde, et il luy reste bien quelques suffraiges aux doigts de ces nuytées prinses au Roy.

— J'ai ung mien lombard, reprist l'advocat, qui pourra vous accommoder ; mais rien ne sera faict, et, desdits douze mille escuz, vous n'aurez pas tant seullement ung rouge liard, si laditte chamberière ne vient léans ensaccher le prix de ce caz qui est si grand alquémiste ! il mue le sang en or, vray Dieu !

— Oh ! ce sera ung bon tour, si lui faictes signer ung acquit, respartit le seigneur en riant.

La meschine vind sans faulte au rendez-vous des escuz chez l'advocat qui avoyt prié le seigneur de la luy mener. Et faites estat que les sires ducatz estoyent bel et bien rengez comme nonnes allant à vespres, couchiez jus une table, et auroyent dériddé ung asne en train d'estre estrillé, tant belles et luysantes estoyent les braves, les nobles, les jeunes piles. Le bon advocat n'avoyt poinct estably ceste visée pour les asnes. Aussy la meschinette se pourlescha elle très-humidement les badigoinces, disant mille pastenostres de cinge aux dits escuz. Ce que voyant, le mary lui souffla dedans l'aureille ces mots qui suoyent l'or : — Cecy est à vous !

— Ha ! dit-elle, je n'ai iamais esté payée si cher !

— Ma mie, respartit le chier homme, vous les aurez sans estre grevée de moy... Et la destournant ung petit : — Vostre client ne vous a poinct dict comment on me nomme ? Hein ! fit-il. Non ! Ores apprenez que ie suis le vray mary de la dame que le Roy a desbauchée de son office, et que vous servez. Emportez-lui ces escuz, et revenez icy : ie vous compteray les vostres à une condition qui sera de vostre goust.

La meschine effraïée se raffermit, et fust moult curieuse de savoir à quoy elle gaigneroyt douze mille escuz sans toucher à l'advocat ; aussy, ne faillit elle point à tost revenir.

— Or çà, ma mie, lui dist le mary, voicy douze mille escuz ; mais avecque douze mille escuz on acquiert des dommaines, des hommes, des femmes, et la conscience de trois prebstres au moins ; par ainsy, je cuyde que, pour ces douze mille escuz, je puys vous avoir corps, ame, hippopondrilles et tout. Et j'auray créance en vous, comme ont les advocatz : donnant, donnant. Je veulx que vous alliez incontinent chez le seigneur qui croit

estre aymé cette nuyct par ma femme, et que vous le tartruphiez en luy conttant comme quoy le Roy vient soupper chez elle ; et que, pour ce soir, il faut qu'il mette ordre à sa phantaisie, autrement. Puis, cela dit, je serai au lieu de ce beau fils et du Roy.

— Et comment ? fist-elle.

— Oh ! respondit-il, je t'ai acheptée toi et tes engins. Mais tu n'auras pas resguardé deux foys les escuz que tu trouveras ung moyen de me faire avoir ma femme ; car en cette conjoncture, tu ne pèches nullement ! Est-ce pas œuvre pie de s'employer à la saincte conjunction de deux époux dont les deux mains seulement ont été mises l'une dans l'autre devant le prebstre ?

— Par ma ficque, venez, dit-elle. Aprez soupper, les lumières seront estainctes et vous pourrez vous assouvir de ma dame, pourveu que vous ne sonniez mot. Heureusement, à ces heures joyeuses, elle crie plus qu'elle ne parle, et n'interrogue que par gestes, car elle ha de la pudeur beaucoup, et n'ayme point à tenir de vilains propos, comme font les dames de la court...

— Oh ! fit l'advocat, tiens, prends les douze mille escuz, et je t'en promets deux foys aultant si i'ay en fraude le bien qui m'appartient en loyaulté.

Là dessus, ils conviendrent de l'heure, de la porte, du signal, de tout ; et la meschine s'en alla, emportant à dos de mulet, et bien accompaignée, les beaux deniers pris ung à ung par le chiquanous aux veuves, orphelins et aussi à d'aultres, lesquels alloyent tous dans le petit creuset où tout se fond, voire notre vie, qui en vient. Voyllà mons l'advocat qui s'esbarbe, se perfume, met son beau linge, se passe d'oignons pour avoir ses hallenées fraisches, se resconforte, se superfrise et faict tout ce qu'ung mallotru de palays peut inventer pour se mettre soubz forme de guallant seigneur. Il se donne les airs d'ung jeune degourt, s'éguise à estre leste, et tasche à desguiser sa face immunde ; mais il eust beau faire, il sentoyt touiour l'advocat. Il ne fust pas si advisé que la belle buandière de Portillon, laquelle ung dimanche, se voulant mettre en atours pour ung sien amant, lessivoyt son pertuys, et glissant le pénultième doigt ung petist où vous savez, elle se flaira. — Ah ! mon mignon ! fit-elle, tu t'advises de sentir encore ! Là, là, ie vais te rincer avecque de l'eau bleue. Et tost et bien, remist au gué son *crypsimen* rustique, ce qui l'empescha de se dilater. Mais nostre chiquanous se croïoyt

le pluz beau fils du monde, encore que de toutes ses drogues il fust la pire. Pour estre brief, il se vestit de légier, quoique le froid pinçât comme ung collier de chanvre, et yssit dehors, gaignant au plus viste ladicte rue de l'Hirundelle.

Il y pacienta ung bon tronsson de tems. Mais au moment où il cuydoit avoir esté prins pour ung sot, lors que nuyt fust, la chamberière vint luy ouvrir l'huis, et le bon mary se coula tout heureux dedans l'hostel du Roy. Cette meschine le serra pretieulsement dans ung réduict qui se trouvoyt près du lict où se couchioyt sa ditte femme ; et, par les fentes, il la vid dans toute sa beaulté, vu qu'elle se despouilloyt de ses atours, et chaussoyt, au foyer, ung habit de combat à travers lequel on apercevoyt toust. Or, cuydant estre seulle avecque sa meschine, elle disoyt les follies que disent les femmes en soy vestant. — Ne vaux-je pas bien vint mille escus ce soir ? Et cecy, ne sera-ce pas bien payé par ung chasteau de Brie ?

En disant cela, elle reslevoyt legièrement deux avant-postes, durs comme bastions, lesquels pouvoyent soubstenir bien des assauts, vu qu'ils avoient esté furieulzement attaquez sans mollir.

— Mes espaules seules vallent ung royaume ! dict-elle. Ie défie bien le Roy de les refaire. Mais, vrai Dieu, ie commence à m'ennuyer de ce mestier. A toujours besogner, il n'y ha poinct de plaisir. La meschinette soubrioyt, et la belle fille lui dist : — Je voudroys bien te voir en ma place...

Et la chamberière se mist à rire plus fort en lui respondant : — Taysez-vous, mademoiselle. Il est là.

— Qui ?

— Vostre mary.

— Lequel ?

— Le vrai.

— Chut ! reprist la belle fille.

Et sa chamberière lui compta l'adventure, voulant conserver la faveur de sa maistresse et aussy les douze mille escuz.

— Oh bien ! il en aura pour son argent, dist l'advocate. Je vais le lairrer se morfondre, très-bien. S'il taste de moy, ie veulx perdre mon lustre et devenir aussi laide que le marmouzet d'ung cistre. Tu te boutteras au lict en ma place, et tu verras à gaigner tes douze mille escuz. Va lui dire qu'il tire ses grègues de bon

mattin afin que je ne sache tes tromperies, et ung peu avant le jour, je viendrai me mettre à ses costez.

Le paouvre mary greslottoyt et les dents lui claquoyent fort. Aussy la chamberière rattourna devers luy, soubz le prétexte de querir ung linge, et luy dist : — Entrestenez-vous chaud dans vostre dezir. Madame faict ce soir ses grandes cérimonies, et vous serez bien servi. Mais faictes raige sans souffler. Autrement, ie seroys perdue.

Finallement, quand le bon mary fust de tout point gellé, les flambeaux furent estaincts, la meschine cria tout bas dans les rideaulx à la mye du Roy que le seigneur estoyt là ; puis elle se mist au lict, et la belle fille sortit, comme si elle eust esté la chamberière. L'advocat yssit de sa froidde cachette, et se fourra congruement entre les toiles en pourpensant en luy-mesme : — Ah ! que c'est bon ! De faict, la chamberière lui en donna pour plus de cent mille escuz ! Et le bonhomme cogneut bien la différence qui est entre les profusions des maisons royales et la petite deppense des bourgeoises. La meschine, qui rioyt comme une pantoufle, se tira de son roolle à merveille, resguallant le chiquanous de cris passablement gentils, torsions, saults, sursaults convulsifs, comme une carpe sur la paille, et faisant des ha ! ha ! qui la dispensoyent d'aultres parolles. Et tant par elle fust adressé de requestes, et tant furent-elles amplement respondues par l'advocat, qu'il s'endormit comme une poche vuyde ; mais paravant de finer, cet amant, qui vouloyt conserver le soubvenir de cette bonne nuytée d'amour, espila sa femme, à la faveur d'ung soubresault, ie ne sais où, vu que ie n'y estois poinct, et tinst en sa main ce pretieulx gaige de la chaulde vertu de la belle fille.

Vers le mattin, quand le coq chanta, la belle fille se glissa près de son bon mary, et feignist de dormir. Puys la chamberière vint frapper legièrement au front du bienheureux en lui disant à l'aureille : — Il est temps. Pouillez vos chausses et tirez d'icy ! Vecy le jour. Le bonhomme, griefvement marry de lairrer ce sien trésor, voulust voir la source de son bonheur esvanouy.

— Oh ! oh ! fist-il en proccédant au recollement des pièces, j'ay du blond, et vecy qui est noir.

— Qu'avez-vous faict ?... lui dit la meschine, madame verra qu'elle n'a poinct son compte.

— Oui, mays, voyez !...

— Mais, fist-elle d'un air de mespris, ne scavez-vous poinct, vous qui scavez tout, que ce qui est desplanté meurt et se descolore ?

Et, là dessus, elle le getta dehors, en s'esclattant de rire avecque la bonne gouge. Cela fust congneu. Ce paouvre advocat, nommé Féron, en mourut de despit, voyant qu'il estoyt le seul qui n'eust point sa femme, tandis que elle qui, de ce, fust appelée la belle Féronnière, espousa, après avoir lairré le Roy, ung ieune seigneur comte de Buzançois.

Et, sur ses vieux iours, elle racomptoit ce bon tour, et en riant, vu qu'elle n'avoyt jamais pu sentir l'odeur de ce chiquanous.

Cecy nous apprend à ne poinct nous attacher, plus que nous ne debvons, à femmes qui reffuzent de supporter nostre joug.

L'HÉRITIER DU DYABLE[1].

Il y avoyt alors ung bon vieulx chanoine de Nostre-Dame de Paris, lequel demouroit en ung beau logis à luy, proche Saint-Pierre-aux-Bœufs, dans le Parvis. Cettuy chanoine estoyt venu simple prebstre à Paris, nud comme dague, sauf la guaisne. Mais, vu qu'il se trouvoyt estre un bel homme, bien guarny de tout, et complexionné si plantureusement que, par adventure, il pouvoit faire l'ouvraige de plusieurs sans trop s'esbrescher, il s'adonna très-fort à la confession des dames : baillant aux mélancholiques une doulce absolution ; aux maladifves, une drachme de son beaulme ; à touttes, une petite friandise. Il fust si bien cogneu pour sa discrettion, sa bienfaysance et aultres qualitez ecclésiasticques, qu'il eust des practicques à la court. Lors, pour ne poinct resveiller la ialousie de l'officialité, celle des maris et aultres, brief, pour enduire de sainцteté ces bonnes et prouffictables mennées, la mareschalle Desquerdes lui bailla ung os de saint Victor, en vertu duquel os tous les miracles du chanoine se parfaisoient. Et aux curieux, il estoyt respondeu : — Il a ung os qui guarit de toust ! Et, à ce, personne ne trouvoyt rien à redire ; pour ce qu'il n'estoyt poinct séant de soupçonner les relicques. A l'umbre de sa souttane, le bon prebstre eust la meilleure des renommées, celle d'un homme vaillant soubz les armes. Aussy, vescut-il comme ung roy : battant monnoye avecque son goupillon, et transmuant l'eaue benoiste en bon vin. De pluz, il estoyt couchié parmy tous les *et cœtera* des notaires ez testamens, ou dans les caudicilles, que

aulcuns ont escript CODICILLE faulsairement, vu que le mot est issu de *cauda;* comme si disiez la queue des legs. Finablement, le bon frocquard eust esté faict archevesque s'il eust seullement dict par raillerie : — Je voudrois bien mettre une mitre pour couvre-chief, afin d'avoir plus chauld à la teste. Ains, de tous les benefices à lui offerts, il n'esleut qu'un simple canonicat, pour se réserver les bons prouffficts de ses confessades. Mais ung iour, le couraigeux chanoine se trouva foible des reins, vu qu'il avoyt bien soixante et huict ans ; et, de faict, avoyt usé bien des confessionnaulx. Alors, se ramentevant toutes ses bonnes œuvres, il creut pouvoir cesser ses travaulx apostolicques, d'aultant qu'il possédoyt environ cent mille escus, gaignés à la sueur de son corps. Dès ce iour il ne confessa plus que les femmes de hault lignaige, et très-bien. Aussi disoyt-on à la court, que, maugré les efforts des meilleurs ieunes clercs, il n'y avoyt encore que le chanoine de Saint-Pierre-aux-Bœufs pour bien blanchir l'asme d'une femme de condition. Puys, enfin, le chanoine devint, par force de natture, un beau nonagenaire, bien neigeux de la teste ; tremblant des mains, mais quarré comme une tour ; ayant tant craché sans tousser, qu'il toussoyt lors sans pouvoir cracher ; ne se levant plus de sa chaire, luy qui s'estoyt tant levé par humanité ; mais beuvant frays, mangeant rude, ne sonnant mot, et ayant touttes les apparences d'ung vivant chanoine de Nostre-Dame. Vu l'immobilité de ce susdict chanoine ; vu les relations de sa vie mauvaise qui, depuys ung peu de tems, couroyent parmy le menu peuple toujours ignare ; vu sa resclusion muette, sa florissante santé, sa ieune vieillesse, et aultres choses longues à dire, il y avoyt aulcunes gens, lesquels, pour faire du merveilleux et nuyre à nostre saincte religion, s'en alloyent disant que le vray chanoine estoyt piéçà défunct ; et que, depuys plus de cinquante ans, le dyable logeoyt au corps du dict frocquart. De faict, il sembloyt à ses anciennes praticques que le dyable seul avoyt pu, par sa grant chaleur, fournir aux distillations hermétiques qu'elles se ramentevoyent avoir obtenu, à leurs soubhaits, de ce bon confesseur qui touiours avoyt le dyable au corps. Mais comme ce dyable estoyt nottablement cuit et ruyné par elles ; et que, pour une royne de vint ans, il n'auroyt pas bougé, les bons esperitz et ceulx qui ne manquoyent poinct de sens, ou les bourgeois qui arraizonnoyent sur toutes choses, gens qui trouveroyent des poulx sur testes chaulves,

demandoient pourquoy le dyable restoyt soubz forme de chanoine, alloyt à l'ecclise Nostre-Dame, aux heures où vont chanoisnes ; et s'adventuroyt jusqu'à gober les parfums de l'encens, gouster à l'eaue benoyte ; puys, mille aultres choses !...

A ces propos héréticques, les ungs disoyent que le dyable vouloyt sans doubte se convertir ; et les aultres, que il demouroyt en façon de chanoine, pour se mocquer des trois nepveux et hérittiers de ce susdict brave confesseur, et leur faire attendre jusques au jour de leur propre trépas, la succession ample de cet oncle vers lequel ils se desportoyent tous les iours, allant resguarder si le bonhomme avoyt les yeulx ouverts ; et de faict, le trouvoyent touiours l'œil cler, vivant, et aguassant comme œil de basilic. Ce qui les divertissoyt beaucoup, vu qu'ils aymoient très-fort leur oncle, en parolles. A ce subject, une vieille femme racomptait que pour seur, le chanoine estoyt le dyable ; pource que deux de ses neveux, le procureur et le capittaine, conduysant à la nuict leur oncle, sans fallot ni lanterne, au rettourner d'ung soupper chez le pénittencier, l'avoyent faict, par inadvertence, trebuchier dans ung bon tas de pierres amassées pour élever la statue de saint Christophe. D'abord le vieillard avoyt faict feu en tumbant ; puys s'estoyt, aux cris de ses chiers neveux et aux lueurs des flambeaux qu'ils vindrent quérir chez elle, retrouvé debout, droict comme une quille, et gay comme ung esmerillon ; disant que le bon vin du pénittencier lui avoyt donné le couraige de soutenir ce choc, et que ses os estoyent bien durs, et avoyent eu des assaultz pluz ruddes. Les bons nepveux, le cuydant mort, furent bien estonnés, et virent que le tems ne viendroyt pas facilement à bout de casser leur oncle, vu qu'à ce mestier les pierres avoyent tort. Aussy ne l'appeloyent-ils pas leur bon oncle à faulx, veu qu'il estoyt de bonne qualité. Aulcunes meschantes langues disoyent que le chanoine avoyt trouvé tant de ces pierres sur son passaige, qu'il restoyt chez luy, pour n'estre poinct malade de la pierre ; et que la crainte du pire estoyt la cause de sa réclusion.

De tous ces dires et rumeurs, il conste que le vieulx chanoine, dyable ou non, demouroyt en son logys, ne vouloyt poinct trespasser, et avoyt trois hérittiers avec lesquels il vivoyt comme avecque ses sciaticques, maulx de reins et aultres deppendances de la vie humaine. Desdicts trois hérittiers, ung estoyt le pluz maulvais soudard qui fust issu d'un ventre de femme, et il avoyt

dû bien deschirer l'estoffe de sa mère, en cassant sa coquille, veu qu'il estoyt sorti de là avecque des dents et du poil. Aussy mangeoit-il aux deux tems du verbe, le présent et l'advenir : ayant des garses à luy, dont il payoit les escoffions ; tenant de l'oncle pour la durée, la force et le bon usaige de ce qui est souvent de service. Dans les grosses battailles, il taschoit de donner des horions sans en recevoir, ce qui est et sera toujours le seul problesme à résouldre en guerre ; mais il ne s'y espargnoyt jamais ; et, de faict, comme il n'avoyt poinct d'aultre vertu, hormis sa bravoure, il fust capittaine d'une compaignie de grandes lances et fort aymé du duc de Bourgoygne, lequel s'enquéroyt peu de ce que faysoient *aliàs* ses soudards. Cettuy nepveu du dyable avoyt nom le capittaine Cochegrue ; et ses créanciers, les lourdiers, bourgoys ou aultres dont il crevoyt les posches, l'appeloyent le *Mau-cinge*, vu qu'il estoyt malicieulx aultant que fort ; mais il avoyt de plus le dos guasté par l'infirmité naturelle d'une bosse, et ne falloyt poinct faire mine de monter dessus pour voir plus loing, car il vous auroyt navré, sans conteste.

Le second avoyt estudié les coustumes, et, par la faveur de son oncle, estoyt devenu bon proccureur et plaidoyt au palays, où il faisoit les affaires des dames que iadys le chanoine avoyt le mieux confessées. Cettuy-là se nommoyt Pille-grues, pour le railler sur son vray nom qui estoyt Cochegrue, comme celui du capittaine, son frère. Pille-grues avoyt ung chétif corps, sembloyt lascher de l'eaue très-froide, estoyt pasle de visaige, et possédoyt une phyzionomie en manière de bec de fouyne. Ce néanmoins, il valloyt bien ung denier de pluz que ne valloyt le capittaine, et portoyt à son oncle une pinte d'affection ; mais deppuys environ deux ans, son cueur s'estoyt ung peu feslé ; et, goutte à goutte, sa recognoissance avoyt fuy ; de sorte que, de temps à aultre, quand l'aër estoyt humide, il aymoit à mettre ses piés dedans les chausses de son oncle, et à presser par advance le jus de cette tant bonne succession.

Luy et son frère le soudard trouvoyent leur part bien légière, vu que, loyaulment, en droict, en faict, en iustice, en natture et en réalité, besoing estoyt de donner la tierce partie du tout à ung paouvre cousin, filz d'une aultre sœur du chanoine, lequel hérittier, peu aymé du bonhomme, restoyt aux champs où il estoyt bergier près Nanterre. Cettuy gardien de bestes, paysan à l'ordinaire, vint en ville sur l'advis de ses deux cousins, qui le mirent

en la maison de leur oncle, dans l'espoir que tant par ses asneries, lourdderies, tant par son défault d'engin, tant par son maltalent, il seroyt desplaizant au chanoine qui le mettroit à la porte de son testament. Doncques, ce paouvre Chiquon, comme avoit nom le bergier, habitoit, lui seul, avecque son vieil oncle, deppuis ung mois environ ; et, trouvant plus de prouffict ou de divertissement à guarder ung abbé qu'à veiller sur des moutons, se fist le chien du chanoine, son serviteur, son baston de vieillesse, luy disant : — Dieu vous conserve ! quand il pettoyt ; — Dieu vous saulve ! quand il esternuoyt ; et — Dieu vous garde ! quand il rottoyt ; allant voir s'il pleuvoyt, où estoyt la chatte, restant muet, escoutant, parlant, recevant les tousseries du bonhomme par le nez, l'admirant comme le plus beau chanoyne qui fust au munde, le tout de cueur, en bonne franchise, ne saichant poinct qu'il le leschast à la manière des chiennes qui espoussettent leurs petits : et l'oncle, auquel ne falloyt poinct apprendre de quel cousté du pain estoyt la frippe, rebuttoyt ce paouvre Chiquon, le faisoyt virer comme un dez ; toujours appellant Chiquon, et toujours disant à ses aultres nepveux que ce Chiquon l'aydoit à mourir, tant baslourd qu'il estoyt. Là dessus, oyant cela, Chiquon se demenoyt à bien fayre à son oncle, et s'esguisoyt l'entendement à le mieulx servir ; mais comme il avoyt l'arrière-train formulé comme une paire de citrouilles, estoyt large des épaules, gros des membres, peu dégourt, il ressembloit davantaige au sieur Silène qu'à ung légier Zéphirus. Au faict, le paouvre bergier, homme simple, ne pouvoyt se repestrir ; aussy restoyt-il gros et gras, en attendant la succession pour se maigrir.

Ung soir, monsieur le chanoyne discouroyt sur le compte du dyable, et sur les griefves angoisses, supplices, tortures, etc., que Dieu chauffroyt pour les damnés ; et le bon Chiquon, escoutant, d'ouvrir des yeux grands comme la gueule d'un four, à ces devis, sans en rien croire.

— Vère, fist le chanoine, n'es-tu pas chrestien !

— En dà ! ouy, respondit Chiquon.

— Et bien, il y a un paradis pour les bons, ne faut-il poinct un enfer pour les meschans ?

— Ouy, monsieur le chanoine ; mais le dyable n'est poinct utile... Si vous aviez céans un meschant qui vous mettroyt tout c'en dessus dessoubs, ne le boutteriez-vous poinct dehors ?

— Ouy, Chiquon...

— Ho, bien, monsieur mon oncle, Dieu seroyt bien nigaud de laisser dans cettuy munde, qu'il a si curieusement basti, ung abominable dyable espéciallement occupé à lui guaster tout... Foin ! je ne recognoys point de dyable, s'il y a ung bon Dieu... Fiez-vous là dessus. Je voudrois bien voir le dyable !... Ha ! ie n'ay poinct paour de ses griphes...

— Ah ! si j'estoys dans ta fiance, je n'auroys nul soucy de mes jeunes ans où je confessoys bien dix foys par chascun jour...

— Confessez encore, monsieur le chanoine !... ie vous afferme que ce seront mérittes prétieulx là-haut.

— Là, là, est-ce vray ?...

— Ouy, monsieur le chanoine.

— Tu ne trembles poinct, Chiquon, de nier le dyable !...

— Je m'en soucie comme d'une gerbe de feurre !...

— Il t'adviendra du déplaisir de cette doctrine.

— Nullement ! Dieu me défendra bien du dyable, pour ce que je le crois plus docte et moins beste que le font les savans.

Là dessus, les deux aultres nepveux entrèrent, et recognoissant à la voix du chanoine qu'il ne haïssoit poinct trop Chiquon, et que les doléances qu'il faisoit à son endroict estoyent de vrayes cingeries pour desguizer l'affection qu'il lui portoyt, se resguardèrent bien estonnez.

Puis, voïant leur oncle en train de rire, ils lui dirent :

— Si vous veniez à tester, à qui laisseriez-vous la maison ?

— A Chiquon.

— Et les censives de la rue Sainct-Denis ?

— A Chiquon.

— Et le fief de Ville-Parisis ?

— A Chiquon.

— Mais, fist le capittaine de sa grosse voix, tout sera donc à Chiquon ?

— Non, respondit le chanoine en soubriant, pourceque i'auray beau tester en bonne forme, mon hérittaige sera au plus fin de vous trois. Je suis si prest de l'advenir que j'y vois lors clairement vos destins.

Et le ruzé chanoine getta sur Chiquon ung resguard malicieulx comme auroyt peu faire une linotte coëffée à ung mignon pour l'attirer en son clapier. Le feu de cet œil flambant esclaira le

bergier, qui, dès ce moment, eust l'entendement, les aureilles, toust débrouillé, et la cervelle ouverte, comme est une pucelle le lendemain de ses nopces. Le procureur et le capittaine, prenant ces dires pour prophéties d'évangile, tirèrent leurs reverences, et sortirent du logis, tout chiquannés des visées saugrenues du chanoine.

— Que penses-tu de Chiquon ? dit Pille-grues au Mau-cinge.

— Je pense, je pense, fist le soudard en grondant, que ie pense à m'embusquer dans la rue de Jerusalem, pour lui mestre la teste en bas de ses pieds. Il la recollera si bon lui semble.

— Oh ! oh ! fist le procureur, tu as une façon de blessure qui se recongnoistroyt, et l'on diroyt : — C'est Cochegrue. Moy ie songeois à le convier d'ung disner après lequel nous jouerions à nous boutter dans ung sac, à ceste fin de voir, comme chez le roy, à qui marcheroyt mieulx ainsy accoustré. Puys, l'ayant cousu, nous le projetterions dans la Seyne, en le priant de nager...

— Cecy veult être bien meuri, reprist le soudard.

— Oh ! c'est tout meur, fist l'advocat. Le cousin estant au dyable, l'hoirie sera pour lors entre nous deux !...

— Je veulx bien, dist le batailleur. Mais besoing sera d'estre ensemble comme deux jambes d'ung mesme corps ; car si tu es fin comme soye, ie suis fort comme acier ; et les dagues valent bien les lassets !.... Oyez ça ! mon bon frère...

— Ouy !... fist l'advocat, la cause est entendue ; maintenant, sera-ce le fil ou le fer ?...

— Et, ventre de Dieu ! est-ce donc ung roy que nous avons à deffaire ? Pour ung simple lourdault de bergier faut-il tant de parolles !... Allons, vingt mille francs sur l'hoyrie à celuy de nous qui, premier, l'aura descoupé !... Je luy dirai de bon foye : — Ramasse ta teste.

— Et moy : — Nage, mon amy !... s'escria l'advocat en riant comme la fente d'ung pourpoinct.

Puis, ils s'en allèrent soupper, le capittaine chez sa gouge ; et l'advocat, chez la femme d'ung orphèvre de laquelle il estoyt l'amant.

Qui fust esbahy ?... Chiquon ! Le pauvre bergier entendoyt le devis de sa mort, encore que ses deux cousins se pourmenassent dans le parvis, et se parlassent l'ung à l'autre, comme ung chascun parle à l'Église en priant Dieu. Aussy, Chiquon estoyt fort en peine de sçavoir si les parolles montoyent ou si ses aureilles estoyent descendues.

— Entendez-vous ? monsieur le chanoine.

— Oui ! fist-il, i'entends le boys qui sue dans le feu...

— Ho ! ho ! respondit Chiquon, si ie ne croys poinct au dyable, ie crois en sainct Michel, mon ange gardien, et je cours là où il m'appelle.

— Va ! mon enfant ! dist le chanoine ; et prends guarde de te mouiller ou de te fayre trencher la teste ; car je crois entendre ruisseler de l'eaue ; et les truands de la rue ne sont pas toujours les plus dangereux truands...

A ces mots, Chiquon s'estomira bien fort ; et, resguardant le chanoine, lui trouva l'air bien guay, l'œil bien vif, et les pieds bien crochuz ; mais comme il avoyt à mettre ordre au trespas qui le menassoyt, il songea qu'il auroyt toujours le loizir d'admirer le chanoyne ou de lui rogner les ongles, et il dévalla vistement par la ville, comme femme trottant menu, devers son plaizir.

Ses deux cousins, n'ayant nulles présumptions de la science divinatoire dont les bergiers ont maintes bourasques passagières, avoyent souventes foys devisé devant luy de leurs traisnées secrettes, le comptant pour rien.

Or, ung soir, pour divertir le chanoine, Pille-grues lui avoyt raconté comment s'y prenoyt, en amour, la femme de cet orphèvre à la teste duquel il ajustoit très-bien des cornes ciselées, brunies, sculptées, historiées comme salières de prince. La bonne demoyselle estoyt, à l'entendre, ung vray moule à goguettes, hardye à la renconstre ; despeschant une accollade pendant le temps que son mary montoyt les degrez, sans s'esbahir de rien ; dévorant la denrée comme si elle goboyt une fraize ; ne songeant qu'à hutiner ; touiours vétillant, frétillant ; gaye comme une honneste femme à qui rien ne fault ; contentant son bon mary qui la chérissoyt aussy fort qu'il pouvoit aymer son gosier ; et fine comme ung parfum ; et tant, que, depuis cinq ans, elle affustoyt si bien le train de son mesnaige, et le train de ses amours, qu'elle avoyt renom de preude femme, la confiance de son mary, les clefs du logis, la bourse, et tout.

— Et quand donc iouez-vous de la flute douce ? demanda le chanoine.

— Tous les soirs !... Et bien souvent, ie couche avec elle.

— Et comment ? fist le chanoine estonné.

— Vécy comme. Il y a dans ung réduict voisin ung grand bahust où ie me loge. Quand son bon mary rentre de chez son

compère le drapier, où il va soupper tous les soirs pourcequ'il en faict souvent la besogne prez de la drapière, ma maytresse objecte ung peu de maladie, le laisse couchier seul, et s'en vient faire panser son mal dans la chambre au bahust. Le lendemain, quand mon orphèvre est à sa forge, ie devalle ; et comme la mayson a une issue sur le pont et l'autre en la rue, ie suis touiours venu par l'huis où le mary n'est pas, soubz prétexte de luy parler de ses proccès que i'entretiens tous en ioie et en santé, ne les lairrant poinct finer. C'est ung cocuaige à rentes, vu que les menuz frays et loyaulx cousts des proccedures lui dépensent autant que chevaulx en l'escurie. Il m'ayme beaucoup comme tout bon cocqu doit aymer celuy qui l'ayde à bescher, arrouzer, cultiver, labourer le iardin natturel de Vénus, et il ne faict rien sans moy.

Or ces praticques revinrent en mémoire du bergier, qui fust illuminé par une lueur issue de son dangier, et conseillé par l'intelligence des mesures conservatoires dont chaque animal possède une dose suffisante pour aller jusqu'au bout de son peloton de vie. Aussy, Chiquon gaigna de pied chauld la rue de la Calandre, où debvoyt estre l'orphèvre en train de soupper avecque sa commère ; et, après avoir cogné à l'huis, respondeu à l'interrogatoire à travers la petite grille, et s'estre dict messaiger de secretz d'estat, il fust admiz au logis du drapier. Or, venant droict au faict, il fist lever de table le ioyeulx orphèvre, le destourna dans un coing de la salle ; et, là, luy dict : — Si ung de vos voisins vous plantoyt ung taillis sur le front, et qu'il vous fust livré pieds et poings liés, ne le boutteriez-vous poinct dans l'eaue ?

— Très-bien, fist l'orphèvre ; mais si vous vous gaussez de moy, ie vous cogneray dur...

— Là, là, reprist Chiquon, ie suis de vos amys ; et viens vous advertir que, aultant de foys vous avez préconisé la drappière de céans, autant l'a esté vostre bonne femme par l'advocat Pillegrues ; et, si vous voulez revenir à vostre forge, vous y trouverez bon feu. A vostre venue, celuy qui ballaye gentiment ce que vous sçavez pour le tenir propre se bouttera dedans le grand bahust aux hardes. Or, faictes estat que je vous achepte ledict bahust ; que ie seray sur le pont avecque ung charreton, à vostre commandement.

Ledict orphèvre print son manteau, son bonnet, faulsa compaignie à son compère, sans dire ung mot, et courut à son trou comme

un rat empoisonné. Il arrive et frappe ; on ouvre, il entre ; monte les desgrez en haste, trouve deux couverts ; entend fermer le bahust, voit sa femme revenant de la chambre aux amours ; et, lors, il luy dit : — Ma mye, vécy deux couverts.

— Hé bien, mon mignon, ne sommes-nous pas deux ?...

— Non, fit-il, nous sommes trois.

— Votre compère vient ? fit-elle en resguardant aussitost par les desgrés avecque une parfaicte innocence.

— Non, je parle du compère qui est dans le bahut.

— Quel bahut ? fit-elle. Estes-vous en vostre bon sens ? Où voyez-vous ung bahust ? Met-on des compères dans les bahuts ? Suis-je femme à loger des bahuts pleins de compères ? Depuis quand les compères logent-ils dans des bahusts ? Rentrez-vous fol, pour mesler vos compères et vos bahuts ? Je ne vous congnois de compère que maistre Corneille le drappier, et de bahust que celuy où sont nos hardes ?

— Oh ! fist l'orphèvre. Ma bonne femme, il y a ung maulvais garçon qui est venu m'advertir que tu te laissais chevaulcher par nostre advocat, et qu'il estoyt dans ton bahut !

— Moy, fit-elle, ie ne sçauroys sentir ces chiquaniers, ils besognent tout de travers...

— Là, là, ma mye, reprist l'orphèvre, ie te cognois pour une bonne femme, et ne veulx poinct avoir de castille avecque toy pour ung meschant bahust. Le donneur d'advis est un layettier auquel je vais vendre ce maudit bahust que ie ne veulx pluz jamais voir céans ; et, pour celuy-là, il m'en vendra deux iolys petits, où il n'y aura pas tant seullement la place d'ung enfant : par ainsy, les meschanceteries et hableries des envieulx de ta vertu seront estainctes, faulte d'aliment.

— Vous me faictes bien plaisir, dict-elle, ie ne tiens poinct à mon bahust, et, par adventure, il n'y ha rien dedans. Nostre linge est à la buanderie. Il sera facile d'emporter dès demain mattin ce bahut de meschief. Voulez-vous soupper ?

— Nenny, dit-il, je soupperai de meilleur appetist sans ce bahust.

— Je vois, dit-elle, que le bahust sortira plus facilement d'icy que de vostre teste.

— Holà, hé !... cria l'orphèvre à ses forgerons et apprentifs. Descendez.

En ung clin d'œil, ses gens furent en pied. Puys, lui, le maistre, leur ayant commandé brièvement la manutention dudict bahust, le meuble aux amours fust soudainement transfreté par la salle ; mais en passant, l'advocat, se trouvant les pieds en l'air, ce dont il n'avait coustume, trebuchia ung petist.

— Allez, dist la femme, allez, c'est le montant qui bouge.

— Non, ma mye, c'est la cheville.

Et, sans aultre conteste, le bahust glissa très-gentiment le long des desgrés.

— Holà, le charreton, fist l'orphèvre.

Et Chiquon de venir en sifflant ses mules, et bons apprentifs de boutter le bahust processif dessus charrette.

— Hé, hé ! fist l'advocat.

— Maistre, le bahust parle, dist ung apprentif.

— En quelle langue ? fist l'orphèvre en luy donnant un bon coup de pied entre deux gentillesses qui heureusement n'estoyent point de verre. L'apprentif alla cheoir sur ung desgré, de sorte qu'il discontinua ses estudes en langue de bahust. Le bergier, accompaigné du bon orphèvre, emmena tout le bagaige au bord de l'eaue, sans escoutter la haulte éloquence du boys parlant ; et, luy ayant adjouté quelques pierres, l'orphèvre le getta en la Seyne.

— *Nage, mon amy !* cria le bergier d'une voix suffisamment raillarde, au moment où le bahust s'humecta en faisant ung beau petist plongeon de canard. Puys, Chiquon continua d'aller par le quay jusques en la rue du port Saint-Landry, près le cloistre Nostre-Dame. Là, il advisa ung logis, recogneut la porte, et y frappa rudement.

— Ouvrez, dit-il, ouvrez de par le Roy.

Oyant cela, ung vieil homme, qui n'estoyt aultre que le fameulx lombard Versoris, accourust à l'huis.

— Qu'est cecy ? fist-il.

— Je suis envoyé par le prevost pour vous prévenir de faire bonne guette ceste nuict, respondit Chiquon, comme de son cousté il mettra sur pied ses archers. Le bossu qui vous a volé est de rettour. Demourez ferme soubs les armes, car il pourroyt bien vous délivrer du restant...

Ayant dict, le bon bergier lascha pied, et courut en la rue des Marmouzets, à la maison où le capittaine Cochegrue estoyt à bancqueter avec la Pasquerette, la plus iolye des villottières, et

la plus mignonne en perversitez qui fust alors au dire de toutes les filles de ioye. Le resguard d'icelle estoyt vif, perçant comme ung coup de poignard. Son allure estoyt si chatouilleuse à la veue, qu'elle eust mis le paradis en rut. Enfin, elle estoyt hardie comme une femme qui n'a pluz d'aultre vertu que l'insollence. Le paouvre Chiquon estoyt bien empesché, en allant au quartier des Marmouzets. Il avoit grand paour de ne poinct descouvrir le logis de la Pasquerette, ou de trouver les deux pigeons couchiez ; mais ung bon ange accommodoyt espéciallement les choses à sa guyse. Vécy comme. En entrant dans la rue des Marmouzets, il vid force lumières aux croizées, testes coiffées de nuict dehors, et bonnes gouges, villottières, femmes de mesnaige, marys, demoiselles, ung chascun fraischement levé, se resguardant comme si l'on mennoyt pendre ung voleur aux flambeaux.

— Et qu'y a-t-il ? fist le bergier à ung bourgoys, lequel en grant haste estoyt sur sa porte avec une pertuysane en la main.

— Oh ! ce n'est rien, respondit le bon homme. Nous cuydions que les Armignacs dévalloyent par la ville ; mais c'est le Mau-cinge qui bat la Pasquerette.

— Où est-ce ? demanda le bergier.

— Là-bas. A ceste belle maison dont les pilliers ont en hault des gueules de beaulx crapaudz volans bien mignonnement engravées. Entendez-vous les valets et les chamberières ?

Et, de faict, ce n'estoyent que cris : — Au meurtre ! au secours ! Holà ! Venez ! Puys, dans la maison, pleuvoyent les coups ; et le Mau-cinge disoyt de sa grosse voix : — A mort, la garse ! Tu chantes, ribaulde ! Ah ! tu veux des escuz ! en voylà ! Et la Pasquerette gémissoyt : — Hein ! hein ! ie meurs ! à moi ! Hein ! hein ! Lors ung grand coup de fer, puis la lourde chute du légier corps de la jolye fille sonnèrent, et furent suyvies d'ung grand silence ; après quoy, les lumières s'esteignirent : serviteurs, chamberières, convives et aultres rentrèrent ; et le bergier, qui estoyt advenu à temps, monta les desgrez de compaignie avecque eulx. Mais en voyant dedans la salle haulte les flascons cassez, les tappisseries coupées, la nappe à terre avec les platz, ung chascun demoura coy. Le bergier, hardi comme ung homme adonné à ung seul vouloir, ouvrit l'huys de la belle chambre où couchioit la Pasquerette ; et la trouva toute deffaite, les cheveulx espars, la gorge de travers, gisant sur son tappis ensanglanté ; puys, le Mau-cinge,

esbahi, qui avoyt le verbe bien bas, ne saichant plus sur quelle notte chanter le reste de son antienne.

— Allons, ma petite Pasquerette, ne fays poinct la morte ? Viens çà, que ie te raccommode ? Ah ! sournoyse, défunte ou vivante, tu es si iolye dans le sang, que ie vais t'accoller !

Ayant dict, le ruzé soudard la print et la getta sur le lict ; mais elle y tumba tout d'une pièce et roide comme le corps d'ung pendu. Ce que voyant, le compagnon creut qu'il debvoyt tirer sa bosse du jeu ; cependant, le malicieulx, avant de lever le pied, dist : — Paouvre Pasquerette ! Comment ai-je pu meurtrir une si bonne fille que j'aimois tant ! Mais oui, ie l'aye tuée, et la chose est claire ; car, de son vivant, iamais son ioly tettin ne se fust laissé cheoir comme il est ! Vrai Dieu ! l'on diroyt ung escu au fond d'ung bissac.

Sur ce, la Pasquerette ouvrit l'œil et inclina legièrement la teste pour voir à sa chair, qui estoyt blanche et ferme ; lors, elle revint à la vie par un grand soufflet qu'elle bailla sur la ioue du capitaine.

— Voylà pour médire des morts, fit-elle en soubriant.

— Et pourquoy donc vous tuoyt-il, ma cousine ? demanda le bergier.

— Pourquoi ? demain les sergens viennent tout saisir léans, et luy qui n'a pas pluz de monnoye que de vertuz, me reprouchoyt de vouloir faire plaizir à ung ioly seigneur, lequel me doibt saulver de la main de iustice.

— Pasquerette, ie te rompray les os !

— Là, là, dit Chiquon, que pour lors le Mau-cinge recogneust, n'est-ce que cela ? Oh bien ! mon bon amy, ie vous apporte de nottables sommes !

— Et d'où ? demanda le capittaine esbahi.

— Venez icy, que ie vous parle en l'aureille. Si quelques trente mille escuz se pourmenoyent nuittamment à l'umbre d'ung poirier, ne vous baisseriez-vous poinct pour les serrer, affin qu'ils ne se guastassent pas.

— Chiquon, ie te tue comme ung chien si tu te railles de moy ; ou ie te bayse là où tu voudras si tu me metz en face de trente mille escuz, quand mesme besoing seroyt de tuer trois bourgeoys au coin d'un quay.

— Vous ne tuerez seulement pas ung bonnet. Vécy le faict.

I'ai pour amye, en toute loyauté, la servante du lombard, qui est en la Citté proche le logis de nostre bon oncle. Or, ie viens de scavoir, de science certaine que ce chier homme est parti ce mattin aux champs, après avoir enfouy soubz ung poirier de son iardin ung bon boisseau d'or, cuydant n'estre veu que des anges. Mays la fille, qui avoyt, par adventure, ung grand mal de dentz et prenoit l'aër à sa luccarne, a espié le vieulx torçonnier sans le vouloir, et a jazé avecque moi par mignardize. Si vous voulez iurer de me faire bonne part, ie vous presteray mes espaules à ceste fin de grimper en la creste du mur ; et, de là, vous getterez sur le poirier qui est jouxtant le mur. Hein ! direz-vous que ie suys ung balourd, ung bestial ?

— Nenny, tu es ung bien loïal cousin, ung honneste homme ; et, si tu as iamais à mettre ung ennemi à l'umbre, ie suys là, prest à tuer mesme ung de mes amys pour toy. Ie suys non plus ton couzin, ains ton frère. — Holà ! ma mie, cria le Mau-cinge à la Pasquerette, redresse les tables ; essuye ton sang, il m'appartient, ie te le paie et t'en bailleray du mien, cent foys autant que ie t'en ay prins. Fays tirer du meilleur ; raffermis nos oyseaulx effarouchiés ; rajuste tes juppes ; ris, je le veulx ; voys aux ragousts et reprenons nos prières du soir où nous les avons laissées ; demain, ie te fays plus brave que la royne. Vécy mon cousin que ie veulx resgualer, quand pour ce, besoing seroyt de getter la maison par les fenestres ; nous retrouverons tout demain dedans les caves. Sus ! sus ! Aux jambons !

Lors, et en moins de tems qu'ung prebstre n'en met à dire son *Dominus vobiscum*, tout le pigeonnier passa des larmes au rire, comme il avoyt passé du rire aux larmes. Il n'y ha que dans ces maisons emputtannées où se fasse ainsy l'amour à coups de dague, et où s'esmeuvent des tempestes joyeulzes entre quatre murs ; mais ce sont choses que n'entendent poinct les dames à haults collets. Ledict capittaine Cochegrue fust guay comme ung cent d'escholiers au desjucher de la classe ; et fist bien boyre son bon cousin, lequel avaloyt toust rusticquement, et trancha de l'homme yvre, en débagoulant mille sornettes : comme quoy, demain, il achepteroyt Paris ; presteroyt cent mille escuz au roy ; pourroyt fianter dans l'or ; enfin, dist tant de bourddes que le capittaine, redoubtant quelques fascheux advœux, et l'estimant bien desfoncé de cervelle, l'emmena dehors, en bonne intenction

lors du partaige, d'entamer Chiquon, pour voir s'il n'avoyt poinct une éponge dans l'estomach, pour ce qu'il venoyt de humer ung grandissime quartaud de bon vin de Suresne. Ils allèrent devizant de mille choses théologiques qui s'embrouilloyent très-fort, et finèrent par se couler d'un pied muet, jus au mur du iardin où estoyent les escuz du lombard. Ledict Cochegrue, se faisant ung plancher des larges espaules de Chiquon, saulta sur le poirier en homme expert ez assaults des villes ; mais Versoris, qui le guettoyt, lui fist une entaille à la nuque et la réitéra si durement, que, en trois coups, le chief dudict Cochegrue tumba ; non sans qu'il eust entendu la voix claire du bergier qui luy crioyt : — *Ramasse ta teste, mon ami !*

Là dessus, le généreux Chiquon, en qui la vertu recepvoit sa récompense, cuyda qu'il seroyt saige de rettourner au logis du bon chanoine, dont l'héritage estoyt, par la grâce de Dieu, méthodicquement simplifié. Doncques, il gaigna la rue Sainct-Pierre-aux-Bœufs à grand renfort de pieds ; et, bientost, dormist comme ung nouveau-né, ne saichant pluz ce que vouloyt dire le mot cousin-germain. Or, le lendemain, il se leva, suyvant la coustume des bergiers, avecque le soleil, et vint en la chambre de son oncle pour s'enquérir s'il crachoyt blanc, s'il toussoyt, s'il avoyt eu bon sommeil ; mais la vieille meschinarde lui dist que le chanoine, entendant sonner les mattines de sainct Maurice, premier pattron de Nostre-Dame, avoyt esté, par révérence, en la cathédrale, où tout le chapitre debvoit desjeuner chez l'évesque de Paris. Sur ce, Chiquon respondit : — Monsieur le chanoyne est-il hors de sens d'aller se rafreischir ainsy ; gaigner des rheumes, amasser froid aux piedz ; veut-il crever ? ie vais luy allumer ung grand feu pour le resconforter à son rettour.

Et le bon bergier saillit en la salle où se tenoyt voulentiers le chanoine ; mais, à son grand esmoy, le vid siz en sa chaire.

— Ha ! ha ! que dist-elle, ceste folle de Buyrette ? ie vous scavoys bien trop advizé pour estre à ceste heure juchié en vostre stalle du chœur.

Le chanoine ne sonna mot. Le bergier, qui estoyt, comme tous les contemplateurs, homme de sens caché, n'ignoroyt poinct que parfoys les vieillards ont de saiges lubies, conversent avecque les essences des choses occultes, et achevent de marmotter, en dedans d'eulx, des discours aultres que ceux dont s'agit ; en sorte que,

par reverence et en grant respect des méditations absconses du chanoine, il alla se seoir à distance et attendist la fin de ces songeries, en vérifiant, sans mot dire, la longueur des ongles du bonhomme, lesquels faisoyent mine de trouer les souliers. Puys, considérant attentivement les piedz de son chier oncle, il fust esbahi de voir la chair de ses jambes si cramoizie qu'elle rougissoit les chausses et sembloyt tout en feu, à travers les mailles.

— Il est donc mort, pensoyt Chiquon.

En ce moment, l'huis de la salle s'ouvrit, et il vid encore le chanoine, qui, le nez gellé, revenoyt de l'office.

— Ho ! ho ! fist Chiquon, mon oncle, estes-vous hors de sens ? faictes donc attention que vous ne devez pas être à la porte, pourceque vous estes déjà siz en votre chaire au coing du feu ; et qu'il ne peut pas y avoir deux chanoines comme vous au munde !

— Ah ! Chiquon, il y a eu ung tems où i'auroys bien voulu estre en deux endroits à la foys ; mais cela n'est poinct du faict de l'homme ; il seroyt trop heureux ! As-tu la berlue ? je suis seul icy !

Lors Chiquon, destournant la teste vers la chaire, la trouva vuyde ; et, bien surprins, comme debvez le croyre, il s'en approcha, et recogneust sur le carreau ung petist tas de cendres d'où fumoyt une senteur de soulphre.

— Ha ! fist-il tout espanté, je recognois que le dyable s'est conduit à mon esguard en guallant homme ; ie prieray Dieu pour luy.

Et, là dessus, il racompta naïfvement au chanoine comment le dyable s'estoyt dibverti à fayre de la Providence, et l'avoyt aydé à se débarrasser loyalement de ses maulvais cousins ; ce que le bon chanoine admira fort et conceupt très-bien, vu qu'il avoyt beaucoup de bon sens encore, et souventes foys avoyt observé des choses qui estoyent à l'advantaige du dyable. Aussy, ce vieulx bonhomme de prebstre disoyt-il qu'il se renconstroyt touiours aultant de bien dans le mal, que de mal dans le bien ; et, partant, qu'il falloyt estre assez nonchalant de l'aultre vie : ce qui estoyt une griefve hérezie, dont maint concille a faict iustice.

Voylà comment les Chiquons devinrent riches, et purent, dans ces tems-cy, par la fortune de leur ayeul, ayder à bastir le pont Sainct-Michel, où le dyable faict très-bonne figure sous l'ange, en mémoire de ceste adventure consignée ez histoires véridicques.

LES JOYEULSETEZ DU ROY

LOYS LE UNZIESME[1].

Le Roy Loys le unziesme estoyt ung bon compaignon aymant beaucoup à iocqueter ; et, hormis les interests de son estat de Roy et ceulx de la relligion, il bancquetoyt très-fort, et donnoyt aussi bien la chasse aux linottes coëffées qu'aux connils et hault gibier roïal. Aussy les grimaulds qui en ont faict ung sournois monstrent bien qu'ils ne l'ont pas cogneu, vu qu'il estoyt bon ami, bon bricolleur, et rieur comme pas ung.

C'est lui qui disoyt, quand il estoyt dans ses bonnes, que quatre choses sont excellentes et opportunes en la vie, à sçavoir : fianter chaud, boire frais, arresser dur et avaller mou. Aulcuns l'ont vittuperé d'avoir margaudé des bourbeteuses. Ce cy est une insigne bourdde, vu que ses filles d'amour, dont une fust légitimée, estoyent toutes issues de grandes maisons, et firent des establissemens nottables. Il ne donnoyt point dans les cannetilles et profusions ; mettoyt la main sur le solidde ; et de ce que aulcuns mangeurs de peuple n'ont poinct trouvé de miettes chez luy, tous l'ont honny. Mais les vrays collecteurs de véritez savent que ledict Roy estoyt un bon petist homme en son pryvé, mesme très-aimable ; et, avant de faire coupper la teste à ses amîz ou de les punir, ce dont il n'avoyt espargne, besoing estoyt qu'ils l'eussent truphé beaucoup ; toujours sa vengeance fut iustice. Je n'ay veu que dans nostre ami Verville que ce digne souverain se soit trompé ; mais une fois n'est pas coustume ; et, encores, y ha-t-il plus de la faulte à Tristan, son compère, qu'à luy, Roy.

Voicy le faict, tel que le relatte ledict Verville, et je soupçonne qu'il a voulu rire. Je le rapporte pour ce que aulcuns ne cognoissent pas l'œuvre exquise de mon parfaict compatriote. J'abrège, et n'en donne que la substance, les détails estant plus amples, comme les savans n'en ignorent.

« Louis XI avoyt donné l'abbaye de Turpenay (dont est ques-
» tion dans *Impéria*) à ung gentilhomme qui, jouissant du revenu,
» se faisoyt nommer monsieur de Turpenay. Il advint que le roi
» étant au Plessis-les-Tours, le vrai abbé, qui estoit moine, vint
» se présenter au Roi et lui fit sa requeste, lui remonstrant que
» canoniquement et monastiquement il étoit pourveu de l'abbaye,
» et que le gentilhomme usurpateur lui faisoyt tort contre toute
» raison ; et, partant, qu'il invoquoit Sa Majesté pour lui estre
» faict droit. En secouant sa perruque, le Roi lui promit de le
» rendre content. Ce moine, importun comme tous animaux
» portant cucule, venoit souvent aux issues du repas du Roi,
» lequel, ennuyé de l'eau bénite du couvent, appella son compère
» Tristan et lui dit : — Compère, il y a ici un Turpenay qui me
» fasche, ostez-le moi du monde. Tristan, prenant un froc pour
» un moine ou un moine pour un froc, vint à ce gentilhomme,
» que toute la cour nommoit monsieur de Turpenay ; et, l'ayant
» accosté, fist tant qu'il le détourna ; puis, le tenant, lui fit
» comprendre que le Roi vouloyt qu'il mourust. Il voulut résister
» en suppliant et supplier en résistant ; mais il n'y eut aucun
» moyen d'être ouï. Il fut délicatement étranglé entre la tête et
» les épaules, si qu'il expira ; et, trois heures après, le compère
» dit au Roi qu'il estoit distillé. Il avint cinq jours après, qui est
» le terme auquel les ames reviennent, que le moine vint en la
» salle où estoyt le Roi, lequel le voyant demeura fort étonné.
» Tristan étoit présent. Le Roi l'appelle et lui souffle en l'aureille :
» — Vous n'avez pas faict ce que je vous ai dit ?

» — Ne vous en déplaise, sire, je l'ai fait. Turpenay est mort.
» — Hé, j'entendois de ce moine. — J'ai entendu du gentil-
» homme !... — Quoi, c'est donc fait ? — Oui, sire. — Or, bien !
» Se tournant vers le moine : — Venez ici, moine ? Le moine
» s'approche. Le Roi lui dit : — Mettez-vous à genoilz. Le
» pauvre moine avoit paour. Mais le Roi lui dist : — Remerciez
» Dieu, qui n'a pas voulu que vous fussiez tué comme je
» l'avois commandé. Celui qui prenoit votre bien l'a été. Dieu

» vous a fait justice ! Allez, priez Dieu pour moi et ne bougez
» de votre couvent. »

Cecy prouve la bonté de Louis unze. Il auroyt pu très-bien faire pendre ce moine, cause de l'erreur ; car, pour ledict gentilhomme, il estoyt mort au service du Roy.

Dans les premiers tems de son séjour au Plessis-les-Tours, ledict Loys ne voulant faire ses buvettes et se donner ses bonnes ratelées en son chasteau, par révérence de sa majesté, finesse de Roy que ses successeurs n'ont poinct eue, s'enamoura d'une dame nommée Nicole Beaupertuys, laquelle estoyt, pour vray dire, une bourgeoise de la ville, dont il envoya le mari dans le Ponent, et mist ladicte Nicole en ung logis proche le Chardonneret, en l'endroict où est la rue Quincangrogne, pourceque c'estoyt ung lieu désert, loing des habitations. Le mari et la femme estoyent ainsy à sa dévotion, et il eust de la Beaupertuys une fille qui mourust religieuse. Ceste Nicole avoyt le bec affilé comme ung papegay, se trouvoyt de belle corpulence, garnie de deux grands, beaulx et amples coussins de natture, fermes au déduict, blancs comme les ailes d'ung ange ; et cogneue, du reste, pour estre fertile en façons péripathétiques qui faisoyent que iamais avecque elle mesme chose se renconstroit en amour, tant elle avoyt estudié les belles résolutions de la science, manières d'accommoder les olives de Poissy, courroyeries des nerfs, et doctrines absconses du breviaire ; ce que aymoit fort le Roy. Elle estoyt gaye comme ung pinson, toujours chantoyt, rioyt, et iamais ne chagrinoyt personne, ce qui est le propre des femmes de cette nature ouverte et franche, lesquelles ont touiours une occupassion : equivoquez ?... Le Roy s'en alloyt souvent avecque de bons compaignons, ses amis, en ladicte maison ; et, pour ne point estre veu, s'y rendoyt à la nuict, sans suytte. Mais comme il estoyt deffiant et craignoyt des embusches, il donnoyt à Nicole tous les chiens de son chenil qui estoyent les plus hargneux, et gens à manger ung homme sans crier gare, lesquels chiens royaux ne cognoissoyent que Nicole et le Roy. Quand le sire venoyt, Nicole les laschoit dans le jardin ; et la porte dudict logis estant suffisamment ferrée, bien close, le Roy en gardoyt les clefs ; et, en toute sécurité, s'adonnoyt avecque les siens aux plaisirs de mille sortes, ne redoubtant nulle trahison, rigolant à l'envi, se faisant des niches, et montant de bonnes parties. En ces nuicts là, le compère Tristan veilloyt sur la campaigne, et ung qui se seroyt

pourmené sur le mail du Chardonneret auroyt esté ung peu promptement miz en estat de donner aux passans sa bénédiction avecque les piedz, à moins qu'il n'eust la passe du Roy ; vu que souvent Loys unze envoïoyt quérir des garses pour ses amis ou des gens pour soy divertir, par des subtilitez dues à Nicole, ou aux convives. Ceulx de Tours estoyent là pour les menuz plaisirs du Roy, qui leur recommandoyt légièrement le silence, aussy ne ha-t-on sceu ces passe-temps que luy mort. La farce de *Baise mon cul* fust, dict-on, inventée par ledict sire. Je la rapporte, bien que ce ne soyt le sujet de ce conte, pourceque elle faict voir le naturel comique et facétieux du bonhomme Roy. Il y avoyt à Tours trois gens avaricieulx nottés. Le premier estoyt maistre Cornelius, qui est suffisamment cogneu. Le second s'appeloyt Peccard, et vendoyt des doreloteries, dominoteries et joyaulx d'église. Le troisième avoyt nom Marchandeau, et estoyt un vigneron très-riche. Ces deux tourangeaulx ont faict souche d'honnestes gens, nonobstant leurs ladreries. Ung soir, que le Roy se trouvoyt chez la Beaupertuys en belle humeur, ayant beu du meilleur, dict des drosleries et faict avant les vespres sa prière à l'oratoire de Madame, il dict à Ledaim son compère, au cardinal la Balue et au vieulx Dunois qui roussinoyt encore : — Fault rire, mes amis !... Et ie croys que ce seroyt bonne comedie à voir que avare devant sac d'or sans pouvoir y toucher... Holà. Oyant ce, ung sien valet comparut. — Allez, dist-il, quérir mon thrésorier, et qu'il apporte céans six mille escuz d'or, et tost. Puis vous irez aprehender au corps, d'abord mon compère Cornelius, le dorelotier de la rue du Cygne, puis le vieulx Marchandeau, en les amenant icy, de par le Roy. Puis, se remirent à boyre et à judicieusement grabeler de ce que valloyt mieulx d'une femme faisanddée ou d'une qui se savonne glorieusement ; d'une qui est maigre ou d'une qui est en bon poinct ; et, comme ce estoyt là la fleur des savans, ils dirent que la meilleure estoyt celle qu'on avoyt à soy, comme ung plat de moules, toute chaulde, au moment précis où Dieu envoyoit une bonne pensée à icelle communiquer.

Le cardinal demanda qui estoyt le plus pretieulx pour une dame : ou le premier ou le dernier bayser. A quoi la Beaupertuys respondit que c'estoyt le dernier ; vu que elle sçavoyt ce qu'elle perdoyt, et, au premier, ne sçavoyt jamais ce qu'elle gagnoyt. Sur ces dires et d'aultres qui ont été adhirés par grand malheur,

vindrent les six mille escuz d'or, lesquels valloient bien trois cent mille francs d'aujourd'hui, tant nous allons diminuant en toute chose. Le Roy commanda que les escuz fussent miz sur une table et bien esclairés ; aussy brillèrent-ils comme les yeulx des convives qui s'allumèrent involontairement ; ce dont ils rirent à contre-cueur. Ils n'attendirent pas long-tems les trois avares, que le valet amena blesmes et pantois, horsmis Cornelius qui cognoissoit les phantaisies du Roy.

— Ores çà, mes amys, leur dict Loys, resguardez les escuz qui sont dessus cette table.

Et les trois bourgeois les grignotèrent de l'œil ; comptez en dà que le diamant de la Beaupertuys reluysoit moins que leurs petits yeulx vérons.

— Ceci est à vous, ajouta le Roy.

Sur ce, ils ne mirèrent plus les escuz, mais commencèrent à se toiser entre eulx, et les convives cogneurent bien que les vieulx singes sont plus experts en grimaces que tous aultres, pource que les phyzionomies devinrent passablement curieuses, comme celles des chats beuvant du laict ou de filles chatouillées de mariage.

— Dà ! fist le Roy, ce sera toust à celui de vous qui dira trois foys aux deux aultres : — « Baise mon cul ! » en boutant la main dans l'or ; mais s'il n'est pas sérieulx comme une mousche qui ha violé sa voisine, et s'il vient à soubrire en disant cette gogue, il payera dix escuz à madame. Néanmoins, il pourra recommencer troys foys.

— Ce sera tost gaigné ! fist Cornelius, lequel en sa qualité de Hollandais avoyt la bouche aussy souvent close et sérieulse que le cas de madame estoyt souvent ouvert et riant. Aussy, mist-il bravement la main sur les escuz pour voir s'ils estoyent de bonne forge, et les empoigna gravement ; mais, comme il resguardoyt les aultres pour leur dire civilement : « Baisez mon cul !.. » les deux avares, redoubtant sa gravité hollandaise, lui respundirent : — A vos soubhaits ! comme s'il avoit housternué.

Ce qui fist rire tous les convives et Cornelius luy-mesme. Lorsque le vigneron voulut prendre les escuz, il sentit telles démangeaisons dans ses badigoinces que son vieulx visage d'écumoire laissa passer le rire par toutes les crevasses, si bien que vous eussiez dit une fumée sortant par les rides d'une cheminée,

et ne put rien dire. Lors, ce fust le tour du dorelotier, lequel estoyt ung petit bout d'homme goguenard et qui avoyt les lèvres serrées comme le cou d'un pendu. Il se saisit d'une poignée d'escuz, resguarda les aultres, voire le Roy, et dist avecque un air raillard : — Baisez mon cul !

— Est-il breneux ? demanda le vigneron.

— Il vous sera loysible de le voir, respondit gravement le dorelotier.

Là dessus, le Roy eut paour pour ses escuz, vu que ledict Peccart recommença sans rire ; et pour la troisième foys alloyt dire le mot sacramentel, lorsque la Beaupertuys lui fist ung signe de consentement, ce qui lui fist perdre contenance, et sa bouche se fendist en esclatz comme ung vray puccelaige.

— Comment as-tu faict, demanda Dunoys, pour tenir ta face grave devant six mille escuz ?

— Oh ! monseigneur, i'ai pensé en premier à ung de mes proccès qui se juge demain ; et, en second, à ma femme, qui est une brosse bien chagrinante.

L'envie de gaigner cette nottable somme les fist essayer encore, et le Roy s'amusa pendant environ une heure des chiabrenas de ces figures, des préparations, mines, grimaces, et aultres patenostres de cinge qu'ils firent ; mais ils se frottoient le ventre d'un panier ; et, pour gens qui aimoyent mieux la manche que le bras, ce fust une douleur bien cramoisie que d'avoir à compter chascun cent escuz à madame.

Quand ils furent partis, Nicole dist bravement au Roy : — Sire, voulez-vous que j'essaye, moi ?

— Pasques Dieu, respartist Louis unze, non ! Je vous le baiseray bien pour moins d'argent.

C'estoyt d'ung homme mesnagier, comme, de faict, il fut toujours.

Ung soir, le gros cardinal la Balue pourchassa guallamment de parolles et de geste, ung peu plus que les canons ne le permettoient, cette Beaupertuys, qui, heureusement pour elle, estoyt une fine commère à laquelle ne falloyt pas demander combien il y avoyt de poincts à la chemise de sa mère.

— Vère, dict-elle, monsieur le cardinal, la chose que aime le Roy n'en est poinct à recevoir les sainctes huyles.

Puis, vint Olivier le Daim, auquel elle ne voulut entendre

non pluz ; et aux sornettes de qui elle dist qu'elle demanderoyt au Roy s'il lui plaisoit qu'elle se fist la barbe.

Or, comme le dict barbier ne la supplia poinct de lui garder le secret sur ses poursuittes, elle se doubta que ces mennées estoyent des ruzes praticquées par le Roy, dont le soubpçon avoyt peut-estre esté resveiglé par ses amis. Doncques, ne pouvant se venger de Louis unze, elle voulut au moins se mocquer desdits seigneurs, les berner, et amuser le Roy des tours qu'elle alloit leur jouer. Adonc, ung soir qu'ils estoyent venus soupper, elle eust une dame de la ville qui vouloyt parler au Roy. Ceste dame estoyt une personne d'authorité qui avoyt à demander la grace de son mary ; et que, par suitte de cette adventure, elle obtint. Nicole Beaupertuys ayant destourné pendant ung moment le Roy dedans un cabinet, lui dist de faire haulser les couddes à tous leurs convives, de les poulser en nourriture ; et qu'il fust rieur, bien en train de jocqueter ; mais que, la nappe ostée, il leur cherchast aulcunes querelles d'allemand, espluchast leurs dires, les traitast à la fourche ; et que, lors, elle le divertiroyt en lui monstrant tout le foin qu'ils auroyent en leurs cornes. Enfin, que, sur toute chose, il fist amitié à ladicte dame, et que ce parust estre de bonne foye, comme si elle avoyt le parfum de sa faveur, pour ce que elle s'estoyt guallament prestée à cette bonne joyeulseté.

— Eh ! bien, messieurs, dist le Roy en rentrant, allons nous mettre à table, la chasse ha esté longue et bonne.

Et le barbier, le cardinal, un gros evesque, le capitaine de la garde escossaise et ung envoyé du parlement, homme de justice, aymé du Roy, suyvirent les deux dames dedans la salle où l'on se descrottoyt les mandibules.

Et, lors, ils se cotonnèrent le moule de leurs pourpoincts. Qu'est cela ? C'est se carreler l'estomac, faire la chymie naturelle, compulser les platz, fester ses trippes, creuser sa tombe à coups de maschoires, jouer de l'espée de Caïn, enterrer les saulces, soutenir un cocqu ; mais plus filosophiquement, c'est faire du bran avecque ses dents. Ores, comprenez-vous ? De combien est-il besoing de motz pour vous desfoncer l'entendement ! Poinct ne failloit le Roy de faire distiller à ses hostes ce beau et bon soupper. Il les farcissoyt de pois verds, retournant au hoschepot, vantant les pruneaulx, commentant les poissons,

disant à l'ung : — Pourquoi ne mangez-vous ? A l'autre : — Buvons à madame ? A tous : — Messieurs, goustons les escrevisses ? mettons à mort cettuy flascon ? vous ne cognoissez pas cette andouille ? Et cette lamproye ! Hein, ne lui direz-vous rien ? — Voilà, Pasques Dieu, le plus beau barbeau de la Loire ? Allons, crochetez-moi ce pasté ? Cecy est gibier de ma chasse, cil qui n'en veut pas me feroyt affront ? Puys, encore : — Beuvez, le Roy n'en sçait rien ? Dites ung mot à ces confitures, elles sont de madame ? Esgrappez ce raisin, il est de ma vigne. — Oh ! mangeons des nèfles ! Et, tout en les aydant à grossir leur principal aposteume, le bon monarque rioyt avec eulx, et on gaussoyt, disputoyt, crachoit, mouchoyt, rigoloyt comme si le Roy n'y eust pas été. Aussy, tant fust embarqué de victuailles, tant fust succé de flaccons, et ruyné de ragousts, que les trognes des convives se cardinalizèrent, et leurs pourpoincts firent mine de crever, vu que tous estoyent bourrés comme cervelatz de Troyes, depuis l'entonnoir jusques à la bonde de leurs panses. Rentrez dedans la salle, ils tressuoyent déjà, souffloyent, et commençoyent à mauddire leurs franches lippées. Le Roy fist le silencieulx. Ung chascun se tut d'aultant plus voulontiers que toutes leurs forces estoyent bandées à faire la décoction intestine de ces plattées confictes en leur estomac, lesquelles se tassoyent et gargouilloyent très-fort. L'ung disoyt à part luy : — J'ai esté desraisonnable de manger de cette saulce. L'aultre se grondoyt d'avoir thésaurizé d'ung plat d'anguilles arrangées avecque des caspres. Cettuy-là pensoyt en luy-même : — Oh ! oh ! l'andouille me cherche chiquane. Le cardinal, qui estoyt le plus ventru d'eulx tous, siffloyt par les narines comme ung cheval effraié. Ce fust luy qui, premier, fust contrainct de donner issue à ung nottable rost ; et lors, il eust bien voulu estre en Allemaigne, où l'on vous salue à ce subject ; car, entendant ce langaige gastréiforme, le Roy resguarda le cardinal en fronssant les sourcils.

— Qu'est-ce à dire ? fit-il. Suis-je donc ung simple clerc ?

Cecy fust entendu avecque terreur, pourceque d'ordinaire le Roy faisoit grand estat d'ung rost bien poulsé. Les aultres convives se délibérèrent de résouldre aultrement les vapeurs qui gresnouilloyent déjà dans leurs cornues pancréaticques. Et, d'abord, ils taschèrent de les maintenir, pendant ung bout de tems, ez replis du mezentère. Ce fust alors que, les voyant engrais-

sez comme des maltostiers, la Beaupertuys prist à part le bon sire et lui dict : — Saichez maintenant que j'ay faict faire par le dorelotier Peccard deux grandes pouppées semblables à ceste dame et à moy. Or, quand ceux-cy, pressez par les drogues que j'ay mises en leurs guobelets, iront au siége prezidial où nous allons faire mine de nous rendre, ils trouveront toujours la place prise. Par ainsy, amusez-vous de leurs tortillemens.

Ayant dit, la Beaupertuys disparut avecque la dame, pour aller ployer le touret, suivant la coustume des femmes, ce dont ie vous diray l'origine ailleurs, Puis, après un honneste laps d'eaue, la Beaupertuys revinst seule, en laissant croire qu'elle avoit quitté la dame à l'officine d'alchymie natturelle. Là dessus, le Roy, avisant le cardinal, le fist lever, et l'entretinst sérieusement de ses affaires, en le tenant par le gland de son aumusse. A tout ce que disoyt le Roy, la Balue respondoyt : — Ouy, sire, pour estre délivré de cette faveur et tirer ses chausses, vu que l'eaue estoyt dans ses caves, et que il alloyt perdre la clef de sa porte postérieure. Tous les convives en estoyent à ne sçavoir comment arrester le mouvement du bran, auquel la nature a donné, encore mieulx qu'à l'eaue, la vertu de tendre à ung certain niveau. Leurs dictes substances se mollifioyent, et couloyent en travaillant comme ces insectes qui demandent à issir de leurs cocquons ; faisant raige, tourmentant, et mescognoissant la majesté royalle ; car rien n'est ignorant, insolent comme ces maudits objects, et sont importuns comme tous les dettenuz auxquels on doibt la liberté. Aussy, glissoyent-ils à tous propos comme anguilles hors d'ung filet ; et ung chascun avoyt besoing de grands efforts et sciences pour ne poinct se conchier devant le Roy. Louis unze prist beaucoup de plaisir à interroguer ses hostes, et se plust beaucoup aux vicissitudes de leurs phyzionomies sur lesquelles se reflettoyent les grimaces breneuses de leurs fronssures.

Le conseiller de justice dict à Olivier : — Je donneroys bien mon office pour estre au clos Bruneau, environ un demi-septier de minutes.

— Oh ! il n'y a pas de iouissance qui vaille un bon cas. Et d'aujourd'hui, je ne suis plus estonné des sempiternelles chieures de mousche, respundit le barbier.

Le cardinal, cuydant que la dame avoyt obtenu quittance en

la court des comptes, laissa le flocquar de son cordon aux mains du Roy en faisant ung hault-le-corps comme s'il avoyt oublié de dire ses prières, et se dirigea vers la porte.

— Qu'avez-vous, monsieur le cardinal ? dict le Roy ?

— Pasques Dieu, ce que j'ai. Il paraist que tout est de grande mesure chez vous, sire.

Le cardinal s'esvada, laissant les aultres estonnez de sa subtilité. Il marcha glorieulsement vers la chambre basse en laschant ung petit les cordons de sa bourse ; mais quand il ouvrit la benoîte huisserie, il trouva la dame en fonctions sur la chaire comme ung pape en train d'estre sacré. Lors, renguaisnant son fruict meur, il descendit la vis pour aller au jardin. Cependant, aux dernières marches, l'aboyement des chiens le mist en grand paour d'estre mordu à ung de ses pretieulx hémisphères ; et, ne sachant où se délivrer de ses produicts chymiques, il revinst en la salle, tout frissonnant, comme ung homme qui ha esté à l'aër. Les aultres, voyant rentrer ledict cardinal, cuydèrent qu'il avoyt vuydé ses rezervoirs natturels et desgraissé ses boyaulx eccleziastiques, et le cuydèrent bien heureux. Aussy, le barbier se leva-t-il vistement comme pour inventorier les tapisseries et compter les solives, mais gaigna avant qui que ce fust la porte ; et, desserrant son spincther par avance, il fredonna ung refrain en allant au retraict. Arrivé là, force lui fust, comme à la Balue, de murmurer des parolles d'excuses à cette breneuse esternelle, en fermant l'huis avec autant de promptitude qu'il l'avoit ouvert. Puis, revint avec son arrière-faix de molécules agrégées qui encumbroient ses conduicts intimes. Ainsy firent procession-nellement les convives sans pouvoir se libérer du plus de leurs saulces ; et se retrouvèrent bientost tous en prezence de Louis unze, aussy empeschez qu'auparavant, et se resguardèrent avecque intelligence, en se comprenant du c.. mieulx qu'ils ne se comprirent jamais de bousche ; car jamais il n'y ha d'équivocque dans les transactions des parties naturelles, et tout y est rationnel, de facile entendement, vu que c'est une science que nous apprenons en naissant.

— Je cuyde, dit le cardinal au barbier, que cette dame fiantera jusqu'à demain !... Qu'a donc eu la Beaupertuys, d'inviter icy une telle diarrhétique ?

— Voilà une heure qu'elle travaille à ce que je feroys en ung

poulce de tems. Que les fièbvres la prennent ! s'escria Olivier le Daim.

Tous ces courtisans entreprins de choliques piétinoyent pour faire pacienter leurs matières importunes, lorsque ladicte dame reparust en la salle. Croyez qu'ils la trouvèrent belle, gratieulse, et l'auroyent bien baisée là où leur démangeoyt si fort ; et jamais ne saluèrent le jour avecque plus de faveur que cette dame libératrice de leurs paouvres ventres infortunez. La Balue se leva. Les aultres ceddèrent par honneur, estime et révérence de l'Église, la place au clergié. Puis, prenant patience, ils continuèrent à faire des grimaces dont le Roy rioyt en luy-mesme avec Nicole, qui l'aydoit à coupper la respiration à ces devoyez. Le bon capittaine escossays, qui avoyt plus que tous aultres mangié d'un metz auquel le cuisinier mist une pouldre de vertu laxative, embrenna son hault de chausses en cuydant ne lascher qu'un légier pet. Il s'en alla, honteulx, dans un coin, espérant, que, devant le Roy, la chose serait assez saige pour ne rien sentir. En ce moment, le cardinal revinst horrifiquement matagrabolizé, parce qu'il avoyt trouvé la Beaupertuys sur le siége épiscopal. Or, dans son tourment, ne sachant si elle estoyt en la salle, il revint, et fit un : — Oh ! diabolique en la voyant près de son maistre.

— Qu'est cecy ? demanda le Roy en resguardant le prebstre à lui donner la fiebvre.

— Sire, dit insolemment la Balue, les choses du purgatoire sont de mon ministère, et je dois vous dire qu'il y ha de la sorcellerie dans cette maison.

— Ah ! petist prestre, tu veulx plaisanter avecque moy, dist le Roy.

A ces parolles les assistans ne sçurent plus distinguer leurs chausses de la doublure, et se conchièrent de paour à se rompre la gorge.

— Oh ! me manquez-vous de respect ? dist le Roy qui les fit blémir.

— Holà Tristan, mon compère ! cria Louis unze par la fenestre en la levant soudain, monte ici !

Le grand prevost de l'hostel ne tarda poinct à paroistre, et comme ces seigneurs estoyent tous gens de rien, elevez par la faveur du Roy, Louis unze, par un tems de cholique, pouvoyt les

dissouldre à son gré ; de sorte que, hors miz le cardinal qui se fioyt sur sa soutane, Tristan les trouva tous roiddes et pantois.

— Conduis ces messieurs au prétoire, sur le Mail, mon compère, ils se sont embrennés à trop mangier.

— Suis-je pas une bonne raillarde, lui dist Nicole.

— La farce est bonne, mais orde en dyable, répondit-il en riant.

Ce mot royal fist cognoistre aux courtisans que le Roy n'avoyt pas voulu iouer cette foys avecque leurs testes, ce dont ils benirent le ciel. Ce monarque aymoit fort ces salauderies. Ce ne estoyt poinct d'un meschant homme, comme le dirent les convives en se mettant à l'aize, au bord du Mail, avecque Tristan, qui, en bon françoys, leur tinst compaignie et les escorta chez eux. Voilà pourquoy depuys uncques ne faillirent les bourgeois de Tours à conchier le mail du Chardonneret, vu que les gens de la court y avoyent esté.

Je ne quitteray poinct les chausses de ce grand roy, sans mestre par escript la bonne coyonnerie qu'il fit à la Godegrand, laquelle estoyt une vieille fille, en grant despit de ne poinct avoir trouvé de couvercle à son pot durant les quarante années qu'elle avoyt vivotté, enraigant dans sa peau tannée d'estre touiours vierge comme ung mulet.

Ladicte fille avoyt son logis de l'aultre costé de la maison qui appartenoyt à la Beaupertuys, en l'endroit où est la rue de Ierusalem, si bien qu'en se juchant à ung balcon jouxtant le mur, il estoyt amplement facile de voir ce qu'elle faisoyt et de ouyr ce qu'elle disoyt en une salle basse où elle demeuroyt ; et, souventes fois, le Roy prenoit de bons divertissemens de ceste vieille fille, qui ne sçavoyt poinct estre aultant sous la couleuvrine dudict seigneur. Doncques, ung iour de marché franc, il advint que le Roy fist pendre un ieune bourgoys de Tours, lequel avoyt violé une dame noble, ung peu aagée, cuydant que c'estoyt une ieune fille. A ce, il n'y avoyt poinct de mal, et c'eust été chose mérittoire pour ladicte dame d'avoir été prinse pour vierge ; mais, en recognoissant s'estre desceu, il l'avoyt abominée de mille iniures ; et, la soubpçonnant de ruze, s'estoyt advizé de lui voler ung beau guobelet d'argent vermeil en loyer du prest qu'il venoyt de lui faire. Ce susdict ieune homme estoyt à tous crins, et si beau que toute la ville le voulut voir

pendre, par mannière de regret, et aussy par curiosité. Comptez qu'il y avoyt à la pendayson plus de bonnetz que de chapeaux. De faict, ledict ieune homme brandilla très-bien ; et, suyvant l'us et coustume des pendus de ce temps, mourust en guallant, la lance en arrest, ce dont il fust grand bruyct dans la ville. Beaucoup de dames dirent, à ce subject, que c'estoyt ung meurtre que de ne pas avoir conservé une si belle asme de braguette.

— Que direz-vous, si nous mettions le beau pendu dedans le lict de la Godegrand, demanda la Beaupertuys au Roy.

— Nous l'espouvanterons, respondit Louis unze.

— Nenny, sire. Soyez ferme qu'elle accueillera bien ung homme mort, tant elle ha grand amour d'ung vivant. Hier, je l'ai veue faisant des follies à ung bonnet de jeune homme qu'elle avoit mis sur le hault d'une chaize, et vous auriez bien ri de ses parolles, et momeries.

Or, pendant que la vierge de quarante ans fust aux vespres, le Roy envoya despendre le jeune bourgeois qui venoyt d'achever la dernière scène de sa farce tragicque, et l'ayant vestu d'une chemise blanche, deux estaffiers montèrent par dessus les murs du jardinet de la Godegrand, et couchièrent ledict pendu dans le lict, du costé de la ruelle. Puys, cela faict, s'en allèrent, et le Roy resta dans la salle au balcon, jouant avecque la Beaupertuys en attendant l'heure du couchier de la vieille fille. La Godegrand revint bientost, ta, ta, belle, belle, comme disent les Tourangeaux, de l'église de Sainct-Martin, dont elle n'estoyt point esloignée, vu que la rue de Ierusalem touche les murs du cloistre. Elle entre chez elle, se descharge de son aumosnière, chappelet, rozaire, et aultres magazins que portent les vieilles filles ; puys descouvre le feu, le souffle, se chauffe, se boutte en sa chaize, caresse son chat, à défaut d'aultre chose ; puis va au garde-mangier, souppe en soupirant et soupire en soupant, avale toute seule, en resguardant ses tapisseries ; et, après avoir beu, fit un gros pet que le Roy entendit.

— Hein, si le pendu lui disoyt : — Dieu vous bénisse !

Sur ce propos de la Beaupertuys, tous deux s'esclaffèrent d'ung rire muet. Et très-attentif, le Roy très-chrestien assista au despouillement de la vieille fille qui se desvestoyt en s'admirant, s'espilant, ou se grattant ung boutton malicieusement advenu

sur une narine, puis, s'espluchiant les dents, et faisant mille menues choses que font, hélas, touttes les dames vierges ou non, dont bien grand leur fasche ; mais sans les légiers défaults de la nature, elles seroyent trop fières, et l'on ne pourroyt pluz en iouir. Ayant achevé son discours acquaticque et musical, la vieille fille se mict entre ses toilles et getta ung beau, gros, ample et curieux cri, alors qu'elle vid, qu'elle sentist la fraischeur de ce pendu, et sa bonne odeur de jeunesse ; puis, saulta loing de lui par cocquetterie. Mais, comme elle ne le sçavoyt poinct estre véritablement défunct, elle revind, cuydant qu'il se mocquoyt d'elle et contrefaisoyt le mort.

— Allez-vous-en, meschant plaizant, dit-elle.

Mais croyez qu'elle proferoit ces parolles d'un ton bien humble et bien gratieulx. Puys, voyant qu'il ne bougeoyt, elle l'examina de plus prez et s'estomira bien fort de cette tant belle nature humaine, en recognoissant le jeune bourgoy, sur lequel la phantaizie la print de faire des expérimentations purement scientifiques dans l'intérest des penduz.

— Que faict-elle donc ? disoyt la Beaupertuys au Roy.

— Elle essaye de le ranimer. C'est une œuvre d'humanité chrestienne...

Et la vieille fille bouchonnoyt et reboîtoyt ce bon jeune homme, en suppliant sainte Marie Egyptienne de l'aider à ravitailler ce mari qui lui tumboit tout amoureux du ciel ; lorsque, tout à coup, en resguardant le mort qu'elle reschauffoyt charittablement, elle creut voir un legier mouvement d'yeulx ; alors, mit la main au cœur de l'homme et le sentit battre foyblement. Enfin, aux chaleurs du lict, de l'affection et par la température des vieilles filles qui est bien la plus bruslante de toutes les bouffées parties des dezerts afriquains, elle eut la joye de rendre la vie à ce beau et bon braguard qui, par cas fortuict, avoyt esté trez-mal pendeu.

— Voilà comment les bourreaux me servent, dict Loys unze en riant.

— Ha ! dit la Beaupertuys, vous ne le ferez pas rependre, il est trop joly.

— L'arrest ne dict pas qu'il sera pendu deux foys, mais il espousera la vieille fille...

De faict, la bonne demoiselle alla, d'un pied pressé, querir

un maistre myrrhe, bon barbier, qui demouroyt en l'abbaïe, et le ramena vistement. Aussitost il prit sa lancette, saigna le jeune homme, et comme le sang ne sortoyt poinct : — Ah ! dit-il, il est trop tard, le transbordement du sang dans les poumons est faict !

Mais tout à coup ce bon jeune sang goutta ung petist ; puis vind en abondance, et l'apoplexie chanvreuse, qui n'estoyt qu'esbauchée, fust arrestée en son cours. Le jeune homme remua, devint plus vivant ; puis, il tumba, par le vœu de la nature, dans ung grand affaissement et profonde attrition, prostration des chairs, et flasquositez du tout. Ores, la vieille fille, qui estoyt tout yeulx, et suivoyt les grands et nottables changemens qui se faisoyent en la personne de ce mal pendeu, print le barbier par la manche ; et, lui montrant le piteux caz, par ung œillade curieuse, lui dit : — Est-ce que d'oresenavant il sera ainsi ?

— En dà, bien souvent, respondist le véridique chirurgien.

— Oh ! il estoyt bien plus gentil, pendu.

A ceste parolle, le roy s'esclatta de rire. Le voyant par la croizée, la fille et le chirurgien eurent grand paour, vu que ce rire leur sembloyt ung second arrest de mort pour leur paouvre pendu. Mais le roy tinst parolle, et les maria. Puis, pour que justice fust, il donna le nom de sieur de Mortsauf à l'espoulx, en lieu et place de celuy qu'il avoyt perdu dessus l'eschaffauld. Comme la Godegrand avoyt une très-ample pannerée d'escuz, ils firent une bonne famille de Tourayne ; laquelle subsiste encore en grand honneur, vu que monsieur de Mortsauf servit très-fidellement Louis unze, en diverses occurrences. Seulement, il n'aimoyt à rencontrer ni pottences ni vieilles femmes ; et jamais plus ne voulut recevoir d'assignations amoureuzes pour la nuict.

Cecy nous apprend à bien vérifier et reconnoistre les femmes, et ne poinct nous tromper sur la différence locale qui existe entre les vieilles et les jeunes ; vu que si nous ne sommes pas penduz pour nos erreurs d'amour, il y a toujours quelques larges risques à courir...

LA CONNESTABLE[1].

Le connestable d'Armignac espousa, par ambition de haulte fortune, la comtesse Bonne qui s'estoyt déjà très-proprement enamourée du petit Savoisy, filz du chambellan à Monseigneur le Roy Charles sixiesme.

Le connestable estoyt ung rude homme de guerre, piteulx de mine, vieulx de peau, grandement poislu, disant touiours des parolles noires, touiours occupé de pendre, touiours en sueur de battailles ou resvant à stratagesmes aultres que ceulx d'amour. Aussy, ce bon soudard, peu soulcieulx d'épiccer le ragoust du mariaige, usoyt de sa gente femme en homme qui pense à visées plus haultes ; ce que les dames ont en une saige horreur, vu que elles n'ayment poinct à avoir les solives du lict pour seuls juges de leurs mignardises et bon coups.

Doncques, la belle comtesse, dès qu'elle fust connestablée, n'en mordit que mieulx à l'amour dont elle avoyt le cueur encumbré pour le susdict Savoisy ; ce que vid bien le compaignon.

Voulant tous deux estudier mesme musicque, ils eurent bientost accordé leurs luths, ou deschiffré le groimoire ; et ce fust, chose apertement desmontrée à la royne Isabelle, que les chevaulx de Savoisy estoyent plus souvent establez chez son cousin d'Armignac qu'en l'Hostel-Sainct-Paul où demouroyt le chambellan, depuis la destruction de son logis, faicte par ordre de l'université, comme ung chascun sçait.

Cette preude et saige princesse, redoubtant, par avance, quelque

fascheux estrif pour Bonne, d'aultant que ledict connestable ne chailloit pas pluz à iouer de sa lame que prebstre à donner ses benedictions, ladicte royne, fine à dorer comme une dague de plomb, dict ung iour en sortant de vespres à sa cousine, qui prenoyt de l'eaue benoîte avec Savoisy :

— Ma mie, ne voyez-vous poinct du sang dedans cette eaue ?...

— Bah ! fist Savoisy à la royne, l'amour ayme le sang, Madame !...

Ce que ladicte royne trouva fort bien respondeu, et le mit en escript ; puys, plus tard en action, lors que son seigneur Roy navra ung sien amant dont vous verrez poindre la faveur dans cettuy conte.

Vous sçavez, par maintes expérimentations, que, durant le prime vère de l'amour, ung chascun des deux amans ha toujours en grant paour de livrer le mystère de son cueur ; et, tant par fleur de prudence, tant pour l'amusement que donnent les douces trupheries de la galantise, ils iouent à qui mieulx se mussera. Puis, ung iour d'oubly suffict pour enterrer toutes les saigesses passées. La paouvre femme se prend en sa ioye comme en ung lasset ; son amy signe sa présence ou parfoys ung adieu par quelques vestiges de braguettes, escharpes ou esperons lairrés par ung hazard fatal ; et vécy ung coup de dague qui trenche la trame si guallament ouvragée par leurs délices dorés. Mais, quand pleins sont les iours, poinct ne fault faire la moue à la mort ; et l'espée des marys est ung beau trépas de guallanterie, s'il y ha de beaulx trépas ! Ainsy debvoyent finir les belles amours de la connestable.

Ung mattin que monsieur d'Armignac avoyt ung morceau de bon tems à prendre par la fuyte du duc de Bourgoigne, lequel quittoyt Lagny, le connestable doncques s'advisa de soubhaitter bon iour à sa dame, et la voulsit resveigler d'une façon assez douce pour qu'elle ne se faschast poinct ; mais elle, embourbée dans les grasses sommeilleries de la mattinée, respondit au geste sans lever les paupières : — Laisse-moy donc, Charles ?

— Oh ! oh ! fist le connestable, oyant ung nom de sainct qui n'estoyt poinct de ses patrons, i'ay du Charles dans la teste.

Lors, sans toucher à sa femme, il saulta hors du lict, et monta le visaige en flamme, et l'épée nue à l'endroyt où dormoit la

chamberière de la comtesse, se doubtant que ladicte servante mettoyt les mains à cette besongne.

— Ah ! ah ! gouge d'enfer, luy cria-t-il pour commencer le deduict de sa cholère, dis tes pastenostres, car ie vais te tuer sur l'heure, à cause des mennées du Charles qui vient céans.

— Ah ! Monseigneur, respondit la femme, qui vous a dict cela ?

— Sois ferme que ie te deffais sans rémission, si tu n'advoues les moindres assignacions données, et en quelle manière elles s'accordoyent ; si ta langue se tortille, si tu bronches, ie te cloue avecque mon poignard. Parle !

— Clouez-moi, respartit la fille, vous ne scaurez rien !

Le connestable, ayant mal prins cette excellente réponce, la cloua net, tant le courroux l'eschauffoyt ; puys, revinst en la chambre de sa femme, et dit à son escuyer qu'il renconstra par les desgrés, tout esveillé aux aboys de la fille :

— Allez là hault, j'ay corrigé ung peu fort la Billette.

Devant qu'il reparust en prezence de Bonne, il alla prendre son fils, lequel dormoyt comme ung enfant, et le traisna chez elle avecque des façons peu mignonnes. La mère ouvrit les yeulx, et bien grands, comme pensez, aux cris de son petist ; puis, fut grandement esmeue en le voyant aux mains de son mary, lequel avoyt la dextre ensanglantée et gettoyt ung resguard rouge à la mère et au filz.

— Qu'avez-vous ? dict-elle.

— Madame, demanda l'homme de briefve exécution, cet enfant est-il issu de mes reins ou de ceux à Savoisy, vostre amy ?...

Sur ce propous, Bonne devinst pasle, et saulta sur son filz comme une gresnouille effraiée qui se lance à l'eaue.

— Ah ! il est bien à nous, fist-elle.

— Si vous voulez ne pas voir rouler sa teste à vos piés, confessez-vous à moy, et respondez droict. Vous m'avez adjoinct ung lieutenant ?

— Ouy, dà ?

— Quel est-il ?

— Ce n'est poinct Savoisy, et ie ne diray iamays le nom d'ung homme que ie ne congnois pas !

Là dessus, le connestable se leva, prist sa femme par le bras pour lui trancher la parole d'ung coup d'épée ; mais, elle, lui

gettant ung resgard impérial, s'escria : — Oh bien ! tuez-moy, mais ne me touchez plus.

— Vous vivrez, respartit le mary, pour ce que ie vous réserve ung chastiment plus ample que la mort.

Et, redoubtant les engins, pièges, arraisonnemens et artifices familiers aux femmes en ces cas fortuits dont elles étudient, nuit et iour, les variantes, à part elles ou entre elles, il se despartist sur ceste rudde et amère parolle. Il alla incontinent interroger ses serviteurs, leur monstrant une face divinement terrible ; aussy, tous lui respondirent comme à Dieu le père au iour dernier, quand ung chascun de nous fera son compte.

Nulz d'iceux ne sceut le serieulx meschief qui estoyt au très fonds de ces sommaires interroguatoires et astucieuses interlocutions ; mais, de tout ce qu'ils dirent, par le connestable fust conclud que aulcun masle du logis n'avoyt mis le doigt dedans la saulce, hors mis ung de ses chiens qu'il trouva muet, et auquel il avoyt donné commission de veiller aux iardins. Alors, le prenant dans ses mains, il l'étouffa de raige. Ce faict l'incitta péripathétiquement à supposer que le sous-connétable venoyt en son hostel par le iardin, qui avoyt pour toute issue une poterne donnant sur le bord de l'eaue. Besoing est de dire à ceux qui en ignorent la situacion de l'ostel d'Armignac, lequel tenoyt ung emplassement nottable prest les maisons roïales de Sainct-Paul. Sur ce lieu, fust depuys basti l'hostel des Longueville. Or, quant à présent, le logis d'Armignac avoyt ung porche de belle pierre en la rue Sainct-Antoine ; estoyt fortifié de tout poinct ; et les haultz murs du costé de la rivière, en face l'isle aux Vaches, en l'endroict où est maintenant le port de la Gresve, estoyent guarniz de tourelles. Le dessin de ce s'est veu long-tems chez le sieur cardinal Duprat, chancelier du roy. Le connestable vuyda sa cervelle ; et, au fond, parmy ses plus belles embusches, tria la meilleure, et l'appropria si bien au cas eschéant que force estoyt au guallant de s'y prendre comme lièvre dans ung collet.

— Par la mort-dieu, dit-il, mon bailleur de cornes est prins, et j'ai le temps de resver à sçavoir comment ie l'accommoderai.

Vecy l'ordre de battaille que ce bon capittaine poislu, qui faisoyt si grosses guerres au duc Jean-sans-Peur, commanda pour donner l'assault à son ennemi secret. Il prist bon nombre de ses plus affectionnez et adroitz archers, les aposta dedans

les tours du quay, en leur ordonnant soubz les plus griefves peines de tirer, sans aulcune distinction de gens, hors mis la connestable, sur les personnes de sa maison qui feroyent mine de sortir des iardins, et d'y laisser entrer nuitamment ou de iour le gentilhomme aymé. Autant en fust faict du costé du porche, en la rue Sainct-Antoine.

Les serviteurs, mesme le chapelain, eurent consigne de ne poinct issir du logis sous peine de mort. Puys, la garde des deux flancs de l'ostel ayant esté commise à des soudards de sa compaignie d'ordonnance, lesquels eurent charge de faire bonne guette dans les rues lattérales, force estoyt que l'amant incogneu, auquel le connestable estoyt débitteur de sa paire de cornes, fust saisi tout chauld, quand, ne saichant rien, il s'en viendroyt à l'heure accoustumée de l'amour, plantter insolemment son estendart au cueur des appartenances légitimes dudict seigneur comte.

C'estoyt une chausse-trappe où debvoyt tumber le pluz fin homme, à moins d'estre aussi sérieusement protégé de Dieu que le bon saint Pierre le fust par le Sauveur quand il l'empescha d'aller au fond de l'eau, le iour où ils eurent phantaizie d'essayer si la mer estoyt aussi solide que le plancher des vasches.

Le connestable avoyt affaire à ceux de Poissy et debvoyt se mettre en selle aprez le disner, en sorte que cognoissant ce desseing, la paouvre comtesse Bonne s'estoyt advizée, dès la veille, de convier son ieune serviteur à ce ioly duel où toujours elle estoyt la plus forte.

Pendant que le connestable faisoyt à son ostel une saincture d'yeulx et de mort, et embusquoyt des gens à luy, prest la poterne, pour happer le guallant à la sortie, ne saichant d'où il tumberoyt, la connestable ne s'amusoyt poinct à lier des pois ou à voir des vaches noires dans les charbons.

D'abord, la chamberière clouée se descloua : puis, se traisnant chez sa maytresse, elle lui dict que le seigneur cocqu ne savoyt rien ; et, devant que de rendre son asme, elle resconforta sa chière maytresse, en lui donnant pour seur que elle pourroyt se fier en sa sœur, laquelle estoyt lavandière en l'hostel, et d'acabit à se laisser hacher menu comme chair à saucisse pour complaire à madame ; que elle estoyt la plus adroite et mievre commère du quartier, et renommée depuis les Tournelles iusqu'à la croix

du Trahoir, parmi les gens de menu, comme fertille en inventions pour les cas pressez de l'amour.

Lors, tout en desplourant le trespas de sa bonne chamberière, la comtesse manda la lavandière, lui fist quitter ses buées, et se mist avecque elle à retourner le bissac aux bons tours ; voulant saulver Savoisy, au prix de tout son heur à venir.

Et d'abord, les deux femelles délibérèrent de lui faire sçavoir les soubpçons du seigneur de céans, et de l'engager à se tenir coi.

Vécy donc la bonne lavandière qui s'en charge de buée comme ung mulet, et veult issir de l'ostel. Mais, au porche, elle trouve ung homme d'armes, lequel fit la sourde oreille à toutes les controverses de la buandière. Alors, elle se résolust, par un espécial dévouement, de prendre le soudard par son endroict foyble, et l'émoustilla par tant de mignardizes, qu'il ioua très-bien avecque elle, quoiqu'il fust houzé comme pour aller en guerre ; mais, après le jeu, point ne voulut la laisser aller en la rue ; et, encore qu'elle essayast de se faire sceller ung passeport par quelques-uns des plus beaulx, les croyant plus guallans, nul des archers, gens d'armes et autres, n'osa lui ouvrir un seul des pertuys les plus estroits du logis.

— Vous estes des meschans et des ingrats, leur dit-elle, de ne pas me rendre la pareille...

Heureusement, à ce mestier, elle s'enquist de tout, et revinst en grande haste près de sa maytresse, à qui elle racompta les étranges machinations du comte.

Les deux femmes recommencèrent à tenir conseil, et n'eurent pas tant seulement devisé le tems de chanter deux *alleluia* sur cet appareil de guerre, de guettes, défenses, ordres, et dispositions équivoques, sourdes, spécieuses et diabolicques, que elles recogneurent, par le sixième sens dont toute femmelle est guarnie, l'espécial dangier qui menassoyt le paouvre amant.

Madame, ayant bien tost sçu que elle seulle avoyt licence de sortir du logis, se hazarda vistement à prouffícter de son droict ; mais elle n'alla pas si loing que le ject d'un cranequin ; vu que le connestable avoyt commandé à quatre de ses paiges d'estre touiours en debvoir d'accompaigner la comtesse, et à deux enseignes de sa compaignie de ne la poinct quitter.

Lors la paouvre connestable revinst à sa chambre, en pleurant

autant que pleurent ensemble toutes les Magdelaines qu'on voit ès tableaux d'église.

— Las, disoyt-elle, mon amant va donc estre desconfit, et plus ne le verray !... luy qui estoyt si doulx de parolles, si gratieulx au déduict. Cette belle teste qui ha si souventes foys respozé sur mes genoulx sera donc meurtrie !... Comment je ne sçauroys getter à mon mary une teste vuyde et de nul prix, en place de cette teste pleine de charmes et de valleure !... une teste orde, pour une teste parfumée ! une teste haïe, pour une teste d'amour !...

— Ha ! madame, s'escria la lavandière, si nous faisions pouiller des vestemens d'homme noble au fils du queux, lequel est fol de moy et m'ennuye bien fort ; puis, que, l'ayant ainsi accoustré, nous le bouttions dehors par la potterne...

Là dessus, les deux femmes s'entre resguardèrent d'un œil assassin en dyable.

— Ce guaste-saulce, resprit-elle, une foys occiz, tous ces soudards s'envoleroyent comme des grues.

— Ouy ! — Mais le comte ne recognoistra-t-il pas le marmitteux ?

Et la comtesse se cognant au cœur s'escria, en branslant le chief :

— Non ! non ! ma mye, icy, c'est du sang noble qu'il fault verser, sans espargne aulcune.

Puys, elle pensa ung petist ; et, saultant de ioye, elle accolla tout-à-coup la lavandière, en disant :

— Pour ce que i'ay saulvé mon amy, par ton conseil, ie te solderay cette vie iusques à ta mort.

Sur ce, la comtesse seicha ses pleurs, se fist ung visaige de fiancée, prist son aumosnière, son livre d'Heures, et devalla vers l'ecclise de Saint-Paul dont elle entendoyt sonner les cloches, vu que la darrenière messe alloyt se dire. Or, à ceste belle dévotion ne failloyt iamais la connestable, en femme noyseuse çomme toutes les dames de la cour. Aussy nommoyt-on ceste messe la *messe attornée*, pource que il ne s'y rencontroyt que muguetz, beaux fils, jeunes gentilshommes et femmes bien gorgiasées, de haults parfums ; brief, il ne s'y voïoit poinct de robes qui ne fussent armoiriées, ni d'esperons qui ne fussent dorés.

Doncques, la comtesse Bonne s'y despartist, lairrant à l'ostel la buandière bien esbahie et enchargée d'avoir l'œil au grain ;

puys, vint en grand' pompe à la paroësse, accompagnée de ses paiges, de deux enseignes, et gens d'armes.

Il est occurrent de dire que, parmy la bande de iolys chevaliers qui frétilloyent dans l'église, autour des dames, la comtesse en avoyt plus d'ung dont elle faisoyt la ioye, et qui s'estoyt adonné de cueur à elle, suyvant la coustume du ieune aage, où nous en couchons tant et pluz sur nos tablettes, seullement à ceste fin d'en conquérir au moins une sur le grand numbre.

De ces oyseaulx de fine proye, lesquels ouvroient touiours le bec et resguardoient plus soubvent à travers les bancs et les pastenostres que devers l'autel et les prebstres, il y en avoyt ung auquel la comtesse faisoyt par foys l'aumosne d'ung coup d'œil, pourcequ'il estoyt moins vétillant et plus profondément entreprins que tous aultres.

Celuy-là se tenoyt coi, toujours collé au mesme pillier, n'en bougeant poinct, et vrayment ravy de la seulle veue de la dame qu'il avoyt esleue pour sienne. Son pasle visaige estoyt doulcement mélancholisié. Sa phyzionnomie faisoyt preuve d'ung cueur bien estoffé, ung de ceulx qui se nourrissent d'ardentes passions, et s'abyment délicieusement dans les désespérances d'ung amour sans advenirs. De ces gens, il y en a peu ; pource que, d'ordinaire, on ayme pluz ceste chose que vous sçavez que les félicitez incogneues gissant et florissant au très-fond de l'asme.

Ce dict gentilhomme, encore que ses vestemens fussent de bonne façon et propres et simples, ayant mesme ung certain goust respandeu dans les agencemens, sembloyt à la connestable debvoir estre ung paovre chevallier, quérant fortune et venu de loing avecque sa cappe et son espée pour tout pottaige. Aussy, tant par soubpçon de sa secrette misère ; tant parce qu'elle en estoyt bien aymée ; ung peu pour ce qu'il avoyt bonne contenance, beaux cheveulx noirs, bien longs, belle taille ; et qu'il restoyt humble et soubmiz à toust, la connestable lui soubhaittoyt la faveur des femmes et de la fortune. Puys, pour ne poinct chommer de guallans, et par ung penser de bonne mesnagière, elle le reschauffoyt, suyvant ses phantaisies, par quelques menus suffraiges, petits resguards, qui serpentoyent devers luy comme de mordans aspics ; se mocquant de tout l'heur de cette jeune vie, en princesse accoustumée à jouer des objets plus prétieulx que n'estoyt ung simple chevallier. En effet, son mary,

le connestable, hazardoyt le roïaulme et toust comme vous feriez d'ung teston au picquet.

Finablement, il n'y avoyt pas pluz de trois iours que, au deshucher des vespres, la connestable, monstrant de l'œil à la royne ce poursuyvant d'amour, se prist à dire en riant :

— Voilà ung homme de qualitez.

Ce mot resta dans le beau langaige. Pluz tard, il devint une façon de désigner les gens de la court. Ce fust à la connestable d'Armignac et non à d'aultres sources que le françoys fust redevable de cette jolie expression.

Par cas fortuict, la comtesse avoyt renconstré vray à l'endroict du gentilhomme. C'estoyt ung chevalier sans bannière qui avoyt nom Julien de Boys-Bourredon, lequel n'ayant pas hérité sur son fief assez de boys pour se faire mesme ung cure-dent, et ne se cognoissant pas de pluz beaulx biens que la riche natture dont sa défunte mère l'avoyt garni fort à propos, conceut d'en tirer rente et prouffict à la court, saichant combien les dames y estoyent friandes de ces bons revenus, et les prisent hault et chier quand ils peuvent touiours estre perçeus sans faulte entre deux soleils. Il y a beaucoup de ses pareils qui ont ainsy prins l'estroite voye des femmes pour faire leur chemin ; mais, luy, loing de mettre son amour en couppes réglées, depensa le fonds et tout, si tost que, venu à la messe attornée, il vid la triomphale beauté de la comtesse Bonne. Alors il chut en ung amour vray, lequel fust grandement de mize pour ses escuz, vu qu'il en perdist le boyre et le mangier. Ceste amour est de la pire espèce, pource qu'il vous invitte à l'amour de la diette, pendant la diette de l'amour ; double maladie dont une suffit à estaindre ung homme.

Voylà quel estoyt le jeune sire auquel avoyt songé la bonne connestable, et vers lequel elle venoyt viste pour le convier à mourir.

En entrant, elle vid le pauvre chevallier, qui, fidèle à son plaizir, l'attendoyt, le dos au pillier, comme ung souffretteux aspire au soleil, au printems, à l'aurore. Alors, elle destourna la veue, et voulut aller à la royne pour en requérir assistance en ce cas dezespéré, car elle eust pitié de son amant ; mais ung des capittaines lui dist avec une grande teinte de respect :

— Madame, il y ha ordre de ne pas vous laisser la licence de

parler à femme ou homme, quand mesme ce seroyt la royne ou vostre confesseur. Et comptez que nostre vie à tous est au jeu.

— Vostre estat, répondit-elle, n'est-il donc pas de mourir.

— Et aussy d'obéir, respartit le soudard.

Doncques, la comtesse se mist en oraison à sa place accoustumée ; et, resguardant encore son serviteur, elle luy trouva la face plus maigre et plus creuse que jamais elle n'avoyt esté.

— Bah ! se dict-elle, j'auray moins de soulcy de son trespas !... Il est quasi mort.

Sur cette paraphrase de son idée, elle getta audict gentilhomme une de ces œillades chauldes, qui ne sont permises qu'aux princesses et aux galloises ; et la faulse amour dont tesmoignèrent ses beaulx yeulx fist ung bon mal au guallant du pilier. Qui n'ayme pas la chaloureuse attaque de la vie alors qu'elle afflue ainsy autour du cueur, et y gonfle tout !...

La connestable cogneut, avecque ung plaisir toujours neuf en l'asme des femmes, l'omnipotence de son magnifique reguard à la response que fist le chevalier sans rien dire. Et, de faict, la rougeur dont ses joues s'empourprèrent parla mieulx que les meilleures parolles des orateurs griecs et lattins, et fust bien entendue aussy. A ce doux aspect, la comtesse, pour estre seure que ce n'estoyt poinct ung jeu de nature, prist plaisir à expérimenter jusqu'où alloit la vertu de ses yeulx. Et, après avoir bien chauffé plus de trente foys son serviteur, elle s'affermist dans la créance qu'il pourroyt bravement mourir pour elle. Cette idée la toucha si fort, que, par trois reprises, entre ses oraisons, elle fust chastouillée du dézir de lui mettre en ung tas toutes les joyes de l'homme, et de les luy rezouldre en ung seul ject d'amour, afin de ne poinct estre reprouchée ung jour d'avoir dissipé non-seulement la vie, mais aussy le bonheur de ce gentilhomme. Lorsque l'officiant se retourna pour chanter l'*allez-vous-en*, à ce beau troupeau doré, la connestable sortist par le costé du pilier où estoyt son courtisan, passa devant luy, tascha de luy insinuer par ung bon coup d'œil le dessein de la suyvre ; puys, pour l'affermir dans l'intelligence et interprétation significative de ce légier appel, la fine commère se revira ung petist aprez l'avoir dépassé, pour de rechief requérir sa compaignie. Elle le vid qui avoyt un peu sailly de sa place, et n'ozoyt s'advancer, tant modeste il estoyt ; mais, sur ce dernier signe, le gentilhomme,

seur de n'estre poinct oultre-cuydant, se mesla dans le cortége, à pas menuz et peu bruyant, comme ung coquebin qui a paour de se produire en ung de ces bons lieux qu'on dict maulvais. Et soit qu'il marchast arrière ou devant, à dextre ou à senestre, touiours la connestable luy laschoit un luysant reguard pour l'appaster davantaige et mieulx l'attirer à elle, comme ung pescheur qui doulcement haulse le fil affin de souspeser le goujon. Pour estre brief, la comtesse fist si bien le mestier des filles de joye quand elles travaillent pour amener l'eaue bénoîte en leurs moulins, qu'eussiez dit que rien ne ressemble tant à une pute qu'une femme de haulte naissance. Et de faict, en arrivant au porche de son hostel, la connestable hezita d'y entrer ; puys, derechief, destourna le visaige vers le paouvre chevalier pour l'invitter à l'accompaigner, en luy décochant un œillade si diabolique, qu'il accourut à la royne de son cueur, se cuydant appelé par elle. Aussitost, la comtesse lui offrit la main ; et, tous deux, bouillans et frissonnans par causes contraires, se trouvèrent en dedans du logis. A cette male heure, madame d'Armignac eust honte d'avoir faict toutes ces puttaineries au prouffict de la mort, et de trahir Savoisy pour le mieulx saulver ; mais ce legier remord estoyt aussy boiteulx que les gros, et venoyt tardivement. Voyant tout mis au jeu, la connestable s'appuya bien fort sur les bras de son serviteur et lui dict :

— Venez viste en ma chambre ; car besoing est que je vous parle...

Et luy, ne sachant poinct qu'il s'en alloyt de sa vie, ne trouva poinct de voix pour respondre, tant l'espoir d'ung prochain bonheur l'estouffa. Quand la lavandière vid ce beau gentilhomme si vistement pesché : — En dà, fit-elle, il n'y ha que les dames de la cour pour de telles besognes ! Puys, elle considéra ce courtizan par une salutation profonde où se peignoit le respect ironique deu à ceulx qui ont le grand couraige de mourir pour si peu de chose.

— Picarde, fit la connestable en attirant à elle la lavandière par la cotte, je ne me sens poinct la force de luy advouer le loyer dont ie vais payer son muet amour et sa belle croyance en la loyauté des femmes...

— Bah ! madame, pourquoy lui dire ? Renvoyez-le bien content par la potterne ! Il meurt tant d'hommes à la guerre pour des

riens, celuy-là ne sauroyt-il mourir pour quelque chose ? J'en referay ung aultre si cela peut vous consoler.

— Allons, s'escria la comtesse, je vais tout luy dire. Ce sera la punicion de mon péché...

Cuydant que sa dame accordoyt avecque la meschine quelques menues dispositions et choses secrettes pour n'estre poinct troublée dans le discours qu'elle lui promettoyt, l'amant incogneu se tenoyt discrettement à distance en resguardant les mousches. Cependant, il pensoit que la comtesse estoyt bien hardie ; mais, aussy, comme auroyt faict mesme ung bossu, il trouva mille raisons de la justifier, et se creut bien digne d'inspirer une telle folie. Il estoyt dans ces bonnes pensées, quand la connestable ouvrit l'huis de son pourpris et convia son chevallier de l'y suivre. Là, cette puissante dame dépoza tout l'appareil de sa haulte fortune, et devint simple femme en tombant aux piés de ce gentilhomme.

— Las ! beau sire, dit-elle, je suis en grande faulte à vostre esguard. Escouttez. A vostre despartie de ce logis, vous trouverez la mort... L'amour dont je suys affolée pour ung autre m'a esblouye ; et, sans que vous puissiez tenir sa place icy, vous avez la sienne à prendre devant ses meurtriers. Vécy la joye dont je vous ay prié.

— Ah ! respondit Boys-Bourredon en enterrant au fond de son cueur ung sombre désespoir, je vous rends graces d'avoir usé de moy comme d'ung bien à vous appartenant... Ouy, je vous ayme tant, que, tous les jours, je resvois à vous offrir, à l'imitacion des dames, une chose qui ne se puisse donner qu'une foys ! Or donc, prenez ma vie !

Et le paouvre chevallier, en ce disant, la resguardoyt d'ung coup pour tout le tems qu'il auroyt eu à la voir pendant de longs iours. Entendant ces braves et amoureuses parolles, Bonne se leva soudain : — Ah ! n'estoyt Savoisy, que je t'aymerois, dict-elle.

— Las, mon sort est donc accomply, respartit Boys-Bourredon. Mon horoscope prédict que je mourrai par l'amour d'une grande dame ! Ah, Dieu ! fist-il en empoignant sa bonne espée, je vais vendre chier ma vie, mais je mourray content en songeant que mon trespas asseure l'heur de celle que j'ayme ! Je vivrai mieulx en sa mémoire qu'en réallité.

Au vu du geste et de la face brillante de cet homme de couraige, la connestable fust férue en plein dans le cueur. Mais bien tost, elle fust picquée au vif de ce qu'il sembloyt vouloir la quitter, sans mesme requérir d'elle une legière faveur.

— Venez que je vous arme, luy dict-elle en faysant mine de l'accoller.

— Ha ! ma dame, respondit-il en mouillant d'ung léger pleur le feu de ses yeulx, voulez-vous rendre ma mort impossible, en attachant un trop grand prix à ma vie...

— Allons, s'escria-t-elle domptée par cette ardente amour, je ne scays la fin de tout cecy ! mais viens. Après, nous irons périr tous à la potterne !

Mesme flamme embrazant leurs cueurs, mesme accord ayant sonné pour tous deux, ils s'entre-accollèrent de la bonne façon ; et, dans le déliccieux accès de ceste folle fiebvre que vous cognoissez, j'espère, ils tombèrent en ung profund oubly des dangiers de Savoisy, des leurs, du connestable, de la mort, de la vie, et de tout.

Pendant ce, les gens de guette au porche estoyent allez informer le connestable de la venue du guallant, et luy dire comment l'enraigé gentilhomme n'avoyt tenu compte des œillades que, pendant la messe et durant le chemin, la comtesse lui avoyt gettées à celle fin de l'empescher d'estre desconfit. Ils rencontrèrent leur maistre en grant haste d'arriver à la potterne, pour ce que, de leur costé, ses archers du quay l'avoyent aussi huchié, de loing, lui disant : — Vécy le sire de Savoisy qui entre.

Et de faict, Savoisy estoyt venu à l'heure assignée ; et, comme font tous les amans, ne pensant qu'à sa dame, il n'avoyt poinct vu les espies du comte, et s'estoyt coulé par la potterne. Ce conflit d'amans fust cause que le connestable arresta tout court les parolles de ceulx qui venoyent de la rue Sainct-Anthoine, en leur disant avecque ung geste d'aucthorité qu'ils ne s'advizèrent pas de contredire :

— Je scays que la beste est prinse !...

Là dessus, tous se jettèrent à grant bruit par la susdicte potterne, en criant : — A mort, à mort. Et gens d'armes, archers, connestable, capitaines, tous coururent sus à Charles Savoisy, filleul du Roy, lequel ils assaillirent jouxte la croizée de la comtesse ; et, par ung cas nottable, les gémissemens du paouvre jeune homme s'exhalèrent douloureusement meslés aux hurlemens

des soudards, pendant les soupirs passionez et les cris que poulsoient les deux amans, lesquels se hastèrent en grant paour.

— Ah ! fit la comtesse en blanchissant de terreur, Savoisy meurt pour moi.

— Mais, je vivray, pour vous, respondit Boys-Bourredon, et me trouveray encore bien heureux en payant mon bonheur du prix dont se paye le sien.

— Mussez-vous dedans ce bahust, cria la comtesse, j'entends le pas du connestable.

Et, de faict, monsieur d'Armignac se montra bien tost, avecque une teste à la main, et la posant toute sanglante sur le hault de la cheminée : — Vécy, madame, dit-il, ung tableau qui vous endoctrinera sur les devoirs d'une femme envers son mary.

— Vous avez tué ung innocent, respondit la comtesse sans paslir. Savoisy n'estoyt poinct mon amant !...

Et, sur ce dire, elle resguarda fièrement le connestable avecque ung visaige masqué de tant de dissimulacion et d'audace féminines que le mary resta sot comme une fille qui laisse échapper quelque note d'en bas devant une nombreuse compaignie, et il fust en doubte d'avoir faict ung malheur.

— A qui songiez-vous donc ce matin, demanda-t-il.

— Je resvais du Roy, fit-elle.

— Et doncques, ma mie, pourquoy ne pas me l'avoir dit ?

— M'auriez-vous creu, dans la bestiale cholère où vous estiez ?

Le connestable se secoua l'oreille, et reprist : — Mais comment Savoisy avoyt-il une clef de notre potterne ?

— Ah ! je ne sçays pas, dict-elle briefvement, si vous aurez, pour moi, l'estime de croire ce que j'ay à vous respondre.

Et la connestable vira lestement sur ses talons, comme girouette tournée par le vent, faisant mine d'aller vacquer aux affaires du mesnaige. Pensez que monsieur d'Armignac fust grandement embarrassé de la teste du paouvre Savoisy ; et que, de son costé, Boys-Bourredon n'avoyt nulle envie de tousser, en entendant le comte qui grommeloyt tout seul des paroles de toutes sortes. Enfin, le connestable frappa deux grands coups sur la table et dist : — Je vais tomber sur ceux de Poissy ! Puis, il se despartist ; et, quand la nuyt fust venue, Boys-Bourredon se saulva de l'hostel sous un desguisement quelconque.

Le paouvre Savoisy fust moult plouré de sa dame, qui avoyt faict tout le plus qu'une femme peut faire pour délivrer un amy ; et, plus tard, il fust mieulx que plouré, il fust regretté ; vu que la connestable ayant racompté ceste adventure à la royne Isabeau, celle-cy desbaucha Boys-Bourredon du service de sa cousine et le mist au sien propre, tant elle fust touchiée des qualitez et du ferme couraige de ce gentilhomme.

Boys-Bourredon estoyt ung homme que la Mort avoyt bien recommandé aux dames. En effect, il se benda si fièrement contre tout, dans la haulte fortune que lui fist la royne, qu'ayant mal traité le roy Charles, un jour où le paouvre homme estoyt dans son bon sens, les courtizans, jaloux de sa faveur, advertirent le Roy de son cocuaige. Alors, Boys-Bourredon fust en ung moment cousu dans ung sac et jetté en la Seyne, proche le bac de Charenton, comme ung chacun sçayt. Je n'ai nul besoing d'ajouxter que, depuys le jour où le connestable s'advisa de jouer inconsidérément des couteaulx, sa bonne femme usa si bien des deux morts qu'il avoit faicts, et les lui getta si soubvent au nez, qu'elle le rendist doulx comme le poil d'ung chat, et le mist dans la bonne voye du mariaige. Luy̆, la proclamoyt une prude et honneste connestable, comme de faict elle estoyt. Comme ce livre doibt, suyvant les maximes des grands autheurs anticques, joindre aulcunes choses utiles aux bons rires que vous y ferez et contenir des préceptes de hault goust, ie vous diray la quintescence de cettuy conte estre cecy : Que iamays les femmes n'ont besoing de perdre la teste dans les caz graves, pour ce que le Dieu d'amour iamays ne les abandonne, sur toust quand elles sont belles, jeunes et de bonne mayson. Puys, que les guallans, en soy rendant à des assignacions amoureuses, ne doibvent iamays y aller comme des estourneaulx ; mais avecque mesure, et bien toust voir autour des clappiers, pour ne poinct tumber en certaines embusches, et soy conserver ; car après une bonne femme, la chose la plus prétieulse est certes ung ioly gentilhomme.

LA PUCELLE DE THILHOUZE[1].

Le seigneur de Valesnes, lieu plaizant dont le chasteau n'est poinct loing du bourg de Thilhouze, avoyt prins une chétifve femme, laquelle par raison de goust et de desgoust, plaizir ou desplaizir, maladie ou santé, laissoyt ieusner son bon mary des douceurs et sucreries stipulées en tous contracts de mariaige. Pour estre iuste, il fault dire que ce dessus dict seigneur estoyt ung masle bien ord et sale, touiours chassant les bestes faulves, et pas plus amuzant que n'est la fumée dans les salles. Puys, par appoinct du compte, le susdict chasseur avoyt bien une soixantaine d'années desquelles il ne sonnoyt mot, pas plus que la veufve d'ung pendu ne parle de chordes. Mais, la natture qui, les tortus, bancales, aveugles et laids, gette à pannerées icy bas, sans en avoir pluz d'estime que des beaulx, vu que, comme les ouvriers en tapisseries, elle ne sçayt ce qu'elle faict, donne mesme apetist à tous, et à tous mesme goust au potaige. Aussy, par adventure, chaque beste trouve une escurie ; de là le proverbe : il n'y ha si vilain pot qui ne renconstre son couvercle. Or, donc, le seigneur de Valesnes cherchoyt partoust de iolys pots à couvrir ; et, souvent, oultre la faulve, courroyt la petiste beste ; mais les terres estoyent bien desgarnies de ce gibbier à haulte robbe ; et ung puccelaige coustoyt bien chier à descotter. Ceppendant, force de furreter, force de s'enquérir, il advint que le sieur de Valesnes fust adverti que, dans Thilhouze, estoyt la veufve d'ung tisserand, laquelle avoyt

ung vray thrésor en la personne d'une petite garse de seize ans, dont iamais elle n'avoyt quitté les iuppes et qu'elle mennoyt elle-mesme faire de l'eaue, par haulte prévoyance maternelle ; puys, la couchoyt dedans son propre lict ; la veilloyt, la faisoyt lever de mattin, la lassoyt à telz travaulz que, à elles deux, elles gaignoyent bien huict sols par chascun iour ; et, aux festes, la tennoyt en laisse à l'ecclise ; luy donnant à grand peine le loizir de broutter ung mot de joyeulsetez avecque les ieunes gars, encore ne falloit-il poinct trop iouer des mains avecque la puccelle. Mais les tems de ce tems là estoyent si durs que la veuve et sa fille avoyent juste du pain assez pour ne poinct mourir de faim ; et, comme elles demeuroient chez ung de leurs parens paouvres, souvent elles manquoyent de boys en hiver, et de harddes en esté : debvoyent des loïers à effraïer ung sergent de iustice, lesquels ne s'effroïent poinct facilement des debtes d'aultruy. Brief, si la fille croissoyt en beaulté, la veufve croissoyt en misère, et s'endebtoyt très-fort pour le puccelaige de sa garce, comme ung alquémiste pour son creuset où il fond toust.

Lorsque ses enquestes furent faictes et parfaictes, ung iour de pluye, ledict sire de Valesnes vind par caz fortuict dedans le tauddis des deux fileuses, et, pour soy seicher, envoie quérir des fagots au Plessis voisin. Puis, en attendant, il s'assit sur ung escabeau entre les deux paovres femmes. A la faveur des umbres grises et demi-jour de la cabane, il vid le doulx minois de la puccelle de Thilhouze ; ses bons bras rouges et fermes ; ses avant-postes durs comme bastions qui déffendoyent son cueur du froid ; sa taille ronde comme ung ieune chesne ; le tout bien frais et net et fringuant et pimpant comme une première gellée ; verd et tendre comme une pousse d'avril ; enfin elle ressembloyt à tout ce qu'il y a de ioly dans le munde. Elle avoyt les yeulx d'un bleu modeste et saige ; et le resguard encore plus coi que celuy de la Vierge, vu que elle estoyt moins advancée, n'ayant poinct eu d'enfant.

Ung qui lui auroyt dit : — Voulez-vous faire la ioye ? Elle aurait respondu : — En dà, par où ? Tant elle sembloyt nice et peu ouverte aux compréhensions de la chose. Aussy le bon vieulx seigneur tortilloyt-il sur son escabelle, flairoyt la fille, et se deshanchoyt le col comme un singe voulant attrapper des noix grollières. Ce que voyoit bien la mère, et ne souffloit mot, en

paour du seigneur qui avoyt à luy tout le pays. Quand le fagot fust miz en l'astre et flamba, le bon chasseur dist à la vieille : — Ah ! ah ! cela reschauffe presque autant que les yeulx de vostre fille.

— Las, mon seigneur, fist-elle, nous ne pouvons rien cuyre à ce feu-là...

— Si, respondit-il.

— Et comment ?

— Ah ! ma mie, prestez votre garse à ma femme qui ha besoing d'une chamberière, nous vous paierons bien deux fagotz tous les iours.

— Ha, mon seigneur, et que cuirois-je donc à ce bon feu de mesnaige ?...

— Eh bien, reprist le vieulx braguard, de bonnes bouillies, car ie vous bailleray à rente ung minot de bled par sayson...

— Et donc, reprist la vieille, où les mettrais-je ?...

— Dans votre mette, s'escria l'acquéreur de puccelaiges.

— Mais je n'ay poinct de mette, ni de bahust, ni rien.

— Eh bien, ie vous donneray des mettes, des bahusts et des poëles, des buyes, ung bon lict avec sa pente, et toust.

— Vère, dist la bonne veuve, la pluye les guastera, je n'ai poinct de maison...

— Voyez-vous pas d'icy, respondict le seigneur, le logis de la Tourbellière, où demouroyt mon paouvre picqueur, Pillegrain, qui ha esté esventré par ung sanglier.

— Ouy, fit la vieille.

— Eh bien ! vous vous boutterez là dedans, iusques à la fin de vos iours...

— Par ma fy, s'escria la mère, en lairrant tumber sa quenoille, dittes-vous vray ?

— Ouy...

— Et donc, quel loyer donnerez-vous à ma fille ?

— Tout ce qu'elle voudra gaigner à mon service, dist le seigneur.

— Oh, mon seigneur, vous voulez gausser.

— Non, dit-il.

— Si, dit-elle.

— Par saint Gatien, saint Éleuthère, et par les mille millions de saints qui grouillent la haut, je iure que...

— Eh bien, si vous ne gaussez poinct, reprist la bonne mère, ie voudroys que ces fagotz fussent, ung petit brin, passez pardevant le nottaire...

— Par le sang du Christ et le plus mignon de vostre fille, ne suis-je poinct gentilhomme ? Ma parolle vault le ieu.

— Ah bien, ie ne dis non, mon seigneur ; mais, aussy vray que ie suys une paouvre filandière, i'ayme trop ma fille pour la quitter... Elle est trop ieune et foyble encore, elle se romproyt au service. Hier, au prosne, le curé disoyt que nous respondrons à Dieu de nos enfants.

— Là, là, fist le seigneur, allez quérir le nottaire...

Ung vieulx buscheron courust au tabellion ; lequel vint et dressa bel et bien ung contrat, auquel le sire de Valesnes mist sa croix, ne saichant poinct escrire ; puis, quand tout fust scellé, signé : — Eh bien, la mère, dit-il, ne respondez-vous donc plus du puccellaige de votre fille à Dieu ?

— Ah, mon seigneur, le curé disoyt iusques à l'aage de rayson, et ma fille est bien raysonnable. Lors, se tournant vers elle : — Marie Ficquet, reprist la vieille, ce que tu as de plus chier est l'honneur ; et, là où tu vas, ung chascun, sans compter mon seigneur, te le voudra tollir ; mais tu vois tout ce qu'il vault !... Par ainsy, ne t'en deffais qu'à bon escient, et comme il fault. Or, pour ne poinct contaminer ta vertu devant Dieu et les hommes, (à moins de mottifs légittimes) ayes bien soing, par advance, de faire saupouldrer, ung petist, ton cas de mariaige ; aultrement, tu irais à mal...

— Ouy, ma mère, fit la puccelle.

Et là dessus, elle sortit du paouvre logis de son parent et vint au château de Valesnes pour y servir la dame qui la trouva fort iolye et à son goust.

Quand ceux de Valesnes, Saché, Villaines et aultres lieux apprindrent le hault prix donné de la puccelle de Thilhouze, les bonnes femmes de mesnaige, recognoissant que rien n'estoyt pluz prouffictable que la vertu, taschèrent d'eslever et nourrir touttes leurs filles puccelles ; mais le mettier fust aussi chanceulx que celui d'éduquer les vers à soye, si subjects à crever ; vu que les puccelaiges sont comme les nèfles et murissent viste sur la paille. Ceppendant, il y eust quelques filles, pour ce, nottées en Touraine, et qui passèrent pour vierges dans tous les couvens de religieux,

ce dont ie ne voudroys poinct respondre ne les ayant poinct vérifiéez en la mannière enseignée par Verville, pour recognoistre la parfaicte vertu des filles... Finablement, Marie Ficquet suyvit le saige advis de sa mère, et ne voulsit entendre aulcune des doulces requestes, parolles dorées, et cingeries de son maistre, sans estre ung peu trempée de mariaige.

Quand le vieulx seigneur faisoyt mine de la vouloir margauder, elle s'effarouchoyt comme une chatte à l'approche d'ung chien, en criant : — Je le diray à madame... Brief, au bout de six mois, le sire n'avoyt pas encore seullement recouvré le prix d'ung seul fagot. A touttes ses besognes, la Ficquet, touiours plus ferme et plus dure, une foys respondoyt à la gracieulse queste de son seigneur : — Quand vous me l'aurez osté, me le rendrez-vous ? Hein ! Puys en d'aultres tems disoyt : — Quand j'aurois autant de pertuys qu'en ont les cribles, il n'y en auroyt pas ung seul pour vous, tant laid ie vous trouve !...

Ce bon vieulx prenoyt ces propos de village pour fleurs de vertu, et ne chailloyt poinct à faire de petists signes, longues harangues, et cent mille sermens ; car, force de voir les bons gros avant-cueurs de ceste fille, ses cuisses rebondies, qui se mouloyent en relief, à certains mouvemens, à travers ses cottes ; et force d'admirer autres choses capables de brouiller l'entendement d'un sainct, ce bon chier homme s'estoyt enamouré d'elle avecque une passion de vieillard, laquelle augmente en proportions géométrales, au rebours des passions de jeunes gens ; pource que les vieulx ayment avec leur foyblesse qui va croissant ; et les jeunes, avecque leurs forces qui s'en vont diminuant. Pour ne donner aulcune rayson de refus à ceste fille endyablée, le seigneur prist à partie ung sien sommelier, aagé de plus de septante et quelques années, et lui fist entendre qu'il debvoyt se marier afin de reschauffer sa peau, et que Marie Ficquet seroyt bien son faict. Le vieulx sommelier, qui avoyt gaigné trois cent livres tournoys de rente à divers services dans la maison, vouloyt vivre tranquille sans ouvrir de nouveau les portes de devant ; mais le bon seigneur, l'ayant prié de se marier ung peu, pour lui faire plaizir, l'assura qu'il n'auroyt nul soulcy de sa femme. Alors, le vieulx sommelier s'engarria par obligeance dans ce mariaige.

Le jour des fiançailles, Marie Ficquet, débriddée de toutes ses

raisons, et ne pouvant objecter aulcun grief à son poursuyvant, se fist octroyer une grosse dot, et ung douayre pour le prix de sa defloraison ; puys, bailla licence au vieulx coquart de venir tant qu'il pourroyt couchier avecque elle, lui promettant aultant de bons coups que de grains de bled donnés à sa mère ; mais, à son aage, ung boisseau luy suffisoyt.

Les nopces faictes, poinct ne faillit le seigneur, aussitost sa femme mise en toille, de s'esquicher devers la chambre, bien verrée, nattée et tappissée, où il avoyt logé sa poulette, ses rentes, ses fagotz, sa maison, son bled et son sommelier.

Pour estre brief, saichez qu'il trouva la puccelle de Thilhouze la plus belle fille du monde, jolye comme tout, à la doulce lumière du feu qui petilloyt dans la cheminée, bien noyseuse entre les draps, cherchant castilles, sentant une bonne odeur de puccellaige ; et, de prime faict, n'eust aulcun regret au grand prix de ce bijou. Puis, ne pouvant se tenir de despescher les premières bouchiées de ce friant morceau roïal, le seigneur se mist en debvoir de franfrelucher, en maistre passé, ce jeune formulaire. Vécy donc le bienheureux qui, par trop grande gloutonnerie, vétille, glisse, enfin ne sçait plus rien du joly mestier d'amour. Ce que voyant, après ung moment, la bonne fille dit innocemment à son vieulx cavalier : — Monseigneur, si vous y estes, comme je pense, donnez, s'il vous plaist, ung peu plus de vollée à vos cloches.

Sur ce propos, qui finit par se répandre, je ne sçay comment, Marie Ficquet devinst fameuse, et l'on dit encore en nos païs : — C'est une puccelle de Thilhouze !... En mocquerie d'une mariée, et pour signifier une *friquenelle.*

Friquenelle se dict d'une fille que je ne vous soubhaite poinct de trouver en vos draps la première nuict de vos nopces, à moins que vous ne soyez nourri dans la filosophie du Porticque, où l'on ne s'estomiroyt d'aulcun meschief. Et il y a beaucoup de gens contraincts d'estre stoïciens en cette conjoncture droslaticque, laquelle se renconstre encore assez souvent ; car la nature tourne, mais ne change poinct ; et touiours, il y aura de bonnes puccelles de Thilhouze, en Tourayne et ailleurs. Que si vous me demandiez maintenant en quoy consiste et où esclatte la moralité de ce conte, je seroys bien en droict de respondre aux dames : Que les Cent Contes droslaticques sont pluz faicts pour apprendre

la morale du plaizir que pour procurer le plaizir de faire de la morale.

Mais, si c'estoyt ung bon vieulx braguard bien desreiné qui m'interlocutast, je luy diroys avecque les gratieulx mesnagemens deus à ses perruques jaunes ou grises : Que Dieu ha voulu punir le sieur de Valesnes d'avoir essayé d'achepter une danrée faicte pour estre donnée.

LE FRÈRE D'ARMES[1].

Au commencement du regne du roy Henry second du nom, lequel ayma tant la belle Diane, il y avoyt encore une cérimonie dont l'usaige s'est depuys beaucoup affoybli, et qui a tout-à-faict disparu, comme une infinité de bonnes choses des vieulx tems. Ceste belle et noble coustume estoyt le choix d'ung frère d'armes que faisoient tous les chevalliers. Doncques, après s'estre cogneus pour deux hommes loyaulx et braves, ung chascun de ce gentil couple estoyt marié pour la vie à l'aultre ; tous deux devenoyent frères ; l'ung debvoyt défendre l'aultre à la battaille parmy les ennemis qui le menassoyent ; et, à la court, parmi les amis qui en médisoyent. En l'absence de son compaignon, l'aultre estoyt tenu de dire à ung qui auroyt accusé son bon frère de quelque desloyaulté, meschanterie ou noirceur feslonne : — Vous en avez menti par vostre gorge !... Et aller sur le pré, vistement, tant seur on estoyt de l'honneur l'ung de l'aultre. Il n'est pas besoing d'adjouxter que l'ung estoyt touiours le second de l'aultre, en toute affaire, meschante ou bonne ; et qu'ils partageoient tout bonheur ou malheur. Ils estoyent mieulx que les frères qui ne sont conjoincts que par les hazards de la natture ; vu qu'ils estoyent fraternisés par les liens d'ung sentiment espécial, involontaire et mutuel. Aussy, la fraternité des armes ha-t-elle produict de beaulx traicts, aussi braves que ceulx des anciens Griecs, Romains ou aultres... Mais cecy n'est poinct mon subject. Le

récit de ces choses se trouve escript par les historiens de nostre païs, et ung chascun les sçait.

Doncques, en ce temps là, deux jeunes gentilshommes de Touraine, dont l'ung estoyt le cadet de Maillé, l'aultre le sieur de la Vallière, se firent frères d'armes le jour où ils gaignèrent leurs esperons. Ils sortoient de la maison de monsieur de Montmorency, où ils furent nourriz des bonnes doctrines de ce grand capittaine, et avoyent monstré combien la valleur est contagieuse en ceste belle compagnie, pourceque, à la battaille de Ravennes, ils mérittèrent les louanges des plus vieulx chevalliers. Ce fust dans la meslée de ceste rudde journée que Maillé, sauvé par le susdict Lavallière, avecque lequel il avoyt eu quelques noises, vid que ce gentilhomme estoyt ung noble cueur. Comme ils avoyent receu chascun des eschancreures en leur pourpoinct, ils baptizèrent cette fratternité dans leur sang, et furent traittés ensemble, dans ung mesme lict, sous la tente de monsieur de Montmorency, leur maistre. Il est besoing de vous dire que, à l'enconstre des habitudes de sa famille où il y ha touiours eu de iolys visaiges, le cadet de Maillé n'estoyt poinct de physionomie plaisante, et n'avoyt guères pour luy que la beaulté du dyable ; du reste découplé comme ung levrier, large des espaules et taillé en force comme le roy Pepin, lequel fust ung terrible jouxteur. Au rebours, le sire de Chateau-Lavallière estoyt un fils goldronné, pour qui sembloyent avoir esté inventés les belles dentelles, les fins haults de chausses, et les souliers à fenestre. Ses longs cheveulx cendrés estoyent iolys comme une chevelure de dame ; et, c'estoyt, pour estre court, ung enfant avec lequel touttes les femmes auroyent bien voulu iouer. Aussy, ung iour, la Dauphine, niepce du pape, dict en riant à la royne de Navarre, vu qu'elle ne haïssoit poinct ces bonnes drosleries : — Que cettuy paige estoyt ung emplastre à guarir de tous les maulx ! Ce qui fist rougir le joly petit Tourangeau, pour ce que, n'ayant encore que seize ans, il prist cette guallanterie comme ung reproche.

Lors, au rettourner d'Italie, le cadet de Maillé trouva ung bon chaussepied de mariaige que luy avoyt traficqué sa mère en la personne de mademoiselle d'Annebault, laquelle estoyt une gracieulse fille, riche de mine et bien fournie de toust, ayant ung bel hostel en la rue Barbette, guarny de meubles et tableaux italiens, et force domaines considérables à recueillir. Quelques iours après

le trespassement du roy Françoys, adventure qui planta la terreur au fond de tous les caz, pource que ledict seigneur estoyt mort par suitte du mal de Naples ; et que, doresenavant, il n'y avoyt poinct de sécuritez mesme avecque les plus haultes princesses ; le dessus dict Maillé fust contrainct de quitter la court pour aller accommoder aulcunes affaires de griefve importance dans le Piémont. Comptez qu'il lui desplaizoit beaucoup de laisser sa bonne femme, si jeunette, si friande, si noyzeuse, au milieu des dangiers, poursuittes, embusches et surprises de ceste guallante compaignie où estoyent tant de beaulx filz, hardis comme des aigles, fiers de resguard et amoureux de femmes aultant que les gens sont affamés de jambons à Pasques. Dans ceste haulte jalouzie, tout lui estoyt bien desplaizant, mais force de songer, il s'advisa de cadenasser sa femme, ainsy qu'il va estre dict. Il invitta son bon frère d'armes à venir au petit iour, le mattin de sa despartie. Or, dès qu'il entendit le cheval de Lavallière dans sa court, il saulta hors de son lict, y laissant sa doulce et blanche moitié sommeillant encore de ce petit sommeil brouïnant, tant aymé de tous les friands de paresses. Lavallière vind à luy, et les deux compaignons se mussant dans l'embrazure de la croizée, ils s'accollèrent par une loyale poignée de main ; puis, de prime face, Lavallière dict à Maillé : — Je seroys venu cette nuict sur ton advis ; mais j'avois ung procès amoureux à vuyder avec ma dame qui me bailloit assignacion : doncques je ne pouvois aulcunement faire défault ; mais je l'ai quittée de mattin... Veux-tu que je t'accompaigne, je lui ai dict ton despart, elle m'a promis de demourer, sans aulcun amour, sur la foy des traictés... Si elle me truphe, ung amy vault mieulx qu'une maytresse !...

— Oh ! mon bon frère, respondict Maillé tout esmeu de ces paroles, je veulx te demander une preuve plus haulte de ton brave cueur... Veux-tu avoir la charge de ma femme, la deffendre contre tous, estre son guyde, la tenir en lesse, et me respondre de l'intégrité de ma teste ?... Tu demoureras icy, pendant le tems de mon absence, dans la salle verde, et seras le chevallier de ma femme...

Lavallière fronssa les sourcils et dict : — Ce n'est ni toi, ni ta femme, ni moi que je redoubte, mais les meschans qui prouffic-teront de cecy pour nous brouiller comme des escheveaulx de soye...

— Ne sois poinct en défiance de moy, reprist Maillé, serrant

Lavallière contre luy. Si tel estoyt le bon vouloir de Dieu que j'eusse le malheur d'estre cocqu, je seroys moins marry que ce fust à ton advantaige... Mais, par ma foy, i'en mourroys de chagrin, car ie suys bien assotté de ma bonne, fresche et vertueulse femme...

Sur ce dire, il destourna la teste pour ne poinct monstrer à Lavallière l'eaue qui luy venoyt aux yeulx, mais le ioly courtizan vid cette semence de pleurs ; et, lors, prenant la main de Maillé : — Mon frère, luy dit-il, ie te iure ma foy d'homme que, paravant qu'ung quelqu'un touche à ta femme, il aura sentu ma dague au fond de sa fressure... Et, à moins que ie ne meure, tu la retrouveras intacte de corps, sinon de cueur, pource que la pensée est hors du pouvoir des gentilshommes...

— Il est donc dict là hault ! s'escria Maillé, que je seray touiours ton serviteur et ton obligé.....

Là dessus le compaignon partist pour ne poinct mollir dans les interjections, pleurs, et aultres saulces que respandent les dames en adieulx ; puys, Lavallière l'ayant conduict à la porte de la ville, revint en l'hostel, attendist Marie d'Annebault au deshucher du liet, lui apprist la despartie de son bon mary, lui offrist d'estre à ses ordres, et, le tout, avecque des manières si gentilles que la pluz vertueulse femme eust été chatouillée du dézir de guarder à soy le chevallier. Mais, de ces belles pastenostres n'estoyt aulcun besoing pour endoctriner la dame, vu que elle avoyt presté l'aureille aux discours des deulx amis, et s'estoyt grandement offensée des doubtes de son mary. Hélas ! comptez que Dieu seul est parfaict ! Dans toutes les idées de l'homme, il y aura touiours un costé maulvais ; et c'est, oui dà, une belle science de vie, mais science impossible, que de tout prendre, mesme ung baston par le bon bout. La cause de ceste grande difficulté de plaire aux dames est qu'il y ha, chez elles, une chose qui est plus femme qu'elles, et, n'estoyt le respect qui leur est dû, ie diroys ung aultre mot. Or, nous ne debvons iamais resveiller les phantaisies de ceste chose malivole. Mais le parfaict gouvernement des femmes est œuvre à navrer ung homme, et nous fault rester en totale submission d'elles ; c'est, je cuyde, le meilleur sens pour dénouer la très-angoisseuse énigme du mariaige. Doncques, Marie d'Annebault se tinst heureuse des bonnes fassons et offres du guallant ; mais il y avoyt, en son soubrire, ung malicieulx esprit ; et, pour aller rondement, l'intencion de mettre son jeune garde-chose

entre l'honneur et le plaizir ; de si bien le requérir d'amour, le tant testonner de bons soings, le pourchasser de resguards si chaulds, qu'il fust infidèle à l'amitié, au prouffict de la guallantize.

Tout estoyt en bon poinct pour les mennées de son desseing, vu les accointances que le sire de Lavallière estoyt tenu d'avoir avecque elle par son séiour en l'ostel. Et comme il n'y ha rien au monde qui puisse destourber une femme de ses visées, en toute occurence, la cingesse tendoyt à l'empiéger dans ung lacqs.

Tantost, le faysoyt rester siz prez d'elle, devant le feu, iusques à douze heures de la nuict, luy chantant des refrains ; et, sur toute chose, luy montrant ses bonnes espaules, les tentations blanches dont son corsaige estoyt plein, enfin, lui gettant mille resguards cuysans ; le tout, sans avoir la physionomie des pensées qu'elle guardoyt sous son aureille.

Tantost elle se pourmenoyt avec luy, de mattin, dans les iardins de son ostel, et s'appuyoit bien fort sur son bras, le pressoit, soupiroyt, lui faisoyt nouer le lasset de son brodequin, qui, touiours, se destortilloyt à poinct nommé.

Puys, c'estoyent mille gentilles parolles, et de ces choses auxquelles entendent si bien les dames ; petits soings pour l'hoste : comme venir voir s'il avoyt ses aizes ; si le lict estoyt bon ; si la chambre propre ; s'il y avoyt bon aër ; si, la nuict, il sentoyt aulcuns vents coulis ; si, le iour, avoyt trop de soleil ; luy demandant de ne luy rien celer de ses phantaizies et moindres voulontés, disant :

— Avez-vous coutume de prendre quelque chose au mattin, dans le lict ?... Soit de l'hydromel, du laict, ou des espices ?... Mangez-vous bien à vos heures ? Ie me conformeray à tous vos dézirs ?... dictes ?... Vous avez paour de me demander... allons !...

Elle accompaignoyt ces bonnes doreloteries de cent mignardizes, comme de dire en entrant :

— Je vous gehenne, renvoyez-moi !... Allons, besoing est que vous soyez libre... Je m'en vais...

Et touiours estoyt gratieulsement invittée à rester.

Et touiours la ruzée venoyt vestue à la légière, monstrant des eschantillons de sa beaulté, à faire hennir ung patriarche aussi ruyné par le tems que debvoyt l'estre le sieur de Mathusalem à [neuf] cent soixante ans.

Le bon compaignon, estant fin comme soye, lairroit aller toutes les mennées de la dame, bien content de la voir occupée de luy, vu que c'estoyt aultant de gaigné ; mais, en frère loïal, il remettoyt touiours le mary absent soubs les yeulx de son hostesse.

Or, ung soir, la iournée ayant esté très-chaulde, Lavallière redoubtant les jeux de la dame, lui dict : comme Maillé l'aymoit fort ; qu'elle avoyt à elle ung homme d'honneur, un gentilhomme bien ardent pour elle, et bien chatouilleux de son escu...

— Pourquoy donc, dict-elle, s'il en est chastouilleux, vous ha-t-il mis icy ?...

— N'est-ce pas une haulte prudence ?... respondit-il. N'estoyt-il pas besoing de vous confier à quelque deffenseur de vostre vertu ; non qu'il lui en faille ung, mais pour vous protéger contre les maulvais...

— Doncques, vous estes mon gardien ? fict-elle.

— J'en suis fier ! s'escria Lavallière.

— Vère ! dit-elle, il a bien mal choisi...

Ce propos fust accompagné d'une œillade si paillardement lascive, que le bon frère d'armes prind, en mannière de reproche, une contenance fresche, et laissa la belle dame seulle ; laquelle fust picquée de ce reffus tacite d'entamer la bataille des amours.

Elle demoura dans une haulte méditation, et se mist à quérir l'obstacle véritable qu'elle avoyt renconstré ; car il ne sauroyt venir en l'esperit de aulcune dame qu'ung bon gentilhomme puisse avoir du dédain pour ceste baguatelle qui ha tant de prix et si haulte valeur. Or, ces pensers s'entrefilèrent et s'accointèrent si bien, l'une accrochant l'aultre, que, de pièces en morceaulx, elle attira toute l'étoffe à elle, et se trouva couchiée au plus profond de l'amour ; ce qui doibt enseigner aux dames à ne iamais iouer avecque les armes de l'homme, vu qu'à manier de la glue il en demeure touiours aux doigts.

Par ainsy, Marie d'Annebault finit par où elle auroit deu commencer : à sçavoir, que, pour se saulver de ses piéges, le bon chevallier debvoyt estre prins à celui d'une dame ; et en bien cherchant autour d'elle où son jeune hoste pouvoit avoir trouvé ung étui de son goust, elle pensa que la belle Limeuil, l'une des filles de la royne Catherine, mesdames de Nevers, d'Estrées et de Giac, estoyent les amies desclairées de Lavallière ; et que, de toutes, il debvoyt en aymer au moins une à la folie.

De ce coup, elle adjouxta la raizon de ialousie à toutes les aultres qui la convioient de séduire son messire Argus, dont elle ne vouloyt poinct coupper, mais perfumer, bayser la teste, et ne faire aulcun tort au reste.

Elle estoyt certes pluz belle, pluz jeune, pluz appetissante et mignonne que ses rivales ; du moins, ce fust le mélodieux arrest de sa cervelle. Aussy, mue par toutes les chordes, ressorts de conscience et causes physicques qui font mouvoir les femmes, elle revind à la charge, pour donner nouvel assault au cueur du chevallier ; car les dames ayment à prendre ce qui est bien fortifié.

Alors elle fit la chatte, et se roula si bien près de luy, le chatouilla si gentiment, l'apprivoisa si doulcement, le patepelua si mignottement, que, ung soir, où elle estoyt tumbée en de noires humeurs, quoique bien gaye au fund de l'asme, elle se fist demander par son frère gardien :

— Qu'avez-vous doncques ?...

A quoy, songeuse, elle luy respondit, en estant escouttée, par luy, comme la meilleure des musicques :

Qu'elle avoyt espouzé Maillé à l'enconstre de son cueur, et qu'elle en estoyt bien malheureuse ; qu'elle ignoroyt les doulceurs d'amour, que son mary ne s'y entendoyt nullement, et que sa vie seroyt pleine de larmes. Brief, elle se fist pucelle de cueur et de toust, vu qu'elle advoua n'avoir encore perceu, de la chose, que des déplaizirs. Puis, dict encores que, pour le seur, ce manège debvoyt estre fertille en sucreries, friandises de toutes sortes, pour ce que toutes les dames y couroyent, en vouloyent, estoyent ialouses de ceulx qui leur en vendoyent ; car, à aulcunes, cela coustoyt chier ; que elle en estoyt si curieulse que, pour ung seul bon iour ou une nuictée d'amour, elle bailleroyt sa vie, et seroyt toujours subjecte de son amy, sans aulcun murmure ; mais que celuy avec qui la chose luy seroyt pluz plaisantte à faire ne vouloyt pas l'entendre ; et que, cependant, le secret pouvoit estre esternellement gardé sur leurs coucheries, vu la fiance de son mary en luy : finablement, que s'il la reffuzoit encore, elle en mourroyt.

Et toutes ces paraphrases du petit canticque, que savent toutes les dames en venant au monde, furent débagoulées entre mille silences entrecoupés de soupirs arrachiés du cueur, ornés de force tortillemens, appels au ciel, yeux en l'aër, petites rougeurs subittes,

cheveulx graphinés... Enfin, toutes les herbes de la Sainct-Jean furent mizes dans le ragoust. Et, comme au fund de ces parolles, il y avoyt ung pinçant dézir qui embellit mesme les laidderons, le bon chevallier tumba aux piedz de la dame, les lui prist, les lui baysa, tout pleurant. Faites estat que la bonne femme fust bien heureuse de les luy laisser à bayser ; et, mesme, sans trop resguarder à ce qu'il vouloit en faire, elle luy abandonna sa robbe, saichant bien que besoing estoyt de la prendre par en bas pour la lever ; mais il estoyt escript que, ce soir, elle seroyt saige, car le beau Lavallière lui dict avecque désespoir :

— Ah ! Madame, ie suis ung malheureux et ung indigne...

— Non, non, allez !... fit-elle.

— Hélas ! le bonheur d'estre à vous m'est interdict.

— Comment ?... dit-elle.

— Ie n'oze vous advouer mon cas !...

— Est-ce donc bien mal ?...

— Ha, je vous ferai honte !...

— Dites, je me cacherai le visaige dans mes mains.

Et la ruzée se mussa de manière à bien voir son bien-aymé, par ses entre-doigts.

— Las !... fit-il, l'aultre soir, quand vous m'avez dict cette si gracieulse parole, j'estoys allumé si traîtreusement que, ne cuydant poinct mon bonheur proche et n'ozant vous advouer ma flamme, j'ai couru en ung clappier où vont les gentils hommes ; là, pour l'amour de vous, et pour saulver l'honneur de mon frère, dont j'avois honte de salir l'escu, j'ai été pippé ferme, en sorte que je suys en dangier de mourir du mal italien...

La dame, prise de frayeur, getta un cri d'accouchée ; et, toute esmeue, le repoulsa par ung petit geste bien doulx ; puys, le paouvre Lavallière se trouvant en trop piteuse occurrence, se despartist de la salle ; mais il n'estoyt pas tant seullement aux tapisseries de la porte, que Marie d'Annebault l'avoit derechief contemplé, disant à part elle : — Ah ! quel dommaige !...

Lors, elle rechut en grant mélancholie, plaignant en soy le gentilhomme, et s'enamourant d'aultant plus qu'il estoyt fruict par trois foys défendeu.

— N'estoyt Maillé, lui dict-elle ung soir qu'elle le trouvoyt plus beau que de coutume, je voudroys gaigner vostre mal ; nous aurions ensemble les mesmes affres...

— Je vous aime trop, dit le frère, pour ne pas estre saige.

Et il la quitta pour aller chez sa belle Limeuil. Comptez que, ne pouvant se reffuser à recepvoir les flambantes œillades de la dame, il y avoyt, aux heures du mangier et pendant les vesprées, ung feu nourri qui les eschauffoyt beaucoup ; mais elle estoyt contrainte de vivre sans toucher au chevallier aultrement que du regard. A ce mestier, Marie d'Annebault se trouvoyt fortifiée de tout poinct contre les guallans de la court ; car il n'y a pas de bornes pluz infranchissables et meilleur gardien que l'amour ; il est comme le dyable : ce qu'il tient, il l'entoure de flammes. Ung soir, Lavallière ayant conduict la dame de son amy à ung ballet de la royne Catherine, dançoyt avecque sa belle Limeuil, dont il estoyt affolé. Dans ce tems-là, les chevalliers conduisoyent bravement leurs amours deux à deux, et mesme par trouppes. Or, toutes les dames estoyent ialouzes de la Limeuil, qui délibéroyt en ce moment de soy donner au beau Lavallière. Avant de se mettre en quadrille, elle lui avoyt donné la plus doulce des assignacions pour l'endemain pendant la chasse. Nostre grante royne Catherine, laquelle, par haulte politicque, fomentoyt ces amours et les remuoyt comme patissiers font flamber leurs fours en les fourgonnant, ladicte royne doncques donnoyt son coup d'œil à tous les gentils couples enlassez dedans son quadrille de femelles, et disoyt à son mary : — Pendant qu'ils bataillent ici, peuvent-ils faire des ligues contre vous ?... Hein ?

— Oui, mais les ceulx de la religion.

— Bah ! nous les y prendrons aussy !... dict-elle en riant. Tennez, vecy Lavallière que l'on soupçonne estre des hugonneaulx, converti à ma chère Limeuil qui ne va pas mal, pour une demoyselle de seize ans... Elle l'aura bientost mise dans son greffe...

— Ha ! madame, n'en croyez rien, fit Marie d'Annebault, car il est guasté par le mal de Naples qui vous a faict royne !

A cette bonne naifveté, Catherine, la belle Diane et le roy, qui estoyent ensemble, s'esclattèrent de rire, et la chose courut dans toutes les aureilles. Alors ce fust, pour Lavallière, une honte et des mocqueries qui ne finèrent plus. Le paouvre gentilhomme, montré aux doigts, auroit bien voulu d'ung aultre dans ses chausses ; car la Limeuil, à qui les corrivaulx de Lavallière n'eurent rien de plus hasté que de l'advertir en riant de son dangier, fist une mine de heurtoir à son amant, tant grand estoyt

l'espantement, et griefves estoient les appréhensions de ce maulvais mal. Aussy, Lavallière se vid de tout poinct abandonné comme ung leppreux. Le roy lui dict ung mot fort desplaizant, et bon chevallier quitta la feste suivy de la paouvre Marie au dezespoir de cette parolle. Elle avoyt de tout poinct ruyné celui qu'elle aimoyt, lui avoyt tolli son honneur et guasté sa vie ; vu que les physiciens et maistres myrrhes advançoient, comme chose non équivocque, que les gens italianisés par ce mal d'amour y debvoyent perdre leurs meilleurs advantaiges, n'estre plus de vertu générative, et noircis dans leurs os.

En sorte que nulle femme ne se vouloyt plus laisser chausser en légitime mariage par le pluz beau gentilhomme du royaume s'il estoyt seullement soubpçonné d'estre ung de ceulx que maistre Françoys Rabelays nommoyt *ses crousles-levés très-precieulx.*

Comme le bon chevallier se taysoit beaucoup et restoyt en mellancholie, sa compaigne lui dict en rattournant de l'hostel d'Hercules où se donnoyt la feste.

— Mon chier seigneur, ie vous ai faict un grand dommaige !...

— Ha, madame, respundit Lavallière, le mien est réparable, mais dans quel estrif estes-vous tumbée ?... Deviez-vous estre au faict du dangier de mon amour ?...

— Ah ! fit-elle, ie suis donc bien seure maintenant de touiours vous avoir à moy, pour ce que, en eschange de ce grant blasme et deshonneur, ie doibs estre à iamays vostre amye, vostre hostesse et vostre dame, mieulx encore, vostre meschine. Aussy, ma volonté est-elle de m'adonner à vous pour effacer les traces de ceste honte, et vous guarir par mille soins, par mille veilles ; et, si les gens de l'estat desclairent que le mal est trop entesté, qu'il y va pour vous de la mort comme au roy deffunct, je requiers vostre compaignie, afin de mourir glorieulsement en mourant de vostre mal... En da ! fit-elle en plourant, il n'y ha pas de supplices pour payer le tort dont ie vous ai entaché.

Ces paroles furent accompaignées de grosses larmes ; son très-vertueulx cueur s'esvanouit, et elle tumba vrayment pasmée. Lavallière espouventé la print et lui mist sa main sur le cueur au dessous d'ung sein d'une beaulté sans secunde. La dame revind, à la chaleur de ceste main aymée, sentant de cuysantes délices à en perdre la cognoissance de nouveau.

— Las ! dict-elle, cette caresse maligne et superficielle sera

doresenavant les seules iouissances de nostre amour. Elles sont encore de mille picques au-dessus des ioyes que le paouvre Maillé cuydoit me faire... Lairrez vostre main là ?... dict-elle... Vrayment, elle est sur mon asme et la touche !...

A ce discours, le chevallier, restant trez-piteulx de mine, confessa naïvement à sa dame que il sentoyt tant de félicitez à ce touchier que les douleurs de son mal croissoyent beaucoup, et que la mort estoyt préférable à ce martire.

— Mourons doncques !... dict-elle...

Mais la littière estoyt en la court de l'ostel ; et, comme il n'y avoit aulcun moyen de mourir, ung chascun d'eux se couchia loing de l'aultre, bien encumbré d'amour ; Lavallière ayant perdeu sa belle Limeuil, et Marie d'Annebault ayant gaigné des jouissances sans pareilles.

Par cet estrif qui n'estoit point préveu, Lavallière se trouva miz au ban de l'amour et du mariaige ; il n'oza plus se monstrer nulle part ; et il vid que la garde d'ung caz de femme coustoyt bien chier ; mais plus il despendoyt d'honneur et de vertuz, pluz il renconstroyt de plaizir à ces haults sacrifices offerts à sa fratternité. Cependant son debvoir lui fust très-ardu, très-épineulx et intolérable à faire aux derniers jours de sa guette. Vécy comme : L'adveu de son amour qu'elle cuydoit partagié, le tort advenu par elle à son chevallier, la renconstre d'ung plaizir incogneu, communicquèrent moult hardiesse à la belle Marie, qui chut en amour platonicque, légièrement tempéré par les menuz suffraiges dont le dangier estoyt nul. De ce vindrent les diabolicques plaizirs de la petite oie, inventée par les dames qui, depuys la mort du roy Françoys, redoubtoyent de se contagionner, mais vouloyent estre à leurs amans ; et, à ces cruelles délices du touchier, pour jouer son rolle, Lavallière ne pouvoyt auculnement se refuser. Par ainsy, tous les soirs, la dolente Marie attachoit son hoste à sa juppe, lui tennoyt les mains, le baysoit par ses resguards, colloyt gentiment sa ioue à la sienne ; et, dans ceste vertueulse accointance, où le chevallier estoyt prins comme ung dyable dans ung benoitier, elle luy parloyt de son grant amour, lequel estoyt sans bornes, vu qu'il parcouroyt les espaces infinis des dézirs inexaulcés. Tout le feu que les dames bouttent en leurs amours substantielles, lorsque la nuict n'a poinct d'aultres lumières que leurs yeulx, elle le transferoit dedans les jects mysticques de sa teste, les

exsultations de son asme, et les ecstases de son cueur. Alors natturellement et avec la ioye délicieulse de deux anges accouplés d'intelligence seullement, ils entonnoient de concert les doulces littanies que répétoyent les amans de ce tems en l'honneur de l'amour, antiennes que l'abbé de Thelesme a paragrafiquement saulvées de l'oubly, en les engravant aux murs de son abbaïe, située, suyvant maistre Alcofribas, dans nostre païs de Chinon, où je les ai vues en lattin, et translattées icy pour le prouffit des chrestiens.

— Las ! disoyt Marie d'Annebault, tu es ma force et ma vie, mon bonheur, et mon thrésor...

— Et vous, respondoit-il, vous estes une perle, une ange...

— Toy, mon séraphin.

— Vous, mon ame !...

— Toy, mon dieu !...

— Vous, mon estoile du soir et du mattin, mon honneur, ma beaulté, mon univers...

— Toi, mon grand, mon divin maistre.

— Vous, ma gloire, ma foy, ma relligion.

— Toi, mon gentil, mon beau, mon couraigeux, mon noble, mon cher, mon chevallier, mon défenseur, mon roy, mon amour.

— Vous, ma fée, la fleur de mes iours, le songe de mes nuicts...

— Toy, ma pensée de tous les momens...

— Vous, la ioye de mes yeulx.

— Toy, la voix de mon asme.

— Vous, la lumière dans le iour.

— Toy, la lueur de mes nuicts.

— Vous, la mieulx aymée entre les femmes.

— Toy, le plus adoré des hommes.

— Vous, mon sang, ung moy meilleur que moy !

— Toy, mon cœur, mon lustre !

— Vous, ma sainte, ma seule joye !...

— Je te quitte la palme de l'amour, et tant grand soit le mien, je cuyde que tu m'aimes pluz encore, pource que tu es le seigneur !...

— Non, elle est à vous, ma déesse, ma vierge Marie !...

— Non, je suys ta servante, ta meschine, ung rien que tu peulx dissoudre.

— Non, non, c'est moy qui suys votre esclave, vostre paige

fidèle, de qui vous pouvez user comme d'ung souffle d'air, sur qui vous debvez marcher comme sur ung tapiz... Mon cueur est vostre throsne.

— Non, amy, car ta voix me transfige.

— Votre resguard me brusle !...

— Je ne voys que par toy.

— Je ne sens que par vous !...

— Oh ! bien, mets ta main sur mon cueur, ta seule main, et tu vas me voir paslir quand mon sang aura pris la chaleur du tien...

Alors, en ces luttes, leurs yeulx déjà si ardens s'enflammoient encore ; et bon chevallier estoyt ung peu complice du bonheur que prenoyt Marie d'Annebault à sentir ceste main sur son cueur. Or, comme dans ceste légière accointance, se bandoyent toutes ses forces, se tendoient tous ses dézirs, se resolvoient toutes ses idées de la chose, il lui arrivoyt de se pasmer très-bien et tout-à-faict... Leurs yeulx pleuroyent des larmes bien chauldes, ils se saisissoyent l'ung de l'aultre en plein, comme le feu prend aux maisons ; mais c'estoyt toust !... De faict, Lavallière avoyt promis de rendre sain et sauf à son amy le corps seullement et non le cueur.

Lorsque Maillé fit scavoir son rettourner, il estoyt grandement tems, vu que nulle vertu ne pouvoyt tenir à ce mestier de gril ; et, tant moins les deux amans avoyent de liccence, tant plus ils avoyent de jouissance en leurs phantaizies...

Lairrant Marie d'Annebault, le bon compaignon alla au-devant de son amy, iusques au pays de Bondy pour l'aider à passer les boys sans male heure ; et, lors, les deux frères couchièrent ensemble suyvant la mode anticque dans le bourg de Bondy.

Là, dedans leur lict, ils se racomptèrent l'un, ses adventures de voyage ; et l'autre, les cacquets de la cour, histoires guallantes, *et cœtera.* Mais, la première requeste de Maillé fust touchant Marie d'Annebault, que Lavallière iura estre intacte en cest endroict précieulx où est logé l'honneur des marys, ce dont Maillé l'amoureux fust bien content.

L'endemain, ils furent tous trois réunis, au grand despit de Marie, qui, par la haulte jurisprudence des femelles, festoya bien son bon mary ; mais, du doigt, elle monstroyt son cueur à Lavallière par de gentilles mignardizes, comme pour dire : — Cecy est ton bien !

Au soupper, Lavallière annonça son partement pour la guerre. Maillé fust bien marri de cette griefve résolution, et vouloyt suyvre son frère ; mais Lavallière le refuza tout net.

— Madame, fit-il à Marie d'Annebault, je vous ayme plus que la vie, mais non pluz que l'honneur...

Et il paslit en ce disant, et madame de Maillé paslit en l'escoutant, pour ce que iamays, dans leurs jeux de la petite oie, il n'y avoyt eu aultant d'amour vraye que dans ceste parolle. Maillé voulust tenir compaignie à son amy iusques à Meaulx. Quand il revind, il délibéroyt avec sa femme les raysons incogneues et causes absconses de ceste despartie, lorsque Marie, qui se doubtoyt des chagrins du paouvre Lavallière, dist : — Je le sçays, c'est qu'il est trop honteulx ici, pource que ung chascun cognoit qu'il a le mal de Naples.

— Luy, fist Maillé tout estonné. Je l'ay veu quand nous nous couchiâmes à Bondy, l'aultre soir ; et, hier, à Meaulx. Il n'en est rien ! Il est sain comme vostre œil.

La dame se fondit en eaue, admirant ceste grande loyaulté, ceste sublime résignation en sa parolle, et les haultes souffrances de ceste passion intérieure. Mais comme elle aussy guarda son amour au fund de son cueur, elle mourust quand mourust Lavallière devant Metz, comme l'ha dict ailleurs messire Bourdeilles de Brantosme en ses cacquetaiges.

LE CURÉ D'AZAY-LE-RIDEAU[1].

En ce tems là, les prebstres ne prenoyent plus aulcune femme en légitime mariaige, mais avoyent, à eulx, de bonnes concubines, iolies si faire se pouvoyt ; ce qui, depuys, leur fust interdist par les conciles, comme ung chascun sçait ; pource que, de faict, il n'estoyt pas playzant que les especialles confidences des gens fussent racomptées à une gouge qui s'en rioyt, oultre les aultres doctrines absconses, ménagemens ecclésiastiques et spéculations qui habondèrent en ce cas de haulte politique romaine. Le prebstre de nostre païs qui, théologalement, entretinst le dernier une femme dans son presbytère, en la resgallant de son amour scholastique, fust ung certain curé d'Azay-le-Ridel, endroict trez-agréable nommé plus tard Azay-le-Bruslé, maintenant Azai-le-Rideau, dont le chastel est une des merveilles de Tourayne. Or, ce dict temps où les femmes ne haïssoient pas l'odeur de prebstre n'est point aussy loing que aulcuns le pourroyent penser ; car, encore, estoyt sur le siége de Paris monsieur d'Orgemont, fils du précédent évesque, et les grosses querelles d'Armignacs n'avoyent finé.

Pour dire le vray, cettuy curé faisoyt bien d'avoir sa cure en ce siècle, vu qu'il estoyt fièrement moulé, hault en couleur, de belle corporence, grant, fort, mangeant et beuvant comme ung convalescent ; et, de faict, relesvoyt touiours d'une doulce maladdie qui le prenoyt à ses heures : doncques, plus tard il eust esté son propre bourreau, s'il eust voulu observer la continence

canonicque. Ajouxtez à ce qu'il estoyt tourangeaud, *id est*, brun, et portant dans les yeulx du feu pour allumer et de l'eaue pour estaindre tous les fours de mesnaige qui vouloyent estre allumez ou estaincts. Aussy, iamais pluz à Azay ne s'est vu curé pareil ! ung beau curé, quarré, frais, touiours bennissant, hennissant ; aymant mieulx les nopces et baptesmes que les trespassemens ; bon raillard, relligieux en l'ecclise, homme partout. Il y a bien eu des curés qui ont bien beu et bien mangié ; d'aultres, qui ont bien benni, et certains moult henni ; mais, à eulx tous, ils faisoyent à grand poine en dettail la valiscence de ce curé susdict ; et luy seul a dignement remply sa cure de bénédictions, l'a tenue en ioie, et y a consolé les affligées, tout si bien, que nul ne le voyoit saillir de son logis sans le vouloir mettre en sa fressure, tant il estoyt aymé. C'est luy qui, le premier, ha dict en ung prosne que le dyable n'estoyt pas si noir qu'on le faisoyt, et qui, pour madame de Candé, transformoyt les perdrix en poissons, disant que les perches de l'Indre estoyent perdrix de rivière ; et, au rebours, les perdrix, perches de l'aër. Jamais ne fit de coups fourrez à l'umbre de la morale ; et, souventes foys, railloyt en disant qu'il prefferoyt estre couché en ung bon lict que sur ung testament ; que Dieu s'estoyt fourni de tout et n'avoyt besoing de rien. Au resguard des paouvres et aultres, iamays ceulx qui vindrent quérir de la laine en son presbytère ne s'en allèrent tondus, vu qu'il avoyt touiours la main à la poche, et mollissoyt, (lui qui, du reste, estoyt si ferme !...) à la veue de toutes les mizeres, infirmitez, et se bandoyt à boucher toutes les playes. Aussi, ha-t-on dict long-tems de bons comptes sur ce roy des curés !... C'est luy qui fist tant rire aux nopces du seigneur de Valesnes, près Saché. Comme la mère dudict seigneur se mesloyt ung peu des victuailles, rostisseries et aultres appretz qui habondoyent tant, que du moins, on eust faict le plus d'ung bourg, mais il est vray, pour tout dire, que l'on venoyt à ces espousailles de Montbazon, de Tours, de Chinon, de Langeais, de partout, et pour huit iours.

Or, le bon curé, qui revenoyt en la salle où se gaudissoyt la compaignie, fist renconstre d'ung petit pastronnet, lequel vouloyt advertir madame que toutes les substances élémentaires et rudimens gras, jus et saulces, estoyent apprestez pour ung boudin de haulte qualité dont elle se jactoyt de surveiller les compilacions,

enfonçages et manipulations secrètes, à ceste fin de resgualler les parens de la fille. Mon dict curé donne ung petist coup sur l'aureille du guaste-saulce, en luy disant qu'il estoyt trop ord et sale pour se faire voir à gens de haultes condicions, et qu'il s'acquitteroyt dudict messaige. Et vécy le raillard qui poulse l'huis, qui roule ses doigts gauches en manière de guaisne, et dedans ce pertuys fourre à plusieurs foys trez-gentiment le doigt du milieu de sa dextre ; puys, ce faisant, il resgarda finement la dame de Valesnes en lui disant. — Venez, tout est prest ! Ceulx qui ne sçavoyent pas la chose s'esclaffèrent de rire, en voyant madame se lever et aller à [mon] curé ; pource que, elle, sçavoyt qu'il retournoyt du boudin, et non de ce que cuidoient les aultres.

Mais ung vray conte est la manière dont ce digne pasteur perdist sa femelle, à laquelle le promoteur mestropolitain ne souffrist poinct d'héritière ; mais, pour ce, ledict curé ne faillit poinct d'ustensiles de mesnaige. Dans la paroësse, toutes se firent ung honneur de lui prester les leurs ; d'aultant que c'estoyt ung homme à ne rien guaster, et qui avoyt grant cure de bien les rincer, le chier homme ! Mais, vécy le faict. Ung soir le bon curé revinst soupper, la face toute melancholisiée, vu qu'il avoyt mis en pré ung bon mettayer, mort d'une façon estrange dont ceulx d'Azay parlent encore souventes foys. Voyant qu'il ne mangeoyt que du bout des dents et trouvoyt de l'amer dans ung bon planté de trippes, dont la coction s'estoyt saigement accomplie à sa veue, sa bonne femme lui dist :

— Avez-vous donc passé devant le Lombard ? (Voyez MAÎTRE CORNÉLIUS, *passim*[1]), renconstré deux corneilles, ou veu remuer le mort en sa fousse, que vous voilà tout desmanché ? — Ho ! ho ! — Vous ha-t-on deçeu ? — Ha !... ha !.. — Dittes donc ? — Ma mie, je suis encore tout espanté de la mort de ce paovre Cochegrue, et il n'est en ce moment, à vingt lieues à la ronde, langue de bonne mesnagière et lèvres de vertueulx cocqu qui n'en parlent...

— Et qu'est-ce ?

— Oyez. Ce bon Cochegrue rattournoyt du marché, ayant vendu son bled et deux cochons à lard. Il revenoyt sur sa iolye iument laquelle, depuis Azay, commençoyt à s'enamourer, sans que, de ce, il eust le moindre vent ; et paouvre Cochegrue trottoyt,

trottinoyt, en comptant ses prouffficts. Vécy, au destourner du vieulx chemin des Landes de Charlemaigne, ung maistre cheval, que le sieur de la Carte nourrit en ung clos, pour en avoir belle semence de chevaulx, pource que ce dict animal est trez-idoyne à la course, beau comme peut l'estre ung abbé, hault et puissant, tant que monsieur l'admiral l'est venu voir et dist que c'estoyt une beste de haulte futaye. Doncques ce dyable chevalin flaire cette iolye iument, faict le sournoys, ne hennit, ni ne dict aulcune periphrase de cheval ; mais, quand elle est jouxte le chemin, saulte quarante chaisnées de vignes, court dessus en piaffant des quatre fers, entame l'escopetterie d'ung amoureux qui chosme d'accointance, déclicque des sonneries à faire lascher vinaigre aux plus hardis, et si dru, que ceulx de Champy l'ont entendu et en ont eu grant paour. Cochegrue, se doubtant de l'estrif, enfile les landes, picque sa lascive iument, se fie sur son rapide cours ; et, de faict, la bonne iument l'écoute, obéit et vole, vole comme un oiseau ; mais, à portée de cranequin, le grand braguard de cheval suyvoit, tapoyt de ses piedz la terre comme si mareschaulx eussent battu ung fer ; et, toutes ses forces bandées, tous crins espars, respondoyt au ioly train du grand galop de la iument, par son effroïable patapan, patapan !.... Lors, bon fermier, sentant accourir la mort avecque l'amour de la beste, d'esperonner sa iument, et iument de courir ; enfin, Cochegrue, pasle et mi-mort, atteint la grande cour de sa métairie ; mais, trouvant la porte de ses escuries fermée, il crie : — Au secours ! à moi ! ma femme !... Puys, il tourne, tourne autour de sa mare, cuydant esviter le mauldit cheval auquel les amourettes brusloyent, qui faisoyt raige, et croissoyt d'amour au grief pourchas de sa iument. Tous les siens, espouvantés de ce dangier, n'osoyent aller ouvrir l'huis de l'escurie, redoubtant l'estrange accolade et les coups de pied de l'amoureux ferré. Brief, la Cochegrue y va ; mais, jouxte la porte que la bonne iument avoyt enfilée, le damné cheval l'assaille, l'estrainct, luy donne sa sauvaige venue, l'embrasse des deux iambes, la serre, la pince, la trentemille ; et, pendant ce, pestrit et mulcte si dur le Cochegrue, que dudict il n'ha esté trouvé qu'ung desbris informe concassé comme ung gasteau de noix, après l'huile distillée. C'estoyt pitié de le voir escarbouillé tout vif et meslant ses plaintes à ces grands soupirs d'amour de cheval. — Oh ! la

iument ! s'escria la bonne gouge du curé. — Quoi ? fit le bon prebstre étonné...

— Mais ouy ! Vous aultres, ne feriez poinct tant seullement crever une prune ! — En dà ! respartist le curé, vous me resprochez à tort ! Le bon mary la gecta de cholère sur le lict ; et, de son poinçon, l'estamppa si rude qu'elle s'esclatta sur le coup, toute escharbottée ; puis, mourut, sans que ni chirurgiens, ni physiciens ayent eu cognoissance de la fasson dont se firent les solutions de continuité, tant furent violemment desjointées les charnières et cloisons médianes. Comptez que c'estoyt un fier homme, ung beau curé comme ha été dessus dict.

Les honnestes gens du païs, voire les femmes, convindrent qu'il n'avoyt point eu tort et qu'il estoyt dans son droict. De là, peut estre, est venu le proverbe tant dict en ce tems : *Que l'aze le saille !* Lequel proverbe est encore plus deshonneste de mots que je ne le dys par révérence des dames. Mais ce grand et noble curé n'estoyt pas fort que de là ; et, par avant ce malheur, il fist ung coup tel, que nuls voleurs n'ozoient plus iamais luy demander s'il avoyt des anges dans sa pochette, encore qu'ils eussent esté vingt et quelques pour l'assaillir. Ung soir, il y avoit touiours sa bonne femme, apprez soupper, qu'il avoyt bien festoïé l'oye, la gouge, le vin et tout, et restoyt en sa chaire à deviser où il feroyt construire une grange neufve pour les dixmes, vécy venir ung messaige du seigneur de Sacché qui rendoyt l'asme, et vouloyt se réconcilier à Dieu, le recepvoir, et faire toutes les cérémonies que vous scavez. — C'est ung bon homme et loyal seigneur, j'y vais ! dit-il. Là dessus, passe à son ecclise, prend la boëte d'argent où sont les pains sacrez, sonne luy-même sa clochette pour ne poinct esveiller son clerc, et va, de pied legier, très-dispos, par les chemins. Jouxte le Gué-droyt, qui est un rut qui se gecte dans l'Indre à travers la prairie, mon bon curé aperceust ung malandrin. Et qu'est ung malandrin ? C'est ung clerc de saint Nicolas. Et quoy encore cecy ? Eh bien ! c'est ung qui voit clair en pleine nuict, s'instruit en compulsant et rettournant les bourses, et prend ses desgrez sur les routes. Y estes-vous ? Doncques, ce malandrin attendoyt la boëte qu'il scavoyt estre de bien grand prix.

— Oh ! oh ! fist le prebstre, en despozant le cyboire jus la pierre du pont ; toi, reste là sans bouger.

Puys, il marche au voleur, lui donne ung croc-en-jambe, lui arrache son baston ferré ; et, alors que ce maulvais gars se resleve pour lucter avecque luy, il vous l'estrippe d'un coup bien adressé dans les escoutilles du ventre.

Puys, il reprend le viatique en lui disant bravement : — Heim ! si ie m'estoys fié à ta providence, nous estions fondus !... Mais proférer ceste impiété sur le grand chemin de Sacché, c'estoyt ferrer des cigales ; vu qu'il la disoyt, non pas à Dieu, mais bien à l'archevesque de Tours ; lequel l'avoyt durement tancé, menassé d'interdist, et admonesté au chapitre, pour avoir dict en chaire à gens lasches que les moissons ne venoyent poinct par la grace de Dieu, ains par bons labours et grand poyne : ce qui sentoyt le fagot. Et, de faict, il avoyt tort, pource que les fruicts de la terre ont besoing de l'ung et de l'aultre ; mais il mourut dans cette hérézie, car il ne voulut iamais comprendre que moissons pussent venir sans la pioche, s'il plaizoit à Dieu ; doctrine que les savans ont prouvé estre vraye en desmontrant que iadys le bled estoyt bien poulsé sans les hommes... Poinct ne lairreray ce beau modèle de pasteur, sans enclore icy l'un des traicts de sa vie, lequel prouve avec quelle ferveur il imitoyt les saincts dans le partaige de leurs biens et manteaux, qu'ils donnoyent jadis à paouvres et passans. Ung iour, il revenoyt de Tours, tirer sa révérence à l'official, et gaignoyt Azay, monté sur sa mule. Chemin faisant, à ung pas de Ballan, il renconstre une belle fille qui alloyt à pied, et fust marri de voir cette femme voyageant comme les chiens, d'aultant qu'elle estoyt visiblement fatiguée et levoyt son arrière-train à contre-cueur. Alors il la hucia doulcement, et belle fille de soy retourner et arrester. Le bon prebstre, qui s'entendoyt à ne poinct effarouchier les faulvettes, surtout les coëffées, la requist si gentement de se mettre en croupe sur la mule, et de si bonne manière, que la garse monta, non sans faire quelques rezerves et cingeries, comme elles en font toutes quand on les convie à manger ou à prendre de ce qu'elles veullent. L'ouaille appareillée avecque le pasteur, la mulle va son train de mulle ; et la garse de glisser de cy, de là, vétillant si mal, que le curé lui remonstra, au sortir de Ballan, que ce seroyt mieulx de se tenir à luy ; et, aussitost, la belle fille de croizer ses bras potelés sur le pectoral de son cavalier, tout en n'ozant. — Las, ballottez-vous encore ? Estes-vous bien ?

dit le curé. — En dà, ouy, je suys bien. Et vous ? — Moy, fist le prestre, je suis mieulx. Et, de faict, il estoyt à l'aize, et fust bientost gratieulsement chauffé dans le dos, par deux tangentes qui le froissoyent, et finirent par vouloir s'empreindre dans ses omoplates, ce qui eust esté dommaige, vu que ce n'étoyt poinct le lieu de ceste bonne et blanche marchandise. Peu à peu, le mouvement de la mulle mist en conjunction la chaleur interne de ces deux bons cavaliers, et fist mouvoir leur sang plus viste, vu qu'il avoyt le bransle de la mulle avec le sien ; et, par ainsy, la bonne garse et le curé finirent par cognoistre leurs pensées ; mais non celles de la mulle. Puys, quand ung chascun se fust acclymatté, le voisin chez la voisine, et voisine au voisin, ils sentirent ung remue-mesnaige qui se rezolut en secretz dezirs. — Heim ! fist le curé qui se rettourna devers sa compaigne, vécy une belle rachée de boys qui ha poulsé bien espesse... — Elle est trop prez de la routte, reprist la fille. Les maulvais gars coupperont les branches, ou les vasches mangeront les jeunes poulses. — Et n'estes-vous poinct mariée ? demanda le curé reprenant le trot. — Non, fist-elle. — Pas du tout ? — Ma fy, non. — Et c'est honteux à vostre aage...

— En dà ouy ! monsieur ; mais, voyez-vous, une paouvre fille qui ha faict ung enfant est ung bien maulvais bestail. Lors, le bon curé, ayant pitié de ceste ignorance, et saichant que les canons disoyent, entre aultres choses, que les pasteurs debvoyent endoctriner leurs ouailles, et leur remonstrer leurs debvoirs et charges en ceste vie, creut bien faire son office en apprenant à celle-cy le faix que elle auroyt ung jour à porter. Alors il la pria doulcement qu'elle ne fust poinct paoureuse ; et que si elle vouloyt se fier en sa loyaulté, jamais ne seroyt seu de personne l'essay du chausse-pied de mariaige qu'il lui proposoyt de faire incontinent ; et comme, depuis Ballan, à ce pensoyt la fille ; que son envie avoyt esté soigneusement entretenue et accreue par le chauld mouvement de la beste, elle respondit durement au curé : — Si vous parlez ainsy, je vais descendre. Lors le bon curé continua ses doulces requestes, si bien qu'ils atteignirent les bois d'Azay, et que la fille voulut descendre ; et de faict, le presbtre la descendist ; car il estoyt besoing d'estre à cheval aultrement pour achever ce débat. Alors, la vertueuse fille se saulva dedans le plus espais du boys pour fuir le curé, criant :

— Oh ! meschant, vous ne saurez poinct où je suis. La mulle arrivée en une clairière où la pelouze estoyt belle, la fille tresbuchia à l'enconstre d'une herbe, et rougist. Le curé vind à elle ; puys, là, comme il avoyt sonné la messe, il la dist ; et tous deux prindrent un gros à compte sur les joyes du paradis. Le bon presbtre eut à cueur de la bien instruire, et trouva sa catéchumène bien docile, aussy doulce d'asme que de peau, vray bijou. Aussy, fust-il bien contrit d'avoir si fort abrégié la leçon en la donnant si prest d'Azay, vu qu'il seroyt bien peu aizé de la recommencer, comme font tous les docteurs, qui disent souvent la mesme chose à leurs élèves. — Ah ! mignonne, s'escria le bon homme, pourquoy donc has-tu tant fretinfrettaillé, que nous nous soyons accordez seulement jouxte Azay ? — Ah ! fist-elle, je suis de Ballan.

Pour le faire de brief, je vous diray que, lorsque ce bon homme mourust en sa cure, il y eust un grand nombre de gens, enfans et aultres, qui vindrent desolez, affligez, plourant, chagrins, et tous dirent : — Ah ! nous avons perdu nostre père...

Et les garses, les veuves, les mariées, les garsettes s'entre-regardoyent, en le regrettant mieulx qu'un amy, et toutes disoyent : — Ce estoyt bien pluz qu'un prebstre, c'estoyt ung homme ! De ces curés, la grayne en est au vent, et ne se reproduira plus maugré les séminaires.

Voyre mesme les paouvres, à qui son espargne fust lairrée, trouvèrent qu'ils y perdoient encore. Et ung vieulx estropied dont il avoyt soing beugloyt dans la court, criant : — Je ne mourray poinct, moy !... Cuydant dire : — Pourquoy la mort ne m'a-t-elle pas prins en sa place ? Ce que faisoyt rire aulcuns, ce dont l'umbre du bon curé ne dust point estre faschée.

L'APOSTROPHE[1].

La belle buandière de Portillon lèz Tours, dont ung mot drolatique ha déjà esté consigné dans ce livre, estoyt une fille dotée de tant de malice, qu'elle avoyt vollé celle de six prebstres ou de trois femmes, au moins. Aussy les mignons ne lui manquoyent poinct, et tant en avoyt, qu'eussiez dict, en les voyant autour d'elle, des mouches voulant rentrer le soir dans leur rusche. Ung vieulx taincturier de soieries qui demouroit en la rue Montfumier et y possédoyt ung logis scandaleux de richesse, venant de son clos de la Grenaddière, situé sur le ioly costeau de Sainct-Cyr, passoyt à cheval devant Portillon pour gaigner le pont de Tours. Lors, par la chaulde soirée qu'il faisoyt, il fust allumé par ung dézir fou, en voyant la belle buandière assise sur le pas de sa porte. Or, comme depuis long-temps il resvoit de cette joyeuse fille, sa résolution fust prise d'en faire sa femme ; et bientôt de lavandière elle devint taincturière, bonne bourgoyse de Tours, ayant des dentelles, du beau linge, des meubles à foison, et fust heureuse, nonobstant le taincturier, vu qu'elle s'entendit très-bien à le pellauder. Le bon taincturier avoyt pour compère ung fabricateur de méchaniques à soieries, lequel estoyt petist de taille, bossu, pour toute sa vie, et plein de meschanterie. Aussy, le jour des nopces, il disoyt au taincturier : — Tu as bien faict de te marier, mon compère, nous aurons une iolye femme... Puys, mille gaudrioles matoises comme il est coutume d'en dire aux mariez.

De faict, ce dict bossu courtoysa la taincturière, qui, de sa natture, aymant peu les gens mal bastis, se mist à rire des requestes du méchanicien, et le plaisantta très-bien sur ses ressorts, engins, et aultres bobines dont il avoyt sa bouticque trop pleine. Enfin, ceste grande amour dudict bossu ne se rebutta de rien, et devint si fort poizante à la taincturière, qu'elle se résolust de la guarir par mille maulvais tours. Ung soir, après de sempiternelles poursuittes, elle dict à son amoureux de venir à la petite porte du logis ; et que, vers minuit, elle lui ouvriroit tous les pertuis. Or, c'estoyt, nottez, par une belle nuict d'hyver : la rue Montfumier aboutit à la Loire ; et, dans ce pertuys cittadin, s'engouffrent, mesme en esté, des vents picquans comme ung cent d'esguilles. Le bon bossu, bien empapilloté dans son manteau, ne faillit point à venir, et se pourmena pour se tenir chauld en attendant l'heure. Vers minuit, il estoyt à moitié gelé, tempestoyt comme trente-deux dyables prins dans une estole, et alloyt renoncer à son bonheur, quand une foible lumière courut par les fentes des croizées, et descendit jusqu'à la petite porte.

— Ah ! c'est elle !... fit-il.

Et cet espoir le reschauffa. Lors, il se colla sur la porte, et entendist une petite voix.

— Êtes-vous là ? lui dit la taincturière.

— Oui !

— Toussez, que je voye...

Le bossu se mist à tousser.

— Ce n'est pas vous.

Alors le bossu dict à haulte voix : — Comment ! ce n'est pas moi ? Ne recognoissez-vous poinct ma voix ? Ouvrez !

— Qui est là ? demanda le taincturier, en levant sa croizée.

— Las, vous avez réveillé mon mary qui est revenu d'Amboise, ce soir, à l'improviste...

Là dessus, voilà le taincturier qui, voyant au clair de la lune ung homme en sa porte, lui gette une bonne pottée d'eaue froide et crie : — Au voleur ! en sorte que force fust au bossu de s'enfuir ; mais, dans sa paour, il saulta fort mal par dessus la chaisne tendue au bout de la rue, et tumba dans le trou punais que, lors, les eschevins n'avoyent poinct faict encore remplacer par une vanne à descharger les boues en Loire. Dans ce bain pensa crever le méchanicien, qui mauldit la belle Tascherette, vu que son

mary se nommant Taschereau, les gens de Tours avoient ainsi désigné sa gentille femme par mignonnerie.

Carandas, c'estoyt le facteur d'engins à tisser, filer, bobiner et enrouler les soies, n'estoyt poinct assez entreprins pour croire à l'innocence de la taincturière, et lui jura une haine de dyable. Mais quelques iours après, quand il fust remis de sa trempette dans l'égoust des taincturiers, il vint soupper chez son compère. Alors, la taincturière l'arraizonna si bien, lui mict tant de miel dans quelques parolles, et l'entortilla de si belles promesses, qu'il n'eust plus de soubpçons. Il demanda nouvelle assignation, et la belle Tascherette, avec le visage d'une femme occupée de ces choses là, lui dit : — Venez demain soir. Mon mary restera trois iours à Chenonceaux. La royne veut faire taindre de vieilles estoffes et délibérera des couleurs avecque luy ; cela sera long...

Carandas se chaussa de ses plus belles nippes, ne fict poinct défault, comparut à l'heure ditte, et trouva un brave soupper : la lamproye, le vin de Vouvray, nappes bien blanches, car il ne falloyt poinct en remonstrer à la taincturière sur le teinct des buées ; et tout estoyt si bien appresté que il y avoyt plaizir à voir les plats d'estain bien nets, à sentir la bonne odeur des mets, et mille jouissances sans nom à mirer, au mitant de la chambre, la Tascherette leste, pimpante et appetissante comme une pomme par ung iour de grande chaleur. Or, le méchanicien, oultre-chauffé par ces ardantes perspectives, voulut, de prime sault, assaillir la taincturière ; lorsque maistre Taschereau frappa de grands coups à la porte de la rue.

— Ha ! fit la Portillone, qu'est-il advenu ?... Mettez-vous dans le bahu !... Car j'ai été vitupérée à vostre endroict ; et si mon mary vous trouvoit, il pourroit vous deffaire, tant violent il est dans ses maulvaisetiés.

Et tost elle boutte le bossu dedans le bahu, en prend la clef ; et va viste à son bon mary, qu'elle scavoyt devoir revenir de Chenonceaux pour soupper. Lors le taincturier fust baysé chauldement sur les deux yeulx, sur les deux aureilles ; et, luy de mesme, accolla sa bonne femme par de gros baisers de nourrice qui claquoient tant et plus. Puys, les deux espoulx se mirent à table, jocquetèrent, finèrent par se couchier, et le méchanicien entendist tout, contrainct d'estre debout, de ne poinct faire de tousserie, ni moulvement aulcun. Il estoyt parmy des linges,

serré comme une sardine dans ung poinçon, et n'avoyt de l'air que comme les barbeaux ont du soleil au fond de l'eaue ; mais il eust, pour soy divertir, les musicques de l'amour, les soupirs du taincturier, et les iolys propos de la Tascherette. Enfin, quand il creut son compère endormi, le bossu fit mine de crocheter le bahu.

— Qui est là ? dit le taincturier.

— Qu'as-tu, mon mignon ? reprist sa femme en levant le nez au-dessus de la courte-pointe.

— J'entends gratter, dit le bonhomme.

— Nous aurons de l'eaue demain, c'est la chatte, respondit la femme.

Le bon mary de remettre sa teste sur la plume, après avoir été papelardé légièrement par la taincturière.

— Là, mon fils, vous avez le somme bien légier. Ah ! il ne faudroyt poinct s'adviser de vouloir faire de vous un mary de haulte futaye. Là, tiens-toy saige. Oh ! oh ! mon papa, ton bonnet est de travers ! Allons, recoiffe-toi, mon petit bouchon, car il faut estre beau, mesme en dormant. Là, es-tu bien ?

— Ouy.

— Dors-tu ? fit-elle en le baisant.

— Oui.

Au mattin, la belle taincturière vint, de pié coi, ouvrir au méchanicien, qui estoyt plus pasle qu'un trépassé.

— Oh ! de l'air, de l'air, fit-il.

Et il se saulva, guari de son amour ; emportant aultant de haine en son cueur qu'une poche peut contenir de bled noir. Le dict bossu lairra Tours et s'en alla dans la ville de Bruges, où aulcuns marchands l'avoyent convié de venir arranger des méchaniques à faire des haubergeons. Pendant sa longue absence, Carandas, qui avoyt du sang maure dans les veines, vu qu'il descendoyt d'ung ancien Sarrasin quitté quasy mort dans le grand combat qui se donna entre les Moricauds et les Françoys en la commune de Ballan (dont est question au conte précédent), auquel lieu sont les landes dictes de Charlemaigne, où il ne pousse rien, parce que ce sont des mauldits, des mescréans qui y sont ensevelis, et que l'herbe y damne mesme les vasches ; doncques, ce Carandas ne se levoyt, ni ne se couchioyt en païs estranger, sans songer comment il donneroyt pasture à ses dezirs

de vengeance, et il y resvoyt touiours et ne vouloyt guères moins que le trespas de la bonne buandière de Portillon, et souventes foys, se disoyt : — Je mangerois de sa chair. Dà, je feroys cuire l'un de ses tettins et le croquerois, mesme sans saulce. C'estoyt une haine cramoisie, de bon tainct, une haine cardinale, une haine de guespe ou de vieille fille ; mais c'estoyent toutes les haines congneues, fondues en une seule haine, laquelle rebouilloyt, se concoctionnoyt et se rezolvoyt en ung élixir de fiel, de sentimens maulvais et diabolicques, chauffié au feu des plus flambans tisons de l'enfer ; enfin, c'estoyt une maytresse haine.

Or, ung beau iour, le dict Carandas revind en Tourayne avecque force deniers qu'il rapporta des païs de Flandres, où il avoyt trafficqué de ses secrets méchaniques. Il achepta ung beau logys dans la rue Montfumier, lequel se voyt encore et faict l'estonnement des passans, pourceque il y a des rondes-bosses bien plaizantes praticquées sur les pierres des murs. Carandas le haineux trouva de bien nottables changemens chez son compère le taincturier, veu que le bonhomme avoyt deux jolys enfans, lesquels, par cas fortuict, ne présentoyent aulcune ressemblance ni avecque la mère, ni avecque le père ; mais comme besoing est que les enfans ayent une ressemblance quelconque, il y en a de ruzés qui vont chercher les traicts de leurs aïeulx, quand ils sont beaulx, les petits flatteurs ! Doncques, en revanche, il estoyt trouvé par le bon mary que ses deux gars ressembloyent à ung sien oncle, jadis prebstre à Nostre-Dame de l'Escrignolles ; mais, pour aulcuns diseurs de gogues, ces deux marmotz estoyent les petites pourtraictures vivantes d'ung gentil tonsuré desservant de Nostre-Dame la Riche, célèbre paroisse située entre Tours et le Plessis. Or, croyez une chose et insculpez-la dans votre esprit ; et quand, en cettuy livre, vous n'auriez brouttė, tiré à vous, extraict, puisé, que ce principe de toute vérité, resguardez-vous comme bien heureux : à scavoir, que iamais ung homme ne pourra se passer d'ung nez ; *id est* que touiours l'homme sera morveulx, c'est-à-dire qu'il demeurera homme ; et, par ainsy, continuera dans tous les siècles futurs à rire et boire, à se trouver en sa chemise sans y estre meilleur, ni pire, et aura mesmes occupassions ; mais ces idées préparatoires sont pour vous mieux ficher en l'entendement que cette ame à deux pattes croira toujours pour vraies les choses qui chastouillent ses

passions, caressent ses haines et servent ses amours : de là, la logique. Par ainsy, du premier iour que le dessus dict Carandas vid les enfans de son compère, vid le gentil prebstre, vid la belle taincturière, vid le Taschereau, tous assis à table, et vid, à son détriment, le meilleur tronçon de la lamproye donné d'ung certain air par la Tascherette à son ami prebstre, le méchanicien se dict : — Mon compère est cocqu, sa femme couche avecque le petist confesseur, les enfans ont été faits avecque son eaue benoiste, et je leur desmonstrerai que les bossus ont quelque chose de plus que les aultres hommes. Et cela estoyt vrai, comme il est vrai que Tours ha esté et sera touiours les pieds dedans la Loire, comme une iolie fille qui se baigne et joue avecque l'eaue, faisant flic flac en fouettant les ondes avecque ses mains blanches ; car cette ville est rieuse, rigolleuse, amoureuse, fresche, fleurie, perfumée mieux que toutes les aultres villes du monde qui ne sont pas tant seullement dignes de lui paigner ses cheveulx, ni de luy nouer sa saincture. Et comptez, si vous y allez, que vous lui trouverez, au milieu d'elle, une iolie raye, qui est une rue délicieulse où tout le munde se pourmène, où touiours il y ha du vent, de l'umbre et du soleil, de la pluye et de l'amour. Ha ! ha ! riez donc, allez-y donc ! C'est une rue toujours neufve, touiours royalle, touiours impériale, une rue patrioticque, une rue à deux trottoirs, une rue ouverte des deux bouts, bien percée, une rue si large que iamais nul n'y a crié : gare ! une rue qui ne s'use pas, une rue qui mène à l'abbaye de Grand-Mont et à une tranchée qui s'emmanche très-bien avecque le pont, et au bout de laquelle est ung beau champ-de-foire ; une rue bien pavée, bien bastie, bien lavée, propre comme un mirouère, populeuse, silencieuse à ses heures, coquette, bien coiffée de nuict par ses iolys toicts bleus ; brief, c'est une rue où ie suys né, c'est la royne des rues, toujours entre la terre et le ciel, une rue à fontaine, une rue à laquelle rien ne manque pour estre cellebrée parmy les rues ! Et de faict, c'est la vraye rue, la seule rue de Tours. S'il y en ha d'aultres, elles sont noires, tortueuses, estroites, humides, et viennent touttes respectueuses saluer ceste noble rue, qui les commande. Où en suis-je, car, une foys dans cette rue, nul n'en veut issir, tant playsante elle est. Mays je debvoys cet hommaige filial, hymne descriptive, venue du cueur, à ma rue natale, aux coins de laquelle manquent seullement les braves

figures de mon bon maistre Rabelais et du sieur Descartes, incogneus aux natturels du pays. Doncques, le dessus dict Carandas fust, à son rettourner de Flandres, festoyé par son compère et par tous ceulx dont il estoyt aymé pour ses gogues, drosleries et facétieulses paroles. Le bon bossu parut deschargé de son ancien amour, fit des amitiés à la Tascherette, au prebstre, embrassa les enfans ; et, quand il fust seul avecque la taincturière, lui ramenteva la nuict du bahu, la nuict de l'égoust, en lui disant :

— Hein, comme vous vous estes gaussée de moy !

— Cela vous estoyt deu, respondit-elle en riant. Si vous vous estiez laissé, par grantamour, turlupiner, trupher, goguenarder, encore ung tronson de tems, vous m'auriez peut-estre fanfreluchée comme tous les aultres !

Là dessus, Carandas se prist à rire en enraigeant. Puys, voyant le dict bahust où il avoyt failly crever, sa cholère devint d'aultant pluz chaulde, pour ce que la belle taincturière s'estoyt encore embellie comme toutes celles qui s'enrajeunissent en soy trempant dans les eaulx de Jouvence, lesquelles ne sont aultres que les sources d'amour. Le méchanicien estudia l'allure du cocquaige chez son compère, afin de soy venger ; car, aultant sont de logiz, aultant sont de variantes en ce genre ; et, quoique tous les amours se ressemblent de la mesme manière que les hommes ressemblent tous les uns aux aultres, il est prouvé aux abstracteurs de choses vrayes, que, pour le bonheur des femmes, chaque amour a sa phyzionomie espécialle ; et que, si rien ne ressemble tant à ung homme qu'un homme ; il n'y ha aussi rien qui diffère plus d'un homme qu'ung homme. Voilà qui confond toust, ou explique les mille phantaizies des femmes, lesquelles quèrent le meilleur des hommes avecque mille peines et mille plaizirs, pluz de l'ung que de l'autre. Mais comment les vitupérer de leurs essays, changemens et visées contradictoires ? Quoi ! la nature fretille toujours, vire, tourne, et vous voulez qu'une femme reste en place. Scavez-vous si la glace est vrayment froide ? Non. Eh bien ! vous ne scavez pas non plus si le cocuaige n'est pas ung bon hazard, producteur de cervelles bien guarnies et mieulx faictes que toutes aultres ! Cherchez donc mieulx que des ventositez sous le ciel. Cecy fera bien ronfler la réputation phylosophique de ce livre concentrique. Oui, oui, allez, celuy qui crie : *Vecy la mort aux rats !* est plus advancé que ceulx

occupés à trousser la nature ; veu que c'est une fière pute, bien capricieuse et qui ne se laisse voir qu'à ses heures. Entendez-vous. Aussy, dans touttes les langues, elle appartient au genre féminin, comme chose essentiellement mobile, féconde et fertile en piperies.

Aussy, bientost recogneust Carandas que parmy les cocuaiges, le mieulx entendu, le plus discret estoyt le cocquaige ecclésiasticque. De faict, vécy comme la bonne taincturière avoyt estably ses traisnées. Elle se despartoyt touiours devers sa closerie de la Grenaddière, lèz Saint-Cyr, la veille du dimanche, laissant son bon mary parachever ses travaulx, compter, vérifier, païer les labeurs d'ouvriers ; puis, Taschereau la venoyt rejoindre l'endemain matin, et trouvoyt ung bon déjeusner, sa bonne femme gaye, et touiours amenoyt le prebstre avecque luy. De faict, le damné prebstre traversoyt la Loire en ung batteau la veille pour aller tennir chauld à la taincturière et lui calmer ses phantaisies, afin qu'elle dormist bien pendant la nuict, ouvraige auquel s'entendent bien les jeunes gars. Puis, le beau brideur de phantaizies revenoyt au mattin en son logis, à l'heure où le Taschereau advenoyt le requérir de se divertir à la Grenaddière, et touiours le cocqu trouvoyt le prebstre en son lict. Le battelier bien payé, nul ne scavoyt cette allure, vu que l'amant ne voyageoit la veille que de nuict ; et le dimanche de grant mattin. Lorsque Carandas eust bien vérifié l'accord et constante praticque de ces dispositions guallantes, il attendit ung iour où les deux amans se rejoindroyent bien affamés l'un de l'autre, après quelque caresme fortuict. Cette renconstre eut lieu bientost, et le curieulx bossu vid le manége du battelier attendant au bas de la grève, proche le canal Saincte-Anne, le susdit prebstre, lequel estoyt ung jeune blond, bien gresle, gentil de formes, comme le guallant et couart héros d'amour tant célebbré par messire Arioste. Alors le méchanicien vind trouver le vieulx taincturier, qui touiours aimoyt sa femme et se croyoit seul à mettre le doigt dans son ioly benoitier. — Hé ! bonsoir, mon compère, fit Carandas à Taschereau. Et Taschereau d'oster son bonnet.

Puys, voicy le méchanicien qui racompte les secrettes festes de l'amour, débagoule des paroles de touttes sortes, et picque de tous costez le taincturier.

Enfin, le voïant prest à tuer sa femme et le prebstre, Caran-

das lui dict : — Mon bon voisin, i'ay rapporté de Flandres une espée empoisonnée, laquelle occit net quiconque, pourvu qu'elle luy fasse une esgratigneure ; or, dès que vous en aurez tant seulement touchié vostre gouge et son concubin, ils mourront.

— Allons la quérir, s'escria le taincturier.

Puys, les deux marchands d'aller à grand'erre au logis du bossu, de prendre l'espée, et de courir en campaigne.

— Mays les trouverons-nous couchiez ? disoyt Taschereau.

— Vous attendrez, fit le bossu se gaussant de son compère.

De faict, le cocqu n'eust pas la griefve peine d'attendre la ioye des deux amans. La iolye taincturière et son bien aymé estoyent occupez à prendre, dans ce ioly lacqs que vous sçavez, cet oyseau mignon qui touiours s'en eschappe ; et rioyent, et touiours essayoient, et touiours rioyent.

— Ah ! mon mignon, disoyt la Tascherette en l'estreignant comme pour se l'engraver dessus l'estomach, je t'ayme tant que ie voudroys te crocquer. Non. Encore mieulx, t'avoir en ma peau pour que tu ne me quittasses iamays.

— Je le veulx bien, respondoit le presbtre ; mais je ne puys y estre tout entier, il faut se contenter de m'avoir en destail.

Ce fust en ce doulx moment que le mary entra l'espée haulte et nue. La belle taincturière, à qui le visaige de son homme estoyt bien cogneu, vid que c'en estoyt faict de son bien aymé le prebstre. Mais, tout-à-coup, elle s'élança vers le bourgeois, demi-nue, les cheveux espars, belle de honte, plus belle d'amour, et lui dict : — Arrête, malheureux, tu vas tuer le père de tes enfans.

Sur ce, le bon taincturier, tout esblouy par la maiesté paternelle du Cocquaige et peut-estre aussy par la flamme des yeulx de sa femme, lairra tomber l'espée sur le pied du bossu qui le suivoyt ; et, par ainsy, le tua.

Cecy nous apprend à n'estre poinct haineulx.

ÉPILOGUE[1].

Cy fine le premier dixain de ces contes, mièvre eschantillon des œuvres de la Muse drolatique jadis née en nos païs de Tourayne, laquelle est bonne fille, et scayt par cueur ce beau dicton de son amy Verville, escript dans LE MOYEN DE PARVENIR : *Il ne fault qu'estre effronté pour obtenir des faveurs.* Las ! folle mignonne, recouche-toy, dors, tu es essoufflée de ta course, peut-estre as-tu été pluz loing que le prezent. Doncques, essuye tes iolys pieds nus, bousche-toy les oreilles et retourne à l'amour. Si tu resves d'aultres poësies tissues de rires, pour en parachever les comicques inventions, tu ne dois escouter les sottes clameurs et injures de ceulx qui, entendant chanter ung joyeulx pinson gauloys, diront : Ah ! le vilain oiseau.

SECUND DIXAIN[1].

PROLOGUE[1].

Aulcuns ont à l'autheur repprouché de ne pas pluz sçavoir le languaige du vieulx temps que les lièures ne se cognoissent à faire des fagotz. Iadys ces gens eussent esté nommez, à bon escient, cannibales, agelastes, sycophantes, voire mesme ung peu issuz de la bonne ville de Gomhorre. Mais l'autheur consent à leur espargner ces iolyes fleurs de la criticque ancienne, il se rabat à ne poinct soubhaiter estre en leur peau, vu que il auroyt honte et mesestime de luy-mesme, et se cuideroyt le darrenier des cacographes de calumnier ainsi ung paouvre livre qui n'est dedans la voye d'aulcun guaste-papier de cettuy temps. Hé! maulvaises gens, vous gettez par les fenestres une pretieulse bile dont feriez meilleur employ entre vous! L'autheur s'est consollé de ne poinct playre à tous, en songiant que ung vieulx Tourangeauld, d'æterne mémoire, eust telles contumelies de gars de mesme estoffe que elles avoyent lassé sa patience; et, *s'estoyt*[2], dict-il en ung de ses prologues, *délibéré de ne plus escripre ung iota.* Aultre aage, mesmes mœurs. Rien ne chet en métamorphose, ni Dieu là-hault; ni cy-bas les hommes. Doncques l'autheur s'est affermi sur sa besche en riant et se respouzant sur l'advenir du loyer de ses griefves peines. Et certes est-ce bien ung grief labeur que d'excogiter CENT CONTES DROLATIQUES, vu que, apres avoir essuïé le feu des ruffians et envieulx, celuy des amis ne lui a poinct faict défault; lesquels sont venuz à la male heure disant : — Estes-vous fol? y songiez-vous? jamais homme

a-t-il eu dedans la bougette de son imaginacion une centaine de contes pareils ? Quittez l'hyperbolicque estiquette de vos sacqs, bon homme ! Au bout, poinct n'iriez ! Ceux-là ne sont poinct des misanthropes, ni des cannibales[1] ; pour ruffians, ie ne sçay ; mais sont, pour le seur, de bien bons amis, de ceulx qui ont le couraige de vous débagouler mille duretez tout le long de la vie, sont aspres et resches comme estrilles, soubz pretexte que ils se donnent à vous de foye, de bourse et de piedz en les énormes meschiefs de la susdicte vie, et descouvrent tout leur prix en l'heure de l'extresme onction. Encores, si tels gens s'en tenoyent à ces tristes gentillesses ; mais poinct. Quand sont desmenties leurs terreurs, ils disent triumphalement : — Ha ! ha ! Je le sçavoys ! Bien l'avois-je prophetizé.

A ceste fin de ne poinct descouraiger les beaulx sentimens, encores que ils soient intolérables, l'autheur lègue à ces amis ses vieilles pantophles fenestrées, et leur baille asseurance, pour les resconforter, que il ha, en toute propriété mobilière, exempte de saisies de iustice, dedans le réservoir de natture ès replis du cerveau, septante iolys contes. Vray dieu ! de beaulx fils d'entendement, bien nippez de phrazes, soigneulsement fournis de péripéties, amplement vestuz de comicque toust neuf, levé sur la pièce diurne, nocturne et sans défault de trame que tisse le genre humain en chaque minute, chaque heure, chaque semaine, mois et an du grand comput ecclésiasticque commencé en ung temps où le soleil n'y voyoit goutte et où la lune attendoyt qu'on lui montrast son chemin. Ces septante subjects, qu'il vous octroye licence d'appeler de maulvais subjects, pleins de piperies, esfrontez, paillardz, pillardz, raillardz, ioueurs, ribleurs, estant ioincts aux deux dixains présentement escloz, sont, ventre Mahom ! ung légier à compte sur la dessusdicte centaine. Et n'estoyt la male heure des bibliopoles, bibliophiles, bibliomanes, bibliographes et bibliothèques, qui arreste la bibliophagie, il les eust donnez d'une razade et non goutte à goutte, comme s'il estoyt affligé d'une dysurie de cervelle. Ceste infirmité n'est, *per Braguettam*, nullement à redoubter en luy, veu que soubvent il faict bon poidz, bouttant pluz d'ung conte en ung seul, comme il est apertement desmontré par plusieurs de ce dixain. Comptez mesme que il a esleu, pour finer, les meilleurs et pluz ribaulds d'entre eulx, à ceste fin de n'estre poinct accuzé d'ung senile

décours. Doncques, meslez plus d'amitiez en vos haines, et moins de haines en vos amitiez. Ores, mettant en oubly l'avaricieulse rareté de la natture à l'endroict des conteurs, lesquels ne sont pas plus de sept parfaicts en l'océan des escriptures humaines, d'aultres, touiours amis, ont esté d'advis que, en ung tems où chascun va vestu de noir, comme en deuil de quelque chose, besoing estoyt de concoctionner des ouvraiges ennuyeulsement graves ou gravement ennuyeulx ; que ung scriptolastre ne pouvoit vivre désormais qu'en logeant son esperit en de grands esdifices ; et que ceulx qui ne scavoyent poinct rebastir les cathédrales et chasteaulx, dont aulcune pierre ni ciment ne bouge, mourroyent incongneus comme les mules des papes. Ces amis furent requis de desclairer ce que mieulx ils aymoient, ou d'une pinte de bon vin ou d'ung fouldre de cervoise ? d'ung diamant de vint deux caratz ou d'ung caillou de cent livres ? de l'anneau d'Hans Carvel conté par Rabelays ou d'un escript moderne piteulsement expectoré par ung escholier ? Ceux-là demourant quinaulds et pantois, il leur fust dict sans cholère : — Avez-vous entendeu, bonnes gens ? Ores doncques rettournez à vos vignes !

Mais besoing est d'adjouter cecy pour tous aultres : — Le bonhomme auquel nous debvons des fables et contes de sempiternelle aucthorité n'y ha mis que son outil, ayant robbé la mattière à aultruy ; mais la main d'œuvre despensée en ces petites figures les ha revestues d'une haulte valleur ; et encores qu'il fust, comme messer Louis Ariosto, vistupéré de songier à mièvreries et vetilles, il y ha tel insecte, engravé par luy, tourné deppuis en monument de perennité plus asseurée que n'est celle des ouvraiges les mieulx massonés. En l'espécialle iurisprudence du Gay-Sçavoir, la coustume est d'existimer pluz chièrement ung feuillet extorqué au gézier de la Natture et de la Vérité que tous les tièdes volumes dont, tant beaulx soyent-ils, ne sçauriez extraire ni ung rire, ni ung pleur. L'autheur ha licence de dire cecy sans aulcune incongruité, vu que il n'a poinct intencion de se dresser en piedz à ceste fin d'obtenir une taille supernatturelle, mais parce qu'il s'en va de la magesté de l'art et non de luy-mesme, paouvre greffier dont le méritte est d'avoir de l'encre en son guallimart, d'escoutter Messieurs de la Court, et calligrapher les dires de ung chascun en ce verbal. Il y est pour la main d'œuvre, la nature pour le demourant ;

vu que, depuys la Vénus du seigneur Phidias Athénian iusques au petit bon homme Godenot, nommé le sieur Breloque, curieulsement élabouré par ung des pluz célèbres autheurs de ce tems, toust est estudié sur le moule esternel des imitacions humaines, qui à tous appartient. En cet honneste mettier, heureux les volleurs, ils ne sont poinct penduz, ains estimez et chéris ! Mais est ung triple sot, voire sot dix cors en la teste, cil qui se quarre, iacte et pavane d'ung advantaige deu au hazard des complexions, pour ce que la gloire est seullement en la culture des facultez et aussy dans la patience et le couraige.

Quant aux petites voix flustées et aux becqs gentils de celles qui sont venuz mignonnement en l'aureille de l'autheur, s'y plaignant d'avoir graphiné leurs cheveulx et guasté leur iuppes en certains endroicts, il leur dira : — Pourquoi y estes-vous alléez ?

A ces choses, il est contrainct, par les insignes mauvaisetiez d'aulcuns, d'adiouxter ung advertissement aux gens bénignes, à ceste fin qu'ils en usent pour clorre les calumnies des dessusdicts cacographes, en son endroict.

Ces Contes droslaticques sont escripts, suyvant toute authorité, durant le temps où la royne Catherine, de la mayson des Médicis, fust en piedz, bon tronson de règne, vu qu'elle se mesla toujours des affaires publicques à l'advantaige de nostre saincte religion. Lequel tems a prins beaucoup de gens à la gorge, depuys nostre défunct maistre François premier du nom, iusques aux Etats de Blois où chut monsieur de Guyse. Or les escholiers qui iouent à la fossette sçavent que, en ceste période de prinses d'armes, pacifications et troubles, le languaige de France fust ung peu trouble aussy, vu les inventions de ung chascun poëte qui, en cettuy tems, souloyt faire, comme en celuy-cy, ung françoys pour luy seul, oultre les mots bizarres, griecs, lattins, italians, hallemands, souisses, phrazes d'oultre mer et jargons hespagniols advenuz par le faict des estrangiers, en sorte que ung paouvre scriptophile ha les couddées franches en ce languaige Babelificque auquel ont pourveu depuys messieurs de Balzac, Blaise Pascal, Furetière, Mesnage, Saint-Evremond, de Malherbe et aultres, qui, les premiers, ballyèrent le françoys, firent honte aux mots estranges et donnèrent droit de bourgeoisie aux parolles légittimes, de bon usaige et sçues de tous, dont fust quinauld le sieur Ronsard.

Ayant tout dict, l'autheur rattourne à sa dame, et soubhaite mille ioyeulsetez à ceulx dont il est aymé ; aux aultres, des noix grollières en leur desgrez. Quand les hirundes descamperont, il reviendra non sans le tiers et quart dixain dont il baille ici promesse aux pantagruelistes, aux bons braguards et mignons de tout estaige auxquels desplaisent les tristifications, meddi-tacions et mélancholies des choléographes.

LES TROIS CLERCQS
DE SAINCT-NICHOLAS[1].

L'ostel des Trois Barbeaulx estoit iadis à Tours l'endroict de la ville où se faisoyt la meilleure chiere, vu que l'hoste, resputté le hault bonnet des rostisseurs, alloyt cuire les repasts de nopces iusques à Chastelleraault, Loches, Vendosme et Blois. Ce susdict homme, vieulx reistre parfaict en son mestier, n'allumoit iamais ses lampes de iour, sçavoit tondre sur les œufs, vendoit poil, cuir et plume, avoit l'œil à toust, ne se lairroit poinct facilement païer en monnoie de cinge ; et, pour ung denier de moins au compte, eust affronté quiconque, voire mesme ung prince. Au demourant, bon gausseur, beuvant et riant avecque les grands avalleurs, touiours le bonnet en main devant les gens munis d'indulgences plenières au titre du *Sit Nomen Domini Benedictum*, les poulsant en despense et leur preuvant au besoing, par de bons dires, que les vins estoyent chiers ; que, quoique on fit, rien ne se donnant en Tourayne, force estoyt d'y toust achepter, partant d'y toust païer. Brief, s'il l'eust pu sans honte, auroyt compté : tant pour le bon aër, et tant pour la veue du pays. Aussy fist-il une bonne maison avecque l'argent d'aultruy, devinst-il rond comme ung quartaud, bardé de lard, et l'appela-t-on Monsieur. Lors de la darrenière foire, trois quidams, lesquels estoyent des apprentifs en chiquane, dans qui se trouvoyt pluz d'estoffe à faire des larrons que des saincts, et sçavoyent bien déjà iusques où possible estoyt d'aller sans se prendre en la chorde des haultes œuvres, eurent intencion

de soy dibvertir et vivre, en condamnant quelques marchands forains ou aultres, en tous les deppens. Doncques, ces escholiers du dyable faulsèrent compaignie à leurs proccureurs, chez lesquels ils estudioient le grimoire en la ville d'Angiers, et vindrent de prime-abord se loger en l'ostel des Trois Barbeaulx, où ils voulurent les chambres du légat, mirent tout c'en dessus dessoubs, firent les desgoustez, retindrent les lamproyes au marché, s'annoncèrent en gens de hault négoce, qui ne traisnoyent poinct de marchandises avecque eulx, et voyageoyent seuls de leur personne. L'hoste de trotter, de remuer les broches, de tirer du meilleur, et d'apprester ung vray disner d'advocatz à ces trois cogne-festu, lesquels avoient jà dépensé du tapaige pour cent escuz, et qui bien pressurez n'auroyent pas tant seullement rendeu douze sols tournois que l'ung d'eulx faisoyt frestiller en sa bougette. Mais s'ils estoyent desnuez d'argent, poinct ne manquoyent d'engin, et tous trois s'entendirent à iouer leur roolles comme larrons en foire. Ce fust une farce où il y eust à boyre et à mangier ; vu que, ils se ruèrent pendant cinq jours tant et si bien sur les provisions de toute sorte, qu'ung parti de lansquenetz en eust moins guasté qu'ils n'en frippèrent. Ces trois chatz fourrez dévalloyent en la foire après desjeusner, bien abreuvez, pansez, pansus ; et, là, tailloyent en plein drap sur les becsjaunes et aultres, robbant, prenant, jouant, perdant ; despendant les escripteaulx ou enseignes et les changeant : mettant celuy de bimbelotier à l'orpheure et de l'orpheure au cordouannier ; gettant de la poudre ez bouticques, faysant battre les chiens, coupant la bridde aux chevaulx attachez, laschant des chatz sur les gens assemblez ; criant au voleur ou disant à chascun : — Estes vous pas monsieur d'Entrefesses d'Angiers ? Puys, ils donnoient des poussées au monde, faisoyent des trouées aux sacqs de bled, cherchoient leur mousche-nez en l'aumosnière des dames, et en relesvoient les cottes, plourant, questant ung ioyau tombé, et leur disant : — Mes dames, il est dans quelque trou. Ils esguaroient les enfans, se tappoient en la pance de ceulx qui bayoient aux corneilles, ribloyent, escorchioyent, et conchioyent toust. Brief, le dyable eust esté saige en comparaizon de ces damnez escholiers, qui se fussent penduz s'il leur avoit fallu faire acte d'honneste homme ; mais aultant auroyt vallu demander de la charité à deux plaideurs enraigez. Ils quittoyent le camp de foire non



L'ANGEVIN. LE BOURGUIGNON. LE PICARD.

Ces trois chats fourrez dévalloyent en la foyre après désieuner bien abreuvez, pansez, pansus.

(LES TROIS CLERCQS DE SAINCT-NICHOLAS.)

fatiguez, mais lassez de malfaisances ; puis, s'en venoient disner iusques à la vesprée, où ils recommencoient leurs ribleries, aux flambeaux. Doncques, aprez les forains, ils s'en prenoyent aux filles de ioye auxquelles, par mille ruzes, ils ne donnoyent que ce qu'ils en recepvoient, suyvant l'axiosme de Iustinian : *Cuicum jus tribuere*, à chascun son jus. Puis, en se gaussant après le coup, disoyent à ces paouvres garces : — Que le droict estoyt à eulx et le tord à elles. Enfin, à leur soupper, n'ayant poinct de subjects à pistolander, ils se cognoyent entre eulx ou, pour se gaudir encores, se plaignoient des mousches à l'hoste en luy remonstrant qu'ailleurs les hostelliers les faisoyent attacher, pour que les gens de condition n'en fussent poinct incommodez. Cependant, vers le cinquiesme iour, qui est le iour criticque des fiébures, l'hoste n'ayant iamays veu, encores qu'il escarquillast très-bien ses yeulx, la roïale figure d'ung escu chez ses chalands, et saichant que si toust ce qui resluit estoyt or, il cousteroyt moins chier, commença de renfroigner son museau, et de n'aller que d'ung pied froid à ce que vouloyent ces gens de hault négoce. Or, redoubtant de faire ung maulvais trafic avec eulx, il entreprint de sonder l'aposteume de leurs bougettes. Ce que voyant, les trois clercqs lui dirent avecque l'asseurance d'ung prevost pendant son homme, de vistement leur servir ung bon soupper, attendu que ils alloyent partir incontinent. Leur ioyeulse contenance desgreva l'hoste de ses soulcis. Or, pensant que des draules sans argent debvoyent estre graves, il appresta ung digne soupper de chanoines, soubhaittant mesme de les voir ivres afin de les serrer sans desbats en la geole, le caz eschéant. Ne saichant comment tirer leurs grègues de la salle où ils estoyent aultant à l'aize que sont les poissons en la paille, les trois compaignons mangièrent et beurent de raige, resguardant la longitude des croisées, espiant le moment de descamper, mais ne reconstroient ni joinct ni desjoinct. Maudissant toust, l'ung vouloyt aller destacher ses chausses en plein aër pour raison de cholique ; l'aultre quérir ung médecin pour le troisième qui s'esvanouiroyt comme faire se pourroit. Le maudict hostellier baguenaudoyt touiours de ses fourneaulx à la salle, et de la salle aux fourneaulx, guettoyt les quidams, avançoyt ung pas pour saulver son dû, en resculoyt deulx pour ne poinct estre cogné de ces seigneurs, au cas où ce seroyent de vrays seigneurs, et alloyt en brave

hostellier prudent, qui aymoit les denniers et haïssoyt les coups. Mais, soubz umbre de les bien servir, touiours avoyt une oreille en la salle, ung pied en la cour ; puys, se cuidoyt touiours appelé par eulx, venoyt au moindre esclat de rire, leur monstroyt sa face en guyse du compte et touiours leur disoyt : — Messeigneurs, que vous plaist-il ? Interroguat en response duquel ils auroyent voulu lui donner dix doigts de ses broches dedans le gozier, pour ce que il faisoyt mine de bien sçavoir ce qui leur playsoit en ceste conjuncture, vu que, pour avoir vint escuz tresbuschants, ils eussent vendeu chascun le tiers de leur esternité. Comptez que ils estoyent sur leurs bancqs comme sur des grilz, que les pieds leur desmangeoyent très-bien, et que le c..l leur brusloyt ung peu. Déjà l'hoste leur avoyt miz les poires, le fourmaige et les compotes soubs le nez ; mais eulx, beuvant à petits coupz, maschant de travers, s'entre resguardoyent pour voir si l'ung d'eulx treuveroyt en son sacq ung bon tour de chiquane ; et tous commençoient à se dibvertir trez tristement. Le plus ruzé des trois clercs, qui estoyt ung Bourguignon, soubrit, et dict en voyant le quart d'heure de Rabelays arrivé : — Besoing est de remettre à huictaine, messieurs ? Comme s'il eust esté au palays. Et les deux aultres, nonobstant le dangier, se hastèrent de rire.

— Que debvons-nous ? demanda celui qui avoyt en sa saincture les dessus dicts douze sols. Il les mouvoyt comme s'il eust cuidé leur faire engendrer des petits par ceste enraigé mouvement. Cettuy estoyt ung Picard, cholère en dyable, et homme à s'offenser d'ung rien pour pouvoir boutter l'hoste par la croizée en toute seureté de conscience. Doncques, il dict ces paroles avecque ung air rogue, comme s'il eust eu dix mille doublons de rente au soleil.

— Six escuz, messeigneurs... respondit l'hoste en tendant la main.

— Ie ne souffrirai pas, vicomte, estre resgalé par vous seul... fict le tiers estudiant, qui estoyt ung Angevin, ruzé comme une femme enamourée.

— Ni moy ! dict le Bourguignon.

— Messieurs, messieurs !... respartist le Picard, vous voulez gausser. Ie suys vostre serviteur !...

— Sambreguoy ! s'escria l'Angevin, vous ne nous laisserez pas païer trois fois... Nostre hoste ne le souffriroit mie.

— Hé bien ! fit le Bourguignon, cil de nous qui dira le pire conte satisfaira l'hoste.

— Qui sera le iuge, demanda le Picard renguaisnant ses [douze][1] sols.

— Pardieu ! nostre hoste. Il doibt s'y entendre, vu qu'il est ung homme de hault goust, dict l'Angevin. Allons, maistre queux, bouttez-vous là, beuvons, et prestez-nous vos deux aureilles. L'audience est ouverte.

— A moi ! dit l'Angevin, ie commence.

Là dessus l'hoste s'assit, non sans se verser amplement à boire.

— En nostre duchié d'Anjou, les gens de la campagne sont très-fidelles servateurs de nostre saincte religion catholicque, et pas ung ne quitteroyt sa part du paradis, faulte de faire pénittence, ou de tuer ung hérétique. En dà ! si ung ministre des liffre-loffres passoyt par là, tost il seroyt miz en pré, sans sçavoir d'où lui tumberoyt la male mort. Doncques, ung bonhomme de Jarzé, revenant ung soir de dire ses vespres en vuydant le piot à la Pomme-de-Pin, où il avoyt lairré son entendoire et sapience mémoriale, tumba dedans la rigole d'eau de sa mare, cuidant estre en son lict. Ung sien voisin, qui ha nom Godenot, l'avisant déjà prins dans la gelée, vu qu'il s'en alloyt de l'hyver, lui dict en gaussant : — Hé, qu'attendez-vous donc là ? — Le dégel, fit le bon ivrogne se voyant empesché par la glace. Lors Godenot, en bon chrestien, le désencanche de sa mortaise et lui ouvre l'huis du logis, par hault respect du vin qui est seigneur de ce païs. Le bonhomme vint lors se couchier en plein lict de sa servante, laquelle estoyt ieune et gente fillaude. Puys le vieulx manouvrier, fort de vin, en besogna le chauld sillon, cuidant estre en sa femme, et la mercia du restant de puccelaige qu'il lui trouvoyt. Or, entendant son homme, la femme se mist à crier comme mille, et par ces cris horrificques, le laboureur fust adverti que il n'estoyt poinct dedans la voye du salut, ce dont paouvre laboureur de se navrer plus qu'on ne sçauroyt le dire. — Ha ! fit-il, Dieu m'a puni de n'avoir poinct esté à vespres en l'ecclize... Puys, s'excuza de son mieulx sur le piot qui avoit brouillé la mémoire de sa braguette, et en revenant au lict, ragottoit à sa bonne mesnagière que, pour sa meilleure vasche, il voudroyt n'avoir poinct ce meschief sur la conscience. — Ce n'est rien !... disoyt

à son homme la femme, à qui la fille ayant respondeu que elle resvoyt de son amant, la battoyt un peu ferme pour lui enseigner à ne poinct dormir si fort. Mais le chier homme, vu l'énormité du caz, se lamentoit dessus son grabat, et plouroyt des larmes de vin par crainte de Dieu. — Mon mignon, fit-elle, drez demain va en confession, et n'en parlons pluz. Le bon homme trotte au confessionnal et raconte en toute humilité son caz au recteur de la paroësse, lequel estoyt ung bon vieulx prebstre capable d'estre là hault la pantouphle de Dieu. — Erreur n'est pas compte, fit-il à son pénitent, vous ieusnerez demain, et vous absous. — Ieusner! Avecque plaizir! dit le bonhomme. Ça n'empesche poinct de boyre. — Ho! respondit le curé, vous beuverez de l'eaue, puis ne mangerez rien aultre chose, sinon ung quarteron de pain et une pomme. Lors le bon homme, qui n'avoyt nulle fiance en son entendement, revind, répétant à part soi la pénittence ordonnée. Mais ayant loyallement commençé par ung quarteron de pain et une pomme, il arriva chez luy disant : — Ung quarteron de pommes et ung pain. Puys, pour se blanchir l'asme, se mist en debvoir d'accomplir son ieusne, et sa bonne mesnagière lui ayant tiré ung pain de la mette, et descroché les pommes du plancher, il ioua très-mélancholiquement de l'épée de Caïn. Comme il faisoyt ung soupir en arrivant au darrenier boussin de pain, ne saichant où le mettre, vu qu'il en avoit iusques en la fossette du cou, sa femme lui remonstra que Dieu ne vouloyt poinct la mort du pescheur, et que faulte de mettre ung frusteau de pain de moins en sa pance, il ne lui seroyt poinct reproché d'avoir mis, ung petist, son chouse au verd. — Tais-toi, femme! dict-il. Quand ie debvrois crever, faut que je jeusne. — I'ai payé mon escot. A toi vicomte... adjouta l'Angevin en resguardant le Picard d'ung air narquois.

— Les pots sont vuides, dit l'hoste. Holà! du vin...

— Beuvons, s'écria le Picard. Les lettres mouilleez coulent mieulx.

Là dessus, il lampa son verre plein, sans y laisser une crotte de vin, et, aprest une belle petite tousserie de prosneur, dict cecy : — Ores, vous scavez que nos petites garses de Picardie, premier que de se mettre en mesnaige, ont accoustumé de gaigner saigement leurs cottes, vaisselle, bahus, brief, tous ustensiles

de mariaige. Et, pour ce faire, vont en maison, à Péronne, Abbeville, Amiens et aultres villes où sont chamberières, fouettent les verres, torchent les plats, ployent le linge, portent le disner et tout ce qu'elles peuvent porter. Puys, sont tost espousées dès que elles sçavent faire quelque chose, oultre ce qu'elles apportent à leurs maris. Ce sont les meilleures mesnagieres du monde, pour ce que elles cognoissent le service, et tout très-bien. Une de Azonville, qui est le païs dont ie suys seigneur par hérittaige, ayant ouï parler de Paris où les gens ne se baissoyent poinct pour ramasser six blancs, et où l'on se substantoyt, pour ung iour, à passer devant les rostisseurs, rien qu'à humer l'aër, tant graisseux il estoyt, s'ingénia d'y aller, esperant rapporter la valeur d'ung tronc d'ecclize. Elle marche à grand renfort de pieds, arrive de sa personne, munie d'ung panier plein de vuyde. Là, tumbe à la porte Saint-Denis, en ung tas de bons soudards, plantez pour ung tems en vedette, à cause des troubles, vu que iceulx de la relligion faysoient mine de s'envoller à leurs presches. Le sergent, voïant venir ceste danrée coëffée, boutte son feutre sur le cousté, en secoue la plume, retrousse sa moustache, haulse la voix, affarouche son œil, se met la main sur la hanche, et arreste la Picarde comme pour voir si elle est duement percée, vu qu'il est deffendeu aux filles d'entrer aultrement à Paris. Puis, lui demande, pour faire le playsant, mais de mine griève, en quel penser vient-elle, cuidant que elle vouloyt prendre d'assault les clefs de Paris. A quoy la naïfve garse respondit que elle y cherchoyt une bonne condicion en laquelle elle pust servir, et n'auroyt cure d'aulcun mal, pourveu qu'elle gaignast quelque chose. — Bien vous en prend, ma commère, dit le raillard ; ie suys Picard, et vais vous faire entrer icy où vous serez traittée comme une royne voudroyt l'estre soubvent, et vous y gaignerez de bonnes choses. Lors il la menne au corps de garde, où il lui dict de ballyer les planchiers, bien escumer le pot, attiser le feu, et veiller à tout, adjoutant que elle auroyt trente sols parisis par ung chascun homme, si leur service lui plaisoyt. Or veu que l'escouade estoyt là pour ung mois, elle gaigneroit bien dix escuz ; puis, à leur despartie trouveroyt les nouveau-venus qui s'arrangeroyent très-fort d'elle, et à cet honneste mestier emporteroyt force deniers et prezens de Paris en son païs. La bonne fille de rendre la chambre nette, de tout nettoyer, de si bien apprester

le repas et toust, chantant, rossignolant, que, ce iour, les bons soudards trouvèrent à leur taudis la mine d'ung réfectouère de benedictins. Aussy, tous contens, donnèrent-ils chascun ung sol à leur bonne chamberière. Puis, bien repue, la couchièrent au lict de leur commandant, qui estoyt en ville chez sa dame, et l'y dodinèrent bien congruement avec mille gentillesses de soldats philosophes, *id est* amoureux de ce qui est saige. La voilà bien attifée en ses draps. Or, pour éviter les noises et querelles, nos gaule-bon-tems tirèrent au sort le tour de chascun ; puis, se mirent à la rangette, allant très-bien à la Picarde, tous chaulds, ne soufflant mot, bons soldats, ung chacun en prenant au moins pour six-vingts sols tournois. Encore que ce fust service ung peu dur dont elle n'avoyt coustume, la paouvre fille s'y employa de son mieulx, et, par ainsy, ne ferma poinct l'œil ni rien, de toute la nuict. Au matin, voyant les soudards bien endormis, elle leva le pied, heureuse de n'avoir aulcune escorcheure au ventre après avoir porté si lourde charge, et quoique légièrement fatiguée, gaigna le large à travers champs avecque ses trente sous. Lors, sur la route de Picardie, void une de ses amies qui, à son imitacion, vouloyt taster du service de Paris, et venoyt toute affriolée, laquelle l'areste et l'interrogue sur les conditions. — Ah ! Perrine, n'y va pas, il y faudroit un c.l de fer ; encore l'useroit-on bientost, luy dit-elle.

— A toi, grosse pance de Bourgogne, fist-il en rabattant l'aposteume natturel de son voisin par une tape de sergent. Crache ton conte, ou paye ?...

— Par la royne des andouilles ! respondit le Bourguignon, par ma fey ! par le morbey ! par Dieu ! par dyable ! ie ne sçays que des histoires de la court de Bourgongne, lesquelles n'ont cours qu'avecque nostre monnoye...

— Eh ! ventre dieu ! sommes-nous pas en ta terre de Beauffremont ? s'escria l'aultre, montrant les pots vuydez.

— Ie vous diray doncques une aventure bien cogneue à Dijon, laquelle est advenue au temps où j'y commandois, et ha deu estre mise par escript. Il y avoyt un sergent de iustice nommé Franc-Taupin, lequel estoit ung vieulx sacq à mauvaisetiez, touiours grognant, touiours battant, faysant à tout une mine de verglas, ne resconfortant iamais par quelques gaudriolles ceulx qu'il menoyt pendre ; et, pour estre brief, homme à trouver des poulx

en teste chauve et des torts à Dieu. Ce dict Taupin, rebutté de tout poinct, s'enchargea d'une femme ; et, par grant hazard, il lui en écheut une doulce comme pelure d'oignon. Laquelle, voyant la défectueuse complexion de son mari, se donna pluz de peine pour luy cuire de la joie au logiz qu'une autre en eust prins à l'encorner. Mais, encores qu'elle se complust à luy obéir en toutes choses, et pour avoir la paix eust tasché de lui fianter de l'or si Dieu l'eust voulu, ce maulvais homme rechignoit perpétuellement, et n'espargnoyt pas pluz les coupz à sa femme qu'ung débitteur, les promesses aux recors Ce traictement incommode continuant maugré les soins et travail angelicque de la paouvre femme, elle fust contraincte, ne s'y accoustumant poinct, à en référer à ses parens, lesquels intervindrent à la maison. Lors, eulx venus, leur fust par le mari desclairé : que sa mesnagière estoyt despourveue de sens, qu'il n'en recepvoyt que des desplaizirs, et que elle lui rendoyt la vie trez-dure à passer ; tantost le resveilloyt dans son premier somme ; tantost ne venoyt poinct ouvrir la porte, et le lairroyt à la brouine ou à la gellée ; puis que iamais rien n'estoyt à propos, céans. Ses agraphes manquoient de bouttons et ses aiguillettes de ferrets. Le linge se chamoussoyt, le vin se picquoit, le bois suoyt, le lit crioyt touiours intempestivement. Brief, tout estoyt mal. A ce dévoyement de faulses parolles, la femme respondict en montrant les hardes, et toust, en bon état de réparations locatives. Lors le sergent dict que il estoit très-mal traité. Ne trouvoyt iamais son disner apresté, ou, que s'il l'estoyt, le bouillon n'avoyt poinct d'yeux, ou la souppe estoyt froide ; il failloit du vin ou des verres à table ; la viande estoyt nue, sans saulce, ni persil ; la moustarde estoyt tournée ; il renconstroyt des cheveux sur le rost, ou les nappes sentoyent le vieulx et lui ostoient l'appestist ; en fin de tout, elle ne lui donnoyt iamais rien qui fust à son goust. La femme, estonnée, se contentoyt de nier le pluz honnestement que faire se pouvoyt ces estranges griefs à elle imputez. — Ha ! fist-il, tu dis non ? robbe pleine de crotte ! Eh bien ! venez disner céans vous-mesmes au iour d'huy, vous serez tesmoings de ses desportemens. Et, si elle peut me servir une fois selon mon vouloir, i'auray tort en tout ce que i'ai advancé, ne leverai plus la main sur elle, ains lui lairrerai ma hallebarde, les braguettes, et lui quitterai le commendement icy. — Oh bien, dit-elle toute gaye,

ie seray donc dezormais dame et maitresse. Lors le mari, se fiant en la natture et les imperfections de la femme, voulut que le disner fust appresté sous la treille dans sa cour, pensant à crier aprez elle si elle tardoyt en trottant de la table à la crédence. La bonne mesnagière s'employa de tous crins à bien faire son office. Et si donna-t-elle des platz netz à s'y mirer, de la moustarde fraische et du bon faiseur, ung disner bien concoctionné, chauld à emporter la gueule, appétissant comme ung fruict desrobbé, les verres bien fringuez, le vin rafreschi, et toust si bien, si blanc, si reluysant, que son repast eust faict honneur à la Margot d'un évesque. Mais au moment où elle se pourleschoyt devant sa table, en y gettant l'œillade superflue que les bonnes mesnagières aiment à donner à toust, son mary viend à heurter la porte. Lors, une maudicte poule, qui avoyt eu l'engin de monter sur le treilliz pour se saouller de raizins, lairra choir une ample ordeure au plus bel endroict de la nappe. La paouvre femme faillit à tumber quasi-morte, tant grand fust son dezespoir, et ne sceut aultrement remédier à l'intempérance de la poule qu'en en couvrant le caz incongreu d'une assiette où elle mit des fruits, qui se trouvoient en trop dedans sa poche, n'ayant pluz aulcun soucy de la symmétrie. Puis, à ceste fin que nul ne s'aperceust de la chose, apporta promptement le potaige, fist seoir ung chacun en son banc et les convia gayment tous à se rigoller. Or tous, voyant ceste belle ordonnance de bonnes plattées, se rescrièrent, moins le dyable de mari lequel restoyt sombre, refroignoit, iouoyt des sourcils, grommeloyt, resguardoyt toust, cherchant ung festu à voir pour en assommer sa femme. Lors, elle se prist à luy dire, bien heureuse de pouvoir l'aguasser à l'abri de ses proches :

— Voilà vostre repast, bien chauld, bien dressé, le linge bien blanc, les sallières pleines, les grez bien netz, le vin frais, le pain doré. Que manque-t-il ? Que quérez-vous ? Que voulez-vous ? Que vous faut-il ? — Du bran ! dict-il par haulte cholère. La mesnagière descouvre vistement l'assiette et répond : — Mon amy, en voilà ! Ce que voyant, le sergent demoura quinaud, pensant que le dyable estoit passé du costé de sa femme. Là dessus, il fust grièvement repprouché par les parens qui lui donnèrent tort, lui chantèrent mille pouilles, et lui dirent plus de gogues en une aulne de tems qu'ung greffier ne fait d'escrip-

tures en son mois. Deppuis ce jour, le sergent vesquit très-bien en paix avecque sa femme, laquelle, à la moindre équivoque fronsseure de sourcils, lui disoyt : — Veux-tu du bran ?...

— Qui a faict le pire ? s'escria l'Angevin en frappant ung petit coup de bourreau sur l'espaulle de l'hoste.

— C'est luy ! — C'est luy ! dirent les deux aultres, et lors commencèrent à disputer comme de beaulx pères en ung concile, cherchèrent à s'entrebattre, à se getter les pots à la teste, se lever ; et, par ung hazard de bataille, courir et gaigner les champs.

— Ie vais vous accorder, s'escria l'hoste, voyant que là où il avoit eu trois débitteurs de bonne voulenté, maintenant aulcun ne pensoyt au vrai compte.

Ils s'arrestèrent épouvantés.

— Je vais vous en fayre ung meilleur, par ainsy vous me donnerez dix sols par chaque pance.

— Escoutons l'hoste ! fit l'Angevin.

— Il y avoyt dans nostre faulxbourg de Notre-Dame-la-Riche, duquel deppend ceste hostellerie, une belle fille, qui oultre ses advantaiges de natture avoyt une bonne charge d'escuz. Doncques, aussitost que elle fust en aage et force de porter le faix du mariaige, elle eust aultant d'amans qu'il y a de sols au tronc de Sainct-Gatien, le iour de Pasques. Ceste fille en esleut ung qui, sauf votre respect, pouvoyt fayre de la besoigne le iour et la nuict aultant que deux moines. Aussy, furent-ils bien toust accordez et le mariaige en bon train. Mais le bonheur de la première nuictée ne s'approuchoyt poinct sans causer une légière appréhension à l'accordée, vu qu'elle estoyt subjecte par infirmité de ses conduits souterrains à excogiter des vapeurs qui se résolvoyent en manière de bombe. Or, redoubtant de lascher la bride à ses folles ventositez, pendant que elle penseroyt à aultre chose, en ceste première nuict, elle fina par advouer son caz à sa mère, dont elle invocqua l'assistance. Lors la bonne dame lui desclaira que ceste propriété d'engendrer le vent estoyt en elle ung héritaige de famille, et que elle avoyt esté fort empeschée en son tems. Mais que, sur le tard de la vie, Dieu lui avoyt faict la grâce de serrer sa cropière, et que, depuys sept ans, elle n'avoyt rien esvaporé, sauf une darrenière foys où, par fasson d'adieu, elle avoyt nottablement esventé son défunct

mary. — Mais, dict-elle à sa fille, i'avoys une seure recepte que me légua ma bonne mère, pour amener à rien ces paroles de surpluz et les exhaler sans bruict. Or, vu que ces souffles n'ont poinct odeurs maulvaises, le scandale est parfaictement esvité. Pour ce, doncques, besoing est de laisser mijoter la substance venteuse et la retenir à l'issue du pertuis ; puiz, de poulser ferme ; alors, l'aër, s'estant amenuizé, coule comme ung soupçon. Et, en nostre famille, cecy s'appelle estrangler les petz.

La fille, bien contente de sçavoir estrangler les petz, mercia sa mère, dança de la bonne fasson, tassant ses flattuositez au fond de son tuyau comme ung souffleur d'orgue, attendant le premier coup de la messe. Puis, venue en la chambre nuptiale, elle se délibéra d'expulser le tout en montant au lict ; mais le fantasque élément s'estoyt si bien cuit qu'il ne voulut poinct issir. Le mary vint, ie vous laisse à penser comme ils s'escrimèrent à la iolye battaille, où avecque deux choses, on en faict mille, si l'on peut. Au mitant de la nuict, l'espousée se leva, soubz ung petit pretexte menteur, puis revint, vistement, mais en enjambant à sa place, son pertuiz ayant eu lors phantaizie d'esternuer fit une telle descharge de couleuvrine, que vous eussiez creu comme moi que les rideaulx se deschiroyent. — Ha ! i'ai manqué mon coup, fit-elle. — Tudieu ! lui dis-je, ma mie, alors espargnez-les ! Vous gaigneriez vostre vie à l'armée avecque ceste hartillerie. C'estoyt ma femme.

— Ho ! ho ! ho ! firent les clercs. Et ils se respandirent en esclatz, se tenant les costes, louant l'hoste.

— As-tu, vicomte, entendeu meilleur conte !

— Ha ! quel conte !

— C'est ung conte !

— C'est ung maistre conte.

— Le roy des contes.

— Ha ! ha ! il estrippe tous les contes, et il n'y a désormais contes que contes d'hostellerie.

— Foy de chrestien ! vécy le meilleur conte que j'aie ouy de ma vie !

— Moi ! i'entends le pet !

— Moi, ie voudrays bayser l'orchestre !

— Ha ! monsieur l'hoste, dit gravement l'Angevin, nous ne sçaurions sortir de léans sans avoir veu l'hostesse ; et si nous

ne demandons pas à baiser son instrument, c'est par grant respect pour ung si bon conteur.

Là dessus, tous exaltèrent si bien l'hoste, son compte, et le chose de sa femme, que le vieulx rostisseur ayant fiance en ces rires naifs, et pompeulx éloges, huchia sa femme. Mais, elle, ne venant poinct, les clercqs dirent, non sans intencion frustratoire : — Allons la voir.

Doncques tous sortirent de la salle. Puys l'hoste print la chandelle, monta, premier, par les desgrez pour leur montrer le chemin en les esclairant ; mais, voyant la porte de la rue entrebayée, les chiquaniers s'esvadèrent, légiers comme des ombres, lairrant à l'hoste licence de prendre pour solde ung aultre pet de sa femme.

LE JEUSNE

DE FRANÇOIS PREMIER[1].

Ung chascun scayt par quelle adventure le Roy Françoys premier du nom fust prins comme ung oyseau niais, et menné dedans la ville de Madrid en Espaigne. Là, l'empereur Charles cinquiesme le serra trez estroictement, ainsi que chose d'ung hault prix en ung sien chasteau, ce dont nostre deffunct maistre, d'esterne mémoire, conceust beaucoup d'ennuy, vu qu'aymant le grant aër, ses aises, et toust, il ne s'entendoyt pas pluz à demourer en caige qu'une chatte à renger des dentelles. Aussy, tumba-t-il en des tristifications si estranges que, ses lettres lues, en plein conseil, madame d'Engoulesme, sa mère ; madame Catherine, la Daulphine ; le cardinal Duprat, monsieur de Montmorency et ceulx qui avoyent en charge l'estat de France, cognoissant tous la haulte paillardize du Roy, furent d'advis, après meure délibéracion, de luy desputter la Royne Margueritte, de laquelle il recepvroit seurement allégeance en ses soulcis, la bonne dame estant bien aymée de luy, ioyeulse et docte en toutte sapience. Mais, elle, alléguant qu'il s'en alloyt de son asme, pour ce qu'elle ne scauroyt, sans grand dangier, estre seule avecque le Roy en sa geole, il fust despesché devers la court de Rome, ung secrettaire habile, le sieur de Fizes, avecque mandat d'impetrer du Pontife un bref d'espécialles indulgences, contenant valables absolutions des legiers peschez que, vu la consanguinité, pourroyt faire ladicte Royne en veue de guarir la mélancholie du Roy.

En ce tems, le batave Hadrien VII chaussoyt encore la thiare, lequel, bon compaignon au demourant, ne mit poinct en oubly, maulgré ses liens scholastiques qui l'unissoyent à l'Empereur, que il s'agissoyt du filz aisné de l'Ecclise catholicque, et eust la galantize d'envoyer en Espaigne ung exprès légat muni de pleins pouvoirs à ceste fin d'adviser à saulver, sans trop nuyre à Dieu, l'asme de la Royne et le corps du Roy. Ceste affaire de griefve urgence mist martel en teste aux seigneurs de la court, et desmangeaizon, entre les pieds des dames ; lesquelles, par grant dévouement envers la couronne, se fussent presque touttes offertes d'aller à Madrid, n'estoyt la noire défiance de Charles Quint, qui ne lairroit poinct au Roy licence de voir aulcuns de ses subjects ni mesme les gens de sa famille. Aussy fust-il besoing de négocier le despart de la Royne de Navarre. Doncques, il n'estoyt bruict que de ce ieusne desplourable et du défault d'exercice amoureux si contraire à ung prince qui en estoyt si grant coustumier. Brief, de plainte, en quérimonie, les femmes finèrent par pluz penser à la braguette du Roy qu'à luy-mesme. La Royne fust première à dire que elle soubhaitoit avoir des aësles. A ce, respondit Monseigneur Odet de Chastillon que elle n'avoyt poinct besoing de ce, pour estre ung ange. Une, ce fust madame l'Admirale, s'en prenoyt à Dieu de ne pouvoir envoyer en courrier ce qui deffailloyt tant au paouvre sire, vu que chascune d'elles le presteroyt à son tour.

— Dieu a bien faict de les clouer, s'escria gentiment la Daulphine, car nos marys nous lairreroyent, en leurs absences, bien traistreusement despourveues.

Tant fust dict, tant fust pensé, que la Royne des Marguerittes fust, à sa despartie, enchargée par ces bonnes chrestiennes de bien bayser le captif pour touttes les dames du royaulme ; et, s'il leur eust esté loysible de faire provision de liesse comme de moustarde, la Royne en eust esté encumbrée à en vendre aux deux Castilles.

Ce pendant que madame Margueritte passoyt les monts, maugré les neiges, à grand renfort de mules, courant à ces consolacions comme au feu, le Roy se trouvoyt arrivé à la pluz ardue pezanteur de reins où il debvoyt estre en sa vie. Dans ceste extresme réverbération de natture, il s'ouvrist à l'empereur Charles Quint, à ceste fin d'estre pourveu d'ung miséricordieux

spéciffique, lui objectant que ce seroyt honte esternelle à ung roy d'en lairrer mourir ung aultre, faulte de guallanterie. Le Castillan se montra bon homme. Ores, pensant que il pourroyt se récuppérer de ses Hespaignoles sur la ransson de son hoste, il arraizonna brouillifiquement les gens commiz à la garde de son prizonnier, leur baillant licence occulte de lui complaire en cela. Doncques, ung certain don Hijos de Lara-y-Lopez Barra di Pinto, paouvre capittaine, desnué d'escuz, maugré sa généalogie, et qui songeoyt deppuys ung tems à quérir fortune en la court de France, cuida qu'en procurant au dict seigneur ung doulx cataplasme de chair vifve, il s'ouvriroit une porte honnestement fécunde, et de faict, ceulx qui cognoissent et la court et le bon Roy sçavent s'il se trompoit.

Quand le dessus dict capittaine vind à son tour de rolle en la chambre du Roy de France, il luy demanda respectueuzement si son bon plaizir estoyt de luy permettre une interroguation dont il estoyt curieulx aultant que d'indulgences papales. A quoy, le prince quittant sa mine hypochondriaque, et se mouvant en la chaire où il estoyt siz, fit signe de consentement. Le capittaine lui dict de ne poinct s'offenser de la licence de son languaige ; puys, luy advouant qu'il avoyt renom d'estre, luy Roy, ung des pluz grands paillardz de France, il vouloyt sçavoir de luy-mesme si les dames de sa court estoyent bien expertes en amour. Le paouvre Roy, se ramentevant ses bons coups, lascha ung soupir tiré de creulx, et dict : — Nulles femmes d'aulcuns païs, y compris celles de la lune, ne cognoistre mieulx que les dames de France les secretz de ceste alchymie, et que, au souvenir des savoureuses, graltieuses et vigoureuses mignardizes d'une seule, il se sentoyt homme, si elle luy estoyt lors offerte, à la ferrer avec raige, sur ung ais pourri, à cent piedz au dessus d'ung précipice...

En ce disant, ce bon Roy, ribauld si jamais il en fust, gettoyt la vie et la flamme par les yeulx, si druement que le capittaine, quoique brave, en sentist des tresmoussemens intimes dedans sa fressure, tant flamba la très-sacrée maiesté de l'amour royal. Mais retrouvant son couraige, il print la deffense des dames hespaignoles, se jactant que, en Castille seullement, faisoit on bien l'amour, pourceque il y avoyt plus de relligion qu'en aulcun lieu de la chrestienté ; et que, tant pluz les femmes y

avoyent paour de se damner en s'adonnant à ung amant, tant mieulx elles y alloient, saichant que elles debvoyent prendre plaizir en la chose pour toute l'esternité. Puys il adjouxta que si le seigneur Roy vouloyt gager une des meilleures et pluz prouffictables seigneuries terriennes de son royaulme de France, il luy donneroyt une nuictée d'amour à l'hespaignole en laquelle une Royne fortuite lui tireroyt l'asme par sa brayette s'il n'y prenoyt guarde.

— Tost, tost, fit le Roy se levant de sa chaire. Je te baillerai, de par Dieu, la terre de La-Ville-aux-Dames en ma province de Touraine, avecque les pluz amples priviléges de chasse et de haulte et basse iustice.

Lors le capittaine, qui cognoissoyt la Dona du cardinal archevesque de Tolède, la requist de rouer de tendresse le Roy de France, et lui desmonstrer le hault advantaige des ymaginacions castillannes sur le simple mouvement des Françoyses. A quoi consentit la marqueza d'Amaesguy pour l'honneur de l'Hespaigne, et aussy pour le plaisir de sçavoir de quelle paste Dieu faisoyt les roys, vu que elle l'ignoroyt, n'en estant encore qu'aux princes de l'Église. Doncques, elle vind, fougueuse comme ung lion qui ha brizé sa caige, et fit cracquer les os, la moëlle du Roy et toust si druement qu'ung austre en seroyt mort. Mais le dessus dict seigneur estoyt si bien guarny, si bien affamé, si bien mordant que il ne se sentist poinct mordre, et de ce duel horrificque, la marqueza sortit quinaulde, cuidant avoir eu le dyable à confesser.

Le capittaine, confiant en sa guaisne, s'en vind saluer son seigneur, pensant à luy faire hommaige de ce fief. Lors, le Roy lui dict en manière de raillerie que les Hespaignoles estoyent d'assez bonne température, qu'elles y alloyent druement, mais que elles mettoyent trop de phrenezie là où besoing estoyt de gentillesse, et qu'il cuidoyt à chasque gaudisserie que ce fust ung esternuement, ou ung caz de viol, brief que les accointances françoyses y ramenoient le beuveur pluz altéré ne le lassant iamays, et que avecque les dames de sa court l'amour estoyt une doulceur sans pareille et non labeur de maistre mistron en son pestrin.

Le paouvre capittaine fust estrangement picqué de ce languaige. Maugré la belle foy de gentilhomme dont le Roy faisoyt estat, il creut que le sire vouloyt le guabeler comme ung escholier

robbant ung tronson d'amour, en ung clappier de Paris. Néanmoins, ne saichant au demourant si la marqueza n'avoyt poinct par trop hespaignolé le Roy, il demanda revanche au captif, lui baillant sa parolle que il auroyt, pour le seur, une vraye fée, et lui gaigneroyt son fief. Le Roy estoyt trop courtois et guallant chevallier pour ne poinct octroïer ceste requeste, et adjouxta mesme une gentille parolle roïalle, en tesmoignant dézir de perdre la gageure. Doncques, après vespres, le garde passa toute chaulde, en la chambre du Roy, la dame la pluz blanchement reluysante, la pluz mignonnement follastre, à longs cheveulx, à mains velouxtées, enflant sa robbe au moindre geste, vu que elle estoyt gratieulsement rebondie ; ayant une bouche rieuze et des yeulx humides par advance, femme à rendre l'enfer saige, et dont la prime parolle eust telle puissance chordiale que la brayette du Roy en craqueta. L'endemain, alors que la belle fust esvadée après le deieusner du Roy, le bon capittaine vind bien heureulx et triumphant en la chambre.

A sa venue, le prizonnier de s'escrier : — Baron de la Ville-aux-Dames, Dieu vous procure joyes pareilles ! J'ayme ma geole ! Par nostre Dame, ie ne veulx poinct iuger entre l'amour de nos pays, mais païe la gageure.

— Je le sçavoys bien ! dit le capittaine.

— Et comment ? fit le Roy.

— Sire, c'est ma femme.

Voilà l'origine des Larray de la Ville-aux-Dames, en nostre pays, vu que, par corruption de nom, celuy de Lara-y-Lopez fina par se dire Larray. Ce fust une bonne famille, bien affectionnée au service des Roys de France, et qui ha moult frayé. Bientost la Royne de Navarre vind à tems pour le Roy, qui, se desgoustant de la manière hespaignole, vouloyt se gaudir à la françoyse ; mais le surpluz n'est poinct le subject de ce conte. Ie me réserve de dire ailleurs comme s'y print le légat pour espongier les peschez de la chose, et le gentil mot de nostre royne des Marguerittes, laquelle méritte une niche de saincte en ces dixains, elle, qui première, fist de si beaulx contes.

Les moralités de cettuy sont de facile entendement.

En prime enseignement, les roys ne doivent poinct se laisser prendre en guerre pluz que leur archétype au ieu du sieur Palamedde. Mais, de ce, il conste que ce est une bien calamiteuze

et horrificque playe tumbée sur le populaire que la captivité de son Roy. Si c'eust été une royne, ou même une princesse, quel pire destin ! Mais aussy, ie cuyde que, voire chez les cannibales, la chose n'advindroyt poinct. Y a-t-il iamays rayson d'emprizonner la fleur d'ung roïaume ? Ie pense trop bonnes diableries de Astaroth, Lucifer et aultres, pour imaginer, que, eulx régnant, ils voulsissent musser la ioye de tous, la lumière bien faysante à quoy se chauffent les paovres souffreteux. Et besoing estoyt que le pire des dyables, *id est*, une vieille meschante femme héréticque se rencontrast en ung throsne, pour dettenir la iolye Marie d'Escosse, à la honte de tous les chevalliers de la chrestientez, lesquels debvroyent estre advenuz, tous sans assignacion, aux pieds de Fotheringay, n'en lairrant aulcune pierre.

LES BONS PROPOUS
DES RELLIGIEUSES DE POISSY[1].

L'abbaye de Poissy ha esté cellébrée par les vieulx autheurs comme ung lieu de liesse où les desportemens des nonnains prindrent commencement, et d'où tant de bonnes histoires proceddèrent pour apprester à rire aux laïques aux deppens de nostre saincte religion. Aussy la dessus dicte abbaye est-elle devenue mattière à proverbes que aulcuns savans ne comprennent plus de nos iours, quoique ils les vannent et concassent de leur mieulx pour les digérer.

Si vous demandiez à ung d'eulx ce que sont les *olives de Poissy*, gravement il respundroyt que ce est une périphrase en l'endroict des truffes, et que la *manière de les accommoder*, dont on parloyt en se gaussant iadys de ces vertueulses filles, debvoyt comporter une saulce espécialle. Voylà comme ces plumigères renconstrent vray une foys sur cent. Pour en revenir à ces bonnes recluzes, il estoyt dict, en riant s'entend, que elles aymoient mieulx trouver une pute qu'une femme de bien en leurs chemises. Aulcuns aultres raillards les reprouchoient d'imiter la vie des sainctes à leur méthode ; et disoyent ils que de la Marie ægyptiacque elles n'existimoient que sa fasson de païer les batteliers. D'où la raillerie : *Honorer les saincts à la mode de Poissy.* Il y ha encore *le crucifix de Poissy*, lequel tenoyt chauld à l'estomach. Puis *les mattines de Poissy*, lesquelles finissoyent par des enfans de chœur. Enfin, d'une brave galloise bien entendeue aux frianddizes de l'amour, il estoyt dict : *Ce est une religieuse de Poissy.* Ceste

certaine chose que vous sçavez et que l'homme ne peut que prester, ce estoit *la clef de l'abbaïe de Poissy*. Pour ce qui est du *portail* de la dicte abbaïe, ung chascun le cognoist de bon mattin. Cettuy portail, porte, huis, ouvrouer, baye, car touiours reste entrebaillé, est plus facile à ouvrir qu'à fermer, et couste moult en réparations. Brief, il ne s'inventoyt pas, dans cettuy tems, une gentillesse en amour qu'elle ne vinst du bon couvent de Poissy. Comptez qu'il y ha beaucoup de menteries et d'emphases hyperbolicques dans ces proverbes, mocqueries, bourdes et coqs-à-l'asne. Les nonnes dudict Poissy estoyent de bonnes demoyselles qui trichoyent bien, ores-cy, ores-là, Dieu au prouffict du dyable, comme tant d'aultres, pour ce que nostre natturel est fragile ; et, que encores qu'elles fussent relligieuses, elles avoyent leurs imperfections. En elles force estoyt qu'il se rencontrast ung endroict où l'estoffe manquoyt, et delà le maulvais. Mais le vray de cela est que ces mauvaisetiez furent le faict d'une abbesse, laquelle eust quatorze enfans, tous vivans, vu qu'ils avoyent esté parfaicts à loisir. Or, les amours phantasques et les drosleries d'icelle qui estoyt une fille de sang royal mirent à la mode le couvent de Poissy. Et, lors, il n'y eust histoire plaisantte advenue ès abbayes de France qui ne fust issue des démangeaisons de ces paouvres filles, lesquelles auroyent bien voulu y estre seullement pour la dixme. Puys, l'abbaye fust resformée comme ung chascun sçayt, et l'on osta à ces sainctes nonnains le peu d'heur et de liberté dont elles iouissoyent. En ung vieulx cartulaire de l'abbaye de Turpenay près Chinon, qui, par ces darreniers maulvais temps, avoyt trouvé azyle en la bibliothèque d'Azay, où bien le receust le chastelain d'aujourd'huy, j'ay renconstré ung fragment sous la rubrique de : *les Heures de Poissy*, lequel ha évidemment esté composé par ung ioyeulx abbé de Turpenay pour le dibvertissement de ses voisines d'Ussé, Azay, Mongauger, Sachez, et aultres lieux de ce païs. Ie le donne sous l'aucthorité du froc ; mais en l'accommodant à ma guise, vu que j'ai esté contrainct de le transvaser de lattin en françoys. Ie commence.

Doncques, à Poissy, les religieuses avoyent coustume quand Mademoiselle, fille du Roy, leur abbesse, estoyt couchiée... Ce fust elle qui nomma *faire la petite oye*, s'en tenir, en amour, aux préliminaires, prolégomènes, avant-propos, préfaces, proto-

coles, avertissemens, notices, prodromes, sommaires, prospectus, argumens, nottes, prologues, épigraphes, titres, faulx titres, titres courans, scholies, remarques marginales, frontispices, observations, dorures sur tranche, iolys signets, fermailz, reigletz, roses, vignettes, culs de lampes, graveures, sans aulcunement ouvrir le livre ioyeulx, pour lire, relire, estudier, appréhender, et comprendre le contenu. Et si rassembla-t-elle en corps de doctrine toutes les menues gaudisseries extra-judiciaires de ce beau languaige qui procedde bien des lèvres, mais ne faict aulcun bruit, et le praticqua si saigement qu'elle mourust vierge de formes et poinct guastée. Cette gaye science fust deppuis grandement aprofundie par les dames de la court, lesquelles prenoyent des amans pour la petite oye, d'aultres pour l'honneur, et, parfoys aussy, aulcuns qui avoyent sur elles droict de haulte et basse iustice, estoyent maistres de toust ; estat que beaucoup préfèrent. Ie reprens : Quand doncques ceste vertueulse princesse estoyt nue entre ses draps, sans avoir honte de rien, les dictes filles, celles qui avoyent le menton sans riddes et le cueur gay, sortoient à petit bruit de leurs cellules et venoyent se musser en celle d'une de leurs sœurs, laquelle estoyt fort affectionnée de touttes. Là, elles faisoyent de bonnes causettes entremeslées de confitures, dragées, beuveries, noises de jeunes filles, houspillant les vieilles, les contrefaisant en cingeries, s'en mocquant avecque innocence, disant des contes à pleurer de rire, et iouant à mille ieux. Tantost, elles mesuroyent leurs piedz, cherchant les plus mignons ; comparoyent les blanches rondeurs de leurs bras ; vérifioient quel nez avoyt l'infirmité de rougir après soupper ; comptoient leurs grains de rousseur ; se disoyent où estoient situez leurs signes ; estimoyent qui avoyt le tainct pluz net, les pluz iolies couleurs, la taille pluz belle. Faictes estat que parmi ces tailles appartenant à Dieu, s'en renconstroyent de fines, de rondes, de plattes, de creusées, de bombées, de souples, de gresles, de toutes sortes. Puis, elles se disputoyent à qui falloyt moins d'estoffe pour la saincture, et celle qui comportoit le moins d'empans estoyt contente sans sçavoir pourquoy. Tantost se racontoyent leurs resves et ce qu'elles y avoyent aperçeu. Soubvent une ou deux, aulcunes foys touttes avoient songié tenir bien fort les clefs de l'abbaïe. Puys, se consultoyent pour leurs petits maulx. L'une s'estoyt eschardé le doigt ; l'aultre avoyt ung panaris ; ceste-cy

s'estoyt levée avec ung filet de sang dedans le blanc de l'œil ; ceste-là s'estoyt desmanché l'index à dire son rosaire. Toutes avoyent ung petit remue-mesnaige.

— Ha ! vous avez menti à notre mère, vos ongles sont marqués de blanc ? disoyt l'une à sa voisine.

— Vous estes restée long-tems à confesse ce matin, ma sœur, disoyt une aultre, vous aviez donc bien des peschez mignons à desclairer ?

Puys, comme il n'y a rien qui mieulx qu'une chatte ressemble à ung chat, elles se prenoyent en amitié, se querelloyent, se boudoyent, disputoient, s'accordoient, se reconcilioient, se ialouzoient, se pinçoient pour rire, rioyent pour se pincer, faisoyent des tours aux novices.

Puys, souvent disoyent : — Si ung gendarme tomboit icy par ung tems de pluye, où donc le boutterions-nous ?...

— Chez la sœur Ovide, sa cellule est la plus grande, il pourroyt y entrer avec son pennache.

— Qu'est-ce à dire, s'escria la sœur Ovide, nos cellules sont-elles pas toutes pareilles.

Sur ce, mes filles de rire comme des figues meures. Ung soir, elles approvisionnèrent leur petit concile d'une iolye novice qui avoyt dix-sept ans, paroissoyt innocente comme enfant qui naist, auroyt eu le bon Dieu sans confession, laquelle avoyt l'eau en la bouche de ces secrettes causeries, petites beuvettes, et jousteries par lesquelles les ieunes nonnes adoulcissoyent la sacro-saincte captivité de leurs corps ; et plouroit elle de n'y estre poinct admize.

— Hé bien, lui dict la sœur Ovide, avez-vous bien dormi, ma petite bischette ?

— Oh non, fist-elle, j'ai esté mordeue par des puces.

— Ha ! vous avez des puces dans vostre cellule ? mais il fault vous en delivrer sur-le-champ. Sçavez-vous comment la règle de nostre Ordre enjoint de les chasser pour que iamais une sœur n'en revoye la queue d'une pendant tout le temps de sa vie conventuelle ?

— Non ! respondit la novice.

— Or bien, je vais vous l'enseigner. Voyez-vous des puces ? Apercevez-vous vestiges de puces ? Sentez-vous odeur de puces ? Y a-t-il aulcune apparence de puce en ma cellule. Cherchez ?

— Ie n'en trouve poinct, dict la petite novice qui estoyt mademoiselle de Fiennes, et ne sens aultre odeur que la nostre !

— Faictes ce que je vais vous dire et ne serez pluz mordeue. Si tost que vous serez picquée, ma fille, besoing est de vous despouiller, de lever vostre chemise et ne poinct pescher en resguardant vostre corps partoust. Vous ne debvez vous occuper que de la mauldicte puce en la cherchant avecque bonne foy, sans faire aulcune attention aux aultres choses ; ne pensant qu'à la puce et à la prendre, ce qui est déjà une œuvre difficile, veu que vous pouvez vous tromper à de petites taches noires naturelles, venues en vostre peau par héritaige. En avez-vous, ma mignonne ?

— Oui, fist-elle. I'ai deux lentilles violettes, une à l'espaule et l'aultre sur le dos, ung peu bas, mais elle est cachée dans la raye...

— Comment l'avez-vous veue ? demanda la sœur Perpétue.

— Je n'en sçavois rien, c'est monsieur de Montrézor qui l'ha descouverte.

— Ha ! ha ! dirent les sœurs et n'a-t-il veu que cela ?

— Il a vu tout, fist-elle. J'estoys bien petite. Luy avoyt quelque chose de plus que neuf ans ; et nous nous amusions à jouer...

Lors, les religieuses cuydant s'estre trop pressées de rire, la sœur Ovide reprist : — La dessus dicte puce ha donc beau saulter de vos jambes à vos yeulx, vouloir se musser dans les creux, dans les forests, dans les foussés, aller à val, à mont, s'entester à vous eschapper, la règle de la maison ordonne de la poursuyvre couraigeusement en disant des *ave*. D'ordinaire, au troisième *ave* la beste est prinse...

— La puce ? demanda la novice.

— Touiours la puce ! respartit sœur Ovide. Mais, pour éviter les dangiers de ceste chasse, besoing est, en quelque lieu que vous mettiez le doigt sur la beste, de ne prendre qu'elle... Alors, sans avoir aulcun esguard à ses cris, à ses plaintes, à ses gémissemens, à ses efforts, à ses tortillemens, si, par adventure, elle se révolte, ce qui est ung cas assez fréquent, vous la pressez sous vostre poulce, ou tout aultre doigt de la main occupée à la tenir ; puis, de l'aultre main, vous cherchez une guimpe pour bander les yeulx de ceste puce et l'empescher de saulter, vu que la beste, n'y voyant plus clair, ne sçayt où aller. Ceppendant,

comme elle pourroyt encore vous mordre et seroit en caz de devenir enraigée de cholère, vous lui entr'ouvrez légièrement le bec et y mettez délicatement ung brin du buys benoist qui est au petist benoistier pendeu à vostre chevet. Alors la puce est contraincte de rester saige. Mais songez que la discipline de notre ordre ne nous octroïe la propriété d'aulcune chose sur terre, et que ceste beste ne scauroyt vous appartenir. Or, il vous faut penser que ce est une créature de Dieu, et tascher de la lui rendre pluz agréable. Doncques, avant toute chose, besoing est de vérifier trois caz graves. A sçavoir : si la puce est masle, si elle est femelle, si elle est vierge. Prenez que elle soit vierge, ce qui est très-rare, vu que ces bestes n'ont point de mœurs, sont toutes des galloises, très-lascives et se donnent au premier venu, vous saisissez ses pattes de derrière en les tirant de dessoubs son petit caparasson, vous les liez avecque ung de vos cheveulx, et la portez à la supérieure qui décide de son sort après avoir consulté le chapitre. Si ce est ung masle...

— A quoi peut-on voir qu'une puce est pucelle, demanda la curieulse novice.

— D'abord, reprist la sœur Ovide, elle est triste et mélancholique, ne rit pas comme les autres, ne mord pas si dru, a la gueule moins ouverte, et rougit quand on la touche, vous sçavez où...

— En ce cas, respartist la novice, i'ay esté mordue par des masles...

Sur ce, les sœurs s'esclaffèrent de rire tant et tant que l'une d'elles fit ung pet en la-dièze, si druement attaqué qu'elle en laissa cheoir de l'eaue, et la sœur Ovide la leur monstra sur le plancher, disant : — Voyez, il n'y ha poinct de vent sans pluye.

La novice en rit elle-même et cuida que ces estouffades venoient de l'apostrophe échappée à la sœur.

— Doncques, reprist la sœur Ovide, si c'est une puce masle, vous prenez vos ciseaulx, ou la dague de vostre amant, si, par hazard, il vous l'a baillée en souvenir de luy avant vostre entrée au couvent. Brief, munie d'un instrument tranchant, vous fendez avecque précaution le flanc de la puce. Attendez-vous à l'entendre japper, tousser, cracher, vous demander pardon ; à la voir se tordre, suer, faire des yeux tendres, et tout ce qu'elle aura idée de faire pour se soustraire à ceste opération ; mais ne vous en

estonnez poinct. Raffermissez vostre couraige en songiant que vous agissez ainsy pour mettre une créature pervertie dedans la voie du salut. Alors vous prenez dextrement la fressure, le foye, les poumons, le cueur, le gezier, les parties nobles, puis vous trempez le tout à plusieurs reprises dedans l'eaue benoîte en les y lavant, les y purifiant, non sans implorer l'Esprit sainct de sanctifier l'intérieur de ceste beste. Enfin, vous remettez promptement toutes ces choses intestines dans le corps de la puce impatiente de les recouvrer. Etant, par ce moyen, baptizée, l'asme de ceste créature devient catholique. Aussitost vous allez quérir une aiguille et du fil et recousez le ventre de la puce avec les plus grands mesnagemens, avec des esguards, des attentions, pource que vous en devez à vostre sœur en Jésus-Christ. Vous priez mesme pour elle, soin auquel vous la verrez sensible, par les génuflexions et resguards attentifs que la dame vous adressera. Brief, elle ne criera plus, n'aura plus envie de vous mordre, et il s'en renconstre soubvent qui meurent de plaisir d'estre ainsy converties à nostre saincte relligion. Vous vous comportez de mesme à l'esguard de toutes celles que vous prenez ; ce que voyant, les aultres s'en vont après s'estre estomirées de la convertie, tant elles sont perverses et ont grant paour de devenir ainsy chrestiennes...

— Et elles ont bien tort assurément, dit la novice. Est-il ung pluz grand bonheur que d'estre en relligion.

— Certes, reprit la sœur Ursule, ici nous sommes à l'abri des dangiers du monde, et de l'amour où il s'en renconstre tant...

— Est-ce qu'il y en a d'autres que celui de faire intempestivement ung enfant ? demanda une ieune sœur.

— Depuis le nouveau règne, respondit sœur Ursule en hochant la teste, l'amour a hérітté de la leppre, du feu Saint-Anthoine, du mal des Ardens, de la plique rouge, et en a pilé toutes les fiebvres, angoisses, drogues, souffrances dans son ioly mortier pour en faire issir ung effroyable mal dont le dyable a donné la recepte, heureusement pour les couvens, parce qu'il y entre ung numbre infini de dames espouvantées, lesquelles se font vertueulses par paour de cet amour.

Là dessus, touttes se serrèrent les unes contre les aultres, effraïées des paroles, mais voulant en sçavoir davantaige.

— Et il suffit d'aimer pour souffrir, dit une sœur.

— Oh ! oui, mon doux Jésus, s'escria la sœur Ovide.

— Vous aimeriez une pauvre petite fois ung ioly gentilhomme, reprist la sœur Ursule, que vous auriez la chance de voir vos dents s'en aller une à une, vos cheveux tomber ung à ung, vos joues bleuir, vos cils se desplanter avec des douleurs sans pareilles, et l'adieu de vos plus gentilles choses vous couste bien chier. Il y a de paouvres femmes auxquelles vient une escrevisse au bout du nez, d'autres ont une beste à mille pattes qui fourmille touiours et ronge ce que nous avons de plus tendre. Enfin, le pape a esté obligé d'excommunier cette natture d'amour.

— Ah ! que ie suys heureuse de n'avoir rien eu de tout cela, s'escria bien gratieulsement la novice.

En entendant ceste remembrance d'amour, les sœurs se doubtèrent que la susdicte s'estoyt ung peu desgourdie à la chaleur de quelque crucifix de Poissy et avoyt truphé la sœur Ovide, en se gaudant d'elle. Toutes se réjouirent d'avoir, en elle, une bonne robbe, bien gaie, comme de faict elle estoyt, et lui demandèrent à quelle adventure elles debvoyent sa compaignie.

— Hélas ! dit-elle, ie me suys laissée mordre par une grosse puce qui avoit jà esté baptizée.

A ce mot, la sœur au la-dièze ne put retenir ung second soupir.

— Ah ! dit la sœur Ovide, vous estes tenue de nous monstrer le troisième. Si vous parliez ce languaige au chœur, l'abbesse vous mettroit au régime de la sœur Pestronille. Ainsi bouttez une sourdine à vostre musicque...

— Est-il vrai, vous qui avez cogneu la sœur Pestronille en son vivant, que Dieu lui avoyt impettré le don de n'aller que deux foys l'an à la chambre des comptes, demanda la sœur Ursule.

— Oui, fit la sœur Ovide. Et il lui arriva ung soir de rester accropie iusques à mattines, disant : — Ie suys là, à la volonté de Dieu ! Mais au premier verset, elle fust deslivrée, pour qu'elle ne manquast poinct l'office. Néanmoins la feue abbesse ne vouloyt pas que cela vint d'une espécialle faveur octroyée d'en hault, et disoyt que la vue de Dieu n'alloyt point si bas. Vécy le faict : Defuncte nostre sœur, dont nostre Ordre poursuyct, à ceste heure, la canonisation en la court du Pape, et l'auroyt obtenue s'il pouvoyt payer les loyaulx coûts du Bref, Pestronille doncques,

eust l'ambition d'avoir son nom escript au calendrier, ce qui ne nuisoyt poinct à l'Ordre. Or, elle se mit à vivre en prières, restoyt en ecstase devant l'autel de la Vierge qui est du costé des prees, et prétendoyt entendre apertement les anges voller en paradiz, si bien qu'elle en a pu notter la musicque. Ung chascun sçait qu'elle y a prins le gentil chant de *Adoremus*, dont aulcun homme n'auroyt pu trouver ung seul soupir. Elle demouroyt des iours entiers l'œil fixe comme une estoile, ieusnant et ne mettant pas plus de nourriture en son corps qu'il n'en peut tenir dedans mon œil. Elle avoyt faict vœu de ne iamays gouster de viande ni cuite, ni vifve, et ne mangioyt que ung frusteau de pain par iour ; mais aux festes à doubles bastons, elle ioignoit à son ordinaire ung peu de poisson au sel, sans aulcun soubpçon de saulce. A ceste diette, elle devinst maigre elle-mesme, iaune comme saffran, seiche comme ung os de cimetière, veu que elle estoyt de complexion ardente, et ung qui auroyt eu l'heur de la cogner en auroyt tiré du feu comme d'ung caillou. Cependant si peu qu'elle mangeast, elle n'avoyt poinct pu se soustraire à une infirmité de laquelle nous sommes plus ou moins subjectes pour notre malheur ou pour notre bonheur, puisque si ce n'estoyt pas, nous pourrions estre bien embarrassées. Or,ceste chose est l'obligation d'expulser vilainement, et après le repast comme tous les animaulx, un bran plus ou moins gratieulx selon les personnes. Ainsy, sœur Pestronille différoyt des aultres en ce qu'elle fiantoyt sec et dur qu'auriez dict des crottes de bische en amour, lesquelles sont bien les coctions les mieulx cimentées que aulcuns géziers produisent, si, par adventure, vous en avez renconstré sous vos piedz en ung sentier de forest. Aussi, pour leur duretez sont nommeez des noueez en languaige de haulte venerie. Cecy de sœur Pestronille n'estoit donc point supernatturel, vu que les jeusnes entretenoient son tempérament en cuisson permanente. Suyvant les vieilles sœurs, sa natture estoyt si bruslante qu'en la mettant dans de l'eaue elle y faisoyt *frist* comme ung charbon. Il y a eu des sœurs qui l'ont accusée de cuire secrettement des œufs, la nuict, entre ses deux orteils, afin de supporter ses austéritez. Mais c'estoyent des mauvaisetiez inventeez pour ternir cette grande saincteté dont les aultres moustiers concevoient jalouzie. Nostre sœur estoyt pilottée en la voye du salut et perfection divine par l'abbé

de Sainct-Germain-des-Preez de Paris, sainct homme, lequel finoyt touiours ses advis par ung dernier, qui disoyt d'offrir à Dieu toutes nos peines et de nous soubsmettre à ses voulentés, vu que rien n'arrivoyt sans son exprès commandement. Ceste doctrine, saige en apparence, a donné mattière à grosses controverses et ha esté finalement condamnée sur l'advis du cardinal de Chastillon, lequel a prétendeu qu'alors il n'y auroyt pluz de peschez, ce qui pourroyt amoindrir les revenus de l'ecclise. Mais sœur Pestronille vivoyt imbue de cette sentence, sans en cognoistre le dangier. Après le quaresme et les jeusnes du grand iubilé, pour la première foys depuis huict mois, elle eust besoing d'aller en la chambre dorée ; et, de faict, y alla. Puis, là, reslevant honnestement ses cottes, elle se mit en debvoir et posture de faire ce que nous paouvres pescheuses faisons ung peu plus souvent. Ains la sœur Pestronille n'eust d'autre valiscence que d'expectorer ung commencement de la chose, qui la tint en haleine, sans que le reste voulut issir du réservoir. Encore qu'elle tortillast son bagonisier, iouast des sourcils et pressast tous les ressorts de la machine, son hoste preferoyt demourer dans ce benoist corps, mettant seulement la teste hors la fenestre natturelle comme gresnouille prenant l'aër, et ne se sentoyt nulle vocation de tumber en la vallée de misère, parmi les aultres, alléguant qu'il n'y seroit poinct en odeur de sainctеté. Et il avoyt du sens pour ung simple crottin qu'il estoyt. La bonne saincte ayant usé de toutes les voies coërcitives jusqu'à enfler oultre mesure ses muscles buccinateurs et bender les nerfs de sa face maigre de manière à les faire saillir, recogneut que nulle souffrance au monde n'estoyt si griefve, et sa douleur atteignant l'apogée des affres sphinctérielles. — O mon Dieu ! dict-elle, en poussant de rechief, je vous l'offre. Sur ceste oraison, la matière pierreuse se cassa net au razibus de l'orifice et choppa comme ung caillou contre les murs du pryvé, faisant croc, croc, croooc, paf. Vous comprenez, mes sœurs, qu'elle n'eust aulcun besoing de mouschecul, et remist le reste à l'octave.

— Adoncques elle voyoit les anges ? dit une sœur.

— Ont-ils ung derrière, demanda une aultre.

— Mais non, fit Ursule. Ne scavez-vous poinct que en ung iour d'assemblée, Dieu leur ayant ordonné de se seoir, ils lui respondirent qu'ils n'avoyent poinct de quoy.

Là dessus, elles allèrent se couchier, les unes seules, les aultres presque seules. C'estoyent de bonnes filles qui ne faisoyent de tort qu'à elles.

Ie ne les quitteroi poinct sans racompter une adventure qui eust lieu dans leur maison, quand la réforme y passa l'éponge et les fist toutes sainctes, comme ha esté dessus dict. En cettuy temps, doncques, il y avoit au siège de Paris ung véritable sainct qui ne sonnoyt poinct ses œuvres avec des crecelles, et n'avoyt de soulcy que des paouvres et souffreteux, lesquels il logioit dans son cueur de bon vieulx evesque, se mettoyt en oubly pour les gens endoloris, estoyt en queste de toutes les misères afin de les panser en parolles, en secours, en soing, en argent, selon l'occurence, advenant en la male heure des riches comme en celle des paouvres, racoustrant leurs asmes, leur ramentevant Dieu, s'employant des quatre fers à veiller sur son troupeau, le chier berger ! Doncques ce bon homme alloyt nonchalant de ses soutanes, manteaux, braguettes pourveu que les membres nuds de son église fussent couverts. Et il estoyt charittable à se boutter en gaige pour saulver mesme ung mescréant de peine. Ses serviteurs estoyent contraincts de songier à luy. Soubvent, il les rabrouoit quand iceulx lui changeoient, sans en estre requis, ses vestemens rongés pour des neufs, et il souloyt les faire rapetasser jusques *ad extremis*.

Or, ce bon vieulx archevesque sçut que le feu sieur de Poissy lairroit une fille sans sou ne maille, après en avoir mangié et aussy beu, voire joué la légittime. Laquelle demoiselle demouroit en ung bouge, sans feu en hyver, sans cerizes au printems, labourant à menuz ouvraiges, ne voulant poinct se mésallier, ni vendre sa vertu. En attendant qu'il renconstrast ung ieune espoulx dont il la pust fournir, le prélast conçeut de lui en envoyer le moule, dans la personne de ses vieilles braguettes à racommoder, ouvraige que la paouvre demoiselle fust moult heureuse d'avoir dans son desnument de tout. Donc, ung iour que l'archevesque deslibéroyt à part luy se rendre au couvent de Poissy, pour veiller auxdictes filles réformées, il bailloyt à ung sien serviteur le plus vieulx de ses hault-de-chausses, qui imploroit ung racoustraige.

— Portez cecy, Saintot, aux demoiselles de Poissy..... dit-il. Nottez que il cuydoit dire à mademoiselle de Poissy. Et, comme il songioit aux affaires du cloistre, il n'enseigna poinct à son

valet le logis de ladicte demoyselle, dont il avoyt discrettement célé la situacion dézespérée.

Saintot prend le hault-de-chausses à braguette et s'achemine vers Poissy, gay comme ung hosche-queue, s'arrestant avecque les amis qu'il renconstre en chemin, festant le piot chez les cabarretiers, et faisant voir bien des choses à la braguette de l'archevesque, laquelle put s'instruire en ce voyaige. Brief, il arrive au moustier de Poissy, et dict à l'abbesse que son maistre l'a envoyé devers elle pour lui remettre cecy. Puis, le valet s'en va, lairrant à la révérende mère le vestement habitué à modeler en relief les proportions archiépiscopales de la continente natture du bon homme, selon le mode du tems, oultre l'imaige de ces chouses dont le père esternel a privé ses anges, et qui ne peschoient poinct par ampleur chez le preslat. Madame l'abbesse ayant advisé les sœurs d'ung prétieulx messaige du bon archevesque, elles vindrent en haste, curieulses et affairées comme fourmis en la respublicque desquelles tumbe une bogue de chastaigne. Lors, au despacqueter de la braguette, qui s'entre-bailla très-horrificquement, elles s'esclamèrent, se voilant les yeulx d'une main, en appréhension de voir issir le dyable, l'abbesse ayant dict : — Mussez-vous, mes filles, cecy est la demeure du peschié mortel.

La mère des novices, coulant ung resguard entre ses doigts, raffermist le couraige du sainct clapier, en iurant par ung *ave* que aulcune beste vivante n'estoyt logiée en ceste braguette. Lors, touttes rougirent à leur ayse en considerant cet Habitavit, songiant que peut-estre, la voulentez du preslat estoyt que elles y descouvrissent quelque saige admonition ou parabole évangelicque. Ores encores que ceste veue fist certains ravaiges au cueur de ces très-vertueulses filles, elles ne tinrent aulcun compte des tresmoussemens de leurs fresseures, et gettant un peu d'eaue benoiste au fund de ceste abyme, une y touchant, l'autre y passant le doigt en ung trou, toustes s'enhardirent à la voir. Mesme, ha-t-on prétendeu, l'abbesse trouva, la prime estouffade dissipée, une voix non esmeue pour dire :

— Qu'y ha-t-il au fund de cela ? En quelle intencion nostre père nous envoye-t-il ce qui consomme la ruine des femmes ?

— Vécy quinze ans, ma mère, que ie ne avois eu licence de voir la bougette au démon !

— Taisez-vous, ma fille, vous m'empeschez de songier raisonnablement à ce qu'il est prudent de faire.

Lors tant fust tournée et rettournée, flairée, soubspezée, mirée et admirée, tirée et destirée, mise sens dessus dessoubs[1], ladicte braguette archiépiscopale ; tant en fust deslibéré, parlé, tant y fust pensé, tant y fust resvé la nuict, le iour ; que l'endemain, une petite sœur dict après avoir chanté les mattines, en lesquelles le couvent obmit ung verset et deux repons : — Mes sœurs, i'ai trouvé la parabole de l'archevesque. Il nous ha baillé, par mortification, son hault-de-chausses à racommoder, en sainct enseignement de fuyr l'oysivetiez, mère abbesse de tous les vices.

Là dessus, ce fust à qui mettroyt la main aux chausses de l'archevesque ; mais l'abbesse usa de sa haulte aucthorité pour se réserver les méditations de ce rhabillage. Et si s'employa-t-elle avecque la sous-prieure, pendant plus de dix iours, à parfiler ladicte braguette, y passer des soyes, faire de doubles ourletz bien cousus en toute humilité. Puis, le chapitre assemblé, fust conclud que le couvent tesmoigneroit, par ung gentil souvenir, son heur au dict archevesque, de ce que il songioyt à ses filles en Dieu. Doncques, toutes, iusques à la plus novice, eust à faire ung labeur en ces chausses de hault entendement, à ceste fin d'honorer la vertu du bon homme.

Pendant ce, le preslat avoyt tant de pois à ramer que il mit ses chausses en oubly. Vécy comme. Il fist cognoissance d'ung seigneur de la court, lequel ayant perdeu sa femme, vitieulse en dyable, et brehaigne, dict au bon prestre que il avoyt la grande ambition d'en vouloir une saige, conficte en Dieu, avec laquelle il eust la chance de n'estre poinct brancheyé, d'avoir de beaulx et bons enfans, et désiroyt la tenir de sa main, ayant fiance en luy. Ores le sainct homme lui fist si grant estat de mademoiselle de Poissy, que ceste belle fille devint tost madame de Genoilhac. Les nopces se célebbrèrent en l'archevesché de Paris, où il y eust ung festin de qualitez, et une table bordée de dames de hault lignaige, beau monde de la court, où l'espouzée parut la plus belle, vu que il estoyt seur que elle fust pucelle, l'archevesque se portant guarant de sa fleur.

Lorsque les fruicts, compotes et pastisseries furent, avecque force ornemens, sur la nappe, Saintot dict à l'archevesque :

— Mon seigneur, vos bien-aymées filles de Poissy vous envoyent ung beau plat pour le milieu.

— Plantez-le, fit le bon homme en admirant ung hault esdifice de veloux, de sattin, broddé de cannetilles et bobans, en manière de vaze anticque, dont le couvercle exhaloyt odeurs superfines.

Aussitost, l'espouzée, le descouvrant, trouva sucreries, dragées, massepains, et mille confictures delitieulses, dont se resgalèrent les dames. Puys, une d'elles, quelque dévote curieulse, apercevant une oreillette en soye et l'attirant à elle, fist voir à l'aër l'habitacle de la boussole humaine, à la grande confusion du preslat, vu que mille rires esclattèrent comme une escoppetterie, sur tous les banqcs.

— Bien, en ha-t-on faict le plat du milieu, fit le marié. Ces demoiselles sont de saige entendement. Là sont les sucreries du mariaige.

Y ha-t-il meilleures moralitez que ce que ha dict monsieur de Genouilhac ? Aussy poinct n'en fault aultre.

COMMENT FUST BASTI
LE CHASTEAU D'AZAY[1].

Jean, fils de Simon Fourniez, dict Simonnin, bourgoys de Tours, originaire du village de Moulinot, prest de Beaune dont, à l'imitacion de aulcuns traitans, il print le nom, alors que il obtind la charge d'argentier du feu roy Louis unze, s'enfouit ung iour en Languedoc avecque sa femme, estant tumbez en grant disgrace, et lairra son fils Jacques tout nud en Tourayne. Cettuy, qui ne possédoyt rien au monde, fors sa personne, sa cappe et son espée, mais que les vieulx dont la braguette avoit rendeu l'asme eussent cuidé bien riche, boutta dedans sa cervelle ferme intencion de saulver son père et fayre sa fortune en la court, laquelle vind pour lors en Tourayne. Dès le mattin, ce bon Tourangeaud lairroyt son ostel, et mussé dans son manteau, fors le nez qu'il mettoyt à l'esvent, le gézier vuyde, se pourmenoyt par la ville sans estre trop encumbré de ses digestions. Lors, entroyt dans les ecclises, les estimoyt belles, inventorioit les chappelles, esmouchoyt les tableaux, numbroit les nefs en curieulx qui, de son tems et argent, ne sçayt que faire. A d'aultres foys, feignoyt de récitter des pastenostres ; mais faisoyt de muettes prières aux dames, leur offroyt à leur despartie de l'eaue benoîte, les suyvoit de loing et taschoit, par ces menus services, de renconstrer quelque adventure où, au péril de sa vie, il se seroyt fourni d'ung protecteur ou d'une gratieulse maytresse. Il avoyt, en sa saincture, deux doublons, lesquels il mesnagioyt pluz que sa peau, vu que elle pouvoyt se refayre, et les dessus

dicts doublons, nullement. Par ung chascun iour, il prenoyt sur ses denniers le prix d'une miche et de quelques meschantes pommes avecquoy il se substantoyt ; puys, beuvoyt, à son aize et discretion, l'eaue de la Loire. Ceste saige et preudente diette, oultre que elle estoyt saine pour ses doublons, l'entretenoyt frisque et légier comme ung leurier, luy faisoyt ung entendement cler et ung cueur chauld, vu que l'eaue de la Loire est de tous les sirops le plus eschauffiant, pourceque, issue de loing, elle s'est eschauffée à courir sur les gresves par avant d'estre à Tours. Aussy, comptez que le pauvre hère ingenioyt mille et une fortunes et bonnes renconstres auxquelles il ne s'en manquoyt que d'ung poulce que vrayes elles fussent. Ho ! le bon tems ! Ung soir, Jacques de Beaune, nom que il guarda encores que il ne fust poinct seigneur de Beaune, alloyt le long des levées occupé de mauldire son estoile et tout, vu que le darrenier doublon faisoyt mine de le quitter sans nul respect, alors que, au destourner d'une petite rue, il faillit aheurter une dame voilée qui lui donna par les nazeaux une bourasque superfine de bonnes odeurs de femme.

Ceste promeneuse, bravement monttée sur de iolys pattins, avoyt une belle robbe de veloux italian, à granddes manches doublées en sattin ; puys, pour eschantillon de sa fortune, à travers le voile, ung dyamant blanc d'ampleur raysonnable brilloyt sur son front aux rais du soleil couchant, entre des cheveulx si bien mignonnement roulés, estagés, tressés et si nets, que ses femmes y avoient deu passer trois heures. Elle marchoyt comme une dame qui ha coustume de n'aller qu'en littière. Ung sien paige bien armé la suyvoit. Ce estoyt aulcune fille folle de son corps appartenant à quelque seigneur de hault rang ou aulcune dame de la court, vu que elle levoyt bien ung peu sa cotte, et tortilloyt gentiment sa croupe, en femme de hault mouvement. Dame ou galloise, elle plut à Jacques de Beaune, lequel ne fit point le desgousté, et prind l'imaginacion desesperée de s'attacher à elle et n'en quitter que mort. Dans ceste visée, il se délibéra de la pourchasser à ceste fin de savoir où elle le meneroyt, en paraddis ou ès limbes de l'enfer, au gibet ou dedans ung réduict d'amour, tout luy fust espoir au fund de sa mizere. La dame alla se pourmener le long de la Loire, en aval, devers le Plessis, et respiroyt, comme les carpes, la bonne frescheur

de l'eaue, allant, bimbelottant, fagottant en souris qui trotte, veult toust voir et gouster à toust. Lorsque ledict paige s'aperceust que Jacques de Beaune faisoyt de l'entesté, suivoyt la dame en toutes ses desmarches, s'arrestoyt à ses repos, et la resguardoyt niaiser, sans vergogne, comme si la chose lui estoyt loysible, il se rattourna brusquement et lui monstra une mine rogue et griesche, comme celle d'ung chien qui dict : — Arrière, messieurs ! Mais le bon Tourangeaud avoyt ses raysons. Cuidant que si ung chien voit, sans conteste, passer ung Pape, lui baptizé pouvoyt voir ung minon de femme, il alloyt de l'avant, feignoit de soubrire au dict paige et se prélassoyt derrière ou devant la dame. Or, elle, ne disoyt mot, resguardoyt le ciel qui se coëffoyt de nuict, les estoiles, et toust pour son plaizir. Voilà qui va bien. Brief, venue en face de Portillon, elle demoura debout ; puys, pour mieulx voir, regetta son dict voile sur son espaulle ; et, ce faysant, lança sur le compaignon ung resguard de fine commère, pour s'enquérir s'il y avoyt aulcun dangier d'estre vollée. Faictes estat que Jacques de Beaune pouvoyt fayre l'ouvraige de trois maris, estre aux coustés d'une princesse sans lui causer de honte, avoyt l'air brave et rezolu qui plaist aux dames ; et, s'il estoyt un peu bruni par le soleil force de courir devant, son tainct debvoyt apertement se blanchir soubz les courtines d'ung lict. Le resguard coulant comme anguille, que luy darda ceste dame, lui parust estre plus animé que celuy qu'elle auroyt getté en ung livre de messe. Et duncques, il funda l'espoire d'une aubaine d'amour sur ce coup d'œil, et se rezolut à poulser l'adventure iusques au bord de la juppe, risquant, pour aller encore plus loing, non pas sa vie, vu qu'il y tenoyt peu ; mais ses deux aureilles et mesme encore quelque chose. Ores, le sire suivit en ville la dame qui rentra par la rue des Trois-Pucelles, et menna le guallant par ung escheveau meslé de petites ruelles, iusques au quarroi, où est aujourd'huy l'ostel de la Crouzille. Là, elle s'arresta au porche d'ung beau logis, auquel aheurta le paige. Puis ung sien serviteur ouvrit, et la dame rentrée, se ferma la porte, lairrant le sieur de Beaune béant, pantois et sot comme monseigneur sainct Denis devant qu'il se fust ingénié de ramasser sa teste. Il leva le nez en l'aër pour voir s'il lui tumberoyt une goutte de faveur, et ne vid rien aultre chose, si ce n'est une lumière qui montoyt par les

desgrez et couroyt par les salles, puis s'arresta à une belle croizée où debvoyt estre la dame. Croyez que le paouvre amoureux demoura là tout mélancholifié, resvasseur, ne saichant pluz à quoy se prendre. La croizée grongna soudain et l'interrompit dans ses fantaizies. Or, cuidant que sa dame alloyt le huchier, il dressa derechef le nez, et, sans l'appuy de la dessus dicte croizée qui le préserva en façon de couvrechief, il eust récipé fort amplement de l'eaue froidde, plus le contenant du toust, vu que l'anse resta aux mains de la personne en train d'estuver l'amoureux.

Jacques de Beaune, très-heureux de ce, ne perdit point l'etœuf et se getta en bas du mur, criant : — Je meurs, d'une voix trez estaincte. Puis, se roidit dans les tessons et demoura mort, attendant le reste. Vécy les seruiteurs en grand remue-mesnaige, qui, en crainte de la dame à laquelle ils advouèrent leur faulte, ouvrent l'huis, se chargent du navré, lequel faillit à rire alorsque il fust ainsi convoyé par les desgrez.

— Il est froid, disoyt le paige.

— Il a bien du sang, disoyt le maistre d'ostel, lequel en le tastant se conchioyt les mains dedans l'eaue.

— S'il en reviend, je funde une messe à Sainct-Gatien, s'escria le coupable en pleurs.

— Madame tient de son défunct père, et si elle fault à te faire pendre, le moindre loyer de ta peine sera d'être boutté hors de sa mayson et de son service, respartit ung aultre. Oui, certes il est bien mort, il poise trop.

— Ha ! je suys chez une bien grande dame, pensa Jacques.

— Las, sent-il le mort, demanda le gentilhomme, autheur du meschief.

Lors, en hissant à grant poine, le Tourangeaud le long de la vis, le pourpoint d'iceluy s'accrocha dans une tarasque de la rampe, et le mort dit : — Ha ! mon pourpoinct.

— Il a geint, dit le coupable, sospirant de joie.

Les seruiteurs de la Regente, car ce estoyt le logis de la fille du feu Roy Loys le unziesme de vertueulse mémoire, les serviteurs doncques entrèrent Jacques de Beaune en la salle, et le lairrèrent roide sur une table, ne cuidant poinct qu'il se saulvast.

— Allez quérir ung maistre mhyrre, fit madame de Beaujeu, allez cy, allez là...

Et en ung *pater*, tous les gens descendirent les desgrez. Puis, la bonne régente despescha ses femmes à l'onguent, à la toille à bander les playes, à l'eaue du bonhomme, à tant de chouses que elle demoura seule. Lors advizant ce bel homme pasmé, dict à haulte voix, admirant sa prestance, et sa défuncte bonne mine : — Ha ! Dieu veut me rabrouer. Pour une paouvre petite foys que, en ma vie, ung maulvais vouloir s'est resveiglé du fund de ma natture et me l'a endyablottée, ma saincte patronne se fasche et m'enlève le plus ioly gentilhomme que i'aye iamais veu !... Pasques Dieu ! par l'asme de mon père, ie ferai pendre tous ceulx qui auront miz la main à son trespas.

— Madame, fit Jacques de Beaune, en saultant, de l'ais où il gizoit, aux piedz de la régente, je vis pour vous servir, et suys si peu meurdri que, pour ceste nuict, ie vous promets aultant de ioyes que il y ha de mois en l'année, à l'imitacion du sieur Hercules, baron païen.

— Deppuis vingt jours, reprist le bon compaignon, se doubtant que, là, besoing estoyt de mentir ung petit pour moyenner les choses, vécy ie ne sçays combien de renconstres que ie fays de vous, dont ie me suys affolez, et n'ozois, par grant respect de vostre personne, m'advancer à vous ; mais comptez que je suys bien yvre de vos roïalles beaultez, pour avoir inventtez la bourde à quoy ie doibs l'heur d'estre à vos pieds.

Là dessus, il les baysa bien amoureusement, et resguarda la bonne dame d'ung air à toust ruyner. La dicte Régente, par force de l'eage, lequel ne respecte poinct les roynes, estoyt, comme ung chascun sçayt, en la secunde jeunesse des dames. Or, en ceste criticque et rudde sayson, les femmes jadis saiges et desnuees d'amans convoitent, ores cy, ores là, de prendre, à l'insceu de tout, fors Dieu, aulcune nuictée d'amour, à ceste fin de ne poinct issir en l'aultre monde, les mains, le cueur et le tout vuydes, faulte d'avoir nottablement cogneu les choses espécialles que vous sçavez. Doncques ma dicte dame de Beaujeu, sans faire de l'estonnée en escouttant la promesse de ce ieune homme, vu que les personnes royalles doibvent estre accoustumées à toust avoir par douzains, guarda ceste parolle ambitieuze au fund de sa cervelle ou de son registre d'amour qui en grezilloyt d'avance. Puis, elle resleva le ieune Tourangeaud qui trouvoyt dedans sa mizère le couraige de soubrire à sa mays-

tresse, laquelle avoyt la maiesté d'une vieille rose, les aureilles en escarpin et le tainct d'une chatte malade ; mais si bien attifée, si iolye de taille, et le pié si royal, la croupe tant alerte, que il pouvoit se renconstrer, en ceste mauvaise fortune, des ressorts incogneus pour l'ayder à parfaire le verbe qu'il avoyt laschez.

— Qui estes-vous ?... fit la régente en prenant l'air rheubarbatif du feu Roy.

— Ie suys vostre trez-fidèle subject Jacques de Beaune, fils de vostre argentier, lequel est tumbé en disgrace, maugré ses féaulx services.

— Hé bien, respondist la dame, rebouttez-vous sur vostre ais ! I'entends venir, et il n'est poinct séant que les gens de ma maison cuident que ie suys vostre complice en ceste farce et momerie.

Ce bon fils vid, au doulx son de la voix, que la bonne dame lui pardonnoyt bien gratieulsement l'enormitez de son amour. Doncques il se couchia sur la table, et songia que aulcuns seigneurs estoyent advenuz à la court en chaussant ung vieil estrier ; penser qui le raccommoda parfaictement avecque son bon heur.

— Bien ! fit la Régente à ses meschines, ne fault rien. Ce gentilhomme est mieulx. Grâces soyent rendues à Dieu et à la saincte Vierge, il n'y aura poinct eu de meurtre en mon hostel.

En ce disant, elle passoyt la main dedans les cheveulx de l'amant qui lui estoyt à poinct tumbé du ciel ; puis, prenant de l'eaue du bon homme, elle lui en frotta les tempes, défit le pourpoinct ; et, soubz l'umbre de voir au salut du navré, vérifia, mieulx qu'ung greffier commiz à aulcune expertize, combien doulce et ieune estoyt la peau de ce bon petit homme si dru prometteur de liesse. Ce que ung chascun, gens et femmes, s'esbahirent de voir faire à la Régente. Mais l'humanité ne messied iamais aux personnes royalles. Jacques se dressa, fit le déconnu, mercia trez-humblement la Régente et congédia le physicien, maistres myrrhes et aultres dyables noirs se disant revenu du coup. Puys se nomma et voulust s'esvader, en saluant madame de Beaujeu comme ayant paour d'elle à cause de la disgrace où estoyt son père, mais sans doubte effraïé de son horrificque vœu.

— Ie ne sçauroys permettre, fist-elle. Les gens qui viennent en mon logis ne doibvent poinct y recepvoir ce que vous avez reçeu.

— Le sieur de Beaune souppera céans, dict-elle à son maistre de l'hostel. Cil qui le ha induement cogné sera à sa discrétion, s'il se faict incontinent cognoistre ; sinon, ie le fays rechercher et brancher par le prevost de l'hostel.

Entendant ce, le paige qui avoyt suivy la dame à la pourmenade s'advança.

— Ma dame, fit Jacques, qu'il lui soit accordé à ma prière et pardon et guerdon, vu que à luy doibs-je l'heur de vous voir, la faveur de soupper en vostre compaignie et peut-estre celle de faire restablir mon père en la charge qu'il ha plu à vostre glorieux père luy commettre.

— Bien dict, respartit la Régente. D'Estouteville, fist-elle en se revirant devers le paige, ie te baille une compaignie d'archiers. Mais à l'advenir ne gette plus rien par les fenestres.

Puys la Régente affrianddée dudict Beaune luy tendit la main, et il la menna fort guallamment dedans sa chambre où ils devizèrent trez bien en attendant l'apprest du soupper. Là, poinct ne faillit le sieur Jacques à desbagouler son sçavoir, iustifier son père, et se bien seoir en l'esprit de la dicte dame, laquelle, comme ung chascun sçayt, pratiquoit bien l'estat de son père et mennoyt toust en grandes vollées. Jacques de Beaune pourpensoyt en luy-mesme que bien difficile estoit que il couchiast avec la Régente, tels trafficqs ne parfaysoient poinct comme le mariaige des chattes qui ont touiours une gouttière ez toits des maysons pour y aller margauder à leur ayse. Doncques, il se gaudissoyt d'estre cogneu de la Régente, sans avoir à luy compter ce douzain diabolicque ; vu que, pour ce, besoing estoyt que meschines et gens fussent à l'escart, et l'honneur sauf. Néammoins redoubtant l'engin de la bonne dame, parfoys il se tastoyt, se disant : — En aurois-je l'estoffe ?

Mais, à l'umbre de ses discours, à ce songioyt aussy la bonne Régente, laquelle avoyt accommodé mainte affaire moins crochue. Et de deviser trez-saigement. Elle fit venir ung sien secrettaire, homme au faict des ymaginacions idoines au parfaict gouvernement du royaulme, et lui donna en commandement de lui remettre secrétement ung faulx messaige pendant le soupper. Puys vind le repast, auquel poinct ne touchia la dame, vu que son cueur estoyt gonflé comme esponge et avoyt diminué l'estomach, car touiours elle pensoyt à ce bel et duysant homme,

n'ayant appetist que de luy. Jacques ne se fist faulte de mangier, pour raysons de touttes sortes. Bon messaiger de venir, madame la Régente de tempester, fronsser les sourcils à la mode du feu Roy, de dire : — N'aura-t-on poinct la paix en cet estat ? Pasques Dieu ! nous ne sçaurions avoir une vesprée de bonne ! Et Régente de se lever, de marcher. — Holà ! ma haquenée ? Où est monsieur de Vieilleville, mon escuyer ? Poinct. Il est en Picardie. D'Estouteville, vous allez me rejoindre avecque ma maison au chasteau d'Amboise.

Et advizant son Jacques, elle dict : — Vous serez mon escuyer, sieur de Beaune. Vous voulez servir le Roy ? Bonne est l'occazion. Pasques Dieu, venez. Il y a des mescontens à rebattre, et besoing est de fidelles serviteurs.

Puys, le tems que ung vieulx paouvre eust mis à dire ung cent d'*ave*, chevaulx furent briddez, sanglez, prests, madame sur sa haquenée, et le Tourangeaud à ses coustez, courant dare, dare, au chasteau d'Amboise, suyvis de gens d'armes. Pour estre brief et venir au faict sans commentaires, le sieur de Beaune fust logié à douze toises de madame de Beaujeu, loin des espies. Les courtizants et tous les gens, bien estonnez, discouroyent s'enquérant d'où viendroyt l'ennemy ; mais le douzainier, prins au mot, sçavoyt bien où il estoyt. La vertu de la Régente, chose cogneue dans le royaulme, la saulvoyt des soubpçons, vu que elle passoyt pour estre aussy imprenable que le chasteau de Péronne. A l'heure du couvre-feu, quand toust fust clos, les aureilles et les yeux, le chasteau muet, madame de Beaujeu renvoya sa meschine, et manda son escuyer. Escuïer de venir. Lors, la dame et l'adventurier se virent soubz le manteau d'une haulte cheminée, accottez sur ung banc bien guarny de veloux ; puys, la curieulse Régente de demander aussitost à Jacques d'une voix mignarde : — Estes-vous poinct meurtri ? Ie suys bien maulvaise de avoir faict chevaulcher pendant douze milles ung gentil serviteur navré tout-à-l'heure par ung des miens. J'estoys tant en peine que ie n'ai poinct voulu me couchier sans vous avoir veu. Ne souffrez-vous poinct ?

— Ie souffre d'impatience, fit le sire au douzain, existimant que il falloyt ne poinct resnagler en ceste occurrence.

— Bien vois-je, reprist-il, ma noble et toute belle maytresse, que vostre serviteur ha trouvé grace devant vous.

— Là, là, respondit-elle, ne mentiez-vous pas alors que vous me disiez...

— Quoy, fist-il.

— Mais, me avoir suyvie ceste douzaine de foys aux ecclizes et aultres lieux où i'alloys de ma personne.

— Certes, dit-il.

— Doncques, respondit la Régente, ie m'estonne de n'avoir veu que aujourd'huy, ung preux ieune homme dont le couraige est si bien engravé dedans les traicts. Ie ne me dédis poinct de ce que vous avez entendeu, quand je vous cuidoys navré. Vous m'agréez et vous veux bien faire...

Lors, l'heure du sacrifice diabolicque estant sonnée, Jacques tumba aux genouils de la Régente, lui baysa pieds, mains ; toust, dict-on. Puys, en baysant et faysant ses préparatoires, prouva par maint argument à la vieille vertu de sa souveraine, que, une dame portant le faix de l'estat estoyt bien en droict de s'esbattre ung petit. Licence que n'admit poinct ladicte Régente, laquelle tenoyt à estre forcée, affin d'encharger son amant de tout le peschié. Ce néammoins comptez que elle s'estoyt, par advance, très bien perfumée, attornée de nuict, et reluysoit de ses dezirs d'accointance, dont la haulte couleur luy prestoyt ung fard de bon aloy, lequel luy avoyt bien esclairci le tainct. Et maugré sa molle deffense fust, comme ung tendron, emportée d'assault en son lict roïal, où la bonne dame et le ieune douzainier s'espousèrent en conscience. Là, de jeux en noize, de noize en riottes, de riottes en ribaulderies, de fil en esguille, la Régente desclaira croire mieulx en la virginité de la Royne Marie qu'au douzain promis. Or, par adventure, Jacques de Beaune ne trouvoyt poinct d'aage à ceste grande dame, sous les toilles, vu que tout chet en métamorphose à la lueur des lampes de nuict. Bien des femmes de cinquante ans, au iour, ont vingt ans sur le minuit, comme aulcunes ont vingt ans à midi, et cent après vespres. Doncques Jacques, pluz heureulx de ceste renconstre que de celle du Roy en ung iour de pendaison, tint derechef sa gageure. Or, madame, estonnée à part elle, y promist de son cousté bonne assistance, oultre la seigneurie d'Azay-le-Bruslé, bien guarnie de mouvances, dont elle s'engageoyt à ensaisiner son cavalier, oultre la grace du père, si, de ce duel, elle sortoyt vaincue.

Lors, le bon filz de se dire : — Vécy pour saulver mon père

de iustice. — Ce cy pour le fief ! — Cela pour les lods et ventes ! — Cettuy pour la forest d'Azay. — *Item* pour le droit de pesche. — Encore pour les isles de l'Indre. — Gagnons la prairie. — Desgageons des mains de la iustice nostre terre de la Carte, si chièrement acheptée par mon père... — Voylà pour une charge en court.

En arrivant sans encumbre à cet à compte, il creut la dignité de sa braguette engagée, et songia que, tenant soubz luy la France, il s'en alloyt de l'honneur de la couronne. Brief, moyennant ung vœu qu'il fit à son patron monsieur sainct Jacques de luy bastir une chappelle audict lieu d'Azay, il présenta son hommaige-lige à la Régente en unze périphrazes claires, nettes, limpides et bien sonnantes.

Pour ce qui est du darrenier epilogue de ce discours en bas lieu, le Tourangeaud eust l'oultre cuydance d'en vouloir festoïer largement la Régente, luy guardant, à son resveil, ung salut d'honneste homme, et comme besoing estoyt au seigneur d'Azay de mercier sa souveraine. Ce qui estoyt saigement entendeu. Mais quand la natture est fourbeue, elle agit comme un vray cheval, se couche, mourroyt soubz le fouet paravant de bouger, et gist iusques à ce que il lui plaise de se lever guarnie en ses magazins. Doncques, alors que, au mattin, le faulx-conneau du chasteau d'Azay entreprind de saluer la fille du Roy Louis unze, il fust contrainct, maugré ses bonnetades, de la saluer comme se saluent les souverains par des salves à poudre seulement. Aussy la Régente, au desjucher du lict, cependant que elle desjeunoyt avecque Jacques, lequel se disoyt seigneur légittime d'Azay, print acte de ceste insuffisance pour contredire son escuyer, et prétendit que il n'avoyt poinct gaigné la gageure, partant poinct de seigneurie.

— Ventre-saint-Paterne ! i'en ai esté bien prest, dit Jacques de Beaune. Mais, ma chière dame et noble souveraine, il n'est séant ni à vous ni à moi d'estre iuges en nostre cause. Ce caz, estant ung caz allodial, doibt estre porté en vostre conseil, vu que le fief d'Azay relesve de la couronne.

— Pasque Dieu ! respartit la Régente en riant, ce qui lui advenoyt petitement, ie vous donne la charge du sieur de Vieilleville en ma maison, ne fairai poinct rechercher vostre père, ie vous baille Azay, et vous boutterai en ung office roïal si vous

pouvez, mon honneur sauf, expozer le caz en plein conseil. Mais si ung mot venoyt à entascher mon renom de preude femme, ie...

— Ie veulx estre pendeu, dict le Douzainier, tournant la chose en rire, pourceque madame de Beaujeu avoyt ung soubpçon de cholère en son visaige.

De faict, la fille de Louis le unzième se soucioyt plus voulentiers de la royaulté que de ces douzains de mièvreries, dont elle ne fit aulcun estat, veu que, cuydant avoir sa bonne nuictée sans bourse deslier, elle préféra le récit ardu de la chouse, à ung aultre douzain dont le Tourangeau lui faysoit offres réelles.

— Doncques, ma dame, reprist le bon compaignon, ie serai, pour le seur, vostre escuyer...

Ung chascun des capittaines, secrettaires, et aultres gens ayant des offices en la régence, estonnez de la briefve despartie de madame de Beaujeu, apprindrent son esmoi, vindrent au chasteau d'Amboize, en haste de sçavoir d'où proccedoyt le tumulte, et se trouvèrent pretz à tenir conseil, au lever de la Régente. Elle les convocqua, pour ne poinct estre soubpçonnée de les avoir truphez, et leur donna aulcunes bourdes à distiller, que ils distillèrent saigement. En fin de ceste séance, vind le nouvel escuyer, pour accompaigner la dicte dame. Voyant les conseillers levez, le hardi Tourangeaud leur demanda solution d'ung litige qui importoyt à luy et au domaine du Roy.

— Escoutez-le, fit la Régente. Il dit vray.

Lors, Jacques de Beaune, sans s'espanter de l'appareil de ceste haulte justice, print la parolle ainsy, ou à peu près : — Nobles seigneurs, ie vous supplie, encores que ie vais parler à vous de coquilles de noix, d'estre attentifs en ceste cause, et me pardonner la vétillerie du languaige.

Ung seigneur se pourmenant avecque ung aultre seigneur, en ung verger, advizèrent ung beau noyer de Dieu, bien plantté, bien venu, bel à voir, bel à guarder, quoique ung peu creux ; ung noyer touiours frais, sentant bon, ung noyer dont vous ne vous lasseriez poinct si vous l'aviez veu ; noyer d'amour qui sembloyt l'arbre du bien et du mal, défendeu par le Seigneur Dieu, et pour lequel furent banniz nostre mère Eve et le sieur son mary. Or, Messeigneurs, ce dict noyer fust le subject d'une légière noize entre les deux seigneurs, une de ces ioyeulses gageures que nous soulons faire entre amis. Le pluz ieune se jacta d'envoïer

douze foys, à travers ce noyer feuillu, ung baston que, pour lors, il avoyt en la main comme ung chascun de nous en ha parfoys en la sienne quand il se pourmène emmi son verger ; et, par chaque ject dudict baston jouxter par terre une noix. — Ce est-il bien le nœud du proccès ?... fit Jacques se virant ung petist devers la Régente.

— Oui, messieurs, respondit-elle, surprinse de l'estocq de son escuïer.

— L'aultre gagea le contre... resprit le plaideur. Vécy mon beau parieur de gecter le baston avec adresse et couraige, si gentiment et si bien, que tous deux y avoyent plaizir. Puys, par ioyeulse protection des saincts qui soy dibvertissoyent sans doubte à les voir, en chaque coup tumboyt une noix ; et, de faict, en eurent douze. Mais, par caz fortuit, la darrenière des noix abbattues se trouva creulse et n'avoir aulcune poulpe nourricière d'où put venir ung aultre noyer, si iardinier l'eust voulu mettre en terre. L'homme au baston a-t-il gaigné ? I'ai dict. Iugez !

— Toust est dict, fist Messire Adam Fumée, Tourangeaud qui, lors, avoyt les sceaux en garde. L'aultre n'ha qu'une mannière de s'en tirer.

— En quoy ? dit la Régente.

— En payant, madame.

— Il est par trop subtil, fit-elle en donnant ung coup de main sur la ioue de son escuyer, il sera pendeu quelque iour... Elle cuydoit gausser. Mais ce mot fust la réalle horoscope du dict argentier, lequel renconstra l'eschelle de Montfaulcon au bout de la faveur roïalle, par la vengeance d'une aultre vieille femme, et la trahison insigne d'ung homme de Ballan, sien secrétaire, dont il avoyt faict la fortune, lequel ha nom Prévost, et non poinct Réné Gentil, comme aulcuns l'ont à grant tort appelé. Cettuy Ganelon et maulvais serviteur bailla, dict-on, à madame d'Engoulesme, la quittance de l'argent que lui avoyt compté le dict Jacques de Beaune, alors devenu baron de Semblançay, seigneur de la Carte, d'Azay et ung des plus haultz bonnetz de l'Estat. De ses deux filz, l'ung estoyt archevesque de Tours ; l'aultre, général des finances et gouverneur de Touraine. Mais cecy n'est poinct le subject des prezentes.

Ores, pour ce qui est de ceste adventure de la ieunesse du

bon homme, madame de Beaujeu, à qui si beau jeu estoyt escheu, ung peu tard, bien contente de renconstrer haulte sapience et entendement des affaires publicques en son amant fortuict, luy bailla en garde l'espargne du Roi, où il se comporta si bien, multiplia si curieulsement les douzains royaulx, que sa grant renommée lui acquist ung iour le maniement des finances dont il fust Superintendant et controolla judicieusement l'employ, non sans de bons prouffficts pour luy, ce qui iuste estoyt. La bonne Régente paya la gageure et fist deslivrer à son escuyer la seigneurie d'Azay-le-Bruslé, dont le chastel avoyt esté pièçà ruyné par les premiers bombardiers qui vindrent en Tourayne, comme ung chascun sçayt. Et, pour ce miracle pulverin, sans l'intervention du Roy, les dicts enginieurs eussent esté condamnez comme fauteurs et héréticques du démon par le tribunal ecclezias-ticque du chapitre.

Lors, se bastissoyt aux soings de Messire Bohier, général des finances, le chasteau de Chenonceaulx, lequel, par mignardize et curiosité, bouttoyt son bastiment à cheval sur la rivierre de Cher.

Or, le baron de Semblançay, voulant aller à l'enconstre dudict Bohier, se iacta d'esdifier le sien au fund de l'Indre, où il est encore debout, comme le joyau de ceste belle vallée verde, tant il y fust soliddement assiz ez pilottis. Aussi Jacques de Beaune y despendit-il trente mille escus, oultre les corvées des siens. Comptez en dà que ce chasteau est ung des beaulx, des gentilz, des mignons, des mieulx élabourez chasteaux de la mignonne Tourayne, et se baigne touiours en l'Indre comme une galloise princière, bien attifé de ses pavillons et croizées à dentelles, avecque iolys soldats en ses girouettes, tournant au gré du vent comme tous les soudards. Mais fust pendeu le bon Semblançay paravant de le finer, en sorte que nul du depuys ne s'est renconstré assez pourveu de denniers pour le parachever. Ceppen-dant son maistre, le Roy Françoys, premier du nom, y avoyt esté son hoste, et cy en voit-on encore la chambre roïalle. Au couchier du Roy, Semblançay, lequel estoyt, par ledict sire, nommé mon père, en honneur de ses cheveulx blancs, ayant entendeu dire à son maistre auquel il estoyt tant affectionnez.

— Voilà douze heures bien frappeez en vostre horologe, mon chier père !

— Hé ! sire, resprit le Superintendant des finances, à douze coups d'ung marteau, pour le prezent bien vieil, mais bien frappez iadis en ceste mesme heure, doibs-je ma seigneurie, l'argent despendeu en icelle et l'heur de vous servir...

Le bon Roy voulsit sçavoir ce que entendoyt son serviteur par ces estranges parolles. Doncques, ce pendant que le sire se bouttoyt en son lict, Jacques de Beaune lui racompta l'histoire que vous sçavez. Ledict François premier, lequel estoyt friand de ces margauderies, estima la renconstre bien drolatique, et y prinst d'autant pluz de dibvertissement que, alors, madame sa mère, duchesse d'Angoulesme, sur le rettourner de la vie, pourchassoyt, ung petit, le connestable de Bourbon, pour en obtenir quelques-uns de ces douzains. Maulvais amour de maulvaise femme ; car, de ce, vint en péril le royaulme, fust prins le Roy et mis à mort le paouvre Semblançay, comme ha esté cy dessus dict.

I'ai eu cure de consigner icy comment fust basti le chasteau d'Azay, pource qu'il demeure constant que ainsy prind commencement la haulte fortune de Semblançay, lequel ha moult faict pour sa ville natale que il aurna ; et si emploïa-t-il bien de nottables sommes au parachevement des tours de la cathédrale. Ceste bonne adventure s'est comptée, de père à filz et de seigneur à seigneur, au dict lieu d'Azay-le-Ridel, où ledict récit fringue encore soubz les courtines du Roy, lesquelles ont esté curieulsement respectées iusques au iour d'huy. Doncques est faulx de toute faulseté l'attribution de ce douzain tourangeaud à ung chevalier d'Allemaigne, qui, par ce faict, auroyt conquestez les domaines d'Ostriche à la maison de Hapsbourg. L'autheur de notre temps qui ha mis en lumière ceste histoire, quoique bien sçavant, s'est lairré trupher par aulcuns chroniqueurs, vu que la chancellerie de l'empire romain ne faict poinct mention de ceste manière d'acquest. Ie lui en veulx d'avoir cuidé que une braguette nourrie de bierre ayt peu fournir à ceste alquemie, honneur des braguettes chinonnoises tant prizées de Rabelays. Et i'ai pour l'advantaige du pays, la gloire d'Azay, la conscience du chastel, le renom de la maison de Beaune, d'où sont issus les Sauves et les Noirmoustiers, restably le faict dans sa véritable, historicque et mirificque gentillesse. Si les dames vont voir le chasteau, elles treuveront encores, dans le pays, quelques douzains, mais en dettail.

LA FAULSE COURTIZANNE[1].

Ce que aulcuns ne sçavent point, est la vérité touchant le trespassement du duc d'Orléans, frère du roi Charles sixiesme, meurtre qui advint par bon nombre de causes, dont une sera le subject de ce compte. Cettuy prince a esté, pour le seur, le pluz grand et aspre paillard de toute la race royalle de monseigneur sainct Loys, qui fust, en son vivant, roi de France ; sans mettre néammoins hors de concours aulcun de ceulx qui ont esté les pluz desbauchez de ceste bonne famille ; laquelle est si concordante aux vices et qualitez espécialles de notre brave et rigolleuse nation, que vous inventeriez mieulx l'Enfer sans monsieur Sattan, que la France sans ses valeureux, glorieulx et ruddes braguards de Roys. Aussy riez-vous aultant des regrattiers de philosophie qui vont disant : « Nos pères estoyent meilleurs ! » que des bonnes savattes philanthropicques, lesquelles prétendent les hommes estre en voye de perfection. Ce sont tous aveugles, lesquels n'observent poinct le plumaige des huistres et le cocquillage des oyseaulx qui iamays ne changent, non pluz que nos alleures. Hé doncques regoubillonez ieune, beuvez frais et ne plourez poinct, veu que ung quintal de mélancholie ne scauroyt payer une once de frippe.

Les desportemens de ce seigneur, amant de la royne Isabeau, laquelle aymoit dru, comportèrent beaucoup d'aventtures playsanttes, veu que il estoyt goguenard, d'un natturel alcibiadesque, vray Françoys de la bonne roche. Ce fust luy, qui, premier,

conceut d'avoir des relays de femmes, en sorte que, alors que il alla de Paris à Bourdeaux, treuvoyt touiours, au desseller de sa monture, ung bon repas et ung lict guarny de iolyes doubleures de chemise. Heureulx prince, qui mourust à cheval, comme touiours il estoyt, voire mesme entre ses draps. De ses comicques ioyeulsetez, nostre trez-excellent Roy Loys le unziesme en a consigné une mirificque, au livre des *Cent Nouvelles nouvelles*, escriptes soubz ses yeulx, pendant son exil en la court de Bourgoigne, où pendant les vesprées, pour soy dibvertir, luy et son cousin Charolois se racomptoient les bons tours advenuz en cettuy tems. Puys, quand défailloyent les vrays, ung chascun de leurs courtizans leur en inventoyent à qui mieulx. Mais, par respect pour le sang royal, monseigneur le Daulphin ha miz la chose advenue à la dame de Cany sur le compte d'ung bourgoys, et sous le nom de *la Médaille à revers*, que ung chascun peut lire au recueil dont il est ung des ioyaulx les mieulx œuvrez et commence la centaine. Vécy le mien.

Le duc d'Orleans avoyt ung sien serviteur, seigneur de la province de Picardie, nommé Raoul d'Hocquetonville, lequel print pour femme, au futur estrif du prince, une demoyselle alliée de la mayson de Bourgoigne, riche en domaines. Mais, par exception aux figures d'héritières, elle estoyt d'une beaulté si esclattante que, elle présente, toutes les dames de la Court, voire la royne et madame Valentine, sembloyent estre dans l'umbre. Néammoins ce ne estoyt rien, en la dame d'Hocquetonville, que sa parentez bourguignotte, ses hoiries, sa ioliesse et mignonne natture, pour ce que ces rares advantaiges recepvoient ung lustre relligieux de sa supresme innocence, belle modestie et chaste éduquacion. Aussy, le duc ne flaira-t-il pas long-tems ceste fleur tumbée du ciel, sans en estre enfiebvré d'amour. Il chut en mélancholie, ne se soulcia pluz d'aulcun clappier, ne donna qu'à regret, de tems à aultre, ung coup de dent au friand morceau roïal de son allemande Isabeau ; puis, s'enraigea et jura de iouir par sorcellerie, par force, par trupherie, ou bonne voulentez de ceste tant gracieulse femme la quelle, par la vision de son mignon corps, le contraignoyt à s'appréhender luy-mesme pendant ses nuicts devenues tristes et vuydes. D'abord la pourchassa trez-fort de parolles dorées ; mais bien tost cogneut à son aër guay, que, à part elle, estoyt conclud de demourer

saige ; vu que elle lui respondit sans s'estomirer de la chose, ni soy fascher comme font les femmes de court talon : — Mon seigneur, ie vous dirai que ie ne veulx point m'incommoder de l'amour d'aultruy, non par mespris des ioyes qui s'y renconstrent, car bien cuysantes doibvent-elles estre, pour ce que si grand numbre de femmes s'y abyment, elles, leurs maysons, gloire, advenir et toust ; mais par amour des enfans dont j'ai la charge. Poinct ne veulx mettre la rougeur en mon front, alors que ie rebattrai mes filles de ce principe servateur : que, dans la vertu sont, pour nous, les vrayes felicitez. De faict, mon seigneur, si nous avons plus de vieulx iours que de ieunes, à ceulx-là debvons-nous songier. De ceulx qui m'ont nourrie, i'ay apprins à existimer réalement la vie ; et scays que toust en est transitoire, fors la sécurité des affections natturelles. Aussy, ie veulx l'estime de tous, et par dessus, celle de mon espoulx, lequel est pour moi le munde entier. Doncques ais-je dézir d'estre honneste à ses yeulx. J'ay dict. Et vous supplie de me lairrer vacquer en paix aux choses de mon mesnaige, aultrement i'en refereroys sans vergogne à mon seigneur et maistre qui se retireroyt de vous.

Ceste brave response, amourachant davantaige le frère du Roy, il se délibéra d'empiéger cette noble femme, à ceste fin de la posséder morte ou vifve, et ne doubta poinct de la mettre en son greffe, se fiant à son sçavoir en ceste chasse, la plus ioyeulse de toutes, où besoing est d'user des engins des aultres chasses ; vu que ce ioly gibbier se prind : à courre, aux mirouers, aux flambeaux, de nuict, de iour, à la ville, en campaigne, ez fourrez, au bord d'eaux, aux filetz, aux faulxcons deschapperonez, à l'arrest, à la trompe, au tir, à l'appeau, aux rets, aux toilles, à la pipée, au giste, au vol, au cornet, à la glue, à l'appast, au pipeau, enfin à tous pièges ingeniez depuys le bannissement d'Adam. Puis se tue de mille manières, mais presque touiours à la chevaulchée.

Doncques, le bon sournois ne sonna pluz mot de ses dezirs, mais fist donner à la dame d'Hocquetonville une charge en la mayson de la Royne. Ores, ung iour que la dicte Isabeau s'en alloyt à Vincesnes, voir le Roy malade, et le laissoyt maistre en l'hostel Sainct-Paul, il ordonna le plus friand soupper roïal au queux, lui enjoignant de le servir dedans les chambres de la Royne. Puys, manda sa restive dame par exprest commandement et par ung paige de l'hostel. La comtesse d'Hocque-

tonville, cuidant estre dezirée par madame Isabelle, pour affaire de sa charge, ou conviée à quelque esbat soudain, se hasta de venir. Or, selon les dispositions prinses par le desloyal amoureux, nul ne put informer la noble dame de la despartie de la princesse ; doncques, elle accourut iusques en la belle salle qui est à l'hostel Sainct-Paul avant la chambre où couchioit la Royne. Là, vid le duc d'Orléans, seul. Lors, redoubta quelque traistre emprinse, alla vistement en la chambre, ne renconstra poinct de Royne, mais entendit ung bon franc rire de prince.

— Je suis perdeue, fit-elle. Puys voulut se enfuir.

Mais, le bon chasseur de femmes avoyt aposté des serviteurs dévouez, lesquels, sans cognoistre ce dont il s'en alloyt, fermèrent l'hostel, barricadèrent les portes ; et, dedans ce logis, si grand que faysoit-il le quart de Paris, la dame d'Hocquetonville se trouva comme en ung désert, sans aultre secours que celuy de sa patronne et Dieu. Lors, doubtant de tout, la paouvre dame tressaillit horrificquement et tumba sur une chaire, quand le travail de ceste embusche, si curieulsement excogitée, lui fust desmontrez entre mille bons rires par son amant. Alors que le duc fist mine de s'approucher, ceste femme se leva ; puis, luy dict en s'armant de sa langue d'abord, et mettant mille malédictions en ses yeulx :

— Vous iouirez de moy, mais morte. Ha, mon seigneur, ne me contraignez poinct à une lucte qui se sçaura sans doubte aulcun. En ce moment, ie puys me rettirer et le sieur d'Hocquetonville ignorera la male heure que vous avez mize à touiours en ma vie. Duc, vous resguardez trop le visaige des dames pour trouver le tems d'estudier en celuy des hommes, et vous ne cognoissez poinct quel serviteur est à vous. Le sire d'Hocquetonville se feroyt hascher pour vostre usaige, tant il est bien liez à vous, en mémoire de vos bienfaicts, et aussy pourceque vous luy playsez. Mais aultant il ayme, aultant il hait. Et ie le cuide homme à vous descharger, sans paour, ung coup de masse en vostre teste, pour tirer vengeance d'ung seul cri que vous me auriez contraincte à getter. Soubhaitez-vous ma mort et la vostre, meschant ? Soyez acertené que mon tainct d'honneste femme ne scayt guarder ne tayre mon bon ni maulvais heur ? Ores bien, ne me lairrerez-vous poinct issir ?...

Et le braguard de siffler. Oyant ceste sifflerie, la bonne femme

alla soudain en la chambre de la Royne, et y prind, en ung lieu que elle scavoyt, ung ferrement agu. Puys, alors que le duc entra pour s'enquérir de ce que vouloyt dire ceste fuyte : — Quand vous passerez ceste raye, cria-t-elle en luy monstrant le planchier, ie me tuerai.

Le duc, sans s'effrayer, prind une chaire, se boutta jus la solive, et commença des arraizonnemens de négociateur, ayant espoire d'eschauffier les esperitz à ceste femme faulve, et la mettre au poinct de n'y voir goutte, en lui remuant la cervelle, le cueur et le reste par les imaiges de la chose. Doncques, il luy vind dire, avecque les fassons mignonnes dont les princes sont coustumiers, que : d'abord, les femmes vertueulses acheptoient bien chier la vertu, vu que, en ceste fin de gaigner les choses fort incertaines de l'advenir, elles perdoient les pluz belles iouissances du prezent, pourceque les marys estoyent contraincts, par haulte politicque conjugale, de ne poinct leur descouvrir la boëte aux ioyaulx de l'amour, vu que cesdicts ioyaulx resluysoient tant dans le cueur, avoyent si chauldes délices, si chastouilleuzes voluptez, que une femme ne scavoyt pluz rester ès froiddes régions du mesnaige ; que ceste abominacion maritale estoyt très-feslonne, en ce que, pour le moins, ung homme debvoyt-il, en recognoissance de la saige vie d'une femme de bien et de ses tant cousteulx merittes, s'eschiner, se bender, s'exterminer à la bien servir, en toutes les fassons, pigeonneries, becquetaiges, rigolleries, beuvettes, frianddises et gentilles confictures de l'amour ; et que, si elle vouloyt gouster, ung petist, à la séraphique doulceur de ces mignonneries à elle incongneues, elle ne verroyt le restant des choses de la vie que comme festus ; et, si tel estoyt sa voulonté, luy, seroyt pluz muet que ne sont les trez-passez ; par ainsy, nul scandale ne conchieroyt sa vertu. Puys le ruzé paillard, voyant que la dame ne se bouchoyt nullement les aureilles, entreprint de luy descripre en maniere de peintures arabesques, qui, lors, avoient grant faveur, les lascives inventions des desbauchez. Ores doncques, il getta des flammes par les yeux, boutta mille braziers dedans ses parolles, musicqua sa voix, et print plaizir pour luy-mesme à se ramentevoir les diverses méthodes de ses amies, les nommant à ma dame d'Hocquetonville, et luy racomptant mesme les lesbineries, chattonneries et doulces estrainctes de la royne Isabelle, et fist usaige d'une loquèle si



BERTHE DE BOURGONGNE.

Le duc, sans s'effrayer, print une chaire et commença des arraizonnemens de négociateur, ayant espoir d'eschauffer les esperits a ceste femme, en luy remuant la cervelle, le cueur.......

(LA FAULSE COURTIZANE.)

gratieulse et si ardamment incittante, que il creut voir lascher à la dame, ung petist, son redoutable fer agu ; et lors, fist mine d'approucher. Mais elle, honteuse d'estre prinse à resver, resguarda fièrement le diabolicque Leviathan qui la tentoyt, et lui dict : — Beau sire, ie vous mercie. Vous me faites davantaige aymer mon noble espoulx, pource que, par ces choses, i'apprends qu'il m'existime moult, en ayant tel respect de moy qu'il ne deshonore poinct sa couche par les veautreries des villottières et femmes de maulvaise vie. Ie me cuyderoys à iamays honnie et seroys contaminée pour l'esternité si ie mettoys les piedz en ces bourbiers où vont les postiqueuses. Aultre est l'espouze, aultre est la maytresse d'ung homme.

— Ie gaige, dict le duc en soubriant, que dezormais vous presserez néammoins ung peu pluz le sire d'Hocquetonville au déduict.

A cecy, la bonne femme fremit et s'escria : — Vous estes ung maulvais ! Maintenant ie vous mesprise et vous abomine. Quoy ! ne pouvant me tollir mon honneur, vous visez à souiller mon asme ! Ha ! mon seigneur, vous porterez griefve peine de cettuy moment.

Si ie vous le pardoint,
Dieu ne l'oubliera poinct.

— Ne est-ce pas vous qui avez fait ces versiculetz.

— Madame, dit le duc, paslissant de cholère, ie puys vous faire lier...

— Ho, non ! ie me suis faicte libre, respondit-elle en brandissant son fer agu.

Le braguard se print à rire.

— N'ayez paour, fit-il. Ie sçaurai bien vous plonger en les bourbiers où vont les postiqueuses et dont vous foignez.

— Iamays, moy vivante !

— Vous irez en plain, resprist-il, et des deux pieds, des deux mains, de vos deux tettins d'ivoire, de vos deux aultres choses blanches comme neige, de vos dents, de vos cheveulx et de tout !... Vous irez de bonne voulenté, bien lascivement et à brizer vostre chevaulcheur comme feroyt une haquenée enraigée qui casse sa croppière, piaffant, saultant et pétarradant ! Ie le iure par sainct Castud !

Et tost, il siffla pour faire monter ung paige. Puys, le paige venu, secrettement luy commanda d'aller quérir le sire d'Hocquetonville, Savoisy, Tanneguy, Cypierre et autres ruffians de sa bande, les invittant à soupper céans ; non sans, eulx conviez, requerir aussy quelques iolyes chemises pleines de belle chair vifve.

Puis revind se seoir en sa chaire, à dix pas de la dame, laquelle il n'avoyt cessé de guigner, en faysant à voix muette ses commandemens au paige.

— Raoul est jaloux, dict-il. Alors, je vous doibs ung bon advis.

— En ce reduict, fit-il, montrant ung huis secret, sont les huyles et senteurs superfines de la Royne. En ceste aultre petit bouge, elle faict ses estuveries et vacque à ses obligacions de femme. Ie sçays, par mainte expérimentacion, que ung chacun de vos gentils becqs a son parfum espécial à quoy il se sent et est recogneu. Lors, si Raoul ha, comme vous dictes, une ialousie estranglante, ce qui est la pire de toutes, vous userez de ces senteurs de bourbeteuse, puisque bourbier y ha.

— Ha ! mon Seigneur, que prettendez-vous ?

— Vous le sçaurez en l'heure où besoing sera que vous en soyez informée. Ie ne vous veulx nul mal, et vous baille ma parole de loyal chevallier que je vous respecterai trez fort et me tairai sempiternellement sur ma desconfiture. Bref, vous cognoistrez que le duc d'Orleans ha bon cueur et se venge noblement du mespris des dames en leur donnant en main la clef du Paradiz. Seulement, prestez l'aureille aux parolles ioyeuses qui se desbagouleront en la pièce voisine ; et, sur toutes choses, ne toussez poinct, si vous aimez vos enfans.

Veu que aulcune issue n'estoyt en ceste chambre roïalle, et que la croix des bayes lairroyt à grand poine la place de passer la teste, le braguard ferma l'huis de ceste chambre, acertené d'y tennir la dame captifve, et à laquelle il commanda en darrenier lieu de demourer coite. Vécy mes rigolleurs venir en grant haste, et trouvèrent-ils ung bel et bon soupper qui rioyt ez platz vermeilz en la table ; et table bien dressée, bien esclairée, belle de ses piots d'argent ; et piots pleins de vin roïal. Puys, leur maistre de dire :

— Sus, sus aux bancqs, mes bons amis ! I'ai failly m'ennuier. Or, songiant à vous, i'ai voulu faire en vostre compaignie ung

bon tronson de chière lie à la méthode anticque, alors que les Griecs et Romains disoyent leurs *Pater noster* à messer Priapus et au dieu cornu qui ha nom Bacchus en tous païs. La feste sera, vere, à doubles bastons, vu que, au serdeau, viendront de iolyes corneilles à trois becqz, dont ie ne sçais, deppuis le grant usaige que i'en fays, quel est le meilleur au becqueter.

Et tous recognoissant leur maistre en toute chose, s'esbaudirent à ce gay discours, fors Raoul d'Hocquetonville, qui s'advança pour dire au prince : — Biau sire, ie vous ayderai mie à la battaille, mais non en celle des juppes ; en champ cloz, mais non en celui des piots. Mes bons compaignons que vécy sont sans femmes au logiz, ains non moy. Si ai-je gentille espouse à laquelle ie doibs ma compaignie, et compte de tous mes faicts et gestes.

— Doncques moi, qui suis chaussé de mariaige, ie suys en faulte ? fist le duc.

— Ho ! mon chier maistre, vous estes prince, et vous comportez à vostre mode...

Ces belles parolles firent, comme bien vous pensez, chauld et froid au cueur de la dame prizonnière.

— Ha ! mon Raoul ! fict-elle, tu es ung noble homme !

— Tu es, respondit le duc, ung homme que i'aime et tiens pour le plus fidelle et prizable de mes serviteurs.

— Nous aultres, fist-il en resguardant les trois seigneurs, sommes des maulvais !

— Mais, Raoul, resprist-il, sieds-toy. Quand viendront les linottes, qui sont linottes de hault estaige, tu te despartiras devers ta mesnagière... Par la mort de Dieu, je t'avois traicté en homme saige, qui des ioyes de l'amour extraconiugal ne sçait rien, et t'avoys soigneulsement miz, en ceste chambre, la Royne des Lesbines, une dyablesse en qui s'est restiré tout l'engin de la femelle. Ie vouloys, une foys en ta vie, toy qui ne ha iamays eu grant goust aux saulces de l'amour et ne resves que de guerre, te bailler à cognoistre les absconses merveilles du guallant deduict, vu qu'il est honteux à ung homme qui est à moy de mal servir une gente femme.

Sur ces dires, d'Hocquetonville s'attabla, pour complayre au prince en ce qui lui estoyt licite de faire. Doncques, tous de rire, tennir ioyeulx devis, et fourraiger les dames en parolles.

Puys, suyvant leurs us, se confessèrent leurs adventures, bonnes renconstres, n'espargnant aulcune femme, fors les bien aymées, trahissant les fassons especialles de chascune ; d'où s'en suyvit de bonnes petites horribles confidences qui croissoyent en traistrize et paillardise à mesure que descroissoyent les piots. Duc, guay comme ung légattaire universel, de poulser ses compaignons, disant faulx pour cognoistre le vray ; et les compaignons de aller au trot, vers les platz ; au galop, vers les piots, et d'enrouler leurs ioyeulx deviz. Or, en les escoutant, en s'empourprant, le sire d'Hocquetonville se deshouza, brin à brin, de ses restivetez. Maugré ses vertuz, il s'indulgea quelques dézirs de ces choses et deboula dedans ces impuretez comme ung sainct qui s'englube en ses prières.

Ce que voyant, le prince, attentif à satisfaire son ire et sa bile, se print à luy dire en iocquetant : — Hé, par saint Castud, Raoul, nous sommes tous mesmes testes en ung bonnet, tous discrets hors de table. Va, nous n'en dirons rien à madame ! Doncques, ventre-Dieu ! ie veulx te faire cognoistre les ioyes du ciel.

— Là, fit-il en tocquant l'huis de la chambre où estoyt la dame d'Hocquetonville, là est une dame de la court et amie de la Royne ; mais la pluz grande prestresse de Vénuz qui fust oncques, et dont ne sauroyent approcher aulcunes courtizannes, clapottières, bourbeteuses, villotières, ni postiqueuzes... Elle ha esté engendrée en ung moment où le Paradis estoyt en ioye, où la natture s'entrefiloyt, où les plantes praticquoient leurs hymenées, où les bestes hannissoyent, baudouinoyent, et où toust flamboyt d'amour. Quoique femme à prendre ung autel pour son lict, elle est néammoins trop grande dame pour se laisser voir, et trop cogneue pour proférer aultres parolles que cris d'amour. Mais poinct n'est besoing de lumière, vu que ses yeulx gettent des flammes ; et poinct n'est besoing de discours, vu que elle parle par des mouvemens et torsions plus rapides que celles des bestes faulves, surprinses en la feuillée. Seullement, mon bon Raoul, avecque monture si gaillarde, tiens-toy mie aux crins de la beste, lucte en bon chevaulcheur, et ne quitte poinct la selle, vu que d'ung seul ject, elle te cloueroyt aux solives, si tu avois à l'eschine ung boussin de poix. Elle ne vit que sur la plume, brusle touiours et touiours aspire à homme. Nostre

paouvre amy défunct, le ieune sire de Giac, est mort blesmi par son faict, elle en ha frippez la moelle en ung printems. Vray Dieu ! pour cognoistre feste pareille à celle dont elle sonne les cloches et allume les joies, quel homme ne quitteroyt le tiers de son heur à venir ; et qui l'a cogneue, donneroyt, pour une seconde nuictée, l'esternitez tout entière, sans nul regret.

— Mays, fist Raoul, en choses si naturellement unies, comment y ha-t-il doncques si fortes dissemblances ?

— Ha ! ha ! ha !

Vecy mes bons compaignons de rire. Puis, animez par les vins, et sur ung clignement d'yeulx du maistre, tous se prinrent à racompter mille finesses, mignardizes, en criant, se démenant, et s'en pourleschant. Or, ne saichant poinct que une naïfve escholière estoyt là, ces braguards, qui avoyent noyé leur vergogne ez piots, desnombrèrent des choses à faire rougir les figures engravées aux cheminées, lambris et boizeries. Puys, le duc enchérit sur toust, disant que la dame qui estoyt couchiée en la chambre, et attendoyt ung guallant, debvoyt estre l'empérière de ces ymaginacions farfallesques pource qu'elle en adjouxtoyt en chaque nuict, de diabolicquement chauldes. Sur ce, les piots estant vuydez, le duc poulsa Raoul, qui se lairra poulser à bon esciant, tant il estoyt endyablé, dedans la chambre, où, par ainsy, le prince contraignoyt la dame à déliberer de quel poignard elle vouloyt ou vivre ou mourir. Sur le minuict, le sire d'Hocquetonville issit trez-ioyeux, non sans remords d'avoir truphé sa bonne femme. Lors le duc d'Orléans fist saulver madame d'Hocquetonville par une porte des jardins, à ceste fin que elle gaignast son hostel devant que son espoulx y arrivast.

— Cecy, lui dict-elle en l'aureille en passant la poterne, nous coustera chier à tous.

Ung an après, en la vieille rüe du Temple, Raoul d'Hocquetonville, qui avoyt quitté le service du duc pour celuy de Jehan de Bourgoygne, deschargea, premier, ung coup de hache en la teste dudict seigneur, frère du Roy, et le navra comme ung chascun sçait. Dans l'année, estoyt morte la dame d'Hocquetonville, ayant desperi comme fleur sans aër, ou rongée par ung taon. Son bon mary fit engraver au marbre de sa tumbe, qui est en ung cloistre de Péronne, le deviz en suyvant :

CY GIST

BERTHE DE BOURGONGNE,

NOBLE ET GENTE FEMME

DE

RAOUL SIRE DE HOCQUETONVILLE.

Las ! ne priez poinct pour son asme.

ELLE

Ha reflori ez Cievlx,

le unze ianuier

de l'an de N. S. MCCCCVIII.

EN L'EAGE DE XXII ANS.

Lairrant deux fieux et son sievr espoulx en grant deuil.



Ce tumbeau fust escript en beau lattin, mais pour la commoditez de tous, besoing estoyt de le francoyser, encore que le mot de *gente* soit foyble pour celuy de *formosa*, qui signifie *gratieulse de formes*. Monseigneur le duc de Bourgoingne, dict *sans paour*, en qui, paravant de mourir, se deschargea le sire de Hocquetonville de ses peines, cimentées à chaulx et à sable en son cueur, souloyt dire, maulgré son aspre duretez en ces choses, que ceste épitaphe le muoyt en mélancholie pour ung moys ; et que parmy les abominacions de son cousin d'Orléans, s'en treuvoyt une pour laquelle il recommenceroyt à le meurdrir, si jà ne l'estoyt, pour ce que ce maulvais homme avoyt villainement miz le vice en la plus divine vertu de ce munde, et prostitué deux nobles cueurs, l'ung par l'aultre. Et, ce disant, il songioyt à la dame d'Hocquetonville et à la sienne, dont la pourtraicture avoyt esté induement plassée au cabinet où son couzin bouttoyt les imaiges de ses gouges.

Ceste adventure estoyt si griefvement espouventable que,

alors que elle fust racomptée par le comte de Charoloys au Daulphin, deppuys le roy Loys unziesme, cettuy ne voulsist poinct que les secrettaires la missent en lumière dedans son Recueil, par esguard pour son grant uncle le duc d'Orléans, et pour Dunois son vieil compaignon, fils d'iceluy. Mais le personnaige de la dame de Hocquetonville est si reluysant de vertuz et beau de mélancholie, que, en sa faveur, sera pardoint à cettuy conte d'estre icy, maulgré la diabolicque invention et vengeance de monseigneur d'Orléans. Le iuste trespas de ce braguard ha néanmoins cauzé plusieurs grosses guerres, que, finablement, Loys le unziesme, impacienté, esteignit à coups de hache.

Cecy nous desmontre que dans toutes choses il y a de la femme, en France et ailleurs ; puys, nous enseigne que, tost ou tard, il fault payer nos follies.

LE DANGIER

D'ESTRE TROP COQUEBIN[1].

Le sieur de Moncontour, bon soudard Tourangeaud, lequel en l'honneur de la bataille remportée par le duc d'Anjou, de prezent nostre trez glorieulx sire, fist bastir lez-Vouvray le chasteau ainsy nommé, veu que il se estoyt fort vaillament comportez en ceste affaire, où il deffit le plus gros des héreticques, et, de ce, fust authorizé à en prendre le nom. Doncques, ce dict capitaine avoyt deux fils, bons catholicques, dont l'aisné trez-bien en court.

Lors de la pacification, qui fust faicte par avant le stratagesme dressez au iour de Sainct-Bartheslemy, le bonhomme revind en son manoir, lequel n'estoyt poinct aorné comme il est au iour de huy. Mais, là, receust le triste messaige du trespas de son filz, occiz en duel par le sieur de Villequier. Le paouvre père fust d'aultant plus navrez de ce, que il avoyt moyenné ung bon estat de mariaige à ce dict filz, avecque une demoyselle de la branche masle d'Amboyse. Or, par ce deccez trez piteulsement intempestif, s'en alloyt tout l'heur et les advantaiges de sa famille dont il souloyt faire une grant et noble maison. Dans ceste vizée, avoyt miz son aultre filz en ung moustier, soubz la conduite et gouvernement d'ung homme renommé pour sa saincteté, lequel le nourrissoyt trez chrestiennement selon le vœu du père, qui vouloyt, en veue de sa haulte ambition, en faire ung cardinal de méritte. Pour ce, le bon abbez tennoyt en charte privée le dict ieune homme, le couchioyt à ses coustez en sa cellule, ne lairroit poulser

aulcune maulvaise herbe en son esperit, l'esducquoit en blancheur d'asme, et vraie contrition, comme debvroyent estre tous prebstres. Ce dict clercq, à dix-neuf ans sonnez, ne cognoissoyt aultre amour, que l'amour de Dieu ; aultre natture, que celle des anges ; lesquels n'ont point nos choses charnelles, pour demourer en grant puretez ; vu que, sinon, en useroyent ils bien fort. Ce que ha redoubté le roy d'en hault qui vouloyt avoir ses paiges touiours netz. Bien luy en ha pris, pour ce que ses petites bonnes gens ne pouvant poculer ez cabaretz et fouziller ez clappiers comme les nostres, il est divinement servi ; mais aussy, comptez qu'il est seigneur de toust. Doncques, en ce meschief, le sieur de Moncontour s'advisa de faire issir son secund filz du cloistre, luy bailler la pourpre soldatesque et courtisannesque, au lieu et place de la pourpre eccleziastique. Puys, se délibéra de le donner en mariaige à la dicte fille promise au mort, ce qui estoyt saigement pensé ; pour ce que, tout cottonné de continence et farci de toutes sortes comme estoyt le moinillon, l'espouzée en seroyt bien servie et pluz heureuse que elle n'auroyt esté avecque l'aisné, déjà bien fourraigé, desconfit, flatry par les dames de la court.

Le frocquard desfroqué, trez moutonnièrement fassonné, suyvit les sacres voulentez de son père, et consentit au dict mariaige, sans sçavoir ce que estoyt d'une femme, ni, caz pluz ardu, d'une fille. Par adventeure, son voyage ayant esté empeschié par les troubles et marches des partis, ce coquebin, plus coquebin que n'est licite à ung homme d'estre coquebin, ne vind au chasteau de Moncontour que la veille des nopces, qui s'y faisoient avecque dispenses acheptées en l'archeveschez de Tours. Besoing est de dire, en ce lieu, ce que estoyt l'espouzée. Sa mère, veufve depuis un long tems, habitoyt le logis de Monsieur de Braguelonne, lieutenant civil du Chastelet de Paris, dont la femme d'iceluy vivoyt avecque le sieur de Lignieres au grant scandale de cettuy temps. Mais ung chascun avoyt lors tant de solives en l'œil que nul n'avoyt liccence de voir les chevrons ez yeulx d'aultruy. Doncques, en chaque famille, les gens alloyent en la voye de perdition, sans s'estomirer du voisin, les uns à l'amble, les aultres au petit trot, beaucoup au galop, le moindre numbre au pas, vu que ceste voye est fort déclive. Aussy, en ces momens, le dyable fit trez bien ses orges, en toute chose ; vu que les desportemens estoyent de bon air. La paouvre anticque dame Vertu

s'estoyt, grelottante, resfugiée on ne sçayt où ; mais, de cy, de là, vivottoyt en compaignie de preudes femmes.

Dans la trez noble mayson d'Amboyse, demouroyt encore en piedz la douairière de Chaumont, vieille vertu trez esprouvée, et en qui s'estoyt rettirée toute la relligion et gentilhommie de ceste belle famille. La dicte dame avoyt prins, en son giron, dès l'eage de dix ans, la petite puccelle dont s'agit en ceste adventure, ce dont madame d'Amboyse ne receust aulcun soulcy, en fust plus libre de ses mennées ; et, depuys, vint voir sa fille, une foys l'an, quand la court passoyt par là. Nonobstant ceste haulte réserve de matternité, fust conviée madame d'Amboyse aux nopces de sa demoyselle, et aussy le sieur de Braguelonne, par le bonhomme, soudard qui scavoyt son munde. Mais poinct ne vind à Montcontour la chière douairière, pourceque ne luy en octroya poinct liccence sa desplourable sciaticque, sa catharre, ni l'estat de ses iambes lesquelles ne gambilloyent pluz. De ce, moult ploura la bonne femme. Si, froigna-t-elle bien de lascher, ez dangiers de la court et de la vie, ceste gente puccelle, iolye aultant que iolye peut être une iolye fille ; mais si falloyt-il luy donner la vollée. Ains ce ne fust poinct sans luy promettre force messes et oraizons, dictes en chasque vesprée pour son bonheur. Et se resconforta, ung petit, la bonne dame, en songiant que son baston de vieillesse iroyt aux mains d'ung quasi-sainct, dressé à bien faire par le dessus dict abbez, lequel estoyt de sa cognoissance ; ce qui ayda fort au prompt eschange des espoulx. Enfin, la baysant avecque larmes, la vertueulse douairière lui fist les darrenières recommandations que font les dames aux espouzées : comme quoy debvoyt estre en respect, devant madame sa mère, et bien obéir en toust au mary. Puys, arrive en grant fracas la puccelle, soubz la conduite des meschines, chamberières, escuyers, gentils hommes, et gens de la mayson de Chaumont que vous eussiez cuidé son train estre celuy d'ung cardinal légat. Doncques vindrent les deux espoulx, la veille de leurs espouzailles. Puys, les festes faictes, furent mariez en grant pompe, au iour de Dieu, à une messe dicte au chasteau par l'esvesque de Blois, lequel estoyt un grant ami du sieur de Moncontour. Brief, se parachevèrent les festins, dances et festoyemens de toute sorte iusques au mattin. Mais, par avant les coups de minuit, les filles de nopces allèrent couchier la mariée, selon la fasson de

Tourayne. Et, pendant ce, fit-on mille noyzes au paouvre coquebin pour l'entraver de aller à sa coquebine, lequel s'y presta fort, par ignardize. Ceppendant le bon sieur de Moncontour arresta les iocqueteurs et drosleries, pourceque besoing estoyt que son filz s'occupast de bien fayre. Doncques alla le coquebin en la chambre de son espouzée, laquelle il estimoyt pluz belle que ne l'estoyent les vierges Maries painctes ez tableaux italians, flamandz et aultres, aux pieds desquels il avoyt dict ses pastrenostres. Mais comptez que bien empesché se trouvoyt il d'estre devenu si tost ung espoulx, pource que rien ne sçavoyt de la besogne, fors que une certaine besogne estoyt à despecher ; de laquelle, par grant et pudicque estrif, il n'avoyt ozé s'informer, mesme à son père, qui lui dit sommairement :

— Tu sçais ce que tu has à faire, et vas-y vaillamment.

Lors vid la gente fille qui luy estoyt baillée, bien couchiée ès toilles de lict, curieulse en dyable, la teste de cousté, mays qui couloyt ung resguard picquant comme pointe de hallebarde, et se disoyt : — Je doibs luy obéir. Et, ne saichant rien, attendoyt le vouloir de ce gentilhomme, ung peu eccleziastique, auquel, de faict, elle appartenoyt. Ce que voyant, le chevallier de Montcontour vind auprès du lict, se gratta l'aureille, et s'y agenouilla, chose à quoy il estoyt expert.

— Avez-vous dict vos prières ? fit-il trez patepeluement.

— Non, fit-elle, ie les ai oubliées. Soubhaitez-vous les dire ?

Doncques, les deux mariez commencèrent les choses du mesnaige par implorer Dieu, ce qui n'estoyt poinct mal-séant. Mais, par caz fortuict, le dyable ouit et respondit seul ceste requeste, Dieu s'occupant lors de la nouvelle et abominable relligion refformée.

— Que ha-t-on commandé à vous ? dit le mary.

— De vous aymer, dit-elle en toute naifveté.

— Cecy ne m'ha poinct esté prescript ; mais ie vous ayme ; et, i'en ay honte, mieulx que ie n'aymois Dieu.

Ceste parolle n'effarouchia poinct trop la mariée.

— Je voudroys bien, respartist le marié, me boutter dedans vostre lict, sans trop vous gehenner.

— Ie vous feray plasse voulontiers pour ce que ie doibs vous estre soubzmise.

— Hé bien, fit-il, ne me resguardez poinct. Ie vais me despouiller, et venir.

A ceste vertueulse parolle la demoyselle se tourna vers la ruelle, en grant expectative, vu que ce estoyt bien la prime foys que elle alloyt se trouver séparée d'ung homme par les confins d'une chemise seullement. Puys vind le coquebin, se glissa dedans le lict ; et, par ainsy, se trouvèrent unis de faict, mais bien loing de la chose que vous sçavez. Vites vous iamais cinge advenu de son païs d'oultre-mer aûquel pour la prime foys est baillée noix grollière ? Cettuy cinge, saichant, par haulte ymaginacion cingesque, combien est délicieulse la victuaille cachée soubs ce brou, flaire, et se tortille en mille cingeries, disant ie ne sçays quoy entre ses badigoinces. Hé de quelle affection, l'estudie ; de quelle estude, l'examine ; en lequel examen, la tient ; puys, la tabutte, la roule, la sacqueboute de cholère ; et soubvent, quand ce est un cinge de petite extraction et intelligence, lairre la noix. Aultant en fit paouvre coquebin, lequel, devers le iour, fust constrainct d'advouer à sa chière femme que, ne saichant comment faire son office, ni quel estoyt le dict office, ni où se déduisoyt l'office, besoing lui estoyt de s'enquérir de ce, d'avoir ayde et secours.

— Ouy, fit-elle, vu que, par malheur, ie ne vous l'enseigneray poinct.

De faict, maugré leurs inventions, essays de toute sorte, maugré mille choses dont s'ingénient les coquebins, et dont iamays ne se doubteroyent les sçavants en mattière d'amour, les deux espoulx s'endormirent, desolez de n'avoir poinct ouvert la noix grollière du mariaige. Mais conviendrent par sapience de se dire tous deux trez bien partagiez. Lorsque se leva la mariée, touiours demoyselle vu que elle n'avoyt poinct été damée, se vanta très-bien de sa nuictée, et dict avoir le roy des marys, et y alla, dans ses quaquetaiges et resparties, dru comme ceulx qui ne sçavent rien de ces choses. Aussy, ung chascun trouva la puccelle ung peu bien desgourdie ; vu que, par double raillerie, une dame de la Roche-Corbon ayant incitté une jeune puccelle de la Bourdaisière, laquelle ne scavoyt rien de la chose, à demander à la mariée : — Combien de pains vous ha prins vostre mary sur la fournée ? — Vingt et quatre, fit-elle.

Or, comme s'en alloyt triste le sieur marié, ce qui faysoyt

grant peine à sa femme, laquelle le suyvoit de l'œil en espoir de voir finer son coquebinage, les dames cuidèrent que la ioye de ceste nuict lui coustoyt cher, et que ladicte mariée avoyt jà grant repentance de l'avoir piécà ruyné. Puys au desjeusner de nopces, vindrent les maulvais brocards, qui, en ce tems, estoyent dégustez comme excellens. Ung disoyt que la mariée avoyt l'aër ouvert. Ung aultre que il s'estoyt faict de bons coups ceste nuict dans le chasteau. Cettuy-cy que le four avoyt bruslé. Cettuy-là que les deux familles avoyent perdeu quelque chose ceste nuict que elles ne retrouveroyent poinct. Et mille aultres bourdes, coqs à l'asne, contrepeteries que, par maulvais heur, ne comprint poinct le mary. Mays veu la grant affluence de parens, voisines et aultres, nul ne s'estoyt couchié. Tous avoyent dancé, beu, ballé, rigollé comme est coustume ez nopces seigneurialles. De ce, fust content mon dict sieur de Braguelongne, auquel ma dame d'Amboyse, vermillonnée par le penser des bonnes choses qui advenoient à sa fille, gettoyt au lieutenant de son chastelet des resgards d'esmerillon en manière d'assignacions guallantes. Le paouvre lieutenant civil, se cognoissant en recors et sergens, luy qui happoyt les tirelaines et maulvais garsons de Paris, feignoyt de ne poinct voir son heur, encores que sa vieille dame l'en requestast. Mais comptez que ceste amour de grande dame lui poisoit bien fort. Aussy, ne tenoyt il plus à elle que par esperit de iustice, pource que, il n'estoyt poinct séant à ung lieutenant criminel de changer de maistresse comme à ung homme de court, vu que il avoyt en charge les mœurs, la police et la relligion. Ce néammoins sa rebellion debvoyt finer. L'endemain des nopces, bon nombre de conviez se despartirent. Lors, madame d'Amboyse, monsieur de Braguelongne et les grands parens peurent se couchier, leurs hostes descampez. Doncques, approuchant le soupper, le sieur lieutenant alloyt recepvoir sommations à demi-verbales auxquelles il n'estoyt poinct séant, comme en mattière proccessive, d'opposer aulcunes raisons dilatoires.

Paravant de soupper, la dicte dame d'Amboyse avoyt faict des aguasseries, plus de cent, à ceste fin de tirer le bon Braguelonne de la salle où il estoyt avecque la mariée. Mais issit au lieu et place du lieutenant, le marié, pour se pourmener en la compaignie de la mère de sa gentille femme. Ores, en l'esperit

de ce coquebin estoyt poulsé comme champignon ung expédient, à sçavoir : d'interroguer cette bonne dame qu'il tennoyt pour preude. Doncques, se ramentevant les relligieux préceptes de son abbez, lequel lui disoyt de s'enquérir en toute chose ez vieilz gens, experts de la vie, il cuida confier son caz à ma dicte dame d'Amboyse. Mais, en l'abord, fit, tout pantois et bien coi, aulcunes allées et venues, ne trouvant nul terme pour dégluber son caz. Et se taisoyt aussy trez bien la dame, vu que elle estoyt oultrageusement ferue de la cécité, surdité, paralysie voulontaire du sieur de Braguelongne. Et disoyt, à part elle, cheminant aux coustés de ce, friand à croquer, coquebin auquel poinct ne pensoyt, n'imaginant poinct que ce chat, si bien pourveu de jeune lard, songiast au vieulx.

— Ce hon ! hon ! hon !... à barbe en piedz de mousches ; barbe molle, vieille, grize, ruynée, ahannée ; barbe sans compréhension, sans vergongne, sans nul respect féminin ; barbe qui feint de ne poinct sentir, ni voir ni entendre ; barbe esbarbée, abattue, desbifée ; barbe esreinée. Que le mal italien me délivre de ce meschant braguard à nez flatry, nez embrené, nez gellé, nez sans relligion, nez secq comme table de luth, nez pasle, nez sans asme, nez qui ne ha pluz que de l'ombre, nez qui n'y voit goutte, nez grezillé comme feuilles de vigne, nez que je hais ! nez vieulx ! nez farci de vent... nez mort. Où ais-je eu la veue de m'attacher à ce nez en truffle, à ce vieil verrouil qui ne cognoist pluz sa voye ? Ie donne ma part au dyable de ce vieulx nez sans honneur, de ceste vieille barbe sans suc, de ceste vieille teste grize, de ce vizaige de marmouset, de ces vieilles guenippes, de ce vieil haillon d'homme, de ce ie ne sçays quoy. Et veulx me fournir d'ung jeune espoulx qui m'espouse bien... et beaucoup, et tous les iours, et me... En ce saige penser estoyt elle quand s'ingénia le coquebin de débagouler son antienne, à ceste femme si aspre-ment chastouillée, laquelle à la prime périphrase print feu, en son entendement, comme vieil amadoux à l'escopette d'ung soudard. Puys trouvant saige d'essayer son gendre, se dict en elle-mesme : — Ah ! barbe jeunette, sentant bon... Ah ! ioly nez tout neuf !... barbe fraische, nez coquebin, barbe pucelle, nez plein de ioye, barbe printannière, bonne clavette d'amour. Elle eust à en dire pendant tout le cours du iardin, lequel estoyt long. Puis, convint avecque le coquebin, que, la nuict venue, il sçauroyt

saillir de sa chambre et saulter en la sienne où elle se jactoyt de le rendre plus sçavant que n'estoyt son père. Bien fust content l'espoulx et mercia madame d'Amboyse, la requérant de ne sonner mot de ce traficq.

Pendant ce, avoyt pesté le bon vieulx Braguelongne, lequel disoyt en son asme : — Vieille Ha Ha ! vieille Hon Hon ! que t'estouffe la coqueluche ! que te ronge ung cancre ! vieille estrille esdentée ! vieille pantophle où le pied ne tient pluz ! vieille arquebuse ! vieille morue de dix ans ! vieille araignée qui ne remue pluz que en s'entoillant le soir ! vieille morte à yeulx ouverts ! vieille berceuse du dyable ! vieille lanterne du vieil crieur d'oublies ! vieille de qui le resguard tue... vieille moustache de vieil theriacleur ! vieille à faire plourer la mort !... vieille pédale d'orgue ! vieille gayne à cent couteaulx ! vieulx porche d'ecclize usé par les genouilz ! vieulx troncq où tout le monde ha miz ! Ie donneroys tout mon heur à venir pour estre quitte de toy !... Comme il parachevoyt ce légier penser, la iolye mariée qui songioyt au grand chagrin où estoyt son ieune mary, de ne poinct sçavoir les erremens de ceste chose essentielle en mariaige, et ne se doubtant nullement de ce que estoyt, cuida luy saulver quelque grand estrif, honte et peines graves, en soy instruizant. Puys compta bien l'estonner, et resjouir, en la prochaine nuictée, alors que elle luy diroyt en luy enseignant son debvoir : — Voilà ce que est de la chose, mon bon amy. Doncques nourrie en grand respect des vieilles gens par sa chiere douairière, elle se deslibera d'arraizonner cettuy bonhomme, avecque des manières gentilles, pour en distiller le doux mystère de l'accointance. Ores le sieur de Braguelongne, honteux de s'estre entortillé dans les pensées navrantes de sa besogne du soir et de ne rien dire à si frisque compaignie, fict ung interroguation sommaire à la iolie mariée sur ce que elle estoyt bien heureuse, fournie d'ung ieune mary, bien saige.

— Ouy, bien saige, fict-elle.

— Trop saige.... peut-estre, dict le lieutenant soubriant.

Pour estre brief, les choses s'entrefilèrent si bien entre eulx que, en entonnant ung aultre canticque pétillant d'allaigresse, le sieur de Braguelonne s'engagea, de ce requis, à ne rien espargner pour desemberlucoquer l'entendement de la bru de madame d'Amboyse, laquelle promist venir estudier la leçon chez luy.

Faites estat que la dicte dame d'Amboyse, apprest soupper, joua terrible musicque en haulte gamme à monsieur de Braguelonne : comme quoy n'avoyt aulcune recognoissance des biens que elle lui avoyt apportez : son estat, ses finances ; sa fidelitez, *et cœtera.* Enfin elle parla demi heure sans avoir esvaporé le quart de son ire. De ce, mille couteaulx furent entre eulx tirez, mais en gardèrent les guaisnes. Pendant ce, les mariez, bien couchiez, se délibéroyent, ung chascun à part luy, de soy esvader, pour fayre plaizir à l'aultre. Et le cocquebin de se dire tout tressmoussé de ne sçavoit quoy ; et de vouloir aller à l'aër. Et femme non damée de l'invitter à prendre ung rayon de lune. Et bon Coquebin de plaindre sa petite de demourer seulette ung moment. Brief, tous deux, en tems divers, issirent de leur lict conjugal, en grant haste de quérir la sapience, et vindrent à leurs docteurs, tous bien impatients, comme vous debvez croire. Aussy leur fust-il baillé un bon enseignement. Comment ? Je ne sçauroys le dire, pour ce que ung chascun ha sa méthode et praticque ; et que, de toutes sciences, ceste-cy est la plus mouvante en principes. Comptez seulement que iamais escholiers ne receurent plus vivement les préceptes de aulcune langue, grammaire ou leçons quelconques. Puys revindrent les deux espoulx en leur nid, bien heureulx de se communiquer les découvertes de leurs pérégrinations scientificques.

— Ha, mon amy, fit la mariée, tu en sçays déjà plus long que mon maistre !...

De ces curieulses esprouvettes, vind leur ioie en mesnaige et parfaicte fidélité, pour ce que, dès leur entrée en mariaige, ils expérimentèrent combien ung chascun d'eulx avoyt des choses meilleures pour les déduicts d'amour que ceulx de tous aultres, leurs maistres comprins. Doncques, pour le demourant de leurs iours, s'en tindrent à la légitime estoffe de leurs personnes. Aussy le sieur de Moncontour disoit-il en son vieil aage, à ses amis : — Faites comme moi, soyez cocqus en herbe et non en gerbe.

Ce qui est la vraye moralitez des brayettes coniugales.

LA CHIÈRE NUICTÉE D'AMOUR[1].

En l'hyver où se emmancha la prime prinse d'armes de ceulx de la relligion, et qui fust appelée le Tumulte d'Amboyse, ung advocat nommé Avenelles presta son logiz, scituez en la rue des Marmouzets, pour les entreveues et conventions des huguenots, estant ung des leurs, sans néanmoins se doubter que le prince de Condé, La Regnaudie et aultres délibéroyent jà d'enlever le Roy.

Ce dict Avenelles estoyt une maulvaise barbe rousse, poly comme ung brin de réglisse, pasle en dyable, ainsy que sont tous chicquanous enfouys ez ténèbres du parlement ; brief, le plus meschant garson d'advocat qui iamays ait vescu, riant aux pendaisons, vendant toust, vray Judas. Suyvant aulcuns autheurs, en chat fourrez de hault entendement, il estoyt en ceste affaire moitié figue, moitié raizin, ainsy qu'il appert d'abundant par ce prezent conte. Cettuy proccureur avoyt espouzé une trez-gente bourgoise de Paris dont il estoyt ialoux à la tuer pour une fronsseure en ses draps de lict, dont elle ne auroyt pas sceu rendre rayson ; ce qui eust été mal, pour ce que soubvent, il s'y renconstre d'honnestes plys ; mais elle ployoit trez bien ses toilles, et voilà toust. Comptez, que, cognoissant le natturel Hassassin et maulvais de cet homme, estoyt elle bien fidelle la bourgeoyse, touiours preste comme ung chandelier, rengée à son debvoir comme ung bahu qui iamais ne bouge et s'ouvre à commandement. Néanmoins, l'advocat l'avoyt miz soubz la

tutelle et l'œil clair d'une vieille meschine, douegna laide comme ung piot sans gueule, laquelle avoyt nourri le sieur Avenelles, et lui estoyt moult affectionnée. Paouvre bourgoyse, pour tout heur en son froid mesnaige, souloyt aller à ses dévocions en l'ecclize de Sainct-Jehan, sur la plasse de Gresve, où, comme ung chacun scayt, le beau munde se donnoyt rendez-vous. Puis, en disant ses pastenostres à Dieu, elle se resgaloyt par les yeulx de voir tous ces guallans frisez, parez, empoisez, allans, venans, fringuans comme de vrays papillons. Puis, fina par trier, parmi eulx tous, ung gentilhomme amy de la Royne-mère, bel Italian dont elle s'affola pource qu'il estoyt dans le mai de l'aage, noblement miz, de ioly mouvement, brave de mine, et estoyt toust ce que ung amant doibt estre pour donner de l'amour, plein le cueur, à une honneste femme trop serrée ez liens du mariaige, ce qui la gehenne et touiours l'incitte à se desharnacher de la règle coniugale. Et faictes estat que s'affola bien le ieune gentilhomme de la bourgeoise, dont l'amour muet lui parla secrettement, sans que le dyable ni eulx ayent iamays sceu comment. Puis, l'ung l'autre eurent de tacites correspondances d'amour. D'abord l'advocate ne s'attorna pluz que pour venir en l'ecclize, et touiours y venoyt en nouvelles somptuositez. Puys au lieu de songier à Dieu, ce dont Dieu se fascha, pensoyt à son beau gentilhomme, et laissant les prières s'adonnoyt au feu qui lui brusloyt le cueur, et luy humectoyt les yeulx, les lèvres et toust, vu que ce feu se résoud touiours en eaue ; et, soubvent, disoyt elle, en soy : — Ha ! ie donneroys ma vie pour une seule accointance avec ce ioly amant qui m'aime ! Soubvent encore, au lieu de dire ses Littannies à Madame la Vierge, pensoyt-elle en son cueur cecy : — Pour sentir la bonne ieunesse de cet amant gentil et avoir ioyes pleines en amour, gouster toust en ung moment, peu me chaut du buscher où sont gettez les héréticques... Puys le gentilhomme voiant les atours de ceste bonne femme et ses supercoulorations alors que il l'advisoyt, revind touiours prest de son bancq et lui adressa de ces requestes auxquelles entendent bien les dames. Puis, à part luy, disoyt : — Par la double corne de mon père, je jure d'avoir ceste femme, encore que j'y laisseroys la vie.

Et, quand la douegna tournoyt la teste, les deux amans se serroient, pressoient, sentoyent, respiroyent, mangeoient, desvo-

roient et baysoient par ung resguard à faire flamber la mesche d'ung harquebouzier, si harquebouzier eust esté là. Force estoyt qu'ung amour entré si avant au cueur prist fin. Le gentilhomme se vestit en escholier de Montaigu, se mit à resgualler les clercs dudict Avenelles et gausser en leur compaignie à ceste fin de cognoistre les alleures de ce mary, ses heures d'absence, ses voyaiges et toust, guettant ung ioinct pour l'encorner. Et vécy comme, à son dam, se renconstra le ioinct. L'advocat, contrainct de suyvre le cours de ceste coniuration, alors mesme qu'il estoyt, à part luy, conclud, le caz eschéant, de la déduire aux Guyses, se deslibéra d'aller à Bloys où lors estoyt la Court en grand dangier d'estre enlevée. Saichant cela, le gentilhomme vint, premier, en la ville de Bloys, et y rubriqua ung maistre piége où debvoyt tumber le sieur Avenelles maulgré sa ruse, et n'en sortir que trempé d'ung cocquaige cramoisy. Ce dict Italien, yvre d'amour, convocqua tous ses paiges et serviteurs, et les embusqua de sorte que, à l'arrivée dudict advocat, de sa femme et de sa douegna, il leur feut desclairé par toustes les hostelleries en lesquelles ils voudroient logier, que l'hostellerie estant pleine par le séiour de la Court, ils allassent ailleurs. Puys, le gentilhomme fist tel accord avecque l'hostellier du Soleil roïal, que, luy gentilhomme, auroyt à luy touste sa mayson et l'occuperoyt, sans que nul des serviteurs accoustumez dudict logiz y demeurast. Pour plus grant fiance, le Seigneur envoïa ledict maistre rostisseur et ses gens en campaigne, et aposta les siens à ceste fin que l'advocat ne sceut rien de ce traficq. Vécy mon bon gentilhomme qui loge en son hostellerie ses siens amys, venus en la Court : et, pour soy, guarde une chambre scituée au-dessus de celles en lesquelles il comptoyt mettre sa belle maistresse, son advocat et la douegna, non sans faire praticquer une trappe au planchier. Puys son maistre queux ayant charge de iouer le roolle de l'hostellier ; ses paiges dressez en fasson de pastronnets ; ses meschines, en servantes d'hostellerie, il attendist que ses espies luy convoyassent les personnaiges de ceste farce à sçavoir : femme, mary, douegne et toust, lesquels ne faillirent poinct à venir. Vu la grant affluence de gros seigneurs, merchants, gens d'armes, gens de service et aultres amenez par le séiour du ieune Roy, des deux Roynes, des Guyses et de toute la Court, aucune asme n'eust licence de s'esbahir ni devizer de la chausse trappe à chiquanier,

et du remue mesnaige advenu au Soleil royal. Vécy doncques le sieur Avenelles, à son desbotter, rebutté luy, sa femme et la chamberière douegna, d'hostellerie en hostellerie, lequel se cuida trez heureulx d'estre receu à ce Soleil royal où se chauffioyt le guallant et cuisoyt l'amour. L'advocat logié, le gentilhomme se pourmena dans la cour, en guette et queste d'ung coup d'œil de sa dame et poinct trop n'attendit, vu que la demoiselle Avenelles resguarda bien tost en la cour, suyvant la coustume des dames, et y recogneut, non sans ung trémoussement de cueur, son guallant et bien aymé gentilhomme. En dà, fust-elle bien heureulse ! Et, si, par caz fortuict, tous deux eussent esté, seul à seul, pour une once de tems, poinct n'auroyt attendeu son heur le bon gentilhomme, tant elle estoyt embrazée des piedz en la teste.

— Ho ! faict-il chauld aux rais de ce seigneur, dict-elle, cuidant dire de ce soleil, vu que en reluysoit ung bon rayon.

Oyant cela, l'advocat de saulter à la croizée et de voir mon gentilhomme.

— Ha ! il vous fault des seigneurs, ma mie, fist l'advocat en la tirant par le bras et la gettant comme ung de ses sacqs sur le lict. Songiez bien que si i'ay ung guallimart aux coustez et non une espée ; si, ais-je ung ganivet en ce guallimart ; et ganivet ira bien à vostre cueur, à la moindre umbre de plumaige coniugal. Ie cuyde avoir veu ce gentilhomme quelque part.

L'advocat estoyt si aigrement meschant que la demoyselle se leva, puis lui dict : — Vére, tuez-moy ! I'ay honte de vous trupher. Iamays pluz ne me toucherez, vous, aprest m'avoir ainsy menassée. Et ne songe pluz, d'huy, qu'à couchier avecque ung amant pluz gentil que vous n'estes.

— Là, là, ma bischette, fist l'advocat surprins, i'ay esté trop loing. Bayse-moi, mignonne, et qu'il me soit pardoint.

— Ie ne vous bayse ni ne vous pardonne, fit-elle, vous estes ung maulvais.

Avenelles enraigé voulsit avoir par force ce que l'advocate luy denioit, et de ce s'ensuyvit ung combat d'où sortit le mary toust graphiné ; mais le pire estoyt que l'advocat paraphez d'esgratigneures, estant attendeu par les coniurez qui tenoyent conseil, fust contrainct de quitter sa bonne femme en la laissant à la guarde de la vieille.

Le chicquanier dehors, gentilhomme de pozer ung sien serviteur en guette, au coing de la rue, de monter à sa bienheureuse trappe, de la lever sans bruict aulcun et de huchier la dame par ung : *psit*, *psit*, à demi muet, lequel fust entendeu par le cueur qui, d'ordinaire, entend toust. La demoyselle de haulser la teste et de voir le gentil amant au-dessus d'elle à quatre saults de puce. Sur ung signe, elle prind deux lassets de grosse soye, auxquelles estoyent attachez des boucles par où elle passa les bras ; et, en ung clin d'œil, fust translatée, moyennant deux poulies, de son lict en la chambre supérieure par le ciel, qui s'estant cloz comme il avoyt esté ouuert, laissa seule la vieille meschine douesgnarde en grand meschief ; alors que, tournant la teste, ne vid pluz ni robbe ni femme, et comprint que la femme estoit robbée. Comment ? par qui ? par quoy ? où ?... Pille, Nade, locque, Fore ! Aultant en sçavoyent les alquemistes à leurs fourneaulx en lisant Her Trippa. Seulement la vieille cognoissoyt bien le creuzet et le grand œuvre : cettuy estoyt le cocuaige ; et, l'aultre, le gentil chose de l'advocate. Elle demoura quinaulde, attendant le sieur Avenelles, aultant dire la mort ; vu que, dans sa raige, il desconfiroyt toust ; et ne pouvoyt soy sauver, la paouvre douegna, car, par haulte prudence, le ialoux avoit emporté les clefs. En prime veue, trouva, la demoyselle Avenelles, ung gentil soupper, bon feu en la cheminée ; mais ung meilleur au cueur de son amant, lequel la print, la baysa, avecque larmes de ioye, sur les yeulx d'abord pour les mercier de leurs bonnes œillades pendant les dévocions de l'ecclize Sainct-Jehan en Gresve. Puys, poinct ne refusa son becq à l'amour, la bonne advocate embrazée, et se lairra bien adorer, presser, caresser ; heureuse d'estre bien adorée, bien pressée, bien caressée, à la mode des amans affamez. Puis, tous deux furent d'accord d'estre l'ung à l'aultre durant toute la nuict, non chalans de ce qui pourroyt en advindre : elle, comptant l'advenir comme festu en comparaizon des ioyes de ceste nuictée ; luy, se fiant sur son crédit et son espée, pour en avoir d'aultres. Brief, tous deux, peu soulcieulx de la vie, pourveu que, en ung coup, ils consumassent mille vies, prissent mille délices, en en rendant, ung chacun à l'aultre, le double ; cuidant elle et luy tumber en ung abyme et voulant y rouler bien accolez, en bouttant toust l'amour de leur asme avecque raige, en ung coup. En dà,

s'aymoient-ils bien ! Aussy, poinct ne cognoissent l'amour, les paouvres bourgoys qui couchent coitement avec leurs mesnaigières, vu que ils ne sçavent poinct ce qu'il y a d'aspres frestillemens de cueur, de chauldz jects de vie, de vigoureulses emprinses, alors que deux ieunes amans, blanchement uniz et reluysans de dézirs, se couplent en veue d'ung dangier de mort. Doncques la demoyselle et le gentilhomme touchièrent peu au soupper et se couchièrent tost. Besoing est de les laisser à leur besoigne, vu que nulz mots, fors ceulx du paradiz à nous incogneus, ne diroyent leurs delitieulses angoisses et leurs angoisseuses frestillades. Pendant ce, le sieur mari, si bien cocuusé que tout soubvenir de mariaige estoyt ballyé net par l'amour, le dict Avenelles se trouvoyt en grant empeschement. Au conciliabule des Hugonneaulx, vind le prince de Condé, accompaigné de tous les chiefs et haults bonnets ; et, là, feut rezolu d'enlever la royne-mère, les Guyses, le ieune Roy, la ieune Royne et changer l'Estat. Cecy devenu grave, l'advocat, voyant sa teste au ieu, ne sentist poinct le bois qui s'y plantoyt, et courut desbagouler la coniuration à monsieur le cardinal de Lorraine, lequel emmena mon dict chiquanous chez le duc son frère, où tous trois demourèrent à devizer, faisant belles promesses au sieur Avenelles, que ils laschèrent, à grand poine, vers les minuict, heure à laquelle il issit secrettement du chasteau. En cettuy moment, les paiges du gentilhomme, et tous ses gens faysoient une medianoche endyablée, en l'honneur des nopces fortuictes de leur maistre. Ores, advenant en plein regoubilloner, au milieu de l'yvresse et hocquets ioyeux, le dessus dict Avenelles feut perforaminé de railleries, brocards, rires, qui le firent blesmir, alors que il advint en sa chambre où ne vid que la douegna. Ceste paouvre meschine voulsit parler, mais l'advocat luy mit promptement le poing sur le gozier, et luy commanda silence par ung geste. Puys fouilla dedans sa malle et y print ung bon poignard. Alors que il le desguaisnoyt et mercioyt ung franc, naïf, ioyeulx, amoureulx, gentil, céleste esclat de rire suivy d'aulcunes parolles de facile compréhension coula par la trappe. Le ruzé d'advocat, esteignant sa chandelle, vid ez fentes du planchier, au défault de ceste huys extra-judiciaire, une lumière qui lui descouvrist vaguement le mystère, vu qu'il recogneut la voix de sa femme et celle du combattant. Le mari print la meschine par le bras

et vind par les desgrez, à pas de veloux, querant l'huis de la chambre où estoyent les amans et ne faillit poinct à le trouver. Entendez bien que d'une horrificque ruade d'advocat il getta bas la porte, et fust en ung sault dessus le lict où il surprint sa femme demi nue aux bras du gentilhomme. — Ah! fict-elle.

L'amant ayant esvité le coup, voulsit arracher le poignard aux mains du chicquanier, qui le tenoyt mie. Or, en ceste lucte de vie et de mort, le mary se sentant empesché par son lieutenant qui l'enserroyt grièvement de ses doigts de fer, et mordeu par sa femme qui le deschiroyt à belles dents, le rongeoit comme ung chien faict d'ung os, il songia vifvement à mieulx assouvir sa cholère. Doncques ce dyable nouvellement cornu commanda malicieulsement en son patois à la meschine de lier les amoureux avec les chordes de soye de la trappe, et gettant le poignard au loing, il aida la douegna à les empiéger. Puys, la chose ainsy faicte en ung tour de main, leur mit du linge en la bouche pour les empescher de crier et courust à son bon poignard, sans mot dire. En ce moment, entrèrent plusieurs officiers du duc de Guyse, que, pendant le combat, nul n'avoit entendeu mettre tout à sacq dedans l'hostellerie en y quérant le sieur Avenelles. Ces soudards advertis soudain par ung cri des paiges du seigneur enlassé, bailloné, quasi tué, se jettèrent entre l'homme au poignard et les amans, le dézarmèrent, puys accomplirent leur charge en l'arrestant et le menant en la prizon du chasteau luy, sa femme et la douegna. Sur ce, les gens de messieurs de Guyse recognoissant ung amy de leurs maistres, dont en ce moment la royne estoyt en poine pour deslibérer, et qu'il leur estoyt enioinct de mander au Conseil, le convièrent à venir avecque eulx. Lors, en soy vestant, le gentilhomme, tost deslié, dict à part au chef de l'escorte : Que sur sa teste, pour l'amour de luy, il eust soing de tennir le mary loin de la femme ; luy promettant sa faveur, bon advancement, et mesme force denniers, s'il avoyt cure de luy obéir en ce poinct. Puis, pour plus grant fiance, il luy descouvrist le pourquoy de ceste chose, adjouxtant que si le mary se trouvoyt à portée de ceste gentille femme, il lui bailleroyt, pour le seur, une ruade au ventre, dont elle ne reviendroyt iamais. En fin de tout, luy commanda de boutter dedans la geole du chasteau, la dame, en ung endroict playsant, au rez

des iardins ; et l'advocat, en ung bon cachot, non sans l'enchaisner bel et bien. Ce que promit le dict officier et fict les choses selon le vouloir du gentilhomme, qui tint compaignie à la dame iusques en la cour du chasteau, l'acertenant, que, de ce coup, elle seroyt veufve, et que luy, l'espouseroyt peut-estre en légitime mariaige. De faict, le sieur Avenelles fust getté en ung cul de fosse sans aër et sa gentille femme mize en ung petit bouge au-dessus de luy, à la considéracion de son amant, lequel estoyt le sieur Scipion Sardini, noble lucquois, trez riche, et comme ha esté dessus dict, ami de la royne Catherine de Médicis, laquelle menoyt alors toust de concert avecque les Guyses. Puys, monté vistement chez la royne, où se tenoyt lors ung grand conseil secret ; là, sceut l'Italien, ce dont il s'en alloyt, et le dangier de la Court. Monseigneur Sardini treuva les conseillers intimes bien empeschiez et surprins de ceste estrif ; mais il les accorda tous en leur disant d'en tirer à eulx tout le prouffict ; et, à son advis, fust deu le saige parti de logier le Roy au chasteau d'Amboyze, pour y prendre les héréticques comme renards en ung sacq, et les y occir tous. De faict, ung chascun sçait que la Royne mère et les Guyses se tinrent en dissimulacion et comment finit le Tumulte d'Amboyse. Cecy n'est nullement l'obiect des prezentes. Alors que au matin, ung chascun quitta la chambre de la Royne mère, où toust avoyt esté moyenné, monseigneur Sardini, ne mettant poinct l'amour de sa bourgoyse en oubly, quoi que, lors, il fust feru griévement de la belle Limeuil, fille appartenant à la Royne mère et sa parente, par la maison de La Tour de Turenne, demanda pourquoy le bon Iudas avoyt esté miz en caige. Lors le cardinal de Lorraine lui dict que son intencion n'estoyt nullement de faire mal à ce chicquanier, mais que, redoubtant son repentir, ou en pluz grant fiance de son silence iusques à la fin de l'affaire, il l'avoyt miz à l'umbre, et le libereroyt en tems et lieu.

— Le libérer ! fict le Lucquois. Nenny ; bouttez-le en ung sac et gettez-moy ceste robbe noire dedans la Loyre. D'abord je le cognois, il n'est poinct de cueur à vous pardonner sa geole, et rattournera au presche. Par ainsy, ce est œuvre plaisante à Dieu que de le deffaire d'ung héréticque. Puys, personne ne sçaura vos secrets et nul de ses adhérens ne s'advizera de vous demander ce qui sera de luy advenu, pour ce que ce est ung

traistre. Lairrez-moy faire saulver sa femme, et accommoder le reste, ie vous en délivrerai.

— Ha ! ha ! fict le cardinal, vous estes de bon conseil. Doncques, ie vais, par avant de distiller vostre advis, les faire tous deux pluz estroitement dettenir. Holà !

Vind ung iusticiard, auquel fust commandé de ne lairrer qui que ce feut communiquer avecque les deux prizonniers. Puys le cardinal pria Sardini de dire à son hostel que le dict advocat s'estoyt desparti de Blois, pour rattourner à ses proccez de Paris. Les gens enchargez d'arrester l'advocat avoient eu verballement ordre de le traiter en homme d'importance, aussy poinct ne le desnuèrent ni le despouillèrent. Doncques, le dict advocat conserva trente escuz d'or en sa bourse, et se rezolut à toust perdre pour assouvir sa vengeance, et prouver, par de bons argumens, aux geoliers qu'il debvoyt lui estre loysible de voir sa femme dont il raffoloyt et vouloyt la légittime accointance. Monseigneur Sardini, redoubtant pour sa maytresse le dangier du voisinage de ce chicquanier à cheveulx roux ; et, pour elle, ayant grant paour d'aulcunes maulvaisetiez, se deslibéra de l'enlever à la nuict et la mettre en ung lieu seur. Doncques il freta des batteliers, et aussi leur batteau, les embusqua près du pont, et commanda trois de ses pluz agiles serviteurs pour limer les barreaux du bouge, s'encharger de la dame et la conduire au mur des iardins où il l'attendroyt.

Ces préparatives estant faites, de bonnes limes acheptées, il obtint de parler de mattin à la Royne-mère dont les chambres estoyent scituées au-dessus des foussez où gizoient le dict advocat et sa femme, se fiant que la royne se presteroyt voulentiers à ceste fuyte. De faict, il feut receu par elle et la pria de ne poinct trouver maulvais, qu'à l'insceu du cardinal et de monsieur de Guyse, il deslivrast ceste dame. Puis, l'engagea derechef très-fort à dire à monsieur de Lorraine de getter l'homme à l'eaue. A quoi la Royne dict : *Amen.* Alors, l'amant envoya vistement à sa dame ung billet en ung plat de concombres, pour l'adviser de son prochain veufvaige et de l'heure de la fuyte, dont, du toust, elle fust bien contente, la bourgoyse. Doncques à la brune, les soudards de guette escartez par la royne, qui les envoïa voir ung rayon de lune dont elle avoyt paour, vécy mes serviteurs de lever la grille en haste, et de huchier la dame qui

vind sans faulte et fust amenée au mur à monseigneur Sardin..

Mais la poterne close et l'Italien dehors avecque la dame, vécy la dame de getter sa mante, vécy la dame de se changer en ung advocat, et vécy mon dict advocat d'estreindre au col son coquart et de l'estrangler en le traisnant vers l'eaue pour le boutter au funds de la Loire ; et Sardini de se défendre, crier, lucter, sans pouvoir se deffaire, maugré son stylet, de ce dyable en robe. Puys se tut en tumbant dedans ung bourbier, sous les piedz de l'advocat, auquel il vid, à travers les pattineries de ce combat diabolicque et à la lueur de la lune, le visaige mouscheté du sang de sa femme. L'advocat, enraigé, quitta l'Italien le cuydant mort, et aussy pour ce que accouroient des serviteurs armez de flambeaulx. Mais il eust le temps de saulter dedans la barque et s'esloigner en grant haste. De ce, la paouvre demoyselle Avenelles mourust seule, vu que monseigneur Sardini, mal estranglé, fust renconstré gisant, et revind de ce meurtre. Puys, pluz tard, comme chascun sçait, espouza la belle Limeuil, après que ceste iolye fille eust accouchié dedans le cabinet de la royne. Grant meschief que, par amitié voulust celer la royne-mère, et que, par grand amour, couvrit de mariaige Sardini, auquel Catherine bailla la belle terre de Chaumont-sur-Loire et aussy le chasteau. Mays il avoyt néammoins esté si raigeusement estrainct, maltraicté, piétiné, escharbotté par le mary que il ne fict poinct de vieulx os et feut veufve en son printems la belle Limeuil. Maulgré son ire, l'advocat ne fust poinct recherché. Bien au contraire, il eut l'engin de se faire comprendre au darrenier Édict de pacification, parmi ceulx qui ne debvoyent poinct estre inquiettez, estant rattourné aux Huguenotz pour lesquelz il s'employa en Allemaigne.

Paouvre dame Avenelles, priez pour son salust, pource que elle fust gettée on ne sçayt où, poinct n'eust de prières d'ecclize ni sépulture chrestienne. Las ! songiez à elle, dames dont les amours vont à bien.

LE PROSNE

DU IOYEULX CURÉ DE MEUDON[1].

Quand vind en darrenier lieu maystre Françoys Rabelays à la Court du roy Henry, secund du nom, ce fust en l'hyver où debvoyt il, par force de natture, quitter son pourpoinct de chair pour revivre esternellement en ses escripts resplendissants de ceste bonne filosophie à laquelle besoing sera de touiours revenir. Le bon homme avoyt lors, ou peu s'en fault, compté septante couvées d'hirundelles[2]. Son chief homérique estoyt bien desguarny de cheveulx ; mais avoyt encore sa barbe particularizée en toutte maiesté, et respiroyt touiours le printemps en son coi soubrire, comme vivoyt toute sapience en son ample front. Ce estoyt ung beau vieulx homme, au dire de ceulx qui ont eu l'heur de voir sa face où Socrate et Aristophanes, iadys ennemiz mais là devenuz amys, mesloyent leurs imaiges. Doncques, oyant son extresme heure tintinnuler en ses aureilles, se deslibéra d'aller saluer le Roy de France pour ce que ledict seigneur estant venu en son chasteau des Tournelles, le bonhomme avoyt la Court à ung gect de palet, vu que il demouroit en ung logiz siz ez iardins Sainct-Paul. Se trouvèrent lors en la chambre de la royne Catherine : madame Diane, que par haute politique elle recepvoit en sa compaignie ; le Roy ; puis monsieur le connestable, les cardinaulx de Lorraine et du Bellay, messieurs de Guyse, le sieur de Birague et aultres italians, qui jà se mettoyent bien avant en Court soubz le couvert de la royne ; l'admiral ; Montgommery, les gens de service en leurs charges, et aulcuns poètes

comme Melin de Sainct-Gelays, Philibert de l'Orme et le sieur Brantosme.

Apercevant le bonhomme, le Roy, qui l'estimoyt facétieulx, lui dict en soubriant, après aulcuns deviz : — Has tu iamays desgoizé aulcun prosne à tes paroissiens de Meudon ?

Maistre Rabelays cuida que le Roy vouloyt gausser, vu qu'il n'avoit iamays perceu de sa cure aultre soulcy que les revenus du bénefice, et doncques il respondict : — Sire, mes ouailles sont en tous lieux, et mes prosnes bien entendeus de la haulte chrestienté.

Puys gettant ung resguard à tous ces gens de Court ; lesquels, fors messieurs du Bellay et de Chastillon, souloient voir, en luy, ung sçavant Triboulet, alors que il estoyt le roy des esperitz et mieulx roy que n'estoyt celuy dont les courtisans vénéroyent la bienfaysante couronne seulement, il print au bonhomme, par avant de tirer ses chausses de ce munde, ung malicieulx dezir de les filosophiquement compisser tous en la teste, comme bon Gargantua se plut à estuver les Pariziens ez tours de Nostre-Dame. Lors il adjouta : — Si vous estes en vos bonnes, Sire, ie puys vous resgualler d'ung beau petit sermon de perpetuel usaige que i'ai guardé soubz le tympan de mon aureille senestre, à ceste fin de le dire en bon lieu, par mannière de parabolle aulicque.

— Mes sieurs, fit le Roy, la parole est à maistre François Rabelays, et il s'en va de nostre salut. Or, faictes silence, et prestez l'aureille, il est fécund en drosleries évangélicques.

— Sire, dict le bonhomme, ie commence :

Lors tous les courtizans se turent et se rengèrent en ung cercle, souples comme ozier devant le père de Pantagruel qui leur dégluba le conte suyvant en parolles dont rien ne sçauroyt œquiparer l'inclyte éloquence. Mais pour ce que cettuy conte ne ha esté que verbalement conserué iusque à nous, il sera pardoint à l'autheur de l'escripre à sa guyse.

En ses vieulx iours, Gargantua estoyt coustumier de bigearries, dont s'estomiroient moult les gens de sa mayson, mais luy estoyent bien pardonneez, vu que il avoyt d'eage sept cents et quatre ans, maulgré l'advis de sainct Clément d'Alexandrie en

ses Stromates, lequel veult que, en cettuy temps, il eust ung quart de iour de moins, dont peu nous chault. Doncques, ce maistre paterne voyant que tout alloyt à trac en son logiz et que ung chascun tiroyt à soy la laine, tumba en grant paour d'estre dénué en ses derreniers momens et se rezolust d'inventer une pluz parfaicte gubernacion de ses domaines. Et il fit bien. Doncques, en ung réduict du logiz gargantuesque enfouit ung beau tas de froment rouge, oultre vingt potz de moustarde, et plusieurs friands morceaulx, comme : pruneaux et halleberges de Tourayne, fouaces, rillons, rillettes, fourmaiges d'olivet, de chieure et aultres, bien cogneus entre Langeais et Loches, potz beurriers, pastez de lieure, canars à la dodine, piedz de porc au son, nauaulx et potées de pois pilez, iolyes petites boëtes de coingtinact d'Orléans, muyds de Lamproye, bussardz de saulce verte, gibbier de rivierre : comme francolys, tyransons, tadournes, pouacres, phénicoptères conseruez en sel marin, rayzins cuits, langues fumées en la mannière inventée par Happe-Mousche, son célèbre aïeul ; puys des sucreries pour Gargamelle aux bons iours, enfin mille aultres chouses dont le détail se lit au recueil des lois Ripuaires, et dedans aulcuns feuilletz saultez des Capitulaires, Pragmatiques, Établissemens royaulx, Ordonnances, et Institutions du temps. Brief, le bonhomme, mettant ses bezicles en son nez ou son nez en ses bezicles, se mit à quérir ung beau dragon vollant ou licorne auquel put estre commiz en guarde ce threzor prétieulx. Et en ce grave penser se pourmena dans ses iardins. Point ne voulut d'ung Cocquesigrue, pource que les Ægyptiens s'en estoyent mal trouvez, ainsi qu'il appert des Hieroglyphes. Il rebuffa les cohortes de Cauquemarres, vu que les empereurs s'en desgoustèrent, et aussy les Romains, au rapport de ce sournoys qui ha nom Tacite. Puys, regetta les Pichrocholiers uniz en senat ; les pellées de Mages, pannerées de Druides, la légion de Papimanie et les Massoretz, lesquels poulsoient comme chiendents et envahissoient tous les terrains, comme lui avoyt esté dict par son fils Pantagruel au rettourner de son voïaige. Ores, le bon homme, gaullant en Gauloys les anticques histoires, n'avoyt nulle fiance à aulcune race, et, s'il eust esté loysible, en auroyt impettré une quasi-neufve du créateur de toutes choses ; mais n'ozant le rebattre de ses mievreries, paouvre Gargantua, ne sçavoyt qui eslire, et se douloyt

d'estre empeschez de tant de biens, alors que renconstra en son chemin une petite gentille Muzaraigne de la noble race des muzaraignes, lesquelz portent en ung champ d'azur tout de gueules. Ventre Mahom ! comptez que ce estoyt ung beau masle, lequel avoit la pluz belle queue de sa famille, et se pavanoyt au soleil en brave muzaraigne de Dieu, fier d'estre en ce munde deppuys le renouveau du déluge, suyvant lettres patentes d'inconstestable noblesse registreez au parlement universel, vu qu'il conste, au verbal œcumenique, une muzaraigne estre en l'arche de Noë...

Là, maistre Alcofribas soubzleva ung petit son bonnet, et dict religieusement : Noë, mes seigneurs, lequel plantta les vignes, et premier eut l'heur de se saouler de vin.

— Car, pour seur, une muzaraigne estoyt en la nauf, reprint-il, d'où nous sommes tous issuz ; mais les hommes se sont mésalliez, et poinct les muzaraignes, pource que les muzaraignes sont ialoux de leur blazon pluz que tous aultres animaux, et ne recevroyent poinct ung mulot des champs parmi eulx, encores que cettuy mulot auroyt l'espécial don de transmuter les grains de sables en iolyes noisettes fresches. Ceste belle vertu de gentilhomme ayant pleu au bon Gargantua, il eust l'ymaginacion de bailler à ce Muzaraigne la lieutenance de ses grayniers, avecque les plus amples pouvoirs : la Iustice, les *Committimus*, *Missi dominici*, Clergié, Gens d'armes, et toust. Le Muzaraigne promit de bien accomplir sa charge et faire son debvoir en féal muzaraigne, à la condicion de vivre au tas de bled, ce que bon Gargantua trouva légitime. Vécy mon Muzaraigne de caprioler en son beau pourpriz, heureulx comme ung prince qui est heureulx, allant recongnoistre ses immenses païs de moustarde, contrées de sucreries, prouinces de iambons, duchiés de raysins, comtez d'andouilles, baronnies de toutes sortes, grimpant ez tas de bled, et ballyant toust de sa queue. Brief, partoust avecque honneur feut reçeu le Muzaraigne par les potz qui se tinrent en ung respectueulx silence, sauf ung ou deux hanaps d'or qui s'entrechoquèrent comme cloches d'ecclize, en manière de toc sainct, ce dont il se montra trez content, et les mercia, de dextre à senestre, par ung hoschement de teste, en se pourmenant dedans ung rais de lumière qui soleilloyt en son pourpris. Là resplendit si bien la couleur tannée de son pélage, que vous eussiez cuidé ung roy du Nord en sa fourreure de martre zibeline. Puys, après ses

tours, retours, saults et caprioles, crocqua deux grains de bled assiz sur le tas, comme ung roy en cour plenière, et se creut le plus brave des muzaraignes. En cettuy moment vindrent, en leurs trous accoutumez, messieurs de la court noctambule, vu que ils courent à petits piedz ez planchiers, lesquels sont les ratz, souris, et ung chascun des bestes rongeuzes, pillardes, fainéantes dont se plaignent les bourgoys et mesnagières. Ores, touttes, voyant ce Muzaraigne eurent paour et se tindrent cois au seuil de leurs taudiz. Parmy toutes ces testes menues, maulgré le dangier s'advanca moult ung vieulx mescreant de la race trotteuse et grignotteuze des souriz, lequel, mettant son muzeau à la croizée, eust le couraige d'envisaiger ce sieur Muzaraigne, fièrement campé sur son cul, la queue en l'aer, et recogneut finablement que ce estoyt ung dyable avecque lequel il n'y avoyt que coups de griffes à gaigner. Vécy comme. Bon Gargantua, pour que la haulte aucthoritez de son lieutenant fust universellement cogneue de tous muzaraignes, chatz, belettes, fouynes, mulotz, souris, ratz, et autres maulvais garsons de mesme farine, luy avozt trempé légièrement son muzeau, pointu comme lardoyre, dedans une huyle de muscq, dont deppuys ont heritté les muzaraignes, pour ce que cettuy se frotta, maulgré les saiges advis de Gargantua aux autres gens fouinesques. De ce, vindrent les troubles en Muzaraignoys, dont vous rendrois bon compte en ung livre d'histoire, si le temps ne me défailloyt. Lors ce vieulx souris ou ung rat, les rabbins du Talmud ne sont poinct encore d'ung mesme adviz sur l'espèce, recognoissant à ce susdict parfum que ce Muzaraigne avoyt mission de veiller au grain des Gargantua, et avoyt esté saulpoudré de vertuz, investi de pouvoir suffisant, armez de tout poinct, eust paour de ne plus vivre, selon les coutumes souriquoises, de miettes, grignotteries, croustons, frusteaux, reliefs, boussins, morceaulx, fragmens, et des mille aultres choses de cette terre promise des rats. Ores, en ceste estrif, la bonne souris, ruzée comme ung vieulx courtizan qui ha veu deux régences et troys roys, se rezolust de taster l'esperit du Muzaraigne, et se dévoua pour le salut de toutes les maschoires ratamorphes. Cecy eust esté beau pour ung homme, mais ce estoyt bien pluz, eu esguard à l'égoïsme des souriz, lesquelles vivent pour elles seules, sans pudeur ne honte ; et, à ceste fin de passer plus viste, conchieroient une hostie, rongeroient une estole de

prebstre, sans vergogne, et boyroient en ung calice, peu soulcieuses de Dieu. La souris s'advança faysant de iolyes courbettes, et le Muzaraigne la laissa venir ung peu prest, pour ce que besoing est de vous dire que, de leur natture, les muzaraignes y voient peu. Lors le Curtius des grignotteurs dict ces paroles, non en patoys de souris, ains en bon toscan de Muzaraignoys : — Seigneur, j'ai entendeu moult parler de vostre glorieulse famille, dont suys ung des serviteurs les pluz devouez, et sçays toute la légende de vos ancestres, qui iadys ont esté reverez des anciens Ægyptiacques, lesquels les avoyent en grant veneration et les adoroient comme aultres oyseaux sacrez. Néammoins vostre robbe fourrée est si royallement perfumée, et la couleur en est si superlificoquencieulsement tannée, que ie doubte à vous recognoistre comme estant de ceste race, vu que ie n'en ai iamays veu de si bravement vestu. Cependant vous avez esgoussé le grain à la mode anticque ; vostre trompe est la trompe de sapience ; vous avez rué comme ung savant muzaraigne, mais, si vray muzaraigne vous estes, bien debvez-vous avoir, ie ne sçays en quel endroict de vostre aureille, ie ne sçays quel conduict superauditif, que ie ne sçays quel huys mirificque, ferme ie ne sçays comment, en ie ne sçays quels momens, à vos commandemens secrets, pour vous donner, je ne sçays pourquoy, licence de ne poinct escouter je ne sçays quelles choses qui vous sont desplaisantes, vu la perfection de votre ouïe sacro-saincte et idoine à toust appréhender, laquelle soubvent vous blèce. — Vère, fit le Muzaraigne. Vécy l'huis tumbé, ie n'entendrai rien ! — Voyons, respondit le vieulx drosle. Et il alla en plein tas de bled, dont il se mit à convoyer la valiscence de sa cuyte pour l'hyver. — Entendez-vous ? fit-il. — I'entends le va et vient de mon cueur. — Kouik !... firent toutes les souris, nous le trupherons bien ! Le Muzaraigne, cuidant avoir renconstré ung bon serviteur, ouvrit la trappe de l'orifice musicqual, et entendit le trictrac du grain coulant au trou. Lors, sans avoir recours à la bonne iustice des commissaires, il saulta sur le vieulx souris et l'estrangla net. Mort glorieuse ! vu que ce héros mourust en plain grain, et feut canonizé comme martyre. Le Muzaraigne le print par les aureilles, et le boutta sus l'huys des grayniers, à la methode de la Porte-Ottomane, où faillit mon bon Panurge estre embroshé. Au cri du mourant, toutes les souris, les rats, et la gent desguerpit de ses

trous en grant paour. Puys, la nuict venue, vindrent tous en la cave, convoquez pour tenir ung conseil à grabeler les affaires publiques, auquel deviz, en vertu de la loi *Papiria* et aultres, furent admises les espouzes legittimes. Les rats voulsirent passer devant les souris, et la grosse querelle des préseances faillit à guaster toust ; mais ung gros rat prind sous son bras une souris ; et compères rats, commères souris s'estant couplez de la sorte, tous furent assiz sur leur cul, la queue en l'aër, le muzeau tendu, les barbes frestillantes, et les yeulx brillans comme ceulx des esmerillons. Lors commencèrent une déliberacion qui fina par des iniures et ung brouillamini digne d'ung beau concile de pères œcumeniques. Les uns disoyent ouy, d'autres non, et ung chat passant eust paour et s'enfouit, en ouïssant ces bruicts estranges : Bou, bou, frou, ou, ou, houic, houic, briff, briff, nac, nac, nac, fouix, fouix, trr, trr, trr, trr, razza, za, za, zaaa, brr, brrrr, raaa, ra, ra, ra, ra, fouix ! si bien fondues ensemble en tapaige vocal, que des conseillers n'eussent pas faict mieulx en ung Hostel-de-Ville. En ceste tempeste, une petite souris, qui ne avoyt poinct l'eage d'entrer au Parlement, vind à boutter par une fente son curieulx muzeau dont le poil estoyt fin comme est celuy des souris qui n'ont poinct esté prinses. Or, à mesure que croissoyt le tumulte, le corps suyvoyt le muzeau ; puys la garse tumba bientost sur ung cercle de futaille et s'y accrocha si dextrement que vous eussiez cuydé ung gentil chief-d'œuvre engravé ez bas-reliefs anticques. En levant les yeulx au ciel pour en perpetrer ung saige remède aux maulx de l'Estat, ung vieulx rat, advisant ceste gente souris, si doulce de forme, proclama l'Estat debvoir estre saulvé par elle. Tous les muzeaux tournez devers ceste dame de Bon Secours devinrent muetz, s'accordèrent à la lascher au Muzaraigne ; et maulgré le despit d'auculnes souris envieulses, elle fust triumphalement pourmenée en la cave, où la voyant trotter menu, mouvoir méchaniquement les ressorts de son train de derrière, dodeliner sa petiste teste fustée, brandiller ses aureilles diaphanes, se pourlescher de sa petite langue rose les babouines et la barbe naissante de son bagonisier, les vieulx ratz s'enamouroyent d'elle et barytonoient, monochordisoyent de leurs badigoinces ridées et à poils blancs, comme iadys firent les vieulx Troyards en admirant la belle Hélène à son rettourner du bain. Doncques, la pucelle fust laschée ez

grayniers avecque mission d'emputtanner le cueur du Muzaraigne et saulver la gent ronge-grayne comme la belle Hébraïcque Esther fit iadys pour le peuple de Dieu prest le Soudan Assuerus, ainsi qu'il est escript au maistre livre, vu que Bible est issu du griec *Biblos*, comme si disiez le seul livre. La souris promist de deslivrer les grayniers ; car, par caz fortuict, ce estoyt la royne des souris, souris douillette, blondelette, grassouillette, la plus mignonne dame qui oncques eust trottiné ioyeulsement ez solives, allaigrement couru ez frizes, et getté les pluz gentilz cris en trouvant noix, miettes et chaplys de pain en ses pourmenades ; vraye fée, jolye, follette, à resguard clair comme dyamant blanc, teste menue, poil lisse, corps lascif, pattes roses, queue de velours, une souris bien née, de beau languaige, aymant par natture à vivre couchiée, à ne rien fayre, une souris ioueuze, pluz ruzée que n'est ung vieulx docteur de Sorbonne cognoissant à fund les decretalles, vifve, blanche de ventre, rayée au dos, petits tettins poinctans comme ung soupçon, dents de perle, natture fresche, morceau de roy...

Ceste paincture estoyt si hardie pour ce que la souris sembloyt à tous estre le vray pourtraict de madame Diane, lors prezente, que les courtizans demourèrent pantois. La royne Catherine soubrioyt, mais le Roy n'avoyt nulle envie de rire. Et bon Rabelays de continuer sans vouloir entendre aux œillades des cardinaulx du Bellay et de Chastillon, en grant paour du bonhomme.

— La iolye souris, dit-il en allant son train, ne fit pas longues circumbilivaginations, et dès la prime vesprée où la courattière trotta devant le Muzaraigne elle l'engipponna pour touiours par ses coquetteries, minauderies, chatonneries, lesbineries, petits refus alleschans, resguards coulans, chiabrenas de puccelle qui veult et n'oze, aiguillons d'amourettes, moitiez de caresses, jongleries préparatoires, fiertez de souris qui sçayt son prix, noizes pour rires, rire pour noizer, vestilleries, et autres gentillesses, traitrizes féminines, gentils deviz engluans, tous piéges dont usent d'abundant les femelles de chaque pays. Alors que après bien des courbettes, coups de pattes, frosteries de muzeau, galantizes de muzaraigne amoureulx, froncement de sourcilz, soupirs, serénades, gousteries, souppers, disners au tas de bled et autres badinneries, le superintendant des grayniers triumpha des scrupules de sa belle maystresse, ils prinrent goust à ceste

incestueulse et illicite amour, et la souris devint, vu qu'elle tenoyt le Muzaraigne par sa braguette, la royne de toust, voulust emmoustarder son froment, mangier les sucreries, et toust fourraiger. Ce que permit le Muzaraigne à l'empérière de son cueur, en cores que il refroignast à ceste trahizon envers ses debvoirs de Muzaraigne et sermens faicts à Gargantua. Bref, poursuyvant son évangelicque emprinse, avecque une pertinacité de femme, par une nuictée où ils se gaudissoyent, la souris eust en remembrance son vieulx bonhomme de père et voulsit que il mangiast à ses heures au grain, et menassa le Muzaraigne de le laisser seul à se morfundre en son pourpris, s'il ne donnoyt toutte licence à la piété filiale de s'espanchier. Doncques, en ung tour de patte, octroya le dict Muzaraigne des lettres-patentes, revestues du grand scel de cire verde, avecque les lassets de soye cramoizie, au père de sa gouge, à ceste fin que le palais gargantuesque luy fust ouvert à toute heure, et peut voir sa bonne vertueulse de fille, la bayser au front, et mangier à son appétist, mais dans ung coing. Lors vind ung vieillard à queue blanche, rat vénérable, poisant vint-cinq onces, allant comme ung prezident à mortier, branlant le chief et suivi de quinze ou vint neveulx, tous endentez comme des scies, lesquels desmontrèrent au Muzaraigne, par de bons dires et interlocutoires de toute sorte, que eulx, ses parens, luy seroyent féablement attachez et s'eschineroyent à luy compter les choses dont il avoyt la charge, les nottablement ranger, bel et bien estiquetter à ceste fin que alors que Gargantua viendroyt toust visiter, il trouvast les finances et l'espargne des victuailles ordonnancées au mieulx. Cecy avoyt une apparence de véritté. Ceppendant le paouvre Muzaraigne estoyt, maulgré ceste morale, gehenné par aulcuns advis d'en hault et griefs tracas de conscience muzaraignifolle. Voyant que il resnagloyt à toust et n'alloyt que d'une patte, soulcieuse du soulcy de son maistre devenu son mainmortable, ung mattin en iocquetant, la souris, qui estoyt jà grosse de ses œuvres, eut l'imaginacion de luy calmer ses doubtes et appaiser l'esperit par une consultation sorboniquement faicte et manda les docteurs de la gent. Alors, dans la iournée, elle luy menna ung sieur Evegault, sorti d'ung fourmaige, où il vivoyt en abstinence, vieulx confesseur rataconné de haulte graisse, ung draule de bonne mine, belle robbe noire, quarré comme une tour, légiè-

rement tonsuré en la teste par ung coup de griffe de chat. Ce estoyt ung rat grave, à bedaine monastique, ayant estudié les authoritez et sciences en mangiant les parchemins Décrétaliformes et paperasses Clémentines, livres de toute sorte, dont aulcuns fragmens avoient destainct sur sa barbe grize. Aussy, par grant honneur et révérence de sa haulte vertu, sapience et modeste vie fourmaigère, estoyt-il accompaigné par ung troupeau noir de ratz noirs couplez avecque de iolyes mignonnes souris privées, vu que les canons du concile de Chezil n'avoient poinct encore esté adoptez, et qu'il estoyt licite à eulx d'avoir des femmes de bien pour concubines. Lesquels ratz et souris à prébendes et bénéfices estoyent à la rengette sur deux files, que vous eussiez creu voir une procession de l'Universitez allant au l'endict. Et tous de flairer les victuailles.

Alors que ung chascun fust plassé pour la cérémonie, le vieulx cardinal des rats print la parolle et fist une concion en lattin de souris pour desmontrer au Muzaraigne que nul, fors Dieu, n'estoyt au-dessus de luy ; et que à Dieu seul il debvoyt obéissance ; puys, force belles périphrazes franfreluchées de citations évangeliques pour destourner les principes et emberlucoquer les assistans ; enfin beaulx arraizonnemens picquez de rouelles de bon sens. Laquelle concion fina par une péroraizon amplement taborinée de mots ronflans en l'honneur des muzaraignes, parmi lesquelz cettuy estoyt le plus inclyte et le meilleur qui iamais eust esté soubz le soleil ; dont du tout, fust esblouy le guardien des grayniers.

Ce bon gentilhomme eust de toust poinct la tourne testée ou la teste tournée et installa ces rats si beaux diseurs en son pourpriz, où se conclama nuict et iour des louanges dorees, et aulcuns gentilz canticques en son honneur, non sans celebbrer sa dame, dont ung chascun baysoyt la patte et flairoyt la ioyeulze croupe. En fin de toust, la maytresse, saichant que de jeunes rats ieusnoyent encore, voulsit paracheuer son œuure. Doncques elle ioua trez bien du becq en se plaignant avecque amour et faysant mille de ces minauderies dont une seule suffict à perdre l'asme des bestes, et dict au Muzaraigne : que il perdoit le temps prétieulx à leur amour pour aller battre l'estrade et veiller à sa charge ; que touiours il estoyt par voyes et par chemins, et que elle n'en iouissoyt iamays son quotient ; que alors que elle avoyt envie

de luy, il estoyt à cheual sur les gouttières chassant les chatz ; et que elle le vouloyt touiours prest comme une lance et gentil comme ung oiseau. Puys, elle s'arracha de douleur, ung poil gris se cuidant la pluz malheureuze souriz qui fust au munde, et ploura. Là dessus, le Muzaraigne luy remonstra que elle estoyt maytresse de tout, et voulsit regimber ; mais, aprest une averse de pleurs que lascha la dame, il implora une treve et s'enquit de ses dezirs. Lors se sechèrent tost les larmes ; et, en luy donnant sa patte à bayser, la souris luy conseilla d'armer des soudards, de bons ratz esprouvez, anciens condottieri, gens seurs, qui fairoyent les rondes et les guettes. Toust fust lors saigement ordonné. Le muzaraigne eust le reste du iour à baller, dancer, baudouiner, entendre les rondeaulx et ballades que luy compozèrent les poètes, iouer du luth, de la mandore, faire des accrostiches, fester le piot et mangier. Ung iour, sa maytresse, reslevant de ses couches, après avoir pondeu le plus ioly muzaraigne souriquoizé, ou la plus iolye souris muzaraignée, ie ne sçais de quel nom fust appelé ce produit d'alquémie amoureuze, que bien vous pensez les chatz fourrez légitimèrent — le connestable de Montmorency, lequel avoyt marié son filz avecque une bastarde légiltimée du dict seigneur Roy, mist la main sur son espée, et en serroyt la coquille à fayre paour —[1] il se fist une feste ez grayniers à laquelle ne sçauroyent se comparer aulcuns festoiemens et gala de Court que vous cognoissiez, voire mesme celuy du Drap d'or. En tous les coins se rigolloyent les souris. Partoust ce estoyent des dances de toutes sortes, concerts, beuvettes, apprests, sarabandes, musicques, chants ioyeulx, épithalames. Les ratz avoyent desfoncé les piots, descouvert les jarres, abattu les dames-jeannes, défagotté les reserves. Et, s'y voyoit on des fleuves de moustarde, des jambons deschiquetez, des taz esparpillez. Tout couloyt, fluoyt, pissoyt, rouloyt et les petits ratz barbottoyent dedans les ruisseaulx de saulce verde. Les souris naviguoyent sur des sucreries, les vieulx convoyoient les pastez. Il y avoit des fouynes à cheval ez langues de bœuf sallées. Aulcuns mulots nageoient dedans les piots, et les plus rusez voituroyent le bled en leurs trous espéciaulx, prouffictant du tracas de la feste pour se fournir amplement. Personne ne passoyt deuant le cotinact d'Orléans sans le saluer d'un coup de dent, et soubvent de deux. Enfin ce estoyt ung train de carnaval romain. Brief,

qui eust eu l'aureille fine eust entendeu le frifri des leschefrites, les cris et clameurs des cuisines, pestillemens des fourneaulx, le panpan des mortiers, le glouglou des marmites, le hinhin des tourne-broches, le hanequinaige des panniers et corbeilles, le froufrou des pastisseries, le cliquetis des brosches et les petits pieds trottant dru comme gresle sur les planchiers. Ce estoyent des nopces affairées, des allées et venues de tous les gens ayant charge en la maison, gens de bouche, gens de pied, gens d'escuyrie, sans nombrer la musique, les tourdions des baladins, complimens de ung chascun, tabourins des milices, et tintamarre des trois Ordres. Brief, si grande fust la ioye que tous se prinrent et menèrent ung bransle général pour célebbrer cette belle nuictée. Mais si entendoit on le pas horrificque de Gargantua, lequel montoyt les degrez de son logiz pour venir en ses grayniers et faysoit trembler les soliues, planchiers et toust. Aulcuns vieulx ratz s'enqueroyent de ce bruit, et vu que nul ne sçavoyt ce que estoyt de ce pas seigneurial, en grant paour, aulcuns descampèrent, et firent bien, vu que le seigneur entra soudain. Or, advisant le remue-mesnaige de ces messieurs ratz, voyant ses conserves, ses piotz avallez, ses moustardes deslayées, tout conchié, gallefretté, mist le pied sur ceste vermine rigolleuze pour l'escharbotter, sans seulement luy laisser le loizir de crier ; et par ainsi guasta leurs biaulx habits, sattins, perles, veloux, guenilles, et desconfit la feste.

— Et que advint-il du Muzaraigne ? dict le Roy quittant sa mine songeuse.

— Ha ! sire, respondit Rabelays, vécy en quoy fust iniuste la gent gargantuesque. Il feut miz à mort, mais en sa qualitez de gentilhomme il eust la teste trenchée. Ce estoyt mal, vu que il avoyt esté truphé.

— Tu vas bien loing, bonhomme, fit le Roy.

— Non, sire, respartit Rabelays, mais bien hault. N'avez vous pas boutté la chaire au-dessus de la couronne ? Vous m'avez requis de faire ung prosne. Si l'ai-je faict évangélicquement.

— Beau curé de Court, lui dict ma dame Diane en l'aureille, hein si i'estoys meschante ?

— Ma dame, fit Rabelays, n'est-il doncques pas besoing de prémunir le Roy, vostre maistre, contre les Italians de la royne, qui abundent ici comme hannetons ?

— Paouvre prescheur, lui dict le cardinal Odet en l'aureille, gaignez le païs estrangier...

— Ha, monseigneur, respondit le bonhomme, devant peu, ie seray en ung bien estrange païs.

— Vertu-Dieu, monsieur l'escripturier, dict le Connestable, duquel, le filz comme ung chascun sçayt avoyt traitreusement lairré ma demoyselle de Piennes à laquelle il estoyt fiancé, pour espouser Diane de France, fille d'une dame d'en deça les monts et du Roy, qui te ha faict si hardy de te prendre à si haultes personnes ?... Ha ! maulvais poete, tu aymes à t'eslever ! Ores bien, ie te baille ma parole de te boutter en hault lieu.

— Nous y viendrons tous, monsieur le Connestable, respondit le bonhomme. Mais si vous estes amy de l'Estat et du Roy, vous me mercierez de l'avoir adverty des mennées des Lorrains, lesquels sont ratz à toust ruyner.

— Mon bon homme, lui dict en l'aureille le cardinal Charles de Lorraine, si besoing est de quelques escuz d'or pour mettre en lumière ton quint liure de Pantagruel, ils te seront comptez à mon espargne, vu que tu has bien dict le faict à ceste vieille lice qui ha envousté le Roy et aussy à sa meute.

— Hé bien, messieurs, fict le Roy, quel est votre advis de ce prosne ?

— Sire, dit Meslin de Sainct-Gelays, voyant que tous estoyent contens, oncques ie n'entendis meilleure pronostiquation pantagrueline. Bien nous la debvoyt celuy qui ha faict ces carmes léonins en l'abbaïe de Thelesme :

Cy vous *entrez*, qui, le sainct Euangile,
En sens *agile*, annoncez, quoy qu'on gronde.
Céans, *aurez* ung refuge, et Bastille
Contre l'*hostile* erreur qui tant postille,
Par son faulx *style* empoisonner le munde.

Tous les courtizans estant accordez à plauder le voisin, ung chascun celebbra Rabelays, qui tira ses gregues accompaigné en grant honneur, par les paiges du Roy lesquels, par ordre exprest, lui tinrent les flambeaulx.

Aulcuns ont enchargé Françoys Rabelays, impérial honneur de nostre païs, de meschanceteries et babouineries cingesques indignes de ce Homérus filosophicque, de ce prince de Sapience, de ce centre paterne d'où sont issuz, deppuys le lever de sa lumière subte-

rannée, bon numbre d'œuvres mirifiques. Foing de ceulx qui ont conchié sa teste divine! Treuvent en toute leur vie du grauier soubz leur dent, ceulx qui ont déconnu sa saige et modicque nourriture ! Chier beuveur d'eaue claire, fidelle servateur des abstinences monachales, sçavant à vint cinq caratz, dequel esternuement et rire sempiternel seroy tu prins, si, reverdissant ung boussin de tems en Chinonnoys, licence fust à toy baillée de lire les incongreus bobelinages, rataconnages et savatteries des sots en bémol et bécarre, qui ont interpresté, commenté, deschiré, honni, mesentendeu, trahi, caïné, frélatté, broddé ton ouvraige sans pareil. Aultant Panurge treuva de chiens occupez à la robbe de sa dame en l'ecclize, aultant se sont renconstrez de chappons academicques à deux pattes, sans meninges en teste, sans sursault au diaphragme, pour embrenner ta haulte pyramide marmorine en laquelle est à iamais cimentée toute grayne de fantasticques et comicques inventtions, oultre les magnificques enseignemens en toutte chose. Encore que bien rares soient les pelerins d'haleine à suyvre ta nauf en sa péregrination sublime en l'océan des idées, methodes, fumées, relligions, sapiences et trupheries humaines ; pour le moins, leur encens est il de bon aloy, pur et sans meslange. Et ton omnipotence, omniscience, omnilanguaige, sont ils par eulx brauement recogneus. Doncques ha eu cure, ung paouvre filz de la gaye Tourayne de te faire iustice, quoique petitement, en magnifiant ton imaige et glorifiant tes ouvraiges d'esterne mémoire, tant cheriz de ceulx qui ayment les œuvres concentriques où l'univers moral est clouz et où se renconstrent pressées comme sardines fresches en leurs buyssars, toutes les idées philosophicques quelconques, les sciences, artz, esloquences, oultre les momeries theatrales.

LE SUCCUBE[1].

PROLOGUE.

Aulcuns du noble païs de Tourraine, féablement esdifiez de la chaloureuse poursuyte que faict l'autheur des antiquitez, adventures, bons coups et gentillesses de ceste benoiste contrée, cuidant que, pour le seur, il debvoyt tout sçavoir, s'enquérirent de luy, ains aprez boire s'entend, s'il avoit descouvert la raison ettymologique dont touttes les dames de la ville estoyent bien curieulzes, et par laquelle une rue de Tours se nommoyt la rue Chaulde. Par luy, fust respondeu que il s'estomiroyt fort de voir les anciens habitans avoir miz en oubly le grant numbre de couvens siz en ceste rue, où l'aspre continence des moines et des nonnains avoyt deu fayre tant arser les murailles, que aulcunes femmes de bien s'estoyent vues engrossées pour s'y estre pourmenées ung peu trop lentement à la vesprée. Ung hobereau, voulant trencher du sçavant, dict que iadys tous les clapiers de la ville estoyent acculez en ce lieu. Ung aultre se entortilla dedans les menuz suffraiges de la science et parla d'or sans estre comprins, qualifiant les mots, accordant les mélodies de l'anticquaille et nouveautez, congreageant les usaiges, distillant les verbes, alquémizant les languaiges du deppuis le déluge, les Hebrieux, Chaldéans, Ægyptiacques, Griecs, Lattins, puys Turnus qui funda Tours ; puys fina le bonhomme par dire que Chauld, moins le H et le L, venoyt de *Cauda*, et que il y avoyt de la queue en ceste affaire ; mais les dames n'y entendirent rien aultre chose que la fin. Ung vieil dict que dedans cestuy

endroict estoyt iadis une source d'eaue thermale de laquelle avoyt beu son trisayeul. Brief, en moins de tems que une mousche ne auroyt miz à colleter sa voisine, il y eust une pochée d'estimologies ou le vray de la chose eust esté moins tost treuvé que ung pouil en la sorde barbe d'ung capucin. Mais ung homme docte et cogneu pour avoir miz ses bottes en divers monastères, bien despendeu de l'huyle en ses nuicts, desfoncez pluz d'ung volume, et pluz entassé de pièces, morceaulx, dyptiques, layettes, chartriers ou registres sur l'histoire de Touraine qu'ung mestivier n'engrange de brins de feurre au mois d'aoust, lequel, vieulx, cassé, podagre, beuvoyt en son coin, sans mot dire, fit ung soubrire de scavant en fronssant ses badigoinces, lequel soubrire se résolust en ung : — Foing !... bien articulé, que l'autheur entendist et comprint debvoir estre gros d'une adventure historialement bonne, dont il pourroyt œuvrer les délices en ce gentil recueil.

Brief, l'endemain, cettuy podagre luy dict : — Par vostre poesme, qui a pour titre *le Pesché vesniel*, vous avez à iamays conquesté mon estime, pource que toust y est vray de la teste aux pieds, ce que ie cuide estre une superabundance pretieulse en pareilles matières. Mays, vous ne scavez sans doubte ce qui est advenu de la moricaulde, mize en relligion par le dict sieur Bruyn de la Rochecorbon ? Moy, bien scays-ie. Doncques si ceste estymologie de rue vous poind, et aussy vostre nonne œgyptiacque, ie vous presterai ung curieulx et anticque pourchas, par moy renconstrez dedans les *Olim* de l'Archeveschez, dont les bibliothecques furent ung peu secouées en ung moment où ung chascun de nous ne scavoyt le soir si sa teste luy demoureroyt l'endemain. Ores, par ainsy, ne serez-vous poinct en parfaict contentement.

— Bien ! fit l'autheur.

Or ce digne collecteur de véritez bailla aulcuns iolys, pouldreux parchemins à l'autheur que il ha, non sans grand poine, translatez en françoys, et qui estoyent pièces de procédure ecclesiasticque, bien vieilles. Il ha creu que rien ne seroyt plus droslaticque que la réalle rezurrection de ceste anticque affaire où esclatte l'ignarde naifveté du bon vieulx temps. Adoncques, oyez. Vécy en quel ordre estoyent ces escripteures dont l'autheur ha faict usaige à sa guyse, pour ce que le languaige en estoyt diabolificquement ardeu.

CHAPITRE PREMIER.

CE QUE ESTOYT D'UNG SUCCUBE.

I.

✠

In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti, amen.

L'an de Nostre Seigneur mil deux cent septante et un, pardevant moy, Hierosme Cornille, grant pénitencier, iuge ecclesiasticque, à ce commiz par messieurs du Chapitre de Sainct-Maurice, cathédrale de Tours, ayant de ce desliberez en prezence de nostre seigneur Iehan de Monsoreau, archeuesque, sur les douloirs et quérimonies des habitans de la ville dont la requeste sera cy-dessoubz ioincte ; sont comparuz aulcuns hommes nobles, bourgoys, villains du dioceze, lesquels ont dict les gestes ensuyvans sur les desportemens d'ung demon soubpssonnez d'avoir prins visaige de femme, lequel afflige moult les asmes du dioceze, de prezent clous en la geole du chapitre ; et, pour arriver à la véritté desdicts griefs, avons ouuert le prezent verbal, ce lundi unze décembre, aprest la messe, à ceste fin de communiquer les dires de ung chascun au dict demon, en l'interroguant sur les dicts faits à lui imputez et le iuger suyvant les lois portées *contrà dæmonios.*

En ceste enqueste, me ha, pour escripre le tout, assisté Guillaume Tournebousche, rubriquateur du Chapitre, homme docte.

Premier, est venu devers nous Iehan, ayant nom Tortebras, bourgoys de Tours, tenant, avecque licence, l'hostellerie de la Sigoigne en la plasse du Pont, lequel a iuré sur le salut de son asme, la main en les saincts Éuangiles, ne proférer aultre chose que ce que, par luy-mesme, ha este veu et ouy. Puys, ha dict ce qui suyt.

Ie desclaire que, environ deux ans avant la Sainct-Jehan où se font les feux de ioye, ung gentilhomme, en prime abord à moi incogneu, mais appartenant, pour le seur, à nostre seigneur le Roy, et lors en nostre pays rattourné de la Terre Saincte, est venu chez moy me propouser de luy bailler à loyer une mayson

des champs par moy bastie en la censive du Chapitre, proche le lieu dict de Sainct-Estienne, et que ie la luy ai lairrée pour neuf ans moyennant trois besants d'or fin.

En la dicte maison, ha miz le dict seigneur une belle gouge à luy, ayant apparence de femme, vestue à la méthode estrangière des Sarrazines et Mahumetisches, laquelle il ne vouloyt par aulcun lairrer voir ne approucher pluz d'ung gect d'arc; ains à laquelle ai veu de mes yeulx ung plumaige bigearre en la teste, ung tainct supernatturel, et yeulx plus flambans que ie ne sçauroys dire, desquels sourdoyt ung feu d'enfer.

Le deffunct chevallier, ayant menassé de mort quiconque fairoyt mine de flairer le dict logiz, i'ai, par grant paour, livré ladicte maison, et i'ai, jusqu'à ce iour, secrettement guardé en mon asme aulcunes prezumptions et doubtes sur l'apparence maulvaise de ladicte estrangière, laquelle estoyt si frisque que nulle femme pareille n'avoyt esté encore veue par moy.

Plusieurs gens de toute sorte, ayant lors reputté le dict sieur chevallier pour mort, et disant luy demourer en ses piedz par la vertu d'aulcuns charmes, philtres, envousteries et sorcelleries diabolicques de ceste semblance de femme, laquelle vouloyt se logier en nostre païs, ie desclaire avoir touiours veu le sieur chevallier si tellement pasle que ie souloys œquiparer son visaige à la cire d'ung cierge Paschal; et, au sceu de tous les gens de l'hostellerie de la Sigoygne, cettuy chevallier ha esté miz en terre neuf iours aprest sa venue. Au dire de son escuïer, le defunct se estoyt chaloureusement couplez avecque ladicte moresque pendant sept iours entiers, cloz en ma mayson, sans estre sorti d'elle, ce que ie luy ai entendeu advouer horrificquement en son lict de mort.

Aulcuns, en ce temps, ont dict, ceste dyablesse avoir accolez sur elle ledict gentilhomme par ses longs cheveulx lesquels seroyent guarniz de proprietez chauldes par lesquelles sont communicquez aux chrestiens les feulx de l'enfer soubz forme d'amour, et les fayt besongner iusques à ce que leur asme soit, par ainsy, tirée de leur corps et acquize à Sattan. Mays ie desclaire, de ce, ne avoir rien veu, si ce n'est le dict chevallier mort, esreisné, flatry, ne pouvant bouger, soubhaittant, maulgré son confesseur, encore aller à sa gouge, et ha esté recogneu, pour estre le seigneur de Bueil, lequel s'estoyt croissé, et se treuvoyt, au dire de aulcuns

de la ville, soubz le charme d'ung démon duquel il avoyt faict la renconstre ez païs asiaticques de Damas, ou aultres lieux.

Ores doncques, ai lairré ma mayson à la dicte dame incogneue suyvant les clauzes desduictes en la charte du bail. Le dict seigneur de Bueil deffunct, ay néammoins esté en ma mayson à ceste fin de sçavoir de la dicte estrangière si elle soubhaittoyt demourer en mon logiz ; et, avecque grant poine, devers elle feus mené par ung estrange homme mi-nud, noir et à yeulx blans. Lors, ay vu la dicte morisque en ung pourpris reluysant d'or et pierreries, esclairée par force lumières, jus ung tapis d'Azie, où elle estoyt vestue de legier, avec ung aultre gentil homme qui jà perdoyt son asme, et, n'ai poinct eu le cueur assez ferme pour la resguarder, vu que ses yeulx m'eussent incitté à m'adonner à elle aussitost, pource que deià sa voix me grezilloyt au ventre, me remplissoyt la cervelle, et me desbauchoyt l'asme. Oyant cela, par crainte de Dieu, et aussy de l'enfer, ai lasché pied soudain, luy quittant ma mayson aultant que elle la cuydroit guarder, tant dangereulx estoyt de voir ce tainct moresque d'où sourdoyent diabolicques chaleurs, oultre ung pied pluz menu que n'est licite à femme vraye de l'avoir, et d'entendre sa voix qui virvouchoit au cueur ; et, de ce iour, n'ai pluz eu cure d'aller à ma maison, en grant paour de cheoir en l'enfer. I'ai dict.

Audict Tortebras, avons lors representez ung sieur Abyssinien, Ethiopien ou Nubien, lequel, noir de la teste aux piedz, s'est trouvé desnuez des choses viriles dont sont habituellement fourniz tous chrestiens, lequel ayant perseveré en son silence aprez avoir esté tormenté, gehenné, à plusieurs foys, non sans moult geindre, ha esté convaincu de ne sçavoir parler le languaige de nostre païs. Et le dict Tortebras ha recogneu ce dict Abyssinien hereticque pour avoir esté en sa maison, de compaignie avecque ledict esperit demoniacque, et soupbssonnez d'avoir presté son ayde aux sortilèges.

Et ha ledict Tortebras confessé sa grant foi catholicque et desclairez ne sçavoir aultre chose si ce n'est aulcuns dires lesquels estoient cogneus de tous aultres, et desquels il ne avoyt esté nullement tesmoing, si ce n'est pour les avoir entendeus.

Sur citation à luy donnée s'est approuché lors Mathieu dict Cognefestu, iournalier, en la coulture Sainct-Estienne, lequel aprez avoir iuré ez saincts Euangiles de dire vray, nous ha

confessé avoir touiours veu grant lumière au logiz de la dicte femme estrangiere, entendeu force rires extravaguans et diabolicques aux iours et nuicts de festes et de jeusnes, notamment les iours de la semaine Saincte et de Nouël, comme si bon numbre de gens estoyent en ce logis. Puis ha dict avoir veu, ez croisées du dict logiz, verdes flouraizons de toutte sorte en hyuer, poulsées magicquement, especiallement des rozes par ung tems gelif et aultres chouses pour lesquelles estoyent besoing de grant chaleur ; mais de ce ne s'estomiroyt nullement, vu que ardoit si fort la dicte estrangiere que, alors que elle se pourmenoyt à la vesprée au long de son mur, il treuvoyt l'endemain ses saladdes montées ; et que, aulcunes foys, elle avoyt, par le froslement de sa iuppe, faict partir la seue aux arbres et hasté les poulses. En fin de tout, nous ha, le dict Cognefestu, desclairé ne rien sçavoir de pluz, attendeu que il labouroyt de mattin et se couchioit en l'heure où se iuchoyent les poulles.

Puys la femme dudict Cognefestu ha par nous esté requise de dire, ains apres serment, les choses venues à sa cognoissance en ce proccez, et s'est bendée à ne rien advouer aultre chose que louanges de la dicte estrangière, pource que deppuys sa venue, son homme la traittoyt mieulx par suitte du voisinaige de cette bonne dame qui espanchioyt l'amour dedans l'aër, comme le soleil ses rais ; et aultres bourdes incongreues que nous ne avons poinct consignées icy.

Au dict Cognefestu et à sa femme avons representez le dict Affricquain incogneu, lequel ha esté veu par eulx ez iardins de la maison, et repputté par eulx, pour seur, estre au dict démon.

En troisiesme lieu, s'est advancé messire Harduin V, seigneur de Maillé, lequel par nous reverentieulsement prié d'esclairer la relligion de l'ecclize, ha respondeu le bien vouloir ; et ha, d'abundant, engagié sa foy de preulx chevallier de ne rien dire aultre chose que ce que il ha veu.

Lors, ha dict avoir cogneu en l'armée des Croissez le desmon dont s'agit. Puis, en la ville de Damas, ha veu le sievr de Bueil deffunct se battre en champ clos pour en estre l'unicque tenant. La dessus dicte gouge ou desmon appartenoyt en cettuy temps au sire Geoffroy IV, seigneur de la Roche-Posay, lequel souloyt dire l'avoir amenée de Tourayne, encore que elle feust Sarrazine ; ce dont les chevalliers de France s'estomiroyent moult aultant

que de sa beaulté qui faysoyt grant bruict, et mille scandaleux ravaiges au camp. Durant le voyaige, ceste gouge feut occazion de plusieurs meurtres, vu que, la Roche-Posay, avoyt jà desconfit aulcuns Croissez qui soubhaittoyent la guarder à eulx seuls, pour ce que, elle donnoyt, suyvant certains seigneurs guerdonnez en secret par icelle, des ioyes à nulles aultres pareilles. Mais finablement le sire de Bueil, ayant occiz Geoffroy de la Roche-Pozay, devint seigneur et maistre de ceste guaisne meurtrière et la mussa dedans ung couvent ou harem à la fasson sarrazine. Par avant ce, souloyt on la voir et l'entendre desbagouler en ses festoyemens, mille patoys d'oultre-mer, Arabesques, Griec de l'empire Lattin, Moresque, et, d'abundant le Françoys comme pas ung de ceulx qui sçavoyent au mieulx les languaiges de France en l'ost des christians, d'où vint ceste créance que elle estoyt prou demoniacque.

Le dict sire Harduin nous ha confessé n'avoir poinct jouxté pour elle en Terre-Saincte, non par paour, non chaloir, ou autre cause ; ains il cuydoyt que ceste heur lui estoyt advenu pour ce qu'il portoyt ung morceau de la vraye croix, et aussy avoyt à luy une noble dame du païs griec, laquelle le saulvoyt de ce dangier en le desnuant d'amour, soir et mattin, vu que elle luy prenoyt substantiellement tout, ne luy lairrant rien au cueur, ni ailleurs, pour les aultres.

Et, nous ha, ledict seigneur, acertené la femme logiée en la maison des champs de Tortebras estre reallement la dicte Sarrazine venue ez pays de Syrie, pource que il avoyt esté convié en ung regoubilloner chez elle par le ieune sire de Croixmare, lequel trespassa le septiesme iour aprest, au dire de la dame de Croixmare, sa mère, ruiné de tout poinct par ladicte gouge, dont les accointances avoyent consumé tous ses esperitz vitaulx, et les phantaisies bigearres despendeu ses escuz.

Puys questionnez, en sa qualitez d'homme plein de preudhomie, sapience et d'aucthoritez en ce païs, sur le penser que il avoyt de ladicte femme, et sommez par nous de se descouvrir la conscience, vu que il s'en alloyt d'ung caz trez abominable, de la foy chrestienne, et de iustice divine, ha esté respondeu par le dict seigneur :

Que, par aulcuns en l'ost des Croissez lui avoyt esté dict que touiours ceste dyablesse estoyt puccelle à qui la chevaulchoyt,

et que Mammon estoyt, pour le seur, en elle, occupez à luy fayre ung nouveau puccelaige pour ung chascuns de ses amans, et mille autres follies de gens yvres, lesquelles n'estoyent poinct de nature à faire ung cinquiesme Euangile. Mais, pour le seur, luy vieulx chevallier sur le rettour de la vie, et ne saichant plus rien du desduict, se estoyt sentu ieune homme en ce darrenier soupper dont l'avoyt resgallé le sire de Croixmare ; que la voix de cettuy démon luy estoyt advenue droit au cueur paravant de se couler par les oreilles, et luy avoyt boutté si cuysante amour au corps que sa vie s'en alloyt toute en l'endroict par où elle se donne ; et que finablement, sans le secours du vin de Chypre dont il avait beu pour se clorre les yeux et se couchier soubz les bancqs, à ceste fin de ne plus voir les yeux flambans de l'hostesse diabolicque, et ne se point navrer en elle ; sans doubte aulcun, eust il desconfit le ieune Croixmare à ceste fin de iouir une seule fois de ceste femme supernaturelle. Deppuis ce, avoyt eu cure de se confesser de ce maulvais penser. Puis, par advis, d'en hault avoyt repris à son espouze sa relicque de vraye croix et estoyt demouré en son manoir ; où, nonobstant ces prevoyances chrestiennes, la dicte voix lui frestilloyt aulcunes fois en la cervelle ; et, au matin, avoyt soubvent en remembrance ceste dyablesse mammalement ardente comme mesche. Et pour ce que la veue de ceste gouge estoyt si chaulde que elle le faisoyt arser comme ung homme ieune, luy quasi mort, et pour ce que il luy en coustoyt lors force transbordemens d'esperitz vitaulx, nous ha requis le dict seigneur, de ne poinct le confronter avecque cette empérière d'amour à laquelle, si ce n'estoyt le dyable, Dieu le Père avoyt octroïé d'estranges licences sur les choses de l'homme. Puys s'est rettiré aprest lecture de ses dires, non sans avoir recogneu le dessus dict Affricquain pour estre le seruiteur et paige de la dame.

En quatriesme lieu, sur la foi baillée par nous, au nom du Chapitre et de nostre seigneur l'archevesque, de n'estre tormenté, gehenné, ne inquietté en aulcune chose, ni manière, ne estre pluz citté aprest ses dires, attendeu les voyages de son négoce et sur l'asseurance de pouvoir soy rettirer en toute libertez, est advenu ung juif, ayant nom Salomon al Rastchild, lequel, maulgré l'infamie de sa personne et son iudaïsme, ha par nous esté ouï, à ceste unicque fin de tout sçavoir concernant les despor-

temens du dessus dict démon. Ains ne ha esté requis de donner aulcun serment ledict Salomon, vu que il est en dehors de l'ecclise, separé de nous par le sang de nostre Saulveur *(trucidatus Salvator internos)*.

Interrogué sur ce que il comparoissoyt sans le bonnet verd en la teste, et la roue iaune en la plasse du cueur apparente en son vestement, suyvant les ordonnances eccleziasticques et roïalles, ledict al Rastchild nous ha exhibez lettres-patentes de dispenses octroïées par nostre seigneur le roy et recogneues par le senneschal de Tourayne et de Poictov.

Puys nous a desclairé le dict juif, avoir pour la dame logiée en la mayson de l'hostellier Tortebras faict grant négoce, à elle vendeu chandeliers d'or à plusieurs branches mignonnement engrauez ; platz d'argent vermeil ; hanaps enrichiz de pierres, esmeraugdes et rubiz ; avoir pour elle tiré du Levant numbre d'estoffes pretieulses, tapiz de Perse, soiries et toilles fines ; enfin, choses si magnifiques que aulcune royne de la chrestienté ne pouvoyt se dire si bien fournie de ioyaulx, et d'ustensiles de mesnaige ; et que il y estoyt, pour sa part, de trois cent mille livres tournoys repceues d'elle pour les raretez à l'achapt desquelles il se estoyt employé, comme fleurs des Indes, papeguays, oyseaux, plumaiges, espices, vins de Grèce et dyamans.

Requis par nous iuge, de dire s'il luy avoyt fourni aulcuns ingrédiens de coniurations magiques, sang de nouveaux nez, grimoires, et toutes choses generalement quelconcques dont font usaige les sorcieres, lui donnant licence d'advouer son caz, sans que, pour ce, il soit iamays recherché, ni inquietté ; ledict al Rastchild a iuré sa foy hebraïque de ne fayre aulcunement cettuy commerce. Puis, ha dict estre engarrié en trop haults intérests pour s'adonner à telles mièvreries ; vu que il estoyt l'argentier de aulcuns seigneurs trez-puissants comme les marquis de Montferrat, roy d'Angleterre, roy de Chyppre et Iérusalem, comte de Prouence, Messieurs de Venice et autres gens d'Allemaigne : avoir à luy des galéasses merchantes de toutes sortes allant en Égypte, sous la foy du soudan, et estre en ung trafficq de choses pretieulses, d'or et d'argent qui l'amenoit soubvent en la monnaye de Tours. D'abundant, il ha dict tennir ladicte dame dont s'agit pour trez léale, femme naturelle, la pluz doulce de formes et la pluz mignonne qu'il ayt veue. Que, sur son renom d'esperit

diabolicque, mu par imaginacion farfallesque, et aussy pour ce qu'il estoyt feru d'elle, il luy avoyt, en ung iour où elle estoyt veufve, propousé d'estre son guallant, ceque elle avoyt bien voulu. Ores, quoique de ceste nuictée il se feut longtems sentu les os desjoincts et les reins conquassez, il ne avoyt poinct experimentez, comme aulcuns disoyent, que qui tomboyt une foys là n'en revenoyt poinct, et s'y fondoyt comme plomb en ung creuset d'alquemiste.

Puys ledict Salomon, auquel nous avons lairré la liberté, suyvant le sauf-conduit, maulgré ce dire, lequel prouve d'abundant ses accointances avecque le dyable, pour ce que il ha esté sauf là où tous les christians succumboient, nous ha soubmiz ung accord, ausubiect dudict démon. A sçavoir : que il faysoit offre au Chapitre de la cathédrale de donner de ladicte apparence de femme, une ransson telle, si elle estoyt condamnée à estre cuicte vifve, que la plus haulte des tours de l'ecclise Sainct-Maurice de prezent en construction pourroyt se paracheuer.

Ce que nous avons nottez pour, de ce, estre en tems opportun desliberé par le Chapitre assemblez. Et ha tiré le pied le dict Salomon sans vouloir indicquer son logis, et nous ha dict pouvoir estre informez de la délibéracion du Chapitre par ung iuif de la iuiverie de Tours ayant nom Tobias Nathaneus. Audict iuif ha, paravant son partement, esté reprezenté l'Africquain, que il ha recogneu pour estre le paige du démon. Et ha dict les Sarrazins avoir coustume de desnuer ainsy leurs serfs pour les commettre à la guette des femmes, par ung anticque usaige, ainsi qu'il appert des historiens prophanes en l'endroict de Narsez, general de Constantinopolis et aultres.

L'endemain, aprest la messe, est par devers nous comparue, en cinquiesme lieu, trez noble et inclyte dame de Croixmarre. Laquelle ha iuré sa foy ez Saincts Éuangiles, et nous ha dict, avecque larmes, auoir miz en terre son fils aisné, mort par le faict de ses extravaguantes amours avecque ung démon femelle. Lequel homme noble avoyt d'eage vingt trois ans, estoit parfaictement complexionné, trez viril, moult barbeu comme son deffunct père. Nonobstant sa grant mouelle, en nonante iours, avoyt petitement blesmi, ruyné par ses accointances avecque le succube de la Voye Chaulde suyvant le dire du menu populaire ;

et que nulle avoyt esté sa materne aucthoritez sur ce fils. Finablement, en ses derreniers iours, sembloyt il quasiment ung paoure ver seiché dont les mesnagières font la renconstre en ung coin alors que elles ballyent les salles du logis. Et touiours, tant que il eust force d'aller, alloyt se paracheuer de viure chez ceste mauldicte où se vuydoit aussi son espargne. Puys, alors que couchié en son lict, vid advenir son extresme heure, iura, sacra, menassa, dict à tous, à sœur, frère, et à elle, la mère, mille iniures ; s'esmutit au nez du chapellain ; renia Dieu et voulsist mourir en damné ; ce dont, du tout, feurent naurez les seruiteurs de la famille, qui, pour saulver son asme et la tirer de l'enfer, ont fundé deux messes annuelles en la cathédrale. Puys, pour avoir sepulteure d'iceluy en terre saincte, la mayson de Croixmare s'est engagiée à donner au chapitre, durant cent ans, la cire des chappelles et de l'ecclize, au iour de Pasques fleuries. En fin de toust, sauf les maulvaises paroles entendeues par la reverende personne de Dom Louis Pot, relligieulx de Marmoustiers, venu pour assister, en son extresme heure, le dessus dict baron de Croixmare, ladicte dame afferme ne avoir oncques entendeu proférer aulcunes parolles au deffunct touchant le desmon qui le poignoyt.

Et se est retirée la noble et inclyte dame en grant dueil.

En sixiesme lieu, pardevers nous est comparue, sur adjournement, Jacquette, dicte Vieux-Oing, souillarde de cuisine, allant ez logis torcher les plats, demourant de prezent en la Poissonnerie, laquelle aprest auoir iuré sa foy de ne dire aulcune chose que elle ne tinst pour vraye, a desclairé ce qui suyt. A scavoir, que, ung iour, elle, estant venue en la cuysine du dict desmon, dont elle ne avoyt nullement paour pour ce que il souloyt ne se repaistre que de masles, elle avoyt eu loizir de voir au iardin, cettuy demon femelle superbement vestu, marchant en la compaignie d'ung cheuallier avec qui elle rioyt comme femme naturelle. Lors, elle avoyt recogneu en cettuy demon la vraye ressemblance de la Morisque mise en relligion au moustier de Nostre Dame de l'Escrignolle, par le deffunct senneschal de Tourayne et de Poictov, messire Bruyn comte de la Roche Corbon, laquelle moricaulde avoyt esté lairrée au lieu et plasse de l'imaige de Nostre Dame la Vierge, mère de nostre benoist servateur, robbée par des Ægyptiacques, environ dix-huict ans auparavant.

En ce tems duquel, à cauze des troubles advenuz en Tourayne nul ne est record, ceste garse eagée de douze ans enuiron, feut saulvée du buscher où elle debvoyt estre cuicte, en recepvant le baptesme, et lesdicts deffunct et deffuncte senneschalle avoyent lors esté parrain et marraine de ceste fille de l'enfer. En cettuy tems, estant lauandière au couvent, elle qui tesmoigne, avoyt soubvenir de la fuyte que fist vingt moys aprest son entrée en relligion, la dicte ægyptiacque, si subtilement que iamays ne ha esté sceu par où, ne comment elle se estoyt desportée. Lors, par tous, feut existimé que, avecque l'ayde du desmon, elle avoyt vollé en l'aer, veu que, obstant les recherches, nulle trace de sa chevaulchée ne se trouvoyt dedans le moustier où chaque chouse estoyt demourée en son ordre accoustumé.

Le sieur affricquain ayant esté reprezenté à la dicte souillarde, elle a dict ne l'avoir poinct veu, encore que elle en feut curieulze, pourceque il estoyt commiz à la garde de l'endroict où s'esbattoyt la morisque avec ceulx que elle grugeoyt par le douzil.

En septiesme lieu, pardevers nous ha esté traduict Hugues du Fou, fils du sieur de Bridoré, lequel eagé de vingt ans ha esté miz ez mains de messire son père, soubz caution de sa seigneurie ; et par luy reprezenté en ce pourchas, duquel il dépend pour estre duement atteint et convaincu d'auoir, assisté de pluzieurs mauvais garsons incogneus, assiegé la geole de l'archeuesque et du chapitre et de s'estre bendés à destourber la force de la iustice eccleziasticque en faisant esvader le desmon dont s'agit. Maulgré son maulvais vouloir, avons commandé au dict Hugues du Fou de tesmoigner veridicquement touchant les choses que il doibt sçavoir dudict desmon avecque lequel il est vehémentement reputé d'avoir accointance, luy obiectant qu'il s'en va de son salut et de la vie de la dicte dæmoniaque. Lequel, aprest serment a dict :

Je iure par mon salust esternel, et par les saincts Evangiles, cy prezentez soubz ma main, tennir la femme soubpssonnée d'estre ung desmon, pour ung ange, pour femme parfaicte, et plus encore d'asme que de corps ; vivant en toute honnesteté ; pleine de mignonneries et superfinesses d'amour ; nullement maulvaise, ains génereuze, aydant moult les paouvres et souffreteulx. Je desclaire que ie l'ay veue plourant de veritables larmes au trespas de mon amy le sire de Croismare. Et, pour

ceque, en ce iour, elle avoyt faict vœu à Nostre-Dame-la-Vierge, de ne plus recepvoir à mercy d'amour des ieunes hommes nobles, trop foybles à son service, elle me ha constamment et avecque grant couraige dennié la iouyssance de son corps, et ne me ha octroïé que l'amour et possession de son cueur, dont elle me ha faict suzerain. Deppuys ce don gratieulx, obstant ma flamme croissante, ha demouré seulette en son logiz où i'ay despendeu la plus grant part de mes iournées, heureulx de la voir et de l'entendre. Or, si mangiois-ie bien, prest d'elle, partagiant l'aer qui entroyt en son gozier, la lumière qui esclairoyt ses beaulx yeulx, treuvant à ce mettier pluz de ioye que n'en ont les seigneurs du paradiz. Esleue par moy, pour estre à touiours ma dame ; choisie pour estre, un iour eschéant, ma colombe, ma femme et unicque amie ; moy, pouvre fol, n'ai repçeu d'elle aulcun à compte sur les ioyes advenir ; ains, au contraire, mille vertueulx advis : comme quoy debvois acquérir renom de bon cheuallier, devenir ung homme fort, beau, ne rien craindre fors Dieu ; honnorer les dames, n'en seruir qu'une ; et les aymer en mémoyre d'icelle ; puys, alors que seroys afforti par les travaulx de la guerre, si son cueur playsoit touiours au mien ; en ce temps seullement, elle seroyt à moy, pour ce que elle sçauroyt m'attendre en m'aymant trez-fort...

En ce disant, ha plouré le ieune sire Hugues ; et ha, pleurant, adjouxté :

Que, pensant à ceste gratieulse et foyble femme dont les bras luy sembloyent nagueres trop mignons pour soubstenir le léger poids de ses chaisnes d'or, il ne avoyt sceu se contenir en songiant aux fers qui la meurdrissoyent, et aux mizères dont elle estoyt traitreuzement enchargiée ; et que, de ce, estoyt venue sa rebellion. Et, qu'il avoyt licence de dire ses douloirs en face la Justice, pourceque sa vie estoyt si bien liée à celle de ceste delitieulse maytresse et amie que le iour où il luy adviendroyt mal, il mourroyt pour le seur.

Et ha le dict ieune homme noble vociferé mille aultres louanges du dict desmon, lesquelles tesmoignent la vehemente envousterie pratticquée à son esguard, et preuvent d'abundant la vie abominable, immunde, incurable, et les frauduleuzes sorcelleries auxquelles il est prezentement soubmiz, ce dont iugera nostre seigneur l'archeuesque, à ceste fin de saulver, par exorcismes et pénitences,

ceste jeune asme des pieges de l'enfer, si le dyable ne ha esté trop auant en icelle.

Puys, avons remis ledit ieune homme noble ez mains du noble seigneur son père, à prest que par ledict Hugues ha esté recogneu l'Affricquain estre le seruiteur de l'accuzée.

En huictiesme lieu, devant nous, ont, les estaffiers de nostre seigneur l'archevesque, en grant honneur, amené TREZ HAULTE ET REVERENDE DAME JACQUELINE DE CHAMPCHEURIER, ABBESSE DU MOUSTIER DE NOSTRE DAME, soubz l'invocation du Mont-Carmel, au goubvernement de laquelle ha esté soubmize, par le feu sieur senneschal de Tourayne, père de monseigneur le comte de la Roche Corbon, prezentement avoué dudict couuent, l'ægyptiacque, nommée sur les fonds du baptesme, Blanche Bruyn.

A la dicte dame abbesse, avons argumenté sommairement la prezente cauze où il s'en va de la saincte ecclize, de la gloire de Dieu, de l'heur esternel des gens de ce dioceze, affligez d'ung desmon, et aussy de la vie d'une créature qui, possible, seroyt du toust innocente. Puys, la cauze élabourée, avons requiz ladicte seigneure abbesse de tesmoigner ce qui estoyt à sa cognoissance sur la disparition magicque de sa fille en Dieu, Blanche Bruyn, espouzée par nostre Saulveur, soubz le nom de sœur Claire.

Lors, ha dict la trez noble, trez haulte et trez puissante dame abbesse ce qui suit.

La sœur Claire, d'origine à elle incogneue, ains soubpssonnée d'estre de père et de mère héréticques et gens ennemys de Dieu, auoir esté vrayment mize en relligion au Moustier dont le gouvernement luy estoyt canonicquement escheu, maulgré son indignité. Ladicte sœur avoir fermement accomply son noviciat et faict ses vœux suyvant la saincte règle de l'Ordre. Puys, les vœux dicts, estre cheue en grant tristesse et auoir moult blesmi. Par elle abbesse, interroguée sur sa maladdie melancollieuse, avoyt esté respondeu par ladicte sœur avecque larmes, que elle ne en sçavoyt aulcunement la cauze ; que, en elle, s'engendroyent mille et ung pleurs de ne pluz se sentir ses beaulx cheveux en la teste ; que, en oultre de ce, avoyt soif d'aer, ne pouvoyt rezister à ses envies de saulter ez arbres, grimper, faire ses tourdions suyvant les usaiges de sa vie à plein ciel ; que elle passoyt ses nuicts en larmes, resvant aux foretz soubz la feuillée desquelles, iadys elle couchioit ; et, en remembrance de ce, elle abhorroit la qualité de l'aër claustral qui

gehennoyt son respirouère ; que, en dedans d'elle, sourdoyent des vapeurs maulvaises ; et que par foys elle estoyt interieurement dibvertie en l'eccllise par des pensers qui lui faisoyent perdre contenance. Lors ai rebattu la paouvrette des saincts enseignemens de l'ecclize, luy ay remiz en mémoyre le bonheur esterne dont les femmes sans pesché iouyssoient en paradis, et combien estoyt transitoire la vie d'icy bas, et certaine la bonté de Dieu ; lequel, pour aulcunes liesses amères perdeues, nous guardoit ung amour sans fin. Maulgré ces saiges advis maternels, l'esprit maulvais ha persisté en la dicte sœur. Et, touiours resguardoyt elle le feuillaige des arbres, les herbes des prées par les fenestres de l'ecclize pendant les offices et temps des prières ; puis, s'obstinoyt à paslir comme linge par malice à ceste fin de demourer couchiée en son lict ; puys, aulcunes fois courattoyt par le cloistre comme chievre desliée du picquet. Finablement, ha maygri, perdeu sa beaulté trez grande, et est tournée en ung rien. Or, en ceste estrif, nous l'abbesse, sa mère, redoubtant la uoir mourir, par nous, feust mize en la salle aux maladdes. Par ung mattin d'hyuer, la dicte sœur ha fuy sans lairrer aulcuns vestiges de ses pas, sans bris de portes, ni locquets desmanchez, ni croizées ouvertes, ni quoy que ce soit, où son passaige feust attesté : adventure espouventable, laquelle feut existimée avoir eu lieu par le secours du desmon, qui la gehennoyt et tourmentoyt. Au demourant, feut conclud par les aucthoritez de l'ecclize metropolitaine, que ceste fille d'enfer avoyst eu mission de dibvertir les nonnes de leurs sainctes voyes, et tout esblouy de leur belle vie, estoyt rattournée par les aers, au sabbat des sorciers qui l'avoyent lairrée par mocquerie de nostre saincte relligion, en la plasse de la vierge Marie.

Ayant dict, la dame abbesse ha esté en grant honneur, et suyvant l'ordonnance de N. S. archeuesque, accompaignée iusqu'au moustier du Mont-Carmel.

En neufviesme lieu, devers nous, est venu, sur citation à luy donnée, Joseph, dit Leschalopier, Changeur, demourant en amont du pont, à l'enseigne du Besant d'or, lequel, aprest auoir iuré sa foy catholique de ne rien dire aultre chose que le vray, sceu par luy touchant le proccest devant le tribunal ecclésiasticque, a tesmoignez comme suyt : Ie suys ung paoure père, moult affligez par la sacre volunté de Dieu. Paravant la venue du succube de

la voye chaulde, ie avoys pour tout bien, ung filz beau comme ung homme noble, sçavant comme ung clercq, ayant faict des voïages pluz de douze en païs estranges ; au demourant, bon catholicque ; se tennant à l'escart des aiguillons de l'amour, pource que, il refroignoit au mariaige, se voyant le baston de mes vieulx iours, l'amour de mes yeulx et la resiouyssance constante de mon cueur. Ce estoyt ung filz dont ung roy de France eust esté fier, ung bon et couraigeux homme, la lumière de mon négoce, la ioye de mon toit ; et, en fin de toust, une richesse inestimable, vu que ie suys seul en ce munde, ayant eu le maulvais heur de perdre ma compaigne et d'estre trop vieil pour fayre ung aultre moy-mesme. Or, monseigneur, ce threzor sans pair me ha esté prins et miz en l'enfer par le desmon. Oui, seigneur iuge, alors que, par luy ha esté veue ceste guaisne à mille cousteaulx, ceste dya-blesse en qui toust est atelier de perdition, ioincture de liesse, délectation et que rien ne peut assouvir, mon paoure enfant s'empestra dedans la glue de son amour, et deppuys ne vesquit qu'entre les colomnes de Venuz, et n'y vesquit pas ung long temps, pour ce qu'en ce lieu gist si grant chaleur que rien ne désaltère la soif de ce goulphre quand mesme vous y boutteriez les germes du munde entier. Las, doncques, mon paoure garson, son escarcelle, ses esperances generatifues, son heur esterne, tout luy, plus que luy s'est engoulphrez en ce pertuis comme ung grain de mil en la gueulle d'ung taure. Par ainsy, devenu vieulx orphelin, moy qui parle, n'auray plus d'aultre ioye que de voir cuire ce desmon nourri de sang et d'or, ceste Arachné qui ha entortillé, sugcé plus d'hymenées, plus de familles en herbe, plus de cueurs, plus de chrestiens qu'il n'y ha de ladres en toutes les ladreries de la chrestienté. Bruslez, tourmentez ceste ghoule, ce vampire qui paist des asmes ; cette nature tigre qui boit du sang ; ceste lampe amoureulse où bout le venin de toustes les vipères. Fermez ceste abyme où ung homme ne peut trouver de funds... J'offre mes denniers au Chapitre pour le buscher, et mon bras pour y boutter le feu. Veillez, seigneur iuge, à bien de dettenir ce dyable, vu que elle ha feu plus flambant que tous aultres feux terrestres, elle ha tout le feu de l'enfer en son giron, la force de Samson en ses cheveulx, et apparences de musicques celestes en la voix. Elle charme, pour tuer le corps et l'asme en ung coup ; elle soubrit, pour mordre ; elle bayse, pour dévorer ; brief, elle engiponneroyt

ung sainct et luy feroit renier Dieu. Mon filz, mon filz ! Où est, à ceste heure, la fleur de ma vie, fleur couppée par ceste estuy féminin comme par cizeaulx. Ha ! seigneur, pourquoy m'avoir appelé ! Qui me rendra mon filz dont l'asme ha esté absorbée par ung ventre qui donne la mort à tous et la vie à aulcun. Le dyable seul, fraye et n'engendre poinct. Cecy est mon tesmoignaige que ie prie maistre Tourne-bousche, d'escripre sans obmettre ung iota ; puis m'en bailler ceddule pour que ie le dise à Dieu tous les soirs en mes prières à ceste fin de touiours faire crier à ses aureilles le sang de l'innocence, et obtenir de sa mizericorde inffinie le pardon de mon fils.

Suyvent vint et sept aultres dires, dont la transcription en leur vraye objectivité, et en toutes leurs qualitez d'espace, seroyt prou fastidieulse, tireroyt moult en longueur, et dibvertyroit le fil de ce curieulx pourchas ; hystoire qui, selon les préceptes anticques, doict aller droict au faict comme ung taureau en son office principal. Et doncques, vecy, en peu de motz, la mouelle de ces tesmoignaiges.

Par ung grant numbre de bons christians, bourgoys, bourgeoyses, habitans de la noble ville de Tours, feut dict : ce desmon avoir faict tous les iours, nopces et festins royaux, ne iamais avoir esté veue en aulcune ecclise ; avoir mauldict Dieu ; s'estre mocquée de ses prebstres, ne s'estre signée en aulcun lieu ; parler tous les languaiges de la terre, ce qui ne ha esté octroïé par Dieu qu'aux saincts apostres ; avoir esté maintes fois, renconstrée par les champs, montée sur ung animal incogneu, lequel alloyt devant les nuées ; ne point vieillir et avoir le visaige touiours ieune ; avoir deslié sa saincture pour le père et le fils en ung mesme iour, disant que sa porte ne peschoyt poinct ; avoir de visibles influences malignes qui fluoyent d'elle pour ce que ung talmellier assis en son bancq à sa porte, l'ayant aperceu ung soir, repceut telle halenée de chaulde amour, que, rentrant, s'estoyt miz au lict, avoyt, en grant raige, beliné sa mesnagière et feut trouvé mort l'endemain, besoignant touiours ; que les vieulx hommes de la ville alloyent despendre le demourant de leurs iours et de leurs escuz à son ouvrouer, pour gouster la ioye des peschez de leur ieunesse, et que ils mouroyent comme mousches, tous à contre fil du ciel, et que aulcuns mourans, noircissoyent comme des maures ; que ce desmon ne se lairroyt poinct voir à disner, ni à déieusner, ni à

soupper, ains mangioyt seule pource qu'elle vivoyt de ceruelle humaine ; que plusieurs l'avoyent veu, durant la nuict, aller ez cimetières, y gruger de ieunes morts pour ceque elle ne pouvoit assouvir aultrement le diable qui trépignoyt dedans ses entrailles, et s'y demenoyt comme ung oraige ; et que, de là venoyent les bauracineulx, ascres, mordicans, nitreulx, lancinans, précipitans, et dyabolicques mouvemens, estrainctes, tourdions d'amour et de voluptez, d'où pluzieurs hommes revenoyent bleuis, tordeus, mordeus, desbifez, conquassez ; et que, deppuys la venue de nostre saulveur, qui avoyt emprizonné le maistre dyable au corps des goretz, aulcune beste maligne n'avoyt été veue en aulcun lieu de la terre, si malfaisante, si veneneuze, gryphante ; et tant, que si on gettoit la ville de Tours en ce champ de Vénus, elle s'y transmuteroyt en grayne de cittés, et cettuy desmon l'aualleroyt comme fraize.

Puys mille aultres dires, propous et dépozitions d'où sourdoyt en toute clairetė, la génération infernale de ceste femme, fille, sœur, aïeule, espouze, garsette ou frère du dyable ; oultre les preuves abundantes de sa malfaysance et des calamitez espandues par elle en toutes les familles. Et, si licence estoyt donnée de les mettre icy conformément au roolle conservé par le bonhomme auquel en est deue la descouverte, sembleroyent ung eschantillon des cris horrificques que poulsèrent les Ægyptiasques au iour de la septiesme playe. Aussi ce verbal ha-t-il faict grant honneur à Messer Guillaume Tournebousche, par lequel en sont quottez tous les cayers.

En la dixiesme vacquation, fust ainsi clous ceste enqueste arriuée en sa maturité de preuves, guarnie de tesmoignaiges authenticques, suffisamment engrossée de particularitez, complainctes, interdicts, contredicts, charges, assignacions, recolemens, confessions publicques et particulières, iuremens, adiournemens, comparitions, controuerses auxquels debuoyt respondre le desmon. Aussy, dirent partout les bourgeoys que, feust-elle reallement dyablesse, et munie des cornes intérieures mussées en sa natture avec lesquelles elle beuvoyt des hommes et les brizoyt, ceste femme debvoyt nager longtemps en ceste mer d'escripteures, paravant d'atteindre, saine et saulve, l'enfer.

CHAPITRE DEUXIESME.

COMMENT FEUT PROCEDDÉ EN L'ENDROICT DE CETTUY DESMON FEMELLE.

II.

✠

In nomine Patris, et Filii, et Spiritu sancti.

L'an de nostre Seigneur mil deux cent septante et ung, pardevant nous, Hiérosme Cornille, grant pénittencier, iuge ecclézias-tique, à ce, commis canonicquement, sont comparus :

Le sire Philippe d'Ydré, baillif de la ville, cité de Tours et prouince de Tourayne, demourant en son hostel, rue de la Rotisserie, en Chasteauneuf ; maistre Jehan Ribou, Preuost de la confrairie et maitrise des Drappiers, demourant sur le quay de Bretaingne, à l'imaige de Sainct-Pierre ez-liens ; messire Antoine Jahan, Eschevin, chief de la confrairie des Changeurs, demourant sur la plasse du pont, à l'imaige de Sainct-Marc-comptant-des-liures-tournoys ; maistre Martin Beaupertuys, capittaine des archiers de la ville, demourant au château ; Jehan Rabelays, goildronneur de navires, faysant batteaulx, demourant au port de l'isle Saint-Jacques, thrésorier de la confrairie des Mariniers de la Loire ; Marc, Iérosme dict Maschefer, chaussetier, à l'enseigne de Saincte-Sébastienne, prézident des Prudhommes ; et Jacques dict de Villedomer, maistre cabaretier, vigneron demourant en la grande rue, à la Pomme de Pin. Auquel, sire d'Ydré, baillif, et auxquels bourgoys de Tours, avons leu la requeste suyvante, par eux escripte, signée et deslibérée pour estre mize soubz les yeulx du tribunal eccleziasticque.

REQUESTE.

Nous soubs signez, tous bourgoys, de Tours, sommes venuz en l'hostel de nostre seigneur le sire d'Yvré[1], baillif de Tourayne, en l'absence de nostre Maire, et l'avons requis d'entendre nos plainctes et quérimonies sur les faicts ensuyvants dont nous nous

portons forts devant le tribunal de l'archeuesque, iuge des crimes eccleziasticques, auquel doibt estre deféré le pourchaz de la cauze que nous exposons.

Deppuys ung long temps, est venu en ceste ville, ung maulvais desmon soubs visaige de femme, laquelle demoure en la coulture Sainct-Estienne, dedans la maison de l'hostellier Tortebras, size en la censive du chapitre, et soubz la iurisdiction temporelle du domaine archiépiscopal. Laquelle femme estrangière, fait le mettier de fille de ioye en fasson proditoire, abusive, et en telle empirance de malfassons que elle menasse de ruyner la foy catholicque en ceste ville pour ce que ceulx qui vont à elle, en reviennent l'asme perdeue de tout poinct, refuzent l'assistance de l'ecclize, avecque mille scandaleux discours.

Ores, considérant que ung grant numbre de ceulx qui s'adonnent à elle, sont morts ; et que, advenue en nostre ville sans aultres biens que sa nature, elle ha, suyvant la clameur publicque, des richesses infinies, threzors royaulx dont l'acquest est véhémentement soubpssonné de sorcellerie, ou sinon de volz commiz à l'ayde des attraits magicques de sa personne supernaturellement amoureuse ;

Considérant que il s'en va de l'honneur et sécurité de nos familles ; que iamays en ce païs ne s'est veu femme folle de son corps, ou fille d'amour, faisant avecque tel détriment, sa besoigne de galloise, et menassant si apertement et asprement la vie, les espargnes, les mœurs, chasteté, relligion, et le toust des habitans de ceste ville ;

Considérant que besoing est d'une enqueste de sa personne, de ses biens, et de ses desportemens, à ceste fin de verifier si ces effects de l'amour sont légitimes et ne proccèdent poinct, ainsi que le desmontrent ses gestes, d'ung maléfice de Sattan, lequel viend soulvent visitter la chrestienté soubz forme femelle, ainsi qu'il appert des livres saincts, où il est dict que nostre benoist saulveur feust emporté jus ung mont d'où Lucifer ou Astaroth luy monstra de fertiles dommaines en Judée, et que, en pluzieurs endroicts, ont esté veus, des succubes ou desmons, ayant visaige de femme, lesquels ne voulant poinct rattourner en enfer, et guardant en eulx ung feu insatiable, tentent de se rafreschir et substanter en aspirant des asmes ;

Considérant que au caz de ladicte femme se renconstrent mille

tesmoignaiges de dyablerie dont aulcuns habittans parlent ouuertement ; et que il est utile pour le repos de ladicte femme que la chouse soit vuydée à ceste fin qu'il ne soit poinct couru sus par aulcunes gens ruynez par le train de ses mauvaisetiez ;

A ces cauzes, nous supplions qu'il vous plaize soubzmettre à nostre seigneur spirituel, père de ce diocèze, le trez noble et sainct archeuesque Jehan de Montsoreau, les douloirs de ses ouailles affligéez, à ceste fin qu'il y avize.

En ce faysant, vous remplirez les debvoirs de vostre charge ; ainsy que nous, celuy de seruateurs de la sécurité de ceste ville, chascun suyvant les choses dont il ha cure en son quartier.

Et avons signé le prezent, l'an de nostre seigneur, mil deux cent septante et ung, le iour de tous les saincts aprest la messe.

Maistre Tournebousche ayant paracheué la lecture de ceste requeste ; par nous, Ierosme Cornille, ha esté dict aux requérans :

— Messires, auiourd'huy, persistez-vous dans ces dires ; havez-vous preuves aultres que celles venues à nostre cognoissance, et vous engaigez-vous à soubstenir la vérité de cecy devant Dieu, devant les hommes, et devant l'accuzée.

Tous, fors maistre Jehan Rabelays, ont perseveré dans leur créance, et le dessus dict Rabelays ha soy rettiré du pourchas disant tennir la dicte morisque pour femme natturelle, pour une bonne gouge qui n'avoyt aultre deffault que de conserver une trez haulte températeure d'amour.

Doncques, nous, iuge commiz, aprest meure deliberacion, avons treuvé matière à suyvre sur la requeste desdicts bourgoys, et ordonnons qu'il sera proccédé à l'enconstre de la femme mize en la geôle du chapitre, par toutes voyes de droict, escriptes ez canons et ordonnances *contrà dœmonios.*

Ladicte ordonnance commutée en assignacion, sera publiée par le crieur de la ville en tous les quarroys, et à son de trompe, à ceste fin d'estre cogneue de tous, et pour ce que ung chascun tesmoigne suyvant sa conscience, puisse estre confronté avecque ledict desmon ; et enfin de tout, ladicte accuzée estre pourveue d'un deffenseur suyvant les usaiges ; puys, les interroguations et le procest estre congrument faicts.

Signé Hiérosme Cornille,
et plus bas,
Tournebousche.

✝

In nomine patris, et filii, et spiritu sancti, amen.

L'an de N. S. mil deux cent septante et un, le dixiesme iour de feburier, aprest la messe, par ordonnance de nous Hierosme Cornille, iuge eccleziastique, ha esté tirée de la geole du chapitre et amenée devers nous la femme prinse en la maison de l'hostellier Tortebras, scituée sur le domaine du chapitre de la cathédralle Sainct-Maurice, et par ainsy subjecte de la iustice temporelle et seigneurialle de l'archeveschez de Tours, oultre que, suyvant la nature des crimes à elle imputez, elle est soubmize au tribunal et relesve de la iustice eccleziastique, ce que nous lui avons faict cognoistre à ceste fin que elle n'en ignore.

Puys, aprest lecture serieulse, entière, et bien comprinse par elle : en prime lieu, de la requeste de la ville ; puys, des dires, plaintes, accusations et proccédures qui se trouvent escriptes en vint deux cahiers par maistre Tournebousche, et sont cy dessus relattez ; nous avons, soubz l'invocation et l'assistance de Dieu et de l'ecclize, advizé à quérir la véritté, d'abord par interroguatoires faictes à ladicte accuzée.

En prime interroguation, avons requis ladicte de nous dire en quel pays ou ville avoyt prins naissance ? Par elle qui parle, ha esté dit : en Mauritanie.

Puis, nous sommes enquis si elle avoyt ses père et mère ou aulcuns parens ? Par elle qui parle, ha esté respondeu qu'elle ne les avoyt iamais cogneus.

Par nous, ha esté requize de desclairer quel nom estoyt le sien ? Par elle qui parle, ha esté dict : Zulma en langue arabe.

Par nous ha esté demandé pourquoy parloyt elle nostre languaige. Par elle qui parle, ha esté dict pourceque elle est venue en ce pays.

Par nous ha esté demandé : En quel tems ? Par elle qui parle, ha esté dict : environ douze ans.

Par nous ha esté demandé, en quel eage lors estoyt elle ? Par elle qui parle, ha esté dict : quinze ans, ou peu s'en fault.

Par nous ha esté dict : doncques vous recognoissez auoir vint et sept années ? Par elle qui parle, ha esté dict : ouy.

Par nous ha esté dict à elle qu'elle estoyt doncques la Maurisque

trouvée en la niche de madame la Vierge, puis baptizée par l'archevesque, tenue sur les fonds par le feu seigneur de la Roche-Corbon et la demoyselle d'Azay son espouze ; puys, mize par eulx en relligion au moustier du Mont Carmel, où par elle auroyent esté faicts vœux de chasteté, paouvreté, silence et amour de Dieu, soubz la divine assistance de Saincte Claire. Par elle qui parle ha esté dict : cela est vray.

Par nous lui a esté demandé si lors elle tennoyt pour évidentes les desclairations de la trez noble et inclyte dame abbesse du Mont-Carmel, et aussy le dire de la Iacquette, dicte Vieux-Oing, souillarde ez cuisines. Par elle qui parle, ha esté dict : leurs parolles estre vrayes pour la plus grant part.

Lors, par nous lui a esté dict : doncques vous estes chrestienne ? Et, par elle qui parle, ha esté respondeu : ouy, mon père.

En ce moment, par nous ha esté requize de faire le signe de la croix, et de prendre eaue benoiste, en ung benoistier, miz par Guillaume Tournebousche, jouxte sa main ; ce que ayant faict, et par nous ayant esté veu, ha esté admiz comme ung faict constant que Zulma la mauritaine, dicte en nostre pays Blanche Bruyn, moynesse du Moustier soubz l'invocquation du Mont Carmel, y nommée sœur Claire et soubpssonnée estre une faulse apparence de femme soubz laquelle seroyt ung démon, ha, en nostre prezence, faict acte de relligion, et recogneu par ainsy la justice du tribunal eccleziasticque.

Lors, par nous luy ont esté dictes ces parolles : Ma fille, vous estes vehementement soupbssonnée d'avoir eu recours au dyable en la mannière dont vous estes issue du couvent, laquelle ha esté supernaturelle de tout poinct. Par elle qui parle ha esté dict : avoir, en ce temps, naturellement gaigné les champs par l'huys de la rue, aprest vespres, soubz la robbe de dom Iehan de Marsilis, visiteur du Moustier, lequel l'avoyt logiée, elle qui parle, en ung taudis à luy, siz en la ruelle du Cupidon, proche une tour de la ville. Puys, là, ce dict prebstre, avoyt, à elle qui parle, longuement et trez bien apprins les douceurs de l'amour dont, elle qui parle, estoyt lors, de tout poinct, ignorante ; auxquelles douceurs elle avoyt moult prins goust, les treuvant de bel usaige. Puys, le sire d'Emboyse, l'ayant aperceu, elle qui parle, à la croissée de ce retraict, avoyt esté feru, pour elle d'ung grant amour. Lors, elle qui parle, l'ayant, de bon cueur aymé pluz que le moyne, s'estoyt

enfouie du bouge, où la dettenoyt au prouffict de son plaizir, Dom Marsilis. Et lors, elle estoyt allée, en grant erre, à Amboise, chastel du dict seigneur où elle avoyt eu mille passe-temps, la chasse, les dances et beaulx vestements de Royne. Ung iour, le sire de la Roche-Posay, ayant esté convié par le sire d'Amboyse à venir gobelotter et se reiouir, le Baron d'Amboyse l'avoyt faict voir, elle qui parle, à son insceu, alors que elle sortoyt nue du bain. Ores, à ceste veue, ledict sieur de la Roche-Posay estant tumbé de hault mal d'amour pour elle qui parle, avoyt l'endemain desconfit en combat singulier le sire d'Amboyse ; et par grant violence, maulgré ses pleurs, l'avoyt elle emmenée en terre saincte, où, elle qui parle, avoyt menné la vie des femmes bien aymées, et tenues en grant respect à cauze de leurs beaultez. Puys, aprest forces adventures, estoyt, elle qui parle, revenue en ce pays, maulgré ses appréhensions de maulvais heur, pource que tel estoyt le vouloir de son seigneur et maistre le baron de Bueil, lequel se mouroyt de peine ez pays asiaticques et deziroit revoir son manoir patrial. Ores, luy avoit, à elle qui parle, promiz de la saulver de tout estrif. Lors, elle qui parle, avoyt eu foy et créance en luy, d'aultant que, elle l'aymoit trez fort. Ains, à son arrivée en ce pays le sire de Bueil feust prins de maladdie, et trespassa desplourablement sans fayre aulcuns remeddes, maulgré les ferventes requestes que lui avoyt adressées, elle qui parle, ains sans succès pource qu'il haïtoyt les physiciens, maistres myrrhes et apothecayres ; et que cecy estoit toute la véritté.

Lors par nous a esté dict à l'accuzée que elle tennoyt par ainsy pour vrays les dires du bon sire Harduin et de l'hostellier Tortebras. Par elle qui parle, ha esté respondeu, que elle les recognoissoyt pour évidens pour la plus grant part, et aussy pour maulvais, calumnieux et imbécilles en aulcuns endroicts.

Lors par nous ha esté requize l'accuzée de desclairer si elle avoyt eu amour et copulation charnelle avecque touz les hommes nobles, bourgeois et aultres dont tesmoignent les plaintes et desclairations des habittans. A quoy, par elle qui parle ha esté respondeu trez effrontement : Amour, ouy ; mais copulation, ie ne sçais.

Par nous, lors lui a esté dict que tous estoyent morts par son faict. Par elle qui parle, ha esté dict : que leur mort ne sçauroyt estre son faict, pource que touiours se refusoyt à eulx, et tant plus les fuyoit, tant mieulx venoyent-ils ; et la sailloyent, elle qui

parle, avecque raiges infinies ; et alors, que, elle qui parle, estoyt par eulx prinse, bien y alloyt-elle de tout son mouvement à la grace de Dieu, pource que elle sentoit des ioies à nulle autres pareilles en ceste chose. Puys, ha dit, elle qui parle, advouer ses secrets sentimens unicquement pourceque, par nous, elle estoyt requize de dire la veritté de toust ; et que, elle qui parle, redoubtoyt moult les gehennemens des tortionaires.

Lors, par nous, luy ha esté demandé de nous respondre à peine de tortoures, en quel penser estoyt elle, alors que ung homme noble mouroyt par suitte de ses accointances avecque elle. Lors, par elle qui parle, ha esté respondeu que elle demouroyt toutte mellancollieuse et vouloyt se deffaire ; prioit Dieu, la Vierge et les Sainctz de la recepvoir en paradis pource que iamays, elle qui parle, n'avoyt faict renconstre que de beaulx et bons cueurs en lesquelz n'estoyt nul vice ; et, que elle tumboit, les voyant deffuncts, en grant tristifications, se cuydoit une créature malfaisante, ou subjecte d'un maulvais sort que elle communicquoit comme peste.

Lors, par nous ha esté requize de dire où se faysoient ses oraizons.

Par elle qui parle, ha esté dict que elle prioyt en son oratouere, à genoilz devant Dieu qui selon l'Évangile voit, entend tout et rezide en tous lieux.

Lors, par nous, ha esté demandé pourquoi elle ne frequentoyt point les ecclizes ni les offices et festes. A ce, par elle qui parle, ha esté respondeu que ceulx qui venoyent pour l'aimer avoyent esleu les iours feriez pour s'esbattre, et que, elle qui parle, faysoit tout à leurs voulentez.

Par nous lui a esté remonstré chrestiennement que, par ainsy, elle estoyt en soubmission des hommes pluz que des commandemens de Dieu.

Lors par elle qui parle, ha esté dict : que pour ceulx qui la bien aymoient, elle qui parle, se seroyt gettée en buschers ardens, n'ayant oncques suyvi en son amour aultre cours que celui de sa natture ; et, pour le monde poisant d'or, n'eut presté ni son corps ni son amour à ung Roy que elle n'eust point aymé de cueur, de piedz, de teste, de cheveulx, de front, et de tout poinct. Brief, et d'abundant, elle qui parle n'avoyt jamais faict acte de galloise en vendant ung seul brin d'amour à ung homme que elle n'eust point esleu pour sien. Et, que cil qui l'avoyt tennue en ses bras

une heure, ou l'avoyt baisée ung petit en la bousche, la possédoyt, pour le demourant de ses iours.

Lors par nous ha esté requize de dire d'où proceddoyent les ioyaulx, platz d'or, argent, pierres pretieulzes, meubles royaulx, tappis, *et cœtera*, vallant deux cent mille doublons, suyvant expertize treuvée en son logiz, et remiz en guarde du threzorier du chapitre. Par elle qui parle, ha esté dict que, en nous, elle plassoyt tout son espoire, aultant qu'en Dieu mesme ; mais que, elle n'ozoit respundre à cecy pour ce qu'il s'en alloyt des plus douces choses de l'amour, dont elle avoyt touiours vescu.

Puis interpellé de rechef, ha dict, elle qui parle que si, nous iuge, cognoissions en quelle ferveur, elle tennoyt celuy que elle aimoyt ; en quelle obedience le suyvoit par toute voye bonne ou maulvaise, en quelle estude luy estoyt soubmize, avecquel bonheur elle escouttoyt ses dezirs et aspiroit les sacres parolles desquels sa bousche la gratifioit, en quelle adoration avoit sa personne ; nous mesme, vieulx iuge, cuyderions comme ses bien-aymez, nulle somme ne pouvoir payer ceste grant affection aprest laquelle courent tous les hommes. Puis, a dict, elle qui parle, n'avoir iamais, de nul homme aymé par elle, sollicité nul prezent, ni guerdon, et que elle demouroit parfaictement contente de vivre en leur cueur ; que elle s'y rouloyt avecque des plaizirs intarissables et ineffables, se trouvant riche de ce cueur pluz que de toust ; et ne songioit à rien aultre chose qu'à leur rendre pluz de ioye et bonheur, que elle n'en recepvoyt d'eulx. Mais obstant les deffenses itératives de, elle qui parle, ses amoureulx se bendoyent à touiours la gratieulzement mercier. Tantost l'ung venoyt, à elle qui parle, avecque ung fermail de perles disant : — Vecy pour monstrer à ma mye que le sattin de sa peau ne me paroissoyt pas à faulx pluz blanc que perles ! Et le mettoyt au cou de elle qui parle en le baysant bien fort. Elle qui parle, se choleroyt de ces follies, ains ne pouvoit reffuzer de conserver ung ioyau qui leur faysoit plaizir à voir là où ils le mettoyent sur elle. Ung chascun avoyt phantaizie diverse. Tantost, ung aultre aymoit à deschirer les vestemens pretieulx, dont, elle qui parle, se couvroyt pour lui agréer. Puis ung aultre à la vestir, elle qui parle, de saphirs aux bras, aux iambes, au col, ou en ses cheveulx. Cettuy à l'estendre ez tappiz, en de longs linceulz de soye ou veloux noir, et demouroit des iours entiers en ecstase des perfections d'elle qui parle, à qui

les chozes dézirées par ses amoureulx donnoyent plaisirs infinis, pource que ces chozes les faisoyt tout ayses. Puys, ha dict elle qui parle, que, comme nouz ne aymons rien tant que nostre plaizir et voulons que toust esclatte en beaulté, harmonie, au dehors comme en dedans du cueur ; alors, tous soubhaittoyent voir le pourpriz habitté par elle qui parle, aurné des pluz belles chozes ; et, en ce penser tous ses amoureulx se playsoient aultant que elle à y respandre l'or, la soie et les fleurs. Or, vu que ces belles chouses ne guastoient rien ; elle qui parle, n'avoyt nulle force ni commandement pour empescher ung chevallier ou mesme ung riche bourgeoys dont elle estoyt aymée de faire à sa voluntez ; et, par ainsy, se trouvoyt contrainte d'en recepvoir perfums pretieulx et aultres satisfactions dont, elle qui parle, estoyt affolée. Et que telle estoyt la source de ces platz d'or, tappiz et ioyaulx prins chez elle par les gens de iustice.

Cy fine la prime interroguation faicte à ladicte sœur Claire, soubpssonnée d'estre ung desmon, pource que nous iuge, et Guillaume Tournebousche avoyent trop grant fatigue d'entendre la voix de ladicte en leurs aureilles, et se treuvoyent l'entendement brouillé de tout poinct.

Par nous iuge, ha esté assigné le secund interroguatoire à trois iours d'huy pour estre cerchée les preuves de l'obsession et prezence du desmon au corps de la dessus dicte ; laquelle, suyvant le commandement du iuge, ha esté réintégrée en sa geole soubz la conduicte de maistre Guillaume Tournebousche.

✠

In nomine patris et filii et spiritu sancti, amen.

Le treiziesme iour ensuyvant dudict moys de feburier, pardevers nous, Hiérosme Cornille *et cœtera*, ha esté traduicte la sœur Claire, cy-dessus nommée, à ceste fin d'être interroguée sur les faicts et gestes à elle imputez, et d'iceulx convaincue.

Par nous iuge ha esté dict à la comparue : que, vu les diverses responses par elle données aux interroguats qui précèdent, il constoit que oncques ne feut au pouvoir d'une simple femme, encore qu'elle feust aucthorizée, si telles licences estoyent baillées, à menner la vie de femme folle de son corps faysant plaizir à tous, de praticquer tant de morts et accomplir envousteries si

parfaictes sans l'assistance d'ung especial desmon logié en son corps et auquel l'asme auroyt esté vendeue par ung pacte espécial. Doncques, il estoit apertement desmontré que soubz son apparence gist et se mouve ung desmon autheur de ces maulx, et que elle estoyt prezentement sommée de desclairer en quel eage, elle avoyt repçeu cettuy desmon ; advouer les conditions attermoyées entre elle et luy ; puis, dire la veritté sur leurs communs malefices. Par elle qui parle, ha esté resparti que elle vouloyt respondre, à nous homme, comme à Dieu qui doibt estre nostre iuge à tous. Lors, ha prettendu elle qui parle, n'avoir iamays veu le desmon, ne luy avoir poinct parlé, ne aulcunement soubhaité le voir ; ne poinct avoir faict mettier de courtizane pource que, oncques, elle qui parle, n'avoyt praticqué les delices de toute sorte qu'invente l'amour, aultrement que meue par le plaizir que le créateur souverain avoit miz en ceste chose ; et y avoir touiours esté incittée, elle qui parle, pluz par dezir d'estre doulce et bonne au chier seigneur aymé par elle, que par ung vouloir incessamment trepignant. Mais que si tel avoyt esté son vouloir, elle qui parle, nous supplioyt de songier que elle estoyt une paouvre fille africquaine, en laquelle Dieu avoyt miz ung sang trez chauld, et, en son pensouère, si facile entendement des delices amoureuzes, que alors que ung homme la resguardoit, elle sentoit ung grant esmoy en son cueur. Puis, si par dezir d'accointance, ung amoureulx seigneur, la touschoit elle qui parle, en aulcun endroict du corps, en y coulant la main, elle estoyt, maulgré toust, soubz son pouvoir, pource que le cueur lui failloyt aussitost. Par ce toucher l'apprehension et remembrance de touttes les belles ioyes de l'amour se resveigloient en son centre et y mouvoient une aspre ardeur, laquelle gaignoyt le hault, flamboit ez veines, et la faisoyt amour et ioye de la teste aux piedz. Et du iour où, premier, Dom Marsilis, en elle qui parle, avoyt ouvert la comprehension de ces choses, elle n'avoyt iamays eu aultre penser, et recogneut alors que l'amour estoyt chose si parfaictement concordante à sa nature especialle que, depuys, avoyt esté prouvé à elle qui parle, que par faulte d'homme et arrouzement natturel, elle seroyt morte desseichée au dict couvent. En tesmoignaige de cecy, elle qui parle, nous afferme en toute certaineté, que aprest sa fuyte dudict moustier, oncques n'eut ung iour, ni feut ung seul brin de tems en mélancholie, ne tristesse ; ains

touiours feust, elle qui parle, ioyeulze, et par ainsy suyvit la sacre volunté de Dieu à son esguard, de laquelle se cuydoit avoir esté dibvertie en tout le temps perdeu pour elle en ce moustier.

A cecy feut objecté, par nous Ierosme Cornille, audict desmon que, en ceste response, estoyt, par luy apertement blasphemé contre Dieu pource que nous avions esté faicts touz à sa pluz grant gloire, et miz en ce munde pour l'honorer et le servir ; avoir soubz les yeulx ses benoists commandemens et vivre sainctement à ceste fin de gaigner l'heur esternel, et non estre couchiez à fayre touiours ce que les bestes elles-mesmes ne font qu'en ung tems. Lors, par ladicte sœur ha esté respondeu : que elle qui parle, avoyt moult honnoré Dieu ; que, en touz les pays, avoyt eu cure des paouvres et souffreteulx, leur donnant force denniers, vestemens, et plourant au veu et sceu de leurs mizères ; et que, au iour du iugement darenier, elle qui parle, souloyt esperer avoir autour d'elle bonne compaignie de sainctes œuvres plaisantes à Dieu qui crieroyent mercy pour elle. Puis, que n'estoyt son humilité, crainte d'estre repprouchée, et paour de desplaire à messieurs du chapitre, elle eust avec ioye despendeu ses biens à parachever la cathédrale de Sainct Maurice, et y stablir des fundations pour le salut de son asme, n'y espargnant poinct sa ioye ni sa personne ; et que, en ce penser, elle auroyt prins double plaisir en ses nuictées, pource que chascun de ses amours auroyt boutté une pierre à l'esdification de ceste basilicque. Aussy, d'abundant, pour ceste fin et pour l'heur esternel d'elle qui parle, tous ceulx qui l'aymoient auroyent-ils donné leurs biens à grant cueur.

Lors, par nous ha esté dict à ce desmon que, elle ne sauroit se justifier d'estre brehaigne pource que, maulgré tant de copulations, nul enfant n'estoyt né d'elle ; ce qui preuvoit la prezence d'ung desmon en son corps. D'abundant, Astaroth seul ou ung apostre pouvoyt parler en tout languaige, et que elle parloyt à la mode de tous pays, ce qui tesmoignoit la prezence du dyable en elle. A ce, par elle qui parle, ha esté dict pour ce qui est des diversitez de languaige : que, de griec, elle ne sçavoyt rien aultre chose, si ce n'est : *kyrie eleison !* dont elle faysoyt grant usaige ; de lattin rien, si ce n'est *Amen*, et le disoyt à Dieu soubhaitant en obtenir la liberté. Puis, que, pour le demourant, elle qui parle,

avoyt eu grant douleur d'estre orbe d'enfantz ; et si les mesnagières en faisoient, elle cuidoyt que ce estoyt pour ce que elles ne prenoient que petitement plaisir en la chose ; et, elle qui parle, ung peu trop. Mais que tel estoit sans doubte le vouloir de Dieu qui songeoit que par trop grant bonheur, le munde seroyt en danger de périr.

Entendant ce, et mille aultres raysons qui suffisamment establissent la prezence d'ung dyable au corps de la sœur, pource que le propre de Lucifer est de touiours trouver arraizonnemens hereticques, ayant vraysemblance ; avons ordonné que ladicte accuzée seroit appliquée en nostre prezence à la torture, et moult gehennée à ceste fin de reduire ledict desmon par souffrance et le soubmettre à l'aucthoritez de l'Ecclize. Doncques, avons mandé pour nous faire assistance, François de Hangest, maistre myrrhe et medicin du chapitre en l'enchargeant par une ceddule cy dissoubz transcripte de recognoistre les qualitez de la natture feminine *(virtutes vulvæ)* de la dessus dicte femme pour esclairer nostre relligion, sur les modes miz en usaige par cestuy desmon pour happer les asmes en ceste voye, et descouvrir si aulcun artifice y apparoist.

Lors ha moult plouré, geint par advance ladicte Morisque, et nonobstant ses fers, se est agenouillée, implorant avecque criz et clameurs revocation de ceste ordonnance, objectant ses membres estre en tel estat de foyblesse, et ses os si tendres que elle se romproyt comme verre. Puis, en fin de toust, elle a faict offre de se rachepter de ce, par le don de ses biens au chapitre, et de vuyder incontinent le pays.

Sur ce, par nouz feust requize de desclairer voulontairement soy estre et avoir touiours esté ung desmon de la natture des succubes qui sont dyables femelles, ayant charge de corrompre les chrestiens par les blandices et flagitioses delices de l'amour. A cecy, par elle qui parle ha esté dict : que ceste affirmation seroyt ung mensonge abominable, vu que elle se estoyt touiours sentu trez bien femme naturelle.

Lors, ses fers luy ayant esté tollus par le questionnaire, ladicte a deffaict sa cotte, et nous a meschamment et à dessein, obscurci, brouillé, adhiré l'entendement, par la veue de son corps, lequel exerce de faict sur l'homme des cohercions supernaturelles.

Maistre Guillaume Tournebousche ha, par force de natture, quitté la plume en cest endroict ; et ha soy rettiré, obiectant ne pouvoir, sans tentations incredibles qui luy labouroyent la cervelle, estre tesmoin de ceste torteure, pource que il sentoyt le dyable gaigner violemment sa personne.

Cy fina le secund interroguatoire, et veu que par l'appariteur et ianiteur du chapistre ha esté dict, maystre Françoys de Hangest estre en campaigne, la gehenne et interroguations sont assignées à l'endemain, heure de midy, aprest la messe dicte.

Cecy ha esté escrit au verbal par moy Hierosme, en l'absence de maistre Guillaume Tournebousche, en foy de quoy avons signé,

Hierosme Cornille,
grant penittencier.

REQUESTE.

Ce iourd'huy, quatorziesme iour du moys de feburier, en prezence de moy Hierosme Cornille, sont comparus les dicts maistres Jehan Ribou, Antoyne Jahan, Martin Beaupertuys, Ierosme Maschefer, Iacques de Ville d'Omer, et sire d'Yvré, au lieu et place du Maire de la citté de Tours lors absent. Tous plaignans designez en l'acte du pourchaz faict en l'hostel de la ville, auxquels avons, sur la requeste de Blanche Bruyn, se recognoissant prezentement moynesse au moustier du Mont-Carmel, soubz le nom de sœur Claire, desclairé l'appel faict au jugement de Dieu par ladicte accuzée de possession dæmmoniacque et son offre de passer par l'épreuve de l'eaue et du feu, en prezence du chapitre et de la ville de Tours, à ceste fin de preuver ses réalitez de femme, et son innocence.

A ceste requeste ont adhéré pour leur part lesdicts accuzateurs ; lesquels, attendu que la ville se porte fort, se sont engagiez à préparer la plasse, et ung buscher convenable et approuvé des parrains de l'accuzée.

Puys, par nous iuge, ha esté assigné pour terme de l'épreuve le prime iour de l'an neuf, qui sera Pasques prochain, et avons indicqué l'heure de midy, après la messe dicte : ung chascun des parties ayant recogneu ce delay estre moult suffisant.

Doncques, sera le prezent arrest crié à la diligence de ung chascun, en toutes les villes, bourgs et chasteaux de Tourayne, et du pays de France à leurs soubhaits, à leurs cousts, et diligence.

Hierosme Cornille.

CHAPITRE TROYSIESME.

CE QUE FIT LE SUCCUBE POUR SUGCER L'ASME DU VIEUX IUGE ET CE QUE ADVINT DE CESTE DELECTATION DIABOLICQUE.

III.

Cecy est l'acte de confession extresme faicte le premier iour du mois de mars de l'an mil deux cent septante et ung, aprest la venue de N. B. Sauveur, par Hiérosme Cornille, prebstre, chanoine du Chapitre de la cathédrale de Sainct-Maurice, grant pénittencier, de tout se recognoissant indigne. Lequel, se trouvant en sa derrenière heure, et contrit de ses peschiez, malfassons, forfaictures, meffaicts et mauvaisetiez, ha soubhaité ses advœux estre miz en lumière pour servir à la préconisation de la vérité, gloire de Dieu, iustice du tribunal, et luy estre une allégeance à ses punitions en l'autre munde. Ledict Hiérosme Cornille estant en son lict de mort, ont esté convocquez pour ouir ses desclarations Jehan de La Haye (de Hagâ), Vicaire de l'Ecclize Sainct-Maurice ; Pierre Guyard, Thrésorier du Chapitre, commis par nostre seigneur Jehan de Montsoreau, Archevesque pour escripre ses paroles ; puis Dom. Louis Pot, relligieux du maius monasterium (Marmoustier), esleu par luy pour père spirituel et confesseur ; tous trois assistez du grant et inclyte docteur Guillaume de Censoris, Archidiacre romain, de prezent en nostre dioceze envoyé (legatus) par N. S. P. le Pape. Finallement en prezence d'ung grant nombre de chrestiens venus pour estre tesmoings du trespassement dudict Hiérosme Cornille, sur son soubhait cogneu de fayre acte de publicque repentance, vu qu'il s'en va du quaresme, et que sa parolle pourra ouvrir les yeux aux chrestiens en train de soy logier en enfer.

Et devant luy, Hiérosme, qui, pour cauze de grant foyblesse ne pouvoit parler, a leu Dom Louis Pot, la confession ensuyvante, au grant emoy de la dicte assistance :

« Mes frères, iusques en l'an septante neuf de mon eage, lequel est celuy où ie suys ; sauf les menuz peschez dont, tant sainct soit-il, ung chrestien se rend coupable envers Dieu, mais qu'il nous est loysible de racheter par pénitence, je cuide auoir menné une vie chrestienne et merité le los et renom qui m'estoit escheu en ce dioceze où ie feus esleué à la trez haulte charge de grant Penittencier, dont suis indigne. Ores saisi par l'apprehension de la gloire infinie de Dieu, espouventé des supplices qui attendent les meschans et prevaricateurs en Enfer, i'ai songié d'amoindrir l'enormitez de mes forfaicts par la plus grant penittence que ie puisse fayre en l'extresme heure où i'arrive. Lors ay impettré de l'Ecclize dont i'ay mescogneu, trahi, vendeu les droicts et le renom de iustice, l'heur de m'accuzer publicquement en la mannière des anciens chrestiens. Ie soubhaiterois, pour tesmoigner plus grant repentance, auoir encore en moy assez de vie pour estre au portail de la cathédrale, iniurié par tous mes frères, y demourer ung iour entier à genouilz, tennant ung cierge, ayant la chorde au cou, les piedz nudz ; vu que i'ay moult suivy les erremens de l'Enfer à l'enconstre des sacres interests de Dieu. Mays en ce grant naufraige de ma fragile vertu, ce qui vous soit ung enseignement de fuyr le vice, les pieges du Desmon et vous refugier en l'Ecclize où sont tous secours, i'ay esté si tellement envoustez par Lucifer, que N. S. Jésus-Christ prendra, par l'intercession de vous tous dont ie réclame l'aide et les prières, pitié de moy paouvre chrestien abuzé, dont les yeulx fondent en eaue. Aussi voudrois-je auoir une aultre vie à despendre en travaulx de penittence. Ores doncques, oyez et tremblez en grant paour ! Esleu par le Chapitre assemblez à ceste fin de fayre, instruire, et grabeler le proccez encommencé à l'endroict du Desmon qui se est produict sous la forme feminine en la personne d'une religieuse relapse, abominable et reniant Dieu, ayant nom Zulma au pays infidelle d'où elle est venue ; lequel dyable est cogneu dans le dioceze soubz celuy de Claire du Moustier du Mont-Carmel, et ha moult affligez la ville en soy mettant sous ung numbre infini d'hommes pour en conquester les asmes à Mammon, Astaroth, et Sattan, princes de l'Enfer, en leur faysant vuider ce munde en estat de pechié mortel, et leur donnant le trespas là où se prend la vie ; ie suys, moy iuge, tumbé, sur le tard de mes iours, en ce piege, et i'ay perdeu le sens en m'acquit-

tant proditoirement des fonctions commizes, en grant fiance par le Chapitre, à ma vieillesse froide. Oyez comme est subtil le Desmon, et maintenez vous contre ses artifices. En entendant a prime response faicte par le susdict succube, ie vis avecque effroy que les fers miz en ses piedz et mains n'y lairroyent aulcunes traces ; et, par ainsy, feus esblouy de sa force absconse et de sa foyblesse apparente. Doncques, mon esperit se troubla soudain au veu des perfections de natture desquelles s'estoyt vesteu le dyable. I'escouttois la musicque de sa voix, laquelle me reschauffioyt de la teste aux piedz et me faysoit soubhaiter estre ieune pour m'adonner à ce desmon, treuvant que, pour une heure passée en sa compaignie, mon heur esternel n'estoyt qu'ung foyble solde des plaizirs de l'amour goustez en ces bras mignons. Lors, depozai la fermetez dont doibvent demeurer guarniz les iuges. Cettuy demon, par moy questionnez, m'arraizonna de telles paroles qu'en son secund interroguatoire, ie feus en ferme persuasion que ie feroys ung crime en mulctant et tormentant une paouvre petite créature, laquelle plouroyt comme ung enfant innocent. Lors, adverti par une voix d'en hault de faire mon debvoir et que ces parolles dorées, ceste musique d'apparence céleste estoyent momeries diabolicques ; que cettuy corps si gent, si dégourt se transmuteroyt en beste horriblement poileue, à griphes aguz ; et ses yeulx si doulx, en tizons d'enfer ; sa croupe, en queue squammeuse ; et sa iolye bousche roze, à levres gratieulzes, en gueulle de crocodille ; ie revins en intencion de fayre torturer ledict succube jusques à ce que il advouast sa mission, ainsy que déjà ceste practicque avoit esté suyvie en la chrestienté. Doncques, alorsque cettuy desmon se monstra nud à moy, pour estre miz à la gehenne, ie feus soudainement soubmiz à sa puissance par conjurations magicques. Ie sentis mes vieulx os cracquer ; ma cervelle repceut lumière chaulde ; mon cueur transborda du sang ieune et bouillant ; ie fus allaigre en moymesme ; et, par la vertu du philtre getté en mes yeux, se fondirent toutes les neiges de mon front. Ie perdis cognoissance de ma vie chrestienne, et me creus ung escholier virvouchant en la campaigne, eschappé de la classe, et robbant des pommes. Ie n'eus aulcune force de faire ung seul signe de croix, et ne me soubvins ne de l'ecclize, ne de Dieu le père, ne du doulx saulveur des hommes. En proye à ceste vizée, i'alloys par les rues, me ramente-

vant les deslices de ceste voix, l'abominable joly corps de cettuy desmon, me disant mille choses maulvaises. Puys féru et tiré par ung coup de la fourche du dyable qui se plantoyt déià en ma teste, comme serpe en ung chesne, je feus conduit par ce fer agu, vers la geole, maulgré mon ange gardien, lequel de temps à aultre, me tiroyt par le bras, et me deffendoyt contre ces tentacions ; mais obstant ses saincts advis et son assistance, i'estoys tiraillez par des millions de gryphes enfoncez en mon cueur, et m'en trouvai tost en ceste geole. Alorsque l'huys m'en feust ouvert, ie ne vis pluz aucune apparence de prizon, pource que le succube y avoyt par le secours des maulvais génies ou phées construict ung pavillon de pourpre et de soieries, plein de perfums et de fleurs, où elle s'esbauldissoyt vesteue superbement, sans avoir ni ferremens au col, ni chaisne aux piedz. Ie me lairrai despouiller de mes vestemens eccleziasticques, et feus miz en ung bain de senteur. Puis le desmon me couvrit d'une robbe sarrazine, me servit ung festin de metz rares, contenuz ez vazes prétieulx, coupes d'or, vins d'Asie, chants et musicques merveilleuses, et mille louanges qui me chastouillèrent l'asme par les aureilles. A mes coustez se tennoyt touiours ledict succube, et sa doulce accointance détestable me distilloyt nouvelles ardeurs ez membres. Mon ange guardien me quitta. Lors, ie vivoys par la lueur espouventable des yeulx de la Morisque, aspiroys à la chaulde estraincte de ce mignon corps, vouloys toujours sentir ses lèvres rouges que ie cuydois naturelles, et n'avoys nulle paour de la morseure de ses dents qui attirent au plus profund de l'Enfer. Ie me playsois à esprouver la doulceur sans pareille de ses mains, sans songier que ce estoyent des griphes immundes. Brief, ie frestilloys comme ung espoulx voulant aller à sa fiancée, sans songier que ceste espouzée estoyt la mort esternelle. Je n'avois nul soulcy des choses de ce monde, ni des intérêts de Dieu, ne resvant que d'amour, des bons tettins de cette femme qui me faisoyent arser, et de sa porte d'enfer en laquelle ie cuisoys de me getter. Las, mes frères ! durant trois iours et trois nuicts, ie fus ainsy contrainct de besoigner, sans pouvoir tarir la source qui fluoyt de mes reins, en lesquels plongeoient comme deux picques les mains de ce succube, lesquelles communicquoient à ma paoure vieillesse, à mes os desseichez ie ne sçais quelle sueur d'amour. En prime abord, cettuy demon, pour m'attirer à elle, fit couler

en moy comme une doulceur de lait ; puis, vinrent des félicitez poignantes qui me picquèrent comme ung cent d'esguilles, les os, la mouelle, la ceruelle, les nerfs. Lors, à ce ieu, s'enflammèrent les choses absconses de ma teste, mon sang, mes nerfs, ma chair, mes os ; puys, ie bruslay du vray feu de l'enfer qui me cauza des tenaillons en mes joinctures, et une incrédible, intolérable, escueurante volupté qui lachoyt les liens de ma vie. Les cheveulx de cestuy desmon, desquels estoit enveloppé mon paouvre corps, me versoient une rouzée de flammes, et je sentois chaque tresse comme ung baston de gril rouge. En ceste délectation mortelle, ie voyois le visaige ardent dudict succube, qui rioyt, me disoyt mille paroles aguassantes : comme quoy i'estoys son chevallier, son seigneur, sa lance, son iour, sa ioye, sa fouldre, sa vie, son bon, son meilleur chevaulcheur ; et comme quoy elle avoyt dessein de s'unir à moy, encore mieulx, soubhaitant estre en ma peau, ou m'avoir en la sienne. Ce que entendant, soubz l'aiguillon de ceste langue qui me sugçoit l'asme, ie m'enfonçoys, et précipittoys plus avant dans l'enfer sans y rencontrer de funds. Puys, alors que ie n'eus plus une goutte de sang en les veines, que l'asme ne me battoyt plus au corps, que ie fus ruyné de tout poinct, le desmon me dict, touiours frais, blanc, rubescant, reluysant et riant : — Paoure fol, de me cuyder ung desmon ? Hein, si ie te requeroys de me vendre ton asme pour ung baiser, ne la donneroys-tu point de grant cueur. — Oui, fis-ie. — Et si pour touiours besoigner ainsi, besoin estoyt de te nourrir du sang des nouveaulx-nés à ceste fin d'avoir touiours vie nouvelle à despendre en mon lict, n'en sugceroys-tu pas voulentiers ? — Oui, fis-je. — Si pour estre touiours en cavalier chevaulchant, guay comme ung homme en son prime tems, sentant la vie, beuvant le plaizir, se plongiant au fundz de la ioye, comme ung nageur en Loire, ne renieroys-tu poinct Dieu, ne cracherois-tu poinct au visaige de Iésus. — Oui, fis-je. — Si vingt ans de vie monasticque, debvoyent t'estre encore accordez, ne les trocqueroys-tu poinct pour deux ans de ceste amour qui te brusle, et pour estre en ce ioly mouvement. — Oui, fis-ie. Lors ie sentis cent griphes aguz, lesquels deschirèrent mon diaphragme comme si mille becqs d'oyseaux de proie y prenoyent leurs becquées en criant. Puis feus enlevé subitement au-dessus de la terre sur ce dict succube, lequel avoyt desployé ses aesles et me disoyt :

— Chevaulche, chevaulche, mon chevaulcheur ! Tiens toy ferme en la croupe de ta iument, en ses crins, en son col, et chevaulche, chevaulche, mon chevaulcheur ! tout chevaulche ! Par ainsi, ie vis comme ung brouillard les villes de la terre, où, par ung especial don, i'aperceus ung chascun couplé avecque ung démon femelle, et sacquebutant, engendrant en grant concupiscence, tous criant mille parolles d'amour, exclamations de toutte sorte, et tous uniz, chevillez, triballant. Lors, ma cavale, à teste de morisque, me montra, vollant touiours et galloppant à travers les nuées, la terre couplée avecque le soleil, en une conjunction d'où sourdoyt ung germe d'estoilles ; et là chaque munde femelle faysant la ioye avecque ung munde masle. Ains, au lieu de parolles comme en disent les créatures, les mundes suoyent d'ahan nos oraiges, lancoient des esclairs et crioient des tonnerres. Puys montant touiours, ie vis au dessus des mundes, la natture femelle de toutes choses, en amour avecque le prince du mouvement. Or, par mocquerie, le succube me mit au cueur de ceste saillie horrificque et perpétuelle où ie feus perdeu comme ung grain de sable en la mer. Là touiours, me disoyt ma blanche cavale : — Chevaulche, chevaulche, mon bon chevaulcheur, chevaulche ! tout chevaulche ! Ores, advizant le peu que estoyt ung prebstre en cettuy torrent de semences de mundes, où touiours s'accointoient, se chevaulchoient avec raige les metaulx, les pierres, les eaulx, les aers, les tonnerres, les poissons, les plantes, les animaulx, les hommes, les esprits, les mundes, les planettes, je reniai la foy catholique. Alors, le succube me monstrant ceste grant tasche d'estoilles qui se voit ez cieulx me dit : ceste voye estre une goutte de semence celeste eschappée d'ung grant flux des mundes en coniunction. Là dessus ie chevaulchai derechef le succube en raige, à la lueur de mille millions d'estoiles, et i'auroys voulu chevaulchant, sentir la nature de ces mille millions de créateures. Lors, par ce grant effort d'amour, ie tombai percluz de toust poinct en entendant ung grant rire infernal. Puis, ie me vis en mon lict entouré de mes serviteurs, lesquels avoyent eu le couraige de lutter avecque le demon en gettant dedans le lict où i'estoys couchié ung plein seau d'eau benoiste, et disant de ferventes prières à Dieu. Lors, i'eus à soubstenir, maulgré ceste assistance, ung combat horrible avecque ledict succube, duquel les griphes me tennoient le cueur, en me faysant endurer des maulx infinis. Encores que ranimez

par la voix de mes serviteurs, parens et amis, ie me bendasse à faire le signe sacré de la croix, le succube pozé en mon lict, au chevet, au pied, partoust, s'occupoit à me destendre les nerfs, rioyt, grimaçoyt, me mettoyt mille imaiges obscènes soubs les yeulx, et me donnoyt mille dezirs maulvais. Ce néanmoins, ayant eu pitié de moy, monseigneur l'archevesque fit venir les relliques de saint Gatien, et lorsque la chasse eut touchié mon chevet, ledict succube feut contraint de fuyr, laissant une odeur de soulphre et d'enfer, dont mes serviteurs, amis et aultres s'esgozillèrent durant ung iour. Lors, la lumière céleste de Dieu ayant esclairé mon asme, ie cogneus que i'estoys, par suite de mes peschiez et de mon combat avecque le malin esperit, en grant dangier de mourir. Doncques, i'implorai la grace espécialle de vivre encore ung bout de tems pour rendre gloire à Dieu et à son ecclize, en obiectant les mérittes infinis de Iesus sur la croix, mort pour le salust des christians. Par ceste prière, i'obtins la faveur de recouvrer la force de m'accuzer de mes peschez, d'impettrer de tous les membres de l'ecclize de Sainct-Maurice, leur ayde et assistance pour me tirer du purgatoire où ie vays racheter mes faultes par des maulx infinis. Enfin de toust, ie desclaire que mon arest qui en appelle pour ledict desmon au iugement de Dieu et à l'épreuve de l'eaue benoiste et du feu est ung subterfuge deu au meschant vouloir suggéré par ledict desmon ; lequel auroyt par ainsy les facultez d'eschapper à la iustice du tribunal de l'archevesque et du chapitre, veu qu'il m'advoua secrettement avoir licence de fayre paroistre en sa plasse ung desmon accoustumez à ceste espreuve. Enfin de toust, ie donne et legue au Chapitre de l'Eglise Sainct-Maurice mes biens de toute sorte, pour funder une chapelle en ladite Ecclize, la bastir et l'aorner, et la mettre soubs l'invocquation de sainct Hierosme et sainct Gatien, dont l'ung est mon patron et l'aultre le saulveur de mon asme. »

Cecy ouy de tous les assistans ha esté miz soubs les yeulx du tribunal ecclesiasticque par Jehan de la Haye (Johannes de Haga).

Nous, Jehan de la Haye (Johannes de Haga), esleu grant pénitencier de sainct Maurice, par l'assemblée généralle du chapitre, selon l'usaige et coustume de cette ecclize, et commiz à l'effect de poursuivre à nouveau le proccez du desmon succube, de prezent en la geole du chapitre, avons ordonné une nouvelle enqueste en laquelle seront entendus tous ceulx de ce diocèze, ayant eu cognois-

sance de faits à ce relatifs. Desclairons nulles les aultres proccédures, interroguatoires, arests, et les annihilons au nom des membres de l'ecclize, assemblez en chapitre général et souverain, et disons qu'il n'y ha lieu à l'appel à Dieu proditoirement faict par le desmon, attendeu l'insigne trahizon du dyable en ceste occurrence.

Et sera ledict iugement criez à son de trompe en tous les endroicts du diocèze, ez quelz ont esté publiez les faulx edicts du moys préceddent, tous notoirement deus aux instiguations du desmon, suivant les adveulx de feu Hiérosme Cornille.

Que tous les chrestiens soient en ayde à nostre saincte ecclize et à ses commandemens.

Jehan de la Haye.

CHAPITRE QUATRIESME.

COMMENT VIRVOUCHA SI DRUEMENT LA MORISQUE DE LA RUE CHAULDE QUE, A GRANT POINE, FEUT ELLE ARSE ET CUICTE VIFVE A L'ENCONTRE DE L'ENFER.

IV.

Cecy feut escript au moys de may de l'an 1360[1] en mannière de testament.

Mon trez chier et bien aymé filz, alors que il te sera loysible lire cecy, ie seray moy, ton père, couchié dedans la tombe, implorant tes prières et te suppliant de te conduire en la vie ainsy qu'il te sera commandé par ce rescript légué pour le saige gouvernement de ta famille, ton heur et suretez ; car i'ay faict cecy en ung temps où i'avoys mon sens et entendement encore frappez d'hier par la souveraine iniustice des hommes. En mon eage viril, i'eus la grant ambition de m'eslever dans l'Ecclise et y atteindre aux plus haultes dignitez pource que nulle vie ne me sembloyt pluz belle. Ores, en ce grave penser, i'apprins à lire et à escripre ; puis, à grant poine, devins en estat de me mettre en clergie. Mais, pourceque ie n'avoys nulle protection, ni saiges advis pour faire ma traisnée, i'eus l'engin de me propouzer à ceste fin d'estre escripvain, tabellion, rubriquateur du Chapitre Sainct-Martin où estoyent les plus hauts et riches personnages de la Chrestienté,

veu que le roy de France y est simple chanoine. Doncques debvoys-ie renconstrer là, mieulx que partout ailleurs, des services à rendre à aulcuns seigneurs ; et, par ainsy, treuver des maystres, en estre pattronné ; puis, par leur moyen, entrer en relligion, et arriver à estre mittré comme ung aultre et collocqué en ung siège archiépiscopal, ie ne sçays où. Mays ceste prime vizée estoyt oultre-cuydante, et ung petit trop ambitieuze, ce que, Dieu me fit bien voir par l'evenement. De faict, Messire Jehan de Villedomer qui, du deppuys, devint cardinal, feut miz en ceste place, et moy regetté, desconfit. Lors, en ceste male heure, ie repceus une allégeance à mes soulcis par l'advis du bon vieux Hiérosme Cornille, penittencier de la cathédrale, dont ie vous ai soubvent parlé. Ce chier homme me contraignit par sa doulceur, à venir tennir la plume pour le Chapitre de Sainct-Maurice et archeveschez de Tours : ce que ie fis, avec honneur, veu que ie estoys reputté grant escripvain. En l'année où i'alloys entrer en prebstrise s'esmeut le fameulx proccest du Diable de la rue Chaulde, duquel parlent encore les anciens, et dont ils disent aux ieunes à la vesprée l'histoire qui, dans le tems, ha esté racomptée en tous les foyers de France. Or, cuydant que ce seroyt à l'advantaige de mon ambition ; et, que pour ceste assistance, le Chapitre me poulseroit en quelques dignitez, mon bon maistre me fist commettre à l'effect d'escripre tout ce qui debvoyt estre, en ceste griefve affaire, subject à escripteure. De prime abord, Monseigneur Hierosme Cornille, homme approchant octante années, et de grant sens, iustice et bon entendement, soubpssonna quelques meschancetez en ceste cauze. Encores que il n'aymast poinct les filles folles de leurs corps et n'eust iamays renciné de femme en sa vie, laquelle estoyt saincte et vénérable, saincteté qui l'avoyt faict eslire pour iuge ; ce néanmoins, aussitost que les dépositions feurent achevées, et la paouvre garse entendeue, il demeura cler que, bien que cette ioyeulze galloise eust rompeu le ban de son moustier, elle estoyt innocente de toute diablerie ; et que ses grands biens estoient convoitez par ses ennemiz et aultres gens, que ie ne veulx poinct te nommer par prudence. En ce temps, ung chascun la cuydoyt munie d'argent et d'or si habundamment que aulcuns disoyent qu'elle pouvoit achepter le comté de Tourayne, si bon lui playsoit. Doncques, mille mensonges et calumnieuses paroles dictes sur ceste fille, à laquelle les honnestes femmes portoient envie, couroient par

le munde, et devinrent créances d'Evangile. En ceste coniuncture, Monseigneur Hierosme Cornille, ayant recogneu que nul desmon aultre que celuy de l'amour ne estoyt en ceste fille, luy fist consentir à demourer en ung couvent pour le restant de ses iours. Puys, acertené par aulcuns braves chevalliers, fortz en guerre et riches en dommaines que ils fayroient tout pour la saulver, il l'invita secrettement à requérir de ses accuzateurs le iugement de Dieu, non sans donner ses biens au Chapitre, à ceste fin de fayre taire les maulvaises langues. Par ainsy, debvoit estre préservée du buscher, la plus mignonne fleur que oncques le ciel ait lairré cheoir en nostre terre ; laquelle fleur de femme ne failloit que par une excessifve tendreur et compatissance au mal d'amour getté par ses yeux au cœur de tous ses poursuiuans. Mais le vray dyable, soubz forme de moyne, se mesla de ceste affaire ; vécy comme : Ung grant ennemy de la vertu, preudhomie et saincteté de monseigneur Hierosme Cornille, lequel avoyt nom Jehan de la Haye, ayant sceu que en sa geole, la paouvre fille estoyt traitée comme une royne, accuza meschantement le grant Penittencier de connivence avecque elle, et d'estre son serviteur, pourceque, disoyt ce maulvais prebstre, elle le faysoit ieune, amoureux et heureux ; ce dont moureust de chagrin, en ung iour le paouvre vieillard cognoissant à cecy que Jehan de la Haye avoyt iuré sa perte et vouloyt ses dignitez. De faict nostre seigneur archeuesque visita la geole et trouva la moresque en ung lieu playsant, couchiée trez bien, sans fers, pourceque, ayant miz ung diamant en ung lieu où nul n'eust cuydé qu'il y peust tennir, elle avoyt achepté la clémence du geolier. En ce temps, aulcunz, disent que cettuy geolier estoyt ferru d'elle ; et que, par amour, ou mieulx en grant paour des jeunes barons amans de ceste femme, il en machinoyt la fuyte. Le bon homme Cornille estant en train de mourir ; et, par le tracas de Jehan de la Haye, le Chapitre iugeant nécessaire de mettre au néant les proccédures faictes par le Penittencier, et aussi ses arrests ; ledict Jehan de la Haye, lors simple Vicaire de la cathédrale, desmontra que pource, il suffisoyt d'ung advœu public du bon homme en son lict de mort. Lors feut gehenné, tormenté le moribond par les messieurs du chapitre, ceulx de Sainct-Martin, ceulx de Marmoustiers, par l'archevesque, et aussi par le légat du pape, à ceste fin que il se retractast à l'advantaige de l'Ecclize, à quoi ne vouloit point consentir le bonhomme. Mais, aprest mille maulx,

feut apprestée sa confession publicque à laquelle assistèrent les pluz considérables gens de la ville ; laquelle respandit une horreur et consternation qui feut telle que ie ne sçauroys dire. Les Ecclizes du diocèze firent des prières publicques pour ceste calamiteuze playe, et ung chascun redoubtoyt de voir le dyable, dévaller chez soy par le foyer. Mays le vray de cela est que mon bon maistre Hierosme avoyt les fiebures et voyoit des vasches en sa salle, alors que de luy feut obtenue cette retractation. L'accest fini, ploura grandement le paouvre sainct en saichant de moy ce trafficq. De faict il mourust entre mes bras, assisté de son médecin, dézespéré de ceste momerie, nous disant qu'il s'en alloyt aux pieds de Dieu, le prier de ne point lairrer consommer une iniquité desplourable. Ceste paouvre morisque l'avoyt moult touchié par ses larmes, et sa repentance, veu que par avant de luy faire requérir le iugement de Dieu, il l'avoyt particulièrement confessée, et par ainsy, s'étoit dégagiée l'asme divine qui demouroyt en ce corps, et dont il nous parloit comme d'ung diamant digne d'aorner la saincte couronne de Dieu, alors que, elle auroyt quitté la vie, après ses pénittences faictes. Lors, mon chier fils, saichant par les paroles qui se disoyent par la ville et par les naïfves responses de ceste paouvre mizerable, tout le trac de ceste affaire ; ie deliberay, par l'advis de maistre Françoys de Hangest, médecin du chapitre, de feindre une maladie et quitter le seruice de l'Ecclize Sainct-Maurice et de l'archeveschez, ne voulant poinct tremper la main dans le sang innocent qui crie encore et criera iusques au iour du iugement darenier devant Dieu. Lors feust banny le geolier ; puis feust miz en sa plasse le secund fils du tortionnaire, lequel getta la morisque en ung cachot, et luy mit inhumainement aux mains et aux piedz des fers poisant cinquante liures, oultre une saincture de bois. Puys la geole feust veillée par les harbalestriers de la ville, et les gens d'armes de l'archeuesque. La garse feut tormentée, gehennée, eust les os brisez ; vaincue par la douleur, fist ses aveux aux soubhaits de Iehan de la Haye et feut tost condamnée à estre bruslée en la coulture Sainct-Estienne, aprest avoir esté mize au portail de l'ecclise vesteue d'une chemise de soulphre ; puis, ses biens acquiz au Chapitre, *et cœtera.* Ceste arest fut cauze de grants troubles et prinses d'armes par la ville, pourceque trois ieunes chevalliers de Tourayne iurèrent de mourir au service de la paouvre fille et la deslivrer par toutes les voyes quelconques. Lors

ils vinrent en ville accompaignez d'ung millier de souffreteulx, gens de poine, vieux souldards, gens de guerre, artizans et aultres que ladicte fille avoyt secourus, saulvez du mal, de la faim, de toute mizère ; puys, fouillèrent les taudis de la ville où gizoient ceulx auxquels elle avoyt bien fait. Lors, tous s'estant esmeus, et convocquez au rez de Mont-Louis soubz la protection des gens d'armes desdicts seigneurs, ils eurent pour compaignons tous les maulvais garsons de vingt lieues à la ronde et vindrent ung mattin faire le siège de la prizon de l'archeuesque en criant que la moresque leur feust livrée, comme s'ils vouloient la mettre à mort ; mais, dans le faict, pour la deslivrer et la boutter secrettement sur ung coursier pour lui faire gaigner le large, vu que elle chevaulchoit comme ung escuïer. Lors, en ceste effroïable tempeste de gens, avons nous vu entre les bastimens de l'archeveschez et les ponts plus de dix mille hommes grouillans ; oultre tous ceulx qui estoyent juchez sur les toicts des maisons et grimpez en tous les estaiges pour voir la sédition. Brief, il estoyt facile d'entendre, par de là la Loire, de l'aultre cousté de Sainct-Symphorien, les cris horrificques des chrestiens qui y alloient à bon essiant, et de ceulx qui serroient la geole en intencion de faire esvader la paouvre fille. L'estouffade et oppression des corps feut si grant en ceste foule populaire altérée du sang de la paouvre fille, aux genouilz de laquelle ils seroyent tumbez tous s'ils eussent eu l'heur de la voir, que sept enfans, unze femmes et huict bourgeois y feurent écrasez, pillez, sans que l'on ait peu les recognoistre, vu qu'ils estoyent comme des tas de boue. Brief si ouverte estoyt la grant gueulle de ce Leviathan populaire, monstre horrible, que les clameurs en feurent ouyes des Montilz-lez-Tours. Tous crioyent : — A mort la succube ! — Livrez-nous le desmon ! — Ha ! i'en veux ung quartier ! — I'en veux du poil ! — A moy le pied ! — A toy les crins ! — A moy la teste ! — A moy la chose ! — Est-il rouge ? — Le verra-t-on ? — Le cuira-t-on ? A mort ! à mort ! Chacun disoyt son mot. Mais le cri : — « Largesse à Dieu ! à mort le succube ! » estoyt getté en ung seul temps par la foule si druement et si cruellement que les aureilles et les cueurs en saignoyent ; et les aultres craillemens s'entendoyent à poine ez logiz. L'archeuesque eust l'imaginacion, pour calmer ceste oraige qui menassait de renverser toust, de sortir en grant pompe de l'Ecclize, en portant Dieu, ce qui deslivra le Chapitre de sa ruyne,

vu que les maulvais garsons et les seigneurs auoient iuré de détruire, brusler le cloistre, et tuer les chanoines. Doncques, par ce stratagesme, ung chascun feut contrainct de se dissouldre, et faulte de vivres, revint chez soy. Lors, les moustiers de Tourayne, les seigneurs et les bourgeoys en grant appréhension de quelque pillaige pour l'endemain, firent une assemblée nocturne, et se rangèrent à l'advis du Chapitre. Par leurs soings, les hommes d'armes, archiers, chevalliers et bourgeoys en numbre infini, firent la guette et tuèrent ung parti de pastoureaux, routtiers, malendrins, lesquels, saichant le remue mesnaige de Tours, venoient grossir les mescontens. Messire Harduin de Maillé, vieulx homme noble, arraizonna les ieunes chevaliers qui estoient les tennans de la Mauresque et deviza saigement avecque iceulx, leur demandant : — Si pour ung minon de femme, ils vouloient mettre la Tourayne à feu et à sang ; si, encores qu'ils feussent victorieulx, ils seroient maistres des maulvais garsons appelez par eulx ; que ces dicts pillardz aprest avoir ruyné les chasteaulx de leurs ennemis, viendroient à ceulx de leurs chiefs ; mais que, la rebellion encommencée n'ayant eu nul succez de prime sault pource que, quant à prezent, la plasse estoyt nette, pouvoient-ils avoir le dessus sur l'ecclize de Tours qui invocqueroit l'ayde du roy ; puys, mille aultres propous. A ces raizons, les ieunes chevalliers dirent que il estoyt facile au Chapitre de faire esvader nuictamment la fille ; et que, par ainsy, la cauze de la sédition seroyt tollue. A ceste saige et humaine requeste, respondit monseigneur *de Censoris* légat du pape, que besoing estoyt que force demeurast à la relligion et à l'ecclize. Là dessus, la paouvre garse païa pour le toust, vu que il feut convenu que nulles recherches ne seroyent faictes sur ceste sedition.

Lors, le Chapitre eust toute licence de procéder au supplice de la fille, auquel acte et cérémonie eccleziastique on vint de douze lieues à la ronde. Aussy, le iour, où aprest les satisfactions divines, le succube deut estre livré à la iustice séculière à ceste fin d'estre publicquement arse en ung buscher ; pour une liure d'or, ung vilain, ne mesme ung abbé n'eust-il trouvé de logiz en la ville de Tours. La veille, beaucoup campèrent hors la ville soubz des tentes ou couchiez en la paille. Les vivres manquèrent et plusieurs, venus le ventre plein, s'en retournèrent le ventre vuyde, n'ayant rien vu que flamber le feu de loing. Puys les mauvais garsons firent de bons coups par les chemins.

La paouvre courtizanne estoit quazi morte. Ses cheveulx avoyent blanchi. Ce ne estoyt à vrai dire que ung squelette à peine couvert de chair, et ses fers poisoient pluz qu'elle. Si elle avoyt eu de la ioye en sa vie, elle le payoit moult en cettuy moment. Ceulx qui la virent passer disent que elle plouroit et crioyt à faire pitié aux pluz acharnez aprest elle. Aussi, en l'ecclize feust-on contrainct de luy mettre en la bouche ung baillon, que elle mordoyt comme un lézard mord ung baston. Puys, le bourreau l'attacha à ung pieu pour la soubstenir, vu que elle se laissoyt couler par momens, et tumboit faulte de force. Puis, soudain récuperoit ung vigoureulx poignet ; car, ce néanmoins, elle put, ha-t-on dict, secouer ses chordes et s'esvader en l'ecclize où, en remembrance de son ancien mettier, elle grimpa trez agilement ez gualleries d'en hault, en vollant comme ung oizeau le long des colonnettes et frizes menues. Elle alloyt se saulver ez toitz, alors que ung souldard la visa de son arbaleste et lui plantta sa flesche dedans la cheville du pied. Maulgré son pied demi-couppé, la paouvre fille courut encore par l'ecclize lestement sans en avoir cure, allant sur son os brizé, espandant son sang, tant grant paour elle avoyt des flammes du buscher. Enfin feut prinse, et liée, gettée en ung tombereau et mennée au buscher, sans que aulcun l'ait deppuys entendue crier. Le conte de sa course dans l'ecclize aydoit le menu populaire à croire que ce feut le dyable, et aulcuns disoyent que elle avoyt vollé par les aers. Alors que le bourreau de la ville la getta dedans le feu, elle fit deux ou trois saults horribles, et tumba au fonds des flammes du buscher qui brusla le iour et la nuit. L'endemain soir, i'allai voir s'il demouroyt quelque chose de ceste gente fille, si doulce, si aimante ; mais je ne trouvai plus qu'ung paouvre fragment d'os stomachal en lequel maulgré ce grant feu, estoyt resté quelque peu d'humide, et que aulcuns disoyent tressaillir encore comme femme au déduict. Ie ne sçauroys, mon chier filz, dire les tristifications sans numbre et sans égale, qui, durant environ dix ans, poisèrent sur moy. Touiours estoys record de ceste ange froissé par de meschans hommes, et touiours en voyois les yeulx pleins d'amour ; brief, les dons supernaturels de ceste enfant naïfve, estoyent brillans jour et nuit devant moy, et ie prioys pour elle en l'ecclize où elle avoyt esté martyrizée. Enfin, je n'avois poinct la force ni le couraige de envisaiger, sans fremir, le grant penittencier Jehan de la Haye,

qui mourust rongé par les pouils. La leppre fit justice du baillif. Le feu brusla le logiz, et la femme de Jehan ; et tous ceux qui mirent la main en ce buscher, en retirèrent de la flamme.

Cecy, mon filz bien aymé, feut cauze de mille pensers que i'ay mis ici par escript pour estre à iamais la reigle de conduite en nostre famille.

Ie quittay le service de l'ecclize, et me mariai à vostre mère, de laquelle ie repçeus des doulceurs infinies, et avecque elle je partagiai ma vie, mon bien, mon asme et tout. Aussy feut-elle de mon advis en ces préceptes suyvans. A scavoir : Premièrement. Pour vivre heureux, besoing est de demourer loing des gens d'ecclize, les honorer beaucoup sans leur bailler licence d'entrer ez logiz ; non plus qu'à tous ceulx qui, par Droict, iuste ou injuste, sont censez estre au dessus de nous. Deuxiesmement : Prendre ung estat modicque, et s'y tennir, sans iamais vouloir paroistre aulcunement riche. Avoir soing de n'exciter l'envie de personne, ni férir qui que ce soit, en aulcune sorte, pour ce que besoing est d'estre fort comme ung chesne qui tue les plantes en ses pieds, pour brizer les testes envieuses. Encores y succomberoyt-on, vu que les chesnes humains sont especiallement rares, et que aulcun Tournebousche ne doibt se flatter d'en estre ung, attendu qu'il sera Tournebousche. Troiziesmement. Ne iamais despendre que le quart de son revenu, tayre son bien, musser sa chevance, ne se mettre en aulcune charge ; aller en l'ecclize comme les autres, et toujours guarder ses pensers en soy ; vu que alors, ils sont à vous, et non à d'aultres qui s'en revestent, s'en font des chappes et les tournent à leur guyze, en forme de calumnies. Quatriesmement. Toujours demourer en la condicion des Tournebousches, lesquels sont à prézent et à toujours drappiers. Marier ses filles à bons drappiers, envoyer ses garsons estre drappiers en d'autres villes de France, munis de ces saiges préceptes, et les nourrir en l'honneur de la drapperie, sans leur lairrer aulcun songe ambitieux en l'esperit. *Drappier comme ung Tournebousche*, doibt estre leur gloire, leurs armes, leur nom, leur devise, leur vie. Or, estant touiours drappiers ; par ainsy, seront toujours les Tournebousche, incogneus, et vivotteront comme de bons petits insectes, lesquels une fois logiez en une poultre, font leurs trous et vont en toute sécuritez, iusques au bout de leur peloton de fil. Cinquiesmement. Ne iamays parler aultre languaige que le langage de la drapperie,

ne poinct disputter de relligion, de gouvernement. Et, encores que, le gouvernement de l'Estat, la province, la religion et Dieu virassent ou eussent phantaisie de aller à dextre ou à senestre ; touiours en qualitez de Tournebousche demourer en son drap. Par ainsy, n'estant aperceus d'aulcun en la ville, les Tournebousches viveront en calme avecque leurs petits Tournebouschons, païant bien les dixmes, les imposts et tout ce qu'ils seront requiz de donner par force, soit à Dieu, soit au roy, à la ville ou à la paroisse, avecque lesquels ne fault oncques se desbattre. Aussi besoing est de reserver le patrimonial threzor pour avoir paix, achepter la paix, ne iamays rien debvoir, avoir du grain au logiz, et se rigoller les portes et les croizées clozes.

Par ainsy, nul n'aura prinse ez Tournebousches, ni l'Estat, ni l'Ecclize, ni les seigneurs, auxquels, le caz eschéant, s'il y ha force, vous presterez quelques escuz sans iamais nourrir l'esperance de les revoir, ie dis les escuz. Ainsi tous, en toute sayson, aymeront les Tournebousches ; se mocqueront des Tournebousches gens de peu ; des Tournebousches à petits pieds ; des Tournebousches de nul entendement. Lairrez dire, les ignares. Les Tournebousches ne seront ni bruslez, ni pendeus à l'advantage du roy, de l'Ecclize ou de tous aultres ; et les saiges Tournebousches auront secrettement argent en leurs fouillouzes et ioye au logis, à couvert de tout.

Doncques, mon cher filz, suys ces advis de mediocre et petite vie. Maintiens cecy en ta famille, comme Charte de province. Que, toy mourant, ton successeur la maintienne comme sacre Evangile des Tournebousches, iusqu'à ce que Dieu ne veuille pluz qu'il y ait de Tournebousche en ce munde.

Ceste lettre ha esté trouvée lors de l'inventaire faict en la maison de Françoys Tournebousche, seigneur de Veretz, chancellier de Monseigneur le Dauphin, et condamné, lors de la rebellion dudict seigneur contre le roy, à perdre la teste et voir tous ses biens confisquez par arrest du parlement de Paris. Ladicte lettre ha esté remize au gouverneur de Tourayne par curiozité d'histoire, et ioincte aux pièces du procest en l'Archeveschez de Tours, par moi Pierre Gaultier, Eschevin, Prezident des Preudhommes.

L'autheur ayant achevé les transcriptions et deschiffraiges de ces parchemins en les restituant de leur languaige estrange, en françoys ; le donateur d'iceulx lui ha dict que la rue Chaulde de Tours estoyt, suyvant aulcuns ainsy nommée pource que le soleil y demouroit pluz qu'en tous aultres endroicts. Mais, maulgré ceste version, les gens de hault entendement treuveront, en la voie chaulde dudict succube, la vraye cauze dudict nom. A quoy acquiesce l'autheur. Cecy nous apprend à ne poinct faire abus de nostre corps, ains à en uzer saigement en veue de nostre salut.

DEZESPERANCE D'AMOUR[1].

En le temps où le roy Charles huictiesme eust la phantaizie d'aurner le chasteau d'Amboyse, vinrent avecque luy aulcuns ouvriers ittalians, maystres sculpteurs, bons peintres et massons ou architectes. Lesquels firent ez guallеries de beaulx ouvraiges qui, par délaissement, ont esté prou guastez.

Et duncques, la Court estoyt lors en ce playsant seiour ; et, comme ung chascun scayt, le bon ieune sire aymoit moult à voir ces gens elabourer leurs inventtions. Estoyst lors parmy ces sievrs estrangiers ung Florentin, ayant nom Messer Angelo Cappara, lequel avoyt ung grant meritte, faysoit des sculpteures et engraveures comme pas ung, nonobstant son eage, vu que aulcuns s'esbaudissoyent de le voir en son apvril et déjà si sçavant. De faict à poine frizotoit en son guernon les poils qui empreignent ung homme de sa maiesté virile. De cettuy Angelo, les dames estoyent vrayment toutes picquéez, pour ce qu'il estoit ioly comme ung resve, mélancholique comme est la palumbe seule en son nid par mort du compaignon. Et vecy comme. Cettuy sculpteur avoyt le grant mal de paouvreté, qui gehenne la vie en ses mouvemens. De faict, il vivoyt durement, mangiant peu, honteulx de ne rien avoir, et s'adonnoyt à ses talens par grant dézespoir, voulant, à toute force, gaigner la vie oysive qui est la plus belle de touttes pour ceulx dont l'asme est occupée. Par braverie, le florentin venoyt en la Court gualamment vestu ; puis, par grant timidité de ieunesse et de maleheur, n'ozoit demander ses denniers au roy

qui, le voyant ainsy vestu, le cuydoit bien fourni de tout. Courtizans, dames, ung chascun souloyt admirer ses beaulx ouvraiges et aussy le faiseur ; mais, de carolus, nullement. Tous, et les dames sur tout, le treuvant riche de natture, l'estimoient suffisamment guarny de sa belle ieunesse, de ses longs cheveux noirs, yeux clairs, et ne songioyent poinct à des carolus en songiant à ces choses et au demourant. De faict, elles avoyent grandement rayson, vu que ces advantaiges donnoyent à maint braguard de la court, beaulx domaines, carolus et tout.

Maulgré sa semblance de ieunesse, Messer Angelo avoyt vingt années d'eage et n'estoyt poinct sot, avoyt ung grant cueur, de belles poëzies en la teste ; et de plus, estoyt homme de haulte imaginacion. Mais en grant humilité en luy-mesme, et comme tous paouvres et souffreteux, restoyt esbahis, en voyant le succez des ignares. Puis se cuydoit mal fassonné, de corps ou d'asme, et guardoyt en luy-mesme ses pensers : ie faulx, vu que il les disoyt, en ses fresches nuictées, à l'umbre, à Dieu, au dyable, à tout. Lors, se lamentoyt de porter ung cueur si chauld que, sans doubte aulcun, les femmes s'en garoient comme d'ung fer rouge ; puis, se racomptoyt à luy-mesme en quelle ferveur auroyt une belle maytresse ; en quel honneur seroyt elle en sa vie ; en quelle fidelitez il s'attacheroyt à elle ; de quelle affection la serviroyt ; en quelle estude auroyt ses commandemens ; de quelz ieux dissiperoyt les legiers nuages de sa tristesse melancholique aux iours où le ciel s'embruneroyt. Brief, s'en pourtraictant une par imagination figuline, il se rouloyt à ses piés, les baysoyt, amignottoyt, caressoyt, mangioit, sugçoit aussi réallement que ung prizonnier court à travers champs, en voyant les prées par ung trou. Puys, luy parloyt à l'attendrir ; puys, en grand perprinse, la serroyt à l'estouffer, la violoit ung petit maulgré son respect, et mordoyt tout en son lict de raige, quèrant ceste dame absente, plein de couraige à luy seul, et quinaud l'endemain alors qu'il en passsoyt une. Néanmoins, tout flambant de ses amours phantasques, il tapoyt derechef sur ses figures marmorines et engravoyt de iolis tettins à fayre venir l'eaue en la bousche de ces beaulx fruicts d'amour, sans compter les autres chozes qu'il bomboyt, amenuizoit, caressoyt de son ciseau, purifioit de sa lime, et contournoyt à faire comprendre l'usaige parfaict de ces choses, à ung coquebin et le decoquebiner dans le iour. Et les dames souloyent se reco-

gnoistre en ces beaultez, et de Messer Cappara toutes s'encapparassonnoyent. Et messer Cappara les frosloit de l'œil iurant que le iour où l'une d'elles luy donneroyt son doigt à bayser, il en auroyt tout.

Entre ces dames de hault lignaige, une s'enquit ung iour de ce gentil florentin à luy-mesme, luy demandant pourquoy se faisoit il si farouche ? Et si nulle femme de la court ne le scauroyt apprivoiser ? Puis l'invita gratieulsement à venir chez elle, à la vesprée.

Messer Angelo, de se perfumer, d'achepter ung manteau de veloux à crepines doublé de sattin, d'emprunter à ung amy une saye à grandes manches, pourpoint tailladez, chausses de soye, et de venir et de monter les desgrez d'ung pied chauld, respirant l'espoir à plain gozier, ne saichant que fayre de son cueur qui bondissoit et sursaultoit comme chievre ; et, pour toust dire d'ung coup, ayant par advance de l'amour de la teste aux pieds à en suer dedans le dos.

Faites estat que la dame estoyt belle. Or, messer Cappara le scavoyt d'aultant mieux, que, en son mettier, il se cognoissoyt aux emmanchemens des bras, lignes du corps, secrètes entourneures de la callipygie et autres mystères. Doncques, ceste dame satisfaisoyt aux règles especialles de l'art, outre que elle estoit blanche et mince ; avoyt une voix à remuer la vie là où elle est, à fourgonner le cueur, la cervelle et le reste ; brief, elle mettoit en l'imaginacion les délicieuses images de la chose sans faire mine d'y songier, ce qui est le propre de ces damnées femelles.

Le sculpteur la treuva size au coin du feu, dedans une haute chaire, et vecy la dame de devizer à son aize, alors que messer Angelo, n'ozoit dire aultre françois que oui et non, ne pouvoit renconstrer aulcunes parolles en son gozier, ne aulcune idée en sa cervelle, et se seroyt brizé la teste en la cheminée, si n'avoyt eu tant d'heur à voir et ouïr sa belle maytresse, qui se iouoit là comme ung mouscheron en ung rais de soleil.

Pour ce que, obstant ceste muette admiration, tous deux demourèrent iusques au mitant de la nuit, en s'engluant à petits pas dedans les voyes fleuries de l'amour, le bon sculpteur s'en alla bien heureux. Chemin faisant, il conclud à part luy, que si une femme noble le guardoyt ung peu prest de sa iuppe, durant quatre heures de nuict, il ne s'en falloyt pas d'ung festu qu'elle

ne le laissast là iusques au matin. Or, tirant de ces prémisses, plusieurs iolys corollaires, il se rezolut à la requérir de ce que vous scavez, comme simple femme. Doncques il se deslibéra de toust tuer, le mary, la femme ou luy, faulte de filer une heure de ioie à l'ayde de sa quenouille. De faict, il s'estoyt si sérieusement enchargié d'amour, que il cuydoit la vie estre ung foyble enjeu dans la partie de l'amour, vu que, un seul iour y valloit mille vies.

Le Florentin tailla sa pierre en pensant à sa soirée, et, par ainsy, guasta bien des nez en songiant à aultre choze. Voyant ceste malefasson, il lairra l'ouvraige ; puis se perfuma et vint gouster aux gentils propos de sa dame avecque espérance de les faire tourner en actions. Mais quand il fut en prezence de sa souveraine, la maiesté feminine fit ses rayonnemens, et paouvre Cappara si tueur en la rue, se moutonna soudain en voyant sa victime.

Ce néanmoins, devers l'heure où les dézirs s'entrechauffent, il se estoyt coulé presque sur la dame et la tenoyt bien. Il avoyt marchanddé ung baizer, l'avoyt prins, bien à son heur ; car, quand elles le donnent, les dames guardent le droit de reffuser ; mais alors qu'elles le lairrent robber, l'amoureux peut en voller mille. Cecy est la rayson pour laquelle, sont accoustumées toutes de se lairrer prendre. Et le florentin en avoyt desrobbé ung bon compte et déià les choses s'entrefiloyent parfaictement, alors que la dame qui avoyt mesnagié l'estoffe, s'escria : — Vécy mon mary !

De faict monseigneur revenoyt de iouer à la paulme, et sculpteur de quitter la place non sans recueillir la riche œillade de femme interrompue en son heur. Cecy feut toute sa chevance, pitance et rejouissance durant ung mois ; vu que, sur le bord de sa ioie, touiours vennoyt mon dict sieur mary, et touiours advenoyt saigement entre ung refuz net, et ces adoulcissemens dont les femmes assaisonnent leurs refuz ; menuz suffraiges, qui raniment l'amour et le rendent pluz fort. Et alors que sculpteur impacienté commençoyt vistement dès sa venue la battaille de la iuppe, à ceste fin d'arriver à la victoire avant le mary, auquel sans doute ce remumesnaige prouffictoyt ; ma iolye dame, voyant ce dezir escript ez yeulx de son sculpteur, entamoyt querelles et noizes sans fin. D'abord, elle se faysoit ialouze à faulx, pour s'entendre dire de bonnes iniures d'amour ; puis appaisoyt la cholère du petit par l'eaue d'ung baiser ; puys, prennoyt la parolle pour ne la point



MAITRE ANSEAU.

Estoyt ung masle à visaige de lion et soubz les sourcilz duquel sourdoyt ung resguard à fondre l'or.

(PERSÉVÉRANCE D'AMOUR.)

quitter, et alloyt disant : comme quoi son amant à elle, debvoyt se tennir saige ; estre à ses voulentez, faulte de quoi elle ne scauroyt lui donner son asme et sa vie ; et que ce estoyt peu de chose que d'offrir à sa maytresse ung dezir ; et que, elle estoyt pluz couraigeuze pourceque aymant pluz, elle sacrifioit davantaige ; puis, à propos, vous laschoyt ung : — Laissez cela ! dict d'un air de royne. Puis elle prenoyt à temps un air fasché pour respondre aux reproches de Cappara :

— Si vous n'estes comme ie veulx que vous soyez, ie ne vous aimerai plus.

Brief, ung peu tard, le paouvre italien vid bien que ce ne estoyt poinct ung noble amour, ung de ceulx qui ne mezurent pas la ioye comme ung avare ses escuz, et que enfin ceste dame prennoyt plaisir à le faire saulter sur la couverture ; et à le lairrer maystre de toust, pourveu qu'il ne touchiast poinct au ioly plessis de l'amour. A ce mettier, le Cappara devint furieux à tout tuer, et print avecque lui de bons compaignons, ses amis auxquelz il bailla la charge d'attaquer le mary pendant le chemin qu'il faysoit pour vennir se couchier en son logis, aprest la partie de paulme du roy. Luy vint à sa dame, en l'heure accoustumée. Quand les doulx ieulx de leur amour feurent en bon train, lesquels ieulx estoyent baisers bien dégustez, cheveulx bien enroulez, desroulez, les mains mordeues de raige, les aureilles aussi, enfin tout le traficq, moins ceste chose especialle que les bons autheurs treuvent abominable, avecque rayson ; vecy florentin de dire entre deux baysers qui alloyent ung peu loin.

— Ma mye, m'aymez-vous plus que toust ? — Oui ! fit-elle. Vu que les parolles ne leur coustent jamais rien. — Hé bien ! respartist l'amoureux, soyez toute à moy. — Mays, fit-elle, mon mary va vennir. — N'est-ce que cela ? — Ouy. — I'ay des amys qui l'arresteront et ne le lairreront aller que si je mets ung flambeau en ceste croissée. Puis, s'il se plaint au Roy, mes amys diront que ils cuydoient faire le tour à ung des nostres.

— Ha ! mon amy, dit-elle, lairrez-moi voir si tout est bien céans, muet et couchié.

Elle se leva et mit la lumière à la croissée. Ce que voyant, messer Cappara souffle la chandelle, prend son espée, et se plassant en face de ceste femme dont il cogneut le mépris et l'asme feslonne.

— Ie ne vous tueray pas, Madame, fit-il, mais ie vais vous esta-

filler le visaige, en sorte que vous ne cocquetterez plus avec de paouvres ieunes amoureux dont vous iouez la vie ! Vous m'avez truphé honteusement, et n'estes poinct une femme de bien. Vous sçaurez que ung bayser ne se peut essuyer iamays en la vie d'ung amant de cueur, et que bouche baysée vaut le reste. Vous m'avez rendeu la vie poisante et maulvaise à toujours ; doncques, ie veux vous faire esternellement songier à ma mort, que vous cauzez. Et, de faict, vous ne vous mirerez oncques en vostre mirouer sans y voir aussi ma face. Puis il leva le bras, et fit mouvoir l'espée pour tollir ung bon morceau de ces belles ioues fresches en lesquelles il y avoyt trace de ses baysers. Lors la dame luy dict qu'il estoyt ung desloyal.

— Taysez-vous, fit-il, vous m'avez dict que vous m'aimiez pluz que tout. Maintenant vous dictes aultre chose. Vous me avez attiré en chasque vesprée ung peu plus hault dans le Ciel, vous me gettez d'ung coup en Enfer, et vous cuidez que vostre iuppe vous saulvera de la cholère d'ung amant... Non.

— Ha mon Angelo, je suis à toy ! fit-elle, emmerveillée de cet homme flambant de raige.

Mais luy se tirant à trois pas :

— Ha robbe de cour et maulvais cœur, tu aimes mieulx ton visaige que ton amant, tiens !

Elle blesmit, et tendit humblement le visaige ; car elle comprint que, à ceste heure, sa faulseté passée faisait tort à son amour prezent. Puys, d'ung seul coup Angelo l'estafila, quitta la maison, et vuyda le pays. Le mary n'ayant poinct esté inquietté, pour cause de ceste lumière qui fut veue des Florentins, trouva sa femme sans sa ioue senestre ; mais elle ne souffla mot, maulgré la douleur, vu que, deppuys l'estaffilade, elle aymoit son Cappara plus que la vie et toust. Nonobstant ce, le mary voulut sçavoir d'où proccedoyt ceste blessure. Or, nul n'estant venu, fors le florentin, il se plaignit au roy, qui fit courir sus à son ouvrier, et commanda de le pendre, ce qui feut faict à Blois. Le iour de la pendaison, une dame noble, eust envie de saulver cet homme de couraige, qu'elle cuydoit estre ung amant de bonne trempe ; elle pria le roy de le luy accorder, ce qu'il fit voulentiers. Mais Cappara se desclaira de tout poinct acquis à sa dame dont il ne pouvoyt chasser le soubvenir, se fit relligieux, devint cardinal, grant sçavant, et souloyt dire, en ses vieux iours : qu'il avoyt

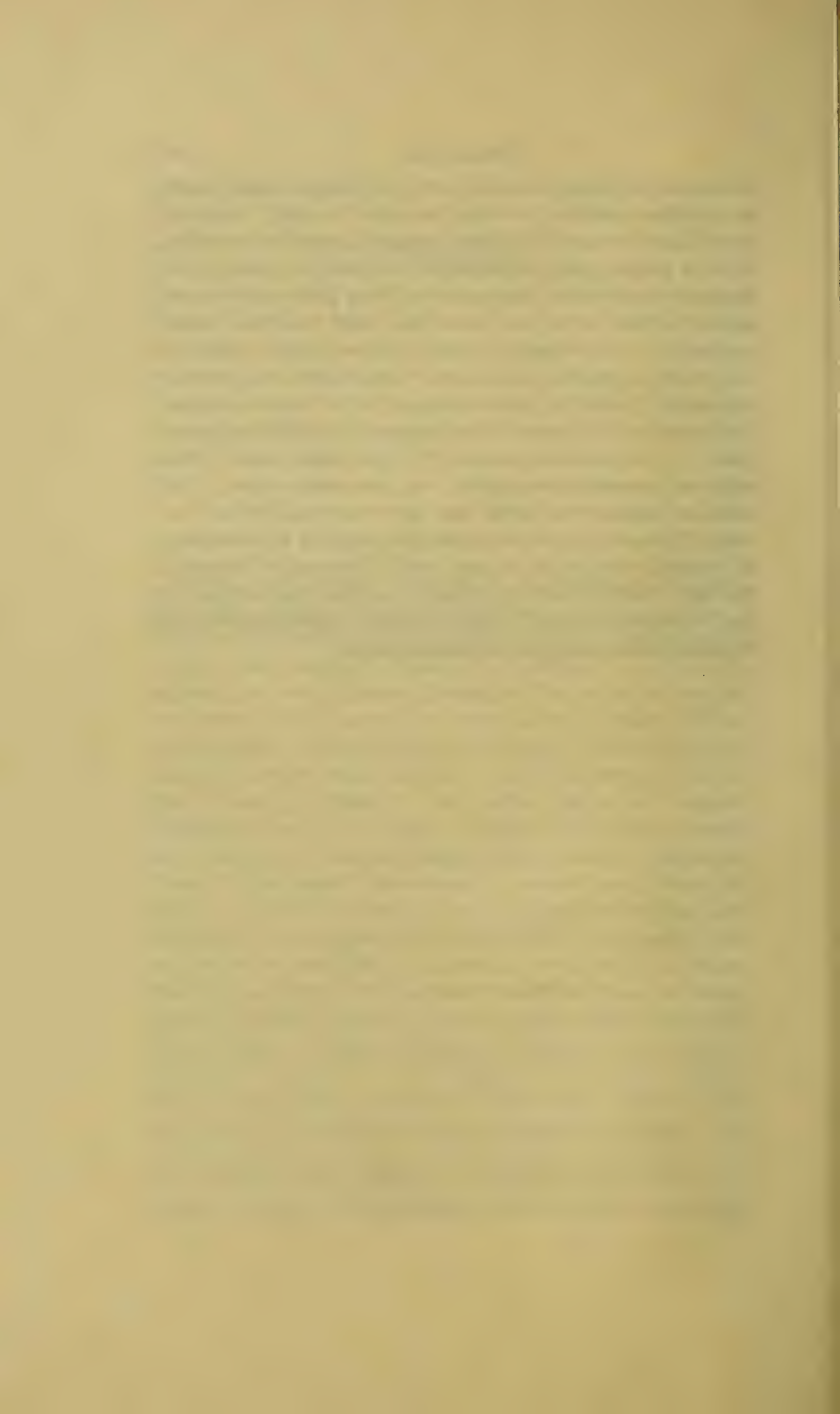
vescu par la remembrance des ioyes prinses en ces paouvres heures soufreteulses, où il estoyt à la foys trez bien et trez mal traicté de sa dame. Il y ha des autheurs qui disent que, deppuys, il alla pluz loing que la iuppe avec sa dame, dont la ioue se refit ; mays ie ne sçauroys croire à cecy, veu que ce estoyt ung homme de cueur qui avoyt haulte imaginacion des sainctes délices de l'amour.

Cecy ne nous enseigne rien de bon, si ce n'est qu'il y ha dans la vie de maulvaises renconstres ; vu que ce conte est vray de tout poinct. Si, en d'aultres endroicts, l'autheur avoyt, par caz fortuict, oultrepassé le vray, cettuy lui vauldra des indulgences prest des amoureulx conclaves.

ÉPILOGUE[1].

Encores que ce secund dixain ait en son frontispice, inscription qui le dize parachevé en ung temps de neige et de froideure, il viend au ioly mois de juin où toust est verd, pour ce que la paouvre muse delaquelle l'autheur est subject ha eu pluz de caprices, que n'en a l'amour phantasque d'une royne, et a mystérieuzement voulu gecter son fruict parmi les fleurs. Nul ne peut se vanter d'estre maystre de ceste phée. Tantost, alors que ung grave penser occupe l'esperit et griphe la cervelle, vécy la garse rieuse qui debagoule ses gentilz propos en l'aureille, chatouille avecque ses plumes les levres de l'autheur, menne ses sarabandes et faict son tapaige dans la mayson. Si par cas fortuict, l'escripturier habandonne la science pour noizer, lui dict : — « Attends ma mye, j'y vais ! » Et se leve en grant haste pour iouer en la compaignie de ceste folle. Plus de garse ! Elle est rentrée en son trou, s'y musse, s'y roule et geint. Prenez baston à feu, baston d'ecclize, baston rusticque, baston de dames, levez-les, frappez la garse, et dites-lui mille iniures. Elle geint. Despouillez-la, elle geint. Caressez-là, mignottez-là, elle geint. Baysez-là, dictes-lui : — Hé mignonne ? elle geint. Tantost elle ha froid, tantost, va mourir. Adieu l'amour, adieu les rires, adieu la ioye, adieu les bons contes. Mennez bien le deuil de sa mort, plourez-là, cuydez la morte, geignez. Alors elle leve la teste, esclatte de rire, desploye ses aesles blanches, revole on ne sçayt où, tournoye en l'aer, capriole, montre sa queue diabolicque,

ses tettins de femme, ses reins forts, son vizaige d'ange, secoue sa chevelure perfumée, se roule aux rays du soleil, reluyst en toute beaulté, change de couleurs comme la gorge des columbes, rit à en plourer, gette les larmes de ses yeux en la mer où les pescheurs les treuvent transmuées en jolyes perles qui viennent aorner le front des roynes, enfin faict mille tourdions comme ung ieune cheval eschappé, lairrant voir sa crouppe vierge et des choses si gentilles qu'à la seule veue d'icelles ung pape se damneroyt. Durant ce remue-mesnaige de la beste indomptée, il se rencontre des ignares, et des bourgeoys qui disent au paoure poete : — Où est vostre monture ? Où est vostre dixain ? Vous estes ung pronosticqueur payen. Oui, vous estes cogneu ! Vous allez aux nopces et ne faictes rien entre vos repas. Où est l'ouvraige ? Encores que, de mon natturel ie soys amy de la doulceur, ie vouldrois voir ung de ces gens bardé d'ung pal de Turquie et leur dire d'aller en ceste équipaige à la chasse aux connilz. Cy fine le deuxiesme dixain. Veuille le dyable le poulser de ses cornes et il sera bien repceu de la Chrestienté rieuze.



TROISIESME DIXAIN[1].

PROLOGUE[1].

Aulcuns ont interrogué l'autheur sur ce que il avoyt tant de raige à ces dixains que nul an ne pouvoit eschoir sans que il en eust dict sa ratelee ; et la rayson de ce, et pour quoy finablement escripre des virgules entremeslees de maulvaises syllabes auxquelles refroignoient publicquement les dames ; puis mille autres bogues vuydes. L'autheur desclaire que ces proditoires parolles, semees comme pierres en sa voye, l'ont touchié dans le pluz profund du cueur, et il cognoist suffisamment son debvoir pour ne poinct faillir de bailler à son especialle audience, en ce prologue, aulcuns arraizonnemens aultres que les preceddens ; pourceque besoing est de touiours arraizonner les enfans iusques à ce que ils soient grandelets, concoipvent les choses, et se taysent ; et que il voit bien des meschans garsons en ce numbre infini de gens criards, lesquels ignorent à plaizir ce dont il s'en va dans ces dixains. En prime abord, saichez que si aulcunes vertueulzes dames, ie dis vertueulzes pour ce que les truandes ou femmes de petit pied, ne lisent poinct ces feuilletz, aymant mieulx en faire de inedicts ; tandisque au rebours les dames ou bourgeoyses à doubles paires de manches pleines de relligion, estant desgoutees sans doubte aulcun de ce dont s'agit, les lisent pieusement pour contenter le malin esperit, et par ainsy se tiennent saiges. Entendez-vous, mes bons vendangeurs de cornes ? Mieulx vault estre coulx par le conte d'ung liure, que coulx par l'hystoire d'ung gentil homme. Vous y gaignez le desguat, paoures braguardz,

oultre que soubvent vostre dame enamouree s'en prend à vostre mercerie des fecunds triballemens esmeus en icelle par le prezent liure. Et par ainsy ces dixains adjouxtent de belles graynes à la gezine du pays, et le maintiennent en ioye, honneur et santé. Ie dis ioye, pourceque vous en prenez moult en ces contes. Ie dis honneur, pourceque vous saulvez vostre nid des griphes de ce desmon, touiours ieune, nommé Kokvaige en langue celtique. Ie dis santé, pourceque ce liure incitte à la chosette prescripte par l'ecclize de Salerne soubs peine de plethore cerebrale. Treuvez proufficts pareils aux aultres cayers noircis typographiquement. Ha ! ha ! où sont les liures qui font des enfans ? Cerchez, point. Ains vous renconstrerez, par razieres, enfans faisant des liures dont est conceu force anuy. Ie reprends la phraze. Donc, saichez que si aulcunes dames vertueulzes de nature, cocquardes en esperit, se liurent publicquement à des querimonies au subject de ces dixains ; ung numbre assez playsant d'icelles, loing de sepmondre l'autheur, advouent que elles l'ayment bien fort, l'estiment vaillant homme, digne d'estre moyne en l'abbaye de Thelesme ; et que, pour aultant de raysons que il y ha d'estoilles aux cieulx, il ne quitte la fluste à becq avecque laquelle il desduict ces dessusdicts contes ; ains se lairre blasmer, aille touiours à ses fins ; vu que la noble France est une femelle qui se reffuze à ce que vous scavez, criant, se tortant, disant : « — Non, non, iamais ! Hé ! Monsieur, que allez-vous faire ? Ie ne scaurois, vous me guasteriez. » Puys alors que le dixain est faict et parfaict en toute gentillesse, reprend : — Hé ! mon maystre, y en aura-t-il encore d'aultres ? Comptez en dà, l'autheur pour ung bon compaignon, qui ne s'effarouche mie des cris, pleurs et tortillemens de la dame que vous nommez Gloyre, Mode ou Faueur publicque, vu que il la scayt trez pute, et de natture à s'accommoder d'ung beau viol. Il scayt qu'en France son cri de guerre est : — Monte Joye ! Ung beau cri, cuidez le, mais que aulcuns escripturiers ont desfiguré et qui signifie : — La ioye ne est pas à terre, elle est là, faites vifuement, sinon adieu ! L'autheur tient ceste signifiance de Rabelais qui la lui ha dite. Si vous fouillotez l'hystoire, la France a-t-elle iamais soufflé mot alors que elle estoyt ioyeulsement montee, bravement montee, raigeusement montee, esraument montee ? Elle est furieuse à toust et se plaist aux chevaulchees par dessus le boyre. Hein, ne voyez-vous

poinct que ces dixains sont francoys par la ioye, francoys par la chevaulchiee, francoys devant, francoys derrière, francoys partout ? Arriere doncques mastins, sonnez les musicques, silence cagotz, advancez messieurs les ribaulds ! mes mignons paiges baillez votre doulce main en la main des dames, et grattez les au mitan, ie dis la main ! Ha ! ha ! cecy sont raysons ronflantes et peripatheticiennes ou l'autheur ne se cognoist poinct en ronflemens ni en aristotelisme. Il ha pour luy l'escu de France, l'oriflamme du roi et Monsievr sainct Denis, lequel estant sans teste, a dict : — Monte-Ma-Ioie. Direz vous, quadrupedes, que cettuy mot est faulx ? Non. Il ha esté certes bien ouï par pluzieurs dans le tems ; mais, en ces iours de profunde mizere, vous ne croyez pluz à rien des bons relligieux !

L'autheur n'a pas tout dict. Doncques, saichez, vous tous qui lisez ces dixains des yeux et des mains, les sentez par la teste seullement, et les aymez pour la ioye que ils donnent et qui vous monte au cueur ; saichez que l'autheur, ayant, en la male heure, esguaré sa coignee, *id est*, son heritaige, qui ne se est plus retrouvé, se vit desnué de tout poinct. Lors, il cria en la maniere du buscheron, dans le prologue du liure de son cher maistre Rabelays, à ceste fin de se fayre ouïr par le gentilhomme d'en hault, suzerain de toutes choses, et en obtenir quelque autre coignee. Ce dict Tres-Hault, encore occupé avecque les congrès du temps, lui fict gecter par Mercure, ung escriptoire à double goddet, sur lequel estoient engrauees, en fasson de deuize, ces trois lettres : *Ave*. Lors le paoure enfant, ne percevant aulcun aultre secours, eust grant cure de remuer ce dict galimard, en cercher le sens abscons, en commenter les mysterieuzes parolles et leur treuver une asme. Or, vid en prime abord que Dieu estoyt poli, comme ung grand seigneur que il est, pour ce que il ha le munde et ne relesve de personne. Mais veu que, en se rememorant les choses de sa ieunesse, il n'y renconstroit nulle guallanterie faicte à Dieu, l'autheur estoyt en doubte sur ceste civilité creuze, et songioit moult, sans tirer aulcune realle chevance de cet outil celeste. Lors, force de tourner, retourner ce dict escriptoire, l'estudier, le voir, l'emplir, le vuyder, le tapper en fasson interroguatifve, le fayre net, le mettre droict, le mettre de costé, le boutter à contre sens, il lut à contrefil Eva. Que est Eva, sinon toutes les femmes en une seule. Doncques par la voix divine estoyt dict

à l'autheur : — « Pense à la femme ; la femme guarira ta playe, bouschera le vuyde de ta gibbessière ; la femme est ton bien ; n'aye qu'une femme ; habille et deshabille, dorelotte ceste femme ; debitte la femme ; la femme est tout, la femme ha son galimard, puise en ce galimard sans fund ; la femme ayme l'amour, fais luy l'amour avecque le galimard seulement ; chastouille ses phantaizies et pourtrais-luy ioyeulsement les mille pourtraicteures de l'amour en ses millions de gentilles fassons ; la femme est genereuse, et touttes pour une, une pour touttes, soldera le paintre et fournira le plumaige du pinceau. Enfin equivocques sur ce qui est escript là : — « *Ave* salue, *Eva* la femme. Ou bien : *Eva* la femme, *ave* salue, ou saulve. Eh oui, elle faict et defaict. » Doncques, à moy le galimard. Que ayme le plus la femme ? que veult la femme ? toutes les choses especialles de l'amour, et ha raison la femme. Enfanter, produire est imitacion de nature qui touiours est en gezine ! Doncques à moy la femme, à moy *Eva*. Sur ce, l'autheur se prind à puyser en ce fecund galimard où estoyt une puree cerebrale, concoctionnee par les vertuz d'en hault, en fasson talismanique. D'ung goddet, sourdoyent choses graves qui s'escripvoient en encre brune ; et de l'aultre, choses frestillantes qui rubriquoient joyeulzement les feuillets du cayer. Pauvre autheur ha soubvent, faulte de cure, meslangé les encres, ores cy, ores là. Mais dès que les lourdes phrazes ardues à rabotter, vernir et polir de quelque ouvraige au goust du iour estoient parachevees, l'autheur curieulx de s'esbattre, maulgré le peu d'encre rieuze qui est au goddet senestre, en robboyt ardamment aulcune plumee avecque mille délices. Ces dictes plumees sont, vère, ces dessus dicts contes drolatiques dont l'auctorité ne peut estre soubpssonnee, pour ce que elle est escoulee de source diuine, ainsi que il appert de ce naif adveu de l'autheur.

Aulcunes maulvaises gens crieront encore de cecy. Mais treuvez ung tronson d'homme parfaictement content sur ceste miette de boue. Est-ce pas une honte ? En cecy l'autheur se est saigement comporté à l'instar de Dieu. Et il le prouve par *atqui*. Oyez ? Est-il poinct desmontré en toute clairеté aux scavans que le souuerain Seinior des mundes a faict ung numbre infini de machines lourdes, poisantes, graves, à grosses roues, grandes chaisnes, terribles detentes, et affreulx tournoyemens compliquez de vis et poids en la fasson des tournebrosches ; mais aussy se

est dibverti en de petites mignonneries et chouses grotesques, legieres comme le vent que il a faict encore, creations naifves et playsantes dont vous riez, les voyant. Est-ce pas vray ? Doncques, en toute œuvre concentrique, comme est la trez spatieulse bastisse emprinse par l'autheur, besoing est, pour se modeler sur les loix de ce dessus dict Seigneur, de fassonner aulcunes fleurs mignonnes, playsans insectes, beaulx draccons bien tortillez, imbriquez, supercoulourez, voire mesme dorez encore que l'or luy fault soubvent, et les getter aux pieds de ses monts neigeux, piles de roches, et aultres sourcilleuzes filosophies, longs et terribles ouvraiges, coulomnades marmorines, vrais pensers sculptez en porphyre. Ha çà, bestes immundes qui honnissez et respudiez les fugues, phantaizies, contrepeteries, musicques et roulades de la iolye muze droslatique, ne rongerez vous pas vos griphes, pour ne pluz escorchier sa peau blanche, azuree de veines, ses reins amoureulx, ses flancs de toute elegance, ses pieds qui restent saigement au lict, son visaige de sattin, ses formes lustrees, son cueur sans fiel ? Ha, testes choppes, que direz vous en voyant cy, que ceste bonne fille est issue du cueur de la France, concorde aux natures de la femme, ha esté saluee d'ung *ave* gentil par les anges en la personne du donateur Mercure, et finablement est la pluz claire quintessence de l'art. En ceste œuvre se renconstrent nécessité, vertu, phantaizie, vœu de femme, vœu d'ung pantagrueliste quarré, il y ha toust. Taisez vous, festez l'autheur, et lairrez son galimard à double godet doter la Gaye Science des cent glorieulx contes drolatiques.

Doncques arriere mastins, sonnez les musicques, silence cagotz, hors d'icy les ignares, advancez messieurs les ribaulds ! mes mignons paiges, baillez vostre doulce main aux dames, et grattez la leur au mitant, de la gentille fasson, en leur dizant : — Lisez pour rire ? Aprest, vous leur direz quelque aultre mot plus playsant, pour les faire esclater, vu que, quand sont rieuzes, elles ont les lesvres desclozes et sont de petite rezistance à l'amour.

Escript à Geneue, en l'hostel de l'Arcq, aux Eaues Vifues. Feburier 1834.

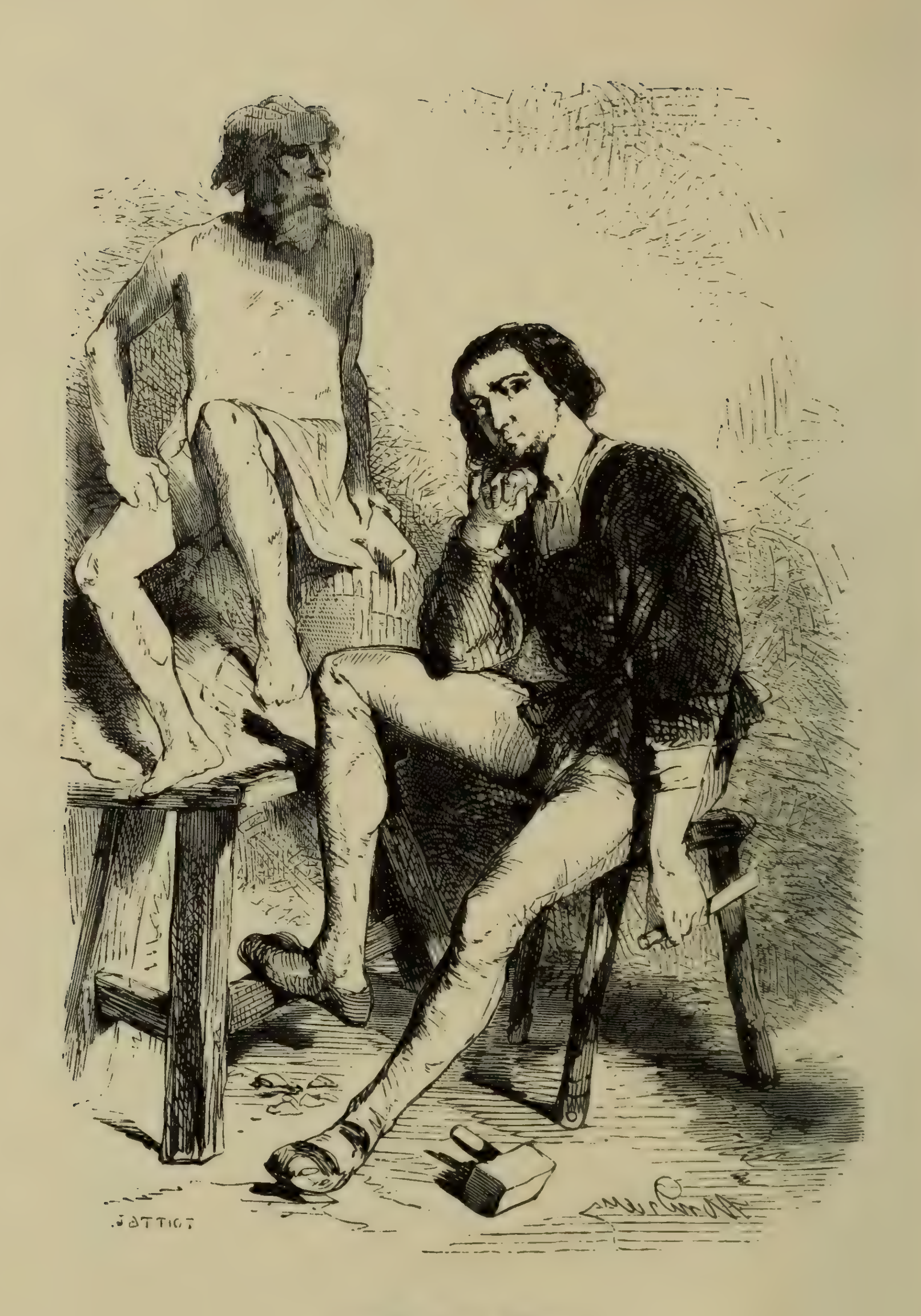


PERSEUERANCE D'AMOUR[1].

Environ les premieres annees du treiziesme siecle aprest la venue de Nostre Divin Saulveur, advint en la citté de Paris une adventeure amoureuze par le faict d'ung homme de Tours, de laquelle s'estomira la ville, et aussi la Court du roy. Quant au clergié, vous verrez par ce qui sera cy dessoubs dict, la part qu'il en eust en ceste histoire dont par luy feut conservé le tesmoignaige.

Ce dict homme, appelé le Tourangeaud par les gens du menu, parce qu'il avoyt prins naissance en nostre ioyeuse Tourayne, estoyt en son vray nom dict Anseau. En ses vieulx iours, ce bon homme rattourna en son païs et feust mayre de Sainct-Martin suyvant la chronique de l'abbaye et de la ville, mais à Paris estoyt ung noble orpheure. Ores doncques, en son prime eage, par sa grant honnesteté, ses labeurs ou aultrement, devint bourgoys de Paris et subject du roy, dont il achepta la protection suyvant l'usaige de cettuy tems. Il avoyt une mayson par luy bastie hors de toute censive, proche l'ecclize Sainct-Leu, en la rue Sainct-Denys où sa forge estoyt bien cogneue de ceulx qui cherchoyent les beaulx ioyaulx. Encores que ce feut ung Tourangeaud et que il eust de la vie à revendre, il estoyt demouré saige comme ung vray sainct, nonobstant les blandices de ceste ville, et avoyt effeuillé les iours de sa verde sayson sans avoir oncques lairré traisner ses chausses en ung clappier. Beaucoup diront que cecy passe les facultez de croire que Dieu ha mizes en nous pour

aider à la foy deue aux mystères de sa saincte religion ; aussy besoing est-il, de desmontrer habundamment la cause absconse de ceste chasteté d'orpheure. Et d'abord prenez qu'il estoyt venu de son pied en la ville ; paouvre, plus que Job, au dire des vieulx compaignons ; et que, à l'enconstre des gens de nostre pays, lesquels n'ont que ung prime feu, il avoyt ung charactere de mettail, et persistoyt en ses voyes comme une vengeance de moyne. Ouvrier touiours labouroyt, devenu maistre labouroyt encore ; touiours apprenoyt secretz nouveaulx, cerchoyt nouvelles receptes, et en cherchant renconstroyt des inventions de toute sorte. Les passants attardez, gens de guette ou maulvais garsons voyoient touiours une saige lampe allumee à travers les croisees de l'orpheure, et bon orpheure tappant, sculptant, rognant, cizaillant, limant, tocquant en compaignie de aulcun apprentif, portes clozes, aureilles ouvertes. La mizere engendra le labeur, le labeur engendra sa nottable saigesse, et la saigesse engendra de grants biens. Entendez cecy, enfans de Caïn qui mangez des doublons et pissez de l'eaue ! Si le bon orpheure avoyt en luy-mesme de ces phantasques dezirs qui, de cy, de là, tenaillent ung paouvre homme seul quand le dyable faict mine de l'emporter sur ung signe de croix, le Tourangeaud rebattoyt son mettail, attiroyt les esperitz seditieulx à sa ceruelle en se bendant à faire des délicatesses delitieulses, mignonnes engraveures, figurines d'or, belles formes d'argent avec lesquelles il rafreschissoyt la cholere de sa Venus. Adjoutez à ces choses, que ce Tourangeaud estoyt homme à simples semelles, de naïf entendement, craignant Dieu d'abord, puys les volleurs, les seigneurs aprest, le tumulte par dessus toust. Quoique il eust deux mains, iamays ne faisoit que une seule chose. Il avoyt ung parler doulx comme est celuy d'une espousee auant les nopces. Encores que le clergié, les gens d'armes et aultres ne le repputassent poinct scavant, il scavoyt bien le latin de sa mere et le parloyt correctement, sans se fayre prier. Subsécutivement ceulx de Paris luy avoyent apprins à marcher droict, à ne poinct battre les buissons pour aultruy, à mesurer ses passions à l'aulne de ses revenus, à ne bailler à personne licence de luy prendre de son cuir pour se faire des cordons, à veiller au grain, à ne poinct se fier aux dessus de boëte, ne poinct dire ce que il faysoyt et faire ce que il disoyt, à ne lairrer cheoir que de l'eaue, avoir pluz de memoyre que n'en ont habituellement



MESSER ANGELO CAPPARA.

Guasta bien des nez en songiant à aultre chouse. Voyant ceste male fasson, il lairra l'ouvrage.

(DÉZESPÉRANCE D'AMOUR.)

les mousches, à guarder sa peine pour luy seul et aussy son escarcelle, à ne poinct s'occuper des nuees par les rues, et vendre ses ioyaulx plus chier que ils ne luy coustoyent ; toutes chouses dont la saige obseruance luy donnoyt aultant de sapience que besoing estoyt pour viure à son ayse et contentement. Aussy faysoit il, sans gehenner personne. Et, advizant ce bon petit homme en son privé, beaucoup disoyent le voyant : — Par ma foy, ie voudroys estre cet orpheure, encore que l'on m'obligeast à botter iusques au genouil les crottes de Paris durant une centaine d'annees. Aultant auroyt vallu soubhaiter estre roy de France pour ce que l'orpheure avoyt des bras quarrez, nerveulx, poislus, et si merueilleuzement durs que, alors qu'il serroyt les poings, des tenailles manouvrees par le plus rude compaignon ne luy eussent ouvert la main. Comptez que ce que il tenoyt estoyt bien à luy. De pluz avoyt des dents à mascher du fer, ung estomach à le dissouldre, une fressure à le digerer, ung sphincter à l'expectorer sans deschireure, puys des espaulles à soubstenir le munde à l'instar de ce seigneur payen auquel estoyt iadis commiz ce soing et que la venue de Iezus-Christ en a, bien à tems, deschargié. Ce estoyt à vray dire, ung de ces hommes faicts d'ung seul coup, et qui sont meilleurs, veu que ceulx auxquels besoing est de retoucher ne vallent rien ainsy rapiecez et bastis en pluzieurs foys. Brief, maistre Anseau estoyt ung masle-tainct en grayne, à vizaige de lion, et soubs les sourcilz duquel sourdoyt ung resguard à fundre l'or, si le feu de sa forge lui avoyt faict deffault ; mays, une eaue limpide mize en ses yeulx par le moderateur de toute chose, temperoyt ceste grant ardeur, sans quoy, il eust toust bruslé. Estoyt-ce poinct ung fier morceau d'homme ?

Sur l'eschantillon de ses vertus cardinales, aulcuns perseuereront à s'enquerir pourquoy le bon orpheure estoyt demouré garson comme une huistre, vu que ces proprietez de natture sont de bel uzaige en tous lieulx. Mays ces opiniastres criticques scavent ils ce que est d'aimer ? Ho ! ho ! Foing ! Le mettier d'ung amoureulx est d'aller, venir, escoutter, guetter, se taire, parler, se blottir, se fayre grand, se fayre petit, se fayre rien du toust ; agreer, musicquer, pastir, querir le dyable où il est, compter des pois gris sur ung vollet, treuver des fleurs soubz la neige, dire des pastenostres à la lune, caresser le chat et le chien du logis, saluer les amis, flatter la goutte ou la catarrhe de la tante,

et luy dire en tems opportun : — Vous havez bon visaige et fayrez l'espitaphe du genre humain. Puys flairer ce qui plaist à tous les parens, ne marcher sur les pieds de personne, ne poinct casser les verres, ferrer des cigales, laver des briques, dire des riens, tenir de la glace en sa main, s'esbahir des affiquets, s'escrier : — Cecy est bien. Ou : — Vrayment madame vous estes bien belle ainsy. Et varier cela de cent mille fassons. Puys se fraizer, s'empoiser comme ung seigneur, avoir la langue leste et saige, endurer en riant tous les maulx que faict le dyable, enterrer toutes ses choleres, tennir sa natture en laisse, avoir le doigt de Dieu et la queue du dyable, guerdonner la mere, guerdonner la couzine, guerdonner la meschine, brief, touiours se fayre une trogne plaisante, faulte de quoy la femelle s'eschappe et vous plante là, sans dire une seule rayson chrestienne. Enfin de toust, l'amoureulx de la pluz clemente garse que Dieu ait faite en ung moment de belle humeur, auroyt il parlé comme ung bon liure, saulté comme une puce, viré comme ung dez, musicqué comme le roi David, faict les cent mille tourdions de l'enfer, et basti pour ceste dessus dicte femme, l'ordre corinthien des colonnes du dyable ; s'il fault à la chose especialle et tenue secrete qui plaist entre toutes à sa dame, que soubvent elle ne scayt elle-mesme, et que il est besoing de scavoir ; la garse le quitte comme une leppre rouge. Elle est dans son droit. Nul ne scauroit y trouver maille à reprendre. En ceste occurrence, aulcuns hommes deviennent grimaulds, faschez, affolez pluz que vous ne pourriez imaginer. Voire mesme, pluzieurs se sont occiz pour ce revirement de iuppe. En cecy, l'homme se distingue de la beste, vu que aulcun animal ne ha perdeu l'esperit par dezespoir d'amour ; ce qui prouve d'abundant que les bestes n'ont point d'asme. Le mettier d'amoureulx est doncques un mettier de batteleur, de souldard, de charlatan, de baladdin, de prince, de niais, de roy, d'oisif, de moyne, de dupe, de traisne-chausses, de menteur, de vantard, de sycophante, de teste-vuyde, de chassevent, de gaule-festu, de cogne-rien, de draule ; un mettier dont s'est abstenu Iezus ; et que, en son imitacion, desdaignent les gens de hault entendement ; mettier auquel ung homme de valleur est requiz de despendre, avant toute chose, son tems, sa vie, son sang, ses meilleures parolles, oultre son cueur, son asme et sa ceruelle dont toutes les femelles sont cruellement affriandees,

pourceque dez que leur langue va et vient, elles se disent l'une à l'aultre que si elles n'ont pas tout d'ung homme, elles n'en ont rien. Comptez mesme qu'il se renconstre des cingesses qui fronssent leurs sourcils, et grondent encores que ung homme faict les cent coups pour elles, à ceste fin de s'enquerir s'il y en ha cent et un ; vu que, en tout, elles veullent le pluz, par esperit de conqueste et tyrannie. Et ceste haulte iurisprudence ha esté touiours en vigueur soubz la coustume de Paris où les femmes repcoivent pluz de sel au baptesme qu'en aulcun lieu du munde, et par ainsy sont malicieuzes de naissance.

Et doncques, l'orpheure touiours estably à son ouvrouere, brunissant l'or, chauffiant l'argent, ne pouvoyt aulcunement chauffer l'amour, ne brunnir et fayre resplendir ses phantaizies, ne fanfrelucher, parader, se dissiper en cingeries, ne se mettre en queste d'ung moule à aureilles. Or veu que à Paris puccelles ne tumbent pas pluz au lict des garsons, qu'il ne pleut des paons rostis ez rues, encores que ces garsons soient orpheures royaulx, le Tourangeaud eust le avantaige d'avoir, comme ha esté dessus dict, un coquebin dans sa chemise. Ceppendant le bourgeoys ne pouvoyt auoir les yeulx clous sur les advantaiges de natture dont faysoient estat et se treuvoyent amplement fournies les dames et aussy les bourgeoyses avecque lesquelles il desbattoit la valleur de ses ioyaux. Aussy, soubvent en escoutant les gentilz propous des femmes qui vouloyent l'emboizer et le mignottoient pour en obtenir quelque doulceur, bon Tourangeaud s'en rattournoyt il par les rues, resveur comme ung poëte, plus dezesperé que ung coucou sans nid ; et se disoyt lors en lui-mesme : — Ie debvroys me munir d'une femme. Elle ballyeroit le logis, me tiendroyt les plats chauds, ployeroyt les toilles, me racousteroyt, chanteroyt ioyeulsement dedans la mayson, me tormenteroyt pour me fayre fayre toust à son goust leans, me diroyt comme elles disent toutes à leurs maris quand elles veulent ung ioyau : — Hé bien ! mon mignon, vois donc cecy, n'est ce pas gentil ? Et ung chascun, de par le quartier, songeroyt à ma femme et penseroyt de moy : — Voila ung homme heureulx. Puis se marioyt, faysoyt les nopces, dodinoyt ma demoiselle l'orpheure, la vestoyt superbement, luy donnoyt une chaisne d'or, l'aimoyt de la teste aux pieds, lui quittoyt le parfaict gouvernement du mesnaige sauf l'espargne, la mettoyt en sa chambre d'en hault, bien verree, nattee, tendeue

de tapisseries, avecque ung bahut mirifique, dedans ung lict oultre large, à coulomnes torses, à rideaulx de cental cytrin ; lui acheptoyt force beaulx miroueres, et avoyt touiours ung dizain d'enfans d'elle et de luy quand il arrivoyt à son logis. Ains là, femme et enfans s'esvaporoyent en martellaiges, il transfiguroyt ses imaginations melancollieuzes en dessins phantasques, fassonnoyt ses pensers d'amour en ioyaulx droslatiques qui playsoyent moult à ses achepteurs, lesquels ignoroyent combien il y avoyt de femmes et d'enfans perdeus dans les pieces d'orpheurerie du bon homme, qui, tant pluz avoyt de talent en son art, tant pluz se desbifoyt. Ores si Dieu ne l'avoyt prins en pitié, seroyt forissu de ce munde sans cognoistre ce que estoyt de l'amour, mais l'auroyt congneu en l'aultre sans la metamorphose de la chair qui le guaste, suyvant messire Plato, homme d'aucthorité, mais qui, pour ce que il n'estoyt chrestien, a erré. Las ! ces preparatoires discours sont digressions oisives et fastidieulx commentaires, desquels les mecreans obligent ung homme d'entortiller ung conte, comme ung enfant dedans ses langes, alors qu'il debvroyt courir tout nud. Le grand dyable leur donne un clysterre avecque sa fourche triple rouge. Ie vais tout dire sans ambages.

Or, voicy ce qui advint à l'orpheure dans la quarante et uniesme annee de son eage. Ung iour de Dieu, se pourmenant en la rive gauche de la Seine, il s'adventura par suitte d'ung penser de mariaige, iusques en la prairie qui, deppuys feut nommee la Pree aux Clercs, laquelle estoyt lors dans le dommaine de l'Abbaye de Sainct Germain, et non en celuy de l'Universitez. Là touiours marchant, le Tourangeaud se vit en pleins champs, et y fist la renconstre d'une paouvre fille, laquelle l'advizant bien guarni, le salua, disant : — Dieu vous saulve, monseigneur ! En ce disant, sa voix eust telles doulceurs chordiales, que l'orpheure sentist ses espritz raviz par ceste mellodie feminine, et conceupt de l'amour pour la fille, d'aultant que chastouillé de mariaige comme il estoyt, tout concordoyt à la chose. Neanmoins, comme il avoyt jà depassé la garse, point n'ozoyt revenir, pour ce que il estoyt timide comme une fille qui mourroyt dedans ses cottes par avant de les lever pour son plaizir ; ains quand il feust à ung gect d'arcq, il pensa que ung homme repceu deppuys dix ans maistre orpheure, devenu bourgeoys et qui avoyt deux foys l'eage d'ung chien, pouvoyt bien voir ung devant de femme s'il en avoit phantaizie, d'aultant

que son imaginacion lui trespignoyt bien fort. Doncques il vira net comme s'il changeoyt de vizee pour sa pourmenade, puys revit ceste fille qui tennoyt par une vieille chorde sa paouvre vache, laquelle brouttoyt l'herbe venue en la lizière verde d'ung foussé jouxtant le chemin.

— Ah ! ma mignonne, fit-il, vous estes bien peu guarnie de bien que vous faites ainsy œuvre de vos doigts le iour de Dieu. Ne redoubtez-vous poinct d'estre mize en prizon ?

— Monseigneur, respartit la fille en abaissant les yeulx, ie n'ay rien à craindre, pour ce que ie appartiens à l'abbaye. Le seigneur abbé nous ha baillé licence de pourmener la vache aprest vespres.

— Vous aymez doncque vostre vasche mieulx que le salut de vostre asme.

— Vere, monseigneur, nostre beste est quasiment la moitié de nostre paouvre vie.

— Ie m'esbahis, ma fille, de vous sçavoir paoure et ainsy haillonnee, houzee comme ung fagot, pieds nuds par les champs ung dimanche, alors que vous portez plus de threzors que vous n'en foulez au parcours du domaine abbatial. Ceulx de la ville vous doibvent poursuyvre et tormenter d'amour.

— Nenny, monseigneur, ie appartiens à l'abbaye, fit-elle en monstrant à l'orpheure ung collier à son bras senestre, comme en ont les bestes ez champs, mais sans clochette. Puys getta ung tant desplourable resguard au bourgeoys qu'il en demeura tristifié, veu que par les yeulx se communicquent les contagions du cueur quand fortes elles sont.

— Hé ! que est de cecy, reprint-il, voulant s'enquerir de toust. Et il touchia le collier où estoyent engrauees les armes de l'abbaye moult apparentes, mais que il ne vouloyt poinct voir.

— Monseigneur, ie suis fille d'ung *homme de corps*. Par ainsy, quiconque s'uniroyt à moy par mariaige tomberoyt en servaige, feut-il bourgeoys de Paris, et appartiendroyt corps et biens à l'abbaye. S'il m'aymoit aultrement, ses enfans seroyent encore au domaine. A cause de ce, suis delaissee d'ung chacun, habandonnee comme une paouvre beste des champs. Mais, dont bien me fasche, seroys ie, selon le plaizir de monseigneur l'abbé, couplee en tems et lieu avecque ung homme de corps. Et ie seroys moins laide que ie ne suys, que, au veu de mon collier, le plus amoureulx

me fuiroyt comme la peste noire. En ce disant, elle tiroyt sa vasche par la chorde pour la contraindre à les suyvre.

— En quel eage estes-vous ? demanda l'orpheure.

— Je ne sçais, monseigneur, mais notre sire abbé le ha en notte.

Ceste grant mizere touchia le cueur du bonhomme qui avoyt pour ung long tems mangié le pain du malheur. Il conformoyt son pas à celuy de la fille, et ils alloyent ainsy devers l'eaue en ung silence bien estoffé. Le bourgeoys reguardoyt le beau front, les bons bras rouges, la taille de royne, les piedz pouldreux, mais faicts comme ceux d'une vierge Marie, et la doulce physionomie de ceste fille, laquelle estoyt le vray pourtraict de saincte Genevievfe, la patronne de Paris et des filles qui vivent ez champs. Et comptez que ce coquebin tout neuf de la teste aux pieds soubpssonnoyt la iolye danrée blanche des tettins de ceste fille, lesquels estoyent par grace pudicque, bien soigneulsement couverts d'ung maulvais drapeau, et les appetoyt comme ung escholier appete une pomme rouge par ung iour de chaleur. Aussy comptez que ces bons brins de naturance denotoyent une garse complectionnee en perfection delitieulse, comme tout ce que possedoyent les moynes. Or, tant pluz il estoyt deffendeu au bourgeoys d'y touchier, tant pluz l'eaue lui venoyt en la bouche de ce fruict d'amour, et le cueur lui saultoyt iusques dans la gorge.

— Vous avez une belle vasche, fit-il.

— Soubhaittez-vous ung peu de lait, respundit-elle. Il faict si chauld en ces premiers iours de may. Vous estes bien eslongné de la ville.

De faict, le ciel estoyt pers, sans nuees, et ardoyt comme une forge ; toust reluysoit de ieunesse, les feuilles, l'aer, les filles, les coquebins ; toust brusloyt, estoyt verd, et sentoyt comme baulme. Ceste offre naifve, sans espoir de rettour, vu que ung besant n'eust poinct soldé la grace especialle de ceste parolle ; puis la modestie du geste par lequel se vira la paouvre garse, estraignit le cueur de l'orpheure qui eust voulu pouvoir mettre ceste fille serfve en la peau d'une royne et Paris à ses piedz.

— Nenny, ma mie, ie n'ay poinct soif de laict, mays de vous que ie voudroys avoir licence d'affranchir.

— Cecy ne se peut, et ie mourrai appartenant à l'abbaye. Vecy un bien long temps que nous y vivons de père en filz, de mère en fille. Comme mes paouvres ayeulx, ie passeray mes iours

sur ceste terre, et aussi mes enfans, pour ce que l'abbé ne nous lairre point sans gezine.

— Quoi ! fit le Tourangeaud, nul guallant ne ha tenté pour vos beaulx yeulx de vous achepter la liberté, comme i'ay achepté la mienne au roy.

— Vere, elle cousteroyt trop chier ! Aussi ceulx auxquels ie plais à la prime veue, s'en vont-ils comme ils viennent.

— Et vous ne havez poinct songié à gaigner ung aultre pays en compaignie d'ung amant à cheval sur ung bon coursier.

— Oh bien. Mais, monseigneur, si ie estoys prinse, ie seroys au moins pendeue, et mon guallant, feut-il ung seigneur, y perdroyt pluz d'ung domaine, oultre le reste. Ie ne vaulx pas tant de biens. Puys l'abbaye ha les bras pluz longs que ie n'ay les piedz prompts. Et doncques ie vis en parfaicte obeissance de Dieu, qui me ha planttee ainsy.

— Et que faict vostre pere ?

— Il fassonne les vignes des iardins en l'abbaye.

— Et vostre mere ?

— Elle y faict les buees.

— Et quel est vostre nom ?

— Ie n'ay poinct de nom, mon cher seigneur. Mon pere ha esté baptizé Estienne, ma mere est la Estienne, et moy ie suys Tiennette, pour uous seruir.

— Ma mie, fit l'orpheure, iamays femme ne me ha pleu aultant que vous me playsez, et ie vous cuide le cueur plein de seures richesses. Doncques, pour ce que vous vous estes offerte à mes yeulx en l'instant où ie me desliberoys fermement de prendre une compaigne, ie crois voir en cecy ung adviz du ciel, et si ie ne vous suys poinct desplaysant, ie vous prie de m'agreer pour vostre amy.

La fille baissa derechef les yeulx. Ces parolles furent proferees de telle sorte, en ton si grave et maniere si penetrante, que ladicte Tiennette ploura.

— Non, mon seigneur, respondit elle. Ie seroys cause de mille desplaizirs et de vostre maulvais heur. Pour une paouvre fille de corps, ce est assez d'une causette.

— Ho ! fit Anseau, vous ne congnoissez poinct, mon enfant, à quel maistre vous havez affaire. Le Tourangeaud se signa, ioignit les mains et dict : — Ie fais veu à monsieur sainct Eloy, soubs l'invocation de qui sont les orpheures, de fabriquer deux niches

d'argent vermeil, du pluz beau travail qu'il me sera licite de les aorner. L'une sera pour une statue de ma dame la Vierge, à ceste fin de la mercier de la liberté de ma chiere femme ; et l'aultre pour mon dict patron ; si i'ay bon succez en l'emprinse de l'affranchissement de Tiennette, fille de corps, cy prezente, et pour laquelle ie me fie en son assistance. D'abundant, ie iure par mon salut esterne de perseverer avecque couraige en ceste affaire, y despendre tout ce que ie possede, et ne la quitter qu'avecque la vie. Dieu me ha bien entendeu, fit-il. Et toi, mignonne, dict-il en se virant vers la fille.

— Ha, mon seigneur, voyez ? Ma vasche court les champs, s'escria-t-elle en plourant aux genouils de son homme. Ie vous aymerai toute ma vie, mais reprenez vostre vœu !

— Allons querir la vasche, respartit l'orpheure en la relesvant sans ozer la bayser encore, quoique la fille y feut bien dispoze.

— Oui, fit-elle, car ie seroys battue.

Et vecy l'orpheure de saulter aprest la damnee vasche qui se soulcioit mie des amours ; ains elle feut tost prinse aux cornes et tenue comme en ung estau par les mains du Tourangeaud, qui pour ung rien l'eust gettee par les aers, comme festu.

— Adieu, ma mie. Si vous allez en la ville, venez à mon logiz, proche Sainct-Leu. Ie me nomme maistre Anseau et suys orpheure de nostre seigneur le roy de France, à l'imaige de Sainct-Eloy. Faictes moy promesse d'estre en ce champ au prochain iour de Dieu, poinct ne fauldray à venir, encores qu'il tombast des hallebardes.

— Oui, mon bon seigneur. Pour ce, saulteroys ie aussy bien par dessus les hayes ; et, en recognoissance, vouldroys ie estre à vous sans meschief, et ne vous causer aulcun dommaige, au prix de mon heur à venir. En attendant la bonne heure, ie prierai Dieu pour vous bien fort.

Puys elle demoura en pieds comme un sainct de pierre, ne bougeant poinct, jusques à ce que elle ne vid plus le bourgeoys qui s'en alloyt à pas lents, se virant par momens devers elle, pour la resguarder. Et quand le bourgeoys feust loing et hors de ses yeulx, elle se tint là jusques à la nuictee, perdeue en ses meddi-tacions, ne saichant pas si elle n'avoyt poinct resvé ce qui luy estoyt advenu. Puys revind sur le tard au logis où elle feut batteue pour s'estre desheuree, mais ne sentit poinct les coups. Le

bon bourgeoys perdit le boyre et le mangier, ferma son ouvrouere, feru de ceste fille, ne songiant que de ceste fille, voyant partoust ceste fille et tout luy estoyt ceste fille. Or doncques, dez l'endemain devalla vers l'abbaye en grant apprehension de parler au seigneur abbé. Puys, en chemin, pensa prudemment de soy mettre soubz la protection d'ung homme du roy, et, dans ce penser, rattourna en la Court qui lors estoyt à la ville. Ores veu que il estoyt existimé de tous pour sa preudhomie, aymé pour ses œuvres mignonnes et ses complaysances, le chamberlan du roy, auquel il avoyt esraument faict pour une dame de cueur ung drageoir d'or et de pierreries unicque en sa fasson, lui promit assistance, fit seller son cheval, et une haquenee pour l'orpheure, avecque lequel il vint aussitost en l'abbaye, et demanda l'abbé qui estoyt monseigneur Hugon de Sennecterre, lequel avoyt d'eage nonante et trois annees. Lors estant venu en la salle, avec l'orpheure bien estouffé d'attendre sa sentence, le chamberlan pria l'abbé Hugon de lui octroyer par advance une chose facile à octroyer qui luy seroyt playsante. A quoy le sire abbé respondit en branlant le chief que les Canons luy faisoyent inhibitions et defences d'engagier ainsy sa foy.

— Vecy, mon chier pere, dit le chamberlan, l'orpheure de la Court qui a conceu ung grant amour pour une fille de corps appartenant à vostre abbaye, et ie vous requiers, à charge de vous complaire en celuy de vos dezirs que vous voudrez voir accompli, de franchir ceste fille.

— Quelle est elle ? demanda l'abbez au bourgeoys.

— Elle ha nom Tiennette, dict timidement l'orpheure.

— Ho ! ho ! fict le bon vieil Hugon en soubriant. L'appast nous ha doncques tiré ung beau poisson. Cecy est ung caz grave, et ie ne scauroys le rezouldre seul.

— Ie scays, mon pere, ce que vault ceste parolle, fict le chamberlan en fronssant les sourcils.

— Biau sire, fict l'abbé, scavez vous ce que vault la fille ?

L'abbé commanda que l'on allast querir Tiennette en disant à son clerc de la vestir de beaulx habits et de la fayre la pluz brave qu'il se pourroyt.

— Vostre amour est en danger, fict le chamberlan à l'orpheure en le tirant à part. Quittez ceste phantaizie. Vous renconstrerez partoust, mesme en la Court, des femmes de bien, jeunes et iolyes qui vous espouseront voulontiers. Pour ce, si besoin est, le roy

vous aydera dans quelque acquest de seigneurie qui, par force de tems, vous feroit fayre une bonne mayson. Estes vous pas assez bien guarny d'escus, pour deuenir souche de quelque noble lignee.

— Ie ne scauroys, mon seigneur, respondit Anseau. Ie ay faict une emprinse.

— Doncques voyez lors à achepter la manumission de ceste fille. Ie congnoys les moynes. Avecque eux monnoye faict toust.

— Mon seigneur, dict l'orpheure à l'abbé, en revenant vers luy, vous avez charge et cure de reprezenter ici bas la bonté de Dieu qui soubvent use de clemence envers nous et ha des threzors infinis de mizericorde pour nos mizeres. Or ie vous mettrai, durant le restant de mes iours, chaque soir et chaque matin, en mes prieres, et n'oublierai iamais avoir tenu mon heur de vostre charité, si vous voulez m'ayder à jouir de ceste fille en légitime mariaige, sans garder en servage les enfans à naistre de ceste union. Et, pour ce, puis je vous fayre une boëte à mettre la saincte Eucharistie, si bien elabourée, enrichie d'or, pierreries, et figures d'anges aislez que aulcune aultre ne sera iamais ainsy dans la chrestienté, laquelle demourera unicque, vous resjouira la veue, et sera si bien la gloyre de vostre autel, que les gens de la ville, les seigneurs estrangiers, tous accoureront la voir, tant magnifique sera elle.

— Mon filz, respondict l'abbé, perdez-vous le sens. Si vous estes rezolu d'avoir ceste fille pour legittime espouse, vos biens et vostre personne seront acquestez au chapitre de l'abbaye.

— Oui, mon seigneur, ie suys affolez de ceste paouvre fille, et pluz touchié de sa mizere et de son cueur toust chrestien que ie ne le suys de ses perfections ; mais ie suys, dict-il avecque larme aux yeulx, encore plus estonné de vos duretez, et ie le dis quoique ie saiche mon sort estre entre vos mains. Oui, monseigneur, ie congnoys la loi. Ains si mes biens doibvent tumber en vostre domaine, si ie deviens homme de corps, si ie perds ma mayson et ma bourgeoisie, ie garderay l'engin conquesté par mes labeurs et mes estudes, et qui gist là, fit-il en se cognant le front, en ung lieu où nul, fors Dieu, ne peut estre seigneur que moy. Et votre abbaye entiere ne scauroyt payer les especialles creations qui en sourdent. Vous aurez mon corps, ma femme, mes enfans ; mais rien ne vous baillera mon engin, pas mesme les torteures vu que ie suys pluz fort que le fer n'est dur, et pluz patient que la douleur n'est grande. Ayant dict, l'orpheure enraigé par le calme de l'abbé qui

sembloyt rezolu d'acquester à l'abbaye les doublons de ce bonhomme, deschargea son poing sur une chaire en chesne, et la mit par petites eschardes, veu qu'elle s'esclatta comme soubz ung coup de massue. — Voila, monseigneur, quel seruiteur vous aurez, et d'ung ouvrier de choses divines, ferez ung vray cheval de traict.

— Mon filz, respundit l'abbez, vous avez à tort brizé ma chaire et legierement iugé mon asme. Ceste fille est à l'abbaye et non mienne. Ie suys le fidelle servateur des droits et uzaiges de ce glorieulx monastere. Encore que ie puisse donner à ce ventre de femme licence de faire des enfans libres, ie doibs compte de ce à Dieu et à l'abbaye. Or, deppuys que il est icy ung autel, des gens de corps et des moynes, *id est* deppuys ung tems immemorial, iamays il ne se est renconstré ung caz de bourgeoys devenant la proprieté de l'abbaye par mariaige avec une fille de corps. Doncques besoing est d'exercer le droict et d'en fayre usaige pour que il ne soit oncques perdeu, débilité, caducq, et vienne en desuetude, ce qui occazionne mille troubles. Et cecy est d'ung pluz hault advantaige pour l'Estat et l'abbaye que vos boestes, tant belles soyent elles, veu que nous avons ung threzor qui nous permettra d'achepter de beaulx joyaulx, et que nul threzor ne scauroyt establir des coustumes et des lois. J'en appelle à monseigneur le Chamberlan du Roy, tesmoin des peines infinies que nostre sire prend, chaque iour, de batailler pour l'establissement de ses ordonnances.

— Cecy est pour me clorre le becq, fit le chamberlan.

L'orpheure qui n'estoyt point ung grant clerc, demoura pensif. Puys vind Tiennette, nette comme ung plat d'estain nouvellement frosté par une mesnagiere, les cheveulx reslevez, vesteue d'une robbe de laine blanche, à saincture pers, chaussee de soliers mignons et de chausses blanches, enfin si royallement belle, si noble en son maintien, que l'orpheure se petrifia d'ecstaze, et le chamberlan confessa n'avoir oncques veu si parfaicte creature. Puys il existisma qu'il y avoyt trop de dangier pour le paouvre orpheure en ceste veue, le ramena dare dare en la ville, et l'engagia de moult penser à ceste affaire, vu que l'abbez n'affranchiroyt poinct ung si bon hamesson à prendre bourgeoys et seigneurs, en la hanse parisienne. De faict, le chapitre fit scavoir au paouvre amoureulx que, s'il espouzoit ceste fille, il debvoyt se rezoudre à quitter ses biens et sa mayson à l'abbaye, se recognoistre homme

de corps, luy et les enfans à provenir dudict mariaige ; ains, que, par grace especialle, l'abbez le lairreroyt en son logiz, à la condition de bailler ung estat de ses meubles, de payer par chascun an une redevance, et venir, pendant une huictaine demourer en ung bouge deppendant du domaine, à ceste fin de faire acte de servaige. L'orpheure auquel ung chascun parloyt de l'opiniastreté des moynes, vit bien que l'abbez maintiendroyt incommutablement cet arrest, et se dezespera à perdre l'asme. Tantost vouloyt boutter le feu en cinq coins du monastere ; tantost se proupouzoit d'attirer l'abbez en ung lieu où il pust le tormenter iusques à ce qu'il lui eust signé quelque charte d'affranchissement pour Tiennette ; enfin mille resves qui s'esvaporoient. Mays aprest bien des lamentacions, se deslibera d'enlever la fille et s'enfouir dans ung lieu seur d'où rien ne le scauroyt tirer, et fist ses preparatives en consequence ; vu que forissu du royaulme, ses amis ou le roy pourroyent mieulx chevir des moynes et les arraizonner. Le bonhomme comptoyt sans son abbez, vu que en allant à la pree, il ne vid plus Tiennette et apprind que elle estoyt serree en l'abbaye en si grant rigueur que, pour l'avoir, besoing seroyt de fayre le siege du monastere. Lors maistre Anseau se respandit en plaintes, esclats et querimonies. Puys, par toute la citté, les bourgeoys et mesnagieres parloyent de ceste adventure dont le bruit feut tel, que le Roy advizant le vieil abbez en sa Court, s'enquist de luy pourquoy il ne cedoyt poinct en ceste occurrence à la grant amour de son orpheure, et ne mettoyt poinct en praticque la charité chrestienne.

— Pour ce que, monseigneur, respundit le prebstre, touz les droits sont uniz ensemble comme les pieces d'une armeure, et si l'une fait deffault, tout tombe. Si ceste fille nous estoyt, contre nostre gré, prinse, et si l'usaige n'estoyt obserué ; bientost, vos subiects vous osteroyent vostre couronne, et s'esmouveroient en tous lieux grosses sedditions à ceste fin d'abolir les tailles et peages qui gehennent le populaire.

Le roy eust la bouche cloze. Ung chascun doncques estoyt en happrehension de scavoir la fin de ceste adventure. Si grant feut la curiosité que aulcuns seigneurs gagerent que le Tourangeaud se dezisteroyt de son amour, et les dames gagerent le contre. L'orpheure s'estant plainct avecque larmes à la royne que les moynes lui avoyent ravi la vue de sa bien aymee, elle treuva la chose détestable et tortionnaire. Puys, sur ce que elle manda au

seigneur abbez, il feut licite au Tourangeaud d'aller tous les iours au parlouere de l'abbaye où venoyt Tiennette ; mais soubz la gouverne d'ung vieulx moyne, et touiours venoyt elle attornee en vraye magnificence comme une dame. Les deux amans n'avoyent lors aultre licence que de se voir et se parler, sans pouvoir happer ung paouvre boussin de ioye, et touiours leur amour croissoyt d'aultant. Ung iour, Tiennette tint ce discours à son ami : Mon chier seigneur, i'ai deslibéré de vous faire le guerdon de ma vie pour vous oster de poine. Vecy comme. En m'enquerant de tout, i'ai trouvé ung joint pour frauder les droits de l'abbaye et vous donner toutes les felicitez que vous attendez de ma fruition. Le iuge eccleziastique ha dict que, ne devenant homme de corps que par accession, et pour ce que vous n'estiez pas né homme de corps, vostre servaige cesseroyt avecque la cause qui vous faisoyt serf. Ores doncques, si vous m'aimez plus que tout, perdez vos biens pour acquerir nostre bonheur, et m'espousez. Puys quand vous aurez iouy de moy, et que vous m'aurez accollée tant et pluz ; par avant que ie n'aye de lignee, ie m'occirai voulontairement, et par ainsy, redeviendrez libre. Au moins ce sera ung pourchaz pour lequel vous aurez le Roy nostre sire qui vous veult, dict-on mille biens. Et sans doubte aulcun, par Dieu me sera pardoint ceste mort que i'auray faicte en veue de deslivrer mon seigneur espoulz.

— Ma chiere Tiennette, s'escria l'orpheure, toust est dict. Ie seray homme de corps, et tu vivras pour faire mon heur aussy long que mes iours. En ta compagnie les pluz dures chaisnes ne me seront iamays poisantes, et peu me chault d'estre sans denniers à moy, pource que toutes mes richesses sont en ton cueur, et mon plaizir unicque en ta doulce corporence. Ie me fie en monsieur sainct Eloy qui daignera dans ceste mizere getter des yeulx pittoyables sur nous, et nous garantira de tous maulx. Ores, ie vais de ce pas chez ung escripvain pour faire dresser les chartes et contracts. Au moins, chiere fleur de mes iours, seras tu braue-ment vestue, bien logiee, et servie comme une royne pendant ta vie, vu que le sieur abbez nous lairre la iouissance de mes acquests.

Tiennette plourant, riant, se deffendit de son heur, et vouloyt mourir pour ne poinct reduire en servaige ung homme libre ; mays le bon Anseau luy dict de si doulces parolles, et la menassa si bien de la suyvre en la tumbe, que elle s'accorda pour ce dict

mariaige, songiant que elle pourroyt touiours se tuer aprest avoir gousté aux ioyes de l'amour. Alors que feust sceue par la ville la soubsmission du Tourangeaud qui pour sa mie quittoyt son avoir et sa liberté, ung chascun le vouloyt voir. Les dames de la Court s'encumbroyent de ioyaulx pour parler à luy ; et il luy tumboyt des nuees, force femmes pour le temps pendant lequel il en avoyt esté priué. Mays, si aulcunes approuchoyent Tiennette en beaulté, nulle n'avoyt son cueur. Brief, en entendant sonner l'heure du servaige et de l'amour, Anseau fondit tout son or en une couronne royale en laquelle il esmailla les perles et dyamans que il avoyt à luy ; puys vint secrettement la remettre à la royne, en luy disant : — Ma dame, ie ne scays en quelle foy mettre ma fortune que veci. Demain, tout ce qui se treuvera dans mon logiz sera la chevance des damnez moynes qui n'ont poinct eu pitié de moy. Doncques daignez me guarder cecy. Ce est ung foyble merciement de la ioye que, par vous i'ay eue de voir celle que i'ayme, vu que nulle somme ne vault ung de ses resguards. Ie ne scays ce qui adviendra de moy. Mays si ung iour mes enfans estoyent desliurez, i'ay foy en vostre generositez de royne.

— Bien dict, bon homme, fit le roy. L'abbaye aura quelque iour besoing de mon ayde, et ie ne perdray poinct le soubvenir de cecy.

Il y eust un munde exorbitant en l'abbaye pour les espouzailles de Tiennette à laquelle la royne donna en prezent des vestemens de nopces et à qui le roy bailla licence de porter tous les iours des annels d'or en ses aureilles. Quand vind le ioly couple de l'abbaye au logis d'Anseau, qui serf estoyt deuenu, proche Sainct-Leu, il y eust des flambeaux aux fenestres pour le voir passer ; et, dans la rue, deux hayes comme à une entree royalle. Le paouvre mari s'estoyt forgé un collier d'argent qu'il avoyt en son bras senestre en foy de son appartenance à l'abbaye Sainct-Germain. Ains, maulgré son servaige, luy crioyt on : — Noël ! Noël ! comme à ung nouveau roy. Et le bon homme saluoyt trez bien, heureulx comme ung amoureulx, et trez ioyeulx des hommaiges que ung chascun rendoyt à la grace et modestie de Tiennette. Puis treuva le bon Tourangeaud, des rameaux verds et des bluetz en couronne en sa pottence, et les principaulx du quartier estoyent là tous qui, par grant honneur, lui firent des musicques, et lui crierent : — Vous serez touiours ung noble homme, maulgré

l'abbaye ! Comptez que les deux espoulx s'escrimerent à en rendre l'asme, et que le bourgeoys deut poulser de fiers coups en l'escu de sa mie qui, en bonne pucelle de campaigne, estoyt de natture à les luy rendre, et ils vesquirent bien ung moys entier, allaigres comme des columbes qui au primetems massonnent leur nid brin à brin. Tiennette estoyt toute ayse de son beau logiz et des praticques qui venoyent et s'en alloyent esmerveillez d'elle. Ce moys de fleurs passé, vind ung iour en grant pompe le bon vieil abbez Hugon leur seigneur et maistre, lequel entra dans la mayson qui lors n'estoyt pluz à l'orpheure, ains au chapitre ; puys, là, dict aux deux espoulx : — Mes enfans, vous estes libres, francs et quittes de toust. Et, ie doibs vous dire, que, de prime abord, ai grandement esté feru de l'amour qui vous ioignoyt l'ung à l'aultre. Aussi les droicts de l'abbaye recongneus, estois ie, à part moy, desliberé vous fayre une ioye entiere, aprest avoir esprouvé vostre leaulté en la coupelle de Dieu. Et ceste manumission ne vous coustera rien. Ayant dict, il leur bailla ung bon petit coup de main en la ioue, et ils tumberent à ses genoilz en plourant de ioye pour raysons vallables. Le Tourangeaud apprind à ceulx du quartier qui s'amassoyent en la rue, la largesse et benediction du bon abbez Hugon. Puys, en grant honneur, maistre Anseau lui tinst la bride de sa iument, iusques en la porte de Bussy. Durant ce veiaige, l'orpheure qui avoyt prins ung sacq d'argent, en gectoit les pieces aux paouvres et souffreteulx criant : — Largesse ! largesse à Dieu, Dieu saulve et guarde l'abbez ! Vive le bon seigneur Hugon ! Puys de retour en sa mayson, resgualla ses amis et fit des nopces nouvelles qui durerent une pleine semaine. Cuidez que l'abbez feut bien repprouché de sa clemence par son chapitre qui ouvroyt jà la gueulle pour digerer ceste bonne proye. Aussy, ung an aprest ce, le bon homme Hugon estant maladde, son prieur luy disoyt il que ce estoyt une punicion du ciel de ce que il avoyt caïné les sacrez interests du chapitre et de Dieu. — Si i'ay bien iugé de cet homme, fit l'abbez, il aura soubvenir de ce qu'il nous doibt.

De faict, ce iour estant par adventeure, l'anniversaire de cestuy mariaige, ung moyne vind annoncer que l'orpheure supplioyt son bienfaicteur de le recevoir. Lors il apparust en la salle où estoyt l'abbez, auquel il despouilla deux chaasses merveilleulzes, que, deppuys ce tems, nul ouvrier n'a surpassees en aulcun lieu du

munde chrestien, et qui, pour ce, furent dictes le *vœu de la perseverance d'amour.* Ces deulx threzors sont, comme ung chascun scait, plassez au maistre autel de l'ecclize, et sont estimees estre d'ung trauail inestimable, vu que l'orpheure y avoyt despendu toust son bien. Neanmoins cet ouvraige loing d'amenuizer son escarcelle, la remplit à pleins bords, pourceque si bien crut son renom et ses prouffficts, que il peut achepter la noblesse, forces terres, et ha fundé la mayson des Anseau qui deppuys feut en grant honneur dans la gente Touraine.

Cecy nous endoctrine à touiours recourir aux saincts et à Dieu dans les emprinses de la vie, et à perseverer en toutes les choses recogneues bonnes ; puys, d'abundant, qu'un grant amour triumphe de toust, ce qui est une vieille sentence, mais l'autheur la reescript pourceque elle est moult playsante.

D'UNG IUSTICIARD
QUI NE SE REMEMBROIT LES CHOSES[1].

En la bonne ville de Bourges, au tems que s'y rigoloyt nostre sire qui, du deppuys, lairra la queste des contentemens pour conquester le royaulme et de faict le conquesta, demouroyt ung sievr prevost enchargié par luy de tennir main à l'ordre, et qui feut dict Prevost Royal. D'où vint soubs le glorieulx fils dudict roy la charge du Prevost de l'Ostel, en laquelle se comporta ung petit trop druement le seigneur de Méré, dict Tristan de qui ces contes ont jà faict mention encores que il ne feut poinct joyeulx. Ie dis cecy aux amys qui butinent ez vieulx cayers pour pisser du neuf, et desmontrer en quoy sont scavants ces dixains sans en auoir la mine, hé doncques ! Ce dict Prevost, estoit nommé Picot ou Picault d'où feut faict picottin, picoter, et picoree ; par aulcuns, Pitot ou Pitault d'où est issu pitance ; par d'aultres, comme en langue d'oc, Pichot d'où ne est rien venu qui vaille ; par ceulx-cy, Petiot ou Petiet comme en langue d'oyl ; par ceulx-là, Petitot et Petinault ou Petiniaud qui feut l'appellation limouzine ; mais à Bourges estoyt appelé Petit, nom qui finablement feut celuy de la famille, laquelle ha moult frayé, veu que partout vous verrez des Petit et par ainsy sera dict Petit en ceste adventure. Je fays ceste estymologie à ceste fin d'esclairer nostre languaige et enseigner comment les bourgeoys et aultres finerent par acquerir des noms. Mais lairrons la science. Ce dict Prevost qui avoit aultant de noms que de pays ez quelz alloyt la Court estoyt en reallité de naturance ung brin d'homme assez mal

épousseté par sa mere, de telle fasson que alors qu'il cuidoyt rire, il fendoyt ces badigoinces en la maniere dont se troussent les vasches pour lascher de l'eaue ; lequel soubrire estoyt dict à la Court ung soubrire de Prevost. Mais ung iour, le roy entendant proferer ce mot proverbial par aulcuns seigneurs, leur dict en gaussant : — Vous errez, messieurs, Petit ne rit poinct, il lui fault du cuir en bas du vizaige. Ains, avecque son faulx rire, ce Petit n'en estoyt que mieux advenant pour faire la police et happer les maulvaises graynes. En somme il valloit le han qu'il avoit cousté. Pour toute malice, il estoyt ung peu cocqu ; pour tout vice, alloyt à vespres ; pour toute sapience, obeyssoyt à Dieu quand il pouvoyt ; pour toute joie il avoit une femme en son logis ; pour tout dibvertissement de sa joie, cerchoyt ung homme à pendre, alors qu'il estoyt requis d'en bailler ung, et ne failloyt jamays à en renconstrer ; mais quand il dormoyt soubs ses courtines ne se soulcioit mie des larrons. Treuvez en toute la chrestienté iusticiarde, ung prevost moins malfaisant ? Non, tous les prevosts pendent trop ou trop peu, tandis que cettui-là pendoit iuste ce qu'il falloyt pour estre dict prevost. Ce bon Petit iusticiard, ou ce bon iusticiard Petit avoyt à luy l'une des plus belles bourgeoyses de Bourges, à luy en legitime mariaige, ce dont il estoyt esbahi comme tous les aultres. Aussy, soubvent en allant à ses pendaisons, interjectoyt il à Dieu ung interroguat que aulcuns faysoient maintes foys en ville. A scavoir : pourquoy, luy Petit, luy iusticiard, luy prevost royal, avoyt à lui petist, royal, prevost, iusticiard, une femelle si bien alignee, si parfaictement cottonnee de graces, que ung asne brayoit d'aise à la voir passer. A cecy, Dieu ne respondoyt point et sans doubte aulcun avoyt ses raisons. Mais les meschantes langues de la ville respartoient pour Dieu qu'il s'en manquoyt d'ung empan que puccelle feut la fille alors que elle devint la femme du dict Petit. D'aultres disoyent qu'elle ne estoyt point seullement à luy. Les gausseurs respondoient que souvent les asnes entroient ez belles escuyries. Chascun laschoit ung broccard, ce qui en faisoyt pour le moins une raziere à qui se seroyt mis en debvoir de les ramasser. Du tout besoing estoyt d'en oster quasi les quatre quarts, attendeu que la Petit estoyt une saige bourgeoyse, laquelle n'avoyt qu'ung amant pour le plaizir, et son mary pour le debvoir. Treuvez en moult par la ville qui soient aussy reservees de cueur et de bousche ? Si vous m'en

afferez une, ie vous baille ung sol ou ung fol, à vostre soubhait. Vous en renconstrerez qui n'ont ni espoulx, ni amant. Aulcunes femelles ont ung amant et d'espoulx, point. Des laideronasses ont ung espoulx et point d'amant. Mais vere, renconstrer femmes qui ayant ung espoulx et ung amant se tiennent à l'ambe sans poulser au terne ? là est le miracle, entendez-vous, nigaulds, becsjaunes, ignares ! Doncques, bouttez la Petit sur vos tablettes en style recognitif, et allez vostre pas, ie reprends le mien. La bonne dame Petit ne estoyt poinct de la bande de celles qui touiours remuent, devallent, ne scauroyent se tenir en plasse, fouillotent, bouillotent, trottent, crottent, se desportent, et n'ont rien en elles qui les fixent ou attachent, et sont si legieres que elles courent à de folles ventositez comme aprest leur quintescence. Non, au rebours, la Petit estoyt une saige mesnagiere touiours size en sa chaire, ou couchiee en son lict, preste comme ung chandellier, attendant son dict amant quand sortoit le prevost, recepvant le prevost quand partoyt l'amant. Ceste chiere femme, ne songioit nullement à s'attifer, pour faire boucquer les aultres bourgeoyses. Foing ! elle avoyt treuvé plus commode usaige du joly tems de la ieunesse, et mettoit de la vie en ses joincteures pour aller plus loing. Or bien, vous cognoissez le prevost et sa bonne femme. Le lieutenant du prevost Petit, pour la besogne du mariaige, laquelle est si lourde qu'elle ne se faict bien que par deux hommes, estoyt ung grand seigneur terrien que haitoyt fort le roy. Nottez cecy qui est ung point majeur en ceste adventeure. Le connestable, lequel estoyt un rude compaignon escossois, vid, par cas fortuict, la femme de ce Petit et voulut la voir, aulcuns disent l'avoir, devers le matin à son ayse durant le tems de dire ung chappelet, ce qui est chretiennement honneste, ou honnestement chrestien, à ceste fin de devizer avecque elle sur des choses de la science ou sur la science des choses. Verisimilement se cuidant bien scavante, point ne voulut entendre à mondict connestable, la demoyselle Petit qui estoyt, comme est dict cy dessus une honneste, saige et vertueuze bourgeoyse. Aprest aulcuns devis, arraizonnemens, tours, rettours, messaiges, et messaigers qui feurent comme non advenuz, le connestable iura sa grande coquedouille noire qu'il estripperoyt le guallant encores que ce feut ung homme considerable. Ains ne iura rien sur la demoyselle. Ce qui denote ung bon françoys, veu que en ceste occurence, aulcuns gens affrontez se

ruent sur toute la mercerie et de trois personnes en tuent quatre. Ce monsieur le connestable engagia sa grande coquedouille noire devant le roy et la dame de Sorel qui brelandoient paravant de soupper, ce dont le bon sire feut content, voiant qu'il seroyt deffaict de ce seigneur qui luy desplaisoit fort ; et ce, sans qu'il luy en coustast ung *pater*.

— Et comment vuyderez vous ce proccest ? fit d'un air mignon la dame de Sorel.

— Ho ! ho ! respundit le connestable, cuidez ma dame que ie ne veulx perdre ma grande coquedouille noire.

Que estoyt en ce temps, ceste grande coquedouille ? Ha ! ha ! ce poinct est tenebreulx à ruyner les yeulx ez livres anticques ; mais ce estoyt certes aulcune chose considerable. Ce, neanmoins, mettons nos besicles et cerchons. Douille signifie en Bretagne une fille, et coque veult dire une poisle de queulx, *coquus* en patois de lattinité. Duquel mot est advenu en France celuy de coquin, ung draule qui frippe, liche, trousse, frit, lappe, lippe, friquasse, friquote, se chafriole touiours et mange tout ; partant ne scauroit rien faire entre ses repasts, et ce faysant, devient maulvais, devient paouvre, ce qui l'incitte à voler ou mendier. De cecy doibt estre conclud par les scavans que la grande coquedouille estoyt ung ustensile de mesnaige, en forme de coquemard idoine à frire les filles.

— Hé doncques, reprind le connestable qui estoyt le sieur de Richemunde, ie vais fayre dire à ce iusticiard d'aller en campaigne pour ung iour et une nuict recolter ez champs, pour le seruice du roy, aulcuns paysans soupssonnez de machiner des traitrizes avecque l'angloys. La-dessus mes deux pigeons, saichant l'absence de leur homme, seront ioyeulx comme ung souldard auquel on baille la monstre, et s'ils font aulcune repaissaille, ie desguaisneray le prevost en l'envoyant au nom du roy fouiller le logis où sera le couple, pour occir à tems notre amy qui prettend avoir à luy seul ce bon cordelier.

— Que est cecy ? dit la dame de Beaulté.

— Equivoquez, dit le roy en soubriant.

— Allons soupper, dit madame Agnes. Vous estes des maulvais qui d'un seul coup manquez de respect aux bourgeoyses et aux relligieux.

Ce faict, deppuis ung long tems, la bonne Petit soubhaitoit se aisier durant une pleine nuict, et cabrioler au logis dudict seigneur

où possible estoyt de crier à gozier franc sans esueigler les voisins ; pour ce que au logis du prevost elle redoubtoit le bruit, et n'avoit que picorees d'amour, lichettes prinses à l'estroit, mievres lippees, n'ozoit au pluz aller à l'amble, et vouloyt scavoir le galop à sabots rabattus. Doncques, la meschine de la iolye bourgeoise trotta l'endemain devers la douziesme heure au logis du seigneur, pour l'advizer de la despartie du bon prevost, et dict à ce sieur amant dont elle recepvoit force guerdons, et que pour ce elle ne haitoyt auculnement de faire ses preparatoires pour le deduict et le soupper, attendu que, pour le seur, le greffe prevostal seroyt chez luy le soir ayant faim et soif. — Bon, fit le seigneur, dis à ta maytresse que ie ne la ferai jeusner d'aulcune fasson.

Les paiges du damné connestable qui faysoient la guette autour du logiz, voyant que l'amant se gualantizoit, se guarnissoyt de flaccons, et s'aviandoyt, vindrent annoncer à leur maystre combien tout concordoyt à son ire. Oyant ce, bon connestable de se froster les mains en songiant au coup que feroyt le prevost. Ores bien, il luy manda par exprest commandement du roy rattourner en la ville, pour saisir au logis dudict seigneur ung milourd angloys avecque lequel il estoyt vehementement soupssonné d'accorder ung complot de trez espesses tenebres. Mais, paravant de mettre à fin ledict ordre, venir en l'ostel du roy s'entendre sur la courtoisie nécessaire en ce pourchas. Le prevost, joyeulx comme ung roy de parler au roy, fit telle diligence qu'il feut en ville à l'heure où les deux amans sonnoient le premier coup de leurs vespres. Le sire du coquaige et pays environnans, qui est ung seigneur farfallesque, accorda si bien les choses que la Petit parloyt de la bonne fasson avecque son seigneur aymé, alors que son sieur espoulx parloyt au connestable et au roy, ce qui le faisoyt trez content, et sa femme aussy, caz rare en mariaige.

— Je disoys à monseigneur, fit le connestable au prevost, alors que le iusticiard entra dedans la chambre du roy, que tout homme ha droict dans l'estendue du royaume de deffaire sa femme et son amant s'il les surprend chevaulchant. Ains nostre sire, qui est clement, argüe qu'il n'est licite que de meurtrir le chevaulcheur et non la haquenee. Or ça que feriez vous, bon prevost, si par adventeure vous renconstriez ung seigneur se pourmenant dedans le gentil preau dont les lois humaines et divines vous ont enjoint d'arrouser et cultiver, à vous seul, la flouraison.

— Ie occirois tout, fit le prevost, j'escarboillerois les cinq cents mille dyables de nature, fleurs et graynes, le sacq et les quilles et les boules, les pepins et la pomme, l'herbe et la pree, la femme et le masle.

— Vous seriez en vostre tort, fit le roy. Cecy est contraire aux lois de l'ecclize et du royaulme ; du royaulme, pour ce que vous pourriez m'oster ung subject ; de l'ecclize, pour ce que vous enverriez ung innocent ez limbes, sans baptesme.

— Sire, j'admire vostre profunde sapience, et bien vois ie que vous estes le centre de toute iustice.

— Nous ne pouvons donc occir que le chevalier ? *Amen*, fit le connestable, tuez le chevaulcheur. Allez vistement chez le seigneur soubpsonné, mais ayez soing, sans vous lairrer mettre du foin aux cornes, de ne point faillir à ce qui est deu à ce seigneur.

Mon prevost, se cuidant pour le seur chancellier de France s'il faisoyt bien sa charge, devalle du chasteau dans la ville, prind ses gens, arrive à l'hostel du seigneur, y plante ses estaffiers, bousche de sergeans les issues du logis, l'ouvre de par le roy à petit bruict, grimpe les desgrez, demande aux seruiteurs où se tient le seigneur, les met en arrest, y monte seul et frappe à l'huis de la chambre où les deux amans s'escrimoyent des armes que vous scavez et leur dict : — Ouvrez de par le roy, nostre Sire.

La bourgeoyse recongneut son espoulx, et se print à soubrire, veu que elle ne avoyt poinct attendu l'ordre du roy pour faire ce qui estoyt dict. Ains aprest le rire, vint la frayeur. Le seigneur prend son manteau, se couvre, et vient à l'huisserie. Là, ne saichant poinct que il s'en alloyt de sa vie, se dict de la court et de la mayson de monseigneur.

— Bah ? fit le prevost, i'ai des commandemens exprest de monseigneur le roy, et soubs peine de rebellion, vous estes tenu de me recepvoir incontient.

Lors, le seigneur de sortir en tenant l'huys : — Que querez-vous ceans ?

— Ung ennemi du roy, nostre sire, que nous vous commandons nous livrer ; oultre que vous debvez me suyvre avecque luy au chasteau.

— Cecy, songia le bon seigneur est une traitrize de monsieur le connestable auquel s'est refuzé ma chiere mye. Besoing est de nous tirer de ce guespier. Lors se virant devers le prevost, il risqua

quitte ou double en arraisonnant ainsy son sieur cocqu. — Mon amy, vous scavez que ie vous tiens pour guallant homme, aultant que peust l'estre ung prevost en sa charge. Or bien, puys ie me fier à vous. I'ai ceans couchiee avecque moy la plus iolie dame de la court. Quant à des Angloys, ie n'en ai pas seullement de quoy fayre le desjeunner de monsieur de Richemunde qui vous envoie en mon hostel. Cecy est (pour vous dire le fin) le deduict d'une gageure faicte entre moy et le sieur connestable, lequel est de moytié avecque le roy. Tous deulx ont gagié cognoistre quelle estoyt la dame de mon cueur, et i'ay gagié le contre. Nul pluz que moy ne hait les Angloys qui ont prins mes dommaines de Piccardie. Est-ce pas ung coup feslon que de mettre en jeu la iustice contre moy. Ho, ho, mon seigneur connestable, ung chamberlan vous vault, et ie vays vous faire quinauld. Mon chier Petit, ie vous baille licence de fouiller à vostre ayse pendant la nuict et le iour, tous les coins et recoins de mon hostel. Mays entrez seul icy, questez par ma chambre, remuez le lict, faites y à vos soubhaits ? Seullement, lairrez moy couvrir d'ung drapeau ou d'ung mousche-nez ceste belle dame qui est vestue en archange à ceste fin que vous ne sachiez poinct à quel espoulx elle appartient.

— Voulontiers, fit le prevost. Ains ie suys ung vieulx resgnard, auquel point ne fault soubslever la queue et veulx estre seur que ce est reallement une dame de la court et non ung Angloys, attendu que ces dicts Angloys ont le cuir blanc et lisse comme est celuy des femelles, et bien le scays-je pour en avoir moult branché.

— Hé bien ! fit le seigneur, attendu le forfaict dont ie suys meschantement soubpssonnez et dont ie doibs me laver, ie vais supplier madame et amye de consentir à se passer pour ung moment de sa pudeur, elle me porte trop grant amour pour se reffuser à me saulver de tout reproche. Doncques, ie la requerray de soy rettourner et vous monstrer une physionomie qui ne la compromettra nullement et vous suffira pour recognoistre une femme noble, encore que elle sera cen dessus dessoubs.

— Bien, fit le prevost.

La dame ayant entendeu de ses trois aureilles avoyt ployé et mis soubs l'aureiller ses hardes, s'estoyt despouillee de sa chemise de la quelle son mary pouvoyt taster le grain, s'estoyt entortillee la teste en ung linge, et avoyt miz à l'aër ses charnositez bombees que séparoyt la iolie raye de son eschine rose.

— Entrez, mon bon amy, fit le seigneur.

Le iusticiard resguarda par la cheminée, ouvrit l'armoire, le bahut, fouilla le dessoubs du lict, les toiles, tout. Puys se mit à estudier le dessus.

— Monseigneur, fit-il en guignant ses legitimes appartenances, i'ay veu de ieunes gars Angloys ainsy rablez, et, perdoinez-moy de fayre ma charge. Besoing est, que ie voye aultrement.

— Qu'appelez-vous aultrement ? fit le seigneur.

— Hé bien l'aultre physionomie, ou si vous voulez la physionomie de l'aultre.

— Alors, treuvez bon que madame se couvre et s'affuste pour ne vous monstrer que le moins de ce qui est nostre heur, dit le seigneur saichant que la bourgeoyse avoyt quelques lentilles faciles à recognoistre. Doncques, tournez-vous ung petit, à ceste fin que ma chiere dame satisfasse aux convenances.

La bonne femme soubrit à son amy, le baysa pour sa dexterité, s'attifa dextrement, et le mari voyant en plein ce que sa gouge ne luy lairroyt iamais voir, feut entierement convaincu que nul Angloys ne pouvoyt estre ainsy contourné, sous poine d'estre une delitieulze Angloyse.

— Ouy, seigneur, dict-il à l'aureille de son lieutenant, ce est bien une dame de la Court, veu que ceulx de nos bourgeoyses ne sont pas de si haulte futaye, ni de si bon goust.

Puys la mayson fouillee, nul Angloys ne s'y treuvant, le bon prevost revint comme le luy avoyt dict le connestable en l'hostel du roy.

— Est-il occis ! fit le connestable.

— Qui.

— Celuy qui vous provignoyt des cornes au front.

— Ie n'ay veu qu'une femme au lict de ce seigneur, lequel estoyt fort en train de se resiouir avecque elle.

— Tu has bien veu de tes yeulx ceste femme, mauldict cornard ! et tu ne has poinct deffaict ton corrival.

— Non pas une femme, mais bien une dame de la Court.

— Veu ?

— Et sentu dans les deux caz.

— Qu'entendez-vous par ces parolles ? fit le roy qui s'esclatta de rire.

— Ie dis, sauf le respect deu à vostre maiesté, que i'ay verifiez le dessus et le dessoubs.

— Tu ne congnois donc pas la physionomie des choses de ta femme, vieil oustil sans mémoire ? tu merites d'être pendeu !

— Ie tiens en trop grant reverance ce dont vous parlez chez ma femme pour le voir. D'ailleurs elle est si relligieulze de son estoffe que elle mourroyt plustost que d'en monstrer ung festu.

— Vere, dict le roy, ce ne est poinct faict pour estre monstré.

— Vieille coquedouille, ce estoyt ta femme, fit le connestable.

— Sire connestable, elle dort la paourette.

— Sus, sus, duncques. A cheval ! Dettallons, et si elle est en ta mayson, ie ne te donne que cent coups de nerfs de bœuf.

Et, le connestable suivy du prevost vind au logis du iusticiard, en moins de tems qu'ung paouvre n'auroyt vuydé ung troncq. — Holà, hé ! Sur ce, au tapaige des gens qui menassoyent d'effundrer les murs, la meschine ouvrit la porte en baillant de la bousche et se delicoltant les bras. Le connestable et le iusticiard se ruerent en la chambre où ils esveiglerent à grand poine la bourgeoyse qui fit de l'effraiee, et dormoyt si druement que elle avoyt des bourriers de chassie ez yeulx. De cecy, triumpha moult le prevost disant audict seigneur que, pour le seur, on l'avoyt truphé, que sa femme estoyt saige, et de faict, elle se montra estonnee comme pas une. Le connestable vuyda la plasse. Bon prevost de soy despouiller pour se couchier tost, veu que ceste adventeure luy avoyt remiz sa bonne femme en memoyre. Pendant que il ostoyt son harnoys et quittoyt ses chausses, la bourgeoyse, touiours estonnee, lui disoyt : — Hé mon chier mignon, d'où sort ce bruict, ce monseigneur le connestable et ses paiges ? Et pourquoi vennir voir si ie dors ? Sera-ce dezormays en la charge des connestables de voir comment sont establiz nos...

— Ie ne scay, fit le prevost qui l'interrompit pour luy racompter ce qui luy estoyt advenu.

— Et tu has veu, sans en avoir licence de moy, dict-elle, celuy d'une dame de la Court. Ha ! ha ! heu ! heu ! hein ! Lors se mit à geindre, se plaindre, crier si desplourablement et si fort que le prevost demoura pantois.

— Hé qu'as-tu, ma mye ? que veulx-tu ? que te faut-il ?

— Hein, tu ne m'aimeras pluz, aprest avoir veu comment sont les dames de la Court.

— Tays-toy, ma mye, ce sont de grandes dames. Ie te le dis à toy seullement, tout est grand en dyable chez elles.

— Vere, fict-elle en soubriant, suis-ie mieulx ?

— Ha ! fict-il tout esblouy, il y a iuste ung grant empan de moins.

— Elles ont doncques pluz de ioye, fict-elle en soupirant, veu que i'en ay tant pour si peu.

Sur ce, le prevost cercha ung meilleur raysonnement pour arraizonner sa bonne femme et l'arraizonna, veu que elle se lairra finablement convaincre du grant plaizir que Dieu ha miz ez petites chozes.

Cecy nous desmontre que rien icy bas ne prevauldra contre l'Ecclize des cocqus.

SUR LE MOYNE AMADOR

QUI FEUT

UNG GLORIEULX ABBEZ DE TURPENAY[1].

Par ung iour de fine pluye, tems auquel les dames demourent ioyeulses au logiz pource que elles ayment l'humide, et voyent lors prest de leurs iuppes les hommes que elles ne haitent poinct, la Royne estoyt en sa chambre au chastel d'Amboyse, sous les drapeaulx de la croisée. Là size en sa chaire, labouroit ung tappis par amuzement, mais tiroyt son esguille à l'estourdie, resguardoyt prou l'eaue qui tumbboyt en la Loyre, ne sonnoyt mot, estoyt songeuze et ses dames faisoyent à son imitacion. Le bon Roy devizoit avecque ceulx de sa Court qui l'avoyent accompaigné de la chapelle, veu que il s'en alloyt du rettourner des vespres dominicales. Ses tours, rettours et arraizonnement parachevez, il advisa la Royne, la vit embrunnee, vid les dames embrunnees aussy, et nota que toutes estoyent en cognoissance des choses du mariaige.

— Or ça, fict-il, ne ais-je poinct veu léans mons l'abbez de Turpenay ?

Oyant ce, s'advança vers le Roy le moyne qui par ces requestes de iustice, feut iadys tant importun au roy Loys le unziesme, que le dict roy avoyt commandé griefvement à son presvost de l'hostel de l'oster de sa veue, et ha esté dict au compte de ce Roy, dans le prime dixain, comment se saulva le moyne par la coulpe du sieur Tristan. Ce moyne estoyt lors ung homme dont les qualitez avoyent poulsé trez vertement en espesseur, et tant, que son esperit s'estoyt respandu en supercolorations sur sa face. Aussy plaisoyt-il fort aux dames qui l'embucquoient de vins, pastisseries et plats

choisis en leurs disners, souppers et gaudisseries desquelles elles le convioient pour ce que chaque hoste ayme ces bons convives de Dieu, à maschoires blanches, qui disent autant de parolles que ils tordent de morceaulx. Ce dict abbez estoyt ung pernicieulx compere qui soubs le frocq couloyt aux dames force contes ioyeulx auxquels elles ne refroignoient qu'aprest les avoir entendeus, vu que pour iuger, besoin est de ouir les choses.

— Mon reverend pere, fit le roy, vecy, l'heure brune en laquelle les aureilles feminines peuvent estre resguallees de aulcune plaisante adventure, veu que les dames rient sans rougir ou rougissent en riant, à leur ayse. Faictes-nous ung bon compte, ie dis ung compte de moyne. Je l'ouiray par ma foy voulentiers, pourceque ie vouldrois me dibvertir et aussy les dames.

— Nous nous soubmettons à ce, en veue de complayre à vostre Seigneurie, fist la Royne, pourceque le sieur abbez va loing ung peu.

— Doncques, respondit le Roy, se virant devers le moyne, lisez-nous quelque admonition chrestienne, mon pere, pour amuser madame.

— Sire, i'ay la veu foyble, et le iour chet.

— Faictes doncques ung conte qui s'arreste en la saincteure.

— Ha, sire, fict le moyne en soubriant, cettuy dont ie suys record, s'arreste là, mais en partant des piedz.

Les seigneurs prezens firent des remontrances et supplications à la Royne et aux dames si guallantement, que en bonne Bretonne que elle estoyt, elle getta ung soubris de grace au moyne.

— Allez vostre train, mon pere, fict-elle, vous respondrez de nos peschez à Dieu.

— Voulentiers, madame, si vostre bon plaizir est de prendre les miens, vous y gaignerez !

Chascun de rire, et la Royne aussy. Le Roy vind auprest de sa chiere femme bien aimee, comme ung chascun scayt. Puis les courtizans repceurent licence de se seoir, les vieulx seigneurs s'entend, veu que les ieunes s'accoterent avecque licence des dames, au coin de leurs chaires pour rire à petit bruict de compaignie. Lors, l'abbez de Turpenay leur accoustra gentiment le conte ensuyvant dont il passa les endroicts crottez en coulant sa voix comme le vent d'une fluste.

Enuiron une centaine d'annees pour le moins, il s'esmeut de

grosses querelles en la chrestienté pourceque deulx papes se renconstrerent à Rome se prettendant ung chascun legitimement esleu, ce qui feut au grant dommaige des moustiers, abbayes et sieges episcopaulx ; veu que pour estre recogneu à qui mieulx, ung chascun des deulx papes conceddoyt des droicts à ses adherents, ce qui faisoyt des doubleures partout. En ceste conioncture, les monasteres ou abbayes qui estoyent en proccest avecque les voizins ne pouvoyent recognoistre les deulx papes, et se voyoient lors bien empeschiez par l'aultre qui donnoyt gain de cauze aux ennemis du chapitre. Ce mauvais schisme ha engendré des maulx infinis, et prouve d'abundant que nulle peste ne est pluz malivole en la chrestienté que ne l'est l'adultere de l'Ecclize. Doncques, en cettuy temps où le dyable faisoyt raige contre nos paouvres biens, la trez inclyte abbaye de Turpenay dont suys à ceste heure le gubernateur indigne, avoyt ung grief pourchaz pour aulcuns droicts à desbrouiller avec le trez redoubté sire de Candé, mescreant, idolastre, herectique, relaps et fort maulvais seigneur. Ce dyable venu sur terre soubs forme de seigneur estoyt, à vray dire, ung bon souldard, bien en Court, et amy du sievr Bureav de la Riuiere qui estoyt ung serviteur dont se estoyt moult affectionné le Roy Charles Quint de glorieulze mémoire. Soubs l'umbre de la faveur de ce sievr de la Riuiere, mon dict seignevr de Candé prenoyt licence de tout fayre à sa phantaisie, sans paour de chastiment, en la paouvre vallee de l'Indre où il souloyt avoir tout à luy deppuys Montbazon iusques à Ussé. Comptez en dà, que ses voizins estoyent en terreur de luy, et, pour n'estre point desconfits le lairroyent aller son train, mais l'auroyent mieulx aymé en terre qu'en pree, et luy soubhaitoyent mille maulx, ce dont il se soulcioyt mie. En toute la vallee, la noble abbaye estoyt seule à tennir teste à ce dyable, vu que l'Ecclize ha touiours eu pour doctrine de ramasser en son giron les foybles, les souffreteulx, et se bender à deffendre les opprimez, surtout alors que ses droicts et privileges sont menassez. Doncques, ce rudde batailleur haytoyt moult les moynes, et par dessus toust ceulx de Turpenay qui ne vouloyent se lairrer robber leurs droicts par force, ni ruze ou aultrement. Comptez que il feut moult content du schisme eccleziasticque, et attendoyt nostre abbaye au choix du pape pour la destrousser, prest à recognoistre celuy auquel l'abbez de Turpenay reffuzeroyt son obedience. Deppuis son rettourner en son chasteau,

il avoyt accoustumé de tormenter, gehenner les presbstres dont il faisoyt la renconstre sur ses domaines, de telle sorte que ung paouvre relligieulx surprins par ce dict seignevr dedans le chemin de sa seigneurie qui va le long de l'eaue, ne conceupt aultre mode de salut que de soy getter en la rivierre, où, par ung miracle especial de Dieu, que le bon homme invocqua fort ardemment, sa robe le soubstint sur l'Indre, et il vogua trez bien à l'autre bord, que il atteignit en veue du seignevr de Candé, lequel n'eust aulcune honte de se gaudir des affres d'ung seruiteur de Dieu. Voila de quelle estoffe estoyt vestu ce mauldict pellerin. L'abbez auquel estoyt lors commize nostre glorieulze abbaye mennoyt une vie trez saincte, prioyt Dieu devotieulsement, mays eust saulvé dix foys son asme tant estoyt de bon alloy sa relligion, par avant de trouver chance à saulver l'abbaye des griphes de ce mauldict. Encore que le vieil abbez feust trez perplexe, et vid venir le male heur, il se fioyt à Dieu pour le secours advenir, disant que il ne lairreroyt poinct entamer les biens de son ecclize ; puys, que celuy qui avoyt suscité la princesse Judith aux Hebrieulx et la royne Lucretia aux Romains, bailleroit ung secours à sa trez illustre abbaye de Turpenay, et aultres propos trez saiges. Ains ses moynes qui, je dois l'avouer à nostre dam, estoyent des mecreans, le repprouchoyent de son nonchaloir, et au rebours disoyent que besoing estoyt d'atteler tous les bœufs de la prouince au char de la Providence à ceste fin que elle arrivast de bon mattin ; que les trompes de Jericho ne se fabricquoient pluz en aulcun lieu du munde, et que Dieu avoyt eu tant de desplaizirs de sa creation qu'il n'y songioyt pluz ; brief, mille et ung deviz mundains qui estoyent doubtes et contumelies envers Dieu. En ceste desplourable conioncture, s'esmeut estrangierement ung moyne ayant nom Amador. Ce dict nom luy avoyt été impozé par raillerie, vu que sa personne offroyt ung vray pourtraict du faulx Dieu Egipan. Il estoyt comme luy ventripotent, comme luy avoyt les iambes tortes, de bons bras poisleus comme ceulx d'ung bourrel, ung dos faict à porter besace, ung visaige rouge comme trogne d'ivrogne, les yeulx allumez, la barbe mal peignee, le front nud, et se trouvoyt si bombé de lard et de cuizine que vous l'auriez cuidé enchargié d'ung enfant. Faites estat qu'il chantoyt mattines sur les desgrez de la cave et disoyt vespres dedans les vignes du Seigneur. Le pluz soubvent demeuroyt couchié comme ung gueux à playes, alloyt

par la vallee fouziller, niaizer, benir les noces, secouer les grappes, voir esgoutter les filles, maulgré les deffenses du sievr abbez. Finablement ce estoyt ung pillard, ung traisnard, ung maulvais souldard de la milice eccleziastique duquel nul en l'abbaye ne avoyt cure, et que laissoyt on oizif par charité chrestienne, existimant que il estoit fol. Amador, saichant que il s'en alloyt de la ruyne de l'abbaye en laquelle il se rouloyt comme ung verrat en son tect, arressa son poil, se desporta de cy, de là, vind en chaque cellule, escouta dedans le refectouere, fremyt en ses babouines et dict que il se iactoyt de saulver l'abbaye. Il prind cognoissance des points contestez, receupt du sievr abbez licence d'attermoyer le proccest et par tout le chapitre luy feust promise la vacquance du soubs-prieuré s'il finoyt le litige. Puys s'en alla par la campaigne sans avoir nul soulcy des cruaultez et mauvais traictemens du seigneur de Candé, dizant qu'il portoyt en sa robbe de quoy le redduire. De faict Amador s'en alla de son pied avecque sa robbe pour tout viatique, mais aussi comptez que elle estoyt grasse à nourrir ung minime. Il esleut pour aller devers le chastelain, ung iour où il tumboyt de l'eaue à remplir les seilles de toutes les mesnagieres, et arriva, sans renconstrer quiconque, en veue de Candé, faict comme ung chien noyez, se coula bravement en la cour, s'abrita soubs ung tect pour attendre que l'intemperance du ciel se feut calmee, et se mit sans paour deuant la salle où debvoyt estre le sire de Candé. Ung serviteur l'aduisant, veu que il s'en alloyt du soupper, en eust pitié, luy dict de sortir, sans quoy le sire luy bailleroyt ung cent de coups de fouet pour entamer le discours, et luy demanda qui le faisoyt si ozé d'entrer dedans un logis où l'on haytoit les moynes pluz que la leppre rouge.

— Ha, fict Amador, ie vays à Tours, envoyé par mon seigneur abbez. Si le seigneur de Candé n'estoyt pas si maulvais pour les paouvres serviteurs de Dieu, ie ne debvroys estre par ung tel deluge en sa cour, mais en sa mayson. Ie lui soubhaite de trouver mizericorde en son heure supresme.

Le seruiteur reporta ces parolles au seigneur de Candé qui, de prime abord, vouloyt fayre getter li moyne en la grant douve du chastel, au mitant des immundices, comme chouse immunde. Mais la dame Candé, laquelle avoyt aucthorité sur son sievr espoulx, et en estoyt redoubtee pource que il en attendoyt grand bien en herittaige, et que elle se monstroyt de petite tyrannie, le rabroua

dizant : que possible estoyt que ce dict moyne feust un chrestien, que par ce tems diluvial, les volleurs retireroyent ung sergent, que d'ailleurs il falloyt le bien traicter pour scavoir quelle decizion avoyent prins les relligieulx de Turpenay en l'affaire du schisme, et que son adviz estoyt de finer par doulceur et non par force les difficultez survenues entre l'abbaye et le domaine de Candé, pour ce que nul seigneur depuis la venue du Christ, ne avoyt esté pluz fort que l'Ecclize, et que tost ou tard l'abbaye ruyneroit le chastel ; enfin de toust, desbagoula mille arraizonnemens saiges, comme en disent les dames au fort des tempestes de la vie, quand elles en repcoivent trop grant anuy. Amador avoyt vizaige si tant piteulx, apparence si chetifve et tant bonne à dauber, que le seigneur tristifié par la pluye conceupt de s'en gaudir, le tormenter, luy rincer son verre avecque du vinaigre, et luy bailler rudde soubvenir de son accueil au chasteau. Doncques ce dict seigneur, qui avoyt des accointances secrettes avecque la meschine de sa femme, enchargea ceste fille, ayant nom Perrotte de mettre à fin ses maulvais vouloirs à l'enconstre du paouvre Amador. Alors que les mennees feurent pratiquées entre eulx, la bonne fillaude qui haitoyt les relligieulx pour fayre plaisir à son maistre, vind au dict moyne qui estoyt soubs le tect aux goretz, en se fardant la mine d'accortize, à ceste fin de le trupher en toute perfection.

— Mon pere, fict-elle, le seigneur de leans a honte de lairrer à la pluye ung seruiteur de Dieu quand il y ha plasse en la salle, bon feu soubs le manteau de l'atre, et que la table est preste. Ie vous conuie en son nom et en celluy de la dame du chastel, à entrer ceans.

— Ie mercie la dame et le seigneur, non de leur hospice, qui est chose chrestienne, mais bien d'avoir pour legat devers moy, paouvre pescheur, ung ange de beaultez si mignonnes que ie cuide voir la vierge de nostre autel.

En disant ce, Amador leva le nez et tizonna par deux flammeches qui petillerent de ses yeux allumez, la iolye meschine laquelle ne le treuva ni tant laid, ni tant ord, ni tant bestial. En grimpant le perron avecque la Perrotte, Amador repceut ez nez, badigoinces et autres lieux de son vizaige, ung coup de fouet qui lui fit voir tous les cierges du Magnificat, tant feut-il bien appliquez au moyne par le seigneur de Candé en train de chastier ses leuriers et qui feignit ne pas voir li moyne. Il requist Amador de lui

pardoiner ce mal, et poursuivit les chiens, lesquels avoyent faict choir son hoste. La rieuze meschine qui scavoyt la chose, se estoyt dextrement rengee. Voyant ce traficq, Amador soubpssonna l'accointance du chevallier à Perrotte, et de Perrotte au chevallier, desquels, possible estoyt, que les garses de la vallee luy eussent gazouillé quelque chose aux lavoueres. Des gens qui estoyent lors en la salle, aulcun ne fit plasse à l'homme de Dieu, lequel demoura dans les ventositez de la porte et de la croissee, où il gela iusque en l'instant que le sire de Candé, madame sa femme et sa vieille sœur la demoyselle de Candé qui gouvernoyt la ieune herittiere de la mayson, laquelle avoyt d'eage seize annees environ, vinrent se seoir sur leurs chaires en hault de la table, loing des gens suyvant la metthode anticque, de laquelle en ce tems se desportent les seigneurs, bien à tort. Le sire de Candé, nullement record du moyne, le lairra s'attabler au bas bout, en ung coin où deux meschans garsons avoyent charge de le presser horriblement. De faict, les dicts seruiteurs lui gehennerent les pieds, le corps, les bras en vrays questionnaires, lui mirent du vin blanc en son guobelet en guyse d'eaue pour luy brouiller l'entendouere et mieulx jouir de luy, mais ils luy firent boire sept brocs sans qu'il hoschast, rottast, hocquetast, pissast ou pettast, ce qui les espouventa moult, veu que son œil demoura cler comme ung mirouer. Cependant soubstenus par ung resguard de leur seigneur, ils allerent leur train, lui getterent, en luy faysant la reverence des saulces en la barbe, et les luy essuyerent à ceste seule fin de la luy violemment tirer. Puys le marmiteulx qui servoyt ung chaudeau luy en baptiza le chief, eut cure de fayre degouliner le bruslement le long de l'eschine du paouvre Amador, lequel endura cette passion avecque doulceur, veu que l'esperit de Dieu estoyt en luy, et aussy, cuidez-le, l'esperance de finer le litige en tennant bon dedans le chastel. Ce neanmoins, la gent malivole s'esclatta si druement en rires et coquasseries lors du baptesme graisseulx baillé par le fils du queux au moyne buvard dont le sommelier dict avoir taschez de boucher ainsy l'entonnouere, que force feust à la dame de Candé de voir au bas bout quelles choses se traficquoyent. Lors la chastelaine aperceut Amador, lequel avecque ung resguard de rezignation parfaicte, esmondoit son vizaige, et voyoit à tirer prouffict des gros os de bœuf qui luy avoyent estez miz en son plast d'estain. En cettuy moment, le bon moyne qui avoyt dextre-

ment baillé ung coup de coultel en ung gros vilain os, le print de ses deux mains poileues, le rompit net, en sugça la moelle chaulde et la treuva de bon goust. — Vere, se dict en elle-même la dame de Candé, Dieu ha miz sa force en ce moyne. Sur ce penser, elle dict griefvement aux paiges, seruiteurs et aultres de ne poinct tormenter le relligieux, auquel par mocquerie on servoyt force pommes brouies et aulcunes noix vereuzes. Luy voyant que la vieille damoiselle et son escholiere, que la dame et les meschines l'avoyent veu manouvrant l'os, rebroussa sa manche, leur monstra la triple nerveure de son bras, y poza les noix au poignet sur la bifurquation des veines, et les escraza une à une, en les y tocquant de la paulme de sa main si vigoureusement qu'il sembloyt que ce feussent nesfles meures. Puys, les crocquoit il soubs ses dents blanches comme dents de chien, brou, boys, fruict et toust dont il faisoyt en moins de rien une puree que il avalloyt comme hydromel. Quand il ne eut plus devant luy que les pommes, il les emmortaiza entre deulx doigts, desquels il se servit comme de cizailles pour les couper net, sans barguigner. Comptez que la gent femelle se taysoyt, que les serviteurs cuyderent le dyable estre en ce moyne, et que n'estoyt sa femme et les tenebres espesses de la nuict, le sire de Candé vouloyt le boutter hors, en grant paour de Dieu. Jà ung chacun se disoyt que ly moyne estoyt de frocq à getter le chastel par les douves. Doncques, alors que ung chascun se feust torché le becq, le sire de Candé eust cure d'emprizonner ce dyable de qui la force estoyt moult dangereulze à voir, et le fit menner au maulvais bouge puant, où la Perrotte avoyt praticqué ses engins à ceste fin de le gehenner durant la nuit. Les matous du manoir avoyent esté requiz de se fayre ouir par lui en confession, conviez à lui dire leurs peschez par l'herbe aux chats qui les enamoure, et aussy les goretz pour lesquels de bonnes platees de trippes avoyent esté mizes sous le lict, à ceste fin de les empeschier de se faire moynes, ce dont ils avoyent envie, en les en desgoustant au moyen du *libera* que leur chanteroyt li moyne. Puys comptez que en chaque mouvement du paoure Amador qui avoyt crins couppez ez toilles, il debvoyt faire cheoir de l'eaue froidde en son lict, et mille aultres maulvaisetiez desquelles sont coustumiers les gausseurs en les chasteaux. Vecy ung chascun couchié attendant le sabbat du moyne, certain qu'il ne leur fauldroyt point, veu que le dict moyne avoyt esté

logie soubz les toits en hault d'une tourelle dont l'huis d'en bas feust soigneulsement commiz à la guarde des chiens qui heurloient aprest ce dict moyne. A ceste fin de verifier en quel languaige se feroyt l'entretien du moyne avecque les chats et les goretz, le sire vint couchier avecque sa mye la Perrotte qui estoyt voizine. Alorsque il se vid ainsi traicté, bon Amador tira de son sacq ung coultel et se desverouilla dextrement. Puys, se mit en guette pour estudier le train du chasteau, et ouit le sire de leans se couler en riant avecque sa meschine. Or, soubpssonnant leurs beaudouineries, il attendit l'instant où la dame du logiz seroyt seulette en ses toilles, et devalla dedans la chambre d'icelle, pieds nuds à ceste fin que ses sandales ne feussent poinct en ses secrets. Il luy apparust à la lueur de la lampe en la manniere dont apparoissent les moynes en la nuict, qui est ung estat mirificque, difficile à soubstennir long-tems chez les laïques, veu que ce est ung effect du frocq, lequel magnifie tout. Puys lui ayant lairré voir que il estoyt bien moyne, lui tinst doulcement ce languaige. — Or ça, madame, que Dieu saulve, saichez que ie suis envoyé par Jezus et la vierge Marie pour vous advertir de mettre fin aux trez immundes perversitez qui se parfont au dommaige de vostre vertu, laquelle est traitreuzement frustree de ce que vostre mary ha de meilleur, et dont il gratifie vostre meschine. A quoy bon estre dame, si les redevances seigneuriales s'engrangent ailleurs ? A ce compte, vostre meschine est la dame et vous estes la meschine ? Ne vous est-il point deu tous les plaisirs perceus par ceste meschine ? Aussy, bien les treuverez vous amassez en nostre ecclize qui est la consolation des affligez. Voyez en moy le messaiger prest à payer ces debtes si vous n'y renoncez poinct. En ce disant, le bon moyne deflocqua legierement sa saincture, en laquelle il estoyt gehenné, tant il parut esmeu de voir les belles chouses que desdaignoyt le seigneur de Candé.

— Si vous dictes vray mon père, ie me remettrai soubs vostre conduicte, fict-elle en saultant legierement hors du lict. Vous estes, pour le seur, ung messaiger de Dieu, pour ce que vous avez veu en ung iour ce que ie n'ai poinct veu ceans deppuis ung long tems.

Lors vind en compaignie dudict Amador duquel poinct ne faillit à frosler ung petit la trez saincte robbe, et feut si grandement ferue de la trouver veridicque, que elle soubhaitta renconstrer son espoulx en faulte. De faict elle l'entendit qui devizoyt du moyne

en plein lict de sa meschine. Voyant ceste feslonie, elle entra dedans une cholere furieulze et ouvrit le becq pour la rezouldre en parolles, ce qui est une fasson propre aux femmes, et voulsist fayre ung train de dyable par avant de livrer la fille à la justice. Ains Amador lui dict qu'il seroyt plus saige de soy venger d'abord et de crier aprest.

— Vengez moi doncque vistement, mon pere, dit elle, pour [que] ie puisse crier.

Sur ce, le moyne la vengea trez monastiquement par une bonne grosse vengeance que elle s'indulgea coulamment comme ung ivrogne qui se met les levres à la champleure d'ung tonneau, veu que quand une dame se venge, elle doibt s'enyvrer de vengeance ou ne pas y gouster. Et feut vengee la chastelaine à ne pouvoir remuer, veu que rien ne superagite, ne faict haleter, ne brize aultant que la cholere et la vengeance. Ains, encore que elle feut vengee, archivengee et multiplivengee, poinct ne voulsist pardonner, à ceste fin de guarder le droict de se venger ores ci, ores là, avecque ce moyne. Voyant ceste amour pour la vengeance, Amador lui promit de l'aider à se revenger aultant que dureroyt son ire, veu que il lui advoua cognoistre en sa qualitez de relligieulx contrainct à mediter sur la nature des chouses, ung numbre infini de modes, metthodes et fassons de practiquer la vengeance. Puys lui enseigna canonicquement combien il estoyt chrestien de soy venger, pour ce que, tout le long des Sainctes Escripteures Dieu se jactoit superieurement à toutes autres qualitez, d'estre ung Dieu vengeur ; et d'abundant nous desmontroit en l'endroict de l'enfer combien est chose royallement divine la vengeance, veu que sa vengeance est esterne. D'où suivoit que doibvent se venger les femmes et les relligieulx soubs peine de ne point estre chrestiens et fidelles servateurs des doctrines cellestes. Ce dogme plut infiniment à la dame qui advoua n'avoir encore rien entendeu aux commandemens de l'ecclize et convia le bien-aymé moyne de les luy vennir enseigner à funds. Puys la chastelaine de laquelle les esperits vitaulx s'estoyent esmeus par suitte de ceste vengeance qui les luy avoyt rafreschis, vind en la chambre où s'esbattoyt la gouge que elle treuva par adventeure ayant la main là où la bonne chateslaine avoit soubvent l'œil, comme ont les merchants sur leurs pretieulses danrees à ceste fin que elles ne soyent poinct robbees. Ce feut, selon le dire du prezident Lizet quand il estoyt

en ses bonnes, ung couple prins flagrant au lict et qui feut quinauld, penaud et nigauld. Ceste vue feut desplaisante à la Dame, pluz qu'on ne scauroyt dire, ce qui apparut en son discours, dont l'aspreté feut semblable à celle de l'eaue de son grant estang alors que la bonde en estoyt laschée. Ce feut ung sermon en trois poincts, accompaigné de musicque en haulte gamme, variee sur tous les tons, avecque force dieze aux clefs.

— Mercy de la vertu, mon Seigneur, i'en ay mon comptant. Vous me desmontrez que la relligion en la foy coniugale est ung abus. Vecy doncques la rayson pourquoy ie n'ay poinct de fils. Combien d'enfans avez-vous miz en ce four bannal, en ce troncq d'ecclize, en ceste aumosniere sans fonds, en ceste escuelle de leppreulx, le vray cimetierre de la mayson de Candé ? Ie veulx scavoir si ie suys brehaigne par ung vice de ma natture ou par vostre coulpe. Ie vous lairrerai les meschines. De mon cousté, ie prendrai de iolys chevalliers, à ceste fin que nous ayons ung heritier. Vous ferez les bastards, et moy les legitimes.

— Ma mye, dit le seigneur pantois, ne criez poinct.

— Vere, respartit la dame, ie veux crier, et crierai de maniere à estre bien entendeue, entendeue de l'Archevesque, entendeue du Légat, du Roy, de mes freres qui tous me vengeront de ceste infasmie.

— Ne deshonorez poinct votre mary.

— Cecy est doncques ung deshonneur ? Vous havez rayson. Mays, mon seigneur, il ne scauroyt venir de vous, ains de ceste gouge que ie vais faire coudre en ung sacq et gecter en l'Indre ; par ainsy, vostre deshonneur sera lavé. Holà ! fit-elle.

— Taysez-vous, madame, dict le sire honteulx comme le chien d'ung aveugle, pource que ce grant homme de guerre, si prompt à meurdrir aultruy estoyt comme ung enfansson au resguard de sa dame ; caz dont sont coustumiers les souldards pource que en eulx gist la force et se renconstrent les espesses charnositez de la matiere, tandisque au resbours, se treuve en la femme ung esperit subtil et ung brin de la flamme perfumee qui esclaire le paradis, ce qui esbahit moult les hommes. Cecy est la rayson pourquoy aulcunes femmes menent leurs espoulx, veu que l'esperit est le roy de la matiere.

Sur ce, les dames se prindrent à rire, et aussy le Roy.

— Ie me tayrai poinct, fit la dame de Candé, dit l'abbez en

continuant le conte, ie suis trop oultraigee, cecy est doncques le loyer de mes grants biens, de ma saige conduicte. Vous ai je iamais reffuzé de vous obeir, voire maulgré le quaresme et les iours de ieusne ? Suys ie fresche à geller le soleil ? cuydez-vous que ie fasse les choses par force, debvoir ou pure complaisance ? Ai ie ung caz bennit, suys ie une chaasse saincte ? Estoyt il besoing d'ung bref du pape pour y entrer ? Vertu de Dieu, y estes vous si fort accostumé que vous en soyez las ? ai ie pas faict tovt à vostre goust ? les meschines en scavent elles pluz que les dames ? ha cecy sans doubte est vray, pourceque elle vous a lairré fassonner son champ sans le semer. Enseignez moy cettuy mettier, ie le pratiquerai auec ceulx que ie prendrai pour mon seruice, car voilà qui est dict, ie suys libre. Cela est bien. Vostre compagnie estoyt grefvee de trop d'anuy, et vous me vendiez trop chier ung maulvais boussin de liesse. Mercy Dieu ie suis quitte de vous et de vos phantaisies pour ce que ie me rettirerai en ung moustier de relligieux...

Elle cuidoit dire de relligieuzes, mais ce moyne vengeur lui avoyt perverti la langue.

... Et ie serai mieux avecque ma fille en ce moustier qu'en ce lieu d'abominables perversitez. Vous heritterez de votre meschine. Ha ! ha ! la belle dame de Candé que vecy !

— Que est-il advenu leans ? fict Amador qui se monstra soudain.

— Il advient, mon pere, respundit elle, que vecy qui crie vengeance. Pour commencer, ie vais faire getter à l'eaue ceste villotiere couzue en ung sacq pour avoir destourbé la graine de la mayson de Candé à son prouffict, ce sera espargner de la besoigne au bourreau. Pour le demourant, ie veulx...

— Habandonnez vostre ire, ma fille, dict li moyne. Il est commandé par l'ecclize au *pater noster* de perdoiner les offenses d'aultruy envers nous, si nous avons cure du ciel, pource que Dieu perdoint ceulx qui ont aussi perdoiné les aultres. Dieu ne se venge esternellement que des maulvais qui se sont vengez ; ains guarde en son paradiz ceulx qui ont perdonné. De là vient le iubilé qui est un grant iour de ioye pource que les debtes et offenses sont remizes. Aussy est ce ung bon heur que de perdonner. Pardoinez, pardoinez ! le pardon est œuvre sacrosaincte. Pardoinez à monseigneur de Candé qui vous bennira de vostre gratieulze mizericorde et vous aymera moult dezormays. Ceste perdonnance vous restituera les fleurs de la ieunesse. Et cuidez, ma chiere belle

ieune dame, que le pardon est par aulcunes foys une maniere de soy venger. Pardoinez à votre meschine qui priera Dieu pour vous. Ainsi Dieu supplié par tous, vous aura soubs sa garde et vous octroyera quelque brave lignee de masles pour ce pardon.

Ayant dict li moyne print la main du sire, la boutta dedans celle de la dame en adiouxtant : Allez devizer sur ce pardon ! Puys coula dans l'aureille du seigneur ceste saige parolle : Monseigneur, tirez vostre grant argument, et vous la fayrez tayre en le luy obiectant pource que la bousche d'une femme ne est pleine de parolles que quand son pertuis est vuyde. Argumentez doncques, et par ainsy vous aurez touiours rayson sur la femme. Par le corps de Dieu, il y ha du bon en ce moyne, fit le seigneur en soy retirant.

Alors que Amador se vit seul avecque la Perrotte, il luy tinst ce discours : Vous estes en coulpe, ma mye, pour avoir voulu caïner ung paouvre serviteur de Dieu, aussy estes vous soubs l'esclat de l'ire celeste qui tumbera sur vous en quelque lieu que vous vous bouttiez, elle vous suivra touiours et vous empoignera dans toutes vos ioincteures mesme aprest vostre mort, et vous cuyra comme pastez dedans le four de l'enfer où vous bouillonnerez esternellement, et par ung chascun iour, recepvez sept cent mille millions de coups de fouets pour celuy que i'ay repceu par vostre advis...

— Ha ! mon pere, fit la meschine, laquelle se getta au rez du moyne, vous seul pouvez m'en saulver, veu que si ie chaussais vostre bon frocq, ie seroys à l'abri de la cholere de Dieu. En ce disant, elle soubsleva la robe, comme pour voir à s'y plasser et s'esclama : — Par ma ficque, les moynes sont plus beaulx que les chevalliers.

— Par le roussi du dyable, ne has tu poinct veu, ni senteu de moyne !

— Non, dict la meschine.

— Et tu ne congnois nullement le seruice que chantent les moynes sans dire mot.

— Non, fit Perrotte.

A doncques li moyne le luy monstra de la bonne fasson comme aux festes à doubles bastons avecque les grandes sonneries en uzaige dans les moustiers, psaumes bien chantez en fa maieur, cierges flambans, enfans de chœur, et luy expliqua l'introït, et

aussy l'*ite missa est* pour ce que il s'en alla, la lairrant si sanctifiee que la cholere de Dieu n'eust sceu renconstrer aulcun endroict de la fille qui ne feust trez amplement monastiqué. Par son commandement, Perrotte le mena en la chambre où estoyt la demoyselle de Candé, sœur du sire, à laquelle il apparust pour scavoir si son bon plaisir estoyt de soy confesser à luy, pource que les moynes venoyent rarement en ce chasteau. La demoyselle feut contente comme l'eust esté toute bonne chrestienne de pouvoir s'esplucher la conscience. Amador la requist de lui monstrer sa conscience, et la paouvre demoyselle lui ayant lairré voir ce que li moyne desmonstra estre la consciences des filles, il la treuva trez noire, et luy dict que tous les peschez des femmes se parfaysoyent là ; que pour estre en l'advenir sans peschez, besoing estoyt de se bouscher la conscience par une indulgence de moyne. Sur ce que la bonne demoyselle ignarde lui respartit que elle ne scavoyt où se conquestoyent ces indulgences, li moyne luy dict que il portoyt ung threzor d'indulgence, veu que rien au munde ne estoyt pluz indulgent que cela, pource que cela ne disoyt mot et produizoyt des doulceurs infinies ; ce qui est le vray, l'esterne et prime charactere de l'indulgence. La paouvre demoyselle eust la veue si fort esblouye par ce threzor dont elle estoyt de tout poinct sevree, que elle eust la ceruelle brouillee, et voulsist de si bon cueur croire en la rellique du moyne que elle s'indulgea relligieulzement des indulgences, comme la dame de Candé se estoyt indulgé des vengeances. Ceste confessade esveigla la petite demoyselle de Candé, qui vint voir. Prenez notte que li moyne avoyt espéré ceste renconstre, veu que l'eaue lui estoyt venue en la bousche de ce ioly fruict que il goba, pource que la bonne demoyselle ne peut empeschier que il baillast à la petite qui le voulsit ung restant d'indulgences. Ains comptez que ceste ioye lui estoyt due pour ses poines. Le mattin estant advenu, les gorets ayant mangié leurs plattees, les chatz s'estant dezenamourez force de compisser les endroicts frostez d'herbes, Amador alla soy repouzer en son lict que la Perrotte avoyt dezenginié. Ung chascun dormit, par la grace du moyne, ung si long temps que aulcun ne se leva dedans le chasteau paravant midy, qui estoyt l'heure du disner. Les serviteurs cuydoyent tous li moyne estre ung dyable qui avoyt emporté les chatz, les goretz et aussi les maistres. Nonobstant leurs dires, ung chascun feut en la salle pour le repast.

— Vennez, mon pere, fict la chastelaine en donnant le bras au moyne que elle mit à ses coustez dedans la chaire du baron au grant esbahissement de tous les serviteurs, veu que le sire de Candé ne souffla mot. — Paige, donnez de cecy au pere Amador, disoyt ma dame. — Le pere Amador ha besoin de cela, disoyt la bonne damoyselle de Candé. — Remplissez le hanap du pere Amador, disoyt le sire. — Il fault du pain au pere Amador, disoyt la petite de Candé. — Que soubhaitez vous, pere Amador ? disoyt la Perrotte.

Ce estoyt, à tous proupous, Amador par cy, Amador par là. Bon Amador estoyt festoyé comme ung minon de puccelle en une prime nuict de nopces.

— Mengiez, mon pere, faisoyt la dame, car vous fictes hier au soir maigre chere. — Beuvez, mon pere, disoyt le seigneur, vous estes par le sang de Dieu le plus brave moyne que ie vis oncques. — Le pere Amador est ung beau moyne, fict Perrotte. — Ung indulgent moyne, fict la demoyselle. — Ung bienfaisant moyne, fict la petite de Candé. — Un grant moyne, fict la dame. — Ung moyne qui ha ung nom vray de tout poinct, fict le clercq du chasteau.

Amador paissoit, repaissoit, se veautroit ez plats, lappoit l'hypocras, se pourleschoit, esternuoit, se gorgiazoit, se quarroit, s'esbarboyt comme ung taureau dans sa pree. Les aultres le resguardoient en grant paour, existimant que il estoyt negromancien. Le disner finé, la dame de Candé, la demoyselle de Candé, la petite de Candé entortillèrent le sire de Candé par mille beaulx discours pour terminer le proccest. Il luy en feut moult dict par Madame qui luy remonstroit combien estoyt utile ung moyne en ung chasteau, par Mademoyselle qui vouloyt doresenavant faire fourbir sa conscience tous les iours, par la Damoiselle qui tiroyt son pere en la barbe et luy demandoit que cettuy moyne demourast à Candé. Si iamais ung differend se vuydoit ce seroit par li moyne ; li moyne estoyt de bon entendement, trez doulx et saige comme ung sainct ; ce estoyt ung malheur que de estre ennemy d'ung moustier où se treuvoient pareilz moynes ; si tous les moynes estoyent comme cettuy là, l'abbaye l'emporteroyt touiours en tous lieux sur le chastel et le ruyneroit pource que li moyne estoyt trez fort ; enfin de tout, elles estalerent mille raysons qui estoyent comme un desluge

de parolles lesquelles feurent si pluvialement deversees que le sire cedda, voyant que il ne auroyt poinct la paix leans, tant que ceste affaire ne seroyt finee au dezir de ses femmes. Lors il manda le clercq qui escripvoit pour luy, et aussi li moyne. Adoncques Amador le surprint estrangierement en luy monstrant les chartes et lettres de creance qui empeschierent le sire et son clercq de dilayer ceste accord. Quand la dame de Candé les vid en train d'attermoyer le prochaz, elle s'en alla dans la lingerie cercher ung beau drap fin pour en faire une robe neufve pour le chier Amador. Ung chascun dans la mayson avoyt veu combien estoyt uzee sa robe, et ce eust esté grand dommaige de lairrer si bel oustil de vengeance en si villain sacq. Ce feut à qui laboureroyt ce frocq. Madame de Candé le couppa, la meschine fit le capuche, la demoyselle de Candé le voulsit coudre, la petite demoyselle en print les manches. Puys toutes se mirent à la parfaire en si grand dezir de parer li moyne, que sa robe feut preste pour le soupper, comme aussi feut dressee la charte de bon accord, et scellee par le sire de Candé.

— Ha, mon pere, fict la dame, si vous nous aymez, vous vous repouzerez de ce grant travail, en vous estuvant dedans ung baing que i'ai faict chauffier par Perrotte.

Amador feut doncque baingné en une eaue de senteur. Quand il en issit, treuva sa robe neufve de fine laine et de belles sandales, ce qui le monstra aux yeux de tous, le plus glorieulx moyne du munde.

Pendant ce, les relligieulx de Turpenay en grant paour d'Amador, avoyent enchargié deux moynes de fayre la guette, emmi le chastel. Ces espies vindrent autour des douves, comme la Perrotte y gectoyt la vieille robbe grasse d'Amador avecque force tessons dedans ; ce que voyant, ils creurent que ce estoyt fini du paouvre fol. Lors rattournerent dyzant que pour le seur, Amador enduroyt pour l'abbaye ung cruel martyre. Ce que saichant, l'abbez ordonna vennir en la chappelle prier Dieu à ceste fin que il assistast ce dévoué serviteur en ses tormens. Li moyne ayant souppé, mit sa charte en sa saincteure et voulsit rattourner en Turpenay. Lors il treuva, au rez des desgrez la haquenee de madame, bridee, sellee que luy tennoyt preste l'escuyer ; puys, le seigneur avoyt commandé à ses gens d'armes d'accompaigner li bon moyne, pour que nulle male encontre ne luy advint.

Ce que voyant, Amador perdoina les meschiefs de la veille, et bailla sa benediction à tous paravant de tirer ses sandales de ce lieu converti. Comptez que il feut suyvi des yeulx par madame qui le proclamoit bon chevaulcheur. Perrotte disoyt que pour ung moyne il se tenoyt plus roide à cheval que aulcun des gens d'armes. Mademoyselle de Candé sospiroyt. La petite le vouloyt pour confesseur.

— Il a sanctifié le chastel, firent elles toutes quand elles feurent en la salle.

Alors que la chevaulchiee d'Amador vint à l'entree de l'abbaye, ce feut espantement horrible, veu que le gardien creut que le sire de Candé miz en appestit de moyne par le trespas du paouvre Amador vouloyt sacquaiger l'abbaye de Turpenay. Ains Amador cria de sa bonne grosse voix, feut recogneu, feut introduict dedans la court et quand il descendit de dessus la haquenee de madame, ce feut ung esclat à rendre les moynes effarez comme lunes rousses. Aussi getterent-ils ung beau cri dedans le refectouere, et vindrent tous congratuler Amador qui brandilloyt la charte. Les gens d'armes feurent resgualez du meilleur vin de la caue qui estoyt un prezent faict à ceulx de Turpenay par ceulx de Marmoustier auxquels appartiennent les clouseries de Vouvray. Le bon abbez s'estant faict lire l'escript du sire de Candé s'en alloyt dizant : En ces diverses coniuncteures, esclate le doigt de Dieu, auquel besoing est de rendre graces. Comme le bon abbez revenoyt touiours à ce doigt de Dieu en merciant Amador, li moyne maugrea de voir tant amoindrir son dodrantal, et luy dict : Prenez que ce soit le bras, mon pere, et n'en sonnons pluz mot.

La vuydange du proccest entre le sieur de Candé et l'abbaye de Turpenay feut suivie d'ung heur qui le rendit fort devottieux à nostre Ecclize pource qu'il eust ung filz à l'escheance du neufviesme moys. Deux ans aprest, Amador feut esleu pour abbez par les moynes qui comptoyent sur ung ioyeulx gouvernement avecque ung fol. Ains Amador, abbez devenu, devint saige, et trez austere, pource que il avoyt dompté ses maulvais vouloirs par ses exercitations, et refondeu sa natture à la forge femelle, en laquelle est ung feu à clarifier toute chose, veu que ce feu est le plus perdurable, perseuerant, persistant, perfectissime, perimant, perprinsant, perscrutant et perineal qui soit en ce

munde. Aussy est ce ung feu à tout ruyner, et qui ruyna si bien le maulvais en Amador, que il n'y lairra que ce que il ne pouvoyt mordre, assavoir son esperit, lequel feut cler comme dyamant qui est, comme ung chascun scayt, ung rezideu du grant feu par lequel feut carbonne iadis nostre globe. Amador feut doncques l'instrument esleu par la Providence pour refformer nostre inclyte abbaye, veu que il y redressa tout, veilla nuict et iour sur ses moynes, les fict tous leuer aux heures dictes pour les offices, les compta en la chapelle comme ung bergier faict de ses brebis, les tinst en laisse, et punit si griefvement les faultes, que il en fict de trez saiges relligieux.

Cecy nous enseigne à nous adonner à la femme pluz en veue de nous castoyer que pour y prendre de la ioye. D'abundant, ceste adventeure nous apprend que nous ne debvons iamays luicter avecque les gens d'Ecclize.

Le Roy et la Royne trouverent ce conte de hault goust, les courtisans advouerent alors n'en avoir oncques entendeu de pluz plaisant, et les dames eussent voulu toutes l'avoir faict.

BERTHE LA REPENTIE[1].

CHAPITRE PREMIER.

COMMENT BERTHE DEMOURA PUCELLE EN ESTAT DE MARIAIGE.

I.

Enuiron le temps de la prime fuyte de monseigneur le Daulphin, de laquelle conceupt moult d'anuy nostre bon sire Charles le Victorieulx, advint ung meschief en une mayson noble de Tourayne, deppuys estaincte de tout poinct ; et, pour ce, peut en estre mize en lumiere la trez desplourable histoyre. En l'ayde de l'autheur, soient pour ce travail, les Saincts Confesseurs, Martyrs, et aultres Dominations célestes qui, par les commandemens du seigneur Dieu, feurent les promotheurs du bien en ceste adventeure.

Par ung deffaut de son charactere, le sire Imbert de Bastarnay, un des plus grands terriens seigneurs de nostre pays de Tourayne, ne avoyt nulle fiance en l'esperit de la femelle de l'homme, laquelle il cuidoit estre trop mouvante, par suitte de ses circumbilivaginations ; et, possible estoyt qu'il eust rayson. Doncques en ce maulvais penser vind en grant eage sans compaigne, ce qui n'estoyt nullement à son advantaige. Toujours seul, ce dict homme ne scavoyt aulcunement se fayre gentil pour aultrui, n'ayant oncques esté qu'en voyages de guerre, et remuemesnaige de garsons avecque lesquels il ne se gehennoyt poinct. Par ainsy, demouroit ord en ses chausses, suant en son harnoys, avoyt les mains noires, la face cingesque, et pour estre brief, paroissoit le plus villain masle de la chrestienté, en ce qui estoyt de sa personne ; veu que, pour ce qui estoyt du cueur, de la teste et aultres chouses absconses, il avoyt des proprietez qui le faysoient

moult prisable. Ung messaiger de Dieu eust, cuidez cecy, cheminé loing sans renconstrer ung bataillard plus ferme en son poste, ung seigneur guarny de plus d'honneur sans tache, de parolle pluz briefve, et de pluz parfaicte leaulté. Aulcuns dizent, pour l'avoir entendeu, qu'il estoyt saige en ses devis, et moult prouffictable à conseiller. Estoyt-ce poinct ung faict exprest de Dieu qui se gausse de nous, d'avoir miz tant de perfections chez ung homme si mal houzé ? Ce seigneur, s'estant faict sexagenaire de tout poinct, encore que il n'eust que cinquante ans d'eage, se rezolust à s'enchargier d'une femme, à ceste fin d'en avoir lignee. Lors, en s'enquestant de l'endroict où se pouvoyt treuver ung moule à sa convenance, entendit vanter les grants merittes et perfections d'une fille de l'inclyte famille de Rouhan, qui, lors tennoyt des fiefs en ceste prouince ; laquelle damoyselle estoyt dicte Berthe en son petit nom. Imbert estant venu la voir au chasteau de Montbazon feut par la ioliesse et la vertu trez innocente de ceste dicte Berthe de Rohan, coeffé d'ung tel dezir d'en iouir que il se deslibera de la prendre pour epouze, cuidant que iamais fille de si hault lignaige ne fauldroyt à son debvoir. Ce mariaige se fit tost, pour ce que le sire de Rohan avoyt sept filles et ne scavoyt comment les pourvoir toutes, par ung temps où ung chascun se refaisoyt des guerres, et raccommodoyt ses affaires guastées. De faict le bon homme Bastarnay treuva, pour prime heur, Berthe reallement puccelle, ce qui tesmoignoyt de sa bonne nourriteure et d'ung parfaict castoyement maternel. Aussy, dez la nuictee où il luy feut loysible de l'accoller, l'enchargea-t-il d'ung enfant si ruddement que il en eust preuve suffisante à l'escheance du deuxiesme moys des nopces, ce dont feut trez ioyeulx le sire Imbert. A ceste fin d'en finer sur ce prime poinct de l'aduenture, disons cy que de ceste grayne legittime nacquit le sire de Bastarnay, qui feut duc par la grace du Roy Loys le unziesme, son chamberlan, de pluz son ambassadeur ez pays d'Europe et bien aymé de ce trez redoubté seigneur, auquel il ne faillit oncques. Ceste leaulté lui feust ung herittaige de son pere, lequel de trez mattin s'estoyt affectionné de monseigneur le Daulphin, duquel il suyvit toutes les fortunes, voire mesme les rebellions, veu que il en estoyt amy à remettre le Christ en croix s'il en avoyt esté par luy requiz ; fleur d'amitiez trez rare à l'entour des princes et grants. En prime abord se comporta

si leaument la gentille dame de Bastarnay, que sa compaignie fist esvanouir les vapeurs espesses et nuees noires qui conchioyent en l'esperit du bon homme les clairetez de la gloire femelle. Ores, suyvant l'us des mescreants, il passa de defiance en fiance si esrauement que il quitta le gouvernement de sa mayson à ladicte Berthe, la fict maytresse de ses faicts et gestes, souueraine de toutes choses, royne de son honneur, guardienne de ses cheveux blancs, et auroyt desconfict sans conteste ung qui seroyt advenu luy dire ung maulvais mot sur ce mirouere de vertu, en lequel nul souffle n'avoyt esté aultre que le souffle issu de ses levres coniugales et maritales, encores que elles feussent fresches et flatries. Pour estre vray de tout poinct, besoing est de dire qu'à ceste saigesse ayda moult le petit gars duquel s'occupa nuict et iour durant six annees la iolye mere, laquelle en prime soing, le nourrit de son laict et en fict pour elle le lieutenant d'ung amant, lui quittant ses mignons tettins auxquels il mordoyt ferme, aultant que il vouloyt, et il y estoyt touiours comme ung amant. Ceste bonne mère ne cogneut aultres lesbineries que celles de ses levres rozes, n'eut aultres caresses que celles de ses petites menues mains qui couroyent sur elle comme pattes de souris ioyeulses, ne lut aultre liure que ses mignons yeulx clairs où se miroyt le ciel bleu, n'entendit aultre musicque que celle de ses cris qui luy entroyent en l'aureille comme parolles d'ange. Comptez que elle le dodelinoyt touiours, avoir dez le mattin envie de le bayser, le baysoyt le soir, et, ce dict-on, se levoyt la nuict pour le mangier de bonnes caresses, se faisoyt petite comme il estoyt petist, l'esducquoit en parfaicte relligion de matternité ; finablement, se comportoyt comme la meilleure et plus heureuze mere qui feut au monde sans fayre tort à Nostre Dame la Vierge, laquelle deut avoir peu d'esteuf à bien elever nostre Sauveur, veu qu'il estoyt Dieu. Ceste nourriteure et le peu de goust de Berthe aux choses du mariaige resjouissoyt fort le bon homme, veu que il n'auroyt sceu comment fournir à ung grant estat de lict, et s'adonnoyt à l'esconomie pour avoir l'estoffe d'ung deuxiesme enfant. Ces six annees escheues, force feut à la mere de lascher son filz aux mains des escuyers, et aultres gens auxquels Messire de Bastarnay commit le soing de le fassonner rudement à ceste fin que son heritier eust l'heritage des vertus, qualitez, noblesses, couraige de la mayson avecque les domaines

et le nom. Lors moult ploura Berthe auquel feut emblé son heur. De faict, pour ce grant cueur de mere, ce ne estoyt rien avoir que de avoir ce filz bien aymé aprest les aultres, et durant aulcunes meschantes petites fuyardes heures. Aussy chut elle en grant melancholie. Oyant ces pleurs, le bon homme se bendoyt à luy en fayre ung aultre, et n'en pouvoyt mais ; ce qui faschoit la paoure dame pour ce que, dict elle, la fasson d'ung enfant l'ennuyoit fort et luy coustoyt chier. Et cecy est vray ou nulle doctrine ne est vraye et besoing est de brusler les evangiles comme faulsetez si vous n'adjouxtez foy à ce dire naïf. Ce néanmoins, comme pour plusieurs femmes, ie ne dis pas les hommes, veu qu'ils ont de la science, cecy tourneroyt en fasson de menteries, l'escripturier a eu cure de deduire les raysons muettes de ceste bigearrie, ie entens le desgoust de Berthe pour ce que ayment les dames pardessus tout, sans que ce deffaut de liesse luy vieillit la figure, et luy tormentast li cueur. Renconstrerez vous ung scribe aultant complaisant et aymant les dames que ie suis ? Non, est-ce pas ? Aussy les aimay-ie bien fort et pas aultant que ie voudrois, veu que ai-je plus soubvent ez mains, le becq de ma plume d'oye, que ie n'ay les barbes avecque lesquelles on leur chastouille les levres pour les rendre rieuzes, et iocqueter en toute innocence, j'entens avecque elles. Doncques vecy comme. Le bon homme Bastarnay ne estoyt poinct ung fils gorgiazé, de natture pute, se cognoissant aux mievreries de la chose. Il se soulcioyt peu de la fasson d'occir ung souldard pourveu qu'il feut occiz, et l'eut-il bien occiz de tous coustez sans lui dire ung mot, en la meslee s'entend. Ceste parfaite incurie en faict de mort, concordoit à son nonchaloir en faict de vie, naissance et maniere de cuire ung enfant en ce gentil four que vous scavez. Le bon sire ne cognoissoit aulcunement les mille exploits processifs, dilatoires, interlocutoires, prepparatoires, gentillesses, petits fagots miz au four pour l'eschauffier, branchaiges flairant comme beaulme et amassez brin à brin ez forests de l'amour, fagoteries, bimbeloteries, doreloteries, mignardizes, devis, conficteures mangiees à deulx, pourlescheries de la coupe ainsi que font les chats, et aultres menus suffraiges et traficqs de l'amour que scavent les ruffians, que confisent les amoureux, et que ayment les dames par dessus leur salut, pourceque elles sont plus chattes que femmes. Cecy esclatte en toute evidence dedans leurs mœurs femelles. Si vous prestez

aulcune attention à les voir, examinez-les curieulzement alors que elles mangent ? Nulle d'elles, ie dis les femmes nobles et bien educquees, ne boutera son coultel en la frippe et l'engoulera soudain ainsy que font brutalement les masles ; ains fouillotera son mangier, triera comme pois gris sur ung vollet les brins qui luy agreent, sugcera les saulces et lairrera les grosses bouchees, jouera de sa cuiller et du coultel comme si elle ne mangioit que par aucthorité de justice, tant elles haitent aller de droict fil, et d'abundant uzent de destours, finesses, mignonneries en toute chose. Ce qui est le propre de ces createures, et la rayson pourquoy les fils d'Adam en raffolent, veu que elles font les choses aultrement qu'eulx et font bien. Dites ouy ? Bien ! ie vous ayme. Ores doncques, Imbert de Bastarnay, vieulx souldard ignare en balanogaudisseries, entra dedans le ioly iardin dit de Venuz, comme en ung endroict prins d'assault, sans avoir nul esguard aux clameurs des paoures habitans en larmes, et plantta l'enfant comme il eut faict d'une harbaleste dedans le noir. Encores que la gentille Berthe n'eust accostumé d'estre ainsy traictee, l'enfant ! elle avoyt quinze ans sonnez, elle creut en sa vierge foy que l'heur d'estre mere vouloyt ceste terrible, affreuze, conquassante et maulvaise besoigne. Aussy pendant ce dur traficq, pria elle bien fort Dieu de l'assister, recitta des *ave* à Nostre Dame en la treuvant bien partagiee de n'avoir eu que sa palumbe à endurer. Par ainsy, n'ayant perceu que deplaizir au mariaige, ne requist iamays son mary de se marier à elle. Or, veu que le bon homme n'estoyt gueres bastant comme ha esté dessus dict, elle vesquit en parfaicte solitude, comme moynesse. Elle haitoyt la compaignie de l'homme, et ne soubpssonnoyt poinct que l'autheur du monde, eut bouté tant de ioye à soyer en ceste chose de laquelle n'avoyt repceu que maulx infinis. Ains en aymoit davantaige son petist qui lui avoyt tant cousté paravant de naistre. Ne vous estomirez doncques poinct que elle refroignast à ce ioly tournoy où c'est la haquenee qui ha rayson du chevaulcheur, et le mene et le lasse et luy chante pouille s'il bronche. Cecy est l'histoire vraye de aulcuns paouvres hymenees, au dire des vieulx et vieilles, et la rayson certaine des follies d'aulcunes femmes, lesquelles sur le tard voyent ie ne scays comment que elles ont esté truphees, et se bandent à mettre dedans ung iour pluz de tems que il n'en peut tennir, pour avoir leur compte de la vie. Voilà qui est filosophicque,

mes amys ? Aussy estudiez ceste paige, à ceste fin de saigement veiller au gouuernement de vos femmes, de vos myes, et toutes femelles generalement quelconques qui, par caz fortuict, vous seroyent baillees en guarde, dont Dieu vous guarde. Ainsy puccelle de faict, quoique mere, Berthe feut en la vint et uniesme annee de son eage, une fleur de chastel, la gloyre de son bon homme, et l'honneur de la prouince. Le dict Bastarnay prenoyt plaizir à voir ceste enfant venir, aller, frisque comme gaule de saule, agile comme ung poisson ; naifve comme son petist, ce neanmoins de grant sens, de parfaict entendement, et tant, que iamays il ne faysoit aulcune emprinse sans requerir ung advis d'elle, veu que si l'esperit de ces anges n'a poinct esté destourbé de ses clairetez, il donne ung son franc en toute rencontre, si on l'en requiert. En ce temps ladicte Berthe vivoyt prest la ville de Losches, dedans le chastel de son seigneur, et y demouroyt sans nul soulcy de cognoistre aultre affaire que les choses de son mesnaige à la metthode anticque des preudes femmes dont feurent desvoyees les dames de France alors que vind la Royne Catherine et les Italians, grants donneurs de festoyemens. A ce presterent les mains le Roy Françoys premier du nom, et ses successeurs dont les baudouineries perdirent l'Estat de France, aultant que les maulvaisetiez de ceulx de la relligion. Cecy n'est poinct mon faict. Devers ce tems, le sire et la dame de Bastarnay feurent conviez par le Roy de venir en sa ville de Losches où, pour le prezent, il estoyt avecque la Court en laquelle esclatoyt le bruict de la beaulté de la dame de Bastarnay. Doncques Berthe vind à Losches, y repceut force laudatifves gentillesses du Roy, feut le centre des hommaiges de tout ieune sire qui se repaissoyt par les yeux de ceste pomme d'amour, et des vieulx qui se reschauffoient à ce soleil. Ains, comptez que tous, vieulx et ieunes eussent souffert mille morts pour uzer de ces beaulx outils à fayre la ioye qui esblouissoyent la veue et brouilloyent la ceruelle. Il estoyt parlé de Berthe en Loschois, pluz au long que de Dieu en l'Evangile. ce dont enraigerent ung numbre infini de dames qui ne se trouverent pas si habundamment fournies de choses plaisantes, et, pour dix nuictees à donner au plus laid seigneur, eussent voulu renvoyer en son chastel ceste belle cueilleuze de soubrires. Une ieune dame, ayant trez apertement veu que ung sien amy s'affoloyt de Berthe, en conceupt tel despit que de ce, vinrent les meschiefs

de la dame de Bastarnay ; mais aussy, de là vind son heur et la descouverte des pays caressans de l'amour dont elle estoyt ignorante. Ceste maulvaise dame avoyt ung parent, lequel de prime abord luy confia, à la veue de Berthe, que pour iouir d'elle, il feroit l'accord de mourir aprest un moys passé à s'en gaudir, Nottez que ce couzin estoyt beau comme une fille est belle, n'avoyt nul poil au menton, eut gagné son pardon d'ung ennemy à luy crier mercy, tant mellodieuse estoyt sa voix ieune, et avoyt d'eage vingt ans à poine.

— Biau couzin, luy dict-elle, quittez la salle et allez en vostre hostel, ie m'efforcerai de vous donner ceste ioye. Mais ayez cure de ne vous poinct monstrer à elle, ni à ce babouin greffé par erreur de natture sur une tige chrestienne, et auquel appartient cette phee de beaulté.

Le beau couzin mussé, vint la dame froster son traistre muzeau à l'encontre de Berthe, et l'appela mon amie, mon trezor, estoille de beaultez, se banda de mille fassons à lui agreer, pour mieulx acertener sa vengeance sur cette paouvrette qui, sans en rien scavoir lui avoyt rendu son amant infidelle de cueur ce qui, pour les femmes ambitieuzes en amour, est la pire des infidellitez. Aprest aulcuns deviz, la dicte dame feslonne, soubpssonna que la paoure Berthe estoyt puccelle d'amour, en luy voyant ez yeulz habundance d'eaue limpide, nul ply ez tempes, nul petit poinct noir sur le gentil cap de son nez blanc comme neige où d'ordinaire se signent les tressemoussemens du deduict, nulle ride en son front, brief nulle accoutumance de ioye apparente en son vizaige net comme vizaige de puccelle ignarde. Puys, ceste traistresse lui fit aulcunes interroguations de femme, et repceut la parfaicte assurance par les responses de Berthe que si elle avoyt eu le prouffict des meres, le plaizir des amours luy avoyt bien reallement failly. De ce, feut moult contente pour son couzin, la bonne femme que elle estoyt. Lors elle luy dict que en la ville de Losches demouroyt une ieune demoyselle noble de la famille de Rouhan, à laquelle besoing estoyt de l'assistance d'une femme de bien, pour estre repceue à mercy de messire Loys de Rohan ; que si elle avoit aultant de bontez que Dieu lui avoyt desparti de beaultez, elle debvoyt la rettirer en son chastel, verifier la sainteté de sa vie, et fayre cest accord avecque le sire de Rouhan qui refroignoyt à la prendre en son manoir. A quoy consentit Berthe, sans aulcune

hezitation, veu que les infortunes de ceste fille estoyent cogneues d'elles, mais non la paouvre demoyselle qui avoyt nom Sylvie et que elle cuidoyt estre en pays estrangier. Cy besoing est de desclairer pourquoi le seigneur roy avoyt faict ceste feste audict sire de Bastarnay. Le sire soubpssonnoyt la prime fuyte du daulphin ez estats de Bourgoygne, et luy vouloyt tollir ung si bon conseiller que estoyt ledict Bastarnay. Ains le vieillard fidelle à monseigneur Loys, avoyt ià sans mot dire accordé ses flustes. Doncques, il ramena Berthe en son chasteau, laquelle luy dict avoir prins une compaigne et la lui monstra. Ce estoyt le dict seigneur desguizé en fille par le soin de sa couzine ialouze de Berthe et qui la vouloyt emputanner en raige de sa vertu. Imbert refroigna ung brin, saichant que ce estoyt Syluie de Rohan, mais aussy trez esmeu de la bonté de Berthe, il la mercia de s'entremettre à ramener au bercail une brebiette esguaree. Il festoya bien sa bonne femme en ceste darreniere nuictee, lairra des gens d'armes au chastel ; puys se despartit avecque le daulphin pour la Bourgoygne, ayant ung cruel ennemy en son giron, sans en avoir nul soubpsson. La face dudict mignon lui estoyt incongneue, pour ce que ce estoyt ung ieune paige venu pour voir la court du Roy, et que nourissoyt monseigneur de Dunois chez lequel il servoyt comme baschellier. Le vieulx seigneur, en fiance que ce estoyt une fille, la treuva moult pieuze et craintifve, veu que le gars, redoubtant le languaige de ses yeux, les tint touiours baissez ; puys, se sentant baysé en la bousche par Berthe, il trembloyt que sa iuppe ne feut pas discrette et s'esloingnoyt aux croisees, tant il avoyt paour d'estre recogneu pour homme par Bastarnay, et desconfict paravant d'avoir iouy de sa mye. Aussy, feut il ioyeux comme tout amant l'eust été en sa plasse, quand la herse baissee, le vieulx seigneur chevaulcha dans la campaigne. Il avoyt eu telles affres que il fit vueu de bastir ung pillier à ses deppens en la cathedrale de Tours, pour ce qu'il avoyt eschappé au dangier de sa folle emprinse. De faict, donna cinquante marcs d'argent pour payer sa ioye à Dieu. Mais, par adventeure, il la paya de rechef au dyable, ce qui appert des faicts ensuyvans, si le compte vous duit tant, que vous ayez phantaisie d'en suivre le narré, lequel sera succinct comme doibt estre tout bon discours.

CHAPITRE DEUXIESME.

QUELS FEURENT LES DESPORTEMENS DE BERTHE SAICHANT LES CHOSES DE L'AMOUR.

II.

Ce dict baschellier estoyt le ieune sire Jehan de Sacchez, couzin du sievr de Montmorency auquel, par la mort du dict Jehan, rattournerent les fiefs de Sacchez et aultres lieux suyvant le trac de la mouvance. Il avoyt d'eage vint annees et ardoyt comme braize. Aussi comptez que la prime iournee luy feut ardeue à passer. Alors que le vieulx Imbert chevaulcha par la campaigne, les deux couzines se iucherent sur la lenterne de la herse à ceste fin de le voir ung plus long tems et luy firent mille signaulx d'adieulx. Puys alors que le nuage de pouldre soubslevé par les chevaulx ne fuma pluz en l'horizon, elles descendirent, et soy rettirerent en la salle.

— Qu'allons nous fayre, belle couzine ! dict Berthe à la fausse Sylvie. Aimez vous la musique, nous musiquerons à nous deulx. Chantons ung lay de aulcun gentil menestrel ancien. Hein ! dictes ? est ce vostre phantaisie ? Venez à mon orgue ? venez ! Faictes cela si vous m'aimez ! chantons ! Puys elle print Jehan par la main, et l'attira au clavier des orgues où le bon compaignon s'assist gentement en la maniere des femmes. — Ha, belle couzine, s'escria Berthe, alors que les primes nottes interroguees, le baschellier vira la teste vers elle, à ceste fin de chanter ensemblement ? ha, belle couzine, vous avez ung œil de terrible regardeure ! vous me mouvez ie ne scay quoy au cueur.

— Ha, couzine, fit la maulvaise Sylvie, bien est ce ce qui me ha perdeue. Ung gentil milourt du pays d'oultre-mer me ha dict que ie avoys de beaulx yeulx et les baysa si bien que i'ay failly, tant i'ay prins de liesse à les lairrer bayser.

— Couzine, l'amour se prind doncques ez yeulx ?

— Là est la forge des traicts de Cupido, ma chiere Berthe, fict l'amant en luy gectant feu et flammes.

— Chantons, couzine !

De faict ils chanterent au gré de Jehan, ung tenson de Christine de Pizan dans lequel il estoyt violemment parlé d'amour.

— Ha, couzine, quelle profundeur et volume de voix est en la vostre ! elle me cerche la vie.

— Où ? fit la damnee Sylvie.

— Là, respundict Berthe en monstrant son mignon diapheragme par où s'entendent les consonnances de l'amour mieulx que par les aureilles, pource que le diapheragme gist pluz prest du cueur et de ce que vous scavez qui est sans doubte aulcun la prime ceruelle, le second cueur et la troisieme aureille des dames. Ie dis cecy en tout bien tout honneur, pour rayson physicale et non aultre.

— Quittons le chant, respartit Berthe, il me faict tout esmeue. Venez à la croissee, nous labourerons de menuz ouvraiges iusques à la vespree.

— Ha, chiere couzine de mon asme, ie ne scay poinct tennir l'esguille en mes doigts, ayant eu pour ma perdition, coustume de fayre aultre chose d'iceulx.

— Hé quelle occupation aviez vous doncques tout le long du iour ?

— Ha, ie me lairroys aller au courant de l'amour qui faict que les iours sont des instans, que les moys sont des iours et les ans des moys ; et s'il duroyt, feroyt gober l'esternité comme une fraize, veu que tout en est frescheur et perfum, doulceur et ioye infinie.

Puys le bon compaignon abattit ses belles paupieres sur ses yeulx, et demoura mellancollieux comme une paouvre dame habandonnee de son guallant et qui le ploure, et le voudroyt tennir, et luy pardoinneroyt ses traitrizes s'il avoyt le cueur de chercher la doulce voye de son bercail iadys aymé.

— Couzine, l'amour esclot-il en estat de mariaige ?

— Oh non ! fit Sylvie, pourceque en estat de mariaige toust est debvoir, ains en amour toust est faict en liberté de cueur. Ceste diuersité communicque ie ne scay quel beaulme souef aux caresses qui sont les fleurs de l'amour.

— Couzine, lairrons ce devis, il est de pire mouvance que ne estoyt la musicque.

Elle siffla vifuement ung seruiteur, luy commanda d'amener son fils qui vind, et le voyant, Sylvie de s'esclamer : Ha, il est beau comme l'amour ! Puys le baysa bien au front.

— Viens, mon enfant mignon, dict la mere au giron de laquelle se getta le petit. Viens, toy, le plaizir de ta mere, tout son heur sans meslange, sa liesse de toute heure, sa couronne, son ioyau, sa perle pure, son asme blanche, son threzor, sa lumiere du soir et du mattin, sa flamme unicque et son cueur. Donne tes mains que ie les mange, donne tes aureilles, que ie les morde ung petit, donne ta teste que ie bayse tes cheveulx. Sois heureulx, petite fleur de moy, si tu veulx que ie soys heureuse.

— Ha ! couzine, fit Sylvie, vous luy parlez en languaige d'amour.

— L'amour est doncques une enfance ?

— Oui, couzine, aussi les payens l'ont-ils touiours pourtraict enfant.

En faisant mille aultres devis pareils où foisonnoyt l'amour, les deulx iolyes couzines se mirent à iouer avecque l'enfant iusques au soupper.

— N'en soubhaitez-vous poinct ung aultre, dict Jehan en ung moment opportun dedans l'aureille senestre de sa couzine que il frosla de ses leures chauldes.

— Ha ! Sylvie, pour ce, ouy, bien ferais-ie cent annees d'enfer s'il plaisoyt au seigneur Dieu m'octroyer ceste liesse. Mays, maulgré les besoignes, travaulx et labours de mon sievr espoulx, lesquels sont moult navrans pour moy, ma saincteure ne varie poinct. Las, ce n'est rien avoir que de avoir ung seul enfançon. Si ung cri se poulse dans le chastel, il m'esmeut à me tollir li cueur. Ie redoubte bestes et gens pour ceste innocente amour, ai paour des voltes, passes, maniemens d'armes, enfin de toute chose. Ie ne vis poinct en moy, pour trop viure en luy. Et, las ! i'aime ces mizeres pour ce que tant que ie suys en paour, ce est signe que ma gezine demoure saine et saufve. Ie ne prie les saincts et les apostres que pour luy. Et pour estre briefve en cecy dont je parleroys iusques à demain, ie cuide que mon soufle est en luy, non en moy.

Ce disant, elle le serra sur ses tettins comme meres scavent serrer enfants, avecque une spirituelle force qui n'escarbouille aulcune aultre chose que le cueur d'icelles. Et si vous doubtez de cecy, resguardez une chatte emportant ses petits en sa gueulle, aulcun ne dira ung seul mot. Le bon compaignon, lequel avoyt paour de mal fayre en arrouzant de joye ceste iolye pree infecunde, feut moult resconforté par ces dires. Adonques, il pensa que ce

seroyt suyvre les commandemens de Dieu, s'il conquestoit ceste asme à l'amour ; et pensa bien. A la vespree, Berthe requist sa couzine suyvant l'anticque mode de laquelle se desportent les dames aux iours d'huy, de couchier en sa compaignie dedans son grant lict seigneurial. A quoy respondit la dicte Syluie que ce seroyt pour elle grand chiere, à ceste fin de ne point faillir à son roolle de fille de hault liev. Vecy le couvre-feu sonnez, les deux couzines dedans leur pourpriz guarni de tappis, bobans, tapisseries royalles, et Berthe de se despouiller gentiment aydee par ses meschines. Comptez que le baschellier refroigna pudicquement à se lairrer touchier, fit de la belle honte cramoizie, disant à sa couzine, que elle se estoyt accostumee se desvestir seulette du deppuys que elle n'estoyt plus seruie par son bien-aymé, lequel l'avoyt mize en desgoust des mains féminines par ses souefves fassons ; que ces preparatives luy ramentevoient les délitieulses parolles que luy disoyt son amy et toutes ses follies en la mettant à nud, ce qui luy faisoyt vennir l'eaue en la bousche, à son dam. Cettuy discours estomira moult la dame Berthe qui lairra sa couzine fayre ses oremus et aultres pour la nuict, soubs les courtines du lict, dedans lequel mon dict sieur enflammé de hault dezir se mussa tost, en grand haste, bien heureulx de pouvoir guetter au passaige les beaultez merveilleuzes de la chastelaine qui n'estoyt point guastee. Berthe, en sa foy d'estre avecque une fille damée, ne faillit à aulcune de ses accoustumances ; elle se lava les pieds sans se soulcier de les lever peu ou prou, monstra ses espaulles mignonnes, et fict ainsy que font les dames alors que elles se couchent. Enfin de toust vind au lict, et s'y estendit de la bonne fasson en baysant sa couzine ez leures qu'elle treuva trez chauldes.

— Auriez-vous donc mal, Sylvie, que uous ardez si fort, dit-elle.

— Ie brusle touiours ainsy, alors que ie me couche, respondit-elle, pour ce que en ceste heure m'adviennent en la memoyre les gentilles mignonneries que il inventoit pour me faire plaizir, et qui me brusloyent encore davantaige.

— Ha couzine, racomptez ce que est de ce il ? Dictes le bon de l'amour à moy qui vis soubs l'umbre d'une teste chenue de laquelle les neiges me guardent contre telles ardeurs. Dictes, vous qui en estes guarie. Ce me sera de bon castoiement, et par

ainsy vos meschiefs auront à deulx paouvres muliebres nattures esté de saluttaire aduis.

— Ie ne scay si ie dois uous obeir, belle couzine, fit le bon compaignon.

— Dictes pourquoy non ?

— Ha, vault mieulx le fayre que le dire ! fict-elle en laschant ung sospir gros comme ung ut des orgues. Puys i'ay paour que ce milourt m'ait tant encumbree de ioye que ie n'en boutte ung brin à vous, ce qui seroit suffisant à vous bailler une fille, veu que ce qui faict enfans se seroit affoybli en moy.

— Vere, fit Berthe, entre nous, seroit-ce péché ?

— Il y auroit bien au contraire feste icy et dans le ciel, les anges espandroient en vous leurs perfums et fairoyent leurs musicques.

— Dites doncques esraument, couzine, fit Berthe.

— Doncques vecy comment me faysoit deuenir toute ioye, mon bel amy. En ce disant Jehan prind Berthe en ses bras, et l'estraignit avecque des dezirs sans pareils pour ce que, au clair de la lampe et vestue de blanches toiles, elle estoyt en ce damné lict comme les iolyes choses nuptiales des lys au fund de leur calice virginal. Alors qu'il me tennoyt comme ie vous tiens, il me dizoyt d'une voix plus doulce que ne est la mienne : « Ha, Berthe, tu es mon amour esterne, mes mille threzors, ma ioye de iour et de nuict, tu es pluz blanche que le iour n'est iour, pluz gentille que toust, ie t'aime pluz que Dieu, et vouldrois souffrir mille morts pour l'heur que ie requiers de toy. » Puys me baysoit non en la maniere des espoulx qui est brute, mays columbellement.

Pour desmontrer incontinent combien estoyt meilleure la metthode des amans, il sugca tout le miel des levres de Berthe, et lui apprint comment, de sa iolye langue menue et roze comme langue de chatte, elle pouuoit moult parler au cueur, sans dire ung seul mot ; puys s'embrazant davantaige à ce ieu, Jehan espandit le feu de ses baysers de la bousche au col, et du col aux pluz mignons fruicts que femme ait oncques faict mordre à son enfant pour en tirer laict. Et quiconque eust esté en sa plasse, se seroyt existimé ung maulvais homme de ne l'imiter pas.

— Ha, fict Berthe engluée d'amour sans le sçavoir, cecy est mieulx, il me chault de le dire à Imbert.

— Estes-vous en vostre sens, couzine ? Ne dictes rien à vostre vieulx mary, veu qu'il ne peut fayre doulces et plaisantes comme les miennes, ses mains qui sont ruddes comme battoirs à lauer, et ceste barbe pie doibt bien mal menner ce centre de délices, ceste roze en laquelle gist tout nostre esperit, nostre bien, nostre chevance, nos amours, nostre fortune. Scavez-vous que ce est une fleur animée qui veult estre amignottee ainsy, et non sacquebutee comme si ce estoyt une catapulte de guerre. Ores, vecy la gente manniere de mon ami l'Angloys.

En ce disant, le ioly compaignon se comporta si brauement, qu'il aduint une escopeterie où la paoure ignarde Berthe s'esclama : — Ha, couzine, les anges sont advenuz ! mais tant belle est leur musicque que ie n'entends pluz, et tant flambent leurs gects lumineux que mes yeulx se closent !

De faict, elle se pasma soubs le faix des ioyes de l'amour qui esclattèrent en elle comme les pluz haultes gammes de l'orgue, qui soleillèrent comme la pluz magnifique aurore, qui se coulèrent en ses veines comme le pluz fin muscq, et laschèrent les liens de la vie en la baillant à ung enfant d'amour, lequel en se logeant faict ung certain tapaige pluz remuant que tout aultre. Enfin de toust, Berthe cuyda estre à mesme les cieulx du paradis, tant bien elle se trouvoit, et se resveigla de ce beau resue dedans les bras de Jehan, disant : — Que n'aie esté mariee en Angleterre ?

— Ma belle maystresse, fit Jehan qui oncques ne perceut tant de liesse, tu es mariee à moy en France, où les choses vont encore mieulx, veu que ie suis ung homme qui pour toy donneroyt mille vies, s'il les avoyt !

La paouvre Berthe getta ung cri si vif, que il perca les murs et saulta hors de son lict comme eust faict une saulterelle de la playe d'Egipte. Elle se lairra tumber sur ses genoilz à son prie Dieu, ioignit les mains et ploura pluz de perles que iamays n'en porta la Marie Magdeleine : — Ha, ie suys morte, disoit-elle. Ie suis truphée par ung dyable qui ha prins vizaige d'ange. Je suys perdeue, ie suis mere pour le seur d'ung bel enfant sans estre plus coulpable que vous, madame la Vierge. Implorez ma graace de Dieu, si ie n'ai celle des hommes sur la terre, ou faictes moy mourir, à ceste fin que ie ne rougisse point devant mon seigneur et maystre.

Oyant que elle ne disoyt rien de maulvais contre luy, Jehan

se leva tout pantois de voir Berthe prendre ainsy ceste belle dance à deulx. Ains, premier que elle entendit son Gabriel se mouvoir, elle se dressa en pieds vifuement, le resguarda d'ung vizaige en pleurs et les yeulx allumez de saincte cholère, ce qui les fit moult beaulx à voir : — Si vous advancez ung seul pas devers moy, fict-elle, ie en feray ung vers la mort ! Et elle print ung poignard à dames.

Sur ce, tant naurante estoyt la tragicque veue de sa poine, que Jehan lui respondit : — Ce ne est poinct à toy, ains à moy de mourir, ma chiere belle mye, pluz aimee que femme le sera oncques sur ceste terre.

— Si vous me haviez bien aymee, vous ne me auriez pas deffaicte comme ie le suys, veu que ie mourrai pluz tost que d'estre repprouchee par mon espoulx.

— Mourrez-vous ? fit-il.

— Pour le seur, fit-elle.

— Doncques, si ie suys icy percé de mille coups, vous aurez la grace de vostre mary auquel vous direz que si vostre innocence feut surprinse, vous avez vengé son honneur en tuant cil qui vous ha trompee. Et ce sera pour moy l'heur le pluz grant qui me puisse advenir de mourir pour vous, dès que vous refroignez à viure pour moy.

En oyant ce tendre discours dict avecque larmes, Berthe lascha le fer, Jehan courut sus, et se donna du poignard dedans le sein, disant : Tel heur se doibt payer par la mort ! Et tumba roide.

Berthe appela sa meschine, tant elle feut effraiee. La meschine vint, et feut notablement effraiee aussy la meschine de voir ung homme navré dedans la chambre de madame, et madame qui le soubstenoyt dizant : — Que havez-vous faict, mon amy ? Pour ce que elle le cuydoit mort, et se ramentevoit sa ioye excessifue, et combien debvoit estre beau Jehan pour que ung chascun voire Imbert l'estimast fille. Dans sa douleur, elle racomptoyt tout à sa meschine, plourant et criant que ce estoyt bien assez d'avoir sur le cueur la vie d'ung enfant, sans avoir aussi le trespas d'ung homme. Oyant cecy, le paoure amoulreux se benda d'ouurir l'œil, et n'en monstra que le blanc, encore petitement.

— Ha ! madame, ne crions poinct, dit la meschine, ne perdons poinct le sens, et saulvons ce ioly chevallier. Ie vais querir la Fallotte pour ne mettre aulcun physician ni maystre mire en

cettuy secret, et veu que elle est sorcière, elle fayra pour playre à madame le miracle de bouscher ceste bleceure sans que il y paroisse.

— Cours, fit Berthe, ie t'aymerai et te fayrai du bien pour ceste assistance.

En auant de toust la dame et la meschine convinrent de se tayre sur ceste adventure et musser Jehan à tous yeulx. Puys la meschine alla nuictamment cercher la Fallotte, et feut conduite par sa maytresse iusques en la poterne, pource que la guarde ne pouvoit leuer la herse, sans ung exprest commandement de Berthe. Berthe treuva son bel amy esvanouy par la force du mal, veu que le sang s'espandoit par la bleceure sans tarir. A ceste veue, elle beut ung petist de ce sang, en songiant que Jehan l'avoyt espandeu pour elle. Esmeue par ce grant amour et par ce dangier, elle baysoit ce ioly varlet de plaizir au vizaige, bendoit sa playe en l'estuvant de ses larmes, luy dizant de ne pas mourir, et que pour le fayre viure, elle l'aymeroit bien fort. Cuidez que la chastelaine s'esprenoit moult, en obseruant quelle diuersité estoyt entre ung ieune seigneur comme Jehan, blanc, duveté, fleury ; et ung vieulx comme Imbert, poisleu, iaune, ridé. Ceste difference luy ramentevoit celle que elle avoyt treuvee au plaizir d'amour. Superfinez par ce soubvenir, ses baysers se faysoient si mielleux que Jehan reprint ses sens, son resguard s'amellieura, et il put voir Berthe, de laquelle il requist son pardon d'une voix foyble. Ains Berthe luy deffendit de parler, iusques à ce que la Fallotte feut vennue. Doncques tous deulx consummèrent le temps à s'aymer par les yeulx, veu que en ceulx de Berthe il n'y avoyt que compassion, et que la compassion est en ces conjuncteures trez germaine de l'amour.

La Fallotte estoyt une femme bossue, vehementement soupbsonnee de traficquer en necromancie, de couratter au sabbat en chevaulchant ung balay suyvant la coustume des sorcieres. Aulcuns l'avoient veue harnachant son balay en l'escuyrie qui, comme ung chascun scayt, est scituee ez gouttieres des maysons. Pour le vray dire, elle avoyt des arcanes de guarison, et rendoyt si bons offices aux dames en certaines choses et aux seigneurs, que elle vesquit ses iours en parfaicte tranquillité, sans rendre l'asme sur ung cent de fagots, ains sur ung lict de plumes, veu que elle amassa de pleines pannerees d'escuz, encores que les

physiciens la tormentassent dyzant que elle vendoyt poisons, ce qui estoyt vray, comme il appert de ceste histoire. La meschine et la Fallotte vinrent sur une mesme bourrique en faysant telles diligences, que le iour ne estoyt poinct cler lorsque elles arriuerent au chasteau. La vieille bossue dict en entrant dedans le pourpris : Or çà, qu'y a-t-il, mes enfants ? Ce estoyt sa maniere, qui estoit pleine de familiaritez avecque les grants que elle voyoit trez petits. Elle mit ses bezicles et visitta trez dextrement la playe en dizant : Voillà de beau sang, ma mye, vous y havez gousté. Cela va bien, il a seigné en dehors. En ce dizant, elle lauoit la bleceure d'une esponge fine au nez de la dame et de la meschine qui haletoient. Brief Fallotte prononça doctoralement que le sire ne mourroyt pas de ce coup. « Encores, dict elle à l'aspect de sa main, que il deut perir violentement par le faict de ceste nuictée. » Cettuy arrest de chiromancie espouventa moult Berthe et sa suyvante. La Fallotte prescriuit les remeddes urgens et promit revenir la nuict ensuyvante. De faict, elle soigna la bleceure durant une quinzaine de iours, venant les nuicts en secret. Il feut dict aux gens du chasteau par la meschine que ceste demoiselle Syluie de Rohan estoit en dangier de mort par suite d'une enfleure de ventre, ce qui debvoyt rester un mystere pour l'honneur de madame, laquelle estoyt sa cousine. Ung chascun feut satisfaict par ceste bourde, de laquelle il eust la bousche tant pleine que il en rendist aux autres.

Les bonnes gens cuideroient que ce feut la maladie qui estoyt pleine de dangier, eh bien, poinct ! ce feut la convalescence ; veu que pluz Jehan devenoyt fort, pluz Berthe devenoyt foyble, et tant foyble que elle se lairra cheoir dedans le paradis où l'avoyt faict monter Jehan. Pour estre brief, elle l'ayma tant et pluz. Ains au courant de ses ioyes, touiours assassinee par l'apprehension des parolles menassantes de la Fallotte, et tormentée par sa grant relligion, elle avoyt en paour sire Imbert auquel elle feut contraincte d'escripre que il l'avoyt enchargée d'ung enfant duquel elle le resgualleroyt à son retourner ; mais elle faisoyt là un mensonge plus gros que l'enfant. La paoure Berthe esvita son amy Jehan durant le iour où elle escripvit ceste lettre fourbe, veu que elle ploura à mouiller son mouschenez. Se voyant esvité, car ils ne se lairroient pas pluz que le feu ne lairre le boys une foys que il le happe, Jehan creut que elle le haitoyt, et ploura

de son costé. A la vespree, Berthe esmeue des larmes de Jehan desquels il y eust marque en ses yeulx encore que il les essuyast, lui dict la rayson de sa douleur, en y meslant l'adveu de ses terreurs en l'endroict de l'advenir, luy remonstrant combien ils estoyent tous deulx en faulte, et luy tinst des discours tant beaulx, tant chrestiens, tant aornez de larmes diuines et oraisons contrites, que Jehan feut touchié au pluz profund de son cueur par la foy de sa mye. Ceste amour naifuement unie à la repentance, ceste noblesse dedans la coulpe, cettuy meslange de foyblesse et de force, eussent, comme dizent les anciens autheurs, muté le charactere des tigres en les attendrissant. Ne vous estomirez poinct de ce que Jehan feut contrainct à iurer sa parolle de baschellier de luy obeir en quoy que ce soit que elle lui commanderoyt pour la saulver en cettuy monde et dans l'aultre. Oyant ceste fiance en elle et ceste non mauvaisetié, Berthe se getta aux pieds de Jehan en les luy baysant : « O amy, que ie suys contraincte d'aymer encore que ce soit ung péché mortel, toi qui es tant bon, tant pitoyable à ta paoure Berthe, si tu veulx que elle songe touiours à toy en toute doulceur et arrester le torrent de ses pleurs, duquel est si gentille et si playsante la source. » Et pour la luy monstrer luy lairra robber ung bayser. « Jehan, reprind-elle aprest, si tu veulx que le soubvenir de nos ioyes cellestes, musicques d'ange et perfums d'amour ne me soit point poisant et au contraire me console aux maulvais iours, fays ce que la Vierge me ha commandé d'ordonner à toy en ung resve où ie la suppliois m'esclairer pour le cas prezent, veu que ie l'avoys requize de vennir à moy, et elle estoyt advenue. Ores, ie luy remonstrois le supplice horriblement ardent où ie seroys en tremblant pour ce petist qui jà se mouvoyt, et pour le vray père qui seroyt à la merci de l'aultre, et pouvoyt expier sa patternité par une mort violente, veu que la Fallotte pouvoit avoir veu cler dedans la uie future. Lors la belle vierge me dict en soubriant que l'ecclise nous offroyt le perdon de nos faultes en suyvant ses commendemens, que besoing estoyt de fayre soymesme la part au feu des enfers en s'amendant de bonne heure, auant que le ciel ne se faschast. Puys de son doigt elle me ha monstré ung Jehan pareil à toy, ains uestu comme tu debvroys l'estre, et comme tu le seras si tu aymes Berthe d'un amour esterne ».

Lors Jehan luy confirma sa parfaicte obeissance en la releuant, l'asseyant sur ses genoils, et la baysant bien. La paoure Berthe lui dict que cettuy vestement estoyt ung frocq de moyne, et le requist, en tremblant moult d'espreuver ung reffuz, de soy mettre en relligion et rettirer en Marmoustier, au-dela de Tours, luy iurant sa foy que elle lui bailleroyt une dernière nuictee, aprest laquelle elle ne seroyt pluz oncques à luy ni à nul aultre en ce munde. Et par chascun an, en récompense de ce, le lairreroyt venir chez elle ung iour, à ceste fin que il vid son enfant. Jehan, lié par son serment, promist de soy mettre en relligion au gré de sa mye, en luy dizant, qu'au moyen de ce, il luy seroyt fidelle, et n'auroyt aultres iouissances d'amour que celles goustées en sa divine accointance, et viuroyt sur leur chiere remembrance. Oyant ces doulces parolles, Berthe luy dict que pour grant que feut son péché, quoy que luy reseruast Dieu, ceste heure luy feroyt tout supporter, veu qu'elle ne cuidoyt poinct avoir esté à ung homme, ains à ung ange.

Doncques ils se couchièrent dedans le nid où leur amour estoyt esclos, ains pour dire ung adieu supresme à toustes ses belles fleurs. Besoing est de croire que le seigneur Cupido se mesla de ceste feste, veu que iamais femme ne perceut ioye pareille en aulcun lieu du munde, et que iamais homme n'en prind aultant. Le propre du véritable amour est une certaine concordance qui faict que tant plus l'ung donne, tant pluz l'aultre reçoipt, et reciproquement, comme dans certains caz de la mathematique où les choses se multiplient par elles-mesmes à l'infini. Cettuy problesme n'est expliquable aux gens de petite science que par ce que ils voyent ez glaces de Venise où s'aperçoivent des milliers de figures produites par une mesme. Ainsi, dans les cueurs de deux amants, se multiplient les roses du plaizir en une profondeur caressante qui les faict s'estomirer que tant de ioye y tienne sans que rien ne creve. Berthe et Jehan auroyent voulu que ceste nuict feut la darrenière de leurs iours, et cuyderent à la défaillante langueur qui se coula en leurs veines que l'amour avoyt rezolu les emporter sur les aesles d'un baiser mortifère ; ains ils tinrent bon, maulgré ces multiplications infinies.

Lendemain, veu que le rettourner de messire Imbert de Bastarnay estoyt prouche, la demoiselle Syluie deut se despartir. La paovre fille lairra sa cousine en l'arrouzant de pleurs et de

baysers, ce estoyt touiours son darrenier, et le darrenier alla iusqu'à la vesprée. Puys force feut de la lairrer, et il la lairra, quoyque le sang de son cueur se figeast comme cire tumbee d'ung cierge paschal. Suyvant sa promesse, il se desporta vers Marmoustier où il entra vers la onziesme heure du iour, et feut miz avecque les nouices. Il feut dict à mon seigneur de Bastarnay que Syluie estoyt rattournee avecque le milourd, ce qui signifie le seigneur en languaige d'Angleterre, et par ainsy Berthe ne mentit point en cecy.

La ioye de son mari, quand il vid Berthe sans saincture, veu que elle ne pouuoit la porter, tant elle estoyt bien engrossee, commença le martyre de ceste paoure femme, qui ne scavoyt poinct trupher, et qui pour chaque parolle faulse alloyt à son prie Dieu, plouroyt son sang en eaue par les yeulx, se fondoyt en prieres et se recommandoyt à messieurs les saincts du paradis. Il advint que elle cria si fort à Dieu, que le Seigneur l'entendist; pour ce que il entend toust, il entend et les pierres qui roulent sous les eaux, et les paoures qui geignent et les mousches qui vollent par les aers. Il est bon que vous sachiez ceci, aultrement vous n'adjouxteriez poinct foy à ce qui advint. Dieu commanda à l'archange Michel de faire faire à ceste penitente son enfer sur terre, à ceste fin que elle entrast sans conteste dans le paradiz. Adoncques sainct Michel descendist des cieulx sur le porche des enfers, et liura ceste triple asme au dyable, en luy disant qu'il luy estoyt licite de la tormenter durant le demourant de ses iours, en lui monstrant Berthe, Jehan et l'enfant. Le dyable qui, par le bon vouloir de Dieu, est sire de tout mal, dict à l'archange que il s'acquitteroyt du dict messaige. Durant ceste ordonnance du ciel, la vie alloyt son train cy-bas. La gentille dame de Bastarnay bailla le pluz bel enfant du munde au sire Imbert, ung garçon de lys et de roses, de haulte compréhension comme ung petit Jezus, riant et malicieux comme ung amour païen, devenant pluz beau de iour en iour, tandis que l'aisné tournoyt au cinge comme son père auquel il ressembloyt à faire paour. Le darrenier estoyt brillant comme une estoille, semblable au pere et à la mere, desquels les perfections corporelles et spirituelles avoyent produict ung meslange de graces inclytes et d'entendement merveilleux. Voyant ce perpetuel miracle de chair et d'esprit meslez en condicions quidditatives, Bastarnay

disoyt que pour son salut esterne il voudroyt pouvoir faire du cadet l'aisné, qu'il y adviseroyt par la protection du roy. Berthe ne scavoyt comment se comporter, veu que elle adoroyt l'enfant de Jehan et ne pouvoit qu'aimer foyblement l'aultre, que néanmoins elle protégeoyt contre les intencions maulvaises de ce bonhomme de Bastarnay. Berthe, contente du chemin que prenoyent les choses, se chaussa la conscience de menterie, et creut que tout estoyt finé, veu que douze annees s'escoulerent sans aultre meslange que le doubte qui, par aulcunes fois, empoisonnoyt sa ioye. Par chascun an, suyvant la foy baillee, le moyne de Marmoustier, lequel estoyt incogneu de tous, hormis la meschine, vennoyt passer ung iour plein au chasteau pour voir son enfant, encores que Berthe eust à plusieurs foys supplié frere Jehan, son amy, de renoncer à son droict. Ains Jehan luy monstroyt l'enfant en luy dizant : « Tu le vois tous les iours de l'an, et moy ie n'en ay qu'ung seul ! » Lors la paoure mere ne trouvoyt aulcun mot à respondre à ceste parolle.

Quelques moys auant la darreniere rebellion de monseigneur Loys contre son père, l'enfant marchoyt sur les talons de sa douziesme annee, et paroissoyt debvoir estre ung grant clercq, tant il estoyt scavant sur toute science. Oncques le vieulx Bastarnay ne se estoyt sentu plus ioyeulx d'estre pere, et se rezolvoit d'emmener avec luy son fils à la court de Bourgogne, où le duc Charles promettoyt faire à ce bien aime fils ung estat à estre enuié des princes, veu que il ne haytoit poinct les gens de hault entendement. Voyant les choses accordees ainsy, le dyable jugea le temps venu de mal fayre, il print sa queue et la boutta en plain dans ce bonheur de la belle maniere, à ceste fin de le remuer à sa phantaisie.

CHAPITRE TROIZIESME.

III.

HORRIFICQUES CASTOIEMENTS DE BERTHE ET LES EXPIATIONS DE LA DICTE, LAQUELLE MOURUST PERDONNÉE.

La meschine de la dame de Bastarnay, laquelle avoyt lors trente-cinq ans d'eage, s'amouracha d'ung des gens d'armes de mon sieur, et feut assez niaize pour luy lairrer prendre quelques pains

sur sa fournee, en sorte qu'il y eust en elle une enfleure naturelle que aulcuns playsans nomment en ces provinces une hydropisie de neuf moys. Ceste paoure femme supplia sa bonne maytresse de s'entremettre auprest du sire, à ceste fin qu'il contraignist ce maulvais homme à parachever devant l'autel ce qu'il avoyt commencé dedans le lict. Madame de Bastarnay n'eust poinct de poine à obtenir ceste grace du sire, et la meschine feut bien ayse. Ains, le vieil homme de guerre, qui touiours estoyt rudde en dyable, fit vennir en son pretoire son lieutenant auquel il chanta pouille, en lui commandant sous peine de la hart d'espouzer la meschine, ce que le soudart ayma mieulx, tenant pluz à son col qu'à sa tranquillité. Bastarnay manda aussi la femelle à laquelle il creut debvoir pour l'honneur de sa mayson chanter une litanie remuee d'epithetes, ornee de fanfreluches horriblement sonnantes, en luy faysant redoubter en maniere de punicion de n'estre poinct mariée, mais gettee en une fosse de la geole. La meschine cuida que madame se vouloyt deffaire d'elle à ceste fin d'enterrer les secrets sur la naissance de son chier fils. Dans ce penser, alors que ce vieulx cinge luy dict ces oultraigeuses parolles, à scavoir que il falloyt estre fol pour avoir une putte chez soy, elle luy respondit que il estoyt archifol pour le seur, veu que deppuys ung long temps sa femme avoyt esté emputanée et par ung moyne encore, ce qui, pour ung homme de guerre, est le pire destin.

Cerchez le pluz grant oraige que vous ayez veu en vostre vie, et vous aurez une foyble imaige de la cholere verde en laquelle tumba le vieillard assailli en ung endroict de son cueur, où estoyt une triple vie. Il prind la meschine à la gorge, et vouloit l'occir incontinent. Ains elle, pour avoir rayson, déduisit le pourquoi, le comment, et dict que s'il n'avoyt nulle fiance en elle, il pouvoyt se repouser sur ses aureilles, en se mussant au iour où viendroyt dom Jehan de Sacche, prieur de Marmoustier ; il entendroyt lors les devis du pere qui se solacioyt de son quaresme annuel, et baysoyt en ung iour son fils pour ung an. Imbert dict à ceste femme de deguerpir du chasteau, veu que, si elle accusoyt vray, il la tueroyt aussi bien que si elle avoyt inventé des menteries. Lors, en ung brief moment, il lui bailla cent escuz oultre son homme, leur enjoignant à tous deux de ne se poinct coucher en Tourayne, et pour pluz de seuretez feurent conduicts en Borgoigne par ung officier de mon dict sievr de Bastarnay. Il adviza sa

femme de leur despartie, en luy dizant que ceste meschine estoyt ung fruict guasté, et avoyt jugé saige la getter hors, ains luy avoyt donné cent escuz et treuvé ung emploi pour le gars en la court de Bourgoigne. Berthe feut estonnée de scavoir sa meschine hors du chasteau, sans auoir repceu congé d'elle qui estoyt sa maytresse ; ains elle ne sonna mot. Puys tost aprest, elle eust aultres pois à lier, veu que elle entra en de vifues apprehensions pour ce que le sire changea de fassons, commença de comparer les ressemblances de son aisné avecque luy-mesme, et ne treuva rien de son nez, ni de son front, ni de cecy, ni de cela chez cettuy cadet que il aimoit tant.

— Il est tout moy-mesme, respondit Berthe en ung iour que il faysoit de ces equivocques, ne scavez-vous poinct que dans les bons mesnaiges, les fieux se font par les maris et par les femmes, ung chascun sa volte, ou soubvent de compaignie pour ce que la mere fund ses esperitz avec les esperitz vitaulx du pere ; et aulcuns mires se iactent d'avoir veu moult enfants produicts sans nulle pourtraicteure de l'ung ni de l'aultre, dizant ces mysteres estre à la phantaisie de Dieu.

— Vous estes devenue scauante, ma mye, respondict Bastarnay. Ains, moy qui suys ung ignare, ie cuide que ung enfant qui ressembleroyt à ung moyne...

— Seroyt faict par cettuy moyne, dict Berthe en le resguardant sans paour au vizaige encore que il courust glasse en ses veines au lieu de sang.

Le bonhomme creut errer et mauldict sa meschine, ains ne feut que plus ardent à verifier le caz. Comme le iour deu à dom Jehan se faysoit proche, Berthe mize en deffiance par ceste parolle, luy escripvit son bon vouloir estre que il ne vind pas ceste annee, se reservant de luy dire le pourquoy ; puis elle alla requerir la Fallotte à Losches de remettre sa lettre à dom Jehan, cuydant tout sauf pour l'heure prezente. Elle feut d'aultant plus ayse d'auoir escript à son amy le prieur, que sire Imbert qui, vers le temps assigné pour la feste annuelle du paoure moyne, avoyt accoustumé voyager en la prouince de Mayne où il possedoyt grans biens, y faillit ceste foys en obiectant les prepparatifves de la seddicion que souloyt fayre monseigneur Loys à son paoure pere qui feut si marri de ceste prinse d'armes que il en mourust, comme ung chascun scayt. Ceste rayson estoyt tant bonne que la

paoure Berthe donna dans les toilles, et se tint en repos. Au jour dict, le prieur advint sans faulte. Berthe le voyant, blesmit et luy demanda s'il n'avoyt point repceu son messaige.

— Quel messaige ? dict Jehan.

— Nous sommes doncques perdeus, l'enfant, toi et moi, respundict Berthe.

— Pourquoy, fict le prieur.

— Ie ne scays, dict-elle, mais veci nostre iour extresme advenu. Elle s'enquist de son bien ayme fils où estoyt Bastarnay. Le ieune homme luy dict que son pere avoyt esté mandé par ung exprest à Losches et ne debvoyt rattourner qu'à la vesprée. Sur ce, Jehan voulsist maulgré sa mye demourer avecque elle et son chier enfant, l'acertenant qu'aulcun meschief ne pouvoyt advenir aprest douze annees escheues deppuys la noël de leur fieu. En ces iours où estoyt festee la nuictee aux adventeures que vous scavez, la paoure Berthe demouroyt en sa chambre avecque le paoure moyne, iusques au soupper. Ains, en ceste coniuncteure, les deux amants hastez par les apprehensions de Berthe, lesquelles feurent espouzees par dom Jehan dez que sa mye les luy grabela, disnerent tost, encore que le prieur de Maimoustiers raffermist li cueur à Berthe en luy remonstrant les privileges de l'ecclize, et combien Bastarnay deià mal en court auroyt paour de fayre ung attentast sur ung dignitaire de Maimoustiers. Alors que ils se plasserent à la table, leur petist iouoyt par adventeure, et maulgré les iteratifues prieres de sa mere ne voulsist lairrer le ieu, veu que il tournoyoit par la court du chastel chevaulchiant ung fin genest d'Hespaigne, duquel monseigneur Charles de Borgoygne avoyt guerdonné Bastarnay. Et pour ce que les ieunes gars ayment à se vieillir, que les varlets font les baschelliers, que baschelliers soulent fayre les chevalliers, ce petist se complaysoit à monstrer à son amy le moyne combien il estoyt deuenu grant, il faysoyt saulter le genest comme puce ez toilles, et ne bougeoyt ne plus ne moins que s'il eust esté vieulx soubs le harnoys.

— Lairre le fayre à sa guyse, ma chiere mye, disoyt le moyne à Berthe. Les enfants indociles se tournent soubvent en grants characteres.

Berthe mangeoyt petistement, car li cueur s'enfloyt comme esponge en l'eaue. Aux primes morceaulx, le moyne, qui estoyt grant clercq, sentist en son estomach ung trouble et en son palais

une ascre piqueure de venin qui luy fict soubpssonner que le sire de Bastarnay leur avoyt à tous baillé le boucon. Paravant que il eust ceste acertenement, Berthe avoyt jà mangié. Soudain, le moyne renuersa la nappe et gecta le toust dedans l'astre, dizant à Berthe son soubpsson. Berthe mercia la Vierge de ce que son filz avoit esté tant feru de iouer. Ne perdant poinct le sens, dom Jehan se remembra son prime mettier de paige, saulta dedans la court, osta son fils de dessus le genest, l'enfourcha tost, volla par la campaigne avecque telle diligence, que vous auriez cuidé voir une estoile filante, si vous l'eussiez veu donnant du talon dedans le flancq dudict genest à l'esventrer, et feut à Losches chez la Fallotte en ung temps que le dyable seul auroyt peu mettre à aller dudict chastel à Losches. Le moyne fict le compte de son caz à la Fallotte en deux mots, veu que déià le poizon luy grezilloyt en la fresseure, et la requist luy bailler ung contrepoizon.

— Las ! dict ceste sorciere, si ie avoys sceu que ce feust pour vous que ie liurois mon poizon, i'auroys repceu dedans le gozier la lame du poignard duquel ie estois menassee et aurois lairré ma paoure uie pour saulver celle d'ung homme de Dieu et la plus gente femme qui oncques a flouri sur ceste terre, veu que, mon chier amy, ie n'ay que ce demourant de contrepoizon en ceste fiole.

— Y en a-t-il pour elle ?

— Ouy, ains allez tost, fict la vieille.

Ly moyne revinst plus esraument encore que il n'estoyt vennu, si bien que le genest creua soubs luy dedans la court. Il arriva en la chambre où Berthe, cuydant son heure extresme advenue, baysoit son enfant en se tordant comme ung lezard au feu et ne gectoit pas ung cri sur elle, ains sur cettuy enfant habandonné à la cholere de Bastarnay, oubliant ses torteures à la veue de ce cruel advenir.

— Prinds, fict ly moyne, moi, i'ay la vie saulve.

Dom Jehan eust le fier couraige de dire ceste parolle d'ung vizaige ferme, encore que il sentist les gryphes de la mort luy saisir ly cueur. Si tost que Berthe eust beu, prievr de cheoir mort, non sans bayser son fils et resguarder sa mye d'ung œil qui ne varia pluz mesme aprest son darrenier sospir. Ceste veue la glassa comme marbre et l'espoventa tant, que elle demoura roide deuant ce mort estendeu au rez de ses piedz, serrant la main à son enfant qui plouroit, tandis que elle avoyt au contraire ung œil secq

comme la mer Rouge alors que les Hebrieulx la passerent conduicts par le baron Moyse, vu que elle cuydoyt y avoir sables agutz roulants soubz les paupieres. Priez pour elle, asmes charittables, pour ce que aulcune femme ne feut aultant gehennée en deuinant que son amy luy saulvoyt la vie a ses deppens. Aydee par son fils, elle boutta elle-mesme li moyne en plain lict, et se dressa en piedz auprest, priant avecque son fils auquel elle dict lors que cettuy prieur estoyt son vray pere. En cest estat, attendit la male heure, et la male heure ne lui faillit poinct, veu que, vers la onziesme heure, Bastarnay vind et luy feut dict à la herse que ly moyne estoyt mort et poinct madame ne l'enfant, et vid son beau genest creué. Lors esmeu par ung furieulz dezir d'occir Berthe et le filz au moyne, il franchit les desgrez d'un sault ; ains à la veue de cettuy mort pour qui sa femme et le fils recittoyent des littanies sans les interrumpre, n'ayant poinct d'aureilles pour ses vehementes querimonies, n'ayant poinct d'yeulx pour voir ses tourdions et menasses, il n'eust pluz le couraige de perpetrer ce noir forfaict. Aprest son prime feu gecté, ne sceut que rezouldre et alloyt par la salle comme ung homme couard et prins en faulte, fereu par ces prieres touiours dictes sur cettuy moyne. La nuict feut consummée en pleurs, gemissemens et oraysons. Par ung exprest commendement de madame, la meschine avoyt esté luy achepter à Losches ung vestement de demoyselle noble, et pour son paoure petist ung cheual et des armes d'escuyer ; ce que voyant, le sievr de Bastarnay feut trez estonné ; lors il envoya querir madame et le filz au moyne, ains ne l'enfant ne la mère ne donnerent de repponse, et pouillèrent les vestemens acheptez par la meschine. Par ordre de Berthe, ceste meschine faysoit le compte de la mayson de madame, dispozoit ses habits, perles, ioyaulx, dyamants, comme se disposent ces choses pour le renoncement d'une veufve à ses droicts. Berthe ordonna mesme de plasser sur le toust son aumosniere, à ceste fin que la cerimonie feut parfaicte. Le bruict de ces prepparatifues courust par la mayson, ung chascun vit lors que madame alloyt la lairrer, ce qui engendra la marrisson dans tous les cueurs, voire mesme en l'asme d'ung petit marmitteulx, vennu ceste sepmaine, lequel plouroyt pour ce que madame luy avoyt ia dict ung mot gratieulx. Espoventé de ces apprests, le vieulx Bastarnay vind en la chambre de madame, et la treuva plorant auprest du corps de Jehan, car les larmes estoyent adven-

nues, ains elle les seicha, voyant son sievr espoulx. A ses interrogations sans numbre, elle respondict briefvement par l'adveu de sa coulpe, dizant comment elle avoyt esté truphée, comment li paoure paige avoyt esté nauré, monstrant sur li mort la bleceure du poignard, combien avoyt esté longue sa guarizon ; puys, comment par obeissance pour elle et par penittence enuers les hommes et Dieu avoyt esté soy mettre en relligion en habandonnant sa belle uie de cheuallier, lairrant finer son nom, ce qui certes estoyt pire que mort ; comment elle, en vengeant son honneur, avoyt songié que Dieu mesme n'auroyt reffuzé ung iour par an à ce moyne pour uoir le fils auquel il sacrifioyt tout ; comment ne uoulant uiure avecque ung meurdrier elle quittoyt sa mayson en y lairrant ses biens ; puis, que si l'honneur des Bastarnay se trouvoit maculé, ce estoyt luy non elle qui faysoyt la honte, pour ce que en cettuy meschief, elle avoyt accommodé les choses au mieulx ; finablement, adjouxta le vueu d'aller par monts et vaulx, elle et son fils, iusques à ce que tout feust expié, vu que elle scavoit comment expier le tout.

Ayant dict noblement et d'ung vizaige pasle ces belles parolles, elle prind son enfant par la main et issit en grant dueil, pluz magnificquement belle que ne feut la demoyselle Agar à sa despartie de chez le patriarche Abraham, et si fiere que tous les gens de la mayson se genoillerent à son passaige en l'implorant à mains ioinctes comme Nostre Dame de la Riche. Ce feut pittoyable de voir aller quinauld à sa suitte le sievr de Bastarnay plourant, recongnoissant sa coulpe et dezesperé comme ung homme conduict en l'eschaffault pour y être deffaict.

Berthe ne voulsist entendre à rien. La dezolacion estoit si grant que elle treuva la herse baissee et hasta le pas pour issir du chastel, en redoubtant que elle ne feut soudain leuée ; ains nul n'avoyt ne rayson ne cueur. Berthe s'assist à la margelle des douves en veue de toust le chastel qui la prioyt avecque larmes y demourer. Le paoure sire estoyt debout, la main sur la chaisne de sa herse, muet comme ung des saincts de pierre engrauez au dessus du porche, il vit Berthe commender à son fils de secouer la pouldre de sa chausseure sur la voye du pont, à ceste fin de ne rien avoir aux Bastarnay, et elle fict pareillement. Puys monstra du doigt à son filz le sire par ung geste graue, et luy tinst ce languaige : Enfant, vecy le meudrier de ton pere, lequel estoyt,

comme tu scays, le paoure prievr ; ains tu has prins le nom de ceste homme ; or dunques tu verras à le luy rendre, de mesme que tu lairres cy la pouldre prinse avecque tes sovliers en son chastel. Pour ce qui est de ta nourriteure en sa mayson, nous solderons aussy le compte, Dieu aydant.

Oyant ceste ceremonie, le vieulx Bastarnay eust lairré tout ung moustier de moynes à sa femme pour ne poinct estre habandonné par elle et par ung escuyer capable d'estre le laus de sa mayson, et demoura la teste penchee aux chaisnes.

— Desmon ! fict Berthe sans scavoir quelle estoyt sa part en cecy, es-tu content ? Advienne lors en ceste ruyne l'assistance de Dieu, des saincts et archanges, que i'ay tant priez !

Berthe eust soudain li cueur emply de sainctes consolacions, veu que la banniere du grant moustier torna la rote d'ung champ et apparust accompaignee des chants de l'ecclize qui esclattèrent comme voix cellestes. Les moynes informez du meurtre perpetré sur leur bien aymé prievr, venoyent cercher son corps processionnellement, assistez de la iustice eccleziasticque. Voyant ce, le sire de Bastarnay eust à grant poine le temps d'issir par la poterne avecque son munde et se despartist vers monseigneur Loys, lairrant toust à trac.

La paoure Berthe en crouppe derriere son filz, vind à Montbazon fayre ses adieulx à son pere, luy dizant que elle mourroyt de ce coup et feut resconfortee par ceulx de sa gent qui se benderent à luy remettre ly cueur en estat, ains sans le pouvoir. Le vieulx sire de Rouhan guerdonna son petit-filz d'une belle armeure, luy dizant de si bien conquester gloyre et honneur par ses haults faicts, que il tornast ceste coulpe maternelle en los esterne. Ains madame de Bastarnay n'avoyt bouté dedans l'esperit de son chier filz aultre penser que celuy de repparer le dommaige, à ceste fin de la saulver elle et Jehan de la damnacion esterne. Tous deulx allerent doncques ez lieulx où se faysoyt la rebellion, en dezir de rendre tel service à mon dict sievr de Bastarnay que il repceut d'eulx pluz que la vie. Ores le feu de la seddicion estoyt, comme ung chascun scayt, aux environs d'Engoulesme et de Bourdeaulx en Guyenne, et aultres endroicts du royaulme où debvoyent avoir lieu grosses batailles et rencontres entre les seditieulx et les armees royalles. La principalle qui fina la guerre feut liuree entre Ruffecq et Engoulesme où

feurent pendeuz et iusticiez les gens prins. Ceste bataille commandee par le vieulx Bastarnay, se bailla environ le moys de nouembre, sept moys aprest le meurtre de dom Jehan. Ores, li baron se scavoyt recommandé au prosne pour avoir la teste trenchee comme prime conseiller de monseigneur Loys. Duncques, alors que les siens feurent aval de rote, le bonhomme se vid serré entre six hommes d'armes detterminez a le saisir. Lors il comprind que on le vouloyt vifuant pour procedder à l'enconstre de sa mayson, ruyner son nom et confisquer ses biens. Li paoure sire ayma mieulx perir pour saulver sa gent et guarder les domaines à son filz, il se deffendist comme ung vray lion que il estoyt. Maulgré leur numbre, ces dicts souldards voiant tumbez trois des leurs, feurent contraincts d'assaillir Bastarnay au risque de l'occir, et se gecterent ensemblement sur luy, aprest avoir miz ses deulx escuyers et ung paige à bas. En ceste extresme dangier, ung escuyer aux armes de Rouhan fundit sur les assaillantz comme ung fouldre, en tua deux, criant : Diev saulve les Bastarnay ! Le troiziesme homme d'armes, qui jà tennoyt le vieulx Bastarnay feut si bien feru par cettuy escuyer, que force luy feut de le lascher et se rattourna contre l'escuyer auquel il donna de son poignard au deffault du gorgerin. Bastarnay estoyt trop bon compaignon pour s'enfouir sans bailler secours au liberateur de sa mayson, que il vid nauré en se rettournant. Lors il deffict d'ung coup de masse l'homme d'armes, prind l'escuyer en trauers sur son cheual et gaigna les champs, conduict par ung guide qui le menna dedans le castel de la Roche-Foucauld où il entra nuictamment, et treuva Berthe de Rouhan dans la grande salle qui luy avoyt moyenné ce rettraict. Ains en deshouzant son saulveur, recogneust le filz de Jehan, lequel expira jus la table en baysant sa mere par ung darrenier effort et luy dict à haulte voix : — Ma mere, nous sommes quittes enuers luy ! Oyant ceste parole, la mere accola li corps de son enfant d'amour et s'y conjoingnist pour ung iamays, veu que elle trespassa de douleur, sans avoir cure ne soulcy du pardon et reppentence de Bastarnay. Ce meschief estrange advanca tant le darrenier iour du paoure sire que il ne vid poinct l'advenement du bon sire Loys le unziesme. Il funda une messe quotidienne à l'ecclize de la Roche-Foucauld en laquelle il plassa dedans la mesme tumbe le filz et la mere avecque ung grant tumbeau escript en lattin où leur vie est moult honoree.

Les moralitez que ung chascun peut sugcer de ceste histoyre sont moult prouffictables pour le train de la vie, veu que cecy demonstre combien les gentilzhommes doibvent estre cortois avecque les bien aymez de leurs femmes. D'abundant, cecy nous enseigne que tous enfants sont des biens envoyez par Dieu mesme et sur lesquels les peres, faulx ou vrais, ne scauroyent avoir droict de meurtre, comme iadys à Rome par une loy payenne et abominable, laquelle ne sied poinct à la chrestienté où nous sommes tous fils de Dieu.

COMMENT
LA BELLE FILLE DE PORTILLON
QUINAULDA SON IUGE[1].

La Portillonne, laquelle devint comme ung chascun scayt la Tascherette, estoyt buandiere paravant d'estre taincturiere audict lieu de Portillon, d'où son nom. Si aulcuns ne cognoissent Tours, besoing est de dire que Portillon est en aual de la Loyre du cousté de Sainct Cyr, loing du pont qui menne à la cattedrale de Tours, aultant que ce dict pont est loing de Maimoustier, veu que le pont est au mitant de la leuée entre le dict lieu de Portillon et Maimoustier. Y estes-vous ? Oui. Bon. Adonques, la fille avoyt là sa buanderie, d'où elle devalloyt en ung rien de temps pour laver en Loyre, et passoyt sur une toue pour aller à Sainct Martin qui se trouuoit de l'aultre cousté de l'eaue où elle rendoyt la pluz grant part de ses buées en Chasteauneuf et aultres lieux.

Enuiron la Saint Jean, sept annees avant de marier le bonhomme Taschereau, elle eust l'eage d'estre aymee. Comme elle estoyt rieuse, elle se lairra aymer sans eslire aulcun des gars qui la poursuivoient d'amour. Encores que elle eust à son bancq soubs sa croissée, le fils à Rabelays qui avoyt sept batteaulx navigeant en Loyre, l'aisné des Jahan, Marchandeau le cousturier et Peccard le dorelotier, elle en faysoit mille mocqueries, pourceque elle vouloyt estre menée à l'ecclize paravant de s'enchargier d'ung homme, ce qui preuve que ce feut une garse honneste tant que sa vertu ne feut point embouzée.

Elle estoit de ces filles qui se guardent moult d'estre conta-

minées, ains qui prinses par adventeure lairrent aller tout à trac, en ce penser que pour une tache ou pour mille, il est touiours necessaire de se fourbir. Besoing est d'uzer d'indulgence à l'enconstre de ces characteres.

Ung ieune seigneur de la court la vid ung iour que elle passoyt l'eaue sur le coup de midy par ung soleil trez ardent qui faysoit reluire ses amples beaultez, et la voyant demanda quelle estoyt. Ung vieulx homme qui laboroyt en la greue luy nomma la belle fille de Portillon, buandiere cogneue pour ses bons rires et sa saigesse. Ce ieune seigneur pourveu de fraizes à empoizer, havoit force toilles et drappeaulx trez pretieulx, il se rezolut à donner la praticque de sa mayson à la belle fille de Portillon, que il arresta au passaige. Il feut mercié par elle et grandement, veu que il estoit le sire du Fou chamberland du roy. Ceste renconstre fit la belle fille tant heureulze, que elle eust le becq plein de ce nom. Elle en parla moult à ceulx de Sainct Martin, et au rattourner en sa buanderie en dict ung septier de parolles ; puys l'endemain en desbagoula tout aultant en lauant à l'eaue ; par ainsy il feut pluz parlé de mon seigneur du Fou en Portillon que de Dieu au prosne, ce qui estoit trop.

— Si elle bat ainsy à froid, que fera-t-elle à chauld, dict ung restant de uieille laueuze, elle en veult, il luy en cuyra du Fou !

Pour la prime foys que ceste folle à langue pleine de mon sievr du Fou eust à liurer les linges en l'hostel, le chamberland la voulsist voir et luy chanta laudes et complies sur ses goldronneries et fina par luy dire que elle n'estoit poinct sotte d'estre belle, et pour ce, la payeroit lance sur fautre. Le faict suyvit la parolle, veu que en ung moment où ses gens les lairrerent, il amignotta la belle fille qui cuydoit luy voir tirer beaulx denniers de sa bougette et n'ozoit resguarder à la bougette en fille honteuze de recepvoir salaire, dizant : — Ce sera pour la prime foys.

— Ce sera tost, fict-il.

Aulcuns dizent que il eust mille poines à la forcer et la força petitement, aulcuns la tinrent pour mal forcée pourceque elle issit comme une armée aual de route, se respandit en plaintes et querimonies et vind chez le iuge. Par aduenteure, mon dict iuge estoit ez champs. La Portillone attendist son rettourner en la salle, plourant, dizant à la seruante que elle avoyt esté vollée, pourceque monseigneur du Fou ne luy avoit rien baillé aultre

que sa meschanceté; tandis que ung chanoine du chapitre souloyt luy donner grosses sommes de ce que luy avoyt robbé monseigneur du Fou ; si elle aymoit ung homme, elle existimeroyt saige de luy bailler ceste ioye pourceque elle y prendroit plaizir ; ains le chamberland l'auoyt hodée, hoguinée, et non mignottée gentiment comme elle cuidoit l'estre, partant il luy debvoit les mille escuz du chanoine. Le iuge rentre, voit la belle fille et veult noizer, ains elle se met en guarde et dict que elle est venue pour fayre une plaincte. Le iuge luy repond que, pour le seur, il y aura ung pendeu de sa fasson si elle le soubhaite, pour ce que il est en raige de fayre les cent ung coups pour elle. La belle fille luy dict que elle ne veult poinct que son homme meure, ains que il luy paie mille escus d'or, pourceque elle est contre son gré forcée.

— Ha, ha, fict le iuge, ceste fleur vault davantaige.

— A mille escus, fict-elle, ie le quitte, pour ce que ie viurai sans faire mes buées.

— Cil qui a prins ceste ioye, est-il fourni de denniers, demanda le iuge.

— Oh, bien.

— Doncques il payera chier. Qui est-ce ?

— Monseigneur du Fou.

— Voilla qui change la cause, dict le iuge.

— Et la justice, fict-elle.

— I'ai dict la cause et non la iustice, respartit le iuge. Besoing est de bien scavoir comment eust lieu le caz.

Lors la belle fille racompta naifuement comment elle rangioit les fraizes dedans le bahust de monseigneur, alors que il avoyt ioué avec sa iuppe à elle et que elle se estoyt rettournée disant : Finez, monseigneur ?

— Tout est dict, fict le iuge, veu que par ceste parolle, il a cuidé que tu luy baillois congé de finer vifuement. Ha ! ha !

La belle fille dit que elle se estoit deffendeue en plourant et criant, ce qui faisoit le viol.

— Chiabrenas de pucelle pour inciter, fict le iuge.

Enfin de tout, la Portillonne dict que maulgré son vouloir elle se estoit sentu prinse par la saincture et acculée au lict, aprest que elle avoyt moult saulté, moult crié ; ains que ne voyant nul secours advenir, elle avoyt perdeu couraige.

— Bon, bon, fict le iuge, havez-vous eu plaizir.

— Non, fict-elle. Mon dommaige ne scauroyt se payer que par mille escuz d'or.

— Ma mye, fict le iuge, ie ne repcois point vostre plainte, veu que ie cuide nulle fille ne estre viollée que de greant cueur.

— Ha, ha, monsieur, fict-elle en plourant, interroguez vostre seruante, et oyez ce que elle vous en dira.

La seruante affera que il y avoit des viols playsants et des viols trez maulvais, que si la Portillonne n'avoyt perceu ni denniers ni plaisirs, il luy estoit deu plaisir ou denniers. Ce saige advis gecta le juge en trez grant perplexitez.

— Jacqueline ! fict-il, paravant que ie souppe ie ueux grabeler cecy. Or ça, va querir mon ferret avecque ung fil rouge à lier les sacqs à proccests.

Jacqueline vind avecque ung ferret troué d'ung ioly chas en toute perfection et ung gros fil rouge comme en uzent gens de iustice. Puys la seruante demoura en pieds à uoir iuger la requeste, trez esmeue ainsy que la belle fille de ces preparatoires mystigoriques.

— Ma mye, fict le iuge, ie vais tennir le passe-filet dont le chas est grant assez pour y enfiler sans peine ce bout. Si vous l'y bouttez, ie me charge de uostre cause et feray cracher monseigneur au bassinet par ung compromis.

— Que est de ceci, fict-elle. Ie ne veulx poinct le promettre.

— Ce est ung mot de iustice pour signifier ung accord.

— Ung compromis est doncques les accordailles de la iustice, dict la Portillonne.

— Ma mye, le viol vous ha aussi ouvert l'esperit. Y estes-vous ?

— Ouy, fict-elle.

Le malicieulx iuge fit beau ieu à la viollée en luy tendant bellement le trou ; ains quand elle voulsit y boutter le fil que elle avoyt tordeu pour le fayre droict, le iuge bougea ung petit et la fille en feut pour son prime coup. Elle soubpssonna l'argument que luy poulsoit le iuge, mouilla le fil, le tendit et revint. Bon iuge de bouger, vetiller et fretinfretailler comme puccelle qui n'oze. Adoncques le damné fil n'entroyt poinct. Belle fille de s'appliquer au trou, et bon iuge de barguigner. La nopce du fil ne se parfaysoit poinct, le chaz demouroit vierge, et la seruante de rire dizant à la Portillonne que elle scavoit mieulx estre viollée

que violler. Puys bon iuge de rire et belle Portillonne de plourer ses escuz d'or.

— Si uous ne restez poinct en plasse, luy dict la belle fille perdant patience, et que uous bougiez touiours, ie ne scauroys enfiler ce destroict.

— Doncques, ma fille, si tu avoys faict ainsy, monseigneur ne te auroyt poinct deffaicte. Encores, considère combien est facile ceste entrée et combien doibt estre cloze une puccelle !

La belle fille qui se iactoit d'estre forcée, demoura songeuze et cercha à fayre le iuge quinauld en luy resmonstrant comment elle avoyt esté contraincte à cedder, veu que il s'en alloyt de l'honneur de toutes les paoures filles idoines à estre viollées.

— Monseigneur, pour que la choze soit iuste, besoing est que ce ie fasse comme ha faict monseigneur. Si ie n'avoys eu qu'à bouger, ie bougerois encore, ains il a faict aultres cerimonies.

— Oyons, respondict le iuge.

Vecy doncques la Portillonne qui arresse le fil et le froste en la cire de la chandelle à ceste fin que il demoure ferme et droict. Puys le fil arressé, picque sur le chas que luy tendoyt le iuge en vetillant touiours à dextre, à senestre. Ores la belle fille luy dizoit mille gaudisseries comme : Ha le ioly chaz ! Quel mignon but de fischerie ! Oncques n'ai veu tel bijou ? Quel bel entre deulx ! Lairrez-moi boutter ce fil persuasif. Ha ! ha ! ha ! vous allez blecer mon paoure fil, mon mignon fil, tennez uous coi. Allons, mon amour de iuge, iuge de mon amour ? Hein ! le fil ne ira-t-il pas bien dedans ceste porte de fer qui usera bien du fil, veu que le fil en sort bien desbifé. Et de rire, veu que elle en scavoyt ià plus long à ce ieu que le iuge qui rioit, tant elle estoit fallote, cingesse et mignarde à tendre et rettirer le fil. Elle tint mon dict sievr iuge le caz au poing jusques à sept heures toujours vetillant, frestillant comme marmotte deschaisnée ; ains veu que la Portillonne se bendoit toujours à fayre entrer le fil, il n'en pouvoit mays, d'aultant que son rost brusloyt, et eust le poing tant fatigué, que il feut contraict soy repouzer ung petist au bord de la table ; lors bien dextrement la belle fille de Portillon fourra le fil, dizant : Vecy comme a eu lieu la choze.

— Ains, mon rost brusloit, fict il.

— Et aussy le mien, fict-elle.

Le iuge deuenu quinauld dict à la Portillonne que il verroyt

à parler à monseigneur du Fou, et se chargeoit du pourchaz, veu que il constoyt que le ieune seignevr l'avoit forcée contre son gré ; ains que pour raysons vallables, il attermoyeroit les choses à l'umbre. L'endemain le iuge alla en court et vid monseigneur du Fou, auquel il dedduisit la plainte de la belle fille, et comment elle luy avoyt racompté le caz. Ceste plaincte de iustice pleut moult au roy. Le ieune du Fou ayant dict que il y avoyt du vray, le roy luy demanda s'il l'avoyt treuvee de difficile accest, et comme le sievr du Fou respundit naifuement que non, le roy repartist que ceste pertuysade valloyt bien cent escus d'or, et le chamberland les bailla au iuge pour n'estre poinct taxé de ladrerie, ains dict que l'empois seroit de bonne rente à la Portillonne. Le iuge rattourna dans Portillon, et dict en soubriant à la belle fille que il avoyt soubsleué cent escus d'or pour elle. Ains, si elle soubhaitoyt le demourant des mille escus, il y avoyt en cettuy moment dedans la chambre du roy aulcuns seigneurs, qui, saichant le caz, s'offroyent à les luy parfayre a son gré. La belle fille ne se reffuza poinct à cecy, dizant que por ne pluz fayre ses buanderies, elle buanderoyt voulentiers son caz ung petit. Elle recongneut largement la poine du bon iuge, puys gaigna ses mille escus d'or en ung moys. De là vinrent les menteries et bourdes sur son compte, veu que pour ce dixain de seigneurs, les ialouzes en mirent cent ; tandis que, au rebours des garses, la Portillonne devint saige dez que elle eust ses mille escus d'or. Voire ung ducq qui n'auroyt poinct compté cinq cents escus auroyt treuvé la fille rebelle à son dezir, ce qui preuve que elle estoit chiche de son estoffe. Il est vray que le roy la fict venir en son retraict de la rue Quinquangrogne, au mail du Chardonneret, la treuva tres belle, moult noizeuze, s'en gaudit, et deffendit que elle feut inquiettee en aulcune manniere par les sergeans. La voyant si belle, Nicolle Beaupertuys, la mye du roy, luy bailla cent escus d'or pour aller à Orleans verifier si la couleur de la Loyre estoyt la mesme que soubs Portillon. La belle fille, y alla d'aultant pluz voulentiers que elle ne se soulcioit mie du roy. Quand vind le sainct bonhomme qui confessa le roy en ses iours extresmes et feut canonize deppuys, la belle fille alla fourbir sa conscience à luy, fict penittence et funda ung lict en la leproserie de Sainct-Lazare, lez Tours. Numbre de dames que vous cognoissez ont esté viollees de bon gré par pluz de dix seigneurs, sans funder

aultres licts que ceulx de leurs maysons. Besoing est de relatter ce faict pour lauer l'honneur de ceste bonne fille qui lavoit les ordeures d'aultruy, et qui deppuys eust tant de renom pour sa gentillesse et son esperit ; elle bailla la preuve de ses mérittes en mariant Taschereau, que elle fict trez bien cocqu à leur greant cueur à tous deulx, comme a esté dict cy dessus au conte de l'Apostrophe.

Cecy nous desmontre en toute euidence que avecque force et patience on peut aussy violer la iustice.

CY EST DESMONTRÉ QUE LA FORTUNE EST TOUIOURS FEMELLE[1].

Au temps où les cheualliers se prestoient courtoizement secours et assistance en querant fortune, il aduint que dedans la Sicile, laquelle est, si vous ne le scavez, une isle scituee en ung coin de la mer Mediterrane et celebbre iadys, ung cheuallier fict en ung bois renconstre d'ung aultre cheuallier qui avoyt mine d'estre Francoys. Verisimilement ce Francoys estoyt par aduenteure desnué de tout poinct, pour ce que il alloyt à pied, sans escuyer ne suite, et avoyt ung si paoure accoustrement que, sans son aer de prince, il eust esté prins pour ung villain. Possible estoyt que le cheual feut creué de faim ou fatigue, au debarquer d'oultremer d'où advenoyt le sire sur la foy des bonnes renconstres que faisoient les gens de France en la dicte Sicile, ce qui estoit vray d'ung et d'aultre part. Le cheuallier de Sicile, qui avoyt nom Pezare, estoyt ung Venicien forissu de la republicque de Venice deppuys ung long temps, lequel se soulcyoit mye d'y rattourner, veu que il avoyt prins pied en la court du roy de Sicile. Ores estant desnué de biens en Venice pour ce que il estoit caddet, ne concepvoit poinct le negoce, et finablement avoit esté pour ceste rayson habandonné de sa famille, laquelle estoit neanmoins trez illustre, il demouroit en ceste court où il agreoit moult au roy. Ce dict Venicien se pourmenoit sur ung beau genest d'Hespaigne, et songioit à part luy combien il estoyt seul dedans ceste court estrange, sans amys seurs, et combien en cettuy caz la fortune s'arrudoyt à gens sans ayde, et deuenoit traytresse,

alors que il vid ce paoure cheuallier francoys, lequel paroissoyt encore pluz desnuez que luy qui avoyt belles armes, beau cheual et des seruiteurs en une hostellerie où ils prepparoient ung ample soupper.

— Besoing est que vous venniez de loing pour avoir tant de pouldre ez pieds, fict le seigneur de Venice.

— Mes pieds n'ont pas celle de tout le chemin, fict le Francoys.

— Si vous avez tant voiagé, repartist le Venicien, vous debvez estre docte.

— I'ay apprins, respondict le Francoys, à ne prendre aulcun soulci de ceulx qui ne s'inquiettent poinct de moy. I'ay apprins que, tant hault allast la teste d'ung homme, il avoit touiours les pieds au niveau des miens ; d'abundant, i'ai encore apprins à ne poinct avoir fiance au temps chauld en hyver, au sommeil de mes ennemis et aux parolles de mes amys.

— Vous estes doncques pluz riche que ie ne suys, fit le Venicien trez estonné, veu que vous me dictes des sentences auxquelles ie ne pensoys poinct.

— Besoing est de penser chacun à son compte, dit le Françoys, et pourceque vous m'avez interrogué, ie puys requerir de vous le bon office de m'indiquer la rote de Palerme ou quelque hostellerie, car vecy la nuict.

— Cognoissez-vous doncques aulcun Francoys ou seigneur sicilien à Palerme ?

— Non.

— Par ainsy vous n'estes point acertené d'y estre repceu.

— Ie suys dispozé à perdoiner à ceux qui me regecteront. Seigneur, le chemin ?

— Ie suys esguaré comme vous, fict le Venicien, cerchons de compaignie.

— Pour ce fayre, besoing est que nous allions ensemblement ; ains vous estes à cheual, et moi suys à pied.

Le Venicien prind le cheuallier françoys en croupe, et lui dict : Deuinez-vous avecque qui vous estes ?

— Avecque ung homme apparemment.

— Pensez-vous estre en seuretez ?

— Si vous estiez larron, il faudroit auoir paour pour vous, fit le Françoys en boutant la coquille d'ung poignard au cueur du Venicien.

— Or bien, seigneur françoys, vous me semblez ung homme de hault scavoir et grant sens, saichez que ie suys ung seigneur estably en la court de Sicile, ains seul, et que ie cherche ung amy. Vous me semblez estre en mesme occurrence, pour ce que à voir les apparences, vous n'estes pas couzin de vostre sort et paroissez avoir besoing de tout le munde.

— Serois-ie plus heureulx si tout le monde avoit affaire à moy ?

— Vous estes ung dyable qui me faictes quinauld à chascun de mes mots. Par saint Marc, seigneur cheuallier, peut-on se fier à vous ?

— Pluz que en vous-mesme qui commencez nostre fedérale amitié par me trupher, veu que vous conduisez vostre cheual en homme qui scayt son chemin, et vous diziez esguaré.

— Et ne me truphez-vous poinct, dict le Venicien, en faysant aller à pied ung saige de vostre ieunesse, et donnant à ung noble cheuallier l'alleure d'ung villain. Vecy l'ostellerie, mes serviteurs ont faict nostre soupper.

Le Francoys saulta de dessus le cheual, et vind en l'ostellerie avecque le cheuallier venicien, en agreant son soupper. Adoncques tous deux s'attablerent. Le Francoys s'escrima si desliberement des maschoires, tordit les morceaulx avecque tant de hastiueté, qu'il monstra bien estre egalement docte en souppers, et le remonstra en vuydant les pots trez dextrement sans que son œil feut moins cler, ni son entendoire devallé. Aussy comptez que le Venicien se dict avoir faict renconstre d'ung fier enfant d'Adam, issu de la bonne coste et non de la faulse. En copinant, le cheuallier venicien se bendoit à treuver aulcun ioinct pour sonder les secretz aposteumes des cogitations de son nouvel amy. Lors il recogneust que il luy fairoyt quitter sa chemize plus tost que sa prudence, et iugea opportun d'acquester son estime en luy ouvrant son pourpoinct. Adoncques il luy dict en quel estat estoit la Sicile où regnoyt le prince Leufroid et sa gente femme ; combien guallante estoit leur court, quelle courtoizie y flourissoit, que il y habundoit d'Espaigne, de France, d'Italie et aultres pays, des seigneurs à hault pennaige, moult appanaigez, force princesses aultant riches que nobles et aultant belles que riches ; que ce prince aspiroyt aux pluz haultes vizees, comme de conquester la Moree, Constantinopolis, Ieruzalem, terres du Soudan et aultres lieux affriquains ; aulcuns hommes

de haulte comprehension tennoient la main à ses affaires, convocquoient le ban et arriere ban des fleurs de la cheuallerie chrestienne et soubstenoient ceste splendeur avecque intencion de fayre dominer sur la Mediterranee ceste Sicile tant opulente aux temps anticques et ruyner Venice, laquelle n'avoyt pas ung poulce de terre. Ces desseings avoyent esté bouttez en l'esperit du roy par luy Pezare, ains encore que il feut bien en la faueur du prince, il se sentoyt foyble, n'avoyt aulcun ayde parmi les courtizans, et soubhaitoit fayre ung amy. En ceste extresme poine, il estoit vennu se rezouldre à ung sort quelconque en se pourmenant. Doncques pour ce que, en cettuy penser, il avoyt fait renconstre d'ung homme de sens comme le cheuallier luy avoyt preuvé estre, il luy proupozoit de s'unir en frères, luy ouvroit sa bourse, luy bailloit son palais pour seiour ; ils iroient tous deulx de compaignie aux honneurs à travers les plaizirs sans se reserver aulcun penser, et s'entrayderoient en toute occurrence comme frères d'armes en la croissade ; or veu que luy Francoys queroyt fortune et requeroit assistance, luy Venicien cuydoit ne point estre rebutté en ceste offre de mutuel resconfort.

— Encore que ie n'ay nul besoing d'aulcun ayde, fit le Françoys, pour ce que ie me fie en ung poinct qui me baillera tout ce que ie soubhaite, ie veulx recongnoistre vostre courtoizie, cher cheuallier Pezare. Vous verrez que vous serez tost l'obligé du cheuallier Gauttier de Montsoreau, gentilhomme du doulx pays de Tourayne.

— Possedez-vous aulcune relique en laquelle rezide vostre heur ? fict le Venicien.

— Ung talisman baillé par ma bonne mère, fict le Tourangeaud, avec lequel se bastissent et se desmolissent aussy les chasteaulx et cittez, ung martel à battre monnoyes, ung remedde à guarir tous maulx, ung baston de voyage qui se met en gaige et vault moult au prest, ung maystre oustil qui opère de merveilleuzes cizeleures en toutes forges sans y fayre aulcun bruict.

— Hé ! par sainct Marc, vous havez ung mystère en vostre haubert.

— Non, fict le cheuallier françoys, ce est une chose trez naturelle, et que vecy.

Soudain, en se leuant de table pour soy mettre au lict, Gauttier

monstra le pluz bel oustil à fayre la ioye que le Venicien eust oncques veu.

— Cecy, dict le Françoys alors que tous deulx se couchierent dedans le lict suyvant les costumes de cettuy temps, applanit tous obstacles, en se rendant maistre des cueurs feminins, et veu que les dames sont roynes en ceste court, vostre amy Gauttier y regnera tost.

Le Venicien demoura dans ung maieur estomirement à la veue des beaultez absconses dudict Gauttier, qui de faict avoyt esté merveilleuzement bien estably par sa mere et peut-estre aussy par son pere, et debvoyt par ainsi triumpher de toust, veu que se ioignoit à ceste perfection de corporence ung esperit de ieune paige et une saigesse de vieulx dyable. Adoncques ils se iurerent ung parfaict compaignonnage, y comptant pour rien ung cueur de femme, se iurant d'estre ung seul et mesme penser, comme si leurs testes feussent chaulssées d'ung mesme mortier, et dormirent dessus le mesme aureiller trez enchantez de ceste fratternité. Ce estoit ainsi que se passoient les choses en cettuy temps.

L'endemain, le Venicien bailla ung beau genest à son amy Gauttier, item une aumosniere pleine de bezants, fines chaulses de soye, pourpoincts de veloux parfilez d'or, mantel broddé, lesquels vestements rehaulserent sa bonne mine et mirent ses beautez tant en lumiere, que le Venicien iugea que il emboizeroit toutes les dames. Ses seruiteurs repceurent l'ordre d'obeir à ce Gauttier comme à luy-mesme, si bien que ces dicts seruiteurs cuidèrent leur maystre avoir esté à la pesche et avoir prins ce Françoys. Puys les deulx amis firent leur entree au dict Palerme à l'heure où le prince et la princesse se pourmenoyent. Pezare prezenta glorieulsement son amy le Francoys en vantant ses merittes, et luy moyenna si gratieulx accueil que Leufroid le retinst à soupper. Le cheuallier françoys obserua la court d'ung prude œil, et y descouvrit ung numbre infini de curieulses mennees. Si le roy estoyt ung uaillant et beau prince, la princesse estoyt une Hespaignole de haulte temperateure, la pluz belle et la pluz digne de sa court, ains ung petit melancholisiée. A ceste veue, le Tourangeaud existima que elle estoyt petitement seruie par le roy, pour ce que la loy de Tourayne est que la ioye du vizaige viend de la ioye de l'aultre. Pezare indicqua trez esraument à son

amy Gauttier pluzieurs dames auxquelles Leufroid se prestoyt complaizamment, lesquelles se ialouzoyent fort et faysoient assault à qui l'auroyt, en ung tournoi de guallanteries et merveilleulses inventions femelles. De tout cecy feut conclud par Gauttier que le prince paillardoyt moult en sa court, encores que il eust la pluz belle femme du munde, et s'occupoit à douaner toutes les dames de Sicile à ceste fin de plasser son cheual en leurs escuyries, luy varier son fourraige, et cognoistre les fassons de cheuaulchier de toust pays. Voyant quel train mennoyt Leufroid, le sire de Montsoreau, seur que nul en ceste court n'avoyt eu le cueur d'esclairer ceste royne, se deslibera planter de prime volte sa hampe dedans le champ de la belle Hespaignole par ung maistre coup. Vecy comme. Au soupper, pour fayre la cortoisie au cheuallier estrange, le roy eust cure de le plasser auprest de la royne à laquelle preulx Gauttier bailla le poing pour aller en la salle, et la menna trez esraument pour prendre du champ sur ceulx qui suyvoient, à ceste fin de luy dire en prime abord ung mot des matieres qui playsent touiours aux dames en quelque condicion que elles soient. Imaginez quel feut ce proupous et combien il alloit roide à trauers les choux dedans le buisson ardent de l'amour.

— Ie scays, madame la royne, la raison pour laquelle blesmit vostre tainct.

— Quelle ? fict-elle.

— Vous estes si belle à chevaulchier que le roy vous chevauche nuict et iour, par ainsi vous abusez de vos aduantaiges, car il mourra d'amour.

— Que doibs-je fayre pour le maintenir en vie ? fict la royne.

— Luy deffendre l'adoration de vostre autel au delà de trois oremus par iour.

— Vous uoulez rire selon la metthode francoyse, sire cheuallier, veu que le roy me ha dict que le pluz de ces oraysons estoyt ung simple *pater* par sepmaine soubs poine de mort.

— Vous estes truphee, fict Gauttier en se seant à table, ie puys vous desmontrer que l'amour doibt dire la messe, les vespres et complies, puys un *ave* de temps à aultre pour les roynes comme pour les simples femmes, et faire ceste office par ung chascun iour comme relligieulx en leurs moustiers, avecque ferveur ; ains pour vous, ces belles littanies ne scauroyent finer.

La royne gecta sur le beau cheuallier francoys ung coup d'œil non irrité, luy soubrit, et hoscha la teste.

— En cecy, fict-elle, les hommes sont de grants menteurs.

— Ie porte une grande verité que ie vous monstrerai à vos soubhaits, respondit le cheuallier. Ie me iacte de vous bailler chiere de royne, et uous mettre à plein foin dedans la ioye, par ainsy uous repareerez le temps perdeu, d'aultant que le roy se est ruyné pour d'aultres dames, tandis que ie reseruerai mes aduantaiges pour vostre seruice.

— Et si le roy scayt nostre accord, il vous mettra la teste au rez de vos piedz.

— Encore que ceste male heure m'advint aprest une prime nuictée, ie cuiderois avoir vescu cent annees pour la ioye que ie auroys prinse, pourceque oncques n'ay veu, aprest auoir veu toustes les courts, nulle princesse qui puisse vous estre equipollée en beaulté. Pour estre brief en cecy, si ie ne meurs par l'espée, ie mourrai par vostre faict, veu que ie suys rezolu de despendre ma vie en nostre amour, si la vie s'en va par où elle se donne,

Oncques ceste royne n'avoyt entendeu pareil discours, et en feut ayse pluz que d'escouter la messe la mieulx chantee ; il y pareust à son vizaige qui deuint pourpre, pourceque ces parolles luy firent bouillonner le sang ez veines, tant que les chordes de son luth s'en esmeurent et luy sonnèrent ung accord de haulte gamme iusques en ses aureilles, veu que ce luth emplit de ses sons l'entendement et li corps des dames par ung trez gentil hartifice de leur rezonnante natture. Quelle raige d'estre ieune, belle, royne, Hespaignole et abuzee ! Elle conceupt ung mortel desdaing pour ceulx de sa court qui avoyent eu les lesvres clozes sur ceste traitrize en paour du roy, et deslibera soy venger à l'ayde de ce beau Francoys qui avoyt tel nonchaloir de la uie, que en son prime discours, il la iouoyt sans nul soulci en tennant à une royne ung proupous qui valloyt la mort si elle faisoyt son debvoir. Au contraire, elle luy opprima le pied en y bouttant le sien d'une fasson non equivocque et luy dizant à haulte voix :
— Sire cheuallier, changeons de mattiere, veu que ce est mal à nous d'attaquer une paoure royne en son endroict foyble. Dictes-nous les uzaiges des dames de la court de France ?

Par ainsy, le sire receupt le mignon aduis que l'affaire estoyt dans le sacq. Lors il commença ung deduict de choses folles et

playsantes qui durant le soupper tinrent la court, le roy, la royne, tous les courtizans en gayté de cueur, si bien que en leuant le siége, Leufroid dict n'auoir oncques tant ioqueté. Puys devallerent ez iardins qui estoyent les pluz beaulx du munde, et où la royne pretexta des dires du cheuallier estrange pour se pourmener soubs ung boscq d'orangiers flouris qui sentoyent ung beaulme souef.

— Belle et noble royne, dict dez l'abbord le bon Gauttier, i'ay veu en tous pays la cauze des perditions amoureulses gezir dedans les primes soings que nous nommons la courtoizie, si uous avez fiance en moy, accordons-nous en gens de haulte comprehension à nous aymer sans y boutter tant de males fassons, par ainsy nul soubpsson n'en esclatera dehors, nous serons heureulx sans dangier et long temps. Ainsy doibvent fayre les roynes soubs peine d'estre empeschiees.

— Bien dict, fict-elle. Ains comme ie suys neufve en cettuy mettier, ie ne scays apprester les flustes.

— Hauez-uous entre vos femmes une en laquelle uous pouuez auoir grant fiance.

— Ouy, fict-elle. I'ay une femme aduenue d'Hespaigne avecque moi, laquelle se boutteroyt sur ung gril pour moy, comme saint Laurent l'a faict pour Dieu ; ains est touiours maladifve.

— Bon, fict le gentil compaignon, pour ce que uous l'allez uoir.

— Ouy, dict la royne, et aulcunes foys la nuict.

— Ha ! fict Gaultier, ie fays vueu a saincte Rozalie, pattrone de la Sicile, de ung autel d'or pour ceste fortune.

— Iesus, fict la royne, ie suys doublement heureulse de ce que si gentil amant ayt tant de relligion.

— Ha ! ma chiere dame, i'en ay deulx aujourd'huy, pour ce que i'ay à aymer une royne dedans les cieulx et une aultre icy bas, lesquels amours ne se font, par heur, nul tort l'ung à l'aultre.

Ce propous si doulx attendrit la royne oultre mezure, et pour ung rien se feut enfouye avecque ce Francoys si degourt.

— La Vierge Marie est bien puissante au ciel, fict la royne, fasse l'amour que ie le soys comme elle.

— Bah ! ils deuizent de la Vierge Marie, fict le roy qui par aduenture estoit vennu les espier esmeu par ung traict de ialouzie gecté en son cueur par ung courtizan de Sicile, furieulx de la faueur subite de ce damné Francoys.

La royne et le cheuallier prindrent leurs mezures, et tout feut subtillement estably pour emplumaiger le morion du roy d'ornements inuisibles. Le Francoys reioignit la court, pleut à tous, et rattourna dedans le palays de Pezare, auquel il dict que leurs fortunes estoient faites, pour ce que l'endemain, en la nuict, il coucheroyt avec la royne. Ceste traisnée si rapide esblouit le Venicien, lequel en bon amy s'inquietta des senteurs fines, toilles de Brabant, et aultres vestemens pretieulx à l'uzaige des roynes, desquels il arma son chier Gauttier, à ceste fin que la boeste feut digne de la drogue.

— O amy, dict-il, es-tu seur de ne poinct broncher, d'y aller dru, de bien servir la royne et luy donner telles festes en son chasteau de Gallardin que elle s'accroche à iamays à cettuy maystre baston comme naufragiez à leurs planches.

— Or ça, ne crains rien, chier Pezare, pourceque i'ay les arrerages du voyage, et ie la quenouillerai à chiens renfermez comme simple seruante en luy monstrant tous les uzaiges des dames de Tourayne qui scavent l'amour mieulx que toutes aultres pour ce que elles le font, le refont et le defont pour le refaire, et l'ayant refaict, le font touiours, et n'ont aultre choze à fayre que ceste choze qui veut touiours estre faicte. Or, accordons-nous. Vecy comme nous aurons le gouvernement de ceste isle. Ie tiendray la royne, et toy le roy ; nous iouerons la comedie d'estre grants ennemis aux yeulx des courtizans, à ceste fin de les divizer en deulx parts soubs nostre commandement, et à l'insceu de tous nous demourerons amys ; par ainsy nous scaurons leurs trames, et les desiouerons, toy en prestant l'aureille à mes ennemys, et moy aux tiens. Doncques, à quelques iours d'huy, nous simulerons une noize pour nous bender l'ung contre l'aultre. Ceste castille aura pour cauze la faueur en laquelle ie te boutteray dedans l'esperit du roy par le canal de la royne, lequel te baillera le supresme pouvoir, à mon dam.

L'endemain, le bon Gauttier se coula chez la dame hespaignole, que deuant les courtizans il recogneut pour l'avoir veue moult en Hespaigne, et il y demoura sept iours entiers. Comme ung chacun pense, le Tourangeaud servit la royne en femme aymée et luy fict voir tant de pays incogneus en amour, fassons francoyses, tourdions, gentillesses, resconforts, que elle faillit en deuenir folle et iura que les Francoys scavoient seuls faire l'amour.

Voilla comment feut punni le roi, qui, pour la maintennir saige, avoyt faict des gerbes de feurre dedans ceste iolye grange d'amour. Ce festoyement supernatturel touchia si fort la royne que elle fict vueu d'amour esterne au bon Montsoreau qui l'avoyt esveiglee en luy descouvrant les friandises du dedduict. Il feut convenu que la dame hespaignole auroyt cure d'estre touiours malade, et que le seul homme à qui les deulx amants se fieroient seroyt le maistre mire de la court qui aimoit moult la royne. Par aduenteure, ce mire possedoyt en sa glotte, chordes pareilles en tout poinct à celles de Gauttier, en sorte que par ung ieu de natture ils avoyent mesme voix, ce dont s'estomira la royne. Le maistre mire fict serment sur sa vie de seruir fidellement ce ioly couple, veu que il desplouroit le triste habandon de ceste belle femme et feut ayse de la scavoir servie en royne ; caz rare !

Le moys escheu, les chozes allèrent au soubhait des deulx amys qui fabricquoient les engins tendeus par la royne à ceste fin de remettre le gouvernement de Sicile ez mains de Pezare, à l'enconstre de Montsoreau que aimoyt le roy pour sa grant science ; ains la royne s'y reffuzoit en dizant le haiter moult, pourceque il n'estoit nullement guallant. Leufroid congeddia le ducque Cataneo, son principal seruiteur, et mist en sa plasse le cheuallier Pezare. Le Venicien n'eust cure de son amy le Francoys. Lors Gauttier esclata, criant à la traitrize et à la sainete amitié mescogneue, et du prime coup eust à sa devocion Cataneo et ses amys, avecque lesquels il fict ung pacte pour renuerser Pezare. Aussitost en sa charge, le Venicien, qui estoit ung homme subtil et trez idoine au gouvernement des estats, ce qui est le propre de messieurs de Venice, opera merveilles en Sicile, raccommoda les ports, y convia les merchants par franchizes de son invention et par aulcunes facilitez, fit gaigner la vie à numbre de paoures gens, attira des artizans de tout mettier, pour ce que les festes habunderent, et aussy les oizifs et riches de tous coustez, voire d'Orient. Par ainsy, les moissons, biens de la terre et aultres merceries feurent en vogue, les galeres et naufs vindrent d'Asie, ce qui fict le roy trez enuié et le pluz heureulx roy du munde chrestien, pour ce que par ce train des chozes, sa court feut la pluz en renom ez pays d'Europe. Ceste belle politicque feut engendrée par l'accord parfaict de deux hommes qui s'entendoyent moult. L'ung avoyt cure des plaizirs et faisoit luy mesme

les délices de la royne, laquelle se produizoit touiours le visaige guay, pour ce que elle estoit seruie à la metthode de Tourayne et animoit toust du feu de son heur ; puys il veilloyt à tennir aussy le roy en ioye en luy cerchant maystresses nouuelles et le gectant en mille amusements ; aussy le roy s'estomiroit-il de la complaysance de la royne à laquelle, deppuis l'abord en ceste isle du sire de Montsoreau, il ne touchioit pluz qu'ung iuif ne touche à lard. Ainsi occupez la royne et le roy habandonnoient le soing de leur royaulme à l'aultre amy qui faysoit les affaires du gouuernement, ordonnoit les establissemens, tailloyt les finances, mennoit roide les gens de guerre et tout trez bien, saichant où estoient les denniers, les amenant au threzor, et prepparant les grants emprinses dessus dictes.

Ce bel accord dura trois années, aulcuns dizent quatre, ains les moynes de Sainct Benoist ne grabelerent point ceste datte, laquelle demoure obscure, aultant que les raysons de la noize des deulx amys. Verisimilement le Venicien eust la haulte ambicion de regner sans aulcun contreroolle ne conteste, et n'eust poinct la remembrance des seruices que luy rendoyt le Françoys. Ainsi se comportent les hommes ez courts ; veu que, suyvant ung dire de messire Aristoteles en ses œuvres, ce qui vieillit le pluz esrauement en ce munde est ung bienfaict, quoyque l'amour estainct soit aulcunes foys bien rance. Doncques se fiant en la parfaicte amitié de Leufroid, qui le nommoit son compère et l'eust boutté en sa chemize s'il l'eust voulu, le Venicien conceupt de se deffaire de son amy en liurant au roy le mystere de son cocquaige et luy descouvrant comment se parfiloyt le bonheur de la royne, ne doubtant poinct que Leufroid ne commençast par trencher la teste au sire de Montsoreau, suyvant une praticque en uzaige dedans la Sicile pour ces proccests. Par ainsy bon Pezare auroyt tous les denniers que Gauttier et luy convoyoient sans bruict en la mayson d'ung Lombard de Gesnes, lesquelz denniers, estoient en commun par suite de leur fratternité. Ce threzor grossissoit moult d'ung cousté par les prezents de la royne, trez magnificque avecque le sire de Montsoreau, ayant à elle de grants dommaines en Espaigne et aulcuns par herittaige en Italie, de l'aultre par les guerdons du roy à son bon ministre auquel il bailloyt aulcuns droicts sur les merchants et aultres menuz suffraiges. Le traistre amy, desliberé d'estre feslon, eut

cure de bien vizer ce garrot au cueur de Gauttier, pour ce que le Tourangeaud estoit ung homme à vendre le pluz fin. Doncques, en une nuict où Pezare scavoit la royne couchiee avecque son amant, lequel l'aymoit comme si chaque nuictée feut une prime nuict de nopces, tant elle estoit habile au deduict, le traistre promit au roy luy faire uoir l'euidence du caz par ung trou mesnaigé dans ung huis de la guarde-robe de la dame hespaignole, laquelle faysoit estat d'estre touiours en dangier de mourir. Pour mieulx y voir, Pezare attendist le leuer du soleil. La dame hespaignole, laquelle avoyt bon pied, bon œil et bousche à sentir le mords, escoutta des pas, tendit son muzeau, et vid le roy suyvi du Venicien par ung croizillon du bouge où elle dormoit durant les nuicts que la royne avoyt son amy entre deulx toilles, ce qui est la meilleure metthode d'avoir ung amy. Elle accourust aduertir le couple de ceste trahizon. Ains le roy avoyt jà l'œil au mauldict trou. Leufroid vid, quoi ? ceste belle et diuine lanterne qui brusle tant d'huyle et esclaire le munde, lanterne aornée des pluz magnificques fanfrelusches et trez flambante, laquelle il treuva pluz playsante que toutes les autres, pour ce que il l'avoyt si bien perdeue de veue que elle luy pareut neufve ; ains le trou lui deffendit uoir aultre chose, qu'une main d'homme qui cloistroit pudicquement ceste lanterne, et entendit la voix de Montsoreau dizant : « Comment va ce mignon ce matin ? » Parolle folastre comme en dizent les amants en iocquetant pourceque ceste lanterne est, vère, en tous pays le soleil de l'amour, et pour ce, luy donnent mille noms gentils en l'equiparant aux pluz belles chozes, comme ma grenade, ma rose, ma coquille, mon hérisson, mon golphe d'amour, mon threzor, mon maystre, mon petiot ; aulcuns ozent dire trez héréticquement mon Dieu ! Informez-vous à plusieurs, si vous ne croyez.

En ceste conjuncteure, la dame fict entendre par ung signe que le roy estoit là.

— Escoute-t-il ? fict la royne.

— Ouy.

— Voit-il ?

— Ouy.

— Qui l'a conduict ?

— Pezare.

— Fays monter le mire et musse Gauttier chez luy, fict la royne.

Durant le temps que ung paoure auroyt dict sa chanson, la royne embobelina la lanterne de linges et enduicts coulourez, en sorte que vous eussiez cuydé que il y eust playe horrible et griefves inflammations. Lors que le roy miz en raige par ceste parolle effundra la porte, il treuva la royne estendue sur le lict au mesme endroict où il l'avoyt veue par le trou, puys le maystre mire le nez et la main dessus la lanterne embobelinee de bandelettes, dizant : « Comment va ce mignon, ce matin ? » en mesme note de voix que le bon roy avoyt ouye. Parolle moult playsante et rieuze, pourceque les fisicians et maystres mires uzent de parolles byssines avecque les dames, et en traictant ceste lumineuze fleur, flourissent leurs mots. Ceste veue fict le roy quinauld comme un regnard prins au piege. La royne se dressa toute rouge de honte, criant quel homme estoyt assez ozé pour vennir à ceste heure ; ains voyant le roy, elle luy tinst ce languaige : Ha ! mon sievr, vous descouvrez ce que i'avoys cure de uous cacher, fict-elle. A scavoir que ie suys si petitement seruie par vous, que ie suys affligee d'ung ardent mal duquel ie n'oze me plaindre par dignité, ains qui volt de secretz pansements à ceste fin d'estaindre la vifve affluence des esperitz vitaulx. Pour saulver mon honneur et le vostre, ie suys contraincte à vennir chez ma bonne dona Miraflor qui se preste à mes dovleurs.

Sur ce, le mire fict à Leufroid une concion, lardee de citations lattines, triées comme graynes pretieulses dans Hyppocrate, Galien, l'eschole de Salerne, et aultres en laquelle il luy desmontra combien grave estoyt chez la femme la iachere du champ de Venus, et que il y avoyt dangier de mort pour les roynes complexionnees à l'hespaignole, lesquelles avoyent le sang trez amoureulx. Il deduisit ces raysons avecque solemnité, tennant sa barbe droicte, et sa langue trez longue à ceste fin de lairrer au sire de Montsoreau le loizir de gaigner son lict. Puys la royne print ce texte pour degluber au roy des discours longs d'une palme, et requist son bras soubs pretexte de lairrer la paoure maladde qui d'ordinaire la reconduisoyt pour esviter les calumnies. Alorsque ils feurent dans la guallerie où le sire de Montsoreau logioyt, la royne dit en iocquetant : — Vous debvriez iouer quelque bon tour à ce Francoys qui, ie gaige, est sans doubte aulcun, avecque une dame et non chez luy. Toutes celles de la court en raffolent et il y aura

des castilles pour luy. Si vous aviez suyvi mon aduis, il eust esté hors la Sicile.

Leufroid entra soudain chez Gauttier qu'il treuva dedans ung profund sommeil, et ronflant comme ung relligieux au chœur. La royne revind avecque le roy que elle tinst chez elle, et dict ung mot à ung guarde pour mander le seignevr de qui Pezare occupoyt la plasse. Or, pendant que elle amignottoyt le roy en desjeusnant avecque luy, elle prind à part ce seigneur, quand il feut vennu en la salle voizine.

— Esleuez une potence sur ung bastion, dict-elle, allez saisir le seignevr Pezare, et faites en telle sorte que il soit pendeu incontinent, sans luy lairrer le loizir d'escripre ung mot, ne dire quoique ce soit. Tel est nostre bon plaizir et commandement supresme.

Cataneo ne fict aulcun commentaire. Pendant que le cheuallier Pezare pensoyt à part luy que son amy Gauttier se voyoit trencher la teste, le duc Cataneo vind le saisir et le menna sur le bastion d'où il vid à la croissee de la royne le sire de Montsoreau en compaignie du roy, de la royne et des courtizans, et iugea lors que cil qui occupoit la royne estoit mieulx partagie que cil qui havoit le roy.

— Mon amy, fict la royne à son espoulx en l'amenant à la croissee, vecy ung traistre qui maschinoyt de uous oster ce que uous possedez de plus chier au munde, et ie uous en bailleray les preuves à vos soubhaitz quand vous aurez le loizir de les estudier.

Montsoreau, voyant les apprests de l'extresme ceremonie, se gecta aux pieds du roy pour obtennir la grace de celluy qui estoyt son ennemi mortel, ce dont le roy feut moult esmeu.

— Sire de Montsoreau, fict la royne en luy monstrant ung vizaige cholère, estes vous si hardi de vous opposer à nostre bon plaisir ?

— Vous estes ung noble cheuallier, fict le roy en resleuant le sire de Montsoreau, ains uous ne scavez poinct combien le Venicien uous estoyt contraire.

Pezare feut trez deslicatement estranglé entre la teste et les espaulles, veu que la royne desmontra ses trahizons au roy en luy faysant verifier par les desclairations d'ung Lombard de la ville l'enormité des sommes que Pezare avoyt en la bancque de Gesnes, et qui furent habandonnees à Montsoreau.

Ceste belle et noble royne mourust en la maniere escripte en l'histoire de Sicile. Ascavoir, des suittes d'une couche laborieulze où elle donna le iour à ung fils qui feut aussi grand homme que malheureulx en ses emprinses. Le roy cuyda sur l'adveu du mire que les meschiefs causez par le sang en ceste couche prouenoyent de la trop chaste uie de la royne, et s'imputtant à crime la mort de ceste vertueulze royne, en fict penitence et funda l'ecclize à la Madone, qui est une des pluz belles de la ville de Palerme. Le sire de Montsoreau tesmoing de la douleur du roy luy dict que alors qu'ung roy faisoit vennir sa royne d'Hespaigne, il debvoit scavoir que ceste royne vouloit estre mieulx seruie que toute aultre pourceque les Hespaignoles estoient si vifues que elles comptoient pour dix femmes, et que s'il vouloit une femme pour la monstre seullement, il debvoit la tirer du nord d'Allemaigne, où les femmes sont fresches. Le bon chevallier revind en Tourayne encumbré de biens, et y vesquit de longs iours, se taysant sur son heur de Sicile. Il y rattourna pour ayder le fils du roy en sa principale emprinse sur Naples et lairra l'Italie quand ce ioly prince feut nauré comme il est dict en la chronicque.

Oultre les haultes moralitez contenues en la rubrique de cettuy conte où il est dict que la fortune estant femelle se renge touiours du cousté des dames et que les hommes ont bien rayson de les bien servir, il nous desmontre que le silence entre pour les neuf dixiesmes dans la saigesse. Neanmoins, le moyne autheur de ce recit inclinoyt à en tirer ceste aultre enseignement non moins docte, que l'interest qui faict tant d'amitiez les deffaict aussy. Ains vous eslirez entre ces trois uersions celle qui concorde à uostre entendement et besoing du moment.

D'UNG PAOURE QUI AVOIT NOM LE VIEULX-PAR-CHEMINS[1].

Le vieulx chronicqueur qui ha fourni le chanvre pour tisser le prezent conte, dict avoir esté du temps où se passa le faict en la citté de Rouen, laquelle l'ha consigné en ses layettes. Ez enuirons de ceste belle ville où demouroit lors le duc Richard, souloyt gueuzer ung bon homme ayant nom Tryballot, ains auquel feust baillé le surnom de Vieulx-par-chemins, non pourceque il estoit iaune et secq comme velin, ains pourceque il estoyt touiours par voyes et routes, monts et vaulx, couchioit soubs le tect du ciel, et alloyt houzé comme ung paoure. Ce neanmoins, il estoyt aymé moult en la duchié où ung chascun se estoyt accostumé à luy, si bien que si le moys escheoit sans que il feut vennu tendre son escuelle, on dizoit : Où est le Vieulx ? Et on respondoit : Par chemins.

Ce dict homme avoyt eu pour pere ung Tryballot qui feut en son vivfant preud'homme, esconome et si rengié, que il lairra force biens à ce dict filz. Ains le ieune gars les dezamassa bien tost en gaudisseries, veu que il fict au contraire du bonhomme, lequel au rattourner des champs en sa maison, amassoyt de cy de là force buschettes ou boys lairrez à dextre et à senestre, dizant en toute conscience que il ne fault iamays arriuer au logiz les mains vuydes. Par ainsy se chauffioit en hyver aux deppens des oublieux, et faysoit bien. Ung chascun recogneut quel bon enseignement ce estoit pour le pays, veu que, ung an devant sa mort, aulcun ne lairroyt pluz de boys par les rotes, il avoyt contrainct les plus

dissipez à estre mesnaigers et rengez. Ains son filz boutta toust par escuelles et ne suyvit poinct ces saiges exemples. Son père avoit preddict la chose. Dez le bas eage de ce gars, quand le bonhomme Tryballot le mettoit à la guette des oyseaulx qui vennoient mangier les pois, les feues et aultres graynes à ceste fin de chasser ces larrons, surtout les geays qui conchioyent tout ; luy, les estudioit et prenoyt plaizir à considerer en quelle grace ils alloient, vennoient, s'en rattournoient chargez et revenoient en espiant d'ung œil émérilloné les tresbuchets ou lacqs tendeus, et rioyt moult voyant leur adresse à les esuiter. Le père Tryballot se choleroit, treuvant deulx et soubvent trois septérées de la bonne mezure en moins. Ains encore qu'il tirast les aureilles à son gars en le prenant à niaizer soubs ung couldre, le draule s'estomiroit touiours et revenoit estudier l'industrie des merles, passerons et aultres picoreurs trez doctes. Ung iour, son pere luy dict que il faysoit saige de se moddeler sur eulx, pour ce que s'il continuoit ce tracq de vie, il seroyt sur ses vieulx ans contrainct à picorer comme eulx, et comme eulx seroit pourchassé par les gens de iustice. Ce qui feust vrai, veu que, comme il ha esté dessus dict, il dezamassa en peu de iours les escuz que son mesnaiger pere avoyt acquis durant sa vie : il fict avecque les hommes comme avecque les passereaulx, lairrant ung chascun boutter la main en son sacq, et contemplant en quelle grace et quelles fassons doulces on luy demandoit à y puyser. Par ainsy il en vid tost la fin. Quand le dyable feut seul dedans le sacq, Tryballot ne se monstra poinct soulcieux, dizant que il ne vouloit poinct se damner pour les biens de ce munde, et auoyt estudié la filosophie en l'eschole des oyseaulx.

Aprest s'estre amplement gaudi, il luy demoura de tous ses biens ung guobelet achepté au Landict et trois dez ; mesnaige suffisant pour boyre et iouer, d'aultant que il alloit sans estre encumbré de meubles comme sont les grants qui ne scavent cheminer sans charoys, tappiz, leschefrittes et numbre infini de valletz. Tryballot voulsist voir ses bons amis, ains ne renconstra pluz aulcun de cognoissance, ce qui luy bailla congié de ne pluz recognoistre personne. Quoy voyant, comme la faim luy esguizoit les dents, il deslibera prendre ung estat où il eust rien à fayre et moult à gaigner. En y pensant, se remembra la grace des merles et passereaulx. Lors le bon Tryballot esleut pour sien le mettier

de requerir argent ez maisons en picorant. Dez le prime iour, les gens pittoyables luy en baillèrent, et Tryballot feut content, treuvant le mettier bon, sans advances ne chances maulvaises, au contraire plein de commoditez. Il fict son estat de si greant cueur qu'il agrea partout et repceut mille consolacions refuzées à gens riches. Le bonhomme resguardoit les gens de campaigne plantter, semer, moissonner, vendanger, et se dizoit qu'ils labouroyent prou pour luy. Cil qui havoit ung porc en son charnier luy en debvoit ung lopin, sans que cettuy gardien de porc s'en doubtast. Tel cuysoit ung pain en son four le cuysoit pour Tryballot et ne le pensoyt nullement. Il ne prenoyt rien de force, au contraire les gens luy disoyent des gracieulsetez en le guerdonnant. « Tennez, mon Vieulx-par-chemins, resconfortez-vous. Ça va-t-il bien ? Allons, prenez cecy, le chat l'a entamé, vous l'achepverez. » Le Vieulx-par-chemins estoit des nopces, baptesmes et aussy des enterrements, pour ce que il alloyt partout où il y avoit apertement ou occultement ioye et festins. Il guardoit relligieulzement les statutz et ordonnances de son mettier, à scavoir : ne rien fayre, veu que s'il avoyt pu laborer le plus legierement que ce feut, aulcun ne luy auroyt pluz rien baillé. Aprest s'estre repeu, ce saige homme s'estendoit le long des foussez ou contre ung pillier d'ecclize en resuant aux affayres publicques ; finablement il filosophoit comme ses gentilz maystres les merles, geays, passerons, et songioit moult en gueuzant, car pour ce que son vestement estoit paoure, estoit-ce rayson que son entendement ne feut riche ? Sa filosophie dibvertissoyt moult ses praticques auxquelles il alloyt dizant en forme de merciement les plus beaulx aphorismes de sa science. A l'ouyr, les pantophles produisoyent la goutte aux riches, et il se iactoit d'avoir les pieds allaigres pour ce que son cordouannier luy bailloit des souliers vennuz dans les aulnayes. Il y avoyt des maux de teste soubs les diadesmes qui ne l'atteignoyent poinct pour ce que sa teste estoit serrée ne par soulcys, ne par aulcun chapellet. Puys encore les bagues à pierreries gehennoyent le mouvement du sang. Encore que il s'enchargiast de playes suyvant les loys de la gueuserie, cuidez que il estoyt pluz sain qu'ung enfant qui arrivoyt au baptistere. Le bonhomme se rigolloit avecque les aultres gueulx en iouant avecque ses trois dez que il conservoyt pour se soubvenir de despendre ses denniers, à ceste fin d'estre touiours paoure. Neanmoins son vueu, il estoit comme les Ordres

Mendians si bien renté qu'ung iour de Pasques, ung aultre gueulx voulant lui affermer son gain dudict iour, le Vieulx-par-chemins en reffusa dix escuz. De faict, à la vespree, il despendit quatorze escuz en ioye pour fester les aumosniers, veu que il estoyt dict ez statutz de gueuzerie de se monstrer recognoissant envers les donataires. Quoique il se deschargiast avecque soing de toust ce qui faisoyt les soulcis des aultres qui trop chargiez de bien quèrent le mal, il feut pluz heureulx n'ayant rien au munde, que lorsque il avoyt les escuz de son père. Et pour ce qui est des condicions de noblesse, il estoit touiours en bon poinct d'estre anobli, pource que il ne faysoit rien qu'à sa phantaisie, et vifvoit noblement sans aulcun labeur. Trente escuz ne l'auroyent faict leuer quand il estoit couchié. Il arriva touiours à l'endemain comme les aultres en mennant ceste belle vie, laquelle au dire de messire Plato, duquel ja l'aucthorité feut invocquée en ces escripts, aulcuns anticques saiges ont mennée iadys. Finablement, le Vieulx-par-chemins advint en l'eage de quatre vint et deux années, n'ayant iamays esté ung seul iour sans attraper monnoye, et avoyt lors la pluz belle couleur de tainct que vous puissiez imaginer. Aussy, cuydoit-il que s'il avoyt perseueré dedans la voye des richesses, il se feust guasté et seroyt lors enterré deppuys ung long temps. Possible estoyt qu'il eust rayson.

Durant sa prime ieunesse, le Vieulx-par-chemins avoyt pour inclyte vertu de trez fort aymer les femmes, et son habondance d'amour estoit, dict-on, ung fruict de ses estudes avecque les moyneaux ou friquetz. Doncques il estoit touiours dispos à prester aux femmes son ayde pour compter les solives, et ceste generosité trouve sa rayson physicale en ce que ne faysant rien il estoit touiours prest à fayre. Les buandieres, qui dans ce pays sont nommees lavandieres, disoyent que elles auoient beau savonner les dames, le Vieulx-par-chemins s'y entendoit encore mieulx. Ses vertuz absconses engendrerent, dict-on, ceste faueur dont il iouissoyt en la prouince. Aulcuns dizent que la dame de Caumont le fict vennir en son chasteau pour scavoir la veritté sur ces qualitez et le mussa durant une huictaine à ceste fin de l'empescher de gueuzer, ains le bonhomme se saulva par les haies en grant paour d'estre riche. En aduancant en eage, ce grant quintessencier se vid desdaigné, quoique ses notables facultez d'aymer n'esprouvassent aulcun dommaige. Ceste iniuste revirement de la gent

femelle causa la prime poine du Vieulx-par-chemins, et le celebre procest de Rouen auquel il est temps d'arriver.

En ceste quatre-vingt-deuxiesme annee, le Vieulx-par-chemins feut par force en continence environ sept moys, durant lesquels il ne fict la renconstre d'aulcune femme de bon vouloir, et dict deuant le iuge que ce feut le pluz grant estonnement de sa longue et honorable uie. En cet estat trez douloureulx, il vid ez champs au ioly moys de may une fille, laquelle par aduenteure estoyt puccelle, et guardoyt les vasches. La chaleure tumboit si drue, que ceste vaschere s'estendit à l'umbre d'ung fousteau, le vizaige contre l'herbe, à la fasson des gens qui labourent ez champs, pour fayre ung somme durant le temps que son bestial ruminoyt, et se resveigla par le faict du vieulx qui lui avoyt robbé ce que une paoure garse ne peut donner que une foys. Se voyant desflouree sans en recepvoir aulcun advis ne plaizir, elle cria si fort que les gens occupez ez champs vindrent et feurent prins en tesmoingnaige par la garse, au moment où se voyoit en elle le desguast faict ez nuicts de nopces chez une nouvelle mariee ; elle plouroit, se plaignoit dizant que ce vieulx cinge intemperent pouvoyt aller violler sa mere à elle qui n'auroyt rien dict. Le vieulx fict repponse aux gens de la campaigne qui levoient jà leurs serfouettes pour le meurdrir, que il avoit esté poulsé à se divertir. Ces gens luy obiectèrent avecque rayson que ung homme pourroyt bien se diuartir sans forcer une puccelle, caz preuostal qui le mennoyt droict à la pottence, et feut conduict en grant rumeur à la geole de Rouen.

La fille interroguee par le preuost desclaira que elle dormoyt pour fayre quelque chose, et que elle avoyt creu songer de son amant, avecque lequel elle estoyt en dispute pour ce que auant le mariage il soubhaitoyt mesurer sa besoigne, et iocquetant en ce resve elle luy lairroyt voir si les chozes estoyent bien accomparaigées, à ceste fin que nul mal ne leur advint à l'ung ou à l'aultre, et maulgré sa deffence, il alloyt pluz loing que elle ne luy bailloyt licence d'aller, et y treuvant pluz de mal que de plaizir elle s'estoyt esveiglée soubs la puissance du Vieulx-par-chemins, qui se estoyt gecté sur elle comme ung cordelier sur ung iambon au deshucher du quaresme.

Ce pourchaz fict si grant bruict en la ville de Rouen, que le preuost feut mandé par monseigneur le duc, en qui vind ung vehement dezir de scavoir si le faict estoyt veritable. Sur l'affir-

mation du preuost, il commanda que le Vieulx-par-chemins feut conduict en son palays, à ceste fin d'ouyr quelle deffense il pouvoit fayre. Le paoure bonhomme compareut devant le prince et luy desbagoulla naifvement le maulvais heur qui luy advenoit par la force et le vueu de la natture, dizant que il estoyt comme ung vray jouvencel, poulsé par des dezirs trez imperieulx, que iusques en ceste annee, il avoyt eu des femmes à luy, ains que il ieusnoyt deppuys huict moys, que il estoyt trop paoure pour s'adonner aux filles de ioye, que les honnestes femmes qui lui faysoient ceste aumosne avoyent prins en desgoust ses cheveux, lesquels avoient la feslonie de blanchir maulgré la verdeur de son amour, et que il avoyt été contrainct à saizir la ioye où elle estoit par la veue de cette damnee puccelle, laquelle en s'estendant le long du hestre avoyt lairré voir la iolye doubleure de sa robbe et deux hemispheres blancs comme neige qui lui avoyent tollu sa rayson ; que la coulpe estoit à ceste fille et non à luy, pour ce que il doibt estre deffendu aux puccelles d'affriander les passants en leur monstrant ce qui fict nommer Venuz Callipyge ; finablement, le prince debvoyt scavoir quelle poine ha ung homme sur le coup de midi de tennir son chien en laisse, pour ce que ce feut à ceste heure que le roy David feut feru par la femme du sievr Urie ; que là où ung roy hebrieu aymé de Dieu avoyt failly, ung paoure desnué de ioye et redduict à robber sa vie avoyt bien peu se trouver en faulte ; que d'ailleurs il estoit consentant à chanter des pseaulmes le demourant de ses iours sur ung luth en maniere de penittence, à l'imitacion dudict roy, lequel avoyt eu le tort grief d'occir ung mary, là où luy avoyt tant soit peu endommaigé une fille de campaigne. Le duc gousta les raysons du Vieulx-par-chemins, et dict que ce estoyt ung homme de bonne c....... Puys il rendict ce memorable arrest, que si, comme le disoyt cettuy mendiant, il avoyt si grant besoing de follieuses à son eage, il luy bailloit licence de le desmontrer au rez de l'eschelle où il monteroyt pour estre pendeu, ce à quoy l'avoyt simplement condamné le preuost ; si la chorde au col, entre le prebstre et le bourrel, pareille phantaisie le picquoyt, il auroyt sa grace.

Cest arrest cogneu, il y eust ung munde fol pour voir conduire le bonhomme à la pottence. Ce feut une haye comme à une entree ducale, et cy voyoit-on pluz de bonnetz que de chapeaulx. Le Vieulx-par-chemins feut saulvé par une dame curieulse de voir

comment fineroyt cestuy violeur trez pretieulx, laquelle dict au ducq que la relligion commandoit de fayre beau ieu au bonhomme, et se para comme pour une feste à baller ; elle mit en euidence et avecque intencion deux ballottes de chair vifue si blanches que le pluz fin lin de la gorgerette y paslissoit ; de faict, ces beaulx fruicts d'amour se produisoient sans plys au dessus de son corselet comme deulx grosses pommes et faysoient vennir l'eaue en la bousche, tant mignons ils estoient. Ceste noble dame, qui estoit de celles qui font que ung chascun se sent masle à les voir, se plassa sur les lesures ung soubris pour le bonhomme. Le Vieulx-par-chemins, vestu d'ung sayon de grosse toile, pluz sevr d'estre en posteure de viol aprest la pendaison que paravant, vennoit entre les gens de iustice, trez tristifié, gectant l'œil de cy de là, sans voir aultre chose que des coeffes ; et auroit, disoit-il, donné cent escuz d'une fille troussée comme estoit la vaschere de laquelle il se remembroit les bonnes grosses blanches coulomnes de Venuz qui l'avoient perdeu, et pouvoient encore le saulver ; mays comme il estoit vieulx, la remembrance n'estoit poinct fresche assez. Or quand au rez de l'eschelle il vid les deulx mignotizes de la dame et le ioly delta que produisoient leurs confluentes rondeurs, son maistre Jean Chouart feut en ung tel estat de raige, que le sayon parla trez apertement par ung soubsleuement maieur.

— Et doncques, verifiez tost, fict-il aux gens de iustice, i'ai gaigné ma grace, ains ie ne repponds poinct du drosle.

La dame feut trez ayse de ceste hommaige, que elle dict estre pluz fort que le viol. Les seargeants qui avoient charge de soubsleuer l'estoffe, cuydèrent cettuy vieulx estre le dyable, pourceque oncques en leurs escripteures ne s'estoyt renconstré ung i aultant droict que se treuvoyt le dressoir du bon homme. Aussy feut-il pourmené triumphalement par la ville iusques en l'hostel du ducq auquel les seargeants et aultres tesmoignèrent du faict. En cettuy temps d'ignorance, ceste instrumentation iudiciaire feut prinse en si grant honneur que la ville vota l'erection d'ung pilier en l'endroict où le bon homme avoyt gaigné sa grace, et il y feut pourtraict en pierre comme il estoit à la veue de ceste honneste et vertueulse dame. La statue se voyoit encore au temps où la citté de Rouen feut prinse par les Engloys, et les aulteurs du temps escripvirent tous ceste hystoire parmi les chozes notables du regne.

Sur ce que il feut offert par la ville de fournir des garses au bon homme, de veiller à son vivre, uestement et couvert, le bon duc y mist ordre en baillant à la despucelee ung millier d'escus et la mariant au bon homme, lequel y perdist son nom de Vieulx-parchemins. Il feut nommé par le duc, sievr de Bonne-C..... Sa femme accoucha aprest neuf moys d'ung masle parfaictement faict, bien vifvant, lequel nacquit avecque deulx dents. De ce mariaige vint la mayson de Bonne-C..... laquelle, par pudeur et bien à tort, requist de notre bien aymé roy Loys le unziesme lettres patentes pour muter son nom en celuy de Bonne-Choze. Le bon roy Loys remonstra lors au sieur de Bonne-C....., que il y avoyt en l'estat de messieurs de Venice, une inclyte famille des *Coglioni*, lesquels portoient trois C..... au natturel en leur blazon. Mesdicts sievrs de Bonne-C..... obiectèrent au roy que leurs femmes avoient grant honte d'estre ainsy nommeez ez salles de compaignie ; le roy respartit que elles y perdroient moult, pourceque avecque les noms s'en alloient les chozes. Ce neanmoins octroya les lettres. Deppuys ce temps ceste gent feust cogneue soubs ce nom, et se repandict en plusieurs prouinces. Le premier sieur de Bonne-C..... vesquit encore vingt-sept annees et eust ung aultre filz et deulx filles. Ains il se douloyt de finer riche, et de ne pluz quester sa vie par les chemins.

De cecy, vous tirerez ung des plus beaulx enseignemens et pluz espesses moralitez de tous les contes que vous lirez en vostre vie, hormis bien seur, ces dicts cent glorieulx contes drolatiques. Assavoir que iamais adventeure de ceste acabit ne seroyt escheue aux nattures molles et flatries des gueux de Court, gens riches, et aultres qui creuzent leur tombe avecque leurs dents en mengiant oultre mezure et beuvant force vins qui guastent les oustils à fayre la ioye, lesquels gens trez pansus belutent sur de cousteuzes merceriez et licts de pleusmes, tandis que le sieur de Bonne-Chose couchioit sur la dure. En semblable occurence, s'ils avoient mangié des choulx, moult eussent chié pourrées. Cecy peut incitter pluzieurs de ceulx qui liront cettuy conte à changer de vie, à ceste fin d'imiter le Vieulx-par-chemins en son eage.

DIRES INCONGREUS

DE TROIS PELERINS[1].

Alors que li pape lairra sa bonne uille d'Auignon pour demourer en Rome, aulcuns pelerins feurent guabelez qui se estoient arroutez pour la Comtat et deurent passer les haultes Alpes à ceste fin de guaisgner ceste dicte uille de Rome où ils alloient querir le *remittimus* de peschez bigearres. Lors voyoit on par les chemins et ostelleries ceulx qui portoient le collier de l'ordre des freres Caïn, aultrement la fleur des repentirs, tous maulvais garsons enchargiez d'asmes leppreuzes qui avoyent soif de se baisgner en la piscine papale et portoient or ou chouzes pretieulzes pour rachepter leurs maulvaisetiez, payer les bulles et guerdonner les saincts. Comptez que ceulx qui beuvoient de l'eaue à l'aller, au rettourner si les ostelliers leur bailloient eaue, vouloient eaue benoiste de cave.

En cestuy temps, trois pelerins, vindrent en ceste dicte uille d'Auignon à leur dam, veu que elle estoyt veufve du pape. Alors que ils deuallerent le Rhodane pour gaigner la coste Mediterrane, des trois pelerins, ung qui mennoit en laisse son fils en l'eage de dix ans au pluz, leur faulsa compagnie ; puis devers la uille de Milan ce compaignon se remonstra soudain sans garson. Adoncques à la vespree et au soupper ils bancqueterent à ceste fin de fester le rettourner du pellerin que ils cuidoient avoir este miz en desgoust de penittence, faulte de pape en Auignon. De ces trois Romipetes, ung estoyt vennu de la citté de Paris, l'aultre aduenoit

d'Hallemaigne et le tierce qui sans doubte aulcun vouloyt enseigner son filz par cestuy voyage estoit deuallé de la duchie de Borgoingne, en laquelle il tennoit aulcuns fiefs et estoit ung caddet de la maison de Uillers-la-Faye *(Uilla in Fago)* ayant nom de La Vaugrenand. Li baron hallemand avoit faict renconstre du bourgoys de Paris en deça Lyon ; puis tous deulx avaient accosté li sire de La Vaugrenand en veue d'Auignon.

Adoncques en ceste ostellerie, les trois pelerins delierent prou leurs langues et conviendrent gaigner Rome de conserue a ceste fin de se bender contre les destrousseurs de gens, oyseaulx de nuict, et aultres pistolandiers qui faisoient estat de deschargier les dicts pelerins de ce qui leur poisoit sur le corps paravant que li pape leur ostat ce qui leur poisoit sur la conscience. Aprest boyre, les trois compaignons deuizerent, veu que le piot est la clef du discours, et tous firent ceste adueu que la cauze de leur despartie estoyt ung caz de femme. La seruante qui les resguardoyt boyre, leur dict que sur ung cent de pelerins qui s'arrestoient en ceste locande, nonante neuf estoient en rote pour ce faict. Ces trois saiges considererent lors combien la femme estoyt pernitieulze à l'homme. Li baron monstra la poisante chaisne d'or que il avoit en son haubert pour guerdonner mon sievr Sainct Pierre et dict que son caz estoit tel que il ne s'acquitteroit poinct avecque la valleur de dix pareilles chaisnes. Li Parizien deffict son guant et mit en lumiere ung annel a dyamant blanc dizant que il portoit au pape cent foys aultant. Li Borguignon deffict son bonnet, exhiba deux perles mirifiques qui estoient beaulx pendants d'aureilles pour Nostre-Dame-de-Lorette, et fict ceste advueu que il aymeroit mieulx les lairrer au col de sa femme. La dessus la seruante dict que leurs peschez debvoient avoir esté gros comme ceux des Visconti. Lors les pelerins respondirent que ils estoient tels que ils avoient chascun en leur asme faict vueu de ne pluz oncques margauder pour le demourant de leurs iours, tant belles seroient les femmes, et ce en oultre de la penittence qui leur seroit impozee par li pape. Lors la seruante s'estomira que tous eussent faict mesme vueu. Li Borguignon adiouxta que cestuy vueu avoit esté cauze de son attardement deppuys leur entree en Avignon, pourceque il avoit eu en paour extresme que son fiev, maulgré son eage ne margaudast, et que il avoit faict serment d'empeschier bestes et gens de margauder dans sa mayson et sur ses dom-

maines. Li baron s'estant enquiz de l'aduenture, li sire leur dict la choze ainsy.

— Vous scavez que la bonne comtesse Jeanne d'Avignon fict iadys une ordonnance pour les puttes, que elle contraignist a demourer en ung fauxbourg, ez maisons bordelieres, a volletz paincts en rouge et fermez. Ores passant en vostre compaignie par cestui damnez fauxbourg, mon gars fict remarque desdictes maisons à volletz fermez et paincts en rouge, et sa curiosité se estant esveiglée comme vous scavez que ces dyables de dix ans ont l'œil a tout, il me tira par la mansche, et ne fina de me tirer iusques a ce que il ayt sceu de moy quelles estoient ces dictes maysons. Lors pour finer, ie luy dis que les ieunes garsons n'avoient que fayre en ces lieux et ne debvoient y entrer soubs poine de la vie pourceque ce estoit l'endroict où se fabricquoient les hommes et les femmes, et que le dangier estoit tel pour cil qui ne scavoit cestuy mettier, que si ung ignare y entroit, il luy saultoit au visage des cancres vollants et aultres bestes saulvaiges. La paour saizit le gars qui lors me suyvit en l'ostellerie en grant esmoi et n'ozoit gecter la veue sur les dicts bordeaulx. Pendant que ie estois en l'escuyrie pour voir à l'establissement des chevaulx, mon gars dettala comme ung maraudeur, et la servante ne put me dire où il estoit. Lors ie feus en grant paour des puttes, ains eus fiance aux ordonnances qui deffendent de lairrer y vennir tels enfants. Au soupper, le drosle me revind, pas plus honteulx que nostre divin saulveur au temple emmi les docteurs. D'où viens-tu ? luy fis-ie. Des maisons à vollets rouges, fict-il. Petit liffreloffe, fis-ie, je te baille le fouet. Lors se mit a geindre et plourer. Je luy dis que s'il advouoit ce qui luy estoit aduenu, il auroit grace des coups. Ha, fict-il, i'ai eu cure de ne poinct entrer a cauze des cancres vollants et bestes saulvaiges, et me suys tennu aux grilles des croizees, a ceste fin de voir comment se fabriquoient les hommes. Et que has tu veu ? fis-je. Ai veu, dict-il, une belle femme en train d'estre achepuée pourceque il luy failloit une seule cheville que ung ieune fabricquant luy bouttoit en grant ardeur. Aussitost faicte, elle a viré, parlé et baysé son manufacturier. Souppez, fis-ie. Puys durant la nuict, ie rattournai en Borgoigne et le lairrai a sa mere, en grant paour que a la prime ville, il ne voulsist boutter sa cheville en quelque fille.

— Ces dicts enfants font soubvent telles reparties, fict le Pari-

zien. Celluy de mon voizin descouvrit le cocquaige de son père par ung mot que vecy. Ung soir ie luy dis pour scavoir s'il estoit bien appris en l'eschole ez chozes de la relligion : — Que est ce que l'esperance ? — Ung gros harbalestrier du roy, qui entre ceans quand mon pere en sort, fict-il. De faict le seargent des harbalestriers du roy estoit ainsi surnommé en sa compaignie. Le voizin feut quinauld d'ouir ce mot, et encore que par contenance il se contemplast au mirouere, il ne put y voir ses cornes.

Li baron fict ceste remarque que le dire de cestuy gars estoit bel en cecy : que de faict l'Esperance est une garse qui viend couchier avecque nous alors que les reallitez de la vie font deffault.

— Ung cocqu est-il faict à l'imaige de Diev ? dict le Borguignon.

— Non, fict le Parisien, pourceque Diev feut saige en cecy qu'il ne ha poinct prins femme, aussi est-il heureulx durant l'esternité.

— Ains, dict la seruante, les cocquz sont faicts à l'image de Diev paravant d'estre encornez.

Sur ce, les trois pelerins mauldirent les femmes, en disant que par elles se faisoient tous maulx en ce munde.

— Leurs caz sont creulx comme heaulmes, dict le Borguignon.

— Leur cueur est droict comme serpe, fict le Parizien.

— Pourquoy voit-on tant de pelerins et si peu de pelerines ? fict li baron hallemand.

— Leurs damnez caz ne peschent poinct, respondict le Parizien. Li caz ne cognoist ni pere ni mere, ni les commandemens de Dieu ni ceulx de l'ecclize, ni loys divines ni loys humaines ; li caz ne sçayt aulcune doctrine, n'entend poinct les herezies, ne sçauroit estre repprouche, il est innocent de toust et rit touiours ; son entendement est nul, et pour ce l'ai-ie en horreur et detestation profunde.

— Aussy moy, fict le Borguignon, et ie commence a concepvoir la variante faicte par ung scavant ez versetz de la Bible en lesquels il est rendev compte de la creation. En ce commentaire, que nous nommons ung noël en nostre pays, gist la rayson de l'imperfection du caz des femmes duquel, au rebours des aultres femelles, aulcun homme ne scauroit estancher la soif, tant s'y renconstre ardeur dyabolique. En ce noël, il est dict que le Seigneur Diev ayant torné la teste pour resguarder ung asne lequel brayoit pour

la prime foys en son paradiz durant que il fabricquoit Eue, ly dyable prind ce temps pour boutter son doigt en ceste trop parfaicte creature et fict une chaulde bleceure que li Seigneur eust cure de bouscher par ung poinct, d'où les puccelles. Au moyen de ceste bridde, la femme debvoit demourer close et les enfants se fabricquer en la manniere dont li Seigneur avoit faict les anges, par ung plaizir aultant au dessus du charnel que le ciel estoit au dessus de la terre. Advizant ceste closteure, li dyable, marri d'estre quinauld, tira par la peau le sievr Adam qui dormoit et l'estendit en imitacion de sa queue dyabolique, ains pourceque li pere des hommes estoit sur le dos, ceste appendix se treuva deuant. Par ainsy, ces deulx dyableries eurent la passion de soy reunir par la loy des similaires que Diev avoit faicte pour le train de ses mundes. De la vind le prisme peschez, et les dovleurs du genre humain, pourceque Diev voyant l'ouvrage du dyable se compleut à scavoir ce qui en adviendroit.

La seruante dict lors que ils avoient moult rayson en leurs dires pourceque la femme estoit ung maulvais bestail, et que elle en cognoissoit que elle aymeroit mieulx en terre qu'en prez. Les pelerins voiant lors que ceste fille estoit belle, eurent paour de faillir à leurs vueux, et s'allerent couchier. La fille vind dire à sa maytresse que elle logioit des mescreans et lui racompta leurs dires en l'endroict des femmes. Hé, fict l'hostelliere, peu me chault des pensers que les chalands ont en leurs ceruelles, pourveu que leurs bougettes soient moult guarnies. Ains lorsque la seruante eust parlé des ioyaux : Vecy qui resguarde toutes les femmes, dict-elle trez esmeue. Allons les arraizonner, ie prends les nobles et ie te baille le bourgois.

L'hostelliere, qui estoit la pluz pute bourgoyse de la duchié de Milan, devalla en la chambre où couchioient le sire de La Vaugrenand et li baron hallemand, et les congratula sur leurs vueux, en leur dizant que les femmes n'y perdroient pas grand chouze ; ains que pour accomplir ces dicts vueux, besoing estoit de scavoir s'ils rezisteroient à la pluz mièvre des tentacions. Lors elle s'offrit à couchier prest d'eulx, tant elle estoit curieulze de verifier si elle ne seroit poinct chevaulchiée, ce qui ne luy estoit advenu dedans aulcun lict où elle avoit eu compaignie d'homme.

L'endemain, au deieusner, la servante avoit l'annel au doigt ; la maystresse avoit la chaisne d'or au col et les perles aux aureilles.

Les trois pelerins demourerent en ceste dicte ville environ ung moys, y despendirent l'argent que ils portoient en leurs bougettes, et convindrent que s'ils avoient faict telles mauldissons sur les femmes, ce] estoit pourceque ils ne avoient poinct gousté aux Milanaises.

A son rattourner en Allemaigne, le baron fict ceste obseruation que il ne estoit coulpable que d'ung peschez, ce estoit d'estre en son chastel. Le bourgoys de Paris revind avecque force coquilles et treuva sa bourgoise avecque l'Espérance. Le sire Borguignon vid la dame de La Vaugrenand tant marrie qu'il faillit crever des consolacions qu'il luy bailla, nonobstant ses dires.

Cecy preuve que nous debvons nous taire ez hostelleries.

NAIFUETÉ[1].

Par la double rouge creste de mon cocq, et par la doubleure roze de la pantophle noire de ma mye ! Par toutes les cornes des bien aimez cocqus et par la vertu de leurs sacrosainctes femmes, la pluz belle œuvre que font les hommes n'est ni les poesmes ni les toilles painctes, ni les musicques, ni les chasteaulx, ni les statues tant bien sculptees soient-elles, ni les galeres à voilles ou à rames ; ains les enfants. Entendez les enfants iusques en l'eage de dix annees, pource que aprest ils deuiennent hommes ou femmes, et prenant de la rayson ne uallent pas ce que ils ont cousté : les pires sont les meilleurs. Considerez-les iouant avecque toust naifuement, avecque sovliers, sur toust les fenestrez, avecque les oustils de mesnaige, lairrant ce qui leur desplaist, criant aprest ce qui leur plaist, hallebotant les doulceurs et confiteureries en la mayson, grignotant les reserues, et touiours riant alors que les dentz sont poulsees hors, vous serez de ceste aduis que ils sont delitieulx de toust poinct, oultre que ils sont fleurs et fruict, fruict d'amour et fleur de uie. Doncques tant que leur entendement n'est poinct desvoyé par les remuemesnaiges de la uie, il n'est rien en ce munde de pluz sainct ne de plus playsant que leurs dires, lesquels tiennent le hault bout en naifueté. Ceci est vray comme la double fresseure d'ung bœuf. Oncques n'ouyrez ung homme estre naïf à la metthode des enfants, veu que il se renconstre on ne scayt quel ingredient de rayson en la naïfueté d'ung homme, tandis que la naïfveté des enfants est candide,

immaculee, et sent la finesse de la mere, ce qui esclatte en cettuy conte.

La royne Catherine estoyt en cettuy temps daulphine, et pour se fayre bien vennir du roy son beau pere, lequel alloyt lors pietrement, le guerdonnoyt de temps à aultre de tableaux italians, saichant que il les aymoit moult, estant amy du sievr Raphael d'Urbin, des sievrs Primatice et Leonardo da Vinci, auxquels il envoyoit de nottables sommes. A doncques elle obtinst de sa famille, laquelle avoyt la fleur de ces trauaulx pour ce que le duc Medici gouvernoyt lors la Toscquane, ung pretieulx quadre painct par ung Venicien ayant nom Titian, paintre de l'empereur Charles et trez en faveur, où il avoyt pourtraict Adam et Eue au moment où Dieu les lairroyt deuizer dedans le paradiz terrestre, et estoyent de grandeur natturelle dans le costume de leur temps, sur lequel il est difficile d'errer, veu que ils estoyent vestus de leur ignorance et caparassonnez de la grace divine qui les enuellopoit, chozes ardues à paindre à cauze de la covleur et ce en quoy avoyt excellé mon dict sievr Titian. Le tableau feut miz en la chambre du paoure roy qui lors souffroit moult du mal dont il moureust. Ceste paincteure eust ung grant succest à la court de France où chascun souloyt la uoir, ains aulcun n'eust ceste licence avant la mort du roy, veu que sur son dezir, ce dict cadre feut lairré dedans sa chambre autant que il vesquit.

Ung jour madame Catherine menna chez le roy son filz Françoys et la petite Margot, lesquels commençoient à parler à tort et à trauers, comme font tous enfans. Ores cy ores là, ces dicts enfans avoient entendeu cauzer de ce pourtraict d'Adam et d'Eue, et avoient tormenté leur mere à ceste fin que elle [les] y menast. Veu que ces deulx petits esguayoient parfois le uieulx roy, madame la daulphine les y conduisit.

— Vous avez voulu voir Adam et Eue qui sont nos premiers parents, les vecy, fict-elle.

Adonques elle les lairra en grant estomirement deuant le tableau du sieur Titian, et s'assit au cheuet du roy, lequel print plaizir à resguarder les enfans.

— Lequel des deux est Adam, fict Françoys en poulsant le coude à sa sœur Marguerite.

— Ignard, respartit la fille, pour le scavoir, faudroyt que ils feussent vestus.

Ceste response, qui rauit le paoure roy et la mere, feust consignee en une lettre escripte à Florence par la royne Catherine.

Nul escripuain ne l'ayant mize en lumière, elle demourera comme fleur en ung coin de ces dicts contes encore que elle ne soit nullement drolatique, et que il n'y ait aultre enseignement à en tirer que pour ouir de ces iolys mots d'enfance, besoing est de fayre des enfants.

LA BELLE IMPERIA MARIEE[1].

CHAPITRE PREMIER.

COMMENT SE PRIND MADAME IMPERIA DANS LES FILLETZ QUE ELLE AVOIT ACCOUSTUMÉ TENDRE A SES PIGEONS D'AMOUR.

I.

La belle madame Imperia, laquelle ouure glorieulzement ces dicts contes, pourceque elle ha esté la gloyre de son temps, feut contrainte à vennir en la uille de Rome, aprest la tennue du concile, veu que le cardinal de Raguze l'aymoit à en perdre sa barette et voulsit la guarder prest de luy. Ce braguard estoit tant magnifique que il la guerdonna du beav palais que elle eust en ceste dicte uille de Rome. Vers ce temps elle esprouua le malheur d'estre engroissee par cestuy cardinal. Comme ung chascun sçayt, ceste grossesse fina par une belle fille de laquelle le pape dict en gaussant que besoing estoit la nommer Theodore, comme si vous diziez *guerdon de Dieu*. La fille feut nommée ainsy, et feut belle par admiration. Le cardinal lairra son heritaige à madame Theodore que la belle Imperia establit en son hôtel, veu que elle s'enfuit de ceste uille de Rome comme d'ung endroict pernitieulx où se faysoient enfants, où elle avoyt failli guaster sa taille amoureuse et ses inclytes perfections, lignes de corps, courbeures du dos, plans delitieulx, mignonneries serpentines qui la bouttoient au-dessus des aultres femmes de

la chrestienté, aultant que le sainct Père est au dessus des aultres chrestiens. Ains tous ses amants sceurent que par l'ayde de unze docteurs de Padoue, de sept maystres mires de Pauie et de cinq cirurgiens vennus de toutes parts qui l'assisterent en ses couches, elle feut saulvee de toust dommaige. Aulcuns dirent que elle y avoyt gaigné en superfinesse et blanchevr de tainct. Ung illustre de l'eschole de Salerne escripuit à ce propous ung liure pour desmontrer l'opportunité d'une couche pour la frescheur, santé, conseruation et beaulté des dames. En ce liure trez docte, il feut clair pour les lectevrs que ce qui estoyt plus bel à uoir en madame Imperia estoyt ce que il n'estoyt licite qu'a ses amantz resguarder ; caz rare, veu que elle ne se despouilloyt poinct pour les petits princes d'Allemaigne que elle appeloyt ses margraves, burgraves, electeurs et ducqs, comme ung capittaine faict de ses souldards.

Ung chascun scayt encore que advenue en l'eage de dix huict ans, la belle Theodore pour rachepter la folle uie de sa mere voulsist soy mettre en relligion en lairrant tous ses biens au couuent des Clairistes. En ceste vizée, s'adonna à ung cardinal qui la dispozoit à fayre ses devotions. Ce maulvais berger trouua son ouaille si magnificquement belle que il tenta la forcer. La Theodore se tua lors d'ung coup de stillet pour ne poinct estre contaminée par ce dessus dict prebstre. Ceste adventeure consignee ez histoires du temps effraia moult la dicte uille de Rome et feut ung dueuil pour tous, tant estoyt aymée la fille de madame Imperia.

Alorsque ceste noble courtizane affligee rattourna en ceste uille de Rome pour y plourer sa paoure fille, elle deualloyt en la trente neufviesme annee de son eage, qui feut, suyvant les autheurs, la sayson la pluz verde de sa magnificque beaulté, pourceque tout en elle se trouuoit lors en poinct de perfection, comme en ung fruict meur. La douleur la fict trez auguste et trez aspre pour ceulx qui luy parloient d'amour à ceste fin de seicher ses larmes. Le pape luy-mesme vind en son palays luy bailler aulcunes parolles d'admonition. Ains elle demoura dedans le dueuil, dizant que elle s'adonneroyt à Dieu, veu que elle n'avoyt oncques esté satisfaicte d'aulcun homme, encore que elle en eust veu moult, pourceque tous, voire ung petit prebstre que elle avoyt adoré comme chaasse, l'avoyent truphée, tandisque Dieu

ne la trupheroit poinct. Ceste rezolution fict trembler ung chascun, car elle estoit la ioye d'ung numbre infini de seigneurs. Aussy s'abordoit on dedans les rues de Rome se dizant : Où en est madame Imperia ? Va-t-elle desnuer le monde d'amour ? Aulcuns embassadeurs en escripuirent à leurs maystres. L'empereur des Romains feut moult marri, pourceque il avoit beaudouiné comme ung fol durant unze semaines avecque madame Imperia, ne l'avoit lairrée que pour aller en guerre, et l'aymoit encore comme son plus pretieulx membre qui, pour luy maulgré l'advis de ses courtizans estoit l'œil pourceque, suyvant son dire, il estreignoit toute sa chière Imperia. En ceste extresmité le pape fict vennir ung medicin hespaignol et le conduisit à la belle Imperia, lequel preuva fort habilement par raysons deduictes et aornées de cittations grecques et lattines, que la beaulté s'amoindrissoyt par tels pleurs et marisson, et que par la porte des chagrins se glissoient les riddes. Ceste proposition confirmée par les doctevrs en controuerse du Sacre Collège eust pour effect de fayre ouurir le palays dez la vespree de ce iour. Les ieunes cardinaulx, les envoyez des pays estranges, ceulx qui avoyent de grants biens et les principaulx de ceste dicte uille de Rome vindrent, encombrerent les salles et mennèrent une maystresse feste ; le menu populaire alluma feulx de ioye ; par ainsi tout celebbra le rattourner de la royne des plaizirs à son ouvraige, car elle estoyt en cestuy temps la souveraine des amours. Les manouvriers en tout art l'aymoient moult pourceque elle despendoit de nottables sommes pour esdifier une ecclize en la dicte uille où se uoyoit le tumbeau de la Theodore, lequel feut destruict au sacq de Rome, lorsque moureust le traystre connestable de Bourbon ; pourceque ceste saincte fille y feut mize en ung cercueil d'argent massif et doré que vouleurent auoir les damnez souldards. Ceste basilique cousta, dict-on, pluz que la pyramide bastie iadys par la dame Rhodepa, courtizanne Œgyptiacque, dict-huict cents ans auant la vennue de nostre diuin saulveur, laquelle tesmoigne de l'anticquité de ce playsant mestier, combien chier payoient la ioye les saiges Œgyptiacques, et combien tout s'en va diminuant, veu que pour ung teston vous avez une chemisée de chair blanche, en la rue du Petit-Heuleu, à Paris. Est-ce pas une abominacion ?

Oncques ne appareust si belle madame Imperia que durant ceste prime feste aprest son dueil. Tous les princes, cardinaulx

et aultres dizoyent que elle estoyt digne des hommaiges de la terre entiere, laquelle se trouuoyt reprezentee auprest d'elle par ung seigneur de chascun des pays cogneus, et par ainsy feut amplement desmontré que la beaulté estoyt en tous lieulx la royne de toutes chozes. L'enuoyé du roy de France, lequel estoyt ung caddet de la mayson de l'Isle-Adam, vind sur le tard, encores que il n'eust oncques veu madame Imperia, et feut trez curieulx de la voir. Ce estoyt ung ioly ieune cheualier qui avoyt pleu moult au roy de France, en la court duquel il avoyt une mye que il aymoyt avec une tendresse infinie, laquelle estoyt une fille de monsievr de Montmorency, seigneur de qui les domaines avoizinoient ceulx de la mayson de l'Isle-Adam. A cettuy caddet desnué de tout poinct, le roy avoit baillé aulcunes missions en la duchié de Milan desquelles il s'estoit tant preudemment acquitté que pour ce venoit d'estre enuoyé à Rome à ceste fin d'aduencer les negotiations maieures dont les historiens ont amplement escript en leurs liures. Ores s'il n'avoyt rien à luy, le paoure mignon l'Isle-Adam se fioyt sur ung si bon commencement. Il estoyt mièvre de taille, ains torné droict comme une coulomne, brun avecque des yeulx noirs qui soleilloient et une vraye barbe de uieulx legat à qui l'on ne pouvoyt rien vendre ; ains pardessus sa finesse, il avoit ung aer d'enfant naïf qui le faysoyt aymable et gentil comme petite fille rieuze. Dez que cestuy gentilhomme se pourmena chez elle, et que elle le vid, madame Imperia se sentist mordeue par une phantaisie superieure qui luy pinça vehementement son luth, et y fict rendre ung son que elle n'avoyt poinct entendeu de long temps. Aussy feut elle tant enyvree d'amour vraie, à la veue de ceste frescheur de ieunesse, que n'estoyt son imperiale maiesté, elle eust esté bayser ces bonnes ioues qui reluysoient comme petistes pommes. Ores, sachiez cecy : que les femmes dictes preudes et dames à cottes armoiriees, ignorent de tout poinct la natture de l'homme, pourceque elles se tiennent à ung seul, comme la royne de France qui cuydoit tous les hommes estre punays, le roy l'estant ; ains une haulte courtizanne comme estoyt madame Imperia cognoissoyt l'homme à funds, pourceque elle en avoyt manié ung grant numbre. En son redduict ung chascun ne estoit pas pluz honteulx qu'ung chien qui roussecaille sa mère, et se monstroyt comme il estoyt, se dizant que il ne

la verroyt poinct ung long temps. Ayant soubvent desploré ceste subiection, par aulcunes foys elle dizoyt que elle estoyt plus tost ung souffre plaizir que ung souffre douleur. Là, estoyt l'enuers de sa uie. Faictes estat que besoing estoyt soubvent à ung amoureulx de la charge d'ung mullet en escus pour s'annuicter en son lict, encore que le braguard feut redduict à se coupper la gorge pour ung reffuz. Duncques, pour elle, la feste feut d'esprouver phantaisie de ieunesse pareille à celle que elle eust pour ce petit prebstre dont le compte est en teste de ces dixains ; mais pourceque son eage estoyt pluz aduancé que dans ce ioly temps, l'amour feut aussy pluz asprement establi en elle, et vid bien que il estoyt de la natture du feu, veu que il ne tarda poinct à se fayre sentir ; de faict elle souffrist en sa peau comme chat qu'on escorche, et tant que elle eust enuie de saulter à ce gentilhomme et l'emporter en son lict comme faict ung milan d'une proye, ains se continst en ses iuppes, et à grant poine. Alorsque il vind la salver, elle s'acresta, se harnacha de sa maiesté la plus esquarlatte comme font celles qui ont ung engouage d'amour au cueur. Ceste gravité à l'enconstre de ce ieune embassadeur estoit tant griefve que aulcuns cuidèrent que elle avoit une occupassion pour luy, equivocquant sur ce mot, suyvant la fasson de ce temps. L'Isle-Adam se sachant bien aymé de sa mye, se soulcioit peu de madame Imperia graue ou fallote, et se rigola comme chieure desliée. La courtizanne en hault despit de ce, muta ses flustes : de maussade, se fict sade et sadinette ; vind à luy, agresla sa voix, esguiza son resguard, dodelina de la teste, le frosla de sa mansche, luy dict monseigneur, l'estreignit de parolles byssines, ioua des doigts en sa main et fina par luy soubrire trez accortement. Luy, ne songeant poinct que si petit compaignon luy allast, veu que il estoit desnuez de denniers, et ne scavoyt poinct que sa beaulté valloyt pour elle tous les threzors du munde, ne donna poinct dans ces filletz et demoura sur ses ergots, le poing en la hanche. Ceste mescongnoissance de sa phantaisie irrita le cueur de madame, qui par ceste estincelle feut miz en feu. Si vous doubtez de cecy, ce est pourceque vous ne scavez ce que estoit du mestier de madame Imperia ; laquelle, par force de le faire, pouvoit lors estre accomparee à une cheminee en laquelle il se estoyt allumé numbre infini de feulx ioyeulx encumbree de suyes ; en ceste estat une allumette suffict

à tout brusler là où cent fagots ont fumé à l'aize. Dunques elle flamboyt en elle-mesme du hault en bas d'une manniere horrible, et ne pouvoyt estre estaincte que par l'eaue de l'amour. Le caddet de l'Isle-Adam issit sans rien voir de ceste ardeur. Madame dezesperee de sa despartie, perdit le sens de la teste aux tallons, et si bien que elle l'envoya querir par les gualleries, en le conviant à couchier avecque elle. Comptez que en aulcun temps de sa uie elle ne avoit eu ceste couardize ne pour roy, ne pour pape, ne pour empereur, veu que le hault prix de son corps vennoit du seruaige où elle tennoit l'homme, que tant pluz elle abaissoit, tant pluz elle s'esleuoit. Il feut lors dict à ce desdaingneulx par la prime meschine qui estoit finaulde que uerisimilement il auroyt une belle entree de lict, car sans doubte aulcun madame le resgualleroyt de ses pluz mignonnes inventions d'amour. L'Isle-Adam rattourna dedans les salles, trez heureulx de ce caz fortuict. Alors que l'enuoyé de France se remonstra, comme ung chascun avoit vu blesmir madame de sa despartie, ce feut ung train de ioye œcumenique, pourceque ung chascun feut ayse de luy voir reprendre sa belle uie d'amour. Ung cardinal englois qui avoit humé plus d'un piot ventru et vouloit taster de la belle Imperia, vind à l'Isle-Adam, et luy dict en l'aureille : Quenouillez la dru, à ceste fin que oncques elle ne nous eschappe. L'hystoire de cette nuictée feut dicte au pape à son leuer, lequel respondict : — *Lœtamini, gentes, quoniam surrexit Dominus.* Citation que les uieulx cardinaulx abominèrent comme profanation des textes sacrez. Ce que voyant, li pape les rabroua moult et prind occazion de les sepmondre en leur dizant que s'ils estoient bons chrestiens, ils estoient maulvais politiques. De faict, il comptoit sur la belle Imperia pour appriuoizer l'empereur, et dans cette vizée, il la seringuoit de flatteries.

Le palays estainct, les flacons d'or à terre, les gens yures sommeillant au rez des tappis, madame rentra dedans la salle où elle couchioyt en tennant par la main son chier amy esleu, bien ayse et advouant du deppuys que elle eust phantaizie si roide que elle avoyt failly se couchier à terre comme beste de somme, en luy dizant de l'escrazer si fayre se pouvoyt. L'Isle-Adam deffict ses vestements et se couchia comme chez luy ; ce que voyant, madame saulta l'estrade en piaffant sur ses iuppes à peine deffaictes et vind au deduict avecque une brutalité de laquelle s'estomirèrent

ses femmes qui la scavoyent aultant preude femme au lict que pas une. Ceste estonnement gaigna tout le pays, veu que les deulx amants demourerent dedans ce lict durant neuf iours, beuvant, mangiant et faysant criquon criquette d'une fasson magistrale et superlatifve. Madame dizoyt à ses femmes avoir miz la main sur ung fenice d'amour, veu que il renaissoyt à tous coups. Il ne feut bruict dedans Rome et l'Italie que de ceste victoire remportee sur Imperia qui se iactoyt de ne le cedder à aulcun homme, et crachoyt sur tous, voire sur les ducs ; car pour ce qui est des dessudicts burgraves et margraves, elle leur bailloit la queue de sa robbe à tennir, et dizoit que si elle ne marchoit sur eulx, ils marcheroient sur elle. Madame advouoit à ses meschines que au rebours des aultres hommes que elle avoit supportez, tant pluz elle mignotoit cestuy enfant d'amour, tant pluz elle souloyt le mignoter, et ne scauroyt oncques se passer de luy, ne de ses beaulx yeulx qui l'aveugloient, ne de sa branche de courrail de laquelle avoit toujours faim et soif. Elle dict encore que s'il auoit tel dezir, elle luy lairreroyt sugcer son sang, mangier ses tettins qui estoyent les pluz beaulx du monde, et coupper ses cheueulx desquels elle ne avoyt donné qu'ung seul à son bon empereur des Romains qui le guardoit en son col comme pretieulze rellique ; finablement, elle advoua que de ceste nuictee seullement commençoyt sa vraye uie, pourceque ce Villiers de l'Isle-Adam la faisoyt esmeue au deduict et luy mouvoit le sang par trois voltes au cueur durant une frostée de mousches. Ces dires estant cogneus firent ung chascun moult marri. Dez sa prime sortie, madame Imperia dict aux dames de Rome que elle mourroyt de male mort si elle estoyt lairree par cettuy gentilhomme, et se fairoyt picquer comme la royne Cleopastra par ung scorpion ou aspic ; enfin de tout, elle desclaira trez apertement que elle dizoyt ung esterne adieu à ses folles imaginacions et monstreroyt au munde entier ce que estoyt de la vertu, en habandonnant son bel empire pour cestuy Villiers de l'Isle-Adam duquel elle aimoyt mieulx estre la seruante que regner sur la chrestienté. Le cardinal engloys remonstra au pape que ce estoyt une infasme deprauation que ceste amour vraye pour ung seul, au cueur d'une femme qui estoit la ioye de tous, et qu'il debvoyt frapper de quatre nullitez par ung bref *in partibus* ce mariaige qui mulctoyt le beav munde. Ains l'amour de ceste paoure fille, qui lors confessoit les mizeres de

sa vie, estoit chose si iolye et remuoit tant la fresseure au pluz maulvais garson, que elle fict tayre tous les dires et ung chascun luy pardoina son heur. Ung iour de quaresme, la bonne Imperia fict ieusner ses gens, leur commanda de soy confesser et revenir à Dieu ; puis elle-mesme alla se gecter au rez des piés du pape, et y fit tel repentir d'amour que elle obtinst de luy remission de tous ses peschez, cuidant que l'absolution de mon dict pape communicqueroit à son asme le puccelaige que elle se douloyt de ne pouvoir offrir à son amy. Besoing est de croire que la piscine eccleziastique eust aulcune vertu, veu que le paoure caddet feust envelloppé de retz si bien engluez que il se cuydoyt ez cieulx, et lairra les negotiations du roy de France, lairra son amour pour la demoyselle de Montmorency, finablement lairra tout pour marier madame Imperia à ceste fin de vifure et mourir avecque elle. Voilla quel feut l'effect des savantes mannieres de ceste grande dame de plaizir une fois que sa science torna au prouffict d'ung amour de bon aloy. Madame Imperia fict ses adieulx à ses mignons et pigeons par une feste roialle donnee pour ses nopces qui feurent merveilleuzes et auxquelles vindrent les princes italians. Elle avoyt, ce dict-on, ung million d'escus d'or. Veu l'enormitez de ceste somme, ung chascun loing de blasmer l'Isle-Adam, luy fict force compliments pourceque il feut apertement desmontré que ne madame Imperia, ne son ieune espoulx ne songioient ne l'ung ne l'autre à ces grants biens, tant la chozette estoyt leur unicque penser. Le pape bennit leur mariaige et dict que ce estoit bel a voir ceste fin d'une uierge folle, laquelle faisoyt rettour à Dieu par voye de mariaige. Ains pendant ceste extresme nuict où il feut licite à tous voir la royne de beaulté qui alloyt deuenir simple chastelaine au pays de France, il y eust bon numbre de gens qui desplourerent les nuictees de bons rires, les meddianoches, festes masquees, iolys tours et ces heures molles où chascun luy vuydoit son cueur ; enfin eurent regret de toutes les ayzes qui se trouuoyent chez ceste superfine creature, laquelle pareust pluz alleschante qu'en aulcun printemps de sa uie, veu que son extresme ardeur chordiale la faysoit reluyre comme soleil. Moult se lamentoient sur ce qu'elle avoyt eu la tristifiante phantaizie de finer en femme de bien, à ceulx-ci madame de l'Isle-Adam dizoyt en iocquetant que aprest vingt-quatre annees employees à fayre le bien publicq, elle avoyt bien gaigné de soy respouser ; aulcuns luy remonstrerent que pour

loing que feut le soleil ung chascun s'y chauffioit, tandis que elle ne se monstreroit pluz à eulx ; à ceulx la, elle respondict que elle auroyt encore des soubrires pour les seigneurs qui viendroyent voir comment elle ioueroyt le roolle de femme de bien. A ce, l'enuoyé engloys dict que elle estoyt capable de toust, mesme de poulser la vertu au poinct supresme. Elle lairra ung prezent à ung chascun de ses amys, de nottables sommes aux paouvres et souffreteulx de Rome ; puys fict habandon au couuent où debvoit estre sa fille et à l'ecclize que elle bastissoit des denniers que elle avoit heritté de la Theodore et qui vennoient dudict cardinal de Raguze.

Alorsque les deulx espoulx s'arroutèrent, ils feurent accompaigniez iusques à ung grant bout de chemin par des cheualliers en deuil et voire par le peuple qui leur fict mille soubhaits de bon heur, pourceque madame Imperia n'avoyt de rigueur que pour les grants et se monstroyt universellement doulce aux paoures. Ceste belle royne des amours feust festee ainsy sur son passaige en toutes les uilles d'Italie où le bruit de sa conversion se estoyt respendeu, et où ung chascun estoyt curieulx de voir ces deulx espoux si amants, caz rare. Plusieurs princes repceurent à leur court ce ioly couple dizant que besoing estoyt de fayre honneur à ceste femme qui avoyt le couraige de renoncer à son empire sur tous, pour deuenir femme de bien. Ains il y eust ung mauluais garson qui estoyt monseigneur le duc de Ferrare, lequel dict au caddet de l'Isle-Adam que sa grant fortune ne luy coustoyt pas chier. A ceste prime offence, madame Imperia monstra combien elle avoyt le cueur hault, veu que elle habandonna tous les escus venant de ses pigeons d'amour, pour l'aornement du duome de Santa Maria del Fiore en la uille de Flourence, ce qui fict rire aux deppens du sire d'Este, lequel se jactoit de bastir une ecclize maulgré la mievrerie de ses revenus ; et comptez que il feut moult blasmé de ce mot par son frère le cardinal. La belle Imperia ne conserua que ses biens à elle et ceulx que l'empereur luy avoit accordez par pure amitié depuys sa despartie, lesquels estoyent considerables. Le caddet de l'Isle-Adam eust une renconstre avecque ce duc, en laquelle il le blessa. Par ainsy madame de l'Isle-Adam ne son mary, ne peurent estre repprochez en aulcune manière. Ce traict de chevallerie la fict glorieulzement accueillir par tous les lieux de son passaige, et surtout en Piedmont où les

festes feurent trez guallantes. Les vers, comme sonnets, espithalames et odes que compozerent lors les poetes, ont este miz en aulcuns recueils ; ains toute poësie estoit pietre auprest d'elle qui, suyvant ung mot de messer Boccacio, estoit la poësie mesme.

Le prix en ce tournoy de festes et guallanteries feut au bon empereur des Romains, lequel, saichant la sottie du duc de Ferrare, despescha ung envoyé à sa mye, enchargié de lettres manuscriptes latines, en lesquelles il luy dizoit l'aymer tant pour elle-mesme que il estoit ioyeulx de la scavoir heureulze, ains triste que tout son heur ne vind pas de luy ; que il y perdoit le droict de la guerdonner, ains que si le roy de France luy faisoit fresche mine, il tiendroit à honneur d'acquérir ung Villiers au sainct empire, et luy donneroit telles principaultez que il voudroit choizir en ses dommaines. La belle Imperia fict repponse que elle scavoit l'empereur trez grant, ains que deut-elle soffrir en France mille affronts, elle desliberoit y finer ses iours.

CHAPITRE DEUXIESME.

COMMENT FINA CESTUY MARIAIGE.

II.

Dans le doubte d'estre ou non accueillie, poinct ne voulsist aller à la court, la dame de l'Isle-Adam ; ains vesquit ez champs où son dict sievr espoulx luy fict ung bel establissement en acheptant la seigneurie de Beaumont-le-Vicomte, ce qui donna liev à l'equivocque sur ce nom relattée par nostre bien ayme Rabelays dans son trez magnifique liure. Le caddet acquist encore la seigneurie de Nointel, la forest de Carenelle, Sainct-Martin et aultres lieux voizins de l'Isle-Adam où demouroyt son frere Villiers. Ces dicts acquetz le firent le plus puissant seignevr en l'Isle-de-France et vicompté de Paris. Il eust cure de bastir ung merueilleux chastel lez Beaumont qui feut ruyné pieça par l'Engloys, et l'aorna des meubles, bobans, tapis estranges, bahuts, tableaux, statues et curiositez de sa femme, laquelle estoit bonne connoisseuze, ce qui accomparagea cestuy manoir aux pluz magnificques chasteaulx cogneuz. Les deulx espoulx mennerent une uie tant enuiee de

tous que il n'estoyt bruict en la uille de Paris et en la court que de cestuy mariaige, de l'heur du sire de Beaumont et pardessus toust de la parfaicte, lealle, gratieulze et relligieulze vie de sa femme que, par costume prinse, aulcuns nommoient touiours madame Imperia ; laquelle ne estoyt pluz ne fiere, ne trenchante comme acier, ains avoyt les vertuz et quallitez d'une femme de bien, à en remonstrer à une royne. Elle estoyt bien aymee de l'ecclize pour sa grant relligion, veu que elle n'avoyt oncques oublié Dieu, ayant, comme elle dizoit iadys, moult margaudé avecque les gens d'ecclize, abbez, evesques, cardinaulx lesquels luy bailloient eaue benoiste en sa coquille et entre deux courtines lui ramentevoient son salut esterne. Les louanges faictes de ceste dame eurent tel effect que le roy vind en Beauvoizis pour auoir subject de uoir ceste merueille, et fict au sire la grace de couchier à Beavmont, y demoura trois iours et y menna une chasse royalle avecque la royne et toute la court. Comptez que il feut emmerueillé, comme aussy la royne, les dames et la court des fassons de ceste belle qui feut proclasmee dame de cortoizie et de beaulté. Le roy en prime abord, puys la royne, et ung chascun soula complimenter l'Isle-Adam d'auoir esleu pareille femme. La modestie de la chastelaine fict pluz que n'eust faict la fiereté, veu que elle feust conuiee à aller en la court et par toust, tant estoyt imperieux son greant cueur, tant estoyt tyrannique son violent amour pour son espoulx ! Comptez que ses appatz mussez soubs les drappaulx de la vertu, n'en feurent que plus gentils. Le roy bailla la charge vacquante de sa lieutenance en l'Isle-de-France et preuostez de Paris à son ancien envoyé, luy donnant le titre de vicompte de Beaumont, ce qui l'establit gouverneur de toute la prouince, et le mist sur ung grant pied à la court. Ains de ce seiour, vind une playe au cueur de madame de Beaumont, pourceque ung maulvais ialoux de ceste heur sans meslange, luy demanda en manniere de ieu, si Beaumont luy avoyt parlé de ses primes amours avecque la demoyselle de Montmorency, laquelle avoyt lors vingt-deulx ans, veu que elle en avoyt seize lors du mariaige faict à Rome, laquelle demoiselle l'aymoit tant que elle demouroyt puccelle, n'entendoyt à aulcun mariaige et se mouroyt de dezespoir en ses cottes, ne pouvant perdre soubvenir de son amant emblé, et voulloit soy mettre au couvent de Chelles. Madame Imperia deppuys six annees que duroyt son heur, n'auoyt oncques ouy ce

nom, et recogneust à ce, que elle estoyt bien aymee. Faictes estat que cestuy temps avoit esté consumé comme ung seul iour, que tous deulx se cuidoyent mariez de la ueille, que chascune des nuicts estoyt une nuict de nopces, et que si pour aller uoir à ung soing dehors le vicompte s'esloingnoit de sa femme, il estoyt melancholicque, ne pouuant la perdre de veue, ne elle non pluz, luy. Le roy qui aymoit moult le vicomte, lui dict aussy ung mot qui luy demoura comme espine au cueur en lui dizant : Tu ne has poinct d'enfants. A quoy Beaumont respondict en homme sur la playe duquel on bouttoit le doigt : Monseignevr, mon frere en ha, par ainsy nostre lignaige est affermi.

Or il aduint que les deulx enfants de son frere moureurent de male mort, l'ung à ung tournoy par cheute de cheual, et l'aultre de maladdie. Monsieur de l'Isle-Adam conceupt telle douleur de ces deux morts que il perit de ce, tant il aymoit ses deulx fils. Par ainsy, la vicompté de Beaumont, les acquetz de Carnelle, de Sainct-Martin, de Nointel et les domaines à l'entour feurent reuniz à la seigneurie de l'Isle-Adam, aux foretz voizines, et le caddet devint chief de maison.

En cestuy temps, madame comptoyt quarante-cinq ans d'eage et estoit touiours idoine à fayre enfants, tant bonne estoit sa membreure ; ains elle ne concepvoit poinct. Alorsque elle vid le lignaige de l'Isle-Adam finé, elle se iacta de produire une lignee. Ores, comme deppuys sept annees escheues elle n'avoyt oncques eu le plus legier soupsson d'enfantement, elle cuida, d'après l'aduis d'ung saige physician que elle manda de Paris et fict vennir capiettement que ceste non fecundation provenoit de ce que tous deulx, elle et son espoulx, touiours pluz amants que espoulx, prenoient tant de ioye au deduict, que l'engenreure en estoit empeschiee. Adoncques durant ung temps elle s'appliqua, li bonne femme, à demourer calme comme une galline soubs le coq, pourceque le physician luy avoit remonstré que dans l'estat de natture, oncques ne failloient les bestes à produire, veu que les femelles ne uzoient d'aulcuns hartifices, ne mignoteries, ne lesbinaiges et mille fassons avec lesquelles les femmes accommodoyent les olives de Poissy ; et pour ce, fict-elle, estoient à bon titre dictes bestes ; ains elle fict la promesse de ne pluz iouer avec sa chiere branche coralline, et mettre en oubly toutes les confitureries que elle avoit enginiées. Las ! encores que elle se tinst saigement estendeue comme ceste

Hallemande, laquelle feut cauze par sa coite alleure que son espoulx la chevaulchia morte et alla li paoure baron demander absolution de ce caz au pape qui rendist son celebbre bref où il priait les dames de Franconie de se legierement mouuoir au deduict pour que ce pesché n'aduint pluz, madame de l'Isle-Adam ne conceupt poinct, et cheut en grant melancholie. Puys elle commença ià d'obseruer combien estoit songeur par moments l'Isle-Adam que elle espia lorsque il cuidoit n'estre poinct veu et qui plouroit de ne auoir aulcun fruict de son amour. Bientost les deulx espoulx meslerent leurs pleurs, veu que toust estoit commun en ce beau mariaige, et que ne se lairrant poinct, force estoit que le penser de l'ung feut le penser de l'aultre. Quand madame voyoit l'enfant d'ung paoure elle se mouroit de douleur, et en avoyt pour ung iour à se resconforter. Voyant ceste grant poine, l'Isle-Adam ordonna que touz enfants se tinssent esloignez de sa femme, et luy dict les pluz doulces parolles, comme que les enfants soubvent tournoient à mal, à quoy elle respondict que ung enfant faict par eulx qui s'aymoient tant seroyt le pluz bel enfant du munde ; il dict que leurs fieulx pouvoient périr comme ceulx à son paoure frère, à quoi elle respondict que elle ne les lairreroit poinct s'éloigner de sa iuppe pluz qu'une galline faict de ses poussins touiours à la ronde de son œil ; enfin avoit repponse à tout. Madame fict vennir une femme soubspssonnee de magie et qui passoit pour auoir obserué ces mysteres, laquelle luy dict que elle avoit veu soubvent femmes qui ne concepvoient poinct maulgre leurs estudes à bien fayre la ioye, concepuoir en la maniere des bestes, laquelle estoit la plus simple. Lors madame se mit en debuoir de fayre à l'imitacion du bestial, et de ce n'obtinst aulcune enfleure de ventre, lequel demouroyt ferme et blanc comme marbre. Elle revind à la science physicale des maystres doctevrs de Paris, et envoya querir ung celebbre medicin arabe, lequel estoit vennu lors en France, y produire une nouvelle science. Adonques cestuy medecin, eleué en l'eschole d'ung sievr Auerroës, luy dict ceste cruelle sentence : que pour avoir repceu trop d'hommes en sa nauf, et s'estre adonnee à leurs phantaizies comme elle avoyt costume en faysant le ioly mestier d'amour, elle avoyt à tout iamays ruyné certaines grappes où Dame Nature avoit accrochez aulcuns œufs, lesquels fecundez par les masles, estoient couvez à couvert et desquels esclozoient en l'accouschement les petits de toute femelle

portant mamelles, ce qui estoit preuvé par la coeffe traisnée par aulcuns enfants. Ceste argumentation pareust si mamallement sotte, beste, niaize, à contre sens des liures saincts où est establie la maiesté de l'homme faict à l'imaige de Dieu, et tout au rebours des systhemes suyvis, de la saine rayson et bonne doctrine, que les doctevrs de Paris en firent mille bourdes. Le medicin arabe lairra l'eschole où oncques ne feut question du sievr Averroës, son maystre. Les mires dirent à madame, qui estoit venneue souriquoizement à Paris, que elle allast son train, veu que elle avoyt eu, durant sa uie d'amour, la belle Theodore du cardinal de Raguze, que le droict de fayre enfants demouroit aux femmes tant que duroyt la marée du sang, et que elle eust cure de multiplier les caz d'enfantement. Ceste aduis luy pareut tant saige que elle multiplia ses victoires ; ains ce feut multiplier ses deffaictes, veu que elle n'obtinst que fleurs sans fruict. La paoure affligee escripuit lors au Pape qui l'aymoit moult, et luy manda ses douloirs. Li bon Pape luy respundict par une gratieulze homelie escripte de sa main, que là où la science humaine et les chozes terrestres faysoient deffault, besoing estoit de soy torner vers le ciel, et implourer la graace de Diev. Lors feut conclud par elle d'aller piedz nudz, en compaignie de son espoulx, deuers Nostre Dame de Liesse, celebbre par son interuention en pareils caz, et fict vueu d'y bastir une magnificque cathedrale en merciement d'ung enfant. Ains elle se meurdrit et guasta ses iolys pieds, puys ne conceupt aultre chose que le pluz uiolent chagrin, et qui feut tel que aulcuns de ses beaux cheueulx tumberent et aulcuns blanchirent. Finablement les facultez de fayre enfants luy feurent rettireez, d'où vindrent aulcunes espesses vapeurs issues des hypochundres lesquelles luy iaunirent le tainct. Elle comptoit lors quaranteneuf annees, et habitoit son chastel de l'Isle-Adam où elle maygrissoit comme leppreux en l'Hostel-Dieu. La paourette se dezesperoit d'aultant pluz que l'Isle-Adam estoit touiours amoureulx et bon comme pain pour elle qui failloit à son debvoir pour avoir iadys esté trop cognée par les hommes, et ne estoit pluz, suyvant son desdaigneux dire, que ung chauldron à cuyre andouilles. Ha ! fict-elle par une vespree où ces pensers tormentoient li cueur, maulgré l'ecclize, maulgré le roy, maulgré tout, madame de l'Isle-Adam est touiours la maulvaise Imperia. De faict, elle tumboit en males raige quand elle voyoit ce flourissant gentilhomme avoir

toust à soubhaits, grants biens, faueur royalle, amour sans pair, femme sans secunde, plaizirs comme aulcune n'en donnoyt, et faillir par le poinct le plus chier à ung chief de haulte mayson, à scavoir la lignee. En ce penser, elle soubhaitoit mourir en songiant combien il avoyt esté noble et grand à l'enconstre d'elle, et combien elle manquoit à son debuoir en ne luy baillant poinct enfancts, et ne pouuant dezormais luy en bailler. Elle mussa sa douleur au pluz profund de son cueur, et conceupt une deuotion digne de son grand amour. Pour mettre à fin ceste heroïque vizée, elle se fict encore plus amoureulze, prind des soings extresmes de ses beaultez, et uza de preceptes savants pour maintenir en estat sa corporence qui gectoit ung esclat incredible.

Vers ce temps, le sievr de Montmorency vainquist la repulsion de sa fille por le mariaige et il feut moult parlé de son alliance avecque ung sievr de Chastillon. Madame Imperia, laquelle estoit voizine de trois lieues de Montmorency, enuoya ung iour son mari chasser en forest, et se desporta vers le chastel où demouroyt lors la demoyselle de Montmorency. Vennue au Plessis, elle s'y pourmena, dizant à ung serviteur d'informer la demoyselle que une dame avoyt ung aduis trez pressant pour elle, et que elle vind luy bailler audience. Trez obturbee par le discours qui luy feut faict des beaultez, courtoizie et suitte de la dame incogneue, la demoyselle de Montmorency alla en grant erre ez iardins, et fict la renconstre de sa rivale que elle ne cognoissoit poinct.

— Ma mye, fict la paouvre femme plourant de voir la demoyselle aultant belle que elle estoit, ie scays que l'on vous contrainct à marier monsievr de Chastillon, encore que vous aymez monsieur de l'Isle-Adam, ayez fiance en la prophetie que ie vous fays icy, que celluy que vous avez aymé et qui ne vous a failly que par des embusches en lesquelles ung ange seroit tumbé, sera desliuré de sa vieille femme paravant que les feuilles soient cheues. Par ainsy vostre constante amour aura sa couronne de fleurs. Duncques, ayez le cueur de vous refuzer au dict mariaige qui se moyenne, et vous iouirez de vostre bien aymé. Donnez-moy votre foy de bien aymer l'Isle-Adam qui est le pluz gratieulx des hommes, de ne iamays luy fayre poine, et luy dire de vous descouvrir tous les secrets d'amour inventez par madame Imperia, veu que en les praticquant, vous ieune, il vous sera facile d'obliterer la remembrance d'icelle en son esperit.

La demoyselle de Montmorency chut en ung tel estonnement que elle ne scut fayre aulcune response, et lairra ceste royne de beaulté s'esloigner, et la prind pour une phee, iusques à ce que ung manouvrier luy dict que ceste phee estoit madame de l'Isle-Adam. Encore que ceste adventeure feut inexpliquable, ceste demoyselle de Montmorency dict à son pere que elle ne respondroit sur l'alliance proupozee qu'aprest l'automne, tant il est de la natture de l'Amour de se marier à l'Espérance, maulgré les absurdes happelourdes que luy baille à gober comme gasteaulx de miel, ceste fallacieuze et gratieulze compaigne.

Durant le moys où se cueillent les vignes, madame Imperia ne voulsit poinct que l'Ile-Adam la lairrast et uza de ses pluz flambantes ioyes, en telle sorte que vous eussiez cuydé que elle le vouloyt ruyner, veu que à part luy, l'Isle-Adam creut que il avoyt affaire à une femme neufve, par chaque nuictee. Au resveigler, la bonne femme le requestoit de guarder memoyre de ceste amour faicte en toute perfection. Puys pour scavoir le vray du cueur de son amy luy dizoit : Paoure l'Isle-Adam, nous ne avons pas faict saige de marier ung iouvencel comme toy qui prenois vingt-trois ans avecque une vieille qui couroit sus à quarante ! Luy respondoit que son heur estoit tel qu'il faisoyt mille envieulx, que à son eage elle ne avoyt poinct sa pareille parmi les demoyselles, et que si iamais elle vieillissoit, il aymeroit ses riddes, cuidoit que dans la tumbe elle seroit iolye et son squelette aymable.

A telles responses qui luy faisoient vennir l'eaue ez yeulx, elle respondit malicieulsement ung mattin que la demoyselle de Montmorency estoit bien belle et trez fidelle. Ce mot fict dire à l'Isle-Adam, que elle le mettoit à mal en luy recordant le seul tort que il avoit eu en sa uie, en faulsant la parolle donnee à sa premiere mye de laquelle elle avoyt estainct l'amour en son cueur. Ceste candide parolle fict que elle le saizit et le serra trez estroictement, esmeue de ceste leaulté de discours là où pluzieurs auroient blezé. — Chier amy, fict-elle, vecy pluzieurs iours que ie suys affectee d'une retraction au cueur, de laquelle ie feus dez le ieune eage menassee de mourir, arrest que ha confirmé le fisician arabe. Si ie meurs, ie veulx que tu fasses le pluz liant serment de cheuallier de prendre la demoyselle de Montmorency pour femme. I'ay telles seuretez de mourir que ie lairre mes biens à ta mayson soubs la

condicion de cestuy mariaige. En entendant cecy, l'Isle-Adam blesmit et se sentist foyble au seul penser d'une separation esterne avecque sa bonne femme.

— Ouy, chier threzor d'amour, fict-elle, ie suys punie par Dieu là où se firent mes peschez, pour ce que les grants plaizirs que ie esprouve me dilatent le cueur et ont, suyvant le mire arabe, amoindri les vaisseaux qui, par ung temps de Senegal, creveront ; ains i'ay touiours prié Dieu de m'oster ainsy la uie en l'eage où ie suys pour ce que ie ne veulx poinct voir mes beautez ruyneez par li temps.

Ceste grande et noble femme vit lors combien elle estoyt aymee. Vecy comme elle obtinst le pluz grant sacrifice d'amour qui oncque eust été faict sur ceste terre. Elle seule scavoyt quels attraits estoyent dans les baudouineries, balanogaudisseries et pourlescheries du lict coniugal qui estoient telles que le paoure l'Isle-Adam auroyt mieulx aymé mourir que de se lairrer sevrer des friandises amoureulses que elle y confizoyt. A ceste advueu faict par elle que dans une raige d'amour son cueur se brizeroit, le cheuallier se gecta à ses genouils, et luy dict que pour la conseruer, il ne la requerroyt iamays d'amour, que il vivroyt heureulx de la uoir et la sentir à ses costez, se contenteroyt de bayser ses coeffes et de se froster à ses iuppes. Lors elle respundit en fundant en eaue que elle preferoyt mourir plus tost que perdre ung seul bouton de son buisson d'esglantines, que elle periroyt comme elle avoyt vescu, veu que pour son heur, elle scavoit comment fayre à ceste fin que ung homme la chevaulchiast quand tel estoit son vouloir, sans que besoing lui feut de dire ung mot.

Cy est urgent de fayre scavoir que elle avoyt eu du dessus dict cardinal de Raguze, ung pretieulx guerdon que ce braguard nommoyt bref *in articulo mortis*. Perdoinez ces trois mots lattins qui proviennent du cardinal. Ce estoyt ung flaccon de verre mince, faict à Venice, gros comme une feue, contenant poizon si subtil, qu'en le brizant entre ses dents, la mort advenoyt soudain sans nulle douleur, et il avoyt eu ce dict bouccon de la signora Tophana, la bonne fayseuse de poizons en la ville de Rome. Ores cestuy verre estoyt soubs ung chaston de bague, preserué de tout obiect contundant par aulcunes plaques d'or. La paoure Imperia mist aulcunes foys li verre en sa bousche, sans se rezouldre à y mordre, tant elle prenoyt plaizir à la vennue que elle cuydoit estre la

darreniere. Lors elle se pleut à repasser toutes ses fassons de chozer parauant de mordre au verre, puis elle se dict que alorsque elle sentiroyt la plus parfaicte de toutes les ioyes, elle creueroyt le bouccon.

La paoure creature lairra la uie en la nuict du prime iour d'octobre. Lors feut entendeue grant clameur ez forests et nuees comme si les amours eussent crié : *li grant Noc est mort!* à l'imitacion des dieux payens, lesquels à l'advenement du Saulveur des hommes s'enfouirent ez cieux dizant : *li grant Pan est creué!* Parolle qui feut ouie par aulcuns navigeant en la mer Eubéenne, et conseruée par ung Pere de l'ecclize.

Madame Imperia decedda sans estre guastee, tant Dieu avoyt eu cure de fayre ung modele irreprochable de femme. Elle avoit, dict-on, une magnificque coulouration de tainct cauzée par le voizinage des aesles flambantes du Plaizir qui plouroit et gizoit prest d'elle. Son espoulx menna un dueuil incomparable, ne se doubtant poinct que elle estoyt morte pour le liberer d'une femme brehaigne, veu que le mire qui l'embeaulma, ne dict mot sur la cauze de ceste mort. Ceste belle œuure se descouvrit six annees aprest le mariaige du sire avecque la demoyselle de Montmorency, pourceque ceste nice luy racompta la visite de madame Imperia. Le paoure gentilhomme traisna dez lors des iours mellancollieulx et fina par mourir, ne pouvant forbannir la remembrance des ioyes d'amour que il n'estoyt au pouvoir d'une nigaulde luy restituer ; par ainsi donna la preuve d'une veritté qui se dizoyt en ce temps que ceste femme ne mouroyt iamais dans ung cueur où elle avoyt regné.

Cecy nous apprend que la vertu n'est bien cogneue que par celles qui ont praticqué le vice ; pourceque parmi les pluz preudes femmes, peu eussent ainsi lairré la vie, en quelque hault bout de relligion que vous les bouttiez.

ÉPILOGUE[1].

Ha ! folle mignonne, toy qui es enchargiee d'esgayer la mayson, tu has esté, maulgré mille deffences iteratifues, te veautrer dedans ce bourbier de melancholie où tu has ia pesché Berthe, et reviends cheveulx desnouez comme fille qui ha forcé ung parti de lansquenets ! Où sont tes iolyes esguilles d'or à grelots, tes fleurs filigranees en phantaisies arabesques, où has-tu lairré ta marotte incarnadine aornee de bobans pretieulx qui couste ung minot de perles ? Pourquoi guaster par des larmes pernitieulses tes yeulx noirs si playsants quand y petille le sel d'ung conte que les papes te perdoynent tes dires à l'umbre de tes rires, sentent leur asme prinse entre l'iuoire de tes dentz, ont le cueur tiré par la fine roze que darde ta langue, et troqueroient leur pantophle contre ung cent des soubsrires qui broyent sur tes lesvres le vermillon du bon sang. Garse rieuse, si tu veulx demourer touiours fresche et ieune, ne ploure iamais pluz. Songe à chevaulcher les mousches sans brides, à brider avecque de belles nuees tes chimeres cameleonesques, à mettamorphoser les realitez vifues en figures vestues d'iriz, caparassonnees de resves cramoizis, emmanscheez d'aesles pers à yeulx de perdrix. Par le Corps et le Sang, par l'Encensoir et le Sceau, par le Livre et l'Espee, par la Guenille et l'Or, par le Son et la Couleur, si tu rattournes en ce bouge d'elegies où les ennuques raccollent des laiderons pour des sulthans imbecilles, ie te maudis, ie te trentemille, ie te fays ieusner de mièvreries et d'amour, ie te...

Brouf ! La vecy à cheual sur ung rais de soleil en compaignie d'ung dixain qui s'esclaffe en meteores aeriformes ! Elle se ioue dedans leurs prismes en courant si dru, si haut, si hardi, si à contre sens, à contre fil, à contre tout, que besoing est de la cognoistre de longues pleusmes pour suyvre sa queue de syrene aux facettes d'argent, laquelle frestille emmi les hartifices de ces rires nouveaulx. Vray Dieu ! elle s'y est ruee comme ung cent d'escholiers dans une haye pleine de murons au debotter des vespres. Au dyable le magister ! le dixain est paracheué. Foing du trauail, à moy compaignons !

QUATRIESME DIXAIN[1].

[SOMMAIRE.][1]

Quatriesme dizain

Prologue

⟨1 Les 3 moines⟩

[1] ⟨2⟩ L'incube

[2] ⟨3⟩ Comment feust encore pipé l'hoste des trois Barbeaulx

[3] ⟨4⟩ [D'un paysan de Montsoreau] ⟨Aultre naïveté⟩

[4] ⟨5⟩ Combien estoit clémente Madame Imp

[5] ⟨6⟩ [Triste erreur de dona Miraflora] ⟨La choze aux trois couleurs⟩

[6 Aultre naïveté]

7 Mot d'une vertueulze dame de Tours

8 [Les trois moines] ⟨Maulvaise foy d'ung hereticque⟩

9 Punicion d'ung magistrat qui voulsit des pucelles

10 D'une grosse guerre

LES TROIS MOINES[1].

En la ville de Chinon que le Laus de l'inclyt Maystre Francois Rabelays a mize au rang des pluz illustres citez estoit, au commencement de ce regne, Mon Sieur de Bezencourt, un des premiers et notables personnaiges. Il avoit du bien en nostre gaye province, il avoit esté bel à uoir en sa ieunesse et avoyt esté bien veu, pluz par les dames que par les hommes qui ne se soulcioyent en ce temps que de la beaulté des femmes. Le sieur de Bezencourt s'adonna trez fort à chozer entre Chinon et Tours ; il chevaulcha, ce dict-on, toutes les belles femmes du pays, et meritta le surnom de Le grand Commun qui luy feust baillé par les envieulx de son meritte. Alors que l'année quarante luy fict ouir son tocsainct aux aureilles et qu'il luy feust desmontré que le battant de ses cloches estoit de trez mièvre mouvement, ce saige homme eust cure de reseruer la sonnerie de l'anticquaille pour une seule et honneste femme qu'il se deslibéra plasser en son lict à l'ayde des sacro-sainctes parolles du seul sacrement que le dyable ait coulé parmy les sept, et il esleut ma Demoyselle de Candé qui estoit une trez vertueulze fille, nourrie en parfaicte obeyssance et relligion, laquelle estant la septiesme de la mayson feust trez contente de estre femme du Sieur de Bezencourt. Elle feut trez petitement seruie par ce bel homme ruyné ; ains elle n'en fict rien paroistre comme aulcunes femmes qui se vengent des mescomptes du lict en amenuizant l'estat que chascun faict de leurs marys. Peut-estre auroyt-elle donné de cy de la son coup de

langue, si le Sieur de Bezencourt ne l'avoyt estourdie de crainte et mize en grant apprehension de violence, veu que se reprouchant son peu de vaillance au champ de Venuz, il se gecta dans une ialouzie furieulze a ceste fin de repaistre sa femme d'un grant amour spirituel a deffault du charnel. Aulcunes uieilles dames de Tourayne ont dict, a ce propos, que la maieure part des hommes se gouuernent comme le Sieur de Bezencourt et cauzent ainsy les meschiefs des femmes. Deuers l'eage de trente ans, aprest dix années de ceste conduicte qui lairroit à l'umbre sa fleur d'amour, ma Dame de Bezencourt esprouua de graues mouuements et se cuyda menassée de maulx trez griefs, pour ce que il luy saultoit au cueur et en la teste des phantaizies estranges, comme d'aller au sortir de la messe dire à ung beau ieune homme qu'elle estoit preste a luy donner le plaizir amoureulx si elle luy agréeoit, ce qui est contraire a la sanctimonie des dames. Si elle estoit dans sa chambre, elle avoit dezir de courir ez rues ; finablement estoit en proye au demon de la luxeure, et encore quelques iours, elle estoit en grant paour de demourer folle. En ceste extresme coniuncteure elle se desporta vers sa mère, au chastel de Candé, et lui desbagoula sa littanie d'intencions maulvaises et occupassions qu'elle avoyt. Ma Dame de Candé luy dict saigement que cecy estoit maladie et non pesché, choze physicale et non morale, qui tesmoingnoit de sa vertu, de la saigesse de sa vie, que elle avoyt esté en son temps de pareille températeure, et avoit lors mandé un celebbre maystre mire et medicin, lequel luy avoyt longuement desmontré que besoing estoit de prendre ung homme de valeur amoureuze comme il y auroit lieu d'achepter en l'officine d'ung apothecayre ung emplastre a bouscher une playe, et que le pluz tost seroit le mieulx pour ce que pluz tard cestuy mal gaigneroit le hault et ne seroyt pluz guarissable par ce moyen, que la prud-dence indicquoit de mettre à l'application de ce remedde le secret, veu que ung homme estoit tant honteulx de cauzer pareil dangier que il accuzoit sa femme d'estre libertine et de ne songier qu'à la choze, et aultres proditoires parolles que les hommes ont coustume de dire à l'enconstre des femmes. Ce medicin luy avoit semblé de trez saige conseil, bien scavant et l'avoyt-elle trez bien payé. Comme la mayson de Candé, deppuys pluz d'ung siècle vivoit en parfaicte harmonie avecque la belle abbaye de Turpenay, elle avoit esleu pour confesseur ung bon moyne qui venoyt disner au

chasteau et qui faysoit l'office d'ung mari trez bien, discrettement, que elle n'en prenoit que le necessaire à ceste fin de demourer dans les ordonnances medicinales et se guarir, et que quand elle avoit esté guarie, elle avoyt congeddié ce moyne qui oncques ne s'estoit rendu coulpable d'une intempérance de languaige, que Mon Sieur de Candé n'avoyt esté en soubpsson de rien, et que aulcune personne en Tourayne, hors le moyne, ne scavoyt ceste guarizon, que ung chascun la tennoit pour femme saige et de belle uie, et que le faict estoit que oncques elle ne avoyt songié à l'amour, ains a sa guarizon, laquelle avoit esté lente, à son grant desplaizir. La fille tint sa mère pour femme bien entendeue et rattourna par ceste tant discrette abbaye de Turpenay où elle vid en l'ecclize les moines assemblez, et gecta les yeulx sur ung moyne de qualitez apparentes, lequel elle esleut pour saulveur, et pria l'abbé de le luy bailler pour confesseur, ce a quoy consentit l'abbé, trez bien. Adoncques, ce moyne de riche encoleure vind une et deulx foys par sepmaine a Chinon, où il estoit bien traicté par ma Dame de Bezencourt...

L'INCUBE[1].

Vous scavez tous combien en ces temps mauluais la chrestienté feut trauaillée par aulcuns desmons, ie ne compte pas les princes, les souldards et ceulx de la relligion, ie parle des sorciers bruslez en aulcuns lieux, et des dyables logez au corps de pluzieurs gens criminels, nouant l'esguillette avecque mille malefices, desquelz proccests Mon Sieur Bodin a faict ung gros liure qui preuve, sans conteste, la uie demoniacque des incubes, succubes, et aultres estres cornigères et cornipèdes, uieilles femmes puantes, chevaulchiant des monteures illicites pour voller par les aers au sabbat, lesquelz miz à la question ont touz advoué leurs desportements et auoir uzé d'un pouvoir infernal et surhumain. Ce Sieur Bodin, bon petit homme de iustice, avoit ung sien ami en la uille d'Angiers qui avoit en grant paour ceste légion diabolicque et ne rebuttoyt a aulcune praticque pour les esloigner de son logis. Ce dict homme qui havoit nom Pichard feust à ce subiect vehementement blasmé, repprouché par Monseigneur l'Evesque d'Angiers, pour ce qu'il feust sceu qu'il faysoit sa soupe avecque de l'eaue benoiste, et faillit estre miz en prizon et iugé, encores que ce feust un recepveur des aydes, fort riche et considérable. Il acheptoit des reliques en Court de Rome et les bouttoit en tous lieux de sa maison de uille et en celle des champs ; aussi comptez que nulle mayson en la province d'Aniou n'estoit mieulx guardée, et il estoyt dict que le sieur Pichard ne logeroit iamais le dyable en sa bourse, et pour sa paour du dyable estoit par iocquetade surnommé Pichard-le-

dyable. Aulcuns dizoient que neammoins il y avoit un dyable qui estoit sa femme, une belle dame vertueulze, à laquelle pluzieurs godelureaulx avoient faict la court sans succest ; leurs fleurettes y avoient seiché, leurs grandes parolles lattines s'y estoient perdeues, et par toute la prouince ceste vertu de dangereulx exemple estoit mize sur le compte des relliques qui espandoient à leur entour ung perfum de saincteté dont estoit attaincte la dame Pichard ; aussi le bonhomme se considéroit-il comme hors de la puissance du seigneur farfallesque de Cocquaige et aultres lieux, et auroyt creu à la damnation de Nostre Saulveur par auant de croire à l'infidellitez de sa femme, d'aultant que elle estoit de naturance fresche et rebuttoyt au plaizir d'amour comme ung enfant à se lairrer laver les aureilles, elle crioyt comme ung porc qui voit le coultel et sent flamber la paille, et ce n'estoit que pleurs, grincements de dents, et aultres desplaysances au Sieur Pichard alors que il vouloit s'acquitter de ses debuoirs, et avoyt fini par s'accommoder d'une meschine très iolye sur laquelle les relliques n'avoient aulcune prinse. Comptez que les dames d'Aniou qui belutent tous les iours, trouvèrent les dictes relliques trop cousteuzes et se faschèrent comme chattes alors que certains maris, envieulx du bonheur de Pichard, voulsirent aorner leurs logis de relliques pour rafreschir leurs femmes et les raffresner, ce qui, dans tout pays, a été recogneu pour une œuure moult difficultueuze et qui ha des consequences graues. Ores, l'an que vind le Sieur Bodin voir son ami Pichard a Angiers, il se treuva que, par obstination propre aux femelles, la Dame voulsist demourer en sa campaigne, et son mari pensa que Bodin viendroit lors passer une sepmaine en sa mayson des champs et l'alla recepvoir à Angiers. Il aduint que le sieur Bodin ne peut ou ne voulsist lairrer la uille ou il estoit festoyé par les notables et les gens comptez, et lors Pichard rattourna pour tascher de remonstrer à sa femme que son debuoir estoit de vennir à la uille fayre honneur à cet escripvain et sauant homme. Il vind a cheual, tout seul, aprest soupper à ceste fin de ne poinct perdre miette du temps que luy bailloit le Sieur Bodin, et ramener ma dame au prime chant de l'alouette. Le recepveur des aydes treuva, par ung oubly du clousier, la porte de son grant clos entrebaillée, il se promit de luy chanter pouilles de la bonne fasson, et vind le long des hayes, au cler de la lune, son cheual allant sur l'herbe qui guarnit

en Aniou comme en Tourayne le mittant des allees ez clos, plessis ou iardins, et par ainsy, obuie à la chute des terres qu'emmenent les grandes eaux pluuiales pour ce que, si vous ne le scavez, la Tourayne, l'Aniou et enuirons sont des pays à val et à mont où se plairoient les escureuls et où se plaist aussi la vigne : ez costeaulx y poulse comme chiendent et faict le bien de tous, des tailleurs de merrain à faire tonneaulx, poincons, cuves et fûts, des cultivateurs d'oseraies et chateigneraies à faire le cercle, des tonneliers faisant futailles, des vignerons fassonnant vignes, des ouvriers faisant pressoir, des vendangeurs foulant raisin, des seigneurs vendant vin, des uerriers faisant bouteilles et paoures gens les vidant, sans compter les sergents qui viennent aux noises engendrées par le vin, et les gens d'ecclize baptizant les enfants conceus par la force du vin qui faict qu'ung homme prend sa femme pour une aultre. De là viend le nom de ioyeulze comme est dict de la Tourayne où vous voyez femmes ayant le fruict du vin en auant, maris heureulx et beuvant frais pour faire chauldement l'amour, tonneliers sifflant comme merles, vignerons agiles comme poissons, beaux arbres à faire merrain, vis de cormier, iumelles de chesnes, seigneurs en ioye, vin en tonne, tonne en cave, mariées en perce, nopces en train, vignes en pente, filles en amour, presbtres en chair, oiseaux en cages, tout frestillant, poulsant, riant, roulant, criant, verdissant, remuant, agissant, brimballant, triballant, dansant, feuilletant, beuvant, recoltant, iocquetant, allant, venant, comme en aulcun lieu du monde. Et se disoyt le recepveur des aydes, voyant ses vignes et voyant le net du ciel où se pavanoit la lune : — Il y aura ung dixain de tonneaulx par chascun arpent si ceste lune dure !... Et il bennissoit la lune ! Ceste espie qui esclayre les faicts de nuict fict uoir au bon recepueur une ombre en forme d'homme qui grimpa comme lezard le long d'ung treillis et dispareust de fasson miraculeuze en la chambre de sa femme. Il pensa soudain que ce estoit ung dyable, veu que ceste agilité contre nature denote les habitudes démoniacques de ces estres estranges munis de griffes ; et cerchant de quelle sorte estoit cettuy dyable, il tint pour seur que ce estoit ung incube, et pour desliurer sa femme il vint en haste, se propouzant de mettre à l'espreuve ung moyen de fayre envosler les démons, que preconisoit le Sieur Bodin et qui estoit de contrefayre le chant du coq. Il monte à pas de voleur, se colle à la porte de la chambre de

sa femme, boutte ung œil à la serrure, et voit sur le lict ung véritable incube ; il preste l'aureille, il entend des gémissements et gecte ung kokeriko si bien imité que l'incube cuidant ouir ung vray cocq n'en tint compte. Pichard estonné comme pas ung recommence son cri, l'incube eust telle paour qu'il saulta par la croissée ; lors le recepueur seur d'avoir ung incube en sa mayson saulte sur son cheual pour aller quérir son ami Bodin, à ceste fin de saizir cestuy demon et adjouxter ung nouveau proccest à ceulx cogneus ; il se diligenta si bien qu'en moins d'une demie heure il feut de rettour à Angiers, et peut treuver son ami paravant qu'il se couchiast, lequel le pria de luy descripre les pluz menuz faicts de ceste renconstre, la tenant pour une des pluz heureulzes de sa vie, pourceque luy qui se estoit tant occupé des démons n'avoyt eu l'heur de uoir ung incube : — Mon amy luy dict le bon Angeuin, quand j'ay faict kockequeriko la secunde foys, il a bien pris quelque chose qui ressembloit à des chaulses, à des souliers et à des braguettes ; ie cuide mesme qu'il avoit ung vestement à la main, et ung aultre que moy l'auroit prins pour ung beau ieune homme dont il sembloit auoir le uisage et les apparences.

— Estoit-il en chemise ?

— Oh, pour une chemise, il en avoit une toute blanche.

— Cecy contredict le sieur Pasquier qui dict les desmons n'en point auoir...

— Ce qui m'a desmontré son estat démoniacque est sa faculté de saulter hors du lict et du lict à la croissée sans fayre aulcun bruict, comme s'il eust volé.

— Que faisoit-il ?

— Il opprimoit de toute sa force ma paoure femme, qui se desbattoit en criant, ce qui tesmoigne de sa natture infernale pluz que les aultres preuves, car elle a les plaizirs de l'amour en détestation profunde.

— Has-tu veu les cornes ?...

— Non, je n'ay peu le voir que par derrière, et il avoit une apparence de realitez humaine si grande que sa peau estoit blanche comme celle de ma femme, et ie n'ay point aperceu le pelage de bouc qui, suyvant les bons autheurs eccleziastiques, distingue les incubes...

— Le pied estoit-il fourchu ? demanda le Sieur Bodin.

— Et à griffes, répondict Pichard ; aultrement, comment auroit-il grimpé à la fasson des lezards ?

La dessus, tous deulx allèrent esveigler le curé de la paroesse en laquelle estoit scituée la campaigne, et vindrent avecque mille précautions, à l'heure de minuit, en la mayson pour gecter une estole autour du col de cestuy incube, et resgaler la uille d'Angiers de son bruslement. Le pluz braue des trois estoit le Sieur Bodin qui se iacta d'occuper la croissée et ne le poinct lairrer s'envosler par ceste issue ; le curé suyvi de son clercq vind par la porte, et Pichard, en grant paour qu'il se mussast en ung cabinet voizin de la chambre, s'y coula trez dextrement. Adoncques la bonne dame Pichard au beau milieu de son oppression diabolicque feut espoventée par les coniurations de l'Ecclize et le *vade retro Satanas* avecque accompagnements de cierges allumez ! Et les coniurateurs surprirent le desmon iocquetant avecque elle au ioly ieu de la quille a deux boules.

— Uous voyez, mon compère, dict Pichard a Bodin, escripvez-le à Pasquier, il a une chemise...

— Mays c'est le filz à Monsieur de Civrac, s'écria le sacristain en grant paour.

— Non, s'exclama la belle dame Pichard, honteuse d'estre veue en coniunction parfaicte avecque son incube, ie uous iure que ce est ung desmon, tenez-le, Monsieur le Curé, desliurez-moy, veu que ie mourais...

— Ma Dame, dict Bodin, cecy tient à la science, dictes-nous ce que vous sentiez ?

— Ung froid mortel en tous mes membres...

— Cecy confirme l'opinion expliquée en mon liure touchant la semence des démons, laquelle est comme glace, et a été attestée par les trois sorcières bruslées ces iours darreniers, à Abbeville, Meaux et Laon...

Le desmon prins dans l'estole, et auquel le prebstre et son sacristain gectoient de l'eaue benoiste, faisoit des contorsions comme ung orvet coupé, gectoit des cris infernaux, parloit grec et mahometan, appeloit Beelzebuth, Astaroth, Mammon, Baal, Belial et aultres à son secours...

— Crie ! crie ! disoit le bon Pichard, au feu ! au feu !

— Mon Dieu, comme il ressemble au filz de M. de Civrac, disoyt le sacristain.

— Il est de toute urgence, dit la Dame, qui avoit encore plus d'horreur des démons que des hommes, que vous alliez en haste chez M. de Civrac y vérifier la prezence de son fils, ce qui fera preuve contre cestuy desmon...

Lors le desmon se mit à hurler comme ung loup et à uouloir secouer l'estole.

— Allons, s'escrièrent les deulx amys qui descendirent et saultèrent sur leurs chevaulx.

Venus en grand'erre au chasteau de Civrac, ils esveiglèrent le bonhomme en dizant que ce estoit ung caz de iustice ecclezias-tique, et lorsque ils feurent introduicts en la chambre du ieune Comte, ils prindrent à tesmoingnaige tous les gens du chasteau de la mannière dont feust treuvé ce dict ieune homme endormi dedans son lict avecque ses vestements, en leur dizant que mon sieur le curé tennoit en ceste heure mesme ung incube avecque des vestements pareils, ayant la parfaicte ressemblance du dict Comte et qui seroyt bruslé en ung tas de fagots sur la place d'Angiers aprest son iugement. Le Seigneur de Civrac se prindt a rire et dict que ils avoient pour seur perdeu le iugement et que aulcun desmon ne seroit assez ozé pour s'attaquer à la mayson de Civrac et y prendre quoi que ce soit, mesme la ressemblance d'ung valet. Lors le Sieur Bodin luy asseura que aulcuns demons avoient prins soubvent des figures royalles, et luy offrit de les accompaigner et voir le faict de ses yeulx, ce a quoi obtempera volentiers le bonhomme Civrac. Ains à leur rettourner au logis de Pichard, ils treuvèrent Ma Dame, le curé, son clercq, l'enfant de chœur et les gens en grant esmoi, pour ce que le sieur curé parlant avecque Ma Dame avoit lasché ung petist l'estole, et la mayson avoit failli estre renversée par ung coup en manière de tonnerre, et au lieu et place où estoit l'incube, ils avoient veu ung tas de cendres qui fumoit le soulphre, et ung iardinier avoit veu ung cheual qui brilloit comme s'il eust esté de feu, courir comme une nuée, et monté par ung cavalier qui au cler de lune ne gectoit aulcune umbre. Le Sieur Bodin n'oza requérir la Dame de luy monstrer les marques lairrées par le desmon en sa personne, et se contenta pour la relatter en son prochain liure, du récit que elle fict de ceste extresme frescheur qui succedoit à la prime ardeur du desmon. Sur ce, le bonhomme Civrac se print à rire, et dict qu'il en estoit ainsi chez les hommes, et la Dame repartist

avecque infiniment de modestie, ce qui moult pleut au Sieur Bodin et à son mari Pichard, que ce estoit en preuision de ceste fin de l'amour que elle haytoit moult ces detestables accointances. Lors le Seigneur la requesta galamment de venir en son chastel pour voir combien son vray filz differoit de cest incube. Elle ne refuza poinct ceste offre en dizant à l'aureille de son mari que il luy en coustoit de fayre poine à ce bon uieillard.

Les moralitez de cettuy conte son trez espesses et conviennent à peu d'esperitz. Vous y voyez clairement que, dans les temps de foy, les Francois bouttoient l'homme en si haulte estime, et le croyoient si bien faict à l'imaige de Dieu que ils attribuoient ses desportements et énormitez au desmon, et non à...

COMMENT FEUT ENCORE PIPÉ

L'HOSTE DES TROIS BARBEAULX

PAR UNG CLERCQ DE SAINCT-NICHOLAS[1].

Les maulvais garsons qui pipèrent l'hoste des trois Barbeaulx en avoient faict mille rizées et, veu son oultrecuidance, ung chascun du voizinaige s'en estoit gaudi. Si la belle hostesse estoit le poing en la hansche sur les degrez de l'huis, les petits garsons en passant la monstroient se dizant l'ung à l'aultre : « Voilà la plus belle trompette de la ville ! » ou bien : « Madame, est-ce vray que la nuict de vos nopces ait été ventée ? » Si l'hoste faisant ung marché demandoit trop grand prix, on lui disoit, en manière de refus : « Plustot trois pets... »

Finablement sa femme et luy repceurent tant de bourdes en ceste ville de guespins que ils estoient attentifs comme souffleurs d'orgue et ung chascun dizoit : « piper l'hoste des trois Barbeaulx » pour dire choze impossible. Doncques a la foire ensuyvante, les tire-laines, malandrins, routiers, et clercqs de sainct Nicholas abundèrent pour gaingner le pluz du prochain, enseigner la prudence aux estourdiz, voir si les iuppes estoient de bonne estoffe et bien couzues, veriffier le titre des monnoyes courantes, desacoustumer le munde de la mode des mouschenez, et fayre obseruer les loix somptuaires qui deffendoient aux Bourgeoises, soubs poines graues, de porter des dyamants, chaisnes et galons d'or. Ces dicts clercqs guardoient souventes foys à contrecueur les ordonnances medicinales qui enjoignent une diette seuere et se dizoient en iocquetant : « Va disner aux Trois Barbeaulx! » Ung draule de bonne mine fict, au darrenier iour de la foire,

gageure que il disneroit à ses soubhaits aux Trois Barbeaulx, et payeroit l'hoste en monnoie de cinge, et passeroit la porte en sa prezence. La gageure feut de dix escus. Le gars entre en l'hostellerie, se campe en ung coin de la salle et disne en iouant des mandibules comme ung cinge savant. Uers la fin de son repast, il...

COMBIEN ESTOIT CLÉMENTE MADAME IMPÉRIA[1].

Au temps où Madame Impéria fict un seiour en la uille de Venice, où feust le cardinal de Raguze en qualité de legat pour accommoder les affaires du nouueau Pape avecques Messieurs de la Seigneurie dudict Estat, elle y menna ung train de royne et y feust contraincte pourceque en ceste uille se renconstroient lors les pluz belles et les pluz riches filles de ioye du munde, lesquelles alloient où abundoient les escuz, et n'estoit bruict que de celles de Venice qui, au dire des braguards, ne pouvoient estre quinauldées que par celles de Rome. La rayson de ceste supresmatie provenoit de celle de l'Ecclize qui superfinoiyt toute choze ; de là le grant renom et los de Madame Impéria, laquelle feust endoctrinée par des cardinaulx et archeuesques.

En ceste sayson, Madame treuva dedans ceste dicte ville de Venice, Madame Gina Tiraboschi, la seule courtizane qui peust luy estre accomparée pour les biens et fasson de viure, car pour les beaultez et manières de fayre l'amour nulle en ce munde n'approuchoyt d'elle. Ceste Gina lassoyt ce dict-on ses amants par trop de vehemence et uiolence amoureuze, la ou Madame Imperia scavoyt nourrir la ioye des siens. Il y eust ung dict à ce subiect d'ung prince Porcien au laus de la belle Imperia, et ainsy conçeu : que la Gina estoit une fasson de ballerine qui faysoit des tours supernaturels bons à uoir une foys, ains que Madame Imperia estoyt la festoyeuse de tous les iours. La Gina soy donnoit à tous ceulx qui avoient denniers a despendre, tandis que

Ma Dame n'avoyt oncques repceu en son lict aulcun qui pour le moins feust archeuesque en l'Ecclize, marquis ou ducq en l'estat seculier, general d'armée parmi les souldards, Margraue en Hallemaigne, et menassa de le fayre gecter par les croissées ung merchant de ceste dicte uille de Venice, lequel se iactoit de lui donner cent mille sequins, pource que il n'estoit poinct escript au liure d'or où sont les patrices de l'Estat, et luy dict : « Allez uous fayre couscher en ung feuillet, enuoyez ces dicts sequins et ie verray. »

Ceste Gina ne scavoyt comme Ma Dame ordonner ses affayres, avecque ung maiordome qui commandoyt le domestique et rengeoyt les escuz en bons sacqs, les faysoit suer et porter prouffict, les bouttoyt a l'escart en bons acquests et maintenoyt les chozes au logis comme en ung palays de royne ; ceste Gina gectoit l'or a pleines pannerées comme si elle eust eu phantaisie d'ensemencer la terre, et disoyt que iamais rien ne luy fauldroit, veu que elle scavoit battre monnoye sur ung lict de pleusme ; ains elle mourust, comme ung chascun scayt, de mort mizérable en Hespaigne, aprest une maladie qui la priua de sa beaulté. La paoure Gina ne estoit poinct si folastre que elle ne songiast combien la uieillesse avoyt de noirs meschiefs, et faysoit chaisnon à chaisnon une magnificque chaisne d'or et de dyamants blancs, sur laquelle ung lombard auroyt, dict-on, presté cent mille escuz d'or. Un chascun de ses amants estoit l'autheur d'ung chaisnon, et cedict chaisnon d'or massif debuoit estre orné d'ung dyamant, et ce dyamant estre gros comme œuf de palombe, et toutes foys que elle estoit guerdonnée de dyamants de grosseur moindre, elle en faysoit des testes d'esguilles à aorner ses cheveulx, et desque elle en avoyt ung cent, trocquoit ces dictes esguilles contre ung dyamant, et lors du seiour de Madame Impéria, la chaisne celebre de la Gina comptoit cent chaisnons mirificques du pluz beau trauail, veu que l'enchaassement de chascun feust l'œuure especialle des pluz fameulx painctres pour le moddele, et des meilleurs fondeurs et sculpteurs pour les cizeleures. Comptez que cette gaye despendière avoyt nommé ung chascun de ces dicts chaisnons du nom de ses amants, et les acomparageoit en iocquetant l'ung a l'aultre, et il y auoit chaisnon Medici, chaisnon d'Este, chaisnon Doria, chaisnon Mocenigo, chaisnon Colonna, chaisnon du Sieur Iacques Cueur, Francoys moult riche, chaisnon Visconti ; ce

estoyt, disoyt le doge, ung armoirial european. La vennue de la belle Imperia, a laquelle Messer Doro fict la guallanterie de luy prester son palays uieulx pourceque il estoit proche de celluy loué par le Cardinal, exalta moult la fiereté de la Gina, qui se iacta de ne le cedder en aulcune choze à la belle Imperia, ce qui feust sceu de Ma Dame, laquelle ne voulsist estre prinse sans uerd. Adoncques elle menna son train royal à l'ordinaire, sans se soulcier de sa riuale, ains vind munie de sa belle vaisselle d'or ouvré, de ses meubles et tappiz pretieulx et ne receupt que ung iour les embassadeurs, ung aultre les nobles de l'Estat de Venice, puys les princes estrangiers de passaige et les grants beneficiers de l'Ecclize, comme si nulle ne luictoit avecque elle, le toust par l'aduis de son bon braguard de cardinal de Raguze qui estoit, comme ung chascun scayt, la pluz fine fleur de fourberie qui iamays ayt eu le Sacré Collège et la Court de Rome. La Gina donnoyt des regals royaulx, festes de nuict, se creuoit en inventions, et attiroyt a elle le munde des ieunes seigneurs qui vont partoust où s'allume la ioye, et néammoins, veu que Madame Imperia faisoyt estat de ne recepvoir que ses princes esleus entre tous, la Gina se damnoyt en entendant soubhaitter par ceulx qui balloyent en son palays, d'aller, deut-il leur en couster ung minot de rubis, chez la belle Imperia. Ce voyant, ceste fantasque fille eust vent par ung merchant de Smyrne, qui est ville d'Asie, que le fils du Soudan des pays ægyptiacques avoyt dezir de visiter le belle uille de Venice, de laquelle aulcuns traficquants luy faysoyent tels reccits que sa curiolzité se estoit bendée à cracquer, choze rare en ceste gent mahumétische, pourceque leur mescréance viend de ce qu'il leur est commendé dez l'enfance de tennir en desdaing aulcunes chozes des pays chrestiens. Ce dict merchant fict la confiddence à la Gina que cestuy prince d'Egytte estoit beau comme une madone, et feroyt paslir les beaultez les mieulx establies en la chrestienté, et vennoit en Venice avecque des richesses merueilleuzes comme il ne s'en treuvoyt que ez pays asiaticques, et qu'il scavoyt ces particularitez pourceque il cognoissoit le ieune prince et debvoyt s'enquérir pour luy d'ung palais. La Gina bailla promesse au merchant de coucher avecque luy dix nuictées à prendre suyvant sa phantaisie pourveu que il amenast soubs sa couleurine cettuy prince asiactique, seure, pour ceste foys, de monter sur la creste de la belle Imperia et luy

becqueter le cueur d'ung ialoux penser. De faict, cestuy merchant qui fournissoyt la Gina, et ne vendoit rien à Madame Impéria, sceut si bien arranger ses fleustes que le bel Arabe feut, à son debarquer en la uille, bouclé en la saincteure de la Gina, en laquelle, dict-il au merchant, il treuva toutes les garses de son serrail, pluz remueuzes et pluz scavantes. A quoi respundict le bon merchant que cette grant science qui bouttoit la Venicienne au dessus des Asiactiques vennoit de ce que elle estoit de la vraye relligion qui enseignoit aux filles en leur prime eage a rendre le bien pour le mal en toute choze, parolle saige qui fict moult songier ce dict Turcq. — L'adventeure de ce ioly prince, fils du Soudan, auquel la republicque voulsist agréer et repceut magnificquement, mist en esmoi la ville qui sceut que il avoyt esté capturé par la Gina, laquelle sur toute choze luy deffendit de iamays resguarder la casa Doro, ny penser a y entrer soubs poine de la perdre à iamays, et comptez qu'il en estoit affolé à ne pouvoir demourer ung quart d'heure sans se froster à sa iuppe, ce qui mist ce dict prince mescreant en grant renom dedans la uille et parmi les Dames, veu que ceste force amoureulze qui est, dizent aulcuns voyageurs, propre aux Turcs, pareust à toutes, tant estoit cogneue l'ardeur de la Gina, pluz surprenante encore que sa beaulté sans seconde. Les pluz preudes se mettoient à leurs balcons fenestrez pour les uoir passer en leur barquette et s'estomiroient que ung homme à vizaige femelle et nice que l'on cuidoit que ce feust une fille desguizée, peut soubstenir ung tel estat de despence amoureulze, et Madame Cornaro, l'une des plus sainctes dames veniciennes, cheut en mal d'amour pour luy, à la veue de ses belles paupières turques, lesquelles estoient guarnies de cils soyeulx en mannière de plumaige, et qui estoient comme les courtines de deulx solleils flamboyants, que on disoyt estre ses yeulx, et qui asveuglèrent la paoure Cornaro, laquelle, avec la permission de la Gina, le fict conduire en son palays, au risque d'estre daguée par son mari, et eust une vennue de ce Turcq a en mourir. De ce, feust contraincte d'aller à Rome obtenir du pape rémission du pesché d'avoir faict l'amour avecque un mescréant, et ung chascun scayt quelle admonition luy fict li pape, en luy demandant si cette chair moricaulde estoit pluz chaulde que celle des blancs chrestiens. Ores, comptez que la belle Imperia feust picquée, et eust raige d'avoir ce dict phenix humain, non pour la chozette,

dict-elle au Cardinal, mais pour l'honneur de son estat, et que elle ne feut pas quinauldée par une Gina. Le faict est qu'il n'estoit bruict en tout Venice que du filz du Soudan, et de Gina, et de sa victoire sur la belle Imperia, de qui ne vouloyt entendre sonner mot ce bon mahumetische fidèle a son colombier. La Gina passoyt et repassoyt à gondole ouuerte deuant le palays Doro, resguardant aux croissées, mais non le prince, et elle iouoit avecque sa belle chaisne en faysant reluyre ceste riuière de feux à laquelle l'Égyptiacque avoit miz une agrafe de dyamants que l'on estimoyt à pluz hault prix que la chaisne entière. Lors, ung iour, voyant ceste insolence, madame Imperia iura par sa belle toïzon d'amour que elle auroit ce Turcq, et sur ce que le Cardinal luy remonstra les difficultez de ceste affaire, elle luy dict que s'il ne luy procuroyt le Turcq, il seroyt congeddié par elle comme ung facchin, et que elle auroyt pour seigneur et maistre cil qui le luy boutteroit en son lict, et que elle pouvoit bien, elle Imperia, se passer la phantaisie que se passoit une Cornaro. Le Cardinal demoura pluz d'ung jour à se tennir la barbe, cerchant ung engin à prendre un Turcq, et le treuva. Il eust soubz un malicieulx prétexte les serviteurs de la Cornaro qui avoyent introduict ce dict prince en son palays, lesquels luy dirent que la paoure dame mourroyt pour le seur s'il ne luy donnoyt une darrenière vennue, et ces serviteurs, appatez par ung guerdon poisant, amenèrent nuitamment le ieune Turcq au Cardinal qui le présenta triumphalement à la belle Impéria comme une preuve d'ung amour à qui ne coustoit aulcun sacrifice. A la veue de Ma Dame, laquelle estoit vestue de légier et couchiée sur des coussins de veloux rouge, ce dict prince feust esblouy, tumba en male raige d'amour et convind que la chrestienté l'emportoit du tout sur le Croissant. Le bon Cardinal voulsist, moult marri, sortir et lairrer sa chière maystresse à ceste fin que elle passast son caprice, ains Ma Dame luy commanda de rester, à quoy il obeit mieulx qu'aux commandements de l'Ecclize, et feust tesmoing des chatteries et gentillesses super-feminines a l'ayde desquelles la ruzee femelle entortilla ce Turcq, qui feust lié comme pois, et si bien que l'endemain, se voyant destronee du cueur ou elle se magnifioit, la Gina creut que sa riuale avoyt uzé d'un philtre romain, et cheut en profunde melancholie, maulgré les consolacions de son Turcq, lequel passa la raige que lui avoyt boutté la belle Imperia sur la Gina, laquelle

l'aymoit de si folle amour que elle feut heureuze, saichant estre chevaulchiée par contre coup, et vid son Turcq la lairrer pour rattourner à ce mauldict palays Doro pour faire fleschir la rigueur de la belle Impéria, et revind sans auoir iouy d'elle, et couchioyt avecque la Gina, et fict cestuy mestier durant une sepmaine, au grant estonnement de la uille de Venice. Aulcuns disoyent que iamays vollant n'avoyt eu pluz belles raquettes, les Venicians estant de trez plaisants propos. En fin de toust, en une vesprée où ce Turcq voulsist se gecter dedans le canal, et feust empeschié de ce par le Cardinal qui dict plaisamment que sa religion lui commandoit de sauver les Turcs, la belle Impéria qui le vid en bon poinct luy dict que il coucheroyt ceste nuict avecque elle, s'il luy apportoit la chaisne de la Gina. Le Turcq blesmit pour ce que il avoyt jà despendu ses richesses à Venice tant chez la Gina qu'en dons à la belle Impéria, et avoyt envoyé vers le Soudan pour se refaire une bourse de voyage. Lors ce paoure prince rettourna chez la Gina et se gecta au rez de ses pieds, qu'il baingna de larmes en luy dizant sa folle requeste, et luy dizant la desplourable condicion à laquelle il pouvoit iouir de Madame Imperia. La Gina, touchiée par les resguards de ce iouvenceau turcq et par sa parolle, ne luy fict aultre response que de destacher sa chaisne : « Va, mon bel amy, fict-elle, sois heureulx par moy, et que ceste orgueilleuze soit humiliée dans les chozes du cueur par ung sacrifice que elle ne scaura iamais fayre. »

Le Turcq prind la chaisne, vind chez la belle Imperia, la lui donna, couchia druement en son lict, et quand aprest les vespres dictes et sa prime raige appaisée elle luy demanda par quelle ruze il avoit prins, ou de quelle somme avoyt achepté ceste chaisne, avec laquelle elle comptoit, la cingesse, se pourmener en Venice, en y tornant neuf foys, comme iadis le general Achilles avec la carcasse du paoure Hector. Lors ce dict Turcq qui estoit plein de naifueté luy repeta les parolles de la Gina. Madame Imperia se treuva doncques attaincte en toute sa maiesté royalle, et se rezolust d'escrazer la Gina par ung maystre coup. Au mattin, elle emmena ce beau prince en sa barquette et vint au veu et au sceu de tout Venice au palais de la Gina que elle treuva dans les larmes du dezespoir, ruynée de tout poinct et qui se deslibéroyt de mourir.

« Eh Madame Gina, lui dict-elle, je vous ramène vostre infidèle,

enchaisné à tout iamays », et elle luy tendist l'agrafe de sa chaisne qui estoit passée autour du col de ce prince. Esmeue de ceste grandeur esgalle à la sienne, la Gina se gecta au col de la belle Imperia, et luy dict entre mille folies que elle la tennoit pour pluz belle qu'elle.

Ceste adventeure fict ung tel bruict en Italie et aultres pays que Messire Petrarca en escripvit à la belle Laure esperant la mettre en goust de generositez, car il s'y treuve ceste moralité que l'amour est...

D'UNE GROSSE GUERRE ESMEUE

ENTRE LES

GUILLERIS ET LES KALLIBISTRIFÈRES

AU ROYAULME DES AVEUGLES[1].

Le moyne auquel bon Gargantua fict bastir l'abbaye de Thelesme eust cure de mercier le donateur et luy bailla pour une nuictée fille de ioye de laquelle issit une sœur bastarde du gentil Pantagruel, feut nommée Panpote et eust le royaulme des Andouilles par le testament en bonne forme de la Royne Niphleseth, laquelle perdit l'infante sa fille en la uille de Paris, où elle feust prinse de raige d'amour, emprisonnée [?] et moureust de la grosse vérole.

QUINT DIXAIN

DICT LE

DIXAIN DES IMITACIONS[1].

[SOMMAIRES.]

Prologue.

1 Le roman de *La Dame empeschiée d'amour*, conte de chevalerie.

2 Le fabliau de *L'enfant, l'amour et la mère.*

[*Charles Magne*] ⟨*Le Géant des Empereurs*⟩, conte à la fasson des *Contes bleus.*

[*Les Transformations du Calender*] ⟨*Gazan le pauvre*⟩, conte dans le genre oriental.

Le Défi du Magnifique, conte à la manière italienne.

Le Cocqu par aucthorité de iustice, conte dans le goust de Loys unze en ses *Cent nouvelles Nouvelles.*

Le Seigneur Freschi, conte suyvant la méthode de la bonne Royne Marguerite.

Comment finit le soupper du Bonhomme, conte dans le genre de Verville.

La Filandière, conte dans le goût de Perrault.

[*Persévérance d'Amour*], conte drolatique.

Épilogue[1].

QUATRIESME DIXAIN

DICT, LE DIXAIN DES IMITACIONS.

Prologue. La Dame empeschiée d'amour, roman en vers avec la traduction en resguard *(à l'imitacion des autheurs de la langue romane)*. — La mère, l'enfant et l'amour, fabliau, avec la traduction en resguard. — Le Cocqu par aucthorité de iustice *(conte en la méthode des cent nouvelles Nouvelles du roy Loys unze)*. — Le Pari du Magnifique *(dans le genre des Italiens)*. — Le Seigneur freschi *(à la fasson de la royne de Navarre)*. — Comment fina soupper du bonhomme *(conte dans le goust de Verville)*. — Gazan-le-Pauvre *(conte dans la mode orientale)*. — Le dict de l'empereur *(conte dans le genre de la Bibliothèque bleue)*. — La Filandière *(conte à la manière de Perrault)*. — Comment ung cochon feut prins d'amour pour ung moyne et ce qui en advint *(conte drolatique)*. — Épilogue[1].

PROLOGUE[1].

Gentilz braguards, amoureulx infatiguables, et vous lecteurs trez pretieulx qui treuvez ioye en ces vertueulx dixains, les goustez a petits coups, les prenez comme à vous sont donnez et non aultrement, le prologue est le seul endroict où l'autheur ait licence de vous dire deux mots, et soubvent trois ; ores doncques, cecy est pour vous adiurer en toute humilité lui pardoiner ce dixain qui se nomme LE DIXAIN DES IMITACIONS, et pour cauze. A ce faire est-il contraint par les insipides, les niayses, les infames mauvaisetiez des bateleurs de faulses parolles, des marchands de phrazes à tout venant, des ignares detestables, des vendeurs de drogues opiacées cogneues soubz le nom de livres et qui sont sotties, pichotteries, mièvreries à descrocher les maschoires d'ung asne, si asne lisoyt, tant horrificques sont les baillemens qui s'en suivent ; lesquels, gens myrobolans, docteurs en fourberie, acephales, et pleins de fiel. s'en vont disant que les contes drolatiques sont des centons, pastiches et imitacions. Imitacions de qui ? de Rabelays, disent aulcuns d'iceulx. Imiter Rabelays, être Rabelays ! vère ce seroyt estre pluz que Rabelays. Pastiches, centons ? les testes d'asne ! La vie d'ung homme, voire d'ung homme docte, seroyt à grant poine suffisante à cercher ès livres anticques les mots, tours et phrazes dont sont fourniz ces dessus dicts contes, et les enfiler comme perles de chappelet en ordre grammatical. Certes, poinct ne sçavent ces dessus dictes maulvaises gens que ung chascun des ioyaulx sertis en ces dixains ha

esté faict d'ung coup comme ung enfant mignon, et s'il n'estoyt treuvé defagotté, desgrossy, sculpté, ouvré, comme tumbe la fouldre, oncques ne seroyt miz en lumière. Ainsy vont ces caphartz, gettant les morts à la teste des vivants pour les enseuelir, et picquant de leur langue venimeuze ces iolyes fleurs esclozes par ung rire du Ciel.

Eutes-vous iamays ung combat singulier avecque une puce malivole, laquelle alors que vous estes en resvasseries matinales et que vous voyez des prées, des phées, escuz tresbuschans ou chasteaulx au pied de vostre lict, vous picque et desfaict vos amours phantasques ? En prime sault, vous vous rettournez en ung coin. Elle vous picque. Vous vous pelottonez et continuez vos bons resves. Elle vous repique. Brief, elle resveigle les esperitz de la cholère, et adieu les resves : vous voilà sur vostre séant cerchant la pulce ; vous colletez la pulce, elle s'esvade à la faueur de sa petite taille, elle se musse ez draps, elle se glisse pour ce que son caparasson brun est poly comme ivoire. En fin de toust, vous la saisissez et la bouttez en l'eaue. Elle saulte et vous picque touiours ; vous la gettez ez foyers, elle saulte et vous repicque vu que rien ne sçauroyt mettre à néant ce qui est si proche du néant que aulcuns la cuident néant. Impatienté, vous la bouttez entre les deulx ongles de vos deulx poulces, et finez par escarbouiller, soubz toute vostre force, ceste maulvaise beste ialouze de vos songes, buveuse de sang, picqueuze infasme ; puys, toust est dict.

Doncques, chiers braguards, amoureulx, et lecteurs cy-dessus adiurez, cettuy dixain fera l'office des ongles à l'encontre des puces ennuyeulzes, cirons littéraires, pouilz criticques, lesquels mordent avecque raige ces dicts contes, resues ioyeulx de la paoure muse drolatique. De faict, à part l'autheur, feut deslibéré leur getter en la teste ung brave conte déduict suyvant la methode des glorieulx conteurs anticques, en leur disant :

— Ha ! mauldicts scorpions, scorpiasses, scorpionizant les inventtions nouvelles de la ioyeulze Tourayne, ce sont pastiches ? Vère, vécy des pastiches, et le pasticcier vous desmontrera la méthodde de demourer soy-mesme en pastissant dedans le moule d'aultruy !

Et doncques, en touttes les ioyeulzes et mignonnes œuvres qui se soient élabourées iadys en ce munde, à nostre gloryeulze France demoure la palme et la couronne, vu que aulcun conte estrangier

ne sçauroyt luicter sans estre desconfit par les roumans, contes et fabliaulx deus à la cithare d'or de la belle France de l'an mil en l'an mille trois cents, et dedans ce gentil reseruoir ont moult puizé à plein seau messires Boccacio, Ariosto, Veruille et aultres qui, de leurs beuvettes, sugcettes à ceste source vifue, n'ont sonné mot. Cettuy tems de naifue simplesse reluist de si grant génie que cil qui y pastischeroyt pourroyt se quarrer sans conteste parmy les ennuyeulx de nos iours sans rigolleries ; et bien se est quarrez l'autheur aprest auoir fassonné le roman et le fabel miz en teste du prezent dixain, vu que ces deulx ioyaulx ne sont pas les moindres en son chapel. Allez, fouillez, hallebottez, glanez, remuez, compulsez, paperassez, poudroiez, mouvez, lisez, relisez les anticques richesses de la iolye langue romane, et cerchez une plasse à ce fabel, à ce roman. Où il sera miz, en teste, en queue, au mitan, de ce peu chault à l'autheur ; ce fabel d'hier, ce rouman d'auiourd'huy seront bel et bien nichez, et il convie ses criticques alterez de fiel à tenter imitacions de ce genre ! Ils auront la gueule morte pour ung temps. Doncques, ne rompez pluz les aureilles de ceste imitacion. Vécy ce que est d'une imitacion : la dicte imitacion ha bien despendeu de l'huyle et n'est en aulcune mannière droslaticque.

Puys pource que, aprest les dires et chants de nos menestrels, rien ne est plus ardeu que les legendes qui courent et voltigent soubz les manteaulx des foyers, l'autheur a eu cure de curieulzement escripre ung conte populaire, lequel est assez dur pour que nulle lime, ne venin de serpent n'y morde. Puys viend un déduict arabe, estudiant chronologicquement et à grant poine le paouvre autheur la fasson de conter en tous païs à ceste fin d'escrazer les pulces soubz l'imitacion de ung chascun des gentilz narrateurs, où qu'ils soient, ez païs orientaux ou septentrionaulx. Ores doncques, en ce dixain seront eschantillons de touttes les musicques, nottes de tous les cayers, sons de tous les instrumens, et l'autheur a fini par ung conte en sa mannière propre, particulière, idoine à sa natture, conforme à son charactère, découlé de sa plume, extraict de sa ceruelle, à ceste fin que ung chascun le puisse œquiparer à ses voizins, à ses ancestres, iuge s'il est ou non de leur lignée, le desherite ou le salue en sa qualité de successeur au throsne vuyde des anciens fabulateurs ; fasse taire les ignares qui l'accuzent à tort. Il a eu licence de chausser les vestemens especiaulx de ses

maystres, pour ce que besoing estoyt de confundre les asnes braillans, les pulces picquantes, les pouilz rongeurs ; et de ceste oultrecuydance, les morts le congratuleront et en seront fort ayses, vu que tous lui ont dict ung soir estre marriz bien fort de ne pouvoir revivre un quart de iour pour le mettre en leur compaignie, et arrester le cours des maulvaises parolles dictes à l'enconstre de son œuvre.

L'autheur a pris en consideracion charitable le grant nombre de ceulx qui ne scavent rien de la langue romane ; et, aprest auoir faict en toutte véritté, pour les amis et adorateurs du vieulx temps, les vers de son roman et de son fabel, il les ha miz en ung languaige de facile compréhension. Est-ce pas mignon ? Aussi l'autheur a il prié Messire Appollo de communicquer ce genereulx vouloir à ceulx des contemporains dont le patois a besoing d'estre traduict en bon francoys. Ce labeur est moult cousteulx aux auctheurs, ains trez utile aux paouvres lecteurs dont ils n'ont cure.

Cettuy dixain miz en lumière, l'autheur sera sans doubte aulcun deslivré de tout blasme en faict d'imitacion, et, sur ce, il prie Dieu de coupper à tous ung tronson de ioye, sans pulces, et vous reviendra muni du quint dixain à la Sainct Sylvestre, suyvant sa promesse faicte à ses braguards, et à tous ceulx qui ne le haitent poinct.

LE FABLIAU DE L'ENFANT,

L'AMOUR ET LA MÈRE[1].

Dou l'enfès, l'Amor et la Mere
Honoré de Balzac vous die
ci le fabel qu'il estudie
raconter molt petit et cort
por miex embelir à la cort.
Or vez ci com plora la Dame
qui tantost pluz mère que fame
bien fu pluz que mère moillier
et por ne poinct s'apparillier
à son enfès d'amor requize
s'est esraument en terre mize.
Apostres, martirs et conféz
priez por la mere et l'enféz
andex eurent la vie amere !

Honoré de Balzac va vous dire ici le fabliau de l'enfant, l'amour et la mère, en s'étudiant à le faire très court pour mieux plaire à ceux qui l'escoutent.

Or voyez combien eut de douleurs une dame qui tantot mère et tantot femme se trouva plus femme que mère, et pour ne pas céder à son fils qui la requéroit d'amour, se mit promptement en terre.

Priez les apotres, les martyrs et les confesseurs pour la mère et le fils qui tous deux ont bien souffert !

ROMAN

DE LA DAME EMPESCHIÉE D'AMOUR.

CONTE DE CHEVALLERIE[1].

Argument.

Un chevalier aime une femme qui a le c. barré ; elle sait que si elle a un enfant elle périt, et couche avec son chevalier qui pendant la grossesse fait des prières à Notre-Dame et mille prouesses en son nom. Il la prie avec ferveur au moment (?) de la mort et de l'accouchement et la supplie par son fils mort en croix. Quand la dame est morte, la Vierge apparaît et lui donne un anel pour ranimer le corps de sa femme toutes les nuits, et il pare le squelette de pierreries. Des voleurs s'en emparent ; il le reprend par ruse moins la tête qui ne se peut retrouver. Que faire de cet incident, il faut trouver une fin.

LE COCQU PAR AUCTHORITÉ DE IUSTICE.

CONTE DANS LE GOUST DE LOYS UNZE EN SES CENT NOUVELLES NOUVELLES[1].

En la ville de Loches, n'a pas ung longtems demouroyt un medecin ayant nom Petiot...

En la maytresse ville du royaume d'Arles, bien connuë de pluzieurs gens au païs de Provence, n'a pas un long tems demouroit un Medecin...

COMMENT FINIT
LE SOUPPER DU BONHOMME.

CONTE DANS LE GENRE DE VERVILLE[1].

OREMUS.

LE PAPE. — Voire, mes amis, ce que vient de dire QUELQU'UN est bel et bon, mais est ce raison pour vous lever de table sans boire quelque liqueur sagement distillée en vue de pousser la fiente ?

CALVIN. — Voilà qui est orthodoxe.

MADAME. — Je ne m'y refuse pas.

ALCIBIADE. — A quoi, madame ?

MADAME. — Taisez-vous petit badin !

LE PRÊTRE JEAN. — Cela est sage, il vaut mieux se taire en le faisant.

LA FILANDIÈRE.

CONTE ÉCRIT DANS LE GOÛT DE PERRAULT[1].

Le royaume de Mataquin est un royaume très-pauvre, dont les habitants sont presque tous obligés de labourer, faner[2], faire de gros ouvrages, et toutes sortes de métiers. Chaque père de famille[3] y possède un petit champ et une chaumière ; les femmes filent ou tricottent en marchant ou en veillant aux soins de leurs ménages. Il y a bien quelques vieux hommes, et de pauvres filles qui ne possèdent que leurs corps ; puis des nobles qui ont des terres bâties, mais le nombre de ceux-ci est si peu considérable, que le roi de Mataquin n'a jamais pu faire occuper toutes les charges de sa cour par des gentilshommes, et a souvent recours aux roturiers, qui s'y prêtent de bonne grâce. Quelques auteurs infèrent de là que c'est un pays tout comme un autre ; mais ils se trompent, vu que les fées hantent ce royaume et l'affectionnent beaucoup, peut-être parce qu'il est pauvre[4]. Les chaumières, qui se ressemblent toutes, sont[5] bâties en boue et en gros cailloux, et ont une grande cheminée par où les fées viennent réjouir et consoler les malheureux dans leurs travaux[6]. La pauvreté du royaume vient de ce que c'est un pays tout de montagnes, où les terres sont en pente et pleines de grosses pierres. Il n'y a de routes que pour les chèvres et pour les hommes ; les ânes, qui sont accoutumés de passer partout, y passent difficilement. Ce royaume est gêné, faute de communications. Le commerce y est donc bien peu de chose, et les inventions des autres États y parviennent très-lentement. Les macarons et les biscuits ne s'y font

que pour la cour, où les pralines ne furent connues[1] que lors du mariage de l'infante Berlibiche, si fameuse par ses petites mains et ses petits pieds, et qui épousa un prince de l'illustre maison des Riquet-à-la-Houpe. Aussi beaucoup de géographes ont-ils[2] nommé ce royaume le royaume des Chaumières ; mais il est certain que tout autour des figures on lit, sur les écus[3], depuis un temps immémorial : *un tel trois* ou *vingt-deux*, *roi de Mataquin*, et sur le cordon de la pièce : *Dieu protège le Mataquin !* Le roi et les plus grands seigneurs de sa cour sont les seuls qui aient des chevaux d'attelage et des voitures. Ses sujets, possédant tous la même fortune[4], sont tous égaux, et partant nullement jaloux les uns des autres. Il y a peu de mendiants. Lorsqu'une pauvre famille mataquinoise tombe dans[5] une trop grande misère, la cour de Mataquin a pour principe de la secourir. Le produit du jeu de la cour est destiné à ces actes de bienfaisance, ce qui fait qu'on s'amuse toujours par charité chez le roi. Les sujets étant, pour la plupart, occupés la majeure partie du temps à piocher leurs héritages, ne sont point enclins à se révolter, comme le font quelques citoyens dans d'autres pays ; aussi, faute de politique, n'y a-t-il point de journaux[6]. Les Mataquinois payent au roi leurs contributions en nature, avec des fromages, des bestiaux, des enfants et autres produits du pays, ce qui rend les revenus du royaume très-incertains, et oblige les rois à user d'une très-grande économie pour joindre les deux bouts de l'année. Ces bons rois tenaient à avoir un Louvre dans leur capitale, pour ressembler aux autres rois, qui ont tous au moins un palais ; mais, sans trop pressurer leurs sujets, à s'en bâtir[7] un en pierre du pays, qui est une pierre tendre, facile à tailler et blanche comme du fromage de Brie. Ce palais, nommé *le Bonbonif*, est[8] orné de beaux meubles, de plusieurs grands miroirs d'une seule pièce, de plafonds peints par des peintres de la bonne école, et d'un tas de belles choses dont il est inutile de donner le détail. Il[9] existe un livret qui se vend chez la femme où l'on dépose les cannes, les parapluies, les ombrelles, enfin tous les instruments tranchants, et qui contient la liste numérotée des curiosités[10] du palais. Le livret coûte trois sous mataquins, qui valent deux fois plus que les sous des autres pays, vu qu'au Mataquin on peut avoir deux fois plus de pain d'épice avec un sou qu'on n'en a[11] dans la ville de Reims[12], en Champagne, où le pain d'épice fut inventé pour guérir une fille de

France qui allait difficilement à la garde-robe. Mais le produit du livret est destiné aux orphelins du royaume, auxquels on achète un uniforme complet de militaire, parce qu'ils entrent tous, les garçons s'entend, dans la garde noble du roi, qui se trouve naturellement au milieu des enfants dont il est obligé d'être le père, puisqu'ils n'en ont plus. Aussi ne rencontre-t-on jamais d'enfants trouvés dans ce pays. Et le roi est entouré d'une garde très-dévouée, qui se ferait tuer[1] jusqu'au dernier, en cas d'émeute, puisqu'ils sont sensés[2] les enfants de Sa Majesté.

Il y avait environ trente ans que le palais des rois de Mataquin était terminé ; la rampe de l'escalier principal venait d'être posée, et l'on avait débarrassé les avenues du bâtiment de toutes les planches noires qui l'entouraient, et sur lesquelles, il y avait : *Les Mataquins ne passent pas ici, par ordre de sa Majesté.* Les grilles dorées étaient placées autour des jardins. Enfin, tout semblait sourire au roi de Mataquin ; mais, à peine avait-il achevé son palais, doré les corniches de la chambre de la reine et payé les derniers bas-reliefs de la cour intérieure, où se voient des amours combattant avec des roses, qu'il se sentit[3] le besoin d'avoir, comme les autres souverains, des diamants de la couronne. Or, son trésor étant à sec, il lui était difficile d'acheter des pierreries en nombre suffisant, car il aurait endetté le royaume pour bien longtemps ; peut-être même en le vendant, n'aurait-il pas eu grand'chose, et il voulait un *régent* aussi gros que le *régent* de France, qui est, comme on sait, un des plus beaux diamants blancs du monde.

Ce pauvre roi, qui n'était rien moins que Bonbonnin XXIV, dit le Franc-Maçon, parce qu'il acheva le Louvre, dont la construction était commencée depuis quatre cents ans, ce pauvre Bonbonnin ne dormait pas, tant était grand son déplaisir ; mais il le cachait à ses sujets, à sa cour, à tout le monde, hormis à la reine sa femme et à sa sœur la princesse Vertugadin, auxquelles il se confiait dans les moments de crise. Il avait éprouvé de quel secours lui était sa femme, femme de bon conseil et d'exécution qui ne s'endormait jamais, veillait aux affaires de l'État, ni plus ni moins qu'un premier ministre. Lors de la grande coqueluche qui fit tant de ravages dans la capitale du Mataquin, Son Altesse royale madame Vertugadin donna pour soixante mille sous mataquins de sucre d'orge, au lieu de délibérer sur les mesures à prendre

contre l'invasion de la coqueluche ; et, par ce moyen, l'on ne perdit que cent cinquante mille personnes, tandis qu'il en serait mort peut-être cent soixante mille, sans l'heureuse présence d'esprit de Madame, Il est vrai de dire que les grands du royaume portèrent le sucre d'orge avec un rare dévouement sur tous les points du royaume où le fléau sévissait avec le plus de colère. Mais cette maladie n'arrêta point le cours des prospérités du pays, parce que, par une spéciale faveur du ciel, l'année suivante toutes les mères du royaume devinrent grosses, et plusieurs eurent deux enfants. Aussi, cette année, les langes furent hors de prix ; mais Madame, qui avait l'expérience de ces sortes de choses, ayant prévu le cas, tira des toiles de Flandre, et le roi consentit à ne leur faire payer aucun droit à l'entrée du royaume, dont le principal produit est le chanvre filé, vu que toutes les femmes y filent et que, partout où la terre est bonne, les habitants sèment du chanvre. Alors les enfants eurent des langes, de manière à pouvoir en changer selon leurs besoins.

Lorsque Bonbonnin XXIV s'ouvrit à sa sœur, sur son désir d'avoir des diamants, la reine qui n'avait que ceux de sa grand-mère, une princesse de Saxe-Cobourg, et qui étaient très-mal montés, la bonne reine, quoique âgée de quarante-quatre ans, pensa mourir d'aise ; et, voyant cela, Madame proposa d'acheter secrètement des strass. Ce sont des beaux cailloux blancs qui croissent sur les bords du Rhin et que les ouvriers de Paris savent si bien tailler et polir qu'ils les font ressembler à de véritables diamants. Il fallait s'approcher beaucoup de la personne qui en portait pour reconnaître la différence qui existe entre les strass et les pierres vraies. Il n'était donc pas présumable qu'on pût soupçonner le roi et la reine d'avoir de faux dimants ; car l'étiquette de la cour était si sévère sur les distances, que personne, à moins d'être un souverain étranger, n'arriverait assez près de Leurs Majestés pour s'apercevoir de la fraude. Quant aux joailliers habiles, il y en avait peu dans le royaume ; et d'ailleurs la princesse Vertugadin proposa de les bannir pour un temps, sous quelque prétexte de sûreté publique ; mais le roi ne goûta point cette mesure qui, à vrai dire, sentait un peu l'arbitraire. Et Bonbonnin fut connu, de son vivant, pour être toute vérité, éloge que les historiens les plus sévères ont confirmé. Il tenait à sa parole ; mais il avait soin de parler peu.

Cet avis fut adopté ; mais il ne satisfaisait point l'envie du roi, ou[1] qu'au rebours des autres rois, il ne voulait point être trompé, ou[2] qu'il présumait devoir être gêné par sa royale conscience en donnant à ses sujets des[3] diamants de la couronne pour de vrais diamants tout en les sachant faux de toute fausseté. Il en parla à son confesseur et à son grand aumônier ; car c'était un prince très-pieux, élevé dans de bons sentiments ; il leur demanda si c'était pécher que de laisser croire à son prochain, quoique ce fût son peuple, que des strass étaient des diamants. Là-dessus le confesseur auquel la reine de Mataquin avait promis un évêché vacant dans la province de Rose-et-Compote, et qui était du parti de la reine, dit à Sa Majesté Bonbonnin XXIV que, du moment où son intention secrète était de remplacer, à mesure que les finances du royaume le permettraient, les diamants faux par des diamants vrais, il ne pouvait y avoir aucun péché, la chose étant entreprise pour le bonheur de ses peuples et pour ne point les fouler par des impôts ; que Dieu lui en tiendrait compte et l'en récompenserait, et que les autres souverains faisaient croire à leurs peuples, par des raisons politiques, des mensonges bien plus gros que celui-là ; que, d'ailleurs, étant maître de son royaume, il pouvait bien rendre une ordonnance qui donnât aux strass une valeur supérieure aux diamants vrais, en les prohibant et en les[4] soumettant à un impôt énorme, ce qui donnerait un prix inestimable aux diamants de la[5] couronne. En les passant par contrebande, il s'enrichirait lui-même.

Le roi, goûtant toutes ces raisons, ne fut plus embarrassé que d'une seule chose ; c'était de savoir par qui faire acheter les strass, afin que le secret de l'État fût bien gardé ? Son Altesse royale madame Vertugadin tira, encore cette fois, la famille royale de ce pas difficile, en proposant de se dire attaquée du foie, ce qui devait paraître vrai, vu que la princesse était haute en couleur, et de se faire ordonner les eaux d'Enghien par le premier médecin du roi, un fort habile homme, qui avait soutenu des thèses célèbres touchant les pendaisons publiques et particulières, et qui saurait bien prouver la maladie de Son Altesse dans quelque mémoire couronné par l'Académie. Alors elle pourrait, avec beaucoup d'économie, aller à Paris incognito, sous le nom de la duchesse de Rouge-Fort, et y acheter secrètement les diamants de la couronne. La reine, le roi, l'infante et Son Altesse royale Madame

réunirent tous leurs fonds, et l'abbé de Vergogne prêta ceux des couvents, des évêchés et des petits séminaires, moyennant quelques sûretés, afin de pouvoir se procurer une douzaine de diamants véritables, pour calmer les scrupules du roi, dont la conscience ne se tranquillisait point.

Enfin, Son Altesse royale madame Vertugadin partit pour son long voyage, suivie d'une seule dame d'honneur et du baron Goguelin, lieutenant-général à son service, et de plus son écuyer-tranchant. A la cour de Mataquin, toutes les charges ont rapport aux choses de bouche, vu que l'État étant despotique les institutions ont été calquées sur celles de l'empire ottoman. Il y a des auteurs qui prétendent que le baron Goguelin fut dans le secret de la princesse, et ils furent conduits à émettre cette opinion injurieuse pour une personne si discrète, par des raisons puisées dans la fragilité des femmes ; mais ils oubliaient que la famille royale du Mataquin est une de celles où l'on est le plus sévère sur les alliances, et que la fierté des princesses du sang a donné lieu au proverbe : Sage comme une Bonbonnin ! Aussi, aucun homme de sens n'a cru que le baron Goguelin ait j[amais][1] connu l'objet de ce voyage, ou y ait été pour la moindre chose. Au départ de la princesse, la grande aumônerie ordonna des prières publiques pour sa guérison ; et comme, depuis la distribution de langes et de sucres d'orge, elle était devenue populaire, le peuple se précipita dans les églises et pria pour le bonheur de Son Altesse et la réussite de son voyage, en la nommant la mère du peuple.

Cependant le roi n'était pas sans concevoir de grandes inquiétudes pour sa sœur qu'il aimait beaucoup, vu qu'elle avait plus de mille lieues à faire avant d'arriver en France ; puis l'infante, princesse accomplie, et nommée la princesse Manchonnette[2], tant elle était blanche, jolie et mignonne, arrivait à sa dix-septième année. Son mariage était un événement très-probable qui pouvait survenir d'un moment à l'autre, et le roi craignait autant de ne point avoir ses diamants à cette époque que de les avoir, parce que ne les ayant point, la reine était susceptible, eu égard à sa constitution nerveuse, d'en mourir de douleur ; et si les strass étaient arrivés, Bonbonnin, qui ne manquait pas de prudence, avait peur que son gendre, le beau-père et la belle-mère, tous gens pour lesquels l'étiquette des distances n'existerait pas, s'aper-

çussent de sa tromperie, à l'endroit des diamants de la couronne ; et, de soupçons en soupçons, ne prissent de mauvaises idées sur la noble et loyale maison de Bonbonnin. Aussi, souvent en s'endormant, le soir, Sa Majesté, après l'ordre, songeait que les rois ne doivent pas plus que tout autres personnes[1] se mettre dans une fausse position, et il regrettait amèrement d'avoir eu tant d'ambitions ; mais comme il couchait très bourgeoisement avec la reine, celle-ci, habituée à lire les pensées de son auguste époux sur sa royale physionomie, savait dissiper ces nuages ; seulement, elle ne pouvait pas empêcher le roi de rêver à ses strass, quand une fois il était endormi. Souvent pendant la journée, lorsque Sa Majesté revenait de la chasse ou lorsqu'elle sortait du conseil, elle restait debout, se tenait la tête dans les mains, et, voyant cela, la reine disait, en elle-même, ou à son confesseur, le seul qui sût ce secret d'État :

— Je suis sûre qu'il pense à ses strass !...

Et la reine ne se trompait pas, Sa Majesté était si fort absorbée par les difficultés de cette entreprise et les suites qu'elle pouvait avoir, qu'un jour de grand couvert, elle dit à l'oreille de la reine :

— J'ai tué vingt-deux strass... croyant dire : vingt-deux lapins...

Comme la reine se mit à sourire de la méprise de ce bon roi, le public des galeries et les grands de la cour disaient[2] tous :

— Le roi est de bonne humeur ; il a dit quelque chose de fort agréable à la reine.

Et cependant Sa Majesté était, au contraire, fort soucieuse, car sa couronne de strass lui pesait déjà sur la tête.

Tel était l'état des choses à la cour du royaume de Mataquin, quand il arriva dans un village situé à deux lieues de la capitale, un événement qui devait apporter de grands changements dans les habitudes de la famille royale. Ce village, nommé la Gouttière-des-Chats, ressemblait à un toit, tant il était en pente sur une montagne extrêmement élevée, et les chaumières, pressées les unes sur les autres, faisaient de loin l'effet des tuiles.

Tout en haut de la montagne, encore au-dessus du village, il y avait une maison isolée, qui semblait accrochée sur le pic comme une cage à un mur. Cette pauvre maison, à moitié ruinée, toute crevassée, était habitée par une bien vieille femme, en cheveux blancs, ridée comme sa chaumière, noire comme elle et comme elle

malpropre et puante. Elle n'avait plus que deux grandes dents, jaunes, pointues et recourbées comme des crocs, qui eussent fait peur au diable ; ses joues ressemblaient à des[1] feuilles de parchemin ratatinées, semées de taches plus rousses que le fond du teint, et toujours soucieuses ; son vieux nez était noir et crochu comme un bec de perroquet méchant, et son menton faisait mine de vouloir le mordre ; son front semblait[2] un morceau de rocher ; ses sourcils blancs étaient[3] hérissés comme les poils d'un porc-épic, et dessous il y avait deux yeux clairs et flamboyants comme des yeux de chat sauvage. Elle faisait peur à tous les passants qui, en allant par curiosité en haut de la montagne, d'où l'on voyait trois provinces du royaume de Mataquin, n'osaient y entrer à l'aspect de cette vieille sorcière, qui ne dormait jamais, et filait avec une prestesse diabolique ; elle filait, filait, que l'on croyait son fuseau, son fil, sa quenouille et ses doigts desséchés immobiles, tant vite ils allaient. Les plus hardis, ceux qui avaient le courage de s'arrêter et de regarder par une fente du mur, entendaient, dans le silence : brr, brr, ce qui était le bruit de ses doigts, de sa quenouille, de son fil et de son fuseau. Les habitants de la Gouttière-des-Chats avaient nommé cette vieille femme, *la Filandière*, parce qu'elle filait toujours, et que son fil, tant fût gros le chanvre, était le plus fin du pays. Quelques ménagères disaient qu'elle avait la salive si âcre que le chanvre en était amenuisé comme par enchantement. Le fait est qu'une fée n'eût pas mieux travaillé. Son fil de chanvre était acheté pour du fil de lin, et servait à faire de la dentelle, et il était payé si cher, qu'une livre valait mille francs mataquinois, et elle en filait une livre par semaine. Malgré cela, elle était toujours en haillons, ne réparait point sa chaumière et laissait aller son fils misérablement vêtu. Elle avait, en effet, un fils qui, depuis sa naissance, lui servait de souffre-douleur, quoiqu'il eût dû être son Benjamin. C'était le seul enfant qu'elle eût eu de son mariage avec feu son mari, lequel avait été de son vivant un des plus habiles cultivateurs de chanvre, et qui était mort de chagrin, tant elle l'avait tourmenté, le rabrouant toujours, ayant des fantaisies à rendre un homme fou, voulant que le sabot aux allumettes fût à gauche, laissant brûler la soupe, lui tirant les oreilles quand il dormait, lui cachant ses souliers lorsqu'il les cherchait, les lui donnant, s'il n'en avait que faire, prétendant avoir raison, le conseillant pour la semaison du chanvre, jetant

aux oiseaux la moitié du chénevisis bref, elle lui rendit la vie si dure qu'il lui en laissa sa part, et, par aventure, un enfant ; chose assez miraculeuse, car la vieille Filandière avait cinquante-huit ans lors de la mort de son homme, et se trouva grosse depuis trois mois, sauf erreur. L'Académie de médecine envoya des commissaires pour vérifier le fait, et il parut plusieurs mémoires où l'accouchement fut expliqué, par des raisons puisées dans les lois sur les comètes, ce qui satisfit momentanément les savants, et augmenta la renommée du premier médecin du roi, qui se chargeait de rendre raison de tous les cas extraordinaires.

L'enfant mis au monde par la Filandière était un garçon, beau comme un jour de printemps. Elle en accoucha pendant la nuit, en présence de trois commissaires, à l'instar des princesses, et lorsque les médecins se furent en allés, la chaumière resta illuminée jusqu'au jour, et l'on y entendit des bruits de fête, des éclats de rire, des chants comme si toutes les fées du pays y eussent dansé. Mais le lendemain, ceux qui eurent la curiosité de rôder autour de la chaumière, la trouvèrent paisible et muette, il n'y avait aucune trace du dégât que font les princes, les enchanteurs avec leurs voitures, et la vieille Filandière donnait à téter au nouveau-né, qui fut baptisé sous le nom de Faustin, comme pour dire Heureux. La Filandière se chargea de démentir le bonheur que ce nom présageait, et nul enfant ne fut plus malheureux dans le monde entier. Dès les premiers jours sa mère lui donna des chiquenaudes sur le nez pour lui apprendre à ne point crier. Le pauvre petit eut une telle peur, qu'il ne criait plus, même pour demander de la bouillie quand il avait faim, et la vieille femme, qui ne passait pas pour savoir élever les enfants, ne lui donnait de la bouillie que suivant ses idées. Aussi, une bonne femme allant un jour à la montagne et voyant ce joli menu poupon, tout chétif, pâlot, qui semblait dépérir, n'avait point de roses sur les joues, et devait être battu comme un blanc d'œuf, proposa, par pitié, à la Filandière édentée, de lui nourrir pour rien son enfant, mais la vieille fit un grognement si terrible, que la nourricière en eut son lait tourné pendant deux jours, tant grande fut sa peur. Et elle alla pronostiquer dans le village à toutes les vieilles[1], que Faustin ne tarderait pas à mourir. Néanmoins, les passants virent toujours le petit barbotant dessous[2] l'auvent de la chaumière, jouant avec des cailloux jetés là, dans la neige[3], et tous le plaignaient, en

voyant son joli corps grelottant à travers les trous de ses haillons pendant que sa vieille mère filait devant un bon feu. Ce fut bien pire plus tard, la Filandière le forçait à aller tout seul, pendant la nuit, dans les précipices de la montagne, sans s'inquiéter s'il s'y casserait le cou, et le laissant se défendre comme il pourrait[1] de ses petites mains contre des aigles dont la montagne abonde, et contre les autres bêtes. Un cri général s'éleva dans la Gouttière-des-Chats sur cette vieille mégère, mais elle faisait tant de peur que personne n'osait lui demander compte de tout l'argent qu'elle gagnait et dont elle ne se servait pas pour son enfant. Après tout, chaque mère élève le sien à sa fantaisie, doit s'en faire obéir, et le bon Dieu est son seul juge.

Comme la Filandière avait le secret de faire du fil de dentelle avec le plus vilain chanvre, quelques personnes lui envoyèrent leurs filles pour leur enseigner à filer comme elle ; mais aucune ne pouvait durer plus d'une semaine à cet apprentissage. La vieille leur montrait si rudement leur métier, elle leur donnait des coups si durs[2] sur les doigts avec les siens, qui étaient durs comme les os d'un pendu, que toutes y renoncèrent, craignant d'avoir les doigts cassés ou tordus, ce qui eût été dommage parce qu'ils ne devaient pas leur servir à filer seulement.

Il se passa une quinzaine d'années pendant lesquelles la Filandière traita rudement son pauvre enfant ; mais, comme malgré cette triste vie il se portait à merveille, devenait grand et fort, les voisins finirent par s'habituer à le voir gouverné de la sorte. Les terres qui dépendaient de la chaumière, et qui étaient restées en friche, furent cultivées par lui, et il y faisait venir le plus beau chanvre du monde pour plaire à sa mère, qu'il aimait beaucoup, malgré ses duretés. Mais quand il eut seize ans, et qu'il eut acquis des forces, la Filandière l'accabla de travaux qui eussent fait périr tout autre homme que lui, habitué, par son éducation, à grimper dans les précipices et à tout supporter. Aussi tout le monde le plaignait, car il était bien fait, beau de visage, beau de chevelure, beau de partout. Quand il passait, la tête baissée et tout mélancolique, les filles disaient : « Quel malheur de tuer un si beau garçon ! »

En effet, sa mère lui donnait des tâches qui devaient finir par le tuer. Avec l'âge, elle était devenue plus fantasque et plus sorcière que jamais. D'abord, elle envoyait Faustin à la ville pour vendre

son fil et lui en rapporter l'argent, et si le pauvre garçon se fût laissé attraper d'un demi-liard mataquin, il aurait été battu comme plâtre, à coups de quenouille. Aussi, jamais il n'y avait d'erreur dans les comptes.

Une des singularités du royaume de Mataquin est la rareté des framboises, non qu'il n'y vienne pas de framboisiers, car, bien au contraire, il n'y a pas de pays où il y en ait davantage ; mais si les framboises ne sont pas cueillies dans un certain moment, il suffit d'un coup de soleil et adieu les framboises, elles sont grillées sans pitié. En revanche, les framboises prises à point, surtout celles qui croissent sur le haut des montagnes, ont un goût merveilleux et auquel il n'y a rien de comparable dans le monde ; c'est si délicieux qu'il semble que les anges les aient cultivées et arrosées eux-mêmes pour leurs menus-plaisirs. Or, la vieille Filandière voulait, pour son déjeuner, un plat de framboises, tous les matins, pendant toute la saison, et, sous peine d'être battu comme un fer à la forge, il devait apporter un petit panier de framboises à sa vieille mère, qui les gobait en les piquant une à une avec une grande aiguille à tricoter, sans jamais en donner une à son fils, qui mangeait[1] à côté d'elle, sans murmurer, un morceau de pain noir.

Il y a derrière les montagnes du Mataquin un pays fort riche, avec lequel il avait été impossible d'établir des communications parce que les rochers étaient inaccessibles de ce côté, et qu'il aurait fallu dépenser cent fois la valeur de Mataquin pour y pratiquer un chemin ; or, ce royaume voisin, qui est le Ghoulistan, produit un bois très-rare dont le prix est énorme, vu qu'en le brûlant il exhale une odeur de violette, et que sa chaleur donne la santé. La vieille Filandière ne voulait se chauffer qu'avec ce bois, auprès duquel le sambouc de Guinée n'est rien. Elle tirait de ce pays une infinité de choses qui étaient inconnues dans le royaume de Mataquin ; ainsi, quand ses provisions tiraient à leur fin, il fallait que son fils risquât sa vie en traversant les montagnes, les glaciers, les précipices couverts de neige, pour aller chercher à sa mère tout ce dont elle avait besoin dans le Ghoulistan, et le pauvre enfant, obéissant, recommençait toujours cet affreux voyage, qu'il avait fait à l'âge de douze ans pour la première fois. Tout l'argent que gagnait sa mère passait à satisfaire ses fantaisies. Tantôt elle voulait des chemises de Jangac, faites

avec du vrai jannequin ; c'est la toile la plus douce du monde, et la vieille avait la peau si délicate, qu'elle ne pouvait porter que cette étoffe ; et alors il lui était indifférent d'avoir par-dessus des haillons, vu que dans cette chemise elle se trouvait comme dans une robe de duvet. Tantôt il fallait que son fils lui apportât des œufs de roc, qui sont un manger le plus exquis, que les fées se réservent, et qu'il faut aller saisir dans des nids, au péril de ses jours, dans le creux des glaciers du Ghoulistan ; c'étaient aussi des nids d'alcyons, qui viennent de la Chine, où ils se payent au poids de l'or ; enfin, elle était gourmande des friandises les plus coûteuses, et qui obligeaient Faustin à des voyages sans fin dans toutes les villes du Ghoulistan. La paillasse de son lit était composée de feuilles de gesnelles[1], arbrisseau de la Cochinchine ; ses draps se faisaient avec une peau du nord, toute brune, odoriférante, douce comme celle des gants de Naples[2], et dans laquelle elle se conservait belle de corps[3], sinon de visage. Elle ne buvait que de l'eau d'or, ainsi nommée parce qu'elle est jaune ; poison mortel quand elle est bue avec les lèvres, mais boisson délicieuse quand elle passe à travers un chalumeau fait en bois de Sampa, qui est un palmier de Cayenne, dont la vertu n'est connue que des savants et des fées. L'eau d'or ne se trouve que dans les États du Grand-Mogol, qui fait défendre l'approche de cette source unique au monde par des soldats armés de flèches. Quelquefois, le soir, pour son souper, il prenait fantaisie à la Filandière de manger une salade de roquettes des[4] montagnes, et, quelque fatigué qu'il pouvait être, Faustin allait lui chercher des roquettes ; puis, un autre jour, il lui fallait des cuisses de grenouilles, et son fils descendait jusqu'au fond de la vallée de Galbansson[5], où se trouvent les meilleures grenouilles. Un jour, elle voulut manger un momont, pour faire les Rois, et avoir une galette de manioc, et Faustin passa quinze jours en Ghoulistan avant de se procurer un momont, qui est un faisan de l'Indostan, supérieur au goût de toutes les bêtes connues dans le monde. Quand elle prenait du café, il lui fallait du moka. Puis, en été, elle ne voulait pas une mouche dans sa chaumière ; elle buvait à la glace ; enfin, si tout avait chez elle l'apparence de la plus horrible pauvreté, elle menait dans sa baraque la vie la plus voluptueuse ; et la reine de Saba, qui eut pendant quelque temps l'anneau de Salomon, avec lequel on satisfaisait tous ses désirs, n'aurait pas été plus heureuse que

la Filandière. Elle avait toujours à ses ordres un fils qui la chérissait, et prêt à se rompre les os à son service, qui couchait sur un méchant grabat de paille, et qui, pour voir dans les yeux de sa vieille mère une expression douce, aurait pris un fer rouge, si elle le lui eût commandé. Tout le monde le plaignait, et il était heureux, parce que rien n'est aussi bon dans le cœur que de bien aimer sa mère. Or, comme depuis son enfance, il avait été habitué de lui obéir, il ne connaissait pas de plus doux état que d'aller, de venir et de travailler pour elle, et il jouissait de tout ce qu'il lui donnait de bon.

Mais aussi le bon Dieu avait voulu qu'il fût récompensé de ses travaux. En effet, aussitôt qu'il avait couché sa vieille mère dans son lit de peau d'antilope, et que, après l'avoir baisée sur les yeux, il venait se jeter, bien fatigué, dans le coffre plein de paille qui lui servait de lit, sa vieille mère se levait dès qu'elle l'entendait dormir, et venait, sans qu'il s'en doutât, l'embrasser sur le front en pleurant. Alors, les larmes qui tombaient dans la chevelure de Faustin avaient le don de lui donner de beaux songes ; chose que personne, ni que Faustin lui-même ne savait[1]. Alors, tout-à-coup, le jeune homme se croyait éveillé ; il sortait de la chaumière vêtu comme un prince souverain ; il trouvait à la porte une jument à la tête[2] de femme, ferrée avec des[3] petites ailes, et dont la croupe était gris pommelé, le corps agile ; il montait dessus, et allait dans le Ghoulistan, par une belle route, plantée d'arbres, bien nivelée à travers les montagnes, et il était partout bien reçu ; les grands seigneurs du Ghoulistan le reconnaissaient et le traitaient avec beaucoup d'égards. Il dansait à la cour, où l'on admirait beaucoup ses connaissances étendues et variées ; il faisait preuve d'esprit et de goût, parlait très-bien de ses voyages et menait une vie extrêmement joyeuse, apprenait les œuvres des poètes du Ghoulistan, assistait à des parties de chasse, disait des mots fort agréables, était fêté par toutes les dames, et se trouvait le jeune homme le plus heureux du monde, jusqu'à ce que la voix aigre de sa vieille mère le fît sortir de son grabat, en lui disant :

— Allons, grand paresseux, veux-tu te lever pour aller sarcler le chanvre.

Et il se levait soudain et prenait ses haillons, oubliant qu'il était fils de roi, et redevenait[4] un simple chanvrier.

Il arriva ainsi jusqu'à l'âge de vingt-deux ans ; mais cette singulière existence, constamment continuée, avait eu pour effet de lui faire prendre pour sa vie véritable celle qui commençait le soir au commandement du baiser de pleurs que lui donnait sa mère, et la vie pénible de la journée pour quelque sommeil affreux par lequel il expiait les délices de son bonheur.

Cependant il finit par s'apercevoir qu'il se trompait, et voici comment[1] :

Un jour, se trouvant dans la capitale du royaume de Mataquin, où il était descendu pour vendre le fil de la vieille Filandière, sa mère, alors âgée de quatre-vingts ans, et qui avait, par miracle, filé dans sa semaine deux livres de fil à dentelle, afin de pouvoir manger, pour Noël, un momont à la purée de nid d'hirondelle, Faustin s'avisa, au lieu de revenir aussitôt, d'aller voir le Louvre, achevé par Bonbonnin XXIV, et dont on parlait comme d'une des sept merveilles de[2] Mataquin. Mais il se trouva à l'entrée de la grille un factionnaire de la garde royale, qui lui dit que l'on n'entrait pas[3] en guenilles dans le palais du roi. Le pauvre Faustin, regardant ses habits, reconnut en effet qu'ils n'étaient pas des plus propres, et alors il s'assit tout pensif sur une des bornes du garde-meuble de la couronne, bâtiment qui faisait face à l'une des façades du Louvre. Le hasard voulut que l'infante dona Mancha, dont les appartements étaient précisément situés dans cette partie du Louvre, vînt à passer pour aller prendre une leçon de danse, et qu'en passant elle regarda[4] dans la rue, où elle vit Faustin sur sa borne. De son côté, Faustin l'aperçut, et il en devint amoureux fou. Aussitôt, il demanda à un monsieur qui était occupé à lire les affiches, s'il connaissait la femme dont le joli visage se voyait à travers les vitres du palais, et ce monsieur, étant précisément un pair de Mataquin, lui apprit que ce n'était pas autre chose que l'infante elle-même, dona Mancha, pour laquelle tous les princes étrangers envoyaient ambassade sur ambassade, afin de l'obtenir en mariage, à cause de sa grande beauté, de son instruction, de sa gentillesse et des ses manières, dont il était bruit à[5] toutes les cours. Faustin remercia poliment le pair mataquin, lequel était le chancelier des ordres du royaume.

— Monsieur, lui dit-il, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais la princesse est bien mon fait !...

— Je le crois, lui dit le comte de Grandcoquin, mais vous ne pouvez pas y songer, tant que vous ne serez pas décoré...

— Il a raison, dit Faustin.

Quand dona Mancha repassa après avoir pris sa leçon de danse, elle retrouva Faustin assis sur sa borne, et comme c'était une personne charitable, elle lui envoya cent sous mataquins et un pain de sept livres. Faustin la remercia par un regard, et ils ne se doutaient ni l'un ni l'autre qu'ils se marieraient un mois après, à la barbe de tous les héritiers présomptifs des couronnes d'Angleterre, de France, d'Italie, d'Allemagne, de Russie, de Bavière, de Saxe-Gotha, de Saxe-Cobourg, de Saxe-Saxe[1], et autres qui tous faisaient faire des propositions, plus avantageuses les unes que les autres, à Sa Majesté très-montagnarde et très-audacieuse, Bonbonnin XXIV, dit le Franc-Maçon.

Cette rencontre de Faustin et de dona Mancha eut lieu trois mois après le départ de Son Altesse royale madame Vertugadin pour la France, où elle allait choisir des diamants pour la couronne ; et en ce moment les angoisses du roi étaient extrêmes.

En revenant chez sa vieille mère, la Filandière, Faustin goûtait une félicité inconnue et sans cesse renaissante à se ressouvenir de dona Mancha-Bella, et ce plaisir si vif, si vrai lui démontra que sa vie n'était pas un sommeil ; tout cela lui faisait oublier l'horrible colère que son retard avait dû amonceler contre lui au logis. Aussitôt que sa vieille mère le vit sur le pas de la porte, elle gronda de manière à faire reculer un rhinocéros, et ses deux dents eurent un air menaçant qui glaça Faustin de frayeur ; et il baissa les yeux, car il ne pouvait pas voir sa mère quand elle les ouvrait si grands.

Elle saisit sa redoutable quenouille, qui était en cœur de cormier, elle la leva, et dit à Faustin :

— Mets-toi là à genoux, que je te batte !...

— Me tuerez-vous ?... demanda Faustin, en se jetant à ses genoux, moi qui ne vous ai jamais désobéi, moi qui suis votre enfant, moi qui suis allé sans murmurer partout où vous m'avez ordonné d'aller, je ne vous ai jamais parlé de mes souffrances...

— Je sais tout cela, dit-elle d'une voix terrible, pourquoi me le rappeler, crois-tu que j'oublie ce que tu as fait ?...

Et la quenouille était toujours levée.

— Ce que vous ne savez pas, ma mère, reprit Faustin, étonné

de sa hardiesse, c'est que je suis amoureux de l'infante de Mataquin.

— Oh ! mon cher fils, dit la vieille Filandière, en posant sa quenouille sur son fauteuil, et relevant Faustin, cela est bien différent, il faut que tu l'épouses...

— Et comment ? lui dit[1] le jeune homme surpris...

La Filandière s'assit au coin du feu, ne pensant plus ni à son argent ni à son fuseau[2], et elle se mit à considérer les rayons[3] des tisons qui brûlaient.

— Faustin !...

— Quoi, ma mère ?...

— Combien me rapportes-tu ?...

— Deux mille livres en écus mataquins...

— Où sont-ils ?

— Les voici...

— Va quérir les maçons du roi et son architecte...

Faustin alla chercher l'architecte du roi, qui vint assez étonné de se voir mandé par une vieille filandière, dont le fils était déguenillé, mais comme il était curieux, et que les architectes ne veulent pas autre chose que de bâtir, il suivit Faustin après avoir dit à ses gens d'envoyer une centaine de maçons au-dessus des Gouttières-du-Chat, chez la vieille Filandière, où il allait de sa personne.

La vieille le pria de lui bâtir à la place de sa chaumière, où elle se trouvait un peu trop à l'étroit un palais dans le genre de l'architecture sarrazine de l'Alhambra, avec des balcons, des galeries extérieures, des colonnes, et qu'elle voulait tout en marbre, pour plus de solidité, parce qu'elle ne voulait pas donner dans le clinquant des constructions modernes. Elle parlait d'un air si dégagé que l'architecte crut devoir lui faire observer que ce qu'elle lui demandait coûterait plusieurs centaines de millions...

— Qu'importe ? dit-elle ; seulement, je vous préviens que je ne pourrai vous payer qu'en diamants. Mon fils en a trouvé le secret ; faites votre devis et vos dessins ; voici, pour vous encourager, une marque de notre reconnaissance, si vous voulez aller vite en besogne.

A ces mots, elle leva avec sa quenouille la pierre qui était devant le foyer de sa cheminée et y prit un assez beau diamant qu'elle lui donna.

L'architecte n'eut rien de plus pressé que de rentrer en ville

et d'aller s'habiller pour se rendre à la cour, où il y avait une grande réception. L'architecte ayant été nommé baron par le roi, le jour où le Louvre avait été fini, jouissait des grandes et petites entrées à la cour, en sorte qu'il vint au gala, et quand Sa Majesté le prit par-dessous le bras et l'emmena dans l'embrasure d'une croisée pour parler bâtiment, l'architecte lui raconta comme quoi il y avait à deux lieues de là, au village de la Gouttière-du-Chat[1], un jeune homme qui savait faire des diamants[2], et, pour preuve, il lui raconta la commande de la Filandière et lui montra le diamant qu'il en avait reçu. Sa Majesté manda aussitôt le joaillier de la couronne et s'enferma avec lui dès qu'il fut venu. Cette conférence fit croire qu'il allait commander des pierreries pour le mariage de dona Mancha-Bella, et il y eut des paroles fort aigres-douces échangées entre tous les membres du corps diplomatique. Le joaillier assura au roi que le diamant de la Filandière était un diamant incomparable pour l'eau, et qu'il était semblable en toute chose aux diamants extraits des mines d'Asie. Bonbonnin commanda aussitôt son équipage de montagne et partit au grand étonnement de la reine et des courtisans, qui, contre leur habitude, ne savaient rien. Le roi ne voulut être accompagné que de son architecte.

— Bonne femme, où est votre fils ? dit Sa Majesté en entrant dans la chaumière.

— Sire, dit-elle, qui êtes-vous ?

— Je suis le roi de Mataquin.

La vieille s'inclina et répondit :

— Mon fils, Sire, est parti pour aller chercher des ingrédients de diamant dans les montagnes de Ghoulistan, et il ne sera pas de retour avant une huitaine de jours...

Le roi devint pensif.

— Il est donc vrai qu'il sait faire des diamants ?

— Aussi vrai, Sire, que vous êtes roi de Mataquin et père de vos sujets.

Le bonhomme de roi s'était fait avare en devenant vieux, ce qui est un bien grand défaut pour un prince, et inexcusable chez tout le monde. Or, la vieille Filandière, qui avait envoyé Faustin en Ghoulistan pour se procurer un diamant avec les deux mille francs qu'elle venait de gagner avec son fils[3], vit bien, par le salut gracieux que lui fit Sa Majesté en la quittant, qu'elle pourrait le

prendre par l'avarice. La longueur de sa vue lui avait déjà permis de deviner le secret de l'État relativement aux strass et les inquiétudes de Bonbonnin ; car ses yeux étaient fées, et de là venait leur clarté extraordinaire.

Bonbonnin XXIV resta dans une impatience terrible tant que Faustin ne fut pas revenu de son voyage. Il fit prendre des informations sur sa famille, et sans l'étiquette sur les distances il aurait logé la vieille horrible filandière dans son Louvre. Il voulait[1] lui proposer une place à la cour, mais en quelle qualité l'y attacher ? La mère d'un homme en train de faire des diamants, et qui pouvait peut-être en fabriquer de gros comme un œuf d'autruche, ne devait pas occuper d'emploi subalterne ; puis, s'il la nommait dame d'honneur de la reine, toute la noblesse eût jeté les hauts cris... Il lui fit secrètement proposer d'être gouvernante des enfants de Mataquin ; mais il courait des bruits si extraordinaires sur l'éducation de Faustin, que c'eût été compromettre l'avenir de la famille royale ; et, s'il flotta longtemps entre l'avarice et les destinées des Bonbonnins, il faut lui rendre cette justice que l'avarice eut le dessous.

Il avait établi trois gendarmes des chasses entre la Gouttière-des-Chats et le Louvre, afin d'être instruit plus vite de l'arrivée de Faustin. Ces préparatifs, l'air soucieux et affairé de Sa Majesté, firent croire à la cour et à la ville qu'il devait y avoir un nouveau prétendant à la main de dona Mancha-Bella. Les caquets s'établirent sur cette donnée, et, de bouche en bouche, ils arrivèrent jusqu'à l'infante, à laquelle sa première bassineuse dit à l'oreille, qu'il n'était bruit que de la prochaine arrivée d'un jeune prince qui, au lieu de la demander par ambassadeur, venait incognito lui-même lui faire la cour ; ce que dona Mancha-Bella trouva infiniment plus poli, plus amoureux et plus galant que la manière ordinaire des rois.

Enfin Faustin arriva chez sa vieille mère avec un diamant d'assez belle grosseur, pour les[2] deux mille livres de Mataquin. La Filandière, qui guettait son fils, le cacha dans sa mée[3] au pain afin que le roi ne sût l'arrivée de Faustin que quand elle le voudrait.

Alors elle lui parla ainsi :

— Mon enfant, le roi croit que tu as l'art de faire des diamants ; et sans doute, il te priera de ne pas porter ton industrie ailleurs que dans ses États...

A ces mots, le gendarme des chasses qui surveillait la chaumière et que la vieille avait occupé ailleurs quand elle entendit Faustin sur le haut de la montagne, en lui disant : — Ne voyez-vous pas mon fils venir de ce côté... Allez voir. — et elle l'avait envoyé vers le village, le gendarme, entendant parler dans la chaumière, dit à la vieille de sa grosse voix de gendarme des chasses :

— Vous m'avez trompé, vous parlez à votre fils, le roi nous a commandé de nous en saisir...

— Faites excuse, monsieur le soldat, dit la vieille, je parle à mon chat...

Et elle se mit à caresser un gros angora qu'elle avait autrefois envoyé son fils lui chercher dans un endroit du Ghoulistan en lui en désignant la peau, les taches et le miaulement ; car il avait un miaulement particulier et une queue à servir de balai, si elle n'en avait point eu.

— Minet, Minet, dit-elle en continuant, le roi voudrait bien te faire faire des diamants...

Et elle parlait à son fils, tout en causant avec le chat.

— Il t'enfermera... Mais s'il t'enferme tâche au moins d'être près de l'Infante, parce qu'elle aime les beaux chats, et t'aimera si elle te voit, mais fais-toi faire de beaux habits, pour être à ton aise et comme un brave chat, de bonne mine, un angora de race pure. Et quand même tu ne saurais pas faire de diamants, elle te gardera à son service.

En entendant cela, Faustin, à qui son habitude d'aller en tout pays et de voir le monde avait aiguisé l'entendement, toussa pour faire comprendre à sa mère qu'il devinait tout ce qu'elle voulait lui dire ; alors le gendarme des chasses, voyant bien que ce n'était ni une tousserie de vieille femme, ni celle d'un angora, se précipita dans la chaumière et s'empara de Faustin qui fut incontinent mené devant Sa Majesté Bonbonnin XXIV, sans que sa mère eût pu lui dire autre chose que : De la prudence, mon enfant.

— Es-tu le fils de la Filandière ?... lui dit le prince.

— Oui, Sire...

— L'on m'a instruit de ta science lapidaire... Est-il vrai que tu saches faire du diamant ?

Ici Faustin fit une réponse modeste qui ne disait ni oui ni non ;

mais le roi se dit : Il a[1] tout-à-fait la tournure et les manières d'un faiseur de diamants[2] et je me le représentais bien ainsi...

Alors, il lui dit : — Il faut que tu me fasses des diamants vrais...

— Sire, répondit Faustin, il est besoin pour cela de tant de choses que je doute que vous exécutiez toutes mes fantaisies...

— N'importe, si tu en fais seulement un de la grosseur d'une aveline, même sans coque, je t'accorderai tout ce que tu me demanderas...

— Ainsi soit-il, répondit Faustin.

Sur ce mot, Sa Majesté, qui était d'une haute prudence, fit appeler le comte Grandcoquin et deux gentilshommes ordinaires de sa chambre, qui causaient dans le salon bleu ; et là, devant lui, il leur commanda de dépouiller Faustin de ses guenilles, et de le mettre nu comme un limas jaune ; ce que les seigneurs firent aussitôt, malgré les observations du jeune homme qui était timide comme une fille ; et il rougit beaucoup, car les courtisans ne purent s'empêcher d'admirer sa blancheur et sa belle corpulence[3] ; mais c'étaient de vieux courtisans, et Bonbonnin ne put s'empêcher lui-même de sourire.

Faustin était bien honteux, n'ayant pas l'habitude de se présenter dans ce costume ; mais il fut bien étonné de voir Sa Majesté ordonner à ses gentilshommes de bien tâter[4] par tout le corps pour vérifier s'il n'avait point de diamants ; et, pendant l'opération que les gentilshommes firent avec beaucoup de décence, Sa Majesté commanda au chancelier de ses ordres de brûler, dans le feu de sa cheminée, les guenilles de l'homme aux diamants ; mais tout ce qui résulta de cette recherche fut une eustache que le pauvre Faustin portait sur lui. Devinant alors les intentions de Sa Majesté, le fils de la filandière fut bien heureux d'avoir avalé le diamant, sûr de le retrouver au besoin.

Le roi, convaincu que Faustin n'avait point de diamants dans ses poches, le lia encore par un serment, en l'emmenant dans son oratoire et lui faisant jurer sur les évangiles qu'il n'avait aucun diamant sur lui ; serment que Faustin n'hésita pas à faire[5], puisque le dimant était dans son estomac.

La reine et sa fille venaient par hasard faire leurs prières du soir à l'oratoire, quand, en entendant la voix du roi, elles regardèrent par une porte en tapisseries[6], et, ayant vu Sa Majesté avec un beau jeune homme sans chemise, elles n'osèrent entrer, par un

sentiment de pudeur ; puis, ne disant mot, elles se retirèrent bien honteuses de ce hasard, mais aussi bien interloquées de cette cérémonie.

Bonbonnin, enchanté, fit apporter des habits de prince à Faustin qui, les ayant mis, se trouva le plus bel homme du royaume, et les porta comme s'il avait eu toute sa vie des habits[1] brodés. Il parut accompli. Le roi demanda à Faustin en quel endroit du palais il désirait procéder à la confection du diamant et, alors, le jeune homme ayant dit qu'il voulait le visiter, afin d'en reconnaître l'exposition, Sa Majesté prit elle-même[2] un flambeau d'or, et défendant[3], sous peine de la vie, d'approcher de l'inconnu[4] à une distance de plus de vingt pas, le défiant et prudent Bonbonnin parcourut le palais, en le montrant à Faustin, comme un propriétaire qui dit à son ami : « Voilà ce que j'ai fait faire cette année. »

Les gens de service, ceux de l'intérieur du Louvre, les officiers de gardes[5] et les seigneurs en charge, voyant Sa Majesté déroger à l'étiquette et plein[6] d'attentions pour un jeune inconnu, vêtu comme un prince, crurent à quelque chose de nouveau. Tout le monde se rendit au jeu de la reine, et racontèrent ce que le roi faisait pour le prince si impatiemment attendu. Alors l'infante, regardant sa mère, se mit à rougir, et toutes deux pensèrent que la cérémonie de l'oratoire était un usage secret des rois de Mataquin lors du mariage de leurs filles. Toute la cour pensa, en voyant l'infante et la reine rougissant, puis souriant, qu'elles savaient l'arrivée du jeune souverain : alors il ne fut plus question[7] que du prochain mariage de l'infante et de l'adresse avec laquelle cette affaire avait été conduite, puisque tout le monde ignorait le nom du futur[8].

— C'est là, Sire..., dit Faustin en arrivant à une chambre adossée au cabinet de toilette de l'infante ; il faut que je sois ici...

Bonbonnin ne fit aucune objection ; et, mandant aussitôt des maçons, il enferma Faustin dans la chambre qu'il avait choisie et dont la porte fut murée. On adapta un tour pour faire passer au fils de la Filandière, tout ce qu'il demanderait. Sa Majesté plaça sous les fenêtres et devant la porte dans le corridor, des sentinelles qui étaient relevées d'heure en heure et devaient faire feu sur les indiscrets. Ayant pris toutes les précautions que lui suggérait la prudence, le roi attendit le diamant promis. L'infante

apprit toutes les mesures extraordinaires ordonnées par son père, et sut que le prince, qui en était l'objet, avait été mis derrière son cabinet de toilette, en sorte que, pendant la nuit, au lieu de dormir, elle fit un trou dans le mur pour revoir l'homme mystérieux que le hasard lui avait offert d'abord en guenilles, sur la borne, dans la rue, puis tout nu au milieu de l'oratoire de son père, et, enfin, vêtu comme un prince, étincelant de broderies, et toujours beau comme le jour. Elle en était passionnément amoureuse, parce qu'elle devinait bien qu'elle en était ardemment aimée. Elle fit alors son trou très-promptement et vit, à la clarté d'une lampe, le jeune homme occupé à faire un second trou de son côté, ce qui la rendit fort aise ; mais comme elle avait été plus vite en besogne, car les filles sont plus adroites de leurs mains que les hommes, elle lui cria joyeusement :

— Prince, le mien est fait !...

Faustin vint au bord du trou de l'infante et la reconnut. Ils restèrent pendant un petit moment tout bêtes, occupés à se voir, tant ils avaient de plaisir à se rencontrer, et[1] ne trouvant rien à se dire. Il s'avisa de passer sa main par le trou, comme pour l'agrandir, mais, dans le fait, pour prendre la main de dona Mancha, laquelle était la plus petite et la plus mignonne qu'on eût vue, et l'infante la lui donna sans se faire prier ; et Faustin, l'attirant à lui par le trou, la baisa bien doucement, comme se baisent les mains de princesses ; alors il lui raconta, non sans la contempler avec des yeux bien ardents, pourquoi le roi l'avait enfermé dans cette chambre.

— Madame, lui dit-il en terminant, je ne voudrais pas tromper[2] ni vous, ni monsieur votre père. Je ne sais pas faire de diamant, mais je vous aime bien, et c'est mon grand amour qui m'a fait inventer ces moyens de vous voir. Là-dessus il baisa[3] la main que dona Mancha-Bella lui avait laissée pendant le récit.

L'infante trouva que l'invention de ces ruses était quelque chose de plus utile que celle des diamants, dont elle se souciait comme de rien du tout, et elle pensa que les deux yeux bien flamboyants du beau Faustin valaient toutes les pierreries du monde ; alors les deux amants convinrent de s'épouser ; et comme il fallait le consentement du roi et de la reine, quand le matin fut venu, Faustin ayant dit tout bas à l'infante où il avait mis son diamant, et la promesse de Sa Majesté à son égard, dona Mancha

lui dit qu'elle allait faire l'impossible pendant le temps que le diamant emploierait à sortir ; puis ils rebouchèrent le trou qui servait leurs amours. Le lendemain, Bonbonnin, qui avait rêvé diamants, accourut au guichet pour voir son faiseur, et là Faustin lui dit que ses gendarmes des chasses s'étaient si brutalement saisis de sa personne, qu'ils avaient fait répandre de la poudre de mica du Ghoulistan et du charbon de racine d'urac, sans lesquels il ne pouvait rien entreprendre. Aussitôt Sa Majesté, s'étant fait expliquer comment était la poudre de mica du Ghoulistan et le charbon de racine d'urac, envoya l'abbé Vergogne, son confesseur, les rechercher sur la route avec force officiers. Il resta à causer au guichet environ une bonne heure avec Faustin, qu'il trouva un homme prodigieusement instruit, ce qui fut cause que les grandes et les petites entrées attendirent longtemps le petit lever. Sa Majesté partit pour la chasse aussitôt après avoir entendu la messe, dans le dessein de donner à son faiseur de diamants les perdrix, les gelinottes et tout ce qu'il tuerait, car il aimait déjà beaucoup Faustin. Le fils de la Filandière fut donc nourri de la table même du roi, car l'abbé Vergogne ne trouvait point le charbon de racine d'urac ; mais Faustin n'ayant pas l'habitude de manger les sauces et autres petits plats que l'on faisait pour Sa Majesté eut des gargouillements terribles dans le ventre, ce dont il fit part le soir à l'infante, avec laquelle il s'en réjouit fort, parce que le diamant devait être entraîné plus promptement. Aussi, le matin[1], quand Sa Majesté, inquiète de savoir comment Faustin avait passé la nuit, vint au guichet de l'appartement du faiseur[2], le fils de la Filandière lui dit :

— Sire, j'ai trouvé dans le mur un peu de poudre de mica, et quoique je n'eusse pas de racine d'urac, je n'ai pas laissé que de vous faire un petit diamant, tout petit, vu que je n'avais pas assez d'ingrédients, mais il n'y a rien qui me coûte pour vous faire plaisir.

Et il donna au roi son diamant, qu'il avait bien nettoyé. Bonbonnin le trouva de très-belle eau, et fut alors tiré de peine relativement aux strass. Il fit sortir Faustin de sa prison, et le présenta à son petit lever comme un grand personnage à qui toute la cour devait rendre les mêmes respects qu'à lui-même. Faustin demanda la main de l'infante, ce que Bonbonnin, fidèle à sa parole, accorda facilement ; mais dona Mancha avait, pendant

que cela se passait, déclaré à la reine sa mère, qu'elle se tuerait si elle n'était pas mariée à Faustin, quoique ce fût le fils d'une filandière, et qu'il ne sût pas faire de diamant. La reine, très-étonnée, comprit que le roi pouvait être victime d'une ruse et qu'il s'en allait de l'honneur de la race royale, elle accourut au moment ou Sa Majesté allait à la chapelle, suivi de son gendre, auquel les courtisans demandaient déjà sa protection.

— Sire, lui dit-elle à l'oreille, vous courez la chance d'être victime de votre fantaisie, et la famille royale est en train de se compromettre... Et elle lui raconta tout. Sa Majesté dissimula sa colère, parce qu'il n'était pas dans l'étiquette de la cour que le roi fît voir ses déplaisirs en public ; mais il donna ses[1] ordres secrets pour l'arrestation de Faustin, en commandant d'assembler une commission de justice[2] pour décider de son sort, et, s'il était condamné à mort, de l'exécuter dans les deux heures, songeant bien que l'infante n'y penserait plus...

Ce fut une fière surprise à la cour lorsque, dans la grande galerie, au retour de la chasse, Faustin fut arrêté. Le voyant passer enchaîné, l'infante accourut échevelée se jeter aux pieds du roi, auquel elle dit des choses très-touchantes, le menaçant de se laisser mourir de faim, ou de périr en la façon que périrait son cher Faustin.

— Mais, ma fille, dit le roi, je ne saurais vous donner une Lourpedon pour belle-mère[3]...

— Sire, dit-elle, je gage qu'il est de race royale, cela se voit à la manière dont il marche ; il se dandine comme les princes de la branche aînée, que notre aïeul a dépossédés de la couronne...

— Raison de plus pour lui faire son procès... dit Bonbonnin, qui était un grand politique.

— Au contraire, raison de plus pour nous marier, répondit l'infante.

La reine, qui au fond était bonne, fut frappée de l'idée qu'avait l'infante, et elle donna envie au roi de vérifier le fait. Faustin fut tiré de sa prison et ramené à la chaumière de la vieille Filandière par le roi, la reine et l'infante, assistés du grand juge[4] et du comte de Grandcoquin, vieil ambassadeur qui avait vu quatre règnes de rois. Jamais il ne s'était trouvé de si beau monde, et de si habiles gens dans la chaumière ruinée, où filait la vieille occupée à gronder son chat.

— Ah ! te voilà, mauvais sujet, dit-elle à son fils ; sous votre respect, reprit-elle en saluant le roi, mon fils aura déplu à Votre Majesté...

— Ma mère, je suis condamné à mort, et viens vous dire adieu car il n'est pas présumable que je sois fils de roi ; je vous prie donc de me donner votre bénédiction et de me pardonner mes fautes.

Et il s'agenouilla pour baiser la main desséchée de la vieille mégère.

— J'ai été puni d'avoir eu trop de bonheur, et celui de baiser la main de l'infante vaut bien la mort.

— Mon fils, reprit la Filandière, il n'est pas décent que je reçoive la cour dans l'état où je suis.

Elle pria le roi et sa suite de s'asseoir, et passa derrière la huche au pain pour faire sa toilette.

— Permettez-vous que mon fils me serve encore une fois, Sire ? dit-elle.

— Faites, faites... bonne femme ! repartit le roi.

C'était un spectacle à fendre le cœur aux plus insensibles ; aussi l'infante pleurait, sans crainte de se compromettre.

— Va me chercher de la filasse pour me faire une perruque... dit la Filandière à Faustin.

Faustin mit le reste de la filasse qui était à la quenouille sur la tête de sa vieille mère[1], en la baisant ; aussitôt la filasse devint une chevelure blonde et jeune qui eût fait envie à la femme la mieux partagée du monde sous le rapport de la chevelure.

— Va me chercher ma quenouille et attrape mon angora...

Faustin lui donna la quenouille, et l'infante l'aida à prendre l'angora. La Filandière, saisissant la quenouille, toucha l'angora, qui devint un lynx ailé de la plus belle espèce ; puis les haillons de la Filandière se métamorphosèrent en une robe couleur de montagnes et elle apparut à la cour sous sa véritable forme, qui était celle de la plus ravissante de toutes les fées.

— Je suis, dit-elle, la fée Studieuse ! j'étais condamnée à rester pendant cent ans vieille et laide, pour avoir fait une faute d'orthographe dans une loi votée par le conseil des fées, et à ne reprendre ma forme qu'au moment où je serais aimée par un enfant, malgré les mauvais traitements que je lui faisais[2] subir. Celui-ci, que j'ai nourri et élevé, est l'arrière-petit-fils de Bonbonnin XIX, que vous avez abandonné, et dont la famille s'était réfugiée dans les mon-

tagnes... Vous pouvez lui donner l'infante, et au lieu de diamants il vous procurera mille prospérités...

A ces mots, le comte de Grandcoquin, regardant Faustin avec plus d'attention, lui trouva un peu l'air[1] des Bonbonnins de la branche aînée.

Il n'y avait pas moyen de ne pas croire la fée Studieuse, et reconnaissant en elle une bonne et tendre mère, Faustin s'était précipité à ses pieds et lui baisait ses belles mains.

Les deux yeux de la Filandière avaient allumé[2] les deux mèches d'une lampe d'or qu'elle prit sur la huche et tint de la main gauche, puis s'asseyant avec grâce sur son lynx, elle agita sa baguette et partit au grand trot par le toit, qui s'ouvrit pour la laisser passer.

Aussitôt le roi de Mataquin donna l'infante au prince Faustin, qui fut proclamé l'héritier du royaume. Bonbonnin XXIV vécut encore une dizaine d'années, pendant lesquelles son gendre, mettant à profit ses connaissances et ses voyages faits au Ghoulistan, pratiqua de belles routes en corniches sur les montagnes qui séparent[3] les deux royaumes, et ouvrit ainsi une source nouvelle de prospérités par l'échange des produits du Mataquin et du[4] Ghoulistan, et le trésor de l'État devint si considérable, que lors du baptême du premier enfant qu'il eut de Mancha-Bella, sa vertueuse femme, dont il fut toujours aimé, tous les grands de la cour avaient leurs ordres en vrais diamants, tant ils étaient devenus communs. — La fée Studieuse venait de temps en temps voir les deux époux, et ils la recevaient avec la déférence due à une personne à qui ils avaient de si grandes obligations.

Madame Vertugadin épousa secrètement le baron Goguelin, qui fut nommé altesse royale.

Ceci doit apprendre aux enfants à toujours bien obéir à leurs mères, quelque chose qu'elles leur demandent, et aux rois à ne point laisser voyager leurs sœurs sans de grandes précautions.

DIXIESME DIXAIN[1].

[SOMMAIRE.][1]

LE MIGNON DU ROY[1].

Ces iours derreniers est advenue en la Court du Louvre une adventure que aulcun escripvain ne colloquera dans les feuilletz de son registre, pour ce que elle est mal séante en l'escu d'ung Seigneur de hault lieu, lequel, deppuis, s'est amendé, a soy rettiré du vice par les conseils de sa femme dont il a beu force honte et reçu griefves contumelies pour ses desportemens, encores que ils eussent l'approbation et le privilège du Roy en son lict de iustice drolatique. Donques, elle sera dicte sans mettre en lumière ce beau nom, si vilainement conchié. Aulcuns se doubtent que il s'agit d'ung mignon de nostre Roy regnant, de celuy qui est lė pluz gentilement goldronné d'eulx tous, et fit grand numbre de dames ennemies du dict Seigneur Roy, pour ce que elles en estoyent ialouzes, et se gettoyent, elles, maris, amans et tout, dans le parti de Messieurs de Guyse, en vengeance des bonnes fortunes qui leur défailloyent. L'une d'elles disoiyt en reprouchant au Roy ce passe-tems estrangier :

— Qu'il prenne nos biens, mais nous lairre nos vies et notre heur...

Celle-là lui boutta d'estranges meschiefs en son estat. Mais ung chascun la connait.

Doncques cettuy mignon, à l'heure de venir au Louvre, par une fresche mattinée, s'attarda, pour ce que ses gens n'avoyent poinct trouvé le masque de crespe dont il souloyt, suyvant la méthode inventtée par le sieur de Sainct-Mesgrin, s'escoffionner

le visaige, à ceste fin de n'en poinct adultérer la blancheur, et faire mollir à l'aër les haultes frisotteries de sa moustache. Le mignon sorti de sa littière avecque les précautions d'usaige, dont aulcuns soudards les vitupéroient en les nommant les femmes en couche du Roy, il se guinda par les desgrez du Louvre, monté par ses paiges, et bien aydé par eulx. Mais point ne trouva le Maître en sa chambre, pour ce qu'il estoyt issu matinalement au Conseil. Or, ne prenant aulcun soulcy de ceste bezogne, mignon de vuyder les lieux et se pourmener ès salles du Louvre, se dandinant en ses escarpins trop serrés, allant des espaules, flairant sa boëstelette à perfums, ne disant mot à aulcuns courtizans si les eschancreures du pourpoinct n'estoyent conformes aux siennes, les sourcils déliez en arcaddes, le pied d'ung griffon, le collet de point couppé net et tendu comme parchemin, la chaisne de perles au moins. De tems à aultre, tiroyt de sa pochette un mirouère faict en forme de petit livre pour veiller aux boucles de sa coëffure. Et ung chascun du menu populaire des gens de court estudioyent ses fassons de prendre les grandes taillades en satin incarnadin de ses gants pour en despouiller la main et l'y repouiller, ou la manière dont il despliyoit et respliyoit son esventail. Puys quand le mignon eust faict ung tour en la gallerie, n'y recognoissant aulcun des siens, il s'accotta en l'embrazure d'une fenestre et tourna le dos à l'audience, joua du tambourin avecque ses doigts sur les croizées, s'amuzant à voir les paiges et menuz solliciteurs en la court du Louvre, où se passoyent des folastreries et drosleries comicques entre tous. — Mais les yeulx du dict Seigneur tumbèrent sur ung homme à luy incogneu, ne portant les couleurs de personne, et planté sur ses iambes comme...

LE VŒU DU CAPITAINE CROQUEBASTON[1].

I. Ce que estoyt le capittaine Croquebaston et pourquoy la race n'en finira point.

II. Comment Croquebaston fust las de battre les buissons pour aultrui et fist ung vœu.

III. Ce que aduint du vœu de Croquebaston.

IV. Quelles furent les préparatoires de Croquebaston deuant mourir.

V. Quel Dyable protège les paoures capittaines.

MEMENTO.

MEMENTO

POUR

LES CENT CONTES DROLATIQUES[1].

---

un[2] nez en lucarne

[tainct en grayne][3] — allégorizer — la vuydange d'un procès

La moralité de cettuy conte est que de fasson ou d'aultre, besoing est de païer nos ieunes follies en l'arrière sayson[4]

nez desvallé — desemberlucocquer[5] — obstant faciendaire

les pas latins[6] — hé bien que la sacre volunté de Dieu soit faicte

monte avecque moi tu auras congni toute la mayson

Qu'est-ce que cela te faict puisque on te pend demain

De bove amisso flebat. havi

Faire des gerbes de feurre à Dieu[7]

[prest comme ung chandellier][8]

[acertener][9] n'a guerres

demacher demarcher espeaultré repaissaille[10] desbondé hastiveté cazacquins

copiner[11] popiner popinot[12] copinot

courir après l'horizon

dehouzer[13] une fille

tremper en prizon

ung homme dans les sacqs de qui il y avait touiours du chanvre au fonds

tachez de le pendre sans lui faire trop de mal

Droicturiez   fayre la morgue au destin

une bouchure

s'apporciner   s'emporquer

Brulé comme un rat dans les paillassons

et comme les mains des vieilles filles sont de vraies grilles sur lesquelles les morts reviennent

(pour la 2me Ed. du 2me dixain[1], *bons propos* des religieuses puis elles se proposaient des rebus : qu'est-ce que le confesseur. le contraire

[se chafrioler][2]   abreuvoir à mousches

Louez[3] le jour quand il est fini, une femme quand vous l'aurez accollée une épée après vous en être servi

Si vous voulez réduire votre maître n'y allez que de nuit

pr croquebaston Puys comptez que de trois lieues ung chascun viendra pour voir brandiller l'homme qui aura maltraicté madame — Maltraicté fit-elle en hoschant la teste [Et les malicieulx se gausseront l'ung dira que il est pendu pour ce que il ne vous ha point faict contente car si vous l'eussiez esté, poinct n'eussiez ebruité cecy — d'aultres que vous tuez le père d'ung Rohan ung que ce ne estoyt poinct la mort d'ung homme. et que la potence ne raccomodera pas ce qu'il a guasté

histoire du magistrat qui cherche des pucelles et à qui la maq donne un jour sa fille qu'il croyait un ange

né en souinantage   souiner de supinare   concubiner

[payer lance sur fautre][4]

lance appuyée sur le feutre qui garnissait la cuisse on faisait ainsi la montre

archer d'anjou chevalier de champaigne escuyer de Bourgogne sergens de haynault hennaut *(mot illisible)*

esquarlatte de grand Camelin de Cambray toille de Bourgoigne tapis de Bains

se fayre greant cueur

encore[1] ne havez-vous en veue qu'un chetif bout

malefasson[2] — empirance[3] — pardonnances — brigues — enluminé — demourance — delez — chevir[4] d'où chevance[5]

[certaineté] — chaudelière (?) — se douloir[6] — s'est dollu

cohercion[7] battre à chiens renfermés[8] [bigearre][9]

colaphizer — [façonner le champ sans le semer][10]

face de coloquinte — amer comme une coloquinte

il faut aller au fonds de la mer pour avoir des perles

les vierges peuvent seules les cueillir

femmes sont étuis à p.n.

emboizer une fille[11] rincer le verre d'un ami avec du vinaigre[12]
meshaing
sonner la messe et la dire
escarbouiller[13] d'abundance
à quatre pater de distance
[pichot signifie en langue d'oc petiot en langue d'oyl][14]
[indulger][15]
ne pas deslier de jour la saincture qui s'ouvre pour toi la nuict
ce fou est en hault de son eschelle, et celui cy au fonds de l'écuelle (?)
prendre du lin dans une maison et le donner à filer à un autre
où passe l'asne passe le bât
[on ne meurt jamais dans l'asme où l'on a regné][16]
[estre coustumier de][17]
[droict comme une serpe][18]
[il est plus facile de quitter sa chemise que sa conscience][19]

acquêter[20] — adolorer — s'aësier, aisier[21], aïse
affistoleur agra aggravanter [agrêsler se][22]
[voix] femme alignée bien droite
alterquer [s'aviander][23]
taincture de sagesse — le reconfortait de sa vie dissolue
s'escrimer des maschoires

par la royne des andouilles (description succincte de la mère des andouilles)

elle a ung petit establé mon cheval au large

[avoir le collier de l'ordre des frères Caïn ou de etc][1]

Croquebaston. Louis 6 de Rohan, comte de Montbazon, mort en 1588 avait six filles Lucrèce, Isabelle, Sylvie etc, elle fut Lucrèce moins le poignard (ma chemise neuve) fin des contes de Gaulard

la prison (boïte de pierre) faite à l'éperon et à la lance

elle lui donnait ce qu'un honnête homme est obligé de refuser à son meilleur ami

se laisser ferrer

guabeler[2] gabeler gabelou gaber

[il s'en manquait d'un empan qu'elle fut vierge][3]

effundrer

ayez fiance en moi

le congé de ma dame (équivoquer)

se dodeliner de la teste sur elle

Je[4] n'aurais pas sauvé la France (une femme entendant parler de J. d'arc)

le moine amoureux de la femme d'un seigneur lui donne un philtre. par hasard, on donne le philtre à un cochon qui devient amoureux du moine[5]

Le cocqu par autorité de justice. un homme fou de sa femme après l'avoir fait condamner[6], (André del Sarto, les vieilles amoureuses. Bussy Rabutin, le m^al^ de Grancey et la dumesnil (?))

Le vit tricolore[7] : le bleu des évêques, le rouge des cardinaux, le blanc des papes. le mari se cache et lui flanque un coup dans le c. pour avoir un pape.

Notes pour le quatriesme dixain[8]

[La belle Impéria mariée]
[L'incube] fait

[La vengeance de l'Ecu (comm][1]

Le monde est un tournebroche[2]

[conte de Moine qui dans un château besogne la dame en envoyant le mari à la servante, puis besogne la servante en excitant la jalousie de la dame et besogne dans la même nuit la demoiselle en besognant en + la tante sur le retour de l'âge. Il est d'abord mal reçu et le lendemain tout le monde le choye.][3]

[du lieutenant criminel qui ne connaissait pas la physionomie des choses, qu'un amant dédaigné de sa femme envoie chez l'amant favorisé au moment où la femme est couchée avec lui, sous prétexte de saisir un ennemi du roi.][4]

[La chemise du vieux Par chemins][5]

ung nouet va le quérir[6]

Le maître et le valet s'amusant à rimer
La fleur j'ai f. ta sœur — et moi Monsieur , j'ai f. Madame
mais çà ne rime pas — ah je l'ai f. tout de même[7]

l'homme aux 7 femmes[8] le c. béni[9]

Corrections à vérifier dans le Ier dixain[10]

268 le prist en ses mains et l'estouffa de raige
269 dans ung couet
266 qui se lance de la greve en l'eaue
272 au porche treuve
290 du loïer dont se paie[11]

Comment Croquebaston fit ses préparatoyres devant mourir
Entretiens-toy vecy la patrouille.
De bove amisso qu'est-ce que cela te faict puis qu'on va te pendre[12]

hé bien que la sacre volunté de Dieu soit faicte en ce munde, monte avecque moy tu auras cogni toute la mayson[13]

les pas latins[14]

un homme à ne point trouver de l'eaue à la rivière

Comment te portes-tu
comme la 1/2 d'un chien sur 2 pattes

vaut (?) mieux faire çà que d'étrangler sa mère

Les[1] moralitez de cettuy conte est que de fasson ou d'autre besoing est de païer nos jeunes follies en l'arrière sayson[2]

faire gerbe de feurre a Dieu[3]

ah bah elle n'a pas un c. bénit

acertener[4]

[touiours preste comme ung chandelier][5]

n'a guerres[6]

dehouser une fille[7]

demarcher repaissaille desbondé cazacquins hastiveté espeaultré[8]

allumez les flambeaux pour happer le poisson

[par le nom sacré de Dieu, j'aurai ceste fille démoniacque ou je serai supplicié et peut-être serai-je supplicié pour l'avoir eue]

muet comme un poisson

faut-il tuer quelqu'un pour vous[9]

je ne jure pas mais je meurs

vieulx comme un pot à plumes

séparés de lit et d'écuelle

amoureux jusqu'à la saincture

[la femme m'a fait, elle m'a défait]

de grandes passions de petits revenus

[cas prévostal][10]

S'il[11] eut marché sur 3 œufs, il n'en eut pas (ou en eut) écrasé 4

huguenot pour la pance, catholique pour le reste,

homme d'un beau pelage

Joli comme une boïte d'apothecayre

fille de maulvaise température

intemperant comme un singe[12], [saige comme une huistre][13]

ils ont laissé les portes de la ville ouvertes

voilà un beau portail , il ne lui manque que la parole

P.r.e.v.o.s.t.
prens, rafle, empoigne, vole, ôte, serre, tout

il tumba sur luy comme ung cordelier sur ung jambon en caresme[1] *(mot illisible)*

P. Croquebaston
qui plus on le pousse, moins entre. (un estr)
comment peut-on partager un pet
la manière de ne pas sentir le froid
quelle différence entre une femme et une échelle — ne parlez pas d'échelle
qui a fait le premier pet à Paris.
[on peut bien se divartir sans chier au lit]
les contes que l'on fait à Croquebaston pour le distrayre
sa confession tu veux donc t'en f. p. toute l'éternité
je t'en voudrai jusqu'à la mort
je ne m'en repentirai jamais

parole[2] bleze et mignarde
[blèzer][3]

il scavait mordre là où les aultres jeusnaient

à mordre trop avant on s'ébrèche la gueule

c'estoyt une fille qui plus elle donnoyt moins elle perdoyt
qui en donnant beaucoup ne perdoyt jamais rien

pas plus de remembrance que n'en ont les mousches[4]

boyre comme le feu brusle, plus on met de bois plus il flambe

demander de la charité au bourreau

ongles particularizez comme ceulx d'ung beau filz

estre comme ung as romain, un sou rongé, sans lettres

il est fou mon filz — toutes Madame[5]

vérisimilitude

aultant de trous autant de chevilles[6]

c. tondu comme ung prelat

quand les pulces vous mordent, attrapez les en esteignant les lumières, elles ne vous verront plus

s'y entendre comme une catin à la vertu, à la vie
[il n'y a que les catins pour priser la vertu]

pleuvoir sur la mercerie
[elle fust si bien grosse qu'enfin les enseignes en sortirent]
entrer et sortir d'un c. tambour battant mèche allumée
Qui sont ces enfans là ? les neveux de mon frère
chatonner, chatonnerie[1] un bœuf à cheval

décliqueur[2]
une langue esclattante
danceresse
traînasser reparer sa femme
songeart
quand ung mari dit ung mot, sa femme luy en répond six
fringueletez, chicquotez
robe à quinze tuyaulx robe de migraine
à cheval donné, ne faut point luy ouvrir la gueule
il semble qu'il ait touiours ung duc à ses costez et ung cardinal en sa manche
mon cul n'est pas *(mot ill.)*
[ung œil de terrible regardeure][3]
la femme qui se met un œil dans le
prothocolle
on cognoist une femme à sa cornette
le mortier sent touiours les aulx
decepvance
[ung cocqu est-il faict à l'imaige de Dieu][4]

allez[5] refleurir en printems esterne
ung myrobotaniste ouvrant ses boëtes, restroussant ses manches
[con creux comme ung heaulme][6]
[dormir pour faire quelque chose][7]
mes boyaulx ronflent de cholère

morseures secq plus que ne est la table d'un vieulx luth

[le cul ne pesche point, ne cognoit ni père ni mère, ni Dieu, ni commandemens de Dieu ni St Esprit, n'entend point les doctrines, ne sçauroyt estre herectique][1]

champignons d'une nuit

langue aigue comme lardoyre qui entre au c.l et sort par la bouche

fraizé comme médor

agneau naistre (?) d'une louve

desfilez (?) d'excès

impost trogne

se donner rendez-vous pour ung chapitre général

prétieux (?)

conditionné

je ne l'oublierai jamais oublie le toujours p. imperia Mariée

[homme à en tuer sept quand ils n'estoyent que quatre][2]

je suis en retard d'ung million,

ma monstre retarde de quarante francs

sa garde-robe estoyt touiours chez les merchants

s'il[3] vient des propres conquest naissance acquest heritaige apports donnoyre paraphernes substitutions faicts accordiaulx don gratuits [*sic*] tiltres onéreulx etc...

Equivoquons à la manière ancienne

onc peureux ne fit beau faict
foireux pet

ces fagosts coustent cagots f.

s'attacher aux bons cordeliers[4]
c b

ces jeunes filles doutent de leur foy
f d

goustez ceste farce f. g.

à trop tendre son verre il faut vendre sa terre

sot pâle, pôt sale

mon cœur c. meurt

[catharina de Medicis henrici mei casta dea][1]

la seule femelle qui chante est la femme

de[2] la femme qui voulait divorcer pour cause d'impuissance

le picard — exigence du juge — mais c'est celui du picard

[histoire d'un vieillard qui fut condamné à 87 ans, pour avoir violé une pucelle qui s'y était prêtée. il s'excuse sur sa jeunesse, et que ne trouvant aucune femme que ses cheveux blancs ne repoussent, il en était, vu son veuvage à la prendre de force alors on lui promit sa grâce s'il bandait au pied de l'échafaud, et il banda — il lui fut érigé une statue à (?) robe relevée par le vit et on lui fournit des garses pour le reste de ses jours aux frais de la ville et il *(2 mots ill.)* qui furent appelés M.M. de Bonne][3]

une[4] once de maulvaise grâce guaste ung quintal de beaultez

l'amour est comme la lune laquelle diminue si elle ne croist

la fleur qui est sans prouffict pour les papillons est la mine d'or de l'abeille

[quelque grands que soient les hommes et à quelque hauteur que s'élèvent leurs testes, ils sont au niveau des aultres par les pieds][5]

parlement sans vacquance

[Et comme la chose qui vieillit le plus, est au dire d'Aristote ung bienfaict][6]

Ce qui rend les mariaiges heureulx si rares c'est que les femmes sont plustost des fillets que des caiges

le découragement est plus maulvais et lourd à porter que la patience

femme sans pudeur, viande sans sel

si le silence n'est pas la saigesse, il la ioue bien

la vieillesse est une demi-mort

Le tabac de Montpellier
l'urine en bouteille, rendue par le tabac

(mot ill.)

aut robustus aut lascivus
lascivus, tu as de quoi sans trav
Robustus, travaille

si tu es paillard paillarde mon ami paillardise est fortune paillardise est etc.[1]

L'homme[2] mis en prison et condamné à mort et ne sait pour quoi qui *(qq. mots ill.)* et mis dans un sac pour etre jeté à la rivière parce qu'il a engrossé une fille de grand et riche seigneur et qu'il refuse d'épouser ses   raisons   le frère prend sa place.

la fille innocente, on la marie son père lui dit la veille — ah çà j'espère que tu nous diras demain de préparer une layette
le lendemain — papa faut 6 layettes

souhaites-tu ce que me fait mon maître. Et bien mon maître vient, il te le fasse[3]

Sujets de contes[4]

une princesse fantastique (le beau idéal) qui possède des palais magnifiques, les plus belles terres du monde, les plus beaux jardins, des esclaves admirables, des musiciens, des pierreries, tout ce que l'homme peut souhaiter, et qui est toujours vierge, elle doit être à celui qui la fera femme, elle donne une seule nuit à ses amans, mais s'ils ne réussissent pas, elle les mange le lendemain (l'artiste et l'art)

personnifier la hache, la roue, la potence, le dernier supplice, et le formuler dans un conte.

Madame si vous aviez du cul je vous f. le fouet

l'aventure de Sue en domestique

Les trois moines
une femme qui aime un moine et surprise par son mari le cache le mari avait mandé un moine p. se confesser, et croyait que c'était lui, le moine mandé arrive, la femme qui le voit par derrière croit que son amant est ressorti et le cache, la servante a encore (?) un moine, et le cache, le mari en trouvant 3 ne croit plus à rien.

triste[1] erreur de d. Miraflore[2]
Une femme fait son amant cocu en couch. avec son mari, parce qu'elle le croit infidèle, et quand il arrive par la croisée, elle le fait tuer par son mari, mais elle reconnaît au moment où il expire qu'une rivale l'a trompée. [(il est à moi, je l'ai tué)]

[Berthe repentie
Une femme dont le mari apprend que leur enfant est adultérin. chassée comme Agar. la mère dit au fils qu'ils doivent racheter leur faute. ils veillent sur le père : dans une bagarre politique ou autre, le fils meurt pour sauver la vie de l'époux de sa mère. désolation des deux époux.]

e per me, e per la sorella

Les redingottes de Madame d'Orsay

histoire du mariage de M. d'Argenson

en effet je l'appris depuis indirectement

l'abbesse de Chinon Mme de sage et vertueuse se laissant baiser 2 fois sans rien dire, et au 3me coup vaincue par son tempérament disant : oh coch que tu me fais jouir[3]

Sujet du confessionnal

une femme a un enfant de deux pères, tous deux veulent avoir l'enfant et s'en remettent à un frater qui décide d'après ce qui est arrivé per coïtum[4]

La Bella dona couche avec le juge pour avoir la grace et recouche pour le tuer[5]
mauvaise foi d'ung hérétique[6]

Sujets divers[7]

Les deux pelerins, l'un qui attrape tout ce qu'il y a de mauvais, et l'autre tout ce qu'il y a de bon.

Les fées étaient assemblées. (leur palais) chacune d'elles vient (son équipage, sa figure) elles douent un être fantastique qu'elles veulent faire — (l'homme de génie) une vieille fée arrive en dernier, il n'y a plus rien à dire. [Il sera pauvre ![8]

j'ai lu l'histoire de Charles V^{e} dit une dame. Si vous aviez lu l'histoire de son successeur vous auriez dit une polissonnerie

une femme mariée poursuivie par deux seigneurs, leur donne rendez-vous pour les faire coucher ensemble

mon ami quand tu auras fini là bas, tu viendras m'embrasser

mon ami faut-il mettre le sacq

voulez-vous m'avancer le *(mot ill.)*

je viens m'accuser d'avoir f. un homme dont le c. était devant[1]

les deux cousines dont l'une meurt (?) (le cocqu par aucthorité de justice)

de bove amisso flebat, reperto, ridet

il me semble que le f. de france ressemble beauco à la m^{d} de l'Anglet

moi, j'ai[2] [il est à moi je l'ai tué]
bonnets changés au bal.

[Si Monsieur veut, nous pourrions aller un peu plus vite]

non, deux fois, cela m'écœure

va te coucher mes nièces

je ne continue pas parce que je suis dans les ordres

6 f. à 3 sols avec les maçons, comment as-tu fait. la petite les commençait

plaidoyer[3] grotesque pour deux chiens contre une chienne[4]

3me Et. à droite.) petit drole ne pourrais-tu pas entrer dedans pour pisser dehors

le seigneur freschi (une femme heureuse d'avoir un amant impuissant)

[comme une chevre coëffée de nuict ressemble à une demoiselle][5]

[femme froide à geler le soleil][6]

[il faut ne se fier ni au tems ni aux femmes][7]
il est fou-toutes

elle[8] va revenir elle a laissé son espée

le premier — le dernier coup d'une femme

ne passe jamais ni derrière un cheval, ni devant une femme[1]

amorcer avec de la chair humaine[2]

pour réussir, ne te pousse pas que de la tête dans le monde

une femme a toujours sa fortune entre les jambes[3]

[elle l'écoutait de ses trois oreilles]

sujet

Le vieux qui flairait les pucelles, cherchant celle qui ne s'émouvait pas de voir il cazzo... et il n'en trouvait pas, enfin, une s'écrie —oh la jolie guiguite.
—il l'épouse. — Et dans le mois de miel, comme elle dit toujours en jouant la gui.. il s'en offense — ma chère, quand on est mariée on appelle cela un v. c'était bon quand vous étiez petite fille —oh laissez donc c'est celui de mon cousin le gendarme ou le lansquenet qui peut s'appeler un v. mais ça, c'est une g.

le[4] conte des servantes

je tirerais *(mot ill.)* au corps

[Qu'est-ce que c'est que l'espérance (?) c'est un lansquenet qui aime se coucher avec maman quand papa n'y est plus][5]

ah si Adolphe était là. La sœur aînée qui se br

l'arracheur de dents, la petite fille et la mère — questionnée par le père une grosse dent rouge

d'un vieux qui pissait au lit dans le bonheur, qui avait dit à sa femme que c'était une grande preuve d'amour etc épouse un jeune homme et devient triste de ce que son mari ne pisse pas en la baisant tu ne m'aimes pas[6]

AUTRES TEXTES[1].

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE[1].

Si ce livre n'était pas une œuvre d'art dans toute l'acception de ce mot, peut-être un peu trop prodigué de nos jours, l'éditeur ne se serait point hasardé à le publier ; mais il a pensé que les critiques consciencieux et les lecteurs choisis, entre les mains desquels doivent aller les CENT CONTES DROLATIQUES, se souviendront des illustres précédens qui autorisent cette hardie tentative dont l'auteur ne s'est pas dissimulé la témérité, dont il a calculé tous les périls.

Aucun de ceux à qui la littérature est encore chère ne voudra répudier la reine de Navarre, Boccace, Rabelais, l'Arioste, Verville et La Fontaine, génies rares dans les temps modernes, car ils ont presque tous été Molière, moins la scène. Au lieu de peindre une passion, la plupart d'entre eux peignaient leur époque ; aussi, plus nous allons vers le terme auquel meurent les littératures, mieux nous sentons le prix de ces œuvres antiques où respire le parfum d'une naïveté jeune et où se trouvent le nerf comique dont notre théâtre est privé, l'expression vive et drue qui peint sans périphrase et que personne n'ose plus *oser*.

L'intelligence[2] est donc un devoir envers le conteur qui veut, non pas accepter le vaste héritage de nos ancêtres, mais seulement reconnaître la carrière que tant de beaux génies semblent avoir fermée, et dans laquelle un succès a paru presque impossible le jour où notre langage perdit sa naïveté. La Fontaine aurait-il pu écrire la *Courtisane amoureuse* avec le style de J.-J. Rousseau ?

L'éditeur a emprunté cette remarque à l'auteur pour justifier l'anachronisme de l'idiome employé dans ces contes : à tous les obstacles de cette entreprise, il fallait encore joindre celui de l'impopularité du style.

Il existe en France un grand nombre de personnes attaquées de ce *cant* anglais dont lord Byron s'est si souvent plaint. Ces gens, dont le front rougit des bonnes franchises qui, jadis, faisaient rire les princesses et les rois, ont mis en deuil notre ancienne physionomie, et persuadé au peuple le plus gai, le plus spirituel du monde, qu'il fallait rire décemment et sous l'éventail, sans songer que le rire est un enfant nu, un enfant habitué à jouer avec la tiare, l'épée et la couronne, sans connaître le danger.

Aussi, par les mœurs qui courent, l'auteur des *Contes Drolatiques* ne peut être absous que par son talent ; et, justement effrayé de l'alternative, il n'a voulu donner que ses dix premiers contes ; mais, nous, croyant beaucoup au public et beaucoup en l'auteur, nous espérons en éditer promptement dix nouveaux, ne redoutant ni le livre ni les reproches.

Ne serait-ce pas une inconséquence que de blâmer en littérature les essais encouragés au Salon et tentés par les E. Delacroix, les E. Deveria, les Chenavard et par tant d'artistes voués au moyen âge ? Si l'on accueille la peinture, les vitraux, les meubles, la sculpture de la *renaissance*, en proscrira-t-on les joyeux récits, les fabliaux comiques ?

Si le début de cette muse insouciante de sa nudité doit avoir besoin de chauds protecteurs et de bienveillans suffrages, peut-être ne nous manqueront-ils pas chez les gens dont le bon goût et la vertu ne sauraient être soupçonnés.

Le libraire devait cet avertissement à tout le monde ; quant aux réserves de l'auteur, elles font partie du livre.

NOTE[1].

Quoique le quatrième dizain soit sur le métier depuis environ trois années, il est impossible de le publier avant deux ans. La traduction du roman en vers *(Li Dame Empeschiée d'amour)*, qui est en langue romane, prend plus de temps que n'en a pris le texte, et il en est de même pour le fabliau *(L'Enfant, l'Amour et la Mère)*. Les sept autres contes et le conte drolatique sont d'ailleurs terminés. Ainsi le *dizain des imitacions* sera le cinquième et non le quatrième, car on pourra publier dans l'intervalle dix nouveaux contes déjà rassemblés, et dont voici les titres : *Prologue. — Triste erreur de dona Mirabella. — Maulvaise foy d'ung héréticque. — L'Incube. — Combien estoit clemente madame Impéria. — Confession bigearre. — Les trois Moines. — Le Paysan de Montsoreau qui havoit perdeu son veau. — D'une Guerre esmeue entre les Guilleris et les Kallibistrifères. — Aultre naifveté. — Mot d'une vertueulze abbesse de Chinon. — Epilogue.*

Le petit nombre de connaisseurs auxquels plaît cette publication comprendra la pensée qui a dicté le dizain des imitations. Beaucoup de gens ignorants croient que les *Cent contes drolatiques* sont une tapisserie de phrases péniblement cherchées dans les trésors de la littérature illustrée par les rois, les reines, et les plus grands esprits des xv[e] et xvi[e] siècles ; ils y voient, comme la pudique *Revue d'Édimbourg*, des obscénités. De là est venue la nécessité de démontrer la valeur de cette œuvre écrite et pensée dans la langue même de ces deux siècles, en

faisant un dizain où l'on puisse retrouver les différentes manières dont ont conté les auteurs de fabliaux et de romans des XIIe et XIIIe siècles, Louis XI et la cour de Charles le Téméraire, la reine de Navarre et la cour de François Ier, Boccace et les auteurs italiens, Rabelais, Verville, les Arabes, et prouver ainsi que la manière des *Cent contes drolatiques*, engendrée sans doute par celles de leurs glorieux devanciers, bonne ou mauvaise est à l'auteur. Cette manière est certes inférieure, en ce qu'autrefois les reines se permettaient le mot propre, aujourd'hui devenu très-impropre et son absence ôte bien du sel à cette gaie littérature. Peut-être un jour lui saura-t-on gré d'avoir inventé quatre-vingt-seize contes sur cent, après les deux mille contes italiens, espagnols, arabes et français qui ont été faits de 1200 à 1700, car le Nord a eu peu de part à cette science qui veut du soleil, et, comme disait Rabelais, la purée de septembre.

[ANNONCE

POUR LE TROISIEME DIXAIN.][1]

Le sire de Balzac, autheur de infini nombre de inventions gentilles et playsantes, ueulant ménagier la déesse Vesta et narrer *contes drolatiques pour l'esbattement des pantagruelistes, et non aultres*, a entreprins, ne l'ignorez, de complaire la curiosité des dames, sans aulcun heurt à l'enconltre de leur preud-homie. Pour ce le dict autheur se est rebroussé pour la forme de son linguayge aduers le temps où les mots ne auoyent point mauluoyse senteur, a cette fin de ne effaroulcher, ne les dames ne les hommes de robe, lesquels, les hommes de robe s'entend, ne se laysseroient mie preindre ez piperies d'aulcun autheur escrivant comme les escriuains du dix-neuuielme siècle. Donc que est sufficient de uous bailler advis que le troisième dixain de contes drolatiques du sieur de Balzac, dixain luysant, au pardessus, est bouté en lumière ce jour de hui et se treuve en la librairie de Werdet.

DIRES DE TROIS PELLERINS[1].

Au temps ou pellerins alloyent cercher en Court de Rome le *remittimus* des caz graues desquels le pape se reseruoit la cognoissance, il aduenoit des renconstres de gens ez hostelleries, lesquels se contoient leurs meschiefs. Aulcuns dizent que allant deuers Rome, ces pelerins ne beuvoient[2] que de l'eaue, ains au rettourner vouloyent de l'eaue benoîte de cave. En ce dict temps, il aduint en une ostellerie d'ung port de mer voizin de Rome, trois pellerins qui la trouvèrent pleine, et feurent contraincts de demourer en la salle d'en bas sur les bancqs, à boyre et soupper iusques au mattin, et tous trois firent ainsy, sans auoir leu les autheurs qui desmontrent que aprest le dormir il n'y a que le boyre pour bien passer la nuict. De ces troys pellerins ung vennoit d'Allemaigne, et estoit ung baron allemand, homme naif. Le secund estoit ung vieil mattelot qui avoyt en laisse le troisiesme, paoure marin prouencal, qui avoyt esté miz à terre, pour la prime volte deppuys l'eage de rayson, veu que ses parens, gens paoures, l'avoyent getté dedans une nauf, et avoyt touiours navigé en cettuy nauire deppuis, sans en estre issu que pour ung iour en ung port d'Espaigne et à son dam pour ce que il avoyt faict là le maulvais coup qui l'incittoyt à recourir au Sainct-Pere, et sur lequel il avoyt paour de s'ouvrir à son compaignon, capittaine et aultres, tant il redoubtoyt d'estre villipendé pour sa monstruositez. Ces deulx navigateurs, le ieune et le vieulx, estoient bruslez du soleil comme tizons, et beuuoient comme le boys brusle. Il vind donc-

ques une certaine heure où les pellerins, ayant miz les peaulx de chieure à secq, s'estudièrent le blanc des yeulx, et finèrent par s'interroguer sur leurs caz reciprocques, et de prime abord recogneurent tous que ce estoit par le faict de leur onziesme doigt que ils se desportoient devers le pape, et desplourèrent la condicion humaine qui, par trop de rayson, guastoit l'uzaige de ce bel oustil duquel il debvroyt estre licite à tous fayre à sa vizée, et que il coustoit soubvent bien chier. Le baron allemand et l'Engloys aduisant l'aer nice du petist marinier luy dirent :

— Quel caz peust doncques amener si ieune gars que tu es en court de Rome ?

— Mes chiers Sieurs que Dieu guard, fict-il tout naïfuement sans ambages, il m'est aduenu le pluz bigearre de tous les peschez, veu que en nous arrimant au port de Valence en Hespaigne, pour la prime foys i'obtins du chief de l'equipaigue licence d'aller en uille, et des l'abord, ie fis renconstre d'ung homme qui me monstra le pluz gentil et blanc cuir que iamays i'avois veu, et trez enflammé de dezir, ie le suyvis ; il me menna dedans sa chambrette, se deshouza et, trez aueugle par les perfections de sa corporence, ie me lairroi aller à luy donner une vennue, encore que il eust par deuant ce que nous avons par derrière ; ains ie feus féru par ung tel remords et telle honte de m'estre adonné à ce monstre, que ie reuins au nauire en grand paour.

Les deulx pellerins se prindrent à rire et lui demandirent si cettuy monstre n'avoyt poinct au-dessous du menton deux beaulx demi-globes.

— Moins fermes et pluz playsans que ceulx de notre capitaine qui est ung bel homme gras, fict-il[1].

— Ce monstre estoit une femme, reprind le baron allemand, qui luy remonstra combien estoit fautiue sa uie en sa nauf, et lui desbrouilla l'entendement en desplourant les abuz de la nauigation et les maulvaises trupheries des corsaires qui vivoient au rebours des aultres hommes. Le discours de l'Allemand fit ouvrir des yeulx grants comme des escuz au paoure matelot qui trouua superfleu d'aller à Rome et voulzit uzer des femmes dez la pointe du iour, maulgré les doléances et discours du bon Hallemand qui luy dizoit de fayre absouldre ses crimes, encore que il eust pesché par ignorance.

Lors le uieulx matelot prind la deffense des hommes de mer,

dizant que leur uie estoit une suitte continue de marueilles et se trouvoient hors des coustumes cittadines et terrestres à tout proupous, et que besoing estoit de songier aux inconveniens d'estre soubvent ung an entier sur ung boys à la merci des vents et oraiges, et que ce estoit un perpétuel miracle, et il racompta que, vennant en Espaigne, ils avoyent eu si furieulx grain et ventée si rudde que leur nauf avoit esté poulsée sur la grueue d'Affrique en Barbarie, et si singulièrement que elle avoyt glissé sur les sables et ils se estoient trouvés à une lieue du rivaige arrestez entre deulx palmiers.

Cecy fit une vifue impression sur le bon Allemand qui dict vennir en court de Rome pour ung faict physical trez estrange, à scavoir que il avoyt prins pour femme une fille à laquelle la natture avoyt par bigearrie fermé l'attelier de Venuz, et que n'ozant se plaindre du caz, il avoyt eu recours à la cirurgie et que les gens de l'art luy avoient promis de praticquer telles incisions que ils auroyent osté le barraige charnel par lequel estoit deffendeu l'accest d'un ioyau que, sans doubte aucun, la natture avoyt trouvé si pretieulx que elle l'avoyt doublement envelloppé. Ains sa femme avoyt eu si grand paour des instrumens que rien n'avoyt pu la rezouldre à ceste taillade, et avoyt mieulx aymé fayre rezouldre le mariaige, et luy avoyt mieulx aymé en uzer aultrement avecque elle, à cette fin de la guarder comme femme, pour ce que il n'en voyoit nulle part de pluz playsante, de belle humeur, touiours auenante et gaie, et que ceste bonne femme avoit conceu et avoyt pondeu ung enfant par une voye extra legale, et que trez espouvanté de ce, il vennoyt en Court de Rome requerir ung bref pour ce caz estrange, ne voulant point estre reprins par la iustice eccleziasticque.

— Uous nous dictes des bourdes, fict le vieulx marinier, nous avons veu assez de pays pour scavoir qu'en aulcun lieu du monde, les femmes ne pondent des enfants aultrement que par leur devant[1].

— Hé quoi, mon amy, fict l'Allemand, ie t'ai fait creddit tout à l'heure d'une lieue pour ton nauire, et tu ne me fays poinct creddit d'ung poulce de distance !...

Cecy nous apprend à ne poinct escouter les propos dicts ez auberges, lesquels sont des escopetteries de mensonges, et gaberies.

LES CENT CONTES.

THÉORIE DU CONTE.

Hier en rentrant chez moi, je vis un nombre incommensurable d'exemplaires de ma propre personne, tous pressés les uns contre les autres à l'instar des harengs au fond d'une tonne. Ils répercutaient dans un lointain magique ma propre figure, comme, lorsque deux glaces se répondent, la lueur d'une lampe posée au milieu d'un salon est répétée à l'infini dans l'espace sans bornes contenu entre la surface du verre et son tain.

Pour un bourgeois de la rue Saint-Denis, c'eût été un effrayant spectacle ; pour moi, ce n'était rien. Il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que le fantastique fût venu frapper à la porte d'un pauvre homme qui vit de fantaisie.

J'inclinai la tête pour saluer tous mes sosies, et tous inclinèrent la tête en même temps que moi et de la même manière que je l'inclinai. Je m'assis en attirant à moi la petite table gothique sur laquelle j'écris, et alors le premier moi-même fit deux pas, se tint debout devant ma cheminée, et parut prêt à parler. Un joli garçon vraiment, bien pimpant, bien cravaté, le pied chaussé de bottes en escarpin, luisantes et noires comme l'œil d'un corbeau. Le gilet était irréprochable, les gants jaunes, admissibles en tout pays. Il tenait la tête haute, de trois quarts, jetait son regard avec un peu de prétention, peut-être, mais je compris et sanctionnai l'impertinence de ce coup d'œil ; il est pardonnable à l'homme bien mis qui a la conscience de sa supériorité. Bref, je pouvais l'avouer comme un léger croquis de moi, lorsque je quitte

la robe d'étude pour aller me faire homme du monde pendant une demi-soirée. C'était le dandy, l'homme à cervelle creuse, celui de tous les *moi-même* qui a le plus de succès ; donc, le fashionable me dit : — Mon cher, ne fais plus de contes. Le conte est fourbu, rendu, couronné, a le sabot fendu, les flancs rentrés comme ceux de ton cheval. Si tu veux te rendre original, prends le conte, casse-lui les reins comme on brise la carcasse d'un poulet découpé, puis, laisse-le là, cassé, brisé. Sans cela, tu n'es qu'un *contier*, un homme spécial. Ou il faut montrer que le conte est la plus haute expression de la littérature, que ce titre est un mot vide de sens, et qu'en toute espèce d'œuvre il n'existe que des détails et une exécution plus ou moins habile. Tâche d'arriver à cette déduction, et tu auras soufflé sur une foule de capucins de cartes qui sont en route pour envahir la voie du conte et la gâter. Mon homme enchevêtra les doigts de la main gauche dans ceux de la main droite, pour ajuster les gants et les coller de manière à en rendre l'adhésion parfaite, et disparut ; l'homme du monde avait été l'écho du monde.

Un second moi-même se dressa tout-à-coup. Celui-là était en robe de chambre violette, il avait le front ridé, les lèvres jaunes de café, la barbe longue, les yeux brillants et calmes, le teint rouge, un cordon de soie autour des reins, une calotte de velours violet sur la tête, un grand rabat de bourgmestre hollandais en guise de collet. Il était éclairé par la lueur soucieuse d'une lampe, il avait cinquante ans. Oh ! où étaient Scheffer, Schnetz ?... Celui-là était l'homme aux conceptions, l'homme qui ne dort plus, l'homme dont le regard va loin, l'homme de courage, l'homme affaissé sous le poids de la pensée.

— Écoute, la face (?) incomplète sous laquelle le monde te voit a dit vrai !

Soient donnés, un mari, sa femme et un amant, déduisez cent contes dont aucun ne ressemble à l'autre.

De même que le cuisinier fait cent plats avec la substance essentiellement culiniforme nommée *l'œuf ;*

De même que le mathématicien imagine la possibilité de tracer sur une circonférence autant de cercles qu'il voudra en tracer, et prouve qu'à ce gouffre circulaire un homme userait la craie du globe.

— Va te promener ! lui dis-je. Convoque Nodier, ce magicien

du langage, ce sorcier dont la baguette évoque des phrases toutes neuves ; appelle Étienne Béquet, l'homme qui a fait trois volumes in-folio de titres d'ouvrages à faire, et qui a tout rêvé, tout lu en littérature ; demande Eugène Suë qui pourrait faire mariner tant de sujets et les tenir... J'allais battre un ban à tous nos grands hommes, lorsque mon moi-même qui ne rit jamais, sourit, me montra les cent expressions de la formule algébrique représentées par les cent moi-même, qui paraissaient vouloir sortir de leur prison, et venir un à un me conter leur formule, dont aucune ne devait ressembler aux précédentes.

Je m'étendis nonchalamment sur mon divan, et je me dis : — Allez !...

§ 1.

[LE CHEVAL DE SAINT MARTIN.]

Ung braue homme de campaigne, lequel estoit de son mettier curé du bourg, se faschoyt moult de voir le deuant de son ecclise desnué de l'imaige du sainct auquel elle estoit vouée, ce qui est une indignité eccleziasticque de prime force, et, à ses deppens, bon curé de faire venir ung sieur ouvrier en fassons de pierre pour tailler ledict sainct et le boutter au natturel dessus le porche de l'Ecclize, ce que il fit, à son contentement, et eust dix escuz pour ce que ce dessus dict sainct estoit Monseigneur le Baron de Sainct-Martin taillant la mi-part de son mantel à ung paoure, luy estant à cheual, et voulsit cinq escuz pour ledict cheual et deux escuz et demi pour le sainct et pour le paoure, ce qui estoit exorbitant pour ledict curé, lequel avoyt pluz de vermine que d'escuz en son bouge presbitérial. Aussy comptez que ung chascun vind d'enuiron dix lieues à la ronde pour mirer, admirer la pourtraicture des trois personnes de l'imaige, et sur toutes chozes cedict dyable de cheual, duquel moult se glorifioyt ledict fabricquateur de cheuaulx et de saincts. Ores doncques, à la prime dévocion, vindrent les gens de campaigne et lairrèrent le sermon pour voir ceste imaige. Estoient là les vieulx, les ieunes, les petites garses, les garsons et ung chascun glosoit, et aussi estoit en ung coin le paoure statuaire escoustant les dires. Vind ung mareschal qui de son estat cognoissoit moult les bestes cheualines et aultres et, ne saichant rien de ce qui en estoit, s'estomira moult de ce que ung chascun parloyt de cheual, et cerchoyt le cheual et ne voyoit

point de cheual, et disoyt à tous — Où doncques est le cheual ? ie ne voys poinct de cheual, ie voys le manteau, ie voys le sainct, ie voys le paoure qui est ung leppreux et ha froid pour ce que ses membres grézillent tant que ils ne sont poinct en leur plasse habituelle, ains de cheual, poinct. — Il y ha une beste, dict ung ancien. — Et pourquoy est-ce poinct ung cheual ? dict le sculpteur, que est-ce doncques ? — Ung mulet, respondict le mareschal, pour ce que ce est ung asne qui le ha faict.

1836, 10 aout à Rivalta.
de Balzac.

[ARGUMENT DU CONTE PRÉCÉDENT.][1]

20. — un Mr Maçon ayant sculpté sur la porte d'un petit village de basse normandie un grand St Martin monté sur un grand cheval lequel St coupait son grand manteau avec une grande épée pour le donner à un grand pauvre qui était à nu dans (?) un grand hiver, le sculpteur de village se pavanait devant son chef-d'œuvre et interrogeait les passans — arrive un paysan qui reste étonné en voyant le bas-relief et qui surtout montre le cheval à son camarade

— hé bien qu'en dis-tu — demande l'artiste bas-normand — c'est bié — ce c'est bié fut dit en sens contraire diable le saint est bien, — cela se peut — le pauvre — oh bié, vous le sculptiez d'après nâture — le cheval — c'est un cheval cela — certes — oh bié sur vous vous trompez — qu'est-ce donc — par dié c'est un mulet — comment un mulet — oui c'est i pas un âne qui l'a fait.

GLOSSAIRE.

AVERTISSEMENT.

Comme maint lecteur d'aujourd'hui, Balzac avait été frappé par le manque d'uniformité et la relative licence de la langue préclassique. Il croyait que tout écrivain du temps de Catherine de Médicis pouvait faire « ung françoys pour luy seul, oultre les mots bizarres, griecs, lattins, italians, hallemands, souisses, phrazes d'oultre mer et jargons hespagniols advenuz par le faict des estrangiers, en sorte que ung paouvre scriptophile ha les couddées franches en ce languaige Babelificque ». De ce point de vue il est juste de dire que Balzac est fidèle à l'esprit de cette époque. Dans ses *Contes drolatiques* il essaie d'*imiter*, autant que de reproduire, la langue et le style des auteurs du XVIe siècle. On comprend donc l'amertume de ses protestations contre ceux qui ne voyaient dans ses contes que de serviles pastiches ou centons.

Le grand modèle pour Balzac est Rabelais et son « omnilangage ». Dans les *Contes drolatiques*, comme chez Rabelais, on trouve — toutes proportions gardées — un entassement d'éléments les plus divers : mots savants (nombreux latinismes), étrangers et populaires, néologismes et archaïsmes, termes techniques, dialectaux et burlesques. Balzac s'inspire des procédés de Rabelais pour créer un vocabulaire riche et varié. Il lui emprunte en même temps un nombre considérable de mots et d'expressions. De tous les auteurs dont l'influence peut se préciser dans le vocabulaire de Balzac, c'est Rabelais qui a fourni le plus d'éléments. Son influence dans le domaine linguistique dépasse celle de Béroalde de Verville[1], sauf en ce qui concerne la terminologie érotique. Ces deux auteurs ont fourni des centaines de mots, expressions et phrases, calembours, formules, etc., que Balzac a assimilés et qu'il adapte, modifie ou renouvelle[2].

1. Contrairement aux affirmations de Lazare Sainéan, *Problèmes littéraires du seizième siècle* (Paris, 1927), pp. 222-227 ; *l'Influence et la réputation de Rabelais* (Paris, 1930), pp. 148-149.

2. Cf. par exemple, *réverbération de nature*, *métropolitain*, *purée cérébrale*, *fousiller*.

Comme on s'y attendait, ces *Contes drolatiques* « colligez es abbaïes de Touraine » contiennent des mots qu'on peut qualifier de tourangeaux. Ici l'expérience personnelle de l'auteur — son enfance et ses séjours en Touraine — vient renforcer ses lectures, car les parlers régionaux conservent souvent de vieux mots disparus du langage de la capitale. Tel mot peut donc représenter pour Balzac à la fois un archaïsme et un régionalisme. Il n'existe pas de tableau exact du dialecte tourangeau à l'époque de Balzac, mais à l'aide du glossaire contenu dans *le Folklore de la Touraine* de J.-M. Rougé (Tours, 1931) et d'autres outils linguistiques[1], on réussit à isoler quelques douzaines de mots que, selon toute vraisemblance, Balzac devait connaître directement. Dans la plupart des cas il s'agit de verbes et de substantifs concrets qui évoquent un décor rustique ou la vie quotidienne — *buée*, *mette*, *fouteau*, *balier*, *pouiller*, etc.

La catégorie la plus intéressante du lexique est probablement celle des mots forgés ; on en compte plus de cent. Néologue de marque, Balzac revendique le droit de l'écrivain, de tout homme de talent, de créer des mots (cf. l'article *Des mots à la mode*, t. 19, p. 159). Les moyens utilisés dans les *Contes* sont nombreux : changement de suffixe *(frestillade*, *déchiffrage) ;* renforcement par un suffixe ou un préfixe *(laideronasse*, *confiturerie*, *enrajeunir) ;* composition *(balanogaudisserie) ;* adaptation de mots étrangers *(farfallesque*, *orbe).* Souvent l'importance des mots voisins est évidente *(envoûterie*, *sucette*, *clapottière).* Balzac crée même des dérivés pour des mots qu'il a empruntés *(estomirement*, *pistolander).* Parfois ses créations sont très « irrégulières » *(multiplivenger).* Il est évident, ici encore, qu'il est un bon disciple de Rabelais[2].

Pour ses *Contes*, Balzac a créé un vocabulaire hétérogène. Le noyau en est le français de son époque, habillé d'une orthographe archaïsante, et souvent capricieuse, auquel il ajoute des termes et des tours de phrases puisés aux sources les plus disparates. Il recourt à tous les moyens pour atteindre la richesse et la variété dans l'expression. Il cherche moins à *remplacer* le terme normal qu'à *ajouter* des synonymes. Ainsi, on trouve : *porte* à côté d'*huis* et *huisserie ; donner* et *bailler ; remercier* et *mercier ;*

1. Notamment J. Gilliéron et E. Edmont, *Atlas linguistique de la France* (Paris, 1902-1910) et W. von Wartburg, *Französisches etymologisches Wörterbuch* (Bonn-Leipzig-Basel, 1922-). Il a été utile de consulter aussi des dictionnaires et glossaires rédigés au XIXe siècle, pour des régions voisines de la Touraine — par exemple, le *Glossaire du centre de la France* de H.-F. Jaubert (Paris, 1864). Malgré des différences phonétiques, les parlers du Centre et de l'Ouest ont gardé un grand fonds de mots (et usages) communs. Balzac le savait et, par exemple, a fait remarquer « qu'en Touraine, en Anjou, en Poitou, dans la Bretagne, le mot *bonhomme*... est décerné aux hommes les plus cruels comme aux plus bonasses » (*Eugénie Grandet*, t. 5, p. 278).

2. C'est Leo Spitzer qui a le premier étudié cet aspect de la langue des *Contes drolatiques.* Voir sa thèse de doctorat, *Die Wortbildung als stilistisches Mittel exemplifiziert an Rabelais. Nebst einem Anhang über die Wortbildung bei Balzac in seinen « Contes drolatiques ». Zeitschrift für Romanische Philologie*, Beiheft 29 (1910), pp. 119-142.

courtisane, *prostituée*, *fille de joie*, comme *fille d'amour*, *dame de plaisir*, *fille folle de son corps*, *follieuse*, *bourbeteuse*, *clapottière*, *villotière*, *postiqueuse*, *prêtresse de Vénus ; jeter le chastel par les douves*, comme variante de *jeter les maisons par les fenêtres*. On pourrait multiplier les exemples.

Pour faire ressortir toute l'étendue de ces variations et de ces élaborations, il faudrait un relevé complet du lexique des *Contes*. Le Glossaire qui suit est plus modeste. Sont écartés en principe tous les mots du vocabulaire normal de Balzac, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on tient compte des incorrections en fait d'orthographe ou de morphologie. On vise surtout à éclairer le texte mais aussi — vu le caractère spécial des *Contes* — à fournir des indications sur la provenance des mots et des acceptions des mots. Souvent on peut indiquer la source précise d'un mot, d'une expression ou même d'une phrase. Parfois, comme dans la terminologie érotique, c'est seulement une tradition ou un représentant d'un groupe d'écrivains qu'on peut signaler. De temps en temps on renvoie à d'autres œuvres de Balzac, car il n'y a pas de cloisons étanches entre les *Contes drolatiques* et *la Comédie humaine.*

En se servant des sigles : A (archaïsme), N (néologisme, mot forgé par Balzac), P (populaire), R (terme régional, tourangeau), le lecteur pourra faire son propre classement du vocabulaire balzacien. On ne cache pas le caractère approximatif de ce classement : tel néologisme, peut n'être qu'une faute de mémoire, tandis qu'un vieux mot rarement attesté (*joliesse*, par exemple) devient, pour Balzac, un néologisme.

Ce Glossaire incorpore, en supprimant les détails de la documentation, les résultats de notre thèse de doctorat (Princeton, 1948) intitulée : *The Vocabulary of Balzac's « Contes drolatiques » : A Study of its Dialectal, Borrowed and Created Elements*. Il profite aussi, naturellement, des dictionnaires bien connus des spécialistes : F. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du 9e au 15e siècle*, 1881-1902 ; A. Tobler et E. Lommatzsch, *Altfranzösisches Wörterbuch*, Berlin, 1925 ; E. Huguet, *Dictionnaire de la langue française du 16e siècle*, Champion et Didier, 1925-1967 ; W. von Wartburg, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, Bonn-Leipzig-Basel, 1922- (toujours incomplet).

Pour les citations de Rabelais, les chiffres indiquent le livre (romain) et le chapitre (arabe). Pour le *Moyen de parvenir (MP)* de Béroalde de Verville, on indique le volume et la page de l'édition de Charles Royer (Lemerre, 1896) et, souvent, le titre du chapitre.

Autres abréviations employées :

Bas langage : Dictionnaire du bas langage ou des manières de parler usitées parmi le peuple. D'Hautel et F. Schoell, 1808.

Bouchet : *Serées* (1584-1598). *Les Serées de Guillaume Bouchet*, édition préparée par C.-E. Roybet. Lemerre, 1873-1882.

Cholières : *Matinées* (1585) et *Après-dinées* (1587). *Œuvres du seigneur de*

Cholières, édition préparée par E. Tricotel. Librairie des Bibliophiles, 1879.

CNN : les Cent nouvelles nouvelles.

Dagneaud : R. Dagneaud. *Les Éléments populaires dans le lexique de « la Comédie humaine » d'H. de Balzac.* Quimper, 1954.

Desgranges : Cf. Gougenheim.

Dictionnaire comique : P.-J. Leroux. *Dictionnaire comique, satirique, critique, burlesque, libre et proverbial.* Nouv. édit., Pampelune, 1786.

FEW : W. von Wartburg. *Französisches etymologisches Wörterbuch.*

Gougenheim : G. Gougenheim. *La langue populaire dans le premier quart du XIXe siècle, d'après le Petit Dictionnaire du peuple de J. C. L. P. Desgranges (1821).* Les Belles Lettres, 1929.

Janet : La section « Erotica Verba » contenue (III, 431-487) dans l'édition des *Œuvres de F. Rabelais* (Louis Janet, 1823. 3 vol.), réimpression de l'édition parue chez Desoër en 1820 (celle-ci figure dans le catalogue des livres de Balzac vendus en 1882). Ce recueil d'Erotica Verba, anonyme et très éclectique, se dit « beaucoup plus ample que celui de 1820 ».

LH : Balzac. *Lettres à Madame Hanska.*

Néologie : L.-S. Mercier. *Néologie ou vocabulaire de mots nouveaux, à renouveler, ou pris dans des acceptions nouvelles.* 1801.

NR : Bonaventure des Périers. *Nouvelles récréations et joyeux devis*, édition préparée par Louis Lacour. Janet, 1856.

Rougé : J.-M. Rougé. *Le Folklore de la Touraine.* Tours, Arrault, 1931.

Sainéan, *Langage :* L. Sainéan. *Le langage parisien au XIXe siècle.* Paris, Boccard, 1920.

Sainéan, *Problèmes :* L. Sainéan. *Problèmes littéraires du seizième siècle.* Boccard, 1927.

Verrier-Onillon : A.-J. Verrier et R. Onillon. *Glossaire étymologique et historique des patois et des parlers de l'Anjou.* Angers, 1908.

Pour les titres des ouvrages de Balzac, nous renvoyons le lecteur aux tomes de la présente édition des *Œuvres complètes illustrées.*

Wayne Conner.

A.

Abscons, *secret, caché*, 81, 84. A.

Accointance, 123, 175, etc.

Accointer (s'), *se lier intimement*, 124, 287. A.

Accolade, 73, 136.

Accoler, *embrasser*, 78, 103, 121, 143, etc. ; *lier*, 254. *Entre-accoler* (s'), 109. A, P.

Accomparager, *comparer, égaler*, 419, 441, 470. A.

Accomparer, *comparer*, 436, 469. A.

Accordailles, *fiançailles*, 396. Balzac emploie aussi *fiançailles*, 24, 116. On retrouve *accordailles* dans *le Père Goriot* (t. 9, p. 440) et dans *Illusions perdues* (t. 8, p. 90). Le synonyme *accords* figure dans les *Souvenirs d'un paria* (t. 23) : « Nos accords furent en quelque sorte tacitement fêtés. Le père et la mère de Marguerite paraissaient tout fiers de la perspective de m'avoir pour gendre. » R, P.

Accorder, *fiancer*, 169. *Fiancer*, 249.

Accortise, *grâce, humeur agréable*, 350. A.

Accoter (s'), *s'appuyer*, 346. Dans 11 et 199, c'est plutôt le verbe *accoster*, « placer côte à côte », qui convient.

Accoutumance, *habitude*, 369, 374. A.

Acertener, *assurer, certifier*, 209, 212, 234. A.

Acquest, 328, 331. A.

Acquester, *acquérir*, 328. A.

Acrester, *lever la crête, faire le hautain*, 436. Cf. Rabelais : « un aultre poche pleine de alun de plume, dont il gettoit dedans le doz des femmes qu'il voyoit les plus acrestées » (II, 16).

Adonc(ques), *donc*, 33, 42, 43, etc. A.

Aegyptiaque, *égyptien*, 242, 252. *Égyptiaque* avait déjà paru dans *Notre-Dame de Paris* (livre I, chap. 6).

Affaroucher, *rendre farouche*, 165. A.

Afferer, *(r)apporter, expliquer*, 337, 396. Ce verbe se retrouve dans *un Drame au bord de la mer* (t. 15, p. 351). C'est un latinisme *(afferre)* que Balzac

doit probablement à Des Périers, *NR*, nº 14 (intitulée *De l'avocat qui parlait latin à sa chambrière*).

AFFORTIR, *affermir*, *rendre plus fort*, 263. C'est peut-être une création de Balzac, quoique *affortir* ait existé (et existe) en provençal.

AGELASTES, *qui ne rient pas*, 153. Terme emprunté à Rabelais.

AGRESLER, *rendre plus grêle*, 436. Agresl*ir* sa voix est attesté. N.

AIGUILLETTE, 460. Expression, très fréquente au XVIe siècle, *nouer l'aiguillette*, « rendre impuissant ». Dans une lettre à Mme Hanska du 1er janvier 1847 (cf. *LH*, III), Balzac parle du sort qui a *noué l'aiguillette* à sa bourse le jour de sa naissance.

AINS, *mais, plutôt*, 23, 40, 46, etc. A.

AIS, *planche*, 174, 196. A.

AISIER (s'), *se donner de l'aise, du plaisir*, 338. A.

ALCIBIADESQUE, *ressemblant à Alcibiade*, 206. N.

ALIGNÉ, *droit*, *bien fait*, 336. A.

ALLÉGEANCE, *soulagement*, 172, 282. A.

ALQUÉMISER, *traiter par les procédés de l'alchimie*, 251. N.

AMIGNOTER, *caresser*, *flatter*, *câliner*, 300, 376, 394, 413. Ce verbe figure dans la *Néologie* et dans le *Bas langage*. Cf. *mignoter*. A, P.

AMITONNER, *caresser*, 32. Cf. Verville (parlant de l'acte sexuel) : « c'est que les grands, et ceux et celles qui ont des juges leurs amis, si d'avanture vont s'exercer le bout autre part, ou faire amitonner l'ouverture speculative après nature ». (*MP*, I, 294, Stance). R.

ANDEX, *tous deux*, 485. A.

ANDOUILLE, 166, 445. Sens libre, fréquent dans la vieille littérature. Ce juron se retrouve chez Rabelais (V, 16).

ANGE, 137. Pièce d'argent à l'effigie d'un ange (cf. *angelot*). A.

ANGOISSEUX, *qui cause de l'angoisse*, 122, 232. A.

ANTIQUAILLE, 457. L'expression dérive de Rabelais : « car (monstrant sa longue braguette) voicy Maistre Jean Jeudy qui vous sonneroit une antiquaille dont vous sentirez jusques à la moelle des os » (II, 21). L'*antiquaille* était une vieille danse.

AORNEMENT, *ornement*, 440. A.

AORNER, *orner*, 25, 205, 218. A.

APERTEMENT, *clairement*, *manifestement*, 6, 22, 24, 194, etc. A.

APOSTUME, 161. Plaisanterie assez fréquente au XVIe siècle. Cf. aussi Verville : (pochette) « vuidée de l'apostume pécuniaire » (*MP*, II, 2). *Apostume*, « estomac », 89, 166. Cf. *bourse*.

APPETER, *désirer*, 324. A.

ARABESQUE, adj., *arabe*, 210, 257. A.

ARCHIFOL, 384. Rabelais emploie *archibouffon* (Sciomachie), et Verville *archisot* (*MP*, I, 112). Le *Dictionnaire comique* donne *archifou*.

ARCHIVENGER, 354. Cf. « ces deux charmantes femmes se sont archi-plu » (*LH*, 1er juin 1847). N.

ARDER, *brûler*, 9. Ce verbe figure dans la *Néologie* et dans les *Chroniques et traditions surnaturelles des Flandres* de Berthoud. A.

ARDRE, *brûler*, 22, 23, 40. A.

ARMES, 41, 66 (sens érotique). Cf. *combat*. Cf. *Splendeurs et misères des courtisanes*, t. 11, p. 510.

ARONDELLE, *hirondelle*. L'expression « dans l'ostel de l'Arondelle »

57, est une variante de « à la rue de l'Hirundelle, en ung sien hostel » dans le même conte 55. Outre *hirundelle* 42, 237, Balzac emploie le latinisme *hirunde* 157.

Arraisonnement, *harangue*, *entretien*, 100, 210, etc. A.

Arraisonner, *discourir*, *adresser la parole à*, *persuader*, 67, 143, 174, etc. A.

Arrerages, 408. Métaphore souvent employée par les conteurs du xvie siècle. Cf. « dans le style galant de l'autre époque, du Bousquier eût passé pour un vrai payeur d'arrérages » (*la Vieille fille*, t. 7, p. 17).

Arresser, *dresser*, *être en érection*, 82, 397. Employé par Rabelais (II, 26). A.

Arrouser, *arroser*, 74. Cf. *champ*. Cf. Verville, « la liqueur arrousante, la douce rosée de nature » (*MP*, I, 142, Minute).

Arrouter (s'), *se mettre en route*, 423, 440. A.

Arser, *brûler*, 47, 251, 258, 285. Verville utilise le verbe *arser* (*MP*, II, 179), forme abrégée d'*arresser*, que Balzac peut avoir mal interprété. A.

Aruder, *rendre rude*, 400. Arud*ir* est la forme normale. N.

Assaut, 63, 200. Sens érotique. Cf. *combat*.

Assignation, *rendez-vous d'amour*, 99, etc. *Assignation amoureuse*, 96, 111. A.

Assoté de (être), *être fou de*, 122. Cf. Cholières : « si estoit il... si tresassotté de ceste jeune dame qu'il estoit à demy depassionné lors qu'il la perdoit de veue » (*Matinées*, no 6). A.

Atelier (de Vénus), *nature de la femme*, 266, 548. *Atelier* (cf. *ouvrouer*), image souvent employée par les conteurs. Bouchet utilise également *atelier de Vénus* (*Serées*, nos 5 et 23).

Attardement, *retard*, 424. A.

Aune de temps, 33, 168. Expression empruntée à Verville (*MP*, I, 227).

Autel, 405. Sens érotique. Cf. *messe*, *oratoire*.

Autrucherie, 40. *Autrucherie*, pour *autrusserie* ou *autourserie*, « dressage des oiseaux de proie (autours) », figure — par plaisanterie sans doute (rapprochement d'*autruche*) — dans le 53e chap. du *MP* (Section). C'est là probablement la source de Balzac, mais il modifie le sens du mot.

Avant-cœur, *sein*, 116. Usité à la campagne. Le dictionnaire de Boiste (1839) définit : « tumeur au poitrail du cheval », « creux de l'estomac ». Verrier et Onillon le signalent, dans le sens de « sein », dans une partie de l'Anjou.

Avant-poste, *sein*, 63, 113. N.

Aviander (s'), *se pourvoir de viandes*, 339. A.

Avindre, *arriver*, 231. Balzac emploie souvent, et correctement, le verbe *a(d)venir*. Mais ici, pour l'infinitif *avindre*, il s'est laissé influencer par *aveindre*, « atteindre » (qu'il connaît, cf. *Eugénie Grandet*, t. 5, p. 253), verbe qui est lui-même une variante d'*advenir*.

Aze, *âne* (provençal), 137. Imprécation empruntée probablement à Verville : « que l'ase te puisse saillir en place » (*MP*, I, 227, Synode). Cf. Sainéan, *Problèmes*, pp. 118, 226.

B.

BABELIFIQUE, *qui rappelle la confusion des langues de la tour de Babel*, 156. N.

BABOUINERIE, *singerie*, 249. Terme emprunté à Rabelais (II, 10).

BADIGOINCE, *lèvre, le bas des joues*, 2. De même 61, 86 (lèvres paraît comme synonyme dans la phrase suivante) ; 222 (à propos d'un singe), 243, 252, 336, 350. Figure plusieurs fois dans Rabelais et dans Verville. A noter surtout ce passage : « Le pauvre ayant accordé ses badigoinces, griguenotoit ce Salue avec une voix horrifique... il eut ouvert amplement la gorge, & desserré la goule... les babines estant desiointes bien demi pied... Manasses lui va flaquer ce fourmage mou dans le bagoulier... estimant avoir la bouche pleine d'une autre mixtion » (*MP*, II, 23). *Lèvre* s'emploie plus fréquemment (44, 135, 180, 228, 284, etc.). Il y a deux exemples de *babouines* (243, 349), dont le premier rappelle (par la juxtaposition des termes vulgaires, babouines, bagonisier, badigoinces) le passage de Verville cité ci-dessus. *Babouine* (variante de *babine*) manque à Verville comme à Rabelais, mais Balzac a pu entendre ce terme puisqu'il était assez répandu en province et dans le langage populaire à Paris (*FEW bab*, I, 192 a, et Sainéan, *Langage*, p. 294). R.

BAGONISIER, *bouche, gueule*, 187, 243. Emprunté sans doute à Verville (*MP*, I, 25, Couplet).

BAGUER, 58. L'acte sexuel est comparé à l'action de coudre à grands points. Cf. *fil* (397) et *quenouille*. Verville utilise de même *coudre, recoudre* et *peloton* (*MP*, I, 135-136, Cause).

BAILLER, *donner*. Presque aussi fréquent que *donner* (5, 9, 15, etc.). R.

BAILLEUR, 100 ; *donneur*, 75 ; *donateur*, 298.

BALANOGAUDISSERIE, *jouissance sexuelle*, 367, 448. Formation hybride : *gaudisserie* et (latin : *balanus ;* grec : *balanos*), « gland » (dans son sens érotique). Le point de départ est sans doute un passage de Rabelais : « belle saulse verde... laquelle vous esbanoist le cerveau... enfle les génitoires, corrige le prépuce, incruste le *balane*, rectifie le membre, vous faict bon ventre » (III, 2). N.

BALIER, *balayer*, 22, 156, 165, 232, 240, 261, 321. *Balayer* n'est relevé qu'une fois, 74. R.

BALLER, *danser*, 23, 223, etc. A.

BALLOTTE, *petite balle*, 421. Pour le sens érotique Balzac se souvient probablement d'un passage de Verville : « ses deux tetons, jolies balottes de plaisir, jointes à l'yvoire du sein » (*MP*, I, 28). A.

BARYTONER, *rendre des sons graves*, 243. Ce verbe, comme du reste tout le passage, est emprunté à Rabelais : « en dodelinant de la teste, en monochordisant des doigtz et *barytonant* du cul » (I, 7).

BASTANT, *suffisant, bien portant*, 367. A, R.

Bataillard, *batailleur* 364. Attesté dans quelques parlers, y compris le provençal. N.

Bataille, 55, 124, 213. Sens érotique. Cf. *combat.*

Bâton, 403, 408. Sens érotique, comme chez Rabelais, *CNN.*, etc.

Baudouiner, *saillir* (se disait des baudets), 214, 247, 434. Verbe emprunté à Verville et à Rabelais ; cf. « Frère Jan hannissoit du bout du nez comme prest à roussiner ou baudouiner pour le moins, et monter dessus » (IV, 52).

Baudouinerie, 353, 368, 448, semble être une création de Balzac.

Bauracineulx, *qui contient du borax*, 268. Emprunt à Rabelais : « certaines humeurs salses, nitreuses, bauracineuses, acres, mordicantes, lancinantes » (III, 32). Cf. *mordicant.*

Bedon, 18, « mon bedon », terme d'amitié fréquent chez Rabelais (III, 22, etc.).

Beliner, *saillir*, 267. Réminiscence probable de Rabelais (II, 23 et III, 12). *Belin* est l'ancienne forme de *bélier.*

Beluter (bluter), 23, 422, 461. Sens libre inspiré probablement par Rabelais : « couillon belutant » (III, 25) et « en cas que autant de foys je ne belute ma femme future » (III, 11).

Benoite (eau). Sens érotique : 66, 146, 442. 107 est un développement de la locution : « faire venir de l'eau à son moulin », se procurer des ressources. « Eaue benoiste de cave » (423), « vin », est une expression empruntée à Rabelais (I, 18).

Benoitier (anc. forme de bénitier), 148. Sens érotique. Cf. Verville : « ie voudrais que mon cas fut un Benoistier afin que tout le monde mit dedans » (*MP*, II, 41, Respect). Cf. *goupillon.*

Besogner, 163, 254, 267. Sens libre, fréquent chez les conteurs (cf. surtout *CNN*). De même, *besogne*, 221, 232, 337.

Bestial s.m., *bétail*, 444. *Bestail* 139, 419, 427 ; *bestial* (adj.), 79, 110. *Bestial* (plur. *bestiaux*) est une variante ancienne et régionale (Centre, Ouest) de *bétail.* Balzac emploie *bestial* dans son *Traité de la vie élégante* (cf. t. 19, p. 181). A, R.

Bibliophagie, *consommation de livres*, 154. N.

Bibliopole, *vendeur de livres*, 154. Emprunt grec, qui figure dans la *Néologie.*

Bigearre, *bizarre*, 254, 257, 423, 547. A.

Bigearrie, *bizarrerie*, 238, 366, 548. *Bizarrie* et *bigearrerie* sont attestés, mais pas *bigearrie.* N.

Bimbeloter, 194. Balzac décrit une femme qui flâne, qui semble être à la recherche de menus objets. Rabelais emploie le verbe *bimbeloter*, « agiter comme un bibelot (jouet d'enfant) ».

Bimbeloterie, 366 (avec *fagoteries*). *Bimbeloterie* semble être ici une création sémantique « bi(m)belot ». Cf. *fagoterie.* N.

Blondelet, 244. Cf. Rabelais, « saffrettes, blondelettes, doucettes et de bonne grâce » (IV, 51). A.

Bobant, *luxe, train fastueux*, 20, 191. A.

Bobelinage, *raccommodage de souliers*, 250. Un *bobelin* était un soulier grossier. Cf. *rataconner* et *rataconnage.* N.

Boëstelette, *petite boîte*, 520. A.

Bogue, *enveloppe de la châtaigne*, 189, 311. Cf. *le Lys dans la vallée*, t. 7, p. 332. R.

Bonnes (être en ses), *être de bonne humeur*, 238, 354-355. A.

Bordelier(e), *de bordel*, 425. A.

Boscq, 407. Balzac connaissait peut-être l'ancien français *bosc*, « forêt », mais il est plus probable qu'il a formé *boscq* de *bosquet*, « petit bois ». N.

Bouchon, 144. Terme de tendresse qui s'inspire peut-être, partiellement, d'un passage célèbre de Rabelais (I, 11).

Boucon, *poison*, 387, 448. Cf. *Maître Cornélius*, t. 15, p. 422. A.

Bougette, *petit sac*, *bourse*, 11, 154, etc. A.

Boule, *testicule*, 340, 464. Cf. Verville, « lance à deux boulets » (*MP*, II, 18). Cholières emploie *boules* (*Matinées*, nº 4), ainsi que *boulets* et *boulettes*.

Bouquer (faire), *faire céder*, 337. Cf. *Sur Catherine de Médicis*, t. 15, p. 641. A.

Bourbeteuse, *fille de joie*, 82, 212, 214. Cf. *bourbier*, 211. Ce mot est enregistré dans Janet (pp. 443, 458) ; *FEW* (I, 443) ne donne guère que *barboteuse*.

Bourguignot, *bourguignon*, 207. Il s'agit d'une maison de Bourgogne, et le suffixe *ot* est fréquent en Bourgogne. Balzac se rappelle peut-être un titre de Tabourot des Accords : *les Contes facecieux du sieur Gaulard, gentilhomme de la Franche Comté bourguignotte.*

Bourrier, *brin de paille*, *grain de poussière*, 343. Dans *le Curé de Tours* (t. 6, p. 53), Balzac définit ce « mot tourangeau » : « le bourrier est le brin de paille décoloré, boueux, roulé dans les ruisseaux ». R.

Bourse, *estomac*, *ventre*, 41, 91. Cf. *apostume*, *hydropisie.*

Boussin, *morceau*, 164 (boussin de pain), 250, 331. Inspiré probablement par Rabelais (II, 30). A, R.

Boussole, *membre viril*, 191. Élaboration d'un jeu de mots de Tabourot des Accords. Cf. *habitacle.*

Bouter, *jeter*, *mettre*. Fréquent dans les deux sens de « jeter, pousser » et de « mettre », 8, 27, 39, 216, etc. R, A.

Braguard, *pimpant*, *galant*, *fanfaron*, 33, 57, 95, 206, etc. A.

Bran, *excréments*, 168, 186, etc.

Brancheyer, 190. Ce verbe signifie « pousser des branches » mais Balzac l'adapte d'une façon originale : « munir de branches (cornes de cocu) ». Cf. « le harnois branchu de cocuaige », 36. A, N.

Braverie, *bravade*, 299. A.

Brebiette, *petite brebis*, 370. A.

Brehaigne, *stérile*, 35, 190, 279, 355, 449. Balzac emploie ce mot parfois dans ses romans. Cf. *Melmoth réconcilié*, t. 14, p. 253. A.

Brelander, *jouer* (à un jeu de hasard), 338. Cf. *Bas langage :* « être continuellement dans les académies de jeux ; niaiser ; être oisif, aller de côté et d'autre pour passer le temps ». A.

Bricolleur, 82. Sens érotique. Cf. Verville : « tu es bien aise d'avoir bricollé une petite vilaine » (*MP*, II, 200, Histoire). Il emploie *bricolfretiller* dans le même sens.

Brimbaler, 16, 462. Sens libre, inspiré probablement par Rabelais : « je te monstreray ta femme future brimballant avecques

deux rustres » (III, 25). Cf. *triballer.*

Brouillifiquement, *d'une manière confuse*, 174. Adverbe emprunté aux *Bigarrures* (I, chap. 4, 7) de Tabourot des Accords.

Buander, *lessiver.* On relève une fois *lessiver* (62) et *buander* (398),

Buanderie, *lieu où se fait la lessive.* 75, 393, 394. S'emploie une fois comme synonyme de *buée* (398).

Buée, *lessive*, 42, 102, 143, etc. Nanon « faisait les buées » (*Eugénie Grandet*, t. 5, p. 220), tandis qu'en parlant des Cruchot, Balzac écrit « faire la lessive » (*Ibid.*, p. 234). R.

Buie, *cruche*, 40, 114. Utilisé également par Verville (*MP*, II, 26, Dictionnaire). R.

Bussard, *tonneau*, 239, 250. Fréquent chez Rabelais. R, A.

Byssin, *de lin*, 412, 436. Latinisme emprunté à Rabelais, dans l'expression « paroles byssines » (V, 20), c'est-à-dire « excellentes ».

C.

Cacographe, *mauvais écrivain ou critique*, 153, 156. De *kakos*, « mauvais » et *graphos*. Ce terme avait déjà été utilisé par Balzac en 1830 (*Traité de la vie élégante*, t. 19, p. 181). Il est attesté par Boiste (1829) avec la définition : « qui orthographie mal ». Cf. *choléographe.*

Cagot, *dévot, hypocrite*, 313, 315. Mot emprunté à Rabelais. Cf. pour tout ce passage : « Arriere, mastins !... Pourtant arriere, *cagotz !* » (III, prologue).

Caïner, *maltraiter*, 250, 333, 357. Cf. « enfans de Caïn », « mauvais garçons », 318 et « l'ordre des frères Caïn », 423. L'aire de *caïn* et ses dérivés, dans les parlers, est limitée au Midi (*FEW*, II, 46), ce qui suggère que le romancier aurait pu apprendre ce mot de son père. Cf. notamment *caïná*, « tourmenter, importuner » signalé pour le languedocien et aussi *Caïnones* (*Échantillon de causerie française*, t. 19, p. 382). N.

Callipygie, *belles fesses*, 333. Cf. « en leur monstrant ce qui fict nommer Venuz Callipyge » (420). *La Venus Callipyge* est le titre d'un conte de La Fontaine. N.

Cameleonesque, *changeant*, 450, « chimeres cameleonesques ». Mot utilisé plus tard dans *les Petits bourgeois* (t. 18, p. 259). Cf. *farfallesque.* N.

Cancre, *chancre, cancer*, 225. Forme italienne de *chancre* employée par Rabelais : « Que le cancre te puisse venir aux moustaches » (IV, 21). Utilisé aussi comme interjection.

Capiettement, *en cachette, sous cape*, 443. Terme emprunté à Rabelais (IV, 67).

Caprioler, *cabrioler*, 240. *Cabrioler*, 338. A.

Carat, 2, 250. *Carat* s'emploie souvent depuis Rabelais (Cf. « Fol à XXIV caratz », III, 38) pour indiquer la supériorité, souvent avec une exagération comique (24 étant par définition le maximum). Cf. « dévote à trente-six carats » (*la Rabouil-*

leuse, t. 6, p. 199), variante de « il est bête à trente-six carats » *Bas langage).*

CARDINALEMENT, *par un cardinal* ou *superlativement*, 20. N.

CARDINALESQUE, *de cardinal*, 17. A.

CARDINALISER, *rendre rouge*, 89. Terme particulier à Rabelais (I, 39).

CASTOIEMENT, *instruction, enseignement*, 364, 374. Balzac se rappelle peut-être le *Castoiement d'un père à son fils* publié dans le recueil de Barbazan et Méon. A.

CASTOYER, *instruire, corriger*, 362. A.

CAUQUEMARE, *animal ou reptile monstrueux*, 239. Terme (qui correspond au français *cauchemar*) emprunté à Rabelais (IV, ancien prol.).

CAZ (cas). Vieux mot pour « membre viril » (59, 96) et « nature de la femme » (16, 55, 86, 356, 398, 424). Cf. *FEW*, II, 480. 90 fait écho à Verville : « croi qu'il n'y a rien si bon qu'un bon chier » (*MP*, II, 101). Même sens étymologique (chute), 168.

CAZZO, *membre viril*, 538. « Il cazzo ». Ce mot italien s'emploie souvent comme définition dans Janet.

CEN DESSUS DESSOUS, *sens dessus dessous*, 38, 160. Balzac insiste sur cette orthographe ; cf. plus haut p. 621, la note 1 de la p. 38. Il a raison, la forme originelle étant *cen* (variante de *ce*), plus tard mal interprétée comme *c'en*, *s'en*, *sens*, *sans*.

CENTRE DE DÉLICES, *nature de la femme*, 376. Périphrase que Balzac semble devoir à Verville (*MP*, I, 29, Ceremonie). *Centre*, 278 et *mitant*, 313.

CERTAINETÉ, *certitude*, 278. A.

CHAFRIOLER (se), *se régaler* (à la façon des chats), 338. Cf. « Le cochon est chambré sous son toit avec des pommes de terre, et les autres se chafriolent dans des billets de banque » (*César Birotteau*, t. 10, p. 384) et « l'atmosphère de plaisir où il se chafriolait depuis un an » (*la Rabouilleuse*, t. 6, p. 106). Composé de *chat* et *affrioler* (*FEW*, III, 790). *Affrioler*, 166. N.

CHAÎNÉE, *mesure agraire*, 136. Ici, comme dans *le Lys dans la vallée* (t. 7, p. 330), il s'agit de vignes. Il y a cent chaînées à l'arpent (cf. Rougé). R.

CHAIRE, *chaise. Chaire* figure beaucoup plus souvent que *chaise :* 32, 40, 174, 209, etc. A noter un exemple de *chaire* dans le sens moderne, 248. R.

CHALOIR. Balzac utilise incorrectement ce verbe impersonnel, qu'il conjugue mal d'ailleurs, 16, 98, 116. On trouve aussi l'expression figée, *peu me chaut*, 56, 228, etc. A.

CHAMBERIÈRE, *femme de chambre* 7, 41, etc. A.

CHAMBRE BASSE, *lieu d'aisance*, 91. De même, *chambre dorée*, 187 ; *court des comptes*, 91 et *chambre des comptes*, 185 ; jeu de mots sur la Chambre des Comptes à Paris. A.

CHAMOUSSER, *trouer* (?), 167. Il s'agit d'un sens secondaire (« trouer » ou « tacheter » ?) du verbe *chamoiser*.

CHAMP (de Vénus), 38, 268, 356, 412. Balzac reprend et développe, avec l'exubérance qu'on lui connaît, toute la terminologie érotique traditionnelle empruntée à l'agriculture : *jardin*, *prée*,

préau; friche, jachère; sillon, labourer, arroser, greffer, etc.

Champleure, *robinet d'un tonneau*, 354. Corruption de *chantepleure*. R.

Chaperon fourré, *officier de justice, juge au Parlement de Paris*, 53. Le terme figure notamment dans les *CNN* (nº 67). A.

Chaplis, *chapelure du pain*, 244. Cf. Rabelais : « entre les croustes, miettes et chaplys du pain » (IV, 66). A.

Charnosité, *chair, qualité de ce qui est charnu*, 341, 355. Cf. *flasquosité*. A.

Charreton, *charretier*, 56, 74, 76. A.

Chasse-vent, 320. Il est douteux que Balzac ait forgé ce mot ; il se rappelle probablement une des épithètes des poètes de la Pléiade.

Chat fourré, *avocat rusé*, 60, 160, etc. A.

Chatonnerie, *chatterie*, 210, 244. *Chatterie*, 473. N.

Chaussepied de mariage, *ce qui facilite le mariage*, 120, 139. Expression inspirée probablement par Verville (*MP*, I, 261, et II, 42) mais Balzac l'emploie d'une façon originale. Cf. 128, « nulle femme ne se vouloyt plus laisser chausser en légitime mariage ».

Cheval, *membre viril*, 405. Cf. Verville : « passant la main à la breche et n'y trouvant pas de poil, il mescogneut l'estable ordinaire de son courtaut » (*MP*, I, 201, Diette). Tabourot et Cholières font le même usage de *courtaut* et *estable*.

Chevance, *bien, profit*, 296. etc. A.

Chevaucher. Fréquent dans son acception libre : 75, 257, 286, 287, etc. Élément traditionnel du vocabulaire érotique : Rabelais, Verville, les *CNN*, etc. Même valeur pour *chevauchée*, 208, *chevaucheur*, 211, 214, 361, etc., *cavalier*, 117.

Cheville, *membre viril*, 425. Sens fréquent : Rabelais (III, prol.), Verville (*MP*, II, 119), etc. Cf. *clavette*.

Cheviller, 287.

Chevir, *être maître de*, 17, 330. A.

Chèvre coiffée, 6. *Pensées, sujets, fragmens* (Lov. A 182, fol. 3) contient cette phrase barrée : « Comme une chèvre coiffée de nuit ressemble à une demoiselle » que l'on retrouve dans le *Memento* (ci-dessus, p. 537). Cf. aussi Verville, « chèvre à oreilles d'étoffe » (*MP*, I, 309, Article) ; Marguerite de Navarre (*Heptaméron*, nº 8), « je croy que vous eussiez prins une chèvre coiffée pour une belle fille » ; *Bas langage*, « Il aimeroit une chèvre coiffée. Se dit par raillerie d'un homme peu difficile en amour. » Cf. *fauvette* et *linotte*.

Chiabrena, *simagrée*, 87, 244. Terme emprunté à Rabelais (II, 7, et III, 8).

Chicanous, *homme de chicane*, 62, 227, etc. Terme emprunté à Rabelais.

Chief, *tête*, 24 (*tête* aussi), 80, etc. A.

Choir, *tomber*, 2, 34, etc. A.

Choléographe, *calomniateur*, 157. De *kholê*, « bile » et *graphos*. Cf. « maulvaises gens, vous gettez par les fenestres une pretieulse bile », 153. Cf. *cacographe*. N.

Choppe, *blet*. Emploi métaphorique, 315, « testes choppes ». R.

Chose (chouse). Euphémisme souvent utilisé (aussi par d'autres

conteurs) pour désigner les parties sexuelles de la femme, 40, 60, etc., ou de l'homme, 164, 179, ou l'acte, 40, 366, etc. Paraît quelquefois dans sa forme dialectale *chouse*.

Choser, *faire l'amour*, 449, 457. Employé par Verville et d'autres.

Chosette, *acte sexuel*, 312, 439, 472. Employé notamment par Rabelais et Des Périers.

Chouart (maistre Jean), *membre viril*, 421. Expression que Balzac doit à Rabelais (II, 21). *Chouart* désignait le mâle de la chouette.

Circumbilivagination, 244, 363. « Action de tourner autour du centre » (circum umbilicum vagari et vagina). Terme créé par Rabelais (III, 22), ainsi que le verbe *circumbilivaginer* (III, 30).

Cistre, *instrument de musique* (à cordes), 63. La comparaison est empruntée aux *Bigarrures* de Tabourot des Accords : « Vostre teste ressemble au Marmouzet d'un cistre. »

Clapier, *bordel*, 71, 111, 126, 176, 189, 207, 219, 251. Cf. *fousiller* et *clapottière*. A.

Clapottière, *prostituée*, 214. Dérivé de *clapier*, « bordel », sur le modèle de *villotière*, « femme de mauvaise vie ». N.

Clavette, *membre viril*, 224. Variante de *cheville*.

Clerc de Saint Nicolas, *voleur*, *mauvais garçon*, 137, 157. Il est probable, comme l'a suggéré M. Bouteron (éd. Conard, t. 37, p. 325), que Balzac est redevable de cette vieille expression à Walter Scott.

Cloche, *testicule*, 117, 457. Cf. Rabelais : « Marie-toy, de par le diable, marie-toy, et carillonne à doubles carillons de couillons » (III, 26). *Sonnette* est plus fréquent (cf. *FEW*, XII, p. 100 et *Dictionnaire comique*).

Closerie (ou *clouserie*), paraît trois fois, toujours avec un nom propre, 29, 148, 361. Ce mot et *clousier* (461) sont des mots de l'Ouest. Le même flottement entre *ou* et *o* s'est produit dans bon nombre de mots ayant *o* atone en syllabe initiale (cf. *rouzée*, « rosée », 286 et *coulomne* « colonne », 435). Pour Balzac les formes normales étaient sans doute *closerie* et *closier*, puisqu'il les emploie dans *Eugénie Grandet*. R.

Cocasserie, 58, 351. N.

Cocuusé, 232. Mot forgé par Verville (*MP*, I, 265, Section), qui propose une étymologie humoristique de *cocu :* coq usé (le mari est écarté comme un coq usé).

Cogitation, *pensée*, 402. A.

Coglioni, *couillons*, 422. Terme italien. Le singulier, *coglione*, s'emploie dans *l'Élixir de longue vie* (t. 15, p. 412).

Cogner, 445. Sens érotique, assez fréquent (Verville, etc). Cf. *dodrantal*.

Cogne-rien, 320. Variante de *cogne-fétu*. Cf. *gaule-fétu*. N.

Cohercion, *contrainte*, *coercition*, 280. A.

Coingtinact, *cotignac*, 239. Orthographe (d'après *coing*) qui semble particulière à Balzac. *Cotinact*, 247.

Colombellement, *à la façon des colombes*, 375. Cf. *pigeonner*. A.

Columnes de Venus, 266, 421. L'expression est enregistrée dans le *Dictionnaire comique*.

Combat, 63, « habit de combat » (expression utilisée par Restif de

la Bretonne et d'autres). Les métaphores du combat appartiennent au fonds commun du vocabulaire de la littérature érotique, et il est donc généralement impossible de préciser les sources de Balzac. Cf. *combattant*, *jousterie*, *assaut*, *bataille*, *duel*, *tournois*, *lance*, *armes*.

COMBATTANT, 232. Sens érotique.

COMMUTER, *changer*, 45 (*muter* dans la première version), 271. Latinisme. Cf. *muter* et *transmuter*.

COMPATISSANCE, *compassion*, *intérêt sympathique*, 291. Cf. « La compatissance et la tendresse d'une jeune fille... » (*Eugénie Grandet*, t. 5, p. 263). Dans « tendreur et compatissance » Balzac cherche à éviter les termes ordinaires, employant à la fois un archaïsme et un mot de formation récente (le suffixe *ance* a un regain de faveur à l'époque romantique).

COMPISSER, *pisser dessus*, 238. Balzac évoque un passage de Rabelais : « Lors, en soubriant, destacha sa belle braguette, et, tirant sa mentule en l'air, les *compissa* si aigrement qu'il en noya deux cens soixante mille quatre cens dix et huit, sans les femmes et petits enfans » (I, 17).

CONCHIER, *souiller*, *salir*, 2. Utilisé par Rabelais : « ont craché dedans le bassin, c'est-à-dire les ont tous par leur maniment conchiés, décriés et calumniés » (IV, anc. prologue).

CONCION, *discours*, 246. A.

CONCLAMER, *proclamer ensemble*, 246. A.

CONCOCTIONNER, *composer*, *préparer*, 145, 155, 168, 314. Cf. *coction*, « cuisson », 32, 135, 186 (*cuisson* aussi). Rabelais (I, 23) a *concoction*, « digestion ». N.

CONDOTTIERE, *chef de soldats mercenaires*, 247 (au pluriel). Mot italien.

CONFESSADE, 67, 358. Dérivé (cf. embrass*ade*) de *confesser* qui, dans son emploi érotique (cf. 67) rappelle le jeu de mots de Rabelais : « de cons fesser (respondit Panurge) très bien nous consentons » (IV, 49). Autre écho chez Balzac : « et pria l'abbé de le luy bailler pour confesseur, ce à quoy consentit l'abbé, trez bien », 459. Le verbe, d'ailleurs, a souvent cette valeur spéciale : cf. le « maistre curé qui faisoit rage de confesser ses parrochiennes » dans la 64e des *CNN*. Cf. *pertuisade*. N.

CONFITURERIE, *confiture*, 429, 443. Cf. « frianddises et gentilles confictures de l'amour », 210. N.

CONGREAGER, *congréer*, 251 (emploi métaphorique d'un terme technique). Au lieu d'employer le verbe *congréer*, Balzac crée un nouveau verbe (du nom *congréage*). Cf. *contagionner* (129) pour *contagier*. N.

CONNESTABLÉE, *mariée au connétable*, 97. Cf. *seneschaussée*. N.

CONNIL, *lapin*, 82, 307. A.

COPINER, 402. Pour *chopiner*, « boire » (cf. *cercher*, etc.). A, P.

COQUARD, *niais*, *cocu*, *galant*, 1, 57, 117, 236, 312. A.

COQUEBIN, *niais*, *sot*, 6, 9, 22, 107, 218, etc. Balzac affirme que c'est un mot tourangeau (22). Ce qui est d'accord avec l'affirmation de son compatriote Verville : « Ce que les Tourangeaux appellent coquebin, les Angevins le nomment Iagois, et à Paris les femmes le huchent bringuenel »

(*MP*, I, 118, Fen). Une note de l'édition originale des *Mémoires de Sanson* donne cette définition : « *Coquebin* est une vieille expression qui servait jadis à désigner un jeune homme qui ne connaissait ni les femmes ni le monde. » R, A.

Coquebine, 221, Coquebinage, 223, *virginité*, semblent être des créations de Balzac.

Coquecigrue, *oiseau imaginaire*, 239. Souvenir de Rabelais (I, 49 et II, 11).

Coquedouille, *membre viril*, 338, 343. Le point de départ pour ce long développement humoristique (on en trouve d'autres du même style chez Tabourot et Verville) est probablement *ustensile*, 338 et *outil*, 343 — d'où *coquemar*. Le second élément est à rattacher, pour le sens et pour la forme, à une série de mots : *quenouille*, *andouille*, « ma petite couille bredouille » (Rabelais, I, 11). *Coquefredouille* signifiait « pauvre sire ». N.

Coquille, *nature d'une femme*, 411, 442. Vieille métaphore, enregistrée dans le *Dictionnaire comique*.

Corail (branche de), *membre viril*, 438 ; *branche coralline*, 443. « Branche de coural » est une expression de Rabelais (I, 11 et IV, 5).

Cornifier, *cocufier*, 49. N.

Cornigère, *portant des cornes*, 460. Latinisme *(corniger)*. N.

Cornipèdes, *aux pieds de corne*, 460. Latinisme *(cornipes)*. N.

Corporence, *corpulence*, *taille*, 133, « de belle corporence » ; 331, 404, 446, 508 (note 3), 545. Cf. « de belle corpulence » (84). Archaïsme qui est resté dans quelques dialectes (cf. Rougé) et dans la langue populaire. Qualifié de « barbarisme » par Desgranges en 1821 (cf. Gougenheim, p. 144), qui recommande de dire « d'une belle corpulence, et non pas corporence ». Dans *César Birotteau*, Balzac emploie (sans commentaire) *corporence* (t. 10, p. 281). R, P.

Corrival(e), *rival*, *rival en amour*, 55, 58, etc. Rabelais utilise ce mot « et ne me sera corrival ce beau Juppin » (III, 12 et 33). A.

Corroierie, 84, « courroyeries des nerfs » (sens libre). Balzac se souvient peut-être de Verville : « l'une disoit qu'il [membre viril] estoit de nerf, et qu'elle en avoit eu autrefois une belle nervée la court estant à Blois ; l'autre dit qu'il estoit de chair courroyée, d'autant qu'en le touchant on le trouvoit plus mignon à la peau que le maroquin de levant » (*MP*, II, 4-5, Exposition).

Costume s.f., *coutume*, 10, 442. Forme archaïque de *coutume*. A.

Coudre, *noisetier*, 416. R.

Coulpe, *faute*, 26, 48, etc. A.

Coulx, *cocu*, 311. A.

Couratter, *courir*, 265, 378. Bien attesté dans les parlers, y compris ceux du Centre et de l'Anjou, avec la nuance « courir çà et là », « aller çà et là au lieu de rester à ses occupations » (cf. *FEW*, II, 1569 ; Verrier-Onillon, qui cite le deuxième exemple de Balzac). R.

Courattier(e), *courtier(e)*, 244. A.

Couture, *terre de culture*. Dans une seule expression (avec une graphie archaïsante), pour désigner un lieu-dit : « en la coulture Sainct-Estienne », 255, 270, 292. A.

Cracher, 67. Sens érotique. Cf. Verville : « qu'elle n'avait iamais apperceu ny ouy, ny senti, tant cracher sans toussir » (*MP*, II, 7, Exposition) ; et Rabelais : *crachatz* (III, 25).

Craillement, *croassement*, *criaillement*, 293. A.

Cramoisi, 38, 145, 229. *Cramoisi* et *en cramoisi* indiquent, dans l'œuvre de Rabelais (et d'autres), une valeur superlative. Cf. « Fol cramoisy » (Rabelais, III, 38) et « si je ne rime en cramoisy » (V, 46). (Cf. *Sur Catherine de Médicis*, t. 15, p. 496). Cf. aussi *écarlate*, 436 et *graine*, 319.

Creuset, *nature de la femme*, 62, 113, 231.

Criquon criquette (faire), *faire l'amour*, 438. Dérivé expressif du vieux verbe *criquer* (et *criqueter*), « craquer ». Cf. « elle vind, fougueuse comme ung lion qui ha brizé sa caige, et fit cracquer les os, la moëlle du Roy », 175, et « dont la prime parolle eust telle puissance chordiale que la brayette du Roy en craqueta », 176. Cette expression pittoresque n'a pas été inventée par Balzac ; *faire la cricon-criquette*, « faire l'acte vénérien », se trouve dans les *Curiositez françoises* (1656) d'Oudin (cf. *FEW*, s.v. *krikk*, II, 1337).

Crypsimen, *vagin*, 62. Synonyme de *pertuis*. Semble être un dérivé irrégulier (*-(i)men* n'est pas un suffixe diminutif. Influence de *hymen* ?) du latin *crypta*, « caverne, trou ». Cf. *grottesque* (< grotte < crypta) créé par Cholières, et *barathrum*, « gouffre », utilisé par Restif de la Bretonne. *Crypsimen* « nom bizarre des parties naturelles de la femme », est relevé dans Janet (pp. 453, 473).

Cuider, *penser*, 7, 24, etc. Très fréquent. A.

Culiniforme, 550. Le sens n'est pas « ayant la forme d'une cuisine » (lat. *culina*), mais « qui se prête facilement à la préparation de mets innombrables ». Cf. *gastréiforme*. N.

Cupidonner, *convoiter*, 7-8. N.

D.

Dam, *dommage*, 229, 348. A.

Damée, *dépucelée*, 222, 226, 374. N.

Danrée (denrée), 73, 118, 165, 324, 354. Sens érotiques inspirés surtout par les *CNN* (n°s 20, 80, 91).

Dauberie, *raillerie*, 13. N.

Débagouler, *proférer*, *raconter avec volubilité*, 79, 125, 148, 154, etc. Cf. *engouler*. *Bagou* est un dérivé de *(dé)bagouler* mais Balzac le rattache, par une orthographe faussement archaïque, à *gou(s)t* ; *bagoust*, 53. P.

Déburelecoquement, *action de dégager le cerveau*, 34. Cf. *desemberlucoquer* et *decoquebiner*. N.

Déchaussé de cervelle (être), 6. Cf. « perdit le sens de la teste aux tallons », 437. Expression empruntée à Verville : « Pauvre defence d'entendement, avalé de la brague de raison, deschaussé de cervelle jusques aux talons, fou métropolitain, penses-tu. » (*MP*, I, 83, Paragraphe). Plus tard, Balzac attribuera à tort cette expression à Rabelais.

Cf. *la Cousine Bette*, t. 17, p. 266.

De(s)chiffrage, 298. Pour éviter le terme normal, déchiffre*ment*. N.

Décliquer, *assener*, *lancer* (un engin), 19, 136. Dans *Eugénie Grandet* (t. 5, p. 288) Balzac utilise ce mot dans une autre acception archaïque, « réciter, débiter ». A.

Déconnaître, *ne pas reconnaître*, 10. 197, « fit le déconnu », fit l'ignorant. A.

Decoquebiner, *déniaiser*, 300, Cf. *coquebin*. N.

Décrétaliforme, 246, « les parchemins Décrétaliformes et paperasses Clémentines ». S'inspire des Décrétales (les Clémentines en sont une partie) dont Rabelais parle souvent et dont il fait des dérivés (*décrétalifuge*, etc.). N.

Dedans, *dans*, 11, etc. A.

Deduire, *dire avec ordre*, *raconter*, 229, 255, 312, etc. *Deduit*, 99, s'emploie pour *deduite*, « exposé ». A.

Deduit, *divertissement, plaisir* (surtout celui de l'amour), 1, 29, 84, 103, etc. A.

Defagoter, *délier*, 247, 482. Verville utilise ce verbe : « Vous me defagoteriez quasi bien tout le menu brouillis de mon intelligence » (*MP*, II, 9, Emblesme).

Défloquer, *dénouer*, 353. Verbe dérivé de *floc*, *flocard*, *floquer*. Cf. *flocard*. N.

Dégluber, *écaler*, *exposer*, 224, 238, 412. Latinisme *(deglubere)* qui figure, dans le sens « écorcher », dans l'*Epistre du Limosin* attribuée à Rabelais. Reparaît dans *Pierrette* (t. 5, p. 379). *Englube*, 214, semble être une graphie pour *englobe* (comme t*u*mbeau pour t*o*mbeau, etc.).

Dégouliner, *découler*, *tomber goutte à goutte*, 351. Dérivé de *goule*. Cf. *engouler*. P.

Déjucher, *quitter le juchoir*, 79. Dans *Honorine* (t. 4, p. 353) Balzac commente cette locution : « Au *déjucher* du collége, pour employer un vieux mot très-pittoresque ». Emploi moins pittoresque, « au desjucher du lict », 201. (Cf. Rabelais, III, 11). Cf. *deshucher*. A.

Delicolter, *délicoter*, *délier*, 343. R.

Demi-globe, *sein*, 547. Terme qui évoque plutôt le xviii[e] siècle (Restif s'en sert). Cf. ce passage de lord R'Hoone : « à présent que j'écris ceci, je crois voir encore son air doucement suppliant et l'oscillation de deux demi-globes si parfaits que malgré l'indienne modeste dont ils étaient chastement recouverts, un fermier général les aurait payés cent mille écus » (*Une Heure de ma vie*, t. 23).

Dépapiser, 8. N.

De(s)partie, *départ*, 52, 121, etc. A.

De(s)partir (se), *partir*, 20, 33, 50, etc. A.

Desamasser, *dissiper ce qui a été amassé*, 415, 416. Ce verbe et tout le passage dérivent des *Propos Rustiques* de Du Fail. A.

Desbifer, *maltraiter*, *mettre en mauvais état*, 224, 268, etc. A.

Descotter, *ôter de sa jupe*, 112. N.

Desemberlucoquer, *dégager le cerveau*, 225. Ce verbe et *déburelecoquement* dérivent du verbe populaire (à forme instable) *emburelucoquer*, « troubler l'esprit de choses ridicules » (cf. Rabe-

lais, I, 6 et III, 22), *emberlucoquer*, etc. Cf. *decoquebiner*. N.

DESENAMOURER (se), *cesser d'être amoureux*, 358. N.

DÉSENCANCHER, *dégager*, *dépêtrer*, 163. Dérivé de *canche*, « mare ». *Désencancher* pour *décancher*, comme *désagrafer*, 7, pour *dégrafer*. Selon Desgranges, *encancher*, *décancher* et *désencancher* sont « du verbiage de province » (Gougenheim, p. 192). R, P.

DESENGINIER, *ôter les engins (de)*, 358. N.

DÉSESPERANCE, 104, 299 (avec *amour* dans les deux exemples). Vieux mot, repris dans la langue à l'époque de Balzac.

DESHOUSER, *enlever les houseaux*, *les bottes*, 391. P. ext. « débarrasser », 214. Cf. *desharnacher*, 228 et *débrider*, 116. A.

DESHUCHER, *déjucher*, 122, « au deshucher du lict ». Plus remarquables sont, « au deshucher du quaresme », 419, et « au deshucher des vespres », 105. Cf. « au debotter des vespres », 451 et « en sortant de vespres », 98. R.

DESJOINTER, *disjoindre*, 137. *Desjoindre*, 260. A, R.

DESPECT, *mépris*, *manque de respect*, 59. Latinisme *(despectus)* qui semble avoir été créé par Balzac. *Despecte* s.f., est attesté, mais non pas *despect*. N.

DESPENDIERE, *dépensière*, 470. N.

DESPENDRE, *dépenser*, 9, 58, 129, etc. *De(s)penser* s'emploie également 74, 105, 155, 159. A.

DESPLAISANCE, *chose désagréable*, 461. A.

DESPOUILLER. Cf. *pouiller*.

DESREINÉ, *qui a les reins rompus*, 118. Balzac évite *éreinter* et le vieux *esrener*. N.

DESSUS, *sur*, 76, 86, etc. A.

DESTOURBER, *gêner*, *empêcher*, *éloigner*, 123, 262, etc. A.

DÉVALER, *descendre*, 9, 16, 24, 40, 57, etc. R, A.

DEVANT QUE, *avant que*, 99, 194. A.

DEVIS, *propos*, *causerie*, *récit*, 213, « ioyeulx devis ». Rappelle le titre du recueil de Des Périers. A.

DEXTRE, *droit ; côté droit ; main droite ; adroit*, 41, 99, 107, 135, etc. A.

DEXTREMENT, *adroitement*, 18, 42, etc.

DIABOLIFIQUEMENT, 252. Synonyme de *diaboliquement*, 215 et d'*en diable* (« orde en dyable », 93, etc.). Cf. *lucidifiquement*. N.

DILAYER, *retarder*, *différer*, 360. A.

DILIGENTER (se), *se hâter*, 463. A.

DIXAIN, 150, 176. Balzac donne à ce mot le sens « recueil de dix contes », s'inspirant de l'exemple du *Décaméron* (*deka*, « dix » et *hemera*, « jour »).

DODRANTAL, 361. Latinisme *(dodrantalis)*, « long de neuf pouces ». Balzac se rappelle le « coingnouoir dodrental » du prologue du Quart Livre.

DORLOTERIE, 25, 85, sens concret « marchandise de dorlotier » (non pas « métier de dorlotier »). 123, 366, « soins tendres et délicats ». Balzac prête donc de nouveaux sens à ce mot. N.

DORLOTIER, « fabricant de rubans, de franges », 87. A.

DOUANER, *dandiner*, 25 (cf. *dandiner*, 520). Mot emprunté à Verville qui l'emploie plusieurs fois ; cf. « Ce monsieur alloit douanant sur son mulet » (*MP*, II, 89). Balzac en fait un verbe transitif, 405, qui semble être synonyme de *emboiser* utilisé quelques lignes plus haut.

Douegnarde, *duègne*, 231. L'équivalent de ce mot forgé *douegnarde* est l'expression « douegna laide comme un piot sans gueule », 228. *Douegna* est la forme ancienne de *duègne*. Cf. *meschinarde*. N.

Douloir (se), *se lamenter*, 239, 439. *Douloir*, « souffrance », 253, 271, etc. A.

Douzain, 196, 199. Balzac donne un sens spécial à ce mot, qui signifiait « sou de 12 deniers », ou « pièce de poésie de 12 vers ». Nom donné dans certaines provinces françaises aux douze pièces d'argent ou d'or que la mariée présente au prêtre pour les bénir le jour du mariage. A.

Douzainier, 199, « le sire au douzain ». N.

Douzil, *fausset*. Sens érotique, 262. Même emploi chez Rabelais (I, 3) et chez Verville (*MP*, I, 187, Glose). R.

Drapeau, *morceau de drap*, *vêtement*, 324, 341, 345, 394, 442. R, A.

Drès, *dès*, 54, 164. A, R.

Dresser en pieds (se), *se lever*, 55, 155, 377. Cf. « pour emprunter à Amyot l'une de ses plus belles expressions, tout homme qui *se dresse en pied*, pèse vigoureusement sur la terre » (*Théorie de la démarche*, t. 19, p. 241).

Dressoir, *membre viril*, 421. Terme emprunté à Rabelais (I, 11).

Drolatique. Ce terme, qui paraît dans le titre et dans le texte des *Contes drolatiques* (117, 141, etc.), ne se trouve pas dans les œuvres authentiques de Rabelais, mais figure dans le titre même d'un ouvrage de 1565 qu'on lui prêta pendant longtemps : *Les Songes drolatiques de Pantagruel où sont plusieurs figures de l'invention de Maistre François Rabelais... pour la recreation des bons esprits.* Ces *Songes drolatiques* ont eu deux réimpressions avant les *Contes drolatiques*, en 1797 et en 1826, et c'est grâce à cette œuvre apocryphe que le mot *drolatique* est passé dans le vocabulaire romantique et notamment dans celui de Balzac. On relève le mot dans *la Silhouette* dès 1829 (cf. *Introduction*, p. VIII) ; autres exemples dans le *Figaro* du 24 mai 1830 et la *Revue de Paris* de février 1830 (p. 216).

Drosle, *membre viril*, 421. Cholières se sert de ce mot dans le sens de « testicule » (*Matinées*, n° 4).

Dru, adj. (et adv.). A quelquefois le sens de « vigoureux, fort », 44, 56, 197, etc. A.

Druement, *fortement*, 7, 30, 80, etc. Cf. *l'Élixir de longue vie*, t. 15, p. 409. A.

Duel, 101, 175. Sens érotique. Cf. *combat*.

Duire, *conduire*, *plaire*, 370. A.

Duisamment, 43. A.

Duisant, *plaisant*, *agréable*, 198. A.

Duome, *cathédrale*, 440. Italianisme. Cf. *dôme*.

E.

EMBLER, *voler, dérober*, 23, 366, 442. A.

EMBOBELINER, *envelopper de vêtements*, 32, 412. R.

EMBOISER, *tromper, enjôler*, 404. Balzac fait employer ce mot par Grandet (*Eugénie Grandet*, t. 5, p. 305) et Butscha (*Modeste Mignon*, t. 4, p. 304). P.

EMBOUSER, *couvrir de bouse, souiller*, 393. A, R.

EMBRUNER, *rendre brun, sombre*, 300, 345. Balzac préfère ne pas utiliser le terme normal embru*nir*. A.

EMBUCQUER, *gorger*, 345. Ce verbe se retrouve, avec la même orthographe, dans *Eugénie Grandet* (t. 5, p. 268) et dans *un Prince de la Bohême* (t. 12, p. 118). Dans les trois exemples il s'agit d'un homme qui est dorloté par des femmes. Le sens n'est pas douteux, mais emb*u*cquer n'est pas attesté. On relève pourtant le type emboquer dans quelques parlers, et emb*ou*ca en Languedoc (*FEW* bucca, I, 584). *Emboquer* figure dans le Littré. R (?).

EMMI, *au milieu de*, 23, 203. A.

EMMOUSTARDER, *assaisonner de moutarde*, 245. N.

EMPALETOCQUER, *emmitoufler*, 31. Balzac s'inspire probablement de Rabelais : « Ce pendent venoit son diseur d'heures en place, empaletocqué comme une duppe » (I, 21).

EMPAPILLOTÉ, *enveloppé (comme dans une papillote)*, 142. N.

EMPERIÈRE, *impératrice*, 215, 258. A.

EMPESCHER, *gêner*, 77, 91, 163.

EMPIRANCE, *détérioration, corruption qui augmente*, 270. A.

EMPLUMAGER, *décorer (de plumes)*, 408. Périphrase plaisante, « cocufier ». Le *Dictionnaire comique* enregistre *empanacher* dans ce sens. Cf. *plumage*. N.

EMPRENDRE, *entreprendre*, 315. A.

EMPRISE, *entreprise, expédition militaire*, 209, 326, 368, 414. A.

EMPUTANER, *souiller*, 244, 370, 384. « Maisons emputtannées », 79 = « maisons bordelières », 425. Cf. *pute, putainerie*. N.

ENCAPPARASSONNER (s'), 301. Cf. « De cettuy Angelo, les dames estoyent vrayment toutes picquéez », 299. Bon exemple du goût de Balzac pour les jeux de mots : *Cappara* et (en)*caparaçonner*. Pour la métaphore, cf. *s'embéguiner*, être *coiffé* de quelqu'un. N.

ENCOMMENCER, *commencer*, 283. A.

ENCONTRE s.f., *rencontre*, 360. A.

ENDIABLOTER, *tourmenter, posséder*, 196. De *endiabler*. Cf. *fouilloter*. N.

ENFANÇON, *petit enfant*, 355, 373. A.

ENFÈS, 485. En ancien français *enfes* est le cas sujet d'*enfant*. A.

ENGARIER (s') (angarier), *s'engager dans une (mauvaise) affaire*, 116, 259. Balzac précise que c'est un « vieux mot encore en usage à Tours » (*Maître Cornélius*, t. 15, p. 456). Rabelais l'emploie plusieurs fois dans le sens « accabler de charges, vexer ». R, A.

ENGENREURE, *action d'engendrer*, 443. A.

Engin, *esprit, talent; ruse*, 62, 70, 160, 168, etc.; A.

Enginier, *inventer*, 443. A.

Enginieur, 204. A.

Engiponner, *enjuponner*, 244, 266. C'est l'ancienne forme d'*enjuponner*. Balzac la doit peut-être à Rabelais qui l'emploie à propos des moines : « diable engiponné » (III, 25). Le sens figuré « attacher (à son jupon), enjôler », que Balzac prête à ce mot, est postérieur à Rabelais. A, R.

Engonage, 436. Mot emprunté à Rabelais — *anguonnage* (IV, 21) — qui le définit lui-même : « bosse chancreuse ».

Engouler, *prendre dans la bouche* (ou dans la gueule), 367. Dérivé de *goule*, qui signifie « bouche » dans une grande partie de l'Ouest. Il est surprenant que *goule* ne figure pas dans les *Contes drolatiques* mais Nanon prononce ce mot (*Eugénie Grandet*, t. 5, p. 328). C'est toujours *bouche*, 15, 29, etc., et *gueule*, 77, etc., qu'on y trouve. *Engouler* est employé par Rabelais (I, 38) et par Verville (*MP*, II, 238). R.

Engraver, *graver*, 149. A.

Engrosser, *rendre enceinte*, 251. P.

Enrajeunir (s'), *rajeunir*, 147. N.

Ensemblement, *ensemble, tout à la fois*, 371, 391. A.

Entendoire, *entendement, intelligence*, 40 (au féminin); 163, 351, 402. Synonyme d'entendement : cf. « pour luy brouiller l'entendouere », 351 et « capables de brouiller l'entendement d'un sainct », 116. Entend*ouere* indique très nettement la prononciation régionale; cf. *pensouère*. A, R.

Entre-accoler (s'), *s'embrasser*, 109. Cf. *accoler*. A.

Entre-deux, *nature de la femme*, 397.

Entre-doigts, 126. N.

Envou(s)terie, *envoûtement*, 254, 263. Envous*terie* comme *sorcellerie* (qui figure dans la même phrase chaque fois). N.

Épousseter, 336. Le sens (cf. ours mal léché) est celui de Rabelais : « un sien jeune paige... tant bien testonné, tant bien tiré, tant bien espousseté, tant honneste en son maintien » (I, 15).

Equiparer (œquiparer), *comparer, égaler*, 238, 254, 411. Latinisme fréquent au XVIe siècle. A.

Equipoller, *équivaloir, considérer comme équivalent*, 406. A .

Équivoquer, *faire un jeu de mots, une contrepèterie*, 338. Balzac vient d'en faire une : « ce *b*on *c*ordelier ». Dans une note à l'*errata* de la *Physiologie du mariage*, Balzac explique longuement ce verbe (cf. t. 19, p. 542) et cite Rabelais qui pratique volontiers l'équivoque. Cf. « Mais, dist-il, *equivoquez* sur à Beau Mont le Vicomte » (II, 21).

Esbat, 209. A.

Esbattement, *amusement*. Figure dans le titre général des *Cent Contes drolatiques*. A.

Escarbouiller, *écraser, mettre en pièces*, 136, 340, 373. Comme Rabelais (I, 27 et IV, 53), Balzac emploie cette variante de *escrabouiller* (*écraser* et ancien français *esboillier*, « éventrer »). En 1821 Desgranges condamne ce verbe : « *Écrabouiller* et *escrabouiller*. Barbarismes indignes d'être relevés. » P, R.

Escharbotter, *écraser, éparpiller*, 49, 137, 236, 248. Plusieurs

exemples chez Rabelais : « couillon escharboté » (III, 28) ; « un baston bruslé d'un bout dont on escharbotte le feu » (I, 28). R.

ESCLAFFER (s'), *s'éclater*, 94, 451. Remplace *s'éclater* de la version originale. A.

ESCOFFION, *coiffe, coiffure de femme*, 34, 69. Balzac en crée le verbe *escoffionner*, « couvrir », 519. A, N.

ESCRIMER, 170, 333, 340. Sens érotique. Cf. *combat.*

ESCRIPTURIER, *écrivain*, 249, 306, 312, 366.

ESCUELLE, 355. Sens érotique. Cf. Verville : « les femmes sont comme gueux, elles ne font que tendre leur escuelle » (*MP*, I, 244, Advis).

ESGOUSSER, *écosser, ôter de sa gousse*, 242. Rabelais a *esgousser* et *esgousseur* (III, 18 ; II, 30). C'est cette ancienne forme, plutôt que celle *(égousser)* du parler de la Touraine, qu'emploie Balzac dans la *Théorie de la démarche* (t. 19, p. 218). Le terme moderne, *escosser* (écosser), figure aussi, 26. A, R.

ESMEUTIR, *fienter*, 261. Terme de fauconnerie, employé également par Rabelais (IV, 67) et Verville (*MP*, II, 93). A.

(H)ESPAGNOLER, *traiter à la mode espagnole*, 175. Cf. « une nuictée d'amour à l'hespaignole », 175.

ESPANDRE, *répandre*, 11, 268, 375. A.

ESPANTEMENT, *épouvante*, 128, 361. A.

ESPANTER, *épouvanter*, 43, 48, 202, etc. Ce verbe est assez fréquent dans les *CNN*. A.

ESPIE, *espion*, 109, 360. A.

ESQUARLATTE, 436. Cf. *cramoisi.*

ESRAUMENT, *promptement, rapidement.* Seulement dans le *3e Dixain*, 312, 327, 365, 375, 386, 404, 410. A.

ESREINÉ, *éreinté, extrêmement fatigué*, 224, 254. Cf. *desreiné.* A.

ESTAFILER, *blesser d'une estafilade*, 303, 304. A.

ESTENDARD, 101. Cette métaphore érotique, « planter son étendard », figure chez Brantôme. Cf. *hampe*, 405 et *lance.*

ESTOMIREMENT, *étonnement*, 404, 430. N.

ESTOMIRER (s'), *(s') étonner*, 21, 26, 73, 95, etc. (très fréquent). Verbe emprunté à Verville qui semble l'avoir créé : « ne vous formalisez, scandalisez, ny estomirez de chose quelconque que trouverez en ces textes » (*MP*, I, 35, Circoncision). Cf. *LH*, I, p. 394 : « N'allez-vous pas vous estomirer beaucoup, moult. »

ESTRANGE, *étranger*, 266, 405, 434, etc. A.

ESTRIF, *lutte*, 17, 98, etc. A.

ESTUVER, *baigner, arroser*, 195, 238, 360, 378. A.

ESTUVERIE, *baignade*, 9, 212. N.

E(S)TERNE, *éternel*, 265. Cf. « l'heur esternel », 264, et « son heur esterne », 266. Fréquent dans le *3e Dixain.* A.

E(S)TEUF, *balle du jeu de paume. Etœuf*, 195. Pour le sens de « difficulté » (*esteuf*, 365), Balzac semble avoir pensé à l'expression *avoir des estoupes en sa quenouille*, « éprouver des difficultés » (cf. *CNN*, nos 9, 33, 52).

EXCOGITER, *imaginer, inventer*, 153, 169. A.

EXISTIMER, *estimer, apprécier*, 155 (*estimer*, 156), 178, 208, etc. A.

EXTRA-CONJUGAL, 213, « amour extra conjugal ». Cf. *ultra-conjugal.* N.

F.

Fabel, *fabliau, petit conte en vers*, 483, 484, 485. *Fabel* est un terme assez fréquent dans le recueil de Barbazan et Méon, et se trouve même dans le *Dictionnaire comique*. A.

Fabulateur, *auteur de fables, de récits*, 483. A.

Fagoterie, 366. Semble être synonyme de « petits fagots » dans un sens métaphorique. Cf. *bimbeloterie*. *Fagoter* (avec *bimbeloter*), 194, « rassembler du menu bois » ; 32, « habiller ». N.

Falot(te), *drôle, plaisant*, 397, 436.

Fanfrelucher, 117, 147, « faire la bagatelle (avec) ». Cf. *bagatelle*, 124. Balzac s'inspire de Rabelais : « ilz fanfreluchoient à chasque bout de champ » (II, 23). 321, 246, « orner (de fanfreluches) ». Cf. 384, « épithètes ornées de fanfreluches horriblement sonnantes » et Rabelais « couillon fanfreluché » (III, 28).

Farfallesque, *qui papillonne*, 215, 260 (imagination) ; 339, 461 (seigneur). De *farfalla*, « papillon » en italien. Cf. *cameleonesque*. N.

Faussairement, *faussement*, 67. Cf. « à faulx », 68. N.

Fautre, *arrêt fixé au plastron de fer pour recevoir le bois de la lance lorsqu'on chargeait à cheval*, 394. *Lance sur fautre* signifie, au sens figuré, « rapidement », qui est l'interprétation de la Portillonne. Mais le seigneur l'entend d'une autre façon. Cf. *lance*, « membre viril ». A.

Fauvette (coiffée), *femme*, 138. « Effaroucher les fauvettes » est une expression tirée de Verville (*MP*, I, 8, Poinct). *Fauvette* reparaît avec le même sens dans *la Cousine Bette* (t. 17, p. 16). Le *Bas langage* définit dénicheur de fauvettes : « chevalier d'industrie, qui fait de bonnes découvertes, de bonnes fortunes en amour ». Cf. *chèvre coiffée, linotte coiffée*.

Féablement, *fidèlement*, 245, 251. A.

Féal, *fidèle, loyal*, 197, 240. A.

Fermail, *fermoir, boucle*, 26, 180. A.

Ferrer, *dompter*, 54, 174. Terme paraissant plusieurs fois dans les *CNN* (où *en*ferrer signifie « posséder »). A.

Festoiement, *fête, réjouissance*, 220. A.

Feurre, *paille*, 14, 71, 252. 409 est une adaptation de la vieille expression proverbiale *faire à Dieu gerbe de feurre*, « offrir une gerbe de paille au lieu d'une gerbe de blé, être chiche, tromper ». A.

Feu Saint Anthoine, *érysipèle*, 184. A.

Fiance, *confiance, assurance*, 23, 55, 71, 125, 164, etc. *Confiance*, 73. R.

Ficherie (but mignon de), 55, 397. Expression empruntée à Verville (*MP*, I, 204, Annotation).

Fieu, fils, 216, 385, 386, 424, 444. Beaucoup moins fréquent que fils. A, R.

Figulin, *appartenant à l'art du potier*, 300, « imagination figuline » (il s'agit d'un sculpteur). Latinisme *(figulinus)*. N.

Filandière, 115, 489 (dans le

titre de son conte écrit pour imiter Perrault). *Fileuse*, 113. A.

FILLAUDE, *petite fille*, *jeune fille*, 163, 350. Ce mot fait partie du vocabulaire de Brantôme. A.

FILLE FOLLE DE SON CORPS, *fille de joie*, 193, 270, 277, 290. Expression souvent employée pour évoquer le moyen âge (cf. l'histoire de Émile Morice dans la *Revue de Paris*, décembre 1829). Cf. le *Traité de la vie élégante*, t. 19, p. 203 : « jeune fille... courant, folle de ton corps ». *Fille d'amour*, 270. *Fille de joie*, 270, 420.

FIN (à celle), 109. Se confond avec *à seule fin (de)*, 54. Cf. *à ceste fin de (que)*, 22, 30, 54, 168, etc. A, P.

FINABLEMENT, 20, 51, 67, etc. *Finalement* s'emploie aussi.

FINER, *finir*, 40, 44, 47, 50, etc. A.

FIQUE (par ma), 62, 357. Juron atténué des femmes, pour « par ma foi » (de même, *fiquette*, *figue*, etc.). Cf. *Melmoth réconcilié*, t. 14, p. 257. P.

FLAGITIOSE, *impur*, *débauché*, 280. Latinisme *(flagitiosus)* de l'écolier limousin (Rabelais, II, 6).

FLAGRANT AU LIT, 355. Plaisanterie traditionnelle sans doute ; dans une lettre du mois de mai 1838, Mérimée écrit « flagrant dans le lit » (*Corr. générale*, t. II, p. 161).

FLASQUOSITÉ, 96. De *flasque*, « mou », sur le modèle de *sinuosité*, 34, *flexuosité*, 42, *somptuosité*, 228. N.

FLOCARD, *gland*, *houppe*, 91, synonyme de gland employé quelques lignes plus haut. Chez Rabelais on trouve *flocard* (I, 11), *floc* (II, 19) et *flocquer* (I, 8). Cf. *défloquer*. A.

FLÛTE DOUCE (jouer de la), 73. Le *Dictionnaire comique* définit : « faire le déduit, jouir des embrassemens d'une femme ».

FLÛTES (accorder ses), *faire des préparatifs*, 370, 407 *(apprester)*, 436 *(muter)*, 472 *(arranger)*. Le *Bas langage* contient (s.v. *ajuster*), : « ajustez vos flûtes pour que cela soit prêt », pour « faites en sorte, prenez vos mesures ».

FOIGNER, *faire la moue*, *se dépiter*, 211. Balzac rattache peut-être ce mot à l'interjection *foin!* (250, etc.), comme le fait (à tort) La Monnoye dans une note de son édition des Contes de Bonaventure Des Périers (Amsterdam, 1735, t. II, p. 62). Cf. aussi *froigner*. A.

FOLLIEUSE, *qui se conduit follement*, *femme débauchée*, 420. A.

FORBANNIR, *bannir*, 16, 449. A.

FORGE, 74, 361, 403. Métaphore érotique qui est longuement élaborée dans la 85e des *CNN*.

FORISSIR, *sortir*, 322, 330. A.

FORMULAIRE, *forme*, 117. Balzac cherche à éviter le terme normal ; cf. *formuler* pour *former*, 70. *Formulaire*, « nature de la femme », se trouve dans Janet (pp. 459, 473).

FOUACE, *gâteau*, 239. Figure dans la liste des « friands morceaux » de Gargantua. Fréquent chez Rabelais, et répandu dans les parlers de l'Ouest. R.

FOUILLOTER, 312, 337, 367. Fréquentatif de *fouiller*. Cf. *endiabloter*. N.

FOUILLOUSE, *bourse*, *poche*, 297. Vieux terme d'argot, que Balzac semble avoir appris en lisant Rabelais (cf. « plus d'aubert n'estoit en fouillouse », III, 41). Il commente d'ailleurs ce mot

(*Splendeurs et misères des courtisanes*, t. 18, p. 30).

FOUINESQUE, *ressemblant à la fouine*, 241. N.

FOUR, 134, 355, 366. Image érotique élaborée par Verville (*MP*, I, 225, 313).

FOURNÉE (prendre un pain sur la), 222, 384. Expression populaire, « faire l'amour avant le mariage », fréquente dans Des Périers, Bouchet, Brantôme, etc.

FOUSILLER, *farfouiller*, *fouiller dans de petites choses* (avec un bâton, etc.), 349. Verbe relevé surtout dans les parlers du Midi ; Von Wartburg (*FEW* *fodiculare, III, 666a) ne signale pas d'exemples au nord de la Charente-Inférieure. C'est peut-être par l'intermédiaire de son père que Balzac connaît ce mot. Le passage, 219, « pour ce que ses petites bonnes gens ne pouvant poculer ez cabaretz et fouziller ez clappiers comme les nostres » est une imitation de Rabelais : « nous invisons les lupanares, et en ecstase Vénéréique, inculcons nos veretres ès penitissimes recesses des pudendes de ces meretricules amicabilissimes ; puis cauponizons ès tabernes méritoires... » (II, 6). Pour l'emploi érotique de *fousiller*, cf. « couillon farfouillant » (Rabelais, III, 26). R.

FOUTEAU, *hêtre*, 419. Balzac utilise également *hestre*, 420. R.

FRANCHIR, *affranchir*, 327. A.

FRANCOYSER, *traduire en français*, 216. Balzac évite le terme normal, *franciser*. N.

FRESSURADE, *embrassade*, *étreinte*, 14. Emprunté probablement à Rabelais (IV, 10).

FRESTILLADE, 232. Pour éviter la répétition de *frestillement* qui paraît quelques lignes plus haut. N.

FRÉTILLAMMENT, *avec agilité*, 56. N.

FRETINFRETAILLER, *frétiller*, *perdre du temps à des riens*, 140, 396. Mot emprunté à Rabelais : « je luy monstroys les escutz, disant : compère, voici qui est à toy si tu veulx fretinfretailler un bon coup » (II, 17).

FRINGUER, *gambader ; rincer*, 35, 168. A.

FRIPER, *manger goulûment*. S'emploie plusieurs fois, au sens figuré comme au sens littéral : 9, 160, 215, 338. Cf. *gélif*.

FRIPPE, *tout ce qui se mange sur le pain*, 70, 206, 367. Cf. la définition donnée par Balzac dans *Eugénie Grandet* (t. 5, p. 253). R.

FRIQUENELLE, *jeune femme galante*, 34, 117. Vieux terme (Rabelais, etc.) qui figure dans le *Dictionnaire comique* et dans la *Néologie*. A.

FRISOTTERIE, *petite boucle*, 520. Dérivé de *frisotter*. N.

FROIGNER, *(se) renfrogner*, 220. *Refroigner*, 168, 245, 266, etc. La forme moderne, *renfrogner*, 161. A.

FRONSSURE, *pli*, *ride*, 90, 227. Rabelais utilise *fronsure* (I, 8). A.

FROTTERIE, 244 (au lieu de *frottement*). N.

FRUITION, *jouissance*, 29, 44. A.

FRUSTEAU, *morceau*, 164 (remplaçant *crouston*, et synonyme de *boussin*), 186, 241 (avec *miettes*, etc.). Dans *Modeste Mignon* (t. 4, p. 253) Balzac attribue ce mot à Rabelais (« des miettes, des frusteaux, dirait Rabelais »), mais on ne le relève pas dans l'œuvre

de cet auteur. L'étymologie est certaine (lat. *frustum*), mais l'intermédiaire reste obscur — s'il ne s'agit pas d'une création balzacienne. N ?

G.

GABELER, *se moquer*, *tromper*, 15, 175, 423. Diminutif de *gaber*, employé par Rabelais (I, prol.) et que Balzac lui doit peut-être. A.

GABER, *se moquer*, *railler*, 15. Plus tard, ce mot semble avoir pris pour Balzac le sens de « jouer », « faire des plaisanteries » : « ma première lettre ne fut pas le caillou de l'enfant qui va gabant le long des chemins » (*Modeste Mignon*, t. 4, p. 179) ; « Voilà Lucien gabant, sautillant, léger de bonheur » (*Illusions perdues*, t. 8, p. 130). A.

GABERIE, *raillerie*, 548. A.

GALANTISE, *galanterie*, 98, 123, 173, 244. Moins fréquent que *galanterie*, 31, 45, 98, etc. Verville emploie souvent *galantise*. A signaler surtout : « elle sçauoit une infinité de petites gentillesses et galantises » (*MP*, I, 271, Epistre), phrase à laquelle fait écho une de Balzac : « il estoyt obligé de soubrire et luy dire quelques gentillesses et guallanteries », 31. R, A.

GALLEFRETER, *calfater*, 2, 248. Balzac semble devoir à Rabelais et la forme de ce verbe (*gallefreté*, II, 1) et sa signification « mal interpréter en ajoutant des commentaires » (cf. Rabelais, I, prol. : « Croiez-vous en vostre foy qu'oncques Homère, escrivant l'Illiade et Odyssée pensast ès allégories lesquelles de luy ont calfreté Plutarche, Heraclides »).

GALLINE, *poule*, 443, 444. Latinisme *(gallina)*. Ou peut-être Balzac s'est-il rappelé le juron « corpe de galline » (italien *corpo di gallina*) qui figure chez Rabelais (IV, 10). N.

GALLOISE, *femme galante*, *qui aime le plaisir*, 7, 17, 30, etc. Se retrouve dans *Jésus-Christ en Flandre* (t. 14, p. 232). A.

GANIVET, *canif*, 230. Même forme employée par Rabelais (II, 12). A, R.

GARCE, *fille*, 140. A.

GARCETTE, *petite fille*, 140. A.

GARDE-CHOSE, *gardien (d'une femme)*, 122. Cf. « il vid que la garde d'ung caz de femme coustoyt », 129. N.

GARGANTUESQUE, *appartenant à Gargantua*, 239, 245, 248. N.

GARROT, *trait d'arbalète*, 411. A.

GASTRÉIFORME, 89, « languaige gastréiforme » (un rot). Formé selon le modèle de *caséiforme* (Rabelais, I, prologue ; *la Cousine Bette*, t. 17, p. 163) et *cunéiforme*, pour éviter le terme ordinaire *gastrique*. Gastré*iforme* ne convient pas, mais Balzac se soucie peu de l'exactitude : cf. plus haut « la substance essentiellement culiniforme nommée l'œuf », 550. N.

GAUDIR (se), *se réjouir*, *s'égayer*, 185 (Balzac aurait dû écrire gau*diss*ant). A.

GAUDISSERIE, *réjouissance*, *amusement*, 42, 175. Cf. aussi *balanogaudisserie*. A.

Gaule-bontemps, *joyeux compagnon*, 166. *Gale-bontemps* est la forme ancienne. Cf. ancien français *galer*, « s'amuser ».

Gaule-fe(s)tu, 320. Variante de *cogne-fétu*, 160, « qui se donne beaucoup de peine pour peu de chose ». N.

Gehennement, *torture*, 275. *Torture* et *gehenne*, 281. Le verbe *gehenner* (gêner) est fréquent dans le sens moderne et dans le sens ancien « tourmenter, torturer ». N.

Gélif, *qui gèle facilement, froid*, 256, « par ung tems gelif » ; 6, par extension, à propos de courtisanes qui sont insensibles aux pauvres. *Les Deux Amis* contient un passage qui montre bien que *gélif* appartenait au vocabulaire des propriétaires tourangeaux : « un gros bonhomme de Tourangeau, tournant ses gros pouces, ne pensant à rien, regardant de temps en temps ses vignes, heureux de son insouciance, se grattant un nez rougi, grossi par l'abus de la purée septembrale, craignant que le vin ne brouisse, ou que les nuages ne le boivent, que la pluie ne le fasse couler, que le soleil ne le frippe, parce que ses vignes sont gélives ! » (cf. t. 23). R.

Gente, *gentille*, 24, 58, 97, 163, 213, etc. (toujours au féminin). Moins fréquent que *gentil(le)*. A, R.

Gentement, *gentiment*, 41, 42, 138, 371. *Gentiment*, 7, 30, 76, 125, etc. A, R.

Gentété, *gentillesse*, 53. A.

Gentilement, *gentiment*, 519. A.

Gentilhommie, 220. Au lieu de *gentilhommerie ;* modelé sur *prudhommie*. N.

Gésine, *couches d'une femme*, 314. Parfois (46, 312) Balzac prête à ce mot un sens spécial, « semence » ou « enfant(s) ». A.

Gibier, *femme*, 54, 112, 208. Cf. Verville : (un cocu est) « craint, redouté et honoré de sa femme, et des amis d'icelle, desquels il est considéré comme maistre du gibier » (*MP*, I, 264, Section). Cf. *femme faisandée*, 85.

Gogue, *plaisanterie*, 54, 86, 145, etc. *Goguette*, 73. A.

Goildronneur, *celui qui enduit de goudron*, 269. Emprunt à Rabelais : « Julles César et Pompée estoient guoildronneurs de navires » (II, 30).

Goldronné, *paré, qui porte du linge à godrons* (à gros plis), 34, 120, 519. A.

Goldronnerie, *action de godronner* (empeser et repasser), 394. N.

Goret, *porc*, 350, 352. *Goretz*, 268, traduit *pourceaux* des *Évangiles* (St Matthieu, ch. 8, St Marc, ch. 5, St Luc, ch. 8). *Cochon*, 135. *Porc*, quand il s'agit de nourriture, 239, 417. R.

Gorgiaser (se), *se pavaner, se rengorger*, 359. *Gorgiasé(e)*, « élégant(e), épris(e) d'élégance », 6, 59, 103, 366. A.

Gouge, *femme, fille (portée à l'amour)*, 54, 99, 216, 271, 342, 354. A.

Goupillon, 66. Cf. Verville : « Faites vos affaires, et laissez les nonnains se donner du goupillon à l'opposite des reins » (*MP*, II, 99, Concile). Cf. *benoitier*.

Gousterie, *goûter*, 244. N.

Grabeler, *examiner minutieusement*, 85, 283, 386, 396. Cet emploi métaphorique (sens propre : « passer au crible ») est dû

à l'exemple de Rabelais (III, 40, etc.).

GRAINE (teint en), 319. Expression empruntée à Rabelais : cf. « Fol tainct en graine » (III, 38). *Graine* indique ici la couleur écarlate (teinture rouge de cochenille). Cf. *cramoisi.*

GRANGE, *nature de la femme*, 409 cf. *engranger*, 353 et *feurre.*

GRAPHINER, *égratigner*, 34, 51, 126, 156, 230 (avec *esgratigneures*). Rabelais emploie *graphiner* (I, 11) et *égraphiner* (II, 30). A.

GRÉER, *approuver*, *accorder*, *consentir*, 396, 399, 417, 442. A.

GREFFER, 39. Sens érotique (cf. *champ*). Cf. Verville, « enter une mignonne greffe » (*MP*, II, 144, Discours) et Rabelais, « sus elles nous hanterions des enfans » (IV, 54).

GRENADE, *nature de la femme*, 411.

GRIESCHE, *rude et piquant*, *importun*, 194. A.

GRIF s.m., *griffe. Griffe* partout, sauf dans l'expression « grifs aguz et trenchans », 39, empruntée à la 70e des *CNN*. A.

GRIGNOTTERIE, *petit morceau*, 241. N.

GUALLIMART (GALIMARD), *écritoire*, 155, 230, 313. Variante de *calemart* (calmar), « écritoire portative ». C'est probablement par l'intermédiaire de Rabelais (*gualimart*, I, 14 et IV, 32) que Balzac connaît ce mot. A.

GUBERNATEUR, *gouverneur*, 347. A.

GUBERNATION, *gouvernement*, 239. A.

GUENIPPE, *guenille*, 224. Mot de l'Ouest (attesté surtout en poitevin). Balzac emploie également *guenille*, 248, 450. *Guenippe* est plus connu dans son sens secondaire, « femme de mauvaise vie ». C'est cette acception qu'on trouve dans *un Prince de la Bohême* (t. 12, p. 120). R.

GUERDON, *récompense*, *présent*, 198, 276, 331. A.

GUERDONNER, *récompenser*, *donner en cadeau*, 257, 320, 386, 390. A.

GUERNON, *moustache*, *favoris*, 299. A.

GUESPIN, *piquant*, *railleur*, 467 (l'action se passe à Tours). Cf. *Sur Catherine de Médicis*, t. 15, p. 518 *(guêpin)* et p. 614 (« *Guépins*... en donnant aux Orléanais leur surnom »). A.

GUIGUITE, *membre viril*, 538. Enregistré dans le *Dictionnaire de la langue verte* d'Alfred Delvau. Terme du langage des enfants ; cf. Frieda Kocher, *Reduplikationsbildungen im Französischen und Italienischen* (Aarau, 1921), p. 66.

GUILLERI, *membre viril*, 476. Mot qui se rattache à *guilleret* et *courir le guilledou.* Le sens « membre viril » est attesté au XVIIe siècle (cf. *FEW*, XVII, 579), et le *Dictionnaire comique* enregistre une variante *guelleri* ayant la même signification. Cf. *Kallibistrifère.*

H.

HABITACLE, 191. Le point de départ pour cette métaphore (terme de marine, « armoire où l'on enferme la boussole ») — et *boussole* — est sans doute l'*habitaculum* de Tabourot des Accords. Cf. *habitavit*.

HABITAVIT, 189. Jeu de mots (habitavit, le passé simple du verbe latin *habitare*) emprunté aux *Bigarrures* de Tabourot des Accords : « Habitauit, c'est à dire une brayette, quasi, Habit à vit. L'on dira *habitaculum*, habit à cul long, à mesme raison. » Cf. *boursavitz* (Rabelais, IV, 38).

HAILLONNER, *couvrir de haillons*, 323. A.

HAITER, 409. Balzac veut dire « haïr », mais il confond *haïr* et *haiter*, « réjouir ».

HALLEBOTTER, *grappiller*. Jamais dans son sens littéral : deux fois à propos d'enfants qui jouent, 51, 429, une fois à propos de lecteurs critiques, 483. De même, « hallebotteurs de motz », 2. Mots tourangeaux. *Hallebotteur* revient dans *Eugénie Grandet* (t. 5, p. 220), et dans *les Paysans* (t. 18, p. 517) Balzac explique que « le glanage des vignes constitue le *hallebotage* ». R.

HASTIVETÉ, *hâte*, 402. A.

HÉMISPHÈRE, *fesse*, 91, 420. Se trouve, avec la signification de « sein », dans *Mademoiselle de Maupin*.

HÉRISSON, *nature de la femme*, 411. Sens enregistré dans le *Dictionnaire érotique moderne* d'Alfred Delvau.

HIPPOPONDRILLE, *hypocondre*, 61. Cf. Rabelais « corps et âme, trippes et boyaulx » (II, prol.). Déformation volontaire d'*hypocondre* (*hypochundres*, 34, 445 ; *hypochondriaque*, 174). Verville avait formé un verbe *hypochondriller*, « étudier à fond » (*MP*, I, 161, Notice) ; et Rabelais fait figurer « des s*popondrill*oches » parmi des mets fantaisistes (V, 33 *bis*). Un mot tel que *hypocondre* se prête inévitablement, dans la prononciation populaire, à des déformations ; on a relevé, par exemple, *ipopondre* et *impopombre* dans les parlers du Maine (*FEW*, IV, 526). N.

HIRUNDE, *hirondelle*. Cf. *arondelle*.

HISTORIALEMENT, 252, « une adventure historialement bonne » (c'est simplement une bonne histoire). Balzac affectionne cette sorte de pléonasme. Cf. *pluvialement*. N.

HODER, *fatiguer*, 395. Figure dans *CNN* (nos 10, 16). A.

HOGUINER, *harceler*, *tourmenter*, *posséder*, 395. A.

HUCHER (huchier), *appeler*, 55, 109, 138, 171, 195, etc. A, R.

HUISSERIE, *porte*, 91, 340. Employé chaque fois comme synonyme de *porte* et d'*huis*. George Sand emploie également ce mot. A, R.

HUTINER, *disputer*, *taquiner*, *se battre*, 73. S'emploie assez souvent dans des situations érotiques (cf. *CNN*, nos 23, 91). A.

HUY, *aujourd'hui*, 277, 408. A.

HYDROPISIE DE NEUF MOIS, 384. Plaisanterie qui remonte au

XVIe siècle (cf. *FEW*, IV, 523). L'adjectif *hydropique* est employé par Cholières (*Matinées*, nº 4), d'où il est passé dans le *Dictionnaire comique* et dans le *Bas langage*. Cf. « l'enfleure de sa bourse », 41 et le verbe *bourser* (*CNN*, nº 14).

I.

IGNARDISE, *ignorance*, 221. Dérivé d'*ignare* sur le modèle de *mignardise*. Balzac (comme les gens du peuple) assimilait cet adjectif à ceux en *ard* : « l'ign*arde* naïveté », 252. Ign*ard* une fois, 430, mais d'ordinaire ign*are*, 67, etc. N.

INCLYTE, *illustre*, 238. Latinisme emprunté à l'écolier limousin de Rabelais (II, 6).

INCREDIBLE, *incroyable*, 281, 446. A.

INSCULPER, *graver, sculpter*, 145. Latinisme employé par Rabelais (IV, 4), Verville (*MP*, I, 84), etc.

INTERROGAT, *interrogation*, 162, 277, 336. A.

ISSIR, *sortir*, très fréquent. A.

ITALIANISÉ, *affligé du mal italien*, 128. N.

J.

JÀ, *déjà*, 33, 216, etc. A.

JACHÈRE, 412. Cf. *champ*.

JACTER (se), *se vanter, se glorifier*, 11, 22, 135, 156, 174, etc. Parfois (cf. 397) Balzac semble confondre ce verbe et *jacter*, *jaqueter*, « bavarder, dire, crier » (de *jaquette*, « pie »). A.

JANITEUR, *portier*, 281. A.

JARDIN (de Vénus), 74, 366. Cf. *champ*.

JOCQUETER, *jouir d'une femme, plaisanter*, 464 ; seul exemple du sens rabelaisien (cf. Rabelais, II, 22). Mais d'ordinaire ce verbe signifie « plaisanter » dans les *Contes drolatiques* (82, 88, 143, 214, 245, 407, 411, 412), signification qui semble être une création de Balzac. Il rattache sans doute ce verbe au latin *iocus*, *iocari*. De *jocqueter*, « plaisanter », Balzac crée *jocqueteur*, 221 et *jocquetade*, 460. N.

JOINTURE, 266. Sens libre ; cf. Verville : « ie donne la ceinture à celle ou cil qui a le bout en la jointure, c'est à dire, ie donne mon cordon à qui a le vit au con » (*MP*, I, 313, Risée).

JOLIESSE, 207, 364. Dans *Honorine* (t. 4, p. 371) ce mot reparaît : « la joliesse de ses gestes » (souligné dans le texte). A la suite de Balzac d'autres écrivains ont utilisé ce mot qui a fini par être admis aux dictionnaires. A.

JOUSTERIE, *joute*, 57. Cette expression « refuser la jousterie » figure dans les *CNN* (nº 86). Cf. *combat*. A.

JOUVENCEL, *jeune homme*, 420, 447. A.

JOUXTE, *près de*, 7, 109, etc. A.

JOUXTER, *être attenant à, confiner à*, 79, 93. Terme juridique souvent employé dans les romans de Balzac. A.

Jus, 48, 61, 210, 255, 270. Balzac semble confondre *jus*, « à bas, en bas » et *sus*, « sur ». A.

Justiciard, 53 (avocat) ; 235, 335 (prevost). Une fois, 336, comme adjectif : « en toute la chrestienté justiciarde ». *Justicier*, 29. N.

K.

Kallibistrifère, *femme*, 476. *Calibistri* signifie les parties sexuelles de l'homme (cf. Rabelais, II, 16), et surtout celles de la femme (Rabelais, II, 15). Cf. Rougé : *calibistri*, « le clitoris et aussi parfois le membre viril ». Cf. *Casquettifère* (*le Père Goriot*, t. 9, p. 325). N.

Kouik, 242. Onomatopée qui dans *César Birotteau* (t. 10, p. 306) exprime le son du couteau de la guillotine.

L.

Labour, *travail*, 373 ; *labeur*, 40, 148, etc. 138 peut avoir le sens moderne. A.

Labourer, *travailler*, 40, 42, 188, 281, 318, 345, 394, 417. *Retourner la terre*, 74 ; sens érotique. Cf. Rabelais, *labourer* (V, 45). Cf. *champ*. A.

Laboureur, 163. Sens érotique. Cf. Rabelais, *laboureur de nature*, « membre viril » (II, 1).

Ladre, *lépreux*, 25. A.

Laideronasse, *laideron*, 337 ; *laideron*, 126. N.

Lairrer, *laisser*. Très fréquent ; et dans ses corrections Balzac remplace souvent *laisser(ai)* par *lairrer(ai)*, etc. A côté de *laisser* il existait en ancien français une variante *laier* (prés., impér., fut. et cond. seulement), dont le futur *lairai* (*lerrai*, etc.), très fréquent, pouvait faire croire à l'existence d'un verbe *lair(r)er*. C'est peut-être pourquoi Balzac emploie si souvent son *lairrer ;* il s'agirait donc d'une création inconsciente, d'une erreur (comme dans le *Glossaire de la langue romane* de J.-B. Roquefort, 1808, t. I, 56). Il est possible, pourtant, que Balzac ait eu une connaissance directe d'un verbe *lairrer*, puisqu'il était bien attesté dans divers patois (Normandie, Loire-Inférieure, Sologne, Yonne. Cf. *FEW*, V, 225, 227), le produit d'un nivellement analogique agissant à partir du futur *lairai*. Le vieux Séchard emploie ce mot (*Illusions perdues*, t. 8, p. 449).

Lampe, *nature de la femme*, 266. La « lampe amoureuse » est une expression qui se retrouve dans les *Matinées* (n° 7). Cf. *lanterne*.

Lance, 56, 58, 94, etc. Sens érotique. Cf. *fautre* et *combat*.

Lanterne, *nature de la femme*, 411. Ce passage est une imitation des paroles des gouvernantes de Gargantua (I, 11). Cf. « Quel beau lit, et dans ce lit, quelle jolie lanterne ! » (*Massimilla Doni*, t. 15, p. 11). Cf. *lampe*. Rabelais

utilise *lanternière*, « putain » (II, 31) et le verbe *lanterner* (IV, 9).

LEANS, *là-dedans*, 170, 321, 350. A.

LEGER (vestu de), 41, 63, 255 ; « à la légière », 123. Cf. « dans l'Asie du calife de Bagdad... un pays où, comme disaient nos ancêtres, on est vêtu de léger, où les pantalons sont en mousseline plissée ». Cf. *la Chine et les Chinois*.

LESBINAGE, *caresse raffinée*, 443. N.

LESBINE, *courtisane*, 213. Dérivé de la racine de *Lesbos*, *Lesbius*, *Lesbis*. Il ne s'agit pas d'amour lesbien, mais d'amour « extra-conjugal ». *Lesbine*, « femme publique », figure dans Janet, pp. 458, 466.

LESBINERIE, *caresse raffinée*, 210, 244, 365. N.

LIFRELOFRE, 163 (« protestant ») et 425 (terme péjoratif). Mot suggéré probablement par Rabelais (II, 2 et III, prol.). Le développement du sens est : grand buveur > Suisse ou Allemand > protestant. A.

LINCEUL, *drap*, 276 (décor luxueux). Pour les décors ordinaires Balzac se sert de *drap* et de *toile*. A, R.

LINOTTE (coiffée), *femme (légère)*, 9, 19, 71, 82, 213. Oudin *(Curiositez françoises)* définit : « une garce ». Cf. les *Souvenirs d'un paria*. Cf. *chèvre*, *fauvette*.

LOCANDE, *auberge*, 424. Italianisme. Cf. Goldoni, *la Locandiera* (1753) et Musset, « une locanda italienne » (*On ne badine pas avec l'amour*, II, 5).

LOMBARD, *usurier*, 19, 23, 76, etc. 135, « passer devant le Lombard » ; cf. commentaire de Balzac, *Maître Cornélius* (t. 15, p. 429). A.

LOS, *louange*, *renommée*, 283, 390. A.

LOURDERIE, *lourdeur*, *stupidité*, 70. A.

LOURDIER, *lourdaud*, 56, 69. *Lourdault*, 72. A.

LUCIDIFIQUE, *éblouissant*, 11, « la lucidifique Impéria », 10, « la plus lucidifiquement belle ». Mélange de *lucide* et *lucifique*. Rabelais emploie *lucifique* (II, 2). N.

M.

MAHUMÉTISCHE, *mahométan*, 254, 471, 473. N.

MAL(E) adj., *mauvais*. Fréquent. A noter surtout *male rage*, 7, 17, 49 ; *male heure*, 36, 48, 56, etc. ; *male mort*, 163 ; *mal-talent*, 47, qui d'ordinaire signifie « colère » en ancien français. A.

MALANDRIN, *bandit*, 21, 137, etc.

MAL DES ARDENTS, *érysipèle*, 184. A.

MALIVOLE, *malveillant*, *malintentionné*, 122.

MALTÔTIER, *qui lève la maltôte (impôt extraordinaire)*, 90. Cf. *Jésus-Christ en Flandre*, t. 14, p. 232. A.

MAMMALEMENT, 258, 445. Imitation maladroite de Rabelais : « que sa mère l'alaicta et qu'elle pouvoit traire de ses mammelles quatorze cens deux pipes neuf potées de laict pour chascune foys, ce que n'est vraysemblable, et a esté la proposition déclairée mammallement scandaleuse » (I, 7).

Margauder, *saillir* (en parlant des chats), 82, 116, 198, 424, 442. Cf. *les Chouans* (t. 13, p. 168). Dérivé de *margaut*, « matou ». Verville emploie *margaut* et *margauder* (*MP*, I, 228 et II, 10). R.

Margauderie, 205. N.

Marisson, *tristesse*, *chagrin*, 388, 434. A.

Marmiteux, *marmiton*, 103, 351, 388. Cf. Rabelais : « stille de ramonneur de cheminée ou de cuisinier et marmiteux » (II, 10). A.

Marmorin, *de marbre*, 250, 300, 315. Cet adjectif se retrouve dans *Ferragus* (t. 9, p. 48) et dans *Séraphîta* (t. 16, p. 221). N.

Marmouset, *figure grotesque*, 63, 224. Cf. *cistre*. A.

Marri, *affligé*, *attristé*, 385. A.

Matagraboliser, *rendre confus*, *hébéter*, 32, 92. Mot emprunté à Rabelais qui l'a forgé : grec *mataios*, « vain, frivole » et *grabeler*, « s'occuper attentivement des choses frivoles ». Cf. « je me sens tout matagrabolisé en mon propous de ce fol endiablé » (*Tiers livre*, chap. 26). Ce terme avait déjà été utilisé par V. Hugo (*Notre-Dame de Paris*, II, chap. 6).

Maudisson, *malédiction*, 428. A, P.

Mauvaisetié, *méchanceté*, *action ou parole méchante*, 41, 143, 156, 166, 179, 186, 235, etc. (souvent au pluriel). Balzac finit par créer *non-mauvaisetié*, 380. Cet archaïsme — dont Sainte-Beuve regrettait la disparition — se retrouve (toujours au pluriel, et souligné) dans des lettres à Zulma Carraud (*Corr.*, II, p. 383) et à Mme Hanska (*LH*, I, pp. 59 et 194), et dans une lettre des *Mémoires de deux jeunes mariées* (t. 2, p. 138). *Meschanceté*, 38, 290, 395. Cf. aussi *meschanceterie* et *meschanterie*. A.

Mélancholifier, *rendre mélancolique*, 195. Emprunt à Verville (*MP*, II, 8, Emblesme). Rabelais a *melencolier* (V, 4). Cf. *melancholisier* et *tristifier*.

Melancholisier, *rendre mélancolique*, 104, 135, 404. Créé sur le modèle de *melancolifier* (*iser*, plutôt que *isier*, serait la forme normale).

Melancolieux, *mélancolique*, 264, 275, 322, 372, 449. Balzac se sert aussi de *mélancolique*, 1, 32, 299, etc. A.

Mémorial adj., *relatif à la mémoire*, 163. A.

Mercerie, *marchandise*, 312, 409. Dans ce dernier exemple *mercerie* désigne les parties sexuelles ; *marchandise* a quelquefois ce sens (cf. *Matinées*, nº 4). *Mercerie*, 338, a peut-être le sens moderne ; cf. « tuer un mercier pour un peigne » (et la contrepèterie, 49). A.

Merciement, *remerciement*, 332, 417, A.

Mercier, *remercier*, 14, 163, etc. A.

Meschanceterie, *méchanceté*, 75, 249. Emprunté à Verville (*MP*, I, 81, Metaphrase).

Meschanterie, *méchanceté*, *malice*, 21, 119, 141. A.

Meschief, *malheur*, *accident*, *infortune*, 20, 30, 75, etc. A.

Meschinarde, 80, « la vieille meschinarde ». *Meschine* et suffixe péjoratif *ard*. Cf. *douegnarde*. N.

Meschine, *servante*, 7, 60, 128, 197, 228, 231, etc. Souvent variante de *chamberière*. *Meschinette*, 12, 61, 63. A.

Mesentendre, *mal comprendre*, 250. A.

MESHUY, *aujourd'hui*, 57, 58. A.

MESME QUE, *et même*, 49. A.

MESSE, 140. Cette métaphore érotique, comme d'autres du même domaine (*autel*, *bénitier*, *goupillon*, etc.), n'appartient pas exclusivement à Verville. Mais il semble qu'en exploitant ce filon Balzac s'inspire surtout de ce conteur. Cf. « les prestres quand ils chantent leur première messe, ils disent qu'ils font leurs nopces... et les gens mariez par despit disent qu'ils chantent leur premiere *messe* sur l'*autel* velu ou le sera » (*MP*, II, 98, Concile).

MESTIVIER, *moissonneur*, 252 ; *mestivière*, 33. *Métive*, *métiver*, *métivier* sont de vieux mots restés vivants (au XIXe siècle) dans la Touraine et pays voisins. Le métivier était payé en nature sur la récolte. Dans l'exploitation des fermes à moitié (telle qu'elle est décrite par Balzac, *le Lys dans la vallée*, t. 7, p. 334), l'homme chargé de prendre la moitié due au propriétaire, lors du partage des récoltes, s'appelait un *métivier*. Cf. *soyer*. R.

MÉTROPOLITAIN, 16. « Fou métropolitain » est une expression empruntée à Verville (cf. *déchaussé*) mais Balzac l'utilise de façon plus logique (il s'agit d'un cardinal).

METTE, *coffre au pain et à la nourriture*, 114, 164. D'autres exemples dans *Eugénie Grandet* (t. 5, p. 254) et *un Drame au bord de la mer* (t. 15, p. 353). La variante *mée (maie, mait)*, sans doute jugée plus « littéraire », se trouve dans *la Filandière :* la « mée au pain » et la « huche au pain », 506, 513. La « huche au pain » également dans *la Peau de chagrin* (t. 14, p. 211). R.

MIE, *miette*. Particule auxiliaire de la négation, avec *ne*, 312, 336 (emploi normal). S'emploie aussi, incorrectement : 1o sans *ne* et avec valeur négative, 326, 400 ; 2o sans *ne* et avec valeur affirmative (« bien, fort »), 213, 214, 233. A.

MIGNOTER, 16, 395. Cf. *amignoter*.

MIGNOTERIE, *gentillesse*, *caresse*, 443. A.

MIGNOTISE, *gentillesse ; attrait doux*, 421 (seins). Verville l'emploie une fois dans le sens « nature de la femme » (*MP*, I, 24, Couplet). A.

MIGNOTTEMENT, *gentiment*, *d'une manière caressante*, 125. A.

MINON, *nature de la femme*, 359. Cf. Verville : « Qu'est-ce que mon cela ?... c'est vostre minon » (*MP*, I, 38, Circoncision). Balzac y fait souvent allusion dans les *Lettres à Madame Hanska*. Cf. *LH*, II, pp. 264 et 613.

MINOT, *mesure de capacité*, 114, 450. A.

MIRE, *médecin*, 385, 412, 445. *Maistre mire*, 128, 409, 412, 433. *Maistre docteur*, *medecin*, 444. *Cirurgien*, 433. Cf. *physicien*. A.

MITAN(T), *milieu*, 143, 170, 301, 313, 349, etc. Fait partie du vocabulaire du père Fourchon (*les Paysans*, t. 18, p. 503). R.

MOILLIER, *femme*, 485. A.

MOINILLER, MOINEAUDER, 18, « le plus joli petit moine, moinant, moinillant, qui ait jamais moineaudé ». Mots créés à l'imitation de Rabelais : « Vray moyne si oncques en feut depuys que le monde moynant moyna de moynerie » (I, 27). Cf. *scorpiasse* pour

un autre exemple du procédé. N.

MONASTIQUER, *traiter à la manière des moines*, 358. Pour la métaphore érotique, cf. *service, confessade*. N.

MONOCHORDISER, 243. Cf. pour l'emploi de ce verbe par Rabelais, la citation du mot *barytoner*. Verville utilise aussi *monocordiser* dans le sens « s'accorder » (*MP*, I, 221).

MONS (abréviation de monsieur), 62, 345.

MONSTRE s.f., *parade ; apparence ; solde*, 25, 338, 414. A.

MORDICANT, 268. Latinisme *(mordicans)* employé par Rabelais (III, 32) ; cf. citation au mot *bauracineulx*. Balzac et Verville utilisent fréquemment cette notion de démangeaison pour exprimer le désir sexuel chez la femme. Cf. *MP*, II, 40, 132 et « j'ay contrebas des phantaisies qui me mordent et me picquent », p. 38.

MORTIER, 184. L'image érotique de piler dans un mortier se trouve chez Verville (*MP*, II, 119, Exploit).

MOUCHE A MIEL, *abeille*, 21. *Mouche* (même sens), 141. R, P.

MOUCHECUL, 187. Croisement de *torchecul* et *mouchenez*. N.

MOUCHENEZ, *mouchoir*, 341, 379, 467 (*mouchoir* manque). Figure chez Rabelais (II, 16). A.

MOULT, *beaucoup*, *très*, 20, 42, 179, etc. A.

MOUSTIER, *monastère*, 23, 41, etc. *Monastère*, 252. A.

MOUTONNER (se), *perdre courage*, 302.

MOUTONNIÈREMENT, 219, « moutonnièrement fassonné », « ayant la nature du mouton ».

MOUVANCE, 200, 371 (à propos de fiefs, sens historique bien connu). En outre, Balzac emploie ce mot dans le sens de « mouvement, animation », 372.

MOUVER, *remuer*, *mouvoir*, 278. Mais d'ordinaire Balzac utilise *mouvoir*, 45, 125, etc. R, P.

MUER, *changer*, 8, 27, 61, etc. Cf. *muter*, *commuter* et *transmuter*. A.

MULIEBRE, *de femme*, *qui a rapport à la femme*, 375. Latinisme, employé par Rabelais (I, 57). A.

MULTIPLIVENGER, 354. Mélange bizarre de *venger* et *multipli*care (ou multiplex, icis). N.

MUSARAIGNER, 247. Cf. *souriquoiser*.

MUSARAIGNIFOL(LE), 245, « griefs tracas de conscience muzaraignifolle » (de musaraigne folle, comme vierge folle). N.

MUSARAIGNOIS, *pays des musaraignes*, 242, « en bon toscan de Muzaraignoys ». Cf. « le pays de Lanternoys » et « le courtisan languaige lanternoys » de Rabelais (III, 47). N.

MUSIQUER, *rendre musical*, *harmonieux*, 210.

MUSSER, *cacher*, 18, 98, 126, 177, 180, etc. Plus fréquent que *cacher*. A.

MUTER, *changer*, 380, 422, 436. Latinisme. Cf. *muer*, *commuter* et *transmuter*. N.

MYSTIGORIQUE, *mystérieux*, *mirifique*, 5, 396. Balzac doit ce mot à Verville qui semble l'avoir créé (croisement de mystique et allégorique ou pythagorique ?). Cf. « science mystigorique et concluante » (*MP*, I, 37).

N.

Natter, *couvrir d'une natte*, 117, 321. Balzac se rappelle peut-être l'expression « belles chambres voirrées, nattées, et tapissées » (*CNN*, nº 57). A.

Naturance, *nature*, 324, 335, 461. Terme emprunté probablement à Verville, qui l'emploie dans le sens « parties sexuelles de la femme » (*MP*, II, 10).

Nature. Désigne les parties sexuelles de la femme, 186, 266, 270, 280 et de l'homme, 189, 201.

Nauf, *navire*, 240, 250, 409, 444, 546 (métaphore érotique). Terme très fréquent au xvie siècle, et il a pour Balzac sans doute une valeur littéraire. Cf. *le Bal de Sceaux* (t. I, p. 95). *Navire* figure 546. A.

Naveau, *navet*, 239. R.

Nerf, 84. Sens libre, assez fréquent chez Rabelais, Verville, etc.

Nice, *niais*, *innocent*, 6, 24, 113, etc. A.

Noc, 449. La même anagramme se retrouve chez Bouchet et Tabourot des Accords.

Noël, *jour de naissance*, 386. A.

Noiser, *disputer*, *faire du bruit*, 244. A.

Noiseux, *querelleur*, *entreprenant*, 103, 117, 121. A.

Nonante, *quatre-vingt-dix*, 260, 327, 424. A.

Non-fécondation, 443. N.

Non-mauvaisetié, 380. Cf. *mauvaisetié*. Ce genre de composés est un trait de la langue moderne. Cf. *non-flexibilité* (*Eugénie Grandet*, t. 5, p. 251) et *non-respect* (*le Père Goriot*, t. 9, p. 315) remplaçant *irrespect* des éditions antérieures. N.

Nouée, 186. Terme de vénerie : Fientes que les cerfs jettent depuis la mi-mai jusqu'à la fin d'août (*Dictionnaire des forêts et des chasses*, 1846).

O.

Obstant, 262. Faute : Balzac ne veut pas dire « à cause des recherches », « les recherches faisant obstacle », mais « malgré les recherches ». Sans doute croit-il pouvoir employer *obstant* pour *nonobstant* (cf. *nonobstant*, 258, 260), comme *mercier* pour *remercier*, etc. Même erreur, 263. A.

Obturber, *troubler*, 446. Latinisme *(obturbare)*, emprunté probablement à Rabelais (III, 20).

Occire *tuer*, 10, 20, etc. A.

Occupassion, 84, 436. Équivoque empruntée à Rabelais. Cf. « au cul passions » (III, prol. et II, 33).

Octante, *quatre-vingts*, 290. A.

Oie (la petite), 129, 132, 179. Cf. *Maître Cornélius*, t. 15, p. 443.

Oiseau, *membre viril*, 149. Sens enregistré dans le *Dictionnaire comique* et *FEW*, I, 171.

Olives de Poissy, *testicules*, 84, 178, 443. Expression qui figure en 1640 dans les *Curiositez françoises* d'Oudin. Cf. *FEW*, VII, 347.

Omnilangage, 250. Le moule a été

fourni par Rabelais : « l'omnijuge, omniforme, et omnigène sexe féminin » (II, 6), passage que Balzac avait déjà imité dans *Falthurne* (éd. Castex, p. 88). Cf. aussi « l'omnipotence, l'omniscience, l'omniconvenance de l'argent » (*la Maison Nucingen*, t. 11, p. 3). N.

ONCQUES, *jamais*, 93, etc. A.

ORATOIRE, 85. Sens érotique. Cf. *autel*, *messe*.

ORBE, *privé (de)*, 280, « orbe d'enfantz ». Synonyme de *brehaigne* utilisé quelques lignes plus haut. Latinisme *(orbus)* ; *orbe* en ancien français signifiait « aveugle ». N.

ORD, *sale*, 46, 135, etc. A.

ORIFLANT, *éléphant*, 31. Exemple de la confusion qui a existé entre le type *olifant*, « éléphant » et le type *oriflamme* (Balzac emploie *oriflamme*, 313). Chez Rabelais *oriflant* désigne et l'éléphant (I, 8) et l'oriflamme (I, 26). A.

ORTEILS (entre les deux), *entre les jambes*, 186. L'expression « entre les deux gros orteils » (il s'agit toujours de femmes) doit être une plaisanterie traditionnelle. Elle se trouve chez Rabelais (IV, 54) et Verville (*MP*, II, 12).

OS, 66. Jeu de mots obscène. Cf. l'emploi que fait Verville d'*os* et de *moelle* (*MP*, I, 206, Annotation).

OST, *armée*, 257. A.

OTIEUX, *oisif*, 20. A.

OUIR, *entendre*. Fréquent, surtout au participe présent *oyant* (*orrant*, 51, est une forme incorrecte, due sans doute à l'influence du futur *orrai*, etc.). *Ouïssant*, 242 est une autre forme incorrecte. A.

OUTIL, 343, 403, 547, « membre viril » (terme souvent employé par les vieux conteurs). *Outil à faire la joie*, 404, 422, comme *outil à faire la belle joye* (*MP*, I, 37, Circoncision). Une fois (368) « beaulx outils à fayre la ioye » décrit une belle fille.

OU(L)TRE AVIDE, 60 (« bien avide » dans la première version). N.

OU(L)TRE-CHAUFFER, 143. Cet emploi d'*outre* est archaïque (cf. *outre-venger* dans *la Cousine Bette*, t. 17, p. 270). Balzac utilise aussi *ultra* (cf. *ultra-conjugal*). N.

OUTREPERCER, 32. Emprunté à Verville : « il est pénétré, transpercé, outrepercé, surpris » (*MP*, I, 268, Section).

OUVRAGE, 194. Sens libre : cf. *CNN*, nos 18, 39, 82.

OUVROUER, *lieu de travail, boutique*. Forme régionale d'*ouvroir* (cf. *ouvrouère*, *Eugénie Grandet*, t. 5, p. 207), 321, 327. A aussi (179, 267) le sens libre que lui prêtent souvent Verville, Bouchet, et d'autres. A, R.

P.

PA(N)NERÉES, *pleins paniers*, 8. L'expression est empruntée à Rabelais : « je ne donne à cent mille panerées de beaulx diables » (II, prologue). Balzac l'emploie aussi avec « escus », 96, 378, « baptesmes », 25 et « druides », 239.

PANPOTE, 476. A en juger d'après tout le passage (Andouilles, etc.),

Panpote est probablement un composé de Pan (cf. *Panurge*) et de *pote* (ital. *potta*), « organe sexuel de la femme ». Ce dernier terme figure dans des jurons burlesques, notamment chez Rabelais : « pote de froc » (V, 28). N.

PANSER, *donner à manger (aux animaux)*, 160. R.

PANTOUFLE, *sexe féminin*, 225. Même sens chez Verville, Tabourot, Rabelais.

PAPEGAY, *perroquet*, 84, 259. Cf. Rabelais (I, 50). A.

PAPELARDER. Balzac fait de ce verbe neutre (« faire l'hypocrite ») un verbe transitif, « dorloter, enjôler », 10, 51, 58, 144.

PARAGRAPHIQUEMENT, *en les rédigeant en paragraphes*, 130. Mot utilisé par Verville, dans le sens *particulièrement :* « elle demanda congé à sa mère qui lui ottroya [la permission d'aller à une noce] moyennant que paragrafiquement, sagement et à propos elle gardast bien son honneur » (*MP*, I, 135, Cause).

PAR AINSI, *ainsi, pour cette raison.* Très fréquent, 14, 23, etc. A, R.

PARAVANT QUE, *avant que*, 122, 331. *Paravant (de)*, 64, 137, etc. A.

PARTEMENT, *départ*, 132, 260. A.

PASTICCIER, *pasticheur*, 482. Italianisme *(pasticciere)*. La phrase montre que Balzac sait le sens propre de ce mot (« pastiches... pasticcier... en pastissant dedans le moule d'aultruy »). *Pasticher*, 483. *Patissier*, 127.

PATEPELUEMENT, *secrètement, doucereusement*, 34. « Occultement et patepeluement » est une réminiscence de Verville : « la pierre Philosophale que j'ay cachée en ces traicts plus finement, occultement, clairement et patepeluement, que ne firent oncques Gebert » (*MP*, I, 225). *Patepeluement* encore, 221. Rabelais n'a que *patepelue* (patte poilue), à propos d'hypocrites (IV, ancien prologue).

PATEPELUER, *amadouer*, 125. N.

PATINERIE, *glissade*, 236. N.

PATRIAL, *de sa patrie*, 274. Après un voyage en Italie, Balzac écrit à Mme Hanska : « Vos trois lettres[...] me baignaient l'âme d'affections pures et douces, comme l'eau patriale de la Seine me rafraîchissait le corps » (*LH*, I, p. 498). A.

PELAUDER (plauder), *battre*, 141, 249. A.

PENSOUÈRE, *cerveau, intelligence*, 278. Cf. *entendoire*. R.

PERDONNANCE, *pardon*, 356. Employé également par Rabelais (V, 29). A.

PERDRIX DE RIVIÈRE, 134. Cf. *les Deux Amis :* « Qui ne garderait pas le souvenir de ces perches tachetées de rouge, surnommées par le gastronome : *la perdrix de l'eau*, et qui ne se pêchent, grasses et savoureuses, que dans cette région de l'Indre ! » (cf. t. 23).

PERDURABLE, *éternel*, 361. A.

PERFECTISSIME, *très parfait*, 361. Employé par Rabelais (I, prol.). A noter : « le plus » avec perfect*issime*.

PERFORAMINER, *perforer, larder*, 232. Latinisme de l'écolier limousin (Rabelais, II, 6).

PERIMANT, *qui détruit*, 361. A.

PÉRIPATHÉTIQUE, 84. Peut-être « savant » (cf. « l'effect des savantes mannieres de ceste grande dame de plaizir », 439). Plus probablement « de courtisane » : cf. *péripatéticienne*,

« prostituée » (qui se promène — comme Aristote se promenait en enseignant).

Péripathétiquement, *pendant qu'il se promenait dans le jardin*, 100. Cet adverbe est employé par Verville pour indiquer le mouvement : « il la couillaudoit, couillevassoit, culbutoit peripatetiquement » (*MP*, I, 317, Coyonnerie).

Perpri(n)se, *action de prendre par force*, 300. De *perprins-perprendre*, Balzac dérive une forme incorrecte, *perprinsant*, 361. A.

Perscrutant, *qui examine avec soin*, 361. Peut-être Balzac veut-il dire « pénétrant ». Mais dans ce passage il s'occupe moins du sens logique que de construire une série d'adjectifs commençant par *per*, qui dans l'ensemble donne une valeur de superlatif. A.

Persuasif, 397. Réminiscence possible de Verville : « Cettuy-là a un grand persuasif, il a dequoy faire une belle expression de ses pensées amoureuses » (*MP*, II, 16, Emblesme). Cf. *argument*, 357.

Pertuis. Surtout au sens libre, 49, 62, 115, 142, 266, 357. Cf. Nicole Beaupertuys, 84.

Pertuisade, *action de percer*, 398. Sens libre. Cf. *confessade*. N.

Petiot, 411. Sens libre. Cf. Verville : « Qu'est-ce que mon cela ?... c'est vostre petiot de delectation » (*MP*, I, 38, Circoncision).

Physical, adj., *physique, naturel, médical*. 372, 418, « raison physicale » s'inspire de Rabelais (II, 27) ; 444, 458, 548. A.

Physicien, *médecin*, 128, 137, 377, etc. Cf. *Maître Cornélius*, t. 15, p. 451. Cf. *mire*. A.

Pichotterie, 481. Probablement une graphie pour *picoterie* (cf. *copinant* pour *chopinant*, 402), qui convient pour le sens « reproche, taquinerie » (cf. *FEW*, VIII, 466). Création analogique d'après le nom de Pichot (cf. notes des pp. 648, 661-662).

Pièça, 57. Emploi incorrect de l'adverbe *pieça* (il y a pièce), « il y a longtemps », « depuis longtemps ». A.

Pigeonner, *caresser*, 11. Cf. Verville : « La belle Imperia... tenant le gentilhomme entre ses bras, se laissoit aimer ; ainsi que ces deux amants temporels pigeonnoient la mignotise d'amour » (*MP*, I, 24, Couplet). A.

Pigeonnerie, *caresse*, 37, 210. Balzac doit peut-être ce mot à Des Périers (*NR*, n° 78). Cf. « un baiser à l'épouse, une petite pigeonnerie à l'Ève » (*LH*, I, p. 185). A.

Piot, *vin*, 437, *humer le piot* (cf. *la Comédie du diable*, t. 23) est une expression que Balzac doit probablement à Rabelais. Mais le romancier confond constamment *piot* et *pot :* vider le piot, 163, piots pleins de vin, 212, etc. La même confusion s'est produite dans quelques parlers (cf. *FEW*, VIII, p. 423). A.

Pistolander, 161. Le sens de ce verbe, créé par Balzac (de *pistolandier*), semble être « malmener, agacer ». N.

Pistolandier, *larron, vaurien*, 424. Faute de mémoire ? *Pistolandier* (gros poignard) se trouve chez Rabelais dans le sens « membre viril » (III, 20 ; IV, 54).

Planté s.f., *abondance*, 135. Faute de genre (sans doute parce que

« grand planté » est si fréquent). Ici Balzac se rappelle la « grand planté de tripes » de Rabelais (I, 4). A.

Plessis, *jardin, parc, clos formé de haies entrelacées*, 446, 462. Métaphore érotique (parties sexuelles de la femme), 303. Pour des lieux-dits, 83, 113. Cf. *Maître Cornélius*, t. 15, p. 448. R.

Plumage, *cornes de cocu*, 45, 230. Sens suggéré peut-être par Verville : « Ie ne vay pas si viste que le plumacier de l'Univers... c'est celui qui pose les panaches sur les testes des hommes de l'Univers... il veut parler de cornage... l'admirable grand & reveré cocuage... pour te resiouir du beau petit plumage d'amourettes » (*MP*, II, 141-142, Discours). Cf. *emplumager*.

Plumigère, *savant*, 178. Repris (comme adjectif) dans *le Père Goriot* (t. 9, p. 433) pour désigner les employés des bureaux. Dans une lettre à Mme Hanska (*LH*, I, p. 200) Balzac parle de ses « recettes plumitives », l'argent qu'il gagne en écrivant. Cf. aussi *la Cousine Bette*, (t. 17, p. 47). N.

Pluvialement, 360 (phrase très verbeuse). Cf. *historialement*. N.

Pochée, *contenu d'un sac*, 252. R.

Poculer, *boire*, 219. Cf. *fousiller*. Du latin *poculum*, « coupe ». Cf. « inter pocula » (*MP*, II, 13, Emblesme). *Gobeloter* paraît une fois, 274. N.

Poignée d'ombre, 36. Emprunt à Verville : « des commentaires comme sur une pannerée d'air, une aulne de temps, une poignée d'ombre » (*MP*, I, 227). Cf. *aune*.

Poinçon s.m., *tonneau*, 19, 144. *Tonneau*, 354. R.

Poinçon s.m., *membre viril*, 137. Sens enregistré dans le *Dictionnaire comique*.

Poindre, *piquer*, 252 *(poind)*, 261 *(poignoyt)*. Dans ce sens Balzac conjugue ce verbe correctement : *poignait* (*Illusions perdues*, t. 8, p. 157 ; *la Cousine Bette*, t. 17, p. 16, etc.), *poignent* (*la Fille aux yeux d'or*, t. 9, p. 243). — « Commencer à paraître, apparaître » : 18 *(poindant)* et 98 *(poindre)*. Dans ce sens Balzac conjugue selon le modèle de *rendre : poind* (*la Recherche de l'absolu*, t. 14, p. 387 ; *le Lys dans la vallée*, t. 7, p. 325), *poindent* (*Ursule Mirouët*, t. 5, p. 5), *poindant* (*Modeste Mignon*, t. 4, p. 341 ; *Illusions perdues*, t. 8, p. 82), *poindait* et *poindaient* (*un Début dans la vie*, t. 4, p. 449 ; *la Messe de l'athée*, t. 10, p. 81). Dans ces exemples de *la Comédie humaine*, *poindre* remplace assez souvent *pointer* d'une première version. Les formes analogiques et incorrectes *poindant* et *poindent* se retrouvent dans des textes de la Renaissance.

Postiqueuse, *femme de mauvaise vie*, 211, 214. Ce terme figure dans Janet, pp. 458, 476. C'est un dérivé du vieux verbe *postiquer*, « courir et errer en divers lieux », « faire la débauche » ; cf. *FEW*, IX, p. 165, qui donne aussi *postiqueur*, « débauché ».

Pouiller, *revêtir*, 64, 103, 388. Verbe du Centre et de l'Ouest, qui figure aussi dans *un Drame au bord de la mer* (t. 15, p. 354). *Repouiller*, 520. *Despouiller*, « déshabiller », est assez fréquent : 63, 182, 222, 285, etc. R.

Pourchas, *recherche*, *poursuite*, 30, 54, 136, 252, etc. A.

Pourlécherie, 366, 448. N.

Pourmener, *promener*, 10, 59, etc.

Pourpenser, *méditer*, *penser*, 39, 64, 198. A.

Pourpris, 26, 108, 374, 379. Balzac donne à ce mot, qui signifie « enclos, jardin », le sens « chambre ». A.

Pourrée, *poireau*, 422. La phrase est une réminiscence de Rabelais : le jeune Gargantua « mangeoyt chous et chioyt pourrée » I, 11). R.

Pourtraire, *dessiner*, *représenter*, 314, 373, etc. Cf. « Si j'étais peintre... et qu'un amateur d'allégories vînt me demander de lui *pourtraire* (vieux style) la France... » (*Complaintes satiriques*, t. 23). A.

Pourtraiter, *représenter*, 300. A.

Pourtraiture, *portrait*, 2, 145, 314, etc. *Pourtrait*, 244, etc. A.

Prée s.f., *prairie*, *pré*, 27, 186. Sens érotique, 373. Cf. Verville : « la prée de ce petit fossé que i'ay contrebas » (*MP*, II, 43, Respect). Même emploi de *préau*, 340. A, R.

Premier que, *avant que*, 377. *Premier que de*, « avant de », 164. A.

Preparative s.f., *préparatif*, 54, 235, etc. *Preparatoire* (substantif), 42, 200, etc. A.

Presbitérial, 552. C'est presbytér*al* qu'il faudrait.

Prêtresse de Vénus, 214. Terme employé par La Fontaine dans ses *Contes*.

Preude (femme), *sage*, *sérieuse*, *honnête*, 1, 10, 50, etc. Sens moderne, « Le cheuallier... obserua la court d'ung prude œil », 404. A.

Preux, *vaillant*, 200, 256. A.

Prime, *premier*, 34, 48, etc. A.

Proditoire adj., *traître*, 270. A.

Prou adv., *beaucoup*, *très*, 257, 299, 345, etc. « Peu ou prou », 374. A.

Prud'homie, *sagesse*, *probité*, 10. A.

Puccelagesque, 38, « bataille puccelagesque » (contre le pucelage de sa femme). N.

Pulvérin adj., 204, « miracle pulvérin » (destruction par des bombardiers). Balzac se rappelle peut-être, confusément, le nom technique *pulvérin*, poudre à canon. N.

Purée cerebrale, 314. Modelé sur la *purée septembrale*, « vin », de Rabelais (I, 7). Cf. 544, « et, comme disait Rabelais, la purée de septembre ».

Putainerie, *conduite de putain*, 107. N.

Pute, *prostituée*, 55, 57, 107, 148, 425. Cf. *emputaner*. A.

Q.

Quarroi (carroi), *carrefour*, *place*, 22, 194, 271 (la scène est à Tours). Utilisé par Rabelais et Verville. R.

Quasi-reine, 198. Créé, dans la première version, pour éviter la répétition de « la régente ». Dans la version corrigée Balzac supprime *quasi-reine*. Cf. « cette liaison devint, au bout de six ans, un quasi-mariage » (*un Prince de la Bohême*, t. 12, p. 115). N.

QUASI-SAINT, 220 (à propos d'un *coquebin*). N.

QUENOUILLER. La métaphore *quenouille*, « membre viril », 302, se retrouve chez d'autres auteurs (Béranger, Grécourt), mais Balzac en a créé le verbe *quenouiller*, 408, 437. N.

QUERIMONIE, *plainte*, 50, 173, 253, 269, etc. *Querimonie*, 22, 23, semble être une graphie de *cérémonie*. A.

QUESTIONNAIRE, *bourreau chargé de soumettre à la question*, 280. A.

QUEUX, *cuisinier*, 28, 103, 338, etc. *Maistre queux*, 163, 229. A.

QUIDDITATIF, 382. Réminiscence d'un passage de Rabelais dans lequel il se moque du jargon scolastique : « qui les vouloient achapter pour la substantificque qualité de la complexion élémentaire que est intronificquée en la terresterité de leur nature quidditative » (I, 19). *Quidditas*, c'est ce qu'une chose est en soi.

QUILLE, *membre viril*, 464. Cf. Rabelais, « joueurs de quille-là » (I, 4), et Verville, « que l'aze les quille » (*MP*, I, 144). Cf. *boule*.

QUINAUDER, *faire quinaud*, 393, 469, 473 ; *demeurer quinaud*, 155, 168 ; *faire quinaud*, 397. Cf. Rabelais : « voulez-vous payer un bussart de vin breton, si je vous fais quinault en ce propos » (I, 13).

R.

RACCOUTRAGE, *raccommodage*, 188. *Raccoutrer* et *raccommoder* figurent à la même page. *Rhabillage*, 190. N.

RACHÉE, 139. « Souche de bois qui a été coupée et sur laquelle il repousse des branches » (Littré, citant l'*Almanach du chasseur*). Cf. *FEW*, X, 88.

RAGOTER, 163. Desgranges définit : « Dire des choses qui n'ont pas de sens. » Dans son étude Gougenheim (p. 168) ajoute que l'Académie connaît ce terme au sens de « murmurer ». P.

RAMENTEVOIR, *rappeler à la mémoire*, 48, 67, 174, 210, etc. Balzac fait des fautes de conjugaison (par ex. : 147). A.

RASIÈRE, *mesure de capacité pour les matières sèches*, 311, 336. Figure dans *CNN*. A.

RATACONNAGE, 250. Les commentaires sur le texte de Rabelais sont comparés à de vieilles chaussures mal raccommodées. N.

RATACONNER, *raccommoder*, 245 (à propos d'un *rat*). Cf. Rabelais : « Romule estoit rataconneur de bobelins » (II, 30).

RATAMORPHE, 241, « maschoires ratamorphes ». Création maladroite — composée d'un mot français *rat* et d'un mot grec *morphê*, « forme » — et voulant signifier « appartenant à des rats ». Fait contraste avec *anthropomorphe*, mot que Balzac connaît bien (*le Père Goriot*, t. 9, p. 325). N.

RATELÉE, 17, 311, « récit, ce qu'on dit tout d'un trait ». Ce sens est fréquent chez les conteurs (Du Fail, *CNN*, etc.), et se trouve enregistré dans le *Bas langage* et le *Dictionnaire comique*. 9 signifie peut-être « gain », et 84 peut faire allusion à l'habitude

qu'avait Louis XI d'envoyer chercher « des garses pour ses amis ou des gens pour soy divertir », 85.

Réal, *réel*, 203, 252. A.

Reboîter, 95. Cette variante de *rem*boîter semble être particulière à Balzac.

Rebuffer, *repousser*, *rejeter*, 239. Ce verbe est resté vivant dans plusieurs parlers, notamment le provençal (« repousser avec mépris »). A.

Reccaper (récaper), 17. Le contexte semble indiquer « pleurer ».

Réciper, *recevoir un objet lancé*, 195. Ce terme a l'air d'un latinisme, mais il est bien attesté dans le sens indiqué — qui est celui du passage de Balzac — dans les parlers de l'Anjou et du Maine (*FEW*, X, 147). R.

Recorder, *rappeler*, 447. A.

Recteur, *curé*, 164 (l'action se passe dans le duché d'Anjou). Cf. « une pénitence ordonnée par un fameux recteur auquel il est allé se confesser plus loin que Nantes » (*un Drame au bord de la mer*, t. 15, p. 350). R.

Reflorir, *refleurir*, 216. A.

Regardure, *regard*, *manière de regarder*, 371. A.

Registre d'amour, *sexe féminin*, 196. Cf. « le registre des mysteres amoureux » (*MP*, I, 29, Ceremonie).

Registrer, *enregistrer*, 240. *Registrer* et *enregistrer* se trouvent dans la 37e des *CNN*. A.

Regoubilloner, *réveillonner*, 206, 232, 257. Emprunté à Rabelais (IV, 46 et V, 7).

Remembrance, *souvenir*, *mémoire*, 39, 41, 47, etc. A.

Remembrer (se), *se rappeler*, 335. A.

Repaissaille, 338. Cf. « le deduict et le soupper », 44. Terme rabelaisien (IV, 51).

Repentance, *repentir*, 223. A.

Repouiller. Cf. *pouiller*.

Resnagler, *renâcler*, 199, 245. Prononciation populaire, comme *englauder* (< Claude), *le Père Goriot* (t. 9, p. 332). Par contre, Balzac écrit *ecclise* pour *eglise*, etc.

Respirouère, *nez*, 265. Création plaisante. La terminaison *ouère* indique la prononciation ancienne et régionale. Cf. *pensouère*, *entendoire*. Cf. *lavouere*, 351, *oratouere*, 275, *mirouère*, 146, etc. N.

Restiveté, *indocilité*, *caractère rétif*, 214. A.

Retrait, *cabinet d'aisance*, 91. A.

Réverbération de nature, *désir sexuel*, 173. Dans le *Moyen de parvenir* (I, 295, Stance), *reverberation naturelle* signifie « l'acte sexuel ».

Rez de (au), *au niveau de*, 233, 234, 293. Forme ancienne de *ras*. A.

Rheubarbatif, 197. C'est le *reubarbatif* de Rabelais (IV, épître à Odet et anc. prol.), qui est un croisement de *rébarbatif* et *reubarbe* (rhubarbe). Brantôme a *rubarbaratif*, et La Fontaine *rébarbaratif*.

Ribler, *vagabonder*, *marauder*, 160. A.

Riblerie, *maraude*, *pillerie*, 161. A.

Ribleur, *débauché*, 154. A.

Rigollerie, *plaisanterie*, 210, 483. A.

Riotte, *dispute*, 200. A.

Rober, *voler*, 155, 160, etc. A.

Romipète, *pèlerin allant à Rome*, 423. A.

Ronciner, *saillir*, 290. Variante de *roussiner* (*roncin*, forme an-

cienne de *roussin*), qui se trouve notamment dans *CNN* (nos 20, 44, 50).

RONGE-GRAYNE, 244, « la gent ronge-grayne ». Imitation de « la gent trotte-menu » de La Fontaine, et des épithètes des poètes de la Pléiade (« le vent rase-terre », etc.). N.

ROSE, 376, 411. Métaphore érotique qui n'est pas rare (Verville, Restif, etc.). On sait que les lettres à Mme Hanska contiennent des allusions au fidèle bengali et à sa rose (cf. le *Voyage de Paris à Java*).

ROTE, *sentier*. D'ordinaire *rote* n'est qu'une variante orthographique de *route*, dans le sens moderne (cf. 391, « aval de rote » et 394, « aval de route »). Dans un seul cas — « la banniere du grant moustier torna la rote d'ung champ », 390 — *rote* semble représenter, dans sa prononciation comme dans sa signification, le *rote* bien attesté dans les parlers de l'Ouest : « sentier », « sentier qui tourne », « sentier le long d'un champ ». Cf. « un sentier nommé une *rote* » (*les Chouans*, t. 13, p. 198). R.

ROUSSECAILLER, *saillir*, 435. Terme de l'argot ancien — « parler, dire » (surtout *roussecailler bigorne*, « parler argot ») avec sens secondaire « faire l'acte vénérien » — qui est entré dans le langage populaire (cf. Zola, *l'Assommoir*, chap. 11) et même dans quelques parlers régionaux (cf. surtout Verrier-Onillon).

ROUSSINER, *saillir*, 85. Verbe employé par Rabelais (IV, 52 et V, 7). Dérivé de *roussin*, « cheval ». Cf. aussi *ronciner*.

ROUTIERS, *soldats faisant partie d'une bande, soldats pillards*, 21, 294.

RU, *ruisseau*, 137. A, R.

RUBESCANT, 286. *Rubescent* avait été récemment introduit dans la langue (cf. *FEW*, X, 531). Rubes*cant* semble n'être qu'une graphie archaïsante ; Balzac emploie *an* et *en* de façon indifférente.

RUBRIQUER, 314, *marquer en rouge ;* 229, *préparer*, *imaginer un piège*, *une rubrique* (*rubrique*, « ruse, finesse »). Cf. Verrier-Onillon, *rubriquer* v.a., « imaginer, s'ingénier de ».

S.

SACRE, *sacré*. Trois fois avec *volonté*, 219, 265, 279. Cf. Rabelais, « sacre volunté » (IV, prol.). Une fois avec *parole*. Cf. Rabelais, « sacre parolle » (*Pant. Prog.*, 7). C'est évidemment sous l'influence de Rabelais que Balzac emploie ce latinisme plus souvent que *sacré*.

SADE, *agréable*, *gracieux*, 436. A.

SADINET, *mignon*, *gentillet*, 436. A.

SAILLIR, *sortir*, 106, 134, etc. « Couvrir », 137, *saillie*, 287. A.

SALAUDERIE, *action ou parole déshonnête*, 93. A.

SAMBREGUOY, 162. Déformation de « sang de Dieu ». Cf. Rabelais, (III, 17 et 37).

SANCTIMONIE, *sainteté*, 458. A.

SAQUEBUTER, 42, 222 (saquebou*ter*) et 376, « manier rudement » ; 287, « faire l'amour ». Balzac a

créé ce verbe, de *saquebute*, *saqueboute* « sorte de trompette ». L'expression *jouer de la saqueboute*, « faire l'amour », est attestée, mais elle est rare. Peut-être y a-t-il eu aussi une influence de *haquebuter*, « tirer de l'arquebuse ». Cf. « couillon hacquebutant » (Rabelais, III, 26).

SAUCE, 178. Même valeur érotique chez Verville (*MP*, II, 6, Exposition).

SAVATERIE, *vieille chaussure*, 250. Cf. *rataconnage*. A.

SAVONNER, 418. Métaphore érotique qui figure chez Verville (*MP*, I, 291-292, Stance et II, 66, Tese).

SCORPIASSE, SCORPIONISER, 482, « mauldicts scorpions, scorpiasses, scorpionizant les inventions ». Imitation d'un procédé de Rabelais (cf. *moiniller*). N.

SCRIPTOLASTRE, *qui aime écrire*, 155. Forme hybride : *script* (latin) et *latrès* (grec). Le *s* de scriptola*s*tre est une de ces lettres (esdifices, etc.) que Balzac ajoute par excès d'archaïsme. N.

SCRIPTOPHILE, *qui aime écrire*, 156. Encore une forme hybride : *script* (latin) et *philos* (grec). N.

SEILLE, *seau (en bois)*, 349. Quand il ne s'agit pas d'un ménage, c'est *seau* qui paraît, 287, 483. R.

SEMBLANCE, *apparence*, *ressemblance*, 254, 300. Cf. « apparence de femme », 260 et « ressemblance de la Morisque » 261. A.

SEMBLER, *ressembler à*, 202, 268. A.

SEMONDRE, *réprimander*, 312. A.

SENESCHAUSSÉE, 27, « mariée au sénéchal » et ayant le « gouvernement de ses maisons et domaines », 26. Influence évidente, pour la forme, de *sénéchaussée* (juridiction d'un sénéchal) et de *chausser* (cf. 128, « nulle femme ne se vouloyt plus laisser chausser en légitime mariage par le pluz beau gentilhomme du royaume »). Cf. *connestablée*. N.

SENESTRE, *gauche*, 238, 240, etc. A.

SEOIR (se), *asseoir*, 346. A.

SEPTANTE, *soixante-dix*, 154, 237. A.

SERVATEUR, *sauveur*, *protecteur*. Encore un latinisme *(servator)* inspiré par Rabelais, 45, 163, etc. A noter surtout « benoist servateur », 261, qui se retrouve chez Rabelais (IV, prol. et IV, 4).

SERVICE, 357. Métaphore érotique (*servir* a souvent cette valeur chez les conteurs). Cf. *confessade*.

SE(P)TÉRÉE, 416. Ce mot signifiait d'ordinaire « champ pour lequel il faut un setier de semence ». *Setier* (cf. *septier*, 394 et *demi-septier*, 90) est une ancienne mesure pour le vin ou les grains (douze boisseaux). L'orthographe étymologique exigerait se*s*t ou se*x*t (*sexterée*, Rabelais, II, 3). A.

SIFFLERIE, *bruit fait en sifflant*, 209. A.

SIGNIFIANCE, *signification*, 312. Revient dans les romans, notamment *Béatrix* (t. 3, p. 291) et *Z. Marcas* (t. 12, p. 409). R, A.

SILLON, 163. Sens érotique : cf. *champ*.

SIMPLESSE, *simplicité*, 483. A.

SINGESQUE (cingesque), *simiesque*, *de singe*, 222, 249, 363. A.

SOLACIER, *consoler*, *soulager*, 384. A.

SOLDATESQUE adj., 219.

SOLEILLER, *briller (au soleil)*, 48. Cf. *un Prince de la Bohême* (t. 12, p. 117), « au luxe qui scintillait chez elle » (*soleillait* — sans italiques — dans la première version imprimée). A.

Sommeillerie, 98. Formé sur le modèle de song*erie*, rêv*erie*. Balzac s'efforce de renouveler l'expression « dormir la grasse matinée ». N.

Sorboniquement, 245. N.

Sotie, *sottise*, 441. A.

Soudan, *sultan*, 244, 259. *Sultan*, 450. A.

Souef, *doux*, *suave*, 372, 374. A.

Souffre-plaisir, 436 (avec *souffre-douleur*). N.

Souillarde, *servante laveuse de vaisselle*, 261, 273. Cf. Rabelais : « Mélusine estoit souillarde de cuysine » (II, 30).

Souloir, *avoir coutume*, 156, 188, 216, etc. Fautes de conjugaison, 386, 442. Parfois Balzac semble croire que *souloir* est synonyme de *vouloir*, 332, 430. A.

Souriquoisement, *à la façon d'une souris*, 445. Formé de *souriquois*, avec une influence probable de *sournoisement*. N.

Souriquoiser, 247, « le pluz ioly muzaraigne souriquoizé ou la plus iolye souris muzaraignée ». Imitation de Rabelais : « que Mellusine... avoit corps feminin jusques aux boursavitz, et que le reste en bas estoit andouille serpentine ou bien serpent andouillicque » (IV, 38). N.

Souventes fois, *souvent*, 21, 73, etc. A.

Soyer, *moissonner*, 367. Réminiscence probable d'un bout de phrase (tel que « por grant joie soyer ») d'ancien français. *Soyer* (ou *seyer*, comme dans Rabelais) est la forme ancienne de *scier* (réfection analogique). Cf. *le Lys dans la vallée* (t. 7, p. 329) « plus facile de cueillir les grappes que de scier les blés » (*soyer* dans la version de la *Revue de Paris*). *Moissonner*, 417 et *récolter*, 462. Cf. aussi *mestivier*. A.

Sphinctériel adj., *qui se rapporte au sphincter*, 187. N.

Stablir, *établir*, 279. D'ordinaire Balzac emploie *establir*. Cf. *stropiat*. A.

Stropiat s.m., *homme estropié*, 36. Cf. 140, « ung vieulx estropied » (graphie pour estro*pié*). A.

Subsécutivement, *par la suite*, *successsivement*, 318. A.

Substanter, *nourrir*, *sustenter*, 165, 193, 270. Employé assez souvent par les auteurs de la Renaissance. Balzac le fait entrer dans quelques-unes de ses autres œuvres : *les Deux Amis* (t. 23) et *Splendeurs et misères des Courtisanes* (t. 11, p. 372). Dans ce dernier cas il a fini par substituer *sustentait* à *substantait*. A.

Substantifique, 32. Emprunté à Rabelais. Cf. « la substantificque moelle » (I, prol.) et le passage cité s.v. *quidditatif*.

Subterranné, *souterrain*, 249. Latinisme *(subterraneus)*.

Sucette, *action de sucer*, 483 (avec *buvette*). N.

Suffrages (menus), 6. Cette « jolie expression de nos ancêtres » (*le Père Goriot*, t. 9, p. 440) signifiait « courtes prières surérogatoires » (Rabelais, II, 15, etc.) et s'employait aussi, par plaisanterie, avec le sens « choses accessoires ». A.

Superabondance, *surabondance*, 252. A.

Superagiter, 354. N.

Superauditif, 242, « conduict superauditif ». *Super* renforce le terme normal, « conduit auditif ». N.

Supercoloration, 228, 345. N.

Supercolorer, 315. N.

Superféminin, 473. N.

Superfiner, *rendre surfin*, 378, 469. *Superfin*, 191, 193, 212. N.

Superfinesse, 262, 433. N.

Superfriser, 62. N.

Superintendant, 204, 244. A.

Superlificoquencieusement, *superlativement*, 242. Il est douteux que Balzac ait créé lui-même ce superlatif macaronique, qui rappelle d'autres mots du même genre figurant chez Rabelais — *supercoquelicantieux* (III, 38) et *supercoquelicantiquer* (II, 7). P.

Supernaturel, *surnaturel*, 60, 155. A.

T.

Tabourin, taboriner, 246, 248. Formes anciennes de *tambour(iner)*.

Tabuter, *frapper* ou *secouer*, 222. La phrase est une réminiscence de Rabelais : « Diogène rouloit et tabustoit son tonneau » (prologue du *Tiers Livre*). Mais Balzac avait probablement entendu ce verbe *tabuter* en Anjou ou en Touraine.

Talisman, *membre viril*, 403. Balzac se souvient peut-être du mot latin *fascinum*, « charme », qui signifiait aussi « membre viril ».

Talmellier, *boulanger*, 267. A.

Tarasque, 195. C'est l'un des rares cas, dans ces contes, où Balzac nomme un animal monstrueux de l'architecture. Il se rappelle peut-être que Victor Hugo emploie ce mot (Préface de *Cromwell ; Notre-Dame de Paris*, livre 10, chap. 4).

Tartrupher, 62. Formé de *trupher*, « tromper » et *tartufier*, « séduire hypocritement ». Cf. *historiogriffe (historiographe* et *griffe)* dans *la Comédie du diable* (t. 23). N.

Taure, *taureau*, 266. Latinisme *(taurus)*. Il faut signaler aussi que *taure*, « génisse », était assez répandu dans les parlers du Centre et de l'Ouest. En employant *taure*, Balzac cherche à renouveler la locution « jeter un grain de mil dans la gueule d'un âne ». *Taureau*, 267, 359. N.

Tendreur, *tendresse*, 291. Cf. *compatissance*. A.

Tenson s.f., *poème dialogué où s'échangent des arguments*, 372. Balzac se trompe quant au genre de ce mot, et il aurait mieux fait de choisir un autre genre poétique pour le duo de Berthe et de sa « cousine ». A.

Testonner, *peigner*, *ajuster les cheveux*, 123. La nuance « séduire par de petits soins » se voit déjà dans un passage de Rabelais (III, 14). A.

Tet (aux gorets), *toit à porcs*, 350, « sous le tect aux goretz » ; 349, « l'abbaye en laquelle il se rouloyt comme ung verrat en son tect ». *Tet* est la forme régionale de *toit*, *tect* une graphie archaïsante. Cf. Verrier-Onillon, « comme un verrat en son tect ». Une fois (415) au sens figuré : « soubs le tect du ciel ». Là où il s'agit d'une maison, Balzac se sert de *toit*, 36, 353. R.

Théologalement, 133. Vieil emploi ironique. Cf. Verville, « on

y va courtoisement de mesme qu'à requerir une garce de dormir avec elle theologallement » (*MP*, I, 193).

THERIACLEUR, *vendeur de thériaque (drogue de charlatans)*, 225. Employé par Rabelais (I, 24). Mais toute la locution de Balzac est un composé de deux vers de Tabourot des Accords : « Vieille moustache d'Empirique » et « Vieil onguent de vieil triacleur ». Un dérivé moderne, *thériaki*, « opiomane », revient souvent dans les romans de Balzac. Cf. notamment *la Fille aux yeux d'or* (t. 9, p. 246). A.

TINTINNULER, *sonner*, *tinter*, 237. Dérivé du latin *tintinnare* (-ire), *tintinnabulum*, « clochette ». Balzac semble avoir créé aussi *tintinnabuler :* « un paquet de breloques tintinnabulant » (*Pierre Grassou*, t. 11, p. 72). N.

TIRELAINE, *voleur de manteaux*, 223, 467.

TOLLIR, *enlever*, *ôter*, 45, 115, 128, 280, etc. A.

TORÇONNIER, *cruel*, *qui exerce des exactions*, 23, 79. Dans *Maître Cornélius* (t. 15, p. 427), Balzac explique ce mot : « vieux nom, qui sous le règne de saint Louis, signifiait un usurier, un collecteur d'impôts, un homme qui pressurait le monde par des moyens violents. » *Tortionnaire*, 60. A.

TORTRE, *tordre*, 312. Rabelais emploie *tortre* (I, 3 et III, 45) et *tortoit* (III, 20). A, R.

TOSCAN, 242. Cf. « L'on l'appelle en Tuscan de Bourgogne une Escraigne » (Tabourot des Accords, prologue des *Escraignes*).

TOUE, *barque*, 393. Cf. « une barque, nommée en Touraine une *toue* » (*le Lys dans la vallée*, t. 7, p. 279). R.

TOURDION, *(con)torsion*, *sorte de danse*, 23, 31, 248, 264, 408, etc. *Torsion*, 64, 214. A.

TOURNOIS, 367. Sens érotique. Cf. *combat*.

TOUSSER, 19. Sens érotique. Cf. *cracher*.

TOUTES ET QUANTES FOIS, *autant de fois que*, 28. Grandet utilise cette locution (*Eugénie Grandet*, t. 5, p. 339). A, R.

TRAC, *train*, 292, 371, 416. *A trac* dans les autres exemples, 31, 239, 390, 394, semble signifier « en toute liberté », « (allant) son train ordinaire ». On se demande si Balzac n'aurait pas mal interprété la locution *tout à trac*, « tout à fait » (Brantôme, etc.). L'expression moderne *tout à trac*, « brusquement, sans préparation », a peut-être une autre origine. A.

TRAI(S)NE-CHAUSSES, 320. Cf. « sans avoir oncques lairré traisner ses chausses en ung clappier », 317. Terme rare, attesté dans le dialecte de Neuchâtel avec le sens « fainéant mal vêtu » (*FEW*, XIII, 2e part., p. 169).

TRAI(S)NÉE, *intrigue*, 46, 73, 148. Dans les autres dixains (289, 408), ce mot a plutôt le sens « chemin » ou « train ». A.

TRANSFIGER, *transpercer*, 131. Latinisme *(transfigere)*.

TRANSFRETER, *transporter*, 76. Latinisme. A.

TRANSLATER, *traduire*, *transférer*, 130, 231, 252. A.

TRANSMUTER, *transmuer*, 240, 268, 284. Latinisme. *Transmuer*, 66, 307. N.

TRÉBILLER, *se balancer*, *ballotter*, 33. Verbe dérivé probablement

de *trébillon*, « testicule », relevé plusieurs fois dans *MP* (*billon* a le même sens dans quelques parlers ; cf. *FEW*, I, 360). Le premier élément *tré* reste obscur, mais indique sans doute le mouvement. Cf. *tri(m)baler*. N.

TRENTEMILLER, *envoyer à trente mille diables*, 58, 450. Terme emprunté à Verville : « non, ou je me contamine, je m'abomine, ie deteste, ie trante mille, ie precipite, i'horrible » (*MP*, I, 288, Sommaire). De même *MP*, II, 142. Ce verbe semble s'inspirer d'un passage de Rabelais (III, 22) : « Son âme s'en va à trente mille panerées de diables » (*hottées* et *charretées* aussi). Une fois (136), Balzac emploie ce verbe, par extension, pour une action physique.

TRESSUER, *suer, se couvrir de sueur*, 89. A.

TRIBALLEMENT, 312. Cf. *triballer*.

TRIBALLER, 287, 462. Sens érotique (cf. *brimbaler*), inspiré probablement par un passage de Rabelais : « et leur pauvre membre s'estend en liberté à bride avallée et leur va ainsi triballant sur les genoulx... en ce triballement les humeurs du corps descendent audict membre » (II, 16). Le nom du viril Triballot (qui dérive d'un personnage de Du Fail, Tribal*lory*) est à rattacher à *triballer*, quoique la fantaisie de Balzac semble l'avoir décomposé en *tri -ballot*, « testicule » (cf. 422 ce qu'il dit sur le blason des Coglioni). Il faut ajouter que *triballer* et la variante *trimbaler* avaient dans quelques parlers le sens de « vagabonder », « marcher » — ce qui peut avoir suggéré le surnom, Vieux-par-chemins. Cf. *FEW*, I, 216, 220.

TRISTIFICATION, *tristesse*, 6, 157, 172, etc. Emprunté à Verville : « elle par une humeur saupoudrée de tristification s'en reculoit » (*MP*, II, 9, Emblesme).

TRISTIFIER, *rendre triste*, 323, 350, 421, 439. C'est peut-être un calque de *mélancolifier*. Cf. aussi *melancolisier*. N.

TROYARD, *Troyen*, 243. Légèrement péjoratif, mais s'emploie surtout pour éviter le mot normal, Troy*en*. N.

TRUFFLE, 224. « Truffe » ou, plus probablement, « trèfle ». Cf. « leur nez de as de treuffle » (Rabelais, IV, 10).

TRUPHER, *tromper*, 36, 51, 56, 82, 121, etc. Cf. *tartrupher*. A.

TRUPHERIE, *tromperie*, 98, 207. A.

TYPOGRAPHIQUEMENT, 312, « cayers noircis typographiquement », périphrase de « livres ».

TYPOTHÈQUE, *collection de types* (exemples), 1. Formé d'après le modèle de *bibliothèque*. N.

U.

ULTRA-CONJUGAL, 32, « amour ultra conjugal ». Cf. *extra-conjugal*. N.

USTENSILE DE MÉNAGE, *sexe féminin*, 135 et *membre viril*, 338. Cf. Verville : « Un gentilhomme avoit fort long temps recherché une Damoiselle du païs, sienne voisine qui ne l'osa accommoder de son ustensile,

pource que la commodité ne s'y offroit pas » (*MP*, I, 220, Texte). *Ustensile* est moins fréquent que *outil* dans le vocabulaire des conteurs.

V.

VALISCENCE, *valeur, prix*, 134, 187, 242. Pierrotin se sert de ce mot (*un Début dans la vie*, t. 4, p. 426), dans le sens de « honneur » (cf. R. Dagneaud, p. 47). A, P.

VEAUTRERIE, 211. Cf. *bourbeteuse*. N.

VENTÉE, 548. C'est peut-être une création de Balzac, quoique *ventée*, « coup de vent », soit attesté dans plusieurs parlers, notamment celui du Maine (cf. *FEW*, XIV, 261).

VENTILER, *vanner*, 42. Emploi métaphorique : secouer comme sur un van. *Vanner* s'emploie aussi, 178. *Ventiler* a l'acception « agiter, examiner », — qui est aussi une métaphore (terme de droit) — dans l'œuvre de Rabelais (III, 40). A.

VENTOSITÉ, *vent, courant d'air*, 351. Emploi qui rappelle celui d'*aiguosité*, « eau » (Rabelais, III, 4). Sens normal, « flatuosité », 169, « billevesée », 147 (cf. *MP*, I, 155).

VENTRE MAHOM, 154, 240. Juron burlesque (formé sur le modèle de « Ventre Dieu ») emprunté à Rabelais (V, 16).

VENTRE-SAINT-PATERNE, 201. Juron formé selon le modèle de « Ventre saint Jacques » (Rabelais, I, 27).

VENUE, *action de saillir une jument, coït*, 136, 448, 472, 547. Sens attesté chez Verville (cf. *MP*, I, 151, 295) et Bouchet (cf. *FEW*, XIV, 243). A.

VÈRE, *vraiment*, 9, 15, 32, 87, etc. Variante phonétique de *voire*, « et même », 11, 13, etc. A.

VERISIMILEMENT, *vraisemblablement*, 337, 400, 410. A.

VERRER, *vitrer*, 117, 321. Cf. *natter*. A.

VESPRÉE, *soir, soirée*, 31, 41, etc. A.

VÉTILLER, *voltiger, frétiller*, 73, 104, 117, 138, 396, 397. Sens inspiré probablement par Verville : « Ses beaux cheveux espars, mignons lacets d'Amour, alloient vetillant sur ce beau chef d'œuvre de Nature... » (*MP*, I, 28, Ceremonie).

VILLOTIÈRE, *femme de mauvaise vie*, 30, 76, 211, 214, 356. A.

VIRVOUCHER, 255. Dans sa *Théorie de la démarche* (t. 19, p. 234) Balzac commente ce mot : « Virvoucher est un admirable mot du vieux français, remis en lumière par Lautour-Mézeray. Virvoucher exprime l'action d'aller et de venir, de tourner autour de quelqu'un, de toucher à tout, de se lever, de se rasseoir, de bourdonner, de tatillonner ; virvoucher, c'est faire une certaine quantité de mouvements qui n'ont pas de but ; c'est imiter les mouches. » La Cibot se sert d'une variante : « Et comme il était triste, quand vous avez recommencé vos villevoustes ! et

à aller dîner en ville ! » (*le Cousin Pons*, t. 17, p. 498). R. Dagneaud (p. 48) discute brièvement ce mot. Pour les nombreuses formes de ce verbe expressif — *virevolter*, *virevouster*, *virevousser*, etc. — il importe de consulter *FEW*, s.v. *vibrare* (XIV, 396-397). Il est intéressant de constater que la forme *virvoucher* n'est relevée que pour la région d'Alençon (Lautour-Mézeray était originaire d'Argentan).

Vis, *escalier tournant*, 10, 91, 195, etc. Cf. « la tourelle semblable à celle où monte la vis, tel est le nom donné jadis à un escalier » (*Béatrix*, t. 4, p. 295).

Volte, *fois*, *tour*, 385, 405, 438, 546. Italianisme qu'on trouve chez Verville, Du Fail, etc.

NOTES.

Outre l'histoire sommaire du texte, on trouvera dans les Notes l'indication des sources. Nous n'avons pas cru devoir donner un panorama des thèmes populaires ou littéraires parmi lesquels s'inscrivent ceux de Balzac. Cette entreprise de longue haleine, qui ressortit à la littérature comparée, a été ébauchée en 1905 par Pietro Toldo dans la *Revue des études rabelaisiennes* (*RER*, 1905), et par Raymond Massant dans son édition du « Club de l'honnête homme » (*CHH*, t. 22), en 1961. Les sources de Balzac ont donné lieu à de nombreuses conjectures ; nous ne les avons pas toutes enregistrées, nous limitant à ne mentionner que les modèles qui nous paraissaient probables ou certains, non sans renvoyer parfois à la biographie de l'auteur, ou à ses autres œuvres, qui offrent d'intéressantes voies d'accès, le plus souvent inconnues, aux *Contes drolatiques*. Il va sans dire que notre dette à l'égard de nos prédécesseurs est considérable ; Wayne Conner, professeur à l'Université de Floride, auteur d'une thèse sur le vocabulaire de Balzac dans les *Contes drolatiques*, et Edmond Brua nous ont en outre communiqué des observations inédites dont nous avons fait état à plusieurs reprises.

Ces Notes ne constituent donc pas un commentaire de l'œuvre. En établissant pour la première fois un texte sûr, en dressant dans un Glossaire l'inventaire du lexique archaïque de Balzac drolatique, en éclairant enfin dans ces Notes la chronologie souvent obscure de la composition des *Contes*, nous avons estimé qu'il importait avant tout de donner au lecteur les instruments nécessaires pour aborder les *Drolatiques* comme une œuvre de Balzac « à part entière ».

LES CENT CONTES DROLATIQUES.

Page LIII.

1. Les trois premiers *Dixains*, les seuls achevés, des *Cent contes drolatiques*, ont paru séparément du vivant de l'auteur (1832, 1833, 1837). Après 1837, Balzac a fait relier les trois *Dixains* en un seul volume pour son usage personnel, et il a apporté à son texte ainsi réuni un grand nombre de menues corrections manuscrites, notant de sa main au recto de la première page : « Copie corrigée pour une nouvelle édition. » Ce recueil, conservé à la Bibliothèque Lovenjoul, à Chantilly, sous la cote A 41, est composé de la manière suivante :

Premier dixain (2e éd.) ; l'*Avertissement du libraire* est supprimé.
Deuxième dixain ; l'*Errata*, réintégré dans le texte, a été supprimé.
Troisième dixain (texte et titre de 1837) ; l'*Errata* a également été réintégré dans le texte. La *Note* finale disparaît. La dernière page de l'*Épilogue* (p. 369) et la *Table* sont empruntées à une 6e épreuve d'auteur, comme on peut le constater en se reportant au fol. 205 d'une série d'épreuves du *Troisième dixain*, conservées à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 40.

Ces fragments d'épreuves incorporés dans l'imprimé donnent à penser que le recueil A 41 a été constitué peu après l'achèvement du *Troisième dixain* (publié en décembre 1837). Dans leur ensemble, les corrections semblent avoir été exécutées d'une seule traite. Cette présomption est renforcée par le fait que l'annotation de Balzac signalée plus haut intéresse les trois dixains. Elle figure sur le faux-titre du *Premier dixain* (A 41, fol. 1), destiné à servir de titre au recueil tout entier.

Sur le fol. 1 bis (titre du *Premier dixain*), le nom de Gosselin est effacé, mais n'est pas remplacé par le nom du nouvel éditeur (qui n'était peut-être pas encore fixé à l'époque). Le titre des second et troisième *Dixains* appelle des remarques analogues.

De même que le Furne corrigé, en fac-similé dans notre édition, représente l'état définitif, et pour ainsi dire testamentaire de *la Comédie humaine*, l'exemplaire A 41 donne le texte définitif des *Drolatiques*. Or, seule l'édition publiée en 1853 chez D. Giraud, et écoulée en 1855 sous une couverture de Michel Lévy frères, édition oubliée aujourd'hui et d'ailleurs introuvable,

est proche, dans son ensemble, de cette version. A notre connaissance, elle n'a été reproduite qu'une seule fois, dans une édition illustrée à tirage limité (Jean Fort, 1926). Nous imprimons ici, pour la première fois, le texte authentique de Balzac, non sans l'avoir attentivement vérifié et complété d'après l'exemplaire corrigé décrit ci-dessus.

La plupart des éditeurs modernes ont reproduit la version originale des *Contes drolatiques*. Pour être correct, ce texte n'est pas le dernier revu par l'auteur. Mais la version la plus répandue procède de l'édition Dutacq (« ez bureaux de la Société générale de Librairie »), dite 5e édition, publiée après la mort de l'écrivain, en 1855, et illustrée par Gustave Doré. Fort belle par les images, elle est exécrable par le texte. Dutacq tint compte de quelques-unes des corrections portées par Balzac dans l'exemplaire A 41, et cette garantie d'authenticité en imposa (même au vicomte de Lovenjoul), mais il fit appel à plusieurs collaborateurs, dont le Bibliophile Jacob, de telle sorte que prote, éditeur, conseiller littéraire relurent Balzac la plume à la main. Voici une lettre de Pellerin à Dutacq, qui montre dans quel esprit se fit cette révision :

« M. Dutacq, Je vous laisse un spécimen des corrections que je fais. Je n'ai pas répété la même correction partout où il la faut ; c'était inutile, mais je les indique toutes sur les épreuves de l'imprimerie. Quand Balzac a songé à une 3e édition, il est évident qu'il n'a fait que parcourir son livre, et que les corrections qu'il a indiquées ne sont qu'un jalon de celles qui devaient être exécutées : autrement ce qu'il a fait n'aurait pas le sens commun, puisqu'il corrige dans une page un mot et le laisse vicieux dans la même page, parfois dans la même ligne. Je marche donc sur sa voie, en le complétant. On peut trouver partout mes corrections justifiées par Balzac lui-même. Il en a fait quelques-unes à tort, sans raison d'être. Enfin, si l'on veut, je justifierai tout ce que je fais. C'est quelque chose de pitoyable que ce qui a été fait. Assurément Balzac, comme tous les auteurs, s'en est rapporté à son imprimeur, et voilà d'où vient le mal. C'est à vous de voir si vous voulez le perpétuer.

Si vous le voulez, toutes les corrections que je fais, je vous les montrerai faites par Balzac lui-même, en vous indiquant la page où il les a exécutées.

Soyez assez bon pour communiquer ces réflexions à M. Lacroix, qui est à peu près le seul compétent en cette matière, et j'ose espérer qu'il ne me désapprouvera pas au sujet de mon appréciation des intentions de Balzac.

Voici un petit tableau indicatif :

façon	corrigé par Balzac	fasson	p. 126
jété	— — —	gecté	p. 127
pied	— — —	pied (?)	p. 122
paradis	— — —	paradiz	p. 127

[*la liste continue*]

Je puis en faire autant pour toutes mes corrections. Que voulez-vous de plus ? Quant à celles de Balzac que je n'adopte pas, j'en donnerai les motifs. En voici trois exemples :

natturel	pas de raison pour les deux *t*
deulx	— — l'*l*
petist	— — l'*s*
deux de *Duo*.	

Ce n'est pas l'*x* qui fait mettre un *l* à *doulx*, à *yeulx*, à *mieulx*, etc. C'est le mot latin d'où ils viennent : du*l*cis, ocu*l*i, me*l*ius.

Tout à vous.

Pellerin.

Paris, 9 X^{bre} 1854. »

(Lov. A 256, fol. 206-207).

Fort de ces améliorations, un rédacteur anonyme ajouta à l'*Avertissement* de 1832, réimprimé en tête des *Drolatiques* illustrés de 1855, un nouvel avertissement, daté d'août 1855. Il jugeait en ces termes la première édition posthume, celle de Giraud (1853), laquelle, d'ailleurs, s'était déjà faite, sans doute, par l'intermédiaire de Dutacq :

« La première nous avait paru indigne et insuffisante ; indigne du génie de l'auteur, qui, nous le répétons, considérait ses CONTES et les choyait comme son plus difficile chef-d'œuvre. »

Le mieux est l'ennemi du bien !

Non seulement on renonça à la version correcte, mais le nouveau texte de Dutacq fut reproduit de la manière la plus inexacte, l'orthographe archaïque exerçant l'imagination des éditeurs et lassant l'attention des typographes. Par là s'expliquent quelques versions doublement bâtardes des *Drolatiques*.

Les textes des *Cent contes drolatiques* ont été établis par Roland Chollet et Jean A. Ducourneau et le *Glossaire* (pp. 562-607) par Wayne Conner. Les *Notes* ont été rédigées par Roland Chollet.

PREMIER DIXAIN.

Page LV.

1. *Manuscrit*. Le *Premier dixain* est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul, sous la cote : A 33. Papier légèrement bleuté, non filigrané. Dimensions : 24 × 18,5 cm environ.

L'auteur a paginé 0 et 00 le *Prologue*, et chaque conte à partir de 1. G. Vicaire, premier conservateur de la Bibliothèque, a folioté en rouge : A et B pour les 2 feuillets du *Prologue*, puis, en chiffres, 1 à 95 pour la suite.

L'ordre des textes est celui de l'imprimé ; mais le manuscrit est incomplet. Manque le texte de *la Belle Impéria* tout entier. Le folio 1 du *Frère d'armes* est inachevé. Manquent en outre : le 2e feuillet du même conte, le feuillet 6 et dernier du *Curé d'Azay-le-Rideau*, la moitié du feuillet 5, les feuillets 6 et suivants de *l'Apostrophe*, et tout l'*Épilogue*.

Ce manuscrit, d'une présentation soignée, Balzac l'a fait relier de la manière la plus élégante. Le fichier de la Bibliothèque Lovenjoul apporte quelques éclaircissements à ce sujet : « Les deux premiers manuscrits [il s'agit des premier et deuxième *Dixains*] proviennent de la Bibliothèque de Mme Honoré de Balzac, et ont été acquis à la vente Alfred Piat, en février 1898 (no 1146 du Catalogue). Reliure en maroquin rouge à grain long, dos et plats ornés

de compartiments dorés à froid, mosaïque de maroquin bleu et vert, chiffre « H. L. » au centre de chacun des plats. Cette reliure, assez semblable à celle du manuscrit du *Memento* pour les *Cent contes drolatiques*, est à rapprocher de celle de la *Notice biographique sur Louis Lambert* (Gosselin, 1832), exécutée pour Mme de Berny. (Signalé par M. Bouteron le 14 juillet 1954). » Les initiales « H. L. » désigneraient-elles les prénoms de Balzac, *Honoré*, et de Mme de Berny, *Laure ?*

Il ne subsiste aucune épreuve du *Premier dixain.*

Édition originale. LES CENT CONTES DROLATIQUES, COLLIGEZ ES ABBAÏES DE TOURAINE, ET MIS EN LUMIERE PAR LE SIEUR DE BALZAC, POUR L'ESBATTEMENT DES PANTAGRUELISTES ET NON AULTRES. PREMIER DIXAIN. Date : acheué en Mars MDCCCXXXII (page de titre) ; la couverture porte : « achevé en Avril MDCCCXXXII ». Éditeur : Charles Gosselin. Imprimeur : Éverat.

Un volume in-8° de 400 pages, annoncé par la *Bibliographie de la France* le 14 avril 1832. La mise en vente eut lieu quelques jours auparavant, le *Figaro* publiant le 13 déjà un compte rendu de l'ouvrage. Le texte du *Premier dixain* est précédé d'un *Avertissement du libraire*, non daté, et suivi d'un *Errata*. Les exemplaires de cette 1re édition du *Premier dixain* conservés à la Bibliothèque Lovenjoul sous les cotes A 683, A 686 et A 688 sont tirés en deux couleurs.

Le contrat pour la publication du *Premier dixain* est daté du 22 août 1831 (*Corr.*, I, pp. 564 à 566). Il prévoit un tirage à « mille exemplaires, plus les doubles treizièmes et les exemplaires d'auteur et de journaux » ; ce tirage est « acquis pour la somme de douze cent cinquante francs ». Une nouvelle édition serait payée par Gosselin « un franc cinquante centimes par exemplaire [...] quel que soit le nombre tiré, et toujours avec les doubles treizièmes et exemplaires d'auteur et de journaux ».

Seconde édition. Date : « acheué en Décembre MDCCCXXXII ». Un volume in-8° de 384 pages, qui n'est pas annoncé dans la *Bibliographie de la France*. Les autres caractéristiques de cette édition sont les mêmes que celles de l'originale, à cela près que, sur la couverture, le texte est dit « réimprimé » par Éverat.

L'*Errata* est incorporé au texte, qui ne semble pas avoir subi d'autres modifications.

Il faut signaler que Balzac a corrigé en 1832 un exemplaire du *Premier dixain* pour une nouvelle édition. Le 11 août, d'Angoulême, il écrit à Gosselin qu'il a terminé sa révision (*Corr.*, II, p. 90) ; le 11 septembre suivant, d'Aix, il déclare au même : « Quant aux *Drolatiques*, à la réimpression comme au nouveau volume, Éverat est une nécessité. J'espère que j'aurai en Italie un exemplaire de ma 2e édition. » Et d'ajouter en post-scriptum : « Je suppose que vous avez reçu l'exemplaire des *Contes drolatiques* corrigé pour servir de copie » (*Corr.*, II, p. 120). Cette copie corrigée n'a pas été conservée ; elle ne doit pas être confondue avec l'exemplaire de la 2e édition relié dans le recueil A 41 analysé plus haut, et qui sert de base à notre édition. Balzac se serait-il contenté de réintégrer l'*Errata* dans le texte ? Il y a lieu d'en douter ; on penserait plus volontiers que Gosselin a renoncé, pour des raisons d'économie peut-être, à reproduire la version corrigée. On remarquera que, dans sa lettre du 6 octobre 1832 (*Corr.*, II, p. 152), Gosselin montre très peu d'empressement pour la 2e édition envisagée ; quant à l' « édition de luxe », qu'il serait disposé à faire, à en croire une lettre de Balzac à Gavarni, le 22 novembre (*Corr.*, II, p. 173), il s'agit vraisemblablement d'une édition

illustrée, qui ne vit pas le jour, et non pas de la seconde édition que nous connaissons.

Chronologie sommaire de la composition. On est fort mal renseigné sur la genèse du *Premier dixain.* La *Correspondance* fournit quelques éclaircissements dont nous ferons état en situant brièvement chaque conte. En attendant, quelques étapes sont à retenir.

Nous avons expliqué dans l'*Introduction* (pp. IX-XII) comment Balzac avait tiré son premier conte drolatique d'un article de *la Caricature. La Belle Impéria* que Véron refusa le 18 février 1831 n'était sans doute pas exactement celle que nous connaissons ; or on a conservé un fragment d'une version primitive de ce conte (cf. plus loin, p. 618), qui appartenait très probablement au manuscrit remis à Véron. Au verso de cette page (qui se trouve être, par suite du foliotage de A 202, le recto du fol. 31), on peut déchiffrer un plan vague et incomplet du *Premier dixain :*

« Contes drolatiques
préface
impéria
La Connestable
le curé de [Vouvray] St-Cyr
le péché véniel
la Royne de France
l'avocate (Mme Alex et son mari) »

Ce plan est suivi d'une liste :

« Articles à faire : Diana, conte philosophique (les animalcules).
le proscrit
le lieutenant Dupacq
la vie d'ali-pacha
St Jean dans Pathmos
[*en marge :*] la retraite »

Les Proscrits paraîtront le 1er mai 1831 dans la *Revue de Paris ;* quant au « lieutenant Dupacq », il s'agit vraisemblablement d'une préface, que Dupacq, par l'intermédiaire de Zulma Carraud, avait demandé à Balzac d'écrire pour un ouvrage traduit de l'allemand par Louis de Balay, beau-frère du lieutenant. Vers les premiers jours de mai, l'écrivain avoue à son amie n'avoir pas encore eu le loisir de s'occuper du manuscrit qu'elle lui a confié (*Corr.*, I, pp. 520 à 522). Quand le lui a-t-elle confié, si ce n'est au cours du séjour de l'écrivain à Saint-Cyr, fin février-début mars 1831 ? C'est ce que confirme d'ailleurs une lettre de Louis de Balay à Balzac datée du 12 septembre 1831 (*Corr.*, I, p. 583).

Ces données permettent de conjecturer ceci : fin février, Balzac dépité se fait rendre par la *Revue de Paris* le manuscrit de *la Belle Impéria.* A Saint-Cyr, chez ses amis Carraud, il le reprend pour lui enlever tout reflet d'actualité (cf. *Introduction*, p. XII), et projette quelques contes de même inspiration, qu'il grouperait sous le titre de *Contes drolatiques.* Tout plein de ses récents souvenirs de Touraine, il songe à un *Curé de Vouvray ;* ce conte finira par s'appeler *le Curé d'Azay-le-Rideau* mais, dans notre liste, c'est *le Curé de St-Cyr...* On est fort tenté de voir dans ce « St-Cyr » non pas le Saint-Cyr de la Grenadière, mais bien le lieu homonyme où Balzac, en février, est l'hôte des Carraud.

Le 11, 12 ou 13 mars, première mention du recueil dans la *Correspondance.* Balzac, rentré à Paris moins d'une semaine auparavant, aura envoyé à l'im-

primerie le travail de Saint-Cyr. Véron était-il revenu sur son refus ? Balzac avait-il trouvé un éditeur, ou imprimait-il à ses frais en attendant ? Quoi qu'il en soit, il déclare à Berthoud écrire « entre deux épreuves des *Contes drolatiques* (titre du pr. volume où sera *Impéria*) » (*Corr.*, I, p. 504).

Dans une lettre de Fontémoing à Balzac, le 9 août 1831 (*Corr.*, I, pp. 555-556), Raymond Massant remarque à juste titre une allusion à des « melons *drolatiquement* marchandés » par Balzac ; cette plaisanterie, avec ce qu'elle nous apprend implicitement, prouve que l'écrivain était au travail en été 1831. C'est d'ailleurs le 22 août, on l'a vu, qu'il signe son traité avec Gosselin.

A peine a-t-il projeté la seconde édition de *la Peau de chagrin* (elle paraîtra en septembre 1831), que Balzac pense à faire annoncer ensemble par l'éditeur *Contes drolatiques* et *Scènes de la vie militaire* (*Pensées, sujets, fragmens*, Lov. A 182, fol. 9) ; le 17 novembre, l'œuvre est déjà attendue avec curiosité, puisque Montalembert, avec qui le romancier entretient des relations encore très cérémonieuses, y fait allusion (*Corr.*, I, p. 611).

D'octobre à décembre, l'écrivain poursuit son œuvre à Saché ; il ajoute deux chapitres au *Péché vesniel* et, promet-il le 3 décembre à Gosselin (*Corr.*, I, p. 627), il va envoyer *la Connestable* et la fin des *Bons propos des relligieuses de Poissy*. Les *Contes* lui coûtent, dit-il encore, de « prodigieux efforts d'érudition ». Mais Gosselin doit se payer de promesses, si l'on en croit ces lignes assez malveillantes de Pichot, le 26 décembre : « Gosselin vous attend comme le Messie, il prétend que vous lui avez envoyé du papier blanc du pays de Rabelais ; il veut vous faire nommer curé de Meudon » (*Corr.*, I, pp. 631-632). Le bilan est pauvre ; nous retrouvons l'auteur aux prises, en décembre, avec les mêmes contes qu'au début de l'année ; quant aux *Bons propos* nouveaux venus, qui semblent sur le point d'être achevés, ils ne paraîtront que dans le dixain suivant.

Quelques jours plus tard cependant, un pas décisif est franchi : « le titre des *Cent contes* est le vrai [...] ». Balzac annonce en même temps à son éditeur l'envoi de « presque tout le volume ». Chose curieuse, il ne semble pas songer encore à diviser ses *Cent contes* en dixains ; ne dit-il pas avoir ajouté sur la chemise du manuscrit « des titres au cas où le volume en contiendrait plus de huit » (*Corr.*, I, pp. 632-633) ? Huit contes donc, fin décembre ; ou plutôt il y en aurait huit, *si la Connestable*, toujours elle, ne devait être envoyée incessamment, en même temps que *la Nonne d'Égypte ;* et *si* un feuillet — la conclusion — ne manquait encore au *Péché vesniel*, et *si le Vœu du capitaine Croquebaston* ne devait être broché pendant les épreuves... *La Nonne* deviendra *le Succube* du *Deuxième dixain*, et *le Vœu* restera dans les limbes. En conclusion, la moitié environ du dixain reste à écrire. L'auteur s'y prépare en improvisant bruyamment dans les salons des « contes fantastiques et drôlatiques » ; témoin, chez Mme Gay, de cet « étonnant spectacle », Fontaney le signale dans son *Journal intime*, le 12 janvier (Presses françaises, 1925, p. 103).

Le recueil étant annoncé le 14 avril par le *Journal de la Librairie*, il a dû être terminé à la hâte entre janvier et mars. De cette époque datent donc la rédaction définitive de *la Connestable* et la conclusion du *Péché*. Quoique la *Correspondance* soit muette à ce sujet, l'examen du manuscrit apporte des renseignements précis, et permet d'imaginer la fièvre des dernières épreuves et du tirage. Au verso du fol. 94 du manuscrit, on lit en effet cette note à l'intention du prote : « *pour Marque* suite de *l'Apostrophe* copie pour achever la feuille 24 j'irai à 4 heures 1/2 à l'imprimerie pour donner la copie de la 25 et des feuilles 21 et 22, et la 1 et la 24 en bon à tirer. Balzac. » Vu

l'urgence, Balzac, qui vient sans doute de commencer *l'Apostrophe*, écrit en catastrophe un feuillet supplémentaire pour rendre possible la mise en pages de la feuille 24 et avant-dernière du recueil, et il promet de revenir l'après-midi à l'atelier pour donner le bon à tirer et griffonner la fin du livre sur le marbre. Ainsi s'explique l'absence des dernières pages de *l'Apostrophe* et de tout l'*Épilogue* dans le manuscrit du dixain. Tout en brochant la fin, il fait commencer à tirer le début ! et rédige in extremis *le Frère d'armes*, qui couvre presque entièrement les feuilles 21 et 22 laissées en suspens jusque-là.

Comme le manuscrit des *Joyeulsetez* et l'histoire du texte des *Bons propous* nous l'apprennent, Balzac avait fait composer ses contes par fragments tout au long de l'année ; soucieux de conserver des manuscrits auxquels il tenait particulièrement, il avait livré le début de chaque œuvre sous une chemise séparée portant le titre, et recevant la copie au fur et à mesure qu'elle arrivait à l'imprimerie. Ces chemises ont disparu ; d'où l'absence des titres dans le manuscrit A 33. Deux exceptions à cette règle : *l'Apostrophe* et *le Frère d'armes* — preuve supplémentaire que ces deux contes, au manuscrit desquels Balzac n'eut le temps d'accorder aucun soin, furent les derniers rédigés, sous l'œil des typos peut-être, et dans le vacarme de l'atelier.

PROLOGUE.

Page 1.

1. Manuscrit : A 33, fol. A et B.

Au seuil de son œuvre, Balzac tient à proclamer, comme dans les *Complaintes satiriques* (cf. *Introduction*, pp. V-VII), qu'il fait œuvre de continuateur et de restaurateur de la gaieté française et de sa littérature. Il met le *Dixain* et, avec lui, les *Cent contes drolatiques* à venir, sous le patronage de Rabelais. Loin de cacher ses sources, on voit que Balzac semble inviter au contraire le lecteur à les reconnaître et, dirait-on, à les saluer. A Rabelais, il associe Verville et Courier ; nous les retrouverons. A côté des sources essentiellement littéraires, il existe, suggère-t-il en esquissant une géographie sentimentale des *Drolatiques*, des sources personnelles, à la fois plus diffuses et plus secrètes. Nous en avons donné un aperçu dans l'*Introduction*. Il va sans dire que les *Contes* mériteraient autant que les romans une édition critique et un commentaire exhaustif.

Page 3.

1. De même que les premiers mots renvoient l'écho des premiers mots du *Prologue* de *Gargantua*, cette conclusion en italique est une citation, désinvolte à force d'inexactitude, des derniers mots du même *Prologue*.

LA BELLE IMPÉRIA.

Page 5.

1. Le manuscrit de ce conte n'a pas été conservé. Il est vrai que *la Belle Impéria* a subi bien des vicissitudes.

Le 4 novembre 1830, *la Caricature*, journal satirique dirigé par Philipon, avait publié sous la rubrique « Caricatures » une pochade anticléricale de

Balzac (sous le pseudonyme d'Alfred Coudreux) intitulée *l'Archevêque*. L'auteur avait mis en scène Impéria au Concile de Trente, et prudemment marqueté dans le texte quelques mots anciens.

Le 18 février 1831 (*Corr.*, I, p. 499), Véron, directeur de la *Revue de Paris*, refuse à Balzac un conte intitulé *la Belle Impéria*, qui faisait reparaître, mais... au Concile de Constance, la même Impéria, et dans une situation aussi peu édifiante. Le premier conte drolatique a donc été écrit entre novembre 1830 et février 1831.

Du manuscrit remis à Véron, il subsiste, semble-t-il, un fragment, dont nous avons fait état dans l'étude chronologique. Cette page (Lov. A 202, fol. 31 v°) appartient à une version intermédiaire de l'œuvre, à situer entre *l'Archevêque* et l'*Impéria* que nous connaissons. Voici cette page :

« ce soir elle était de belle humeur, autrement elle aurait fait bouter dehors par la fenêtre le petit tonsuré, sans en prendre plus de souci que de son premier Éveque.

— il a de beaux yeux, Madame ! dit une des servantes.

— d'où sort-il donc ?... demanda l'autre.

— Pauvre enfant !... s'écria Madame, il faut le remettre dans la bonne voie...

Le tourangeau ne perdant pas le sens fit un signe de délectation en mirant le lit de brocard d'or où allait reposer le joli corps de la galloise. Cette œillade pleine de suc et d'intelligence amoureuse réveilla la fantaisie de la Dame qui moitié riant, moitié touchée du mignon lui répeta : demain ! en le renvoyant par un geste auquel le pape Jean aurait obéi d'autant qu'il était comme un limaçon sans coque, vu que le concile venait de le dépapiser.

— ah Madame, voilà encore un vœu de chasteté mué en désir d'amour.

Et les risées commencèrent. Philippe s'en alla, donnant de la tête contre les bois en corneille coëffée, tout étourdi qu'il était, d'avoir entrevu cette créature plus friande à croquer qu'une fée sortant de l'eau...

Il remarqua les figures d'animaux engravés au dessus de la porte ; et, s'en revint chez son bonhomme d'archevesque avec mille pannerées de diables dans le cœur et la fressure toute sophistiquée. Il compta ses angelotz pendant la nuit, mais n'en trouva que quatre ; et, comme c'était son Saint-Frusquin, il cuidait satisfaire la belle...

— Qu'avez-vous donc, Philippe ! lui dit [*lacune*] inquiet (?) des trémoussemens et des ah ! de son clerc [*lacune*] m'ébahis comment une femme [...] »

Rabou ayant succédé à Véron, *la Belle Impéria* paraît tout de même dans la *Revue de Paris*, le 19 juin 1831, dans un texte très proche de la version définitive. Signalons enfin que *la Belle Impéria* donna lieu, en 1859, à une adaptation théâtrale ; la *Revue anecdotique des excentricités contemporaines* (mars 1859, p. 144) s'en fait l'écho : « Lundi dernier a eu lieu, rue Fontaine-St-Georges, une solennité dramatique unique en son genre. Un conte de Balzac, *la Belle Impéria*, a été représenté sur un petit théâtre de fée. Drôlatique était le sujet ; drôlatique a été la représentation. A notre prochain numéro de plus amples détails. » Promesse non tenue.

Balzac avait rencontré Impéria dans *le Moyen de parvenir*, de Béroalde de Verville (ch. VII, *Couplet*) ; Verville, cité dès le *Prologue* parmi les inspirateurs tourangeaux, était déjà évoqué dans *l'Archevêque*. Son œuvre restera une des sources les plus fécondes des *Drolatiques*.

Un conte aussi médiocre que *la Belle Impéria* cache pourtant une information historique étendue. Preuve en soit la note de Balzac qui l'accompagnait dans la *Revue de Paris*, et qu'on pourra lire ci-après. Marcel Bouteron et

Henri Longnon ont consacré quelques pages à l'héroïne dans leur édition (Conard, 1932, t. II, pp. 294-297). R. Massant, enfin, a étudié les sources historiques du conte dans : *Réalités et fictions dans « la Belle Impéria »* (*RSH*, janvier-juin 1950).

Désireux, peut-être, de se disculper des sous-entendus politiques que lui avait prêtés Véron, l'auteur mit au titre de son conte, dans la *Revue de Paris* du 19 juin 1831, la note suivante (pp. 159 à 160) :

« Lors du concile de Constance, l'électeur de Saxe, voulant prendre des mesures pour la commodité, l'ordre et la subsistance des pères de l'Église, fit dresser par Dacher, son secrétaire, une liste des personnes considérables convoquées pour régler les affaires de la chrétienté.

Suivant le père Lenfant, auquel nous devons une consciencieuse histoire de cette illustre assemblée, cette liste existait encore de son temps à la chancellerie de Vienne. Le manuscrit porte à quinze cents le nombre des courtisanes *admises en ville* pour la commodité, l'ordre et la subsistance des juges du pauvre Jean Hus. Notez que ces femmes étaient les plus riches, les plus belles, les plus considérées, et seulement celles d'entre les courtisanes qui parurent dignes des attentions de l'électeur. En effet, quinze cents jolies filles ne pouvaient guère suffire à la sainte population de Constance, où se trouvaient le pape Jean XXIII, suivi de six cents personnes, vingt-deux cardinaux, quatre patriarches et les légats de Benoît XIII et de Grégoire XII, accompagnés de douze cents familiers. Il y avait dix-neuf archevêques, cent trente évêques, une centaine d'abbés qui s'étaient fait escorter d'environ cinq mille personnes. De plus quatorze auditeurs de rote et dix-huit secrétaires de papes avaient deux cents serviteurs. Le pape et les cardinaux avaient deux cent soixante-treize procureurs. Le nombre des simples prêtres montait à dix-huit cents, sans compter les bedeaux et autres petits officiers ecclésiastiques. Il s'y trouvait encore cent soixante et douze docteurs, avec mille personnes de suite. Jean Hus vint avec huit docteurs et deux procureurs. Toutes les universités envoyèrent des représentans.

Cet aperçu des principaux députés du clergé européen est un succinct extrait du personnel. Les détails seraient fastidieux.

Quant aux séculiers, outre l'empereur, les électeurs, princes, ducs, marquis, margraves, burgraves, et un nombre effrayant de comtes et de barons, il y avait cent seize ambassadeurs et leurs gens, seize cents gentilshommes, trois mille officiers et une garnison de deux mille soldats. Le père Lenfant estime que la population étrangère à la ville de Constance fut de cent mille âmes pendant toute la durée du concile. (Voyez page 51, édition d'Amsterdam, Pierre Humbert, 1714.)

(Note de l'auteur.) »

Page 14.

1. La *Revue de Paris* (p. 172) donnait ici cette note :

« La maladie dont il est ici question était une espèce de *choléra-morbus*, nommé *trousse-galant* dans quelques vieux auteurs. Les symptômes décrits par les historiens se rapportent en effet à ceux du *choléra-morbus* qui règne en ce moment. La coqueluche dépeupla l'Europe au XIVe siècle [*sic*]. Dans l'année 1416-1417, je crois, elle avait presque décimé Paris.

(Note de l'auteur.) »

LE PÉCHÉ VESNIEL.

Page 19.

1. Manuscrit : A 33 fol. 1-24.

Projeté dès le début de l'année (cf. plus haut, p. 615, le premier plan du dixain), *le Péché* est un texte de longue haleine, l'un des mieux réussis des *Drolatiques*. Au 3 décembre 1831, deux chapitres restent à écrire (*Corr.*, I, p. 627) ; à l'extrême fin de l'année, la conclusion n'est toujours pas rédigée : « Il manque un feuillet du *Péché véniel* mais je compte le faire aux épreuves, voici 3 mois que je cherche ces trois pages de la fin. » (*Corr.*, I, p. 633.)

Quoique attiré au cours de sa longue maturation dans l'orbite des contes philosophiques, ce conte drolatique laisse transparaître un des thèmes les plus rebattus du conte gai traditionnel : celui du calendrier imaginé, pour épargner ses forces déclinantes, par le mari, généralement vieux et laid, d'une femme, le plus souvent jeune et belle, qui finit quand même par faire ses dévotions dans les bras d'un jouvenceau. Parmi les nombreuses sources proposées, le *Décaméron* (II, 10) et les *Contes* de La Fontaine *(le Calendrier des Vieillards)*. Rien de très concluant toutefois dans le détail. Les personnages des *Oubliettes*, une bluette de Bayard et Masson jouée avec succès au Vaudeville en mars 1830, sont-ils revenus à la mémoire de Balzac quand il concevait son *Péché vesniel ?* Wayne Conner nous apprend que la situation initiale de cette « pochade du XIIIe siècle » a quelques analogies avec celle du conte.

Mais celui-ci a peut-être une origine plus surprenante. Un personnage du *Succube (Deuxième dixain)* fera en ces termes l'éloge du *Péché vesniel :* « toust y est vray de la teste aux pieds, ce que ie cuide estre une superabundance pretieulse en pareilles matières » (p. 252). Cette déclaration paraît péremptoire, et nous avons montré, en étudiant *Dezesperance d'amour* (*L'Année balzacienne 1965*), que Balzac ne tient pas de tels propos à la légère. Qu'il fasse grand cas de son *Péché* et de son héroïne, il nous donne d'ailleurs de bonnes raisons de le croire : « O mon ange, écrit-il à Mme Hanska, le 23 octobre 1833, il faut avoir le cœur pur comme le tien est pur, pour lire et savourer *le Péché véniel*. C'est un diamant de naïveté » (*LH*, I, p. 94). Quelques jours auparavant, le 12 octobre, révélant à sa sœur sa liaison avec Maria et ses espoirs de paternité, il appelait sa mystérieuse maîtresse : « la pauvre, simple et délicieuse bourgeoise qui enfin est comme Blanche d'Azay [l'héroïne du *Péché*] » (*Corr.*, II, p. 390).

Mme Carraud admire de son côté : « Il n'est pas donné à un homme, écrit-elle le 8 février 1834, d'être visité deux fois par l'esprit gracieux et chaste qui vous souffla *le Péché véniel* » (*Corr.*, II, p. 464) ; une lettre antérieure de la même laisse entendre que « l'esprit chaste et gracieux » est tout simplement Mme de Berny : « Votre *dixain* est bien et beau, disait-elle le 2 août 1833. Mais rien ne vaut et je dis plus jamais rien ne vaudra jamais en ce genre *le Péché vesniel*. Il y a un vernis de chasteté dans cette révélation des mystères d'amour que vous devez sans doute à quelqu'inspiration du bon ange. Rien ne saurait être supérieur au *Péché vesniel* » (*Corr.*, II, p. 329).

De là à penser que ce conte est tissé sur quelques souvenirs intimes, il n'y a qu'un pas. Sans vouloir trancher, versons quelques pièces au dossier en les recommandant à la sagacité des balzaciens. Le nom du bonhomme Bruyn ressemble singulièrement à l'anagramme de Berny ; quant à l'héroïne de ce vertueux adultère, elle s'appelle Blanche, l'emblème de la pureté, qui

sera celui de Mme de Mortsauf ; et puis, elle porte le beau nom d'Azay, qui nous ramène à la vallée de l'Indre, où se déroulent les amours du *Lys*. Enfin, Réné de Jallanges, l'amant comblé, est un petit Tourangeau de quatorze ans, sire d'un fief situé tout près de Vouvray, où l'écrivain allait passer ses vacances chez M. de Savary. Dans ces conditions, on pourrait se demander si les allusions énigmatiques de Mme de Berny au nom de René, en juillet 1832 (*Corr.*, II, p. 81), ont vraiment quelque rapport avec ce Chateaubriand qu'elle détestait.

Page 38.

1. La leçon des éditions de 1832 est : c'en dessus dessous. Dans A 41, Balzac corrige : cen. Cf. t. 5, p. 4 des *Transcriptions et notes*, la note de la p. 8. Cf. aussi plus loin, la note de la p. 190, et plus haut, le *Glossaire*.

LA MYE DU ROY.

Page 53.

1. Manuscrit : A 33, fol. 25-34.

En conclusion de son conte, Balzac avoue (sur épreuve) que l'histoire de la Belle Ferronnière lui a fourni l'argument. Outre cette source « vraie », trois thèmes traditionnels au moins ont été identifiés dans *la Mye du roy*. Celui de la mal mariée ne mérite pas qu'on s'y arrête : il est de tous les temps et de toutes les littératures. Celui de la raie de charbon, censée défendre la vertu menacée, intervient dans de nombreux contes anciens ; Pietro Toldo (*RER*, t. III, 1905) et R. Massant (*CHH*, t. 22, p. 114) en ont cité maints exemples. Aucun ne semble avoir été littéralement suivi par l'auteur des *Drolatiques*. Quant à l'anecdote, elle est construite sur un modèle assez répandu, mais porté à sa perfection par Boccace ; le scénario de *la Mye du roy* évoque des récits similaires du *Décaméron :* une épouse jalouse croit se substituer à sa rivale, et c'est un amant qui la reçoit à la place du mari (III, 6) ; un prévôt s'entiche d'une veuve accorte, qui ne le lui rend pas, et il trouve une maritorne dans le lit de la belle (VIII, 4), etc.

Page 60.

1. Cette phrase appartient à la réplique qui précède et le tiret de dialogue est superflu.

L'HÉRITIER DU DYABLE.

Page 66.

1. Manuscrit : A 33, fol. 35-49.

Les thèmes populaires ne sont pas absents de ce récit drolatique teinté de fantastique. Il existe du plus connu de ces thèmes, celui de l'amant dans le bahut, un grand nombre de variantes ; le dénouement adopté par Balzac paraît plus exceptionnel. Peut-être est-il de son invention. Boccace a raconté (VII, 2) l'histoire d'un amant caché par l'épouse infidèle dans un tonneau, mais il en sort à temps, passe pour l'acheteur du tonneau, et se le fait porter chez lui par le mari trompé. Dans la version balzacienne du dénouement,

R. Massant voit le souvenir d'une mésaventure de Falstaff dans *les Joyeuses Commères de Windsor* (*CHH*, t. 22, pp. 116-117).

LES JOYEULSETEZ DU ROY LOYS LE UNZIESME.

Page 82.

1. Manuscrit : A 33, fol. 50-60.

Maître Cornélius avait paru les 18 et 25 décembre 1831 dans la *Revue de Paris*. Le héros de ce conte est cité dès le manuscrit des *Joyeulsetez*, lesquelles sont donc postérieures au 25 décembre, et font vraisemblablement partie des contes composés au début de 1832. Le manuscrit fut remis à l'imprimeur par fragments ; une annotation de l'auteur : « ici la reprise » (fol. 58), marque le début de la dernière livraison de copie [à partir des mots : « qu'elle accueillera », etc. (notre édition, p. 94)] ; elle est écrite d'une plume fébrile. L'auteur rédige en effet cette conclusion manuscrite au moment où il met la dernière main aux épreuves du début, au cours desquelles le personnage important de la Gauthier a perdu son nom pour celui de Godegrand. C'est pourquoi l'héroïne porte le premier nom jusqu'au fol. 57, et, inopinément, le second à partir du fol. 58.

La plupart des éléments de ce conte sont empruntés à Verville, comme Balzac l'avoue de bonne foi, citant textuellement, tout en l'abrégeant quelque peu, une page du *Moyen de parvenir* (ch. LXXXVIII) : l'anecdote de l'abbé de Turpenay. La farce de « baise mon c.. » est une adaptation de celle de « grippeminaut » esquissée dans la même œuvre (ch. CIX).

Quant à la joyeulseté la plus nauséabonde de Louis XI, Balzac en avait déjà fait le sujet de *la Colique*, une fantaisie scatologique et politique publiée dans *la Caricature* du 11 novembre 1830. Le héros en était un « gros curé de canton » entouré du percepteur de l'arrondissement, d'un gros propriétaire et d'un jeune artiste parisien, grand ordonnateur de ces facéties ; mais le « clou » de la farce, c'était sans conteste un mannequin de femme occupant sans désemparer la « cour des comptes ». Ce mannequin traverse à plusieurs reprises l'imagination de Balzac en mal d'invention drolatique ; le voici qui reparaît dans *les Joyeulsetez*. A la même époque — un peu avant peut-être — le même mannequin de femme, « une de ces grandes poupées que les peintres emploient dans leurs ateliers », provoquait tous les quiproquos d'un roman drolatique écrit par Balzac en douze heures, à la campagne, pour répondre à un défi de ses amis, roman perdu dont l'existence nous est révélée par un échange de lettres entre Victor Ratier, Félix Deriège et Michel Lévy (Lov. A 363, fol. 190 et suivants). Quand, deux ans plus tard, l'écrivain cherche un « gag », comme on dirait aujourd'hui, pour faire fortune à la scène, il ressort la poupée de ses cartons et la met dans le lit de *Prudhomme Bigame* (*LH*, I, p. 260).

LA CONNESTABLE.

Page 97.

1. Manuscrit : A 33, fol. 61-71.

Comme souvent dans les *Drolatiques*, l'auteur commence par jeter sur le papier quelques lignes (jusqu'aux mots : « le mit en escript ») destinées à servir

de point de cristallisation à l'œuvre à venir ; l'intonation de cette première page est franchement drolatique. La fin du conte dut être rédigée au début de 1832 (cf. plus haut, p. 616, l'esquisse chronologique) ; par là s'expliquent le changement d'atmosphère, le reflet facilement perceptible d'une scène de *Maître Cornélius* (la rencontre des amants dans l'église), le thème commun aux deux œuvres : le mariage d'un vieillard avec une trop jeune femme, une psychologie nuancée qui doit peut-être quelque chose aux premières expériences de Balzac auprès de la marquise de Castries.

Un seul thème traditionnel dans cette œuvre aux limites de l'univers drolatique : celui de l'amant dans le bahut. Plus amusante est l'évidente réminiscence de Stendhal. Au début du conte, Bonne et Savoisy prennent ensemble de l'eau bénite en sortant de vêpres, et la reine demande à la comtesse si elle ne voit « poinct du sang dedans cette eaue » (notre édition, p. 98). C'est l'écho d'une page où Julien Sorel, entré dans l'église de Verrières, croit « voir du sang près du bénitier ; c'était, écrit l'auteur, de l'eau bénite qu'on avait répandue : le reflet des rideaux rouges qui couvraient les fenêtres, la faisait paraître du sang » *(le Rouge et le Noir*, ch. V : *une Négociation)*. Le chef-d'œuvre de Beyle avait paru en novembre 1830 ; dès le 10 janvier 1831, Balzac l'avait salué dans la onzième de ses *Lettres sur Paris* publiées dans *le Voleur*.

LA PUCELLE DE THILHOUZE.

Page 112.

1. Manuscrit : A. 33, fol. 72-76.

Le thème de la fausse vierge est l'ordinaire de la littérature gauloise. En l'occurrence, comme Wayne Conner nous le signale, Balzac a été très nettement inspiré par la huitième des *Nouvelles récréations* de Bonaventure des Périers.

On remarquera en outre que le scénario de ce conte drolatique a de curieuses analogies avec celui d'*Une double famille*, publiée en 1830 et 1832, au t. II des *Scènes de la vie privée*, sous le titre de *la Femme vertueuse ;* un homme mécontent du mariage et fatigué d'une femme dévote s'éprend d'une jeune fille, sur laquelle veille une vieille femme misérable ; il tente d'en faire sa maîtresse. Granville sera plus tard abandonné et le sieur de Valesnes aura voulu croquer une noix trop dure pour ses vieilles dents. Sans perdre de vue que Balzac exploite les mêmes arguments, la même situation, dans deux registres éloignés à l'extrême, on pourrait certainement pousser plus loin ce parallèle.

LE FRÈRE D'ARMES.

Page 119.

1. Manuscrit : A 33, fol. 77-85.

Le fol. 2 a sans doute été perdu à l'imprimerie dans le branle-bas des épreuves (cf. plus haut, la chronologie de la composition). Le fol. 1, inachevé, s'interrompt aux mots : « bonnes doctrines de ce grand capittaine. — De ces deux gentilshommes, [l'ung, Monsieur de]... » (notre édition, p. 120) ; le 3 commence à : « Roy Françoys, adventure qui planta la terreur » (p. 121). Balzac, qui tenait à son texte manuscrit, en a rétabli la continuité, en ajou-

tant au début du fol. 3 ces quelques mots découpés dans une épreuve corrigée : « Quelques iours après le trespassement du ». Ce texte de dernière heure a été beaucoup remanié sur épreuves, cas assez exceptionnel dans le *Premier dixain.*

Wayne Conner nous rappelle que deux gentilshommes unis comme les frères d'armes de Balzac sont mis en scène dans l'*Heptaméron* (47) ; l'un se marie et Marguerite de Navarre décrit sa jalousie injustifiée pour l'ami vertueux. Ce n'est là qu'un point de départ. Aucune autre source valable n'a été proposée ; le comique nuancé de ce conte, l'intonation romanesque ont paru contraster avec la veine drolatique coutumière. Il est rare pourtant que l'imagination balzacienne tourne à vide ; on s'interrogera donc sur le nom de Maillé, donné à l'héroïne au moment même où l'auteur commence à perdre la tête pour la marquise de Castries. Il ne faut pas oublier en effet que *le Frère d'armes* a été fiévreusement rédigé vers la fin de mars 1832, et que Balzac fréquente alors assidûment sa grande dame au dos brisé et au cœur alambiqué, et que cette grande dame est née de Maillé. Ayant rendu laid pour la circonstance le mari de l'héroïne, l'auteur risque cette galante excuse : « à l'enconstre des habitudes de sa famille où il y ha touiours eu de iolys visaiges, le cadet de Maillé n'estoyt poinct de physionomie plaisante » (p. 120). Lavallière, le « petit Tourangeau » chargé par son ami de veiller sur la chasteté de la dame de Maillé, ne quitte plus cette belle intouchable. Laquelle se met en frais, joue de la voix et du corsage, retient son cerbère dans ses jupes jusqu'à minuit ; les petits manèges de cette grande vertu ressemblent fort aux dangereuses comédies de la marquise, telles que nous les avons évoquées dans notre étude sur *Dezesperance d'amour* (*L'Année balzacienne 1965*, pp. 99-103). Voici peut-être la preuve que le supplice d'Aix avait commencé au début de l'année, à Paris. Mais, en mars, Balzac croit encore que la forteresse va tomber ; et, loin d'accuser son héroïne d'avoir le sexe dans la tête, il s'amuse, pour les besoins du conte, à faire, de la chasteté que la marquise impose à ses amants, les tourments d'un vœu chevaleresque. De nombreuses analogies avec le texte de *Dezesperance* militent en faveur de notre interprétation.

LE CURÉ D'AZAY-LE-RIDEAU.

Page 133.

1. Manuscrit : A 33, fol. 86-90.

L'allusion, p. 135, à *Maître Cornélius*, prouve que la mise au net définitive du manuscrit ne peut être antérieure au 18 ou au 25 décembre 1831. Le projet n'en est pas moins l'un des plus anciens du recueil ; un *Curé de Vouvray*, puis *de St-Cyr*, figurait dans le plan primitif (cf. plus haut, p. 615).

Le curé d'Azay appartient à la grande famille des trognes fleuries et des moines paillards qui égaient la littérature du XVI[e] siècle ; mais aucun rapprochement avec un modèle précis ne paraît vraiment convaincant. En revanche, l'allusion aux perdrix transformées en poissons est un souvenir de la 99[e] des *Cent nouvelles nouvelles :* un évêque espagnol se rendant à Rome se fait servir des perdrix le vendredi, sous prétexte que, si d'un peu de farine et de vin il fait le corps du Christ, d'une perdrix il fera bien un poisson.

Suggérons enfin une source « moderne ». Le sieur de Balzac invoque à plusieurs reprises dans ses *Contes drolatiques* l'autorité et l'exemple de son compatriote Paul-Louis Courier « de picquante mémoire » *(Prologue* du

Premier dixain) ; dans le même texte, l'allusion au bourg de Veretz (qui ne joue aucun rôle dans l'œuvre ni, semble-t-il, dans la vie de Balzac) peut passer pour un discret hommage à l'inspiration tourangelle de son prédécesseur.

On sait que le conteur a lu attentivement les œuvres de Courier, qu'elles sont présentes à sa mémoire lorsqu'il écrit *le Curé d'Azay* (cf. l'*Introduction*, pp. XIV-XV). Fin novembre 1831, tandis qu'il met la dernière main à ce conte, n'évoque-t-il pas, dans la *Scène de village* publiée par Pierre Citron (*RHLF*, 1959, pp. 510-511), une vieille femme qui le regarde « d'un air doucement goguenard, un air tourangeau qui se trouve dans les phrases de Rabelais et de Courier [les deux écrivains qui] », etc. ? Or, parmi les pamphlets que le vigneron de la Chavonnière lança contre la Restauration, l'un des plus célèbres, assurément, est la *Pétition à la Chambre des Députés pour les villageois que l'on empêche de danser :* l'auteur y prend fait et cause pour les gens d'Azay, auxquels le nouveau curé défend de danser le dimanche. On imagine volontiers que Balzac s'est plu à donner la contre-épreuve du curé fustigé par Courier, et qui était encore dans toutes les mémoires.

Page 135.

1. Balzac a supprimé, dans l'exemplaire A 41 que nous suivons, cette brève note :

« *Maître Cornélius* fait partie du quatrième volume des CONTES PHILOSOPHIQUES récemment publiés ; et l'un des mérites de cette histoire est une fidèle reconstruction de la ville de Tours au 15e siècle.

(Note de l'éditeur.) »

L'APOSTROPHE.

Page 141.

1. Manuscrit : A 33, fol. 91-95.

Le titre de cette œuvre figure sur le manuscrit (fol. 91) ; premier titre barré : *la Femme surprise.* Pour les circonstances de la composition, on se reportera ci-dessus à l'esquisse de chronologie du *Premier dixain* (pp. 615-617).

Sous le titre : *Tours,* et signé : « DE BALZAC *(Contes drolatiques)* », un fragment de ce conte, [de : « Et cela estoyt vrai » (p. 146) : à « incogneus aux natturels du pays » (p. 147)] a été publié dans *le Cabinet de lecture* du 19 février 1834. L'auteur n'a pas revu ce texte, sans doute détaché à son insu des *Drolatiques,* mais fidèlement reproduit.

S'il est évident que des lieux chers à Balzac — la rue Nationale, où il était né, la Grenadière, où il s'était retiré avec Mme de Berny, en été 1830, à la veille des *Drolatiques* — tiennent une place importante dans cette petite œuvre, on est beaucoup plus embarrassé pour identifier les sources littéraires de l'anecdote, à supposer qu'elles existent. On remarquera pourtant une troisième variante de l'incident de l'amant dans le bahut (cf. *la Connestable* et *l'Héritier du dyable*). Tout le récit doit conduire à l'apostrophe finale : « Arrête, malheureux, tu vas tuer le père de tes enfans ! », une plaisanterie qui vient de loin. M. Pugh nous fait en effet remarquer qu'un propos analogue est tenu par un mari minotaurisé de la *Physiologie du mariage :* « je lui dois la vie, dit-il de son rival, c'est le père de mes enfants ... cela ne s'oublie pas !... » (*FC*, t. 16, p. 602).

ÉPILOGUE.

Page 150.

1. Le manuscrit a disparu. Cf. plus haut, l'esquisse chronologique.

SECUND DIXAIN.

Page 151.

1. *Manuscrit.* Il est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul, sous la cote A 34. Papier légèrement bleuté. Filigrane : LACROIX F. Dimensions : 23,5 × 17,7 cm environ.

L'exemplaire est folioté de 1 à 104. Balzac a paginé séparément les contes, de même que le *Prologue* et l'*Épilogue*, à partir de 1. *Le Succube* fait exception, chacune des 4 parties ayant sa propre pagination.

Le manuscrit est complet ; l'ordre des textes, qui ne correspond pas à la chronologie de la composition, est calqué sur celui de l'imprimé. La reliure du *Deuxième dixain* manuscrit a les mêmes caractéristiques que celle du *Premier dixain* (cf. pp. 613-614).

Les épreuves de ce dixain ont été perdues ; la mise au point en avait été laborieuse. Le 15 novembre 1833, Gosselin, qui essaie d'arracher quelques contes philosophiques à son auteur de moins en moins coopérant, est prêt à accepter des œuvres déjà publiées, ce qu'il appelle « de la *copie corrigée* ». « Je ne puis consentir, explique-t-il, à dépenser comme pour le tome 2 des *Contes drolatiques* 300 fr. de corrections qui font monter tellement les frais de fabrication que je ne suis pas encore rentré dans mes frais... » (*Corr.*, II, p. 415).

Édition originale. LES CENT CONTES DROLATIQUES COLLIGEZ ES ABBAÏES DE TOURAINE, ET MIS EN LUMIERE PAR LE SIEUR DE BALZAC, POUR L'ESBATTEMENT DES PANTAGRUELISTES ET NON AULTRES. SECOND DIXAIN. (sur la couverture : DEUXIEME DIXAIN, au lieu de SECOND DIXAIN). Date : « acheué en Janvier MDCCCXXXIII ». Éditeur : Charles Gosselin. Imprimeur : Éverat.

Un volume in-8° de 416 pages, annoncé dans la *Bibliographie de la France* le 20 juillet 1833. Le recueil sortit une dizaine de jours plus tôt au moins, car le 12 déjà, Émile Deschamps remerciait Balzac de le lui avoir envoyé (*Corr.*, II, pp. 322-323).

Le texte du *Deuxième dixain* est suivi d'un *Errata*, supprimé par l'auteur dans l'exemplaire A 41 que reproduit notre édition. Les exemplaires de ce dixain conservés à la Bibliothèque Lovenjoul, sous les cotes A 684 et A 687, sont tirés en deux couleurs.

Un premier engagement avait été pris par Balzac en signant son contrat pour le *Premier dixain :* « Si Mr de Balzac venait à publier un second recueil

de *Contes drolatiques*, stipulait le traité du 22 août 1831, il appartiendrait à M. Gosselin pour le même nombre [1 000 exemplaires] moyennant quinze cents francs » (*Corr.*, I, p. 566). Le droit de réimprimer le dixain était acquis à Gosselin sans limitation du nombre d'exemplaires, et au prix de 1 fr. 50 le volume. Ces conventions sont partiellement confirmées le 11 mars 1833 en ces termes : « M. de Balzac ayant vendu par convention verbale à M. Charles Gosselin une première édition du second dixain des *Contes drolatiques* s'oblige envers lui à lui vendre une seconde édition de ce volume lorsque le premier sera épuisé » (*Corr.*, II, p. 266). Cette réimpression, qui ne se fit pas, était destinée, dans l'esprit de l'éditeur, à « égaliser », à l'époque où elle aurait lieu, « le nombre invendu de la réimpression du Ier dixain » ; le prix en était fixé à 1 fr. 50 par exemplaire *(Ibid.)*.

L'œuvre ne fut publiée qu'une fois du vivant de l'auteur ; celui-ci comptait pourtant la reprendre et, dès la première page de son *Memento*, il notait une phrase à introduire dans ses *Bons propos* à l'occasion de la seconde édition.

Chronologie sommaire de la composition. L'élaboration et les sources de ce dixain ont fait l'objet d'une étude dans *l'Année balzacienne 1966*. Il suffira d'en dégager ici les principaux résultats, sans revenir sur le détail des démonstrations.

De la préparation du *Premier dixain*, proviennent quelques matériaux inemployés : la plus grande partie des *Bons propous des relligieuses de Poissy*, écrits, composés même, dès avant décembre 1831 (*Corr.*, I, p. 627 et II, p. 90), et le projet du *Succube*, reconnaissable sous le titre provisoire de *la Nonne d'Égypte* (*Corr.*, I, p. 633).

Mais c'est chez M. de Margonne, du 8 juin au 16 juillet 1832, que Balzac se délasse de *Louis Lambert* en se plongeant dans des lectures propres à stimuler sa verve drolatique ; quelque trois mois plus tard, en effet, il dira attendre ses « livres de Saché » pour en finir avec le *Deuxième dixain* (*Corr.*, II, p. 135). A la mi-juillet, il quitte Saché pour Angoulême ; il a sûrement *le Moyen de parvenir* de Verville dans sa poche et quelques projets dans la tête. Il est difficile de décider s'il a corrigé chez les Carraud ou chez les Margonne l'exemplaire du *Premier dixain* qu'il propose à Gosselin le 11 août (*Corr.*, II, p. 90) ; mais cette relecture, plume en main, dut avoir lieu au cours de l'une ou de l'autre de ces longues étapes sur le chemin d'Aix.

Le *Prologue* date de la même époque ; au verso du fol. 3 de ce *Prologue*, l'ébauche d'un sommaire, le plus ancien du dixain :

« F. titre	Prologue	2 pages
	le prologue	[*illisible*]
fx titre	croquebaston	2
	fx titre du Ier chap.	2

———

une feuille sous le titre »

Croquebaston, qui n'avait pu prendre vie dans « le tric-trac des épreuves » du premier recueil (*Corr.*, I, p. 633), ne s'impose pas mieux dans le second. Balzac est à pied d'œuvre. Il esquisse peut-être à Angoulême la fin des *Bons propous*, mais ne se met vraiment au travail qu'à Aix, où il rejoint la marquise de Castries à la fin d'août.

Le 1er septembre, il a déjà trois contes, dit-il (*Corr.*, II, p. 106) ; quinze jours plus tard, il prétend son dixain « plus d'à moitié fait » (*Corr.*, II, p. 122), et, le 22, il a « peu de choses à faire » pour terminer (*Corr.*, II, p. 125). Le 30,

la fin est imminente... mais le manuscrit complet n'est promis que pour novembre (*Corr.*, II, p. 138). Au vrai, il s'en fallait que Balzac en eût écrit la moitié. Verville l'avait aidé à esquisser quelques pages ; une lecture de Perrault lui inspira vraisemblablement *la Filandière*. Peut-être acheva-t-il *les Bons propous*, dont Gosselin semble lui avoir envoyé le début manuscrit vers le 16 septembre ; peut-être *les Bigarrures* de Tabourot lui permirent-elles de bâcler, après le 30, la fin des *Trois clercqs*... Du moins, comme il dit, avait-il travaillé « en conceptions » (*Corr.*, II, p. 127).

Après la rupture d'Aix et les adieux de Genève, Balzac, revenu à Mme de Berny, s'adonne aux *Drolatiques* comme à une œuvre de prédilection. Arrivé à Nemours vers le 21 octobre, il n'aura guère tardé à réclamer des livres à sa mère ; il reçut au moins *le Tumulte d'Amboise* de Germeau (*Corr.*, II, p. 164), qui lui permit d'ébaucher *la Chière nuictée* et de compléter quelques autres contes. Le 26 novembre, il est en mesure d'envoyer à Surville, à charge de les remettre à Gosselin, « 7 contes (les trois autres nécessitant des recherches à Paris dans les bibliothèques) pour commencer aussitôt l'impression » (*Corr.*, II, p. 179). Surville ne se dessaisira pas de la copie sans des exigences draconiennes : l'imprimeur doit s'engager à donner chaque soir à l'auteur « 2 feuilles mises en page », de telle sorte que tout soit terminé au plus tard le 16 décembre (*Corr.*, II, p. 179), ou le 19, s'il faut en croire une lettre de Gosselin à Surville (*Corr.*, II, p. 178, n. 1).

Au verso du fol. 32 de *Comment fust basti*, un sommaire provisoire du dixain, rédigé sans doute à l'intention de l'imprimeur, puis raturé peu avant l'envoi de la copie, permet d'identifier les sept contes déclarés faits le 26 novembre ; le voici :

« 2me Dixain

Ordre de la mise en page

nombre de feuillets	3		Prologue	1 feuille
	9	(11e)	les bons propos de Poissy	3
	12	(12e)	la filandière	4
	7	(13e)	le dangier d'estre trop coquebin	2
	7	(14e)	la chière nuictée	2
	7	(15e)	les trois clercs	2
	9	(16e)	comment fust basti	2
	8	(17e)	le Mignon du Roy	2
	3	(18e)	le jeusne de Fr. 1er	1
	16	(19e)	le succube	5
	5	(20e)	dezesperance d'amour	1
			Epilogue	
	85 [*sic*] feuillets			25 feuilles »

On présume que les sept textes remis ensemble à l'imprimeur ne portent pas de ces messages au prote, dont l'auteur est coutumier. Si cette hypothèse est fondée, *les Bons propous*, *le Dangier*, *les Trois clercqs*, *Comment fust basti*, *le Jeusne* et *Dezesperance* appartiennent au manuscrit du 26 novembre. Le septième conte est *la Filandière* qui, en définitive, n'entrera pas dans le *Second dixain*. Quant au *Succube*, quoique dépourvu, lui aussi, d'annotations autographes, il ne saurait faire partie de la copie livrée en novembre 1832, puisque la *Correspondance* nous le montre en chantier en 1833. Le calibrage indiqué par le *Sommaire* correspond presque exactement aux dimensions du manuscrit des six contes mentionnés plus haut ; ce sont donc

bien ceux que reçut Gosselin. Six sur dix ; eu égard au nombre de pages définitif, pas même la moitié du volume.

L'analyse des manuscrits permet d'affirmer que l'achèvement du *Deuxième dixain* donna lieu à huit envois de manuscrit à l'imprimerie ; le premier entre les lundis 3 et 10 décembre 1832. On trouvera ci-dessous l'ordre de succession de ces envois, sinon leur chronologie exacte ; par souci de commodité nous nous référons au texte imprimé :

1. *La Faulse courtizanne*, pp. 1 à 6 (fol. 33 à 38) jusqu'aux mots : « à quoy il se sent et est » (p. 212).
2. *La Faulse courtizanne* (fin), pp. 7 à 9 (fol. 39 à 41).
3. *Le Prosne*, pp. 1 à 5 (fol. 55 à 59) jusqu'aux mots : « trotta devant le Muzaraigne » (p. 244).
4. *La Chière nuictée*, pp. 1 et 2 (fol. 47 et 48) jusqu'aux mots : « qui loge en son hostellerie » (p. 229).

(Éverat n'aura pas attendu longtemps les premières tranches de copie ; mais l'auteur a procédé à des remaniements qui ont démantelé le plan initial. Une annotation en marge de la seconde livraison de *la Chière nuictée* prouve en effet que l'œuvre a trouvé son ordonnance définitive, du moins jusqu'à la feuille 14. Cette réfection a sans doute exigé plusieurs semaines ; on s'explique dès lors le coût élevé des corrections d'épreuves, qui ont entraîné non seulement des modifications de texte, mais le bouleversement de la mise en page. Il paraît par conséquent improbable que le cinquième envoi soit antérieur à janvier).

5. *La Chière nuictée* (fin), pp. 3 à 8 (fol. 49 à 54).
6. *Le Prosne* (fin), pp. 6 à 9 (fol. 60 à 63).
7. *Le Succube*, pp. 1 à 34 (fol. 64 à 97), texte vraisemblablement livré en une seule fois.
8. *Épilogue* (fol. 104).

Il n'a pas fallu moins de six mois à Balzac pour compléter son manuscrit, et mettre au point l'ensemble. Le 12 décembre, il se plaignait de l'inaction de Gosselin (*Corr.*, II, p. 191) ; le 30 ou le 31 janvier, c'est l'éditeur qui le supplie d'achever (*Corr.*, II, p. 243) ; vers le 20 février : « encore deux contes à faire » (*Corr.*, II, p. 252). La trace des *Drolatiques* se perd jusqu'au retour d'Angoulême, vers le 20 mai. « On a trouvé *le Succube* immense, sublime, gigantesque », écrit Balzac à Zulma Carraud (*Corr.*, II, p. 313) : aveu implicite que *le Succube* a été écrit ou terminé à Angoulême, et que l'auteur s'est arrêté au retour chez Mme de Berny. L'*Épilogue* ne fut pas en page avant juin, le texte imprimé nous l'apprend. Un mois encore passa avant la sortie du livre, l'auteur s'étant sans doute mis à le recorriger. A la dernière page (416 de l'originale) de la 26e et dernière feuille, il dut enfin s'arrêter, le manque de place l'empêchant de faire entrer dans l'*Errata* les corrections postérieures à la page 249.

PROLOGUE.

Page 153.

1. Manuscrit : A 34, fol. 1-3.

Le 15 avril 1832, le duc de Fitz-James s'était exclamé, comme le duc de Ferrare à la lecture de l'*Orlando furioso :* « Messer Ludovico, dove avete

pigliato tante coglionerie ? » (*Corr.*, I, p. 696). Le *Prologue* est une réponse enjouée à sa lettre, Balzac estimant l'occasion propice pour adresser un signe de connivence à l'oncle de la marquise de Castries.

S'abritant derrière la tradition du *Prologue* rabelaisien, il tire aussi à boulets rouges sur les critiques du *Figaro*, de la *Revue des Deux Mondes*, de la *Revue de Paris* et de *l'Artiste* qui l'ont accusé, en avril et en mai, de ne pas connaître l'ancienne langue. A ces « cannibales », il oppose, sous des déguisements transparents, La Fontaine (« bonhomme auquel nous debvons des fables et contes de sempiternelle aucthorité ») et Charles Nodier (« ung des pluz célèbres autheurs de ce tems ») ; il les place dans son panthéon au-dessous de Rabelais, dont la trace est partout visible ici, d'une citation à peu près textuelle du *Quart livre* à l'allusion à l'anneau de Hans Carvel (*Tiers livre*, ch. XVIII). Balzac garderait-il la lettre de Fitz-James en mémoire, et se montrerait-il si véhément contre les journalistes coupables d'avoir mal accueilli le *Premier dixain*, s'il n'écrivait pas ces lignes peu après l'avoir publié ? Ce *Prologue* est vraisemblablement l'un des textes les plus anciens du recueil. L'esquisse de plan jetée au verso du fol. 3 (cf. plus haut, p. 627) autorise les mêmes déductions : c'est au moment où il entame son nouveau livre, et pour donner un aliment à sa verve, que le conteur revient au canevas de *Croquebaston ;* le sujet qui a manqué prendre forme lors de l'achèvement du *Premier dixain* (*Corr.*, I, p. 633), poursuit encore sa vie dans l'imagination de l'écrivain.

Le *Prologue* fut sans doute remis à Éverat par Surville en même temps que les sept contes achevés au 26 novembre 1832 ; sur le fol. 1, Balzac a écrit : « vous ferez de cela [le mot *Prologue*] un faux titre, 2 pages par conséquent et vous commencerez le prologue par 10 lignes. » Cette annotation de dernière heure est de la même encre et de la même écriture que la fin du *Prologue ;* en effet, depuis les mots : « A ces choses », le texte est une addition manuscrite tardive destinée à justifier le langage des *Drolatiques* en les présentant comme une œuvre écrite au temps de Catherine de Médicis. C'est ce remaniement qui a eu pour effet de souligner assez malencontreusement l'anachronisme de l'allusion à La Fontaine et à Nodier.

2. Plus exactement dans l'*Épître à Monseigneur Odet*, avant le *Prologue* du *Quart livre :* « Mais la calumnie de certains canibales, misantropes, agelastes, avoit tant contre moy esté atroce et desraisonnée qu'elle avoit vaincu ma patience, et plus n'estois délibéré en escrire un iota. »

Page 154.

1. Cf. note précédente.

LES TROIS CLERCQS DE SAINCT-NICHOLAS.

Page 159.

1. Manuscrit : A 34, fol. 4-10.

Raymond Massant a proposé d'intéressantes sources pour *les Trois clercqs*. Il a soumis à une savante enquête historique et sémantique l'expression de « clerc de Sainct-Nicholas ». Peu fréquente dans le moyen français, elle paraît avoir eu cours outre-Manche, et il en a trouvé des exemples dans *Henri IV*

de Shakespeare et *Ivanhoe* de Walter Scott (*CHH*, t. 22, p. 310) sans pouvoir décider où Balzac l'a prise. Signalons toutefois que celui-ci a tenu à la définir dans son *Curé d'Azay* (p. 137 de notre édition) ; dix ans plus tard, dans la préface d'*Une ténébreuse affaire* (*OCB*, t. 19, p. 773), nous la retrouvons, mais dans une citation des *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès. Une source française reste sûrement à identifier.

L'*Élite des contes*, d'Ouville, a pu fournir le scénario des *Trois clercqs*, qui ne sont pas sans analogies, en effet, avec : *De quatre filoux qui attrapèrent un garçon de cabaret* (*CHH*, t. 22, p. 311). Les chenapans du sieur d'Ouville se contentaient d'une partie de colin-maillard, quand ceux de Balzac jouent à qui fera le meilleur conte : dans les deux cas, c'est l'hôte qui paie. Quant à la malice panurgienne des *Trois clercqs*, elle vient tout droit de Rabelais. Leurs mauvais tours ayant inspiré très exactement ceux des Chevaliers de la Désœuvrance dans *la Rabouilleuse*, comme nous l'avons montré ailleurs (*L'Année balzacienne 1966*, pp. 96 à 98), il était tentant de penser que ces pages drolatiques avaient pour origine les souvenirs issoldunois de Mme Carraud. En réalité, dans son édition de *la Rabouilleuse* (Garnier, pp. LXXI et sq.), Pierre Citron semble avoir prouvé que la tradition des Chevaliers d'Issoudun n'est qu'une invention moderne. Il faut donc renoncer à voir un lien nécessaire entre la conception de ce conte et le séjour à Angoulême.

Il est bien connu depuis longtemps (*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 décembre 1905) que Balzac a tout bonnement recopié son conte du Bourguignon, à quelques détails près, sur la 40e *Escraigne* de Tabourot. Étienne Tabourot, dit le Seigneur des Accords (1549-1593), est l'auteur d'une compilation encyclopédique d'équivoques, contrepèteries, vers comiques ou obscènes, devises ambiguës et autres facéties plus ou moins drolatiques, intitulée : *les Bigarrures et touches du Seigneur des Accords*. Cette somme est complétée par les *Apophtegmes du Sieur Gaulard* et les malodorantes *Escraignes dijonnoises*, dont l'une a donc eu l'honneur d'entrer dans le *Deuxième dixain*. Le 16 septembre 1832, Balzac demande à sa mère de se procurer de toute urgence le chef-d'œuvre de Tabourot ; il le recevra le 30 (*Corr.*, II, pp. 122 et 137). L'anecdote du Bourguignon n'est donc pas antérieure à cette date. De fait, le manuscrit accuse un très net changement d'écriture à partir des mots : « à toi grosse pance de Bourgogne » (notre édition, p. 166) ; il est évident que le texte qui commence là est un ajouté.

L'influence de Tabourot sur les *Contes drolatiques* a été attentivement étudiée par Wayne Conner dans *The Romanic Review*, vol. XLI, n° 3, octobre 1950, pp. 195-205 : *The influence of Tabourot des Accords on Balzac's « Contes drolatiques »*.

Page 163.

1. La leçon de A 41 est : cent. Mais il faut lire *douze*, comme à la page précédente, ligne 23.

LE JEUSNE DE FRANÇOIS PREMIER.

Page 172.

1. Manuscrit : A 34, fol. 11-13.

On ne sait rien du *Jeusne*, sinon qu'il fut remis avec la copie du 26 novembre. L'auteur ajouta sur épreuve la conclusion (depuis : « Les

moralités de cettuy », p. 176), ce qui permet d'expliquer l'avant-dernier paragraphe, si mal à sa place dans le conte. C'est là, en effet, un hommage à la duchesse de Berry détenue à la forteresse de Blaye. Le temps n'est plus où Balzac, avec l'équipe de *la Caricature*, se gaussait du sac de l'Archevêché, ou faisait d'un curé de campagne le héros d'une histoire bien breneuse. Ses convictions légitimistes ont résisté aux rebuffades de la marquise de Castries ; le 19 avril, une lettre du docteur Ménière lui apprend que l'illustre captive lit avec passion *Louis Lambert*, les *Scènes de la vie privée*, la *Physiologie*, *la Peau de chagrin*, et qu'elle attend fiévreusement chaque numéro de la *Revue de Paris* pour connaître la suite des aventures de *Ferragus* (*Corr.*, II, pp. 289-291). On a donc quelques raisons de penser que, dans la seconde moitié d'avril 1833, Balzac corrigeait encore les épreuves du *Jeusne de François Premier*.

LES BONS PROPOUS DES RELLIGIEUSES DE POISSY.

Page 178.

1. Manuscrit : A 34, fol. 14-22.

Pas de titre autographe. Une main étrangère l'a ajouté au crayon, au haut de la première page (fol. 14). Gosselin avait reçu ce texte pendant la préparation du *Premier dixain ;* les contes de ce dixain, à deux exceptions près, que nous avons mentionnées et expliquées (p. 617), n'ont pas de titre sur le manuscrit.

En grande partie rédigés avant décembre 1831 (*Corr.*, I, p. 627), *les Bons propous*, qui servirent de point de cristallisation au second recueil, sont imprégnés de Verville comme la plupart des autres textes du *Premier dixain*. Certes, parmi les titres de la librairie Saint-Victor, on trouve déjà : « l'Apparition de saincte Geltrude à une nonnain de Poissy estant en mal d'enfant » (*Pantagruel*, ch. VII) ; mais c'est dans *le Moyen de parvenir* (ch. XXXII : MINUTE) qu'on assiste à l'irruption d'un farfadet velu au milieu d'un conciliabule de saintes filles occupées à comparer leurs charmes ; signalons en outre, au chapitre CIX de la même œuvre, une évocation des mœurs introduites chez les religieuses par le Colloque de Poissy.

L'histoire des braguettes de l'Archevêque, par laquelle se termine le conte, est une addition tardive ; Zulma Carraud passe pour l'avoir inspirée à Balzac, mais cette affirmation demande à être nuancée. Dans sa lettre du 3 mai 1832, la correspondante de l'écrivain racontait une scène dont sa mère, en pension chez les Visitandines d'Issoudun, avait été témoin (*Corr.*, I, p. 713) ; cette anecdote a des ressemblances indubitables avec celle qui nous intéresse. En mai, cependant, le manuscrit des *Bons propous* était à l'imprimerie ou chez Gosselin, et rien ne dit que Balzac ait songé aussitôt à y faire entrer le récit de son amie. Peut-être l'anecdote lui revint-elle en mémoire à Angoulême, en juillet-août ; en tout cas, d'Aix, il réclame à grands cris son manuscrit à Gosselin, sans doute pour l'achever ; le 16 septembre il le demande une dernière fois. La mise au net du conte ne saurait donc être antérieure à cette date ; il est même improbable que Balzac ait écrit la fin des *Bons propous* avec la lettre de Zulma sous les yeux. En revanche, il découvrit qu'une page du *Moyen de parvenir* (LXIII : EXPOSITION) — Verville encore ! — avait de bizarres similitudes avec le récit de son amie. Comme nous l'avons montré (*L'Année balzacienne* 1966, pp. 91-92), c'est en combinant habilement ces deux sources qu'il brochera la fin des *Bons propous*.

Page 190.

1. La correction de cette expression a dû échapper à Balzac dans A 41. Cf. plus haut, la note de la p. 38.

COMMENT FUST BASTI LE CHASTEAU D'AZAY.

Page 192.

1. Manuscrit : A 34, fol. 23-32.

Dans le plan provisoire signalé plus haut (p. 628), et qu'on lit au verso de la page 10 (fol. 32) de *Comment fust basti*, le titre du conte figure sous sa forme définitive. Une rature nous apprend que l'auteur avait eu pourtant un instant d'hésitation en l'inscrivant au haut de la première page (fol. 23) ; on en déduira que le début du texte est antérieur au *Sommaire*. La conclusion (p. 10 ; fol. 32) empiétant sur le même *Sommaire*, elle doit en revanche lui être postérieure. *Comment fust basti* a donc vraisemblablement été composé à Nemours, vers la mi-novembre 1832, peu avant le premier envoi de copie à Gosselin.

P. Toldo (*RER*, t. III, 1905) a vu dans le titre de cette petite œuvre une allusion au célèbre chapitre XV de *Pantagruel*, où « Panurge enseigne une manière bien nouvelle de bastir les murailles de Paris ». C'est une supposition ingénieuse, peut-être l'est-elle un peu trop. L'anecdote de Balzac tourne à la gloire des « braguettes chinonnoises tant prizées de Rabelays » (notre édition, p. 205) ; Panurge entend prouver, au contraire, par ses élucubrations « que les callibistrys des femmes de ce pays sont à meilleur marché que les pierres ».

Selon R. Massant (*CHH*, t. 22, p. 317), le jugement symbolique auquel donne lieu le pari incomplètement tenu du héros proviendrait de deux contes d'Ouville : *D'un homme qui fit déclarer son hôte cocu par luy-même* et *D'un gentilhomme gascon et de la femme d'un avocat*.

Enfin, ce texte amusant et mélancolique, écrit sous les yeux de Mme de Berny aux toutes dernières heures du premier et seul amour de Balzac, cache à coup sûr des sources personnelles. Quoique née en 1460, Anne de Beaujeu est dite « en la secunde jeunesse des dames » (p. 196), tandis que Jacques de Beaune, baron de Semblançay, né en 1457, est présenté comme un enfant. La situation réelle du couple insolite de la Bouleaunière bouleverse les données historiques du conte. Il n'est pas interdit d'arracher leurs masques à ce petit Tourangeau infatigable et un rien vantard, et à cette femme vieillissante, déjà « changée, souffrante » peut-être (*Corr.*, II, p. 313), et qui a « la maiesté d'une vieille rose, les aureilles en escarpin » (cf. le portrait de Mme de Berny par Van Gorp), « le tainct d'une chatte malade » (p. 197).

Ces images, qui peignent si bien, nous paraissent illustrer la transformation que les sources personnelles font subir aux éléments empruntés à la tradition. Dans son article sur Tabourot et les *Contes drolatiques* (*The Romanic Review*, t. XLI, n° 3, oct. 1950, p. 200), Wayne Conner nous apprend en effet que ces trois images existaient déjà sous la forme suivante dans une série de vers burlesques ou obscènes du seigneur des Accords : « oreille en escarpin », « l'auguste maiesté d'une vieille salade » et « la bouche et l'œil d'une chate malade ».

Une lettre passionnée de Mme de Berny, le 9 ou 10 mai 1833 (*Corr.*, II, pp. 303-304), confirme ou explique ce jugement du sieur de Balzac : que bien « des femmes de cinquante ans, au iour, ont vingt ans sur le minuit » (p. 200) ; aussi le lecteur trouvera-t-il sans étonnement dans *Comment fust basti* (notre édition, p. 197 : « et soubz l'umbre de », etc.), la transcription drolatique d'une confidence très secrète de la même lettre (*Corr.*, II, p. 304 : « que d'examens j'aurai à faire », etc.).

LA FAULSE COURTIZANNE.

Page 206.

1. Manuscrit : A 34, fol. 33-41.

Aucune source valable n'a été proposée pour ce conte. L'ambiance nocturne du récit, la substitution de personnages, les images érotiques associées, l'apparentent à quelques pages de Boccace. Si le *Décaméron* (III, 9) met en scène une épouse qui prend volontairement la place d'une maîtresse à la faveur de l'obscurité et reconquiert ainsi son mari, le conte drolatique et le conte italien n'ont pourtant que des analogies assez générales. *La Faulse courtizanne* ne ressemble guère davantage à la première des *Cent nouvelles nouvelles*, que l'auteur semble inviter à lui comparer ; on notera tout au plus, dans les deux récits, mais traités dans deux registres très éloignés, le thème du mari aveugle aux beautés de sa propre femme. Comme nous l'avons suggéré dans l'*Introduction* (p. XL), si *la Faulse courtizanne* échappe si bien aux schémas convenus du conte traditionnel, c'est peut-être que Balzac y met en scène des personnages préparés autrefois pour les romans qu'il voulait consacrer au règne de Charles VI.

LE DANGIER D'ESTRE TROP COQUEBIN.

Page 218.

1. Manuscrit : A 34, fol. 42-46.

En feuilletant *le Moyen de parvenir*, son livre de chevet drolatique, l'écrivain dut relire une improvisation pleine de verve sur le mot « coquebin » (ch. XXVIII : FEN). Béroalde de Verville fournissait le titre. Brantôme donna l'argument, qui provient directement du *VIe Discours* des *Dames galantes* (Garnier, 1965, p. 324), où l'on voit un père, italien et paillard, remédier par des moyens énergiques à l'embarras d'un fils nouvellement marié.

Le Dangier d'estre trop coquebin, l'un des plus faibles de tous les *Contes drolatiques*, n'est qu'une mosaïque de morceaux rapportés. Balzac n'avait sans doute, en arrivant à Nemours, que la première page du conte. Pour faire repartir ce texte mal inspiré, il y introduisit les personnages de Braguelonne et de Lignières, mis en scène par Germeau dans *la Réforme en 1560 ou le Tumulte d'Amboise, scènes historiques* (Urbain Canel et Levavasseur, 1829), ouvrage qu'il s'était, semble-t-il, fait envoyer par sa mère chez Mme de Berny (*Corr.*, II, p. 164). Enfin, pour étoffer cette œuvrette décidément indigente, il y entassa des centons pillés dans *les Bigarrures* de Tabourot, qu'il avait rapportées d'Aix. (Cf. l'étude de Wayne Conner, déjà citée,

sur l'influence de Tabourot, dans *The Romanic Review*, vol. XLI, n° 3, octobre 1950, pp. 197-200, et la *Chronologie du Deuxième dixain* dans *l'Année balzacienne 1966*, pp. 105-106).

LA CHIÈRE NUICTÉE D'AMOUR.

Page 227.

1. Manuscrit : A 34, fol. 47-54.

Contrairement au *Dangier, la Chière nuictée d'amour* est l'exemple d'une heureuse fusion des sources traditionnelles et du génie propre de Balzac. Au *Tumulte d'Amboise*, mentionné à la note précédente, l'auteur emprunte une toile de fond, un décor : la conjuration réformée de 1560. Pressé par le temps, il n'hésite pas à reprendre, sans les redessiner, quelques silhouettes esquissées par Germeau, telle l'accorte dame Avenelles émue par les galanteries du prince de Condé. Il y a plus : Balzac n'invente pas même l'anecdote, déjà habilement traitée dans la XXXVIIe des *Cent nouvelles nouvelles*, et imitée par Bonaventure des Périers dans le XVIe de ses *Contes ;* mais, chose curieuse, c'est l'imitateur qu'il imite... Quelques détails le prouvent. Comme celui de des Périers, son héros est un avocat jaloux, berné par un amant qui trompe la vigilance d'une vieille nourrice ; son héroïne, comme celle qui lui sert de modèle, entend la messe à Saint-Jehan en Gresve. Après son retour de Nemours (décembre 1832), l'écrivain réclame au marquis de Fitz-James les *Cent nouvelles nouvelles* qu'il a prêtées au duc son père (*Corr.*, II, pp. 202-203). Il en a besoin, dit-il, pour l'impression de son *Second dixain.* On présume donc qu'il n'avait pas son Louis XI à Nemours, et que c'est faute de mieux qu'il a broché sa *Chière nuictée* sur un canevas de des Périers. Le langage parfois diffus, la démarche sinueuse de ce conteur sont en effet peu compatibles avec le style vigoureux auquel vise, en général, l'auteur des *Drolatiques.*

Le romancier reparaît dans le dénouement, rapide et dramatique. L'assassinat de dame Avenelles par son mari, la blessure de Sardini, la fuite de l'assassin travesti, tous ces coups de théâtre sont ramassés en quelques lignes denses qui attestent la liberté du créateur à l'égard des formes traditionnelles qu'il pastiche.

LE PROSNE DU IOYEULX CURÉ DE MEUDON.

Page 237.

1. Manuscrit : A 34, fol. 55-63.

Écrit après le retour de Balzac à Paris (décembre 1832), *le Prosne* parut en avant-première, le 13 juin 1833, dans *Bagatelle*, périodique royaliste (pp. 182 à 188). A quelques minimes variantes près, le texte est celui de l'imprimé ; *Bagatelle* l'a publié d'après une bonne feuille, sur laquelle l'auteur aura porté, par souci de décence et par prudence politique, quelques corrections de vocabulaire. *Le Prosne* a été amputé des quatre paragraphes de la fin (depuis : « Aulcuns ont enchargé », p. 249) ; mais ces derniers étaient déjà rédigés et composés. En effet, le journal donne sous sa forme définitive le paragraphe qui précède immédiatement cette conclusion, et qui est une addition manuscrite postérieure. Les emprunts à Rabelais sont ici plus nom-

breux que significatifs ; ils auraient leur place dans un relevé exhaustif que nous ne nous sommes pas proposé ; leur variété atteste chez l'auteur une grande familiarité non seulement avec le *Gargantua* et le *Pantagruel*, mais avec l'œuvre entière de l'écrivain. On remarquera au passage un Balzac insolite : Balzac animalier ; en quelques traits amusants et vrais, il croque aussi bien une souris qu'un épicier ou une marquise. Ses maîtres s'appellent alors Buffon et La Fontaine.

Nous ignorons si Balzac a suivi un canevas traditionnel en inventant l'apologue qu'il met dans la bouche de Rabelais.

2. Au XIX[e] siècle la plupart des auteurs faisaient naître Rabelais en 1483 au lieu de 1494. Cf. M. Lecuyer, *Balzac et Rabelais*, les Belles Lettres, 1956, pp. 57-58 et 121.

Page 247.

1. Dans l'édition de 1833, cette phrase était située plus haut (p. 244, ligne 22), après le mot *rire*. C'est à la suite d'une remarque de M[me] Hanska que Balzac fit ce changement. Cf. *LH*, I, p. 95, n. 4.

LE SUCCUBE.

Page 251.

1. Manuscrit : A 34, fol. 64-97.

Le dernier achevé des contes de ce dixain (cf. plus haut, p. 629) pose des questions jusqu'ici sans réponse. La genèse en est obscure, et il est impossible de dire si *le Succube* de 16 pages mentionné dans le *Sommaire* provisoire (p. 628) correspond à une première rédaction ; on ne sait pas davantage où en était le texte quand Balzac partit pour Angoulême à la mi-avril 1833 ; peut-être l'épisode où l'héroïne reçoit le nom de Zulma (fol. 79 ; notre édition, p. 272) est-il à cet égard un *terminus ad quem*. Il est certain, en tout cas, que l'achèvement du *Succube* fut pénible ; à en croire une confidence de Balzac à l'Étrangère (*LH*, I, p. 95), ce conte lui aurait « coûté 6 mois de tortures ».

On connaît aussi mal les sources du conte que sa composition. Le thème du supplice de la fausse sorcière apparaît pourtant à la naissance de l'œuvre balzacienne. Falthurne déjà devait être montrée en prison, accusée de magie, soumise à la question, condamnée ; le lecteur devait assister à sa mort (*Falthurne*, Corti, 1950, pp. LXXIX-LXXX). Sous la Restauration, la littérature frénétique d'inspiration étrangère n'a pas été chiche de vampires et de sorcières, et la littérature parodique a parfois brocardé ce type de personnage. L'auteur des *Drolatiques* a pu se souvenir d'*Une femme est un diable* de Mérimée, publié dans le *Théâtre de Clara Gazul ;* il ne faut pas oublier non plus l'histoire des possédées de Loudun et le procès d'Urbain Grandier dans *Cinq-Mars* de Vigny, dont la troisième édition avait été imprimée par Balzac, rue des Marais. Enfin, l'auteur ne mettrait pas Jean Bodin en scène dans *l'Incube* s'il n'avait lu auparavant la fameuse *Démonomanie*. Mais la vraie source du *Succube* ne consisterait-elle pas, comme le *Prologue* de ce conte le donne à croire, en quelques vieilles pièces de procédure ecclésiastique auxquelles Balzac aurait eu accès, grâce à Nodier peut-être, ou à Guilbert de Pixérécourt, avec qui il échange des billets énigmatiques pendant la rédaction de son œuvre ?

Zulma Carraud, nous l'avons laissé entendre, a donné son nom à l'héroïne ; Salomon al Rastchild tient évidemment le sien du célèbre banquier. Edmond Brua nous communique en outre une ingénieuse remarque : « Il faut aussi rapprocher le nom de Dom Marsilis du sobriquet donné à Balzac dans le « groupe berrichon » à cette époque : Le Mar ou Dom Mar. On peut imaginer un calembour de Balzac : Mar-cilice. » La *Correspondance* offre, en effet, quelques exemples de calembours sur ce nom, mais plusieurs années plus tard. Cf. par exemple, *Corr.*, III, pp. 391 ou 503.

Page 269.

1. On lit tantôt *Ydré*, tantôt *Yvré*. Un baron d'Yvré remporte, en 1427, une victoire sur Falstaff.

Page 289.

1. L'œuvre a subi le contrecoup d'une rédaction discontinue et de corrections hâtives. Le procès du *Succube* devait avoir lieu en 1233 ; l'auteur a corrigé cette date en 1281 (fol. 65), pour retenir finalement 1271. Dans le manuscrit, le testament du vieux Tournebousche ne portait pas de date (fol. 93) ; 1360 qui est apparu sur épreuve est une criante invraisemblance chronologique. Ou s'agirait-il, comme nous le suggère Jean Ducourneau, d'une erreur du typographe, qui aurait dû lire 1300 ?

DEZESPERANCE D'AMOUR.

Page 299.

1. Manuscrit : A 34, fol. 98-103.

Écrite à Nemours en novembre 1832, au lendemain de la rupture de Balzac avec Mme de Castries, *Dezesperance* est la transcription drolatique de cet échec sentimental, au même titre que la *Confession inédite* du *Médecin de campagne*, publiée par B. Guyon (Colin, 1951), en est la version romanesque et lyrique. Les deux textes, mis en parallèle, se font écho d'un pôle à l'autre de l'œuvre balzacienne ; on trouvera dans *l'Année balzacienne 1965* (pp. 94-120) l'analyse de ces concordances insolites.

Au verso du fol. 100 figure ce préambule abandonné (Signes : [ ] = suppression ; < > = correction, surcharge ou addition) :

« [Sur] le commandement exprest d'une mignonne et blanche dame, [l'autheur] ha [esté] contrainct l'autheur de [finer] <clorre ce secund dixain> par cettuy conte, lequel, [contre] à l'enconstre [des] de tous aultres est [saulpouldré (?)] <encrespé de dueil> barbouillé de mélancholie, <et s'est> [mais ung *(mot illisible)* et s'est <ha (?)>] fourvoyé[e] ung petist, [la Muse droslaticque, dedans les cy cipprès (?) <larmiers> *(mot illisible)* cypprès, ce dont elle ha coustume aultant que] dedans la profunde ornière. »

Ces lignes nous apprennent allusivement que Mme de Berny, chez qui Balzac ferme ses blessures après l'humiliation d'Aix-les-Bains, lui a demandé de rejeter symboliquement cette page d'amertume à la fin du dixain. La « mignonne et blanche dame », c'est l'image inaltérable du premier amour, qui devait s'opposer aux artifices et aux maléfices de la marquise de Castries.

Non seulement le coup d'épée de Cappara annonce le fer brûlant de

Ne touchez pas la hache (premier titre de *la Duchesse de Langeais*), mais Balzac, en inventant la vengeance de l'amoureux bafoué, a placé dans son petit conte drolatique les principaux jalons du grand roman destiné à transfigurer l'histoire de son amour manqué.

ÉPILOGUE.

Page 306.

1. Manuscrit : A 34, fol. 104.

Si la première page du dixain imprimé le dit achevé en janvier 1833, l'*Épilogue* manuscrit le fait *venir* « au ioly mois [de] où toust est verd ». Entendez le mois de mai. N'était que sur l'épreuve apparaît le « ioly mois de juin ». Le *Deuxième dixain*, on le sait, sortit en juillet... La muse drolatique avait « eu pluz de caprices, que n'en a l'amour phantasque d'une royne » (p. 306).

TROISIESME DIXAIN.

Page 309.

1. *Manuscrit.* Il est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul, sous la cote A 35. Papier légèrement bleuté. Filigrane : J. WHATMAN. Les fol. 5 à 23 *(Perseuerance d'amour)* sont plus clairs, et filigranés : LACROIX F. Dimensions : 24 × 19 cm environ.

Le manuscrit, qui est complet, a 145 pages foliotées : A, B, C, et 1 à 142. Les fol. B, C, 24, 32, 48, 77, 85, 99, 108, 118, 122, 140 et 142 sont blancs. Comme pour les premiers dixains, l'ordre des textes est celui de l'imprimé ; l'auteur a fait entrer dans son manuscrit (fol. 109 à 112 et 113 à 117), les deux versions des *Dires de trois pellerins.* Un titre de chapitre de *Berthe la repentie :* « Quels feurent les desportemens de Berthe saichant les choses de l'amour » (fol. 61) a été relié en plein texte du second chapitre, en tête duquel il eût dû figurer. Balzac tenait particulièrement au manuscrit des *Drolatiques :* « Surtout Jondez renvoyez-moi mes copies et ayez-en bien soin », recommande-t-il au prote d'Everat en remettant le *Prologue* à l'imprimeur (fol. 4 v°).

Épreuves. Les épreuves, très incomplètes, du *Troisième dixain* sont conservées à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 40. Voici une analyse méthodique sommaire du contenu de ce recueil :

Page de titre	:	fol. 2 et 3 (en deux couleurs).
Prologue	:	fol. 4-10.
Perseuerance d'amour	:	fol. 11-32.
D'ung iusticiard	:	fol. 33-44.
Sur le moyne Amador	:	fol. 45-57 ; 208.
Berthe la repentie	:	fol. 58-73 ; 209-212.

Dires incongreus (2e version)	:	fol. 75-85 ; 87-94.
La Belle Impéria mariée	:	fol. 96-114 ; 125-143 ; 151-171 ; 180-200.
Épilogue	:	fol. 115-118 ; 144-146 ; 172-174 ; 201-203.
Note	:	fol. 119 ; 147-148 (fragment manuscrit inédit) ; 149 ; 175.
Errata	:	fol. 120 ; 176 ; 204.
Table	:	fol. 121 ; 177 ; 205.

Avec ces documents sont reliés : une liste idéale de contes intitulée : *la Fleur des contes* (fol. 207 ; cf. *Introduction*, pp. XVIII-XIX, note 4) ; un relevé de corrections manuscrites pour un roman (fol. 213) ; un *Errata* pour la première édition de *Wann-Chlore* (fol. 214).

Signalons enfin qu'on retrouve, sous la cote A 44, à la Bibliothèque Lovenjoul, une épreuve mal corrigée de la première version des *Dires de trois pellerins* (fol. 3 à 8) et la photocopie de la même épreuve non corrigée (fol. 10 à 12) ; le reste du recueil (fol. 14 à 109) consiste en photocopies de fragments manuscrits connus des *Drolatiques*. Quant à l'original de l'épreuve non corrigée des *Dires*, elle se trouve parmi les fragments du *Quatrième dixain*, sous la cote A 36 (fol. 5 à 7).

Édition originale. LES CENT CONTES DROLATIQUES, etc... TROISIESME DIXAIN. Date : « acheué en Mars MDCCCXXXVII ». Éditeur : Werdet. Imprimeur : Fain.

Un volume in-8° de 376 pages, annoncé par la *Bibliographie de la France* le 2 décembre 1837. Le texte était suivi d'une *Note* que nous publions pp. 543-544 et d'un *Errata*, supprimés par l'auteur dans son exemplaire personnel A 41 que nous reproduisons.

Le 29 juillet 1833, Abel Ledoux confirmait, dans une lettre mielleuse, l'accord verbal qu'il venait de conclure avec Balzac (*Corr.*, II, pp. 326-327). Il achetait pour 1 750 fr. le droit de publier, à 1 200 exemplaires, mains de passe comprises, la première édition du *Troisième dixain*, un volume in-8° de 25 feuilles, dont l'auteur s'engageait à fournir la copie le mois suivant. Éverat, l'imprimeur des deux premiers dixains, imprimerait aussi le troisième. Cette dernière disposition était sans doute une exigence de l'auteur.

Neuf mois plus tard, le 28 avril 1834, Ledoux, qui n'a toujours pas le texte promis, adresse un ultimatum à Balzac : qu'il s'engage à publier son dixain « POUR LE 20 MAI, mais d'une façon certaine » (*Corr.*, II, p. 493), et garantisse sa parole par un dédit ; sinon, suggère-t-il, qu'il s'adresse à Werdet. Le 2 mai, Ledoux constate qu'il y a résiliation du traité ; les billets lui seront remboursés, et l'écrivain prendra à sa charge les travaux effectués chez Éverat (*Corr.*, II, p. 495).

Voici donc Balzac sans éditeur, et imprimant le *Troisième dixain* à compte d'auteur ; un reçu du brocheur Badin, le 20 mai 1834, atteste que les 4 premières feuilles imprimées sont bien sa propriété (Lov. A 268, fol. 132) ; le 21 mai, il reconnaît devoir à Éverat la composition et le tirage de ces 4 premières feuilles et la composition en train (A 268, fol. 122), travaux dont il recevra d'ailleurs la facture le 27 juin (A 268, fol. 135). En juillet il n'a toujours pas de nouvel éditeur ; Gosselin exige même, avant de céder à Werdet ses droits sur les *Études philosophiques*, que Balzac lui rachète pour 4 000 fr. les 1 000 exemplaires qui lui restent des premier et deuxième *Dixains* (*Corr.*, II, pp. 523, 524 et 535) ; Werdet avancera la somme en billets, qui représentent les droits d'auteur anticipés pour les deux premières livrai-

sons des *Études philosophiques ;* cette ruineuse combinaison endette Werdet et n'enrichit pas Balzac, qui retrouve toutefois la libre disposition de ses trois dixains.

Une nouvelle série de péripéties commence. M[me] Béchet et Werdet ayant désormais l'exclusivité, l'une des *Études de mœurs,* l'autre des *Études philosophiques,* il faudrait un libraire assez solide pour se charger seul des *Cent contes.* En juillet, en août, Balzac commence à chercher (*Corr.*, II, pp. 536 et 538), mais, le 16 janvier 1835, il a toujours ses « 100 *Contes drol*[*atiques*] sur les bras et l'achat qu'on en doit faire est retardé de q[ue]lq[ues] jours » (*LH*, I, p. 295). Prudemment, il continue à imprimer à compte d'auteur ; Éverat lui facturera l'année suivante des travaux entrepris en août et en novembre 1835 (Lov. A 256, fol. 40). Il n'en poursuit pas moins des tractations assez mystérieuses en octobre (*Corr.*, II, p. 746) et en novembre (*Corr.*, II, pp. 751-752), et finit, semble-t-il, par se rabattre sur Werdet ; celui-ci reçoit, le 30 novembre, un bon pour retirer 324 exemplaires des deux premiers dixains (*Corr.*, II, p. 763). S'il faut en croire le traité, qui ne sera signé qu'une année plus tard, Werdet s'était adjoint pour cet achat le marchand de papier Auzou (*Corr.*, III, p. 142).

Coup de théâtre. Quand tout prend enfin forme, et que la vente du *Troisième dixain* est imminente, un incendie détruit, dans la nuit du 12 au 13 décembre 1835, un vaste dépôt de librairie, 14 rue du Pot-de-Fer, où sont entreposées les feuilles du *Troisième dixain* imprimées aux frais de Balzac, et 500 exemplaires des deux autres dixains : « non seulement, se plaint-il le 18, je perds 3 500 fr. en argent et les intérêts, mais je perds également un marché de 6 000 francs que je touchais pour payer ma fin d'année, et qui se trouve rompu puisque je ne puis rien livrer à Werdet et à un associé p[our] cette affaire qui m'achetaient les 3 dixains » (*LH*, I, p. 371). A sa sœur, il précise : « Heureusement je n'avais pas vendu, car on pourrait m'inquiéter » (*Corr.*, II, p. 781).

De janvier à mai, s'esquisse une mirobolante spéculation : « les *Cent contes drolatiques* en livraisons à 10 000 exempl[aires] avec vignettes » dessinées par Boulanger et gravées par Porret ; l'auteur en attend 25 000 fr. (*Corr.*, III, p. 18 et *LH*, I, pp. 398, 405, 406, 410, 418, 420). Cette affaire n'a pas fait long feu, que l'éditeur Dumont entre en lice ; il touche Balzac par l'intermédiaire de la duchesse d'Abrantès, et Balzac lui répond par Delphine de Girardin. Dumont ne semble avoir été conquis ni par l' « *édition princeps*, un volume par dixain », ni par l' « affaire excellente » des « livraisons pittoresques », cette affaire « d'autant plus sûre qu'un jour, dit Balzac, mon éditeur unique [entendez Werdet] ira lécher les pieds de celui qui l'aura afin de la réunir à toute mon œuvre » (*Corr.*, III, p. 136).

Le 29 septembre 1836, c'est pourtant Werdet, quoique sa maison fasse entendre de sinistres craquements, qui signe avec Balzac le traité pour la publication du *Troisième dixain* (*Corr.*, III, pp. 142-143). Il s'est associé au marchand de papier Auzou, auquel il a été fait allusion plus haut ; ce dernier figure avant Werdet sur le contrat, et c'est lui sans doute qui détient les fonds. Le *Troisième dixain*, un volume in-8° de 23 ou 24 feuilles, sera tiré à 1 200, mains de passe comprises ; l'auteur reçoit 2 000 fr. comptant et s'engage à fournir la copie en octobre pour mettre en vente dans la première quinzaine de novembre. Le nom de l'imprimeur n'est pas précisé.

En réalité, Werdet, dont la situation se dégrade rapidement, ne prête plus que son nom. Dans le grand traité Delloye-Lecou-Bohain, le 15 novembre, le *Troisième dixain* est simplement déclaré « vendu à M. Auzou, marchand de papier » (*Corr* , III, p. 176), et il n'est pas même fait mention du malheu-

reux éditeur. C'est Auzou, d'ailleurs, qui traitera seul à seul avec Balzac et lui arrachera, près d'une année plus tard, le manuscrit du *Troisième dixain.*

Qui a imprimé ce dixain ? La question n'est pas très claire. Éverat avait tiré les dix premières feuilles, perdues dans l'incendie de 1835. C'est une copie corrigée de ces feuilles que l'auteur remettra à Auzou pour tout recomposer ; celui-ci déclare, le 18 mai 1837, que le restant du manuscrit aurait dû lui être fourni « deux mois juste après la remise du bon à tirer de la dixième feuille », et il ajoute : « A ce compte j'aurais dû l'avoir au plus tard si je ne me trompe le 15 février » (*Corr.*, III, p. 283). Or, selon la page de titre de la première édition, le livre est imprimé en mars 1837 par Fain. Il se peut donc que l'ouvrage ait été recomposé dès le début chez cet imprimeur, qui aurait porté sur la première page la date de publication prévue par Auzou. Comme, de surcroît, nous avons des preuves positives que, de juin à octobre, la copie était chez Fain (cf. plus loin, l'esquisse chronologique), on peut se demander pourquoi Auzou se rend le 2 juin à l'imprimerie Éverat (*Corr.*, III, p. 300). Ne serait-ce pas que cet imprimeur, outre les dix feuilles déjà tirées, détenait encore un fragment de copie composé et corrigé ? Auzou, à qui son auteur ne fournit pas de manuscrit, remet la main sur ces pages perdues, qu'il envoie à Balzac, lequel les renvoie à Fain quelques jours plus tard, le 7 exactement. De là peut-être une expression insolite dans le reçu de Fain : « quatre pages *réimpression* » (Lov. A 256, fol. 49). La lettre de Balzac à Éverat, datée d'octobre 1836 par l'éditeur de la *Correspondance* (t. III, pp. 157-158), prouverait-elle que le début au moins de l'édition Auzou a été composé chez Éverat en octobre ? En fait ce billet pourrait être situé beaucoup plus tôt, sans doute avant l'incendie de la rue du Pot-de-Fer. Il semble attester des relations amicales qui n'existent plus fin octobre 1836 avec Werdet, et Balzac fait allusion à une combinaison de librairie à laquelle, à cette date, il a renoncé depuis plusieurs mois. En conclusion, les présomptions sont fortes pour que tout le *Troisième dixain* ait été réimprimé chez Fain.

Si cet ouvrage n'a pas eu de seconde édition proprement dite du vivant de l'auteur, des exemplaires intitulés *Berthe la repentie* ont été mis ou remis en vente en 1839 sous le pavillon d'Hippolyte Souverain ; les imprimeurs indiqués au verso de la page de titre sont Béthune et Plon. Couverture et page de titre exceptées, cette « édition », *Errata* compris, est en tout point pareille à l'autre ; le texte n'a pas été recomposé, et il est vraisemblable que Souverain s'est contenté d'écouler ainsi des invendus.

Chronologie sommaire de la composition. La rédaction du *Troisième dixain*, le dernier achevé par Balzac, se ressentit des péripéties « extérieures » évoquées plus haut. Dégagée de ce fatras, l'histoire longue et confuse de la composition se dessine un peu plus nettement. Voici les principaux points de repère fournis par les manuscrits et la correspondance.

Une brève esquisse de *Pensées, sujets, fragmens* est peut-être le document le plus ancien que nous ayons sur le *Troisième dixain.* Le voici :

« [3me dixain. La belle imperia mariee — le confessionnal — la chemise (?) du vieulx parchemins obligé d'en manger] » (Lov. A 182, fol. 100).

Pressé de mettre sur pied un nouveau dixain, Balzac semble avoir substitué aussitôt à ce projet celui d'un recueil de pastiches, qui lui permettait d'utiliser *la Filandière*, rédigée depuis l'automne 1832. C'est ce recueil qu'il vend à Abel Ledoux, le 29 juillet 1833, sous le nom de *Troisième dixain*, comme l'a montré R. Massant (*CHH*, t. 22, pp. 17-20). Pour le détail de l'opération, on se reportera à la note sur le *Quint dixain* (pp. 657-659).

L'œuvre doit s'achever en beauté par *Perseuerance d'amour*, un conte censé représenter — qui l'eût dit ! — la manière du sieur de Balzac en ses *Drolatiques*. C'est évidemment le pastiche le plus facile ; quoique dixième par le rang, c'est donc par *Perseuerance* que Balzac commencera. Ce conte est parfaitement au point à la mi-août au plus tard, puisque *l'Europe littéraire* le donne le 8 septembre dans sa version quasiment définitive ; il y a même de fortes chances pour que *Perseuerance d'amour*, qui répond par son titre et par son thème au dernier conte du *Deuxième dixain*, soit antérieure à la *Table* du *Dixain des imitacions*, et on peut se demander si l'auteur, jouant sur une symétrie symbolique, n'a pas voulu en faire la conclusion du dixain suivant, dont il n'avait pas encore arrêté le plan. Quoi qu'il en soit, quand *Perseuerance* paraît dans *l'Europe littéraire*, ce conte n'est déjà plus, peut-être, le dernier du *Dixain des imitacions*, mais le premier d'un nouveau *Troisième dixain*... Jusque-là, l'auteur disait en effet son prochain recueil « presque chaste » (*LH*, I, pp. 58 et 63) ; au contraire, à en croire la *Note* qui l'accompagne dans *l'Europe littéraire* (cf. plus loin, p. 647), ce conte est le seul qui puisse « sans danger être inséré dans un journal », car il est tiré d'un « livre, dont la lecture est interdite à la majeure partie du public».

Ainsi, fin août ou début septembre 1833, le *Dixain des imitacions* est provisoirement abandonné. Les manuscrits ont gardé la trace de ces vicissitudes. En effet, comme le prouve une graphie strictement parallèle, simultanément avec la *Table* du *Troisième dixain (Dixain des imitacions)*, Balzac avait rédigé celle du quatrième. On assiste alors à une amusante permutation : le « Troisiesme » est corrigé en « Quatriesme » (A 37, fol. 1), tandis que le « Quatriesme » est corrigé en « Troisiesme » (A 35, fol. 84 r°). La première ébauche de notre *Troisième dixain* est donc celle du *Quatrième dixain* primitif ; voici quelle en était la *Table* (fol. 84 v°) :

« [Prologue
La belle Impéria mariée
Le prieur Amador
Berthe la repentie
Le Vieulx-Par-Chemins
<d'ung iusticiard>
Comment la Gothon fit quinauld le iuge
Le bon homme Souffre-tout
que la fortune est femelle
Les deux pelerins
Le papeguay
Épilogue] »

Balzac songe alors à retirer *Perseuerance* de l'ex-*Troisième dixain*, pour l'incorporer au nouveau ; à cet effet, il efface ce titre dans la *Table* du *Dixain des imitacions* (cf. notre notice sur le *Quint dixain*) et, sur la page même du *Sommaire* que nous venons de transcrire, il dresse cette nouvelle *Table* :

	« [Prologue	
1	Perseverance d'amour	4 f
2	Amador	2
3	Berthe la repentie	5
4	Où il est monstré que la fortune est touiours femelle	3
5	D'ung iusticiard etc	2
6	Le vieux par chemins [d'une dame]	1

7	Comment la Gothon fit quinauld le iuge		1
8	Les deux pelerins		
9	D'une dame		
10	La belle Impéria mariée Épilogue] »	[3]	4

Ledoux, qui ne sait rien de cette activité souterraine, y perd son latin. Le 17 septembre, il se plaint que son auteur n'ait pas renvoyé les épreuves du seul texte qu'il ait donné, sans qu'on puisse décider si l'éditeur entend parler de *Perseuerance*, offerte à *l'Europe littéraire*, ou de *la Filandière* recomposée en août chez Éverat. Une chose est sûre, il n'a pas un feuillet en main : « Ce devait être p[ou]r fin août, puis fin 7bre et rien n'est encore fait » (*Corr.*, II, p. 366).

Si, le 2 septembre, l'auteur voulait encore finir pour le 1[er] octobre (*Corr.*, II, p. 355), le 22 octobre il ne croit plus pouvoir donner son dixain avant décembre, et Ledoux est obligé de lui changer ses billets (Lov. A 268, fol. 126).

Auprès de M[me] Hanska à Genève, où il est pour Noël, l'inspiration drolatique se réveille. Il dira plus tard avoir écrit le premier chapitre de *Berthe la repentie* trois jours après son arrivée (*LH*, I, p. 533). Qu'il ait travaillé à cette œuvre en janvier, une lettre à Zulma Carraud, écrite de Genève précisément, et datée du 30 janvier 1834, en apporte la certitude : « Ici, j'ai fait 2 contes drolatiques, et le plus beau de tous *(Berthe-la-repentie)* s'y serait achevé, sans une grippe dont je suis encore victime » (*Corr.*, II, p. 456).

A son départ pour Paris, le 8 février, il emporte donc sa *Berthe* inachevée, un conte dont nous ignorons le titre — *D'ung iusticiard* sans doute — et peut-être les premières lignes du *Prologue*, qui sera daté, dans l'imprimé, de « Geneue, en l'hostel de l'Arcq, aux Eaues Vifues, Feburier 1834 », mais dont le manuscrit est muet à cet égard. A moins de tenir compte de *Perseuerance*, bien au point depuis fin août, convenons que Balzac brode en affirmant qu'un tiers du dixain a été écrit à l'hôtel de l'Arc (*LH*, I, p. 544).

En février, le dixain « marche » (*Corr.*, II, p. 469) ; un mémoire d'Éverat confirme cette assertion : le 1[er] mars, Balzac, à court d'argent, lui a emprunté 50 fr., tandis qu'on tirait déjà les trois premières feuilles de l'ouvrage, et que les quatre suivantes passaient à la composition (Lov. A 268, fol. 135). Avant le 30 mars, l'auteur a envoyé à M. Hanski une épreuve de ce *Prologue* plein de clins d'yeux pour sa femme (*LH*, I, p. 197), et, le 3 avril, il assure encore que son dixain est sous presse (*LH*, I, p. 200). Sur l'épreuve de la page de titre enfin, l'ouvrage est déclaré achevé en « Apvril MDCCCXXXIV » (A 40, fol. 3).

Que représentent ces sept premières feuilles ? Le *Prologue*, *Perseuerance*, *D'ung iusticiard* et le début d'*Amador*. Il semble bien que Balzac, depuis son retour de Genève, n'ait ajouté à son manuscrit que les huit premières pages de ce conte, d'une écriture rapide et peu soignée ; elles seront laborieusement remaniées sur épreuves. On est donc bien loin d'un dixain achevé.

S'il n'a pas su se dépêtrer d'*Amador*, Balzac garde *Berthe* en réserve pour convaincre l'éditeur que la rédaction avance ; peut-être entame-t-il alors le second chapitre, la pagination autographe primitive se poursuivant de 8 à 11 (A 35, fol. 57 à 60) jusqu'à : « nos amours, nostre fortune » (p. 376 de notre édition). On a vu que Ledoux ne s'en laisse pas accroire : le 28 avril, il prétend n'accepter la « bonne *Berthe* » qu'à des conditions très strictes ; elles amèneront la rupture (*Corr.*, II, pp. 492-493).

En quête d'un nouveau protecteur, la Muse drolatique montre peu de

cœur à l'ouvrage ; de nombreux mois durant, le *Troisième dixain* ne semble être mentionné que pour mémoire. Notons pourtant, le 13 juillet, un assez vague : « Je vais moi me remettre à finir un *Conte drolatique* » (*LH*, I, p. 229), qui trahit l'intention de continuer *Berthe* ou *Amador*, on ne sait. Le 23 janvier 1835, le *Troisième dixain* est le douzième de treize travaux à terminer énumérés sur un bulletin de travail daté, publié par Pierre-Georges Castex dans son édition du *Cabinet des antiques* (Garnier, 1958, p. II, note 1). En février, mars et mai, l'œuvre est dite tantôt prête à paraître, tantôt sur le métier (*LH*, I, pp. 305, 321 ; *Corr.*, II, p. 658), mais il faut attendre août pour être certain que Balzac s'est remis au travail. Une facture d'Éverat nous apprend en effet qu'a eu lieu ce mois-là la « recomposition » des feuilles 5, 6, 7, 9 et 10 (Lov. A 256, fol. 40). Ainsi le manuscrit livré à l'imprimeur six mois auparavant est augmenté de la valeur de deux nouvelles feuilles, la 9 et la 10. Ont-elles été composées une première fois dans l'intervalle ? A cet égard le mémoire de l'imprimeur est ambigu ; il n'est donc pas impossible qu'un chaînon manque dans notre reconstitution. Ce qu'il faut bien admettre, c'est qu'en août le manuscrit est le même qu'au lendemain de Genève, puisque les feuilles 9 et 10 représentent tout bonnement le premier chapitre de *Berthe*, avec lequel Balzac avait cru appâter en avril le coriace Ledoux. On notera aussi que les drolatiques fredaines d'Amador n'ont toujours pas trouvé leur honorable conclusion ; un document émanant de l'imprimerie est formel : « la feuille 8 n'a pas été donnée ni copiée » (Lov. A 256, fol. 41). La composition, la correction et le tirage de cette feuille, de même que le tirage, à 800 exemplaires, des cinq feuilles composées en août, seront portés au débit de Balzac, dans le mémoire Éverat, à la date du 15 novembre (Lov. A 256, fol. 40). Entre août et novembre, l'écrivain a donc achevé *Amador ;* il estime avoir corrigé assez attentivement le début du dixain pour se risquer à en continuer l'impression avant de l'avoir terminé en manuscrit. Ainsi le 11 octobre, il peut se flatter sans forfanterie d'en avoir fini en décembre (*LH*, I, p. 357), et il exagère à peine, le 21 novembre, en se disant « à moitié du 3me dixain » (*LH*, I, p. 363). Le temps de prendre les contacts nécessaires avec de nouveaux libraires, nous aurons peut-être passé le cap de l'année, mais la fin ne saurait beaucoup tarder. C'est alors que les dix feuilles imprimées aux frais de l'auteur sont détruites dans l'incendie du 12 décembre. Dix ? Onze, écrit-il à sa sœur, le 14 décembre 1835 (*Corr.*, II, p. 781) ; ce lapsus peut s'expliquer : la dernière tranche de copie ne coïncidant pas exactement avec la dixième feuille — elle s'arrête au milieu d'une phrase — Éverat avait sans doute commencé à composer la suivante. Les feuillets 8 à 11 de *Berthe* (fol. 57 à 60), auxquels nous avons fait allusion plus haut (p. 643), donnaient bien, en effet, la matière de quelques pages supplémentaires.

Un exemplaire au moins des dix feuilles détruites était resté entre les mains de Balzac, mais rien ne dit qu'il ait repris sa toile de Pénélope avant de signer le traité Werdet-Auzou, le 29 septembre 1836 (*Corr.*, III, pp. 142-143). Il remet alors à l'éditeur le premier texte Éverat, afin qu'il soit recomposé, et s'engage à compléter la copie en octobre. Le 29 de ce mois, Auzou lui accorde un sursis « de deux mois pour achever l'ouvrage à partir du jour où la feuille 10 sera tirée » (*Corr.*, III, p. 166). Car on en est toujours à la recomposition du début ! La besogne n'avance guère puisque, le 6 novembre, l'auteur n'est pas encore en mesure d'envoyer au marquis Félix de Saint-Thomas, à qui il les a promises un mois plus tôt, « les 10 premières feuilles du 3me dixain des *Contes drolatiques* qui ont servi à l'impression, et sur lesquelles sont écrites [ses] corrections » (*Corr.*, II, p. 171). Auzou accuse

réception des 5 premières feuilles « bon à tirer » le 22 novembre (Lov. A 256, fol. 3) ; la dixième lui parvient vers le 15 décembre. Nous voici revenus à la situation de novembre 1835...

Le délai fixé par l'éditeur expire le 15 février 1837. Quoique le *Troisième dixain* n'ait pas été publié le mois suivant, la page de titre de l'édition originale, déjà imprimée, rappelle les illusions du libraire : « Acheué en mars MDCCCXXXVII ». Le 18 mai, sans nouvelles de son auteur, Auzou le somme de lui dire où il en est ; il revient à la charge le 2 juin : « je vous prie de nouveau de terminer votre travail ; ce volume devrait être en vente depuis longtemps » (*Corr.*, III, p. 300).

Il ne prêchera plus dans le désert ; le 7 juin, Fain accuse réception de « quatre pages réimpression et six feuillets manuscrits » (Lov. A 256, fol. 49). Ces 4 « pages réimpression » ne représenteraient-elles pas le fragment de copie (fol. 57 à 60) que nous avons supposé composé par Éverat après la feuille 10 ? Les « six feuillets manuscrits » correspondraient alors précisément aux fol. 62 à 67 de *Berthe*, 6 pages envoyées ensemble à l'imprimerie, et numérotées par l'auteur de 0 à 000000 ; elles complètent le chapitre II, qui s'achève, dans le manuscrit, par les mots : « tout saulvé pour l'advenir » (dans l'imprimé : « tout sauf pour l'heure prezente », p. 385 de notre édition). Début juin, Balzac aurait donc à peine attaqué le troisième chapitre actuel... Il dut le finir dans le courant du mois : « Je n'ai pas terminé *Berthe la repentie*, écrit-il le 8 juillet, sans penser à chaque ligne que je l'avais commencée avec rage au Pré-l'Évêque, en 1834 au mois de janvier, voici bientôt 4 ans passés » (*LH*, I, p. 518).

Le même jour, dans la même lettre (p. 515), il estime n'avoir plus que pour dix jours de travail. L'impulsion était donnée ; malgré les grands ouvrages en cours, le dixain ira son train. Balzac rédige à la même époque *la Belle fille de Portillon*, une tranche de 5 feuillets (fol. 79 à 83) d'un seul tenant. Aucun document n'éclaire l'histoire de ce texte, sauf une esquisse du titre sur la page de titre du troisième chapitre de *Berthe* (fol. 68) ; comme, d'autre part, *la Belle fille de Portillon* est certainement antérieure au 18 juillet, on peut en situer approximativement la rédaction entre la mi-juin et la mi-juillet.

Fidèle à son programme du 8, l'écrivain remet le 18 juillet « tous les manuscrits des cinq derniers contes du *3me dixain* et celui de l'épilogue faisant trente-six feuillets d'écriture » ; en fait foi le reçu de Beaufremont (?) fils pour M. Auzou (Lov. A 256, fol. 8). Commentaire dans la lettre à Mme Hanska du lendemain : « Voici le 3me dixain achevé en manuscrit et pas en épreuves » (*LH*, I, p. 520).

La correction des épreuves se passa sans incident, du moins jusqu'à la mi-septembre ; à la relecture, les *Dires de trois pellerins* et les naïves dépravations de leur petit héros durent paraître commercialement risqués à l'éditeur-marchand de papier. On finit par se résoudre, en attendant que l'auteur invente des égarements plus orthodoxes, à sauter provisoirement la feuille 19, où devait entrer la composition de ces trois feuillets de manuscrit. Les 29 et 30 septembre, Balzac reçoit sa 2e épreuve d'*Imperia mariee*, le dernier conte du dixain (A 40, fol. 96-114) ; le 12 octobre, la 3e (*Ibid.*, fol. 125-143).

Le 10 octobre, il confiait à l'Étrangère : « J'ai encore un conte à faire dans mon 3me dixain, pour en remplacer un qui est trop leste [les *Dires*], et voilà plus d'un mois que je cherche à le remplacer sans le pouvoir » (*LH*, I, p. 539) ; le 12 il jubile : « Le conte est refait et envoyé à l'imprimerie, et je puis dire que je suis bien heureux d'avoir enfin terminé cet éternellement *sous presse*

dixain » (*LH*, I, p. 544). Le 16, 4e épreuve d'*Imperia* (A 40, fol. 151 à 171), qui sera suivie de deux autres encore, non datées. Pendant ce temps on essaie d'étirer les nouveaux *Dires incongreus* sur la totalité de la feuille 19, la suite étant déjà mise en page. Balzac aime ces acrobaties typographiques de dernière heure ; elles entretiennent la fièvre de l'invention. Il inscrit sur le manuscrit de la seconde version des *Dires* (A 35, fol. 117 v°) : « on peut m'envoyer l'épreuve en page, afin que je sache si la feuille est complète, et que j'ajoute juste ce qui pourra manquer », et il commente sur l'avant-dernière épreuve : « donnez encore une épreuve, la feuille est maintenant complète avec l'ajouté » (A 40, fol. 87). Sur un béquet, au fol. 93 de la même épreuve, un sceau porte la date du 20 octobre 1837...

Et Balzac de conclure pour Mme Hanska, le 21 octobre : « J'ai fini ce matin le 3me dixain » (*LH*, I, p. 546).

PROLOGUE.

Page 311.

1. Manuscrit : A 35, fol. 1-4.

En annonçant à l'Étrangère, le 30 mars 1834, qu'il a envoyé à M. Hanski l'épreuve de ce *Prologue*, Balzac insiste sur le fait qu'il l'a volontairement daté (de même que *Ne touchez pas la hache*) des Eaux vives et de l'hôtel de l'Arc à Genève (*LH*, I, p. 197). Cette date symbolique n'apparaît que dans l'imprimé ; Pierre-Georges Castex a révélé que, par le « 26 janvier », qui signe comme un chiffre secret *la Duchesse de Langeais* et la dédicace manuscrite du *Père Goriot* à Mme Hanska, Balzac a voulu commémorer le « jour inoubliable » de leur amour, vécu à Genève, en 1834 (cf. *l'Année balzacienne 1960*, pp. 189-190). Le « Feburier » du *Prologue* est moins solennel ; c'est le temps des adieux, associé au *lieu inoubliable*.

Ces pages anodines sont chargées de souvenirs récents, et de quelques messages pour la bien-aimée lointaine. A Genève, au début de janvier, Balzac avait demandé à Mme Hanska de lui faire exécuter un encrier dans un morceau de malachite (*LH*, I, pp. 168-170) ; cet encrier à six pans devait s'orner d'une devise : « *adoremus in œternum* », le leitmotiv de la correspondance amoureuse échangée à Genève (*LH*, I, pp. 152, 157, 162, etc.). Trois autres mots y seraient gravés : *Exaudit Vox Angeli*, dont les initiales composeraient le prénom de Mme Hanska : Eva. De là l' « escriptoire » tombée du ciel à l'auteur du *Prologue ;* mais, en rédigeant, Noré trouve l'anagramme plus galante que l'acrostiche, et il grave à même son galimard imaginaire la devise : *Ave* sur laquelle il équivoque à longueur de pages.

Raymond Massant fait remarquer que, dans le manuscrit, les deux godets de l'encrier ont chacun leur devise : *Exsultat vitam* [sic] *angelorum* et *ave* (*CHH*, t. 22, p. 22). Cette double formule lui paraît confirmer les hésitations de Balzac à Genève avant de s'arrêter à *Exaudit Vox Angeli ;* il en déduit qu'une première version du *Prologue* doit être datée du Pré-l'Évêque. La variante manuscrite prouverait mieux le contraire, pensons-nous. Le 22 février, après son retour, Balzac n'annonce-t-il pas à Mme Hanska qu'il s'est fait faire un « admirable flambeau à 3 branches » portant l'inscription : *Exsultat vitam angelorum*, et qu'il a l'intention de lui en envoyer une réplique (*LH*, I, p. 187) ? Enfin, s'il lui écrit mystérieusement le 9 mars (*LH*, I, p. 193) : « Mets *ave* sur l'encrier. Les *Contes drolatiques* te diront pourquoi »,

c'est que notre facétieux Hercule n'avait pas songé à cette anagramme à Genève. C'est aussi que le *Prologue* a été composé à Paris.

PERSEUERANCE D'AMOUR.

Page 317.

1. Manuscrit : A 35, fol. 5-23.

Ce conte fut publié, avant de paraître en volume, dans *l'Europe littéraire* du 8 septembre 1833 (pp. 183-192), mais l'œuvre était au point. Ce sont même les « colonnes » de *l'Europe littéraire* qui, au dire de Balzac, auraient « servi de manuscrit » pour l'impression en volume. Cf. *Historique du procès du Lys* (*OCB*, t. 19, p. 692).

La graphie archaïque de quelques mots avait été modernisée. Le texte était introduit par la note liminaire suivante :

« (M. de Balzac poursuit, sans peur ni de la critique, ni du monde, sa longue entreprise des CENT CONTES DROLATIQUES. Le *troisième dixain* est sous presse. Ce livre, dont la lecture est interdite à la majeure partie du public, contient un conte qui peut sans danger être inséré dans un journal. La communication que nous en avons reçue est une faveur unique dont *l'Europe littéraire* a voulu faire profiter ses lecteurs.) »

On ne connaît pas les modèles littéraires de *Perseuerance d'amour*, à supposer qu'il y en ait. Tout nous ramène en revanche vers les sources personnelles. Et d'abord le héros, bourgeois de Paris, mais natif de Touraine, orfèvre, artiste persévérant et chaste — tel que l'auteur veut apparaître aux yeux de Mme Hanska — et qui n'en est pas moins « ung masle tainct en grayne, à vizaige de lion, et soubs les sourcilz duquel sourdoyt ung resguard à fundre l'or » (p. 319). Anseau joue sa vie sur le premier mot d'une bergère, comme Balzac voue la sienne à une grande dame polonaise inconnue. Quand l'auteur invite Mme Hanska à lire ce conte pour se faire « une idée des deux premiers dixains » (*LH*, I, p. 71), nous sommes en droit de lui supposer une intention plus secrète : qu'elle y voie l'emblème naïf de son amour.

Ce conte, qui pourrait s'intituler, n'était l'équivoque, *Espérance d'amour*, devait être le 30e des *Contes drolatiques*. Il est suivi, dans le manuscrit, des premières lignes d'un *Épilogue*, qui eût été celui du dixain ; c'est dire que la rédaction en est au moins aussi ancienne que l'établissement des tout premiers sommaires du *Troisième dixain* primitif, devenu par la suite *Dixain des imitacions* (cf. plus haut, pp. 641-642). Nous avons déjà fait allusion à la symétrie expressive vraisemblablement cherchée par Balzac quand il a voulu opposer à *Dezesperance*, amère conclusion du *Deuxième dixain*, un poème de la longue patience de l'amour, destiné à couronner le dixain suivant. Obligé de fournir de la copie, il aura estimé que le contraste valait la symétrie, et fait succéder abruptement l'espérance à la désespérance. Cela, d'autant plus volontiers que *Perseuerance* recevait un éclairage nouveau du *Prologue* plein de réminiscences attendries composé en février 1834, au retour de Genève.

Mme Hanska comprit-elle le message de *Perseuerance ?* Les contemporains reconnurent sans doute l'auteur dans son petit orfèvre tourangeau. Quand Gustave Doré eut à représenter Anseau pour l'édition de 1855 (p. 434), il lui fit la tête de Balzac.

D'UNG IUSTICIARD QUI NE SE REMEMBROIT LES CHOSES.

Page 335.

1. Manuscrit : A 35, fol. 25-32.

Cet excellent pastiche, l'un des mieux enlevés des *Drolatiques,* est nettement inspiré de la première des *Cent nouvelles nouvelles ;* Balzac appréciait particulièrement ce conte *(la Médaille à revers),* qu'il cite dans sa *Faulse courtizanne* (p. 207), et il connaissait le passage du *Discours I* des *Dames galantes* de Brantôme (Garnier, 1965, pp. 41-42), où l'auteur donne à mots couverts l'identité des personnages.

On remarquera que le sieur de Balzac règle son compte au passage à son grand ennemi de la *Revue de Paris.* Le prévôt Picot, alias Petit à Bourges, est appelé de cent autres manières, qui nous valent une page d'onomastique drolatique ; elle nous apprend que le ridicule cocu, héros du *Iusticiard,* est nommé par certains « Pichot d'où ne est rien venu qui vaille » (p. 335). Aux yeux de Balzac, ce nom déconsidère d'avance le personnage. Le personnage devait-il aider à déconsidérer le nom ?

L'écrivain a peut-être emprunté son sujet au *Dixain des imitacions* (cf. p. 662) ; le pastiche de Louis XI devait s'y intituler *le Cocqu par aucthorité de iustice.* Par son sujet, l'histoire du *Iusticiard* est une assez verte réplique aux ragots que Pichot avait fait courir sur les entreprises de Balzac dans l'alcôve d'Olympe Pélissier (cf. *LH,* I, pp. 30-31, note 6). Le récent procès du *Lys dans la vallée* avait ranimé la vieille rancune de Balzac contre l'ex-directeur de la *Revue de Paris.* Si le iusticiard « ne se remembroit les choses », Pichot n'a rien à lui envier : « Je ne sais pas pourquoi M. Pichot a publié *le Perroquet* de W. Scott, car il a peu de mémoire » (*OCB,* t. 19, p. 686). Un peu plus loin (p. 702), il l'appelle : « le médecin sans mémoire auteur du *Perroquet de Walter Scott* ».

Le sujet du *Iusticiard* a été rajouté sur le plan primitif du *Troisième dixain* (cf. p. 642) ; comme *Perseuerance d'amour* est aussi venue grossir le même sommaire anticipé, l'auteur a dû en chasser un titre qui se trouvait de trop : *le Papeguay,* dont il ne sera plus jamais question.

SUR LE MOYNE AMADOR QUI FEUT UNG GLORIEULX ABBEZ DE TURPENAY.

Page 345.

1. Manuscrit : A 35, fol. 33-47.

Amador et ses formidables orgies, assez laborieusement inventées par Balzac, comme nous l'avons rappelé dans l'esquisse chronologique, ont défié jusqu'ici l'ingéniosité des quelques curieux qui leur ont cherché des modèles. Gargantua, Pantagruel, Panurge lui ont apporté davantage que frère Jean des Entommeures, auquel on l'a parfois comparé. Mais c'est dans la galerie des moines ribauds et carnivores qui égaient la littérature gauloise, que le portrait d'Amador aurait le mieux sa place. Les fraters qui paillardent si gaillardement chez Boccace ne sont pas ignorés non plus des auteurs de

fabliaux ; ils trouveront aussi dans les *Cent nouvelles nouvelles* un monde à leur mesure : Amador est le frère du *Carme glouton* (LXIII). Marguerite de Navarre, qui a mis en scène un gentilhomme espagnol du nom d'Amadour (*Heptaméron*, I, 10), mais sans rapport avec le nôtre, a fait une place enviable aux moines débauchés, lesquels sont souvent au centre des anecdotes de Verville. On voit qu'Amador a de qui tenir. Ces personnages traditionnels avaient tenté le crayon de Balzac débutant ; parmi les ancêtres d'Amador, il faut citer aussi, en effet, le Bongarus de *Falthurne* (Corti, 1950, pp. 89 et suivantes).

BERTHE LA REPENTIE.

Page 363.

1. Manuscrit : A 35, fol. 49-76.

On s'explique mal aujourd'hui la prédilection de l'auteur pour ce conte, sous le nom duquel le *Troisième dixain* fut remis en vente en 1839. « Je ne crois pas avoir jamais fait quelque chose qui puisse être comparé à *Berthe la repentie*, le diamant du 3me dixain », écrivait-il par exemple le 1er septembre 1837 (*LH*, I, p. 533) ; il ajoutait : « Vous avez porté bonheur à ce poème, car le 1er chapitre en fut fait à Genève, 3 jours après mon arrivée. » Il n'empêche que ce « poème » avait ensuite traîné trois ans sur sa table de travail avant de trouver une conclusion.

Pietro Toldo (*RER*, t. III, 1905), a dressé la liste non exhaustive des écrivains chez qui le thème de l'amant travesti en quête de l'aimée est mis en œuvre : Sacchetti, Arienti, Firenzuola, Masuccio, Nelli, Secchi, etc. — que Balzac n'a certainement jamais lus. La tradition française offrait de son côté plus d'un modèle, et R. Massant (*CHH*, t. 22, p. 517) invoque à juste titre une des *Cent nouvelles nouvelles* (XLV). Enfin, Wayne Conner nous signale une véritable source : « On trouve, dans le 6e *Apresdisnee* (« Des Barbes ») de Cholières, un court récit de trois pages qui est comme le canevas de tout le début de *Berthe la repentie*. Il s'agit d'un gentilhomme riche mais âgé (77 ans) qui épouse une belle jeune fille de 16 ans. On se retire à la campagne où la jeune femme est privée de compagnie et souffre des « jeûnes » imposés par son mari. Par l'intermédiaire d'une autre femme, une « cousine » s'introduit dans la maison. Avec l'encouragement du mari les deux cousines couchent ensemble, et la nuit « se passe en des caresses qui apprindrent à la jeune femme qu'il y avoit bien de la difference de son mary avec un jousteur plus rude ».

Si, traitant ce conte de manière romantique plutôt que drolatique, Balzac paraît si loin de la tradition gauloise, c'est peut-être que le thème appelle un type d'affabulation dont la genèse et les antécédents seraient illustrés par l'œuvre même du romancier. Dans cette perspective, rappelons un projet énigmatique de 1822 : *le Valet-maîtresse*, projet de comédie, semble-t-il (Pierre Barbéris : *Aux sources de Balzac*, les Bibliophiles de l'Originale, 1965, p. 132). Mais les amours de Berthe et de Jehan de Saché, nous les lisons en miroir dans les trois derniers chapitres de la seconde édition de *la Dernière fée* (imprimée par Bobée en 1823), celle qui sera reprise dans la réimpression Souverain de 1836. Catherine abandonnée s'introduit dans le ménage d'Abel sous les traits du domestique Justin, et elle fait peu à peu redécouvrir l'amour à celui qu'elle aime.

La vie et l'œuvre de Balzac ajouteront quelques variantes à cette situation typique.

COMMENT LA BELLE FILLE DE PORTILLON QUINAULDA SON IUGE.

Page 393.

1. Manuscrit : A 35, fol. 78-83.

Ce conte, bâti sur un amusant scénario de jugement symbolique, analogue à celui qui conclut *Comment fust basti*, est probablement inspiré d'un modèle traditionnel ; celui-ci n'a pas été identifié. R. Massant a fait remarquer (*CHH*, t. 22, pp. 518-519) quelques ressemblances assez ténues avec *l'Ingénu* de Voltaire... Bien qu'elle traîne chez d'autres auteurs gaulois du XVI[e] siècle, l'équivoque du « compromis » (p. 396) a pu être remise en mémoire à Balzac par l'inépuisable Tabourot. Et d'autant mieux que les cent écus alloués pour le roi à la buandière dépucelée malgré elle, semblent évoqués par hasard dans les deux vers que voici, cueillis dans une guirlande d'équivoques de même farine :

Et dehors, sans passer contract, ny compromis,
Moyennant cent escus, me fut ce con promis.

(*Les Bigarrures et touches du Seigneur des Accords avec les Apophtegmes du Sieur Gaulard et les Escraignes dijonnoises*, Paris, MDCLXII, Livre I, p. 49.)

CY EST DESMONTRÉ QUE LA FORTUNE EST TOUIOURS FEMELLE.

Page 400.

1. Manuscrit : A 35, fol. 86-98.

Ce conte présente quelques analogies, que nous signale W. Conner, avec la troisième nouvelle de l'*Heptaméron*. Marguerite de Navarre met en scène, à Naples, un gentilhomme dont la femme est devenue la maîtresse du roi ; le mari trompé persuade la reine de se venger en l'acceptant pour amant. Cet argument a pu servir de point de cristallisation au récit de Balzac, mais il n'y paraît plus guère. Les autres sources sont inconnues.

D'UNG PAOURE QUI AVOIT NOM LE VIEULX-PAR-CHEMINS.

Page 415.

1. Manuscrit : A 35, fol. 100-106.

Les sources de ce conte, dont l'auteur a consigné l'argument dans son *Memento* (fol. 9 v°; cf. p. 534), ont été longtemps ignorées. Voici brièvement, d'après une étude inédite de Wayne Conner (1952), les principaux emprunts de Balzac :

Le vieux Tryballot a peut-être quelques traits du père de l'écrivain ; ce vert vieillard, déterminé à vivre centenaire, passe pour avoir, à quatre-

vingts ans, ajouté un rameau bâtard à l'arbre des Balzac. Dans *Mémoires-Journaux* de Pierre de l'Estoile (Paris, 1875-1883, I, 140), œuvre qu'il connaît et qu'il cite, Balzac a pu trouver aussi un « fait divers » qui recoupe la donnée de son récit : une allusion à un octogénaire « repris et en peine, pour avoir voulu violer une fille, ce qui est remarquable »... La paysanne endormie en butte aux assauts galants d'un amant est déjà mise en scène dans *la Damoiselle qui sonjoit*, un fabliau du recueil de Barbazan (t. IV). Le rêve de la belle aurait en outre quelques analogies avec la quatre-vingt-deuxième des *Cent nouvelles nouvelles*. Enfin, c'est un vieux thème que celui de la femme sauvant un condamné du gibet en l'acceptant pour époux. On peut songer aussi à l'épisode Gringoire-Esmeralda, dans *Notre-Dame de Paris*.

Outre ces sources probables, une source certaine : les chapitres VII et VIII des *Propos rustiques* de Noël du Fail, auxquels Balzac emprunte la matière de la première partie de son récit, amalgamant dans son Tryballot les portraits de Thénot du Coing le sage et de son fils Tailleboudin, grand dissipateur devenu gueux. Un Triballory, « compère » de Thénot, paraissait dans le *Propos* de du Fail. Imaginant peut-être un jeu de mots scabreux sur un terme populaire, Balzac en a fait Tryballot. Lequel, devenu M. de Bonne-C....., aurait mérité, comme les Colleoni, à qui l'écrivain attribue ce privilège, de porter trois c... dans son blason.

Nicole Cazauran, qui a étudié attentivement les modifications apportées par Balzac à son modèle, nous a fait part des remarques suivantes :

« L'étude du manuscrit (ratures et variantes) confirme, comme le suggèrent le nombre et la précision des emprunts, que Balzac avait sous les yeux le texte de Noël du Fail. Mais il utilise très librement les deux « propos » : il accentue à l'extrême l'opposition entre le père et le fils, et, pour y parvenir, sacrifie ce qui faisait la singularité et le charme du bonhomme Thénot. »

DIRES INCONGREUS DE TROIS PELERINS.

Page 423.

1. Manuscrit : A 35, fol. 113-117.

Comme nous l'avons rappelé dans l'esquisse chronologique, ce conte fut broché à la hâte par Balzac entre le 10 et le 12 octobre 1837, pour en remplacer un autre, qui fut jugé trop audacieux et qu'on pourra lire aux pages 546 à 548 de ce volume. L'auteur s'est contenté de faire entrer dans un schéma commode, qui avait déjà servi pour *les Trois clercqs*, quelques glanes de ses lectures. Pour la première anecdote, celle du Bourguignon, R. Massant (*CHH*, t. 22, p. 520) suggère que Balzac s'est souvenu de la troisième des *Cent nouvelles nouvelles ;* le mot d'enfant qui fait tout le sujet du conte du Parisien avait été noté dans le *Memento* (fol. 99 r° ; cf. p. 538). Peut-être, comme le suppose Wayne Conner dans son article sur l'influence de Tabourot (cf. note sur *le Dangier d'estre trop coquebin*, pp. 634-635), Balzac s'est-il contenté de transcrire une anecdote des *Bigarrures* (Cotinet et Maucroy, 1662, pp. 117-118), où Dieu jouait le rôle de l'arbalétrier l'Espérance.

La seconde anecdote du Bourguignon enfin, drolatique histoire de la création des sexes, n'est pas sans analogies avec un fabliau : *Du c.. qui fut fait à la besche*, recueilli dans le tome IV des *Fabliaux et contes des poètes français* publiés par Barbazan.

On remarquera au passage, dans ce petit ouvrage de marqueterie littéraire, quelques souvenirs des récents voyages de Balzac en Italie, en 1836 et 1837. L'allusion aux péchés des Visconti nous rappelle qu'il fut le fondé de pouvoir du comte Visconti, à Turin, tout en étant l'amant de la comtesse. Quant à l'éloge des Milanaises et de leur art d'aimer, on peut y voir une raillerie sans malice à l'intention de la petite comtesse Maffei et de ses amours trop chastes.

NAIFUETÉ.

Pgae 429.

1. Manuscrit : A 35, fol. 119-121.

Balzac, pressé, s'est contenté de mettre en valeur un mot d'enfant, pour lequel il a esquissé un petit scénario, dont R. Massant a souligné les invraisemblances — *le Péché originel* du Titien n'ayant été peint que vers 1570, soit quelque vingt ans après la mort de François Ier (*CHH*, t. 22, p. 521).

LA BELLE IMPERIA MARIEE.

Page 432.

1. Manuscrit : A 35, fol. 123-138.

Dès l'*Avertissement* de 1832 (notre édition, p. 541), Balzac cite *la Courtisane amoureuse* de La Fontaine, à laquelle il avait déjà fait allusion, le 20 octobre 1830, dans sa IIIe *Lettre sur Paris*. Dans son livre sur *la Torpille* (Droz et Minard, 1957, p. 58), Jean Pommier suggère que l'auteur d'*Imperia mariee* s'est « souvenu » de ce conte. Les sources historiques se confondent avec celles de *la Belle Impéria (Premier dixain)* ; on en trouvera un panorama complet, et même un peu plus, dans l'article de R. Massant auquel nous avons renvoyé en présentant ce conte.

Sans perdre son nom et sa légende, l'héroïne s'est profondément modifiée entre le premier et le dernier des *Contes drolatiques* publiés du vivant de l'auteur. Non seulement Balzac persiste à la faire vivre plusieurs dizaines d'années avant sa naissance historique — de même que, dans *l'Archevêque*, il la faisait assister au Concile de Trente quelque quarante ans après sa mort —, mais il déforme désormais les autres données historiques. La sèche silhouette du conte drolatique a fait place à un personnage romanesque.

Lucrezia de Paris, dite Imperia, avait eu une fille, nommée comme elle Lucrezia, qui se suicida pour éviter d'être déshonorée par un monsignore. Cette Lucrezia, l'écrivain la prénomme, étrangement, Théodore. Est-ce le souvenir de Théodore, comparse sacrifiée de la vie des Balzac, dont Anne-Marie Meininger s'est faite l'historienne (*L'Année balzacienne 1964*, pp. 67-81) ? Théodore, sœur de Surville (beau-frère de l'écrivain), et comme lui enfant naturel, était née des amours faciles de Catherine Allain. A son tour, elle avait donné le jour à trois enfants naturels ; l'aînée se nommait Adolphine-Théodore, le puîné Théodore-Adolphe... Seulement la Théodore de Balzac se suicide, du vivant d'Impéria ; sa mort est la condamnation des péchés de sa mère, comme le malheur de Juana accuse la vie de la Marana. Osera-t-on évoquer Mme de Berny, bouleversée par la folie de sa fille, et « qui en est morte de douleur, ainsi que de la mort de son fils » (*LH*, I, p. 583), après une dernière année d'expiation ? Est-ce insulter à la mémoire de

« cette grande Madame de B que Laure appelle aujourd'hui ma *Joséphine* » (*LH*, I, p. 505), que de la rapprocher de l'Impéria balzacienne qui, au lieu de mourir à trente ans comme la vraie (1480-1511), connaît tout l'éclat de sa beauté à trente-neuf ans (pour ne pas dire quarante ou quarante-cinq ?), et qui, à quarante-neuf ans (pour ne pas dire cinquante ou cinquante-cinq ?), s'efface devant une femme plus jeune et se tue ? Comme nous avons essayé de le montrer dans notre *Introduction*, les *Contes drolatiques* sont ramenés inéluctablement vers les grands courants d'inspiration de l'œuvre balzacienne.

ÉPILOGUE.

Page 450.

1. Manuscrit : A 35, fol. 39 r°-v°.

QUATRIESME DIXAIN.

Page 453.

1. *Manuscrit*. Les fragments du *Quatrième dixain* sont conservés à la Bibliothèque Lovenjoul, sous la cote A 36, dans une chemise de maroquin rouge, ornée de filets dorés, doublée de satin, fermée par quatre rubans de soie rouge, et portant sur la couverture l'inscription dorée : *n° 2*. Papier bleuté. Filigrane sur quelques pages : J. WHATMAN. Dimensions : 24,5 × 19 cm environ. Le manuscrit est folioté de 1 à 83. Une épreuve non corrigée des *Dires* (cf. plus bas, p. 677) occupe les folios 5 à 7. De nombreux feuillets sont blancs.

Ces textes n'ont jamais paru du vivant de l'auteur, et ils n'ont pas été composés.

Chronologie sommaire de la composition. Il a été expliqué (p. 642) à la suite de quelles circonstances le *Dixain des imitacions*, qui devait être le troisième, fut finalement annoncé comme le quatrième. Ses tribulations n'étaient pas terminées. En octobre 1837, l'écrivain prend conscience de la difficulté de mener rapidement à bonne fin ses *Imitacions*, et il ajoute à l'*Épilogue* du *Troisième dixain* le post-scriptum que nous avons publié (pp. 543-544) : le *Quatrième dixain* promis n'étant pas en état de paraître, il va le remplacer par un autre ouvrage, dont il donne aussitôt le sommaire, et qui doit être l'unique vrai *Quatrième dixain*.

La composition des fragments de ce nouveau recueil est à peu près inconnue. La *Note* de 1837 prouve du moins que Balzac, en octobre, est déterminé à poursuivre ses *Cent contes*, et qu'il croit être en mesure de publier son prochain dixain avant deux ans. A la même époque, il esquisse dans son *Album* un chimérique « *Programme pour 1838* », dans lequel figure bel et bien le *Quatrième dixain* (Lov. A 182, fol. 52).

Au haut de quelques feuillets, séparés par plusieurs pages blanches,

l'auteur a commencé par jeter de simples titres de contes *à faire*. Parmi ces titres, 6 en tout, on en relève un qui n'est pas mentionné dans la *Note* finale du *Troisième dixain :* « [2] <3> *Comment feut encore pipé l'hoste des trois Barbeaulx par ung clercq de Sainct-Nicholas* » (fol. 26). Un autre présente une variante : « *D'une grosse guerre esmeue entre les Guilleris et les Kallibistrifères au royaulme des aveugles* » (fol. 50). Enfin, l'ordre des contes est différent. On en déduira que ces ébauches de titres sont vraisemblablement postérieures au sommaire donné par la *Note* d'octobre 1837. Dans un deuxième temps, l'auteur a repris, corrigé, surchargé ces quelques titres. On en compte alors 8, dont 2 effacés. Ils seront commentés dans la note suivante.

Le 15 octobre 1838, Balzac, après avoir fait le bilan d'une année de travail, déclare à l'Étrangère : « Je ne parle pas de cinq *Contes drolatiques* écrits depuis deux mois » (*LH*, I, p. 620). Étant donné que les ébauches des cinquième et dixième *Dixains* sont déjà anciennes à cette date, c'est bien aux cinq fragments conservés du quatrième qu'il doit faire allusion. Il faut donc en situer approximativement la composition entre octobre 1837 et octobre 1838.

[SOMMAIRE.]

Page 455.

1. Manuscrit : A 36, fol. 1. Signes : [ ] = suppression ; < > = correction, surcharge ou addition.

Il est facile de reconstituer, en s'aidant des signes diacritiques, les deux états successifs de cette liste provisoire. Le premier correspond à la première rédaction des titres de contes *à faire* signalés à la note précédente. Il lui est cependant postérieur, puisque trois de ces titres y sont abrégés : « [2] <3>Comment feust encore pipé l'hoste des trois Barbeaulx », « [3] <4> [D'un paysan de Montsoreau] » et « 10 D'une grosse guerre ». Un titre présente une variante : « [5] <6> [Triste erreur de dona Miraflora] » ; les autres sont ajoutés pour compléter la dizaine.

Le second état de cette liste complétée correspond, mais dans un ordre différent, aux titres de contes *à faire* surchargés et corrigés.

Si l'on réunit tous les documents existants, y compris la *Note* finale du *Troisième dixain*, on obtient une liste de projets qui dépasse la dizaine. Ceux qui ont connu un début de rédaction seront commentés séparément. Pour les autres, voici brièvement ce qu'on en sait.

Dans le *Memento* (Lov. A 39), on trouvera l'argument de *Triste erreur de dona Miraflora* (fol. 101 r° ; notre édition, p. 536) — quoique Balzac ait biffé ce projet dans sa liste —, de *Mot d'une vertueulze dame de Tours (Ibid.)*, de *Punicion d'ung magistrat qui voulsit des pucelles* (fol. 2 r° et 99 v° ; cf. pp. 526 et 538) et de *la Chose aux trois couleurs* (fol. 4 v° ; cf. p. 528). Ce dernier conte a été inspiré par une page du *Discours II* des *Dames galantes* (Garnier, 1965, p. 168). Au sujet du *Paysan de Montsoreau*, d'*Aultre naïveté*, de *Maulvaise foy d'ung hereticque*, notre ignorance est totale. La présence, dans le manuscrit du *Quatrième dixain*, d'une épreuve non corrigée des *Dires*, exclus du troisième, incite à penser que l'auteur s'était résolu à risquer tout de même ces pages dans son nouveau recueil : le titre de *Confession bigearre*, qui ne paraît que dans la *Note*, ne conviendrait-il pas fort bien à ce conte ? Cette conjecture est renforcée par le fait que le mot « bigearre », barré dans le *Memento*, se trouve utilisé dans les deux versions des *Dires* (cf. *Memento*, p. 527, note 9).

LES TROIS MOINES.

Page 457.

1. Manuscrit : A 36, fol. 8-10.

Sur un thème noté dans le *Memento* (A 39, fol. 101 v° ; cf. p. 535), l'auteur essaie de greffer un nouvel épisode des relations de la maison de Candé et de l'abbaye de Turpenay, déjà illustrées très paillardement par *Sur le moyne Amador (Troisième dixain)*. Prendre un amant (ou un mari) pour sa santé, c'est un précepte d'hygiène drolatique mis en œuvre par toute la littérature gauloise traditionnelle. L'ébauche de Balzac est trop brève pour qu'il soit possible d'identifier un modèle précis.

L'INCUBE.

Page 460.

1. Manuscrit : A 36, fol. 18-24.

Le faux démon de ce conte fait pendant à la fausse sorcière du *Succube (Deuxième dixain)*. Nous avons rappelé les anciennes curiosités de l'auteur de *Falthurne* pour les superstitions médiévales. Dans la première édition de *la Dernière fée* (t. I, p. 40), il fait aussi allusion à ces temps « où l'on brûlait les jeunes filles qui avaient le cauchemar, en prétendant qu'elles étaient la proie d'un *incube* ». Parmi les lectures que de telles déclarations permettent de deviner, il faut citer encore une fois la *Démonomanie* de Jean Bodin (1530-1596), ce Bodin qui est précisément un des protagonistes de *l'Incube*. C'est chez ce célèbre juriste que Balzac a pu lire que la semence du démon est glacée, qu'il ne saurait résister à une étole, qu'il est botté, éperonné, vêtu de noir, etc. Ainsi s'explique par exemple l'étonnement de ce personnage vrai quand il apprend que le démon de la dame Pichard porte une chemise blanche ! Le sujet, traité cette fois en conte drolatique, n'a pas l'ambiguïté du *Succube*. L'incube est tout simplement l'amant de la dame Pichard, laquelle feint d'être la victime du démon, et supplie le curé de l'en délivrer. Boccace a traité un thème analogue dans son inépuisable *Décaméron* (VII, 1) : une épouse infidèle se dit persécutée par un fantôme ; elle convie son mari à prier à haute voix derrière la porte où frappe le fantôme-amant, qui la croit seule.

On remarquera l'évocation vibrante de l'Anjou ; l'inspiration géographique des *Contes drolatiques* allait-elle se modifier dans le *Quatrième dixain ?* Cet Anjou est en fait la Touraine, qui lui est d'ailleurs par trois fois associée dans cette belle page. Un Anjou prétexte, comme celui d'*Eugénie Grandet*. Les remarques de P.-G. Castex au sujet du roman saumurois s'appliquent exactement à *l'Incube :* « De la Touraine à l'Anjou, les usages ne varient guère. Balzac pouvait, sans créer aucune invraisemblance, puiser dans son expérience de Tourangeau [...] A plusieurs reprises, il associe explicitement les deux provinces, comme pour se justifier à ses propres yeux de transposer à Saumur une réalité observée à Tours. » (*Eugénie Grandet*, Garnier, 1965, pp. XXVIII-XXIX).

COMMENT FEUT ENCORE PIPÉ L'HOSTE DES TROIS BARBEAULX.

Page 467.

1. Manuscrit : A 36, fol. 26-27.

Voici la *suite* des *Trois clercqs de Sainct-Nicholas (Deuxième dixain)* ; elle ne compte que ces quelques lignes, et rien ne permet d'imaginer ce qu'elle eût été.

COMBIEN ESTOIT CLÉMENTE MADAME IMPÉRIA.

Page 469.

1. Manuscrit : A 36, fol. 33-40.

Avec son marchand venu d'Orient, ses palais somptueux, ses courtisanes vivant dans l'or et le luxe, ce conte doit quelque chose aux *Mille et une nuits*. Il serait étonnant que l'épisode du collier n'ait pas une source livresque. Elle ne semble pas avoir été identifiée jusqu'ici.

On rencontrera au fil de ces pages maint souvenir des voyages de Balzac en Italie en 1836 et 1837. Qui sait même si *Combien estoit clémente* n'a pas été écrit en 1838, après le retour de l'écrivain à Paris. Ou peut-être en Italie, chez le prince Porcia, en mai de la même année ?

Le « prince Porcien », qui compare en Impéria et Gina Tiraboschi les mérites respectifs des courtisanes de Venise et de Rome, n'évoque-t-il pas en effet l'hôte de Balzac à Milan, en mai 1838 ? C'est à lui que le romancier offre le manuscrit de *Massimilla Doni*, avec ces mots : « une œuvre faite *con amore* sur Venise que vous aimez » (*Corr.*, III, p. 304) ; c'est encore à lui qu'il dédiera précisément le premier épisode de *Splendeurs et misères des courtisanes (la Torpille)* ; dans cette dédicace, il promet d'offrir quelques œuvres futures à des Milanaises portant, dit-il, « des noms déjà chers à vos vieux conteurs italiens ». En attendant, c'est lui qui, dans ce conte de sa façon, se plaît à nommer, outre le prince di Porcia, les Visconti et les Mocenigo. En 1837, à Venise, recommandé par le cavaliere Maffei, Balzac avait rendu visite à la comtesse Thomas Mocenigo Soranzo (*Corr.*, III, pp. 266-267). Rappelons que son voyage à Turin, en compagnie de Caroline Marbouty, avait été entrepris pour régler une affaire de succession au nom du comte Emilio Visconti, mari de sa maîtresse.

Il est surprenant, enfin, de voir associé au nom du « prince Porcien » celui de la courtisane Gina : le nom, justement, de l'héroïne des *Fantaisies de la Gina* (cf. t. 23), ce récit à clef inspiré par les amours du prince di Porcia et de la comtesse Bolognini.

Dans la dédicace des *Employés* à la comtesse San Severino, née Porcia, dédicace apparue dans l'édition Werdet (1838), l'écrivain déclare avoir feuilleté « il y a quelques jours, les trois cents contes plus ou moins drolatiques » du Bandello (*FC*, t. 11, p. 133). Bandello, qui décrit la vie luxueuse d'Impéria (III[e] part., nov. XLII), n'aurait-il pas remis son personnage en mémoire à Balzac ? Contrairement à l'opinion de M. Bouteron (éd. Conard, t. II, p. 296), la chose ne nous paraît pas chronologiquement impossible.

D'UNE GROSSE GUERRE ESMEUE ENTRE LES GUILLERIS ET LES KALLIBISTRIFÈRES.

Page 476.

1. Manuscrit : A 36, fol. 50-51.

Il n'existe de ce conte que ces quelques mots. Dans le manuscrit de la *Note* finale du *Troisième dixain* (Lov. A 40, fol. 147), le titre présente une petite différence : « *D'une grosse guerre esmeue entre les Guilleris et les Biribifères* ». Ce projet reparaît furtivement dans l'*Album ;* « *La guerre des guilleris* dans le *6me dixain* », lit-on en marge de l'argument suivant : « *Diana.* Une jeune fille ravissante qui veut se marier. — histoire interruption et conte fantastique de ses animalcules — elle a une fille » (Lov. A 182, fol. 8 r°). Un peu plus loin (fol. 9 r°), nous apprenons que *Diana* est un « *conte drolatique.* Une histoire qui commence par l'amour d'une belle fille du fb St-Germain (?) pour un colonel de lanciers. L'histoire s'interrompt — montrer ce qui se passe dans la génération en mettant les animalcules à la 100e puissance ». *Diana* et *la Guerre*, ces deux contes n'en auraient-ils fait qu'un seul ? ou le second se serait-il imbriqué dans le premier ? Balzac pensait-il décrire métaphoriquement ou allégoriquement cet acte de la génération qui le fascinait depuis ses premières lectures de *Tristram Shandy*, et qu'il envisageait, en 1838, soit à la période qui nous intéresse, d'étudier scientifiquement dans l'*Analyse* [ou *Anatomie*] *des corps enseignants* (voir la *Note* en guise de préambule au *Traité des Excitants modernes*, Charpentier, 1838 ; *OCB*, t. 19, p. 545) ? Au lecteur qui l'ignorerait, *Pantagruel* (ch. XV et XVI) apprendra le sens de callibistris. On remarquera enfin qu'il n'est fait mention du *Sixième dixain* nulle part ailleurs que dans l'annotation marginale signalée plus haut.

QUINT DIXAIN.

Page 477.

1. *Manuscrit.* Les fragments de ce dixain sont conservés à la Bibliothèque Lovenjoul, sous la cote A 37, dans une chemise de maroquin rouge semblable à celle du *Quatrième dixain*, mais portant sur la couverture l'inscription : *n° 3.* Papier légèrement bleuté, filigrané sur quelques pages : J. WHATMAN. Dimensions : 23,5 × 18 cm environ. Le manuscrit est folioté de 1 à 73. De nombreux feuillets sont blancs.

Aucun de ces textes n'a paru du vivant de l'auteur.

La Filandière, reliée à part sous la cote A 78, présente un cas spécial, que nous analysons dans la note consacrée à ce conte.

Chronologie sommaire de la composition. Voici brièvement l'historique de ce

projet, dont presque rien n'a été réalisé ; il en a été souvent question dans les notes précédentes, auxquelles nous renverrons pour éviter d'excessives redites.

A peine le *Deuxième dixain* a-t-il paru, vers le 10 juillet 1833, que Balzac songe à en faire un autre. C'est alors, peut-être, qu'il esquisse dans son Album le bref projet que nous avons rappelé en présentant le *Troisième dixain* (p. 641). Il l'abandonne aussitôt ; puis, songeant à tirer parti de *la Filandière*, rédigée depuis près d'une année et non publiée (cf. la note sur ce conte, pp. 663-664), il reprend son Album et y jette (A 182, fol. 100), le plan d'un *Quatrième dixain* — car peut-être n'a-t-il pas encore renoncé à un *Troisième dixain* comme les autres — qui serait entièrement composé de pastiches. Comme il se doit, le titre de *la Filandière* lui vient le premier au bout de la plume :

« Dixain des imitations conte dans la manière de Perrault 4e dixain
[fabliau conte dans le genre des fabliaux]
[id.] conte [de chevallerie] dans le genre des fabliaux
[conte à la manière de *(illisible)* de chevalerie]
Conte [a] dans la manière italienne
conte fantastique dans l'ancien genre
conte [de fée (?)] dans [à] la manière de la Royne de Navarre
conte [*(illisible)* oriental] dans le genre oriental
conte [populaire] de chevalerie
[conte de voleurs (?)] conte [drolatique] bleu
Conte dans le genre des cent nouvelles nouvelles de Louis XIe
Conte drolatique »

Le 29 juillet, Balzac vend à Abel Ledoux un mystérieux *Troisième dixain*, dont il lui lit les titres (*Corr.*, II, pp. 326-327). Dans son édition, R. Massant a révélé le premier qu'il s'agit là du recueil de pastiches que l'auteur, après quelques jours d'hésitation, a décidé de faire succéder directement au *Deuxième dixain*. Toute l'histoire de ce dixain tient dans le titre autographe et ses modifications. C'est pourquoi nous en donnerons le texte critique (Lov. A 37, fol. 1 r°), qui comprend évidemment les corrections ultérieures, sur la signification desquelles nous reviendrons. [ ] = suppression ; < > = correction ou addition.

« Les Cent contes drolatiques
colligez ez abbayes de Tourayne
et miz en lumiere
par le sieur de Balzac
pour l'esbattement des pantagruélistes et non aultres
[troisiesme <quatriesme>] <Le Quint> Dixain
dict
le Dixain des imitacions

———

se trouve à Paris
[en la librairie du sieur Abel Ledoux
<rue de Richelieu numéro 95>
size rue (...) des Augustins numéro

Ha esté imprimé
par Everat rue du Quadran et acheué en
Aoust MDCCCXXXIII] »

A la même date, l'écrivain dresse le *Sommaire* reproduit à la note suivante. Deux ou trois jours plus tard, le 1er août, il annonce à Mme Hanska : « Je vais partir dans huit jours pour la campagne afin d'achever dans le calme le 3me Dixain [...] Vous pourrez, je crois, sans rougir, vous permettre le 3me dixain il sera presque chaste » (*LH*, I, pp. 57-58). Le séjour à la campagne n'aura pas lieu mais, le 19 août, Balzac promet à l'Étrangère, pour dans deux mois, un conte drolatique qu'elle entendra « sans effarouchement » (*LH*, I, p. 63). Le 23 août, *la Filandière* est à la composition chez Éverat et *Perseuerance d'amour* est probablement achevée (cf. la note sur le *Troisième dixain*, p. 642). « Je travaille à force le 3e dixain, écrit Balzac le 2 septembre ; il paraîtra le 1er 8bre » (*Corr.*, II, p. 355) ; mais, comme nous l'avons montré (p. 642), quand *Perseuerance d'amour* est publiée, le 8 septembre 1833, dans *l'Europe littéraire*, Balzac a déjà renoncé à son recueil de pastiches. *Perseuerance* devenue le premier conte d'un nouveau *Troisième dixain*, les *Imitacions* sont renvoyées au quatrième — d'où la première surcharge du titre primitif. C'est donc comme *Quatrième dixain* que le *Dixain des imitacions* sera annoncé dans les catalogues Werdet en 1835 et 1836 (cf. note suivante).

En octobre 1837, Balzac déclare, dans son post-scriptum au *Troisième dixain*, qu'il renonce une fois de plus à publier dans l'immédiat ses pastiches, « sur le métier depuis environ trois années ». Il prétexte les difficultés rencontrées dans la rédaction du « roman » et du « fabliau », mais affirme avec outrecuidance que les « sept autres contes et le conte drolatique sont d'ailleurs terminés ». Cela pour en arriver à cette conclusion : que « le *dizain des imitacions* sera le cinquième et non le quatrième ». De là une seconde surcharge du titre autographe.

Les quelques fragments du *Dixain des imitacions* semblent antérieurs au premier abandon du projet. Le *Prologue*, une rature du titre nous l'apprend (A 37, fol. 3), devait être celui « du troisiesme dixain » ; or le dixain perd ce rang dès le début de septembre 1833. Dans ce même *Prologue* sont désignés, dans l'ordre, et assez clairement, les quatre premiers titres de la liste manuscrite (cf. note suivante) ; une place privilégiée est faite aux deux fragments conservés les moins insignifiants : le « roman » et le « fabliau » (auxquels précisément fera encore allusion la *Note* de 1837), et au « conte drolatique » destiné à couronner le dixain. Sans doute l'auteur pense-t-il à *Perseuerance d'amour*, qui n'a pas encore changé d'orbite. Le *Quint dixain dict le Dixain des imitacions* est donc antérieur, non seulement au quatrième, mais même au *Troisième dixain*.

[SOMMAIRES.]

Page 479.

1. Manuscrit : A 37, fol. 1 v°. [ ] = suppression ; < > = correction.

Ce sommaire autographe a été rédigé par Balzac fin juillet 1833 (cf. note précédente).

La suppression du 10e conte, le conte drolatique, s'explique par le fait que le *Troisième dixain* a absorbé *Perseuerance d'amour* en septembre 1833.

Le folio 73 présente un état légèrement antérieur de ce sommaire. Il est entièrement barré. Le voici :

« Prologue

Fabliau de l'enfant, l'amour et la mère

Le roman de la dame empeschiée d'amour, conte de chevallerie

conte dans le genre oriental
les Transformations du Kalender

conte à la modde italienne
le défi d[e]<u> [Laurent] <Magnifique>

conte en la méthode de Loys unze en ses cent nouvelles nouvelles
Le Cocqu par aucthorité de justice

Conte dans le goust de la royne de Navarre
Le Seigneur freschi

conte [bleu] populaire bleu
Le *(illisible)* Charlemagne

Conte dans la manière de Verville
[Fin] Comment finit le Souper
conte

Conte à la fasson de Perrault
la Filandière

Conte drolatique
Perseverance d'amour

Épilogue

Errata, delenda, adjuncta. »

Page 480.

1. Ce sommaire a été imprimé sans référence par M. Bouteron dans son édition des *Drolatiques* (Conard, 1932, t. II, p. 326) ; R. Massant l'a trouvé dans un catalogue Werdet de mai 1835 (*CHH*, t. 22, p. 736). Nous l'avons lu dans d'autres Catalogues du même éditeur, datés du 1er janvier 1836 (imprimé par Bourgogne et Martinet) et du 15 septembre 1836 (imprimé par Béthune et Plon).

Il ne présente guère, avec les sommaires manuscrits, auxquels il est postérieur, que des différences de classement, à cela près que *Perseuerance d'amour* y est remplacée par *Comment ung cochon etc.* Nous avons expliqué (p. 659) pourquoi le *Dixain des imitacions* est dit, de 1834 à 1837, le *Quatrième dixain.*

Les épaves de ce dixain seront décrites séparément. Voici le peu que nous savons des autres titres.

Le *Memento* (A 39) donne l'argument du *Seigneur Freschi* (fol. 100 r° ; cf. notre édition, p. 537) et de *Comment ung cochon* (fol. 4 v° ; p. 528), et l'Album celui des *Transformations du Kalender* et de *Gazan le Pauvre* (Lov. A 182, fol. 17).

Quant à l'*Épilogue*, Balzac en avait esquissé ces quelques mots, du temps qu'il réservait *Perseuerance d'amour* au *Troisième dixain*, c'est-à-dire vraisemblablement en août 1833 :

« [Épilogue

Esprit follet, Esprit gentil, dont l'usaige couste si chier, et auquel les iniures n'ont point faict deffault, comme ie te l'ai dict en finant le prime dixain, rentre (?) d'où tu viens, toi si] »

(Lov. A 35, fol. 23).

PROLOGUE.

Page 481.

1. Manuscrit : A 37, fol. 2-5.

Ce *Prologue* a été entièrement écrit en août ou même juillet 1833, comme nous l'avons montré plus haut (p. 659). Certes, l'auteur y annonce la publication du « quint dixain à la Sainct Sylvestre », ce qui laisse supposer que le *Dixain des imitacions* est déjà le *Quatriesme*, mutation qui ne se produit qu'en septembre (cf. p. 659) ; mais, remarque R. Massant (*CHH*, t. 22, p. 19, n. 3), ce « quint » est écrit sur un « quart » antérieur (fol. 5). Le « conte populaire », troisième du futur dixain, est le dit de *Charlemagne*, qualifié de « conte populaire bleu » dans le sommaire raturé reproduit ci-dessus, p. 660.

A noter dans cette nouvelle apologie de l'entreprise drolatique la pointe contre l'ex-directeur de la *Revue de Paris ;* les petitesses fustigées en même temps que les « sotties » y sont appelées « pichotteries » (cf. les notes sur *D'ung iusticiard* et *le Cocqu par aucthorité de iustice*).

LE FABLIAU DE L'ENFANT, L'AMOUR ET LA MÈRE.

Page 485.

1. Manuscrit : A 37, fol. 7 à 9 v° et 14 v°.

Dans la *Note* finale du *Troisième dixain*, l'auteur se flattait d'écrire si naturellement le vieux français, que la traduction de ses deux contes en langue romane lui demandait plus de temps que n'en avait exigé la composition. Ces quelques vers indigents lui infligeraient un cruel démenti, s'il en était besoin. Au verso du folio 9, on lit sous une rature une autre ébauche du texte archaïque. Pour se donner le change, l'auteur qui, décidément, rêvait, s'adressait à un typographe encore imaginaire : « ce texte numéroté par des 0 ira en page paire, et le texte numéroté en chiffres arabes ira en page impaire. »

Ces lignes apparemment dénuées de tout intérêt appellent deux commentaires. Ils aideront à mettre une fois de plus en lumière la puissante unité de la création balzacienne, qui aimante jusqu'aux fragments les plus informes ou les plus marginaux. Tout d'abord, Balzac s'est déjà trouvé dans cette situation saugrenue : avoir à inventer l'original qu'il prétend traduire... En corrigeant les épreuves de *Clotilde de Lusignan*, au printemps 1822, il s'était en effet efforcé de mettre en ancien français la *Romance d'Ildegonde* (t. III, pp. 243-244), dont il avait fini par donner la « traduction », non sans promettre l'original pour la « dixième édition ». Ses essais manuscrits aboutirent alors à un échec aussi cuisant que ceux du *Fabliau de l'enfant*. Autre surprise, l'argument de ce conte, si l'on veut bien lui arracher son masque médiéval, se trouve être exactement celui d'un conte philosophique dont l'*Album* a gardé la trace : « Un enfant de douze ans amoureux de sa mère, la mère se tuant. Filippo Lanti » (Lov. A 182, fol. 16).

ROMAN DE LA DAME EMPESCHIÉE D'AMOUR.

Page 486.

1. Manuscrit : A 37, fol. 13-14.

On ne sait rien de ce sujet extravagant et assez peu chevaleresque. Il faut noter pourtant qu'une obsession de l'écrivain, celle de la décapitation, constamment présente dans son œuvre, de 1820 à 1833 au moins, fait tout naturellement sa percée dans cette rêverie qui prélude à un *Drolatique*.

LE COCQU PAR AUCTHORITÉ DE IUSTICE.

Page 487.

1. Manuscrit : A 37, fol. 38-40.

Ce pastiche des *Cent nouvelles nouvelles* a été écrit par Balzac, et fort bien. On ne l'a jamais remarqué. C'est tout bonnement, comme nous l'avons montré, le conte du *Troisième dixain* intitulé : *D'ung iusticiard qui ne se remembroit les choses*. Il suffira, pour s'en convaincre, de comparer la première phrase de ce conte avec nos deux ébauches. D'ailleurs le titre même du pastiche destiné aux *Imitacions* ne résume-t-il pas de la manière la plus explicite l'aventure du *Iusticiard* ? Enfin, il est évident que l'argument de ce dernier conte provient de la première des *Cent nouvelles nouvelles*. Avouons pourtant que Balzac a pris à la lettre un titre qu'il réservait à l'origine à un sujet différent, si l'on en juge par deux notes du *Memento* (fol. 4 v° et 100 v° ; notre édition, pp. 528 et 537).

Il y a plus étonnant. Si l'auteur du *Troisième dixain* décochait quelques traits à Pichot, celui du *Dixain des imitacions*, qui commence à le railler dès le *Prologue*, songe peut-être à lancer contre lui, en 1833, un véritable pamphlet. Dans *le Cocqu*, le Petit, dit Petiot, dit Pichot, du *Iusticiard* eût été médecin comme le directeur de la *Revue de Paris* et, comme lui, il eût été natif d'Arles...

COMMENT FINIT LE SOUPPER DU BONHOMME.

Page 488.

1. Manuscrit : A 37, fol. 52-53.

Ces quelques répliques montrent que Balzac avait l'intention de rivaliser avec Béroalde de Verville, l'auteur des folles conversations du *Moyen de parvenir*. On ne saurait être plus inférieur à son modèle.

LA FILANDIÈRE.

Page 489.

1. Ce conte est mentionné dans les sommaires du *Dixain des imitacions*. Le manuscrit, relié à part, en est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul, sous la cote A 78. Papier légèrement bleuté. Dimensions : 23,5 × 18 cm environ. Le manuscrit occupe les folios 1 à 36 ; le texte imprimé dans la *Revue de Paris* en 1851 lui fait suite (fol. 37 à 51).

Intitulé dans le manuscrit : *la Filandière (conte écrit dans le goût de Perrault pour M. le baron Roger d'Aldenbourg)*, ce conte fut publié posthume dans la *Revue de Paris* en octobre 1851 (pp. 116 à 143), sous le simple titre de *la Filandière*, avec ce seul commentaire : « inédit ». La version imprimée, le début surtout, diffère du manuscrit. Or il a été tiré une épreuve de *la Filandière* du vivant de Balzac, et il est probable que l'auteur a commencé à la corriger. La *Revue de Paris* reproduit-elle cette épreuve aujourd'hui perdue ? On s'expliquerait alors quelques erreurs de lecture manifestes, qu'un éditeur travaillant sur le manuscrit aurait cherché à corriger ; inversement, quelques corrections suspectes pourraient être le fait de l'éditeur. C'est pourquoi, si nous donnons la version de la *Revue de Paris*, nous avons cru devoir relever toutes les variantes du manuscrit, excepté celles qui concernent la ponctuation. On trouvera ces variantes à la suite de cette note.

L'histoire de *la Filandière* présente quelques obscurités. Dans le plan provisoire du *Deuxième dixain*, celui qui fut établi à la Bouleaunière en novembre 1832, *la Filandière* occupe la seconde place (cf. p. 628). Elle n'a encore que 12 feuillets, au lieu de 36. Le conte, l'un des sept remis à Gosselin le 2 ou 3 décembre, est aussitôt livré à l'imprimeur. A-t-il été complété, récrit depuis la mi-novembre, ou compte-t-il toujours 12 feuillets ? On l'ignore. Dans la première quinzaine de décembre, Balzac envoie à Éverat les six premières pages de sa *Faulse courtizanne ;* il note au verso de la sixième (A 34, fol. 38) : « Vous recevrez lundi la fin de *la faulse courtizanne* mais surtout ne mettez pas en page *la filandière* seulement composez tout ». Confirmation que *la Filandière* est bien à l'imprimerie, et qu'elle va être composée. Mais Balzac n'en veut plus pour son *Deuxième dixain*.

La raison de ce revirement est simple. Dédié à Roger, le fils de la marquise de Castries et de son amant Victor de Metternich, ce conte a été commencé à Aix en septembre, avant la rupture. Pressé de livrer sa copie à l'éditeur, Balzac lui envoie *la Filandière* pour faire bon poids, mais prie aussitôt l'imprimeur, à l'insu de Gosselin, de ne pas la mettre en page. On l'imagine mal, en effet, dédiant son œuvre à l'enfant de celle qui l'a si cruellement humilié. Mme de Berny, qui lui avait demandé de rejeter symboliquement en fin de dixain *Dezesperance d'amour*, l'image drolatique des mésaventures d'Honoré, aurait-elle accepté d'un cœur léger un hommage public à sa rivale ?

La Filandière est provisoirement oubliée. Sans doute donne-t-elle à l'écrivain l'idée du *Dixain des imitacions*, vendu à Ledoux le 29 juillet 1833 sous le titre de *Troisième dixain* (cf. p. 658). Il la remet alors sur le métier, comme l'atteste une facture de l'imprimerie : en date du 23 août 1833, Éverat a fait sur *la Filandière* pour 42 fr. de travaux à compte d'auteur (Lov. A 268, fol. 135). La composition de 1832 n'était-elle pas terminée ? Balzac commence-t-il seulement à en corriger les épreuves ? Ou bien vient-il d'achever le manuscrit et d'envoyer la fin à l'imprimerie ? Il est difficile de choisir

entre ces hypothèses. A en juger d'après la version de la *Revue de Paris*, il semble que l'auteur, après en avoir soigneusement revu les premières pages, au début de 1833, se soit tout à coup désintéressé de son œuvre. Le *Dixain des imitacions* ne parut jamais, et *la Filandière* rentra telle qu'elle était dans les cartons de Balzac, pour n'en plus sortir qu'après sa mort.

A Aix, Roger, le petit dédicataire de *la Filandière*, avait cinq ans. L'enfant de l'amour avait son rôle tout tracé dans la comédie tortueuse que la marquise de Castries jouait au grand écrivain médusé. Gageons que Roger s'ennuyait. Pour complaire à la belle désœuvrée, dont il attendait la reddition prochaine, le soupirant cherchait « quelque beau joujou à donner à son fils » (*Corr.*, II, p. 104). Il lui offrit le plus beau, un conte de sa façon, mâtiné de Perrault et des *Mille et une nuits*. Est-il aventureux de supposer qu'il lut lui-même son œuvre au petit baron ?

Le texte recèle maintes allusions au séjour d'Aix-les-Bains, qui devaient le rendre d'une exégèse facile. Avec ses plafonds peints, ses glaces un peu trop massives — et n'oublions pas la femme chez qui l'on dépose les cannes, les parapluies et les ombrelles — le Louvre mataquinois ressemble singulièrement à un hôtel. La Gouttière des Chats où perche sa sorcière ne peut qu'évoquer cette Dent du Chat que Balzac voyait de sa fenêtre, et dont il fit, avant le 20 septembre, une ascension si malheureuse. Isolé dans ses montagnes, arriéré faute de voies de communication, condamné à son agriculture archaïque, le petit royaume de Mataquin (découvert lors du voyage à la Grande-Chartreuse ?) n'est-il pas le site où le romancier, exactement à la même époque, campe son Benassis ? Le lecteur ne s'étonnera pas de constater des analogies entre un conte de fées, si extérieur en apparence au grand mouvement de l'œuvre balzacienne, et *le Médecin de campagne ;* nous en avons signalé quelques-unes dans l'*Introduction*. Dans l'entourage du duc de Fitz-James et de la marquise de Castries, on a dû se moquer souvent de la nouvelle monarchie. Edmond Brua, qui attire notre attention sur ce point, tient pour certain que *la Filandière* cache des allusions politiques. Bonbonnin XXIV, dit le Franc-Maçon, serait un peu Louis-Philippe, roi des Français, la princesse Adélaïde paraîtraît sous les traits de S.A.R. madame Vertugadin, et les ruses et compromis des souverains pour se procurer des diamants refléteraient les « difficultés financières du gouvernement de Juillet ».

Voici le relevé des variantes du manuscrit :

2. occupés à labourer, moissonner, faner

3. Chacun

4. Il y a bien [...] est pauvre : *addition « Revue de Paris ».*

5. Les chaumières se ressemblent toutes, elles sont

6. n'ont qu'une porte, une fenêtre, et une grande cheminée par où les fées viennent quelquefois pour consoler les pauvres gens dans leurs travaux.

Page 490.

1. et les hommes ; les ânes même y passent difficilement. Le royaume est si gêné, faute de communications, le commerce y est si peu de chose et les inventions des autres états y parviennent si lentement que les macarons et les biscuits ne s'y font que pour la cour. Encore les pralines n'y furent-elles connues

2. ont

3. on lit depuis un tems immémorial sur les écus de cent sous :

4. petite fortune

5. Il n'y a point de mendians, et lorsqu'une famille mataquinoise tombe, par quelque malheur, dans

6. Alors les sujets ne sont point enclins à se révolter comme dans les autres pays, et ils sont tous obéissans et bons enfans, vu qu'ils sont occupés la majeure partie du tems à piocher leurs héritages. Aussi la politique est-elle peu de chose dans le royaume, et c'est le seul où il n'y ait ni police, ni journaux.

7. ce qui rend les revenus du royaume très incertains et l'a empêché jusqu'à présent d'avoir un budjet et de faire des emprunts. L'on y *(sic)* connaît de grand livre que les abécédaires à ba-bé-bi-bo-bu. Les Rois de Mataquin qui se composent d'une suite de soixante-deux princes bien comptés, bien historiques, partagés en quatre races dont une usurpa le trône et devint légitime par force de tems, ont obvié à la détresse de leur royaume par une grande économie ; et, comme ils tenaient à avoir un Louvre dans leur capitale, pour ressembler aux autres Rois qui ont tous au moins un palais, ils ont fini, sans trop pressurer leurs sujets, à s'en bâtir

8. Le palais est

9. détail parce qu'il

10. de toutes les curiosités

11. qu'on en a *(sic)*

12. Rheims

Page 491.

1. tuer tous

2. censés

3. qu'il sentit

Page 493.

1. vu

2. et

3. ses

4. *On lit dans le manuscrit :* en prohibant et les. *Balzac a voulu écrire :* en les <prohibant et> soumettant, *mais il a placé par mégarde après :* en *son renvoi aux deux mots ajoutés.*

5. sa

Page 494.

1. *Lacune.*

2. et nommée fleur-d'amour,

Page 495.

1. tout autre personne,
2. dirent

Page 496.

1. deux
2. être
3. restaient

Page 497.

1. veillées
2. sous
3. jouant avec des cailloux, jetté là, dans la neige,

Page 498.

1. pouvait
2. secs

Page 499.

1. rongeait

Page 500.

1. gemelle
2. Suède
3. et dans laquelle les vieilles femmes se conservent fraîches et belles de corps,
4. de
5. Galbanisson

Page 501.

1. savaient
2. à tête
3. de
4. et redevenant

Page 502.

1. comme.
2. du
3. l'on entrait pas *(sic)*

4. regardât
5. dans

Page 503.

1. de Saxe-Gotha, Saxe-Cobourg, Saxe-Saxe,

Page 504.

1. — Et comment ? dit
2. momon
3. rayures

Page 505.

1. Gouttière-des-Chats
2. diamans vrais
3. fil

Page 506.

1. voulut
2. ses
3. mette

Page 508.

1. mais le Roi tout en l'écoutant pensait en lui-même [cet homme a
2. diamant
3. corporence
4. de le bien tâter
5. prêter
6. tapisserie

Page 509.

1. vêtemens
2. lui-même
3. ordonnant
4. de lui et de l'inconnu
5. garde
6. pleine
7. du jeune souverain ; il ne fut question
8. *Balzac renvoie ici à une addition marginale qu'il a laissée en suspens :* naturellement les deux princesses voulurent voir

Page 510.

1. tant ils avaient de plaisir, et
2. je ne voudrais tromper
3. il lui baisa

Page 511.

1. le matin même
2. le faiseur de diamans

Page 512.

1. des
2. de gens de justice
3. et un manant pour mari...
4. du grand juge du Royaume

Page 513.

1. la vieille tête de sa mère
2. ferais

Page 514.

1. un peu de l'air
2. étaient devenus
3. séparaient
4. avec ceux du

DIXIESME DIXAIN.

Page 515.

1. Le manuscrit de ces fragments — une page et quelques titres — est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 38, dans une chemise de maroquin rouge identique à celles des recueils A 36 et A 37, mais portant l'inscription : *n° 4*. Papier légèrement bleuté. Filigrane : J. WHATMAN ; LACROIX F sur une page blanche (fol. 16). Dimensions : 23,5 × 18,5 cm environ. Le manuscrit est folioté de 1 à 45 ; la plupart des pages sont blanches.

On ne sait absolument rien du projet du *Dixième dixain*.

[SOMMAIRE.]

Page 517.

1. Manuscrit : A 38, fol. 1.

Ce sommaire incomplet commence par les chiffres 91 à 97, en colonne, sans titres en regard. Il n'est fait nulle part ailleurs mention de *la Femme de corps ;* ce titre est d'ailleurs raturé. Peut-être ceci s'explique-t-il par le fait que l'auteur a traité le sujet dans *Perseuerance d'amour (Troisième dixain)*, conte dont l'héroïne est « fille d'ung *homme de corps* » (p. 323) ? L'ébauche du *Dixième dixain* semble n'avoir été qu'une liste d'attente, dans laquelle Balzac, à une date inconnue, a consigné deux sujets conçus au temps des premier et deuxième *Dixains.*

LE MIGNON DU ROY.

Page 519.

1. Manuscrit : A 38, fol. 2-4.

Le Mignon du roy était destiné au *Deuxième dixain.* On le trouve au septième rang du sommaire provisoire de ce dixain (p. 628) ; longueur prévue du manuscrit : 8 feuillets. Le fragment qui en a été conservé doit dater de 1832. Ce qui peut être démontré ainsi : sur la page de titre (fol. 2), ce conte est présenté comme le *99e*, le second *9* corrigeant un *7*, qui corrige un *6* — surcharges qui n'empêchent pas de lire encore clairement le *17e* primitif... Le 17e des *Contes drolatiques*, le rang du *Mignon* dans le sommaire provisoire.

Comme bien d'autres, un sujet interdit qui faillit entrer dans les *Contes drolatiques.* Cette silhouette d'inverti resta anonyme. L'écrivain a-t-il voulu mettre en scène le comte de Caylus, mignon de Henri III, tué en duel par Balzac d'Entragues en 1578 ?

LE VŒU DU CAPITAINE CROQUEBASTON.

Page 521.

1. Manuscrit : A 38, fol. 7, 8, 9, 11, 14, 18, 20 et 22.

Balzac avait promis d'écrire ce conte « pendant le tric-trac des épreuves » du *Premier dixain* (*Corr.*, I, p. 633). Il n'en fit rien. Quelques mois plus tard, le sujet revint à la surface dans un premier projet de *Deuxième dixain*, pour disparaître aussitôt (cf. p. 627). Il n'en fut plus question par la suite.

Ces titres mis à part, il ne subsiste du *Vœu* que quelques notes du *Memento* (A 39, fol. 2 r°, 4 r°, 5 v° et 6 v° ; notre édition, pp. 526, 528, 529 et 531).

MEMENTO.

Page 525.

1. Le manuscrit du *Memento*, qui provient de la bibliothèque de Mme de Balzac, est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 39. Il est constitué par un cahier de 103 feuillets, relié en plein maroquin rouge, et portant sur le premier plat le titre doré : *Memento pour les cent contes drolatiques* (cf. la note sur le *Premier dixain*, pp. 613-614). Papier blanc, épais, non filigrané. Dimensions : 24 × 18 cm. Le *Memento* est folioté de 1 à 103 ; ne sont écrits que les fol. 1 à 19 et 95 à 103.

Nous avons mis entre crochets carrés les passages barrés par l'auteur, et fait suivre de : (?) chaque mot dont la lecture est incertaine.

A l'époque où il rédigeait ses *Contes drolatiques*, soit approximativement entre 1831 et 1837, Balzac a noté au jour le jour des mots anciens glanés dans ses lectures, des syntagmes archaïques, des images, des jeux de mots, des équivoques, des contrepèteries. Chaque fois qu'il a utilisé une de ces notes dans ses *Contes drolatiques*, ou dans ses romans, il l'a biffée dans le *Memento ;* ces « emplois », le lecteur en retrouvera le plus souvent la liste dans le *Glossaire* de Wayne Conner, auquel nous renverrons. Outre ces menus matériaux, l'auteur indique parfois un sujet, un titre, ou même dessine un canevas. Ici encore, lorsque le projet a été réalisé, il efface l'ébauche du *Memento*.

La datation du document est délicate ; Balzac a rouvert de nombreuses fois son cahier, ajoutant ici un mot, ou une liste de mots — en ligne ou en colonne — là griffonnant un sujet, tirant parti d'un espace demeuré blanc dans une page déjà écrite, où se trouveront juxtaposés de ce fait des textes d'époques différentes.

Comme on le verra dans les notes qui suivent, les éléments antérieurs à la publication du *Premier dixain* (avril 1832) sont très rares dans le *Memento ;* Balzac semble avoir pris la plupart de ses notes pendant qu'il rédigeait son *Deuxième dixain*. Quand la veine drolatique aura tendance à tarir, ou quand il sera pressé par les délais, il puisera dans cette réserve de thèmes et de vocabulaire. C'est pourquoi les emprunts les plus nombreux coïncident avec la rédaction difficile du *Troisième dixain*.

Toutes proportions gardées, le *Memento* joue donc, pour les *Contes drolatiques*, le même rôle que l'album *Pensées, sujets, fragmens* pour le restant de l'œuvre. Entre les deux recueils, il existe d'ailleurs quelques interférences, que nous avons signalées ; le plus souvent, Balzac a barré dans son Album les fragments qu'il reproduisait dans son *Memento*.

La transcription typographique du *Memento* comporte une part d'arbitraire ; chaque page du manuscrit est constellée d'annotations jetées sans ordre sur le papier. Dans l'attente d'une véritable édition critique, nous nous sommes borné à reproduire l'ensemble « linéairement » (y compris les listes de mots en colonne).

2. Fol. 1 r°.

3. Cf. *Glossaire*.

4. *Faulse courtizanne*, p. 217.

5. Cf. *Glossaire.*

6. Il est fait allusion à la « classe des *Pas latins* » du collège de Pont-le-Voy dans *le Lys dans la vallée ;* la classe de ceux qui ne font pas, ou pas encore, de latin (éd. Le Yaouanc, Garnier, 1966, p. 10, n. 3).

7. *Héritier du dyable*, p. 71 ; *Fortune*, p. 409 ; cf. *l'Enfant maudit :* ne pas se soucier plus des meurtres de famille « dit un contemporain, que d'une gerbe de *feurre* » (*FC*, t. 15, p. 135). Cf. *Glossaire.*

8. *Chière nuictée*, p. 227.

9. Cf. *Glossaire.*

10. Cf. *Glossaire.*

11. Cf. *Glossaire.*

12. Il est difficile de dater avec exactitude chaque sédiment du *Memento ;* mais beaucoup de notes de cette page sont antérieures à la publication du *Deuxième dixain* (juillet 1833). Il est donc vraisemblable que le nom de ce personnage balzacien — ou de cette famille — est né dans les remous des *Drolatiques.* Nouvel exemple de cette fondamentale unité de création sur laquelle nous avons attiré l'attention.

13. Cf. *Glossaire.*

Page 526.

1. Il n'y eut pas de deuxième édition du vivant de l'auteur.

2. Cf. *Glossaire.*

3. Fol. 2 r°.

4. Cf. *Glossaire.*

Page 527.

1. Fol. 3 r°.

2. *Succube*, p. 270.

3. Cf. *Glossaire.*

4. Cf. *Glossaire.*

5. Cf. *Glossaire.*

6. Cf. *Glossaire.*

7. Cf. *Glossaire.*

8. *Fortune*, p. 408 ; cf. *Glossaire.*

9. *Dires incongreus* (1re version), p. 547 ; 2e version : p. 423 ; cf. aussi le titre *Confession bigearre*, dans la note en post-scriptum au *Troisième dixain*, p. 543. Cf. *Glossaire.*

10. *Amador*, p. 356 ; cf. aussi *Glossaire* (« champ »).

11. Cf. *Glossaire.*

12. *Amador*, p. 350.

13. Cf. *Glossaire.*

14. *Iusticiard*, p. 335.

15. *Faulse courtizanne*, p. 214 ; *Amador*, pp. 354 et 358.

16. *Imperia mariee*, p. 449 (cf. *Introduction*, p. xxx).

17. *Faulse courtizanne*, p. 210 ; *Amador*, p. 355.

18. *Péché vesniel*, p. 25 ; *Dires incongreus* (2e version), p. 426.

19. *Fin du fol. 3 r°. Au verso du fol. 2, Balzac a ébauché ce catalogue d'une Bibliothèque idéale des conteurs ; il le termine au verso du fol. 3 :*

« Bibliothèque des Conteurs
a
b
Boccace (décaméron de)
c
Cabinet des fées
d
Desperriers (contes de)
e
f
g
h
i
j
k
l
Les 15 joies de mariage
m
n
Navarre (heptameron de la reine de)
o
Contes d'Ouville
p
Paradoxes de Landi Charles-Estienne 1554 in-8
q
r
stvxyz »

20. Fol. 4 r°. Le verbe « acquester » se trouve dans *Perseuerance*, p. 328. Cf. *Glossaire*.

21. Cf. *Glossaire*.

22. Cf. *Glossaire*.

23. Cf. *Glossaire*.

Page 528.

1. *Dires incongreus* (2e version), p. 423.

2. Cf. *Glossaire*.

3. *Iusticiard*, p. 336.

4. Fol. 4 v°.

5. Argument du 10e conte du *Cinquième dixain ;* ce conte ne fut jamais écrit. Il est mentionné dans les *Catalogues* Werdet de 1836 (cf. p. 480).

6. Argument d'un conte du *Cinquième dixain,* dont il ne fut jamais écrit qu'une phrase (cf. notes sur *le Cocqu,* p. 662, et le *Iusticiard,* p. 648).

7. Argument d'un conte du *Quatrième dixain,* mentionné dans le *Sommaire* manuscrit sous le titre de : *la Choze aux trois couleurs* (cf. p. 455).

8. Fol. 5 r°. La plupart des titres mentionnés ci-après se retrouvent maintenant dans le *Troisième dixain.*

Page 529.

1. Il s'agit de l'ébauche intitulée : *Comment feut encore pipé l'hoste des Trois Barbeaulx par ung clercq de Sainct-Nicholas* (pp. 467-468).

2. *Prologue* du *Troisième dixain,* p. 314.

3. Canevas d'*Amador (Troisième dixain).*

4. Argument du *Iusticiard (Troisième dixain).*

5 à 8. Ces notes se trouvent aussi dans *Pensées, sujets, fragmens* (Lov. A 182, fol. 100).

9. *Amador,* p. 356.

10. Fol. 5 v°.

11. Ces corrections n'ont été faites ni dans la 2e édition imprimée en décembre 1832, ni dans l'exemplaire A 41 que nous suivons. A-t-il existé un autre exemplaire corrigé de ce dixain (cf. Notes, p. 614) ?

12 à 14. Notes figurant déjà une fois plus haut, p. 525.

Page 530.

1. Fol. 6 r°.

2 à 8. Notes figurant déjà plus haut, p. 525.

9. *Belle Impéria,* p. 10.

10. *Vieulx-par-chemins,* p. 419.

11. Fol. 6 v°.

12. *Vieulx-par-chemins,* p. 419.

13. *Perseuerance,* p. 319.

Page 531.

1. *Vieulx-par-chemins,* p. 419.

2. Fol. 7 r°.

3. *Imperia mariee,* p. 447.

4. *Perseuerance,* pp. 318-319. Cf. *Glossaire.*

5. Ce jeu de mots se trouve aussi dans *Pensées, sujets, fragmens* (Lov. A 182, fol. 100).

6. La même phrase est barrée dans *Pensées, sujets, fragmens* (Lov. A 182, fol. 10).

Page 532.

1. Cf. *Glossaire.*

2. Fol. 7 v°. Pour « déclicqueur », cf. *Glossaire* (« décliquer »).

3. *Berthe*, p. 371.

4. *Dires incongreus* (2e version), p. 426.

5. Fol. 8 r°.

6. *Dires incongreus* (2e version), p. 426.

7. *Vieulx-par-chemins*, p. 419.

Page 533.

1. *Dires incongreus* (2e version), p. 426.

2. *Iusticiard*, p. 338.

3. Fol. 9 r°.

4. *Iusticiard*, p. 338.

Page 534.

1. Cette anagramme est citée dans *les Employés* (*FC*, t. 11, p. 211).

2. Fol. 9 v°.

3. Canevas du *Vieulx-par-chemins.* Le reste de la page est occupé par des listes d'œuvres cancellées.

4. Fol. 10 r°.

5. *Fortune*, p. 401.

6. *Fortune*, p. 410.

Page 535.

1. Fin du fol. 10 r°. Les fol. 10 v°, 11 r°-v°, 12 r°-v°, 13 r° sont occupés par des plans, cancellés pour la plupart.

2. Fol. 13 v°.

3. Le premier « côté » du *Memento* s'achève ici ; mais, retournant son cahier, Balzac l'a également commencé à partir de la fin. C'est pourquoi la pagination du manuscrit ira désormais en décroissant.
Les fol. 103 r°, 102 v°-r° sont couverts de comptes, que Balzac intitule, les opposant plaisamment aux *Drolatiques*, *Comptes mélancholiques.*

4. Fol. 101 v°.

Page 536.

1. Fol. 101 r°.

2. Titre d'un projet mentionné dans le premier *Sommaire* du *Quatrième dixain* (p. 455) ; une « dona Miraflor » paraissait dans la *Fortune* (p. 412). Dans la note en forme de post-scriptum au *Troisième dixain* (p. 543), le titre était : *Triste erreur de dona Mirabella.*

3. Argument d'un conte non écrit destiné au *Quatrième dixain.* Il est intitulé dans le *Sommaire* anticipé de ce recueil : *Mot d'une vertueulze dame de Tours* (p. 455), et dans la note finale du *Troisième dixain : Mot d'une vertueulze abbesse de Chinon* (p. 543). C'est vraisemblablement le même sujet qui est noté en ces termes, puis barré, dans *Pensées, sujets, fragmens* : « le premier et le dernier coups, conte drolatique » (Lov. A 182, fol. 9).

4. Projet non réalisé apparu dans un plan éphémère du *Troisième dixain* (cf. note, p. 641).

5. Ce titre est aussi noté dans *Pensées, sujets, fragmens* (Lov. A 182, fol. 2 v°).

6. Titre d'un conte non écrit destiné au *Quatrième dixain.* Cf. le *Sommaire,* p. 455, et la note finale du *Troisième dixain,* p. 543.

7. Fol. 100 v°.

8. Cet argument a de curieuses analogies avec cette épigraphe du *Tartare* de Viellerglé : « Il était une fois un soldat qui, ayant beaucoup d'ambition, devint capitaine, puis colonel, puis général, puis roi, puis empereur ; et alors, comme il voulut devenir quelque chose de plus, la fée Fortune le rendit si misérable qu'il inspira de la pitié, même à ses plus grands ennemis. *Nouveaux contes de Fées.* » (Pollet, 1822, t. I, ch. VII, p. 163.) On sait que plusieurs épigraphes de ce roman sont de Balzac.

Page 537.

1. *Dires incongreus* (1re version), p. 547.

2. Ces deux mots sont soulignés trois fois par l'auteur ; il s'agit peut-être d'une contrepèterie : *mes joies.*

3. Fol. 100 r°.

4. Sujet noté aussi dans *Pensées, sujets, fragmens* (Lov. A 182, fol. 100).

5. Phrase barrée dans *Pensées, sujets, fragmens* (Lov. A 182, fol. 3 r°). Cf. aussi *Glossaire* (« chèvre coiffée »).

6. *Amador,* p. 356 : et aussi *Pensées, sujets, fragmens* (Lov. A 182, fol. 2 r°).

7. Cf. *Pensées, sujets, fragmens* (Lov. A 182, fol. 2 r°).

8. Fol. 99 v°.

Page 538.

1. On lit cette même maxime sous une rature de *Pensées, sujets, fragmens* (Lov. A 182, fol. 23).

2. Phrase barrée dans *Pensées, sujets, fragmens* (Lov. A 182, fol. 7 r°).

3. Phrase barrée dans *Pensées, sujets, fragmens* (Lov. A 182, fol. 4 r°).

4. Fol. 99 r°.

5. *Dires incongreus* (2e version), p. 426. Le nom de l'Espérance est, selon E. Brua, « une sorte de rébus : *lèse-père-en-ce...* »

6. Les folios 98, 97, 96, 95 sont couverts de comptes (1837 et 1838) et de listes d'œuvres ; tout le reste du cahier est blanc.

AUTRES TEXTES.

Page 539.

1. Nous réunissons sous ce titre sept textes difficiles à classer. Seuls les trois premiers ont été imprimés du vivant de Balzac.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

Page 541.

1. Cet *Avertissement*, lointain écho peut-être de la *Préface* que l'auteur voulait écrire pour ses *Contes drolatiques* dès sa première ébauche de projet (cf. p. 615), est une apologie. Elle parut en tête des deux éditions du *Premier dixain* publiées chez Gosselin en 1832. Nous reproduisons le texte de la seconde. Le manuscrit de ces lignes n'a pas été conservé.

2. Il faut lire sans doute *indulgence*, comme dans la première édition.

NOTE.

Page 543.

1. Dans l'édition de 1837 du *Troisième dixain*, la seule parue du vivant de Balzac, tant dans les exemplaires intitulés *Troisiesme dixain* que dans ceux qui portent le nom de *Berthe la repentie*, l'*Épilogue* était suivi de cette *Note* de l'auteur en forme de post-scriptum, *Note* que Balzac a supprimée dans l'exemplaire A 41 que nous suivons. Ces lignes ont été rédigées en octobre 1837, et le manuscrit en est conservé parmi les épreuves (Lov. A 40, fol. 147-148). Comme les éditeurs qui nous ont précédé, nous en donnons le texte complet. La seconde partie de cette *Note*, en effet, depuis les mots : « Le petit nombre » jusqu'à la fin, n'avait pas été imprimée dans l'édition originale, sans doute par manque de place. Nous reproduisons l'épreuve de ce fragment non utilisé. Elle porte des corrections de deux écritures ; seules celles de Balzac ont été retenues.

Pour l'interprétation de ce texte, on se reportera à la note sur le *Quatrième dixain* (p. 653).

[ANNONCE POUR LE TROISIÈME DIXAIN.]

Page 545.

1. Cette annonce pour le *Troisième dixain* a paru dans le *Figaro* du 28 novembre 1837. Elle a vraisemblablement été rédigée par Balzac. C'est à ce titre que nous la publions.

DIRES DE TROIS PELLERINS.

Page 546.

1. Manuscrit : A 35, fol. 110-112.

Comme nous l'avons rappelé dans la *Chronologie sommaire de la composition* du *Troisième dixain*, Balzac renonça à ce conte au cours des épreuves, pour des raisons de décence, et il lui substitua, non sans peine, les *Dires incongreus de trois pelerins*. Il existe pourtant, de la première version, une épreuve composée à la hâte, corrigée superficiellement et incomplètement par l'auteur (Lov. A 44, fol. 3-8). Le texte manuscrit, dont le titre tient en un seul mot : *Dires*, est plus correct ; nous le prenons pour base, en y incorporant les variantes de l'épreuve, à l'exception des coquilles manifestes. Signalons enfin qu'une épreuve non corrigée de ce texte est intégrée au manuscrit du *Quatrième dixain* (A 36, fol. 5-7). Balzac avait vraisemblablement décidé de l'utiliser tout de même dans ce dixain, sous le titre de *Confession bigearre* (cf. plus haut, p. 654).

Dans sa *Nosographie de l'humanité balzacienne*, Moïse Le Yaouanc, qui a donné aux *Drolatiques* la place qui leur revient, n'indique pas la source de la très invraisemblable anecdote racontée par l'Allemand ; au dire des spécialistes, la véracité en est pourtant attestée au moins une fois dans les annales de la médecine. Quant aux prétendues dépravations des marins, telles qu'elles sont illustrées par la très scandaleuse histoire du mousse, auraient-elles été décrites à l'auteur par Eugène Sue, que Balzac dit « fanfaron de vice » (*LH*, I, p. 40) ? Celui-ci est cité une fois dans le *Memento* — « l'aventure de Sue en domestique » (fol. 101 v° ; p. 535) — et sa correspondance avec Balzac abonde en propos d'hostellerie, qui s'accorderaient fort bien avec ceux de nos pèlerins (*Corr.*, II, p. 207 par exemple). On trouvera ci-dessous les quelques passages du manuscrit modifiés sur épreuve :

2. *Ms :* leurs meschiefs, et allant deuers Rome ne beuvoient

Page 547.

1. *Ms :* — Trez fermes et playsans.

Page 548.

1. *Ms :* par leur caz de deuant.

THÉORIE DU CONTE.

Page 549.

1. Ce petit texte, folioté de 1 à 3, est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 42. Papier blanc, jauni. Filigrane : LACROIX F. Dimensions : 27 × 21 cm environ.

La date de la *Théorie* est inconnue. Elle était destinée aux *Drolatiques*, la première page ayant pour titre :

LES CENT CONTES

Théorie du conte

[§ 1]

Le titre des *Cent contes* n'a été retenu par l'auteur qu'à partir de décembre 1831 (cf. p. 616). La *Théorie* semble donc n'être pas antérieure à cette date. Après une discussion serrée (*CHH*, t. 22, p. 59), R. Massant propose de dater de décembre 1832 la rédaction de ce texte ; nous dirions : entre décembre 1831 et décembre 1832. N'oublions pas cependant que, dès 1830, le collaborateur de *la Mode* se sert, comme Auger, de l'opposition dandy-travailleur, le lieu commun du journal, qu'il montre quelque faiblesse, comme ici, pour le clinquant du style (au détriment de l'intelligibilité, parfois), qu'il fréquente Sue, qu'il joue avec prédilection du mot « fantastique ».

Cette *Théorie* ne devait-elle pas être une sorte de *Physiologie* du conte ou du conteur ? La partie conservée n'en serait alors que l'introduction, et l'indication : « § 1 », par laquelle elle s'achève, annoncerait le premier d'une série de développements. Ils auraient permis à Balzac de présenter les différents types de structures traditionnelles qu'il envisageait de mettre en œuvre dans ses *Drolatiques*.

Ce texte, qui n'était pas terminé, n'a pas paru du vivant de Balzac. Peut-être celui-ci voulait-il en faire la préface des *Drolatiques*, cette *Préface* dont il était question dans le plus ancien plan du *Premier dixain* (cf. p. 615). La *Théorie* n'étant pas prête assez tôt pour paraître avec le premier volume, elle aurait alors été mise en réserve en attendant la fin des *Cent contes*, tandis qu'un rapide *Avertissement du libraire* la remplaçait en tête du dixain.

[LE CHEVAL DE SAINT MARTIN.]

Page 552.

1. Ce petit texte est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 43. Il est folioté de 1 à 3. Dimensions : 35,5 × 27,5 cm environ. Il n'a pas de titre. Le folio 1 porte, de la main du vicomte de Lovenjoul, la note suivante :

« Écrit, le 10 août 1836, au château de Rivalta, sur l'album de sa propriétaire, la comtesse de Benevello, lors du voyage de Balzac à Turin. Rivalta est peu éloigné de cette ville.

Ceci est la page même autographe de Balzac, détachée pour moi de l'album de la C^sse^ de Benevello, par sa fille, la Marquise Cecilia Salvo del Borgo.

S. L.
22 février 1899. »

Balzac, dans une lettre au marquis de Saint-Thomas, à Turin, fait allusion à cette page, qu'il qualifie d'« espiéglerie ». La lettre en question est d'octobre (?) 1836. »

Selon Roger Pierrot (*Corr.*, III, p. 143), la lettre à laquelle fait allusion le vicomte a été écrite fin septembre 1836.

Dans le *Bulletin de la Société Honoré de Balzac de Touraine* (n° IX), J. E. Weelen a consacré quelques lignes au *Cheval de saint Martin*, en rappelant que le « geste d'Amiens » avait inspiré de nombreux sculpteurs tourangeaux ; la pochade de Balzac aurait pour origine quelque souvenir d'enfance.

Or, dans *Studi francesi* (Turin, janvier-avril 1966), au milieu de deux communications de Franco Simone et Albert Maquet sur le séjour de Balzac à Turin en août 1836, on a la surprise de voir reproduit en hors-texte un médaillon en terre cuite du château de Rivalta représentant saint Martin à cheval, et censé avoir inspiré à Balzac son *Cheval de saint Martin*.

Quant à l'auteur, ignorant ses exégètes futurs, il s'était contenté de rafraîchir une historiette... normande, notée naguère sur ses tablettes, et qu'on pourra lire page 553.

Mais pourquoi choisir ? Il est tout à fait possible que, des réminiscences normandes et tourangelles se réveillant à la vue du médaillon italien, une petite anecdote depuis longtemps enfouie se soit trouvée ramenée à la lumière.

[ARGUMENT DU CONTE PRÉCÉDENT.]

Page 553.

1. Le canevas du *Cheval de saint Martin* est la vingtième d'une série d'anecdotes griffonnées par Balzac aux alentours de 1824 et recueillies, avec d'autres fragments, dans un dossier conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 158. Ces quelques lignes, publiées ici pour la première fois, se lisent aux folios 80 v° et 81 r°.

Il s'agit probablement d'un souvenir du séjour de l'auteur à Bayeux, chez sa sœur, en 1822.

BIBLIOGRAPHIE.

Éditions.

Les manuscrits, les éditions parues du vivant de l'auteur, l'exemplaire A 41 que nous avons suivi pour l'établissement du texte de ce volume ont été décrits dans les notes. Parmi les éditions posthumes, il faut distinguer :

Les Contes drolatiques, D. Giraud, 1853.
Quoique imparfaite, c'est la version la plus proche de Lov. A 41. Ce volume a été remis en vente sous une couverture portant les indications suivantes : Bibliothèque contemporaine, 2e série, Michel Lévy frères, 1855.

Œuvres complètes de Balzac, Alexandre Houssiaux, t. 20, 1855.

Les Contes drolatiques, « cinquiesme édition illustrée de 425 dessins par Gustave Doré. Se trouve à Paris, ez bureaux de la Société générale de librairie », Dutacq, 1855.

Ce volume comporte un *Avertissement* non signé, daté d'août 1855, et une notice bibliographique. Le texte a été « révisé » par les éditeurs (cf. nos notes, pp. 612-613).
Ces deux éditions, dont le texte est différent, mais également incorrect, sont à l'origine de toutes les versions fautives et hybrides qui ont suivi. La version Giraud ne sera reproduite que dans :

Les Contes drolatiques, introduction de Pierre Dufay, Jean Fort, 1926 (couverture : 1927).

Le texte des éditions originales (1832, 1833, 1837) a servi de base aux principales éditions modernes :

Œuvres complètes de Balzac, texte révisé et annoté par Marcel Bouteron et Henri Longnon, Conard, t. 36 et 37, 1930 et 1932.

Aux trois recueils parus du vivant de l'auteur, s'ajoutent ici les fragments inédits et *la Filandière.*

L'Œuvre de Balzac, publiée par Albert Béguin et Jean-A. Ducourneau, Club français du livre, t. 13, 1955 ; préface de Raymond Massant.

Contes drolatiques, la Comédie humaine : œuvres ébauchées et préfaces, notices et notes de Roger Pierrot, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, t. 11, 1959 (édition revue et corrigée : 1964).

Œuvres complètes de Balzac, Club de l'honnête homme, t. 22, 1961 ; notices de Raymond Massant.

Œuvres de Balzac, préface et notes de Roland Chollet, Rencontre, t. 25 et 26, 1962 (réimpression : Cercle du Bibliophile, t. 25 et 26, 1967).

Parmi les publications partielles, il faut signaler :

Les Cent contes drolatiques, Quatriesme dixain : fragments inédits, notes et éclaircissements de Marcel Bouteron, les Cahiers balzaciens, 1925.

Ouvrages et articles.

Anonyme. *La Mye du roy*, Revue biblio-iconographique, t. IX, 1902 (p. 474).

Boulenger Jacques. *Rabelais à travers les âges*, Le Divan, 1925 (pp. 118-128).

« Candide ». *Les Sources des « Contes drolatiques »*, Intermédiaire des chercheurs et curieux, LII, 1905 (col. 943-944).

Catalogue d'une partie des livres de la Bibliothèque de Mme veuve Honoré de Balzac, Vve Renou, Maulde et Cock, imprimeurs de la compagnie des commissaires-priseurs, 1882.

Chollet Roland. *De « Dezesperance d'amour » à « la Duchesse de Langeais »*, L'Année balzacienne 1965 (pp. 93-120).

Le « Second dixain » des « Contes drolatiques », L'Année balzacienne 1966 (pp. 85-126).

Conner Wayne. *Balzac's Story « D'ung paoure qui avoit nom le Vieulx-par-chemins »*. Washington University, St Louis, 1952.

The Influence of Tabourot des Accords on Balzac's « Contes drolatiques », The Romanic Review, vol XLI, no 3, October 1950 (pp. 195-205).

The Vocabulary of Balzac's « Contes drolatiques », Princeton, 1948 (thèse dactylographiée).

Damourette J. *Archaïsmes et pastiches*, le Français moderne, 9e année, no 3, juin 1941 (pp. 192-197).

LECUYER Maurice. *Balzac et Rabelais*, les Belles Lettres, 1956.

MASSANT Raymond. *Balzac disciple de Rabelais et maître du conte drolatique*, dans « Balzac et la Touraine », Gibert-Clarey, Tours, 1950.

Le Rabelais de Monsieur de Balzac, Balzac à Saché, nº 3, 1953.

Réalités et fictions dans « la Belle Impéria », Revue des sciences humaines, janv.-juin 1950 (pp. 49-69).

MAUREVERT Georges. *Le Livre des plagiats*, Fayard, s.d. (pp. 148-149).

MAUROIS André. *Introduction* à l'adaptation anglaise, par J. Lewis, de dix contes drolatiques (*Ten Droll Tales*, John Lane, London, 1926).

MÉTADIER Bernard-Paul. *Balzac en Touraine*, introduction de Pierre-Georges Castex et photographies de Robert Thuillier, Albums littéraires de la France, Hachette, 1968.

OYA Takayasu. *La Signification des « Contes drolatiques »*, Tokyo, 1967 (thèse en japonais).

SAINÉAN Lazare. *L'Influence et la réputation de Rabelais*, J. Gamber, 1930 (pp. 148-149).

Problèmes littéraires du XVIe siècle, de Boccard, 1927 (pp. 222-227).

SPITZER Leo. *Die Wortbildung als stilistisches Mittel exemplifiziert an Rabelais. Nebst einem Anhang über die Wortbildung bei Balzac in seinen « Contes drolatiques »*, Zeitschrift für romanische Philologie, Beiheft 29, 1910 (pp. 119-142).

SURVILLE Laure. *Balzac, sa vie et ses œuvres d'après sa Correspondance*, Librairie nouvelle, 1858.

TOLDO Pietro. *Rabelais et Honoré de Balzac*, Revue des études rabelaisiennes, t. III, 1905 (pp. 117-137).

WEELEN J.-E. « *Le Cheval de Saint Martin* », Balzac à Saché, IX.

La Maison de la belle teinturière, l'Écho de Touraine, 28 octobre 1960.

WERDET Edmond. *Portrait intime de Balzac*, Dentu, 1859.

TABLES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES CONTES.

TABLE DES MATIÈRES.

TROISIESME DIXAIN.

QUATRIESME DIXAIN.

QUINT DIXAIN.

DIXIESME DIXAIN.

MEMENTO.

AUTRES TEXTES.

GLOSSAIRE.

Notes.

FIN DE LA TABLE.

L'ÉDITION

DES

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

DE BALZAC

dirigée par

Jean A. Ducourneau

est publiée sous le patronage
d'un Comité national
comprenant

André Maurois
de l'Académie française

Jean Pommier
de l'Institut

Julien Cain
de l'Institut

Gaëtan Picon
Directeur des Arts et des Lettres

Pierre-Georges Castex
Professeur à la Sorbonne.





CE VINGTIÈME VOLUME DE L'ÉDITION

DES

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

DE BALZAC

contient les trois Dixains achevés
les Fragments, le Memento
et un Glossaire des
Cent Contes Drolatiques.
Textes nouvellement établis
d'après les manuscrits
et les imprimés
de la Bibliothèque Lovenjoul.

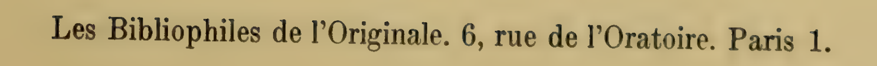
Il a été composé en Didot corps 9
tiré sur vergé antique des
Papeteries de Navarre
et achevé d'imprimer le 25 *avril* 1969
sur les presses de l'Imprimerie
Darantiere à Dijon.

La reliure identique à celle de
l'exemplaire personnel de Balzac
pour La Comédie humaine
a été exécutée dans les ateliers
d'André Piel relieur à Paris.

Le tirage original de cette édition
a été limité à cinq mille exemplaires :
quatre mille neuf cent quatre-vingts exemplaires
numérotés de 1 *à* 4 980 *réservés aux membres*
de l'Association

LES BIBLIOPHILES DE L'ORIGINALE

et vingt exemplaires numérotés de I *à* XX
destinés aux animateurs de l'Association.
Le numéro de chaque collection
est inscrit dans le dernier volume.


Les Bibliophiles de l'Originale. 6, rue de l'Oratoire. Paris 1.

HONORÉ DE BALZAC.

ROMANS
DE JEUNESSE

Publiés
sous les pseudonymes
Horace de Saint-Aubin
et
lord R'Hoone
de 1822 à 1825.

TEXTE INTÉGRAL
DES ÉDITIONS ORIGINALES
EN FAC-SIMILÉ



Paris
LES BIBLIOPHILES DE L'ORIGINALE.
6, rue de l'Oratoire.

